UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Archive ouverte UNIGE
https://archive-ouverte.unige.ch

Thèse 2007

Open Access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

Approche de l'éducation formelle et informelle en Roumanie de 1947 à 1989 à travers seize récits de vie

Radulescu, Bogdan

How to cite

RADULESCU, Bogdan. Approche de l'éducation formelle et informelle en Roumanie de 1947 à 1989 à travers seize récits de vie. Doctoral Thesis, 2007. doi: 10.13097/archive-ouverte/unige:472

This publication URL: https://archive-ouverte.unige.ch/unige:472
Publication DOI: 10.13097/archive-ouverte/unige:472

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

UNIVERSITE DE GENEVE
FACULTE DE PSYCHOLOGIE ET DES SCIENCES DE L'EDUCATION

APPROCHE DE L'EDUCATION FORMELLE ET INFORMELLE EN ROUMANIE DE 1947 A 1989 A TRAVERS SEIZE RECITS DE VIE

THESE

Présentée à la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'éducation
de l'Université de Genève
pour obtenir le grade de Docteur en sciences de l'éducation

par

Bogdan RADULESCU

Genève

Thèse N° 377

Genève 2007

A la mémoire de Virgil Ierunca, en signe de reconnaissance pour son encouragement et son soutien dans l'ébauche de cette thèse.

A Gheorghe Surdu, Radu Filipescu, Mircea Nedelciu, Smaranda Vultur, Brindusa Palade, Alexandru Melian, Aurel Romila, Alexandru Paleologu, Elisabeta Nicolescu, Stefan Oancea, Anca Nitulescu, Mihai Martinovici, Aurel Obreja, Miriam Bercovici et Lia Benjamin qui ont accepté de me confier leur récit de vie.

REMERCIEMENTS

Mes remerciements s'adressent d'abord à Mireille Cifali Bega, la directrice de cette thèse, pour la confiance qu'elle m'a accordée tout au long de ce parcours durant lequel j'ai eu le privilège de me rendre compte et de bénéficier de ses qualités humaines, qui ont signifié tout autant pour moi que ses capacités professionnelles. C'est sans aucun doute grâce à la compétence de son encadrement et à la pertinence de ses conseils que la présente recherche a pu arriver à bon port.

Ma reconnaissance va également à Malika Lemdani pour son aide précieuse dans l'orientation et la concrétisation de mon projet de thèse, pour sa disponibilité et son soutien dans mes moments de doute et d'égarement ; à Catherine et Emil Marinescu qui, chacun à sa façon, ont participé, encouragé et orienté mes efforts dans la construction de cette étude ; à Léonid Heller, pour ses remarques détaillées et avisées qui ont permis d'améliorer la qualité de la thèse, ainsi que pour l'accueil dans son séminaire de troisième cycle à l'Université de Lausanne, à une période où l'avancement de mon travail avait besoin d'être motivé ; à Daniel Hameline, dont les conseils ont stimulé le début de ma recherche.

Ma gratitude s'adresse aussi à Dominique Kroug, le directeur du Foyer Colladon de la SGIPA, qui m'emploie depuis plusieurs années, pour sa compréhension et ses efforts dans les aménagements exceptionnels et de longue durée de mon horaire de travail sans lesquels la thèse n'aurait pas pu aboutir. Je suis également reconnaissant envers tous mes collègues de l'équipe éducative du foyer pour leur attitude bienveillante face à mon horaire de travail décalé, qui a entraîné des changements récurrents sur une longue période.

Je tiens à remercier tout particulièrement Doina Jela pour son implication au début de mes investigations et pour les coordonnées des personnes à contacter et les pistes de recherche qu'elle m'a fournies. Je sais en outre gré à Monica Lovinescu, au regretté Virgil Ierunca, à Mircea Iorgulescu et à François Rüegg, de leurs conseils et suggestions dans l'élaboration de la thèse.

Je remercie enfin mes amis Dana et Mihai Chiorean, d'avoir initialement transcris, puis corrigé, plusieurs récits en langue roumaine dans leur intégralité, et de s'être impliqués dans plusieurs tâches indispensables à l'aménagement final du manuscrit.

Le texte français a fait l'objet d'une première relecture et correction partielle, effectuée par Sylvie Grass Romero. C'est ensuite Barbara Mazotti qui a procédé à une révision professionnelle de l'intégralité de la thèse. Mes remerciements à ces deux personnes, qui ont assuré la qualité linguistique de ces pages et permis de faire en sorte que leur lecture soit agréable.

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....9

PREMIERE PARTIE
Méthodologie et repérage

CHAPITRE PREMIER. – Dispositif méthodologique.....17

1. **Délimitation du champ de recherche**

Réflexions préliminaire.....17
Choix du domaine de recherche.....18
Méthode combinatoire.....20

2. **Investigations**

Choix des personnages et récolte des récits.....22
Difficultés et échecs dans le choix des personnages.....28
Présentation des personnages.....31
Assumer l'implication.....36
Limites de la thèse.....38

3. **Constitution du corpus documentaire**

Bibliographie à caractère mémorial.....40
Transcription des récits.....41

4. **Traitement des récits**

Déconstruction.....44
Reconstitution.....45
Construction et rédaction.....47
Traduction.....50

CHAPITRE II. – Prospections et repères.....53

1. **Contexte historique et culturel**

Le Parti communiste roumain.....53
Les régimes de dictature (1938-1944).....56
Prémisses externes.....62
L'installation du « nouveau monde ».....63
Changement de terminologie et de perception.....64
Collectivisation, prolétariat et mainmise de l'Etat sur la propriété privée.....67
Anéantissement de la grande bourgeoisie et de la paysannerie.....74
Abaissement et humiliation de la petite bourgeoisie.....75
Epurations professionnelles.....77
Les procès publiques de « démasquement ».....78
Déportations.....82
Résistance armée anticommuniste (1946–1958).....90

2. Cadre social et politique

« Un nouveau type de régime »....91
La surveillance continue de la société....96
La Securitate. Les mouchards....99
La peur....105
La prison....109
Avant 1964....111
Après 1964....118
Après la prison....122
Libéralisation relative du régime (1965-1971)....126
1968 en Roumanie....135
Attitudes et perceptions pendant les années quatre-vingts....136

DEUXIEME PARTIE
Ecole, éducation, mentalités

CHAPITRE III. – Ecole et éducation avant 1947....147

Présentation générale....147
Education familiale....148
Education primaire....151
Au lycée....154
A la faculté....158

CHAPITRE IV. – Ecole et éducation après 1947....161

1. La portée de la réforme de l'enseignement de 1948

Au plan structurel....161
Au plan quantitatif....163
Au plan qualitatif....164

2. Education en famille avant et après l'âge scolaire

Avec les grands-parents à la campagne, en contact avec la nature....165
Education et pratique religieuse....167
Repères éducatifs reçus en famille....172
Devoirs à domicile....173

3. A l'école primaire et générale

Souvenirs de l'école primaire et générale....175
Ecoles spécialisées en une discipline....178
Mentalités et critères dans le choix de l'école....180
La maîtresse d'école....181
L'envergure de la maîtresse d'école et le programme scolaire....184
« Educatie cetateneasca » (éducation civique)....187
Un « héros du travail socialiste » invité dans la classe....188
Difficultés et petits échecs....189

4. Au lycée

Souvenirs particuliers 191
Le lycée en dix degrés 194
Lycées spécialisés en une discipline 199
Classes spécialisées en une discipline 201
Difficultés et satisfactions 207
« Pratique en production » et l'enseignement technique 209
Camps de vacances 214

5. A la faculté

Critères de choix 219
Critères d'admission 222
Cours académiques et interdits 225
Obligation de promouvoir selon un barème 227
L'enjeu de l'« affectation » consécutive aux études 229
Les foyers d'étudiants 230
Facteurs politiques et prise de position 231
Etudes supérieures en Union Soviétique 246
Récoltes agricoles et « pratique en production » 251

CHAPITRE V. – Caractéristiques de l'enseignement après 1947 253

Relation élève–professeur en dehors de l'école 253
Mémorisation (l'apprentissage par cœur) 256
Performance à l'école et préoccupations en dehors de l'école 257

CHAPITRE VI. – Complément éducatif 263

Lectures 263
Leçons privées 267
Langues étrangères 272

TROISIEME PARTIE
La culture informelle

Présentation générale 281

CHAPITRE VII. – Le double langage. La duplicité 287

Mensonge 287
Moyen de fonctionnement 288
Opportunisme de circonstance 289
Ambivalence et compromis 291
Imposture et dérision 292
″Art du Ketman″ 295
Survie 297

CHAPITRE VIII. – La culture informelle et sa présence dans la littérature 299

Cénacles littéraires.....299
Autres manifestations littéraires 306

CHAPITRE IX. – Autres manifestations de la culture informelle.....313

Personnes « hors du commun » 313
Livres 317
Les magasins de livres d'occasion.....318
Les centres de récupération du papier.....319
Les livres photocopiés 320
Rapports avec l'étranger 321
Voyages à l'étranger 322
Contacts avec les étrangers en Roumanie.....325

CHAPITRE X. – Education informelle.....331

Radios étrangères et exil roumain.....331
Cercles clandestins, influence et pratique religieuse 343
« L'Ecole de Paltinis ».....345
« Rugul aprins » (Le buisson ardent).....351

CONCLUSIONS 357

Annexes – Les récits de vie

Gheorghe Surdu 371
Radu Filipescu 385
Mircea Nedelciu.....399
Smaranda Vultur.....415
Brindusa Palade 441
Alexandru Melian 455
Aurel Romila.....485
Alexandru Paleologu.....493
Elisabeta Nicolescu.....519
Stefan Oancea 547
Anca Nitulescu.....553
Mihai Martinovici.....573
Aurel Obreja 587
Miriam Bercovici.....607
Lia Benjamin.....617
Autobiographie éducative.....637

Cartes de la Roumanie
Carte de l'Europe

BIBLIOGRAPHIE.....663

INTRODUCTION

La présente étude est une approche de l'éducation formelle et informelle en Roumanie à partir de la Seconde Guerre mondiale et jusqu'à la chute du régime communiste. Son objet de recherche consiste dans la restitution du vécu éducatif de cette période fondée sur les témoignages directs de personnes évoquant leur propre passé. Le projet initial de recherche envisageait cette exploration au travers de seize récits de vie. L'étendue du champ de recherche et les aspects multiples et spécifiques du processus de la formation intellectuelle ont ultérieurement nécessité le recours à une série de narrations testimoniales tirées d'ouvrages publiés qui relevaient de la même période et qui se sont ainsi rajoutées aux récits de vie récoltés au départ. Il convient de mentionner ici qu'un dispositif méthodologique adéquat a été mis en place afin de permettre l'élaboration de l'étude. L'approche biographique, complétée par des documents extérieurs à caractère mémorial, a en effet été structurée à l'aide d'une méthodologie combinatoire, qui a réuni les deux sources en un seul corpus documentaire. Par ailleurs, nous avons pris soin de mettre en évidence les forces et les résistances, les difficultés et les appuis, les satisfactions et les malaises rencontrés tout au long de la construction de la thèse.

La première partie de celle-ci repose sur deux axes importants : d'abord, la description détaillée de la mise au point de la méthodologie de recherche, qui fait l'objet du premier chapitre, puis l'introduction du lecteur dans l'espace pluridimensionnel roumain qui constitue le contexte de la recherche. Le deuxième chapitre définit ainsi la période de référence de la thèse, délimitée par l'installation officielle du régime communiste, le 30 décembre 1947, et par sa chute, le 22 décembre 1989. Une brève présentation des événements cruciaux d'avant-guerre qui ont marqué l'évolution et la complexité de la situation roumaine à la veille de la Seconde Conflagration mondiale précède l'analyse critique du nouveau régime, dans ses principales étapes d'évolution, et des caractéristiques de son développement en Roumanie.

La deuxième partie, qui débute avec un aperçu du système éducatif d'avant-guerre, présente l'école et l'éducation qui ont suivi la réforme de l'enseignement de 1948. Le matériel thématique, fourni exclusivement par les récits de vie, est structuré en fonction des étapes de formation, en commençant par l'éducation reçue en famille avant l'âge scolaire, pour passer aux classes primaires et s'étendre jusqu'aux études supérieures. A cet égard, les souvenirs évoqués offrent un tableau assez large et varié du système éducatif institutionnel. Les aspects positifs, comme par exemple les classes spécialisées dans une discipline ou l'envergure de certains enseignants, alternent ainsi avec des images plus sombres, comme celles de la « pratique en production » ou de l'obligation de participer au ramassage de la récolte agricole. La formation scolaire était, dans la plupart des cas, consolidée par un « complément éducatif » sous la forme de lectures, de leçons privées et de l'apprentissage de langues étrangères que les élèves faisaient en dehors de l'école, à l'initiative de leurs parents. Au moment des études supérieures, la mentalité familiale prédominante durant la période du cycle primaire, avec le choix des « meilleures » écoles et des enseignants les plus compétents, cède la place aux aspects liés aux ingérences d'ordre politique dans la vie universitaire.

La troisième partie introduit et définit le concept de « culture informelle », avec son principal corollaire dans le contexte spécifique de la société roumaine d'après-guerre,

à savoir « l'éducation informelle ». Dans ce cadre, un premier chapitre est consacré aux notions du « double langage » et de la « duplicité », devenues une sorte de « mode de fonctionnement » qui a caractérisé la mentalité et les échanges sociaux pendant toute la période de référence. Les « cénacles littéraires » des années quatre-vingts, les « personnes *hors du commun* », les « magasins de livres d'occasion », les « centres de récupération du papier », les « livres photocopiés », les « voyages à l'étranger » et les « contacts avec les étrangers en Roumanie » sont autant de manifestations de la culture informelle auxquelles sont consacrés les huitième et neuvième chapitres. La notion « d'éducation informelle », avec ses sources alternatives d'information et de formation représentées par les « radios étrangères et l'exil roumain » et les « cercles clandestins d'influence et de formation » est étudiée dans le dernier chapitre.

Il est également important de mentionner ici l'hypothèse avancée dans la présente étude qui consiste à affirmer l'existence clandestine ou tolérée d'une éducation informelle en Roumanie tout au long de la période communiste. Nous nous proposons notamment d'exposer dans le cadre de cette thèse les causes qui ont mené à son apparition et les besoins auxquels elle a ultérieurement répondu, ainsi que ses formes de manifestation et le public concerné. Nous essayerons aussi de montrer en quoi elle se distingue des autres formes d'enseignement formel et les conséquences qu'elle a eues sur la société roumaine d'après la chute du régime qui l'a générée. Dans le même circuit social semi-officiel ou clandestin, nous analysons les nombreuses formes existantes de « culture informelle » qui se sont développées en rapport avec les interdits et qui défendaient souvent les mêmes valeurs que celles proclamées par les formations parallèles. La coexistence entre l'éducation informelle et l'éducation formelle, entre l'information alternative et l'information officielle, entre les repères et les valeurs « non-conformes » et ceux imposés par les autorités, revêt elle aussi un aspect qui ne manque pas d'intérêt et qui est étudié ci-après.

Afin d'illustrer l'existence de l'éducation informelle et sa nécessité en Roumanie, nous avons choisi de présenter ici le bref témoignage d'un professeur[1] qui a été amené à s'investir dans des formes alternatives d'enseignement.

« Un soir d'hiver dans les années quatre-vingts, j'étais plongé dans la lecture des Mémoires du Duc de Saint-Simon.

Les futiles querelles de préséance, les intrigues de la cour de Louis XIV, les princes de sang et les légitimés, les ducs, les favorites, les bâtards, les médecins et les domestiques de Versailles prenaient des contours réels dans l'obscurité de ma chambre. On était dans la période des coupures de courant et je lisais à la lumière d'une bougie.

La magie des pages me donnait la sensation d'avoir un accès privilégié à un monde qui était à l'opposé de la vie courante dans un pays communiste.

Malgré le froid, malgré les ténèbres, j'avais un sentiment d'exaltation proche de celui exprimé dans les vers de Lucrèce[2] :

« Qu'il est agréable, lorsque les vents sur la grande mer secouent les flots
De regarder du rivage les dangers des autres
Non pas parce que regarder leur lutte de survie nous procure du plaisir
Mais parce que nous sommes à l'abri de tels maux…
Mais rien n'est plus doux que de rester dans le secret de sa pensée

[1] Il s'agit d'Emil Marinescu. L'épisode raconté s'est passé dans les années quatre-vingts à Bucarest.

[2] Lucretius, Rerum Natura Liber Secundus.

Réconforté par les enseignements des sages,
D'où nous penchons nos regards vers ceux qui trébuchent
En cherchant vainement le vrai chemin de la vie… »

La quiétude fut interrompue par quelqu'un qui frappait à la porte. Qui cela pouvait être à cette heure tardive ? Les gens rentraient tôt pour éviter de marcher dans les rues sombres privées d'électricité. Malgré une pointe d'inquiétude j'ouvris la porte.

C'était une ancienne élève que je n'avais pas revue depuis plusieurs années. Je me la rappelais très bien. Issue d'une famille aisée appartenant aux apparatchiks moyens – des directeurs d'usines, elle avait eu un parcours sans faute.

Brillante élève –mention Très Bien au Bac S – elle avait aussi très bien réussi son concours de classes préparatoires. Un jour que je travaillais avec elle pour préparer son Bac, elle m'a posé une question sur Kafka dont elle n'avait rien lu. J'ai saisi l'occasion pour lui conseiller de lire « Le Château » et pour ajouter de façon sibylline « Vous allez vous retrouver en pays de connaissance »

C'était l'unique fois où je me suis permis une allusion à la situation du pays car je connaissais ses parents, ingénieurs de haut niveau. Ils avaient un comportement qui convenait parfaitement à leur statut. Se sachant étroitement surveillés et probablement n'ayant pas l'habitude du double langage que beaucoup utilisaient, ils avaient banni dans l'éducation de leur fille toute référence à des valeurs qui n'étaient pas en accord avec l'orthodoxie du Parti bien que cette orthodoxie était de temps en temps mise à mal par des changements de cap politique. C'est dans le souci de protéger leur fille de toute influence néfaste qu'ils avaient orienté les études vers l'informatique malgré l'attrait qu'elle ressentait vers la littérature.

Dès notre première rencontre, j'avais compris que toute discussion concernant la situation du pays serait très mal perçue. « Le Château » de Kafka a été donc tout ce que je m'étais permis.

Sur le pas de la porte se tenait quelqu'un qui vraisemblablement avait un malaise. Assise sur une chaise, sans enlever son manteau et refusant le verre d'eau proposé, elle me demanda à brûle pourpoint :

« Pourquoi sommes-nous tellement malheureux ? ».

J'avais compris mais pour être sûr, je lui demandais : « Qui nous ? ».

« Nous les Roumains, les jeunes… » . C'est bien ce que je redoutais.

Une visite à la Sécuritate ne m'aurait pas autant perturbé. J'étais prêt à leur jeter au visage leur ignominie. C'était clair et net. Mais comment expliquer à cette enfant les racines de son infortune ?

Comme les parents de la Belle au Bois dormant, ses parents avaient beau avoir caché les aiguilles et arraché les épines pour que le mal redouté soit évité mais il est impossible de tout cacher !

Les peines de Werther, le drame de Hamlet et toutes les souffrances des adolescents décrites par les littératures romantiques me semblaient dérisoires devant ce cri qui demandait non pas une vérité mais la Vérité sur elle et sur le monde.

J'avais le choix, soit de biaiser en lui proposant un concert de Mozart ou un roman anglais de Laurence Durell que je venais de finir et de téléphoner ensuite à ses parents pour qu'ils viennent la chercher ou de descendre de mon promontoire et d'appareiller sur la mer agitée dont parle Lucrèce.

Je me devais de lui offrir un sens, l'aider à comprendre l'Histoire, son histoire, et surtout la Terreur de l'Histoire que nous étions tous en train de vivre ».

Ce récit illustre bien le fait que l'un des domaines concernés par l'éducation informelle est celui de la formation philosophique. Le besoin de philosophie était plutôt un besoin de sens et touchait les jeunes entre seize et trente ans, qui n'avaient pas la possibilité d'entrer en contact avec des systèmes de pensée différents du marxisme, l'unique philosophie enseignée. Quiconque voulait étudier l'histoire, la littérature, le droit, la psychologie, se heurtait au manque d'informations fiables. Dans les chapitres quatre et dix, nous présentons en détail ces aspects de l'enseignement officiel. Ce n'est pas seulement la quête de sens qui poussait les étudiants à chercher des formations parallèles, mais aussi la pénurie des moyens offerts dans les bibliothèques et l'absence d'informations alternatives.

Signalons en passant que l'éducation informelle s'est développée uniquement dans les sciences humaines, domaine profondément affecté par les conséquences de la Réforme de l'enseignement de 1948. Dans le sous-chapitre destiné à analyser la portée de cette réforme, nous montrons que les sciences exactes, c'est-à-dire les mathématiques, la physique, la chimie et la médecine ont quant à elles connu une évolution importante motivée par deux raisons essentielles : d'une part, la nécessité de répondre aux besoins d'une industrialisation massive du pays, d'autre part, l'utilisation par le régime des sciences en tant que « vitrine », mise en valeur, à l'instar du sport, par les olympiades et les compétitions internationales. Le fait que l'enseignement des sciences ne fût pas déformé par l'idéologie marxiste était un élément important dans le choix de beaucoup de jeunes qui optaient finalement pour ces filières. Les étudiants qui suivaient des études scientifiques essayaient souvent de trouver une « source de sagesse » répondant à leurs questionnements philosophiques et existentiels. Il n'était d'ailleurs pas rare que des physiciens, des médecins, des mathématiciens en quête de sagesse aillent consulter des personnalités culturelles marginalisées par le régime.

L'éducation informelle s'adressait à toute la société, mais elle concernait surtout les personnes dotées d'un certain niveau culturel et conscientes de leurs manques. Mentionnons ici tout particulièrement les enfants des détenus politiques à qui l'accès aux études universitaires demeura interdit durant très longtemps. Ils étaient à la fois avides de connaissances et parfaitement préparés, de par leur expérience familiale, à comprendre le sens et l'importance de la formation alternative.

A noter que les formes de l'éducation alternative étaient extrêmement variées. Il y avait d'abord les écoles de sagesse et de spiritualité qui se formaient autour de personnalités culturelles et religieuses ostracisées et interdites d'enseignement, parfois placées dans des résidences surveillées. Il y avait ensuite les cénacles littéraires qui regroupaient dans les villes universitaires les étudiants ou les jeunes écrivains désireux de manifester leur talent et d'échanger autour de leurs créations. Relevons encore les radios étrangères qui proposaient une forme distincte de formation et d'information. Ainsi, les émissions radiophoniques de « VOA »[1], de la « Deutsche Welle », de la « BBC » et surtout d'« Europe Libre » ont répandu l'idée des droits de l'homme, réveillé les consciences et préparé le soulèvement qui a mené à la chute du régime. Le message formatif informel a aussi passé par l'intermédiaire de certaines associations informelles sportives, en particulier dans le domaine de l'alpinisme, qui ont évolué après la chute du communisme en un mouvement scout de jeunesse, ou par des cours privés de musique, de danse, de mathématiques, de lettres et d'autres disciplines, qui permettaient aux élèves

[1] Voice of America.

d'accéder à des informations dont ils étaient privés dans leurs familles. Enfin, il convient d'évoquer les professeurs qui ont utilisé leur enseignement pour transmettre des concepts, des conseils de lecture et des pistes de réflexion, donnant ainsi la possibilité aux élèves qui savaient lire entre les lignes de dépasser le cadre étroit de l'idéologie officielle.

Ajoutons encore quelques mots sur le rôle de la famille, qui, pour plusieurs raisons, n'a pas été explicité dans le cadre de la thèse. Cette omission est due à des priorités d'ordre thématique, établies lors de l'élaboration du fil conducteur de la recherche dans le souci d'assurer un maximum de cohérence à son contenu. Nous tenons toutefois à souligner ici que, dans le contexte social de liberté relative et limitée décrit dans la thèse, la famille a accompli une mission extrêmement importante. Elle a agi à la fois comme une cellule de résistance sociale et comme un maillon essentiel de l'éducation informelle. Le message religieux, prohibé dans la société, était par exemple transmis aux enfants au sein de la famille. De même, les codes de la communication sociale et privée, le double langage, la duplicité, la dissociation entre les valeurs du système et celles de la famille, faisaient souvent l'objet d'un apprentissage familial. De nombreux exemples de ce phénomène se retrouvent dans les pages de la thèse. Parfois, grâce à son seul environnement familial, l'enfant « comprenait » tout seul, sans avoir reçu aucune consigne explicite, mais par le biais d'une sorte d'apprentissage diffus et intuitif, qu'il ne fallait pas redire en dehors de la maison ce qu'il venait d'entendre chez ses parents ou chez leurs amis proches. Le défoulement individuel, dans une société policière telle que la société roumaine des années quatre-vingts, largement analysée sur la base du vécu de plusieurs narrateurs, ne pouvait avoir lieu, pour la plupart des gens, que dans le cadre de la famille, garante de la confidentialité.

Le choix des récits de vie et des témoignages extérieurs, en tant que procédé d'investigation, est explicité en détail dans le chapitre consacré à la méthodologie. Il convient néanmoins d'ajouter ici quelques mots afin d'éclairer et de préciser ce choix, fondé sur le fait que nous l'avons jugé approprié, de par sa nature d'approche biographique, pour restituer à la fois des expériences personnelles de vie et des éléments inédits permettant de reconstituer le processus formateur de type formel et informel, ainsi que le contexte social dans lequel celui-ci s'est produit. « Ce qui rend unique une histoire individuelle se présente comme une voie d'accès – souvent possible – à la connaissance scientifique d'un système social »[1]. Cette voie d'accès a notamment été créée par le lien établi entre les histoires individuelles et le cadre événementiel de la société concernée par leur restitution.

Signalons enfin que l'élaboration de cette thèse a été assumée tout du long parallèlement à un emploi d'éducateur spécialisé, exercé simultanément dans deux structures différentes chargées de la gestion de la vie et des loisirs de personnes mentalement handicapées, totalisant un taux de travail supérieur à quatre-vingt-dix pour cent. Ces conditions expliquent en partie la durée exceptionnelle de la présente recherche.

[1] F. Ferrarotti, *Histoire et histoire de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, Librairie des Méridiens, 1983, p. 51.

PREMIERE PARTIE

METHODOLOGIE ET REPERAGE

CHAPITRE PREMIER

DISPOSITIF METHODOLOGIQUE

1. DELIMITATION DU CHAMP DE RECHERCHE

Réflexions préliminaires

En 1996, alors que j'étais dans ma dernière année de formation en éducation spécialisée, j'ai décidé de poursuivre mes études afin d'acquérir une qualification supérieure dans le nouveau domaine professionnel que j'avais choisi. Ma décision allait rendre mon séjour en Suisse, qui avait commencé en 1990[1], plus long que ce qui était prévu initialement et allait transformer au fil du temps le but initiatique et de formation du départ en un itinéraire existentiel sur le territoire helvétique. J'ai donc voulu commencer une thèse en sciences de l'éducation et, pour respecter la procédure universitaire formelle en vigueur, j'ai demandé à Mireille Cifali, professeur à l'Université de Genève, d'encadrer ma recherche. Son acceptation a marqué pour moi le commencement d'un long parcours éducatif qui allait influencer définitivement ma vie. En tant qu'étudiant régulier, je suivais son cours « apports psychanalytiques au champ éducatif » et nos premières discussions au sujet de ma thèse ont constitué pour moi un premier repérage vers son domaine de recherche.

Je venais d'un horizon professionnel déterminé par la formation d'économiste que j'avais acquise en Roumanie, motivé par les circonstances spécifiques de l'époque. Cette position de départ m'a aidé non seulement à m'intégrer plus facilement aux exigences universitaires genevoises du deuxième cycle, mais aussi à apprécier davantage les connaissances caractéristiques de mon nouveau domaine professionnel. J'étais littéralement passionné par les différentes théories et méthodes du domaine de l'éducation spécialisée que je venais d'apprendre et qui constituaient pour moi un support théorique solide pour ma pratique professionnelle d'alors, à savoir l'encadrement de personnes mentalement déficientes. Cela explique probablement, du moins en partie, mon souhait initial d'entamer une recherche dans ce domaine. Les nombreux échanges que j'ai eus à cette époque-là avec Mireille Cifali, m'ont aidé à comprendre que ma thèse aurait un caractère plus particulier, et pourrait susciter davantage d'intérêt dans le milieu genevois, si elle portait sur un sujet lié à ma culture d'origine plutôt que sur un aspect pointu de mon nouveau domaine professionnel qui, bien qu'il représentât pour moi une découverte personnelle, avait déjà été sérieusement exploré auparavant. Mon choix s'est alors dirigé vers l'espace culturel roumain, qui définissait ma langue maternelle et où j'avais été formé et avais vécu pendant trente-trois ans. L'idée d'explorer une thématique roumaine, qui pourrait être circonscrite au domaine des sciences de l'éducation et que je pourrais ainsi amener dans le contexte helvétique francophone, commença assez vite à se profiler.

[1] Entre novembre 1991 et octobre de l'année suivante, je suis rentré en Roumanie où j'ai repris mes engagements auprès de Caritas Bucarest.

Choix du domaine de recherche

Dans un premier temps, mes pensées se dirigèrent vers un sujet lié aux anciens détenus politiques de Roumanie, rescapés du goulag roumain et qui avaient petit à petit commencé à réapparaître dans la société pendant les années soixante. Dix ans plus tard, j'en avais personnellement connus quelques-uns, qui avaient fortement influencé ma vie à l'aube de mes vingt ans. Leurs destins particuliers, leurs capacités intellectuelles, leur savoir-faire et leur potentiel humain absolument remarquables ont contribué pendant ces années-là à cristalliser mes connaissances empiriques et intuitives sur la nature de notre société. D'une certaine façon, ils reflétaient pour moi, dans le grand anonymat de leur vie, la partie de notre présent qui demeurait encore cachée à nos yeux, dont on ne parlait jamais et qui était officiellement complètement occultée. Après 1990, une immense quantité de littérature de tiroir antérieure, de mémoires et de témoignages ont été publiés, venant combler le vide d'autrefois. Une bonne partie de ces ouvrages se trouvaient dans ma bibliothèque et leur lecture s'inscrivait dans mes préoccupations. Cette lecture, ainsi que mon propre vécu de l'époque, m'ont permis de réfléchir à la question de la résistance intellectuelle sous le régime qui avait échoué. Au début, ce sujet demeurait vaste et assez imprécis, mais il m'avait toujours attiré par le caractère inédit de sa réalité dans le contexte de l'époque, notamment en ce qui concernait ses aspects formateurs et éducatifs. Dans les discussions régulières que j'ai eues pendant ces années-là avec Mireille Cifali, je me souviens d'avoir évoqué la figure de telle ou telle « grande personnalité » de la culture roumaine ou du « grand Monseigneur » de l'Eglise catholique ou gréco-catholique, éventuellement susceptible de constituer ultérieurement le point de départ vers un terrain de recherche.

Plusieurs entretiens avec Monica Lovinescu et Virgil Ierunca, que j'ai rencontrés à Paris à partir du mois de juin 1997, ont contribué à faire évoluer mon projet naissant. Au début, je leur ai raconté mon souhait de faire une recherche sur la période communiste en Roumanie à travers des récits de vie. Je me sentais attiré par les témoignages des anciens détenus politiques et je savais que Virgil Ierunca avait étudié et publié un ouvrage de référence sur les atrocités de Pitesti[1]. C'est avec lui que j'ai longtemps discuté de ce sujet, qui faisait partie de ses « obsessions », comme il le disait avec humour. Nous avons notamment parlé d'une liste bibliographique contenant des ouvrages fondamentaux pour la compréhension du système totalitaire sous sa variante communiste[2], d'une autre sur les témoignages du Goulag, autant soviétique et chinois que roumain[3], ainsi que de nombreux contacts avec des personnes concernées par ce thème, que j'ai soigneusement notés. Ce sont également eux qui m'ont signalé une thèse en psychologie intéressante, fondée sur des témoignages liés au phénomène de Pitesti, qui allait être soutenue prochainement à Paris par une chercheuse d'origine roumaine[4].

Les contacts que j'ai eus par la suite avec Irena Talaban ont été opportuns, car c'est elle qui m'a prévenu de la difficulté de gagner la confiance de l'association des anciens détenus politiques et de se « faire accepter » par ses membres afin d'obtenir d'eux des entretiens sur leur vécu carcéral. Si elle avait passé plus facilement ces « épreuves », c'était grâce au passé de son père, qui était lui-même un ancien détenu

[1] Pour des détails concernant l'expérience de Pitesti et l'ouvrage de V. Ierunca voir le sous chapitre *La prison avant 1964*.

[2] Je pense à Hannah Arendt, Alain Besançon, Boris Souvarine, Jules Monnerot, Czeslaw Milosz, Jean Ersh, Nicolaï Tchernychevski, François Furet, Michel Maffesoli.

[3] De Soljénitsyne à Simon Leys, en passant par Pasqualini, Bordeianu ou Mircescu.

[4] Irena Talaban, *Le Christ s'est arrêté à Pitesti*, thèse de doctorat, Université Paris VIII, 1998.

politique. Cette information allait en bonne partie dans le même sens qu'un souhait personnel inavoué quant à l'étendue de la « zone » d'investigation. Tout en ayant un intérêt particulier pour les anciens détenus politiques, j'avais envie de compter parmi mes interlocuteurs des personnes différentes au niveau de leur passé, degré de formation, âge, sexe, ethnie, religion, mais surtout de leurs convictions en général et politiques en particulier. J'avais le secret désir de trouver des communistes « par conviction »[1] qui seraient prêts à me raconter, devant le microphone, leurs souvenirs par rapport à leurs idéaux et à leur vie quotidienne sous l'ancien régime. Si, en raison des circonstances aléatoires de la construction de cette thèse, cela s'est avéré un échec jusqu'à un moment tardif de mes recherches[2], la diversité des narrateurs a en revanche en bonne partie pu être représentée.

Toujours dans la période de constitution du projet de la thèse, un entretien avec Mircea Iorgulescu[3] au siège d'*Europe Libre* à Prague, m'a lui aussi aidé à structurer et à délimiter ma recherche. C'est ainsi que j'ai appris que depuis le déménagement du siège de la radio de Munich à Prague, ses archives se trouvaient à Budapest et que l'accès y était relativement difficile. J'ai donc dû renoncer à l'idée d'étayer mes recherches par ces archives, bien que l'importance de ce poste de radio demeure pour moi de tout premier ordre du fait de sa transmission du message formatif et informatif. En raison de son engagement à *Europe Libre*, Mircea Iorgulescu ne pouvait pas accepter un entretien enregistré portant sur sa propre personne, mais il m'a suggéré de contacter Alexandru Melian, professeur à l'Université de Bucarest, qu'il avait connu lors d'une interview au sujet de la paternité du nom du « front du salut national »[4], interview qui avait d'ailleurs été diffusée dans une de ses émissions.

Sur les conseils de Mireille Cifali, j'ai lu la thèse de Malika Lemdani[5]. Cette lecture, ainsi que les entretiens ultérieurs avec leur auteur, ont constitué pour moi un tournant décisif dans mes recherches. Les histoires de vie des Algériennes à l'école normale contenaient des ressemblances frappantes avec le contexte roumain dans lequel j'avais vécu et que je voulais restituer. A titre d'exemple, le comportement officiel, dans le contexte algérien de l'occupation étrangère, différait du comportement adopté en privé, en famille ou entre amis proches, et s'approchait beaucoup de l'attitude que j'avais connue et vécue personnellement en Roumanie sous le régime totalitaire. C'est ainsi que le type d'investigation utilisé par Malika Lemdani dans le cadre susmentionné est devenu en quelque sorte le « modèle » que j'ai adopté sans réserves pour construire mon propre projet, estimant qu'il était approprié pour aborder le phénomène éducatif et la transmission du savoir dans le contexte spécifique roumain d'après la Seconde Guerre mondiale et jusqu'à la chute du mur de Berlin, un évènement symbolique pour l'effondrement du communisme. Pour la Roumanie, le 30 décembre 1947, date de l'installation officielle du régime de démocratie populaire, a marqué le début de la période choisie pour ma recherche, qui allait s'étendre jusqu'aux événements du 22

---

[1] Catégorie informelle, à la fois distincte et bien plus réduite que l'autre catégorie formelle, constituée par les communistes « de circonstance ». Cette dernière est mentionnée par les narrateurs tout au long de cette thèse, dans les sous-chapitres *Libéralisation relative du régime*, *Leçons privées* et le Chapitre VII *Le double langage. La duplicité*.

[2] Allusion au récit de vie de Lia Benjamin. Je reprendrai plus loin cet aspect, lors de la présentation des personnages de la thèse.

[3] Historien, critique littéraire écrivain et journaliste roumain. Réfugié en Occident à la fin des années quatre-vingts, il a travaillé au début à *Radio Europe Libre*, puis à *Radio France International*.

[4] C'est le nom du premier parti politique populiste créé après le 22 décembre 1989.

[5] *Histoires de vie pour l'histoire de l'éducation : des Algériennes à l'Ecole normale 1945-1962*, Thèse de doctorat no 229, Genève, 1996.

décembre 1989, moment de sa chute. Ces deux repères temporels, qui représentaient la durée de vie du système totalitaire communiste en Roumanie, délimitent donc également la période considérée pour l'investigation de la thèse. Toutefois, pour permettre une meilleure compréhension de l'ensemble de l'approche éducative proposée, il m'est apparu important de consacrer un chapitre de la thèse à l'école et à l'éducation d'avant 1947, telles qu'elles demeuraient dans les souvenirs et la perception des narrateurs. L'élaboration du canevas de thèse, qui allait être présenté en 1999, m'a aidé non seulement à choisir comme méthode de recherche les récits de vie, mais aussi à structurer et à circonscrire le vaste domaine de « l'éducation » que je voulais traiter. Etant donné la spécificité du contexte roumain pendant cette période, à savoir l'imbrication de l'éducation formelle, prodiguée par l'école d'Etat, dans l'éducation informelle, transmise par la famille, par certains anciens détenus politiques ou par d'autres biais, il m'a semblé important d'envisager une démarche qui tienne simultanément compte des deux dimensions éducatives. Le concept d'un tableau « en couleurs », avec des récits de vie, venant compléter, sans pour autant s'y substituer, l'image « grisâtre » de l'histoire événementielle, l'idée d'entrecroiser la Grande Histoire et les histoires individuelles, sont alors devenus pour moi les prémisses encourageantes du départ.

Méthode combinatoire

Pourquoi les récits de vie ? Pour plusieurs raisons, il était impensable de traiter de l'approche éducative, dans sa dimension formelle et informelle, telle qu'elle avait été choisie et élaborée en tant que sujet de thèse, sans passer par les récits de vie. Premièrement, en 1996, année du début de mon étude, l'accès aux archives roumaines, qui avaient appartenu jadis à la Securitate, n'était pas encore réglementé. Après 1999, en dépit du fait que les archives avaient partiellement été transférées du patrimoine et de la gestion du SRI[1] à ceux du CNSAS[2], l'accès des chercheurs à ces dossiers demeurait difficile et restreint, ce qui est toujours le cas aujourd'hui. Il est vrai que des chercheurs roumains réputés, comme Vladimir Tismaneanu, Stelian Tanase et bien d'autres, ont pu consulter certaines sections de ces archives et que les ouvrages qu'ils ont publiés ultérieurement ont relevé des éléments intéressants tirés des anciens classeurs « top secret », mais cela s'expliquait en bonne partie par la position particulière qu'occupaient ces chercheurs, qui par la suite ont d'ailleurs eux-mêmes témoigné du caractère spécial de leur démarche et des obstacles rencontrés lors de leurs investigations. V. Tismaneanu écrit ainsi : *En comparaison avec d'autres pays de l'Est, la Roumanie, même après la chute du communisme, garde une attitude très restrictive à l'égard des archives de l'ancien régime. J'ai été personnellement confronté aux immenses obstacles qui se dressent devant les chercheurs, qu'ils soient roumains ou étrangers, lorsqu'ils tentent de pénétrer dans les zones, extrêmement bien surveillées et dans la plupart des cas inconnues, où ces archives sont stockées. (…) La situation était encore compliquée par le fait que la législation roumaine ne permet l'accès qu'aux documents émis il y a au moins trente ans. En 1994, par exemple, je ne pouvais pas accéder « officiellement » aux documents datant de 1965 ou des années suivantes. Pour surmonter cet obstacle il m'a*

[1] Les Services roumains d'informations, successeur officiel de l'ancienne Securitate, crées en 1990.

[2] Le conseil national chargé d'étudier les archives de la Securitate, crée en 1999.

fallu de la chance, de la ténacité, mais avant tout des relations personnelles[1]. Malgré tous les progrès enregistrés pendant les dernières années[2] dans la décommunisation du pays, la législation en vigueur et les intérêts oligarchiques de l'ancienne Securitate[3] n'autorisent toujours qu'un accès difficile et limité aux archives en Roumanie, ce qui ne permet pas encore de mener une recherche approfondie.

Deuxièmement, de par sa nature et son fonctionnement, le communisme a tellement changé les repères habituels et les critères d'appréciation et de valorisation, qu'une analyse de son contexte fondée uniquement sur des documents officiels ne serait absolument pas pertinente. A titre d'exemple, la maison d'édition bucarestoise « Vremea » (Le temps) a publié en 1995 les documents d'archives du procès « Turcanu et autres », qui a eu lieu en 1952 après une terrible expérience de « lavage de cerveaux » effectué sous la torture dans les prisons de Pitesti et de Gherla. Les documents publiés sont constitués de rapports judiciaires et de déclarations que les personnes impliquées dans le procès ont donné aux enquêteurs. Malgré son volume impressionnant et l'intérêt conféré par son authenticité, ce document d'archive, tel qu'il a été publié, est non seulement peu révélateur en ce sens qu'il n'explique pas « le phénomène Pitesti »[4], mais cautionne tacitement la version accréditée par les autorités communistes de l'époque pour ce qui est de la « rééducation » carcérale pratiquée de 1949 à 1952 dans les deux prisons sus-mentionnées. L'absence de commentaires et la forme des témoignages présentés, dans des conditions privatives de liberté, par les survivants concernés, font que « l'objectivité » de ces documents d'archive ne permet pas de comprendre la réalité. La volumineuse déclaration de Turcanu lui-même, principal protagoniste du procès, qui contenait paraît-il plusieurs centaines de pages, demeure à ce jour introuvable dans les archives. Il est notoire qu'à l'époque ce type de « déclarations » était arraché sous la pression des interrogatoires ou sous la torture ; dans ces conditions, quelle pertinence peuvent-elles présenter aujourd'hui en tant que telles et sans explications complémentaires ? La lecture de ces plus de huit cents pages d'archives risque de conduire à la conclusion logique que les rééducateurs tortionnaires, conduits par Eugène Turcanu, ont agi à l'insu des gardiens, de la direction de la prison et surtout du Ministère de l'intérieur. Mais la logique, dans ce cas, ne s'avère pas forcément vraie, car le ministre de l'époque, le général Alexandre Nicolski, est aujourd'hui accusé, par les récents témoignages livrés par des survivants rescapés, d'avoir personnellement mené la « rééducation » par l'intermédiaire de Turcanu et de son équipe. L'ambiguïté de cette publication n'est pas passée inaperçue et l'une des réactions suscitées par l'ouvrage a été signalée dans les pages de cette thèse[5], mais j'ai cité cet exemple car il me semble

[1] V. Tismaneanu, *Stalinism pentru eternitate. O istorie politica a comunismului românesc* (Stalinisme pour l'éternité. Une histoire politique du communisme roumain), Bucarest, Polirom, 2005, pp. 30-31. Voir également les pages 30-34.

[2] Notamment la création, en avril 2006, en vue de l'adhésion du pays à l'Union Européenne, d'une commission présidentielle chargée d'étudier et de rédiger un rapport sur la nature et les abus du système communiste en Roumanie. Sur la base de ce rapport, le président roumain Basescu a condamné le communisme en tant que « système criminel » lors de la session du Parlement roumain du 20 décembre 2006. Ces événements marquent une incontestable évolution de la société roumaine post-communiste, dont les conséquences tendent aussi vers une « normalisation » de l'accès aux archives de l'ancien régime.

[3] Aucun officier supérieur de la Securitate n'a été tenu pour responsable des crimes commis par l'ancien appareil de répression politique. Ceux d'entre eux qui ne sont pas partis exceptionnellement à la retraite après 1990, en jouissant de conditions matérielles plus qu'honorables, occupent encore à présent des fonctions de responsables dans le « SRI » lui-même ou dans d'autres institutions politiques ou sociales de la société roumaine post-communiste.

[4] Il a été abordé dans le sous-chapitre *Prisons avant 1964*.

[5] Voir la réplique de M. Lovinescu dans le sous-chapitre *La prison avant 1964*.

révélateur des précautions à prendre, dans certaines circonstances, lorsque l'on se sert de documents d'archives pour reconstituer un épisode appartenant au passé du système totalitaire. Il ne s'agit donc aucunement de nier l'apport, l'importance et la signification des archives dans la recherche, mais simplement de signaler leur état particulier et la spécificité de leur utilisation dans la restitution du passé communiste en Roumanie.

Dans ce contexte, qui échappe souvent aux critères « objectifs » d'évaluation et où l'objectivité elle-même conduit à une sémantique différente de celle avec laquelle nous sommes habitués à opérer, le recours à des récits de vie, essentiellement « subjectifs », comme instrument d'investigation, s'avère un moyen efficace de reconstitution. Dans ce sens, il convient de rappeler la vision herméneutique de Finger, selon lequel il est légitime de « lire une société à travers une biographie »[1]. De même, il est évident que ce système n'a jamais été ébranlé aussi violemment que par la force du témoignage d'un Soljénitsyne[2] ou d'autres rescapés d'envergure. Dans le cas du communisme, l'ouverture des archives a certes été importante, mais son apport « objectif » n'a fait que confirmer ou compléter ce qu'on avait d'abord appris par la force « subjective » des témoignages directs. « Les données recueillies par la méthode biographique peuvent ne constituer qu'une pièce méthodologique du dispositif de recherche ; s'y ajoutent alors d'autres types de données[3]. Ca sera par le jeu de leur mise en rapport réciproque qu'un supplément de significations se dégagera »[4]. C'est la raison pour laquelle la présente thèse a été construite par ce que Josso appelle une « intégration raisonnée de la subjectivité aux pratiques des connaissances »[5] des récits de vie et l'apport plus « objectif » des sources historiques classiques.

2. INVESTIGATIONS

Choix des personnages et récolte des récits

Le choix des personnages et la récolte des récits ont constitué deux étapes distinctes, mais qui se sont suivies de près, dans la majeure partie des cas. C'est pour cette raison que j'ai décidé de les présenter ensemble ci-après.

Les critères qui ont présidé au choix des personnages de cette thèse reposaient d'une part sur mes affinités avec les persécutés du communisme et d'autre part, comme je l'ai déjà mentionné, sur mon souhait d'avoir, parmi mes interlocuteurs, des voix différentes au niveau du passé, des degrés de formation, de l'âge, du sexe, de l'ethnie, de la religion, mais surtout des convictions en général et des convictions politiques en particulier.

---

[1] M. Finger, *Biographie et herméneutique*, Montréal, Université de Montréal, Faculté d'éducation permanente, 1984, p. 170, cité par S. Lapointe et coll., *Le « je » et le « nous » en histoire de vie*, Paris, L'Harmattan, 1996, pp. 68-69.

[2] Dans son célèbre *Archipel du Goulag*.

[3] Dans notre cas, il s'agit des données historiques.

[4] I. Bertaux-Wiame, *Mobilisations féminines et trajectoires familiales : une démarche ethnosociologique*, dans l'ouvrage de D. Desmarais et P. Grell, *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoires types*, Montréal, Les Editions Saint-Martin, 1986, p. 92.

[5] C. Josso, *Cheminer vers soi*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1991, p. 90.

La récolte des récits a commencé avec les personnes avec lesquelles j'avais personnellement eu plus d'affinités, à savoir celles qui avaient souffert d'une manière ou d'une autre à cause du système communiste ou celles qui l'avaient, tacitement ou publiquement, contesté. Ainsi, le premier enregistrement a été fait à Paris et a eu pour protagoniste Monseigneur Gheorghe Surdu. C'était, sauf erreur, la doctoresse Eugénie Mihalovici[1] qui m'avait parlé de lui et de la Mission catholique qu'il avait fondée à Paris avant la Seconde Guerre mondiale. Prêtre de l'Eglise uniate[2], il était à l'époque le supérieur de la Mission catholique roumaine à Paris, où j'étais d'ailleurs accueilli lors de mes différents séjours au bord de la Seine, dans des conditions pécuniaires qui correspondaient à mon budget d'étudiant d'alors. Les persécutions auxquelles cette église avait été soumise par le nouveau régime, le martyre subi par ses évêques dans les geôles, son activité clandestine pendant toute la période communiste et son absence de compromissions avec les autorités, lui conféraient une réputation et une crédibilité particulières. J'avais personnellement connu à Bucarest quelques-uns de ses prêtres clandestins[3] qui, à ce moment-là[4], m'avaient fortement impressionné. Ce sont là les raisons pour lesquelles je tenais notamment à avoir dans mon étude une voix issue de ce milieu.

Toujours à Paris, en juin 1998, Monica Lovinescu et Virgil Ierunca, m'ont suggéré, au cours de nos discussions sur mon projet de thèse, de m'adresser en Roumanie à Doina Jela, avec laquelle ils étaient régulièrement en contact[5], et à Smaranda Vultur, qui avait utilisé des récits de vie pour son ouvrage sur la déportation au Baragan[6] dont la post-face avait été signée par Monica Lovinescu. C'est ce que j'ai fait en novembre de la même année, lors d'un séjour de trois semaines à Bucarest que j'avais essayé de bien préparer à l'avance en écrivant au préalable à tous ceux que j'envisageais de contacter. Effectivement, l'entretien avec Doina Jela reste probablement celui qui m'a le plus aidé à orienter le choix de mes personnages. Avant notre entretien, elle avait non seulement lu entièrement mon projet, mais également rédigé deux pages entières de remarques à son sujet : personnes à contacter, éléments potentiellement intéressants liés à « l'informel » dont je m'occupais, suggestions bibliographiques, nécessité de revoir ou de nuancer certains aspects mentionnés. Son enthousiasme à l'égard de mon sujet était d'autant plus réconfortant pour moi qu'il venait de la part d'un écrivain doué et d'une chercheuse tenace. « Votre thèse doit foisonner d'actions », me disait-elle, me motivant ainsi à contacter des gens susceptibles de fournir des informations sur l'éducation informelle non seulement à Bucarest, mais aussi à Timisoara, Cluj et Iassy. Elle a également accepté qu'on enregistre son propre récit, mais malheureusement, ma mauvaise maîtrise de mon appareil au début de cette étape-là m'a privé de cette opportunité. C'est donc par l'intermédiaire de Doina Jela que je me suis ultérieurement adressé à Radu Filipescu, Mircea Nedelciu, Brindusa Palade et Alexandru Paleologu pour organiser des rencontres qui se sont transformées pour moi en autant de récits enregistrés sur bande magnétique.

---

[1] De son nom littéraire Hélène Danubia. Ancienne détenue politique convertie au catholicisme, Suissesse d'origine roumaine, elle a connu et écrit plusieurs ouvrages sur Mgr Vladimir Ghika.

[2] Il s'agit de l'Eglise gréco-catholique, qui garde le rite liturgique et les traditions byzantines, mais reconnaît la primauté du Pape.

[3] Mgr Gutiu et le père Horia Cosmovici.

[4] A la fin des années soixante-dix.

[5] Dans la même année, en 1998, Doina Jela allait publier un ouvrage d'analyse sur l'assassinat en prison d'Ecaterina Balacioiu-Lovinescu, la mère de Monica Lovinescu. Il s'agit de *Aceasta dragoste care ne leaga. Reconstituirea unui asasinat* (Cet amour qui nous unit. Reconstitution d'un assassinat), Bucarest, Humanitas, 1998.

[6] S. Vultur, *Istorie traita – Istorie povestita. Deportarea in Baragan, 1951-1956* (Histoire vécue – histoire racontée. La déportation au Baragan, 1951-1956), Timisoara, Amacord, 1997.

Chacune de ces quatre personnes a été choisie pour des raisons distinctes. Ainsi, Radu Filipescu était un dissident de la dernière décennie du régime Ceausescu ; Mircea Nedelciu un ancien étudiant qui avait fréquenté les cénacles littéraires des années quatre-vingts de l'Université de Bucarest ; Brindusa Palade avait eu, en tant que jeune cadre universitaire dans le domaine de la philosophie, une approche particulière de l'enseignement et enfin, Alexandru Paleologu avait été formé dans la période de l'entre-deux-guerres, avant de traverser toute la période communiste et de vivre, lui aussi, une expérience carcérale. Lors de ce même séjour en Roumanie, j'ai rencontré Smaranda Vultur à Timisoara, puis Alexandru Melian à Bucarest. La première m'intéressait de par son expérience dans le domaine des récits de vie et le second de par son statut particulier d'auteur officiellement contesté de l'appellation du premier parti politique post-communiste[1]. Dans les deux cas, ces personnes m'ont généreusement offert de leur temps, ce qui m'a permis d'avoir à chaque fois des enregistrements de plus de deux heures. Alexandru Melian, chez qui je venais de la part de Mircea Iorgulescu, a même tenu à me dire en plaisantant que ma recommandation avait pour lui le poids d'une « clef en or », indiquant ainsi l'estime qu'il portait à Mircea Iorgulescu.

L'année suivante, soit en 1999, j'ai contacté Elisabeta Nicolescu, que nous appelions Betty, à la suggestion d'Emil Marinescu, qui la connaissait personnellement depuis de nombreuses années. Elle avait une longue expérience dans l'enseignement et notre entretien a débouché sur un enregistrement de plus de deux heures. Dans la même année, j'ai rencontré le docteur Aurel Romila et Stefan Oancea. Le premier avait été impliqué dans « l'affaire transcendantale », qui avait secoué une partie du monde intellectuel bucarestois au début des années quatre-vingts et en avait supporté les conséquences aberrantes. Je l'avais personnellement connu à cette époque-là, alors qu'il se trouvait marginalisé dans une clinique de Bucarest[2], après avoir initialement été complètement exclu de la médecine. Il a accepté de me parler de sa vie au microphone et nous avons ainsi pu faire un enregistrement d'environ une heure. Le second m'avait été recommandé, en tant qu'ancien détenu politique, par un ami proche de Bucarest, Emanuel Cosmovici, qui a par ailleurs lui-même édité une série de témoignages de rescapés des prisons communistes[3]. Stefan Oancea m'a accueilli chez lui et nous avons eu un premier échange. Lors de cet entretien, il m'a avoué après avoir écouté ma requête qu'il serait plus à l'aise s'il pouvait m'écrire les aspects qui le concernaient et qui présentaient un intérêt pour moi plutôt que de parler devant un microphone. Nous avons donc convenu qu'il m'enverrait à Genève une lettre contenant tous ces éléments. En raison d'un problème de santé, il a pris du retard, mais il a quand même tenu sa promesse et j'ai effectivement reçu sa lettre en Suisse à la fin de l'année 2001.

Toujours sur les conseils d'Emanuel Cosmovici, j'ai rencontré en 2000 Aurel Obreja, un ancien détenu politique, dont j'ai aussi obtenu un enregistrement de deux heures, et une année plus tard, Mihai Martinovici, ancien collègue de travail et secrétaire adjoint de l'organisation de base du Parti de l'institut où Emanuel Cosmovici avait travaillé[4]. Ce dernier aspect présentait pour moi une importance particulière, car je n'avais toujours pas abandonné l'idée de donner également la parole à des gens qui avaient travaillé dans les structures politiques de l'ancien régime. Ma rencontre avec

[1] Il s'agit du « Front du Salut National ».

[2] Il s'agit de la Clinique « Titan », située dans le quartier « Balta Alba ».

[3] Il s'agit de *Voix de l'effroi. La Roumanie sous le communisme. Récits et témoignages*, Bucuresti, M.C./Association Europe Chrétienne, 2000.

[4] Il s'agit de l'« ITC » (l'Institut pour la technique de calcul), institut de recherche dans le domaine informatique.

« Marmi » s'est concrétisée par un enregistrement d'environ une heure. En ce qui concerne Anca Nitulescu, elle fait partie de mes amis de Bucarest et elle a fini ses études universitaires une année après la chute du régime, en 1990. Etant donné qu'elle comptait parmi les plus jeunes de mes interlocuteurs, je trouvais intéressant d'entendre ce qu'une personne ayant son âge et son profil avait à dire sur son parcours éducatif, son vécu et sa perception de la société d'avant 1989. Ces treize récits constituent donc la plus grande partie des témoignages de la thèse.

La prise de contact avec les personnes choisies s'est faite par le biais du téléphone ou du courrier. Dans le premier cas, je profitais d'un de mes séjours à Bucarest pour téléphoner directement à la personne sélectionnée et nous convenions ensemble d'un rendez-vous pour l'entretien ; je communiquais toujours le but de ma démarche par avance, au téléphone, en demandant également la permission d'enregistrer notre entretien. C'est ainsi qu'ont été organisés les entretiens avec Radu Filipescu, Mircea Nedelciu, Brindusa Palade, Aurel Romila, Elisabeta Nicolescu, Stefan Oancea, Anca Nitulescu, Mihai Martinovici, Aurel Obreja et par la suite, avec Miriam Bercovici et Lia Benjamin. Dans d'autres situations, j'ai commencé par envoyer, depuis Genève, une lettre accompagnée d'un exemplaire de mon projet de thèse, contenant toutes les explications nécessaires sur ma démarche et mes intérêts en qualité de chercheur et spécifiant les dates approximatives de mon prochain séjour en Roumanie ou, dans le cas de Mgr Surdu, à Paris. Une fois arrivé sur place, je contactais la personne par téléphone. C'est ce qui s'est passé avec Gheorghe Surdu, Smaranda Vultur, Alexandru Melian et Alexandru Paleologu. La récolte des récits de vie, avec ses démarches préparatoires, a eu lieu, à deux exceptions près, entre le mois de juin 1998 et le mois de mai 2001. Les deux derniers récits, ceux de Miriam Bercovici et de Lia Benjamin n'ont été enregistrés que quelques années plus tard. En tout, les quinze récits[1] ont donné plus de vingt heures d'enregistrement.

Les deux derniers récits, recueillis en juin 2005, sont le fruit de circonstances particulières qui nécessitent une explication. Au début de l'année 2005, pour prendre un peu de recul par rapport aux récits et mieux démarquer les deux premières étapes de leur traitement, à savoir la « déconstruction » et la « reconstitution », j'ai lu les mémoires d'Alexandre Safran[2], l'ancien Grand rabbin de Roumanie de 1940 à 1947. C'est une œuvre merveilleuse, qui se lit d'une traite et aborde une période difficile et complexe de l'histoire du pays au travers des attitudes et des positions adoptées par les plus importants dirigeants et personnalités de l'époque dans le domaine politique, religieux et culturel à l'égard du drame juif de Roumanie. La lecture de ces pages, qui dévoilaient la finesse et la crédibilité de leur auteur, m'a donné envie d'évoquer un aspect particulier qu'elles décrivaient, à savoir la fondation des écoles juives privées, tolérées mais pas reconnues par le régime dictatorial d'Antonescu, après le 15 septembre 1940, quand le gouvernement roumain a décrété la loi raciale qui défendait aux élèves juifs de fréquenter les écoles publiques. Leur fondateur, Alexandre Safran, qui s'était efforcé de faire de son mieux pour aider sa communauté pendant la Shoah, a été obligé de quitter son pays à l'arrivée au pouvoir des communistes. J'étais intéressé à la fois par le moyen trouvé par le grand rabbin pour permettre aux enfants juifs de poursuivre leurs études malgré les interdictions officielles et par l'avenir, après 1947, de ces écoles, que je souhaitais introduire, d'une manière ou d'une autre, dans ma thèse. Comme je ne connaissais pas du

[1] En termes d'enregistrement, il n'y a que quatorze récits, puisque celui de Stefan Oancea n'a pas été enregistré, mais écrit directement par son auteur, sous la forme d'une lettre.

[2] A. Safran, *Un tison arraché aux flammes. La communauté juive de Roumanie 1939-1947 Mémoires*, Paris, Stock, 1989.

tout la communauté juive de Roumanie, j'ai demandé de l'aide à une vieille amie juive de Bucarest, Iulia Deutsch, qui m'a alors recommandé auprès de tous les cercles juifs de la capitale susceptibles de répondre à mes questions. Une fois en contact direct avec ce milieu, je m'attendais, dans ma naïveté et mon ignorance, à recevoir en quelque sorte la suite des informations du livre qui avait suscité mon intérêt. J'ai donc commencé mes entretiens en évoquant la personnalité de l'auteur que je venais de découvrir. Très vite, je me suis aperçu que ma démarche était en porte-à-faux. Bizarrement, Alexandre Safran ne revêtait pas du tout la même importance pour mes interlocuteurs que pour moi-même et à chaque fois je sentais clairement qu'il ne constituait pas une bonne référence. Entre-temps, j'avais découvert l'écart énorme et irrémédiable qui s'était créé après 1947 entre les « sionistes », qui pour la plupart avaient choisi l'émigration, et les autres Juifs, qui avaient préféré rester en Roumanie. J'ai alors réalisé à quel point il était imprudent d'avoir introduit la référence des uns chez les autres, mais mon double statut « d'outsider », c'est-à-dire de non-Juif et de Roumain vivant à l'étranger, a joué en ma faveur, m'attirant sinon la sympathie, du moins la compréhension de mes interlocuteurs.

C'est dans ces circonstances qu'ont eu lieu mes deux derniers entretiens, avec Miriam Bercovici et Lia Benjamin, qui m'ont donc été recommandées pour aborder le sujet des « écoles juives ». Chacun de ces entretiens a été intéressant, les narratrices racontant leurs souvenirs des persécutions subies pendant ces années-là dans le cadre de leurs propres parcours scolaires. Malgré la richesse et l'authenticité de ces témoignages, je n'avais cependant pas pu retrouver la trace de ce que je cherchais initialement et j'ai finalement été contraint d'abandonner mon projet de consacrer un sous-chapitre à l'enseignement juif. En revanche, j'ai découvert d'une façon totalement inattendue lors de ces deux témoignages ce que je n'avais pas réussi à obtenir au début de la récolte des récits, c'est-à-dire des interlocuteurs ayant des vraies et profondes convictions communistes. A cet égard, les deux cas étaient toutefois différents. Miriam Bercovici affirme sa déception tardive : *Que j'étais déçue… il y en a aussi eu bien d'autres, mais au moins je n'avais pas pris les devants. La séparation en 1989 a ainsi été facile. A ce moment-là, j'ai pensé qu'on s'était définitivement détaché du passé, mais ce n'était pas le cas…* ainsi que son regret ultérieur, mais tardif, de ne pas avoir quitté le pays. Lia Benjamin, en revanche, garde et assume aujourd'hui encore ses convictions communistes du début, ce qui rend son récit d'autant plus intéressant. Le contexte de l'époque et sa propre situation de jeune persécutée confèrent au choix de l'orientation politique de jeunesse décrit par la narratrice toute sa clarté et sa cohérence : *Je dois dire que toute l'expérience vécue pendant la période de l'holocauste*[1] *a contribué à mon orientation, depuis l'adolescence, vers la gauche, alors même que mes parents n'avaient rien à voir avec la gauche, au contraire, ma pauvre mère était très anti-gauchiste. J'ai eu pour ainsi dire des idéaux de jeunesse, d'adolescente, j'ai rêvé d'agir pour le bonheur du monde, de sauver l'humanité des guerres, des malheurs et des discriminations, etc. Cette tendance allait à l'encontre de celle de plusieurs autres jeunes Juifs, comme mon mari, par exemple, qui se sont plutôt orientés vers le sionisme. Il faut savoir que de manière générale, les jeunes Juifs ont développé immédiatement après la guerre une tendance à chercher leur voie en réaction au traumatisme vécu et ont ainsi fait preuve d'une maturité précoce, d'un cheminement les entraînant soit à droite, soit à gauche… Finalement, les chemins se sont en quelque sorte divisés et certains se sont orientés vers*

[1] La narratrice ajoute : *Parce qu'il n'y a pas seulement eu le problème de notre exclusion de l'école, il y a aussi eu beaucoup d'autres événements, comme notre évacuation de la maison et du village, c'est-à-dire plein de choses qui ont marqué ma vie assez sérieusement et qui ont contribué relativement tôt à ma maturation (…).*

le sionisme. Dans ma tête, le sionisme était lié au nationalisme et le nationalisme au fascisme, à la guerre, à la discrimination ethnique et à tout ce qui s'était passé. J'ai donc dit non et décidé que mon chemin s'orienterait vers la gauche. Ce choix, aussi altruiste et justifié qu'il puisse paraître au début des années quarante, d'autant plus qu'il avait été partagé à l'époque par de nombreux jeunes Juifs roumains, devient plus difficilement compréhensible quinze ans après la chute du communisme. C'est la raison pour laquelle j'ai demandé à Lia Benjamin d'accepter de donner une suite à notre entretien, afin qu'elle m'explique son point de vue sur les effets bénéfiques que l'ancien régime avait apporté à la Roumanie. Malheureusement, son manque de disponibilité lors de mon séjour à Bucarest de décembre 2005, ainsi que mes propres délais de restitution de la thèse par la suite, ont rendu ce complément impossible.

Il convient d'ajouter ici quelques mots sur mes propres interventions dans le déroulement de l'entretien et sur la manière dont j'avais conçu l'enquête, qui ressort d'ailleurs de la transcription des récits. Notons à cet égard, qu'aucune « grille » d'entretien n'avait été élaborée à l'avance. La préparation des interviews consistait plutôt en ce que Kaufmann appelle un « plan évolutif »[1] ou que Bertaux-Wiame définit comme un « questionnement évolutif »[2], qui adaptait le cadre et les moyens d'approcher l'objet de la recherche, en l'occurrence l'itinéraire éducatif, à la personnalité de chaque narrateur. Il convient de mentionner à ce propos que, bien que chaque interlocuteur ait été mis au courant avant notre rencontre, par un appel téléphonique ou une lettre, de l'objet de notre entretien, j'ai à chaque fois entamé la discussion par un rappel du sujet qui présentait un intérêt pour moi et représentait au fond le « cadre contractuel de la communication »[3]. Passé ce moment-là, le personnage qui tenait le « devant de la scène » était le narrateur, mon intervention se limitant et s'adaptant aux besoins variables exprimés par chacun de mes interlocuteurs dans le cadre de la narration de son récit.

Dans la plupart des cas, une sorte de relation de complicité s'installait lors de l'entretien entre le narrateur et moi-même, en tant qu'auditeur. « Parfois, l'interviewer se sent sur la même longueur d'onde avec le narrateur et l'intérêt réciproque entraîne un renforcement du thème »[4]. Ainsi, de temps à autre, certains narrateurs s'adressaient à moi en me disant : *tu sais comment c'était* ou en utilisant des locutions verbales sous la forme de questions qui n'attendaient pas de réponses, mais visaient plutôt à conforter leur affirmation, en faisant de moi une partie prenante de leur propre témoignage : *vous vous souvenez comment ça marchait ?* Nombre de situations liées au contexte de la société d'avant 1989 faisaient l'objet de souvenirs communs, à l'égard desquels nous partagions les mêmes réflexes et perceptions.

Lors du dernier entretien, par contre, la situation s'est révélée différente. Après la partie introductive de l'entretien, la narratrice, qui avait certainement déduit de par la période et le sujet de ma recherche la position que j'adoptais par rapport à l'ancien régime, a tenu en quelque sorte à le souligner avant de répondre à ma question liée à son parcours éducatif d'après le baccalauréat : *Après avoir passé mon baccalauréat à Cluj en 1949, j'ai entamé un chapitre de ma vie qui, de votre point de vue, est honteux, mais que j'assume et que je ne regrette pas. Je suis partie étudier en Union Soviétique.* Même si je n'avais jamais exprimé un tel point de vue, ma position en tant que Roumain établi en

[1] Kaufmann J.-C., *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan, 1996, pp. 39-40.

[2] I. Bertaux-Wiame, *op.cit.*, p. 91.

[3] Blanchet A. et Gotman A., *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris, Nathan, 1992, pp. 75-77.

[4] S. Clapier-Valladon et J. Poirier, *L'approche biographique. Réflexions épistémologiques sur une méthode de recherche*, Nice, Centre universitaire méditerranéen, 1983, p. 79.

Suisse et menant une recherche sur la période communiste, était, pour mon interlocutrice, parfaitement assimilable à une attitude de mépris à l'égard de son choix de jeunesse. Ensuite, au fil de son récit, alors qu'elle énonçait plusieurs auteurs soviétiques des années cinquante qui avaient constitué une partie de ses lectures préférées de l'époque, la narratrice a ajouté : *Je ne pense pas que vous connaissiez ces choses et probablement que vous n'y avez pas porté un grand intérêt non plus…* Un peu plus tard, quand le récit en est arrivé à la deuxième moitié et alors que mon interlocutrice me racontait les activités professionnelles exercées à la fin de ses études, elle s'est interrompue un moment pour me dire : *Mais, je ne sais pas si toutes ces choses vous intéressent…* Cette fois-ci, comme la narratrice attendait une réponse de ma part, je lui ai fait part de mon intérêt pour la vie de quelqu'un qui avait développé des véritables convictions communistes pendant toute la période de l'ancien régime et je lui ai demandé de poursuivre son récit. Je ne sais pas si, pour Lia Benjamin, j'ai finalement joué ou non le rôle du « personnage étonnant » dont parlait Kaufmann[1], mais malgré toutes nos différences en ce qui concerne notre vécu et notre appréciation de l'ancien régime, j'ai eu le sentiment que la narratrice s'était sentie à l'aise en me confiant son histoire. Quoi qu'il en soit, le « rapport interpersonnel de confiance » dont parlait Blanchet[2] s'est établi pendant tous les entretiens, aussi bien dans le dernier cas que dans tous ceux qui l'ont précédé.

Une autre particularité de la récolte des récits est le fait qu'elle n'a eu lieu qu'une dizaine d'années après la chute du communisme. C'est probablement la raison pour laquelle parfois, au cours du récit, les narrateurs utilisaient l'ancienne appellation de « camarade » en alternance avec celle de « madame » ou « monsieur ». La transcription ultérieure, faisant à ce stade le choix de privilégier et restituer au maximum le caractère oral des histoires, au détriment peut-être de la fluidité du texte, a mis en évidence cet aspect, lié à la ténacité de certains réflexes acquis dans le langage spontané.

Difficultés et échecs dans le choix des personnages

D'autres démarches effectuées en octobre 1998 se sont soldées par des échecs. Ainsi, Dan Petrescu, à qui j'avais écrit à l'instigation de Doina Jela en rapport avec d'éventuels événements littéraires contestataires à Iassy, m'a répondu par écrit sur un ton qui ne m'encourageait en rien à poursuivre le contact en me suggérant sèchement de venir en Roumanie et de commencer par « une recherche en bibliothèque », tout en reconnaissant que mon sujet « serait quelque chose qui n'a pas encore été défriché chez nous ». Notre contact s'est donc limité à des remerciements que je lui ai adressés par la suite, depuis Genève. Dorin Tudoran, dont Monica Lovinescu et Virgil Ierunca m'avaient transmis les nouvelles coordonnées temporaires en Moldavie, n'a pas pu me répondre du tout. Lorsque je l'ai appelé à Chisinau[3] depuis Bucarest, il m'a expliqué qu'il venait d'entamer sa mission en Moldavie et qu'il était littéralement débordé, ce qui fait qu'il n'avait malheureusement aucune disponibilité pour mon projet. Son refus était malgré tout différent du précédent et j'ai senti dans son explication un certain regret. En tous les

[1] « Pour l'informateur, l'enquêteur idéal est un personnage étonnant. Il doit être un étranger, un anonyme, à qui on peut tout dire puisqu'on ne le reverra plus, qu'il n'existe pas en tant que personne jouant un rôle dans son réseau de relations », J.-C. Kaufmann, *op.cit.*, p. 53.

[2] « Le rapport interpersonnel de confiance constitue l'élément moteur de l'entretien et la condition de sa productivité », A. Blanchet et A. Gotman, *op.cit.*, p. 21.

[3] La capitale de la République de Moldavie.

cas, la discussion a été agréable et il m'a clairement exposé ses raisons, que je comprenais d'ailleurs parfaitement.

J'avais également écrit au Père Gheorghe Calciu-Dumitreasa, ancien détenu politique et survivant de la redoutable expérience du lavage de cerveaux de Pitesti, contestataire du régime Ceausescu et forcé à l'exil en 1985. J'avais obtenu son adresse aux Etats-Unis par Mgr Surdu. Je n'ai jamais reçu de réponse et ce n'est qu'à la fin de l'année passée que j'ai appris son décès[1] par la presse. Ma lettre destinée à Cicerone Ionitoiu, à Paris, a quant à elle été envoyée à une période où il souffrait de problèmes de santé qui l'empêchaient de donner suite à ma demande. Il m'a toutefois appelé à Genève et nous avons eu un bref entretien téléphonique. A travers George Piscoci-Danesco, de la librairie roumaine de Paris[2], j'ai par ailleurs obtenu les coordonnées de Ion-Gavrila Ogoranu, combattant dans la résistance armée anticommuniste de 1946 à 1958. Nous avons échangé une correspondance, dans laquelle il me signalait la publication de ses livres à caractère mémoriel et se mettait à ma disposition pour me rencontrer. Si l'entretien souhaité ne s'est jamais concrétisé, c'est uniquement à cause de mes difficultés à me rendre chez lui[3] ; par contre, je me suis procuré ses mémoires par la suite[4].

Au cours de cette même année 1998, j'ai également adressé deux lettres depuis la Suisse à Gabriela Adamesteanu et Rodica Palade, toutes deux membres du « Groupe pour le dialogue social »[5] et de la rédaction de la Revue « 22 »[6]. Bien que je n'aie eu aucune réaction à ces deux démarches, j'ai essayé de téléphoner depuis Bucarest au numéro que j'avais de la rédaction. Gabriela Adamesteanu étant absente à ce moment-là, je n'ai pu parler qu'à Rodica Palade. Elle m'a confirmé la réception de la lettre accompagnant mon projet de thèse, mais m'a expliqué ne pas avoir eu le temps de me répondre. Tout au long de notre discussion, par ailleurs l'une des plus désagréables que j'aie eues durant toute cette étape, je me suis aperçu que ce n'était pas tant le manque de temps qui l'avait déterminée à ne pas me répondre que le fait qu'elle remettait fondamentalement en cause le sujet de ma thèse et mon idée d'étudier les activités éducatives de type informel comme des moyens de résistance passive au communisme. A ce propos, elle m'a déclaré que « la Roumanie n'était pas la Pologne » et que si mon hypothèse était vraie « le pays ne serait pas dans l'état où il se trouve actuellement ». Je lui ai alors proposé de se rencontrer, afin d'aborder ce sujet plus en détail et éventuellement d'enregistrer son point de vue. Elle m'a répliqué, sur un ton à la limite de l'acceptable que, « il y a actuellement bien d'autres choses plus urgentes à faire que de perdre du temps avec des sujets pareils », avant de me suggérer, sans aucun ménagement, de faire une thèse sur une question liée à mon premier domaine professionnel, à savoir l'économie, plutôt que de m'aventurer sur un « terrain que je n'ai pas l'air de maîtriser ». Nous nous sommes quittés en ces termes. Son attitude m'a beaucoup gêné, mais en dépit de mes ressentiments du moment, compréhensibles et spontanés, j'ai ultérieurement dû accepter qu'elle avait en partie raison : d'abord, à ce moment-là, j'étais effectivement encore loin de maîtriser le domaine de ma recherche et me trouvais plutôt à un stade où

[1] Le père Calciu-Dumitreasa est décédé le 21 novembre 2006 à Washington.

[2] Il s'agit de la *Librairie du savoir*, 5 Rue Malebranche, 75005 Paris.

[3] Il habite à Galtiu, un village de Transylvanie situé dans la région d'Alba.

[4] Ogoranu I. G., *Brazii se fring, dar nu se indoiesc. Din rezeistenta antiucomunista in muntii Fagaras* (Les sapins se brisent, mais ne plient pas. La résistance anticommuniste dans les montagnes Fagaras), vol.1 – 2, Timisoara, Marineasa, 1993.

[5] Organisation non-gouvernementale créée en janvier 1990 et chargée de constituer une instance de réflexion sur la reconstitution d'une société civile en Roumanie poste-communiste.

[6] La revue « 22 » est éditée par le « Groupe pour le dialogue social ».

j'essayais de m'en approcher. Ensuite, il est vrai que mes exemples sur « l'éducation informelle » se fondaient surtout sur des cas isolés et des situations marginales, statistiquement parlant, par rapport à la société roumaine de l'époque dans son ensemble. Tout comme la Roumanie qui, en effet, vivait une situation différente de celle de la Pologne, l'apport éducatif informel dans la résistance culturelle ou religieuse n'a constitué que « l'exception qui confirmait la règle » et était par conséquent bien loin de pouvoir changer l'état catastrophique dans lequel se trouvait la culture roumaine après décembre 1989. Malgré ces réflexions personnelles ultérieures, je suis resté convaincu que les éléments informels contenus dans mon projet de thèse méritaient toute mon attention, car ils avaient non seulement contribué à la formation de plusieurs jeunes pendant les années sombres du totalitarisme, mais également constitué, après la chute du régime, un apport positif dans le redressement de la mentalité et de la culture roumaine, même si cette évolution n'a pas été aussi rapide ni aussi efficace que Rodica Palade l'aurait souhaité.

Comme je l'ai mentionné auparavant, mon souhait était de donner aussi la parole à des personnes qui avaient été proches de l'ancien régime. C'est ainsi que j'ai pensé à Adrian Paunescu. Malgré le scepticisme de Monica Lovinescu, qui doutait du fait qu'il puisse encore être capable de restituer quelque chose de pertinent et les avertissements de Doina Jela, qui m'avait certes donné son numéro de téléphone, mais m'avait raconté avoir failli se faire mettre à la porte lors d'une interview chez lui, à cause de son tempérament impulsif, j'avais mes propres arguments qui me motivaient dans cette démarche. Je me souvenais de ses cénacles « Flacara » (le flambeau) organisés à la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingts à Bucarest, auxquels j'avais participé à plusieurs reprises. Personnellement, je ne l'avais jamais aimé, ni en tant que personne, ni en tant qu'artiste, ses spectacles étant marqués par son « style » révolutionnaire. Force m'a toutefois été d'avouer que ces occasions ont fait partie des rares de l'époque où l'on pouvait encore applaudir des réels talents de la musique folk et pop roumaine qui ne pouvaient pas se produire ailleurs. En outre, grâce à son immense influence politique de l'époque, ses cénacles étaient les seules manifestations culturelles de cette période qui duraient au-delà de vingt-deux heures. Dans les pages de sa revue, mis à part l'engagement politique ouvert et élogieux à l'égard du régime Ceausescu, il y avait également des prises de positions marginales, mais protectrices, sur diverses situations relevant du domaine social ou para-médical. Contesté et controversé, Adrian Paunescu est demeuré un personnage paradoxal. La longue interview que Dorin Tudoran a faite de lui en 1990 et diffusée par la suite sur les ondes de la « *VOA* » témoignait justement de cet aspect. J'ai donc tenté ma chance et je l'ai appelé à plusieurs reprises lors de mes différents séjours à Bucarest, entre novembre 1998 et décembre 2000. A chaque fois, je parlais à une voix féminine qui prenait mes messages, mais qui ne m'a jamais donné une réponse claire, me disant au début qu'elle ferait le commission, puis m'expliquant qu'il était trop pris et me conseillant de revenir une autre fois. Après plusieurs essais, j'ai définitivement renoncé à insister.

A la suggestion de Brindusa Palade, j'ai contacté en novembre 1998 Anca Oroveanu, qui faisait partie du comité exécutif du Collège « Noua Europa » (la nouvelle Europe). Je lui ai parlé de mon projet de thèse et lui ai proposé de faire ensemble un enregistrement de son récit de vie, axé plus particulièrement sur les aspects éducatifs qu'elle considérait comme prépondérants dans sa formation intellectuelle. Elle a catégoriquement refusé cette démarche, qui allait forcément toucher du moins en partie certains aspects de son passé personnel, me répondant en guise d'explication qu'elle ne voulait pas « servir de cobaye », tout en me précisant que j'étais toujours le bienvenu

dans l'institution et qu'elle était prête à m'aider si j'avais besoin d'une information quelconque qui impliquerait les activités du collège. Etant donné sa situation particulière, en tant que fille de Leonte Rautu[1], j'ai parfaitement compris son refus et apprécié sa bonne volonté, sa franchise et son accueil.

Présentation des personnages

Les seize personnages qui apparaissent dans cette thèse sont les auteurs des récits de vie qui constituent la partie principale du corpus documentaire. Tous les récits sont présentés dans leur intégralité en annexe de la thèse, en langue roumaine, la langue dans laquelle ils ont été enregistrés, à l'exception de mon propre récit de vie, intitulé « autobiographie éducative », qui a été écrit directement en français et qui apparaît en dernier, à la fin des récits. L'ordre de leur présentation correspond à celui de leur enregistrement. Etant donné que dans le sous-chapitre consacré au choix de mes personnages, j'ai déjà fourni un certain nombre d'éléments informatifs complémentaires concernant mes interlocuteurs, je ne rapporterai ci-après que les données biographiques transmises par chacun d'entre eux lors de l'enregistrement. Puisque mon propre récit est rédigé en français, j'ai choisi de n'ajouter ci-dessous, en ce qui me concerne, que les informations que l'on trouverait dans un curriculum vitae, reprenant ainsi le type de présentation appliqué aux autres narrateurs. Ceux qui souhaitent en savoir plus sont invités à s'en référer directement à mon autobiographie éducative, mentionnée ci-avant.

Gheorghe Surdu est né le 11 juin 1914 dans la localité de Boian, près de la ville de Medias, dans le « judetul » (la région) de Sibiu, en Transylvanie. Ses parents étaient des paysans et il avait cinq frères et deux sœurs. En 1933, il a passé son baccalauréat à Blaj, puis, après avoir suivi pendant quatre ans le séminaire dans cette même ville, il est devenu prêtre uniate ou greco-catholique. En 1938, il a été envoyé par le métropolite de Blaj à Strasbourg, afin d'y poursuivre ses études. En 1942, il a achevé son doctorat par une thèse en théologie et philosophie intitulée *L'Eglise Corps du Christ d'après Saint Augustin*. Etant donné qu'une grande partie du territoire roumain était sous occupation étrangère, il s'est rendu à Clermont-Ferrand, puis à Paris, où en quarante-quatre, quarante-cinq, avec l'accord de l'archevêché de Paris et l'appui du cardinal Eugène Tisserand, préfet de la congrégation pour les églises orientales de Rome, il a fondé la « Mission de l'Eglise uniate roumaine », destinée à aider les réfugiés roumains. En 1947, malgré les avertissements reçus, il est rentré en Roumanie, où il a été arrêté et condamné à dix ans de prison par les nouvelles autorités, sous l'accusation « de trahison et d'espionnage ». Ce n'est qu'après la chute du régime, en 1991, que le cardinal de Paris, Jean-Marie Lustiger, lui a demandé de reprendre la charge pastorale de la mission dont il portait la paternité. Il est décédé le 23 avril 2001 à Paris.

Radu Filipescu est né en 1955 à Tirgu Mures, ville de Transylvanie d'où provenait sa mère. Son père, originaire de Sighisoara et médecin de formation, a été le chef du service des soins intensifs de l'Hôpital d'Urgence de Bucarest et le vice-président

[1] De son vrai nom Lev Oighenstein, il a fait partie des communistes roumains qui se sont réfugiés en Union Soviétique après 1943, parmi lesquels se trouvaient également Ana Pauker, Valter Roman, Constantin Doncea, Dumitru Petrescu, Manole H. Manole, Petre Borila et Leonte Tismenitki. Après la guerre, il est devenu l'idéologue du Parti en collaborant avec Iosif Chisinevschi à l'application des dogmes staliniens à la culture roumaine. De 1948 à 1981, Leonte Rautu a été chargé de différentes responsabilités dans le cadre du Comité Central du Parti communiste roumain ; il a ainsi fait partie des hauts dignitaires au bénéfice d'une longue carrière dans le système.

de la Fédération mondiale des médecins anesthésistes roumains. Après son baccalauréat au Lycée Sadoveanu, Radu Filipescu est entré à la Faculté d'Electronique de l'Ecole Polytechnique de Bucarest. A la fin de ses études, il a travaillé comme ingénieur en électronique pour l'entreprise bucarestoise « Automatica ». Opposant au régime de Ceausescu, il a imprimé et distribué des manifestes anticommunistes dans des lieux publics de la capitale. Suite à ces actions, il a été arrêté en 1983 et condamné à trois ans de prison. En 1987, il a à nouveau été arrêté pour le même délit, avant d'être libéré au bout de seulement dix jours suite aux pressions externes. Son père, en revanche, a été contraint de prendre une retraite anticipée au printemps de la même année. Après la chute du régime, il a ouvert et dirigé une petite entreprise privée dans le domaine de l'électronique et a également été président du conseil d'administration du « Groupe pour le dialogue social » et membre de « l'Alliance Civique ».

Mircea Nedelciu est né le 12 novembre 1950 à Fundulea, dans le « judetul » d'Ilfov, à une trentaine de kilomètres de Bucarest. Il a fréquenté l'école primaire dans sa localité natale, puis le lycée à Branesti. En 1969, il a commencé des études de Philologie, dans la section des langues roumaine et française. Pendant ses années d'études, il est devenu l'un des membres réguliers du cénacle littéraire « Junimea » et a fait partie du groupe des prosateurs et des poètes qui ont édité la revue « Noii ». Il a publié son premier volume en 1979 avant de devenir, à partir de 1985, membre de l'Union des écrivains. Après ses études, il a exercé les métiers de guide « ONT » et de libraire. Il comptait parmi les écrivains importants de la littérature roumaine contemporaine. Il est décédé le 12 juillet 1999, à Bucarest, des suites d'une leucémie.

Smaranda Vultur est née le 17 mars 1950 à Timisoara. Ses parents, un père médecin et une mère professeur de géographie, ont eu deux filles, sa sœur étant âgée de quatre ans de moins qu'elle. Après avoir passé son baccalauréat à Timisoara, elle est partie en 1969 à Bucarest pour entamer des études de Philologie. Etudiante brillante, elle a fini ses études parmi les premiers de sa volée et est restée à Bucarest dans un institut de recherches linguistiques où elle a fait son doctorat. Après 1989, elle a quitté le terrain de la théorie pour se rapprocher des sciences sociales par le biais d'un stage préparatoire dans le domaine de l'anthropologie historique à Paris et de diverses documentations dans des instituts d'histoire orale des Etats-Unis et a publié plusieurs ouvrages utilisant des récits de vie. Actuellement, elle est maître de conférences à l'Université de Timisoara.

Brindusa Palade est née le 19 avril 1970 à Bucarest. Son grand-père paternel avait été prêtre et détenu politique. Après le baccalauréat au Lycée Gheorghe Lazar, elle a intégré en 1988 l'Ecole supérieure de hautes études économiques de Bucarest, davantage pour répondre aux insistances familiales que pour des motifs personnels. Après deux ans, elle y a renoncé pour s'inscrire en Philosophie à l'Université de Bucarest. Cette deuxième option se confirmant, elle a terminé ses études en 1996. Aujourd'hui docteur en philosophie, elle est chargée d'enseignement à la Faculté des sciences politiques de « l'Ecole Nationale » de Bucarest et auteur de divers ouvrages pluridisciplinaires.

Alexandru Melian est né le 27 février 1939 dans le village de Luizi-Calugara, en Moldavie. Il a commencé le lycée à Bucarest, au Centre scolaire d'énergie électrique et électrotechnique Iosif Franghet, et l'a achevé à Bacau, au Lycée numéro 2. Après avoir terminé ses études secondaires, il est devenu, durant une période d'environ deux ans, enseignant remplaçant dans son village natal. C'est là qu'il a commencé à exploiter ses dons particuliers dans le domaine des activités artistiques et sportives, en se lançant dans l'animation culturelle de sa commune, organisant des équipes de théâtre, des brigades artistiques, des équipes de volley et de combat. Puis, après avoir essayé plusieurs années

de suite de passer, sans succès, l'examen d'entrée à l'Institut d'art théâtral et de chorégraphie de Bucarest, il s'est décidé à suivre des études de Philologie à la Faculté des Lettres de l'Université de Bucarest. Il a fini ses études en 1965 et, une fois membre du Parti, est resté à l'université d'abord comme assistant, puis comme chargé d'enseignement. Parallèlement à son activité professionnelle, il a déployé une activité politique intense en tant que président de l'union des étudiants communistes du centre universitaire de Bucarest. Au bout de quelques années, son refus de toutes compromissions l'a contraint à quitter ses responsabilités politiques pour ne plus se consacrer qu'à l'enseignement. Il a ainsi passé son doctorat, acceptant ensuite malgré tout de travailler dans la commission professionnelle du centre universitaire du Parti. Dans les années quatre-vingts, il a été l'auteur de plusieurs interventions critiques au niveau universitaire, qui sont néanmoins demeurées sans conséquences. Après décembre 1989, il a revendiqué d'une part la paternité du nom de « front du salut national », adopté par la suite par le premier grand parti politique populiste post-communiste, et d'autre part les premiers documents relatifs à cette appellation diffusés à *Europe Libre* avant décembre 1989.

Aurel Romila est né le 10 août 1934 à Medgidia, dans le « judetul » de Constanta. Il a fréquenté le Lycée « Mihai Viteazul » de Bucarest, en logeant dans le foyer du lycée, puis, en 1952, a vu sa demande d'admission à la faculté de médecine être refusée, à cause de son dossier. Il n'est parvenu à ses fins qu'une année plus tard, suite au dégel provoqué par la mort de Staline, et a terminé ses études en 1959. Après un stage de trois ans dans un village de Transylvanie, il est revenu à Bucarest où, à partir de 1962, il a travaillé comme médecin psychiatre à l'hôpital « Gheorghe Marinescu ». A travers l'association des parents, il y a développé une conception nouvelle de « resocialisation », c'est-à-dire de prise en charge thérapeutique des patients présentant des pathologies psychiques. En 1981, il a été démis de ses fonctions à l'hôpital suite à l'affaire « transcendantale »[1], qui s'est traduite par de sérieuses représailles politiques à l'époque, surtout parmi les intellectuels. Réussissant avec peine à trouver un poste dans une clinique de quartier, il n'est revenu à l'hôpital qu'après 1990. Il a écrit ultérieurement un ouvrage de psychiatrie et reçu le titre de professeur.

Alexandru Paleologu est né le 14 mars 1919 à Bucarest. Son ascendance byzantine remonte jusqu'au dix-huitième siècle. Son père, de formation juridique, a été député libéral, puis secrétaire général des Ministères de la justice et des finances. Alexandru Paleologu a suivi le Lycée « Spiru Haret », puis, après le baccalauréat, il a fait des études universitaires à la Faculté de Droit de l'Université de Bucarest. En 1944, il est devenu rapporteur à la Commission roumaine d'application de l'armistice et, de 1946 à 1948, attaché de légation au Ministère des affaires étrangères. Recherché par la Securitate, il a réussi à s'enfuir et à vivre dans la clandestinité, sous un faux nom, à Cimpulung-Muscel, jusqu'en 1956, date à laquelle il a commencé à travailler comme chercheur scientifique à la section d'art ancien de l'Institut roumain pour l'histoire de l'art. En 1959, il a été arrêté et condamné à quatorze ans de prison en régime sévère. Libéré par l'amnistie de 1964, il a été réengagé par le même institut, mais à la section théâtre. En 1967, il est devenu membre de l'Union des écrivains roumains et a été nommé secrétaire littéraire au Théâtre « Nottara ». Par la suite, il a également travaillé comme rédacteur à la maison d'édition « Cartea Românească » (le livre roumain). Après la chute du communisme, il s'est vu confier, pour quelques mois seulement, le poste d'ambassadeur de la Roumanie en France. De 1992 à 2004, il a été sénateur au sein de

[1] Voir le sous-chapitre *Libéralisation relative du régime (1965-1971)*.

l'assemblée législative roumaine, d'abord en tant que représentant du Parti de l'alliance civique, puis du Parti national libéral. Il est décédé le 2 septembre 2005.

Elisabeta Nicolescu est née le 13 avril 1951 à Bucarest. Elle a fréquenté le Lycée « Mihai Viteazul » de Ploiesti, puis, son baccalauréat en poche et malgré sa réussite à un examen d'admission difficile à la Faculté de Commerce extérieur, dans le cadre de l'Académie des hautes études économiques de Bucarest, a renoncé à ce premier choix pour commencer, une année plus tard, des études de Philologie à l'Université de Bucarest. Actuellement, elle est chargée d'enseignement à la Faculté de langues étrangères et de littérature de l'Université « Spiru Haret » de Bucarest.

Stefan Oancea est né le 9 novembre 1927 dans le village de Dragoesti, dans le « judetul » de Ialomitza. Ses parents étaient des paysans agriculteurs et avaient douze enfants. Après avoir été à l'école primaire dans sa commune natale, Stefan Oancea a entamé, en 1939, des études à l'Ecole normale de garçons de Bucarest qu'il a achevées en 1947. Il est devenu enseignant, profession qu'il a exercée pendant trois ans. En 1950 a été arrêté et condamné à cinq ans de prison. Libéré en 1955, il a renoncé à l'enseignement en raison des contraintes politiques, au profit de métiers comme terrassier, ouvrier en bétonnage pour les systèmes d'irrigation, puis soudeur-monteur en construction, métiers auxquels il a consacré trente-six ans de sa vie. En 1987, il a pris sa retraite.

Anca Nitulescu est née le 27 octobre 1965 à Rimnicu Sarat, dans le « judetul » de Buzau. Ses parents, une mère professeur de géographie et un père professeur de langue roumaine, ont eu une autre fille, de trois ans plus jeune. Anca Nitulescu a été à l'école dans la ville de Buzau, où ses parents avaient déménagé lorsqu'elle avait cinq ans. Après l'école primaire, elle a commencé le gymnase (de onze à quatorze ans) dans une école de sport. C'est dans cette même institution qu'elle a continué le lycée, qui était spécialisé dans les mathématiques et la physique, d'ailleurs le seul lycée de ce profil de la ville de Buzau, et qu'elle a passé son baccalauréat. En 1984, elle a entamé des études à la Faculté de Médecine de Bucarest. En 1990, en raison de ses bons résultats et du fait qu'elle appartenait à la première volée à obtenir son diplôme après la chute du régime, elle est devenue médecin stagiaire à Bucarest. Actuellement, elle est médecin spécialisée en « ORL » à l'hôpital d'urgence « Bagdasar » du quartier Berceni.

Mihai Martinovici est né le 19 juillet 1948 à Bucarest et est resté enfant unique. Quatre ans plus tard, il a déménagé, avec ses parents, à Petrosani, dans la Vallée de Jiu, et c'est dans cette région qu'il a passé son enfance et commencé l'école. Il a donc fait ses classes primaires, son gymnase, son lycée et son baccalauréat dans la ville de Petrosani. En 1966, il a entamé des études supérieures à la Faculté d'Automatique, dans le cadre de l'Ecole polytechnique de Bucarest. A partir de 1971, il a travaillé plus de vingt ans en tant qu'ingénieur informaticien à l'Institut pour la technique de calcul (ITC) de Bucarest.

Aurel Obreja est né le 3 mars 1925 à Bicaz, dans le « judetul » de Neamt. Ses parents, des paysans vivant très modestement, ont eu six enfants, quatre garçons et deux filles. Il a suivi les classes primaires dans son village natal, puis a commencé le lycée à Piatra Neamt. Passionné par la sculpture, il a ensuite changé de lycée pour entrer dans la section de sculpture d'un lycée de Buzau. Les circonstances liées à la guerre l'ont empêché d'achever cette étape, mais en 1945 il est allé à Bucarest pour continuer ses études au Lycée industriel « Polizu ». Dans l'intervalle, il était devenu légionnaire. Suivi et découvert par la Securitate en 1948, il a été arrêté et condamné à quinze ans de prison. Après sa libération, en 1963, il s'est inscrit au Lycée « Petru Rares » de Piatra Neamt, où pendant deux ans il a fait les équivalences nécessaires pour obtenir la reconnaissance des

études suivies dans le lycée précédent. Des circonstances défavorables l'ont toutefois empêché de passer son baccalauréat. En 1964, il s'est fait engager par la Patriarchie orthodoxe de Bucarest, raison pour laquelle il a habité plusieurs années à Plumbuita, où la Patriarchie possédait des ateliers de sculpture. En 1989, il a pris sa retraite.

Miriam Bercovici est née le 11 septembre 1923 à Cimpulung Moldovenesc, dans le « judetul » de Suceava, dans une famille juive. Ses parents étaient ouvriers et ont eu deux filles, dont Miriam était l'aînée. Après avoir suivi les classes primaires et le gymnase pour filles dans sa ville natale, Miriam Bercovici est partie en 1938 à Botosani, où vivaient ses grands-parents maternels, pour suivre les cours du Lycée « Carmen Silva ». Deux ans plus tard, malgré ses très bons résultats, elle a été contrainte d'interrompre le lycée à cause de la loi raciste du 11 octobre 1940, qui interdisait aux élèves juifs de poursuivre leurs études dans les écoles publiques. De 1941 à 1944, elle a été déportée en Transnistrie. Le 23 août 1944, elle a repris le lycée juif de Botosani, où elle a passé son baccalauréat. L'année d'après, elle a commencé des études de Médecine à Iassy. Grâce à ses brillants résultats, elle a obtenu un poste de médecin à l'Hôpital « Fundeni » de Bucarest où, quelques années après, elle a été nommée chef de service. Actuellement, elle est à la retraite.

Lia Benjamin est née en 1931 à Brasov, dans une famille d'intellectuels juifs. Sa mère avait étudié l'histoire de l'art à Vienne et son père était conseiller économique d'entreprise. A partir de 1940, les classes primaires de l'école publique lui étant interdites, ses parents ont essayé de trouver une solution alternative, en lui organisant des cours privés à domicile pour certaines disciplines. Jusqu'en 1945, elle s'est rendue une fois par an à l'école juive d'Alba Iulia, d'abord, puis au lycée juif de Timisoara, pour y passer les examens. A la fin de la guerre, elle a repris ses études au lycée juif de Cluj, terminant la dernière année au Lycée « Regina Maria » de cette même ville, où, en 1949, elle a passé son baccalauréat. Motivée par les injustices, la discrimination et la guerre, Lia Benjamin s'est rapprochée du mouvement révolutionnaire communiste, est devenue membre de l'organisation de la jeunesse communiste et a commencé à lire les œuvres de Marx et d'Engels. En 1949, elle est partie en Union Soviétique pour y étudier l'histoire. De retour en Roumanie en 1954 avec une licence en Histoire, elle a été affectée comme assistante en marxisme à l'Institut d'agronomie de langue hongroise de l'Université Bolyai de Cluj. Vite déçue par l'attitude des étudiants, elle a renoncé à l'enseignement pour intégrer l'Institut d'histoire du Parti communiste de Bucarest, dirigé par Mihai Roller, dans la section « après le 23 août 1944 ». Son manque d'affinités avec la direction et son souhait de travailler sur le XIXe siècle l'ont déterminée, en 1957, à quitter l'institut et à aller travailler au Musée de l'histoire du Parti communiste, qui appartenait d'ailleurs à l'institut, où elle est restée de nombreuses années. Depuis 1985, elle travaille au Centre d'histoire de la communauté juive de Bucarest.

Je suis né le 19 janvier 1957 à Bucarest. J'ai suivi l'école primaire et secondaire à « L'Ecole générale 179 », située dans mon quartier natal de « Bucurestii Noi », où se trouvait la maison de mes grands-parents dans laquelle j'ai passé toute mon enfance. Après mes études de culture générale au « Lycée 25 », qui ont débouché sur le baccalauréat, j'ai entamé, en 1977, des études supérieures à l'Académie de hautes études économiques de Bucarest. Ma licence en économie en poche, j'ai commencé à travailler d'abord comme économiste stagiaire au chantier naval d'Oltenitza, au bord du Danube, puis pour l'entreprise avicole Buftea, à quelques kilomètres de Bucarest, où j'ai été chargé de plusieurs responsabilités liées à mon domaine professionnel, dont, pendant les cinq dernières années, celle de chef-comptable d'un secteur industriel. C'est de là que, en 1990, je suis parti en Suisse avec une bourse d'études pour suivre pendant une année des

cours de philosophie, de culture européenne et de doctrine sociale de l'église au « Centre international de formation chrétienne » de Genève. Une collaboration bénévole et clandestine dans le domaine social, établie dans les années quatre-vingts avec un cercle restreint d'amis liés d'une manière informelle à l'Eglise catholique, a ensuite déterminé ma décision de travailler, pendant une année, pour Caritas Bucarest, après mon retour de la Suisse. Mon deuxième départ de Roumanie date de 1992, année où je suis venu en Suisse pour suivre à l'Université de Genève une formation en sciences de l'éducation, qui s'achève avec la présente thèse de doctorat.

Assumer l'implication

Il convient de décrire ici brièvement la façon dont j'ai construit mon propre récit. Précisons avant tout que ce dernier n'a pas été « raconté » à quelqu'un et retranscrit ultérieurement ; il n'a donc pas fait l'objet de l'« entretien » antérieur sur la base duquel les autres récits de vie ont été élaborés, mais résulte d'une écriture directe et solitaire. C'est pour cette raison qu'il m'a semblé plus judicieux de l'appeler « autobiographie », ce qui implique qu'il est circonscrit aux territoires faisant partie de la « littérature du *moi* », comme la définissait Gusdorf[1]. Au moment de son élaboration, mon écriture, à laquelle un « destinataire idéal », au sens explicité par Miraux[2], faisait défaut, s'est construite en suivant le fil chronologique[3] de mes souvenirs. « Dans l'autobiographie, forme écrite et autoréflexive, le sujet qui projette en solitaire un regard rétrospectif sur sa vie passée la considère en *totalité*, et *comme* une totalité »[4]. Regard rétrospectif global, mais qui a toutefois été soumis, au moment de sa restitution, à une sorte de « filtre »[5], représenté par le but de son élaboration, qui était précisément sa présence dans le corpus documentaire de la thèse aux côtés des autres récits de vie. De part ce fait, il a été conçu en vue d'une utilisation prédéterminée, qui a donné à sa construction un aspect porteur de sens. Par ailleurs, mon écriture a été une œuvre de « moi sur moi »[6], puisque j'ai effectué à mon égard une « intervention active », jouant le rôle d'« instrument d'intelligibilité »[7] dans cette démarche. « Le récit biographique déterre des événements, il en relativise d'autres, et surtout il noue des liens, en éclairant par là l'événement sous un nouveau jour »[8]. C'est ainsi que mes souvenirs ont retenu, tout en gardant une prédominante éducative, « les événements » de ma vie susceptibles de présenter de l'intérêt pour le domaine de la recherche. A titre d'exemple, les épisodes des camps de vacances vécus pendant la période du lycée visaient à restituer ma perception d'adolescent face aux aspects idéologiques gênants de la vie quotidienne, tels que j'en ai fait l'expérience à l'âge de quatorze ou dix-sept ans, en essayant notamment d'expliciter en quoi ils

[1] G. Gusdorf, *Lignes de vie, 1 : Les écritures du moi*, Paris, O. Jacob, 1990, p. 145.

[2] J.-P. Miraux, *L'Autobiographie. Ecriture de soi et sincérité*, Paris, Nathan, 1996, pp. 91-94.

[3] La remarque de Miraux demeure une réalité pour ce type d'écriture : « L'intention autobiographique porte initialement en elle-même un étrange dédoublement, le moi écrivant étant toujours en position d'éloignement par rapport au moi raconté », J.-P. Miraux, *op.cit.*, p. 85.

[4] D. Bertaux, *Les récits de vie*, Paris, Nathan, 1997, p. 34.

[5] A l'image de celui dont parle Bertaux à propos de l'établissement d'un « contrat d'entretien » qui précède le début d'un récit de vie : « Le sujet est d'emblée invité par le chercheur à considérer ses expériences passées à travers un *filtre* ». D. Bertaux, *op.cit.*, p. 34.

[6] « Le projet autobiographique dans son authenticité, n'est pas une récapitulation de ce qui a eu lieu, mais nécessairement une interprétation, c'est-à-dire une œuvre de soi sur soi », G. Gusdorf, *Lignes de vie, 2 : Auto-bio-graphie*, Paris, O. Jacob, 1991, p. 393.

[7] G. Gusdorf, *ibid*.

[8] M. Legrand, *L'approche biographique*, Marseille, Homme et perspectives, 1993, p. 133.

consistaient lors des moments de loisirs. C'est ainsi que j'ai conçu le « pacte référentiel »[1], en l'occurrence autobiographique, afin de décrire la « réalité extérieure » dans laquelle a évolué ma vie d'adolescent et de jeune adulte, une réalité qui englobait des aspects idéologiques d'abord contraignants, puis formateurs sous les traits de la culture informelle.

Ainsi, les critères qui ont opéré dans la « sélection » de mes souvenirs étaient avant tout liés à l'aspect éducatif général de ma vie, ce qui ressort d'ailleurs de l'intitulé spécifique « autobiographie éducative ». Parallèlement, ils établissaient avec le pacte autobiographique mentionné précédemment le lien qui reliait chronologiquement les moments particuliers de ma vie personnelle aux circonstances sociales extérieures que je voulais notamment restituer ultérieurement dans le paysage thématique de la thèse. L'écriture de mon autobiographie éducative s'est faite par petits bouts, en même temps que le bouclement du projet de thèse, différentes lectures et enfin, le début de la récolte des autres récits. Son élaboration s'est ainsi étalée sur à peu près une année, à partir de 1998. Tout comme les autres récits, il témoigne de ma formation, des contacts et des circonstances de ma vie qui ont influencé et structuré mes convictions et mes choix ultérieurs. Cet aspect, qui se retrouve par ailleurs dans chacun des récits, revêt dans mon cas une importance particulière, car il concerne à la fois le narrateur du récit et l'auteur de la thèse. Si la subjectivité est acceptable pour le premier, elle devient source de controverse pour le second, puisqu'on attend généralement de l'auteur d'une étude scientifique qu'il fasse preuve d'objectivité, d'équidistance, d'impartialité et de neutralité.

Il n'en demeure pas moins que dans cette thèse, j'assume simultanément un double rôle, celui du narrateur et celui de l'auteur. Ma subjectivité en tant que narrateur, telle qu'elle s'est manifestée dans les pages de mon récit autobiographique, a naturellement influé sur toute la construction de la présente thèse. Le choix des narrateurs, explicité précédemment, et mon implication dans l'élaboration de la thèse[2] ont ainsi été autant d'étapes répondant à des critères subjectifs, mais qui furent constamment travaillés et confrontés. Dans une démarche clinique[3], cette subjectivité travaillée et confrontée à d'autres sources permet, autrement que dans la démarche expérimentale, d'éviter la partialité. Si le fil rouge de l'étude est constitué de récits de vie et de voix extérieures, venues pour conforter et (ou) diversifier les témoignages, j'ai toujours aussi fait le lien avec différentes sources pour garantir la véracité des apports subjectifs. A titre d'exemple, le sous-chapitre *La peur* introduit dans la première partie de la thèse visait à consolider le cadre contextuel présenté dans les récits de vie, par le biais d'une analyse théorique émise de manière argumentée par Hannah Arendt. De même, alors que mon intervention en tant qu'auteur dans l'élaboration du commentaire des récits défendait certaines positions, je me suis efforcé de recourir à d'autres références bibliographiques, comme celles d'historiens ou d'analystes reconnus. Quant à ma position vis-à-vis du communisme, je suis parti d'une attitude critique du fait de l'avoir vécu dans mon enfance et ma jeunesse. Cette position a été remaniée tout au long de cette thèse pour qu'elle n'interfère pas, de manière caricaturale, dans mon interprétation. J'ai ainsi pu

[1] « La biographie et l'autobiographie sont des textes *référentiels* : exactement comme le discours scientifique ou historique, ils prétendent apporter une information sur une « réalité » extérieure au texte, et donc se soumettre à une épreuve de *vérification*. Leur but n'est pas la simple vraisemblance, mais la ressemblance au vrai. Non « l'effet du réel », mais l'image du réel ». P. Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 36.

[2] Je reviendrai en détails sur ce point lors du « traitement des récits ».

[3] M. Cifali et F. Giust-Desprairies, *De la clinique. Un engagement pour la formation et la recherche*, Bruxelles, De Boeck, 2006, pp. 127-144.

aboutir à des positions plus nuancées sur la « réalité communiste », l'éducation et l'enseignement.

Limites de la thèse

Autant pendant l'élaboration de la thèse qu'au moment de la conclusion, je me suis aperçu que, pour différentes raisons, je devais constamment limiter l'investigation dans certaines directions, afin de centrer la recherche sur la documentation accumulée. C'est ainsi que plusieurs pistes de prospection, qui faisaient partie intégrante du domaine défini pour la recherche ou étaient en lien avec son environnement sémantique direct et apportaient une meilleure compréhension du sujet traité, ont dû être abandonnées. Pour moi, en tant que chercheur, ces limites ont signifié autant de frustrations par rapport à la construction de la thèse, mais mon désir d'assurer à cette dernière toutes les chances d'arriver à bon port a fini par justifier les contraintes imposées.

Parmi les limites de ma recherche, je citerais d'abord le contenu de la troisième partie de la thèse, consacrée à l'informel en général et aux écoles clandestines et manifestations littéraires en particulier. Mis à part le récit de Mircea Nedelciu sur les cénacles et les manifestations littéraires bucarestoises des années quatre-vingts et celui de Virgil Nemoianu sur le cercle littéraire de Sibiu, emprunté à ses mémoires publiés[1], la totalité des sujets évoqués reposent sur mon propre récit ou sur des sources bibliographiques. Cette situation s'explique par le choix des narrateurs établi au début de la thèse. Mon souhait de « diversité » en ce qui les concernait se révélait être, partiellement du moins, en contradiction avec la « spécialisation » requise par le sujet dédié aux manifestations informelles. Les narrateurs n'ont donc pas été « choisis » en fonction de leurs connaissances et (ou) implication personnelle dans l'une des formations parallèles existant à l'époque, mais selon les critères susmentionnés. Autrement dit, la transmission informelle du savoir n'a pas été présentée comme une priorité de la recherche, mais plutôt comme un sujet secondaire, à l'image du rôle complémentaire qu'elle jouait dans la société roumaine d'autrefois aux côtés de l'éducation formelle.

Le choix des narrateurs, dans leur plus grande majorité des intellectuels, a également déterminé la structure de la restitution du domaine formatif, intellectualiste par excellence. Dans les récits pris en considération, l'exploration de l'enseignement formel, c'est-à-dire des écoles d'Etat, a suivi les étapes classiques du parcours scolaire menant vers les études supérieures, en l'occurrence les classes primaires, le gymnase et le lycée, clôturé par le baccalauréat. La recherche n'a par contre pas tenu compte, ce qui ne signifie pas que cela aurait été moins intéressant, du parcours scolaire débouchant sur l'apprentissage professionnel. Ainsi, les écoles professionnelles, la formation artisanale et la transmission des métiers manuels, restent des domaines inexplorés de la période de référence. Cette omission s'explique principalement par deux raisons. D'abord, comme je l'ai déjà mentionné, le choix initial des personnages a exclu de lui-même ce domaine potentiellement intéressant de recherche, car il m'était personnellement très peu connu et il me paraissait difficile de faire parler des gens appartenant à ce domaine du sujet de ma thèse. Ensuite, l'utilisation abusive et déformée du terme d'« ouvrier » en tant qu'entité professionnelle, son rapprochement, jusqu'à l'assimilation, du « prolétaire », qui s'associait à une doctrine menée à son paroxysme, et le mélange indissociable entre le « travail » et « l'idéologie » ont entraîné une perception péjorative de ce domaine.

[1] V. Nemoianu, *Arhipelag interior* (Archipel intérieur), Timisoara, Amarcord, 1994.

L'écart artificiel et irréel, allant parfois jusqu'à l'opposition, créé consciemment par le régime en vertu de l'idéologie prolétarienne, entre le concept attribué au « travail » et celui compris sous le terme « d'intellectuel » a très longtemps compromis le premier en Roumanie. Tout comme le système soviétique l'a fait avec la langue et la culture russes, ou comme le communisme en général l'a fait avec la gauche, l'idéologie des masses laborieuses imposée par la force a brisé le prestige et la réputation des « arts et métiers » d'autrefois.

Le sujet concernant les écoles juives privées, qui ont fonctionné en Roumanie de 1940 à la fin de la guerre, a également constitué un souhait inachevé de cette thèse. Malgré le fait qu'il ne s'inscrivait pas dans la période de référence, il aurait pu avoir sa place dans le chapitre trois, qui présente une approche de l'école et de l'éducation d'avant 1947. Son exploration au travers des récits de vie s'est toutefois avérée difficile, avant tout en raison du moment tardif de sa découverte par rapport à l'avancement de mon étude. La profonde division de la communauté juive de Roumanie dans son ensemble face à l'investigation de ce sujet, bien que secondaire dans ce cas, a elle aussi joué un rôle important dans la récolte des données. Le livre des mémoires d'Alexandre Safran ne faisait en effet qu'effleurer la question et au moment de la rédaction de la thèse, je ne disposais d'aucune autre documentation appropriée.

Une autre limite du domaine d'investigation de la thèse que j'ai ressentie par rapport au sujet abordé est mon silence concernant la situation dans les pays voisins, plus précisément dans les « pays de l'Est », qui, tout comme la Roumanie, ont été des pays satellites de Moscou durant la période de référence. Dans le cadre de ma thèse, il m'aurait paru essentiel de présenter ici deux axes à cet égard : d'une part, les références d'ordre contextuel liées, par exemple, à l'installation du nouveau régime dans les différents pays concernés et l'analyse comparative des principales périodes d'évolution du système jusqu'en 1989[1], d'autre part, la prise en considération du phénomène informel, en terme de résistance culturelle au travers de la formation et de l'information dans l'ensemble des anciens « pays de l'Est », qui ne manque pas de pertinence pour mieux situer cette même démarche en Roumanie. Malgré les perspectives extrêmement intéressantes que leur contribution aurait pu offrir au patrimoine du savoir, ces directions de recherche ont été également abandonnées en raison de l'ampleur de l'investigation demandée.

[1] Un ouvrage intéressant à ce sujet m'a paru celui de J.-F. Soulet, *Histoire comparée des Etats communistes de 1945 à nos jours*, Paris, Armand Colin/Masson, 1996.

3. CONSTITUTION DU CORPUS DOCUMENTAIRE

Bibliographie à caractère mémorial

Dans la phase d'élaboration du projet de thèse, les sources bibliographiques m'ont servi à construire et étayer la partie contextuelle, dans ses dimensions historiques, politiques, sociales et culturelle. Il en est allé de même pour l'étape du début de « l'écriture » de la thèse, initiée une fois la récolte des récits, à l'exception des deux derniers entretiens qui se sont rajoutés ultérieurement, achevée et la « reconstitution » thématique terminée. La logique de la cohérence du travail entamé aurait probablement demandé de continuer le parcours habituel, qui consistait à poursuivre les différentes étapes du traitement des récits et devait déboucher sur la rédaction de la thèse, en tant que phase ultime de son élaboration. Ce ne fut pourtant pas le cas. La fin de l'étape de reconstitution thématique des récits a également marqué le début d'une période d'interruption de leur traitement. Ce moment a en effet coïncidé avec le commencement de la rédaction du deuxième chapitre, consacré au contexte pluridimensionnel de l'espace roumain en tant que cadre d'accueil du sujet de la thèse, qui débute par une présentation historique fondée quasi exclusivement sur des sources bibliographiques classiques. Cet itinéraire particulier s'explique par différentes raisons. D'abord, il s'agissait probablement d'un besoin ressenti à ce moment-là de prendre du recul par rapport aux récits. Ensuite, il est évident qu'il m'était plus facile de commencer « l'écriture » de la thèse par l'une des formes dont j'avais déjà l'habitude, à savoir la construction d'un texte par le recours aux sources bibliographiques classiques, que de débuter directement par l'analyse des récits, face auxquels j'éprouvais alors une sorte de maladresse et un sentiment encore confus, que je résumerais par la question « qu'est-ce que cela va donner ? ». Enfin, entamer la rédaction était devenu un objectif prioritaire, exigé par le calendrier déjà reprogrammé de la thèse.

Pour en revenir aux sources bibliographiques, il convient de mentionner que si l'écriture des premiers sous-chapitres contextuels du début reposait très largement sur une utilisation traditionnelle des ouvrages concernés, certains repères bibliographiques ont pris, dès les premières pages, une autre posture. Ainsi, dans le sous-chapitre « le Parti communiste roumain », une citation des mémoires de la Princesse Ileana apparaît audacieusement au même titre que les récits de vie. Par la suite, lors du sous-chapitre « Prémisses externes », Churchill vient lui aussi se mélanger aux narrateurs « attitrés », ses mémoires étant intégrées aux récits de vie de la thèse. Ces deux exemples illustrent le rôle « renforcé » qu'a joué, tout au long de la thèse, la bibliographie à caractère mémorial, qui, dans la construction du sens des chapitres de la thèse, a acquis le même poids que les récits de vie et, à ce titre, fait désormais partie du corpus documentaire de la thèse.

Ce choix nécessite une explication. Initialement, les récits de vie traçaient le « fil rouge » du contenu[1] de la thèse, mais lorsque je les ai ultérieurement relus « au kilomètre », j'ai été saisi par une inadéquation entre les « parties » et le « tout », autrement dit, entre les histoires individuelles et le paysage contextuel dans lequel elles s'inscrivaient. J'éprouvais une sorte d'insatisfaction personnelle, à laquelle je ne savais

[1] Je reviendrai plus en détails sur ce point lors des étapes du traitement des récits.

pas comment remédier. Si la lecture des récits, de par leur authenticité, leur sincérité et leur spontanéité, me donnait un sentiment de réussite, je ressentais le besoin d'« ajouter de la couleur » aux parties encore « blanches » de la toile. Les nombreux livres à caractère mémorial qui décrivaient le même espace roumain que celui dans lequel se déroulaient les récits de vie et que je lisais depuis de longues années, devenaient une véritable obsession. Pour moi qui travaillais sur les récits, ces livres parlaient en quelque sorte « le même type de langage », leurs personnages s'exprimaient comme témoins de l'histoire et les informations qu'ils apportaient étaient imprégnées par le « caractère vécu »[1]. Je savais pertinemment qu'ils revêtaient un autre « statut », ne serait-ce que par leur publication, qui leur avait nécessairement imposé des corrections, des modifications, des changements, alors que mes récits étaient un « matériau brut » né uniquement de la transcription d'une histoire orale.

Avais-je le droit de les mélanger ? Si oui, comment procéder ? Arrivé à ce point-là de l'élaboration, la tentation s'est avérée plus forte que les obstacles réglementaires et j'ai fait plusieurs essais. Comme cela ne me paraissait pas choquant, j'ai continué jusqu'à la fin du deuxième chapitre. Cette fois-ci, la relecture de mon projet m'a satisfait, d'autant plus que j'avais entre-temps sensiblement complété le paysage contextuel, en donnant la parole à d'autres témoins. Il s'agissait en quelque sorte de « traduire les épreuves personnelles en enjeux collectifs et de donner aux enjeux collectifs leur riche dimension humaine »[2]. C'est ainsi que sont nés, dans cette partie de la thèse, les sous-chapitres *Epurations professionnelles*, extraits du journal d'Alice Voinescu, *Les procès publics de « démasquement »*, tirés du récit que le metteur en scène Sorana Coroama Stanca avait confié à Stelian Tanase, et *Déportations*, constitué des récits de vie récoltés par Smaranda Vultur dans son ouvrage sur la déportation au Baragan. La valeur de témoignage de ces ouvrages a effectivement créé à mes yeux un lien sémantique cohérent avec mes seize récits de vie. Ce n'est qu'après avoir expérimenté le processus dans ce chapitre, qui m'a semblé être une réussite, que je me suis définitivement décidé à l'intégrer dans mon propre dispositif méthodologique.

Tout comme les récits de vie, ces citations ont été démarquées du texte de la thèse par des caractères en italique. En revanche, afin qu'elles puissent être repérées facilement et distinguées des premières, elles se terminent toujours par une note en bas de page indiquant leur référence bibliographique. La plupart des livres utilisés dans ce contexte étant en roumain, la référence en bas de page contient leur titre original, en italique, suivi de sa traduction française, en caractères normaux et entre parenthèses. La citation concernée, ainsi que le titre de l'ouvrage ont été traduits par mes soins. Etant donné les éléments fournis à ce sujet, à savoir la traduction française du titre, la maison d'édition et la ville, j'ai considéré qu'il était superflu de mentionner à chaque fois que la traduction venait de moi, raison pour laquelle cette mention n'apparaît nulle part.

Transcription des récits

Le premier enregistrement que j'ai fait à Paris, durant l'été 1998, avec Monseigneur Gheorghe Surdu, a duré environ une heure et quart. Une fois en possession du récit immortalisé sur une bande magnétique, j'ai décidé d'agir de manière efficace,

[1] A. Blanchet et A. Gotman, *op.cit.*, p. 19.

[2] C. W. Mills, *L'Imagination sociologique*, Paris, Maspéro, 1978, p. 198, cité de A. Blanchet et A. Gotman, *op.cit.*, p. 28.

notamment en raison de la situation dans laquelle je me trouvais à l'époque. Sachant que je ne pourrais de toute façon pas commencer personnellement à le transcrire à cause de mes engagements professionnels qui, pendant l'été, exigeaient de ma part une implication bien supérieure à celle d'un autre travail à plein temps, j'ai envoyé une copie de la cassette à un ami de Bucarest en lui demandant de me rendre un service et de s'occuper de la transcription du récit. Bien que je connaisse l'ouvrage de Daniel Bertaux[1], je n'ai pas bien mesuré la signification de ses recommandations : « Quelle que soit la personne qui effectue la première retranscription[2], il faut absolument que celle-ci soit vérifiée minutieusement par l'intervieweur lui-même »[3]. En effet, au moment d'entamer mon travail sur le récit, je me suis retrouvé devant un texte qui était déjà là. C'est probablement la raison pour laquelle, dans mon esprit, je considérais cette étape comme étant déjà partiellement « accomplie » et m'attendais donc à n'avoir que quelques corrections à apporter ici et là. Or, je me suis très vite aperçu que la partie du travail qui me revenait en réalité n'était pas vraiment celle que j'escomptais. J'ai alors commencé à prendre conscience de l'importance de ma présence en tant qu'auditeur lors de l'entretien, ainsi que de la vraie signification du mot « minutieusement » que Bertaux avait utilisé en rapport avec la vérification de la transcription, une signification qui était bien loin de l'image que je m'en étais faite. J'ai réalisé qu'il était non seulement indispensable de réécouter l'intégralité de l'enregistrement pour vérifier, mot par mot, la fidélité du texte que j'avais sous les yeux, mais aussi de revenir de temps à autre en arrière pour réécouter plusieurs fois le même passage, afin de retenir correctement ce qui avait été exprimé oralement.

Dans ce même contexte, je me suis aussi rendu compte pour la première fois de l'importance, lors d'un entretien, de la complémentarité entre la communication verbale (les mots), non verbale (les gestes) et les intonations de la voix[4]. La bande magnétique avait certes fidèlement enregistré les premiers éléments, à savoir les mots, mais ceux-ci s'avéraient loin d'être suffisants pour que la restitution écrite soit authentique. Les hésitations, les mimiques, la relation de complicité créée pendant l'entretien entre le narrateur et l'auditeur, exprimée parfois par des références communes, n'étaient enregistrées que dans ma propre mémoire. C'est ainsi que de par mon rôle de participant à la « naissance » du récit, ma présence était impérative pour garantir la fidélité de la transcription. L'écoute de l'enregistrement évoquait pour moi la bande sonore d'un film virtuel. Au fur et à mesure que les mots sortaient de l'appareil, je voyais défiler devant moi la succession des images du récit qui composaient l'histoire qui m'avait été racontée. C'était une histoire partagée et je devenais de plus en plus conscient du fait que, tout du moins en partie, le sens qu'elle prenait pour moi n'était pas le même que celui qu'elle avait pour quelqu'un d'autre. Dans la compréhension de l'histoire qui m'avait été narrée, et même en l'absence de tout caractère confidentiel, ma place demeurait unique et mon rôle irremplaçable. L'opération de « débroussaillage » du texte, dans le sens de la production d'une première version écrite du récit, que mon ami avait faite, s'est pourtant finalement avérée justifiée et utile. La mésestimation du travail était plutôt liée à mes propres espoirs par rapport à une hypothétique économie de temps, qui s'est révélée bien au-dessous de la réalité. Au rythme où j'avançais, l'aboutissement à la version considérée

[1] D. Bertaux, *op.cit*.

[2] D. Bertaux entend par la « retranscription » l'action proprement dite de transcrire le récit, qu'il distingue ainsi de son résultat, à savoir le texte qui en résulte, désigné par le terme de « transcription ».

[3] D. Bertaux, *op.cit.*, p. 67.

[4] Il semble que « les mots », c'est-à-dire la communication verbale en soi, apparemment prédominante en ce qui concerne les messages émis, n'en contiendraient que 10 %, selon certains spécialistes. *Ibid.*, p. 66.

à ce moment-là comme finale de la transcription du récit de vie de Monseigneur Gheorghe Surdu a ainsi pris plus d'une année. En novembre 1999, je lui ai envoyé un exemplaire imprimé de notre entretien, qui totalisait une quinzaine de pages[1].

« Transcrire c'est transformer un dit, une parole », disait Malika Lemdani[2] dans son étude sur la transcription des récits. Aussi ai-je essayé, dans le même contexte, de rendre cette transformation avec le maximum de précautions, afin que l'écriture reflète au mieux la parole qui l'avait générée[3]. Comme je l'ai déjà mentionné, la transcription des récits a été faite avec le souci de préserver les aspects expressifs de l'oralité et, dans la mesure du possible, in extenso, sans autres modifications que celles exigées par la compréhensibilité du récit en évitant au maximum « le statut d'altérité »[4] que l'écriture peut imprimer à l'histoire orale. Le cas échéant, les régionalismes linguistiques de la langue roumaine ont ainsi été restitués tels qu'ils avaient été immortalisés sur la bande magnétique : *S'apoi, dupa ce… în saizeci si patru si mai departe Partidul comunist mai închidea ochii, s-o lasat oarecum mai… n-o mai fost asa sever (Ensuite, après soixante-quatre… le Parti communiste était devenu plus tolérant, il avait adopté une attitude plus… il n'était plus aussi sévère qu'autrefois)*[5]. Les trois points, souvent rencontrés dans la lecture des récits, étaient destinés à reproduire les silences et les hésitations de façon que le texte respecte aussi fidèlement que possible le rythme et la cadence de l'histoire orale. Dans cette étape de traitement des récits, les parenthèses et les digressions qui en faisaient partie ont également été reproduites dans la succession contextuelle dans laquelle elles apparaissaient dans l'enregistrement. Le choix de ce dernier aspect reposait aussi bien sur le souci d'une restitution aussi conforme que possible à la transmission orale, que sur la volonté de faciliter une éventuelle utilisation ultérieure des documents à des chercheurs oeuvrant dans d'autres domaines d'investigation et ayant des objectifs de recherche différents des miens. C'est d'ailleurs la raison de la présence, en annexe de la thèse, de l'intégralité des récits de vie en roumain.

Il convient également de mentionner que la transcription des récits n'a pas fait l'objet d'une étape distincte de « vérification » de l'exactitude de leur contenu. Ainsi, les années, les noms et les titres évoqués par les narrateurs ont été repris tels quels dans le texte. Cette démarche a été déterminée par deux raisons importantes. D'abord, la plupart des narrateurs étant des intellectuels assez pointus dans leur spécialité, comme par exemple la linguistique, cette vérification m'aurait coûté beaucoup trop de temps et d'énergie. Ensuite, j'ai estimé que ce type d'inexactitudes ne pouvait pas nuire au sens du récit, tel qu'il avait été donné par son narrateur. Je signalerais toutefois quelques exceptions à cet égard. Dans le cadre de la publication exceptionnelle, en 2000, à Bucarest, du récit de Mircea Nedelciu, une année après sa mort, certaines corrections ont été apportées, mentionnées dans des notes en bas de page par Ion Bogdan Lefter, rédacteur en chef de l'hebdomadaire « Observator cultural » et ami de l'écrivain. Dans l'utilisation ultérieure de son récit pour ma propre thèse, j'ai pris en considération toutes ces précisions, en spécifiant leur provenance. L'intégralité du manuscrit a également bénéficié de certaines de ces corrections, dont j'ai tenu compte dans la version finale de la thèse.

---

[1] Ecrit avec des interlignes simples et des caractères de taille quatorze.

[2] M. Lemdani, *op.cit.*, p. 52.

[3] « Reste encore la question du type d'écriture qui est privilégié et notamment le débat entre une logique narrative privilégiant le récit sous son apparence plus ou moins « brute » ou une logique argumentative où les exemples et descriptions font figure d'illustrations quant à une volonté démonstrative qui tisse un fil rouge », G. Pineau et J.-L. Le Grand, *Les histoires de vie*, Paris, PUF, 1996, p. 119.

[4] P. Dominicé, *L'Histoire de vie comme processus de formation*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 112.

[5] Extrait du récit de Gheorghe Surdu.

La transcription des autres enregistrements, faite ultérieurement selon le même procédé, m'a pris un laps de temps variant entre quatre mois et une année, à l'exception de ceux d'Alexandru Paleologu et Elisabeta Nicolescu, que, pour différentes raisons, j'ai gardés pour la fin. Ainsi, cinq autres récits, récoltés en novembre 1998, ont été achevés une année plus tard, moment où un exemplaire du texte imprimé sur papier a été envoyé par la poste à chaque narrateur. Il s'agissait des récits de Radu Filipescu, Mircea Nedelciu, Smaranda Vultur, Brindusa Palade, Alexandru Melian, Aurel Romila et Aurel Obreja. A leur demande, j'ai adressé le document à Anca Nitulescu par courrier électronique et à Mihai Martinovici par la poste, enregistré sur une disquette. L'opération de transcription des récits entamée en octobre 1998 s'est terminée en octobre 2003, sauf pour ce qui est des deux derniers récits, de Miriam Bercovici et de Lia Benjamin, qui se sont ajoutés au corpus documentaire de la thèse en octobre 2005 seulement. Les seize récits de vie, qui constituaient la partie principale du corpus documentaire de la thèse, totalisaient environ trois cent cinquante pages[1].

4. TRAITEMENT DES RECITS

Déconstruction

En octobre 2004, la transcription intégrale de tous les récits était terminée, à l'exception des deux derniers, et la totalité des pages imprimées et empilées sur mon bureau, encore dans l'ordre chronologique de leur enregistrement, avaient été parcourues dans le cadre de plusieurs lectures « au kilomètre ». Ces lectures flottantes avaient pour but de voir le paysage thématique émerger des récits, qui, à ce moment-là, étaient devenus pratiquement anonymes. Il est évident qu'après autant de lectures et surtout après la minutieuse opération de transcription individuelle, je m'étais déjà approprié en détail les voix à l'origine de chaque description, mais ce qui était important pour cette étape-là, c'était de faire en sorte que la « revendication de paternité » sur chacun des récits cède en quelque sorte la place à une nouvelle forme constitutive. Je notais ainsi sur le côté gauche de la page les thèmes qui se dégageaient au fur et à mesure de mes lectures, de manière à ce que, à l'image d'une carte politique du monde mettant en relief les pays, l'on commence à distinguer, globalement, sur la majeure partie du texte, les thèmes qui en ressortaient. Au début, j'en ai extrait un maximum. Certains étaient constitués des paroles d'un seul narrateur, par exemple ceux concernant la partie consacrée au contexte, comme *Anéantissement de la grande bourgeoisie et de la paysannerie* ou *Résistance armée anticommuniste*, ou encore ceux concernant « l'informel », comme *Personnes « hors du commun »* ou *Livres*. D'autres se retrouvaient simultanément dans plusieurs récits venant de narrateurs différents ; le thème *Après la prison*, par exemple, était évoqué par cinq narrateurs. Cet exemple demeure toutefois exceptionnel, la plupart des thèmes mis en évidence étant illustrés par un, deux ou trois narrateurs. A noter que les thèmes les plus fréquemment abordés étaient ceux liés à l'école et à l'éducation formelle.

Une fois ce partage du document opéré, il a fallu parcourir une nouvelle fois l'ensemble du matériel, afin de procéder à une séparation physique des zones distinguées.

[1] Egalement écrit avec des interlignes simples et des caractères de taille quatorze.

Les ciseaux sont alors entrés en action et des dossiers par thèmes, se présentant sous la forme d'enveloppes de format C5 sur lesquelles était inscrit le sujet concerné, ont été constitués à partir de ces découpages. Une quarantaine d'enveloppes ont ainsi vu le jour. Les thèmes relevés ne reprenaient cependant pas la totalité du texte initial, raison pour laquelle j'ai procédé à une sorte de regroupement générique, intitulé « autres thèmes », des documents correspondant au « reste » des thèmes qui n'avaient pas encore trouvé de place dans la nouvelle configuration. De par sa composante « manuelle », cette étape, avec le bricolage qu'elle a nécessité, surtout en raison du volume global des quatorze récits, a forcément revêtu un aspect de travail assez rudimentaire par rapport à l'élaboration de la thèse. Derrière cet aspect à l'allure certes laborieuse, mais moins importante, se cachait néanmoins un résultat essentiel consistant à créer le « fil rouge » de la thèse, c'est-à-dire l'enchaînement des thèmes qui allaient former la « colonne vertébrale » de la recherche. Au moment de cette phase primaire, la succession des thèmes a également servi de toute première version au « sommaire » de l'étude.

Reconstitution

Le « fil rouge » obtenu de l'étape précédente était aussi le point de départ de celle qui allait suivre. En effet, le classement thématique par dossiers a débouché sur la première reconstitution des récits, qui a permis une nouvelle lecture des narrations, cette fois-ci basée sur les thèmes abordés. Il en ressortait plusieurs aspects. Tout d'abord, la répartition du texte narratif dans les différents dossiers créés s'avérait inégale. Ainsi, les récits regroupés autour du domaine scolaire et éducatif se suffisaient pleinement à eux-mêmes, la lecture de ces thèmes présentant une cohérence et une consistance qui faisaient sens. Les particularités, les aspects généraux, les réussites, les échecs, les difficultés et les satisfactions exprimés avaient trouvé leur équilibre individuel, aussi bien par rapport à chacun des thèmes constitués, qu'à l'égard de l'ensemble du champ exploré. La lecture de ces expériences vécues offrait une approche dynamique de l'école et de l'éducation dans l'ancien régime et l'alignement horizontal de ces fragments de récits m'emplissait d'un sentiment de réussite. Ils étaient riches en éléments significatifs susceptibles d'illustrer de nombreux aspects du système d'enseignement formel à tous les niveaux de formation, des classes primaires jusqu'à l'enseignement supérieur. De plus, les récits présentaient des éléments éducatifs transmis dans le cadre familial, comme la tradition chrétienne de l'arbre de Noël et l'éducation religieuse, qui créaient et justifiaient le passage ultérieur vers le message formateur d'ordre informel.

Par contre, les thèmes regroupés dans la partie contextuelle du début et dans le chapitre portant sur « l'informel » de la fin étaient insuffisamment évoqués et demeuraient de ce fait lacunaires et parfois trop isolés dans le nouveau paysage thématique pour être pertinents et porteurs de sens. Cette situation déconcertante m'embarrassait. Devais-je restreindre davantage le domaine de ma recherche ? Le choix initial de mes narrateurs aurait-il dû être plus ciblé et mieux correspondre aux particularités d'une zone d'investigation moins étendue ? Ma technique d'entretien et ma conception de l'enquête, notamment en rapport avec la « population » choisie, étaient-elles défaillantes ou inappropriées ? Une analyse de la situation s'imposait pour me permettre de trouver une solution acceptable. Réduire le champ de recherche me paraissait frustrant pour plusieurs raisons. Tout d'abord, renoncer à la partie contextuelle impliquait d'une part un grand gâchis, puisqu'il aurait alors fallu supprimer plusieurs extraits de récits qui avaient déjà trouvé leur place et que j'appréciais fortement, et

d'autre part l'abandon du segment lié au cadre social, historique et culturel de la thèse, ainsi que de la description du régime politique totalitaire, que j'estimais importants pour la compréhension de la mentalité et du système éducatif en général. Ensuite, me priver de la partie consacrée à l'informel équivalait pour moi à une sorte d'amputation sémantique d'une partie essentielle de la thèse. Sans compter que cette partie-là répondait à une motivation et à une implication personnelles dans la construction de ma recherche qui me tenaient particulièrement à cœur. J'étais conscient du fait que je devais maintenant assumer les exigences que je m'étais moi-même imposées au début de la recherche en ce qui concernait le choix simultané de disposer d'une large zone d'investigation et de bénéficier de la présence de voix « diverses » dans la constitution du principal chapitre du corpus documentaire. Devoir recourir à des compléments d'information et revenir auprès des narrateurs pour compléter leurs récits m'apparaissait non seulement compliqué, d'autant plus que certains étaient décédés entre-temps, mais en partie injustifié, car j'avais l'impression que, du moins dans la plupart des cas, les narrateurs m'avaient confié tout ce qu'ils avaient à dire. Même dans l'hypothèse où certains narrateurs auraient encore pu me fournir des compléments d'entretien, je doutais du fait qu'ils puissent m'apporter les éléments dont j'avais besoin. Recommencer l'enquête avec d'autres narrateurs choisis en fonction de « sujets ciblés » à l'avance n'entrait pas non plus en ligne de compte, car c'était une démarche qui nécessitait à la fois des efforts que je ne pouvais plus assumer et un temps dont je ne disposais plus vu mon calendrier universitaire déjà reprogrammé.

C'est à ce moment-là que la bibliographie à caractère mémorial s'est imposée comme la solution à mon problème. J'ai donc décidé de l'inclure dans le corpus documentaire de la thèse et par conséquent d'accorder à des récits de tiers une place toute aussi importante que celle occupée par mes narrateurs du début. Dans le paysage thématique initial, le lien sémantique et la cohérence de ces voix « nouvelles » venues s'ajouter aux « anciennes » résidaient dans le caractère testimonial des récits.

Un autre aspect pris en considération lors de la reconstitution des récits a été la structure diachronique et chronologique[1] du nouveau paysage thématique, c'est-à-dire la présentation factuelle des événements dans un ordre chronologique coïncidant avec la représentation que tout lecteur se fait d'un texte qu'il est en train de lire. Cet aspect, qui confère au texte une « objectivité discursive »[2], n'a pas posé de difficulté particulière en soi, car les récits, malgré leurs « va et vient » inhérents aux sujets abordés, étaient assez bien structurés dans le temps. A titre d'exemple, lorsqu'ils parlaient de leur « parcours éducatif », qui était le point central de la requête du chercheur, les narrateurs le présentaient tout naturellement en partant de l'éducation reçue au sein de leur famille, puis en évoquant les classes primaires, le gymnase, le lycée et enfin les études supérieures. Il est évident que chaque narrateur insistait davantage sur l'une ou l'autre de ces étapes, mais la restitution se faisait toujours dans cet ordre-là, ce qui a facilité le regroupement ultérieur par thème qui devait forcément en tenir compte. Un autre exemple est le « cadre social et politique » qui a également dû être construit avec le souci de respecter les deux aspects susmentionnés. Ainsi, les thèmes liés à la prison ont été classés sur la base de l'année charnière 1964, les récits étant divisés en deux groupes, celui d'« avant » et celui d'« après » ce repère temporel. Ils ont été suivis par les passages traitant de la période post-carcérale, puis de la libéralisation relative du régime (1965-1971), de 1968 en Roumanie et enfin, de la période de la fin du régime représentée par « les années quatre-vingts ». Quant au contenu du dossier créé au moment de la phase de

[1] D. Bertaux, *op.cit.*, pp. 69-72.
[2] *Ibid.*, p. 71.

déconstruction sous le nom générique « autres thèmes », il a été utilisé dans sa plus grande partie, certains des thèmes ayant été « fondus » dans d'autres, qui faisaient déjà partie du paysage thématique initial.

Construction et rédaction

Les étapes de construction et de rédaction ont été franchies ensemble tout au long de la thèse. Elles ont commencé, comme montré précédemment, par le deuxième chapitre de l'étude, écrit à titre d'essai pour vérifier le choix méthodologique des sources bibliographiques à caractère mémorial. La construction du matériel documentaire a été guidée par deux éléments qui ont servi de repères : d'une part le « fil rouge », né de la reconstitution thématique des récits, et d'autre part, ma sélection de sources bibliographiques testimoniales, destinée à étoffer les thèmes déjà relevés ou à en créer d'autres dans le but de compléter le cadre référentiel et de mettre en évidence le sens qui en résultait. Mon intervention, concrétisée par la rédaction, directement en français, du cadrage des récits, a systématiquement privilégié la partie introductive des témoignages, avec le souci d'assurer les explications nécessaires à leur compréhension. Les commentaires conclusifs, à la fin des récits, ont quant à eux été ajoutés de façon aléatoire, en fonction de la clarté du message contenu dans les narrations et de l'articulation sémantique avec la suite de l'histoire. A titre d'exemple, la fin du sous-chapitre « prémisses externes » enchaînait directement sur le suivant, « installation du nouveau monde », avec les paroles échangées par Staline et Churchill lors de la négociation postérieure à la Seconde Guerre mondiale sur la nouvelle division du continent européen. Il m'a semblé que la pertinence et la force synthétique du récit, concis et cynique, de cet ancien prix Nobel de littérature rendaient tout autre commentaire inutile. Une intervention explicative à ce moment-là me paraissait non seulement superflue au vu de la clarté de la situation et du message transmis, mais susceptible de ternir l'expressivité du témoignage. C'est la raison pour laquelle, faisant fi des conclusions analytiques, j'ai opté en plusieurs endroits pour cette approche « naturelle »[1] du traitement des récits.

La structure du paysage thématique du début s'érigeait petit à petit, pour former, au fur et à mesure de l'avancement de la construction et de la rédaction du matériel, le sommaire de la thèse. Il convient de noter à cet égard les interventions des spécialistes concernés par les sujets abordés et en particulier par la Roumanie. Mentionnons ainsi les contributions de Hannah Arendt, Catherine Durandin, Dennis Deletant, Keith Hitkins, Mihai Barbulescu, Serban Papacostea, Pompiliu Teodor, Ioan Scurtu, Gheorghe Buzatu, Lucian Boia, Vladimir Tismaneanu et d'autres qui, en tant qu'historiens, analystes ou politologues, ont assuré le dialogue avec les récits de vie au niveau explicatif et argumentatif de la recherche.

La valeur heuristique des récits et des sources bibliographiques à caractère testimonial a constitué un aspect important de la démarche méthodologique. Sa création se voulait une réponse à la question : « comment la subjectivité inhérente à l'autobiographie peut-elle devenir une connaissance scientifique ? »[2]. Ainsi, dans la

[1] Utilisée par l'anthropologue O. Lewis dans son ouvrage *Les enfants de Sanchez. Autobiographie d'une famille mexicaine*, Paris, Gallimard, 1963.

[2] F. Ferrarotti, *Histoire et histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, Librairie des Méridiens, 1983, p. 50.

partie contextuelle, les récits établissaient le lien entre l'histoire individuelle racontée par le narrateur et le tissu social dans lequel elle s'inscrivait et avait été vécue. « Chaque vie humaine se révèle jusque dans ses aspects les moins généralisables comme la synthèse verticale d'une histoire sociale. Chaque comportement et acte individuel apparaît dans ses formes les plus uniques comme la synthèse horizontale d'une structure sociale »[1]. Dans les deuxième et troisième parties de la thèse, ce lien se rattachait respectivement au système éducatif, en l'occurrence l'école, puis à la transmission informelle du message éducatif à travers l'un ou l'autre des éléments de la culture informelle présentés, qui constituaient alors le cadre « extérieur » du récit.

Si, dans l'étape de la transcription des récits, le souci de restituer un texte aussi fidèle que possible aux histoires orales était demeuré prioritaire, avec toutes les implications qui en découlaient (répétitions, digressions, hésitations, silences, reprises ad-litteram), l'étape de construction répondait à une autre stratégie. « Le texte est en quelque sorte une réinterprétation, qui aboutit parfois à une réorganisation du récit oral »[2]. Je savais que le document contenant les récits représentait une garantie de fidélité par rapport aux enregistrements et que cette garantie était un repère sur lequel je pouvais compter dans leur utilisation ultérieure. La relecture des extraits qui allaient être repris devait cependant aussi respecter, contrairement à l'étape précédente, certaines exigences liées à la fluidité du texte[3]. Ce qui peut paraître supportable ou même intéressant pour un auditeur ne l'est pas forcément pour un lecteur. Pour que la lecture soit compréhensible, il fallait donc qu'elle soit aisée[4]. Afin de répondre à la fois au souhait de garder le maximum de texte des récits et à la volonté de rendre la lecture aussi facile que possible, sans nuire au sens initial[5], j'ai décidé de restituer en notes en bas de page les éventuelles digressions, parenthèses ou parties des narrations susceptibles d'alourdir la lecture. Pour illustrer cette démarche, je reproduis ci-dessous un fragment du récit d'Alexandru Paleologu tiré du sous-chapitre *Changement de terminologie et de perception* : *Moi, j'étais emprisonné avec des personnes âgées qui espéraient encore s'en sortir. Certains s'en sont même sortis, mais ils sont morts par la suite. Parmi ces personnes âgées se trouvaient également des gens très bien éduqués, très cultivés, très intelligents et pour eux la prison fut aussi une épreuve difficile à supporter physiquement, car il y avait des difficultés*[6] *(…). Eh bien, tous ces gens-là étaient très handicapés, ils avaient de la peine à se mouvoir, à courir, à faire certains gestes…*

De même, la structuration des récits par thèmes et l'exigence ultérieure de respecter le cadre fixé pour chacun des sujets se sont traduites par une sélection dans le contenu des récits. Pour la signaler au lecteur, j'ai recouru aux trois points entre

---

[1] *Ibid.*, p. 50.

[2] P. Dominicé, *op.cit.*, p. 112.

[3] « Dans une perspective de recherche, cet écrit ne saurait s'effectuer comme simple « retranscription » d'entretien. Ici des choix s'opèrent entre se tenir au plus près de l'énoncé oral (avec notamment les hésitations, les questions, les répétitions…) et travailler le texte pour le rendre le plus fluide possible », G. Pineau et J.-L. Le Grand, *op.cit.*, p. 117.

[4] « Les règles de la communication écrite ne sont pas les mêmes que celles de la parole (orale). Ce qui « passe » bien dans l'oral, parce qu'il s'accompagne de gestes, d'intonations, d'un rythme parlé, s'appauvrit dans la transcription. D'autre part, l'oral s'accommode de phrases non terminées et de répétitions qui paraissent insupportables dans le discours écrit », D. Bertaux, *op.cit.*, p. 115.

[5] « Les changement de forme ne doivent en aucun cas changer de *sens*. Par ailleurs, on doit s'interdire d'ajouter un seul *mot* que le sujet n'aurait pas employé », D. Bertaux, *op.cit.*, p. 115.

[6] Le narrateur, aujourd'hui âgé, établit un lien entre ses souvenirs et sa vie actuelle : *A présent, je me rends compte que j'ai de la peine à monter l'escalier… et j'en ai deux dans ma maison, celui de l'entrée, du palier d'en bas jusqu'au rez-de-chaussée et un autre de là-bas jusqu'ici, où se trouvent les chambres. Cela fait un ou deux ans que j'ai de la peine à les monter et à les descendre.*

parenthèses, placés avant ou après le paragraphe concerné. Il convient néanmoins d'établir une distinction entre cette ponctuation et celle constituée uniquement par les trois points, qui expriment les silences ou les hésitations. A titre d'exemple, je citerai ici un extrait du récit d'Aurel Romila provenant du sous-chapitre *Collectivisation, prolétariat et mainmise de l'Etat sur la propriété privée*, qui contient ces deux types de ponctuation : *Le temps des changements commençait déjà et mes parents voulurent me sauver, d'une certaine façon… en m'inscrivant à l'école loin de la maison (…).*

Mon père souffrait d'une maladie cardiaque et la guerre l'a achevé. Mais, il a laissé à ma mère une propriété privée qu'elle devait administrer dans un monde où la propriété privée était devenue un vice et un malheur. Ma mère a donc très vite fait l'objet d'attaques et s'est transformée en proie… Heureusement qu'il y avait ma sœur pour la soutenir, car moi j'étais déjà devenu relativement indépendant. Pauvre, mais indépendant, ici à Bucarest. Cette même ponctuation vaut aussi pour les témoignages fournis par la bibliographie à caractère mémorial.

Il convient par ailleurs de souligner que, dans la construction des chapitres, les fragments des récits utilisés avaient une longueur très variable, allant d'un ou quelques paragraphes à plus d'une dizaine de pages. Cette grande différence s'explique essentiellement par la personnalité de chaque narrateur et sa façon particulière de raconter son propre récit. J'ai finalement choisi de restituer dans leur intégralité les très longs extraits, comme par exemple ceux d'Alexandru Melian que j'ai insérés dans les sous-chapitres *Le lycée en dix degrés* et *Facteurs politiques et prise de position*, considérant que c'était le meilleur moyen de préserver la cohérence, la dynamique et le sens que le narrateur avait voulu leur donner. En revanche, j'ai averti avant chacune des citations le lecteur de la « particularité » liée à la longueur de la narration. Il en est de même pour les textes à caractère testimonial qui s'étendaient sur plusieurs pages, comme celui de Sorana Coroama Stanca, dans le sous-chapitre *Les procès publics de démasquement*, ou celui de Monica Lovinescu, dans le sous-chapitre *Radios étrangères et exil roumain*.

La construction de la thèse a suivi deux évolutions, l'une de type « linéaire », l'autre basée sur des « étapes ». La première a consisté dans la rédaction de la recherche par chapitres et sous-chapitres, en suivant l'ordre défini par les trois parties de la thèse. Elle a abouti à une première version complète de l'étude. C'est là qu'est intervenue la seconde, visant à apporter au document primaire des améliorations par étape, fondées sur les lectures et remarques successives qui m'ont été faites. A titre d'exemple, ce sont elles qui ont motivé la création ultérieure des sous-chapitres *Un nouveau type de régime* et *La peur*, venus s'ajouter au *Cadre social et politique* du deuxième chapitre. Quant à l'utilisation des deux derniers récits, ceux de Miriam Bercovici et de Lia Benjamin, ils ont été intégrés aux sous-chapitres déjà existants du chapitre trois, intitulé *Ecole et éducation avant 1947*. Un important extrait du récit de Lia Benjamin a par ailleurs formé à lui seul le sous-chapitre intitulé *Etudes supérieures en Union Soviétique*.

La construction de la troisième partie de la thèse exige également quelques précisions. En comparaison avec les deux autres parties, elle contient très peu d'apports narratifs, par ailleurs généralement tous fondés sur ma propre autobiographie éducative et sur les sources biographiques à caractère testimonial, qui illustrent « l'exil roumain » et les deux exemples de formations parallèles, à savoir *L'Ecole de Paltinis* et *Le buisson ardent*. L'explication du manque de récits de vie concernant « l'informel » réside dans le choix initial des narrateurs. Comme montré précédemment, ceux-ci n'ont en effet pas été sélectionnés, à l'exception de Mircea Nedelciu, qui avait fréquenté les cénacles littéraires

des années quatre-vingts, en fonction du critère d'appartenance à l'une ou l'autre des manifestations informelles, mais selon les critères explicités ci-avant, dans le sous-chapitre *Choix des personnages*. A cela s'ajoute le fait que l'axe central de l'investigation est bel et bien le « parcours éducatif » et non pas « l'éducation informelle ». Soulignons encore que les aspects et les exemples illustrés dans cette partie de la thèse n'ont aucunement un caractère exhaustif, mais peuvent constituer le point de départ de recherches ultérieures. « Paltinis » et « Le buisson ardent », en tant qu'exemples de « cercles, formation et pratique religieuse » ont été choisis en raison de leur envergure et de l'impact, direct ou indirect, qu'ils ont eu sur la société roumaine de l'époque. Si le mouvement du « Buisson ardent » a été relativement discret en soi, il a en revanche attiré un nombre de personnalités importantes et influentes de la société des années cinquante. Les séminaires autour de Constantin Noica sont quant à eux devenus un lieu de pèlerinage pour des milliers de jeunes à la recherche de la vérité, en particulier suite à la publication du « Journal de Paltinis », en 1983, un ouvrage qui a marqué de son empreinte toute une génération d'intellectuels humanistes. Tandis que le mouvement religieux d'Antim s'est manifesté au début de la période communiste, l'enseignement philosophique de Noica date de la dernière décennie d'existence du régime.

Dans la rédaction de la thèse, j'ai utilisé de manière constante le pluriel d'auteur, à deux exceptions près : premièrement, le chapitre méthodologique, pour lequel il m'a paru plus judicieux et naturel d'utiliser d'un bout à l'autre la première personne du singulier, afin d'éviter toute confusion et de tenir compte du caractère explicatif particulier de cette partie, et deuxièmement, les passages où j'ai introduit mon propre récit, étant donné qu'à ce moment-là, l'usage du statut de narrateur imposait le passage du « nous » au « je », dans la plupart des cas par le biais de la locution « mes propres souvenirs ».

Traduction

Les récits de vie n'ont jamais été traduits dans leur intégralité ; seuls les extraits utilisés dans la thèse existent donc en français. Ce choix a principalement été déterminé par deux raisons. D'abord, il m'a semblé, une fois la transcription des récits terminée, que je n'aurais pas besoin de la totalité des narrations, mais ne reprendrais que certains fragments sélectionnés en fonction des sujets abordés dans la thèse. Malgré la justesse de cette estimation préliminaire, confirmée ultérieurement lors la constitution du paysage thématique et du sommaire de la thèse, renoncer à une partie des récits n'a pas été chose facile. Je me suis trouvé contraint de conserver uniquement dans leur version roumaine brute plusieurs sujets, amenés par des narrateurs en tant qu'éléments inhérents à leur vie et revêtant une réelle signification et importance pour leur parcours existentiel, mais qui ne pouvaient être rattachés aux sujets abordés sans risquer d'alourdir la lecture au-delà du supportable et de nuire à sa compréhension. Ensuite, la traduction intégrale de chaque récit aurait demandé un énorme effort, qu'une utilisation partielle de leur contenu ne justifiait pas.

Il n'en reste pas moins que la traduction des narrations a constitué simultanément l'une des particularités et l'une des difficultés de cette thèse. Nul n'ignore que toute traduction, aussi avisée soit-elle, est en quelque sorte condamnée à sacrifier une partie de l'authenticité qui caractérise la version originale. La traduction française des récits n'a pas pu échapper à cette réalité, mais c'était probablement là le prix à payer pour les

introduire dans l'espace culturel francophone. Voici quelques-unes des règles adoptées pour la restitution de la version française des récits, ainsi que pour la traduction des sources bibliographiques roumaines intégrées à la thèse.

Certains mots ou expressions roumains qui m'ont paru difficilement traduisibles en français ou porteurs d'un sens à part en roumain ont parfois été repris tels quels dans le texte français, généralement assortis d'une note en bas de page explicitant le sens roumain. C'est notamment le cas dans l'exemple suivant, extrait du récit d'Alexandru Melian : *« Nea[1]' Meliane, ce n'est pas de ma faute, je n'y suis pour rien, croyez-moi, je me sens gêné… ».* Dans d'autres situations, il m'apparaissait plus adéquat de traduire en français le sens de la phrase, tout en mettant dans une note explicative en bas de page l'expression roumaine utilisée par le narrateur. Pour illustrer ce cas, j'ai choisi un passage tiré du récit du même narrateur : *Il avait une façon de parler bien à lui[2] : « Alors, vous étiez où hier pendant le cours de chimie ? ». Les autres ne savaient pas quoi répondre, ils étaient tous embarrassés.* Ici, peut-être plus qu'ailleurs, le texte roumain, qui essaie de suivre et de restituer le plus fidèlement possible l'expression orale, reprend fidèlement la plupart des expressions et locutions verbales utilisées par le narrateur. Alors même qu'elles détiennent en quelque sorte le code de compréhension des multiples éléments indispensables à l'interprétation du texte, certaines d'entre elles demeurent extrêmement difficiles, voir impossibles, à traduire. A titre d'exemple, la locution interjective roumaine « bre », qui apparaît dans le texte d'origine, peut donner des indices sur le niveau de formation, le milieu d'appartenance (rural ou urbain), la classe sociale de provenance ou même, avec une certaine approximation, la région natale de son utilisateur. Donc, certaines nuances terminologiques spécifiques à une région ou à des responsabilités politiques ont également été traduites en français, la version roumaine étant alors ajoutée dans une note en bas de page, comme dans cet exemple pris du récit de Lia Benjamin : *Il a téléphoné chez moi, a parlé à mon père et lui a dit que je devrais venir au Comité Régional[3] du Parti après le baccalauréat, parce qu'il voulait m'envoyer étudier en Russie. (…) Il faut dire que nous étions assez nombreux, à peu près cinq cent jeunes, mais pas tous comme moi, à peine sortis de l'école… La plupart avaient déjà fréquenté la faculté pendant un an ou deux et étaient déjà activistes au sein de la jeunesse[4] ; ils étaient bien connus et venaient surtout de Bucarest.*

Ailleurs, les mots ou expressions roumains ont été insérés ad-litteram, entre guillemets, dans la version française, leur explication étant donnée dans le texte par le narrateur lui-même, comme dans l'exemple suivant extrait du récit d'Elisabeta Nicolescu : *A un moment donné, je me souviens d'un texte qui contenait des mots bizarres comme « haturi » et « razoare » ; personne ne connaissait la signification de ces mots. Bien sûr qu'en bas de la page il était écrit qu'il s'agissait de l'espace entre deux parcelles de terre ou quelque chose comme ça… (…). Dans notre monde d'enfants du cycle primaire, les éléments comme « hatul », « razorul », « tractorul » n'existaient même pas, nous ne voyions que des textes qui nous ouvraient des perspectives sur la nature.* Quant aux titres roumains des poèmes ou des publications, j'ai procédé de la même manière qu'avec les références bibliographiques, en gardant le titre en roumain, entre guillemets, dans le texte, suivi de sa traduction française entre parenthèses, comme illustré dans cet exemple appartenant à la narration de Smaranda Vultur : *En deuxième ou*

[1] Appellation roumaine plus familière.

[2] Le personnage cité par le narrateur utilisait couramment la locution interjective « bre », typique du dialecte moldave.

[3] Dans le texte roumain : « Comitetul Judetean de Partid ».

[4] Dans le texte roumain : « Activisti pe linie de tineret ».

en troisième, je récitais des poèmes et, parce qu'on me demandait de les apprendre par cœur, je savais d'un bout à l'autre le poème « Rapsodii de toamna » (Rhapsodies d'automne) de Toparceanu, qui comporte une trentaine de strophes… Etant donné que dans ce type de situation, j'ai systématiquement traduit moi-même le titre, j'ai renoncé à le préciser à chaque fois.

En dépit des études de français que j'ai suivies tout au long de ma vie et qui m'ont permis d'acquérir une certaine maîtrise de cette langue, le français restera toujours pour moi une « langue étrangère ». C'est la raison pour laquelle l'intégralité de cette thèse a dû être relue et corrigée d'abord par des personnes francophones de mon entourage, puis par une traductrice de langue maternelle française, qui en a assuré la lisibilité au niveau académique.

CHAPITRE II

PROSPECTIONS ET REPERES

1. CONTEXTE HISTORIQUE ET CULTUREL

Le Parti communiste roumain[1]

Étant donné le rôle joué par le Parti communiste roumain (PCR) et l'influence qu'il a exercée sur l'ensemble de la société roumaine entre 1947 et 1989, il convient de résumer brièvement ici son existence, à partir de sa naissance jusqu'à son arrivée au pouvoir.

De manière générale, les partis de gauche ont eu une influence limitée dans la vie politique roumaine pendant la période de l'entre-deux-guerres, car le pays, à prédominance agraire, ne disposait pas d'une classe ouvrière autochtone suffisamment forte pour que ces partis puissent s'y appuyer. Il s'était de plus avéré que la préférence de la paysannerie allait au Parti national paysan (PNT - fondé en 1926 par l'union du Parti paysan et du Parti national de Transylvanie) dont le programme prévoyait le contrôle de la paysannerie sur les moyens de production de l'agriculture et un renforcement des autorités locales au détriment des autorités centrales[2].

Après la Première Guerre mondiale, le Parti social-démocrate, principal parti démocratique de gauche, était divisé en deux fractions distinctes : les « maximalistes » et les « minimalistes »[3]. La différence entre les deux groupes était de taille : les premiers étaient l'équivalent des bolcheviks de Russie, prônant la nécessité de l'instauration immédiate de la dictature du prolétariat par la révolution, tandis que les seconds avaient adopté une attitude plus modérée à l'égard de la transformation violente de la société et suivaient la tradition socialiste occidentale[4].

La création du Komintern, en mars 1919, a cristallisé cette évolution conflictuelle des deux fractions, en attirant dès le début les « maximalistes », qui plaidaient pour

---

[1] Pour la période d'avant le 23 août 1944, voir aussi : S. Fischer-Galati, *The New Rumania :From People's Democracy to Socialist Republic*, Cambridge, Massachusetts, MIT Press, 1967, pp. 1-16 ; R. R. King, *History of the Romanian Communist Party*, Stanford, California, Hoover Institution Press, 1980, pp. 9-38 ; C. Durandin, *Histoire des Roumains*, Paris, Fayard, 1995, pp. 235-377 ; D. Deletant, *România sub regimul comunist* (La Roumanie sous le régime communiste), Bucuresti, Fundatia Academia Civica, 1997, pp. 9-61 ; D. Deletant et coll., *Istoria României* (Histoire de la Roumanie), Bucuresti, Enciclopedica, 1998, pp. 395-452 ; D. Deletant, *Teroarea comunista in România. Gheorghiu-Dej si statul politienesc, 1948-1965* (La terreur communiste en Roumanie. Gheorghiu-Dej et l'Etat policier, 1948-1965), Polirom, Bucuresti, 2001 ; F. Constantiniu, *O istorie sincera a poporului român* (Une histoire sincère du peuple roumain), Bucuresti, Univers Enciclopedic, 1999, pp. 302-341.

[2] La force électorale du PNT est mise en évidence par les résultats des élections générales : en 1926, il obtient 28 % des suffrages exprimés, en 1928 78 %, en 1932 40 % et en 1937,20 %. D. Deletant, 2001, *op.cit.*, p. 15.

[3] G. Ionescu, *Communism in România, 1944-1962*, Londra, RIIA/Oxford University Press, 1964, p. 1-28, cité par D. Deletant, 2001, *op.cit.*, p. 15.

[4] K. Hitchins, *România 1866-1947*, Bucuresti, Humanitas, 1998, p. 393.

l'affiliation au Komintern. C'est ainsi qu'après le retrait des éléments modérés, le 9 mai 1921, le PCR[1] a été constitué à l'issue de son premier congrès.

L'appartenance au Komintern est la principale raison de l'interdiction du PCR par le gouvernement roumain, en avril 1924. Autrement dit,, le PCR est devenu dès sa constitution un parti anti-national[2], à contre-courant de l'évolution du pays, soutenant les intérêts et les revendications territoriales de l'Union Soviétique en dépit des sentiments de la majorité de la société roumaine, y compris de sa classe ouvrière. Tout en attirant inévitablement les membres des principales minorités ethniques de Roumanie au sein du parti, sa politique à l'égard de « l'autodétermination des minorités » a simultanément renforcé son image de formation politique étrangère[3].

Le germe de dictature et de subordination à l'égard de Moscou y était déjà implanté. Gheorghe Cristescu, premier Secrétaire Général du Parti communiste, d'origine roumaine, avait officiellement reconnu que la ligne politique intransigeante dictée par le Komintern et adoptée sans réserve nuisait à l'intégrité territoriale de la Roumanie et risquait de conduire à l'interdiction du Parti. A la suite de cette prise de position, il a été remplacé par Elek Köblös à la tête du Parti.

Ces grands obstacles à la popularité du PCR, auxquels s'ajoutaient le caractère clandestin de son fonctionnement et l'ignorance des traditions et des mentalités roumaines, ont fait que, jusqu'en 1944, il n'a jamais dépassé 1 661 membres pour une population d'environ dix-huit millions d'habitants[4], et qu'il était considéré comme une formation politique marginale et impopulaire.

Par ailleurs, à cause des conditions illégales dans lesquelles il déployait son activité, le Parti communiste s'efforçait d'exercer son influence à travers ses organisations légales, dont la plus importante était « Blocul muncitoresc-taranesc » (le bloc des ouvriers et des paysans), qui obtint un record électoral en 1931, en emportant 2,5 % des voix et cinq sièges au parlement[5]. Malgré ces résultats, l'importance du PCR dans l'arène politique et son influence sur l'opinion publique roumaine demeurèrent insignifiantes jusqu'à l'occupation soviétique du pays, en août 1944.

---

[1] A cause de la surveillance policière et des arrestations, cette réunion a dû être interrompue un jour après l'adoption de la décision d'affiliation au Komintern. Une année plus tard, un deuxième congrès a ratifié le nom de « Parti communiste de Roumanie, section de l'Internationale communiste » (enregistré comme tel au Komintern) et élu ses dirigeants.

[2] En raison du problème de la reconnaissance territoriale de deux régions, la Bessarabie et le Nord de la Bucovine, qui appartenaient à la Roumanie depuis la fin de la Première Guerre mondiale, en vertu des Traités de Versailles (1919) et de Trianon (1920). L'Union Soviétique revendiquait ces territoires et, à travers le Komintern, elle imposait sa volonté au Parti communiste de Roumanie.

[3] Une analyse de la structure ethnique du Parti pendant les années trente montre que les Roumains, soit 72 % de la population du pays, ne représentaient que 23 % des membres du Parti, alors que les Hongrois, qui étaient moins de 8 %, occupaient 28 % du PCR. Les chiffres sont analogues pour les Russes et les Ukrainiens, respectivement 3 % et 10 %, pour les Bulgares, 2 % et 10 % et, pour les Juifs, 4 % et 18 %. M. Shafir, *Rumania : Politics, Economics and Society*, Londra, Pinter, 1985, p. 26, cité par D.Deletant, 2001, *op.cit.*, p. 21.

[4] L'évolution du nombre des membres du PCR est la suivante : en 1925 = 1 661, en 1926 = 1 500, en 1927 = 300, en 1928 = 500, en 1929 = 461, en 1930 = 700, en 1936 = 1 083, en 1937 = 1 635. La population de la Roumanie a augmenté de 18 052 896 en 1930 à 19 9333 802 en 1937. *Les Dossiers du Komintern*, fond 495, opis 25, dos.744, au Centre Russe pour la conservation et l'étude des documents de l'histoire contemporaine, cité par D. Deletant, 2001, *op.cit.*, p. 22 et K.Hitchins, *op.cit.*, pp. 333-334.

[5] I. Scurtu, G. Buzatu, *Istoria Românilor in secolul XX (1918 – 1948)*, Bucuresti, Paideia, 1999, p. 235.

Une comparaison avec les autres partis communistes d'Europe de l'Est montre qu'après 1944, la croissance numérique du PCR fut de loin la plus dynamique, malgré la proportion réduite de ses membres par rapport à la population du pays[1] :

Pays	Nombre de membres du Parti communiste	
	1939	1947
Bulgarie	8 000	510 000
Hongrie	30 000	750 000
Pologne	20 000	800 000
Roumanie	1 000	710 000
Tchécoslovaquie	80 000	1 300 000
Yougoslavie	15 000	400 000

En analysant les raisons qui ont déterminé pendant cette période les Roumains à s'inscrire massivement au Parti communiste, Daniel Barbu parle d'une « prédisposition » de ces derniers au communisme et considère que l'option pour ce régime d'une importante partie de la société roumaine d'après guerre serait due à un « indiscutable choix historique »[2].

Nous pensons qu'il ne s'agit ni de conviction ni d'un vrai choix, mais simplement du fait que l'occupation soviétique a été ici plus dure qu'ailleurs et que, par la suite, les stratégies du Parti communiste pour arriver et se maintenir au pouvoir y ont été plus radicales que dans les pays voisins.

Par ailleurs, des analyses ultérieures montrent que les effectifs communistes n'étaient nulle part moins sûrs qu'en Roumanie. « Ici, la puissance réelle, la seule puissance qui maintenait l'équipe dirigeante au pouvoir, était la puissance soviétique. Depuis 1945 et surtout depuis 1947, rien d'important ne pouvait y être entrepris qui n'eût pas été recommandé et approuvé par les Soviétiques »[3].

Le caractère radical des stratégies adoptées par le Parti communiste roumain, notamment pendant la période d'installation du régime, ressort très clairement des propos d'Ana Pauker, un des plus importants leaders communistes de l'époque et Ministre des affaires étrangères vers la fin des années quarante et début des années cinquante, lors d'un entretien avec Ileana de Roumanie, la tante du roi Michel : *Je me souviens lui avoir*

[1] Les chiffres statistiques sont extraits de François Fejtö, *Histoire des démocraties populaires*, Tome I, *L'ère de Staline (1945-1952)*, Paris, Seuil, 1952, p. 195.

[2] Voir l'intervention de Daniel Barbu dans l'ouvrage collectif dirigé par Lucian Boia, *Miturile comunismului românesc* (Les mythes du communisme roumain), Bucarest, Nemira, 1998, pp. 175-197.

[3] F. Fejtö, *op.cit.*, pp.273, 277.

demandé de m'expliquer quelques-uns des principes et méthodes communistes, par exemple, pourquoi ils utilisaient autant la violence, alors même que la violence n'a jamais convaincu personne. Elle m'a répondu calmement : « La violence n'était pas là pour convaincre, mais pour effrayer. Quand quelqu'un plante quelque chose de nouveau, il y détruit d'abord tout ce qui pousse, y compris les racines et les branches, avant de mettre la terre à niveau. Ce n'est qu'après que les plantes pourront croître correctement »[1]. C'est effectivement ainsi que le projet communiste a été réalisé en Roumanie.

Au niveau européen, il semble notoire que le communisme était un régime imposé par le conquérant et qu'au plan territorial, sa progression était exactement calquée sur l'avancée de l'armée rouge[2].

Les régimes de dictature (1938 – 1944)

Afin de mieux comprendre la période totalitaire communiste, il nous paraît indispensable d'éclairer la situation de la réalité roumaine qui a précédé le communisme, c'est-à-dire les trois dictatures consécutives de droite que la Roumanie a connues juste avant, puis pendant la Seconde Guerre mondiale : la dictature royale (1938 – 1940), la dictature nationale légionnaire, de quelques mois (entre septembre 1940 et janvier 1941), et la dictature du général Antonescu (1941 – 1944).

La situation géopolitique et les problèmes de simple survie de la Roumanie à la veille de la Deuxième Conflagration mondiale, ont joué un rôle capital dans l'orientation des attitudes, tendances et mentalités prédominantes de l'opinion publique roumaine, ainsi que dans les prises de position et les décisions assumées par les dirigeants politiques et par l'opposition démocratique de l'époque.

Cette période, extrêmement complexe, a eu comme première conséquence une difficulté à faire la part des choses entre les événements internes et la situation externe, ainsi que des répercussions qui influencèrent passablement la vie d'après guerre pendant plusieurs décennies.

Nous présentons ci-dessous un tableau chronologique des événements. Il est destiné à donner des repères temporels et à synthétiser la succession des moments cruciaux pour une partie importante de l'histoire roumaine contemporaine[3].

[1] Princesse Ileana, *Traiesc din nou* (Je vis à nouveau), Humanitas, Bucarest, 2005, p. 290.

[2] Voir L. Boia, *România tara de frontiera a Europei* (La Roumanie, pays frontière de l'Europe), Bucarest, Humanitas, 2002, p. 98.

[3] L'historiographie roumaine définit le syntagme *histoire contemporaine* comme la période allant de la création de la *Grande Roumanie*, en 1918, par l'union de la Transylvanie avec la Roumanie et sa reconnaissance internationale, à la fin de la Première Guerre mondiale, par la Conférence de paix de Paris (1919) et le Traité de Trianon (1920) jusqu'à nos jours. Le syntagme *histoire moderne* correspond quant à lui à la période qui la précède, soit depuis l'union des Principautés de Moldavie et de Valachie sous le nom de Roumanie, en 1859, jusqu'à 1918.

Date / Période	Événement historique / Brefs commentaires
10 février 1938 – 6 septembre 1940	Le 10 février 1938, le roi Charles II instaure l'état de siège dans tout le pays. C'est le début de la dictature royale. Le roi remplace le gouvernement Goga par un « gouvernement consultatif » dirigé par le Patriarche orthodoxe Miron Cristea, supprime par décret tous les partis politiques, institue « Le Front de la renaissance nationale » comme parti unique ayant le droit de proposer des candidats aux élections parlementaires et administratives, instaure le contrôle de l'armée sur l'administration civile, suspend l'inamovibilité de la magistrature, ordonne la censure de la presse. Pendant cette période, qui correspond au début de la Seconde Guerre mondiale, la Roumanie perd la Bessarabie, la Bucovine, le Nord de la Transylvanie et la Dobroudja.
6 septembre 1940 – 23 janvier 1941	Le roi Charles II abdique le 6 septembre 1940 en faveur de son fils, qui avait dix-neuf ans. Le jour de l'intronisation du jeune roi Michel, le général Antonescu devient chef de l'État avec des pleins pouvoirs. Le 15 septembre, il proclame « L'Etat légionnaire », en appelant au pouvoir la « Garda de Fier »[1]. La courte période de dictature légionnaire prend fin le 23 janvier 1941 avec la « rébellion légionnaire » qui oppose les partisans de Horia Sima aux forces armées du général Antonescu. Antonescu gagne avec l'accord tacite de Berlin, dont le seul intérêt, pendant cette période de guerre, reposait sur la garantie de l'ordre et de l'assurance des ressources de la Roumanie.
23 janvier 1941 – 23 août 1944	Après avoir fini les règlements de comptes avec les légionnaires, en les écartant du pouvoir, Ion Antonescu institue en janvier 1941, avec l'accord de l'Allemagne, une dictature militaire portant son nom (dictature antonescienne). Il choisit un cabinet composé principalement de militaires, dont le but était d'assurer l'ordre public et une administration efficace. Toutes formes d'organisations ou réunions politiques, religieuses ou culturelles étaient interdites. De nombreuses mesures antisémites[2] furent prises au fur et à mesure que la Roumanie se rapprochait de l'Allemagne.

[1] La Garde de fer, mouvement légionnaire constitué en parti politique d'extrême droite, dirigé par Corneliu Zelea Codreanu et Horia Sima et ayant comme mentor spirituel le professeur Nae Ionescu. Défendant des positions ultra-nationalistes, les légionnaires plaidaient pour le rapprochement avec l'Allemagne nazie.

Nae Ionescu, personnalité de grande envergure intellectuelle, ayant également comme disciples Mircea Eliade, Emil Cioran, Mircea Vulcanescu et Mihai Sebastian, s'est attaché à articuler la connaissance de soi, l'existentiel personnel avec le salut collectif, remettant en cause toute la tradition libérale et démocratique et justifiant ainsi une modernité anti-occidentale. En revanche, il ressuscitait les valeurs traditionnelles de la spiritualité et la philosophie mystique orthodoxe, dans un mélange aussi séducteur qu'élitiste avec les sentiments nationaux. Dans les années trente, le message de Nae Ionescu eut une très large audience. Voir C. Durandin, *op.cit.*, pp. 274-280.

[2] Voir D. Deletant et coll., 1998, *op.cit.*, pp. 461-463.

	Le 22 juin 1941, la Roumanie entre en guerre de côté de l'Axe et contre la Russie et les Alliés occidentaux.
23 août 1944 – 30 décembre 1947	Au printemps 1944, les partis politiques d'opposition[1] constituent le *Bloc démocratique.* Le 23 août, le roi Michel, soutenu par cette coalition d'opposition, dirige le coup d'État[2] qui renverse le régime de dictature militaire du maréchal Antonescu, sort la Roumanie de l'Axe et l'engage à la fin de la guerre du côté des Alliés, donc des armées soviétiques. Le 23 août 1944, jour du changement de camp pour la Roumanie, marque également le commencement de la période de transition de la dictature antonescienne vers le totalitarisme communiste.

Les commentaires qui suivent ce tableau ne se substituent pas à une présentation exhaustive, mais essaient seulement de donner au lecteur un éclairage sur la période analysée.

A la fin des années 1930, les conditions étaient réunies pour permettre le discours unique. Imposant une mise au pas totalitaire, le roi Charles II devenait la figure centrale de la politique roumaine[3].

Sur le plan externe, malgré la paix wilsonienne du 28 avril 1919 qui avait mis fin à la Première Guerre mondiale et le pacte Briand-Kellogg de 1928, auquel avaient adhéré la plupart des pays, les années 1930 connurent la montée des dictatures en Allemagne et au Japon. En Italie, Mussolini était déjà au pouvoir depuis 1922 et une ascension des idéologies nationalistes et du racisme se développaient dans la plupart des pays européens.

À l'intérieur du pays, le faible niveau d'instruction de la population, l'état matériel précaire de la paysannerie (représentant la grande majorité électorale) et la politique gouvernementale ont contribué à faire percevoir l'Etat comme un oppresseur financier, par des taxes et des impôts nouveaux. Cela permit au roi Charles II d'apparaître, le 10 février 1938, comme un « sauveur » de l'ordre et de la sécurité interne, en annonçant les premières mesures mettant fin au système de pluripartisme démocratique.

Ainsi, le roi abolit-il la Constitution de 1923[4] pour la remplacer, sans consulter le pays, par une autre fondée sur des principes corporatistes et légiférant le pouvoir absolu du roi. Il décréta la dissolution de tous les partis et associations politiques et nomma le patriarche orthodoxe Miron Cristea à la tête d'un gouvernement « consultatif » incluant sept anciens Premiers ministres et le général Ion Antonescu comme ministre de la défense.

[1] Dans l'ordre de leur importance à ce moment-là : national paysan, national libéral, social-démocrate et communiste. Ce dernier était de loin le plus faible de l'alliance.

[2] Sur le coup d'Etat du 23 août 1944, voir C. Durandin, *op.cit*., pp. 333-348.

[3] Voir C. Durandin, *op.cit.*, p. 304 et suiv.

[4] C'est la première constitution « libérale » de l'histoire contemporaine de la Roumanie (et la deuxième depuis sa création comme Etat indépendant en 1866). La Constitution de 1923 fait référence en Roumanie par son caractère démocratique qui a consolidé les bases législatives de l'Etat national roumain moderne. Voir I. Scurtu et G. Buzatu, *op.cit.*, pp. 151-153.

De décembre 1938 — quand le *Front de la Renaissance Nationale* se constitua comme unique organisation politique légale de l'État, avec pour but « la mobilisation de la conscience nationale en vue d'entreprendre une action solidaire et unitaire roumaine, de défense et de prospérité de la patrie, ainsi que de renforcement de l'État »[1] — à juin 1940, quand celui-ci devint « parti unique et totalitaire » sous le nom de *Parti de la Nation*, le roi déploya tous les moyens de propagande existants pour obtenir un appui populaire aussi grand que possible.

Pour le lecteur privilégié d'aujourd'hui, ce paysage politique frappe par de nombreuses similitudes avec celui qui allait venir après 1947 : sur l'initiative de Charles II et de son Premier ministre Armand Calinescu, est apparu un journal officiel du régime, *La Roumanie*, dirigé par l'écrivain César Petrescu ; la radio transmettait chaque jour des déclarations, des proclamations et des commentaires en direct sur les visites faites par le roi, qui était nommé « le sauveur », « l'homme providentiel », « le voïvode de la culture »[2] ; la presse écrite lui consacrait des pages entières, où les photos du monarque étaient omniprésentes, tandis que le service de la censure interdisait l'apparition dans la presse des commentaires ou des photos des leaders politiques de l'opposition. Presque chaque jour, il y avait une festivité, avec discours, distribution de médailles, de cadeaux, où les fanfares ou les chorales accompagnaient les éloges exprimés par les scientifiques et les personnalités culturelles.

Le culte de la personnalité de Charles II préfigure celui de Nicolae Ceausescu dans les années quatre-vingts. L'association des deux noms exige toutefois des précautions, car il est notoire que le monarque a appuyé et encouragé les institutions culturelles de son temps[3], tandis que le dictateur les a écrasées en les subordonnant à des critères idéologiques. De même, on ne peut pas comparé Charle II, qui était un homme cultivé, à Ceausescu, dont l'incurie était notoire.

Les mesures à caractère antisémite n'allaient pas tarder : le 8 août 1940, un décret-loi visait l'état juridique des Juifs de Roumanie ; il prévoyait la révision de la citoyenneté des Juifs établis en Roumanie après le 30 décembre 1918 ; le 11 octobre 1940, le *numerus clausus*[4] écartait les Juifs de l'enseignement d'Etat ; les Juifs ne pouvaient pas occuper des fonctions publiques, il leur était défendu d'être militaires de carrière et de posséder des propriétés rurales[5].

Au niveau de la politique externe, le roi se heurta à l'impossible : vouloir à la fois apaiser Paris et Londres, convaincre Berlin et apaiser les tendences agressives de Moscou révèle la dépendance et l'impuissance de la Roumanie « qui se trouvait au point d'intersection des intérêts russes et des intérêts de l'Europe centrale, aux bouches du

[1] Archive N.I.C., fond F.R.N., dos. 27, vol.I, f.3, cité par I. Scurtu et G. Buzatu, *op.cit*., p. 352.

[2] Les journaux *Timpul* (Le Temps) du 17 octobre 1939 et *Universul* (L'Univers) du 3 janvier 1940, cités par I. Scurtu et G. Buzatu, *op.cit.*, pp. 354-356.

[3] Les Fondations Royales dirigées par Alexandru Rosetti, l'Association scientifique pour l'Encyclopédie de la Roumanie présidée par Dimitrie Gusti, et l'Institut de l'Histoire Universelle sous la direction de Nicolae Iorga ont déployé une activité culturelle exceptionnelle sous le patronage du roi.

[4] Il s'agit de l'arrêté 3438 du 11 octobre 1940, promulgué par Horia Sima, en tant que Ministre de l'Enseignement dans le gouvernement Gigurtu, en vertu duquel les élèves et les étudiants juifs étaient exclus de l'enseignement public d'Etat.

[5] Une brève chronologie de la persécution des Juifs en Roumanie de 1940 à 1944 est présentée par Lia Benjamin dans l'ouvrage *Contributia evreilor din România la cultura si civilizatie* (La contribution des Juifs de Roumanie à la culture et à la civilisation), Bucuresti, Hasefer, 2004, pp. 152-154.

Danube et au seuil des Balkans, c'est-à-dire à l'endroit précis où vient de se rompre l'équilibre de l'Europe orientale »[1].

« La presse officielle tentait de présenter la Roumanie comme une entité unie autour du roi devant la grande poussée soviétique et la forte avancée allemande. En réalité, dans cette configuration géopolitique de 1939 où les garanties territoriales franco-anglaises[2] demeuraient inopérantes, la Roumanie paraissait un pays plutôt déchiré par de violentes confrontations et fractures des mentalités et divisé sur sa représentation identitaire et sur son avenir »[3].

Les pertes territoriales de l'été 1940 (sans opposition militaire) comprenant des régions de la Bessarabie et de la Bucovine, occupées par les troupes soviétiques, le Nord de la Transylvanie, cédé à la Hongrie hortyste, et le quadrilatère de la Dobroudja, occupé par les Bulgares, totalisaient un tiers du territoire et de la population[4] du pays. Considéré responsable de cette catastrophe par l'ensemble de l'opinion, le roi fut obligé d'abdiquer et de quitter le pays.

Le 15 septembre 1940, à l'aide des légionnaires et à défaut d'une entente avec les partis démocratiques d'opposition[5], le général Ion Antonescu[6] proclama la Roumanie « Etat national légionnaire » ; son système politique était celui d'un Etat totalitaire[7]. La « Garda de fier », mouvement politique d'extrême droite, devint ainsi le seul parti politique légal et s'empara de la plupart des portefeuilles dans le nouveau Cabinet. Les idées nationalistes de Nae Ionescu[8] connurent leur apogée.

Mais l'alliance entre Ion Antonescu et Horia Sima[9] était circonstancielle et n'allait pas durer. Le général accusait les légionnaires d'incompétence pour gouverner le pays, tandis que Sima lui reprochait son manque de fermeté décisionnel concernant l'interdiction du fonctionnement des partis d'opposition (national libéral et national paysan), selon le statut de l'Etat légionnaire[10].

---

[1] G. Gafenco, *Préliminaires de la guerre à l'Est*, Paris, Egloff, 1944, cité par C. Durandin, *op.cit.*, p. 310.

[2] Le 13 avril 1939, la Roumanie signe la Déclaration par laquelle la France et la Grande-Bretagne s'engagent à défendre l'indépendance de la Roumanie et de la Grèce en cas de conflit militaire. Voir F. Constantiniu, *Intre Hitler si Stalin. România si pactul Ribbentrop-Molotov*, Bucarest, Danubius, 1991.

[3] C. Durandin, *op.cit.*, p. 311.

[4] Il s'agit de 99 790 km2 et 6 161 317 habitants. K.Hitchins, *op.cit.*, p. 444.

[5] Les leaders des deux principaux partis d'opposition, I. Maniu et C. Bratianu, reconnaissaient les qualités militaires et diplomatiques du général, mais ne voulaient pas cautionner une dictature et participer à un gouvernement non démocratique, malgré le contexte international défavorable et la situation interne inquiétante. Voir K. Hitchins, *op.cit.*, pp. 449-450 et F. Constantiniu, *op.cit.*, p. 358.

[6] Devenu chef de l'Etat le 6 septembre 1940 en vertu d'un décret émis par le roi Michel (successeur au trône de son père, Charles II).

[7] A. Simion, *Regimul politic din România in perioada septembrie 1940-ianuarie 1941*, Cluj-Napoca, 1976, pp. 47-65, cité par K. Hitchins, *op.cit.*, p. 451.

[8] Voir M. Vulcanescu, *Nae Ionescu*, Bucuresti, Humanitas, 1992.

[9] Chef du mouvement légionnaire intitulé *Garda de fier*, successeur de Corneliu Zelea Codreanu et vice-président du Conseil des ministres pendant la période de l'Etat légionnaire (du septembre 1940 en janvier 1941). Réfugié en Allemagne après l'échec de la *rébellion légionnaire* de janvier 1941.

[10] Il est vrai que le général n'a jamais emprisonné les leaders de l'opposition démocratique, bien qu'il soit tenu au courant, par les rapports du SSI (le Service Spécial d'Information) de leur activité politique contre lui. Voir F. Constantiniu, *op.cit.*, p. 370.

Appuyé par Berlin[1], à la suite de sa rencontre avec Hitler, le 14 janvier 1941, Antonescu écrasa la rébellion légionnaire et interrompit la collaboration avec la « Garda de fier », mettant ainsi fin à la dictature légionnaire.

Le régime instauré par Ion Antonescu fin janvier 1941 était une dictature militaire qui rapprochait davantage la Roumanie de l'Allemagne nazie. Toutefois, la dictature antonescienne, en comparaison avec celle de Hitler, de Mussolini ou de Staline, ne s'appuyait ni sur un parti politique de masse, ni sur une idéologie. Sa justification ne reposait que sur la nécessité de l'ordre et de la sécurité dans une période difficile. Malgré l'existence du pogrome de 1940 à 1942[2], une bonne partie de la littérature spécialisée s'accorde à parler d'un aspect « modéré » de la dictature antonescienne[3]. Paradoxalement, Antonescu n'était pas pro-allemand, mais, comme la majorité des officiers roumains, plutôt pro-français ou pro-anglais[4]. L'alliance avec l'Allemagne était pour lui comme une conséquence dramatique de l'évolution de la situation internationale (la défaite de la France, l'isolement de la Grande-Bretagne du continent et le comportement agressif de l'Union Soviétique face à ses plus petits voisins). Dans ce contexte, Antonescu voyait dans l'Allemagne le seul garant pour la Roumanie contre le danger bolchevique de l'Est.

Il faudrait également mentionner l'opposition d'Antonescu au pluripartisme politique roumain, dont il contestait toute efficacité[5].

L'entrée en guerre du pays, en 1941, contre l'Union Soviétique, a été unanimement soutenue en Roumanie, car les troupes roumaines allaient libérer la Bessarabie et la Bucovine occupées par l'Armée rouge en 1940. Mais, une fois ce but atteint, Antonescu perdait le soutien de la majorité de l'opinion publique roumaine. Celle-ci, ainsi que le jeune roi[6], ne cautionnait plus l'avancée des troupes roumaines au-delà du Dniestr, le fleuve qui séparait la Roumanie et l'Union Soviétique avant 1940.

Toutefois, Antonescu, devenu entre-temps Maréchal de Roumanie, voulait honorer ses engagements envers Hitler et participer jusqu'au bout à la guerre antisoviétique[7].

---

[1] « *Antonescu doit être reconnu comme leader de l'Etat roumain* » télégramme chiffré n°165 de Ribbentrop adressé à la Légation allemande à Bucarest le 22 janvier 1941, cité par I. Scurtu et G. Buzatu, *op.cit.*, pp. 431-432.

[2] Voir C. Durandin, *op.cit.*, pp. 326-329.

[3] La dictature antonescienne n'a pas connu les formes aberrantes de répression de l'Union Soviétique ou du troisième Reich. Pendant la période 1940-1944, ont été prononcées trois cent treize condamnations à mort, dont seulement soixante-douze sentences ont été exécutées. Au moment où Hitler lui a demandé de mettre fin à l'activité de l'opposition, Antonescu n'a rien entrepris de concret contre celle-ci. En revanche, il a mené une véritable guerre épistolaire contre Iuliu Maniu et Dinu Bratianu ; ces derniers lui envoyaient des notes critiques à l'égard de sa politique et il leur répondait avec passion et en détail. « Qui pourrait imaginer Hitler ou Staline lisant, pendant la guerre, des lettres envoyées par leurs adversaires politiques, puis prenant des heures au bureau pour en rédiger la réponse ? » F. Constantiniu, *op.cit.*, pp. 369-370.

[4] Voir K. Hitchins, *op.cit.*, pp. 446-448.

[5] Antonescu a été un adversaire déclaré de la démocratie roumaine. Il amenait comme arguments l'inefficacité du système parlementaire roumain et la corruption des politiciens, en soutenant que l'unique institution qui pourrait introduire l'ordre dans le pays était l'armée.

[6] Le roi Michel déclare avoir accompagné Antonescu de bon cœur en Bessarabie, à Tighina et à Cernauti, quand ce dernier lui avait demandé de se rendre sur le front, mais avoir refusé d'aller à Odessa et en Transnistrie, c'est-à-dire au-delà des limites du territoire roumain. C. Durandin, *op.cit.*, p. 329.

[7] Antonescu n'était pas le seul à vouloir continuer la guerre aux côtés de l'Allemagne. Derrière lui, il y avait le soutien de ceux qui, bien que minoritaires en Roumanie, croyaient à la nouvelle Europe hitlérienne : le cercle formé autour de la revue *Gîndirea*, dont faisaient partie Nichifor Crainic et Radu Gyr,

L'évolution des hostilités militaires et le cours de la guerre comptent probablement parmi les éléments de décision les plus importants pour le coup d'État du 23 août 1944, qui allait mettre fin à la dictature militaire antonescienne.

Prémisses externes

Avant la fin de la Seconde Guerre mondiale[1], le sort de la Roumanie avait été décidé par le partage des sphères d'influence entre les Alliés vainqueurs : d'une part, l'URSS et d'autre part, les alliés occidentaux, représentés par les États-Unis et la Grande-Bretagne.

Les négociations ont eu lieu entre l'Angleterre, comme porte-parole des intérêts américains dans les Balkans, et l'Union Soviétique.

C'est dans ce but que, le 9 octobre 1944, Winston Churchill, Premier ministre britannique, arrivat à Moscou. La puissance impériale anglaise commençait son lent et inéluctable déclin. Churchill en était parfaitement conscient et redoutait une entente spéciale entre les États-Unis et l'Union Soviétique. Il fallait enrayer à tout prix le recul de l'influence britannique dans le monde. La coopération bienveillante de Staline lui paraissait donc absolument nécessaire[2].

Mais, laissons Churchill, Prix Nobel de littérature en 1953, nous raconter lui-même l'histoire de cette rencontre :

Nous avons atterri sur l'aérodrome de Moscou, où nous avons été reçus très cordialement et avec tous les honneurs par Molotov et de nombreuses personnalités russes. La première réunion importante a eu lieu au Kremlin, le soir même, à vingt-deux heures quarante. Il n'y avait que Staline, Molotov, Eden et moi-même, avec pour interprètes le commandant Birse et Pavlov.

Le moment était favorable pour mon action et je déclarai :

« Réglons les affaires dans les Balkans. Vos armées se trouvent en Roumanie et en Bulgarie. Nous avons là nos propres intérêts, des missions et des agents. Ne nous querellons pas pour des peccadilles.

Seriez-vous d'accord pour avoir une situation prédominante en Roumanie, disons de 90 %, afin que nous ayons une situation prédominante en Grèce de 90 % et d'égalité avec vous en Yougoslavie de 50 % ? »

---

qui allaient s'employer en 1943 à plaider pour la transfiguration du roumanisme en s'exprimant (en alternance avec le théologien Staniloaie) sur la fonction européenne de l'orthodoxie roumaine. Voir C. Durandin, *op.cit.*, p. 331.

[1] Les conférences de Yalta (février 1945) et de Potsdam (juillet 1945) avaient officiellement mis fin à la deuxième conflagration mondiale et préparaient la réorganisation du monde. Ainsi, une année plus tard, après les initiatives de Jdanov et le discours de Churchill, l'Europe fut divisée par le « rideau de fer », selon l'opposition idéologique entre les deux grands vainqueurs, les États-Unis et l'URSS : en Europe centrale et orientale, les pays satellisés par l'Allemagne le furent désormais par l'URSS, qui avait installé des gouvernements communistes au fur et à mesure de l'avance de l'Armée rouge ; en Grèce, Staline laissa l'Angleterre écraser les forces communistes et, en Yougoslavie, Tito prit ses distances à l'égard de l'URSS. La reconstruction de l'Europe occidentale fut l'œuvre des Etats-Unis, qui y maintinrent des forces militaires.

[2] E. Marinescu, *La Roumanie entre la crainte et l'espérance. Le retour dans l'Histoire*, in Sainteté et nouvelle évangélisation, Vénasque, Carmel, 1993, p. 344.

Pendant qu'on traduisait ces mots, j'ai pris une feuille de papier et j'ai écrit :

LA ROUMANIE : La Russie – 90 %

Autres – 10 %

LA GRÈCE : La Grande-Bretagne (en accord avec les États-Unis) – 90 %

La Russie – 10 %

LA YOUGOSLAVIE : 50 % - 50 %

LA HONGRIE : 50 % - 50 %

LA BULGARIE : La Russie – 75 %

Autres – 25 %

J'ai poussé le papier vers Staline à qui l'on avait terminé la traduction de mes paroles.

Un silence se fit. Puis, il prit un crayon bleu et, après avoir biffé la feuille en signe d'acquiescement, il me la rendit.

Tout cela a duré moins de temps qu'il n'en faudrait pour le dire.

Un long silence suivit. La feuille, avec les traces bleues du crayon, restait au centre de la table. Finalement, j'ai dit : « Ne va-t-on pas trouver un peu cynique le fait que nous ayons eu l'idée de régler si facilement ces problèmes qui influent sur le sort de millions d'hommes ? Brûlons ce papier ».

« Non, gardez-le », dit Staline[1].

L'installation du « nouveau monde »

Bien que la fin de la Seconde Guerre mondiale ait marqué l'entrée de la Roumanie dans la sphère d'influence soviétique, une période transitoire allait s'installer jusqu'à la fin de l'année 1947. Pendant ces deux premières années d'après guerre, les caractéristiques de l'ancienne société demeurent encore présentes et leur souvenir dans l'esprit des narrateurs est assez vif. Ainsi Alexandru Paleologu raconte-t-il :

Entre quarante-cinq et quarante-huit ont commencé des procès assez sinistres et fabriqués de toutes pièces, des séries de campagnes, des séries de… l'enquête atroce avait déjà été menée dans le procès d'Alina Georgescu et dans d'autres cas identiques… Des procès commencés à cette époque-là s'étaient donc déjà achevés, avec toute l'horreur sous-jacente des enquêtes, mais il s'agissait encore de l'ancienne société, dont les composantes intrinsèques n'avaient pas encore été altérées. En réalité, durant cette période, alors que le roi Michel et un gouvernement dont faisaient partie Tatarescu et quelques libéraux étaient encore au pouvoir, la société bourgeoise et la monarchie constitutionnelle existaient encore formellement, et menait en apparence la même vie sociale et mondaine qu'auparavant. En apparence, car à l'intérieur il y avait déjà eu quelques secousses.

Il y avait encore des gens… certains vivaient dans leurs propres maisons, quelquefois même dans des grandes maisons, sans avoir de locataires imposés par

[1] W. S. Churchill, *The Second World War*, London, Cassell & Co. LTD, 1954, t. VI, pp. 197-198.

l'Espace Locatif. Il y avait encore une vie mondaine, le soir on s'habillait encore pour certaines occasions en tenue de soirée ; l'aspect de la société restait donc bourgeois, bien que l'avancée communiste fût visible.

Mais les changements n'allaient pas tarder. Une fois la République populaire décrétée, ils s'imposèrent d'une manière foudroyante. Alexandru Paleologu se souvient : *Du 30 décembre 1947 au 2 janvier 1948, du jour au lendemain, la société a changé profondément et visiblement. Ce passage d'un monde à l'autre en quatre petits jours, je l'ai ressenti très, très fortement.*

Son constat demeure sans équivoque : *Brusquement, on se trouvait catapulté dans la confrontation directe, ouverte et totale de l'agresseur communiste contre la société antérieure. Pas uniquement contre la société bourgeoise, mais contre toute la société : la paysannerie, la petite bourgeoisie, la bourgeoisie…*

Dans le contexte de l'après-guerre et notamment du processus de rupture qui se développait entre les Alliés et l'Union Soviétique, l'historienne française Catherine Durandin constate qu'en Roumanie, « l'installation du nouveau régime, qui prétendait concilier modernité et justice, devenait irréversible parce que les institutions nouvelles, à savoir la Constitution de 1948 et celle de 1952, n'étaient pas seulement des adaptations locales de formules soviétiques, mais elles tissaient, de par le lien entre le Parti qui opère à tous les niveaux de l'espace public et l'État géré par des membres dirigeants de ce parti, un réseau de complicité et de faveurs qui transformait le projet social. L'irréversibilité venait aussi du fait que les Occidentaux n'avaient pas remis en cause la puissance soviétique »[1].

L'installation du nouveau système décrite par l'analyste française, s'accompagnait de changements inédits, qui n'étaient pas seulement plus radicaux que d'autres transformations politiques et sociales enregistrées déjà dans l'histoire, mais qui relevaient de la nature même du totalitarisme, essentiellement nouvelle et différente de tous les autres systèmes politiques précédents[2].

Changement de terminologie et de perception

Le tournant frappait par son ampleur dans le quotidien. Alexandru Paleologu décrit avec l'humour de l'époque ce drame, dont il a gardé le souvenir : *Du jour au lendemain, l'aspect de la rue avait changé. Du jour au lendemain, les gens avaient renoncé à… Il était imprudent de garder son propre aspect. En général, les hommes ne portaient plus des chapeaux, mais des bérets basques ou des casquettes et il était imprudent de parler une langue étrangère en public. Quelqu'un raconte qu'une fois, deux messieurs âgés, appartenant à l'ancienne bonne société, se trouvaient serrés l'un contre l'autre dans un tramway bourré de monde. Soudain, l'un dit en français à l'autre : « Nous devrions descendre ici ». Et l'autre lui répond : « Don't speak french ! ».*

Les appellations « Madame », « Monsieur » ont été officiellement remplacées par le terme « Camarade ». Bien qu'abrégée, la restitution d'Alexandru Paleologu n'en est pas moins percutante : *On commençait à voir de plus en plus de casquettes, pas les*

[1] C. Durandin, *Histoire des Roumains*, Fayard, Paris, 1995, p. 381.
[2] Pour l'originalité du nouveau régime, voir le sous-chapitre *« Un nouveau type de régime »*.

anglaises, de sport, en tweed, mais des casquettes prolétaires, ces modèles de série… on a commencé à voir apparaître des « camarades », à vivre la « camaraderie », « Scînteia »[1] *(sous la forme d'un journal officiel) et tout le reste…*

Les syntagmes « démocratie populaire » et « dictature du prolétariat » définissent des concepts nouveaux fréquemment utilisés. Le premier distingue le régime politique à parti unique, d'inspiration marxiste, de celui de démocratie de type occidental. Le deuxième (auquel on avait par ailleurs renoncé après un certain temps à cause de sa consonance autoritaire gênante), définit le socialisme scientifique, étape politique devant mener à une société sans classes, en l'occurrence au communisme. Il a été ultérieurement remplacé par le syntagme « construction du socialisme ».

La perception de cette période de transition d'un monde à l'autre exclut toute ambiguïté dans les souvenirs de ceux qui l'ont vécue. Ainsi, les souvenirs d'Aurel Romila sont-ils très parlants : *Je suis venu à Bucarest tout de suite après le 23 août. Le temps des changements était venu et… Cette période après quarante-quatre à Bucarest a été très trouble politiquement… Mais, je garde nettement le souvenir d'avoir perçu avec clarté non seulement le sens des changements, mais également la tragédie qu'impliquait l'abdication du roi en quarante-sept.*

Ces changements ont surpris, car à ce moment-là, en Roumanie, les gens pensaient que l'arrivée des Américains ou des Anglais était une question de jours[2]. De plus, pour la plus grande partie de l'intelligentsia roumaine, le voisinage avec la puissance soviétique depuis la révolution d'octobre faisait de la perspective bolchevique une alternative inapplicable au contexte roumain. Alexandru Paleologu se souvient : *Pendant toute cette période-là*[3]*, nous n'avions connu que la révolution bolchevique… elle nous apparaissait comme un événement étranger terrible, mais nous n'imaginions absolument pas que nous allions la vivre nous aussi.*

De plus, je me souviens… qu'ils étaient idiots ces gens que l'on considéraient comme les plus intelligents ! Autour des années 1936 et 1937, alors que le Front populaire était au pouvoir en France, on parlait du communisme et les gens (l'intelligentsia roumaine, comme par exemple Mihai Ralea, Visoianu, Suchianu ou d'autres) disaient : « Écoutez, chez nous, le communisme ne peut pas s'enraciner, car le paysan roumain est conservateur ». Argument qu'ils croyaient tous valable.

L'acceptation de l'erreur, ainsi que de la terrifiante réalité, est avouée pleinement un demi-siècle plus tard et Alexandru Paleologu l'affirme sans ambiguïté : *Comment conservateur… ? Qu'importe qu'il soit conservateur ou pas ? Le rouleau compresseur arrive et c'est fini. S'il y demeure pendant quarante ans, le communisme s'enracine. Et il s'y est enraciné.*

Dans un ouvrage actuel de référence, Vladimir Tismaneanu souligne la perception de l'époque par rapport au communisme en Roumanie : Pendant l'entre-deux-guerres, l'adhésion au Parti communiste roumain était considérée comme une option existentielle, qui menait à des persécutions et à de nombreuses privations et difficultés. Pendant les

[1] L'organe de presse du Parti communiste roumain.

[2] E. Marinescu, *Stefan Nenitescu ou le poids du silence*, Communication au Colloque culturel européen, Prague, septembre 1993, p. 11, non-publié.

[3] Le narrateur se réfère à la période du début du XXe siècle.

années trente, aucune personne raisonnable ne pouvait imaginer qu'un jour, les communistes allaient diriger la Roumanie[1].

Il semble d'ailleurs que l'Intelligentsia roumaine n'ait pas été la seule à partager cet avis. Bien plus tard, durant sa visite de mai 1968 en Roumanie, le général de Gaulle s'adressait à Ceausescu dans les termes suivants : « Pour la Roumanie, un régime comme le vôtre a du bon, il est utile, mais un tel régime serait impossible en France ou en Grande-Bretagne. Il serait également impossible en Autriche, voilà pourquoi les Russes n'auraient pas pu l'imposer. Ce n'est qu'en Russie qu'un régime pareil peut exister depuis cinquante ans, mais cinquante ans ce n'est pas beaucoup dans la vie d'un peuple. En URSS et chez vous, un tel régime est utile, car il fait marcher les gens et fait avancer les choses »[2].

Pour Alexandru Paleologu, la perception du passage à la nouvelle réalité roumaine a été nuancée en fonction des générations, qui n'ont pas toutes assumé le communisme de la même manière. Il évoque tout d'abord les gens qui l'ont eux-mêmes connu et vécu : *Les personnes âgées, c'est-à-dire plus âgées que moi, la génération de mes parents, qui avaient cinquante à soixante ans à l'instauration du communisme, ont généralement été les victimes les plus faciles à exterminer, même si certains étaient encore vigoureux et intelligents et pouvaient ainsi trouver suffisamment d'humour pour le supporter ; mais l'humour a aussi ses limites. Ces personnes ont été mises dans des prisons comme Aiud et elles ont presque toutes péri… ce sont donc les premières victimes qui ont fatalement quitté la course.*

L'extermination de ces personnes âgées révélait dans la plupart des cas les conditions particulièrement difficiles et inhumaines des lieux privatifs de liberté. Il poursuit ainsi : *Moi, j'étais emprisonné avec des personnes âgées qui espéraient encore s'en sortir. Certains s'en sont même sortis, mais ils sont morts par la suite. Parmi ces personnes âgées se trouvaient également des gens très bien éduqués, très cultivés, très intelligents et pour eux la prison fut aussi une épreuve difficile à supporter physiquement, car il y avait des difficultés*[3]*… Eh bien, tous ces gens-là étaient très handicapés, ils avaient de la peine à se mouvoir, à courir, à faire certains gestes… et les punitions infligées dans les prisons (qui étaient, bien entendu, encore plus terribles, plus violentes et sadiques dans les pénitenciers, mais qui existaient aussi dans les prisons), étaient abominables pour les personnes âgées. Abominables …! Et ils ont presque tous disparu, dans des conditions tragiques, bien que certains d'entre eux, même beaucoup d'entre eux, fussent des personnes délicieuses : ils avaient des souvenirs intéressants, jouissaient d'une grande culture, avaient moults histoires d'avant la Première Guerre mondiale à raconter, tout comme les personnes de chez moi, semblables à mes parents et à mes proches. Eh bien, ce sont eux qui ont essuyé cette agression, sans aucune chance de s'en sortir.*

Malgré son faible pourcentage de survivants, cette catégorie d'âge a marqué l'entourage qui l'a côtoyée dans les geôles et Alexandru Paleologu en rend témoignage : *D'abord, c'étaient des gens matures, capables de supporter beaucoup et surtout de*

---

[1] V. Tismaneanu, *Stalinism pentru eternitate. O istorie politica a comunismului românesc* (Stalinisme pour l'éternité. Une histoire politique du communisme roumain), Bucarest, Polirom, 2005, p. 38.

[2] S. Stolojan, *Avec de Gaulle en Roumanie*, Paris, l'Herne, 1991, pp. 139-140.

[3] Le narrateur, aujourd'hui âgé, établit un lien entre ses souvenirs et sa vie actuelle : *A présent, je me rends compte que j'ai de la peine à monter l'escalier… et j'en ai deux dans ma maison, celui de l'entrée, du palier d'en bas jusqu'au rez-de-chaussée et un autre de là-bas jusqu'ici, où se trouvent les chambres. Cela fait un ou deux ans que j'ai de la peine à les monter et à les descendre.*

garder l'espoir. Ils n'avaient pas cette… résignation fataliste des personnes âgées qui approchent de la mort, mais plutôt la hardiesse de ceux qui entrent en confrontation et qui espèrent gagner et voir le jour où… le communisme disparaîtra ! Certains y sont arrivés, mais un peu tard…

Parmi les témoins directs, Alexandru Paleologu nomme ensuite la génération suivante, les personnes « à la fleur de l'âge » : *Il y avait ensuite ceux de mon âge, des gens entre trente et quarante ans, c'est-à-dire les plus aptes à supporter vaillamment cette expérience.*

Enfin, il définit une dernière génération, celle des témoins indirects, c'est-à-dire les jeunes enfants de l'époque : *Les plus petits, ceux qui n'étaient pas encore nés ou les jeunes enfants, qui n'ont subi l'agression communiste qu'au travers de leur famille, des conséquences familiales : parents emmenés, arrêtés, enfants laissés aux soins de leurs grands-parents ou carrément dans la rue, dans des orphelinats ou je ne sais quoi…*

Les différences de perception d'une génération à l'autre ne sont pas négligeables et Alexandru Paleologu en met quelques-unes en évidence, notamment celles existant entre les deux premières générations de témoins directs d'une part et la dernière génération d'autre part : *Les plus jeunes, qui n'ont pas vécu les temps d'avant*[1]*, n'avaient pas d'étalon de comparaison, à part ce qu'ils avaient appris chez eux, mais ce qu'on entend est bien différent de ce qu'on voit. Moi-même, par exemple, quand j'étais gosse, j'avais plein d'exemplaires de revues françaises illustrées d'avant la Première Guerre mondiale, c'est-à-dire « depuis 1890 et quelque » et jusqu'à la guerre. Je les feuilletais sans cesse et cela m'a aidé à bien me représenter les décennies d'avant ma naissance ; je pense d'ailleurs n'avoir pas été le seul à le faire, je pense qu'il y en a eu d'autres.*

Collectivisation, prolétariat et mainmise de l'Etat sur la propriété privée[2]

Un des piliers importants de l'instauration du nouveau régime a été la nationalisation des banques et des entreprises, la confiscation de toute fortune privée et la collectivisation des terres.

L'historienne française Catherine Durandin résume ainsi la collectivisation : « Collectiviser est une manière d'installer le Parti dans le village : les activistes sont présents. La collectivisation déracine des traditions, casse des hiérarchies sociales villageoises et des liens familiaux. Elle est psychologiquement ressentie comme une violence »[3].

Le caractère socio-économique régressif de la collectivisation a été mis en évidence par les analystes. Ainsi, Catherine Verdery relève-t-elle que, suite à la collectivisation, les paysans ont été les témoins d'un changement profond et durable, le surplus de la récolte qui leur était prélevé et qui pendant les débuts du féodalisme revenait aux propriétaires fonciers, étant entièrement pris par l'Etat[4].

[1] C'est la période d'avant la Seconde Guerre mondiale.

[2] Il s'agit de toute forme de propriété privée.

[3] C. Durandin, *op.cit.*, p. 373.

[4] K. Verdery, *Transilvanian Villagers*, University of California Press, 1983, p. 34, cité par S. Tanase, *Elite si societate. Guvernarea Gheorghiu-Dej 1948-1965* (Elites et société. L'époque Gheorghiu-Dej 1948-1965), Humanitas, Bucuresti, 1998, p. 74.

Il est notoire que la collectivisation a joué un rôle anticapitaliste dans l'agriculture. Elle a détruit les acquis capitalistes du siècle précédent et les a remplacés par des pratiques féodales et semi-féodales, afin de maximiser les quantités de produits agricoles prélevées aux paysans. En effet, la période de collectivisation a donné lieu à un processus d'asservissement de type féodal de la paysannerie et par conséquent, à une augmentation sensible de son degré d'exploitation[1].

La collectivisation, lancée en 1947 et achevée en 1962, a rencontré une forte, bien que sourde, opposition de la part des paysans, raison pour laquelle son application a dû se faire « manu militari ». Stefan Oancea se rappelle : *Le 5 juillet 1950, j'étais arrêté par les communistes et condamné par le tribunal militaire à cinq ans de prison pour le délit d'instigation et action contre l'ordre public. En réalité, je n'avais fait que présenter plusieurs requêtes au nom de mes co-villageois, qui apparaissaient dans les registres agricoles comme ayant des terres plus grandes que dans la réalité, afin d'accroître le quota de céréales et autres produits agricoles qu'ils devaient fournir à l'Etat communiste. J'avais donc pris leur défense. Ils ne leur laissaient même pas suffisamment de blé pour couvrir leurs propres besoins et pour semer la nouvelle récolte. Les villageois se sont révoltés. La Securitate*[2]*, les activistes de Parti et la milice sont alors venus pour les arrêter. Les gens se sont défendus, il y a eu une révolte paysanne qui s'est soldée par une fusillade entraînant la mort de quelques villageois, puis des arrestations, des déportations, la confiscation de tous les biens et du fruit du travail accumulé pendant des dizaines d'années.*

Dans notre commune, cinquante paysans et deux enseignants ont été arrêtés et condamnés pour le délit susmentionné à une peine d'emprisonnement allant de quatre à dix ans et quarante familles ont été déportées…

En 1949, 97 % de la surface agricole totale[3] appartenait à des fermes privées, contre 3 % seulement pour l'Etat[4].

La population rurale, qui, au début de la collectivisation, équivalait à 76,5% de la population totale de la Roumanie, était dispersée sur des grandes superficies et possédait des centaines de milliers de parcelles de terre, ce qui lui assurait une autonomie financière face à l'Etat. La réforme agraire de 1921 a crée 1,4 million de fermes agricoles et celle de 1945 plus de 900 000[5].

La culture paysanne, fondée sur la religion, la tradition et la possession de la terre, s'est inévitablement retrouvée en conflit avec les buts et les valeurs du régime. Traditionnellement, les paysans se méfiaient des intentions de l'Etat et il n'était pas facile de les convaincre par des pressions économiques qui pouvaient mettre au pas d'autres catégories sociales[6].

---

[1] S. Tanase, *op.cit.,* p. 74.

[2] Il s'agit de la police politique.

[3] La superficie totale de terre agricole était de 9 751 000 ha. S. Tanase, *op.cit.,* p. 75.

[4] Gheorghe Gheorghiu-Dej, « Cuvintare la Plenara CC al PRM din 3-5 martie 1949 » (Discours devant l'assemblée plénière du CC du PRM du 3-5 mars 1949), *Articole si cuvintari* (Articles et discours), Editura pentru Literatura Politica, 1953, p. 244, cité par S. Tanase, *op.cit.,* p. 75.

[5] La structure de la propriété rurale était la suivante : 57,7 % des propriétés en dessous de cinq ha, 23 % de cinq à dix ha, 16 % de dix à cinquante ha et 3 % au-dessus de cinquante ha. G. Ionescu, *Comunismul in Romania*, Litera, 1994, p.142 et Per Ronnas, *Urbanization in Romania. A geography of Social Economic Change Since Independence,* EFI The Economic Research Institute, Stockholm School of Economics, 1984, p. 52, cité par S. Tanase, *op.cit.,* p. 75.

[6] Per Ronnas, *op.cit.,* p. 55, cité par S. Tanase, *op.cit.,* p. 75.

Le régime se voulant populaire, il essaya d'abord de « convaincre » les gens d'adhérer bénévolement à la collectivisation. Les paysans étaient ainsi appelés à mettre en commun leurs biens fonciers et à les gérer ensemble dans le cadre des coopératives agricoles de production. Des listes nominales d'adhésion étaient constituées partout dans la plaine, mais les initiatives vraiment personnelles étaient rarissimes. Mircea Nedelciu se souvient : *Je me rappelle que mon père ne sortait de la maison que pendant la nuit, pour qu'il ne se fasse pas attraper et ne soit pas obligé de signer… j'avais douze ans… parce que ça se passait à l'école même, mais aussi dans d'autres endroits du village, à la maison de la culture, à la mairie et ils affichaient chaque jour les noms de ceux qui s'étaient inscrits entre temps… nous, les gosses, nous allions regarder… on regardait et on venait rapporter à la maison « Untel ou Untel y figure également… le pauvre, l'oncle d'Untel s'est aussi inscrit »… probablement qu'avec certains on avait des liens de parenté…*

Des restrictions de toutes sortes se sont alors ensuivies et l'un des moyens employés était les pressions exercées à travers les différents membres de la famille. Mircea Nedelciu continue : *J'avais une sœur aînée, qui avait neuf ans de plus que moi ; donc lorsque j'avais douze ans et que mon père n'était pas encore inscrit à la coopérative, elle, elle était à l'université ; je pense qu'il y a eu une magouille du style… je ne sais pas, mais elle a été envoyée pendant une année en production (comme on disait). Dans l'intervalle, mon père s'est lui aussi inscrit, parce qu'il n'avait plus le choix, et l'année suivante elle a pu retourner à l'université. Elle a ainsi étudié l'anglais avec une petite interruption…*

Mais, je me souviens de la discussion que nous avons eue quand elle est rentrée à la maison pour raconter ce qui lui était arrivé… Au début, mon père l'a soupçonnée, en lui disant « Tu as probablement fait quelque chose, pour qu'ils t'envoient… ». Et elle rétorquait : « Mais non, je n'ai rien fait, il faut que tu me croies… ». Je ne sais pas s'il l'a crue ou pas à ce moment-là, mais par la suite, il s'est rendu compte que la raison pour laquelle ma sœur avait été renvoyée de l'université n'était pas ce qu'elle avait fait, mais plutôt ce que lui n'avait pas fait…

En sus de la réforme monétaire, qui dépouillait la paysannerie de la plus grande partie de ses économies, d'autres mesures furent prises en février-mars 1952[1] afin de contraindre à l'adhésion forcée aux coopératives des dizaines de milliers de paysans endettés : la publication d'un certain nombre de décrets imposant des livraisons obligatoires accrues à l'Etat, des assurances obligatoires assorties de versements immédiatement exigibles pour les six premiers mois et des taxes sur les bâtiments agricoles.

Le témoignage reste ancré dans l'histoire familiale et son poids traverse les générations. Anca Nitulescu se souvient : *Ma mère racontait toujours, et ça c'est vraiment un épisode très triste, que le percepteur prenait ma grand-mère de force et lui tapait la tête contre le mur, afin qu'elle paie les taxes. Et comme elle n'avait pas d'argent, il prenait quelque chose dans la maison et disait : « Alors voilà, je te prends cela ! » et il enlevait une tenture du mur ou il prenait… ce qu'il trouvait, un tapis de la maison, en disant : « Regarde, ça c'est un objet de valeur, tu me donnes ça et… ».*

Donc, ils ont vécu… les filles étaient encore des enfants, mais je pense surtout à ma grand-mère… Une personne qui avait quand même été au lycée (à l'époque, pas

[1] Voir F. Fejtö, *op.cit.*, p. 277.

toutes les filles étudiaient), qui était respectée dans le village et qui, étant veuve, se faisait traiter de cette façon…

Et bien entendu, ma mère avait assisté à tout cela…

Au bout de quinze ans, la collectivisation s'appliquait à tout le pays ; mais qui en étaient les bénéficiaires ? Mircea Nedelciu nous donne sa réponse : *Fundulea est une zone de terre fertile et le CAP*[1] *a été constitué dans les années cinquante et quelque, je ne me souviens plus exactement de la date, uniquement par des Tziganes et par des « ultimele scursuri ale satului »*[2]*, les autres villageois travailleurs et appliqués ne s'étant inscrits qu'au dernier moment, quand ils n'ont plus pu faire autrement. La collectivisation s'est donc achevée en 1962 aussi bien pour l'ensemble du pays que pour Fundulea.*

De toutes manières, ceux qui représentaient la partie adverse, si je peux l'exprimer ainsi, étaient d'habitude des gens amenés d'ailleurs, qui ne faisaient pas partie du village, ou si c'était le cas, qui n'avaient jamais été respectés par personne pour ce qu'ils avaient fait… Autrement dit, pendant les dix premières années, de 1950 à 1960 environ, seuls les « scursurile satului »[3] *entraient au Parti communiste, vous comprenez… Evidemment, par la suite, ces gens s'emparaient du pouvoir et se vengeaient contre les autres, ils étaient plus agressifs… et je pense qu'ils étaient exprès infiltrés parmi les autres, afin qu'ils les agressent en usant de leur pouvoir. Il y avait à Fundulea une zone où vivaient des Tziganes sédentarisés, c'est-à-dire amenés par l'Etat et établis là-bas ; ils avaient reçu des terres publiques et le droit de construire leur maison dessus. D'habitude, ils recevaient des terres dites publiques (« terenuri virane »), mais parfois un tel terrain appartenait en fait à quelqu'un qui se faisait alors exproprier pour que la famille tzigane puisse en bénéficier et y construire sa maison. C'étaient donc des Tziganes nomades (« ursari ») qui s'étaient stabilisés. Eh bien, ces gens-là ont été automatiquement inscrits dans le collectif, puisque de toute façon ils n'avaient pas de terres à eux… puis accueillis au sein du Parti et ainsi de suite et incités à agresser les autres.*

Dans la présentation officielle, unilatérale et exclusive de l'achèvement du processus, la collectivisation apparaissait comme « un succès » du régime de démocratie populaire, « une victoire » de la nouvelle mentalité face à celle, rétrograde, de l'ancien régime et un phénomène réussi grâce « à la libre volonté des paysans de toutes les régions du pays ». Le langage de la presse officielle de l'époque allait préserver cette version taboue des faits jusqu'en décembre 1989.

En réalité, même si la collectivisation réunissait effectivement la grande majorité des terres agricoles, elle n'est pas parvenue à s'imposer partout. Anca Nitulescu se souvient : *Mon père était né dans une famille de prêtres… Il a vécu dans une région dont je te disais qu'elle n'avait jamais été collectivisée. C'était un village de gens aisés, qui l'avaient été depuis toujours et pour lesquels les principes du communisme n'ont jamais pu être acceptables. Te rappelles-tu qu'on nous disait que seuls les pauvres, les*

[1] Coopérative Agricole de Production. C'est le nom des associations initiées par l'Etat, afin de réunir par la force les terres enlevées aux paysans.

[2] Dans une traduction ad-litteram du texte roumain *les ordures du village*. Appréciation péjorative à l'adresse des personnes sur lesquelles on ne pouvait pas compter, dans le sens des voyous, des vagabonds.

[3] *Ibid*.

prolétaires étaient crédibles de par leur seule origine[1] *(« ca erau de origine sanatoasa ») !*

En ce que le Parti décidait, aucune alternative n'était possible, toute opposition étant sanctionnée. Pourtant, malgré le cadre médiatique (la presse) et l'enseignement standardisé par la censure, la transmission allait par la suite se faire, de manière informelle, dans la famille, d'une génération à l'autre. Anca Nitulescu raconte : *Quant à moi, franchement, je me rappelle que ce que j'entendais à l'école ne me paraissait pas du tout injuste ; le fait que le prolétariat, donc les pauvres devaient être privilégiés. Alors, j'avais demandé à mon père : « Mais les gens pauvres, ceux qui n'ont pas eu la chance d'avoir davantage dans la vie et qui sont restés pauvres, n'ont-ils pas le droit de se faire aider, de suivre l'école… ? ».*

Alors, il m'a répondu : « Oui, je suis d'accord et je pense que c'est bien que tous aient des chances de réussite égales, seulement là-bas, dans le village où j'ai vécu, il n'y avait pas des gens bosseurs pauvres. Cette histoire de pauvreté villageoise… ».

Là-bas, dans sa région, les pauvres étaient relativement peu nombreux et ceux qui en faisaient malgré tout partie, étaient tous connus pour être des gens sans foi ni loi. On savait pourquoi ils étaient pauvres, on voyait qu'ils étaient oisifs et qu'ils buvaient jusqu'à ce qu'ils en arrivent à tout vendre et à ne plus rien avoir. En général, c'était ça la réalité ! ».

Cette transmission orale d'une génération à l'autre et le contenu même des messages ainsi transmis allaient marquer la conscience des nouvelles générations beaucoup plus vite et plus profondément que les autorités ne l'attendaient. Anca Nitulescu conclut : *En résumé, un bosseur ou une personne honnête n'était jamais pauvre. Les pauvres et les prolétaires tant loués n'étaient que des ivrognes et des dépravés.*

La conclusion de la narratrice exige quelques explications. Il est évident que les gens pauvres ou « prolétaires » n'étaient pas tous des ivrognes ou des « dépravés », tout comme les membres des classes sociales aisées n'étaient pas tous des gens irréprochables et travailleurs. Assimiler une catégorie sociale entière, en l'occurrence le « prolétariat » à des qualificatifs aussi péjoratifs que « dépravé » et « ivrogne » serait sans doute une absurdité en soi si l'on prenait le texte à la lettre ou si l'on ne tenait pas compte du sens voulu par cette généralisation utilisée. Pour le lecteur roumain, ou autre, qui a vécu le régime, le constat de la narratrice peut passer pour un lieu commun, car ce lecteur détient en quelque sorte le code permettant de déchiffrer cette réalité difficilement restituable, alors que pour un lecteur peu familier de ce type de langage[2], il est difficile de faire le lien entre une terminologie et un raisonnement d'une part et une réalité vécue, mais révolue, d'autre part.

En généralisant la définition du prolétariat, le régime a attribué des vertus hypothétiques à toute personne considérée comme faisant partie de cette catégorie

[1] Un des critères ségrégationnistes utilisés pour différencier les gens reposait sur l'origine sociale de leurs parents. Il ne s'agissait donc aucunement d'une « discrimination positive », il suffisait que ces derniers soient pauvres, donc prolétaires, pour que leurs enfants gagnent sans autre une crédibilité sociale. Le syntagme roumain *origine sanatoasa* fait partie de la panoplie lexicale spécifique de ce monde révolu.

[2] Il s'agit de la « langue de bois » qui véhiculait souvent la terminologie de « prolétaire » ou de « origine sanatoasa » (origine saine). Voir à ce sujet l'ouvrage de F. Thom *La langue de bois*, Paris, Julliard, 1987.

sociale. Le contraire était aussi valable[1]. Le prolétaire, petit frère de « l'homme nouveau » s'était installé au centre de l'attention, exemple à suivre, personnalité sans faille, repère et critère d'évaluation. Son intérieurité était un immense vide alimentant la falsification et l'hypocrisie du temps. Son extérieur rayonnant des vertus imaginaires sous le célèbre slogan « prolétaires de tous les pays, réunissez-vous ! ». La démocratie populaire a imposé des modèles qui n'appartenaient pas forcément à ceux pour lesquels ils avaient été conçus. Un monde aussi irréel qu'absurde, à connotations kafkaïennes, se construisait, créant paradoxalement l'image idéale de la justice sociale et du bonheur terrestre.

Restituant la discussion avec son père, Anca Nitulescu répond à cette généralisation officielle et générique du prolétariat, que nous avons tous eu l'obligation d'apprendre par cœur (sans en discuter !) à l'école. Dans sa conclusion, il s'agit donc aussi d'une sorte de réponse tardive à l'omnipotence sociale de la typologie impersonnelle du « prolétaire » et sans doute d'un besoin de remplir l'espace d'interdits d'autrefois par des exemples, cette fois-ci concrets, du type de celui de son père.

La nouvelle mentalité assimilait la propriété privée à l'injustice sociale, aussi les propriétaires n'en étaient-ils pas seulement dépossédés, mais étaient-ils également stigmatisés, avec des répercussions qui s'avéraient parfois même contraignantes pour leurs enfants. Les souvenirs d'Aurel Romila sont parlants : *Le temps des changements commençait déjà et mes parents voulurent me sauver, d'une certaine façon… en m'inscrivant à l'école loin de la maison (…).*

Mon père souffrait d'une maladie cardiaque et la guerre l'a achevé. Mais, il a laissé à ma mère une propriété privée qu'elle devait administrer dans un monde où la propriété privée était devenue un vice et un malheur. Ma mère a donc très vite fait l'objet d'attaques et s'est transformée en proie… Heureusement qu'il y avait ma sœur pour la soutenir, car moi j'étais déjà devenu relativement indépendant. Pauvre, mais indépendant, ici à Bucarest.

Anca Nitulescu se rappelle également : *Mon grand-père du côté de ma mère, donc son père, a été officier. Peu gradé, mais il avait quand même sa maison et son domaine à la campagne. Après l'arrivée du communisme, il a été automatiquement considéré comme un khiabour*[2]*.*

Mes parents ne pensaient donc pas que ceux qui possédaient maison et fortune étaient nécessairement des méchants, car ils savaient qu'ils avaient généralement dû travailler pour les avoir. Il est vrai qu'une grande partie d'entre eux avaient hérité leur fortune, mais… disons que de toute façon, par la suite, il fallait la travailler, sinon tu la perdais…

De plus, il y avait des gens qui avaient souffert à cause de l'arrivée du communisme…

Ma mère avait une sœur, elle venait d'une famille… elles étaient deux filles habitant avec leurs parents. Mon grand-père avait été officier et avait participé à la Seconde Guerre mondiale… Après la guerre… je n'ai jamais compris ce qui s'est exactement passé, ma mère pourrait le dire plus précisément… il semble que pendant les

[1] Quiconque n'était pas prolétaire devenait susceptible d'incarner le pire : l'exploiteur, l'ennemi de la classe et du peuple, le traître, l'espion de l'impérialisme occidental, etc. Ce genre de personne était habituellement soumis à des peines allant d'années d'emprisonnement à l'exclusion sociale d'elle-même et de toute sa famille.

[2] Ici, dans le sens de personne aisée, proche du sens du « koulak » en Union Soviétique.

combats, il avait contracté une maladie et qu'après il soit revenu de la guerre avec certains complications… puis, après la guerre, il est mort à la maison. Je me souviens de ma grand-mère que pendant ce temps-là, il a néanmoins été jugé.

Quand le tribunal a rendu le verdict, il a été condamné… tu sais comment c'était… en tant qu' « ennemi du peuple » et devait être emprisonné. Mais, au moment où la décision du tribunal est arrivée à la maison, il était déjà mort.

Pour elles, c'était donc une situation… comment dirais-je… ma grand-mère se retrouvait veuve avec deux filles. Par la suite, j'ai compris qu'elles avaient vécu dans la misère, parce qu'en tant que khiabour, elle s'est fait confisquer toute sa fortune et a été obligée de travailler à la coopérative. Elle avait une formation, car elle avait fini le lycée commercial à Braila. Après son mariage avec mon grand-père, enfin… tu sais comment c'était dans ces familles… si l'homme ramenait suffisamment d'argent à la maison, la femme ne devait pas travailler, il était préférable qu'elle reste à la maison pour s'occuper des enfants et de leur éducation, de la maison, des domestiques… ils n'étaient pas nombreux, mais quand même… donc, il était préférable que pendant le temps où le mari était pris par son travail, elle s'occupe de tout.

Aussi ma grand-mère n'a-t-elle pas travaillé et au moment où mon grand-père est mort et où elle a perdu ses terres (elle avait pratiquement tout perdu, à part la maison où elle habitait), elle s'est retrouvée sans aucun moyen de subsistance. Alors, il a fallu qu'elle aille… elle s'est fait embaucher comme comptable à la CAP, car elle avait la formation nécessaire. Elle a donc travaillé là-bas et, en plus, elle travaillait aussi la terre, probablement parce qu'elle y était obligée… tu sais comment c'était, les terres étaient mises en commun et tout le monde les travaillait, savoir à qui avait appartenu la terre n'importait plus.

Souvent, la précarité caractérisait l'état des gens à qui on avait tout pris. Alexandru Paleologu s'en souvient : *Tout au début, durant la première partie de l'époque communiste, je m'en sortais en vendant des objets de la maison. J'avais beaucoup de choses, ma mère avait des superbes tapis hérités de mon arrière-grand-père, de l'argenterie, ce genre de choses… Une superbe montre en or à quatre cadrans héritée de mon arrière-grand-père… vendue aussi. Et j'ai encore eu de l'argent, un revenu foncier, aussi longtemps qu'il m'est resté les derniers cinquante hectares de terre, soit jusqu'à la nationalisation de quarante-neuf.*

Les situations étaient à chaque fois différentes, mais la haine contre la propriété privée trouvait sa justification dans la lutte de classe qui imprégnait les mentalités. Elisabeta Nicolescu se rappelle : *Sais-tu ce qui est arrivé à ma tante ? Elle avait épousé un type très riche, qui avait une grosse fortune immobilière, son père était aussi je ne sais plus quoi… Donc, lorsqu'ils étaient jeunes mariés, ils habitaient dans un immense immeuble, ils avaient des appartements… Et bien, ce type, à cause de sa propriété privée (heureusement qu'il n'avait pas fait de la politique !) a reçu un domicile obligatoire. Ils se sont alors tous fait licencier de partout, on leur a pris toutes les maisons, confisqué toutes les propriétés, toute leur fortune, tout, tout, tout… ils étaient complètement ruinés.*

Toute ma famille était ruinée, tombée dans l'indigence, ils n'avaient pas de quoi manger, pas de travail … En revanche, ils avaient encore gardé des vases, quelques services en porcelaine, en cristal, des petites assiettes et je ne sais pas quoi… et ils en vendaient chaque mois.

(…) Bien plus tard, ils ont reçu un appartement de deux pièces dans l'immeuble du Conseil Communal.

Anéantissement de la grande bourgeoisie et de la paysannerie

Un des objectifs à long terme visé par la dictature prolétarienne était la suppression de toutes les classes sociales de l'ancien régime et la création d'une seule classe, homogène, définie par le syntagme « les travailleurs des villages et des villes » (oamenii muncii de la sate si orase). La stratégie utilisée pour atteindre cet objectif différait toutefois en fonction de la classe sociale visée. Ainsi, la paysannerie et la grande bourgeoisie allaient-elles subir le même sort, soit l'anéantissement. Alexandru Paleologu le montre : *L'agression était donc dirigée contre toute la société, mais plus particulièrement contre la grande bourgeoisie foncière, « burghezo-mosierimea », comme on l'appelait. Je n'aime pas cette formule, mais elle n'est pas incorrecte. Elle est correcte, même ; en effet, il y avait ce monde-là, la grande bourgeoisie foncière (un peu comme la « monstrueuse coalition ») et la paysannerie, représentée en majeure partie par les khiabours, la vraie paysannerie. Et qu'est-ce qui s'est passé avec les paysans ? Moi, j'en ai été témoin, je l'ai vu, car j'étais caché à Cîmpulung, dans une région proche de Nucsoara et j'ai assisté à ce qui s'est passé là-bas. Je connaissais bien la paysannerie roumaine de Valachie, de Moldavie puis, un peu plus tard, d'Ardeal, car j'y ai fait mon service militaire. Eh bien, il y a eu une véritable agression contre la paysannerie et contre la grande bourgeoisie foncière, qui ont été littéralement décimées…*

Les paysans et les boyards[1] *ont fait l'objet d'une élimination systématique. Les paysans ont été assassinés et aujourd'hui nous n'avons plus la paysannerie d'autrefois. Il en est reste quelques réserves dans les régions qui n'avaient pas été collectivisées ou quelques vieilles femmes à la campagne, mais c'est tout…*

Dans la littérature d'après 1990, les analystes et les historiens confirment le phénomène : « D'autre part, la paysannerie a presque disparu en tant que telle, si l'on définit le paysan dans son rapport – matériel et sentimental – avec la terre. La collectivisation l'a transformé en prolétaire agricole »[2].

La collectivisation s'accompagnait de mutations démographiques profondes. Une fois dépossédée de ses terres, une bonne partie de la paysannerie était contrainte d'aller travailler dans le milieu industriel urbain pour survivre. Cela allait avoir des conséquences sévères. Alexandru Paleologu s'en souvient : *Les autres, qui faisaient la navette entre la ville et la campagne, n'étaient ni des paysans, ni des citadins. Il ne leur restait plus rien du temps d'avant, ils avaient perdu leur civilisation rurale, qui était fine et bien articulée… par exemple, il n'existait aucun paysan n'ayant pas de goût artistique ; il y avait des paysans pauvres ou très pauvres, mais aucun de mauvais goût.*

Le lien avec le présent revient souvent chez les narrateurs. Pour Alexandru Paleologu les interprétations ou les constats se font naturellement : *Tandis que maintenant, le mauvais goût a envahi ce monde autrefois rural. Et il y a eu des profondes mutations.*

Le caractère lamentable de notre classe politique actuelle provient du fait qu'il n'y a plus de gens riches qui puissent faire de la politique en s'offrant le luxe de le faire,

[1] Propriétaires de terrains agricoles qui constituaient la grande bourgeoisie foncière. Le boyard avait un titre de noblesse et faisait partie de l'aristocratie (au sens byzantin du terme).

[2] L. Boia, *România tara de frontiera a Europei* (Roumanie pays de frontière de l'Europe), Bucuresti, Humanitas, 2002, p. 100.

d'y investir de l'argent, il ne reste plus que des gens qui veulent s'enrichir par la politique.

Bien sûr qu'il y en a certains, avant la guerre (la Seconde Guerre mondiale), qui se sont enrichis par la politique, mais ce n'était pas ceux-là qui prédominaient. Il y avait des gens qui faisaient de la politique parce qu'ils avaient les moyens de le faire.

Maintenant, on fait de la politique pour chercher à s'emparer de quelque chose. En plus, il y a une soif visible, une avidité énorme, un manque de formation morale et intellectuelle criant de la part d'une classe gouvernante, des aspects qu'on voit à présent… Moi, je regarde ici, il n'y a pas… Dans le parlement, il y a quelques personnes qui sont bien, en général les Hongrois sont les meilleurs, car ils ont intérêt à bien se présenter, à donner une bonne image. Nous, on s'en fout…il y a Untel ou Untel, une sorte de m….

Le constat du monde révolu d'autrefois établit également un lien avec le présent. Alexandru Paleologu continue : *Parce qu'aujourd'hui, on ne retrouve plus ses membres*[1]*, ses héritiers (car ils sont tous morts), des gens à qui on peut faire appel pour constituer des équipes pour gouverner. Il y a peut-être une, deux, cinq, six… huit personnes, si on les rassemble toutes de partout, mais il est impossible de ne gouverner qu'avec elles !*

Abaissement et humiliation de la petite bourgeoisie

Avec son envergure de narrateur octogénaire, Alexandru Paleologu, qui a lui-même vécu l'ancien et le nouveau régime, évoque l'image du monde d'avant guerre. Sa perception de la petite bourgeoisie roumaine d'entre les deux guerres demeure significative : *Quant à la petite bourgeoisie, la seule classe sociale qui était restée intacte et par ailleurs, la seule classe sociale réellement de chez nous, à une époque où tout le monde était devenu « petit bourgeois » : les paysans, de même que les boyards étaient devenus des « petits bourgeois »… C'était ça la petite bourgeoisie ! Et c'était très bien, car il y avait une société sans différences flagrantes, où les gens vivaient chacun selon ses propres dotations personnelles, selon la formation qu'il avait été capable d'acquérir. Donc, de ce point de vue, l'effet révolutionnaire au plan social (celui-ci, pas celui proclamé par les bolcheviques) a probablement donné des résultats intéressants et productifs à travers le temps.*

Pour définir la petite bourgeoisie roumaine Alexandru Paleologu l'accompagne de la description du niveau de vie de l'un de ses membres: *La petite bourgeoisie, c'est-à-dire les fonctionnaires, les professeurs, les commerçants ont dû renoncer au prestige social qu'ils avaient de par leur travail. Être professeur de lycée impliquait une situation non seulement honorable, mais aussi confortable. Un professeur de lycée… sa femme ne travaillait pas, elle restait à la maison, à moins qu'elle ne soit aussi professeur (dans ce cas, elle travaillait par ambition, car elle avait un métier auquel elle s'était préparée). Il bénéficiait d'un congé de quatre mois par an et ils voyageaient à l'étranger. D'habitude, ils avaient une maison ou un domicile confortable, avec du personnel de service. C'est à ce niveau-là que vivaient les professeurs de lycée. Il y en avait, bien entendu, d'autres beaucoup mieux placés, mais eux, ils menaient une vie libre, élégante, distinguée et digne.*

[1] Le narrateur se réfère à l'élite sociale ancienne.

Le portrait de la vie d'avant-guerre que le narrateur nous présente ci-dessus exige un commentaire. Il est vrai que, bien qu'Alexandru Paleologu ait vécu les deux régimes[1] et que cette perspective lui confère la crédibilité et le crédit moral nécessaires pour en faire une comparaison, son évaluation demeure subjective par défaut et risque en plus de paraître illusoire. En même temps, ce qui est implicite chez le narrateur, mais qui reste difficilement saisissable pour le lecteur, est une appréciation liée à la qualité de vie dans les deux régimes ; il s'agit de la peur, vecteur quasi-constant qui a accompagné ceux qui ont vécu dans le régime de démocratie populaire. En tant que sentiment réel ou simple fantasme alimenté par les autorités, la peur s'est transformée en un élément essentiel de la vie sous le communisme[2]. De ce point de vue, la société roumaine de l'entre-deux-guerres, malgré tous les inconvénients et les injustices qu'elle pouvait comporter, s'avérait d'une qualité nettement supérieure à la surveillance continue et à l'égalitarisme trompeur de celle qui allait suivre. C'est cet aspect qui ôte tout caractère illusoire à l'appréciation et qui nous paraît déterminant dans la comparaison des deux mondes faite par le narrateur ; c'est sur lui que repose en bonne partie la légitimité du récit.

Alors que le narrateur survole les décennies suivantes, il devient quasiment impossible de reconnaître le métier exercé avant l'arrivée du communisme. Ayant vécu dans les deux mondes, Alexandru Paleologu témoigne : *La petite bourgeoisie n'a pas été éliminée, mais plutôt détériorée, minée, soumise à des contraintes dégradantes. Elle a été humiliée, utilisée dans les campagnes pour faire les récoltes, ramasser du papier, des bouteilles en verre, toutes sortes d'actions de ce genre…*

Une large palette de métiers (chercheurs, ingénieurs, économistes, professeurs de lycée et d'université, étudiants, élèves, ouvriers industriels) devait aller, pendant la campagne agricole, dans les domaines cultivés pour y ramasser la récolte ou était appelée à répondre à des demandes « patriotiques » qui paraissent aujourd'hui aussi surprenantes qu'inutiles. Ainsi, mes propres souvenirs des années de lycée contiennent-ils des situations courantes pendant la décennie soixante-dix : *Subitement, il nous fallait tout arrêter et au lieu de suivre les heures de cours, nous devions sortir, toute la classe, pour balayer une partie de la rue qui nous revenait… Bref, on s'occupait de la voirie… Je me souviens de notre professeur de mathématiques qui nous accompagnait… elle n'était plus à l'âge de ses débuts… elle avait vingt-cinq ans de pratique pédagogique et était arrivée au summum de sa formation d'enseignante… Mais, plus rien de cela ne comptait…*

La brutalité de l'image est voulue, car c'est la réalité d'une vie quotidienne vécue à cette époque-là qui rend le témoignage crédible. Par la suite, dans les années quatre-vingts, époque où je n'étais plus ni élève ni étudiant, la situation est demeurée inchangée : *Je faisais ma première année de stage en économie (sur trois obligatoires) à Oltenitza… Comme j'avais commencé mon activité en octobre, je me souviens avoir vu mes collègues du bureau et du département se rendre sur les terres agricoles, à quelques kilomètres de l'entreprise pour y récolter les patates et le maïs… Nous étions tous obligés d'y aller, car il fallait émarger là-bas, sur place. Et il fallait qu'on y aille tous, en commençant par l'ingénieur et le comptable en chef et jusqu'au dernier des employés de l'entreprise… Toute activité cessante on allait dehors pour participer aux travaux agricoles…*

[1] Le régime démocratique de l'entre-deux-guerres et le régime communiste qui a suivi.
[2] Pour des détails sur ce sujet, voir le sous-chapitre *Un nouveau type de régime.*

Epurations professionnelles

La mise en place de la nouvelle société s'accompagnait, pour toute personne bénéficiant d'une formation et d'une pratique professionnelles dans l'ancien régime et refusant de faire allégeance au nouveau régime, d'exclusions professionnelles sévères dans le domaine du journalisme ou du droit. Ainsi, Alexandru Paleologu se souvient-il : *Tous les hommes de ma famille étaient des magistrats ou des avocats : mon père, mon grand-père et jusqu'à mon arrière-arrière-grand-père. Bref, du premier ancêtre dont je me souvienne jusqu'à moi-même, tous étaient des professionnels du droit, des juristes. Quant à moi, j'étais intéressé par la diplomatie pour des raisons futiles (…). C'est pour ça que je n'avais pas voulu pratiquer le droit en qualité d'avocat. D'un côté, c'est bien de ne pas l'avoir fait, car en 1948 tous les avocats ont été chassés du barreau. Seuls y sont restés ceux qui étaient communistes ou je ne sais plus quoi…*

L'enseignement à tous les degrés était également visé. Stefan Oancea se rappelle : *J'ai terminé l'Ecole normale en 1947, c'est-à-dire avant la réforme de l'enseignement initiée par le régime communiste, après l'abdication forcée du roi Michel le 30 décembre 1947. Je ne suis donc resté dans l'enseignement que trois ans, jusqu'au 5 juillet 1950, quand j'ai été arrêté par les communistes et condamné par le tribunal militaire à cinq ans de prison pour le délit d'instigation publique et actions hostiles contre l'Etat populaire. En réalité, je n'avais fait qu'écrire plusieurs requêtes à la place de mes co-villageois, qui avaient injustement étaient inscrits dans les registres agricoles comme étant propriétaires de surfaces agricoles plus grandes que ce qu'ils possédaient en réalité, afin qu'ils soient contraints de donner plus des quotas de céréales et d'autres produits agricoles à l'Etat. Donc, j'avais pris leur défense.*

Après, à ma sortie de prison, j'ai eu l'interdiction d'exercer ma profession pendant cinq ans. Je n'avais donc plus le droit de faire de l'enseignement, sauf si je passais l'examen de marxisme-léninisme. J'ai préféré le chantier à la pédagogie de Makarenko. J'y ai travaillé comme terrassier, ouvrier en bétonnage pour les systèmes d'irrigation, puis soudeur-monteur en construction pendant trente-six ans.

Une attitude jugée hostile à l'égard du régime pouvait avoir des répercussions immédiates, comme par exemple la mise en retraite anticipée. Dans son journal, publié après la chute du communisme, Alice Voinescu[1] notait :

22 vers 23 janvier 1948. Je ne peux pas dormir. Malgré ma bonne conscience, il semble que ma tension ait augmenté quand j'ai entendu la nouvelle de ma destitution, de celle de Jora, de Maximilian et de cinq autres professeurs. Pour ce qui me concerne, je pense qu'ils me guettaient depuis longtemps, maintenant ils ont trouvé le prétexte de la discussion publique, le jour de la fête de la République.

29 janvier 1948. Je n'ai plus écrit, j'étais malade, spasmes artériels. Je les explique par l'énervement consécutif à ma destitution. J'ai toujours la conscience tranquille, c'est probablement l'organisme qui s'est troublé. J'ai continué à enseigner avec une envie terrible, comme si c'était la dernière fois. La classe est attentive, elle semble émue et chaleureuse. Ils ont tenté de protester, mais je leur ai demandé d'y renoncer pour ne pas envenimer la situation. J'ai l'impression que tout s'évanouit en

[1] Professeur d'esthétique et d'histoire dramatique au Conservatoire de Bucarest, Alice Voinescu prend publiquement position contre l'abdication forcée du roi, en déclarant : « *Un pays qui renie son passé, n'a pas d'avenir !* ». Suite à cette déclaration, elle est mise à la retraite anticipée, conformément au Décret du 14 février 1948 et remplacée par le poète Marcel Breslasu, activiste communiste.

fumée et que, par ailleurs, ce n'est pas moi qui suis la cible, mais le Conservatoire lui-même qui est attaqué de plein fouet et d'une manière abjecte par ceux qui veulent le remplacer.

7 février 1948. Depuis l'attaque de la « Rampa » et de la « Flacara[1] *», les émotions se succèdent, en alternance. Dimanche, preuves touchantes d'amour de ma classe. Deux d'entre eux me guettaient dans la rue avec des fleurs, d'autres ont sauté du fiacre pour me parler. (…) J'attends, j'attends à chaque moment l'arrivée de la libération. Arriverai-je à la vivre ?*

14 février 1948. Aujourd'hui, le décret de ma destitution a enfin été publié dans les journaux. Je le ressens comme un soulagement après le conflit de ce matin. Je regrette de m'être laissée emporter, de m'être énervée contre ces imbéciles de délateurs menteurs, qui n'ont même pas eu le courage de signer. Je jette un regard sur ces dernières semaines ; elles n'ont été qu'une longue bataille[2].

Les procès publics de « démasquement »[3]

Le communisme a utilisé la peur[4] comme un moyen extrêmement efficace pour manipuler les masses et s'assurer l'obédience de tous. Les milieux intellectuels étaient particulièrement visés, car c'était là que la légitimité du régime pouvait le plus facilement être remise en question. Après les années cinquante-six, et les évènements survenus en Hongrie[5], le régime voulait montrer sa fidélité à l'égard de Moscou.

C'est alors que, sur le modèle soviétique, commencèrent des simulacres de procès publics, où l'épouvantail du « démasquement » était utilisé pour faire peur à l'auditoire. Ainsi, le metteur en scène Sorana Coroama Stanca se rappelle-t-elle :

Le dégel a commencé après la mort de Staline et a pris fin… en fait, nous étions naïfs. Nous avions la sensation qu'il se poursuivait. En réalité, après les évènements de cinquante-six en Hongrie, une première étape de restrictions avait déjà commencé, avec la chasse de ceux qui y étaient directement impliqués. En apparence, nous (metteurs en scène, acteurs), nous n'avions pas été touchés. Nous avions encore l'impression d'être libres, nous mettions en scène des auteurs américains, nous étions heureux. Des premières de gala avaient encore lieu, suivies par des discussions fulminantes à Capsa. Nous avons eu l'impression que la détente avait continué jusqu'en cinquante-huit, mais

[1] Les revues « Rampa » et « Flacara » ont violemment attaqué Alice Voinescu, suite à son attitude face à la destitution du roi.

[2] A. Voinescu, *Jurnal*, Bucuresti, Albatros, 1997, pp. 510-513.

[3] Ce syntagme, utilisé dans la terminologie officielle de l'époque, définissait le processus d'obtention de renseignements concernant la vie privée des personnes jugées par un « jury populaire » à l'aide de la torture ou de la pression psychologique, telle que la narratrice le raconte dans ce qui suit. « Le démasquement » constituait également l'une des étapes du lavage de cerveau, qui avait lieu toujours sous la torture. Cet aspect est détaillé dans l'ouvrage de V. Ierunca, *Pitesti, laboratoire concentrationnaire (1949-1952)*, Paris, Editions Michalon, 1996.

[4] Voir les sous-chapitres *Un nouveau typre de régime* et *La peur.*

[5] En octobre 1956 éclate la Révolution hongroise, premier mouvement d'envergure du monde communiste à avoir des échos dans tous les pays occupés par l'Union Soviétique. L'armée rouge envahit Budapest, mettant fin au mouvement insurrectionnel, et installe un gouvernement fidèle dirigé par Yanos Kadar. Deux ans plus tard, en 1958, Imre Nagy, le Président du Conseil réformateur hongrois, est exécuté par les Soviétiques. La Roumanie s'aligne aux côtés de Moscou et le régime de Bucarest ne tarde pas à durcir le contrôle des intellectuels.

au fond, ils avaient commencé à serrer la vis depuis cinquante-sept déjà, sans que nous nous en apercevions. Nous étions restés dans une douce illusion.

C'est à ce moment-là que les procès ont commencé. Ils ne se tenaient pas forcément dans les salles des tribunaux, mais à l'Opéra, à la Faculté de droit… Devant qui ? Devant nous, les intellectuels, afin de semer la peur.

Je n'oublierai jamais quand ils nous ont exclus du théâtre… Ce jour-là, j'avais des répétitions à l'actuel « Teatru Mic », rue C. Mille. Un bus est venu et Chiril Economu, le directeur du théâtre, nous a dit : « Arrêtez les répétitions et toutes autres activités et montez tous dans le bus, car nous sommes convoqués à l'Opéra ». Mais, pourquoi ? Aucune explication. Nous sommes tous montés dans le bus et ils nous ont amenés à la Faculté de droit, à côté de l'Opéra. On se faisait tous du souci, car le procès d'Andricu (auquel je n'avais pas assisté) avait déjà eu lieu. Il arrivait sans cesse des bus pleins des gens du milieu de l'art et de la culture. Je pense qu'ils n'avaient pas seulement fait venir tous ceux qui étaient à Bucarest à ce moment-là, mais aussi des gens de la province. Ils ont parqué le bus et nous sommes tous entrés dans le bâtiment. En haut, sur le palier de l'étage, il y avait un superbe buffet. Nous étions invités : nourriture, boissons, tout était gratuit. Ils nous attendaient avec le repas, ce qui voulait dire que ça allait durer longtemps. C'était suspect. Pour une simple réunion, ils n'auraient jamais préparé un buffet. A la vue de l'immense foule composée de membres de notre milieu, de tous les intellectuels rassemblés là-bas, nous avons commencé à nous inquiéter. Personne ne savait pourquoi nous étions là, de quoi il s'agissait, de quelle réunion. La chose bizarre qui nous a alarmés, c'est que nous avons vu des visages qui ne faisaient pas partie des nôtres et qui se dirigeaient vers la galerie supérieure. Ce qui est intéressant, c'est que bien je n'en aie pas vu beaucoup, je les ai remarqués. Après coup, nous nous sommes rendu compte que, avant notre arrivée, la galerie là-haut était déjà pleine de monde. Mais ça, nous ne l'avons su que par la suite. Le maître de cérémonie était Pana (Gheorghe, activiste du Comité Central du PMR). Quand nous avons vu Pana, notre inquiétude a encore augmenté. Il était connu pour être un dur. Pourquoi était-il là-bas ? Il avait l'air très agité. Quelqu'un nous a dit : « Il y a un buffet, mais il ne reste plus beaucoup de temps ! ». Il nous demandait d'entrer dans la salle – il n'y avait personne au buffet. Nous, on était tous au rez-de-chaussée et quand on regardait en haut, on voyait que c'était bourré de monde qui, de manière évidente, ne faisait pas partie de notre milieu. Il y avait des soi-disant ouvriers, et d'après leur façon de réagir, ils ressemblaient comme deux gouttes d'eau à ces mineurs qui n'étaient pas des mineurs, en 1990[1].

Nous sommes tous entrés dans la salle et… les portes se sont refermées derrière nous. Plus personne ne pouvait sortir. La salle était pleine de gens appartenant au monde du théâtre, du cinéma, de la presse et de l'édition. Je me demandais combien de temps nous allions y rester et pourquoi, de quelle sorte de séance il s'agissait et pourquoi ils avaient fermé les portes.

Et ça a commencé. Le rideau s'est levé comme dans un spectacle. Subitement, j'ai eu devant moi l'image suivante : sur la scène il y avait le professeur Marius Nasta et Madame Nasta, Militza Patrascu, Dora Massini. Eux, je les connaissais personnellement. Il y en avait d'autres, mais je ne me rappelle plus qui c'était. Ils étaient tous debout, à part Madame Nasta à qui, comme elle était très malade du cœur, ils avaient permis de rester assise. C'est à ce moment-là que le procès a commencé : ceux

[1] La narratrice fait allusion à l'envahissement de la capitale, en 1990, par les mineurs encadrés et conduits pas à pas par la Securitate.

sur la scène étaient les accusés et nous, nous étions le public d'une salle de tribunal. Bref, quelle était l'accusation ? Ils ont dit que ces gens-là étaient les ennemis du peuple, qu'ils avaient comploté et qu'ils avaient dénigré le régime. La salle hurlait, le son étant probablement aussi amplifié par des haut-parleurs. A peine le rideau levé, ceux d'en haut commencèrent à crier : « A mort ! A mooooort ! ». C'est le premier cri que j'ai entendu. Je ne l'oublierai jamais. C'était fait pour nous traumatiser. Il fallait serrer la vis et faire une démonstration de ce qui pouvait nous arriver. Tout ce qui était dit était suivi par des hurlements. As-tu dit que l'armée soviétique était oppressive ? Est-il vrai que dans telle discussion tu as critiqué le camarade… ? Tout était interrompu par les hurlements « A mort ! », « Huooo ! », « En prison ! », « Anéantissez-les ! », « Ennemis du peuple ! ». Un des slogans fréquemment utilisé était : « Les ouvriers d'en haut vous jugent », « la classe ouvrière roumaine est là pour vous dire à vous, les traîtres… » et on montrait du doigt la galerie supérieure. C'est comme ça que j'ai appris que là-haut il y avait des ouvriers.

Ce qui est resté gravé dans ma mémoire, c'est une combinaison entre les accusations et les hurlements. La sensation d'être entourée par des hurlements. Une amie à moi m'avait dit que ce qu'elle avait gardé comme souvenir était l'odeur des boulettes de viande dans les narines. Elle se sentait si mal, qu'elle n'arrêtait pas d'avoir des nausées. Ce que je me rappelle avec précision est que Dora Massini est apparue à la fois comme accusée et accusateur. On lui avait demandé ce qu'elle pensait de Madame Nasta. Madame Nasta était une vieille dame maigre, très distinguée, qui demeurait immobile sur sa chaise. Elle n'arrivait même pas à parler, je ne me souviens pas de l'avoir entendue dire quoi que ce soit. Quand on lui a posé cette question, Dora Massini a répondu que Madame Nasta était une ennemie du peuple et que c'était elle-même qui le lui avait dit. L'accusateur a insisté impitoyablement : « Mais, qu'est-ce qu'elle t'a dit ? ». Alors, Dora Massini s'est avancée vers la rampe, juste en face du public (Madame Nasta était restée derrière, sur sa chaise, Monsieur Nasta debout à côté d'elle) et a dit : « Elle ne m'a rien dit ». Je n'oublierai jamais le visage de Dora. Elle était désespérée et a continué : « Mais, j'ai compris dans son regard que c'est une ennemie du peuple ! ». Il me paraissait terrible d'inventer quelque chose à partir de rien. Tout était d'une absurdité totale et allait continuer de la même façon jusqu'à la fin. On a dit de Militza Patrascu que c'était une ennemie, qu'elle faisait de l'art décadent ; du docteur Nasta, que ses idées étaient contre la médecine soviétique… On y est restés je ne sais plus combien de temps, puis il y a eu une pause.

De nombreux individus sont apparus, des gars à la mine si typique des gens de la Securitate, et ont commencé à nous inviter à sortir de la salle et à aller vers le buffet. Ils nous ont dirigés comme des moutons vers le buffet. Il y a des moments où l'héroïsme est de ne pas aller vers le buffet, de faire n'importe quoi pour ne pas y aller. Le buffet était gratuit, tout y était vraiment super, je n'avais plus vu de choses pareilles nulle part depuis des années. Je suis arrivée sur les marches près du buffet. Il y avait une grande foule, mais personne ne touchait à rien. Tout le monde essayait de rester aussi loin que possible de ce buffet. Quelques-uns s'en sont toutefois approchés. Parfois, quand on ne se sent pas bien, on ressent le besoin très fort de boire un verre d'eau ou de manger quelque chose, n'importe quoi. Quand on a été complètement rabaissé, on a l'impression que l'on n'arrivera jamais à survivre et dépasser ce moment. Si des gens ont touché à ce buffet, c'est probablement pour deux raisons : la lâcheté ou la volonté impérieuse de ne pas s'évanouir. Ce n'était en aucun cas par indifférence ou par cynisme. On ne pourrait soupçonner personne d'avoir fait preuve de cynisme à ce moment-là ! C'est ça l'impression que j'ai eue. (…)

Pendant la pause, personne n'a rien commenté sur ce qui s'était passé sur la scène. Il y a eu des échanges, de la conversation de salon, comme dit l'Anglais quand on parle du fromage et du temps. Là, on n'a pas parlé du fromage, mais du temps oui. Munch a une peinture terrible, qui s'appelle « Le cri ». L'impression qu'on ressentait alors était tout à fait semblable : des visages cadavériques, des gens qui étaient déjà morts. Pendant cette pause, chacun essayait de s'isoler dans la mesure du possible. On essayait de ne pas s'approcher des gens qu'on connaissait, d'éviter toute discussion. Et on essayait aussi de s'échapper du bâtiment, avec l'espoir absurde de trouver une sortie. Les gens se promenaient à côté des portes, pour essayer de sortir. Je l'ai fait moi-même et il y en a d'autres qui l'ont fait aussi. On faisait tous, les pauvres, à peu près la même chose. Nous essayions par des ruses ridicules, de nous faufiler discrètement dans la foule, comme les indiens Sioux, pour dissimuler le fait qu'on était en train de chercher une sortie. Nous cherchions donc des toilettes, des coulisses, la scène, afin de trouver une sortie, une fenêtre ou une porte. Mais, tout était barré par leurs hommes. Constater que j'étais prisonnière était terrible. J'avais l'impression que tous les autres étaient morts et qu'ils n'avaient plus aucune envie, à part celle de foutre le camp. Je l'ai ressenti moi aussi, mais je n'ai pas non plus réussi à le faire. Ensuite, nous sommes retournés dans la salle.

Et la deuxième partie a commencé, exactement comme la première. C'est Monsieur Nasta et Militza Patrascu qui ont été jugés avec véhémence. Je pense que Dora Massini était droguée. Il y avait également des gens de la salle qui accusaient. Je pourrais jurer que c'était Rautu qui avait organisé ce démasquement. Le final a été très abrupt.

Au moment où on a été emmenés dans cette salle, enfermés à clef, que l'on a entendu crier au-dessus de nous « A mort ! », « Les ennemis du peuple en prison ! » et que l'on a vu ces martyrs sur la scène, on s'est attendu à ce que le final soit une apothéose, comme au théâtre. C'était en effet exactement comme dans une pièce de théâtre, on attendait donc un final avec l'arrivée de la Securitate qui les aurait arrêtés et dit : « Au cachot vous tous, voilà ce qui se passe avec les ennemis du peuple ! ». C'est vers ce final que menait toute cette mise en scène ou alors on aurait pu imaginer que la guillotine allait être installée sur la scène et qu'on assiste à la terreur de 1793 à Paris, en voyant le couperet tomber. S'il existe des manipulations bien pensées, celle-là en était une. Nous, qui étions dans la salle, nous étions petit à petit conduits, dans un crescendo, à envisager d'être torturés, car nous étions le ferment du désaccord, de l'insoumission à ce régime et qu'il fallait par conséquent nous ramener à la mort civile et intellectuelle, au gel. Ceux qui étaient sur la scène restaient là, devant nous, et nous attendions que quelque chose de sanglant et de terrible se passe, un final où ils seraient tous arrêtés, torturés, décapités, tués. C'est vers cela qu'ils nous avaient menés. Mais, là, subitement, tout était fini. Quelques personnes sont entrées sur la scène pour faire sortir les accusés et c'était tout.

Pendant un moment, nous sommes restés comme ça dans la salle, à contempler la scène vide devant nous. Les hurlements avaient cessé. D'ailleurs, les hurlements s'étaient nettement affaiblis pendant la deuxième partie. J'ai l'impression que ces gens-là avaient été bien nourris pendant la pause. La nourriture ne les avait pas stimulés, et il est probable qu'ils aient également reçu à boire, ce qui les avait un peu endormis. Vers la fin, il n'y avait plus là-haut une activité aussi fourmillante que pendant la première partie. La deuxième partie avait été moins bruyante, elle n'avait plus eu pour effet de nous asséner des coûts des marteaux sur la tête, mais simplement d'user nos nerfs. Le deuxième acte fût pour nous comme un enterrement, plus calme, mais très clair. Ceux

d'en-haut avaient assez crié, ils avaient fait leur boulot et pouvaient maintenant être renvoyés chez eux, dans les casernes de l'armée ou de la Securitate, d'où ils étaient venus. Ceux qui étaient sur la scène avaient été également été emmenés. Je ne me souviens d'aucun rideau qui soit tombé à la fin. Ça s'est fini comme ça, sans rien d'autre, sans qu'on nous dise quoi que ce soit. Une fois la scène vidée, quelques personnes dans la salle ont essayé de se lever. Quand nous avons vu qu'elles pouvaient se lever sans que ceux d'en-haut hurlent, nous avons tous commencé à nous lever. Tout le monde s'était levé. Il y avait des longues files d'attente mais nous sommes finalement tous sortis dehors. Cette fois, plus aucun bus ne nous attendait. Nous sommes sortis comme à la fin d'un spectacle, c'était le soir et tout le monde s'est dispersé.

Le soir, lorsque je suis rentrée chez moi, Dominic, mon mari, m'a demandé : « Est-ce que tu es malade, que t'est-il arrivé ? Tu as l'air d'une morte ! ». Je devais avoir le teint vert, blanc, je ne sais pas exactement. Je ne me voyais pas moi-même, en revanche j'avais vu les autres autour de moi. J'avais vu des gens qui avaient effectivement l'air d'être morts. Il ne s'agissait donc pas de la peur. Bien entendu, certains étaient accablés par la peur, une peur terrible, d'autres essayaient de persifler. Des comme ça, j'en ai vu aussi. Mais ce que j'ai ressenti moi-même (et je crois que c'est ça que Dominic a vu sur mon visage et ce que moi j'ai vu sur le visage des autres), ce n'était pas de la peur, mais la proximité de la mort. Quand on meurt, on n'a plus peur[1].

Déportations[2]

Le 18 juin 1951 marque dans l'histoire de la nouvelle République populaire roumaine le début des déportations massives des habitants de plusieurs villages de la région de Banat et d'Oltenia vers la steppe de Baragan, à mi-distance entre Bucarest et la mer Noire.

Phénomène occulté pendant toute la période communiste, jusqu'en 1990, les déportations sont précédées par l'introduction, en 1950, du travail forcé dans le Code roumain du travail. Ainsi, les *lieux temporaires de travail*[3], comme ils étaient appelés dans la terminologie officielle de l'époque, avaient pour but de réprimer des dizaines de milliers de personnes potentiellement hostiles au régime. L'attitude, la fortune, les circonstances du moment[4], la position sociale et la notoriété acquises avant 1948 constituaient pour les autorités tout autant de critères de sélection des personnes qui allaient être déportées. Ainsi, Ion Jurca raconte-t-il : *Ils nous ont alors appelés « khiabours », c'est cette commission qui est venue et nous a appelés « khiabours »… Quiconque avait eu un magasin, une moissonneuse-batteuse, un tracteur, un alambic ou*

[1] S. Tanase, *Anatomia mistificarii* (L'Anatomie de la mystification), Bucuresti, Humanitas, 2003, pp. 175-179.

[2] Les récits de vie de ce sous-chapitre ont été tirés de l'ouvrage de S. Vultur, *Istorie traita – Istorie povestita. Deportarea in Baragan (1951-1956)* (Histoire vécue – Histoire racontée. La déportation à Baragan 1951-1956), Timisoara, Amacord, 1997.

[3] Syntagme définissant officiellement les camps de travail forcé. La terminologie utilisée allait changer avec le temps. Ainsi, le 22 août 1952, par une décision du Conseil des Ministres, les *Unités de travail* ont été rebaptisées *Colonies de travail* et leur gestion, semblable à celle des prisons, a été confiée au Ministère de l'Intérieur. Voir D. Deletant, 1998, *op.cit.*, pp. 502-506.

[4] Les relations politiques tendues entre la Roumanie et la Yougoslavie, suite à l'exclusion de cette dernière du Kominform en juin 1948, ont justifié la déportation du Banat, zone de frontière avec la Yougoslavie, des « éléments qui présentent un danger de par leur présence dans la région », D. Deletant, 1998, *op.cit*, p. 505.

autre était considéré comme un « exploiteur ». Dès qu'ils te voyaient prospérer dans les affaires… C'est un peu comme ça qu'ils te jaugeaient, selon ta fortune. Moi, j'avais treize hectares, mais ce n'est pas tant pour ça que pour l'alambic qu'ils m'ont attrapé. Qu'est-ce que j'y ai travaillé à cet alambic, des nuits entières de travail et le lendemain, je devais aller au boulot ! Ils ont cru que j'avais exploité quelqu'un pour le faire, mais en fait, je n'exploitais que moi-même !![1]. Angela Calarasanu s'en souvient : *A cette époque-là, mes parents ont aussi été arrêtés. Nous, on s'est fait arrêter en juin et eux en septembre. Mais, ils n'ont pas été envoyés à Baragan, ils ont été assignés à résidence forcée à Cosoveni. Mon père était prêtre et khiabour*[2].

Viorica Hent l'évoque aussi : *Nous étions dix-sept familles à être déportées de notre village, de Clopodia. Ils ont considéré que nous étions des khiabours et c'est pour cela qu'ils nous ont dispersés. Bien sûr, nous avions des terres. Vous savez, c'était un héritage de nos ancêtres, et il en fallait plusieurs afin d'arriver à une superficie plus importante. Ils ont également décrété que nous avions de la parenté là-bas, en Yougoslavie et ils ont relevé que ma grand-mère, la mère de ma mère, venait de là-bas, de Yougoslavie. Ils ont donc déclaré que nous étions des « titoïstes », que nous étions des alliés de Tito*[3].

Les villages en question n'ont pas été entièrement dispersés, la déportation ayant eu lieu suite à une minutieuse sélection faite au nom de la lutte des classes et correspondant à un plan[4] bien établi par les autorités. L'objectif n'était pas seulement d'éliminer toute opposition directe ou potentielle au régime, mais également d'intimider la population afin de prévenir d'éventuelles révoltes et contestations.

En 1951, le travail forcé touchait, sur l'ensemble du pays, environ 80 000 personnes déportées[5] sous le contrôle direct du ministère de l'Intérieur[6].

Les déportations des villageois de 1951 ont visé entre 40 000 et 60 000 personnes[7] de deux régions susmentionnées et nécessité 10 000 officiers et soldats, 2 656 wagons de train et 6 211 camions pour le transport et la surveillance des déportés[8].

Les déportations ont été exécutées selon le modèle soviétique, de type stalinien, mais avec certaines différences : elles ont été faites à l'intérieur des frontières du pays et surtout sans que les familles soient séparées[9]. Pour de nombreuses personnes, ce regroupement a été, pendant ces moments dramatiques, un facteur non seulement de stabilité et d'équilibre moral, mais aussi d'entraide économique, étant donné que dans les villages d'où les gens étaient déportés le modèle qui prédominait était celui de la famille

[1] S. Vultur, *op.cit.*, p. 58.
[2] *Ibid.*, p. 125.
[3] *Ibid.*, p. 95.
[4] La publication des documents d'archives montre que ce plan était dirigé directement par Alexandru Draghici, ministre de l'intérieur sous Gheorghiu-Dej. Voir S. Vultur, *op.cit.*, p. 30.
[5] Il s'agit d'une part des camps de travail forcé à statut de prisons (« lagare de munca », comme celui du fameux canal Danube-Mer Noire), peuplés dans la plupart des cas par des détenus politiques, condamnés dans des procès pénaux, et d'autre part des déportations massives de 1951, lors desquelles des villageois des régions de Banat et d'Oltenia ont été emmenés vers les régions de Ialomita et de Galati, dans les steppes de Baragan, où des dizaines de milliers de déportés étaient sélectionnés exclusivement sur la base de listes dressées par les autorités.
[6] D. Deletant, 1998, *op.cit.*, p. 503.
[7] Le chiffre exact n'est pas encore connu. Voir S. Vultur, *op.cit.*, p. 9. L'historien anglais D. Deletant parle de 40 320 personnes en ce qui concerne uniquement les déportés de Banat, mais la population déportée de la région d'Oltenia n'y est pas incluse. Voir aussi D. Deletant, 1998, *op.cit.*, p. 505.
[8] D. Deletant, 1998, *op.cit.*, p. 505.
[9] S. Vultur, *op.cit.*, p. 20.

centrée autour de la maison familiale[1] où cohabitaient plusieurs générations, dont chaque membre avait des attributions précises selon sa capacité de travail et ses compétences. Zoe Rogojan se rappelle : *A cette époque, j'ai été déportée dans le Baragan. Mon fils avait environ quatre ans. Un jour, on s'est fait réveiller de bonne heure le matin : quelqu'un sonnait désespérément à la porte. J'ai vu qu'il y avait des militaires, je leur ai ouvert, en pensant qu'ils étaient en train de chercher un abri, qu'ils étaient probablement en mission et qu'ils étaient fatigués. Mais c'était moi qu'ils cherchaient. Ils m'ont appelée et demandé qui était Rogojan Titus. Je leur ai dit que c'était mon fils. « Qu'il vienne ici ! ». « Ben, il est quatre heures du matin ! ». « Levez-le, qu'il vienne ici ! Qui habite encore là ? ». « Mes parents, ma grand-mère… ». « Qu'ils viennent tous ici ! ». Ils sont venus, les pauvres. « Remettez-nous vos cartes d'identité ! Vous avez – je ne sais plus combien d'heures – pour vous préparer ! ». Et c'est un officier des gardes-frontières qui a ramené les cartes d'identité de ma mère, de mon père et de ma grand-mère. Seule ma carte d'identité est restée avec tous les papiers de mon mari ; tout ce qu'ils ont trouvé dans un tiroir, ils l'ont mis dans une enveloppe et ont tout emporté*[2].

L'annonce de la déportation ne se faisait que quelques heures avant le départ. Aurel Munteanu s'en souvient : *En 1951, c'était le jour de Pentecôte, c'est-à-dire un dimanche, et une fête avait été préparée chez nous, à la Maison Nationale* (« Casa Nationala »), *comme on l'appelait à l'époque, maintenant on l'appelle Maison du village* (« Caninul Cultural »), *pour la jeunesse, et… nous étions jeunes en ce temps-là ; le soir, nous sommes donc allés au village et tout à coup, ils nous ont annoncé… le maire, la gendarmerie, la milice, tout ceux qui étaient là à ce moment-là nous ont dit: « Tout le monde chez soi, la fête a été annulée ! ». Nous n'étions pas trop frustrés, nous sommes simplement retournés chez nous, nous nous sommes couchés, et au milieu de la nuit ils nous ont réveillés en frappant à la porte et contre les vitres. Quand nous sommes sortis, il y avait des militaires, des gendarmes ou des miliciens, suivant comment ils s'appelaient, ils sont entrés dans la maison, ils nous ont tous appelés dans un coin de la maison… un coin de la chambre et nous ont lu l'ordre de déportation. Et ils nous ont dit : « A partir de ce moment-ci, vous serez déportés dans une autre localité. Soyez prêts pour le départ dans quelques heures ! ». C'est tout ce que je savais. Nous ne savions pas qui allait où*[3].

Toutefois, malgré le secret qui entourait l'événement, la veille de la déportation les rumeurs disant que quelque chose était en train de se tramer couraient déjà parmi les gens. Ainsi, Ana Babeti se rappelle-t-elle : *Ça devait être dans les années quarante-neuf, cinquante, il y avait eu un changement administratif, les divisions territoriales avaient été annulées et j'étais revenue à la maison. J'y suis restée à peine une année puisqu'en cinquante et un a eu lieu la déportation et qu'on s'est fait disperser. Ça s'est passé très exactement le 18 juin 1951.*

Nous sentions qu'ils étaient en train de préparer quelque chose pour nous, les plus aisés, les khiabours, comme ils nous appelaient. Nous avons donc commencé à mettre à l'abri les choses qui avaient plus de valeur. Mon mari avait des objets très beaux, anciens… des tableaux et des cadres. Ces cadres-là, combien valaient-ils ?! Certains tableaux de famille ont été emmenés chez les voisins, là-bas. Ils les ont cachés sous les lits, où ils avaient de la place (…). Car mon mari avait entendu quelque chose, il semblait que quelque chose était en train de se passer. Mais personne ne parvenait à

[1] Selon A. Burguière, *Les fondements d'une culture familiale* in *Les formes de la culture*, Paris, Seuil, 1993, cité par S. Vultur, *op.cit.*, p. 20.

[2] S. Vultur, *op.cit.*, p. 127.

[3] *Ibid.*, p. 83.

savoir quoi. C'était un tel secret que personne n'a réussi à savoir de quoi il s'agissait et comment ça se présentait(…). Bref, ce jour-là, à l'aube - il était environ quatre heures du matin - ils ont frappé à la porte du jardin. Mon mari a regardé par la fenêtre. « Venez à la porte et ouvrez-la ! ». Ils sont entrés dans le jardin. C'étaient des militaires et je ne me rappelle plus s'il y avait aussi un civil avec eux. Mais ils n'étaient pas de chez nous : ils étaient d'ailleurs.

Et ils sont venus jusqu'à la porte de la maison, j'avais sauté du lit « Qu'est-ce qu'il y a ? ». « Habillez-vous et venez tous là, pour qu'on vous dise ce qu'il faut que vous fassiez ! ». Ils nous ont dit d'être prêts dans deux heures, que nous avions le droit de prendre de la nourriture, des habits, des chevaux, une vache, le chariot si nous en avions. Nous avions un wagon à disposition. Tant que ça entre dans le wagon ! Ils nous ont avertis de ne pas prendre de machine à coudre ou de radio, je ne sais pas ce qu'ils avaient contre la machine à coudre ou la radio[1].

Les déportés ne connaissaient pas leur destination à l'avance. Maria Marila raconte : *Nous ne savions pas où ils nous emmenaient. C'était au coucher du soleil, nous sommes partis le cœur très lourd. (…) Nous sommes arrivés à Calarasi un dimanche matin, le jour même de « Sinziena »*[2]*, le vingt-quatre juin. Qu'est-ce qu'il faisait chaud ! Dès notre arrivée à Calarasi, la milice nous attendait à la gare…*[3]. Angela Puicea témoigne aussi : *(…) Et, le soir, le train partait. Il n'y avait personne pour nous dire où. « Vous verrez quand vous y serez ! ». Je préfère oublier comment ils nous traitaient, comme des malfaiteurs, ils n'avaient aucun respect à notre égard, ils ne nous considéraient pas comme des êtres humains : ils nous poussaient comme du bétail*[4].

De tout ce qu'ils possédaient, les paysans déportés n'avaient le droit de prendre avec eux que ce qu'ils pouvaient transporter dans un wagon de train ; le reste leur était racheté par des commissions spécialement constituées, qui ne leur payaient qu'une partie de leur valeur[5]. Ainsi, Ion Jurca se rappelle : *(…) A ce moment-là, ils ont sorti un papier et ont commencé à nous le lire : « Conformément à l'Arrêté du Ministère de l'intérieur n°… je ne me rappelle plus lequel… vous et votre famille entière, vous allez quitter cette maison dans les trois heures qui suivent ! Vous prendrez avec vous tout ce qui peut être chargé dans un wagon : chevaux, charrette, nourriture, aliments, habits, tout ce qui entre dans un wagon et pas plus ! ». Vous imaginez, le contenu d'une maison entière ! La maison est restée là avec ses meubles, nous avons tous commencé à pleurer, nous ne savions plus quoi faire, par où commencer, quoi prendre en premier, vêtements, nourriture, animaux. La maison était pleine de tout ce qu'il fallait à boire et à manger, l'étable pour le bétail et la ferme étaient bien rangées*[6]. Gheorghe Botoc raconte aussi : *(…) Et nous avons commencé, le cœur gros et les yeux pleins de larmes, à prendre de la maison tout ce que nous pouvions. On a pu prendre assez peu. Comment charger dans une charrette le contenu d'une maison entière ?!*[7].

Le caractère inédit de la situation rendait ce départ encore plus difficile. Aurel Munteanu explique : *Nous avions le droit de prendre avec nous une vache, un cheval, quelques volailles. Mais, nous n'avons pas eu de chance avec ces dernières, car il faisait tellement chaud que tout ce qui était volaille, poulets, poules plus grosses, est mort à*

[1] S. Vultur, *op.cit.*, p. 146.
[2] La fête de la Saint-Jean.
[3] S. Vultur, *op.cit.*, p. 47.
[4] *Ibid.*, p. 287.
[5] D. Deletant, 1998, *op.cit.*, p. 505.
[6] S. Vultur, *op.cit.*, p. 59.
[7] *Ibid.*, p. 63.

cause de la chaleur. Nous ne savons pas comment les préparer, parce que nous n'avions encore jamais été confrontés à une situation pareille. Et il continue : *On est allés les chercher là-bas, dans la charrette où on les avait mises, afin de les asperger d'eau froide. Et nous n'avons fait qu'empirer leur état !… Finalement ils sont tous morts, nous avons dû les jeter hors de la charrette, sur la route… il y avait des volailles mortes tout au long de la route, d'ici à la gare… Moi, j'avais des cochons, j'avais essayé de prendre le plus gros, le plus beau ! Mais, après quelques kilomètres, il est mort lui aussi. Les vaches… la vache a eu de la peine à franchir la distance par cette canicule, mais nous sommes toutefois parvenus à l'amener dans le Baragan*[1].

Après plusieurs jours de voyage pénible, les déportés arrivaient dans la plaine de Baragan. Immense superficie de terre, constituée par de très nombreuses anciennes propriétés privées, à ce moment-là toutes expropriées, les steppes désertes de Baragan nécessitaient une énorme force de travail. C'est l'une des raisons pour lesquelles cette région avait été choisie comme lieu de déportation. En plus, sa terre fertile lui donnait une bonne réputation en termes d'agriculture. Les souvenirs de Gheorghe Botoc le confirment : *Il y avait là-bas cet étang entre le Danube et Borcea… Jusqu'à notre arrivée, celui-ci leur appartenait à eux, aux propriétaires. Il y avait une immense surface, la terre y était très fertile, on disait que c'était là le grenier de la Roumanie (…) Ils avaient une terre très fertile ! Ils amenaient les produits au marché et les vendaient*[2].

Dans le périmètre destiné à la construction du nouveau village, l'endroit attribué à chaque famille était marqué par un poteau qui portait un numéro. Maria Marila synthétise : *Et ils nous ont laissés là, à côté d'un poteau, pire que des animaux !*[3]. Angela Puicea se souvient aussi : *Il y avait une plaine entre les deux villages, Urleasca et Traian-Sat. C'est là qu'ils avaient tracé les lopins, d'environ 2 500 mètres carrés chacun, prévus pour chacune des familles. Il y avait des poteaux plantés dans la terre et quelqu'un dirigeait chaque charrette. Comme ça ! Nous nous sommes réunis tous ensemble par rue, la rue numéro un, deux, trois et ainsi de suite. Par commune, par amitiés… mais, plutôt par commune. Moi, j'étais à côté de mes parrains et plus loin il y avait encore des amis. Ce n'est que le lendemain que j'ai appris que dans la rue suivante, il y avait mes grands-parents maternels, la cousine Emilia, qui n'est arrivée qu'après quelques jours, car elle était en visite chez des parents dans une commune voisine. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés après trois jours et trois nuits de route à la belle étoile, jetés là sans une goutte d'eau*[4]. Valeria Munteanu le confirme à son tour : *Quand nous sommes arrivés, il n'y avait que de la poussière et des épines comme ça, qu'on ne pouvait pas toucher ; elles étaient appelées « Coltzu babii ». Dès que nous sommes arrivés, ils nous ont entourés avec du fil de fer barbelé et un petit écriteau. Cet écriteau était fixé sur un bout de bois, comme ça… et là-dessus était inscrit le numéro de chacun d'entre nous. « Voilà votre maison ! ». Et ils nous ont fait descendre. Il y avait un vent, une poussière, comment vous dire… une misère indescriptible !*[5].

La vie des déportés y était extrêmement difficile. Le début a particulièrement marqué leurs souvenirs. Ainsi, Gheorghe Botoc se rappelle-t-il : *Quand nous y sommes arrivés, il y avait quelques anciens villageois avec des voitures et des charrettes qui nous attendaient et nous ont conduits en pleins champs, à la belle étoile. Ils nous ont montré*

[1] *Ibid.*, p. 83.
[2] S. Vultur, *op.cit.*, p. 75.
[3] *Ibid.*, p. 23.
[4] *Ibid.*, p. 288.
[5] *Ibid.*, p. 210.

un poteau, en nous disant que la zone allant d'un poteau à l'autre était celle prévue pour notre maison, il y avait des piquets et les mesures étaient déjà faites, ils ont lancé nos habits et nos affaires pêle-mêle, puis tout le monde est reparti et nous sommes restés là à pleurer, en plein milieu des champs. Comme il n'y avait pas partout de l'eau à boire, mais uniquement un puits à chaque bout du village, nous nous sommes rassemblés en deux familles pour bâtir la maison et creuser un puits. Mais l'eau n'était pas potable, elle était salée et amère, et pouvait être utilisée seulement pour la maison et la lessive. Pourtant, c'est là qu'on allait s'aligner, à la queue-leu-leu, pour attendre notre tour de puiser l'eau. On attendait pendant des heures et quand on arrivait, la moitié du seau était rempli de boue et seule l'autre moitié était de l'eau que l'on pouvait prendre pour la maison[1]. Ion Jurca raconte aussi : *Le vingt-quatre juin, nous sommes arrivés dans le Baragan. Des gens dans des charrettes… Quand nous y sommes arrivés, le village était déjà formé, il y avait une espèce de colonie comme ça, tout le monde était réparti dans le champ.*

Alors, on s'est dirigé vers la périphérie du village. Il y avait un puits… on pouvait y puiser de l'eau uniquement pendant la nuit, mais il n'y avait que de la boue, pour arriver à deux litres d'eau il fallait sortir neuf seaux de boue. Nous nous sommes couchés par terre, comme ça, protégés par des couvertures. Le matin, on se réveillait avec les habits mouillés.

J'avais besoin de bois, mais nous étions dans une immense steppe, sans un arbre, ni rien du tout. Je suis allé au village et j'ai acheté du bois pour faire un abri. J'avais posé du bois et des gerbes de blé, qui ont vite été envahis par les souris, qui venaient ronger le blé. Les restes de blé tombaient sur les joues des filles, ce qui n'était pas bien. Alors, j'ai étendu des couvertures dessus et les souris les piétinaient pendant la nuit en faisant un bruit de va-et-vient, semblable au bruit d'un train…[2].

On mourait de froid, de faim, de désespoir (il y a eu quelques suicides), de maladie, de misère. On souffrait de la soif, de la faim, du froid, de la chaleur et du travail épuisant, du déracinement. Les déportés étaient sévèrement surveillés, surtout pendant les premières années : chaque soir il y avait un contrôle par famille et par maison. Certains ont également été soumis à d'autres pressions d'ordre politique : enquêtes, arrestations, tentatives de les transformer en collaborateurs de la Securitate. Ainsi, Ana Babeti raconte-t-elle : *J'étais sur la terrasse et on m'a appelée depuis la rue – il y avait environ sept mètres jusqu'à la rue (on disait rue, mais c'était plutôt un chemin !) : « Citoyenne, viens là ! ». J'y suis allée. « Comment t'appelles-tu ? ». « Ana Babeti ». « Et ton mari ? ». « Mais pourquoi ? ». « Où est ton mari ? ». « Il doit être par-là, à la maison où il soigne les chevaux ! ». « Qu'il vienne ici ! ».*

Ils l'ont appelé et j'ai pensé qu'ils étaient en train de causer. Mais, je ne l'ai plus revu. Tout à coup, il avait disparu. Ils l'ont pris comme ça, avec les habits qu'il portait. Ils lui ont dit : « Venez un peu avec nous ! ». Ils l'ont emmené et pendant trois jours, je ne l'ai plus revu. Là, j'étais désespérée. Je l'ai cherché partout. Il n'était nulle part. Les enfants criaient : « Pourquoi ont-ils pris papa ? ». « Je ne sais pas ! ». Je ne sais pas qui c'était, la police, la milice, la Securitate, mais ils l'ont emmené et conduit à la gare de Ciulnitza – non pas dans la gare, mais dans des bâtiments qu'ils avaient un peu plus loin que la gare. C'est lui qui m'a dit qu'ils l'avaient interrogé là-bas. Ils ont voulu faire de lui un mouchard ou quelque chose comme ça, mais ils n'ont pas réussi. Il m'a seulement dit qu'ils l'avaient battu. (…) Par la suite, il m'a dit : « Nuti, j'aurais bien pu ne pas

[1] S. Vultur, *op.cit.*, pp. 63-64.
[2] *Ibid.*, pp. 59-60.

revenir, mais peut-être que j'ai eu un peu de chance ! Je leur ai dit que je n'avais jamais fait ça et que je ne savais pas comment m'y prendre, comment agir ». Ils n'ont donc pas réussi. C'était à peu près deux ans après notre arrivée là-bas[1].

Pendant la période de la résidence forcée, tout départ du nouveau village impliquait des punitions sévères, sans aucun jugement, et la perspective d'être transféré dans d'autres endroits privatifs de liberté dont les conditions de travail étaient pires encore, comme par exemple le Canal.

Les contacts avec l'extérieur du périmètre habité et la radio étaient interdits, la correspondance censurée. Maria Marila témoigne : *(…) Nous n'avions pas le droit de nous écrire : ni nous à eux, ni eux à nous. Mais, comment faire pour recevoir de la correspondance de chez nous ? Un jour, alors que j'allais au travail avec des gens de la région, je leur ai dit : « Il y aura une lettre qui viendra à votre nom, elle sera pour moi ! ». Je faisais cela environ une fois par mois. Par la suite, les gens m'ont dit que le postier les avait repérés, qu'ils avaient peur ! Alors, j'ai arrêté de le faire. A la place, j'allais à Calarasi et j'écrivais une lettre en indiquant un nom d'expéditeur fictif. Ils le savaient. Par la suite, ils nous ont laissés recevoir des cartes postales et des colis. Mais, les lettres sont restées interdites. Un jour, par l'intermédiaire de quelqu'un venu du village, je leur ai expliqué comment faire quand ils envoyaient un colis : il fallait confectionner des pelotes de laine et enrouler la lettre là-dedans ; personne n'allait se mettre à défaire la pelote. Et ça marchait ! Ainsi nous pouvions aussi recevoir des lettres de leur part*[2].

Le moment où les déportés ont pu quitter Baragan et retourner chez eux n'a pas été sans difficultés. Sterian Gina raconte ainsi : *Quand nous sommes enfin revenus chez nous, notre maison, la maison de mes parents, était occupée par la CAP. Evidemment, nous n'avons pas pu nous y installer et nous sommes allés loger chez mon arrière-grand-mère (…) jusqu'à ce que la CAP ait accepté de libérer notre maison. L'état dans lequel nous l'avons trouvée était désastreux. Ils avaient cassé les cheminées. Dans une partie des chambres, ils avaient organisé une laiterie, d'autres chambres avaient été transformées en bureaux, ou alors carrément en bergeries. Ce n'est qu'avec peine que nous avons réussi à enlever toutes les ordures de la maison*[3].

Ana Babeti se rappelle également : *Le bon Dieu nous a toutefois aidés, nous avons survécu à l'enfer de là-bas et nous sommes retournés chez nous (…) Ils nous avaient confisqué les terres, seule cette maison nous a été restituée. Nous avons perdu toutes les affaires qui s'y trouvaient. La maison était vide, même les serrures avaient été volées. Tout était dévasté, ils avaient tout pris, chacun avait emporté ce qu'il pouvait ! Meubles et objets. Une partie avait été vendue aux enchères et le notaire qui officiait à l'époque nous a remboursé quelque chose. Quand nous y sommes retournés, il a dit : « Regardez, ceux-ci sont à vous ! ». Et il nous a donné une armoire et un buffet de la salle à manger. Mais, c'était tout ! Nous n'avons rien trouvé d'autre. Nous avons entendu dire qu'Untel ou Untel s'était emparé de quelque chose, mais quand nous nous sommes renseignés, ils nous ont dit que ces objets étaient à eux et qu'ils ne pouvaient pas nous les rendre. Alors, nous avons laissé tomber ! Mais, tout recommencer était un travail difficile et de longue haleine !*[4].

[1] S. Vultur, *op.cit.*, p. 154.
[2] *Ibid.*, p. 48.
[3] S. Vultur, *op.cit.*, p. 199.
[4] *Ibid.*, p. 155.

La période des déportations a pris fin en 1956 et les « nouveaux villages » que les déportés de Timis, Caras-Severin et Mehedinti avaient été obligés de construire en 1951 et qu'ils avaient quittés en 1956 (pour héberger ultérieurement les détenus politiques libérés des prisons, mais ayant été assignés à résidence forcée dans la région de Baragan), ont été démolis par les autorités au début de l'année 1964.

L'amnistie politique de 1964[1] s'est en effet accompagnée d'une action visant à effacer les traces de cette période d'horreurs et de répression. Le pouvoir communiste lui-même a pris ses distances par rapport à cette époque qu'il a ultérieurement qualifiée d'« excessive ». Pour justifier le désaveu, on invoquait le stalinisme, entre-temps devenu un objet de critique, parfois virulente, de la part d'un régime qui reniait ainsi une bonne partie de lui-même, perpétuant ainsi l'illusion que l'oubli pouvait équivaloir au rachat et que les responsabilités pouvaient être assumées par quelques boucs émissaires[2].

Les survivants de la déportation ont gardé à ce jour le souci d'inscrire leurs souffrances dans la mémoire collective et font le lien avec la situation actuelle de la communauté dans laquelle ils vivent. Le souhait de transmettre leur vécu est fortement présent. Ainsi, Viorica Hent conclut-elle son témoignage de la manière suivante : *Il faudrait faire connaître ces choses-là, afin que les générations suivantes n'aient pas une image positive du communisme. Ce communisme s'est traduit par une oppression qui a rendu les humains… inhumains*[3]*. (…) Aujourd'hui, nous nous retrouvons dans la même situation. Les gens ont vécu pendant quarante ans dans la peur et ils ont encore peur maintenant. Ils ont perdu tout courage. Ils ne se sont pas encore rendu compte qu'à présent ils ont le droit de dire quelque chose…* [4].

[1] En 1964, l'Administration démocrate américaine monnaye son aide financière au Gouvernement de Bucarest contre la mise en liberté de tous les détenus politiques.

[2] Voir l'analyse de son « argument » en guise de préface, S. Vultur, *op.cit.*, pp. 7-38.

[3] « A facut din oameni… neoameni ! » (en roumain).

[4] S. Vultur, *op.cit.*, p. 100.

Résistance armée anticommuniste (1946 – 1958)

Si jusqu'à l'abolition de la monarchie, il y avait encore un cadre légal de négociation avec le régime, une fois la République populaire proclamée[1], l'espoir éphémère d'auparavant a cédé la place à l'acceptation résignée de la dictature du prolétariat. Alexandru Paleologu se rappelle : *Pendant ce laps de temps d'un demi-siècle, l'agression par la dictature du prolétariat a été totale et ouverte. L'acceptation de cette agression, car il faut l'assumer… il était impossible de t'y opposer…*

Et pourtant, les souvenirs du même narrateur l'amènent aujourd'hui à ce constat : *Certains s'y sont opposés et ont lutté contre… Et, bien que ce soit notre seul épisode honorable et louable, nous ne le proclamons pas, par bêtise ou par amnésie.*

La résistance armée d'après guerre reste pour ceux qui s'en souviennent comme une épopée de notre histoire contemporaine, mais limitée à un nombre réduit de personnes : des groupes armés isolés s'étaient réfugiés dans les montagnes et s'opposaient « manu militari » à l'instauration du nouveau régime. Ainsi, Alexandru Paleologu raconte-t-il : *De 1946 à 1958, soit pendant douze ans, nous avons mené dans les montagnes une résistance armée anticommuniste, qui a été finalement anéantie.*

Cette résistance armée était organisée par des paysans et des militaires. Des anciens officiers et sous-officiers, des paysans et leurs femmes (ils ont eu des grandes héroïnes). Voilà les gens qui ont mené cette résistance anticommuniste pendant douze ans.

Dans la résistance armée, certains sont aussi entrés par désespoir, à défaut d'autres choix, parce qu'ayant été chassés de l'armée, ils n'avaient pas d'autre utilité que de combattre, et également parce qu'ils croyaient qu'il était encore possible d'obtenir quelque chose par la lutte contre les communistes.

Hormis cette résistance, qui a été extraordinaire et n'a pas eu lieu que dans un seul endroit, tout le reste a été acceptation individuelle ou familiale de l'agression communiste.

Toutefois, cette résistance demeure actuellement mal ou assez peu connue de par les circonstances particulières de l'époque où elle a eu lieu : sujet tabou (comme bien d'autres), il ne pouvait jamais être abordé publiquement, débattu dans la presse ou enseigné à l'école ; pendant des décennies, les manuels scolaires l'ont occulté, comme quelque chose qui n'aurait tout simplement pas existé[2].

En revanche, Alexandru Paleologu établit le constat suivant : *Nous, nous sommes très fiers de Burebista, d'Aprodu Purice, de Daniel Sihastru… (…). Nous parlons d'Etienne le Grand qui a gouverné pendant quarante-sept ans ou je ne sais pas combien cela a duré, qui a construit des monastères et tout ça… qui a défendu le Christ, mais cette image légendaire et mythique a aussi été exagérée, c'est-à-dire que c'est comme ça que l'histoire avance, on a besoin d'« images d'Epinal » afin de se doter d'une histoire exemplaire, tous les pays font ça… (…).*

[1] Le 30 décembre 1947, la monarchie était abolie et la République populaire roumaine proclamée.

[2] Une liste partielle des noms des combattants, ainsi qu'un mémorial des événements liés à la résistance armée entre 1946 et 1958 a été publiée par Cicerone Ionitoiu, *Rezistenta armata anticomunista din muntii Românei* (La résistance armée anticommuniste dans les montagnes de la Roumanie), Bucuresti, Gîndirea românească, 1990.

En effet, plusieurs « images d'Epinal » sont à la base des « mythes scientifiques » du régime, que Lucian Boia nous détaille dans son ouvrage[1], qui demeurent vivants encore aujourd'hui, quinze ans après la chute du communisme. Pour expliquer cette lacune de l'histoire et pour défendre l'importance de la résistance, Alexandru Paleologu souligne : *Il y en a certains qui disent : « oui, mais c'étaient des légionnaires ! ». Mais d'abord : pourquoi pas et quoi encore ? Enfin, dans la résistance française, qui a duré seulement cinq ans, il y avait aussi des communistes, mais cela ne gênait personne, tandis que chez nous, la résistance, qui comprenait aussi des légionnaires, mais pas beaucoup, a duré douze ans – pas cinq –, ce qui est énorme, pourtant nous, on s'en fout ! On ne la reconnaît et on ne l'honore pas !*

Dans sa narration, Alexandru Paleologu ne cache ni son appréciation personnelle ni son souci de la conscience collective : *Cette résistance a été quelque chose d'extraordinaire, de vraiment glorieux, quelque chose qu'il faut dire et répéter afin qu'elle ne soit pas oubliée, qu'elle demeure ancrée dans la conscience, car il me semble terrible d'occulter notre seule épopée héroïque durable.*

D'où l'importance de la renaissance d'une mémoire collective de l'histoire d'un peuple dans ses heures les plus héroïques et tragiques pour les générations futures.

2. CADRE SOCIAL ET POLITIQUE

« Un nouveau type de régime »[2]

Le communisme et le nazisme ont constitué un nouveau type de régime politique, enregistré dans l'histoire du XXème siècle sous le nom de « système totalitaire ». Les chercheurs qui ont étudié les deux formes[3] des régimes totalitaires ont mis en évidence les différences et les nombreuses caractéristiques communes.

En lien avec la compréhension du contexte de notre étude, nous avons considéré important de présenter dans ce qui suit quelques-uns des éléments conceptuels significatifs du système totalitaire qu'on estime correspondre avec les réalités roumaines de 1947 à 1989. Ces éléments peuvent également expliquer en partie la mentalité de cette même période, ainsi que les prises de position, souvent opposées et contradictoires, qui ont suivi lors de la chute du régime.

Il est notoire qu'un des objectifs prioritaires, à long terme, du régime a été l'effacement ou la modification du passé. « Partout où celui-ci s'est hissé au pouvoir, il a engendré des institutions politiques entièrement nouvelles, il a détruit toutes les traditions, sociales, juridiques et politiques du pays. A chaque fois où le parti unique est devenu totalitaire[4], il s'est mis à agir selon un système de valeurs si radicalement

[1] L. Boia, *La mythologie scientifique du communisme*, Caen, Paradigme, 1993.

[2] Le titre de ce sous-chapitre appartient à Hannah Arendt et a été repris de son ouvrage *Le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972, p. 203.

[3] Appelées aussi « la peste rouge » et « la peste brune ».

[4] C'est là où se trouve une différence essentielle entre le régime de dictature du roi Charles II et celui totalitaire de Nicolae Ceausescu. Malgré l'oppression politique et les abus de pouvoir, la dictature royale d'avant-guerre n'a jamais atteint le seuil d'un régime totalitaire, tel qu'il a été par la suite le cas du communisme.

différent de tous les autres, qu'aucune de nos catégories utilitaires, que ce soient celles de la tradition, de la justice, de la morale, ou celles du bon sens, ne nous est plus d'aucun secours pour nous accorder à sa ligne d'action, pour la juger ou pour la prédire »[1]. Le projet communiste en matière d'éducation a été édifié en Roumanie selon les mêmes critères[2].

Loin d'agir hors d'un cadre « légal », le système totalitaire est remonté « aux sources-mêmes de l'autorité, là où les lois positives ont reçu leur plus haute légitimité »[3], afin d'opérer un changement référentiel sans précédent.

La loi naturelle[4], considérée depuis l'Antiquité comme la voix de la conscience[5], par ses concepts sur la Nature et la Divinité, constitue la source d'autorité pour les lois positives. A ce titre, elle demeure permanente et éternelle, ce qui n'est pas le cas des lois positives, qui sont changeantes et changeables en fonction des circonstances. Toutefois, elles possèdent une relative permanence par rapport aux changements caractéristiques des actions humaines. Cette permanence est due au caractère éternel de leur source d'autorité et leur confère ainsi le rôle de facteur stabilisateur face aux mouvements humains sans cesse changeants. C'est par ailleurs la raison pour laquelle, dans la pensée juridique de tous les temps, a existé un écart entre légalité et justice, car les normes du bien et du mal, qui concrétisent la source d'autorité du droit positif, sont nécessairement générales. Par conséquent, elles sont difficilement applicables à chaque cas concret et individuel, ayant ses propres particularités et circonstances, sans certaines erreurs ou approximations.

Le système totalitaire évacue la référence classique, à savoir la source d'autorité décrite ci-dessus et lui substitue des nouveaux concepts sur la Nature et l'Histoire, qui ont leurs propres lois élaborées et défendues respectivement par Darwin et par Marx. Ainsi, les lois de la Nature et celles de l'Histoire deviennent surhumaines et source d'autorité en elles-mêmes, se prétendant simultanément genèse de toutes les autres lois positives qui, dans ce contexte, s'avèrent par ailleurs superflues.

Hannah Arendt explique : « Dans l'interprétation totalitaire, toutes les lois sont devenues des lois du mouvement. Que les nazis parlent de la loi de la Nature ou que les bolcheviques de celle de l'Histoire, ni la Nature ni l'Histoire ne sont plus la source d'autorité qui donne stabilité aux actions des mortels ; elles sont en elles-mêmes des mouvements. Sous-jacente à la croyance des nazis en des lois de la race qui seraient l'expression en l'homme de la loi naturelle, se trouve l'idée de Darwin selon laquelle l'homme serait le produit d'une évolution naturelle qui ne s'arrête pas nécessairement à l'aspect présent de l'espèce humaine. Il en va exactement de même chez les bolcheviques : leur croyance en la lutte des classes comme expression de la loi de

[1] H. Arendt, *op.cit.*, p. 203.

[2] Voir dans la Deuxième partie, le sous-chapitre *La portée de la réforme de 1948.*

[3] H. Arendt, *op.cit.*, p. 205.

[4] *Jus naturale*, constitue un système des principes légaux dérivés des vérités divines universelles. Ici dans le sens plus large de « loi nouvelle » qui gouverne tout l'univers, de loi divine qui révèle l'histoire humaine ou bien des coutumes et des traditions qui expriment la loi commune aux sentiments de tous les hommes.

[5] « Ou *lumen naturale*, grâce auquel la Nature ou la Divinité, en tant que sources d'autorité pour le *jus naturale* ou les commandements historiquement révélés de Dieu, est censé faire connaître leur autorité en l'homme lui-même. Cette dernière conception n'a jamais fait de l'homme une incarnation vivante de la loi, bien au contraire, elle a toujours maintenu la distinction entre celui-ci et celle-là, en tant qu'elle représente l'autorité qui réclame consentement et obéissance », cité d'Hannah Arendt, *op.cit.*, p. 207. *Lumen naturale* (la lumière naturelle) peut être également conçu dans le sens large de vérité, de sagesse, de l'ordre du monde.

l'histoire repose sur la conception marxiste de la société comme produit d'un gigantesque mouvement historique qui, selon sa propre loi interne, se précipiterait vers la fin des temps historiques où il s'abolirait lui-même ».

« La différence entre l'approche historique de Marx et celle, naturaliste, de Darwin a fréquemment été soulignée ; le plus souvent, et à juste titre, pour donner raison à Marx. Mais cela nous a fait oublier le considérable et évident intérêt que Marx prit aux théories de Darwin. Engels ne pouvait songer à faire un plus grand compliment aux œuvres savantes de Marx qu'en nommant celui-ci le « Darwin de l'histoire »[1]. A considérer non pas l'œuvre réellement accomplie, mais les positions philosophiques fondamentales des deux hommes, il s'avère, en définitive, que le mouvement de l'Histoire et celui de la Nature ne font qu'un ».

« L'introduction par Darwin du concept d'évolution dans la nature, son insistance sur le fait que, dans le domaine biologique du moins, le mouvement naturel n'est pas circulaire mais unilinéaire, progressant à l'infini, signifient, en fait, que la Nature est engloutie dans l'Histoire, que la vie naturelle est tenue pour essentiellement historique. La « loi » naturelle selon laquelle seuls survivent les plus aptes est tout aussi historique que la loi de Marx selon laquelle survit la classe la plus progressive, et, comme telle, le racisme pouvait l'utiliser. Inversement, la lutte des classes, en tant que moteur de l'Histoire, n'est, selon Marx, que le reflet de l'évolution des forces productives, lesquelles à leur tour ont pour origine la « force de travail » des hommes. Pour Marx, le travail n'est pas une force historique, mais une force naturelle-biologique « libérée à la faveur du *métabolisme de l'homme avec la Nature* grâce auquel celui-ci conserve sa vie individuelle et reproduit l'espèce »[2]. Engels vit très clairement l'affinité entre les convictions fondamentales des deux hommes parce qu'il comprit le rôle décisif du concept de l'évolution dans les deux théories ».

« La formidable mutation intellectuelle qui se produisit au milieu d'avant-dernier siècle consista en un refus de regarder ou d'accepter chaque chose « comme elle est » et en une interprétation systématique de toute chose comme n'étant qu'un stade d'une évolution ultérieure. Que la force motrice de cette évolution soit appelée nature ou histoire est relativement secondaire. Dans ces idéologies, le terme de « loi » lui-même change de sens : au lieu de former le cadre stable où les actions et les mouvements humains peuvent prendre place, celle-ci devient l'expression du mouvement lui-même ».

« La politique totalitaire, qui en vint à suivre les recettes des idéologies, a dévoilé la véritable nature de ces mouvements, dans la mesure où elle a clairement montré qu'il ne pouvait y avoir de terme à ce processus. Si c'est la loi de la Nature d'éliminer tout ce qui est sans défense et inapte à vivre, ce serait la fin de la Nature elle-même si l'on ne pouvait trouver de nouvelles catégories de gens sans défense et inaptes à vivre. Si c'est la loi de l'Histoire que dans une lutte des classes certaines classes « dépérissent », ce serait la fin de l'Histoire humaine elle-même si ne se formaient de nouvelles classes qui

[1] Dans son éloge funèbre de Marx, Engels disait : « De même que Darwin a découvert la loi du développement de la vie organique, de même Marx a découvert la loi du développement de l'histoire humaine ». On trouve un commentaire semblable dans l'introduction d'Engels à l'édition du *Manifeste communiste* de 1890, et dans son introduction à *L'Origine de la famille* il mentionne une fois de plus côte à côte « la théorie de l'évolution selon Darwin » et « la théorie de la plus-value selon Marx », cité d'Hannah Arendt, *op.cit.*, p. 297.

[2] Pour le concept marxiste du travail comme « éternelle nécessité imposée par la nature, sans laquelle il ne peut y avoir de métabolisme entre l'homme et la nature, et par conséquent de vie », voir *Le Capital*, vol. I, part. I, ch. 1 et 5. Le passage est tiré du ch. 1, section 2, cité d'Hannah Arendt, *op.cit.*, p. 297.

puissent à leur tour « dépérir » sous les doigts des dirigeants totalitaires. En d'autres termes, la loi du meurtre, par laquelle les mouvements totalitaires prennent et exercent le pouvoir, demeurerait une loi du mouvement, même s'ils réussissaient un jour à soumettre l'humanité entière à leur domination »[1].

Au niveau juridique, le concept du droit change complètement de sens. « La politique totalitaire ne remplace pas un corpus de lois par un autre ; elle n'institue pas son propre *consensus juris*, ne crée pas, à la faveur d'une seule révolution, une nouvelle forme de légalité. Son défi à toutes les lois positives, y compris les siennes propres, implique qu'elle pense pouvoir se passer de tout *consensus juris*, sans pour autant se résigner à l'absence de lois, à l'arbitraire et à la peur qui caractérise l'état de tyrannie. Elle peut se passer du *consensus juris* parce qu'elle promet d'affranchir l'accomplissement de la loi de toute action et de toute volonté humaines. Elle promet également la justice sur terre parce qu'elle prétend faire du genre humain lui-même l'incarnation de la loi »[2].

Cette identification de l'homme et de la loi semble annuler l'écart existant depuis l'Antiquité entre légalité et justice et confère ainsi au régime totalitaire une légitimité, un intérêt et une attraction qu'aucun régime politique précédent n'avait atteint.

« La légitimité totalitaire, dans son défi à la légalité et dans sa prétention à instaurer le règne direct de la justice sur la terre, accomplit la loi de l'Histoire ou de la Nature sans la traduire en normes de bien et de mal pour la conduite individuelle. Elle applique la loi directement au genre humain, sans s'inquiéter de la conduite des hommes. La loi de la Nature ou celle de l'Histoire, pour peu qu'elles soient correctement exécutées, sont censées avoir la production du genre humain pour ultime produit. La politique totalitaire veut transformer l'espèce humaine en un vecteur actif et infaillible d'une loi à laquelle, autrement, les hommes ne seraient qu'à leur corps défendant passivement soumis »[3].

Dans le corps politique totalitaire, la place des lois positives est prise par la terreur totale « à laquelle revient de donner réalité à la loi du mouvement historique ou naturel »[4] et qui devient ainsi l'essence du régime totalitaire.

« La terreur est légalité si la loi est celle du mouvement d'une force surhumaine, la Nature ou l'Histoire. La terreur comme réalisation d'une loi du mouvement dont la fin ultime n'est ni le bien-être des hommes ni l'intérêt d'un homme mais la fabrication du genre humain, élimine l'individu au profit de l'espèce et sacrifie les *parties* au profit du *tout* »[5].

L'effort continu et immense déployé par le régime arrivé en Roumanie au pouvoir en 1947 a été au début de détruire l'ancienne société civile, puis de maintenir la « nouvelle société » dans un état atomisé ; toute forme d'organisation était interdite, à moins qu'elle ait lieu à l'initiative ou sous le contrôle des autorités. « La préparation est couronnée de succès lorsque les gens ont perdu tout contact avec leurs semblables aussi bien qu'avec la réalité qui les entoure, car en même temps que ces contacts les hommes perdent à la fois la faculté d'expérimenter et celle de penser »[6].

---

[1] H. Arendt, *op.cit.*, pp. 207-209.
[2] *Ibid.*, p. 207.
[3] *Ibid.*, p. 206.
[4] *Ibid.*, p. 209.
[5] *Ibid.*, p. 210.
[6] *Ibid.*, p. 224.

Avec le récul du temps écoulé depuis la chute du communisme les perceptions actuelles sur ces deux régimes totalitaires ne sont pas similaires. En effet, mis à part une minorité d'extrême droite, néonazie, par ailleurs bien stigmatisée par l'opinion publique et hors-la-lois dans les pays démocratiques, chacun s'accorde aujourd'hui pour condamner le nazisme. « Nuremberg »[1] a eu lieu dans l'année même de la fin des hostilités militaires.

Or, la fin de la Seconde Guerre mondiale n'a pas signifié aussi la fin du système totalitaire, mais bien au contraire, a marqué son extension par la bolchevisation de l'Europe orientale et une partie de l'Europe centrale, y compris la moitié de l'est de l'Allemagne.

Cependant, la mort de Staline en 1953, l'élection du pape Jean-Paul II en 1978, la « perestroïka »[2] (restructuration) initiée par Gorbatchev en 1985, la chute du mur de Berlin en 1989, l'éclatement de l'Union Soviétique en 1991 sont quelques repères importants dans l'évolution du système. Les derniers ont même conduit à sa chute, mais aucun de ces événements, pas même les plus récents, n'ont conduit à la condamnation du communisme.

Aucun « Nuremberg » n'a plus eu lieu jusqu'à présent et il n'y a pas non plus de perspectives d'en avoir un, même à long terme. En revanche, on se retrouve dans la situation paradoxale où, à plus de quinze ans de la chute d'un des plus redoutables et sanglants régimes totalitaires qu'ait jamais connu la planète, on essaie de revoir ses prétendus « acquis », afin d'en revendiquer une contribution à la civilisation contemporaine, du moins par bouts de certains éléments constitutifs[3].

A défaut d'une action juridique proportionnelle à son ampleur, nous avons retenu l'impressionnant tollé dans la presse et dans les médias à chaque occasion où une position ferme et réquisitoire était adoptée. A titre d'exemple, nous citons seulement la résolution[4] du Conseil de l'Europe sur les crimes commis par le communisme et l'apparition, il y a bientôt dix ans, d'un ouvrage[5] de taille qui condamne ce régime à l'échelle mondiale. Dans les deux cas, il y a eu de fortes réactions d'opposition, comme si le communisme n'avait pas été « un compagnon du nazisme » dans le cadre du système totalitaire et « un type de régime dont l'essence était la terreur et le principe

---

[1] Procès intenté, devant le tribunal militaire international, à vingt-quatre dirigeants et à huit organisations de l'Allemagne nazie, entre le 20 novembre 1945 et le 1er octobre 1946. Les accusations portaient sur des crimes de guerre, crimes contre la paix et contre l'humanité. Il est resté dans l'histoire comme « le procès contre le nazisme ».

[2] Ambitieux programmes de réformes en Union Soviétique annonçant la suppression du parti unique, nouvelle loi électorale, démocratisation de la presse, amorce d'une réforme économique qui reconnaissait le rôle du marché et la propriété privée. La « perestroïka » marqua le commencement de la fin de l'Union Soviétique.

[3] Pour ce qui concerne les éclairages dans le domaine de l'éducation, voir dans la Deuxième partie, le sous-chapitre *La portée de la réforme de 1948*, pour le domaine de la santé, le sous-chapitre *Relation élève-professeur en dehors de l'école.*

[4] Faisant suite à sa résolution 1096 du 27 juin 1996, relative « aux mesures de démantèlement de l'héritage des anciens régimes totalitaires communistes », le Conseil de l'Europe a adopté le 25 janvier 2006, la résolution 1481 sur la « nécessité d'une condamnation internationale des crimes des régimes communistes totalitaires ». Mais, si l'Assemblée parlementaire de Strasbourg s'est accordée pour condamner les crimes du système communiste, elle a toutefois rejeté la « recommandation » destinée à fournir des mesures concrètes pour l'application de la résolution sus-mentionnée. Par conséquent, le for européen a adopté une condamnation de principe du communisme, mais sans application pratique.

[5] Il s'agit de l'ouvrage coordonné par S. Courtois et N. Werth, *Le livre noir du communisme*, Paris, Robert Laffont, 1997.

d'action la logique de la pensée idéologique »[1]. Mais à notre avis, ce qui reste d'incompréhensible, c'est l'attitude actuelle à l'égard du communisme.

La perception actuelle du communisme dans la société occidentale est loin d'être comparable à celle que le nazisme a provoquée après sa chute. Les questions qui nous préoccupent autour de ce sujet ne font pas l'objet de cette étude, mais nous tenons toutefois à en faire le constat, afin de montrer, une fois de plus, que l'analyse contextuelle de notre recherche ne revêt pas un caractère exhaustif, mais qu'elle essaye à ouvrir des débats ultérieurs.

A côté du nazisme, le communisme demeure « un système entièrement original qui a transformé les classes en masses, a fait de la police le centre du pouvoir et a mis en œuvre une politique étrangère visant ouvertement à la domination du monde »[2]. Dans ce contexte, Hannah Arendt avertit : « Les solutions totalitaires peuvent fort bien survivre à la chute des régimes totalitaires sous la forme des tentations fortes qui surgiront chaque fois qu'il semblera impossible de soulager la misère politique, sociale et économique d'une manière qui soit digne de l'homme »[3].

La surveillance continue de la société

Le projet du « nouveau monde » consistait dans la création d'une société sans inégalités, exploitations ni injustices et d'un « homme nouveau »[4] libéré de tous les avatares d'auparavant, appelé à vivre dans ce monde libre et juste.

Théoriquement, la création du « nouveau monde » passait par deux grandes étapes successives : celle de la « construction du socialisme » (ou de la dictature du prolétariat), qui justifiait la violence révolutionnaire afin d'écraser le monde ancien et de jeter les bases du monde nouveau. Le socialisme était donc le précurseur de la deuxième étape, le communisme.

Dans le communisme, l'Etat allait disparaître, comme toutes les autres institutions coercitives, car l'homme nouveau et la société communiste n'en auraient plus besoin. Bref, la disparition de l'Etat passait par son renforcement, tout comme le chemin vers la liberté passait par son interdiction.

La Roumanie n'allait jamais connaître la deuxième étape du projet, comme d'ailleurs aucun des pays du monde engagés dans cette voie. Et comme personne ne l'a jamais connu en réalité, le communisme trouve sa meilleure définition dans l'humour de l'époque : *Il est comme l'horizon : plus on s'en approche, plus il s'éloigne !*[5]

---

[1] H. Arendt, *op.cit.*, p. 224.

[2] H. Arendt, *op.cit.*, p. 203.

[3] *Ibid.*, pp. 201-202.

[4] Une étude sur la symbolique de *l'homme nouveau* dans la littérature russe est présentée par Alain Besançon dans son ouvrage *Le tsarévitch immolé*, Paris, Plon, 1967, pp. 145-160.

[5] La culture des « bancuri politice » (les anecdotes politiques) est apparue comme l'une des rares manifestations de liberté, qu'il serait fort intéressant d'analyser dans les détails. A l'époque, les anecdotes politiques étaient une sorte de soupape psychologique, de folklore toléré. Il faut également mentionner que si vers la fin du régime on le considérait comme un moyen de défoulement moins dangereux que d'autres, pendant les années cinquante une blague semblable pouvait coûter plusieurs années de prison. Sur l'anecdote politique voir aussi la thèse d'Adrian Cioroianu, *Ce Ceausescu qui hante les Roumains*, Bucarest, Editions Curtea Veche et l'Agence universitaire de la francophonie, 2004, pp. 109-117.

En revanche, l'empreinte du socialisme est indissociablement liée à la surveillance de la société, qui s'est étendue sur toute la durée du régime de démocratie populaire, avec des intensités variables en fonction de la période analysée. Gheorghe Surdu mentionne : *Tous ceux qui ont connu le communisme savent très bien que c'était le mieux organisé de tous les systèmes politiques du monde. (…) il n'y avait aucun département, aucune entreprise, aucun bureau, qui ne soit relié… Il n'y avait aucune rue sans son agent de surveillance, même les paliers des immeubles de plusieurs étages avaient une personne qui flairait l'atmosphère afin de la rapporter et ainsi de suite.*

Ainsi, les années cinquante connurent-elles probablement l'apogée de la surveillance et de la répression. Alexandru Paleologu se rappelle cette période et nous parle de sa propre expérience : *Pendant six ans, de cinquante à cinquante-six, dont une année à Bucarest, j'ai dû me cacher chez ceux qui m'hébergeaient et qui ont assumé ce risque, car à cette époque-là, bien que l'oppression communiste fût dure, terrible, les gens étaient les mêmes, avec l'éducation et les réflexes d'avant ; ils ne pouvaient pas changer de caractère et de code moral. J'ai moi-même connu quelques exemples de personnalités de ce genre parmi ceux qui m'ont reçu malgré les risques du moment, conformément aux mœurs d'autrefois. Leur comportement avait quelque chose d'exemplaire ! En même temps, je ne pourrais accuser aucun de ceux qui ont refusé de m'accueillir, certains avaient… je n'ai pas retenu leurs noms, même si je les connaissais, je savais qui ils étaient, mais je ne voudrais pas les nommer, car je ne veux pas garder de rancune envers quelqu'un. Ce qui est important, c'est qu'il y ait eu des gens qui m'ont abrité !*

L'un des endroits où je me suis caché à cette période-là était une maison où vivait un jeune ménage, avec quatre enfants[1]*. Le dernier était un nouveau-né, et il y avait encore la mère, un oncle âgé et une vieille tante, qui habitaient tous dans la même maison. C'était extraordinaire ! Ces gens-là m'ont gardé au début pendant environ deux mois, sans me faire sentir à un seul moment que ma présence aurait pu les mettre en péril, surtout avec de jeunes enfants.*

Simultanément acteur social et observateur, Alexandru Paleologu nous fait part de ses réflexions : *Je me suis donc retrouvé à demander refuge à des gens que je connaissais à Bucarest. Pas chez des amis proches, où j'aurais risqué d'être trouvé, mais chez des gens que je connaissais. J'ai tout de suite (mais aussi plus tard, rétrospectivement) apprécié le courage extraordinaire et la preuve de solidarité qu'ont manifestés ceux qui m'ont accueilli, à une période où l'oppression policière était très sévère et où ils prenaient de grands risques*[2]*. Ils assumaient ces risques et j'admirais ce noble réflexe d'une société bien éduquée sur plusieurs générations. Et quand je dis plusieurs générations, je ne parle pas seulement des générations des boyards, mais des générations de gens conscients de leur vie. Pas seulement chez les gens riches d'autrefois, anciens propriétaires fonciers ou je ne sais quoi… c'est-à-dire le monde auquel j'appartenais moi-même, mais chez tous ceux que j'ai rencontrés et avec qui j'ai partagé ma condition de personne poursuivie, j'ai retrouvé la même chose : ces réflexes humains, si nobles, de solidarité et d'entraide. J'ai par conséquent la meilleure*

[1] Le narrateur se souvient également des détails relatifs à ses anciens bienfaiteurs : *Un enfant allait en classe primaire, c'était Alecu Beldiman, l'actuel président de l'Union des architectes, puis il y avait Matei Beldiman, à la maternelle à cette époque-là et aujourd'hui architecte en France, puis un autre, un bébé. Un quatrième allait naître par la suite dans la famille Beldiman (ou Hariton). Ils avaient encore une sœur, Ruxandra Goga, qui avait épousé Eugen Goga, le frère d'Octavian Goga.*

[2] Le narrateur précise : *Les gens étaient susceptibles d'être accusés dans divers procès, non pas à cause des délits commis, mais en raison de la catégorie sociale à laquelle ils appartenaient.*

impression possible de la société roumaine, pas dans sa totalité, mais dans son intégralité, en ce sens que dans toutes les classes sociales, j'ai rencontré, dans une proportion non négligeable, des gens courageux et capables d'accepter un sacrifice que rien ni personne ne les contraignait à faire, si ce n'est le sentiment d'être Roumains et… le sentiment qu'ils ne pouvaient pas ne pas s'opposer (autant que possible, à leur niveau) à la destruction de la société.

Cinquante ans plus tard, avec le recul, Alexandru Paleologu tire ses conclusions : *Pour moi, c'était une expérience intéressante que de voir une société assiégée, assaillie, en passe d'être détruite, anéantie, qui pourtant continuait à exister au travers du code moral qu'elle ne cessait de transmettre. Les enfants ont grandi comme ils ont pu, ils se sont adaptés à la situation, mais le code moral a perduré.*

L'ancienne société roumaine a continué à exister au travers de son code moral longtemps après décembre 1947[1], mais pas indéfiniment et d'une manière de plus en plus restreinte. Après quelques générations, le communisme réussissait à imposer une nouvelle hiérarchie de valeurs, que les gens avaient peut-être intégré superficiellement, mais suffisamment pour créer leur duplicité. Si ces valeurs et réflexes nouveaux ne sont jamais parvenus à s'intégrer complétement dans la structure même de la société[2] pendant les cinq décennies du communisme, ce n'est pas tant dû aux anciennes résistances du début, qu'à une sorte de « loi naturelle » qui s'est développée sur une base individuelle, avec le temps et selon laquelle les gens distinguaient clairement le bien du mal et le vrai du faux[3].

Au fil du temps, le communisme a réussi à changer dans une certaine mesure la personnalité intime de la plupart des personnes. Le même narrateur le relève dans son récit : *Plus tard, quand la vie est devenue moins périlleuse et comportait moins de risques (pendant l'époque Ceausescu), les gens n'étaient plus les mêmes.*

Après les années de fugue, la prison s'est imposée à Alexandru Paleologu comme un fait incontournable : *En ce temps-là, en 1958, quand Dinu Noica s'est fait arrêter, il paraissait absolument sûr qu'ils allaient nous arrêter nous aussi, c'est-à-dire moi-même, Nicu Steinhardt et d'autres amis encore. Cela ne faisait aucun doute… il était clair qu'après Dinu Noica d'autres arrestations allaient suivre. Pourtant, ils m'ont laissé encore une année en liberté. Lui, il s'est fait arrêter en décembre cinquante-huit et moi en septembre cinquante-neuf.*

[1] La société « socialiste » roumaine n'a d'ailleurs pas cessé d'exister non plus après la fin du totalitarisme, en décembre 1989. Elle a continué et continue encore d'exister au travers de son propre code de valeurs et des réflexes que les gens ont gardés et gardent encore, quinze ans après la chute du communisme.

[2] Cette hypothèse est contredite par Alina Mungiu dans son ouvrage *Romanii dupa 89* (Les Roumains après 89), Bucuresti, Humanitas, 1995.

[3] Nous reviendrons sur ce sujet dans le *Chapitre VII.*

La Securitate. Les mouchards[1].

Créée en 1948, sur le modèle de la NKVD[2] soviétique, la Securitate – ou la police politique roumaine – constituait l'institution répressive de l'Etat, mandatée par ce dernier pour « défendre les conquêtes démocratiques et la sécurité de la République populaire roumaine contre les complots de ses ennemis externes et internes »[3], ce qui signifiait en réalité maintenir les communistes au pouvoir dans un Etat policier[4]. Selon les définitions léninistes, la Securitate était le « bras armé » du Parti, instrument de la lutte des classes[5].

Au niveau administratif, la Securitate était divisée en dix départements, appelés « Directions », couvrant tout le pays. Chaque région allait disposer de bureaux territoriaux, de quartier, de ville et de commune[6] (birouri raionale, orasenesti si comunale).

L'ouverture actuelle des archives du Ministère de l'Intérieur montre que, peu de temps après sa constitution, la Securitate comptait 1 148 officiers, dont 848 enregistrés comme personnel du secrétariat et travailleurs manuels. Ces derniers possédaient tous des grades militaires, comme celui de sergent major, même s'il s'agissait de dactylographes, chauffeurs, installateurs ou serveuses. Les treize directions régionales employaient ensemble 2 822 officiers, dont les deux-tiers faisaient partie du personnel auxiliaire. En 1956, leur nombre avait augmenté à 13 155 officiers et 5 649 employés civils[7]. Pour une population totale de dix-sept millions d'habitants, ces effectifs de la Securitate semblent réduits, mais ces chiffres n'incluent pas le réseau des mouchards[8] recrutés par la Securitate et qui ont constamment contribué à son fonctionnement.

A cette époque-là, la Roumanie illustrait parfaitement bien le cadre décrit par Hannah Arendt : « La collaboration de toute la population pour dénoncer les opposants politiques et les offres de services pour le mouchardage ne sont sans doute pas des faits nouveaux, mais ils sont si bien organisés dans les pays totalitaires qu'ils rendent le travail des spécialistes presque superflu. Dans un système d'espionnage omniprésent, où tout un

---

[1] En roumain, les termes utilisés sont « informator » et « colaborator ». Leurs notes informatives, gardées dans les dossiers de la Securitate, étaient signées avec des pseudonymes. Dans les documents d'archives, les officiers chargés de leur suivi les appelaient « sursa » (la source), tandis que la personne visée s'appelait « obiectivul » (l'objectif). Dans cette thèse, afin de faciliter la lecture, nous avons utilisé la terminologie française.

[2] Ministère soviètique des affaires intérieures. Pour de plus amples détails sur son rôle et son importance dans l'appareil d'Etat soviétique, voir l'ouvrage de C. Andrew et O. Gordievski, *KGB – Istoria secreta a operatiunilor sale externe de la Lenin la Gorbaciov* (KGB – L'Histoire secrète de ses opérations externes de Lénine à Gorbatchev), Bucuresti, All, 1994.

[3] D. Deletant, 1998, *op.cit.*, p. 497.

[4] Pendant la décennie 1948-1958, plus de 70 000 personnes ont été arrêtées, dont 60 428 pendant la seule période 1948-1953. G. Ionescu, *Communism in Rumanie 1944-1962*, Londra, Oxford University Press, 1964, p. 201, cité par D. Deletant, 2001, *op.cit.*, p. 102.

[5] M. Oprea et coll., *Securistii partidului. Serviciul de cadre al PCR ca politie politica* (Les agents de sécurité du Parti. Le Service des Cadres du PCR comme police politique), Bucuresti, Polirom, 2002, p. 13.

[6] D. Deletant, 1998, *op.cit.*, p. 497. Sur l'organisation de la Securitate, voir aussi M. Oprea, *Banalitatea raului. O istorie a Securitatii in documente, 1949-1989* (La banalité du mal. Une histoire de la Securitate en documents, 1949-1989), Bucuresti, Polirom, 2002.

[7] D. Deletant, 1998, *op.cit.*, pp. 497-498.

[8] En 1948, année de la création de la Securitate, le nombre de mouchards était de 42 187 personnes. D. Deletant, 2001, *op.cit.*, p. 101.

chacun peut être un agent secret, où chaque individu se sent constamment surveillé (…), chaque mot devient équivoque et susceptible d'une interprétation rétrospective »[1].

En 1951, grâce à cet appareil, la Securitate a pu surveiller 417 916 personnes, dont 5 401 ont été arrêtées pour des « activités hostiles »[2]. Au début de l'année 1949 ont été créés deux autres organes principaux de la Securitate : la Militzia (la Direction générale de la Militzia, qui allait remplacer la Police) et les troupes de la Securitate, qui reprenaient les attributions de la Gendarmerie. Les deux organismes étaient subordonnés au ministère de l'Intérieur[3]. En 1953, la Militzia avait un effectif de 40 000 personnes, tandis que les troupes de la Securitate totalisaient 55 000 officiers et soldats, organisés par des brigades et disposant d'artillerie et de chars[4].

Les troupes de la Securitate, qui constituaient sa force d'intervention spéciale, étaient formées sur le modèle des unités de choc du KGB et disposaient d'un statut particulier qui les différenciaient de toutes les forces conventionnelles de l'armée de terre, de la marine et de l'aviation. Portant un uniforme spécial, obéissant à un règlement qui leur était propre, elles étaient placées, par le biais du Ministère de l'Intérieur, sous l'autorité directe du Secrétaire Général du Parti. Ces troupes d'élite, fortement politisées[5], avaient à l'origine comme tâche principale d'assurer la protection des membres du Gouvernement, du Comité central, des comités régionaux du Parti, des stations locales et nationales de la radio et de la télévision[6]. Elles avaient également comme missions de maintenir l'ordre public dans les plus importants centres industriels, réprimer toute résistance contre les décisions gouvernementales, assurer la collectivisation et l'expropriation des biens et des propriétés. Pendant la sixième décennie, elles étaient également appelées à anéantir la résistance armée des partisans dans la zone des montagnes et à surveiller les camps de travail forcé (« lagarele de munca »)[7].

Au fil des ans, leur armement léger s'est amélioré ; elles ont reçu des pièces d'artillerie et des blindés, ainsi qu'une unité ultra-secrète formée à la guerre chimique et bactériologique. Depuis l'invasion de la Tchécoslovaquie en 1968, leur mission prioritaire était devenue la protection de Nicolae Ceausescu et sa famille contre toute tentative de coup d'Etat. Ainsi, le gros de leurs forces n'était-il plus concentré autour des immeubles du Parti, mais suivait les déplacements saisonniers du dictateur ; pendant le printemps et l'automne, elles étaient stationnées à Baneasa, lorsqu'il se trouvait à Bucarest, ou à Snagov, près de la mer Noire lorsqu'il prenait ses vacances d'été à Neptun, ou dans les Carpates lorsqu'il se rendait l'hiver à Predeal ou à Sinaia[8].

Pendant les premières années de son fonctionnement, la Securitate s'intéressait plutôt au nombre des mouchards qu'à leur qualité. Nombreux étaient les délinquants ou cette espèce de parasites sociaux produite, comme le montre Walter Bacon, par tous les

---

[1] H. Arendt, *op.cit.*, p. 163.

[2] *Cartea Alba a Securitatii* (Le livre blanc de la Securitate), SRI, Bucuresti, 1994-1995, Vol. II, p. 45, cité par D. Deletant, 2001, *op.cit.*, p. 101.

[3] V. Mihalache et coll., *Jandarmeria Romana. Pagini dintr-o istorie nescrisa, 1850-1949*, (La gendarmerie roumaine. Pages d'une histoire non écrite, 1850-1949), Bucuresti, Ed.Ministerului de Interne, 1993, p. 171, cité par D. Deletant, 2001, *op.cit.*, p. 103.

[4] D. Deletant, 1998, *op.cit.*, p. 498.

[5] Le pourcentage de commissaires politiques y était cinq fois plus élevé que dans les unités régulières. I. M. Pacepa, *Horizons rouges*, Paris, Presse de la Cité, 1988, p. 161.

[6] *Ibid.*, p. 161.

[7] D. Deletant, 1998, *op.cit.*, p. 498.

[8] I. M. Pacepa, *op.cit.*, p. 161.

systèmes totalitaires[1]. C'est en bonne partie par cette catégorie de mouchards que la Securitate avait atteint à cette époque-là les chiffres record de son réseau[2]. Mais en 1956, leur manque de fiabilité a déterminé l'élimination d'environ 70 % de leur effectif total ; ils ont été remplacés par d'autres, recrutés cette fois-ci surtout parmi les intellectuels[3].

Les mouchards cédaient souvent au chantage et finissaient par collaborer avec la Securitate. S'ils acceptaient la collaboration, les accusations formulées à leur égard étaient annulées. Parfois, ils étaient traités avec brutalité si les renseignements qu'ils donnaient ne contentaient pas leurs employeurs[4].

Mais, à partir de la fin des années cinquante, le développement qualitatif des forces de la Securitate, ainsi que de leur efficacité, ont connu une progression spectaculaire. En 1965, quand Nicolae Ceausescu devint Secrétaire Général du Parti, la surveillance de la population prit une ampleur sans précédent[5]. Ainsi, en 1978, selon le chef du DIE[6] (le Département de Renseignements Externes), la Roumanie arrivait-elle en tête des pays du bloc soviétique en termes d'appareil de surveillance de la population : « Nulle part, dans aucun pays de l'Est, la population n'était aussi bien encadrée qu'en Roumanie, avec un pourcentage d'un agent de la Securitate pour quinze habitants »[7]. C'est dans ce contexte que les témoignages qui suivent décrivent les vécus individuels de personnes ayant connu la surveillance organisée par la police politique, dans des situations et pour des raisons très différentes les unes des autres.

En général, les enquêtes et les perquisitions portaient sur des situations dont la Securitate étaient déjà au courant, mais la catégorie des suspects potentiels était beaucoup plus large que celle des opposants au régime. C'est d'ailleurs ce qui constituait l'une des redoutables caractéristiques du système, dont Hannah Arendt a pleinement saisi l'importance : « Dans le monde totalitaire, la catégorie des suspects embrasse la population entière : toute pensée qui dévie de la ligne officiellement prescrite, et sans cesse changeante, est déjà suspecte, quel que soit le champ d'activité où elle se manifeste. Du seul fait qu'ils sont capables de penser, les êtres humains sont suspects par définition ; une conduite exemplaire ne met jamais à l'abri du soupçon, car la capacité humaine de penser est aussi celle de changer d'avis »[8].

Au niveau de la censure de la correspondance externe, mes propres souvenirs ne font pas défaut : *De 1974 à 1989, j'ai reçu toute ma correspondance de l'étranger au nom et à l'adresse de mon grand-père qui était à la retraite. Mes correspondants de*

---

[1] W. Bacon, « Romanian Secret Police », in *Terror and Communist Politics : The Role of the Secret Police,* Boulder si Londra, Westview Press, 1984, p. 135, cité par D. Deletant, 2001, *op.cit.,* p. 102.

[2] A la fin de l'année 1951, la Direction du contre-sabotage et celle des Renseignements Internes comptaient respectivement 30 585 et 10 698 personnes. *Cartea Alba a Securitatii* (Le livre blanc de la Securitate), SRI, Bucuresti, 1994-1995, Vol. II, p. 64, cité par D. Deletant, 2001, *op.cit.,* p. 102.

[3] D. Deletant, 2001, *op.cit.,* pp. 102-103.

[4] Le discours de Gheorghe Pintilie, chef de la Securitate en 1948, est révélateur de la manière dont la Securitate utilisait les mouchards : « Camarades, chaque ouvrier, chaque médecin et qui que ce soit, possède un outil de travail. Je pense qu'à la Securitate, nos outils sont les mouchards. A l'exemple du travailleur qui soigne ses outils, nous devons aussi prendre soin des mouchards. Cela veut dire qu'il faut les instruire, leur montrer la ligne du Parti, et non pas comme ça… on les prend et on les frappe jusqu'à ce qu'on les couvre de meurtrissures ! Si un charpentier casse son tour, qu'est-ce qu'il mangera le lendemain ? Est-ce que c'est comme ça que le Parti nous apprend ? », M. Oprea, « Zeii de lut ai Securitatii Romane », in *Dilema,* vol. III, no. 133, p. 11, cité par D. Deletant, 2001, *op.cit.,* p. 99.

[5] I. M. Pacepa, *op.cit.,* p. 102.

[6] Le Général Ion Mihai Pacepa, collaborateur direct de Nicolae Ceausescu, a demandé asile politique aux Etats-Unis en juillet 1978.

[7] I. M. Pacepa, *op.cit.,* p. 164.

[8] H. Arendt, *op.cit.,* pp. 162-163.

Munich et de Granville (France) connaissaient ces consignes et faisaient également attention au contenu de chaque lettre, sachant qu'avant moi, quelqu'un d'autre pouvait à tout moment lire mon courrier.

L'omniprésence de la Securitate reposait sur le réseau des mouchards. Ils étaient recrutés dans toutes les couches sociales et leur rôle était de rapporter ce qui se passait autour d'eux. Ainsi, Radu Filipescu raconte-t-il ses souvenirs carcéraux : *Dans les cellules et partout il y avait des mouchards. Ton mouchard de cellule, car chaque cellule devait en avoir un, ne rapportait pas uniquement ce que toi tu avais fait, si tu avais agi de telle ou telle manière ou discuté quelque chose de plus particulier avec quelqu'un… mais, aussi ce que faisait le gardien, au cas où ce dernier aurait été plus tolérant ou t'aurait aidé d'une façon quelconque… malheur à lui, car le mouchard rapportait autant sur toi que sur lui… autrement dit, on n'avait aucune chance… C'était un système de surveillance terrible… !*

Après sa sortie de prison, le même narrateur évoque la période où il a recommencé à travailler : *Là-bas, à IEMI, j'étais dans un laboratoire de métrologie… dans un collectif qui comprenait environ cinq personnes travaillant dans une pièce et cinq autres dans une pièce voisine. Au moment où je suis arrivé chez eux, ils avaient entendu dire que quelqu'un qui avait fait de la prison et dont on avait parlé à la radio « Free Europe » allait venir… Au début, ils me regardaient un peu comme ça… Et puis, le travail étant ce qu'il était à l'époque, on avait le temps pour discuter, faire des blagues, pas de problèmes… je suis assez vite devenu ami avec eux. Mais, tout de suite après moi, il y a eu un autre nouveau qui est arrivé et qui était un mouchard*[1]*. Avec moi, ils se sont assez vite calmés, mais l'autre, qu'ils considéraient comme mouchard, ils n'arrêtaient pas de s'en moquer, jusqu'au moment où il en a eu marre, est allé voir le chef et a demandé à changer de bureau. Cela a été perçu comme une sorte de victoire au niveau local, quelque chose d'extraordinaire… !*

Radu Filipescu se rappelle la surveillance mise en place par la Securitate après les heures de travail : *Quand je quittais le boulot, il y avait constamment deux voitures de la Securitate qui me suivaient partout. Quand je rencontrais un collègue en voiture qui me disait « Je vais dans cette direction, tu viens ? », je me faisais raccompagner, mais par la suite je me suis rendu compte que ces collègues se faisaient suivre à leur tour. Alors, quand j'ai vu ça, j'ai commencé à les avertir « Ecoute, tu sais que je suis filé, si je monte dans ta voiture… ». Certains m'ont dit qu'on les avait prévenus de ne pas me raccompagner.*

Je me rappelle qu'une fois, quand je suis parti avec deux collègues, un garçon et une fille, je leur ai dit : « Regardez, cette voiture-là, derrière… ! », mais ils ont commencé à rigoler… ils étaient jeunes, c'est clair… et on s'est bien amusé… Mais, après qu'ils m'ont déposé quelque part, les passagers de la voiture qui nous avait suivi les ont menacés et ils ont tout de suite pris peur… Finalement, ils ne leur ont rien fait à part les menacer, mais ils n'ont pas apprécié que nous nous moquions d'eux comme ça…

La Securitate et la Militzia agissaient dans un cadre légal, créé par un nouveau système juridique : selon l'article soixante-cinq de la nouvelle Constitution[2], le rôle de la justice était de « défendre le régime de démocratie populaire et les acquis des ouvriers,

[1] Interrogé sur la manière dont il pouvait savoir que le dernier venu était un mouchard, Radu Filipescu répond : *Ecoutez… il n'y avait aucune preuve concrète, pas de dossier, mais comment dire… il est arrivé tout de suite après… en plus, la raison pour laquelle il est parti et puis, il fallait bien qu'il y ait quelqu'un… !*

[2] La Constitution de la République populaire roumaine a été adoptée en 1952.

d'assurer le respect de la légalité populaire, la propriété publique et les droits des citoyens »[1]. Les juges étaient assistés par des « assesseurs populaires » désignés par le Parti. Le barreau des avocats a été mis sous le contrôle de l'Etat.

Dans ce contexte, l'interception des conversations téléphoniques et la filature des suspects étaient des moyens légaux supplémentaires utilisés par la Securitate. Dans ce travail de surveillance, les cibles n'étaient pas seulement les personnes perçues comme des adversaires du régime, mais également certains dirigeants du Parti. Moscou s'assurait de cette manière de la loyauté de sa filiale roumaine.

Ainsi, à partir de 1948, « l'Unité T » de la Securitate surveillait-elle les lignes téléphoniques d'Ana Pauker, Vasile Luca, Teohari Georgescu, Ion Gheorghe Maurer, Alexandru Birladeanu et Valter Roman. En 1953, des nouveaux noms avaient été rajoutés à la liste : Iosif Chisinevschi et sa femme Liuba, Constantin Doncea et Nicolae Ceausescu. En 1963, le même sort attendait Miron Constantinescu et en 1964, Gheorghe Pintilie, l'ancien chef de la Securitate[2].

En 1968, le colonel Andrei Arghiropol[3] déclarait que sa première mission en 1949 avait été d'intercepter les lignes téléphoniques de Gheorghiu-Dej[4].

Par la suite, tout au long du régime communiste, les bureaux et les résidences privées de presque tous les officiels roumains étaient périodiquement mis sur écoute[5].

A la fin des années soixante-dix, la Direction générale des opérations techniques de la Securitate (DGTO) disposait déjà d'un potentiel impressionnant[6] et était prête à lancer à court et moyen termes des projets de développement jamais connus auparavant : « Jusqu'au 1er janvier 1984[7], nous serons en mesure de manipuler simultanément dix millions d'écoutes. Si le taux de croissance démographique reste le même au cours des cinq prochaines années, nous pensons être capables de contrôler périodiquement chaque famille roumaine au moins une fois par an, tout en assurant une surveillance permanente des éléments suspects »[8].

Tout au début, pendant les premières années de son existence[9], la Securitate, sous son nom de DGSP (Direction Générale de la Sécurité du Peuple), a joué le rôle de « cheville ouvrière » du Parti, en étant complètement subordonnée aux directives

---

[1] D. Deletant, 1998, *op.cit.*, p. 498.

[2] D. Deletant, 2001, *op.cit.*, p. 102.

[3] Il travaillait à « l'Unité T » de la Direction technique de la Securitate. D. Deletant, 2001, *op.cit.*, p. 102.

[4] Jusqu'en 1954, le responsable de l'interception secrète des lignes téléphoniques a été Alexandru Nicolski. Il en a été chargé directement par Moscou, par l'intermédiaire des conseillers soviétiques. Cette opération durera jusqu'à la chute du communisme, en 1989. La liste exhaustive des officiers responsables a été également publiée. Voir ASRI, Fond 9604, vol. IV, in *Sfera Politicii*, no. 44, 1996, pp. 44-45, cité par D. Deletant, *op.cit.*, p. 102.

[5] I. M. Pacepa, *op.cit.*, p. 101.

[6] En mars 1978, la DGTO disposait de dix centres d'écoute nationaux, de deux cent quarante-huit centres locaux, ainsi que de mille unités « mobiles » pour couvrir les petites villes, les lieux de villégiature et les anciens monastères qu'affectionnaient particulièrement les visiteurs étrangers. Il comptait également quarante-huit services de censure du courrier. I. M. Pacepa, *op.cit.*, p. 104.

[7] En 1984, la Roumanie comptait 22 700 000 habitants. H. C. Matei et coll., *Statele lumii* (Les Etats du monde), Bucuresti, Ed.Stiintifica si Enciclopedica, 1985, p. 475.

[8] I. M. Pacepa, *op.cit.*, p. 108.

[9] La DGSP a été créée par le Décret 221 du 30 août 1948, en tant que composante formelle du Ministère de l'Intérieur. Voir D. Deletant, *Teroarea comunista in Romania. Gheorghiu-Dej si statul politienesc, 1948-1965* (La terreur communiste en Roumanie. Gheorghiu-Dej et l'Etat policier, 1948-1965), Bucuresti, Polirom, 2001, pp. 96-117.

politiques. Au fur et à mesure, ce rôle s'est élargi, son influence n'a cessé d'augmenter, au point, que vers la fin du régime, elle arrivait à collaborer sur un pied d'égalité avec le Parti. Ainsi, le Ministre de l'Intérieur était-il en général la personne la plus influente de la République, parfois au-dessus du Président du Conseil des Ministres (Premier ministre) et tout de suite après le Premier Secrétaire du Parti (Président de la République et chef de l'Etat)[1].

Durant ses quarante-cinq ans d'existence, c'est l'ambiguïté de son rôle de « subordonné » ou de « collaborateur » à l'égard de l'instance politique qui lui conférait son immense pouvoir au sein de l'Etat, justifiant la redoutable réputation qu'il avait acquise. Gheorghe Surdu raconte : *A cause du fait que j'avais été arrêté dans mon village, il me fallait une carte d'identité pour la ville. Je suis allé à la Securitate et ils m'ont dit : « Vous devez aller à la mairie pour qu'ils vous donnent leur accord, puis vous irez à la Militzia pour prendre votre carte d'identité ». Je suis donc allé chez le maire, avec une demande où j'expliquais ma situation. Ils m'ont demandé : « Où avez-vous été arrêté ? ». J'ai répondu que c'était dans mon village, à Boian. « Mais qu'est-ce que vous y faisiez ? ». « De l'agriculture ! ». « Alors, vous devez y retourner et continuer dans l'agriculture ! ». « Je ne veux pas y retourner ! ». « Vous y êtes obligé ! ». Quand j'ai vu que je ne pouvais pas m'en sortir avec lui, je suis retourné à la Securitate. Il y avait un commandant qui s'appelait Dan et je lui ai dit que le maire ne voulait pas me faire ma carte d'identité. Alors, pendant que j'étais dans son bureau, il m'a dit : « Monsieur Surdu, attendez ici ! ». Et il a pris le téléphone et il a passé un coup de fil à la mairie. A cette époque-là, j'avais encore une bonne ouïe… et je l'ai entendu dire : « Allô, salut, Vasile, comment ça va ?… Ecoute, nous avons ici Monsieur Surdu et il faut que tu regardes un peu sa situation, car il y a une disposition légale… ». Je ne sais pas ce que l'autre lui a répondu, mais j'en ai déduit qu'il avait dû dire quelque chose comme : « Ce n'est pas dans mes attributions de maire, il dépend de vous, la Securitate, de savoir si vous êtes d'accord ou non qu'il habite dans la ville de Medias », car Dan, le commandant, lui a répondu : « Mais, mon cher maire, c'est toi le chef de la ville, pas nous ! ». A ce moment là, il est clair que le maire a compris que la Securitate n'était pas opposée à ce que j'habite à Medias.*

Et Dan m'a dit : « Allez chez le maire pour qu'il vous fasse vos papiers ! ». Je suis donc retourné à la mairie et j'ai dit à la secrétaire : « Je suis Gheorghe Surdu et je voudrais voir le maire ! ». Alors, elle m'a répondu : « Pas besoin, voici votre dossier, vous avez toutes les signatures ! ». Donc, après la conversation téléphonique, le maire avait immédiatement signé et m'avait donné son accord. Avec ce papier, je suis allé à la Police… la Militzia plutôt… j'y ai laissé le dossier, avec les photos, et dans les trois jours j'ai reçu ma nouvelle carte d'identité.

Un autre exemple montre qu'à la fin du régime, la Securitate voulait orienter les décisions des entreprises. Ainsi, Radu Filipescu raconte-t-il : *Une fois sorti de prison, il m'était défendu de retourner dans la même entreprise. La Securitate m'a dit : « Cherchez-vous du travail ailleurs, nous allons aussi vous aider, mais vous ne retournerez plus au même endroit ! ». J'y suis quand même retourné pour essayer. Le directeur m'a dit : « Nous connaissons la situation, au niveau professionnel, nous ne pouvons rien vous reprocher, mais il faut que j'en discute en séance ! ». Deux jours après, il m'a dit : « Ça n'a pas été possible ! ». Donc, même s'il m'était favorable, je*

[1] M. Oprea, *op.cit.*, p. 13.

n'ai pas pu y retourner. Ils ont alors tenté de m'envoyer à « 23 Août »[1]*, mais j'ai riposté en disant que ça ne correspondait pas à ma spécialisation.*

Par la suite, après avoir essayé à plusieurs endroits, je suis arrivé dans une entreprise appelée « IEMI », qui travaillait dans mon domaine de compétences et ceux de la Securitate m'ont dit : « Oui, allez-y ! ». Bref, je suis donc allé chez « IEMI » ; le directeur était d'accord, mais il me fallait me présenter au Service « employés » où on me disait à chaque fois de revenir dans quelques jours. Après deux ou trois tentatives, j'ai commencé à en avoir marre et je me suis dit : « Vous ne voulez pas me donner du travail ? Très bien ! »[2]*. Alors, je suis retourné à la Securitate et je leur ai raconté mes difficultés, en leur demandant ce que je devais faire. Ils m'ont dit sans hésiter : « Retournez-y ! ». Alors, je suis allé chez le directeur, qui avait eu un accident quelque temps auparavant et avait été soigné par mon père à l'hôpital, et lui… en fin de compte, il m'a dit quelque chose comme : « …Oui, je sais… moi, je suis d'accord, ceux de la Securitate sont d'accord, mais c'est le Parti qui s'y oppose… ceux du « Sectorul de partid »*[3]*.*

C'était intéressant, car c'était la première fois que je réalisais qu'en réalité, le pouvoir n'était pas tout à fait unique, mais qu'il y avait d'un côté les agents de la Securitate et de l'autre des membres du Parti et qu'entre les deux il pouvait y avoir des dissensions et… des divergences d'opinion.

A mon avis, ce qui s'est passé en quatre-vingt-dix, c'est que la Securitate a limogé le Parti, c'est-à-dire que la Securitate est allée plus loin et que le Parti, le CPEX[4] *a été sacrifié… enfin, ils se sont eux aussi arrangés jusqu'à la fin, mais… c'est la solution qu'ils ont trouvée à ce moment-là.*

La peur

La peur, telle qu'elle a été explicitée dans un sous-chapitre précédent[5], reste une caractéristique essentielle du communisme. Si l'un des moyens utilisés dans le projet du « monde nouveau » a fonctionné avec succès tout du long, c'est bien la peur. Ce sentiment, poussé jusqu'à sa transformation en une sorte de psychose collective, a dominé la société pendant des dizaines d'années. Certes, son intensité a été variable en fonction de plusieurs facteurs, parmi lesquels la période traversée et le milieu social concerné, mais la peur est demeurée ancrée dans la société roumaine jusqu'aux derniers jours du régime.

A l'instar de la suspicion et de la surveillance, la peur n'était pas destinée à une catégorie sociale distincte, mais a envahi la population entière, à tous les échelons sociaux, tous les métiers, toutes les associations, tous les âges étaient concernés. Le fait d'être membre de la haute hiérarchie du Parti n'offrait en aucun cas une garantie contre la

[1] Grande entreprise bucarestoise métallurgique.

[2] Le narrateur s'explique : *Je ne l'avais pas pigé dès le début, mais après un certain temps j'ai compris le système et j'ai joué là-dessus : Ceausescu et sa propagande prétendaient que dans le système communiste il n'y avait pas de chômage. Eh bien, s'il existait un cas de chômage connu, cela risquait de nuire à ses congrès à l'étranger…*

[3] Centre territorial du Parti communiste.

[4] Le Comité Politique Exécutif du Parti communiste roumain.

[5] « *Un nouveau type de régime* ».

suspicion et la peur d'être à tout moment remplacé ou marginalisé[1]. L'intelligentsia n'y faisait pas exception ; sous la menace directe ou le chantage, la plupart des intellectuels roumains occupant des fonctions publiques ou des postes à responsabilité ont collaboré, d'une manière ou d'une autre, avec la police politique[2].

Dans ce cadre généralisé au niveau de la société entière, il y a bien sûr eu des voix qui se sont élevées malgré tout ; les cas de Nicolae Steinhardt, Dorin Tudoran, Paul Goma, Doina Cornea ou Radu Filipescu font partie des dissidents roumains les plus connus. Il y en a certainement eu d'autres, moins connus ou carrément anonymes[3], qui ont pris position contre le régime. En dépit de l'importance indiscutable de ces prises de position individuelles ou communes à l'encontre du régime, elles n'ont pas suffi pour empêcher la tragédie massive de la collaboration forcée avec la police politique, sous la redoutable emprise de la peur. Hannah Arendt a parfaitement saisi la situation : « Dans le monde totalitaire, la peur est certainement plus répandue qu'elle ne le fut jamais auparavant »[4].

Dans ce contexte, le message de Nicolae Steinhardt s'attaque directement à l'essence du système, c'est-à-dire la peur. Le texte qui ouvre le « Journal de la félicité », son œuvre qui l'a rendu célèbre après sa mort, est un Testament politique dont la force et l'élévation ont marqué la société roumaine. C'est toujours lui qui nous invite à relire *L'Etat de siège* de Camus, afin de nous rappeler que le fondement d'une dictature est aussi constitué « en bonne partie par un fantasme : la peur »[5].

Dénonçant ainsi le système totalitaire, Camus fait de *la Peste*, son redoutable personnage de *L'Etat de siège*, la personnification par excellence d'un dictateur, trouvant son actualité dans la partie du monde qui est touchée par la peste brune ou par la peste rouge[6]. Ecoutons la Peste : « Sur les cinq continents, à longueur de siècles, j'ai tué sans répit et sans énervement. Ce n'était pas si mal, bien sûr, et il y avait de l'idée. Mais il n'y avait pas toute l'idée… Un mort, si vous voulez mon opinion, c'est rafraîchissant, mais ça n'a pas de rendement. Pour finir, ça ne vaut pas un esclave. L'idéal, c'est d'obtenir une majorité d'esclaves à l'aide d'une minorité de morts bien choisis. Aujourd'hui, la technique est au point. Voilà pourquoi, après avoir tué ou avili la quantité d'hommes qu'il fallait, nous mettrons des peuples entiers à genoux »[7].

Le seul moyen de venir à bout de la Peste, c'est de ne pas en avoir peur. Le personnage qui incarne la secrétaire de la Peste le déclare sans ambiguïté : « Du plus loin que je me souvienne, il a toujours suffi qu'un homme surmonte sa peur et se révolte pour que la machine[8] commence à grincer. Je ne dis pas qu'elle s'arrête, il s'en faut. Mais enfin, elle grince et, quelques fois, elle finit vraiment par se gripper »[9].

---

[1] Voir le sous-chapitre précédent, *La Securitate. Les mouchards.*

[2] L'ouverture actuelle d'une grande partie des dossiers de la Securitate a prouvé l'existence de ce phénomène.

[3] Il s'agit notamment des mineurs de Valea Jiului qui se sont révoltés en août 1977 et des ouvriers de Brasov qui ont protesté en novembre 1987.

[4] H. Arendt, *op.cit.*, p. 214.

[5] N. Steinhardt, *op.cit.*, p. 21.

[6] Il s'agit du fascisme ou du communisme. Le discours camusien de la Peste, vaut aussi bien pour Hitler ou Mussolini, que pour Staline ou Mao.

[7] A. Camus, *L'Etat de siège*, in *Œuvres complètes*, Paris, Editions du club de l'honnête homme, 1983, p. 378.

[8] La « machine » dont parle la secrétaire de la Peste, c'est la dictature, la terreur, l'absurde, la bureaucratie.

[9] A. Camus, *op.cit.*, p. 296.

Synthèse de son esprit critique et objectif de la réalité[1], de son univers culturel, de sa connaissance profonde du communisme et du rejet de toute idéologie totalitaire, de sa force de caractère et de son expérience de six ans et demi de prison en régime sévère, le *Testament politique* de N. Steinhardt révèle des solutions pour surmonter avec bonne conscience, un « univers concentrationnaire »[2]. Elles ne proposent donc aucunement des moyens pour échapper à la peur, mais des positions à adopter afin de faire face à la pression exercée par la Securitate pour obtenir le consentement de collaborer.

Etant donné leur portée pour la société roumaine de l'époque, ainsi que l'importance accordée constamment, pendant une trentaine d'années, par la Securitate à leur auteur[3], nous les considérons indispensables à la compréhension des mécanismes totalitaires qui ont influencé les comportements et la mentalité des Roumains pendant plusieurs décennies.

Les voici, telles qu'elles ont été présentées par leur auteur : *Les trois solutions que nous mentionnons sont strictement temporelles, elles ont un caractère pratique et peuvent être accessibles à tous.*

Première solution : celle de Soljenitsyne. Dans « Le Premier Cercle », Alexandre Soljenitsyne l'évoque brièvement pour y revenir dans le premier tome de « L'Archipel de Goulag ». Pour celui qui franchit le seuil de la Securitate ou de tout autre organisme chargé d'enquêter sur sa personne, la solution consiste à décider fermement en son for intérieur : « A partir de cet instant, je suis mort ».

Il peut se parler à lui-même, s'apitoyer sur son sort : quelle tristesse de partir si jeune !… ou bien encore : c'en est fait, hélas ! Quel dommage pour moi, pour mon talent, mes biens ou mon pouvoir ; comme il est triste de penser à celle que j'aime, à tous les bons vins que je ne boirai plus, aux livres que je ne lirai plus, aux promenades que je ne ferai plus, à la musique que je n'entendrai plus, etc., mais il est une chose certaine et irréparable : désormais je suis un homme mort. L'individu qui s'en tient inexorablement à cette pensée est sauvé. On ne peut plus rien lui faire. Il n'est pas de menace ou de chantage qui l'atteigne, rien qui puisse le tromper, l'embobiner. A partir du moment où il s'estime mort, plus rien ne l'effraie, plus rien ne l'attire, plus rien ne l'excite. Rien n'a de prise sur lui, il ne mord plus à aucun appât. Puisqu'il a cessé d'espérer, puisqu'il quitte le monde, il n'aspire plus à rien, il n'a plus rien à préserver ou à reconquérir, il n'y a rien qui puisse lui faire vendre son âme, sa paix, son honneur. Il n'existe plus de monnaie d'échange contre une possible trahison.

Il faut, bien sûr, que la décision soit ferme, définitive. On se déclare décédé, on est prêt à se soumettre à la mort, on a laissé toute espérance. On peut pleurer sur soi-même, comme Madame d'Houdetot, on peut avoir des regrets, mais ce suicide moral et anticipé est infaillible. On a supprimé de façon absolue tout risque de céder, de consentir à une dénonciation, de faire des aveux « fantaisistes ».

La deuxième solution : celle d'Alexandre Zinoviev. C'est celle que choisit l'un des personnages de son ouvrage « Les Hauteurs béantes ». Ce personnage est un jeune homme, surnommé le Braillard. La solution, c'est la parfaite inadaptation au système. Le

[1] En 1936, il obtient le titre de Docteur en droit constitutionnel à l'Université de Bucarest.

[2] Dans ce contexte, le syntagme définit, *in extenso*, la Roumanie communiste.

[3] La publication du dossier de la Securitate sur N. Steinhardt révèle sa personnalité et son esprit incompatible avec le monde totalitaire dans lequel il a vécu. Sa crédibilité, sa ténacité et son envergure justifient également la surveillance constante de la police politique à son égard. Voir C. Cosmineanu et coll., *Nicu Steinhardt in dosarele securitatii 1959-1989* (Nicu Steinhardt dans les dossiers de la Securitate 1959-1989), Bucuresti, Nemira, 2005.

Braillard n'a pas de domicile fixe, il n'a pas de papiers en règle, n'exerce aucun métier ; c'est un vagabond, un parasite, c'est un va-nu-pieds, un voyou. Il vit au jour le jour, d'aumônes, d'aubaines, d'on ne sait quoi. Il est vêtu de haillons. Il fait des petits travaux quand l'occasion s'en présente. Il passe le plus clair de son temps dans des prisons ou des camps de travail, il dort où il peut. Il flâne. Pour rien au monde il n'entrerait dans le système, n'accepterait le moindre emploi, si insignifiant, si misérable, si anodin fût-il. Il n'irait même pas garder les cochons, comme ce personnage d'Arthur Schnitzler qui, obsédé par l'angoisse des responsabilités, finit par devenir porcher. Non. Le Braillard s'est projeté une fois pour toutes (sur le mode existentialiste) dans l'image d'un chien vagabond, d'une brebis galeuse, d'un moine bouddhiste mendiant, d'un cinglé, d'un dément pour conquérir sa liberté.

Un tel individu, vivant en marge de la société, est lui aussi immunisé. On ne peut exercer aucune pression sur lui, on n'a rien à lui retirer, rien à lui offrir. Ils peuvent à tout instant le bafouer, le mépriser, le harceler, l'enfermer : il leur échappe. Une fois pour toutes, il a consenti à vivre sa vie comme dans un perpétuel asile de nuit. La pauvreté, la méfiance, le refus du sérieux sont devenus son credo ; il ressemble à un animal sauvage, à une bête pelée et famélique, à un bandit de grand chemin. C'est le Ferrante Palla de Stendhal. C'est le Zacharie Lichter de Matei Calinescu. C'est un ïourodive (ce fol en Christ moyenâgeux) laïque, un inlassable chemineau (quel nom donne-t-on à Wotan descendu sur terre : « Der Wanderer »), c'est un juif errant.

Et il a la langue bien pendue, c'est un bavard intarissable, il colporte les anecdotes les plus périlleuses, il n'a pas le sens du respect, il prend tout de haut, dit tout ce qui lui passe par la tête, et clame à pleine voix des vérités que les autres n'ont même pas l'audace de chuchoter. C'est l'enfant du conte d'Andersen Le Roi nu. C'est le bouffon du roi Lear. C'est le loup de la fable de La Fontaine – audacieuse, elle aussi : il n'a que faire d'un collier ! Il est libre, libre, libre.

La troisième solution : celle de W. Churchill et de V. Boukovski. Résumons-la : en présence des dangers, des catastrophes, du malheur, de la misère, des calamités, de l'oppression, de la tyrannie, non seulement on ne s'avoue pas vaincu, mais on puise en eux l'envie folle de vivre et de se battre.

En mars 1939 Churchill dit à Marthe Bibesco : « Il va y avoir une guerre. L'empire britannique sera réduit en poussière. La mort nous guette tous. Et moi, je me sens rajeunir de vingt ans ». Plus cela va mal, plus les difficultés sont immenses, plus on est atteint, acculé, plus les attaques sont sévères, moins on entrevoit un espoir raisonnable ou probable, plus la grisaille, les ténèbres s'épaississent, plus on se sent englué, empêtré dans des rets inextricables, plus le danger vous défie de plein fouet et plus on a envie de lutter, saisi d'une inexplicable euphorie.

De toutes parts assailli par des forces supérieures aux siennes, on les combat. Elles vous frappent à mort : on les défie. On est perdu : on attaque. (C'est ainsi que s'exprimait Winston Churchill en 1940). On rit, on aiguise ses dents et son couteau, on rajeunit. On est parcouru d'un fourmillement de bonheur, l'indicible bonheur de porter un coup à son tour, fût-il infiniment plus faible. Non seulement on ne désespère pas, on ne se déclare pas vaincu ou défait, mais on goûte pleinement la joie de la résistance, la joie de s'opposer et on éprouve une sensation envahissante d'exultation insensée. Cette solution suppose, bien sûr, une force de caractère exceptionnelle, une conception militaire de la vie, un formidable endurcissement moral du corps, une volonté d'acier trempé et une santé adamantine de l'âme. Il est probable que cette solution implique un esprit sportif : il faut aimer le combat en soi, le corps à corps plus que la victoire. Cette

solution est, elle aussi, salutaire et absolue car elle se fonde sur un paradoxe : plus les souffrances imposées sont injustes, plus l'étau se resserre, moins on entrevoit une issue, et plus on s'amuse, on prend des forces, on rajeunit.

La solution de Churchill rejoint celle de Boukovski. Celui-ci raconte qu'en recevant la convocation au siège du KGB[1], il n'a pu fermer l'œil de la nuit… Cela va de soi, se dira le lecteur de ses mémoires, rien de plus naturel : l'insécurité, la peur, l'émotion… Mais Boukovski poursuit : « C'est l'impatience qui m'a empêché de dormir. J'avais hâte qu'il fasse jour, hâte de me retrouver face à eux, de leur dire tout ce que je pensais d'eux, de leur rentrer dedans ; je n'imaginais pas de plus grand bonheur. Voilà pourquoi je n'ai pas dormi, non pas de crainte, de souci, d'émotions, mais d'impatience de leur crier la vérité en face, de leur foncer dedans comme un char d'assaut ». (…)

Conclusion : ces trois solutions sont sûres et infaillibles. Je n'en connais pas d'autres pour sortir des situations extrêmes, d'un univers concentrationnaire, des rets d'un procès kafkaïen, d'un labyrinthe ou d'une cellule d'interrogatoire, de l'angoisse et de la panique, de n'importe quel piège à souris, de n'importe quel cauchemar phénoménal. Il n'y a que ces trois solutions-là. N'importe laquelle des trois est bonne, suffisante et salvatrice. (…)

Vous êtes libre de choisir. Mais il faut que vous ayez conscience du fait qu'il n'est guère possible temporellement, humainement parlant, de trouver une autre voie pour affronter le cercle de fer qui est en grande partie cercle de craie (voir Camus, l'Etat de siège : le fondement de la dictature est un fantasme, la peur).

Vous allez peut-être protester, parce que ces solutions sous-entendent une forme de vie qui serait équivalente à la mort ou pire même que la mort, qu'elles impliquent à tout instant le risque d'une mort physique. Il en est bien ainsi. Vous vous étonnez ? Parce que vous n'avez pas lu Igor Chafarévitch, parce que vous n'avez pas appris que le totalitarisme est moins la coagulation de théories économiques, biologiques ou sociales que la manifestation d'une attirance pour la mort. Et le secret, de ceux qui sont inaptes à trouver leur place dans l'abîme totalitaire, est simple : ils aiment la vie et non la mort. (…)[2].

La prison[3]

A part les camps de déportation, présentés dans un sous-chapitre antérieur, l'univers concentrationnaire roumain[4] rassemblait les prisons politiques, les camps de travail forcé et certains asiles psychiatriques[5].

Création identique et postérieure au Goulag voisin, cet espace concentrationnaire suivait les mêmes objectifs : effacer le passé, éliminer toute opposition au nouveau régime et créer à tout prix et par tous les moyens « l'homme nouveau » aux convictions révolutionnaires.

---

[1] Police politique soviétique.

[2] N. Steinhardt, *op.cit.*, pp. 17-21.

[3] Il s'agit exclusivement de prisons pour des détenus politiques.

[4] Synonyme du *Goulag* soviétique.

[5] Une carte géographique détaillée, contenant l'emplacement territorial des prisons politiques, camps de travail forcé, lieux de déportation et asiles psychiatriques, est publiée dans l'ouvrage *Voix de l'effroi. La Roumanie sous le communisme. Récits et témoignages*, Bucarest, Editions M. C., 2000, p. 92.

Dans le cadre d'un entretien privé avec la princesse Ileana[1], Ana Pauker[2] a expliqué quel était le sens de la politique coercitive du Parti communiste et comment les mesures radicales et les horreurs commises dans les prisons pouvaient en quelque sorte se justifier. Dans ses mémoires, la princesse Ileana restitue la discussion qu'elle a eue avec ce leader communiste, l'un des plus connus et de plus importants de la période de l'instauration du régime : *Elle était assez sincère en ce qui concerne les raisons de leur comportement[3] envers les gens. Elle disait que, malheureusement, il n'était pas possible de détruire l'ensemble de l'ancienne génération, afin qu'il ne reste que les jeunes à instruire. Par contre, une certaine quantité de main-d'œuvre était nécessaire pour effectuer le travail physique requis dans l'agriculture, dans l'industrie et pour la construction des routes, de manière à laisser aux enfants le temps de se développer jusqu'à l'âge de la majorité. Il fallait donc garder en vie la troisième génération âgée, tout en l'effrayant suffisamment pour qu'elle n'ose plus intervenir dans l'éducation prodiguée par les communistes à ses enfants. Pour ce faire, ils avaient déployé toutes sortes de menaces morales et physiques. La vie humaine ne comptait plus et en ce qui concernait cette génération-là, savoir combien seraient utilisés et combien seraient tués ne revêtait aucune importance, car de toute façon la génération « sacrifice » comprenait suffisamment de personnes qui étaient trop âgées pour pouvoir encore être obligées à travailler[4]*. Interrogée, dans le même contexte, sur les raisons de préférer la torture à une condamnation à la peine capitale, Ana Pauker répondait : *La mort tout court serait une solution trop facile qui n'effrayerait pas suffisamment les autres[5]*.

L'incarcération des détenus politiques s'est étendue de 1947 à 1964. Une année avant la mort de Gheorghiu-Dej, pour obtenir une aide financière sollicitée auprès de l'Administration américaine, mais aussi pour améliorer son image extérieure, le régime a fermé les prisons politiques et les derniers détenus ont été libérés.

Pendant ces dix-sept ans, des centaines de milliers de personnes[6] ont été emprisonnées, dont un bon nombre n'est jamais sorti vivant. Et même si des statistiques fiables font encore défaut, le nombre de témoignages des survivants des geôles communistes roumaines, parus après 1989[7], est impressionnant[8].

---

[1] Personnalité culturelle, jouissant d'une grande popularité et d'une très bonne réputation à son époque, la princesse Ileana, que tout le monde appelait « Domnita Ileana », était la benjamine du roi Ferdinand et de la reine Marie.

[2] Sur Ana Pauker, voir la fin du sous-chapitre *Le Parti communiste roumain.*

[3] Il s'agit des communistes.

[4] Princesse Ileana, *op.cit.*, p. 290.

[5] *Ibid*.

[6] Malgré l'ouverture partielle des archives de la Securitate, le nombre exact de personnes emprisonnées pour des raisons politiques de 1947 à 1964 demeure encore inconnu. A ce sujet, l'historien L. Boia écrivait : *Comme dans toutes les situations pareilles (des répressions massives et secrètes), la statistique n'est pas une affaire simple. En ce qui concerne la Roumanie, le nombre de personnes emprisonnées et déportées varie entre cent ou cent-cinquante mille et un million ou même plus*. L. Boia, *Romania tara de frontiera a Europei* (Roumanie pays frontière de l'Europe), Bucuresti, Humanitas, 2002, p. 108.

[7] Avant 1989, les rares études ou témoignages existant étaient publiés exclusivement à l'étranger. Comme exemples, nous citons seulement deux ouvrages : Reuben H. Markham, *Rumania Under the Soviet Yoke* (La Roumanie sous le joug soviétique), Boston, Meador Publishing Company Publishers, 1949 et A. Georgescu, *Au commencement était la fin – la dictature rouge à Bucarest*, Paris, Hachette, 1951.

[8] Voir aussi S. Courtois et coll., *Le livre noir du communisme*, Paris, Robert Laffont, 1997, pp. 429-496.

Les écrits des mémorialistes mettent aujourd'hui en évidence l'ampleur du phénomène carcéral de l'époque et justifient en quelque sorte les efforts déployés par le régime pour l'occulter.

Avant 1964

A ses débuts, le nouveau régime cherchait à stigmatiser toute personne ayant une autre mentalité, une croyance religieuse ou des convictions politiques autres que les convictions prolétaires et qui ne faisait pas allégeance au système.

Ainsi, le milieu carcéral est-il devenu l'un des moyens les plus efficaces utilisé par les autorités pour assurer l'isolement des « éléments rétrogrades »[1] du reste de la société. Les prisons de Jilava, Gherla, Aiud, Pitesti, pour ne citer que les principales prisons politiques à régime très sévère, étaient vouées à exterminer ou à faire plier des personnalités politiques, culturelles et religieuses qui refusaient de se soumettre à la vision marxiste sur la vie et le monde.

Leurs cellules abritaient des paysans qui s'opposaient à la collectivisation, des intellectuels gênants pour le régime (y compris de brillants militants de gauche, comme Lucretziu Patrascanu[2], qui avait lutté dans l'illégalité, afin que le Parti communiste roumain arrive au pouvoir[3]), des prêtres gréco-catholiques qui refusaient de se joindre au rite orthodoxe sous la pression politique, des légionnaires, des représentants marquants de la vie de la cité d'avant guerre, de simples fonctionnaires ou des professionnels, tous horizons confondus[4].

Cette hétérogénéité de l'énorme masse de prisonniers politiques, pour ce qui concerne tous les critères d'après lesquels une société est constituée, comme l'âge, le sexe, la provenance sociale, la position économique (la fortune) d'avant quarante-sept, le degré d'instruction, l'appartenance religieuse et autres, montre bien à quel point l'ensemble de la société roumaine avait été ébranlée.

Les expériences des survivants, ainsi que leurs témoignages oraux ou écrits, sont également des plus diverses.

Certains évoquent leurs souvenirs liés aux sévices physiques et à la torture. Ainsi, Alexandru Paleologu se rappelle-t-il : *Ce que j'ai vu aussi bien chez mon père que chez ma mère, c'est cette attitude seigneuriale, en ce sens que tous deux étaient des gens*

[1] Dans le langage officiel de l'époque, ce syntagme définissait toutes les personnes rétives aux nouvelles réalités communistes.

[2] Voir L. Betea, *Moartea unui lider comunist* (La mort d'un leader communiste), Bucuresti, Humanitas, 2001. Sur le procès de Patrascanu, M. Lovinescu souligne : « Bien que ce soit le premier échec juridique de taille du communisme et qu'on ait évité toute publicité à son sujet pendant des années, il n'est pas tombé dans l' oubli, notamment grâce au fait qu'en 1968, suite à sa révision et à sa réhabilitation, Ceausescu l'a érigé en une plate-forme nationaliste » M. Lovinescu, *Diagonale* (Diagonales), Bucarest, Humanitas, 2002, p. 229.

[3] Dans sa postface dédiée à l'ouvrage de V. Tismaneanu, *op.cit.*, p. 412, Mircea Mihaies écrit : *« Au-delà des idées professées, le communisme a été une lutte bestiale pour le pouvoir et rien d'autre ».*

[4] A ce sujet, L. Boia écrivait : *La société du « goulag » roumain, à l'image de l'image soviétique, était caractérisée par la diversité. On y rencontrait des gens de différentes provenances sociales et de toutes les croyances ; leur grande majorité ne se serait certainement jamais rencontrée dans la liberté (…). Ainsi, s'était créé une société parallèle, évoquée aujourd'hui dans des ouvrages de mémoires historiques, qui était en quelque sorte encore plus authentique que celle du « dehors », démantelée et craintive*. L. Boia, *op.cit.*, p. 108.

capables de supporter une douleur physique extrême sans montrer leur souffrance ou sans avoir l'air d'être une victime ; sans se plaindre. J'ai vu cela dans plusieurs circonstances. Mon père avait été blessé pendant la première guerre mondiale et avait subi onze opérations à l'épaule, sans aucune anesthésie. Onze, sans anesthésie ![1] *(…).*

Plus tard, cela m'a aidé en prison où j'ai eu la chance de ne pas subir des interrogatoires trop durs, parce qu'il n'y avait plus rien à tirer de moi, tout ayant déjà été dit dans le procès dans lequel j'étais impliqué… (…).

Par contre, dans les pénitenciers et dans les colonies de travail, j'ai découvert par moi-même (…) le paroxysme des châtiments physiques : ce que ça signifie rouer quelqu'un de coups, de combien de façons cela peut se faire, comment on l'applique, le plaisir de ceux qui le font, leur professionnalisme dans le vice et comment l'homme peut résister.

Encore une chose importante : il y avait des punitions corporelles affreuses. Personnellement, je ne les ai pas connues, mais Adriana Georgescu[2]*, si.*

Rescapée du goulag roumain, Adriana Georgescu a publié dans les années cinquante à Paris un ouvrage[3] dans lequel elle témoigne de son drame. Quarante et un ans plus tard, en 1992, paraissait à Bucarest, chez Humanitas, l'édition roumaine[4] de son livre, avec une introduction rédigée par Monica Lovinescu dont nous avons sélectionné quelques passages pertinents :

On était pas encore en 1956 quand j'ai revu Adriana à Paris. (…) Nous avons mis au point une stratégie. Adriana devait écrire un témoignage, et moi je devais le traduire. Le plus vite possible. L'urgence était à la mesure de la vitesse avec laquelle se remplissaient les prisons du pays. Tous les jours, elle devait donc m'apporter ce qu'elle avait écrit la nuit. (…) Là, au quarante-quatre boulevard Raspail, Adriana montait quotidiennement les sept étages, bien entendu, sans ascenseur. Avec trois ou quatre feuillets écrits à la hâte ou sans rien ; elle les composait alors pendant que je préparais le repas. (…)

Arrivée aux premières expériences carcérales et aux tortures, Adriana lâchait son stylo. C'était comme un seuil qu'elle ne pouvait franchir. Elle se mettait à trembler. De tout son corps. Elle claquait des dents. (Ce tremblement l'accompagnera toute sa vie ; c'est son éternel présent.) Je lui reservais du thé. J'ouvrais la fenêtre qui donnait sur les toits de Paris. Mais pour elle, elle était encore bien loin, dans les ténèbres des geôles de Bucarest. Avant de reprendre la plume, elle racontait, en continuant à trembler, tout ce qu'elle ne pouvait coucher sur le papier. Puis, peu à peu, elle s'apaisait et écrivait, avec peine, avare d'épithètes, allusivement, l'innommable. Ses feuillets, aussitôt transcrits par moi en français, elle les jetait directement au feu, comme si, par leur combustion, le

---

[1] Alexandru Paleologu insère dans ses souvenirs carcéraux un constat du présent : *La résistance à la douleur physique est très importante. Aujourd'hui elle n'intéresse plus personne, tout est fait pour te ménager, t'épargner les douleurs, les souffrances, éviter les crises, les drames… vivre anesthésié, au fond. Le résultat, nous le voyons aujourd'hui : c'est le monde endormi que l'Amérique nous propose, l'« American way of life », une vie anesthésiée, sans drames, sans passions, sans souffrances.*

[2] En 1945, à peine sortie des bancs de l'Université, jeune avocate et journaliste, puis chef de Cabinet du général Radescu, Adriana Georgescu allait devenir, sans le vouloir, une figure emblématique de la résistance anticommuniste. Arrêtée et torturée sauvagement en prison, elle parvint à s'évader, à fuir le pays et à s'établir en Angleterre.

[3] A. Georgescu-Cosmovici, *Au commencement était la fin – la dictature rouge à Bucarest*, Paris, Hachette, 1951.

[4] A. Georgescu, *La inceput a fost sfirsitul* (Au début c'était la fin), Bucuresti, Humanitas, 1992.

passé aussi avait pu brûler. Le papier se faisait cendre, mais il n'en était pas de même du fardeau de son passé[1].

Parlant toujours d'Adriana Georgescu, Alexandru Paleologu continue : *Aujourd'hui même j'ai parlé avec elle au téléphone, tout à l'heure, vers seize heures trente*[2]*. Elle s'est établie à Londres, c'est-à-dire près de Londres. Parmi d'autres choses, elle dit que les tortures qu'elle a supportées… Les coups et toutes les autres choses qui l'ont marquée à vie, car (cela m'a été raconté par un ami chez lequel elle s'était cachée) elle portait plein de cicatrices sur le corps ; il y a les coups jusqu'au sang, qui déchirent seulement la peau, qui se refait par la suite, mais il y a également ceux qui brisent aussi la chair et qui laissent des cicatrices. Pourtant, elle disait que la chose la plus horrible avait été de rester (toute nue) sur la pointe des pieds pendant des heures. Si on essaie ne serait-ce que cinq minutes, on a l'impression de crever ! Elle l'a supporté jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse, après environ six heures… Ça a été la chose la plus horrible – en dehors, bien sûr des viols, qui sont encore plus horribles !*

Les souvenirs carcéraux, avec leurs misères et leurs difficultés, sont également pour Alexandru Paleologu l'occasion de réflexions existentielles sur les vertus humaines et l'éducation reçue en famille : *Et… qu'est-ce que j'avais remarqué ? Une chose importante. La plupart des gens se comportaient, se percevaient et se considéraient eux-mêmes par rapport à ce qu'ils avaient été, ce qu'ils avaient possédé et ce qu'ils avaient représenté par le passé… Je me souviens de la remarque idiote de quelqu'un : « Comment, moi, un professeur universitaire me mettre à genoux ? ». Ah… c'est bien sûr inconfortable, d'autant plus que ça durait longtemps, comme c'était la règle, mais ça n'était pas du tout blessant pour ta dignité. Ceux qui commandaient les tortures, partant de l'idée que l'homme est orgueilleux, se sont dit que s'ils le frappaient dans son orgueil, ils arriveraient à l'abaisser par l'humiliation. Mais, ça ce n'était pas de l'humiliation…*

Cela je l'avais appris d'une autre dame, qui avait elle aussi passé par… Elle s'appelait Lisy Florescu, c'était la femme d'un colonel en fuite et on l'a convoquée pour qu'elle dise où il se cachait. Elle ne l'a pas dit, malgré les horreurs subies. Alors, ma femme est allée la voir et lui a demandé comment il était possible de résister, car moi j'étais aussi caché et elle pouvait s'attendre à être interrogée elle aussi. Elle lui a répondu qu'il était possible de résister en faisant un effort de volonté, car s'ils ne t'impliquent pas dans un procès, au tribunal, cela montre qu'ils ne veulent pas avoir de traces visibles, comme c'était le cas d'Adriana Georgescu… Par ailleurs, ils ne vont pas pousser les coups ou la torture jusqu'à la dernière limite, afin de prolonger le temps qu'ils ont à disposition pour cela. Ces gens sont persuadés qu'ils peuvent immanquablement nous abaisser par des humiliations physiques.

En réalité, ces humiliations physiques n'existent pas, ce ne sont que des inconvénients, il n'y a qu'une seule humiliation au monde… celle de te faire dire ce qu'ils veulent que tu dises. Ça c'est de l'humiliation. Pas le reste.

Je l'ai bien compris et j'ai également compris qu'il était possible de garder la tête haute, l'équilibre mental, la mémoire de la culture et surtout l'humour justement parce que tu ne te perçois pas comme étant annihilé. Mis à part le fait que tu ne sois plus rien en apparence et par rapport à… et que tu sois arrivé à la dernière expression, au plus bas niveau de l'existence, tu peux toujours t'en relever par ton état d'esprit et ton

[1] Les extraits de l'introduction de Monica Lovinescu sont tirés de l'ouvrage *Voix de l'effroi*, *op.cit*., p. 16.

[2] C'était le 6 mai 1999, quand Alexandru Paleologu m'avait accueilli dans la chambre du premier étage de sa maison de la rue Armeneasca, pour enregistrer l'entretien que je lui avais demandé.

humour. Si tu arrives à te concevoir comme étant le même au volant d'une Rolls Royce ou enchaîné, tu es sauvé ! Et ça je l'ai compris plus tard, grâce à la bonne éducation que ma mère avait reçue de cette dame anglaise, qui m'avait aussi éduqué par la suite, sauf qu'au moment où ce fut mon tour, elle avait vieilli et était un peu affaiblie et n'appliquait plus les méthodes que ma mère avait connues.

Le climat social, matériel, familial, ainsi que l'atmosphère et la mentalité dans lesquels j'ai été élevé ont, pour ainsi dire, porté leurs fruits plus tard dans ma vie.

Dans le milieu carcéral, l'antidote culturel a pu jouer un rôle important jusqu'à un certain point, au-delà duquel les conditions de vie devenaient totalement insupportables. Alexandru Paleologu s'en souvient : A la colonie pénitentiaire de Salcia, j'ai rencontré un garçon. Moi, j'avais quarante-deux ans, lui en avait vingt ; il avait été arrêté pour la première fois à quinze ou seize ans, alors qu'il était encore à l'école. Là, c'était la deuxième fois qu'il était arrêté. C'était le fils d'amis de la famille ; ses grands-parents, ainsi que d'autres membres de sa parenté étaient des proches de la mienne. Au début, je ne le savais pas, mais chaque matin nous nous retrouvions l'un à côté de l'autre, car nous étions tous deux dans la brigade des intellectuels condamnés à purger des lourdes peines, c'est-à-dire parmi les pires. Le matin, il y avait l'appel, ce qui signifiait que nous devions tous sortir dehors (c'était en novembre, il faisait humide, on ne se lavait pas, on transpirait, c'était horrible…) et y rester jusqu'à ce que les gardiens nous comptent pour vérifier si l'effectif était au complet.

Nous étions donc là-bas debout, dans la boue, les chaussures humides et… nous conversions. C'était un garçon capable de tenir une conversation.

Il pouvait y avoir un antidote à la prison : la conversation de salon, les discussions en français, dans un style très châtié, poli… comme si on se trouvait dans le salon de Madame Lahovari. Il était donc important de trouver un francophone (et on en trouvait toujours) pour converser en français. Dans la misère où nous nous trouvions là-bas, avec la puanteur et les injures, la conversation française raffinée, avec des références à Saint-Simon ou à je ne sais qui… ne constituait pas seulement un contraste spontané et un antidote, mais aussi un moyen de surmonter la situation.

En évoquant sa rencontre en prison avec I.D.Sirbu[1], Alexandru Paleologu remarque le changement de registre dans les échanges humains, dû aux épouvantables conditions environnantes, qui conduisait « l'être » à primer sur « le paraître » : *J'avais connu Sirbu avant d'être emprisonné, mais après la période de trois ans pendant laquelle j'avais dû me cacher, en tant que professeur d'Histoire de l'Art, chez une amie commune, Beatrice Strelisker, qui avait ensuite été arrêtée dans le même groupe que nous, puis condamnée. J'étais donc un ami de Sirbu. Il travaillait à la revue Théâtre et nous nous sommes réciproquement invités plusieurs fois.*

C'était un homme qui avait quelque chose en lui de…très vigoureux, un visage laid, mais un regard beau et intelligent. C'était le fils d'un mineur de Petrila. Son père était un homme très intéressant, un vieux mineur communiste, mais qui faisait partie de ceux qui n'étaient plus communistes lorsque les communistes sont arrivés au pouvoir, un polyglotte, parlant le roumain, l'allemand et le hongrois. C'était l'élève de Blaga à Cluj.

[1] Romancier, essayiste et dramaturge, né à Petrila, en 1919. Fils d'un ouvrier mineur de la Vallée de Jiu, I. D. Sirbu a adhéré dans sa jeunesse au mouvement communiste. Après 1947, malgré son passé « d'illégaliste », il a été condamné par le nouveau régime à plus de sept ans de prison pour avoir refusé de dénigrer publiquement ses grands professeurs de l'Université de Cluj, dont Lucian Blaga et Liviu Rusu. Il est mort en septembre 1989.

Sirbu ressentait une évidente antipathie à mon égard. A ses yeux, j'étais le type même du « phanariote »[1]*. Il me regardait avec beaucoup d'antipathie. Il est vrai, je le reconnais, que j'étais très préoccupé par mon aspect vestimentaire et j'étais toujours très élégant, ce qu'il considérait comme quelque chose d'offensant et de superficiel. De mon côté, je le voyais comme un « soacata »*[2]*.*

Quand nous nous sommes rencontrés en prison, dans la colonie pénitentiaire de Salcia, où nous sommes restés environ cinq ou six mois ensemble et où être « fanariote » ou « soacata » n'avait plus aucun sens… car là-bas, on était ce qu'on était et dans l'état où se trouvait chacun de nous, dans la promiscuité et la saleté qui nous entouraient, la seule solution était de se tourner vers la conversation et la littérature. Et c'est là-bas que nous nous sommes réciproquement découverts des mérites soit cachés, soit évidents, mais qui étaient jusqu'à ce moment-là masqués derrière les apparences.

Les récits qui suivent confirment pleinement l'observation d'Hannah Arendt sur l'horreur et les atrocités des camps de concentration et d'extermination[3] dans les régimes totalitaires : « Les camps ne sont pas seulement destinés à l'extermination des gens et à la dégradation des êtres humains, mais ils servent aussi à l'horrible expérience qui consiste à éliminer, dans des conditions scientifiquement contrôlées, la spontanéité elle-même en tant qu'expression du comportement humain et à transformer la personnalité humaine en une simple chose, en quelque chose que même les animaux ne sont pas ; car le chien de Pavlov, qui, comme on sait, était dressé à manger, non quand il avait faim, mais quand une sonnette retentissait, était un animal dénaturé »[4].

Aurel Obreja, détenu politique de 1948 à 1963, raconte les souvenirs de ses débuts à Jilava, où il a passé six ans, en tout : *Quand je me suis fait tabasser, c'était la nuit… Tout à coup, ils sont venus en disant : « Cette nuit, on en finira avec vous tous ! Quand vous entendrez votre nom, vous sortirez dehors ». « Obreja, dehors ! ». Je suis sorti. Pieds nus, en chemise et collants. Ils en avaient fait sortir dix parmi nous, dont un juif, Saibor Rubin. Et ils nous ont emmenés dehors.*

Ils avaient plusieurs méthodes pour tabasser. L'une d'elles était appelée « les fourches caudines»[5] *: quarante à cinquante miliciens munis de matraques étaient alignés face à face et nous devions passer, à tour de rôle, entre les deux rangées de miliciens. Je le savais ! En courant entre eux, il fallait mettre les mains ici, pour se protéger la tête, puis… ils te rouaient de coups autant qu'ils le voulaient… sur la tête, sur les pieds… si tu avais la malchance de tomber, ils se ruaient sur toi et te massacraient…*

Et soudain, un ordre est arrivé pour dire aux miliciens de se retirer et ils nous ont introduits dans « la chambre noire »[6]*. C'était une chambre dont le sol était couvert*

[1] Le Phanar est un quartier d'Istanbul habité par les Grecs qui sont restés à Constantinople après la prise de la ville par les Ottomans. Les Phanariotes sont des Grecs issus des riches familles qui résidaient dans le quartier du Phanar. Ils ont occupé des fonctions importantes dans l'administration ottomane aux XVIIe et XVIIIe siècles. Ils ont administré les Principautés Danubiens, la Moldavie et la Valachie, de 1707 à 1821. Leur corruption et leurs intrigues ont fini par leur donné une mauvaise réputation. Très cultivés, ils ont joué le rôle d'interface entre l'Administration ottomane et les Ambassades occidentales.

[2] Appréciation péjorative à l'adresse d'une personne d'origine hongroise. Dans le texte roumain : « tipul cetateanului cezaro-craiesc… de soacati, o soacata ».

[3] Pendant la période décrite, les prisons à régime sévère et certains camps de travaux forcés de Roumanie (par exemple, celui du « Canal ») étaient destinés à l'extermination.

[4] H. Arendt, *op.cit.*, pp. 173-174.

[5] Dans le texte roumain : « furcile caudine ». Cela fait référence à une défaite des Romains en 321 avant J.C., lors d'une bataille contre les Samnites, qui ont obligé les soldats romains vaincus de passer sous les lances des vainqueurs – des fourches tendues à l'horizontale.

[6] Dans le texte roumain : « la neagra ».

d'une quinzaine de centimètres d'urine et de selles d'humains… qui étaient obligés de faire tous leurs besoins là-bas et ça te rendait malade… ça tournait à la diarrhée… Et ils nous ont emmenés là-bas. Nous avons été obligés de nous mettre à poil et nous y sommes restés pendant trois jours et trois nuits. Il faisait terriblement froid… vous vous imaginez…pour se réchauffer, il fallait bouger, nous nous frottions les uns les autres, par exemple moi je me frottais ici, quelqu'un d'autre derrière, ensuite nous formions un cercle, en restant collés l'un à l'autre pour se réchauffer mutuellement, puis nous faisions du manège, en marchant au pas comme les chevaux… tout ça dans le noir, les pieds trempés et gonflés ; on ne les sentait même plus…

Après trois jours, la porte s'est ouverte et j'ai entendu des cris et des coups comme si on tapait dans un matelas. « Ils sont en train de les tabasser » a dit le juif qui le savait parce qu'il avait été à la cuisine avec le capitaine Ghitescu (…) avant qu'ils se retrouvent tous les deux ici, chez nous, dans le quartier disciplinaire et qu'il le lui avait expliqué. Et il nous a dit : « Cette nuit, c'est à nous qu'ils vont s'en prendre ! ».

En effet, ils m'ont pris et ont commencé à me faire tourner en rond… afin que je sois désorienté, que je ne sache pas où ils allaient m'emmener par la suite… En plus, ils m'avaient mis des lunettes noires en métal… Et ils m'ont emmené au « réduit »[1]*. Le réduit se présentait à peu près comme ça : une douzaine de grandes chambres tout autour, avec environ trois cents personnes entassées dans une seule chambre et… d'un côté, il y avait une fosse où sept milles personnes faisaient leurs besoins et de l'autre, il y avait les miliciens avec leurs matraques. Une fois arrivé là-bas, il fallait… c'est pour ça que les gens-là criaient désespérément lorsqu'ils tombaient dans les fosses pleines de selles… !*

Et j'ai commencé à courir autour du « réduit »… passant entre les « fourches caudines »… les miliciens avec les matraques. Subitement, l'un d'entre eux m'a pris par ici, par la tête (qui, je ne le sais pas) et quand il m'a tourné comme ça… je suis tombé par terre. Et je me suis rappelé de ce que le juif nous disait, qu'il fallait cacher les mains comme ça et les mettre dessous, car si tu les enlevais à cause de la douleur et qu'ils te frappaient avec les matraques, ils pouvaient te casser les doigts.

J'ai mis mes mains ici… et les coups ont commencé, d'ici et jusqu'ici… Mon Dieu, je sentais que j'en pouvais plus… J'ai commencé à prier pour mourir, car je n'en pouvais vraiment plus… Quand je recevais un coup, je sentais que l'âme montait jusqu'ici… puis un ressort la faisait revenir. Je me suis dit : « Voilà comment on peut mourir ! ». Enfin, comme je sentais que je n'allais plus tenir longtemps, j'ai prié le Christ, je me suis forcé à mettre les mains comme ça, je n'ai plus bougé du tout, simulant la mort… (…) Alors, celui qui était du côté de ma tête a dit : « Arrêtez, il est mort ! ».

Mais, ils m'ont encore matraqué les jambes, en disant « Lève-toi, bandit ! ». Ces miliciens étaient méchants, mais il y en avait certains parmi eux qui éprouvaient quand même un sentiment de pitié, vous savez… Et celui qui était au-dessus de ma tête m'a dit tout doucement : « Lève-toi, pour qu'ils arrêtent ! ». Alors, je me suis levé.

Je suis arrivé dans la cellule, la porte s'est ouverte, les camarades ont commencé à nous soigner… à nous donner… chacun avait gardé une petite tranche de pain… Imaginez ce que cela veut dire par cette famine terrible de renoncer à une tranche de pain… ! Après, je suis resté couché sur le ventre pendant environ un mois… j'avais reçu des coups ici, aux jambes et sur la plante des pieds. Mais enfin… comme j'étais jeune, j'ai récupéré…

[1] Dans le texte roumain : « la reduit ».

En 1951, l'aventure macabre d'Aurel Obreja s'est poursuivie à Gherla, une autre prison au régime très sévère, où il a personnellement vécu les méthodes de « démasquement » de Pitesti[1] : *Nous avons donc été emmenés à Gherla. Nous avions entendu parler de ce qui s'était passé à Pitesti, où les étudiants étaient poussés à se torturer les uns les autres, des choses comme ça… Entre-temps, ils avaient transféré Turcanu, Popa Tanu… et toute l'équipe de choc de Pitesti à Gherla. Nous ne savions pas ce qui nous attendait.*

Ils m'ont mis dans une cellule avec un Hongrois, un garçon fort sympathique. C'était l'heure du repas. Tout le monde était au travail. Lui, il m'a dit : « Mais, on ne fait pas la prière ? ». Nous avons prié ensemble, puis nous avons mangé. Et ensuite de nouveau prié… Il y avait aussi un médecin, Popescu Aristide, que j'avais connu avant la prison… Enfin, plusieurs d'entre eux, je les connaissais d'avant. C'est là qu'ils nous tiraient les vers du nez. Et probablement qu'ils ont essayé de me tirer à moi aussi les vers du nez, mais ils n'ont pas obtenu grand-chose.

Un jour, ils m'ont emmené d'ici à la chambre de torture quatre-vingt-dix-neuf, où il y avait environ une trentaine de jeunes gens. C'est là-bas que j'ai à nouveau rencontré Maxim Virgil, Lupoaia, Titi Stoica… le groupe avec lequel j'avais quitté Jilava. Un collègue de lycée, qui par ailleurs était venu chez moi, dans le Bicaz ardelean, m'a dit : « Bienvenue, Aurele, ici tout se passe très bien… ! »… et je ne sais pas quoi… J'ai remarqué qu'il y avait du monde tout autour du mur et j'ai demandé : « Mais qui sont ces gens là-bas ? C'est qui celui qui a les cheveux bruns ? Je vois Stoian, et Untel et Untel… ». « Oui, mais tu ne vois pas que nous les avons isolés ? Ça c'est Turcanu ! ». Quand j'ai entendu le nom de Turcanu, j'ai senti comme un frisson… « Ici, c'est nous les maîtres, nous les avons isolés là-bas et ils ne peuvent plus rien faire ! ». « Bon ! ». Nous avons tous pris place et avons commencé à parler. Pendant ce temps, j'avais réalisé qu'on était entouré par de nombreux jeunes gens et je me demandais « Est-ce que c'est tellement intéressant ce que nous racontons ? ».

A un moment donné, nous avons entendu un hurlement : « A l'attaque, tuez-les ! ». Avant que je ne me rende compte de ce qui s'était passé, j'étais attaché les mains derrière le dos, les jambes liées aux chevilles et aux genoux, les yeux et la bouche bandés – pour ne pas crier. Je me suis dit « Là, c'est fini, nous sommes à la merci de Turcanu et de ses matraqueurs ! ». Ensuite, j'ai entendu : « Frappez-les systématiquement ! ». Ils

[1] Pitesti était une prison redoutable où, de 1949 à 1953, a eu lieu une immonde expérience de « rééducation », assimilable au lavage de cerveau : par des tortures physiques et psychiques ininterrompues pendant des semaines, où tout le monde était à la fois victime et bourreau, les autorités tentaient de transformer des étudiants en *hommes nouveaux* communistes. Qualifiée par François Furet comme étant « une des pires expériences de déshumanisation qu'ait connue notre époque » ou nommée par Georges Nivat « phalanstère de la déchéance », la rééducation de Pitesti a été stoppée, avant d'être condamnée par le régime lui-même, par peur « d'être un jour broyé dans ce phalanstère de la rééducation totale et mutuelle par l'absolue dégradation ». Après la chute du communisme, en 1995, l'éditeur bucarestois « Vremea » publia les documents officiels du procès de la rééducation des prisons de Pitesti et de Gherla ; un ouvrage de plus de neuf cent pages, dont sept cent trente sont destinées aux documents de la Securitate, sans aucune annotation, et moins de cent pages aux témoignages des survivants. Doutant du fait que l'idée des auteurs de publier de pareils documents sans commentaires parte d'une bonne intention, Monica Lovinescu réplique en citant Lena Constante, ancienne inculpée dans un des grands procès communistes (le groupe Patrascanu) : « Ces documents sont toujours aussi aberrants qu'au moment où ils ont servi à la condamnation. Et encore davantage maintenant, car on ne mentionne nulle part, pas même par des notes en bas de page, comment les témoignages, dans lesquels les accusés s'incriminent eux-mêmes, ont été arrachés, parfois dans le style de Pitesti ». Et M. Lovinescu conclut : « Seule la façon dont ces déclarations ont été obtenues de la part des accusés permettrait de s'apercevoir de leur fausseté ou de leur véracité », M. Lovinescu, *op.cit.*, pp. 38-39.

ont commencé à me frapper dans la position où j'étais, couché sur le ventre ; ils m'ont frappé sur la tête et partout où ils voulaient…

Puis, ils nous ont tirés par les jambes dans cette grande chambre… nous étions comme des torchons mouillés… « Laissez-les par terre ! ». Et ils nous ont laissés.

Ensuite, ils ont commencé les tortures, les flexions, les coups, tous les jours, et petit à petit, je me suis rendu compte que tout autour de nous il y avait des gens battus et torturés.

C'est ici que j'ai vu moi aussi des gens tabassés… Quand il arrivait, nous restions là, comme des fantômes en chemise et en collants, étendus sur le ciment, les mains au bout des pieds et le regard levé vers l'ampoule. Lorsqu'il venait le soir, il demandait : « Bandit, à combien de problèmes as-tu pensé ? »[1]*. « Ben, Monsieur Turcanu, à un… ! ». « Tu réfléchiras encore ! ». « Et toi ? ». « A deux ! ». On ne savait plus quoi inventer afin d'éviter de se faire frapper…*

S'il nous a poussés à nous frapper entre nous ? Dès le premier jour, il fallait qu'on tape quelqu'un à notre tour, pour qu'il nous voie… Comme nous ne l'avons pas fait… il a dit : « Ah, vous voulez de la camaraderie ! On va vous montrer ce que c'est que la camaraderie ! ». Et c'est lui qui nous tabassait.

Ultérieurement, Aurel Obreja a été cité comme témoin dans le procès de la rééducation, qui allait mettre fin aux atrocités commises à Pitesti et Gherla : *J'ai témoigné dans le procès de Turcanu. Quand je les ai vus au procès, Turcanu et les autres, tous avec leurs visages blancs… j'ai ressenti de la pitié pour eux…*

Enfin, le tribunal m'a demandé de jurer et de dire « la vérité et rien que la vérité »… Je leur ai raconté comment j'avais été battu là-bas, torturé et ainsi de suite… Puis, le procureur m'a dit : « Tu n'as pas dit toute la vérité ! ». « Mais, qu'est-ce que je n'ai pas dit, Monsieur le Procureur ? ». « Tu n'as pas dit qu'ils t'avaient donné à manger des selles ! ». Alors, je lui ai répondu : « Monsieur le Procureur, je n'ai pas raconté cela par respect envers vous, envers l'autorité de l'Etat, mais c'est des choses qui ont effectivement été commises, ils l'ont eux-mêmes déclaré… ! ».

Les autorités communistes, représentées par le Ministre de l'intérieur, le Général Alexandre Nicolski, n'ont jamais assumé ni l'initiative ni l'application de la « rééducation »[2]. En organisant le procès et en prononçant la sentence capitale contre les tortionnaires du début, le régime avait officiellement accrédité la version selon laquelle la culpabilité incombait exclusivement aux légionnaires et simultanément officieusement orchestré une campagne de diffamation contre les victimes[3].

Après 1964

L'amnistie générale d'août 1964 n'a pas été motivée par un allégement du caractère coercitif du régime, mais par la décision de bénéficier d'avantages

[1] C'était la phase de « démasquement ».

[2] Une description détaillée, avec de nombreuses références bibliographiques sur les témoignages de certains rescapés, de la « rééducation » de Pitesti est présentée par Virgil Ierunca dans son ouvrage *Pitesti laboratoire concentrationnaire (1949-1952)*, Paris, Editions Michalon, 1996.

[3] « Oui, mon cher, ils se sont entre-tués, ces fauves ! » Dan Lucinescu, survivant de la rééducation, témoigne avoir entendu par la suite des gens parler ainsi, in *Voix de l'effroi, op.cit.*, p. 310.

économiques dans les accords commerciaux avec les Etats Unis, conditionnés par l'Administration démocrate américaine, ainsi que par les efforts des autorités communistes d'améliorer leur image auprès des chancelleries occidentales.

Le Gouvernement avait bien évalué les enjeux : après dix-sept ans de démocratie populaire, la situation socio-politique en Roumanie était suffisamment stable[1], avec une économie en plein essor et dans une conjoncture extérieure favorable, où la puissance soviétique protectrice était en expansion contre la guerre froide. Dans ce contexte-là, la libération des détenus politiques ne pouvait aucunement menacer le pouvoir, mais bien au contraire, elle pouvait contribuer à faire entrer des devises fortes dans le pays[2].

Si la libération des derniers détenus politiques allait marquer une étape importante dans l'histoire et l'évolution du pays, la vigilance des organes de surveillance n'avait pas pour autant diminué. Les perquisitions des domiciles étaient fréquentes pour les personnes visées par la Securitate. Ainsi, Gheorghe Surdu se rappelle-t-il : *(…) Par la suite, pour comble de malheur, un grand ami à moi, prêtre, mais catholique romain, qui avait été emprisonné avec moi, est parti en Allemagne, à Munich, à sa sortie de prison. Là-bas, il a écrit un livre de témoignages en allemand sur la vie dans les prisons communistes et il me l'a envoyé par l'intermédiaire de quelqu'un qui était venu en Roumanie et me l'avait posté. Je l'avais bien reçu. Comment la Securitate l'a appris, ça, je n'en sais rien…*

Un jour, quand je suis arrivé au travail, l'employé du Service du personnel m'a dit : « Monsieur Surdu… Camarade Surdu, venez dans mon bureau ! ». J'y suis allé et il y avait la Securitate : « Il faut que vous nous accompagniez chez vous, car nous devons perquisitionner votre domicile ! ».

Une fois arrivés à la maison, ils ont commencé à fouiller vraiment partout, dedans, dehors dans le jardin… « Mais, que cherchez-vous ? ». « Il n'y a pas longtemps, vous avez reçu quelque chose de l'étranger ». « Oui, j'ai reçu un livre. Le voici, il est là-bas ! ». « Ah, c'est ça ! ». Et ils ont commencé à rédiger le procès-verbal (…).

Le livre reçu de l'étranger étant considéré comme « subversif », sa découverte n'allait pas rester sans répercussions : *Le lendemain, quand je suis allé au travail, le gars du Service du personnel m'a dit : « Vous êtes licencié. Votre contrat est annulé, nous n'avons plus besoin de traducteur. Vous pouvez aller chercher du travail ailleurs ! ».* Toutefois, sur son insistance, il finit par obtenir un allégement du verdict : *(…) En voyant que j'insistais, il est allé chez le directeur et probablement que le directeur lui a dit : « Envoyez-le dans une des sections de production ! ». Et il m'a envoyé (…) dans un atelier de couture.*

Et, dans la plupart des cas, les choses ne s'arrêtaient pas là : les personnes sur lesquelles la Securitate avait enquêté une fois, devenaient des « suspects » et faisaient ensuite l'objet d'une surveillance particulière et de contrôles périodiques. Tel fût le cas de Gheorghe Surdu : *(…) Après un certain temps, la Securitate m'a à nouveau convoqué*

[1] Par ailleurs, en 1969, à la demande du gouvernement roumain, Moscou acceptait pour la même raison le retrait de l'Armée rouge.

[2] Ainsi, pour l'Etat roumain, l'amnistie de détenus politiques de soixante-quatre a juste créé le précédent pour les accords secrets bilatéraux ultérieurs avec Israël et par la suite, avec l'Allemagne Fédérale, selon lesquels ces deux Etats s'engageaient à payer un montant convenu en devises fortes pour chacun de leurs ressortissants vivant en Roumanie et ayant déposé une demande officielle d'immigration pour un des pays respectifs. L'accord des autorités roumaines pour l'immigration était conditionné par cette transaction financière. Par exemple, dans les années quatre-vingts, l'administration Ceausescu percevait environ trois mille DM pour un Allemand immigré en RFA.

pour le livre… pour que je dise quelles nouvelles j'avais transmises à Menges. Cette fois-ci, ils étaient deux à m'interroger, le chef s'appelait Ferentz et l'autre Boieru… Ils m'ont gardé là-bas jusqu'à tard dans la nuit, car je n'avais écrit que : « Je, soussigné, Gheorghe Surdu déclare, deux points ». Je n'avais plus rien écrit d'autre. Alors, ils se sont fâchés, ont éteint la lumière et sont partis. Moi, naturellement, j'étais troublé, car ce n'est pas facile de rester comme ça dans la nuit…

Il était environ une heure du matin et au bout d'un quart d'heure, un autre est arrivé, que je ne connaissais pas. Il a allumé la lumière et m'a demandé : « Qui êtes-vous ? Que cherchez-vous ici ? ». Alors, je lui ai dit qu'on me demandait des choses que je ne connaissais pas et que je devais revenir le lendemain. Comme je n'en saurais pas plus le lendemain qu'aujourd'hui, j'avais décidé de rester…. Alors il m'a dit : « Allez, rentre chez toi ! ».

En 1964, les prisons politiques étaient fermées et le statut de « détenu politique » officiellement abrogé. En fait, les autorités avaient modifié leur stratégie à l'égard de ceux qui se manifestaient contre le régime. Dans les années quatre-vingts, Radu Filipescu fut ainsi condamné à dix ans de prison pour avoir écrit et distribué des manifestes contre le régime et contre Ceausescu, sans pour autant qu'il soit considéré comme un « détenu politique ». Il raconte : *On ne disait pas que c'était politique, ils disaient « contre la sécurité de l'Etat, propagande contre l'ordre socialiste », c'était ça l'infraction. Nous étions un groupe d'une trentaine de détenus politiques mélangés en quelque sorte avec d'autres qui n'étaient pas forcément condamnés pour des raisons politiques… Ils ont donc délibérément choisi de ne pas créer une catégorie de détenus politiques à part, mais d'en instaurer une autre appelée « contre la sécurité de l'Etat », dont faisait partie la propagande contre l'ordre socialiste, la trahison et le sabotage de l'économie nationale. A côté de nous, dans la même cellule ou dans une cellule voisine, se trouvaient par exemple des gens de Tirgoviste, qui avaient volé je ne sais plus combien de tonnes de viande, un ancien policier qui avait vendu je ne sais quels secrets à je ne sais quelle ambassade et des choses de ce genre. Nous étions donc mélangés afin d'éviter d'avoir une espèce de « concentration du mal ».*

Néanmoins, bien qu'on évitât d'officialiser la catégorie des détenus contestataires et de la distinguer des autres détenus de droit commun, leurs gestion et surveillance étaient différentes de celles des autres : *Moi je pense qu'ils avaient une attitude plus clémente à notre égard. En fait, le problème était que nous avions des règles très strictes, tandis que les autres détenus de droit commun pouvaient toujours s'arranger avec le gardien pour obtenir des avantages, des jours de libres, etc. contre des cigarettes ou des choses comme ça… Par contre, chez nous, tout était clair, dirigé depuis ici, depuis Bucarest : s'ils voulaient que tu ne reçoives pas de colis, pendant cinq mois tu ne les recevais pas, s'ils voulaient que tu n'aies pas droit au parloir, tu en étais privé, les gardiens n'avaient pas le courage de t'aider en quoi que ce soit, mais ils n'étaient pas violents non plus… C'est-à-dire qu'ils gardaient une attitude strictement professionnelle.*

Dans les cellules et partout il y avait des mouchards. Le mouchard de ta cellule, car chaque cellule avait son propre mouchard, ne transmettait pas seulement ce qui te concernait, ce que tu avais fait ou ce que tu avais dit à quelqu'un, mais rapportait aussi sur le gardien. Si celui-ci était gentil et t'avait aidé en quoi que ce soit, il était perdu et n'avait plus aucune chance de se sauver… Il y avait un tel système de surveillance…

En comparaison avec les autres détenus de droit commun, notre traitement n'était donc pas pire, mais il était plus strict et comme la loi était sévère, dans pas mal de situations c'était pire que pour les autres. Par exemple, quand on devait aller travailler.

Selon nos possibilités matérielles, si nous avions été des prisonniers de droit commun, on aurait pu s'arranger, tandis que pour nous c'était hors de question.

Le changement de stratégie de la Securitate, qui consistait à remplacer les méthodes primitives de jadis par des techniques psychologiques de surveillance plus sophistiquées, se fondait toujours sur la peur de la population face à la terreur du passé : *Mon explication à moi est que Ceausescu avait réussi à préserver la terreur (…) grâce au fait que pendant la période entre quarante-sept et soixante-quatre, les détenus politiques étaient exterminés par milliers dans les prisons, le monde était donc terrorisé.*

Le monopole de l'information publique représentait lui aussi un atout de taille : d'une part, il y avait cette absence totale de nouvelles officielles sur les différents cas de protestation, d'autre part, et c'est d'ailleurs ce qui a mené à ce moment-là la société roumaine vers un état de paranoïa collective, il y avait la fabrication, de toutes pièces, de rumeurs lancées dans un but prémédité : *Au fond, on ne savait pas ce qui se passait pendant cette période. Il y avait le cas de Brasov, dont on avait entendu dire qu'ils avaient été tabassés… qu'ils étaient morts ou je ne sais pas quoi… Il y avait pas mal de rumeurs transmises spécifiquement pour effrayer la population.*

Il y avait deux cas dont j'avais entendu parler, juste avant moi et toujours à Bucarest. Le premier était, un technicien constructeur, qui s'appelait Nastasescu et qui avait été à Lipscani. Il avait répandu des manifestes et était monté sur des échelles pour tenir un discours. La police était venue et l'avait arrêté. Eh bien, après, on n'a plus rien su de lui. Ne pas savoir, comment dire, à un certain moment ça devient pire que si on le savait en prison, dans les conditions qu'on connaît…

A mon avis, Ceausescu propageait et entretenait consciemment cette atmosphère menaçante à l'encontre de ceux qui auraient osé se soulever contre lui.

A cet aspect-là, l'historien Lucian Boia donne l'explication suivante : « Le milieu social roumain n'étant pas suffisamment évolué pour pouvoir répondre aux abus du pouvoir, tout acte anticommuniste restait isolé et sans conséquences »[1] Cette affirmation, reprise également par le politologue Vladimir Tismaneanu dans son ouvrage de référence[2] sur les réalités roumaines d'après la Seconde Guerre mondiale, est vraie, malgré l'existence d'un certain nombre de dissidents et de révoltes spontanées à caractère contestataire à l'égard du régime[3] pendant la même période. Aussi importantes et remarquables qu'ils fussent, ces actes de courage ne sont pas arrivés à rompre le « cercle de fer » qui veillait sur la « paix sociale » et qui a réussi à assurer leur isolement par rapport au reste de la population jusqu'à la fin du régime.

La police politique partageait l'esprit et la psychologie du « prédateur » : elle ne s'attaquait jamais à un groupe de personnes, mais à des individus isolés, et agissait de préférence lorsque la victime était seule, sans bruit et sans laisser de traces visibles. Et c'est bien là que se trouvait la faille : le régime ne voulant pas admettre les contestataires, il fallait qu'il n'y en ait pas ou qu'on ne sache pas qu'ils existent. La tâche consistait alors à les isoler, à les cacher du mieux possible et c'est sur cela que se jouait « la réussite » ou « l'échec » de l'opération. Radu Filipescu nous le précise, en parlant de sa propre expérience : *Au bout du compte, on peut dire que le succès de mon action en quatre-vingt-trois ne réside pas dans le fait en soi d'avoir distribué des tracts, car au moment où je les avais diffusés, en invitant à une manifestation dans le centre-ville, je*

[1] L. Boia, *op.cit.*,p. 128
[2] Voir V. Tismaneanu, *op.cit.*, p. 247
[3] Voir le sous-chapitre précédent *La peur*.

suis allé dans la rue et il n'y avait personne, à part quelques personnes de la Securitate ou à peu près… Le succès réside dans le fait que je me suis fait arrêter et que suite à cela, mon cas a été connu à l'étranger et a permis de prouver que Ceausescu était à la tête d'un régime dictatorial et répressif. Généralement, pendant cette période-là, les dissidents qui étaient connus n'étaient pas arrêtés. Ils arrêtaient seulement les gens plus simples qui n'étaient pas connus à l'étranger. En ce qui me concerne, je n'ai été libéré que grâce aux pressions de l'extérieur[1].

En quatre-vingt-sept, je me suis encore rendu coupable d'une action pour laquelle ils m'ont à nouveau arrêté, et à ce moment-là ils se sont montrés plus méchants que la fois précédente, mais mon arrestation a fait un tel scandale qu'au bout de dix jours ils ont dû me libérer. C'était suite à une interview sur la chaîne française « Antenne 2 » ; Chirac était alors le maire de Paris, il avait fait appeler notre ambassadeur et avait déclaré que si je n'étais pas libéré, ça allait nuire aux relations bilatérales entre les deux pays.

Après la prison

Après de longues années de régime carcéral, l'état de santé des détenus à leur sortie de prison était précaire et l'intégration dans la nouvelle société difficile. Gheorghe Surdu se souvient : *Quand je suis sorti de prison, je suis allé à la Securitate, car c'était la règle, et je ne peux pas dire qu'ils aient été méchants avec moi… il y en avait un qui s'appelait Dan, le chef de la Securitate et qui m'a dit : « Etablissez-vous où vous voulez et cherchez du travail ! », car c'est ce que stipulait l'Arrêté, qu'en sortant de prison, chacun pouvait habiter où il voulait et pouvait exercer une profession conforme à l'instruction qu'il avait reçue, afin qu'il puisse vivre correctement et ne devienne pas un voleur.*

Au début, je ne voulais aucunement m'engager et occuper un poste, car je savais que quel que soit l'endroit où j'irais, il me faudrait faire une déclaration et dire ceci et cela… J'aurais voulu faire de l'agriculture dans notre jardin, mais après la mort de ma mère, pendant le temps où j'étais encore en prison, le Collectif avait occupé notre terrain. J'avais protesté, mais en vain… Comme je n'avais plus rien à faire à Boian, mon village natal, j'ai un neveu de Medias qui m'a accueilli chez lui (…).

En ce temps-là, j'étais très malade, j'étais… j'avais des béquilles et j'étais maigre, je ne pesais que quarante-six kilos et je suis resté environ trois semaines à l'hôpital de Medias. Après cela, le médecin m'a dit : « Père, ici nous ne pouvons plus rien pour vous, mais si vous voulez, nous pouvons vous envoyer à Sibiu, faire une cure de physiothérapie ». Et j'y suis allé. A Sibiu, à l'hôpital de physiothérapie, j'ai trouvé un autre médecin fort compétent et sympathique, qui s'appelait Diaconescu. Il m'a dit : « Père, c'est l'été, mangez beaucoup de fruits, nous allons vous apporter le traitement nécessaire, avec des appareils spéciaux contre les rhumatismes et quand vous sortirez d'ici, ça sera sans béquilles ! ». Et il m'a gardé une ou deux semaines de plus que le temps auquel j'aurais eu droit. Il était très sympa, mais je pense qu'il a aussi insisté parce qu'il avait deux enfants, une fille et un garçon, et qu'il m'avait proposé le marché suivant : « Le matin, vous suivez les procédures que je vous prescris et l'après-midi vous

[1] Radu Filipescu avait été déclaré *le prisonnier du mois de décembre 1984* par l'organisation Amnesty International.

enseignez le Français à mes enfants ! ». « D'accord, je le ferai ! ». Et j'ai donné des leçons de français à ses deux enfants. Quand je suis parti, j'étais pleinement satisfait et, pendant un certain temps, j'y suis retourné tous les deux ans pour une cure.

Les souvenirs de Stefan Oancea sont également parlants : *J'avais été libéré des prisons communistes le 5 juillet 1955, en état de dystrophie, après avoir exécuté jour pour jour ma condamnation de cinq ans.*

Du 5 juillet au 1er décembre 1955, j'ai été assigné à résidence surveillée dans ma commune natale, sans pour autant avoir le droit d'habiter la maison de mes parents, qui avaient été arrêtés, déportés et assignés à résidence surveillée à Castela, dans la commune de Cuza-Voda, dans la région de Constantza. Mon père était encore en prison, condamné à une peine de dix ans. Je n'avais nulle part où habiter. Notre maison avait été confisquée par les autorités communistes et à présent, il y avait quelqu'un d'autre qui y habitait et je n'avais pas le droit de m'en approcher. En revanche, j'aurais eu le droit de travailler la terre ou de m'occuper des animaux au Collectif (…). J'ai refusé cette offre (…).

Durant cette période, j'ai été contraint de faire appel à la générosité de ma famille et d'habiter chez des tantes, oncles et même chez quelques-uns de mes anciens élèves, qui m'ont logé et nourri.

J'étais soumis à l'interdiction d'exercer ma profession pendant cinq ans. Je n'avais donc plus que le droit d'enseigner, à moins de passer un examen sur le marxisme-léninisme. J'ai préféré travailler sur un chantier comme terrassier, ouvrier en bétonnage pour les systèmes d'irrigation, puis soudeur-monteur dans les constructions, où j'ai travaillé pendant trente-six ans.

Le statut de « paria » qui stigmatisait les anciens détenus sortis de prison n'allait pas leur faciliter la recherche d'un travail. Chacun devait se débrouiller et les situations étaient très différentes d'une personne à l'autre. Aurel Obreja se souvient : *Avant ma libération, j'avais partagé la cellule avec Anania, qui était alors le Métropolite de l'Ardeal. Nous avions en quelque sorte développé une amitié… surtout dans le domaine de l'art et de la sculpture. Et il m'avait dit : « Monsieur Aurica, quand vous serez libéré, allez chez le Patriarche pour lui dire que vous avez été emprisonné avec moi et il fera tout son possible pour vous ! ».*

Je suis arrivé au Patriarcat avec une lettre écrite par le prêtre Romanescu. Cerna occupait le poste de chef de la typographie. Je lui ai montré la lettre, il l'a lu, puis m'a dit : « Monsieur Obreja, nous pouvons vous embaucher dès demain ! Avez-vous quelques pièces pour les montrer à sa Sainteté ? ». « J'en ai » et je lui ai donné quelques pièces, ce que j'avais sur moi… mais je lui ai dit aussi : « Veuillez dire à sa Sainteté que j'ai fait quinze ans de prison, pour qu'il n'ait pas d'ennuis ! ». Et le Patriarche m'a engagé.

Pourtant, l'amnistie était accompagnée par une législation qui encourageait l'emploi ultérieur des anciens détenus politiques.

Le cadre légal et les échelons supérieurs de la hiérarchie dirigeante étaient ainsi favorables à une intégration, même partielle[1], des anciens détenus politiques. En même

[1] Dans le sens que le texte légal « chaque personne a le droit d'obtenir un travail conformément à ses capacités et à sa formation » devenait inopérant en certaines situations particulières. Par exemple, lorsqu'on avait à faire à un professeur universitaire, ancien détenu politique, même si la loi lui permettait de reprendre un poste équivalent à son ancien poste, le mécanisme des nominations pour des postes dans l'enseignement supérieur géré par le bureau « des cadres » et contrôlé par le Parti, interdisait l'octroi d'une chaire universitaire à un non-membre du Parti communiste. Bien entendu, le cas ne s'est jamais présenté,

temps, l'omniprésent système « des cadres »[1] (Ressources humaines), qui reliaient toutes les unités du secteur productif, les institutions de l'enseignement, de l'art et de la culture avec le Parti unique, était toujours méfiant devant une candidature aussi « non-conforme ».

Bien qu'elle puisse être résolue au cas par cas[2], cette contradiction n'était pas facile à vivre au quotidien pour les personnes qui venaient de sortir du goulag[3].

C'est ainsi qu'à partir des années soixante[4], dans les écoles élémentaires et dans les collèges, les élèves remarquèrent parfois des professeurs à l'allure atypique dans un cadre qui leur était si familier. Ainsi, Mircea Nedelciu raconte-t-elle : *(…) J'étais à l'école générale, vers soixante-deux, soixante-trois, j'avais douze, treize ans, lorsque subitement, plusieurs professeurs sont arrivés chez nous, des gens d'un certain âge, pas tout jeunes, pour enseigner les maths ou le Français ; c'étaient des anciens détenus politiques. Ce n'est que plus tard que j'ai compris cela, sur le coup je ne pouvais pas m'en rendre compte. C'étaient donc des anciens détenus politiques qui venaient d'être libérés et qui avaient ainsi un emploi. Il était plus difficile pour eux de trouver un poste de professeur à Bucarest, mais là, ils n'étaient pas très loin de la ville et ils pouvaient faire la navette. Il était évident qu'ils n'avaient pas la pratique pédagogique, mais ils maîtrisaient bien le français…*

J'ai réfléchi par la suite… ces gens-là étaient complètement différents et d'une autre qualité que les autres professeurs que nous avions eus jusqu'à ce moment-là, les professeurs de russe ou de je ne sais quelle autre matière, qui étaient plus endoctrinés…

Ceux-ci ne se mêlaient jamais… en fait ils n'avaient pas le droit… je ne les ai jamais vus participer à une célébration dite de pionniers, car comme ils n'étaient pas… n'avaient pas le droit d'être membres du Parti, ils n'avaient pas le droit non plus de se mêler de ces activités de propagande, de je ne sais plus quoi…

Dans les années soixante, Khrouchtchev est venu en visite à « l'Institut des recherches pour les céréales et les plantes techniques » et on a été emmenés avec l'école pour nous aligner le long de la route. Il vous faudrait étudier un peu l'histoire contemporaine pour voir exactement quelle année Khrouchtchev a visité la Roumanie[5], mais moi j'avais dix, onze ou douze ans et je suis absolument sure que ces professeurs, que nous percevions comme étant de meilleure qualité, n'ont pas eu le droit de venir avec nous au bord de la route, car c'était une action…

Bien entendu, nous n'appréciions pas du tout ceux qui nous harcelaient avec leur organisation de pionniers et qui ne… et ces gens-là étaient très sévères, notamment parce qu'ils sentaient que nous ne les aimions pas… et naturellement qu'à la maison, nos parents nous disaient à l'oreille « ce p… de communiste » ou je ne sais quoi… en parlant des professeurs d'ici, du village…

---

mais même si l'ancien détenu politique l'avait souhaité, il n'aurait pas pu devenir membre du Parti à cause de son « dossier », qui reflétait son passé politique.

[1] Le contrôle politique territorial, qui opérait par l'intermédiaire du « Service du personnel » dans chaque entreprise, institution, école.

[2] Par l'intervention de la Securitate auprès des organes du Parti, afin de débloquer la situation et faire appliquer le cadre légal.

[3] Voir les témoignages de Gheorghe Surdu et Radu Filipescu dans le sous-chapitre « La Securitate. Les mouchards ».

[4] L'amnistie générale de 1964 avait été précédée par un certain nombre de libérations.

[5] La visite de Khrouchtchev en Roumanie a eu lieu le 27 avril 1964.

En revanche, les paysans c'est-à-dire nos parents, avaient un respect particulier pour les autres… ils connaissaient les bons élèves en mathématiques… et moi, j'en faisais partie, avec ces professeurs j'avais d'excellents résultats, ce qui n'était pas le cas avec les autres, j'avais résolu des problèmes de la « Gazeta matematica[1] *»… c'était des gens de qualité.*

Alexandru Melian se souvient également : *En première année*[2]*, nous avions un professeur qui s'appelait Radu, venu… amené, je ne sais pas comment… de la Haute Ecole Polytechnique de Bucarest, où il avait enseigné les mathématiques. Ultérieurement, j'ai appris qu'en fait, il avait été transféré chez nous pour des raisons politiques. Donc, c'était un professeur universitaire exclu de l'enseignement supérieur et placé dans un lycée… C'était évidemment un professeur de mathématiques exceptionnel et, en plus c'était notre maître*[3] *de classe et nous, en tout cas moi, je l'aimais beaucoup.*

Après une année, probablement toujours pour des raisons politiques (je ne l'ai jamais su, je l'ai seulement supposé), il a également été exclu d'ici et notre professeur a ainsi disparu pendant la deuxième année.

[1] Revue spécialisée en mathématiques ayant une bonne réputation à l'époque de par le niveau élevé de ses exigences.

[2] Au Lycée « Iosif Ranghet », lycée de profil électrotechnique (en roumain : *Centrul Scolar de Energie Electrica si Electrotehnica Iosif Ranghet*)**.**

[3] Dans le texte roumain : « dirigintele ».

Libéralisation relative du régime (1965 – 1971)

Au début des années soixante, les dirigeants communistes roumains dont Gheorghiu-Dej, ont commencé à prendre une certaine distance par rapport à Moscou[1]. La réinterprétation de l'histoire du Parti communiste roumain[2], la dérussification progressive de la culture roumaine et une certaine détente dans la politique interne ne sont que quelques-uns des exemples montrant une potentielle tendance politique à la déstalinisation modérée du régime.

En avril 1964, à l'occasion de l'éclatement du conflit politico-idéologique entre l'Union Soviétique et la Chine, qui menaçait même de dégénérer en une confrontation militaire, le Parti communiste roumain a pris position dans *La Déclaration d'avril* et, au lieu de s'aligner aux côtés de Moscou, à l'instar des autres alliés européens réunis dans le Pacte de Varsovie, il déclarait la Roumanie neutre.

Se souvenant de ce moment, Lucian Boia écrit : « C'était spectaculaire et paraissait prometteur. A l'époque, j'étais étudiant à la Faculté d'histoire de Bucarest. Nous étions rassemblés dans un grand amphithéâtre, où ils nous ont parlé de la nouvelle orientation, des prétentions abusives des soviétiques, d'une tradition roumaine qu'il faudrait récupérer, de nos rapports avec la culture occidentale… ».

« Dans une première étape, l'approche de l'Occident visait tout d'abord Paris, étant donné, d'une part, une ancienne tradition entre les deux pays et d'autre part, l'orientation particulière, elle aussi indépendantiste, de Charles de Gaulle dans le cadre de l'Alliance atlantique. L'attitude roumaine face à Moscou avait l'air d'être en parfaite symétrie avec la position gaulliste à l'égard de Washington ».

« Le Premier Ministre roumain, Ion Gheorghe Maurer, a donc visité Paris. A ce moment-là, on pouvait trouver à Bucarest des journaux et des revues françaises ; c'était absolument inédit pour ma génération. Pendant quelques années, jusqu'au durcissement idéologique du début des années soixante-dix, on pouvait acheter *Le Monde* et *Le Figaro* (avec quelques jours de retard, parce qu'ils étaient quand même soumis à une lecture préalable et avec quelques numéros de moins, lorsque leur contenu n'était pas conforme) »[3].

La mort de Gheorghiu-Dej et l'élection de Nicolae Ceausescu en mars 1965 à la tête du Parti avaient marqué le commencement d'une période plus détendue sur le plan interne.

C'est le moment où le Parti communiste roumain a connu une vague d'adhésions, motivées aussi par l'illusion de cette évolution interne vers un communisme à visage humain. Ainsi, Alexandru Melian raconte-t-il : *(…) Mais en 1965 a eu lieu ce que nous savons tous, cette ouverture provoquée par Ceausescu, cette humanisation du communisme et à ce moment-là, je me suis dit : « Bon, voilà, nous nous engageons dans*

[1] L'Armée Rouge avait été retirée de la Roumanie en 1969.

[2] Il s'agit d'une séparation plus nette entre les communistes autochtones et ceux qui étaient venus de l'URSS, comme Ana Pauker, Vasile Luca et Iosif Chisinevschi. Ces derniers étaient accusés de tous les abus de la période stalinienne, tandis que Lucretiu Patrascanu et Stefan Foris étaient proclamés martyrs de la cause communiste. Pendant la même période, avait également eu lieu la réhabilitation de Miron Constantinescu, Constantin Doncea et Dumitru Petrescu.

[3] L. Boia, *op.cit.*, pp. 111-112.

une voie… ». Donc, d'une part il y avait cela, d'autre part, il y avait la perspective pragmatique, si je peux l'exprimer ainsi, qui m'avait été rappelée par tout mon entourage : « Allez, Sandule… nous voulons te garder à l'Université, mais si tu n'es pas membre du Parti, nous ne pouvons pas le faire. Et si tu continues à t'opposer comme ça… En plus, regarde toi-même, tu ne vois pas cette ouverture et la manière dont les abus de la Securitate sont condamnés, les démarches de Gheorghiu-Dej… Tu ne comprends vraiment pas que le socialisme est en train de changer et de s'ouvrir… ! ». Naturellement, au vu des circonstances, j'ai fini par m'inscrire au Parti et c'est comme ça qu'en soixante-cinq je suis devenu membre du Parti.

De nombreux analystes occidentaux faisaient à ce moment-là des pronostics plutôt encourageants sur l'évolution de la situation en Roumanie. Ainsi, J.F.Brown écrivait-il : « Ceausescu a poursuivi cette politique[1] et, à certains égards, il l'a même accélérée (…). Le relâchement du domaine culturel et académique s'est accentué et en juin 1965, la nouvelle Constitution socialiste du pays a introduit plusieurs garanties concernant la liberté individuelle (…). Il est possible qu'au moment où il aura acquis plus de confiance et de pouvoir, il promeuve la réforme à un rythme plus soutenu. Un programme de réformes dans tous les domaines pourrait conforter l'adhésion populaire que le régime a déjà gagnée grâce à sa politique nationaliste »[2].

Si, pendant le communisme, la Roumanie n'allait jamais connaître les réformes[3] autant espérées à l'extérieur qu'à l'intérieur du pays, le relâchement relatif et temporaire dans la vie quotidienne et dans le domaine culturel demeure en revanche incontestable.

Ainsi, Smaranda Vultur se souvient-t-elle de cette période qui coïncidait avec la fin du lycée et le début de ses études supérieures : *Pendant mon adolescence, j'avais aussi écrit et même publié des poèmes. J'avais fréquenté des camps de vacances organisés à cette époque-là par l'UTC[4], qui avait eu l'excellente idée d'organiser des camps de vacances pour les élèves auteurs de créations artistiques, littéraires, afin de rencontrer là-bas des écrivains… Et il n'y avait pas de contrôle idéologique… Il y en a d'ailleurs certains qui se sont lancés là-bas, par exemple Doina Uricariu, qui a fait ses débuts dans ces circonstances. Il y en a aussi eu d'autres : Purcarete, celui qui a écrit « Danaidele », Ivasiuc, Baconski, Adrian Nastase également, qui était en ce temps-là un jeune homme tout mince… et puis, celui qui était metteur en scène au… lui aussi dans le cénacle bucarestois « Sagetatorul »… et bien d'autres… C'était très intéressant, une recherche sociologique avait également été menée, afin de saisir les intérêts des adolescents… Pour nous, qui étions passionnés par le domaine littéraire, ces camps étaient donc aussi une occasion d'apprendre à nous connaître réciproquement… Et tout cela s'est passé pendant ces années-là, durant lesquelles on essayait de nouvelles choses, où il y avait un appétit particulier et aussi une ouverture…*

Lorsque je suis entrée en douzième[5], le changement de programme du lycée venait également de se produire, ce qui fait que j'ai été dans la première volée d'élèves à redécouvrir Blaga, à discuter d'Eliade, c'est-à-dire des auteurs interdits jusque-là et qui étaient réintroduits dans les manuels scolaires…

---

[1] Il s'agissait de la politique d'ouverture initiée par Gheorghiu-Dej après 1960.

[2] J. F. Brown, *The New Eastern Europe : The Khrushchew Era and After*, New York, Praeger, 1966, p. 71, cité par V. Tismaneanu, *op.cit.*, p. 224.

[3] Voir V. Tismaneanu, *op.cit.*, notamment le Chapitre 7 : *Comunismul dinastic al lui Ceausescu* (Le communisme dynastique de Ceausescu), pp. 223-267.

[4] L'Organisation de la jeunesse communiste.

[5] La dernière année du lycée, à la fin de laquelle il y avait l'examen de baccalauréat.

Puis, l'université a également été un moment de chance, car je l'ai suivie pendant les années soixante-neuf, soixante-treize, à une époque où, à la Faculté de lettres de Bucarest, on pouvait faire des études très sérieuses et…en période de relâchement idéologique. (…) C'était une période où on traduisait beaucoup, il y avait la revue « Secolul XX » qui a toujours joué un rôle très important dans l'information et la connaissance des choses… moi, j'étais très à jour avec les nouveautés grâce à mon mari qui achetait des revues, des livres, qu'on lisait et dont on discutait à la maison… c'était une période de relative ouverture…

J'avais participé à un séminaire avec Nicolae Manolescu[1] que j'aimais tout particulièrement et avec qui était née une sorte de solidarité contre des persécutions du style… on nous mettait des séminaires importants à des heures difficiles… à sept heures du matin ; nous avions demandé de le repousser à neuf heures, le résultat étant qu'ils nous ont aussi mis le séminaire de sept heures à neuf heures… des choses du genre, pas trop visibles il est vrai, mais perceptibles pour nous… A part lui, j'avais eu des cours de littérature universelle avec Matei Calinescu, qui n'était pas encore parti à l'étranger[2], en première année j'avais eu Gelu Ionescu, lui aussi parti par la suite, j'avais des cours de littérature avec Crohmalniceanu, j'avais fait de la linguistique avec Gabriela Pana Dindelegan et Valeria Gutu Romalo, bref j'avais eu des professeurs réputés… On y appliquait les méthodes modernes, structuralistes, la sémiotique, il y avait aussi un groupe[3] de sémiotique doté d'une grande émulation. Et il y avait plusieurs groupes similaires, je pense que l'intérêt de ceux qui les fréquentaient venait également du fait qu'on pouvait s'y rencontrer et avoir des échanges.

A un moment donné c'est Miclau qui gérait l'un de ces groupes, il y avait des gens venant de la théorie de la littérature, comme Sabin Bratu, qui était encore en vie, Sincu qui est maintenant aussi à l'étranger, Antonia Constantinescu qui était à « Lupta »[4], Irina Badescu… Un des professeurs que je dois mentionner et qui a joué un rôle très important aussi dans mon orientation après la Révolution était Mihai Pop. C'est avec lui que j'avais fait du folklore, mais… il avait été formé à « L'Ecole de Prague », avec Jakobson, Troubetzkoy et toute cette école du structuralisme, il maîtrisait plusieurs langues étrangères, un homme absolument extraordinaire qui nous a montré l'importance du terrain, car il y avait plusieurs cours se basant sur les observations du terrain. Dans sa jeunesse, il avait fait partie de l'équipe de Gusti[5] et avait créé une petite école autour de lui, de l'année d'avant moi, auquel appartenaient quatre personnes : Paul Trogheanu, Serban Anghelescu, Silviu Angelescu et… voilà que je ne me rappelle plus qui était le quatrième… Avec ce petit groupe, il faisait des présentations de sémiotique du folklore.

J'ai suivi un cours sur la théorie de la littérature avec Mircea Martin et un autre, de linguistique avec Paula Diaconescu. J'ai commencé à me diriger en quelque sorte vers la linguistique… Gabriela Pana Dindelegan, actuellement professeur à Bucarest, a trouvé que j'étais douée pour ces aspects rationnels, ordonnés, je ne sais pas quoi et

---

[1] Parmi les plus grands critiques littéraires roumains contemporains, actuellement président de l'Union des écrivains roumains, N. Manolescu se réjouit à présent d'avoir un prestige et une crédibilité grâce aussi à son attitude retenue et effacée face aux engagements politiques d'avant 1989.

[2] Dans le langage courant de l'époque, « parti à l'étranger » signifiait resté et établi à l'étranger, réfugié en Occident, ce qui avait comme conséquence l'élimination automatique de son nom et de son œuvre de toute discussion publique ou officielle, ainsi que l'interdiction d'être publié en Roumanie.

[3] En roumain : « *Cerc* ».

[4] La revue *Lupta* (Le Combat).

[5] Dimitrie Gusti, sociologue roumain de référence de la période de l'entre-deux-guerres, auteur de *Sociologia Militans*, ayant appliqué les méthodes sociologiques de l'investigation sur le terrain.

alors j'ai vécu une sorte de réorientation… La linguistique était à ce moment-là une espèce de science pilote, comme l'est aujourd'hui l'anthropologie ; elle était donc considérée comme un promoteur de la modernité. Par ailleurs, c'était l'époque des méthodes mathématiques, logiques et appliquées dans le domaine littéraire, l'époque des méthodes et des formalismes de toutes sortes… car le refus de la contextualisation, du contexte, des circonstances, venait également du refus de l'idéologisation et d'un certain type d'enseignement marqué par…

En linguistique, il y avait une ouverture vers la linguistique structuraliste, vers le transformationnalisme[1]*. En dernière année, j'avais eu la chance d'avoir Sanda Golopenita*[2] *comme professeur. Elle avait un cours de linguistique moderne, où elle nous montrait en fait toutes les méthodes de sémiotique et de linguistique, y compris Piaget, du côté psycholinguistique, et Solomon Marcus, avec la poétique mathématique, l'école greimassienne, le transformationnalisme, dont elle était spécialiste, la pragmatique, l'analyse des actes de langage, ce qui était à ce moment-là une grande nouveauté. Elle nous avait fait une analyse du salut de la perspective de l'acte de langage et de la promesse selon Searle, Austin, auteurs qui allaient être très en vogue ultérieurement… C'est donc pendant ces années d'ouverture durant lesquelles, ce que je considère comme très important, il y avait une meilleure synchronisation avec ce qui s'était déjà fait en Occident quelques années auparavant seulement et qui était également une forme d'opposition à la tendance de l'idéologisation…*

En Roumanie, la sémiotique et le structuralisme étaient donc la solution de défense contre ces choses-là[3] *et une zone de… On apprenait la sémiotique aussi bien en lien avec la théorie de la littérature qu'en linguistique. Par exemple, le professeur Vasiliu donnait un cours sur la logique symbolique, des choses du genre, très… Moisil… c'est comme ça que Sanda Golopenita était arrivée à enseigner, car Moisil avait insisté pour qu'elle le fasse… A travers l'institut, elle avait suivi une spécialisation aux Etats-Unis et c'est là-bas qu'elle avait appris le structuralisme, la linguistique contrastive*[4]*. Et pendant ces années-là, nous apprenions tout cela…*

Pendant ces années d'ouverture, alors qu'elle avait quitté les bancs de l'Université et commencé une activité professionnelle dans un institut de recherches, Smaranda Vultur a pu découvrir personnellement la vie du milieu culturel et académique. Elle raconte ses premières années de travail à l'institut bucarestois pour les recherches linguistiques, où elle avait été nommée sur affectation gouvernementale[5] après avoir fini ses études de Lettres : *Quand j'étais en dernière année, j'ai eu la chance qu'il reste dans les postes à répartir quelques places disponibles dans le domaine de la recherche… comme j'avais fini la deuxième, j'ai pu choisir un poste dans un institut de recherche à*

[1] Dans le texte roumain : « transformationalism ».

[2] La narratrice ajoute : *Sanda était chercheuse à l'institut où j'ai travaillé ultérieurement, c'était quelqu'un de brillant… dont je me suis rapprochée… (…), par la suite nous sommes devenues amies et c'est avec elle que j'allais faire mon premier terrain… Donc, en 1978-1979 je suis allée sur le terrain, à Breb, en Maramures, pour voir sur quoi et comment elle travaillait… c'est pendant ces dernières années, en soixante-dix-neuf, qu'elle a déposé sa demande d'immigration… maintenant professeur à Brown.*

[3] La narratrice fait allusion à l'idéologie.

[4] Dans le texte roumain : « lingvistica contrastiva ».

[5] Après avoir fini leurs études universitaires et avoir soutenu leur mémoire de licence, les étudiants pouvaient choisir leurs postes de travail selon une liste de places affichées la veille, en fonction de la moyenne de leur résultat final d'évaluation, dans le cadre d'une séance officielle de répartition de postes, suite à laquelle chaque étudiant concerné recevait une décision gouvernementale pour le poste ainsi obtenu.

Bucarest, où j'avais travaillé avec Sanda et je pense qu'à ses côtés… c'était très important pour ma formation[1].

Par la suite, là-bas à l'institut, j'ai rencontré Rosetti, qui avait lu mon travail de diplôme et m'avait envoyée avec chez Liviu Calin[2]*(…). J'avais fait un travail sur « Les champs lexico-sémantiques dans les poèmes de Blaga », donc sur le modèle en vogue à ce moment-là. C'était une analyse de type anagrammatique et paragrammatique, empruntée à Saussure, qui visait l'analyse du texte et les mots cachés derrière le texte. Eh bien, entre-temps, ces aspects-ci avaient gagné du terrain et il se trouvait que mon travail était très moderne et bien à jour (…).*

A l'institut, j'ai continué à faire de la linguistique. Donc, Rosetti m'avait envoyée chez Liviu Calin ; c'était typique de la génération de Rosetti de s'intéresser à un jeune dès son arrivée et de le faire publier… Il me demandait sans cesse ce que je lisais (…), j'avais eu à ma disposition une année entière pour lire, me préparer et j'en avais pleinement profité… Il m'avait proposé dès le début de m'inscrire au doctorat, ce que j'avais fait par ailleurs… J'avais eu quelques hésitations, j'avais consulté mon mari, je lui avais dit : « Comment m'inscrire si jeune au doctorat ? », mais Rosetti avait insisté : « J'ai de la place, inscrivez-vous ! ». Il m'avait laissé une totale liberté, j'avais fait du texte et de l'intertexte, de l'intertextualité.

Juste après mon inscription au doctorat, l'année suivante, il a fallu obtenir des recommandations spéciales pour s'inscrire au doctorat, bénéficier d'un avis du Parti était devenu obligatoire, mais cet avis n'était pas accordé à tout le monde… Par exemple, si quelqu'un avait eu un père emprisonné ou… j'ai eu des collègues ici, à Timisoara, par exemple Maria Foarta[3]*, la femme de Foarta, qui n'a pas pu faire son doctorat, la pauvre, à cause du fait que son père avait été emprisonné et qu'elle n'a reçu cette recommandation… qu'après quatre-vingt-neuf.*

Ce qui était intéressant du point de vue de la période que nous traversions, était que lui[4]*, il avait réussi en premier lieu à créer dans cet institut un climat intellectuel où*

---

[1] La narratrice explique plus en détail le rôle important que Sanda Golopenita a joué dans sa formation : *Je suis allée en Maramures, à Breb, l'endroit où elle faisait des enregistrements relatifs à des histoires de vie ; je pense qu'elle était parmi les premiers à l'avoir fait systématiquement en Roumanie. Elle avait également écrit et publié des études sur le rôle des informateurs (des sujets) dans l'anthropologie, un article sur l'histoire conversationnelle, sur la typologie des informateurs, sur les types de narrateurs existant, sur les attitudes adoptées face à l'idée de raconter… Avec ces enregistrements, elle avait essayé de systématiser, de modéliser ces recherches… Pendant ces années-là, de soixante-dix à soixante-dix-huit, lorsqu'elle est partie, ces études ont été publiées dans « Revue roumaine de linguistique », « Cahiers de linguistique théorique et appliquée », « Etudes et recherches linguistiques », éditées dans les Revues de l'Académie.*
C'est grâce à Sanda Golopenita que j'ai aussi appris à comprendre autre chose par la sémiotique, pas le structuralisme, mais une sémiotique dans le sens conçu par Saussure de vie sociale des symboles, c'est-à-dire une ouverture vers les symboles dans une communauté, les types de communications…

Elle m'avait également beaucoup aidé lorsque… psychologiquement parlant… j'étais confrontée aux difficultés de la vie courante, au moment où les enfants sont arrivés, dans ma répartition du temps entre la vie de famille et les études… elle m'avait dit : « Regarde, utilise le temps que tu passes dans le parc avec les enfants et étudie tes propres enfants ! ». C'est donc elle qui m'a appris cela, qu'on peut concilier les choses en choisissant d'étudier ce qui est, dans un certain sens, aussi notre problème…

[2] Afin qu'il soit publié.

[3] La narratrice précise : *Elle est décédée l'an dernier, en 1998.*

[4] Il s'agit de Rosetti. La narratrice précise : *Rosetti était directeur honorifique et Cazacu directeur de plein droit ; après le départ de Rosetti, c'est Cazacu qui est venu. Il avait une femme… savante, psycholinguiste, très autoritaire et qui a vite créé des conflits au sein l'institut et depuis, il y avait une surveillance…*

les performances intellectuelles demeuraient prioritaires, malgré les propagandistes politiques qui, bien entendu, existaient aussi dans l'institut… Je pense que Rosetti avait fait beaucoup de compromis dans ses relations avec les officiels, il s'était probablement porté garant en quelque sorte en misant sur son autorité… afin de sauver ses collaborateurs, ce qui leur avait épargné à eux de le faire… donc, je pense que tout le monde à l'institut lui devait énormément. Malheureusement, cet institut s'était dispersé à l'étranger, il y en a peu qui y sont encore restés… Mais, il y avait une excellente ambiance qui jouait un rôle très stimulant, dans laquelle j'avais l'impression que ce sur quoi je travaillais, ce que je faisais comptait avant tout… Dans son essence, c'était ça et cet aspect était fondamental… Tout le monde était inscrit aux doctorats, étudiait, publiait, il y avait une compétition pour écrire et publier le plus possible… Pendant ces années-là, j'avais écrit et aussi publié beaucoup dans les Revues de l'Académie… On était prié de faire des comptes rendus d'ouvrages en langues étrangères… Le fait que j'aie recommencé à prendre des leçons d'anglais est également éloquent ; c'était une nécessité, tout le monde le parlait et c'était pénible de ne pas le maîtriser.

Nous prenions des livres de l'Institut culturel français que nous fréquentions systématiquement et avec lequel moi, j'ai gardé le contact même après mon retour à Timisoara. Ils envoyaient les livres par la poste et je ne faisais pas un seul voyage à Bucarest sans une escale là-bas, malgré le fait qu'à un moment donné ce type de fréquentation était interdit[1]*…*

Donc, je pense que ces années ont essentiellement été une bonne période…

Le IXème Congrès[2] du Parti communiste roumain marqua le début de la courte, mais importante période d'ouverture qui s'annonçait. Ainsi, V. Tismaneanu souligne-t-il : « Au-delà des slogans sans contenu et des adulations exagérées, il y a quelque chose de vrai dans l'idée que ce congrès a changé des éléments importants de la vie sociale, économique et culturelle de la Roumanie. Pendant quelques années, les journaux sont devenus intéressants, la vie littéraire incroyablement détendue et il y avait une réelle ouverture vers l'Occident, ce qui se manifestait aussi par l'importation de films, la traduction de livres et la modification du répertoire des théâtres »[3].

Mircea Nedelciu se rappelle aussi bien de cette période : *Je veux dire que de soixante-cinq à soixante et onze sont apparus en Roumanie des centaines de titres de livres traduits de la littérature universelle que, jusqu'à ce moment-là, personne n'avait jamais pu espérer voir paraître en traduction roumaine. Je vous donne un exemple : « Le Maître et Marguerite » de Boulgakov. Il a paru en 1967 dans une revue à Moscou et je pense que nous étions parmi les premiers pays qui l'avons traduit en soixante-huit ; il s'agissait d'un ouvrage assez… mis à part sa qualité littéraire exceptionnelle, il*

[1] Les centres culturels étrangers de Bucarest, notamment ceux de la France, des Etats-Unis, de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne Fédérale, étaient constamment surveillés, mais la Securitate n'intervenait que dans certains cas, donnant des avertissements. Smaranda Vultur raconte son expérience : *Nous l'avions annoncé au Doyen, il était d'accord et c'est tout, par la suite il n'y a eu personne pour nous demander pourquoi nous y étions… à Timisoara, nous recevions les livres par la poste et nous pouvions les garder à peu près deux semaines. Par la suite, je suis généralement allée les rendre personnellement. Mais, je savais qu'à Bucarest par exemple, mes collègues faisaient très attention et à partir d'un certain moment, ils ont même commencé à éviter d'y aller.*

[2] Le IXe Congrès du PCR a eu lieu du 19 au 24 juillet 1965.

[3] V. Tismaneanu, *op.cit.*, p. 232.

formulait une critique assez subtile à l'adresse du régime, enfin, le personnage étant historique…[1].

Eh bien, c'était quand même quelque chose d'entrer en contact simultanément avec les premières traductions en roumain de Faulkner, Salinger, Dos Passos, Boulgakov avec « Le Maître et Marguerite », d'être relativement au courant de ce qui se passait en soixante-huit en France[2] *(…).*

C'est ce qui explique que dans les bibliothèques roumaines de cette année soixante-neuf (je parle des bibliothèques universitaires), on trouvait la presse française à jour. Il s'agissait tant de la presse sous forme de magazines, comme le « Nouvel Observateur », que de la presse spécialisée. Pour un étudiant en philologie, intéressé par l'expérimentation littéraire et tous ces domaines-là, c'était vraiment invraisemblable de pouvoir aller demander dans une bibliothèque des revues comme « Tel Quel », « L'Infini » ou plus tard des revues de psychanalyse… « Communication », je sais que c'était aussi une bonne revue spécialisée en termes de transmission des messages, d'analyse sociale et littéraire, des aspects qui nous passionnaient. Donc, on y avait accès. Bien entendu, ces types d'abonnements allaient être retirés aux bibliothèques après soixante et onze, mais nous avons pu y accéder pendant la première année de faculté comme si c'était tout à fait normal, on n'avait pas l'impression qu'il s'agissait de quelque chose d'anormal de les trouver là-bas… Vous savez, on s'habitue très facilement à la normalité, c'est à l'anormalité qu'on a de la peine à s'habituer…

Elisabeta Nicolescu se souvient également : *(…) Mais déjà pendant le lycée*[3]*… rappelle-toi que c'était le moment où on avait réintroduit Blaga, Titu Maiorescu, Junimea, nous commencions donc aussi à pouvoir lire…*

Les souvenirs d'Anca Nitulescu relèvent aussi de la même période : *Le mécontentement était lié au fait qu'il n'y avait pas la liberté de parole, qu'on ne pouvait strictement rien dire contre le régime politique et qu'il fallait absolument que tout ce qui se passe soit bien et que nous soyons d'accord avec. Cela, tout le monde le savait… Mais, malgré ces aspects-là, pendant toutes ces années, il y avait encore des programmes à la télé… Si je réfléchis bien, je me souviens qu'il y avait des programmes divers, nous pouvions regarder des spectacles mis en scène par Alexandre Bocanet, des divertissements assez bien réussis avec Anda Calugareanu, Marius Teicu… enfin, Mihai Constantinescu est apparu un peu plus tard, mais il y avait eu quand même quelque chose…*

Je me souviens de ces réveillons à la télé… comme de quelque chose d'extraordinaire, je ne sais pas pourquoi cela s'est tellement gravé en moi… il y avait une variété de programmes avec des sketches, des blagues, de la musique et en plus, il y avait ces vœux prononcés par des télévisions étrangères… vraiment, des programmes intéressants à regarder…

Aurel Romila se souvient d'avoir profité de l'ouverture des années soixante pour combler un besoin en informations d'ordre professionnel : *A partir de soixante-deux,*

[1] Mircea Nedelciu rajoute : *Boulgakov était mort en 1940 et cet ouvrage n'avait été découvert parmi ses manuscrits qu'en soixante-sept. Publié en soixante-huit, il allait devenir un chef-d'œuvre de la littérature universelle.*

[2] Le narrateur rajoute : *Parce qu'en mai soixante-huit, De Gaulle avait visité Bucarest et, probablement lui aussi victime de l'illusion que Ceausescu était un dissident de Moscou, il avait institué une sorte de relation culturelle négociée avec la Roumanie.*

[3] C'était en 1966.

quand je suis arrivé ici à l'hôpital[1], j'ai pris mon courage à deux mains et, au fur et à mesure, j'ai profité de tout ce que nous devions faire. Par exemple, on avait l'enseignement idéologique et moi, sans qu'ils s'en aperçoivent, j'ai introduit certains thèmes, comme l'existentialisme.

Donc, avant que j'encaisse[2], nous avions traité ici, dans le cadre de l'enseignement idéologique, pas mal de sujets intéressants. Moi, j'allais à l'Académie[3] et je recensais le matériel. Ils ne le savaient pas, ils pensaient que nous faisions… comprends-tu ? C'est ainsi que, sans qu'ils s'en aperçoivent, nous avons abordé l'inconscient et la psychanalyse encore dans les années soixante. Et où ? Au cours de marxisme. Pourquoi ? Parce qu'ils avaient commencé à laisser une certaine autonomie et comptaient aussi sur notre loyauté. Nous ne le faisions pas dans une intention de perversité, mais parce que nous savions qu'il fallait faire quelque chose… qu'il fallait s'informer… savoir… C'est la raison pour laquelle, à cette époque-là, j'avais copié à l'Académie et à d'autres endroits des textes que je n'ai plus repris après les années quatre-vingt-neuf. Pendant ces années-là, le besoin d'information était tellement grand, que toute ma bibliothèque personnelle était constituée de textes recopiés[4], destinés à me permettre d'être informé et à ce que ces informations perdurent.

Dans les souvenirs d'Alexandru Paleologu, les événements personnels de sa vie privée sont restitués dans le contexte de la situation socio-économique du pays : *Pendant la période de Ceausescu[5], moi je ne pouvais pas me plaindre, même si je voyais clairement la morosité de la vie. Mais, à cette époque-là, j'avais la cinquantaine, je me suis remarié, car ma première femme était décédée ; ma première femme est celle dont je t'ai parlé, avec laquelle j'ai vécu pendant cinq ans et qui est décédée d'un cancer. Par la suite, après ma sortie de prison, je me suis remarié avec ma femme actuelle avec laquelle j'ai maintenant un fils, qui, à son tour, a eu un petit garçon, je suis devenu grand-père et je suis en train de vivre un grand bonheur. Donc, tout cela s'est passé durant la période de Ceausescu, pendant laquelle j'avais vécu heureux, sans bénéficier d'une condition matérielle excellente, mais en ayant quand même suffisamment. J'étais parti de cette maison-ci[6], car elle était pleine de monde et j'ai habité pendant quelques années dans un appartement à Drumul Taberei, Aleea Romancierilor, Bloc E19, au dixième étage, avec ma femme actuelle, la fille de son premier mariage et avec mon petit garçon qui était né très vite. Là-bas, à Drumul Taberei, j'ai connu un bonheur extraordinaire, j'étais encore jeune, j'avais cinquante ans et quelque, cinquante-deux, cinquante-trois, cinquante-quatre… Ça c'est la jeunesse et encore quelle jeunesse, formidable !*

Pendant cette période[7], je pouvais publier plus ou moins ce que je voulais, pour autant que je ne formule pas de trop grandes prétentions ; j'avais certes des soucis et des disputes avec les rédacteurs des éditions ou avec la Direction de la presse, mais j'ai publié plusieurs livres dans lesquels j'avais écrit à peu près ce que j'avais voulu. Ils

---

[1] Il s'agit de l'hôpital psychiatrique « Gheorghe Marinescu » de Bucarest.

[2] Le narrateur fait allusion à l'affaire de la *Méditation transcendantale*, qui a provoqué un sérieux tremblement dans le monde intellectuel bucarestois du début des années quatre-vingts. Suite à cette affaire, Aurel Romila a été chassé de l'hôpital et, après de nombreuses difficultés, a fini par être accepté dans une clinique de quartier. Voir à ce sujet le livre de Doina Jela et coll., *Afacerea Meditatia Transcedentala* (L'Affaire méditation transcendantale), Bucarest, Humanitas, 2004.

[3] Il s'agit de la bibliothèque de l'Académie.

[4] Le phénomène consistant à « recopier » des livres qui n'étaient pas édités chez nous, sera repris dans la troisième partie de la thèse, à savoir le sous-chapitre *Les livres photocopiés*.

[5] De 1965 à 1989.

[6] C'est la maison où Alexandru Paleologu vivait en 1999, lorsque j'ai enregistré notre entretien.

[7] C'était la fin des années soixante.

m'avaient coupé un passage par-ci et par-là, et j'avais fait moi aussi quelques concessions qui ne m'avaient pas trop coûté. Je dis cela, en pensant au travail forcé effectué dans des conditions d'esclavage vis-à-vis de l'Etat, qui était par exemple la pire condition connue dans le droit romain ; j'avais compris que si je pensais à Goethe, Mallarmé et Proust, j'étais sauvé.

Et pendant cette période socialiste-ceausiste, où j'ai occupé une place tolérable dans le domaine littéraire, menant une existence matérielle qui ne me causait pas d'anxiétés budgétaires, pour autant que je n'aie pas de trop grandes prétentions, j'ai pu publier et acquérir une notoriété, mené une vie modeste, mais décente et surtout échapper aux obligations bureaucratiques, à la contrainte de me soumettre à un horaire précis, ce que de toute façon je n'ai jamais connu ni supporté de toute ma vie.

Dans sa double qualité d'historien et de témoin de cette époque-là, Lucian Boia nous la décrit à son tour : « La période située environ entre 1964 et 1971, a été la meilleure de toute l'histoire de la Roumanie communiste (« la meilleure » ne signifiant pas bonne, mais simplement meilleure en rapport avec les autres) ».

« Certains Roumains ont commencé à voyager en Occident ; il n'était pourtant pas facile d'en obtenir l'accord (car la sortie au-delà de la frontière des pays communistes ne se faisait qu'avec un accord préalable), mais on pouvait quand même voyager. On avait récupéré la plupart de la culture nationale. L'histoire a commencé à être écrite avec un accent de plus en plus fort sur les valeurs roumaines. Il y avait toutefois la censure. Maintenant, on était libre d'être nationaliste, de la même façon que l'on était libre d'être pro soviétique en 1950 ! Etre libre de penser et de s'exprimer, de toute manière on ne l'était pas, mais il paraissait certainement plus sympathique de pouvoir penser de façon nationaliste qu'anti-nationaliste. Le fait de penser tout court demeurait toujours une opération risquée, mais le risque de te faire emprisonner avait beaucoup diminué. Il est vrai aussi que désormais les gens faisaient plus attention, car ils avaient appris à être prudents (…) ».

« Pendant la même période, le niveau de vie matériel avait sensiblement augmenté. La consommation était en hausse dans l'ensemble de l'économie. Les crédits occidentaux, utilisés dans la plupart des cas pour le développement des grandes industries, se sont pourtant ressentis aussi dans la vie courante des gens. On pouvait se nourrir et s'habiller un peu mieux qu'auparavant et même aller voir au cinéma des films américains (qui étaient, bien sûr, sélectionnés au préalable) »[1].

[1] L. Boia, *op.cit.*, p. 113.

1968 en Roumanie

Mai soixante-huit n'a pas eu un écho significatif en Roumanie, en tous les cas pas à la hauteur de la complexité et de l'importance des événements français. En revanche, le bouleversement émotionnel du mois d'août de la même année reste porteur de significations majeures pour les Roumains.

En août soixante-huit, Ceausescu passait déjà, pour la plupart des Roumains, pour un réformateur politique, un homme raisonnable, représentant du dégel politique face au dogmatisme et à l'obscurantisme de l'époque de Gheorghiu-Dej[1]. Après avoir réhabilité Patrascanu, Foris et d'autres leaders communistes exécutés ou emprisonnés par le régime[2], Ceausescu accusait[3] les abus de son prédécesseur et rendait public le rôle joué par Gheorghiu-Dej dans les atrocités staliniennes commises contre certains dirigeants communistes des années cinquante. Ainsi, il avait consolidé sa légitimité et s'arrogeait le statut de restaurateur de la légalité.

Si sa perception favorable et sa cote de popularité étaient déjà majoritaires dans l'ensemble du pays, sa condamnation publique courageuse de l'invasion de la Tchécoslovaquie lui a certainement valu l'unanimité à ce moment-là.

En s'opposant ouvertement à Moscou et en critiquant l'agression armée d'un pays voisin, Ceausescu acquérait la réputation de « rebelle » face au pouvoir soviétique et de réformateur modéré dans son pays.

Mihai Martinovici se souvient de ce moment : *Je me souviens que l'attitude officielle des autorités avait été critique et j'étais content que la Roumanie ait adopté cette attitude de rejet face à l'intervention militaire. Cela avait contribué à la hausse des actions de Ceausescu (…).*

J'étais étudiant et, après l'invasion[4], j'ai eu un billet pour Costinesti[5], dans un camp de vacances. J'étais donc dans ce camp avec un groupe de camarades et je me souviens comme nous étions tous troublés à cause de cet événement. Puis, un soir, nous sommes allés dans un bar où chantait Villy Donea, chanteur réputé à cette époque, et j'ai été sidéré par le courage des artistes : il y avait un sketch dans lequel les allusions à l'invasion étaient transparentes et ciblées directement sur l'événement… à un moment donné apparaissait sur la scène quelqu'un qui chevauchait une vieille carne et tenait à la main un gyrophare en disant : « Voici la lampe d'Ilitch[6] ! ».

Pour nous, c'était un moment privilégié, la preuve d'une manifestation courageuse d'opposition et de condamnation. Il est vrai que Ceausescu l'avait déjà fait lui-même et que grâce à son attitude, l'opposition à l'invasion de la Tchécoslovaquie à

[1] Gheorghiu-Dej avait dirigé la Roumanie de 1948 à 1965.

[2] Voir aussi à ce sujet l'ouvrage de Pavel Câmpeanu, *Ceausescu, anii numaratorii inverse* (Ceausescu, les années du compte à rebours), Bucuresti, Polirom, 2002, pp. 106-138 et 195-240.

[3] Dans le cadre de la Séance plénière du Comité Central du PCR du 22-25 avril 1968. Voir V. Tismaneanu, *op.cit.*, p. 232.

[4] Le 21 août 1968, les troupes du Pacte de Varsovie (excepté celles de la Roumanie) envahirent la Tchécoslovaquie.

[5] Station de vacances pour les jeunes sur le littoral roumain, au bord de la mer Noire.

[6] Allusion à Vladimir Illitch Lénine.

ce moment-là était quelque part considéré comme le point de vue officiel de la Roumanie…

Pourtant, la manière d'ironiser publiquement sur un tel évènement dans un bar constituait quelque chose…

Ces circonstances tout à fait particulières et le courage de Ceausescu lui valurent une solidarité interne quasiment unanime. A ce moment-là, même des anciens détenus politiques[1] qui avaient passé dix-sept ans dans le goulag roumain manifestaient leur enthousiasme et leur soutien à l'égard de la position assumée par le leader communiste roumain, qui n'avait pas seulement refusé de participer à l'occupation militaire de la Tchécoslovaquie, mais aussi utilisé des termes d'une dureté hors du commun pour critiquer l'invasion.

Plus de trente-cinq ans après, avec le recul du temps et l'avantage de la compréhension de l'ensemble de la période communiste, facilitée par l'accès aux archives, ainsi que par sa connaissance intime du système[2], Vladimir Tismaneanu donne un nouvel éclairage à ces événements passés : « *La scène du balcon* du 21 août 1968, pendant laquelle Ceausescu s'était adressé du balcon du bâtiment du Comité Central à une foule de 100 000 personnes rassemblées dans la Place du Palais, condamnant dans des termes d'une rare dureté l'intervention du Pacte de Varsovie à seulement quelques heures de l'invasion de la Tchécoslovaquie, et qui est devenue une légende du communisme national, n'avait été qu'une mascarade, mais elle avait fonctionné : le leader communiste assoiffé de pouvoir, qui n'avait pas la moindre vocation démocratique, avait réussi à soulever d'emblée un enthousiasme populaire réel et à gagner un crédit illimité de la part d'une population convaincue que la Roumanie suivrait la ligne de la libéralisation et de l'approche de l'Occident (…). Pour Ceausescu et son équipe, l'échec du Printemps de Prague avait justifié le dogme de l'unité inébranlable entre le Parti, son leader et la nation. Le slogan *Partidul, Ceausescu, Romania* (Le Parti, Ceausescu, la Roumanie) était omniprésent à cette période et serait utilisé jusqu'à la fin. Quiconque était opposé à Ceausescu, se rendait coupable de transgression de cette unité et était accusé de servir les intérêts de Moscou. La solidarité fictive avec *le socialisme à visage humain* de la Tchécoslovaquie avait justifié la perpétuation d'un modèle borné et ultra-autoritaire de dictature personnelle. La tentative visant à réitérer la scène du balcon de l'été 1968 en décembre 1989 n'a été que la suite grotesque de cet épisode »[3].

Attitudes et perceptions pendant les années quatre-vingts

La période de relative libéralisation du régime allait prendre fin en 1971, après la visite de Ceausescu en Chine et en Corée du Nord, au mois de mai de cette année-là. Il

[1] Stefan Nenitescu, personnalité culturelle et diplomate pendant la période de l'entre-deux-guerres, un des proches de Nicolae Titulescu, avait envoyé en août 1968 un télégramme à Nicolae Ceausescu lui écrivant les mots suivants : *Que Dieu te garde Roumain !*

[2] V. Tismaneanu est issu d'une famille de communistes révolutionnaires des années trente, pour laquelle les événements marquants de l'histoire du communisme roumain et international représentaient des souvenirs personnels. Par son ascendance, il se définit lui-même comme étant « une des rares personnes ayant écouté les confessions des vétérans de l'ancienne garde du Parti communiste roumain ».

[3] V. Tismaneanu, *op.cit.*, p. 238.

apparaissait que le président roumain avait pris en considération la possibilité d'importer les méthodes d'endoctrinement utilisées par Mao pendant la Révolution culturelle[1].

Quoi qu'il en soit, il s'en est ensuivi une série de « propositions d'amélioration de l'activité idéologique[2] » présentées par le chef de l'Etat en juin 1971, restées dans l'histoire sous le nom de « Doctrines de juillet »[3] et suivies par une « restalinisation » radicale de la société et l'apparition d'un culte de la personnalité de Ceausescu sans précédent.

Mihai Martinovici se souvient : *(…) Quand je pense à ces spectacles gigantesques où il était accueilli[4] par la reconstitution de moments historiques, par exemple à Calugareni, où ils lui ont amené des figurants habillés dans des costumes de l'époque et ainsi de suite… à partir de ce moment-là, j'ai commencé à détester ce genre de manifestations…*

Donc, si auparavant il y avait eu cette réplique courageuse de Ceausescu, par laquelle il s'était opposé à la superpuissance de l'Est[5]… je me suis rendu compte ultérieurement que c'était un personnage négatif et… l'ampleur du culte de sa personnalité avait quelque chose d'horrible. Je pense que c'était l'aspect le plus détestable… quoique, par la suite, ce mensonge, qui devenait aberrant avec les chiffres de la production agricole, ces dizaines de tonnes de maïs rapportées par hectare… c'était terrible !

L'impression de mal et de déclin est apparu à peu près entre les années soixante-quinze et soixante-dix-neuf. C'est là que j'ai commencé à me poser des questions et à me rendre compte qu'au fond, le mal ne faisait que commencer…

Le culte de la personnalité[6] allait de pair avec la tendance nationaliste du communisme que Ceausescu avait développée jusqu'au paroxysme. Ainsi, Lucian Boia écrit : « Tout était couvert par des symboles nationaux. Le nationalisme était aussi virulent que l'anti-nationalisme des années cinquante[7]. Une histoire aussi fragmentée que celle des Roumains, apparaissait maintenant[8] comme le modèle parfait d'une histoire unitaire. La Dacie antique correspondait parfaitement à la Roumanie moderne. En 1980 on avait célébré – selon un calcul bien approximatif – deux mille cinquante ans depuis la

[1] Analysant cet épisode de l'histoire politique roumaine, V. Tismaneanu écrit : « Ce n'était pas un problème de préférence personnelle : Ceausescu essayait par tous les moyens de mettre fin au mouvement de libéralisation de la Roumanie, de limiter les tourments dans le milieu intellectuel et d'empêcher les étudiants de suivre l'exemple de leurs collègues rebelles des autres pays communistes. Il essayait également de renforcer son pouvoir personnel au sein du Parti et de se débarrasser de ces membres de l'appareil qui auraient pu rêver d'un *socialisme à visage humain* ». V. Tismaneanu, *op.cit*., pp. 241-242.

[2] Sur l'importance et la place occupée par l'idéologie prolétarienne dans l'ensemble de la pensée marxiste-léniniste, voir l'ouvrage d'A. Besançon, *Les origines intellectuelles du léninisme*, Paris, Calman-Lévy, 1977, pp. 7-26.

[3] En roumain : « Tezele din iulie ».

[4] Il s'agit de N. Ceausescu.

[5] Le narrateur se réfère à l'Union Soviétique.

[6] Voir à ce sujet l'ouvrage d'A. U. Gabanyi, *Cultul lui Ceausescu* (Le culte de Ceausescu), Bucuresti, Polirom, 2003.

[7] Pourtant, le mot « nationalisme » était soigneusement évité, car il était en contradiction avec « l'internationalisme » professé par la doctrine communiste. En revanche, on utilisait officiellement dans la Roumanie des années soixante-dix et quatre-vingts le terme de *protocronisme*, qui était une variante plus spécifique du nationalisme, mettant en évidence les initiatives et les priorités roumaines dans tous les domaines. Voir L. Boia, *op.cit.*, p. 124 et l'ouvrage de Katherine Verdery, *Compromis si rezistenta Cultura romana sub Ceausescu* (Compromis et résistance. La culture roumaine sous Ceausescu), Bucuresti, Humanitas, 1994, pp. 152-204.

[8] En 1980.

création de « l'Etat dacique centralisé et indépendant » de Burebista ; il y avait eu une large série de discours, colloques, sessions scientifiques, articles dans la presse et tout allait se terminer par un «spectacle grandiose » organisé dans le plus grand stade de Bucarest en présence de Ceausescu. Par ces reconstitutions historiques, le chef de l'Etat rencontrait « effectivement »[1] les héros de l'histoire nationale. (…) Ceausescu en était un successeur, la synthèse de tous. C'est en 1980 que Burebista est entré dans la conscience nationale. Jusqu'à ce moment-là, seuls les spécialistes en savaient quelque chose, sans pour autant en connaître beaucoup de détails »[2].

À cette époque Secrétaire de « l'organisation de base »[3] du Parti dans son institut de recherches[4], Mihai Martinovici témoigne de la difficulté extrême avec laquelle il accomplissait ses tâches au niveau politique : *(…) C'était très difficile, car j'étais gêné quand je devais demander aux gens de faire des choses que je considérais moi-même comme répugnantes, infaisables ou inacceptables*[5]*. C'étaient de mauvaises choses à différents degrés…*

Je me souviens qu'après des moments pareils, quand nous recevions des nouvelles directives du Comité Central, elles étaient débattues plus ou moins formellement lors des séances du Parti, la plupart du temps sans aucun enthousiasme, peu de gens portaient vraiment un intérêt réel ou même simulé à ces sujets.

Eh bien dans ces moments-là, par un certain esprit de discipline et de gêne face à des règles qui devaient exister malgré tout, je disais quelque chose comme « nous allons essayer de faire ainsi… ! » ou « essayons de faire ainsi pour que ce soit bien… ! », c'était ça l'idée… afin que, au moins formellement, théoriquement, en dehors de la ligne politique, il y ait une stimulation vers quelque chose de positif… Pourtant, je le disais avec timidité et gêne, car je savais que mes paroles ne correspondaient pas à ce que les gens attendaient.

Dans ces moments-là, je ressentais donc clairement un sentiment d'absurdité, d'inutilité, de mal… après ces premières séances, j'arrivais blasé, dégoûté et renfermé sur moi-même… le recours à ces expressions ambiguës montrait bien que je ne croyais plus à ce type de sollicitations et de discours.

Conscient de la réalité qui l'entourait, mais en même temps contraint, de par ses responsabilités politiques, à souvent adopter une attitude contraire à ses propres convictions, Mihai Martinovici nous explique sa duplicité fortuite dans le contexte donné. Il nous fait part également de l'intéressant parallélisme entre le consensus hiérarchique formel à tous les niveaux et les critères informels d'évaluation individuelle, qui restaient toujours de l'ordre du non dit : *(…) Pendant plus de vingt ans, j'avais connu là-bas, à l'Institut, des gens de valeur. Et par la force des choses, les personnes de valeur ont été attirées au sein du Parti, parce que… comment dirais-je… c'était l'évolution que l'on considérait comme étant naturelle… ce sentiment vague que j'avais moi-même*

[1] Les mots entre guillemets dans le texte de L. Boia sont ceux utilisés par les mass médias de l'époque.

[2] L. Boia, *op.cit.*, p. 123.

[3] Il s'agit de la cellule d'organisation territoriale du Parti communiste qui existait dans chaque entreprise ou institution.

[4] « Institutul pentru tehnica de calcul », ITC (l'Institut pour la technique de calcul). Cet institut se trouvait à Bucarest et avait un profil informatique.

[5] Il s'agissait concrètement des « actions » obligatoires, dirigées et coordonnées par la hiérarchie politique, comme la participation au ramassage de la récolte agricole, le nettoyage des espaces verts publics ou appartenant à l'entreprise, aux alentours de l'entreprise, actions qui n'avaient strictement rien à voir avec le profil de l'entreprise concernée.

connu pendant les études universitaires, quoi que entre temps les choses se soient posées et éclairées davantage et que, peut-être, les gens y adhéraient par calcul ; et il y a eu aussi des cas où il y a eu beaucoup d'hésitations ou simplement le refus d'y adhérer.

Vous voyez, le temps consacré aux activités politiques était toutefois bien inférieur à celui du travail professionnel, pendant lequel j'avais des relations de collégialité, humaines et professionnelles avec les autres et, bien entendu, c'étaient celles-ci qui prévalaient. L'image d'une personne se formait plutôt pendant le temps des activités professionnelles que pendant les moments quasi officiels et politiques.

En revanche, il y avait des personnes dans l'institut, dont l'aspect et le comportement prédominants étaient donnés par ces moments d'activité politique, à cause de leurs responsabilités : celles qui se situaient plus haut dans la hiérarchie du Parti et qui par la force des choses étaient essentiellement perçues comme Secrétaires du Parti ou Secrétaires du Comité du Parti, mais aussi parce qu'elles se manifestaient la plupart du temps comme ça. Au niveau professionnel, ils étaient moins méritants, voire n'avaient plus de temps d'exercer leur métier.

Quant aux autres, ils n'étaient pas connus pour monopoliser la parole pendant ces séances du Parti ou s'ils l'étaient, alors ils étaient perçus comme des orateurs éloquents, comment dire… pas tant dans la politique, mais comme des personnes qui savent ordonner leurs idées, exprimer quelque chose d'intéressant et qui, à ce point de vue, méritent d'être écoutées.

J'éprouve beaucoup de respect pour un chercheur de valeur, qui était en même temps Directeur de l'Institut et aussi, pendant sept ans, Secrétaire du Comité du Parti. L'impression que j'en garde n'est pas celle du dirigeant politique, mais celle de l'homme, de l'ingénieur, du chercheur connaissant la valeur des choses bien faites et sachant aborder les problèmes comme un ingénieur et non pas comme un politicien.

(…) Ce que je veux dire c'est que tout le monde avait cette attitude rationnelle, percevait parfaitement la situation et connaissait « le ballet » qui devait être pratiqué. J'ai pris pour exemple le Directeur Tudor, car il se distinguait clairement des autres.

Mais l'impression générale était que tout le monde savait comment ça marchait, quel était l'état d'esprit et que tout le monde pensait plus ou moins de la même façon… cela ne veut pas dire qu'on était tous du même acabit, mais que nous étions tous arrivés à percevoir la situation négative dans laquelle nous étions… et qu'en réalité la vie politique de l'institut était devenue une gangrène, un cancer… il y avait tellement d'actions aberrantes ordonnées par le Parti et nécessitant partout une implication quasi générale… que c'était devenu quelque chose… d'ennuyeux. (…) Pendant ces moments-là[1]*, on avait le sentiment de se décharger d'un poids, de la duplicité que, plus ou moins consciemment, on devait aborder, montrer ou utiliser. Là, on pouvait discuter librement, dire ce qu'on pensait ou bien… jurer et dire des gros mots ! J'en suis arrivé à me manifester devant la télé en criant ou en parlant presque seul devant l'écran…*

Le fonctionnement de la télévision, principal mass média du pays, est décrit synthétiquement par L.Boia : « Le programme (le seul !) était réduit initialement à trois heures d'émission, puis à deux. Cela commençait avec un « journal », consacré dans la plupart des cas aux visites et aux préoccupations du couple Ceausescu, ainsi qu'aux performances de l'industrie et de l'agriculture. Ensuite, il y avait parfois un spectacle patriotique ou même un film (pas entier, car le temps ne le permettait pas, la deuxième

[1] Le narrateur se réfère aux moments où il se trouvait chez lui.

partie étant programmée pour le lendemain). L'émission prenait fin avec le « journal de la nuit », où l'on répétait les nouvelles diffusées deux heures plus tôt. Les Roumains qui habitaient à proximité des frontières se considéraient comme privilégiés, surtout ceux qui pouvaient capter les émissions des télévisions yougoslaves ou hongroises. Ceux de Jassy devaient se contenter des programmes de Chisinau[1], tandis que les bucarestois regardaient la télévision bulgare »[2].

Malgré la compensation de l'information par les télévisions voisines, beaucoup de Roumains écoutaient les radios étrangères comme *l'Europe libre, Voice of America* ou *la B.B.C.* Ainsi, Mircea Nedelciu raconte : *Je me souviens aussi d'un oncle à moi, plus jeune, qui demandait à quelqu'un d'autre de son âge, des gens entre vingt-cinq et trente ans, mais déjà des fermiers parce qu'à la campagne à l'âge de trente ans on travaille depuis longtemps… l'un était tractoriste, l'autre chauffeur d'ambulance : « Ecoute, est-ce que toi, tu arrives à capter ce Washington ou comment ça s'appelle… moi, j'ai essayé en réglant la radio sur Washington, mais ça n'a rien donné, on n'entendait rien du tout… ». « Mais, non… écoute-moi, je vais t'expliquer… ! ».*

Il faut t'imaginer l'enfant qui écoutait une discussion entre adultes. Bien sûr, chez moi on écoutait sans doute… ailleurs aussi, je pense…

Mihai Martinovici se souvient également : *Je l'écoutais encore à Petrosani, pendant mes premières années de lycée, j'avais une radio capable de recevoir les ondes courtes (…) Donc, la radio était pour moi… quand je sortais rencontrer des amis, je prenais la radio avec moi, mais c'était surtout pour écouter de la musique, je mentirais en disant que c'était les nouvelles qui me passionnaient à cet âge-là.*

C'est la B.B.C. que j'écoutais avec grand intérêt… L'Europe libre, bien sûr, dont Cornel Chiriac[3] avait animé pendant des années les émissions musicales ; durant le lycée, puis à la Faculté, ma réputation était faite, tous mes camarades sachant que je rédigeais les listes des « top twenty » hebdomadaires, en les écoutant avec régularité, et en notant leur évolution… Mais, comme, d'habitude, les émissions musicales étaient suivies toutes les heures par des nouvelles, j'avais appris à apprécier les informations et les commentaires formulés à ce moment-là.

Au fil du temps, je n'écoutais plus seulement la musique, mais aussi les nouvelles et les commentaires… et je suis devenu un fervent auditeur des informations, en sus de la musique qui m'a toujours passionnée. Comme je l'ai déjà dit, j'étais depuis longtemps et je le suis encore un auditeur de la B.B.C. Ce poste présentait aussi des émissions musicales, des cours d'anglais, mais ce que j'avais toujours apprécié chez eux, c'était la qualité de leurs nouvelles.

Je vous avoue qu'aujourd'hui encore, je circule le matin dans l'appartement avec la radio… car j'ai acquis le réflexe d'écouter les informations[4].

La culture était un domaine que Ceausescu ne voulait pas seulement contrôler et soumettre à des exigences absurdes d'ordre idéologique, mais dans lequel il avait aussi accrédité l'idée que les intellectuels n'étaient plus indispensables, car ils n'en étaient pas

[1] Capitale de la République de Moldavie, devenue pays indépendant le 27 août 1991, après la séparation de l'ancienne Union Soviétique.

[2] L. Boia, *op.cit.*, pp. 125-126.

[3] Présentateur de musique populaire moderne à Radio Bucarest, puis, à partir de 1968, à Radio Europe Libre de Munich. Voir plus de détails dans le sous-chapitre *Radios étrangères et l'exil roumain.*

[4] Dans le Chapitre X, nous allons revenir sur l'importance et l'impact que les émissions de radios étrangères avaient eus sur l'information et la formation de nombreux Roumains à cette époque-là.

les seuls promoteurs. Lucian Boia donne un exemple : « Le professionnalisme culturel n'était plus à l'ordre de jour. Tout le monde était appelé à faire de la culture ou au moins à chanter et danser. C'était l'enjeu du festival Cantarea Romaniei qui avait débuté en 1977. Des centaines de milliers d'amateurs venant d'entreprises industrielles, agricoles, de chantiers ou d'écoles étaient encouragés ou à la limite obligés d'improviser toutes sortes de spectacles[1]. C'était une manière de faire passer l'intellectualité sur un plan secondaire (voilà, n'importe qui peut faire des choses pareilles !) et de noyer les problèmes de plus en plus sévères de la société roumaine dans un optimisme artificiel »[2].

Une des priorités menée à l'extrême par la ligne politique des années quatre-vingts était le remboursement de la dette externe accumulée par le pays. Cette priorité allait vite devenir une obsession, car Ceausescu, pour justifier son option indépendantiste, était décidé à la liquider au plus vite et à tout prix. Lucian Boia décrit la situation : « Les crédits externes contractés n'ont finalement ramené que des dettes. Le gigantesque développement de l'industrie roumaine n'a pas été aussi efficace que prévu. Obsédé par la production, le communisme le faisait à perte. À partir des années quatre-vingts, rien ne fonctionnait plus et la situation se dégradait d'une année à l'autre.

Ceausescu était décidé à rembourser la dette externe jusqu'au dernier dollar. Le calvaire avait commencé. L'industrie étant complètement dépassée, on a également eu recours à la traditionnelle exportation des produits agricoles, dans un pays qui satisfaisait à peine ses propres besoins alimentaires. Le pain commençait à manquer. Les gens ne trouvaient plus les produits alimentaires de base. On ne mourait certes pas de faim, mais la malnutrition était en hausse et la chasse à la nourriture était devenue la préoccupation majeure des Roumains. Les magasins d'alimentation étaient vides. Quand quelque chose arrivait (n'importe quoi !) de longues files d'attente apparaissaient. Il y avait des files d'attente même devant les magasins vides, les gens y passaient la nuit, se relayaient, dans l'espoir (rien n'était sûr !) que le lendemain ils arriveraient à acheter un morceau de viande ou du fromage (…).

La marchandise, spécialement les aliments, circulait également au noir. La pratique moyenâgeuse du troc était redevenue en vogue : on échangeait produits contre produits ou produits contre services. On payait même les « gratuités ». Par exemple, l'assistance médicale était gratuite, mais tout le monde savait qu'il fallait apporter quelque chose chez le médecin ; chacun amenait ce qu'il pouvait : de l'argent, des produits naturels ou des cigarettes Kent, devenues des devises fortes en Roumanie. Le médecin les prenait et, parfois, les redistribuait à son tour, car il fallait aussi qu'il paie les autres »[3].

Mircea Nedelciu rajoute les souvenirs de sa propre expérience : *Donc, je me suis fait engager par hasard en quatre-vingt-un*[4]*… un salaire de misère, comme travailleur sans qualification, mais à la parution du « Journal de Paltinis » je peux vous dire qu'en tant que libraire, j'ai fait de bonnes affaires avec ce livre-là…*

Vous comprenez, j'étais fortement récompensé pour vendre ce livre-là… mis à part le fait qu'il y en avait certains qui l'achetaient sans jamais le lire, juste comme ça…

---

[1] Ces spectacles occupaient une place centrale dans les médias et notamment à la télévision.

[2] L. Boia, *op.cit.*, p. 123.

[3] L. Boia, *op.cit.*, pp. 124-125.

[4] Le narrateur donne des détails sur ce travail : *Enfin… En quatre-vingts, je me suis marié et je ne pouvais plus pratiquer ce métier nomade* (de guide – n.n.) *et c'est la raison pour laquelle en quatre-vingt et un j'ai demandé à Balaita de m'engager comme libraire aux Editions « Cartea Romaneasca » et j'ai été engagé.*

J'ai eu des clients qui faisaient partie de la catégorie des bouchers et de je ne sais pas quoi…

Un jour, il y en a un qui est arrivé et m'a mis sur la table de la librairie deux paquets de viande surgelée en me disant : « Donnez-moi quelques livres… ! ». Je lui ai demandé : « Quels livres désirez-vous ? ». « Allez, mettez-moi quelque chose qui marche bien ! ». Et je lui ai préparé un paquet de qualité, c'est-à-dire que je lui ai mis Mircea Eliade, « Au Jardin de Dyonis », « Traité d'histoire des religions »… ceux que je savais être bien cotés, car en fait, il ne les achetait pas pour les lire.

Il les achetait pour les offrir en cadeau au médecin. Ces livres plus rares ou qui se vendaient bien étaient brusquement retirés du marché ou je ne sais pas quoi et devenaient vite des objets semblables au paquet de « Kent », n'est-ce pas ?

(…) C'est pour ça que moi je recevais cinq lei[1] *de plus à la vente d'un tel livre ; parce que lui, il l'offrait au médecin et que ce dernier était même très content… au lieu de lui donner un pourboire ou un paquet de « Kent »… c'était plus risqué… il lui offrait « Le journal de Paltinis » ou je ne sais pas quoi… les prix étaient les mêmes… finalement, les valeurs restent des valeurs, indépendamment de la connaissance ou de l'ignorance de ceux qui les manipulent.*

A ce nouveau poste de libraire que j'ai occupé entre quatre-vingt-un et quatre-vingt-sept environ, j'ai constaté des paradoxes du style : Heidegger, qui est quand même un philosophe assez difficilement accessible, était vendu à un nombre d'exemplaires, qui n'est plus atteint aujourd'hui, même pas par les romans… « Cartea Românească » avait imprimé environ dix mille exemplaires d'une traduction de Heidegger faite par Liiceanu.

Dans la campagne de « systématisation du territoire », les démolitions des églises étaient indissociablement liées au paysage urbain des années quatre-vingts. Ainsi, Stelian Tanase avait noté dans son journal, publié après la chute du régime : *Vendredi, 10 juillet 1987. La démolition de l'église « Sfanta Vineri ». C'est un vendredi. En attente depuis plusieurs jours, les croyants empêchent les ouvriers d'y entrer avec les bulldozers. Des femmes âgées, habillées en noir, attendent en prière, tout autour de l'église. Il y a des arrestations. Il semble que les ouvriers aient refusé de démolir. C'est l'armée qui met la dynamite… Quand l'église est tombée, les gens criaient sur la place (…) et ils en ont pris un peu de terre pour l'emporter chez eux. Un cordon de miliciens est apparu. Ils ont encerclé l'endroit – un tas de briques, de décombres avec des centaines de bougies allumées. Tout près, la foule muette regardait et pleurait*[2].

A propos de la démolition des églises, la remarque de L.Boia ne manque ni de pertinence ni de réalisme : « L'Église orthodoxe n'a effectivement pas opposé la moindre résistance. Que se serait-il passé si le régime communiste de la Pologne avait commencé à démolir des églises ? »[3].

Au fond, les années quatre-vingts, par leur excès et leur manque élémentaire de bon sens dans la gestion de la cité, ont agi comme un véritable catalyseur de la pensée politique collective et finalement de la révolte. Il était devenu difficile, même pour les adeptes les plus convaincus du communisme, de reconnaître leur appartenance à un régime qui était visiblement en dérive.

---

[1] Le « leu » est la monnaie roumaine.

[2] S. Tanase, *Acasa se vorbeste in soapta* (A la maison on chuchote), Bucuresti, Compania, 2002, pp. 34-35.

[3] L. Boia, *op.cit.*, p. 121.

Dans ces circonstances, le repli a consisté pour certains à défendre le système, au détriment des dirigeants, autrement dit, de soutenir que la doctrine serait toujours pertinente, mais que sa mise en pratique roumaine avait échoué. Mihai Martinovici nous fait part de sa conclusion : *Il y a eu des moments où je considérais que le système en soi pouvait exister et générer un progrès viable et vrai et que c'étaient les gens, c'est-à-dire les personnages qui dirigeaient ce système, qui étaient coupables de ce qui se passait…*

Donc, j'ai eu cette conception que le système était correct et viable, mais que les gens qui s'occupaient de sa gestion ne savaient pas le faire.

J'ai gardé cette conception pendant longtemps, jusqu'à ce que je réalise à la fin qu'en fait, il s'agissait d'une utopie qui s'était transformée en catastrophe.

En Roumanie comme ailleurs, il existe toujours des nostalgiques qui pensent encore aujourd'hui, seize ans après la chute des régimes totalitaires de l'Est, que la théorie du communisme avait été bien élaborée à l'origine, mais mal appliquée par la suite. Nous ne partageons pas cet avis et nous nous demandons dans quel pays du monde le communisme a été une réussite. En existe-t-il un seul ? Dans le cas contraire, quelles sont actuellement les raisons qui nous empêchent de le percevoir officiellement et ouvertement comme une utopie, qui a déjà coûté assez cher à l'humanité ?

En revanche, nous considérons pertinente et édificatrice l'analyse d'Hannah Arendt sur le système totalitaire[1], dont le régime communiste dans sa variante roumaine fait partie. Dans son étude, elle y a montré sans ambiguïté que l'originalité et la complexité du système, animé par une logique de la déraison, a tendu à la destruction complète de la société et de l'individu. Le cas de la Roumanie de 1947 à 1989 l'a suffisamment bien démontré.

[1] Il s'agit de l'ouvrage *Le système totalitaire*, *op.cit.*

DEUXIEME PARTIE

ECOLE, EDUCATION, MENTALITE

CHAPITRE III

ECOLE ET EDUCATION AVANT 1947

Présentation générale

Dans les analyses et les études spécialisées postérieures à 1989, l'éducation d'avant la Seconde Guerre mondiale est souvent appelée « traditionnelle »[1], afin de la distinguer le plus nettement possible de l'éducation prodiguée par l'école unique d'Etat à partir de 1947. De fait, la terminologie ne devait pas seulement opérer une simple différenciation, mais suivre et refléter la démarcation profonde qui s'était produite après la Seconde Guerre dans la société et la culture roumaine en général, et dans le domaine de l'éducation en particulier.

Pour situer l'entreprise éducative communiste en Roumanie qui sera traitée dans les sous-chapitres suivants, il convient de décrire brièvement ici la configuration du système d'enseignement roumain traditionnel d'avant l'occupation soviétique[2], plus précisément pendant la période de l'entre-deux-guerres. En vertu de la loi de 1935, l'enseignement primaire devait avant tout être axé sur la pratique, fournissant aux jeunes filles « ce qui leur était nécessaire pour la vie »[3] et aux garçons des notions pratiques d'agriculture (l'agriculture étant la principale occupation des habitants de Roumanie). Selon les statistiques officielles[4], le nombre d'écoles primaires, qui était de 9 000 en 1920, dépassait les 17 000 en 1936. D'après la même loi, l'enseignement secondaire devait conduire, en quatre ans, au baccalauréat (littéraire ou scientifique), en aiguillant par la suite les élèves vers l'enseignement supérieur.

L'enseignement professionnel, quant à lui, intégrait deux types d'enseignement : le commercial et l'industriel. Le premier, qui était dispensé dans les gymnases et les lycées commerciaux, débouchaient sur le baccalauréat commercial. Ce titre donnait accès aux cours des académies de hautes études commerciales et industrielles, destinées à préparer des cadres pour les grandes entreprises ou des professeurs pour les gymnases et les lycées commerciaux.

Le second, c'est-à-dire l'enseignement industriel, se donnait successivement dans les écoles suivantes : les gymnases industriels, d'abord, qui conféraient au bout de quatre ans de scolarité le titre de « praticien » puis, après deux ans de pratique dans le métier correspondant, le « livret d'artisan » ; les lycées industriels, ensuite, qui après deux ans d'études accordaient le titre de « maître » ; et enfin, les écoles spéciales industrielles,

[1] Les termes *traditionnel* et *classique* sont souvent utilisés en Roumanie pour définir l'éducation, l'école, la culture, la société ou les références identitaires roumaines d'avant 1947.

[2] L'Armée Rouge a occupé la Roumanie en 1944 et s'en est retirée en 1959, le régime politique qu'elle a imposé s'est toutefois maintenu au pouvoir jusqu'en 1989.

[3] Rapport de la Roumanie sur le mouvement éducatif présenté par Constantin Kiritzesco à la Conférence internationale de l'instruction publique, in *Annuaire International de l'Education et de l'Enseignement*, Genève, BIE, 1937, p. 339.

[4] *Ibid*., pp. 336-344.

chargées de former en deux ans les futurs directeurs d'entreprise, les aides-ingénieurs, les aides-architectes et les entrepreneurs en bâtiment[1].

L'enseignement supérieur comprenait les Universités et les Ecoles Spéciales (Ecole Polytechnique, Académie d'Architecture, de Commerce, d'Agronomie, Institut d'Education Physique) de Bucarest, Iassy, Cluj, Timisoara et Cernauti. En 1925, le nombre total des étudiants était de 22 379 dont 19 715 (88,1 %) dans les Universités et seulement 2 664 (11,9 %) dans les Ecoles spécialisées (enseignement technique). En 1935, il s'élevait à 37 771 dont 30 381 (80,5 %) dans les Universités et seulement 7 390 (19,5 %) dans les Ecoles spécialisées[2].

En dehors de l'enseignement public, il existait en Roumanie un enseignement privé et confessionnel, protégé et aidé par l'Etat, qui, en 1938, représentait une proportion équivalant à 6,7 % de l'enseignement public et comptait 1 420 écoles primaires, 209 écoles secondaires et une école supérieure[3].

Culturellement, la Roumanie, pays de langue latine, était liée par tradition à l'Occident[4] et plus particulièrement à la France[5].

Education familiale

En général, pendant la période de l'entre-deux-guerres, la mission essentielle de l'éducation familiale consistait à transmettre d'une génération à l'autre certaines normes de comportement ainsi que les principales valeurs morales et religieuses partagées au sein de la famille. Ainsi, le message éducatif des parents portait par exemple sur l'honnêteté, le sens de la justice et de la rigueur, de même que sur l'héritage des anciennes coutumes et des traditions chrétiennes liées aux plus importantes fêtes religieuses, à savoir Pâques et Noël.

Alexandru Paleologu vient d'une ancienne famille aristocratique roumaine, ayant probablement des racines très éloignées d'origine bysantine. Il décrit lui-même l'hypothèse de cette descendance : *Dans notre famille, il y a eu ce génie héréditaire : le don du rire. Par exemple, mon grand-père, qui siégeait à la Cour de Cassation, l'austère institution judiciaire, habillé dans la traditionnelle robe rouge, arrivait à faire éclater de rire tout le monde pendant les séances… mais quel rire, personne ne pouvait s'abstenir !*

[1] *Ibid.*, 1938, p. 358.
[2] *Ibid.*, 1935, pp. 7-9.
[3] *Ibid.*, p. 354.
[4] En 1859, les provinces indépendantes de Moldavie et de Valachie s'unissaient, par l'intervention de Napoléon III (traité de Paris, 1856) et créaient un Etat unique, qui correspond à l'actuelle Roumanie. Les anciennes structures étatiques féodales, de type byzantin, étaient remplacées par les institutions de l'état démocratique de type occidental, basé, notamment, sur le modèle français (par exemple, introduction du Code Napoléon dans le système juridique). L'influence de la culture occidentale sur la culture roumaine n'est donc que la suite logique du développement du pays. La littérature française, italienne, anglaise et la philosophie classique allemande constituent les principales sources d'influences de la création culturelle et artistique roumaine. Ainsi, les œuvres de M. Proust, C. Baudelaire, P. Verlaine, E. Mallarmé, B. Croce, G. Gentile, J. Milton, O. Wilde, E. Kant, A. Schopenhauer, F. W. Schelling, G. W. Hegel, M. Heidegger, vont-elles influencer les créations des plus grandes personnalités culturelles roumaines, comme T. Maiorescu, vrai fondateur de la culture roumaine moderne et initiateur du groupe « Junimea » (La Jeunesse), A. Macedonski, M. Caragiale, E. Ionescu, E. Cioran, M. Eliade, I. Pillat, G. Bacovia, G. Topirceanu, S. Nenitescu, M. Bibescu et bien d'autres.
[5] Voir à ce sujet Ecaterina Cleynen-Serghiev, *La vie culturelle roumaine et la France durant l'entre-deux-guerres (1919-1939)*, thèse de doctorat, Université Jean Moulin, Lyon II, 1987.

(…) Avec mon fils c'est pareil, on rit aux éclats et aux larmes. C'est extraordinaire ! Mais, nous ne rions pas bêtement. Nous rions à gorge déployée et avec l'envie qui nous a été donnée par un don de Dieu… Et je viens de remarquer la même chose chez mon petit-fils, qui a cinq ans et en qui je retrouve le même don, car avec lui aussi on peut rire aux éclats, comme je le faisais avec mon père…

Pour moi, ce phénomène confirme sans ambiguïté une hypothèse et des présomptions qui perdurent dans ma famille depuis deux ou trois siècles, mais qui n'ont jamais été prouvées, selon lesquelles mon ascendance serait originaire de Byzance (…). Pour moi, en revanche, la preuve n'est pas généalogique, mais héraldique. En effet, j'ai lu des chroniques byzantines traduites par Dan Dumitrescu (…) qui spécifient que les Paléologues de Byzance étaient des hommes beaux et distingués, avec les cheveux blanchis habituellement tôt, cultivés, mais qui riaient si fort qu'ils faisaient trembler les fenêtres de l'Augustérion. En lisant cela, je me suis dit : « Ça y est, je n'ai plus besoin d'aucune preuve, car cette constatation est plus forte que toute autre preuve, y compris celle de l'arbre généalogique ! ». Je m'en tiens par conséquent à mes présomptions, que je ne peux toutefois toujours pas prouver…

En parlant de sa mère, de son milieu social d'origine et de son éducation, Alexandru Paleologu dévoile une partie de lui-même et de la manière dont il a été élevé : *(…) Ma mère était la fille adoptive d'un de ses oncles. De par ses parents naturels, elle avait des sœurs et des frères plus grands qu'elle, mais suite a son adoption par cet oncle, qui était riche et sans enfants, elle a été élevée comme une enfant unique. Ayant grandi entre deux parents qui avaient divorcé, elle était gâtée des deux côtés, ce qui n'est pas forcément toujours un mal !*[1] *Bien qu'elle parlât un patois*[2]*, elle maîtrisait aussi l'anglais et le français grâce à la dame anglaise qui l'avait éduquée (…) et qui avait utilisé des méthodes britanniques sévères (…). C'est ainsi que, sans pour autant avoir été une intellectuelle, Dieu merci, elle savait par cœur presque toutes les pièces et tous les sonnets de Shakespeare, de même que « The Holy Bible ». Et cela grâce à la méthode classique britannique ! Il convient de relever que le luxe dans lequel elle a vécu grâce à la richesse de son oncle ne l'a pas empêchée de marcher pieds nus à la campagne, ni de jouer, et même de travailler, avec les filles des paysans. En d'autres termes, bien qu'elle eût été élevée dans un milieu de haut niveau social, elle connaissait la vie des paysans et des filles de ferme.*

En raison du prestige social et de la réputation de grand avocat de son père, la maison de ses parents était fréquentée par les plus importantes personnalités de l'époque. Ainsi, avec son humour particulier, Alexandru Paleologu raconte-t-il comment il s'est habitué à les côtoyer dès son enfance : *Tel a été mon sort que j'ai vécu parmi des gens qui, à mon avis, étaient parfaits, dans le sens qu'ils avaient aussi des petits défauts ! C'est ainsi que, surtout dans la maison de mon père, j'ai pu rencontrer de nombreuses célébrités, comme Enescu, Paladi, le Docteur Danielopol, le Docteur Cantacuzène le vieux, Octavian Goga, ainsi que de grands avocats, comme Istrate Micescu, qui venaient discuter de questions juridiques avec mon père. Sans compter Alice Voinescu, qui était l'amie la plus proche de mon père, donc aussi la mienne (elle m'a connu à l'âge de trois ans)… Pendant mon enfance, j'ai également fait la connaissance d'Ibraileanu… Bref, un monde extraordinaire !*

[1] Le narrateur ajoute en guise d'explication : *Moi aussi, j'ai été un enfant gâté et cela… ne m'a fait que du bien ! Le luxe de l'enfance a été ultérieurement compensé par la prison !*

[2] Il s'agit du dialecte moldave, parlé dans la région de Moldavie, à l'Est du pays. Le narrateur ajoute : *Elle utilisait un moldave rural, même quand elle écrivait : « o facut, o venit, o patît-o ».*

Le contact constant du narrateur avec ce milieu social, auquel il appartenait, ainsi que ses fréquentations de l'époque allaient avoir des répercussions positives sur toute sa vie : *A ce moment-là déjà, alors que je n'étais qu'un gosse, j'avais flairé qu'il s'agissait de personnages hors du commun, mais… je me suis habitué à vivre parmi des gens d'élite et cela m'a décomplexé pour toujours dans mes rapports avec les gens, aussi bien situés soient-ils. Je savais qu'il fallait que je sois respectable, poli, respectueux, sans pour autant me sentir accablé, car je les avais vus… se fâcher, rire sans raison, faire des taches de sauce sur la nappe, et tant d'autres choses encore. Cela m'a beaucoup aidé par la suite, puisque je n'ai plus jamais été gêné par personne, en aucune circonstance*[1].

Le souvenir de ce monde révolu et des membres de la société roumaine de l'entre-deux-guerres qu'il avait connus dans la maison de ses parents, allait lui servir de soutien moral pendant toute la période communiste, qu'Alexandru Paleologu a traversée de bout en bout : *Il est vrai que j'avais connu à la maison de nombreuses célébrités… (…), des gens brillants et épatants par leur conversation. Leur souvenir m'a ressourcé durant toute ma vie, mais particulièrement pendant les moments les plus critiques, qui ont duré de quarante-neuf à quatre-vingt-neuf… avec des hauts et des bas… !!!*

En dépit de la longue période écoulée depuis, les souvenirs de son enfance dans la ville de Bucarest et à la campagne demeurent d'une grande clarté. Ces images mettent en évidence le milieu social dans lequel Alexandru Paleologu a été élevé et éduqué : *Moi, j'ai été élevé à Bucarest, dans une maison très grande, belle, spacieuse et inconfortable, construite par mon arrière-grand-père pendant le temps de « Voda »*[2]*, Bibescu ou Stirbei. Elle avait une entrée magnifique et imposante, mais c'était une maison inconfortable, car à cette époque-là, il n'y avait besoin que d'un minimum du confort : on t'amenait de l'eau chaude, il y avait des gens pour cela et… tout ce qu'il fallait. Il y avait un jardin splendide, une immense glycine extravagante qui poussait sur une sorte de terrasse à deux escaliers donnant vers le jardin, des grands espaces… La rue portait notre nom, car à l'époque elle avait été tracée sur notre domaine… J'avais le sentiment de vivre dans un empire (…).*

J'ai vécu comme un prince héritier… dans cette maison immense avec jardin ; un de ces domaines que l'on voit dans les contes… et puis il y avait nos résidences secondaires à la campagne. En Moldavie, où vivait notre parenté, nous avions encore un autre domaine, à côté de celui de nos amis, au bord du Siret, un peu plus vers le sud… Sans parler de Iassy, d'où provenait ma mère… Une vie absolument identique à celle de Turgheniev ou de Tolstoï (…).

C'est à la campagne que venaient tous mes cousins, les sœurs de ma mère avec leurs maris et leurs enfants. Nous y retrouvions une cousine aînée, une autre cadette, un garçon de trois ans plus jeune que moi, né dans notre maison de Bucarest, et deux autres encore plus petits. Il y avait une ambiance extraordinaire qui ressemblait à ce que Ionel Teodoreanu décrit dans « La Medeleni » ou à ce que l'on rencontre en lisant Tolstoï ou Turgheniev.

Un climat, une atmosphère et une mentalité qui m'ont marqué pour toujours.

Arrivé à ce point de son récit, le narrateur tient toutefois à préciser ses origines, dans le souci de distinguer l'aristocratie roumaine, dont il était issu, d'autres catégories sociales aisées de l'époque, comme la grande bourgeoisie : *Nous passions nos vacances à*

[1] En 1999, quand il m'avait accordé l'entretien sollicité, Alexandru Paleologu était sénateur dans l'Assemblée législative roumaine de la période poste-communiste.

[2] Prince régnant.

la campagne, où nous possédions de beaux manoirs[1] *construits à la manière ancienne des boyards, mais qui n'avaient rien à voir avec les grands palais où se rassemblaient tous ces… arrivistes. Nous détestions profondément ces parvenus, la grande bourgeoisie industrielle et financière, qui étaient snobs et prétentieux. Nous nous évitions mutuellement et les interférences entre nos deux mondes étaient extrêmement rares (…)*[2].

Les paradoxes font partie de la réalité. Ainsi Alexandru Paleologu a-t-il établi un lien très étroit entre son milieu social d'origine et l'éducation qu'il a reçue d'une part et les privations extrêmes qu'il a connues dans la première partie de la période communiste, y compris durant ses années de prison, d'autre part : *Voilà donc le climat social, matériel, familial, l'ambiance et la mentalité dans lesquels j'ai été élevé et qui m'ont donné, si je puis dire, des fruits plus tard, en ce sens que quand j'ai eu quarante ans, il s'est avéré plus facile pour moi de supporter certaines difficultés avec lesquelles d'autres avaient beaucoup de peine… Et cela, grâce à cette vision du monde que m'avaient transmise ma mère et surtout de mon père.*

Lia Benjamin vient d'une famille juive de Transylvanie. Elle décrit le cadre familial dans lequel elle est née : *Ma famille était à quelque part une famille d'intellectuels. Mon grand-père était avocat et avait suivi sa formation à Budapest et à Vienne ; ma mère avait également étudié à Vienne où elle avait pris des cours d'histoire de l'art, d'allemand et de français. Chez nous, il y avait plein de livres, généralement relatifs à la littérature allemande, l'histoire de l'art, etc.*

Ma langue maternelle est le hongrois. Dans ma famille, on parlait beaucoup le hongrois et l'allemand. Nous étions une famille juive bien assimilée, mais gardant un certain respect pour la tradition, en ce sens que l'hébraïsme était présent dans notre vie de famille, dans nos coutumes et dans nos fêtes. Nous menions donc une vie juive construite, disons, selon des concepts qui nous étaient propres. Malgré le fait que ma langue maternelle était le hongrois, mes parents m'ont inscrite à l'école maternelle, puis à l'école primaire, de langue roumaine.

Ils ont fait ce choix car ils pensaient déjà à mon avenir. Pour eux, il était clair que je ne resterais pas femme au foyer et que plus tard je choisirais un métier plutôt intellectuel[3]*. Ils étaient d'avis qu'en vivant en Roumanie, il était normal que j'apprenne à parler le roumain de manière acceptable (…).*

Je tiens à dire que j'ai beaucoup aimé l'école et les études et que chez nous, l'ambiance familiale était favorable aux études.

Education primaire

La plupart des narrateurs ont été à l'école primaire à la campagne, dans la région d'où ils venaient. Ainsi, Stefan Oancea se souvient-il : *(…) J'ai été à l'école primaire*

[1] Dans le texte roumain : « conac ».

[2] Le narrateur ajoute : *(…) Car il y en avait quand même certains qui épousaient des filles de notre monde, créant ainsi des interférences, mais cela se faisait uniquement avec raffinement et dans le mépris du luxe.*

[3] La narratrice ajoute : *Même si mon père disait toujours qu'il voulait que je devienne couturière et fabrique des chemises d'hommes ; ce projet ne lui a pas vraiment réussi avec moi !!!…*

dans ma commune natale[1]*. Dès le plus jeune âge, j'ai appris, d'abord dans ma famille, puis à l'école, les premières notions du travail à la ferme, de l'instruction scolaire et de la morale chrétienne.*

Au début, ma formation scolaire se fondait sur les valeurs acquises dans le cadre familial et le milieu social paysan d'où je provenais, des valeurs reposant sur la tradition chrétienne. Plus tard, l'admiration que je portai à mes premiers enseignants Maria et Stefan Vintilescu, passionnés par l'histoire, la géographie et la langue roumaine, et à leur façon d'enseigner ont éveillé en moi le désir de connaître l'histoire et la littérature de mon peuple et de devenir, moi aussi, instituteur, en prolongeant en quelque sorte leur vocation d'enseignant.

Chez presque tous les narrateurs, les souvenirs lointains de l'école primaire sont centrés sur la personnalité d'un maître d'école. Gheorghe Surdu raconte : *En 1922, j'ai suivi l'école primaire dans mon village*[2] *où j'avais un très bon maître qui s'appelait Nicolae Limbasan. Il nous a appris beaucoup de choses, la lecture, l'écriture, la grammaire, la littérature. Il aimait particulièrement les poèmes et il nous a appris un grand nombre de poèmes roumains, par exemple ceux de Goga (…) ou Cosbuc (…).*

Aurel Obreja ajoute aussi : *J'ai été à l'école primaire dans mon village*[3]*, qui était un village de frontière. La borne de démarcation entre l'Empire austro-hongrois et la Roumanie passait par la ferme de mon grand-père. J'ai eu de très bons maîtres ; je me souviens notamment de Costica Vlase, qui est mort au front, pendant la guerre et de Niculai Gaina. Tous deux étaient de grands patriotes (…).*

L'influence familiale, la personnalité et les convictions des parents constituent souvent des éléments très forts en termes d'impact éducatif et elles sont invoquées à chaque fois que le narrateur décrit ses premières années d'école. Ainsi, Aurel Obreja souligne-t-il : *Pour ce qui est de mon éducation, c'est ma mère qui me l'a donnée. En Ardeal*[4]*, nous étions éduqués dans un esprit plus nationaliste, auquel nous étions poussés par la cohabitation avec les Hongrois et par le fait que nous étions en quelque sorte persécutés par eux. Chez nous, le sentiment patriotique et national était donc plus développé que chez les « ragateni »*[5]*, par exemple.*

J'ai développé un penchant pour l'art depuis ma petite enfance. Mais mon père, simple paysan, ne s'en est pas rendu compte. C'est un de mes maîtres d'école, Costica Vlase, qui l'a compris et en a parlé à mon père. Mon père lui a rétorqué : « Vous savez, Monsieur, moi je n'ai pas d'argent pour lui faire suivre l'école ! ».

Stefan Oancea ajoute : *Ma mère était une personne tendre, bienveillante, aimable, ayant l'âme d'une chrétienne. Pendant les longues soirées d'hiver, elle nous lisait la Bible à la lumière de la lampe à gaz. Elle n'avait que quatre classes primaires. Ma mère nous aimait avec son cœur et son âme, tandis que mon père, qui était sévère avec nous, ne manifestait pas son affection. Quand nous étions enfants, ma mère nous disait qu'il nous caressait et nous embrassait seulement pendant notre sommeil.*

[1] Stefan Oancea a commencé l'école primaire en 1934. Sa commune natale s'appelait Dragoesti et était située dans la région (« Judetul ») de Ialomitza.

[2] Il s'agit de la commune de Boian, proche de la ville de Medias, dans la région (« Judetul ») de Sibiu.

[3] Il s'agit de « Bicazul ardelean », dans la région (« Judetul ») de Neamt.

[4] Synonyme de la Transylvanie.

[5] Les habitants de la Valachie, au sud des Carpates, appelée aussi « le royaume ».

Gheorghe Surdu se souvient aussi : *Nous étions huit enfants chez mes parents, six garçons et deux filles. Mes parents étaient très, très appliqués. Bien qu'ils soient pauvres et aient huit enfants, ils nous ont élevés d'une manière tout à fait satisfaisante.*

Chaque récit relève l'importance de l'enseignement religieux à l'école, ainsi que la présence d'une pratique religieuse dans la famille et la communauté rurale dans laquelle l'enfant a grandi. Stefan Oancea raconte : *L'éducation religieuse dans la famille et à l'école avait un rôle déterminant dans l'apprentissage des mœurs et de la moralité. Les dix commandements étaient connus par chaque enfant et chaque chrétien.* Gheorghe Surdu mentionne également : *(…) En plus, à cette époque-là, l'enseignement se faisait en complémentarité avec la religion et il n'y avait jamais de haine entre les orthodoxes et les uniates*[1]*. Nous formions aussi la chorale et le directeur de l'école, qui était en même temps notre instituteur, nous amenait les dimanches pour chanter à la Messe, une fois à l'église orthodoxe, puis, le dimanche suivant, dans l'autre église*[2]*. De ce point de vue, il y avait un vrai esprit oecuménique, celui dont on parle tellement aujourd'hui pour rapprocher les deux églises, celle de l'Orient et celle de l'Occident.*

Une année après l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement légionnaire[3], d'extrême droite, de Bucarest décréta, en accord avec la politique du troisième Reich, une série de mesures[4] à caractère racial et antisémite sur tout le territoire du pays.

C'est à cette période-là que Lia Benjamin devait commencer l'école primaire. Elle se souvient donc bien de ce moment et décrit ci-dessous l'épisode tragique qu'elle a vécu au début de la période des persécutions des élèves Juifs en Roumanie : *(…) J'avais des camarades roumaines avec lesquelles j'avais des très bonnes relations, que j'aidais à l'école pour les différentes matières, je ne me souviens plus… vous vous rendez compte qu'à l'école primaire il n'y avait pas grand-chose. Ce qui a été difficile à comprendre pour moi était le fait qu'à deux reprises, moi j'ai obtenu le troisième prix, tandis qu'elles ont emporté le premier prix. Et je n'arrivais pas à m'expliquer pourquoi c'était comme ça… mais enfin, je me suis résignée.*

En 1940, je me souviens très bien de ce moment-là… C'était en octobre, je me suis réveillée très tôt afin d'arriver à temps à l'école et ma mère est venue dans ma chambre et m'a dit : « Il faut que je te dise qu'à partir d'aujourd'hui tu ne peux plus retourner à l'école. Reste dans ton lit et… ». Qu'est-ce qui s'était passé ? Il me semble qu'à Tirnaveni, mon école était la seule école primaire qui existait, je ne me souviens plus exactement, mais il me semble qu'il n'y avait pas d'autres écoles primaires.

En tout cas, le directeur de cette école[5] *avait reçu la veille l'ordre circulaire du Ministère de l'enseignement stipulant que, le lendemain, tous les élèves devaient être réunis pour entendre l'ordre du ministère qui défendait aux élèves juifs de continuer à fréquenter l'école. Alors lui, pour éviter de le faire, il s'était rendu le soir même, très tard, chez le rabbin et lui avait demandé d'annoncer aux familles juives qui vivaient dans la région de ne plus envoyer leurs enfants à l'école, afin qu'il ne soit pas obligé de les humilier d'une telle façon (…). J'ai appris cela par le journal tenu par ma mère, malheureusement après sa mort.*

[1] Il s'agit des membres de l'Eglise greco-catholique, dont le rite et la plupart des fêtes religieuses sont semblables à ceux de l'Eglise orthodoxe.

[2] L'Eglise gréco-catholique.

[3] Voir le Chapitre II, *Les régimes de dictature (1938-1944).*

[4] Pour des détails voir le Chapitre II, *ibid.*

[5] La narratrice ajoute : il s'appelait Margineanu et avait un certain âge.

C'est donc ainsi que ma carrière scolaire s'est terminée. Il y avait alors dans la famille une grande inquiétude et agitation autour de moi, chacun se demandant ce qui allait se passer, quel serait mon avenir etc.

J'ai d'abord commencé avec les langues étrangères, enfin c'est ma mère qui a commencé à m'enseigner le français. Ils m'ont envoyé chez un professeur, une dame qui revenait d'Amérique, pour apprendre l'anglais. Mon grand-père me donnait des cours de géographie, avec les points cardinaux et je ne sais plus quoi encore, de la littérature hongroise, allemande etc.

Mon programme était donc full, pour ainsi dire, mais, bien entendu, ce n'était pas quelque chose de systématique, j'ai donc gardé des lacunes assez importantes, par exemple dans le domaine des sciences exactes, comme la chimie, la physique ou les mathématiques. Je n'ai jamais réussi à les combler, d'autant plus que je me suis passionnée pour l'humanisme, vers lequel je me suis orientée en exclusivité.

Finalement, là où il n'y avait pas d'écoles juives, on a donné aux enfants juifs le droit d'étudier en privé, comme ils le pouvaient, et on leur a accordé une fois par an une autorisation leur permettant de braver l'interdiction pour les Juifs de voyager en train, pour qu'ils puissent aller, en compagnie d'un de leurs parents, passer un examen en privé dans les villages où il y avait des écoles juives.

Au lycée

Si l'école primaire se trouvait souvent dans le village où habitait l'enfant et, dans la plupart des cas, pas loin de la maison, les études secondaires avaient habituellement lieu dans la ville la plus proche, en dehors de la commune ou du village. On remarque que la personnalité des professeurs demeure un élément important chez les narrateurs. Stefan Oancea se souvient : *Après avoir fini l'école primaire, soit les degrés I à IV, je me suis inscrit, sur l'insistance de mes maîtres et de mes parents, à l'examen d'admission pour l'Ecole normale de garçons de Bucarest. Cette école, comme les autres Ecoles normales du pays, avait été construite après la Première Guerre mondiale, à l'aide de dons, par le Professeur Dr Constantin Angelescu, ancien Ministre de l'éducation nationale du Cabinet Bratianu.*

En 1939, j'ai passé l'examen d'admission à la langue roumaine, aux mathématiques, à l'histoire, à la géographie de la Roumanie et à la musique. Cette dernière était éliminatoire. J'ai été admis.

La joie de mes parents et de mes anciens maîtres d'école a été très grande et pendant huit ans j'ai fréquenté (en internat) les cours de l'Ecole normale des enseignants. J'ai eu des professeurs extrêmement bien formés, comme Nicolae Iordache[1] *pour la langue et la littérature roumaines, Ion Ionescu pour l'histoire, Dumitru Teodosiu, Radu Petre et Constantin Radulescu-Motru pour la Psychologie et la pédagogie.*

Gheorghe Surdu se souvient également : *En 1926, quand j'ai fini l'école primaire dans mon village natal, mes parents m'ont envoyé à Blaj, où pendant sept ans j'ai fréquenté le lycée. Puis, en 1933, après avoir passé le baccalauréat, je me suis inscrit à*

[1] Plus tard, célèbre critique littéraire sous le pseudonyme de Vladimir Streinu.

la théologie afin de devenir prêtre. Bien qu'au début, je n'aie pas aimé les études, plus tard, avec le milieu intellectuel, les professeurs… ça a commencé à me plaire.

Donc, je vous ai déjà dit qu'au début, je ne voulais pas du tout aller à l'école, car j'aimais m'occuper des moutons et du bétail, travailler la terre… Mais, ma mère et mon père m'ont dit : « Laisse ça, nous avons les sept autres enfants pour nous aider. Toi, tu vas à l'école ! ». Et j'y suis allé… puis, au fil du temps, j'ai commencé à aimer les études (…).

Dans les récits, le souvenir des études de second degré et du parcours scolaire va parfois de pair avec la description d'aspects liés à l'éducation et à l'école de l'époque, telles qu'elles sont restées dans la mémoire des narrateurs. Ainsi, Gheorghe Surdu relève-t-il l'importance que l'enseignement confessionnel a eu en Roumanie : *(…) Chez nous, l'Eglise a eu trois lycées confessionnels très importants (…).*

Le premier et le plus ancien lycée roumain, dont nous avons déjà parlé, était donc « Saint Basile le Grand » à Blaj, qui avait ouvert ses portes autour de 1740… 1748, par-là. Puis, les lycées de Beius et Fagaras. A Blaj, il y avait aussi le Séminaire théologique, l'Ecole de commerce et les Ecoles normales, l'une pour les filles et l'autre pour les garçons, qui formaient les enseignants. Puis, il y avait l'Ecole ménagère, où les filles recevaient pendant deux ans une formation pratique dans les domaines de la couture, de la cuisine et du ménage. Après deux ans, ces filles revenaient dans leurs villages et y formaient à leur tour d'autres femmes. Cette entreprise s'est ainsi avérée très importante, puisqu'il y avait beaucoup de filles qui venaient passer deux ans à Blaj avant de devenir des formatrices pour les paysannes de nos villages. Le rôle des écoles confessionnelles était donc considérable au niveau de la formation intellectuelle et pratique.

L'Ecole normale est également mentionnée pour son rôle dans la transmission des valeurs jugées comme importantes par rapport aux traditions nationales et religieuses. Stefan Oancea explique : *L'Ecole normale a joué un rôle déterminant dans notre formation d'enseignants, mais a aussi contribué à nous apprendre à aimer notre pays, notre peuple et la morale chrétienne. Dans toutes les fêtes scolaires, on chantait des chants religieux, patriotiques et du folklore roumain, avant d'entonner tous ensemble « L'Hymne des normaliens » (…). J'ai achevé l'Ecole normale en 1947, c'est-à-dire avant la réforme de l'enseignement (…).*

Quelquefois, certains détails du fonctionnement scolaire sont aussi rappelés pour casser les clichés véhiculés après 1947 sur l'ancien système éducatif[1]. Stefan Oancea mentionne : *Les cours secondaires n'étaient pas gratuits comme c'était le cas des cours primaires. Nos parents payaient des taxes scolaires, en fonction de leur situation matérielle, pour l'internat, les habits, les uniformes, la literie et, pendant les années de guerre, de 1941 à 1944, aussi pour la nourriture.*

[1] Il s'agit de la manière générale, dénaturée, dont le nouveau régime présentait quasiment tous les aspects de la vie d'avant 1947. En ce qui concerne l'enseignement, par exemple, un des clichés tabous utilisés pour décrire l'école d'avant la Seconde Guerre mondiale affirmait que les taxes scolaires rendaient l'école accessible uniquement aux enfants riches et empêchaient les enfants pauvres de suivre une formation scolaire. Bien que ce soit effectivement la vérité dans un certain nombre de cas individuels, la présentation généralisée et unilatérale de ce phénomène faussait de manière tendancieuse la réalité de l'enseignement d'avant-guerre.

Je voudrais mentionner que les élèves de Bessarabie et de Bucovine[1], qui étaient réfugiés en Roumanie, étaient exemptés de la taxe scolaire et du paiement de la nourriture, conformément aux décisions du Ministère de l'éducation nationale et du Gouvernement. Cela se faisait avec l'accord de nos parents, qui manifestaient ainsi leur conscience et leur solidarité nationales.

Les temps de pratique agricole ou de vacances sont également présents dans la mémoire des narrateurs. Ainsi, Stefan Oancea évoque-t-il : *Pendant la période scolaire, nous faisions également des travaux agricoles pratiques dans la ferme de l'école, qui avait une dizaine d'hectares de terrain arable cultivé, avec des légumes et des arbres fruitiers, et qui possédait aussi un étang. Nos professeurs étaient des ingénieurs agronomes très sévères et exigeants sur la qualité des travaux. Ils nous disaient souvent que l'enseignant devait être un véritable exemple pour les villageois.*

Nous passions les vacances scolaires avec notre famille, à aider dans les champs et dans d'autres travaux autour de la maison. Nos parents voulaient contribuer (…), à côté de l'école, à notre formation professionnelle et surtout à ce que nous apprenions à travailler avec persévérance et à devenir des personnes honnêtes et correctes à l'égard de notre entourage (…).

A partir du 15 septembre 1940[2] et jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les élèves d'origine juive ont été exclus de toutes les écoles du système d'enseignement publique, en application de la politique roumaine de rapprochement de l'Allemagne nazie.

Toutefois, malgré l'interdiction pour les Juifs de voyager en train pendant toute cette période[3], les élèves juifs avaient la possibilité de se rendre une fois par an dans les localités où il y avait des écoles juives afin d'y passer les examens. Lia Benjamin se souvient de cette époque-là : *C'est comme ça que j'ai pu aller à peu près deux fois à Alba-Iulia, où il y avait une école juive, puis à Timisoara, où j'ai passé l'examen d'admission en première année du lycée, toujours au lycée juif. Bref… au niveau de la formation scolaire, j'ai eu une certaine préparation, puisque j'ai quand même passé les examens avec succès, même si, comme je vous l'ai dit, ils n'étaient en fait pas valables[4].*

En 1945, à la fin de la guerre, il me semble que je n'avais suivi que la première année du lycée. A ce moment-là, si je me souviens bien, il y a eu des réglementations permettant de passer en privé certains examens de rattrapage. C'est ainsi que j'ai pu récupérer ce que j'avais perdu à cause de ces lois raciales. En automne 1945 a été créé le lycée juif à Cluj, que j'ai fréquenté jusqu'en 1948, c'est-à-dire jusqu'à la onzième, moment où le lycée a été supprimé dans le cadre de la réforme de l'enseignement. J'ai

[1] La Bessarabie et la Bucovine étaient deux provinces roumaines au Nord de la Moldavie occupées d'abord par les Allemands, pendant la Seconde Guerre mondiale, puis par les Russes, à la fin des hostilités militaires.

[2] Date à laquelle le gouvernement roumain a décrété le « Numerus Clausus », une loi raciale qui défendait aux élèves juifs de fréquenter les écoles publiques.

[3] Entre 1940 et 1944. Lia Benjamin a déjà mentionné cette interdiction dans le sous-chapitre précédent.

[4] En février 1941, suite aux pressions des forces de l'opposition démocratique et de l'église, le régime Antonescu a adopté une loi qui permettait aux enfants juifs provenant des familles mixtes (mère chrétienne et père juif ou l'inverse) de poursuivre leurs études dans des écoles confessionnelles et aux autres enfants juifs de passer une fois par an leurs examens dans des écoles juives. Mais, en réalité, les diplômes et les certificats ainsi obtenus n'avaient aucune validité, c'est-à-dire qu'ils n'étaient reconnus ni par les autorités, ni par les entreprises. C'est ainsi que s'est concrétisée la politique raciale d'élimination des Juifs de tous les domaines d'activités sociales et économiques.

fait ma dernière année au lycée « Regina Maria », toujours à Cluj, où j'ai également passé mon baccalauréat, en 1949. Voilà donc à peu près la formation que j'ai eue pendant cette période.

Elève de lycée au début de la période des persécutions contre les Juifs, Miriam Bercovici se souvient également : *En 1940, j'avais donc dix-sept ans. A Cimpulung, j'avais fréquenté l'école primaire et le gymnase pour filles. Ensuite, comme il n'y avait pas de lycée pour les filles, je n'ai pas fait comme la majorité de mes collègues, c'est-à-dire étudié en privé et passé mes examens au lycée des garçons. Je suis partie à Botosani, où j'avais mes grands-parents maternels, au lycée « Carmen Silva ».*

Je pense qu'il existe encore aujourd'hui, puisqu'on est revenu aux anciennes dénominations. A cette époque-là, le lycée était très bon et réputé pour le sérieux de son enseignement. Je voudrais souligner le fait que je dois une grande partie de la culture générale que je possède à présent à ces deux années suivies à Carmen Silva.

Si ce lycée était public, il y en avait aussi un autre, à moitié privé, où j'ai suivi, la cinquième et la sixième années et où j'ai rapidement obtenu des prix, malgré mes lacunes. J'en avais surtout en français, car chez nous à Cimpulung on apprenait plutôt le latin que le français et j'avais un accent terrible dans cette langue. En juin 1940, j'ai toutefois réussi à finir la septième et je suis rentrée chez moi triomphalement.

C'est à ce moment-là, le six septembre[1]*, qu'a été signé le pacte Ribbentrop-Molotov*[2] *instaurant le changement de pouvoir, mais je suis quand même retournée à Botosani pour la rentrée. D'habitude, la rentrée avait lieu après le dix septembre, entre le dix et le quinze. Quand je suis arrivée à l'école, il y avait une grande affiche annonçant que « Conformément à… », je ne me souviens plus quel décret*[3]*, seules trois élèves juives étaient admises pour cette année de lycée. Moi, j'ai été admise (…).*

Ce fut un coup rude, bien que je n'ignore pas ce qui se passait autour de moi, j'en étais même très consciente, je lisais les journaux, j'écoutais la radio, je m'intéressais aussi à ce qui se passait en Allemagne et… j'étais préparée en quelque sorte…

Ce qui a été très désagréable, c'est qu'on nous a fait s'asseoir toutes les trois, les trois élèves juives donc, sur un banc spécial. Avant, dans la classe, nous étions environ la moitié de juives, mais on était en excellents termes aussi bien avec les professeurs qu'avec nos camarades. Là, on n'était que trois et on était assises sur un banc devant les autres. En fait, avant, ce banc était réservé aux élèves qui n'étaient pas appliquées, pas attentives. On l'appelait en allemand (…) « le banc des ânes ». On nous a fait asseoir là-dessus. Le lendemain, je ne voulais plus aller à l'école, mais j'y suis quand même allée et le jour suivant, je n'ai plus été acceptée du tout : « numerus nulus ». C'est ainsi que s'est achevé le début de ma septième année de lycée.

(…) Je suis donc rentrée chez moi. La ville de Cimpulung n'ayant ni suffisamment de moyens financiers, ni suffisamment d'élèves pour ouvrir un lycée juif, mes études au lycée public se sont arrêtées.

Pendant les années quarante-quarante et un, j'ai été… comment dire… maîtresse de maison. J'ai appris à faire le ménage, ce qu'auparavant je ne savais pas, j'ai appris l'anglais, pas beaucoup, mais en privé, avec un professeur, et j'ai continué à jouer du

[1] Le 6 septembre 1940, le roi Carol II a abdiqué en faveur de son fils, qui avait dix-neuf ans. Le jour de l'intronisation du jeune roi Michel, le général Antonescu est devenu chef de l'État avec les pleins pouvoirs.

[2] En réalité, le pacte Ribbentrop-Molotov a été signé le 23 août 1939.

[3] La narratrice ajoute : *Le décret qui a introduit le « Numerus clausus ».*

piano. (…) J'avais mes livres et j'ai commencé à apprendre toute seule. Mais, il est difficile d'apprendre sans but, en ne sachant pas si on pourra passer des examens. Je ne me donnais donc pas vraiment de peine, et n'ai appris que ce qui m'intéressait, en particulier l'histoire et l'anatomie enseignées en septième. Je ne savais pas encore que j'allais faire de la médecine, je pensais me consacrer à l'histoire, pour laquelle j'avais une véritable passion. C'est resté plus ou moins comme ça pendant deux ans.

Ma sœur cadette a été surprise par ces événements à la fin de sa deuxième année de gymnase à Cimpulung. Elle y était restée, car en 1940 il y avait encore un gymnase pour filles. Elle a donc été exclue à partir de la deuxième, ce qui a marqué la fin de son apprentissage à l'école public. (…) C'était comme ça pour tous les enfants juifs qui devaient interrompre leur cursus scolaire. Ceux de Botosani ont suivi le lycée juif. Par la suite, j'ai appris que ce lycée-là fonctionnait dans les synagogues, avec des professeurs juifs, qui avaient été exclus du corps professoral. Pendant cette période, à Botosani, au lycée Carmen Silva, nous n'avons eu aucun enseignant juif, à part le prof. de religion, car les cours de religion étaient dispensés séparément. Nous avons eu un professeur de religion qui est devenu rabbin et qui a émigré en Israël par la suite. Il s'appelait Popescu Frenche et il est devenu rabbin à Haïfa.

A la faculté

A l'instar des souvenirs de l'école primaire, ceux de l'enseignement supérieur mettent en évidence le lien entre la formation universitaire et la famille. Ainsi, Alexandru Paleologu raconte-t-il : *J'ai fait du droit à Bucarest, où j'ai été étudiant de 1938 à 1942. Tous les professeurs que j'avais étaient des amis de mon père, qui était alors un grand avocat et représentait la cinquième génération de juristes de la famille. A la maison, alors que j'assistais aux discussions entre mon père et ses collègues, tous avocats reconnus, mon esprit se formait à la pensée juridique, dont la logique rigoureuse était fondée sur du réel, du concret. Des situations de vie réelles étaient ainsi transposées dans des catégories juridiques, logiques. J'ai donc appris à percevoir la réalité, les différents modes de vie effectifs avec toute la perplexité, tous les désagréments et les avantages qu'apporte la vie, en les insérant dans une certaine logique juridique. Au fond, le droit est la science des réalités inter-humaines formulées de telle façon qu'il soit possible de trancher correctement et équitablement des litiges. C'est ça le droit.*

La description faite par Alexandru Paleologu, aujourd'hui octogénaire, de l'étudiant qu'il était autrefois ne manque ni d'humour, ni de pertinence : *J'étais donc un étudiant dissipé, je ne lisais pas les ouvrages juridiques de référence, mais je possédais déjà la structure mentale nécessaire pour comprendre et formuler correctement et jusqu'au bout des problèmes juridiques.*

Mon professeur de droit civique avait dit à mon père : « Ecoute, Misule, si ton garçon, intelligent comme il est, se mettait à étudier, il deviendrait un juriste extraordinaire ! ». Mais, je ne me suis pas donné la peine d'étudier le droit, puisque je le connaissais en quelque sorte de chez moi, je l'avais déjà entendu de par mon père. Bien sûr, je n'en ai retenu que certaines choses, mais…

Au fond, de tout ce que j'ai appris à l'école, c'est-à-dire au lycée et à l'université, je n'ai gardé que très peu de choses. J'ai été stupide ! En son temps, mon père avait fait d'excellentes études de grec et de latin. Ce n'était pas mon cas. Il faut dire aussi que j'avais eu un professeur extrêmement affable et gentil et que par conséquent j'avais

appris le latin juste pour comprendre les grandes structures lexicales… car celui qui maîtrise le roumain et le français… Mais enfin, c'est dommage, parce qu'il y a une rigueur et une sorte de beauté lapidaire dans la langue latine que l'on retrouve dans l'étude du droit. Et c'est ça qui structure l'intelligence et lui donne une certaine exigence du bon sens (…).

La science du droit, tout comme d'autres, probablement, est donc extrêmement féconde et propice à la formation d'une perception intellectuelle juste, exempte d'hérésie et d'aberration (…). Elle t'apprend à ne pas utiliser de concepts sans avoir de fondement réel et empirique.

Conscient de sa position sociale privilégiée d'autrefois, Alexandru Paleologu l'assume pleinement dans sa narration : *Je dis toutes ces choses, car elles découlent fatalement et avec rigueur de certaines données très favorables dont j'ai disposé à ma naissance. C'est la raison pour laquelle je ne peux pas être fier du mérite que l'on m'a attribué. J'ai en effet vu que d'autres gens, plus doués que moi, contraints de faire des efforts immenses pour se hisser à mon niveau, des efforts qui m'ont été épargnés*[1].

[1] Arrivé à ce point, le narrateur octogénaire conclut : *Il n'y a donc pas de justice dans ce monde, il n'y a que la volonté de Dieu. C'est tout ce qui compte. Voilà !*

CHAPITRE IV

ECOLE ET EDUCATION APRES 1947

1. LA PORTEE DE LA REFORME DE L'ENSEIGNEMENT DE 1948

Après la Seconde Guerre mondiale, quand la Roumanie devint l'un des pays satellites de l'Union Soviétique, les transformations du système d'enseignement suivirent les changements généraux du pays imposés par l'idéologie marxiste-léniniste du Parti unique. L'éducation était donc mise au service du régime, avec pour tâche de former *l'homme nouveau - sujet élu qui devait parachever la révolution socialiste*[1]. Au début des années trente, Makarenko est devenu le port parole du projet éducatif soviétique. Le principe fondamental de la pédagogie soviétique était de poser les bases de l'entreprise éducative qui allait suivre: « *L'école a pour tâche de former le nouvel homme collectif. Elle doit créer des personnalités communistes.* »[2].

Dans cette perspective, l'événement référentiel d'importance majeure, qui a marqué la fin de l'ancien modèle d'éducation et jeté les bases légales de l'application du nouveau système éducatif d'inspiration soviétique, a été la réforme de l'enseignement de 1948.

Au plan structurel

Au plan structurel, la réforme de l'enseignement de 1948 a été caractérisée par l'introduction du manuel unique, le fonctionnement exclusif de l'école d'Etat et « l'épuration » des manuels scolaires et des supports de cours selon le « nouvel esprit » de l'idéologie matérialiste dialectique. L'enseignement privé et religieux étaient supprimés. A noter que l'enseignement confessionnel supérieur (les Facultés orthodoxes de Bucarest et Sibiu) ou d'un degré équivalent (les Séminaires romano-catholiques de Iassy et Alba-Iulia) a pu se poursuivre officiellement.

L'enseignement dispensé éliminait toute référence à une identité roumaine classique[3] et à la culture occidentale. La culture russe, dans sa version soviétique, supplantait la culture roumaine traditionnelle[4]. « En raison de l'amitié avec l'URSS »[1],

---

[1] César Bîrzea, *Les politiques éducatives dans les pays en transition*, Ed. du Conseil de l'Europe, Strasbourg, 1994, p.38.

[2] Anton S. Makarenko in Emil Wiederkehr, *La jeunesse sous l'emprise de la morale rouge. Faits et documents sur la situation de la jeunesse des pays de l'Est*, Ed. Comité d'aide aux victimes du communisme, Berne, 1958, p. 9.

[3] « *Après 1947, la Roumanie semblait être l'un des pays communistes qui avait le plus complètement perdu son identité nationale* », Cf. I. Fetscher et coll., *Le communisme de Marx à Mao Tsé-tung*, Ed. Librairie Universelle/P.M.S., Paris, 1974, p. 194.

[4] La « russification » de la vie intellectuelle a duré jusqu'au début des années soixante. A ce moment-là, la Roumanie s'est décidée à suivre progressivement une ligne « national-communiste ». Cette

on a également introduit pour la première fois en Roumanie l'enseignement obligatoire de la langue russe dans les écoles primaires et secondaires. En 1946, des chaires de langue et littérature russes ont été créées à la Faculté des Lettres de Bucarest[2].

Des critères idéologiques intervenaient, à la demande de Moscou[3], dans la sélection des valeurs culturelles[4] ; ainsi, des figures marquantes de la culture traditionnelle roumaine étaient-elles enlevées des manuels scolaires (N. Iorga, L. Blaga, V. Voiculescu, I. Pillat, D. Gusti, O. Goga, E. Lovinescu, G. Enescu, C. Brâncusi, M. Eliade, T. Arghezi, C. Radulescu-Motru, V. Pârvan).

La langue roumaine, l'histoire, la géographie, l'éducation civique, l'économie politique et la sociologie étaient dorénavant enseignées conformément aux « réalités politiques et sociales », c'est-à-dire modifiées, tronquées ou présentées partiellement selon les mêmes critères de référence.

Les exigences de l'examen de baccalauréat, provisoirement dénommé *examen de maturité*, avaient été abaissées pour permettre à un nombre d'élèves aussi grand que possible l'accès aux écoles de spécialité post-lycéenne, pour la plupart techniques, qui répondaient ainsi aux besoins en cadres moyens de l'économie socialiste. Pour preuve, si en 1925 le pourcentage de ceux qui y réussissaient était à peine de 48,5 % des élèves inscrits[5], en 1975 le nombre d'échecs était dérisoire, puisqu'il représentait moins de 1 %.

Une nouvelle discipline était apparue : *l'enseignement politique et idéologique*. Ce dernier était dispensé dans les écoles, gymnases, collèges et universités et consistait en l'étude des œuvres de Marx, Engels, Lénine, Staline et des directives de la politique du Parti communiste roumain. Les enseignés comme les enseignants, à tous les niveaux de formation, perdaient leurs droits de critiquer et de discuter librement. Cette matière se donnait également en dehors du système d'enseignement institutionnalisé, dans les collectifs de travail, associations professionnelles, clubs sportifs. Dans les prisons, *l'enseignement politique et idéologique* s'appelait *rééducation* et visait à intégrer toute personne au régime communiste. La rééducation s'identifiait au lavage de cerveau, et atteignit son apogée avec l'expérience de Pitesti en milieu carcéral entre 1949 et 1952 ; par des tortures physiques et psychiques ininterrompues pendant des semaines, où tout le monde était à la fois victime et bourreau, les autorités y tentaient de transformer des étudiants en *hommes nouveaux* communistes. Une thèse de doctorat en psychologie

---

décision coïncide avec le retrait, en 1959, de l'armée soviétique stationnée en Roumanie depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

[1] Rapport du Ministère de l'Education nationale de Roumanie envoyé à la IXe Conférence Internationale de l'Instruction publique, in *Annuaire International de l'Education et de l'Enseignement*, *op.cit.*, 1946, p. 119.

[2] *Ibid*., p. 119.

[3] L'accès aux archives soviétiques, après 1991, a permis la publication ultérieure des « Directives de base du NKVD (Service de sécurité soviétique) concernant les pays sous l'influence soviétique », Moscou le 2 juin 1947, top secret, K – AA/CC 113, Indication NK/003/47. Chapitre 35 : *« Il faut remplacer les professeurs émérites et populaires des écoles élémentaires, spécialisées, mais surtout des lycées et des facultés. Leurs places doivent être occupées par des gens désignés par nous, ayant un niveau de formation faible ou moyen. (…) »*, in C. Andrew et O. Gordievski, *KGB – Istoria secreta a operatiunilor sale externe de la Lenin la Gorbaciov* (KGB – L'Histoire secrète de ses opérations externes de Lénine à Gorbatchev), Bucuresti, All, 1994, p. 490.

[4] « *Si l'idéologie communiste s'est tant attaquée aux repères culturels c'est que la culture est le pire ennemi de l'idéologie* », cf. Irena Talaban, *Le Christ s'est arrêté à Pitesti*, thèse de doctorat, Université Paris VIII, 1998, p. 280.

[5] Rapport de G. G. Antonescu sur l'examen de baccalauréat en 1925, in *Revista generala a învatamîntului* (Revue générale de l'enseignement), Bucuresti, MEN, 1925, p. 439.

clinique et psychopathologie, soutenue à Paris en 1998, traite le sujet de la *rééducation* de Pitesti[1].

D'autres disciplines comme la philosophie, le droit et la pédagogie étaient soumises à un contrôle rigoureux (admission à l'enseignement supérieur sur dossier faisant preuve de l'origine sociale prolétaire du candidat[2], censure du contenu des cours). La médecine et les mathématiques gardaient une indépendance relative et, par voie de conséquence, préservaient mieux leur prestige, malgré une évolution proportionnellement ralentie par rapport à d'autres branches.

En revanche, l'enseignement technique et polytechnique connaissait un développement sans précédent, car l'école devait assumer la formation de la main-d'œuvre nécessaire à l'économie socialiste planifiée, notamment pour ce qui était de l'industrie lourde, chimique, de l'énergie et de l'agriculture. Dans ce sens, le développement de l'enseignement technique supérieur au détriment de l'enseignement universitaire est révélateur : alors que le premier, qui représentait 47,8 % du total de l'enseignement supérieur en 1948, est passé à 51,7 % en 1965 pour atteindre 77,8 % en 1983, l'enseignement universitaire a connu une évolution inversement proportionnelle : de 52,2 % en 1948, il est passé à 48,3 % en 1965, et à 22,2 % en 1983[3].

Au plan quantitatif

Au plan quantitatif, de manière générale et dans la perspective des changements structurels radicaux mis en place, l'enseignement roumain postérieur à la réforme de 1948 connut un essor considérable en termes de suppression officielle de l'analphabétisme, de nombre d'élèves, d'étudiants, d'écoles, d'universités, de salles de classes, de laboratoires, de bibliothèques. En 1930, selon le recensement général de la population de la Roumanie de cette même année, l'analphabétisme était de 38,2 % ; en 1945, il tombait à 20,5 % et en 1961, il ne représentait plus que 1 % de la population[4].

L'enseignement de tous les degrés enregistrait une progression statistique spectaculaire. Pour prendre l'exemple de l'enseignement supérieur, le nombre total d'étudiants en 1953 s'élevait à 70 000 contre seulement 55 300 en 1951. En 1953, ce progrès numérique situait la Roumanie, avec 438 étudiants sur 100 000 habitants, devant la France ou la Belgique, où le même taux était respectivement de 341 étudiants et de 250[5]. Le nombre total d'étudiants a passé de 130 614 en 1965 à 174 042 en 1983[6]. Toutefois, il faut mentionner que ces chiffres incluent le système de l'enseignement

[1] I. Talaban, *op.cit*. Voir également à ce sujet V. Ierunca, *Pitesti-laboratoire concentrationnaire (1949-1952)*, Ed. Michalon, Paris, 1996 et le film documentaire *Treptele caderii* (Les étapes de la déchéance) réalisé par Anca Hirtze et Jean Lafoux, Youmi Productions (France) et Tofan Grup (Roumanie), 1998.

[2] *« Dans l'enseignement supérieur, la priorité ou l'exclusivité doit être accordée à ceux provenant des catégories sociales les plus basses, ceux qui ne sont pas intéressés à se perfectionner à un niveau élevé mais qui cherchent seulement à obtenir un diplôme »*, C. Andrew et O. Gordievski, *op. cit.*, p. 491, Chapitre 45.

[3] Rapport du Ministère de l'éducation et de l'enseignement sur *L'Enseignement en République Socialiste de Roumanie*, Bucuresti, MEI, 1984, p. 62.

[4] Rapport sur *La liquidation de l'analphabétisme dans la République Populaire Roumaine*, Bucarest, Commission nationale de la RPR pour l'UNESCO, 1962, pp. 5, 7, 16.

[5] E. Wiederkehr, *op.cit.*, p. 22.

[6] Rapport sur *L'Enseignement en République Socialiste de Roumanie*, *op.cit.*, p. 60.

technique supérieur « par points » des années cinquante, conformément auquel un étudiant de l'Ecole polytechnique pouvait devenir ingénieur diplômé après seulement six mois d'études.

Des expériences déjà entrées dans l'histoire nous obligent à être prudents avec l'interprétation des données statistiques. L'Allemagne sous les Nazis et le Japon sous le régime militaire comptaient parmi les pays les mieux instruits et les plus scolarisés du monde et, jusqu'à il n'y a pas longtemps, l'Union Soviétique était le pays qui avait poursuivi pendant quarante ans l'effort éducatif le plus rapide et le plus puissant qu'ait connu la planète. Néanmoins, George S. Counts[1] nous rappelle que le niveau de la culture humaine ne peut pas être mesuré au nombre des écoles et que l'éducation, force puissante de la société, peut être bonne ou mauvaise non pas en fonction des lois du savoir, mais de la conception de vie ou de civilisation qu'elle exprime.

Il est certain que, à ce moment-là, la Roumanie enregistra une démocratisation des études. Néanmoins, ce phénomène n'était pas un acquis exclusif de la démocratie populaire, comme la propagande du régime tentait de le présenter. Le concept de démocratisation en matière d'éducation remonte au début de ce siècle et il joue un rôle explicite dans le mouvement éducatif international, avec ses variantes libérales et socialistes[2]. Dans les pays occidentaux, il est une résultante de l'évolution de la société, et à partir des années soixante-dix on le retrouve dans la législation spécifique de la plupart des pays européens[3].

Au plan qualitatif

Au plan qualitatif, l'introduction de la réforme de 1948 entraîna une véritable mutation : l'enseignement fut amputé de ses valeurs traditionnelles et non-conformes. Cette démarche avait pour but de créer des « bases » à la nouvelle éducation et comme conséquence prévisible de séparer progressivement l'enseignement roumain du patrimoine culturel européen « bourgeois et rétrograde » et de l'intégrer dans le nouvel espace culturel de l'Est.

La réorganisation du système éducatif alignait la Roumanie sur le modèle soviétique et allait donc de pair avec la transformation radicale de la société.

2. EDUCATION FAMILIALE AVANT ET APRES L'AGE SCOLAIRE

L'éducation au sein de la famille n'a pas fondamentalement changé après la Seconde Guerre mondiale. Elle est restée une composante éducative plus ou moins stable

[1] G. S. Counts, Une foi rationnelle dans l'éducation, Columbia University, in André Molitor, *La démocratisation des études*, communication faite le 19 mars 1958 à l'Université de Louvain, pp. 176-177.

[2] Voir Wolfgang Mitter, L'Education pour tous, in *Annuaire International de l'Education, op.cit.*, 1985, vol. 36, Ch. II, p. 26.

[3] Voir Robert Cowen, Aspects qualitatifs de la démocratisation de l'enseignement, in *Annuaire international de l'éducation, op.cit.*, 1982, vol. 33, Ch. III, pp. 43-57.

dans le contexte des changements radicaux vécus par la société roumaine et a continué à représenter un vecteur référentiel important pour la formation et le comportement de l'enfant. Bien entendu, elle a dû s'adapter aux interdits de l'époque, notamment en ce qui concerne la dimension religieuse, mais en général, la transmission des messages éducatifs d'une génération à l'autre n'a pas été entravée par les contraintes exercées sur la liberté d'expression en dehors du cadre familial.

Par contre, en véhiculant des valeurs parfois prohibées ou occultées dans les institutions éducatives officielles, elle s'est avérée être un facteur important de la pérennité du comportement de duplicité[1] adopté pendant toute la période de référence[2].

Avec les grands-parents, à la campagne, en contact avec la nature

L'éducation au sein de la famille, liée aux parents ou aux grands-parents, est souvent évoquée par les narrateurs comme un facteur ayant eu une influence directe sur l'éducation qu'ils ont reçue avant l'âge scolaire. On découvre ainsi des modèles éducatifs familiaux qui se répercutent parfois jusque sur la deuxième ou même la troisième génération.

Smaranda Vultur se souvient du type d'éducation plus sévère reçue au sein de sa famille, notamment du côté de son père, mais aussi de sa mère. C'était sa grand-mère maternelle qui équilibrait la situation, mettant l'accent en priorité sur l'aspect affectif de la relation avec ses petites-filles : *(…) La plupart du temps, je vivais avec mes grands-parents, car mes parents étaient en quelque sort en « transit »*[3]*…L'image de mon enfance est donc liée à eux. Quand je suis née, ma grand-mère avait l'âge que j'ai maintenant, c'est-à-dire quarante-huit ans, et ma représentation maternelle est associée à son image. C'était une femme extrêmement douce, tendre et bienveillante. J'ai donc eu une enfance très protégée, au plan affectif, spécialement du fait qu'elle… faisait contrepoids avec mon père qui était très sévère et dont j'avais peur… Chez nous (…), le rôle des femmes consistait ainsi aussi un peu à contrebalancer une certaine sévérité paternelle.*

Mon père avait repris ce modèle de chez lui, son père à lui[4] *ayant été très exigeant envers ses fils et les ayant élevés très sévèrement. Ils avaient une ferme bien organisée, où le travail constituait un principe fondamental. Pendant l'année scolaire, ils travaillaient pour leurs études, mais les vacances ils les passaient toujours là-bas, et pendant l'été ils travaillaient à ramasser les prunes… même pas forcément par nécessité, car de toutes façons il y avait des gens du village embauchés pour faire ce travail, mais aussi, toujours, dans un but éducatif. Voici le modèle d'éducation que nous avons eu*[5] *du côté paternel, une éducation qui valorisait une utilisation du temps aussi efficace que possible. C'était donc une éducation très sévère, qui entraînait même parfois des punitions démesurées par rapport aux faits.*

[1] Voir le Chapitre VII, *Le double langage. La duplicité.*

[2] Il s'agit de la période entre 1947 et 1989.

[3] La narratrice fait référence à l'occupation de ses parents, ainsi qu'aux aller-retours qu'ils faisaient lorsqu'elle se trouvait, pendant de longs mois de l'année, à la campagne, chez ses grands-parents.

[4] La narratrice ajoute : *Mon grand-père avait été prêtre orthodoxe pendant cinquante-sept ans à Davidesti, un village de la région de Muscel, et il a eu quatre garçons et deux filles, mais les filles sont décédées quand elles étaient encore enfants.*

[5] La narratrice fait référence à sa sœur et à elle-même.

(…) Dans ce type d'éducation, la rigueur venait généralement du côté paternel… Ma mère, quant à elle, insistait beaucoup sur tout ce qui touchait à l'ordre, au rangement… il y avait des moments dramatiques où elle enlevait tout ce qu'il y avait sur le bureau et le mettait par terre, pour que nous soyons obligées d'y mettre de l'ordre. Et ça marchait… Ce genre de préoccupations venait du fait que mon grand-père maternel était également un homme très ordonné, qui n'aimait pas voir traîner des miettes, par exemple…

Dans ce contexte, ma grand-mère jouait un rôle de contrepoids… pour elle, le côté affectif était plus important que le dressage, pour l'appeler ainsi.

Au vu de ces circonstances, la possibilité de vivre à la campagne, chez ses grands-parents, dans une maison avec un jardin, revêtait pour la narratrice une importance particulière, toujours pour des raisons d'ordre familial. Elle n'y jouissait pas seulement d'un plus grand espace de liberté, mais aussi de contraintes éducatives différentes, d'autres traitements en cas de maladie et d'un rapport distinct dans ses relations avec les adultes. Ainsi, Smaranda Vultur raconte-t-elle : *Et il y avait encore quelque chose, que je considère comme très important pour moi : c'est le fait que je passais plusieurs mois de vacances à la campagne, chez mes grands-parents de Muscel. Surtout après la naissance de ma sœur, dans les années cinquante-trois, cinquante-quatre, j'ai passé jusqu'à six mois par an là-bas, pour faciliter le travail du ménage chez nous, mais aussi pour permettre aux enfants de rester en plein air (…). A un moment donné, alors que j'étais à Bocsa, chez mon arrière-grand-mère, j'ai eu une diarrhée. Je crois que j'avais mangé avec les mains sales ou… des cerises noires, mais qui n'étaient pas encore mûres ou je ne sais plus quoi, et j'ai eu une diarrhée qui ne guérissait pas avec les traitements habituels. A cette époque-là, on disait que la polenta avait des effets curatifs et cela s'est confirmé dans mon cas.*

Mes grands-parents avaient là-bas une ferme[1] *très bien organisée. Ils n'avaient pas beaucoup de terre, mais avaient des prunes et mon grand-père était un homme très appliqué et actif, comme ma grand-mère par ailleurs… j'y ai trouvé beaucoup plus de liberté. Je n'étais pratiquement pas surveillée du tout, je passais beaucoup de temps dehors, dans le jardin, sans chaussures… je marchais pieds nus… j'accompagnais les oies au bord de l'eau, car il y avait une petite rivière, l'Argeselul… Une autre chose intéressante est que là-bas, au bord de cette rivière, je jouais seule, j'imaginais toutes sortes de jeux nés des livres des contes que je lisais, liés aux fées de la rivière et d'autres personnages du même acabit… Il y avait donc là-bas un territoire où l'imagination rendait tout possible…*

J'avais une grande liberté… et c'est en quelque sorte là-bas que j'ai découvert la nature, qui m'a ensuite attirée toute ma vie, notamment parce qu'elle constituait un tel contraste avec la chambre que je devais ranger et où régnait la discipline. Ici, c'était un espace ouvert, il y avait un autre contact du corps avec la nature, avec la terre, avec les fleurs…

Ma grand-mère avait beaucoup de fleurs, des mirabilis, dont je sentais l'odeur très forte le soir, quand je m'endormais dans ma chambre… Par ailleurs, j'étais également plus libre en termes d'alimentation ; tandis qu'à la maison j'avais de la peine à boire du lait (boire mon bol de lait ou de cacao avec mon croissant trempé dedans était un vrai drame… !), ma grand-mère avait tranché : si je n'aimais pas le lait, je ne le buvais pas, même si là-bas il y avait plein de vaches et qu'on trouvait du lait de bonne

[1] « Gospodarie taraneasca » dans le texte roumain.

qualité et en abondance. En revanche, je mangeais d'autres choses, comme du fromage, du beurre…

Pour Smaranda Vultur, les souvenirs d'enfance liés à la vie à la campagne, chez ses grands-parents et aux innombrables possibilités d'investissement dans le jeu et dans l'imaginaire avec les enfants de son âge sont indissociables du rôle affectif et de la place importante que sa grand-mère a occupée pendant toute sa vie. Ainsi, explique-t-elle : *En tous les cas, l'expérience que j'avais faite là-bas, chez mes grands-parents, demeure pour moi, au moins rétrospectivement, comme quelque chose de très important… Je me souviens certes que mon grand-père se fâchait quand nous ne travaillions pas, quand nous n'aidions pas à la maison, mais nous étions encore très petites et par la suite, quand nous avons grandi, nous ne sommes plus retournées aussi souvent justement à cause de ces disputes et parce qu'il n'y avait plus la liberté que nous avions connue en tant que jeunes enfants. Néanmoins, pour plusieurs raisons, y compris mon choix ultérieur de la philologie, cette expérience reste importante… une possibilité d'explorer l'imaginaire…*

Pendant un été, j'avais mis en scène un conte avec les enfants. Il y avait ma sœur et deux autres enfants qui habitaient juste à côté de chez nous et qui étaient aussi venus là en vacances. J'étais donc l'organisatrice… nous avons confectionné nos déguisements en papier gaufré et nous avons invité tous ceux qui habitaient dans notre ruelle… j'avais vidé tous les pots de confiture de fraises de ma grand-mère en la distribuant aux invités… J'avais écrit les rôles, puis je les avais répétés avec les autres enfants, en apprenant à chacun le rôle qu'il jouait dans la pièce. Il y avait un seul garçon, plus petit, en taille, que nous et le problème était qu'il devait interpréter en alternance le prince charmant et le dragon… mais, c'était moi qui dirigeais tout… Il y avait donc un espace de jeu, d'activité ludique, qui a créé un contrepoids entre les deux zones[1]*… et ma grand-mère reste pour moi associée à cette espace de jeu et de liberté…*

Ma grand-mère maternelle a aussi joué en quelque sorte pour moi le rôle de confidente, j'avais donc avec elle une relation très étroite et très particulière… Elle est décédée en 1984, quand mes enfants avaient dix ans et six ans et j'ai vécu sa disparition très douloureusement… Pour moi, c'était une perte immense d'autant plus que je l'avais identifiée à une image maternelle.

Education et pratique religieuse

En ce qui concerne l'éducation et la pratique religieuse, la situation à la campagne était visiblement plus détendue qu'en ville, où il y avait des interdictions ou des limitations officielles plus sévères. La perception de l'enfant n'a pas retenu la participation à la vie religieuse comme une contrainte, bien au contraire. A ce constat, il faut également ajouter le fait que cela se passait à la campagne, chez les grands-parents, là où, jusqu'à un certain âge, tout était perçu d'une manière plus favorable que dans la maison des parents. Ainsi, Smaranda Vultur se souvient-elle : *De tous les points de vue (naturel, éducatif et culinaire), il y avait des libertés. En plus, c'est toujours là-bas que j'ai reçu l'éducation religieuse qui faisait défaut à la maison… Ma grand-mère d'ici m'a appris ces prières pour enfants, avec « le petit ange », et inévitablement j'allais*

[1] La narratrice se réfère d'une part à l'éducation sévère reçue et d'autre part à l'espace de jeu et de liberté qu'elle avait trouvé à la campagne, notamment auprès de sa grand-mère.

régulièrement à l'église, chaque jour de fête. Le matin, j'accompagnais ma grand-mère, qui était la femme du prêtre et qui restait pendant presque toute la Messe. Je prononçais aussi « le credo » à l'église et j'en étais profondément convaincue…

Quant à la pratique religieuse, je ne la percevais pas comme une contrainte, comme quelque chose que je devais faire. C'était pourtant probablement quelque chose d'obligatoire… un alignement sur leur vie à eux, un mode de… Il y avait là-bas tout un rituel… chaque samedi on prenait le bain dans une cuve en bois[1], on chauffait de l'eau, on la versait dans la cuve et, à l'aide des récipients les plus divers, on en rajoutait, au fur et à mesure que l'eau du bain refroidissait, la pièce se remplissait de vapeur… Pour moi, ces préparatifs du samedi étaient associés au départ à l'église du dimanche, car pour le reste, à part les dents, les mains et le visage, je ne me lavais pas chaque jour comme à la maison, mais en été j'allais me baigner dans la rivière…

Par rapport à ça, je n'ai pas le souvenir d'une obligation, mais au contraire, de quelque chose d'extraordinaire ! Pour moi, ça a aussi été une expérience religieuse très importante que j'ai découverte bien plus tard… Malgré le fait que j'aie toujours prié… ce n'est qu'après la Révolution[2] que j'en ai réalisé l'importance et j'ai regretté que, à cause des restrictions de l'époque, je n'aie pas donné moi aussi une telle éducation à mes enfants.

Le régime a adopté une position différente à l'égard de chacune des confessions chrétiennes existant en Roumanie. Ainsi, l'Eglise majoritaire orthodoxe jouissait-elle, grâce à son attitude soumise au pouvoir politique, d'une certaine tolérance en ce qui concerne la pratique religieuse. En revanche, l'Eglise gréco-catholique, interdite officiellement en 1948 et assimilée par la force à l'Eglise orthodoxe, a connu des restrictions bien plus sévères. Gheorghe Surdu raconte : *Pendant le communisme, il y avait bien l'enseignement[3], mais seulement pour les prêtres. Pour les fidèles, il était dispensé dans la clandestinité, au sein de différentes familles de confiance « Allez, Père, enseignez le catéchisme à nos enfants (…) », c'est-à-dire en cachette et sur une base individuelle, car il était défendu…*

Par conséquent, pendant le communisme, on n'a pas pu faire plus… Néanmoins, j'ai prononcé la messe… je l'ai fait plusieurs fois à la cave ou dans la forêt avec deux ou trois fidèles qui étaient… Une fois, j'étais à Herculane[4] et là-bas je l'ai fait dans la forêt. Je m'en souviens parfaitement bien, j'avais encore rencontré quelques-uns des nôtres et, pendant l'après-midi, nous sommes allés ensemble célébrer la messe dans la forêt. J'avais emmené l'étole et un petit calice de voyage, que j'avais reçu en France, j'avais un peu de vin, un peu d'eau, j'ai tout mis sur une petite table là-bas, et j'ai dit la Messe…

Par la suite, après soixante-quatre, le Parti communiste est devenu plus indulgent… il n'y avait plus la même sévérité qu'au début. C'est comme ça qu'à partir de soixante-quinze, j'ai commencé à célébrer la messe publiquement à Medias, là où j'habitais. Ça a duré jusque dans les années soixante-seize, soixante-dix-sept. Moi, je ne disposais que d'une petite chambre, mais il y avait un de nos prêtres qui avait une belle maison et j'ai prononcé la messe chez lui. A un moment donné, les communistes s'en sont aperçus, pourtant ils ne sont pas venus nous arrêter…

---

[1] « copaie » dans le texte roumain.

[2] La narratrice se réfère aux événements de décembre 1989 qui ont entraîné la chute du régime communiste.

[3] Le narrateur parle de l'enseignement religieux.

[4] Station balnéaire à l'Ouest du pays, réputée pour ses bains thermaux.

Malgré les persécutions, l'attitude ferme et les sacrifices de l'église gréco-catholique sont restés gravés dans la conscience des gens. Après la chute du régime, de nombreux orthodoxes ont gardé d'elle une image positive, alors qu'ils avaient un regard critique sur leur propre église. Anca Nitulescu, elle-même de confession orthodoxe, décrit : *Je ne sais pas… mais je n'ai pas eu l'impression que les gens de l'église*[1] *auraient opposé une grande résistance à tout ce qui s'est passé*[2]*. Eux, ils étaient dans leurs églises, les gens n'y venaient pas, il y avait plutôt des vieilles dames et… des gens âgés, qui de toutes façons ne risquaient plus rien puisqu'ils étaient à la retraite… Mais, je n'ai pas eu l'impression qu'ils allaient vers les gens du monde, chez eux, pour leur parler ou… je ne sais pas, peut-être qu'ils auraient pris trop de risques en le faisant, peut-être qu'ils auraient été carrément emprisonnés… (…).*

Je sais qu'il y a eu des prêtres qui ont été emprisonnés, qui étaient des détenus politiques, mais… ils étaient toutefois peu nombreux et le comble c'est que la plupart d'entre eux étaient des gréco-catholiques et non pas des orthodoxes.

Il est notoire que le régime n'a jamais favorisé la religion. Toutefois, sa tolérance à l'égard des différentes pratiques religieuses de l'église orthodoxe a varié d'une période à l'autre et d'une région à l'autre du pays. Ainsi, Smaranda Vultur déclare-t-elle : *Je me souviens que mes parents se sont mariés quand j'avais environ quatre ans. Cela se passait autour des années cinquante-quatre… Je me souviens très bien de ce moment… bien sûr qu'en tant qu'enfant j'étais impressionnée par cette couronne de mariée… Mais, ils disaient que ce n'était pas vrai… Ce n'est que plus tard, quand ils ont baptisé ma sœur, qu'ils se sont mariés religieusement. C'est mon grand-père qui est venu de Muscel et qui l'a fait… il a officié aux deux cérémonies… Il y avait donc une censure très sévère à cet égard… Ça pouvait être très grave si ça se savait… Même dans les années soixante-dix, quand moi je me suis mariée, nous ne nous sommes pas mariés à l'église ; c'est toujours mon grand-père qui nous a mariés religieusement et il l'a fait à la maison…*

En revanche, j'ai fait baptiser mes enfants à Bucarest à l'église, donc… J'y suis allée seule et je ne sais pas pourquoi ici c'était comme ça et là-bas c'était différent[3].

Anca Nitulescu se souvient également[4] : *De toute façon, les événements majeurs comme les baptêmes, mariages, enterrements avaient lieu dans l'église. On n'était pas arrivé à la situation en vigueur dans d'autres pays où même cela ne se faisait plus à cause de la peur ou… (…). Donc, il y avait des mariages avec des prêtres, la chorale. Si la personne avait de l'argent, pas de problèmes, elle payait la chorale… C'était donc possible. Quoi que j'aie entendu que les officiers ne pouvaient plus se marier à l'église… Mais, à notre niveau à nous… famille de professeurs qui n'étions pas impliqués politiquement, qui n'étions pas non plus des militaires… (…). Quand j'étais étudiante, je me souviens que j'allais aux mariages des amis qui avaient des enfants plus grands et je l'ai fait jusqu'à tard*[5]*…*

[1] La narratrice se réfère au clergé orthodoxe.

[2] Allusion en général à toute la période de la propagande athée, mais en particulier à la démolition des églises des années quatre-vingts.

[3] La narratrice se réfère à la situation de Timisoara par rapport avec celle de Bucarest.

[4] Entre les deux narratrices, Smaranda Vultur et Anca Nitulescu, il y a une différence d'âge de quinze ans, mais la période et la région auxquelles elles font référence ici sont les mêmes, c'est-à-dire la société bucarestoise à partir des années soixante-dix.

[5] La narratrice se réfère aux années quatre-vingts.

Cette tolérance officielle touchait par contre à ses limites quand il s'agissait de la situation particulière d'une personne hautement placée dans l'oligarchie politique. Anca Nitulescu se souvient d'un épisode : *depuis l'époque de ses études universitaires, mon père était resté ami avec un collègue qui est arrivé par la suite dans le « CC »*[1]*. Ce collègue s'était aussi marié et avait eu deux filles jumelles. L'une d'elles a étudié l'architecture et épousé un architecte. Je suis allée à son mariage, qui était très beau et élégant, comme toujours à Bucarest… A son mariage, j'ai fait la connaissance de sa sœur, qui avait de graves problèmes de santé. Elle était presque aveugle en raison d'une maladie dégénérative qui détruisait les cellules de la rétine… Il paraît que c'était héréditaire. La maladie s'est déclenchée dans son enfance, les cellules se détruisant irréversiblement à un certain rythme ; à l'adolescence, elle était presque aveugle.*

J'étais très touchée par cette fille… Elle était aussi étudiante, je ne me souviens plus à quelle faculté, et avait un ami étudiant en théologie. Ce garçon m'avait fortement impressionnée… Il était intelligent et, de par sa formation en théologie, très cultivé. Il me semblait qu'il avait vraiment fait ces études par vocation. En ce temps-là, faire de la théologie… Bref, c'était le copain de cette fille presque aveugle et ses parents à elle nous ont raconté toute l'histoire…

Le jeune homme aurait bien voulu épouser cette fille, mais le problème était que si elle se mariait avec un prêtre, son père aurait été chassé du Comité Central. Le père a donc dit au garçon : « Personnellement, je n'ai rien contre toi, je t'admire beaucoup, je suis d'accord que tu épouses ma fille, car je vois que vous vous aimez l'un l'autre[2]*… mais, s'il te plaît, fais n'importe quelle autre faculté à l'exception de la théologie. Je te garantis l'admission dans n'importe quelle faculté, je te garantis un bon poste, là où tu le souhaiteras, à la fin de tes études, mais renonce à la théologie. Si tu veux rester avec ma fille, renonce à la théologie ».*

Le garçon n'a pas renoncé à la théologie et il n'a pas épousé la fille. Je pense (…) que cette histoire était un vrai drame (…). Dans sa situation à lui, en tant qu'étudiant en théologie, tomber justement amoureux de la fille d'un dignitaire de la nomenklatura.

La tolérance officielle vis-à-vis de l'église était accompagnée de différentes méthodes de propagande athée, dans la plupart des cas empruntées au modèle soviétique. Parmi ces méthodes, il y avait aussi l'édition de livres antireligieux conçus pour les enfants. Anca Nitulescu raconte l'expérience vécue par sa famille : *La personne la plus religieuse de la famille était ma grand-mère maternelle (…), qui nous parlait de Dieu, de la Bible, de « notre Seigneur Jésus-Christ » (c'est comme ça qu'elle l'appelait).*

Le problème était que nous avions à la maison un livre qui s'appelait « la bible rigolote »… je ne sais pas si tu le connais… écrit par un russe. Ce livre se trouvait un peu partout, dans différentes familles et énumérait, commentait et ridiculisait certains passages de la Bible[3]*.*

Comme j'avais lu la bible rigolote avant de lire la vraie Bible, je m'amusais en faisant des plaisanteries quand ma grand-mère me racontait certaines choses. Et lorsqu'elle disait « mais non, c'est injuste de parler ainsi… » ou je ne sais plus quoi…

[1] Le Comité central du Parti communiste roumain.

[2] La narratrice ajoute ses propres commentaires : *A la vérité, si on réfléchit un peu, on se demande qui d'autre aurait bien pu vouloir épouser une fille aveugle… c'était vraiment un garçon particulier !*

[3] La narratrice rajoute encore : *Il est possible qu'il se trouve encore aujourd'hui à la maison de Buzau. Si je cherche un peu par là-bas ou si je demande à mon père, il est possible que je le retrouve.*

nous riions encore plus fort. Il est vrai qu'on était des enfants, on s'amusait… N'importe quel enfant se réjouit d'énerver un adulte… Mais, ma grand-mère demeurait inébranlable…

Si le sentiment religieux est en général un aspect difficilement évaluable, il l'était encore davantage à une période où la fréquentation d'une église risquait de conduire à une stigmatisation sociale ou même à des répressions. Pourtant, l'attitude hostile des autorités face à la religion et toute la propagande athée diffusée pendant presque un demi-siècle n'ont pas donné les résultats escomptés ; les gens n'ont pas renoncé à leurs convictions, même s'ils les cachaient souvent par peur des représailles. Anca Nitulescu s'en souvient et raconte au sujet de ses parents : *En ce qui concerne mes parents… comment dire, ils n'allaient pas à l'église, par peur, mais ils avaient certaines convictions… Ma mère a toujours au moins fait des gâteaux à Noël et teint des œufs à Pâques, mais comme c'était interdit, nous ne pouvions pas les prendre dans notre sac pour l'école… parfois, elle nous les donnait déjà épluchés… ou bien elle nous donnait autre chose…*

Elle faisait donc tout ça et… elle avait une croyance, comment dirais-je, plutôt dans le sens du respect et de la crainte de Dieu que de… ce que j'entends par exemple moi-même aujourd'hui par la foi en Dieu, que j'imagine comme lumière et amour…

Et bien, pour les gens de cette époque-là… En effet, ils n'appréciaient pas le fait d'être obligés de se montrer athées, d'être empêchés d'aller à l'église, mais… je n'avais pas le sentiment qu'ils vivaient une croyance profonde, issue d'un esprit très évolué…

Il s'agissait d'une foi plutôt formelle et d'un sentiment de culpabilité dû au fait qu'ils n'allaient pas à l'église… C'était comme s'ils avaient conscience d'être contraints par d'autres à commettre des péchés, mais… ils considéraient quand même que le fait de ne pas aller à l'église et de ne pas se confesser ni communier étaient des péchés … Même s'ils agissaient sous la contrainte, ils se sentaient fautifs et craignaient qu'un jour, d'une façon obscure et connue de personne, ils soient punis pour ça. Tu vois, leur foi était plutôt comme ça. Enfin, il y avait peut-être plus de respect ou…

Mon père, qui était petit-fils de prêtre, était attaché à ce côté, disons, rituel, il aimait le faste de l'église, la beauté des peintures, mais je ne peux pas dire qu'il s'agissait vraiment de foi… ou peut-être qu'étant enfant, je ne m'en suis pas rendu compte.

(…) Je ne me souviens pas d'avoir entendu un de mes parents dire qu'il croyait profondément en Dieu, ou qu'il n'y croyait pas… Nous n'avons tout simplement jamais discuté de ce sujet. En réalité, ils n'en discutaient pas avec nous probablement par peur que justement nous puissions le commenter par la suite ailleurs, à l'école ou…

(…) Ce n'est que ma grand-mère qui nous en parlait et en ce temps-là… nous ne faisions pas attention à ce qu'elle nous disait…

Je me souviens que quand j'ai passé mon examen[1]*, mes pauvres parents sont venus à Bucarest, chez une parente qui habitait Drumul Taberei*[2]*. Nous avons passé la nuit là-bas et (…) le matin de l'examen (…) j'ai pris le bus 368 de Tricodava et nous sommes allés ensemble à l'examen. Parce que nous étions nombreux, nous étions répartis dans plusieurs amphithéâtres… moi, j'étais dans l'aula de la Faculté de Pharmacie.*

[1] Il s'agit de l'examen d'admission à la Faculté de Médecine, que Anca Nitulescu a passé en 1983.
[2] Quartier bucarestois.

Pendant ce temps, mes pauvres parents… Je leur ai demandé : « Et maintenant, qu'allez-vous faire ? Rentrez à la maison ! ». Ils ont dit « Non » et sont allés prier à la « Patriarchie »[1] *jusqu'au moment où j'ai eu fini l'examen… pendant quatre heures. Puis ils sont venus me chercher (…).*

La chute du communisme et la faillite de sa doctrine ont également permis d'appréhender l'échec enregistré par la vaste campagne contre la religion. En ce qui le concerne, Alexandru Paleologu affirme et justifie ses convictions sans ambiguïté : *Moi, je ne pense pas que tous les gens ont un destin. Certains en ont un. Ce sont des gens du destin. Les autres sont des gens qui vivent, au fond, d'un fatalisme simple. Je crois donc qu'il y a une certaine élection, qu'il y en a certains qui sont élus par les Dieux ou par Dieu.*

Personnellement, je crois en Dieu tel qu'il est incarné et présenté par la Bible. Je pense qu'il existe, comme il y est décrit et non pas comme une métaphore, qu'il a ses préférences et ses caprices et que la Providence est une force mystérieuse et insondable, dont nous ne pouvons pas juger avec nos critères terrestres. On dit : « Comment Dieu permet-il des horreurs, des catastrophes et autant de haine ? ». C'est nous qui le percevons ainsi. Dans l'iconomie générale, tout cela apparaît différemment et prend d'autres sens. Peut-être que nous le saurons un jour.

Eh, cette vision des choses m'a donné toute ma vie durant la force de dépasser assez convenablement et intelligemment tous les malheurs qui me sont arrivés !

Repères éducatifs reçus en famille

Source première et milieu privilégié pour transmettre à l'enfant les principaux repères éducatifs[2], la famille est évoquée par la plupart des narrateurs comme étant une étape primordiale dans l'éducation préscolaire. C'est probablement aussi à cause de cela que cet apprentissage initial passait généralement par des conflits familiaux, comme le mentionne Smaranda Vultur : *Les relations avec mes parents ont été assez tendues jusqu'à il y a environ dix ans, quand j'ai moi-même découvert la relation avec l'enfant dans la perspective de parent.*

Alexandru Melian se souvient à son tour des années d'avant l'école et du rôle important joué par sa mère dans son éducation : *Un deuxième élément*[3] *qui a contribué, pour ainsi dire, à ma formation, a été le fait que la première enseignante que j'ai eue, c'était ma mère. En comparaison avec d'autres expériences de ce type, que j'ai connues*

[1] Eglise orthodoxe de Bucarest, située dans le même périmètre que la résidence administrative centrale de l'Eglise Orthodoxe roumaine, siège du Patriarche.

[2] En Roumanie, on accordait une grande importance à ce qu'on appelait « Cei sapte ani de-acasa » (les sept ans précédant l'âge scolaire). C'était là où l'enfant recevait les premières bases de comportement en société et la principale échelle de valeurs qui en principe devait lui servir toute la vie. Pendant la période analysée, c'était toujours là que l'enfant apprenait « le code » des interdits sociaux et commençait à savoir ce qu'il ne faut pas dire en dehors de la maison. Le double langage et la duplicité feront le sujet du Chapitre VII.

[3] Comme premier facteur d'influence de sa formation, Alexandru Melian évoque son statut d'orphelin de père : *Il est certain que cette circonstance et le fait que ma mère, qui avait eu un beau-père et qui ne s'est plus jamais remariée afin d'éviter d'amener un beau-père à ses deux garçons, a généré finalement en moi (…) une certaine psychologie d'orphelin avec toutes les conséquences que cela implique sur le comportement d'un enfant, d'un adolescent, puis d'un jeune homme et je pense que cela m'a marqué pour toute la vie (…).*

ou dont j'ai lu le récit, ma mère a eu un comportement extrêmement sévère à notre égard, déterminé par une certaine échelle de valeurs qui étaient les siennes et qu'elle voulait aussi nous transmettre à nous, ce qu'elle a réussi à faire. Cette échelle de valeurs était fondée sur quelques critères fondamentaux liés à l'honnêteté, la loyauté, le refus du faux.

Il faut aussi que je vous dise qu'à chaque fois que quelque chose de mal se passait, par exemple dans la salle de classe, quand ma mère n'était pas là, mais même quand elle était là, c'était obligatoirement moi qui devais l'assumer. Mon sentiment de justice, qui avait été cultivé très tôt, se révoltait alors et je lui disais : « Pourquoi me frappes-tu si je ne suis pas coupable ? ». Et elle me répondait invariablement : « Toi, tu es fils de maître d'école. Donc, tu es le premier responsable de tout ce qui se passe dans cette classe ! ». Alors, je lui demandais : « Ça veut dire que c'est moi qui dois encaisser pour les autres ? ». « Oui ! ». Voilà l'éducation presque spartiate que ma mère nous a donnée (…).

Devoirs à domicile

Les exigences relatives à la qualité des devoirs que les élèves devaient accomplir chez eux, en complément au travail scolaire, étaient aussi liées à l'importance que les parents accordaient en général à la formation scolaire de leur enfant. Ainsi, Elisabeta Nicolescu décrit-elle en détail cet aspect : *(…) Jusqu'à la première primaire, je faisais tous mes devoirs là-bas, chez ma tante, dans cette maison nationalisée*[1] *au centre-ville de Ploiesti. Ça durait environ vingt minutes, car je les faisais très vite. Des fois, je prenais quand même plus de temps, disons jusqu'à environ trois heures de l'après-midi, mais après cette heure-là, je n'avais plus aucun devoir à faire.*

C'était donc là-bas, avec ma tante que je faisais par exemple… Si jamais il m'arrivait de faire une erreur et de mal écrire un trait d'union dans mon cahier, de me tromper sur la façon d'écrire « sa-i », ou « sa-l », c'était une tragédie… sais-tu ce qui se passait ? C'était un drame, un échec, tout le monde pleurait, j'étais déjà considérée comme un cas désespéré… Il était inconcevable que je puisse commettre une telle erreur, écrire « sa-i » ou « m-ai » en un seul mot, sans le trait de liaison, tu comprends ? Tout était donc dramatisé. C'est probablement à cause de ça que je ne faisais plus de faute ; il ne m'est plus arrivé de me tromper qu'une ou deux fois, mais je te dis, les conséquences étaient sévères. Ça signifiait que pendant toute la semaine suivante, je devais faire des exercices intenses. Comment cela se passait ?

J'étais donc dans cet immeuble nationalisé qui avait des escaliers en bois naturel peint avec une espèce de marron sur lequel on pouvait écrire à la craie. J'avais tout le temps la craie sur moi, parce que j'aimais jouer à la maîtresse. J'avais des petits carnets, du type vocabulaire, sur lesquels j'écrivais, mais très mal car je n'avais aucune patience, et ma tante me donnait des exercices de dictée, où elle me faisait écrire des exemples difficiles comme « sa-l vad », « sa-l scriu », « m-am », « l-am », « dusu-mi-te-am », « vazu-tu-l-am »… Elle me demandait d'écrire uniquement des mots comme ça (…).

[1] Immeuble passé du secteur privé dans le secteur d'Etat, en vertu des lois étatiques promulguées après 1947. Dans la plupart des cas, il s'agissait des biens immobiliers confisqués abusivement par l'Etat, sans l'accord de leurs propriétaires. Le processus de rétrocession d'après 1989, seize ans après la chute du régime communiste, n'est pas encore fini.

Après le repas de midi, vers une heure environ, elle était dans la cuisine[1] et moi, je circulais sur le palier devant, sur ces escaliers-là, où je jouais… Alors, elle insistait pour que je prenne mon petit cahier et que j'écrive. Et j'écrivais. A un moment donné, j'arrêtais d'écrire dans le cahier et disais simplement depuis dehors : « m » trait d'union « am ». Il ne servait donc plus à rien que je continue à écrire.

Il arrivait que je fasse des dictées. Je jouais et c'était moi qui faisais la dictée à des enfants imaginaires. Je disais à ma tante : « Laisse-moi jouer ici avec la craie ! ». C'était une catastrophe, car elle n'aimait pas que j'écrive à la craie et que je salisse l'escalier. Mais, une fois finie la dictée je nettoyais, car il y avait un produit qui nettoyait très bien, sans laisser de traces. Alors pour finir elle acceptait ; c'était vraiment une concession hors du commun (…). C'est là-bas qu'était mon univers et j'écrivais à la craie sur tous ces murs, d'en-haut jusqu'en-bas.

Il y avait ces éléments d'orthographe sur lesquels ma tante insistait (…). Quant aux problèmes de mathématiques, mon seul souci était de bien les calligraphier, c'est-à-dire de bien les écrire, car je les maîtrisais tellement bien que leur résolution ne me posait aucune difficulté. Mais, quand j'avais fini de les écrire, ma tante, pour montrer qu'elle servait aussi à quelque chose dans ce bas monde, venait vérifier et disait : « Regarde, je n'aime pas du tout comme tu as écrit ici, je t'arrache cette page ! »… Elle était célèbre pour cela… Ce qu'elle n'aimait pas, par exemple, était que le titre ne soit pas centré. Moi, je disais : « Je ne m'en suis pas rendu compte » ou « je n'y arrivais pas ! ». Alors, pour bien centrer le texte, ni trop à droite ni trop à gauche, il fallait que je lui demande où je devais commencer, combien je devais écrire sur la première ligne, jusqu'où je devais aller sur la deuxième ou comment partager le titre. A ce moment-là, elle venait, regardait, faisait un signe avec le pouce, avec l'ongle du pouce et me disait : « Voilà, d'ici ! ». Et je commençais exactement à cet endroit afin que le titre soit bien centré…

Certes, elle était un peu capricieuse. Mais, comme les devoirs étaient courts, que je les faisais en cinq minutes et que j'avais tout l'après-midi à disposition (en plus, je n'avais rien à faire, je m'ennuyais), elle pouvait très bien se permettre de m'arracher la page une fois, voire même deux, car de toute façon je la refaisais vite. Enfin, ce sont des détails…

Anca Nitulescu se souvient elle aussi de cette période scolaire et de ses devoirs. Elle les faisait dans l'appartement de Buzau de ses parents où elle a vécu de l'âge de cinq ans à la fin du lycée : *(…) Au début, ils avaient emménagé comme locataires dans un immeuble à plusieurs étages, tu sais comment marchait le système… les gens qui travaillaient recevaient un logement, donc il fallait en trouver un pour les loger… Bref, ensuite nous avons déménagé dans un quartier disons… en banlieue de la ville de Buzau[2], dans un bloc de quatre étages situé dans une zone… où il n'y avait que des immeubles comme ça… Nous habitions au dernier étage (…) et là-bas tout le monde était locataire.*

C'était un appartement de deux pièces, au quatrième étage ; les chambres étaient petites et communiquaient par un couloir, la cuisine était minuscule, pendant l'hiver il y faisait un peu froid… mais, comment dire, c'est quand même un appartement où nous avons pu vivre et étudier.

---

[1] La narratrice complète : *Je t'ai dit que nous passions toute la journée dans cette pièce, au milieu de laquelle trônait la table du salon.*

[2] La ville de Buzau était la capitale de la région (« resedinta de judet »). Les parents d'Anca Nitulescu y avaient déménagé depuis Ramnicu Sarat en 1970.

Je rentrais de l'école, je faisais mes devoirs… c'est moi qui suis entrée à l'école en premier puisque j'étais l'aînée, et ma sœur a commencé l'école quand je suis arrivée en quatrième primaire. Nous partagions les deux la même chambre, où nous faisions aussi nos devoirs. L'autre chambre était occupée par mes parents, qui, en tant que professeurs, devaient également y faire leurs devoirs ; assis à table, ils préparaient leurs cours…

En ce temps-là déjà, je possédais une bibliothèque assez fournie, surtout grâce à mon père. Il avait beaucoup d'ouvrages de littérature, de critique littéraire et de dictionnaires… Ma mère avait ses atlas de géographie… Je peux dire que c'était une bibliothèque qui, par son contenu, encourageait à la culture générale…

3. A L'ECOLE PRIMAIRE ET GENERALE

Souvenirs de l'école primaire et générale

Chez la plupart des narrateurs évoquant les premières années d'école, le souvenir des études primaires est étroitement lié aux éléments inhérents à l'habitat familial de l'époque (configuration interne et situation géographique de la maison, distance entre la maison et l'école). Ainsi, Mihai Martinovici se souvient-il : *C'est en 1952 que mes parents ont déménagé dans la Vallée de Jiu, à Petrosani. J'y ai passé pratiquement toute mon enfance et c'est toujours là-bas que j'ai fait mes sept premières années d'école, puis le lycée (…).*

J'habitais dans une maison dont l'aspect était à mi-chemin entre une maison familiale et un bloc. C'était un conglomérat de quatre ou huit appartements, si je me rappelle bien, un immeuble à plusieurs étages, entouré par des jardins. Chaque côté de ce « building » avait des annexes : un terrain, une niche à chien, etc. C'est ainsi que pendant les premières années, j'ai eu la chance d'avoir un potager, des volailles, un petit cochon… de ce point de vue, c'était beau.

Par la suite, vers 1961, soit quand j'avais treize ans, nous avons déménagé pas loin de ce bâtiment, dans un immeuble à plusieurs étages avec des appartements « conventionnels », si je peux dire[1].

La région était belle… La vallée de Jiu était entourée de collines et les montagnes étaient juste à côté ; c'est pour ça que là-bas, on voyait toujours des collines et des montagnes se profiler à l'horizon, tandis que dans les régions de plaines et surtout dans les villes, on n'apercevait que des toits. Et bien, là-bas c'était… de n'importe quel point que l'on regarde, on voyait la nature, les collines, les montagnes, le ciel… c'était beau ! Au début, pendant les premières années, avant que l'immeuble ne soit entouré par d'autres bâtiments, il y avait un immense espace vert, plein d'herbe épaisse et touffue, où je faisais voler un cerf-volant avec mon père. C'était quelque chose d'extraordinaire !…

[1] Le narrateur ajoute : *Au début des années soixante on avait déjà commencé à penser autrement. Il semble que notre premier logement ait été conçu à un moment où cet urbanisme moderne n'était pas encore très clair.*

Là, il y avait beaucoup d'enfants de mon âge, qui sont par la suite devenus des camarades d'école et des amis… On ne peut pas dire que nous formions une bande, mais plutôt un groupe d'amis avec des personnalités différentes.

Quant à l'école, elle n'était pas loin. De chez moi, je pouvais y arriver en un maximum de quinze ou vingt minutes à pied. C'était une école assez bonne, réputée dans la région (…). Ma première maîtresse d'école, en première primaire, était une dame qui est malheureusement vite décédée et a été remplacée par une autre personne. C'est intéressant, parce que le destin m'a particulièrement lié à cette deuxième personne. Elle s'appelait Madame Purica. C'était notre voisine dans notre second logement et nous sommes en quelque sorte aussi devenus des amis de la famille. Mais, ce qui est important, c'est que c'est à travers elle que j'ai rencontré ma femme actuelle et que nous nous nous sommes finalement apparentés, car ma femme était sa nièce…

Mes souvenirs ne sont pas liés uniquement à cet aspect, mais au fait qu'elle insistait… elle avait renoncé aux cours de sport et d'éducation physique au bénéfice des dictées. Cela m'a beaucoup aidé dans la maîtrise de l'orthographe. A noter que mes parents y ont aussi contribué : en tant que dactylographe, ma mère était assez exigeante et respectait les normes d'écriture, et je m'amusais souvent avec mon père, qui était un passionné de mots croisés et qui avait un esprit très large, à trouver dans différents textes des fautes d'orthographe et de langage… par ailleurs il nous racontait des histoires de la vie de tous les jours, du style, « Tiens, regarde ce qu'a dit un tel ! » et ces moments étaient toujours agréables.

Les souvenirs d'Anca Nitulescu vont dans le même sens : *(…) Après quelques années*[1]*, alors que j'étais élève de sixième, mes parents ont acheté un appartement dans un immeuble à plusieurs étages, situé quelque part au centre-ville*[2]*.*

Mes souvenirs de là-bas sont bien meilleurs, car le logement était plus beau, plus grand, il y avait quatre pièces[3]*… quand nous avons déménagé, tout sentait le neuf, la peinture fraîche. Il y avait du parquet (dans l'ancien appartement, c'était du linoléum), deux salles de bains, le sol de la cuisine était en marbre*[4]*…*

C'était d'autant plus beau que l'emménagement avait été suivi d'une grande effervescence… ma mère s'occupait de meubler l'appartement… tapis, lampes… son ambition de maîtresse de maison… que tout soit beau, aménagé avec goût, que ça brille. Par la suite, elle a invité la parenté, les amis, pour voir le logement, pour se vanter…

---

[1] C'était en 1976.

[2] La narratrice tient à mentionner les détails de l'acquisition de l'appartement par ses parents, à quelque part aussi à titre de reproche par rapport à la période de transition post-communiste, à laquelle nous avons eu notre entretien et où il était extrêmement difficile d'obtenir un logement à Bucarest : *Comme on achetait les logements par mensualités, ils ont conclu le contrat puis payé des mensualités. En 1976, nous avons déménagé dans le nouvel appartement, qui était plus grand, puisqu'il avait quatre pièces, et plus beau, mais je me souviens qu'ils ont dû payer des mensualités pendant encore quinze ou vingt ans… C'était possible en ce temps-là… avec deux salaires d'enseignants, en payant des mensualités, on pouvait s'acheter un logement.*

[3] Sans compter la cuisine, selon la terminologie du secteur immobilier en Roumanie.

[4] Anca Nitulescu ajoute en guise d'explication : *(…) C'était comme ça dans tout l'immeuble, pas seulement chez nous. C'était un type d'appartements particulier, mieux conçu et situé en plein centre-ville ; il y avait trois blocs identiques de dix étages, construits en même temps, dont les appartements avaient été achetés bien avant que l'immeuble soit érigé. Je sais que mon père avait pu choisir le troisième étage, car il s'y était pris bien à l'avance, et les autres, qui avaient acheté plus tard avaient dû se contenter des étages supérieurs…* (Contrairement aux coutumes genevoises actuelles, les Roumains des années soixante-dix, privilégiaient, dans un immeuble à plusieurs étages, les niveaux inférieurs par rapport aux niveaux supérieurs).

Il est vrai que j'ai aussi plus de souvenirs de là-bas parce que j'étais plus grande… j'étais en sixième, et donc plus consciente de ce qui se passait…

J'avais également changé d'école, afin qu'elle soit plus près de chez moi, car jusqu'à ce moment-là j'avais été dans une école de banlieue… c'était une bonne école, mais elle était loin du centre-ville.

Par la suite, je suis donc allée au lycée, qui comptait également des classes gymnasiales (degrés cinq à huit) et était proche du centre-ville.

Smaranda Vultur se souvient aussi du début de son parcours scolaire : *Nous avons déménagé en cinquante-six, alors que j'avais six ans révolus, tout près de cet endroit*[1]*, rue Gheorghe Doja. Finalement, toute ma vie à Timisoara s'est en quelque sorte déroulée aux alentours de ce quartier, qu'on appelait « elisabetin », aux abords de la Place Lahovary, rebaptisée par la suite Balcescu (…). Dans ce périmètre formé par les rues Victor Babes, Gheorghe Doja et la Place Balcescu (Lahovary), il y avait aussi les différents itinéraires qui allaient marquer toute mon éducation scolaire : l'Ecole générale 15 était située à deux pas de chez moi et, pendant la période où j'ai fréquenté l'école générale, un nouveau lycée a été construit dans la même zone, le Lycée 7. Le hasard a voulu qu'en soixante-dix-huit, quand nous sommes revenus de Bucarest à Timisoara, j'ai à nouveau habité ce quartier et que j'habite encore aujourd'hui à proximité de cette école, où mes enfants eux aussi ont été au jardin d'enfants, à l'école, etc.…*

A l'âge de sept ans, soit en 1957, j'ai commencé l'école primaire à l'Ecole générale 15, avec une institutrice, Stoicanescu Alexandrina, qui arrivait à la fin de sa carrière d'enseignante. Cette dame était presque une célébrité dans la ville… Elle était considérée comme l'une des meilleures enseignantes, bien qu'elle appartienne déjà, à ce moment-là, à l'ancienne génération. Je pense avoir fait partie de son avant-dernière volée d'élèves, ce qui signifie qu'après moi, elle a encore eu deux séries de quatre ans. Pendant longtemps, j'ai ensuite entretenu avec elle une relation d'amitié, ponctuée de visites et d'entretiens qui ont duré jusqu'à sa mort, assez récemment ; elle a donc vécu longtemps… Elle avait cultivé cet esprit de compétition, de performance dans la classe. Je me souviens que chaque année nous étions au moins dix à recevoir le premier prix et que j'étais toujours parmi les premiers, car les prix étaient appelés par ordre alphabétique et que je faisais partie des « B », puisque mon nom de jeune fille est Bacanu. Elle a ainsi encouragé de différentes manières cette volonté d'être lauréat et notre classe était vraiment une classe très compétitive…

En cinquième, je ne sais pas si c'était uniquement de la chance et rien d'autre[2]*… c'est Madame Oprisanescu qui nous a repris. Elle était professeur de biologie et a continué dans le même style que notre ancienne maîtresse d'école, encourageant la compétition et exerçant aussi un contrôle sur nous, y compris sur la façon dont nous passions notre temps libre, afin que nous ne perdions pas de temps. Elle était aussi la référente*[3] *de notre classe. En septième, par exemple, elle avait appris que nous allions trois fois par semaine faire du patin à glace en groupe. C'était aussi une occasion de rencontrer des garçons et on faisait du patin deux par deux. Le partenaire était*

[1] C'était au 5 de la rue Turgheniev, 1900 Timisoara, là où Smaranda Vultur m'avait accueilli en novembre 1998, afin d'enregistrer notre entretien.

[2] La narratrice s'explique : *(…) Etant donné mon expérience de parent et après avoir vu ce qui s'est passé dans la classe de mon fils, je pense qu'il y avait certains arrangements dans la répartition des professeurs, le but étant que les bons professeurs aient les meilleures classes…*

[3] « Diriginta » dans le texte roumain.

important, puisqu'on était tous des débutants et que nous nous soutenions mutuellement… mes souvenirs sont maintenant assez vagues… mais bref, il y avait aussi cette autre dimension, en dehors de l'intérêt sportif pour le patin… Et je me souviens que c'est la raison pour laquelle, à un moment donné, il nous fallait avoir son accord pour pouvoir y aller…

Mais en huitième (1964-1965), il y a eu une directive concernant la répartition territoriale, édictée par l'Inspectorat des écoles, qui stipulait que chaque élève devait aller à l'école à laquelle il appartenait. Bien que j'habite au coin de la rue[1]*, à cinquante mètres de l'école où j'avais étudié pendant sept ans, il fut donc finalement décidé que je devais changer d'école.*

C'était une école de la périphérie, située à la rue Corbului, bien plus loin de chez moi, à peu près à vingt minutes à pied. Malgré toutes les interventions de mes parents et de mes professeurs auprès de l'Inspectorat[2]*, il fut impossible de faire changer cette décision et j'ai dû aller pendant une année là-bas, dans cette école de Corbului (…).*

L'école Corbului était donc une école de faubourg… je ne me souviens plus quels étaient les critères déterminants, ni à quel type de contrôle ils répondaient, enfin, je ne sais plus pourquoi cette répartition avait été faite, mais ce qui est sûr c'est que j'ai fait ma huitième là-bas. J'ai quand même eu la chance d'avoir un bon professeur de roumain, Madame Ionescu, qui m'a assuré l'exclusivité de la préparation à l'examen d'admission au lycée. En mathématiques, j'ai eu Madame Bihoi, qui savait faire de cette matière quelque chose d'agréable.

Etant donné que la période du cycle primaire et gymnasial évoquée par les narrateurs s'étendait de la fin des années cinquante au début des années soixante, la plupart des maîtres d'écoles et des professeurs mentionnés avaient été formés avant la Seconde Guerre mondiale. Cet élément, qui n'est probablement pas sans signification dans les souvenirs des narrateurs, est mis en évidence par Smaranda Vultur : *Globalement, je peux dire qu'à l'école primaire et au gymnase j'ai bénéficié de professeurs de très haut niveau. C'était des professeurs de la génération… formés dans la plupart des cas avant la guerre.*

Ecoles spécialisées en une discipline

Dans le cas d'Anca Nitulescu, le changement d'école s'est fait principalement pour deux raisons assez claires : la volonté de se rapprocher de la maison et le désir de poursuivre les études secondaires dans la même école. Malgré ces priorités, le critère de la « bonne école » avait probablement aussi été pris en compte par ses parents dans le choix de la nouvelle école, comme elle le suppose : *(…) Disons que c'était une école aussi bonne que l'autre, mais elle possédait aussi un lycée et on supposait qu'en fin de compte j'étudierais dans un lycée. L'autre école ne comptant que huit degrés, je n'aurais de toutes façons pas pu y rester jusqu'au baccalauréat.*

[1] S. Vultur détaille : *La rue Doja était sectionnée par d'autres rues perpendiculaires, qui la divisaient. Elle reliait la Place Lahovary à la Place Marie. Sur cette rue, à partir du coin de la rue où j'habitais et faisant l'angle avec la rue Somos, circulait le tram six.*

[2] La narratrice ajoute : *Vu que dans le périmètre dans lequel j'étais incluse, il n'y avait pratiquement que deux élèves qui devaient changer d'école comme moi, ça n'aurait pas créé de grands problèmes s'ils avaient accepté…*

C'est d'abord moi qui ai changé d'école quand je suis passée en cinquième. J'avais arrêté l'ancienne école pour aller à l'école du centre-ville et je me souviens que pendant environ une année j'ai pris l'autobus pour aller à l'école. Mon père avait donc acheté l'appartement, car il savait que nous allions déménager et ils pensaient que je devais déjà commencer la cinquième là-bas.

Le passage de la quatrième à la cinquième représentait quand même une étape ; on passait d'un seul instituteur (moi, j'avais eu un enseignant, un homme) à plusieurs professeurs. Pour un enfant c'était… Alors, ils ont préféré me faire changer d'école dès le début, pour éviter de me stresser encore une fois par la suite avec le changement de professeurs. Ils avaient bien réfléchi… bon, ils étaient aussi enseignants et s'y connaissaient dans ce domaine… et probablement que comme ils connaissaient aussi le monde des professeurs, ils savaient quel était le meilleur lycée …

Et j'y suis allée… En ce temps-là, une partie du gymnase (les degrés cinq à huit) était, imagine-toi… école de sport et je me souviens d'avoir passé une épreuve de gymnastique. Mon père ne m'avait rien dit, il m'avait acheté une tenue de gym, m'avait dit de la mettre et m'avait emmenée là-bas. Ils m'ont demandé de faire différents exercices : « le pont », « la ficelle » et des tractions aux anneaux, dont je me souviens que je n'avais réussi à en faire aucune. En revanche, comme j'avais une bonne mobilité, j'avais bien fait « le pont » et « la ficelle » et ils m'ont déclarée admise. Il y avait plein de petites filles qui étaient venues là-bas…

J'ai ensuite commencé là-bas et la qualité de l'école s'est avérée très bonne. Etant donné que c'était une école de sport, les cours des degrés cinq à huit avaient lieu uniquement le matin, tandis que dans la plupart des autres écoles ils étaient dispensés l'après-midi. J'ai donc continué le matin, comme au lycée, où c'était la même chose.

L'après-midi, trois fois par semaine j'avais des entraînements, car c'était une école de sport. Il y avait tous les degrés, la cinquième, la sixième… A et B. Le « A » était l'athlétisme et le « B » la gymnastique.

Jusqu'à la huitième, j'ai toujours été à la gymnastique. C'est quelque chose qui m'a beaucoup plu…

En-dehors des inclinations personnelles et du goût pour le sport éveillé par la spécialisation de l'école, la motivation pour la gymnastique était aussi liée au contexte. Anca Nitulescu l'explique : *(…) C'était l'époque de Nadia Comaneci, tu te souviens qu'elle était en pleine gloire… Je suis entrée en cinquième année de l'école de sport en 1976, c'est-à-dire l'année où elle a gagné l'Olympiade de Montréal. A ce moment-là, Nadia était l'idole de toutes les petites filles qui faisaient de la gymnastique et c'était très valorisant d'en faire… les gens te regardaient avec respect…*

Malgré l'indiscutable composante de la conjoncture favorable, la gymnastique et les activités sportives en général commençaient à être appréciées de plus en plus pour leurs multiples effets bénéfiques sur l'organisme. Ainsi, Anca Nitulescu se souvient-elle : *Je veux dire que j'ai eu de la chance d'avoir pu faire cette école de sport, hormis le fait que je m'y plaisais bien, car on pratiquait la gymnastique assez sérieusement, j'ai eu des collègues qui sont arrivées à de bonnes performances. Moi, je n'ai rien obtenu, mais enfin… Pendant cette période-là mon corps s'est développé harmonieusement et, grâce au sport, je n'étais pratiquement plus jamais malade.*

Comment dire… je ne sais pas si mes parents avaient spécialement pensé au sport, je crois qu'ils avaient plutôt pensé que c'était une bonne école, qu'il y avait de bons professeurs et qu'elle n'était pas loin de chez nous. Je suppose donc que c'était une

chance qu'elle soit en plus une école de sport… Probablement qu'ils ne se souciaient pas trop de cet aspect, mais moi ça m'a beaucoup aidée et m'a donné le goût du sport à jamais.

Par la suite, j'ai toujours considéré que faire du sport était quelque chose de louable et nécessaire. C'est la raison pour laquelle il est recommandé d'encourager les enfants à faire du sport dès leur plus jeune âge, afin de les aider à gérer leur mental et leur énergie. De toutes façons, ça me semble préférable à les laisser courir dans tous les sens, se bagarrer, crier… et énerver tout le monde. C'est donc mieux de les faire pratiquer un sport qui les aide à se développer harmonieusement et à apprendre la discipline, par la même occasion. Mais enfin, à chacun sa façon de penser…

C'était donc une bonne période, une très bonne période de ma vie. J'étais une bonne élève, je recevais des prix, d'ailleurs j'ai toujours reçu des prix…

Mentalités et critères dans le choix de l'école

D'habitude, pendant la période considérée, le critère formel et obligatoire de la territorialité qui prédominait en milieu urbain éliminait toute autre alternative dans le choix de l'école primaire.

Néanmoins, malgré ce règlement conventionnel, les parents cherchaient à choisir « la meilleure école » pour leur enfant. Un des critères de sélection était ainsi la notoriété du maître d'école. Laissons Elisabeta Nicolescu nous raconter l'expérience qu'elle a vécue au moment de l'entrée à l'école primaire : *Le critère des études était tellement important que le problème du choix de l'école et du maître d'école a été posé deux ans avant que je commence l'école. Selon le critère de la territorialité, j'aurais dû fréquenter une certaine école du quartier qui était située au centre-ville de Ploiesti, à un arrêt de bus de chez moi seulement. C'était cependant une école assez médiocre, qui accueillait des enfants de situation très modeste. Ils n'ont pas du tout accepté que j'aille dans cette école, où j'aurais pourtant dû aller, et disaient : « C'est exclu, tu n'auras pas ce dont tu as besoin là-bas, ils ne peuvent pas te stimuler, ils ne dispensent pas un enseignement sérieux… ». Ils ont donc tenu à tout prix à ce que je n'aille pas dans cette école.*

Vu cette mentalité[1] *et le fait que l'enfant était quelque chose de très important à cette époque-là, ils se sont réunis en un vrai conseil de famille : « Qu'est-ce qu'on fait, où, à quelle école on l'inscrit ? ». Ils se sont renseignés deux ans à l'avance pour savoir qui étaient les meilleurs instituteurs et se sont aperçus qu'une célèbre maîtresse d'école, Madame Angela Constantinescu, allait être chargée de la première primaire. Ils ont alors fait tout leur possible pour que je puisse aller dans cette école-là.*[2].

Ils ont ainsi suivi la meilleure maîtresse, cette Madame Angela Constantinescu (je ne sais pas si elle vit encore), qui était… comment dire… une figure légendaire, réputée dans toute la ville ; elle faisait partie de la famille du professeur Constantinescu, le meilleur professeur de mathématiques de la ville ; en fait, Angela Constantinescu était sa

[1] Elisabeta Nicolescu ajoute : *Et particulièrement de la mentalité d'une de mes tantes, la sœur de mon père, qui était « le premier violon », c'était elle qui décidait de tout ce qui me concernait par rapport à l'école…*

[2] La narratrice poursuit : *Cette école-là était située juste en face du Tribunal de Ploiesti et leurs fenêtres se regardaient. Ce vieil immeuble (de style ancien), dans lequel j'ai moi-même étudié, abrite aujourd'hui le Musée Régional d'Histoire (« Muzeul Judetean de Istorie »).*

vénérable épouse. Elle allait encore s'occuper de deux volées d'élèves (la nôtre, puis encore une autre) avant de prendre sa retraite. C'était un personnage remarquable dans l'enseignement… que dire de plus… Bref, c'était très important…

Au niveau administratif, pour me faire accepter là-bas (car, d'après l'adresse de mes parents, je n'appartenais pas à cet arrondissement), ils avaient envisagé des démarches visant à présenter un dossier d'adoption ; c'est-à-dire que je sois adoptée par quelqu'un habitant dans la zone concernée… afin que je puisse ensuite être inscrite à l'école de la rue Brasovei, en face du parc de la mairie. C'était là l'un des moyens de me permettre d'entrer en première primaire, dans la classe que Madame Angela Constantinescu allait reprendre. Elle allait chapeauter la période de quatre ans dès le début. Ils ont donc sérieusement réfléchi et ont conclu qu'il n'y avait aucune institutrice meilleure qu'elle dans la région, raison pour laquelle ils ne m'ont par ailleurs pas inscrite à l'école à six ans et demi, mais à sept ans et demi (en ce temps-là c'était correct, ça n'était pas obligatoire), justement pour que je puisse intégrer cette classe…

C'est donc ma famille qui a choisi cette maîtresse d'école. Longtemps avant, il y avait eu tout un débat pour savoir s'il fallait me faire adopter ou pas (…). Finalement, ils se sont débrouillés sans adoption… mais, comme je te l'ai dit, aucun obstacle ne pouvait les arrêter, ils auraient été tout à fait capables de soumettre un vrai dossier d'adoption au tribunal (ils connaissaient assez de monde), juste pour que je puisse être inscrite à cette école… Enfin, même si pour finir l'adoption n'était plus nécessaire, ils m'ont enregistrée dans la « cartea de imobil »[1]*, ce qui a posé des problèmes…*

Je tiens à ajouter qu'en ce temps-là, ni ma mère, ni mes tantes n'avaient de travail, car ce n'était pas encore à la mode que les femmes travaillent. Par conséquent, comme j'étais le seul enfant de toute la famille (le comble est que mes oncles n'avaient pas non plus d'enfants et que j'étais leur seule descendante !), tous s'étaient focalisés sur moi, aucun autre problème que le choix de la première primaire que j'allais commencer n'étant plus important à leurs yeux… Ma mère, quant à elle, n'avait qu'une seule mission pour la journée : me préparer le petit déjeuner, nettoyer la maison, faire la lessive… elle n'avait pas d'autres occupation, tu comprends ? C'était son unique job. Sans parler des autres tantes… c'était vraiment particulier !

Mais après, qu'impliquait le fait de m'emmener à cette école ? Et bien, tous les jours, pendant quatre ans (car par la suite j'y suis heureusement allée toute seule), ma mère (…) m'a conduite à l'école. Bien que ce ne soit pas un grand effort en soi, puisqu'il n'y avait en fait qu'un seul arrêt du bus depuis chez moi jusqu'à l'école (…), faire ça tous les jours, c'était quand même impressionnant…

Pendant cette période-là, des sacrifices ont ainsi été consentis autour de moi, afin que je puisse fréquenter une bonne école primaire.

La maîtresse d'école

Les aventures authentiques vécues par la famille d'Elisabeta Nicolescu en lien avec l'admission de la petite à l'école primaire de son choix, avaient donc pour unique

[1] Selon la réglementation roumaine de l'époque, tout immeuble à plusieurs étages, maison ou espace habitable, avait obligatoirement un registre type (« Cartea de imobil »), vérifiable par la police, dans lequel devait figurer chaque locataire du bâtiment respectif.

but de la faire entrer dans la classe où enseignait celle qui était considérée comme la meilleure institutrice de toute la ville de Ploiesti.

Si toute l'agitation qui entourait cette affaire peut sembler exagérée, la narratrice justifie ci-après la ténacité de sa famille en exposant les qualités vraisemblablement exceptionnelles de sa première maîtresse d'école : *(…) C'était une personne incroyablement douée du point de vue pédagogique. Pendant quatre ans, elle a eu deux grands objectifs pédagogiques.*

Premièrement, elle s'est consacrée avec un soin particulier à l'établissement d'un lien entre la lettre et l'écriture, autrement dit, la base de l'alphabétisation. C'était l'un des éléments de ce qu'on appelle en français le « lettré »[1] *soit la pédagogie de l'écriture… Le contact de l'enfant avec le langage écrit et parlé, mais avant tout avec la lettre. Je ne saurais pas te dire quelle méthodologie elle utilisait, si c'était Montessori ou d'autres théories pédagogiques de l'apprentissage de l'écriture, mais en tous les cas la synthèse qu'elle proposait était très approfondie.*

Il était exclu que les élèves de cette maîtresse d'école soient dysgraphiques. La dysgraphie a des influences sur la psychologie, car un enfant qui est négligeant avec sa propre écriture sera pareil avec sa pensée et sa personnalité. Elle n'admettait donc aucune négligence. Pour elle, aucun détail n'était insignifiant : le pied de la lettre « a », la forme de la lettre, son inclinaison, tout était important à ses yeux. Bref, le contact avec la lettre était établi très soigneusement et sérieusement.

Entre parenthèses, voici une anecdote qui m'est arrivée. A un moment donné, probablement pendant la troisième primaire[2]*, j'ai développé une écriture avec des bâtons très longs ; c'est-à-dire avec des « d », « t » et « l » très hauts. Quand la maîtresse les examinait, elle me les corrigeait en rouge, en coupant un peu la hauteur, car elle voulait que je les fasse plus petits. Après un certain temps, pendant lequel je me suis conformée à ses consignes*[3] *(…), j'en suis arrivée à faire le bâton du « d » tellement court, qu'il se confondait avec le « a ». Comme je les raccourcissais trop, la maîtresse les prolongeait de quelques millimètres avec le bout du crayon rouge. J'ai donc été un peu déroutée. Je suis alors allée vers ma tante et je lui ai dit : « Tu veux que je te montre ? Regarde, le mois passé, elle m'a corrigée parce que c'était trop long, maintenant elle me corrige encore, mais parce qu'ils sont trop courts… Je ne comprends plus comment elle veut que je les fasse… ! ».*

Et ma tante, qui d'habitude me donnait plein de conseils et qui savait toujours tout, n'a pas su quoi me répondre. Elle était dépassée[4]*. Alors, elle m'a dit : « Ecoute, demain tu lui montreras ça et tu lui poseras la question. Elle ne se fâchera pas, mais*

[1] A prendre dans le sens du terme explicité en détail par la narratrice.

[2] La narratrice ajoute : *alors que nous faisions déjà des liaisons entre les lettres et que nous commencions à développer notre propre écriture, c'est-à-dire le modèle de l'écriture que chacun de nous aurait plus tard et qui naît autour de la troisième primaire. C'était aussi au moment où nous avions abandonné les cahiers quadrillés au bénéfice des cahiers « dictando », qui n'avaient que des lignes horizontales.*

[3] La narratrice ajoute : *J'écrivais par ailleurs assez bien, j'étais parmi les meilleures élèves en dessin et en calligraphie, car c'était des matières que j'appréciais beaucoup et pour lesquelles j'étais aussi douée.*

[4] La narratrice tient à compléter : *(…) Ma tante aurait dû être professeur de biologie, mais c'est mon oncle qui l'avait empêchée d'enseigner, car il y avait cette mentalité qui voulait que les femmes restent à la maison. Sans compter qu'il était issu d'une famille riche. Elle avait donc raté sa carrière professionnelle, ce qui explique qu'elle ait compensé avec moi ce qu'elle n'avait pas pu réaliser comme professeur. Malgré cela, ce détail de la pédagogie de l'écriture la dépassait.*

t'expliquera ce qu'elle a voulu dire par là et comment tu dois faire les lettres qui ont cette partie haute, le « d », le « t » et le « l » ; elle seule pourra le faire.

J'ai donc posé la question à Madame Angela Constantinescu. Je te donne cet exemple concret, pour te montrer ce que signifie être un vrai enseignant, qui maîtrise son domaine. Elle m'a répondu : « Regarde, Elisabeta (elle m'appelait Elisabeta), la partie haute de la lettre doit être à environ trois-quarts de l'espace. Si tu vas plus haut que les trois-quarts et si tu la fais par exemple d'environ 80 %, alors tu touches le pied de la lettre qui descend depuis la ligne du haut. Si tu la fais trop basse, les lettres se confondent avec d'autres, comme le « a » par exemple, tu dois la calculer de telle manière qu'elle remplisse les trois-quarts de l'espace. C'est à cette distance que tu dois monter les « l », « t » et « d ».

(…) C'était mathématique, une science millimétrique. Elle savait exactement que si je prenais 60 % de l'espace, la lettre est trop courte et qu'à 80 %, elle était trop allongée, trop svelte. Elle savait qu'il fallait la faire exactement à 75 %.

On avait un lien tellement étroit avec les mots, qu'on savait précisément où placer le trait d'union, comment écrire ou prononcer le « sa-l », quelle était la prononciation exacte des voyelles et des demi-voyelles. Elle insistait tellement sur ces notions, que tous ses élèves les acquéraient. C'était une véritable culture de l'écriture (…), tout à fait extraordinaire !

Cette maîtresse transmettait donc merveilleusement bien la culture de l'écriture et de la lecture, qui est extrêmement importante, car c'est le premier pas, c'est elle qui influence ta personnalité en ce sens qu'elle te ramène au langage et par ce biais à ta propre personnalité. C'est pour ça que le rapport à l'écriture est important pour tout le monde. Et elle, elle maîtrisait cette pédagogie-là.

Deuxièmement, elle cultivait la réflexion. En tant que femme d'un professeur de mathématiques, elle enseignait à ses élèves la capacité de réfléchir et le terme qu'elle utilisait était « réflexion » et non pas « pensée ». Elle disait qu'il fallait savoir réfléchir. Quand elle avait un entretien avec un des parents, elle lui disait si son enfant savait réfléchir ou non et pour n'offenser personne, elle disait d'habitude de chacun qu'il « a des capacités » ou qu'il « est plein de qualités mais dépourvu de caractère »[1]*. Elle le disait aussi pour ceux qui n'arrivaient pas à en faire davantage… Elle était également dotée d'une grande délicatesse.*

(…) Des années plus tard, je ne me rappelle plus dans quel contexte, on m'a demandé quel était le professeur dont je me souvenais le mieux et qui m'avait le plus influencée. C'est à ce moment-là que je me suis aperçue qu'en fait, j'avais reproduit dans ma pratique professionnelle le modèle pédagogique de cette éminente maîtresse d'école qu'était Madame Angela Constantinescu.

Si le principal objectif de la narratrice était de mettre en évidence les qualités exceptionnelles de sa maîtresse d'école, notamment en termes de vocation pédagogique, le portrait qu'elle brosse de son institutrice véhicule aussi une conviction implicite. La narratrice voulait en effet également démontrer que malgré tout, sous le régime communiste, l'enseignement primaire a été dispensé de manière sérieuse et appliquée et qu'il a porté les fruits escomptés ; les élèves ont donc bénéficié d'un apprentissage de bonne qualité en ce qui concerne les premières notions scolaires, à savoir la lecture et l'écriture.

[1] Dans le texte roumain : « brinza buna in burduf de caine ». En roumain, le sens est plutôt positif, mais laisse clairement entendre qu'il faut être vigilant.

Ce deuxième message sous-jacent transmis par la narratrice n'est pas contredit par les autres narrateurs qui, d'une façon plutôt implicite, cautionnent le fait que pendant le nouveau régime, ils ont acquis de bonnes connaissances scolaires au niveau de l'enseignement primaire.

L'envergure de la maîtresse d'école et le programme scolaire

Malgré la priorité accordée à la lecture et à l'écriture, ainsi qu'au choix des autres matières inscrites au programme scolaire, comme l'histoire, la géographie, la biologie, le dessin, la calligraphie, le sport, les travaux manuels, on remarque, déjà au niveau de l'école primaire, une tendance à l'idéologisation s'infiltrer dans l'éducation, en proportion de l'âge et donc de la compréhension des enfants.

Elle ne se concrétisait pas seulement par l'enseignement de l'éducation civique, matière inscrite elle aussi dans le programme scolaire, et de ce fait obligatoire, mais également par les textes « choisis »[1] dans les manuels des autres disciplines, comme par exemple le livre de roumain. Il existait aussi une obligation faite au maître d'école d'inviter de temps en temps des ouvriers, dans le cadre des heures consacrées à l'éducation civique, afin de permettre aux enfants d'avoir un premier contact avec le modèle[2] socialement valorisé des « gens du travail ».

Mais la mise en pratique de la volonté politique du régime d'introduire des repères idéologiques dans l'enseignement de l'école primaire dépendait de plusieurs facteurs[3], dont le plus important était probablement lié à la personnalité du maître d'école. C'était finalement à lui qu'il incombait de faire la part des choses entre les obligations imposées par le programme scolaire et ses propres valeurs pédagogiques et de décider ce qu'il tenait à transmettre à ses élèves.

Ainsi, Elisabeta Nicolescu raconte-elle comment son institutrice, dont le prestige et l'envergure étaient notoires, arrivait facilement à contourner l'obligation de favoriser toute tendance idéologisante, pour faire primer ce qu'elle considérait comme étant prioritaire dans son métier d'enseignante : *A un moment donné, je me souviens d'un texte qui contenait des mots bizarres comme « haturi » et « razoare » ; personne ne connaissait la signification de ces mots. Bien sûr qu'en bas de la page il était écrit qu'il s'agissait de l'espace entre deux parcelles de terre ou quelque chose comme ça… Mais, comment peut-on imaginer l'espace entre deux parcelles de terre ? C'était des nuances un peu… agricoles ! Dans les mains de cette maîtresse, ces textes devenaient pourtant des perles, on aurait dit des classiques, du Montaigne ou du La Rochefoucauld. Autrement dit, sous sa plume ils se transformaient en textes classiques de la littérature roumaine, a tel point que si quelqu'un nous avait interrompus pour examiner les passages contenant les termes « haturi » et « razoare », elle aurait probablement été vraiment surprise, parce qu'elle n'insistait pas sur l'aspect conditionné par le temps, par l'époque. Elle faisait de ces textes des merveilles, des œuvres d'art qui étaient valables à tout moment.*

[1] En l'occurrence, il s'agissait de textes illustrant obsessivement et presqu'exclusiviement des champs, des tracteurs, des moissonneuses-batteuses, des paysans, des ouvriers, des fabriques et des usines.

[2] Ce « modèle » réunissait deux éléments idéologiquement importants pour la doctrine du régime : le culte du travail et la suprématie de la classe ouvrière et de la paysannerie dans le cadre de la société.

[3] D'autres facteurs pouvaient être le milieu social (travailleurs, paysans, intellectuels), ainsi que le milieu rural ou urbain dans lequel l'école était située.

Elle utilisait donc ces textes sur l'agriculture pour conduire notre imagination vers de vraies visions de monde et de la nature, sans s'arrêter à ces aspects agricoles… Dans notre monde d'enfants du cycle primaire, les éléments comme « hatul », « razorul », « tractorul » n'existaient même pas, nous ne voyions que des textes qui nous ouvraient des perspectives sur la nature. Nous imaginions les plaines, les champs, les rythmes et le pouls de la nature ; elle ne s'arrêtait pas sur des détails. Elle utilisait ces textes comme des textes littéraires classiques, même si leur pauvreté ne l'y aidait pas vraiment.

Elle faisait tout comme ça. Ainsi, n'avait-elle même pas abordé cette leçon de l'abécédaire où Xénia, dans un autobus, cède sa place à une dame âgée. Nous avons juste appris la lettre « X » et nous sommes passés plus loin, sans même l'avoir lu…

C'était une maîtresse admirable. Les « haturi » et les « razoare » ne comptaient pas davantage pour elle que le contenu du texte du manuel de lecture. Ce qui était important à ses yeux c'étaient les rythmes de la nature, le printemps, les saisons, la végétation avec ses cycles de vie.

Les enfants d'aujourd'hui ont dans leur manuel des informations sur l'écologie. Ma maîtresse n'en avait pas, en revanche, elle faisait des choses inouïes avec les textes misérables dont elle disposait.

A part ça, (…) on faisait aussi des compositions littéraires. Elle nous demandait de les faire sur le champ et avait un style de correction incroyable. Elle savait nous dire ce qui allait et ce qui n'allait pas dans chacune de nos compositions. Elle était très douée pour cela et savait aussi nous transmettre à nous les critères d'évaluation d'une composition cohérente.

Quant à l'application du programme scolaire par sa maîtresse d'école, les souvenirs d'Elisabeta Nicolescu sont sans équivoque : *Ma maîtresse n'a jamais respecté le programme scolaire. A un moment donné, notre programme portait sur l'histoire et la géographie, et nous devions apprendre par cœur les leçons correspondantes. Elle a toujours passé sur ces cours à toute vitesse, et j'avais de sérieuses difficultés pour mémoriser ces deux matières. Si j'aimais bien la géographie, car j'avais aussi un soutien et que c'était quand même quelque chose de concret, en ce sens que je pouvais dessiner des cartes et faire je ne sais plus quoi encore qu'elle nous demandait… l'histoire est toujours restée pour moi une matière métaphysique. Je ne comprenais pas comment la mémoriser et apprendre par cœur ce qui s'était passé…*

Ma maîtresse n'accordait pas d'attention non plus à d'autres aspects, comme par exemple le travail manuel. Je n'ai jamais fait de travail manuel, je n'ai jamais aimé le faire, mais elle ne nous a pas stimulés non plus. Elle l'a complètement négligé. Si jamais j'avais dû le faire… j'avais ma grand-mère, mon arrière-grand-mère et les autres tantes qui commençaient à s'agiter autour de moi… A un moment donné, j'ai dû découper un tissu et faire deux tabliers, un rouge et l'autre bleu et essayer tous les points qui… Mais, ma maîtresse n'a jamais prévu ne serait-ce qu'une demi-heure pour nous montrer un seul point sur ce tablier… Elle déléguait ce travail aux mères. Elle appelait les parents et leur disait : « Regardez, à partir d'un bout de tissu comme ça, apprenez-leur à faire un petit point à chaque nouvelle ligne ». Alors, j'ai dit à ma mère : « Il faut que tu ailles à l'école pour demander comment faire ce tablier… ! ». Je peux te dire que j'ai encore ces deux tabliers, toujours inachevés, tu comprends, parce qu'en fait tout était fait par quelqu'un d'autre (…) et ma maîtresse ne m'a même pas dit… je ne me souviens même pas qu'elle les ait jamais déballés.

Un autre aspect qu'elle négligeait, à part le travail manuel, était le sport. Rien à faire, elle ne voulait même pas en entendre parler… et disait qu'on gambadait assez de nous-mêmes après l'école.

Elle ne pouvait pas concevoir de faire des travaux manuels, du sport… Pendant les heures prévues pour le sport, nous rattrapions ce que nous n'avions pas pu faire en lecture et en mathématiques. Ce que nous faisions le plus, c'était les exercices et les problèmes mathématiques. C'est ce que nous faisions pratiquement tout le temps avec cette maîtresse (…). Nous devions résoudre des exercices d'arithmétique et de para-arithmétique. On ne faisait que ça. Enfin, pas mal de géométrie aussi …

On avait également de la calligraphie et du dessin. Mais, elle ne se donnait pas énormément de peine et nous demandait de faire les dessins chez nous. En revanche, pour la calligraphie, elle exigeait que nous écrivions certains exercices au tableau noir. Est-ce que tu sais ce que ça signifie de faire de la calligraphie au tableau noir ? Combien de maîtresses d'école font-elles encore de la calligraphie au tableau noir aujourd'hui ? Avec une craie… C'est extrêmement difficile de faire de la calligraphie avec une craie, sur le tableau noir. Et bien, quand elle nous faisait une démonstration, ma maîtresse écrivait des merveilles. Par exemple, autour de la troisième, quatrième primaire, je t'ai dit que notre écriture commençait à se déformer. A ce moment-là, après avoir fait les maths et le roumain, elle nous disait : « Votre écriture commence à se déformer, il faut qu'on fasse de temps à autre des heures de calligraphie ensemble ! ». Elle le faisait donc volontairement… c'est-à-dire qu'une des disciplines qu'elle se proposait de faire était la calligraphie.

La latitude dont jouissait l'instituteur pour aménager, pour différentes raisons, le programme scolaire à sa manière présentait donc des avantages et des inconvénients. Mais globalement, un bon enseignant, comme celui qu'Elisabeta Nicolescu avait eu à l'école primaire, savait toujours transmettre l'essentiel à ses élèves. Sans compter qu'un enseignant qui parvenait, pendant la période décrite[1], à se soustraire à l'emprise idéologique imposée par le programme scolaire pour faire primer ses matières de base ou la culture générale, avait certainement des qualités humaines et pédagogiques exceptionnelles. Ainsi, la même narratrice conclut-elle : *En ce temps-là aussi, il y avait un programme scolaire plus ou moins discutable, avec certains éléments douteux, mais comme tu l'as vu, une bonne maîtresse d'école savait le manier de manière à atteindre son objectif indépendamment des exigences du programme.*

Nous n'avons donc pas été confrontés à un programme scolaire capable de nous marquer idéologiquement, puisqu'elle n'enseignait que le roumain et les mathématiques et ignorait les textes contenant des mots comme « haturi » et « razoare »… Je t'ai expliqué qu'elle les traitait à la manière de textes classiques.

A partir de décembre 1947, les anciennes appellations « Madame », « Monsieur » avaient officiellement été remplacées, dans tous les milieux socioculturels et professionnels, par le terme de « camarade ». Bien que l'école ne fasse pas exception à cette règle, l'utilisation de la nouvelle appellation par les élèves à l'adresse du maître ou du professeur, demeura aléatoire pendant toute la période de ce régime. Elisabeta Nicolescu s'en souvient : *(…) Je me souviens parfaitement bien que tous les enfants s'adressaient à elle en l'appelant « Madame », dans l'ancien style. Il faut dire que son allure imposait aussi un tel style… Non, nous n'avons jamais utilisé « camarade ».* Rappelons encore que l'institutrice évoquée par la narratrice appartenait, au moins de par

[1] Dans la narration d'Elisabeta Nicolescu, il s'agit de la fin des années cinquante.

son âge, à l'ancienne génération des professeurs roumains, formés avant la Seconde Guerre mondiale. Vu la présentation détaillée par la narratrice, il est fort probable qu'en plus de sa formation, Madame Angela Constantinescu avait aussi conservé les réflexes, le comportement et la mentalité de l'ancienne société roumaine d'avant-guerre.

« Educatie cetateneasca » (éducation civique)

Un dicton dit qu'en musique le texte n'est qu'un prétexte. De la même façon, dans l'école primaire roumaine d'après 1947, un pédagogue d'une certaine envergure arrivait à instrumentaliser les symboles idéologiques omniprésents de l'époque et à leur donner le sens voulu devant ses élèves. Elisabeta Nicolescu raconte l'exemple de son admirable maîtresse d'école : *Nous étions en pleine période stalinienne et cette maîtresse avait probablement aussi l'obligation de dispenser le cours d'éducation civique*[1]*… Selon le programme, il fallait le faire toutes les semaines, mais pendant quatre ans je pense ne l'avoir eu que deux fois. Parole d'honneur ! Elle ne perdait pas son temps avec l'éducation civique. D'ailleurs, quand aurait-on pu la faire, puisque nous ne faisions que des mathématiques et du roumain, plus la table de multiplication, certains exercices et problèmes, beaucoup de problèmes et tout le reste… A côté de ça, hélas, elle trouvait quand même très rarement du temps pour l'éducation civique.*

Par ailleurs, elle nous disait : « Il n'y a rien de plus civique que de savoir écrire, calculer et réfléchir. C'est ça l'éducation civique ! ». Elle accomplissait donc son devoir en toute bonne conscience.

Nous avons néanmoins aussi fait de l'éducation civique. Je me souviens qu'une fois, elle nous a amené un livre, une biographie de Lénine et qu'elle nous a lu des passages sur la vie de Lénine. J'étais fascinée. Je ne savais pas qui était ce personnage. En fait, nous ne savions rien du personnage, ni de la vie dont nous étions en train d'entendre parler, malgré le fait qu'elle ait mentionné « la famille Oulianov », sans pour autant insister sur le rôle de l'individu en question. Elle nous a fait, si tu veux, la fiche psychopédagogique d'un enfant, Vladimir, qui faisait partie d'une famille qui était comme ceci et comme cela, avec une telle expressivité, que j'ai gardé pendant des années comme un modèle le souvenir de cet enfant et de cet adolescent, sans pour autant savoir ce qu'il avait fait, pourquoi il était aussi important et quel était son rôle, tu comprends ? Nous n'étions absolument pas conscients de l'importance de Lénine. En revanche, nous savions que c'était quelqu'un de très intelligent et en tous cas, nous connaissions la page qu'elle nous avait commentée…

Il y avait une scène où cet enfant avait huit ans… avec Lénine à huit ans… C'est le passage qu'elle avait choisi dans ce gros bouquin qu'elle tenait à la main… une page très pédagogique dans laquelle nous pouvions nous retrouver. Quant à la morale, pour elle, il ne faisait aucun doute qu'elle était la suivante : « Il faut avoir la tête reposée pour pouvoir réfléchir ». Si je devais résumer les quatre ans passés avec cette maîtresse par un seul mot, ce serait « réflexion ». Elle nous a enseigné la réflexion.

Cette maîtresse avait un don pour captiver l'attention absolument époustouflant ; quand elle nous disait : « Regardez ce que sa mère a dit à Vladimir Oulianov… ! » et qu'elle nous lisait la phrase, nous étions tous suspendus à ses lèvres.

[1] Dans le texte roumain : « educatie cetateneasca ».

Qu'il s'agisse de Vladimir Oulianov, de « haturi » et « razoare » ou de l'histoire de l'arbre aux feuilles bleues… tout relevait chez elle de la « réflexion ». Elle est ainsi parvenue à faire de l'enseignement quelque chose de très clair pour nous.

Un « héros du travail socialiste » invité dans la classe

C'était toujours dans le cadre des heures d'éducation civique, inscrites au programme scolaire, que les instituteurs avaient l'obligation d'inviter « un héros du travail socialiste » à venir parler aux élèves du cycle primaire. Elisabeta Nicolescu se souvient d'une de ces leçons : *A un moment donné, nous nous sommes retrouvés dans une situation très étrange et je me souviens d'avoir vraiment eu le sentiment que c'était bizarre. Nous avions ces fameux cours d'éducation civique ou de je ne sais plus quoi… C'est dans ce cadre qu'elle avait pour obligation (…) d'inviter quelqu'un, un type, Nicolae Belu qui était un héros du travail socialiste. Officiellement, l'idée était que ce soyons nous, les enfants, qui ayons invité parmi nous un héros du travail socialiste.*

Madame Constantinescu nous a annoncé qu'il viendrait et que nous aurions l'occasion de faire la connaissance d'un héros du travail socialiste. Nous avons demandé : « Mais en quoi cela nous intéresse-t-il ? ». Elle nous a vite interrompus, ne s'est pas donné la peine de nous fournir des explications et ne nous a même pas répondu. On est simplement passé à autre chose. Nous savions donc que c'était au programme et qu'un jour il viendrait. Ce jour est arrivé.

Si je me souviens bien, c'était un monsieur habillé en noir, un ouvrier, qui portait la médaille ou l'ordre correspondant… C'était comme ça à l'époque, un héros du travail socialiste devait nous rendre visite… La discussion, les questions et les réponses n'ont porté sur rien d'essentiel, c'est-à-dire que je n'en ai plus aucun souvenir, même si j'étais loin d'être parmi les plus ignorantes de la classe, puisqu'au contraire, comme je te l'ai dit, je remarquais plein de choses dans ma classe. Néanmoins, je n'en garde aucun souvenir. C'est quelque chose qui est simplement resté sans aucun écho.

Il faut dire que cet ouvrier était une personne très réservée. Dans quel sens ? Comme tu le sais, il y avait une catégorie d'ouvriers très civilisés, situés à la limite entre la classe ouvrière et la petite bourgeoisie. C'étaient des gens éduqués, habitant des maisons décentes, ce n'étaient pas des… Et ce type en faisait partie. Il ne nous a aucunement surpris. Quant à nous, nous n'étions pas très intéressés par les slogans de l'époque, sa venue nous a laissés complètement indifférents et nous avons passé à autre chose.

Ce type d'intervention, qui avait pour but d'établir un lien entre l'enseignement primaire et le « monde du travail », n'apparaît pas chez les autres narrateurs, non pas parce que le phénomène n'a pas été généralisé à l'époque, mais plutôt pour des raisons liées à son intensité et à l'âge respectif des élèves à ce moment-là. C'est principalement pour ces raisons que l'aspect idéologisant de l'enseignement formel se retrouve davantage dans les souvenirs des élèves qui fréquentaient alors le lycée et la faculté que dans la mémoire de ceux qui étaient encore à l'école primaire ou générale.

Dans l'exemple cité ci-dessus, la narratrice a clairement exprimé que cet aspect particulier, mais caractéristique de l'école du nouveau régime, n'avait pas marqué les élèves. Au niveau de l'enseignement primaire et surtout dans les circonstances favorables offertes par une maîtresse d'école telle que celle qu'a eue Elisabeta Nicolescu, ni les

cours d'éducation civique en soi, ni les interventions extérieures n'ont constitué des éléments significatifs de la formation scolaire.

Difficultés et petits échecs

Les difficultés et les petits échecs du parcours scolaire en primaire et en secondaire sont évoqués par la plupart des narrateurs. Ainsi, Smaranda Vultur se souvient-elle de son manque d'aisance initial en dessin et dans les petits travaux manuels. Par la suite, étant donné ses compétences et sa prédilection pour la partie humaniste des matières scolaires, ce sont les mathématiques et la chimie qui lui ont posé des difficultés : *(…) Je me souviens très bien qu'on nous a demandé de dessiner un chrysanthème dans un vase et mon problème était que… je ne comprenais pas comment on pouvait reproduire sur papier quelque chose qui est… grand et rond, parce que je n'avais pas encore appris à dessiner… Tandis que pour la lecture et l'écriture, j'avais probablement eu quelqu'un qui m'avait appris, pour le dessin ce n'était pas le cas. C'est la raison pour laquelle je n'ai rien dessiné ce jour-là, et j'étais étonnée de voir que les autres réussissaient à le faire… J'ai donc gardé un souvenir très désagréable du fait que je n'ai pas réussi à dessiner ce chrysanthème…*

Il y avait aussi autre chose… à l'aide de pâte à modeler, il fallait faire des carottes. Je n'ai jamais réussi à les faire… J'étais très maladroite pour les travaux manuels…

(…) Les mathématiques n'étaient pas la branche que je préférais et j'ai toujours eu des difficultés. C'est à cause de cette matière que je n'avais pas des dix[1] *partout, ce qui à l'époque était mon but suprême, à moi et à ma famille. C'était en maths que je commettais parfois des erreurs, malgré que jusqu'en huitième primaire je n'avais que des dix (…). Maintenant, ça me fait rire et je regrette souvent d'avoir perdu autant de temps à étudier la chimie et d'autres disciplines que de toutes façons…*

La chimie était aussi une matière qui ne m'attirait pas du tout, à l'exception de la chimie organique. Les autres, avec les caractéristiques de toutes les substances, étaient aussi quelque chose qui… je me souviens également d'avoir eu un formidable raté avec le chrome, brome, iode et tout ce groupe où j'avais confondu les caractéristiques des uns avec les autres et j'avais obtenu un retentissant cinq ou un six à l'épreuve écrite. Je ne me souviens plus exactement en quelle année du lycée c'était, mais ça avait bien entendu compromis ma note de chimie finale pour le trimestre correspondant.

Revenant sur l'histoire, matière qui lui avait posé des problèmes de compréhension et de mémorisation, Elisabeta Nicolescu se souvient d'un autre obstacle rencontré pendant son parcours à l'école primaire : *(…) C'est là où je me suis rendu compte pour la première fois que j'avais un grand handicap ; sinon je n'avais que des dix. Sais-tu dans quoi j'avais ce handicap ? Dans l'apprentissage des poèmes par cœur. Quand je devais en apprendre un, j'étais toute dépitée. J'essayais de l'apprendre pendant toute l'après-midi, et le soir je pleurais et demandais à ma mère de me faire réciter, en lui disant : « Regarde, ça fait tellement d'heures que j'essaie de l'apprendre et je n'y arrive toujours pas… ! ». Et ma mère me répondait : « Mais si, chérie, tu y arrives… ! ». Ma mère ne s'intéressait pas du tout à ça, ça lui était complètement indifférent… Elle ne s'intéressait qu'à l'aspect matériel, c'est-à-dire à me faire à*

[1] La note maximale dans l'enseignement roumain.

manger, au déplacement, au programme, au repassage de l'uniforme, comme si tout cela était essentiel. En fait, elle ignorait tout de mon parcours scolaire, car elle était convaincue que je me débrouillais toute seule.

En lisant attentivement les récits de vie portant sur la période de l'école primaire et générale, on constate qu'ils soulignent surtout les aspects liés à la bonne qualité de la formation scolaire et n'évoquent pas forcément les marques idéologiques qu'elle aurait plus laisser. Dans la plupart des cas, les souvenirs ont trait à la personnalité des maîtres d'école, aux nouvelles préoccupations scolaires et au rôle joué par la famille à ce moment-là.

La rencontre de l'enfant avec les « nouvelles réalités » sociales a bel et bien eu lieu[1], mais son impact était minime et ne constituait pas une priorité à cet âge-là. Pourtant, le début de la formation scolaire coïncide avec les prémisses de l'apprentissage de la duplicité, dans le sens de l'intégration du nouveau code des interdits sociaux. D'une part, l'enfant apprend à garder, respecter et préserver les valeurs familiales acquises et d'autre part, il assimile des nouveaux repères formels, s'approprie le cadre scolaire officiel et adopte des attitudes et un comportement en conséquence. C'est à cet âge-là que l'enfant apprend aussi à faire la distinction entre ce qu'il faut dire ou ne faut pas dire à l'école en fonction de tout ce qu'il a vu et entendu chez lui.

4. AU LYCEE

Pendant la période du lycée, les souvenirs de la plupart des narrateurs sont liés à leurs professeurs, à leurs collègues et aux différentes situations ou circonstances de leur vie d'élève.

Le passage du gymnase au lycée est évoqué comme quelque chose de naturel, qui s'est mis en place tout seul. Mihai Martinovici se souvient : *(…) En ce temps-là, l'enseignement s'étalait sur sept ans (…), après quoi j'ai passé l'examen d'admission au lycée de ma commune. A cette époque[2], le lycée ne s'appelait pas encore « théorique » ou autre, mais tout simplement « lycée ».*

En première année, j'ai eu la malchance de contracter une hépatite et j'ai dû m'absenter de l'école pendant un certain temps, sans que cela ait de conséquences sur ma formation scolaire…

Le lycée était… (…) C'était un vieux bâtiment, très vieux même, au point qu'à un moment donné, le plafond d'une des salles de classe s'est écroulé. Heureusement que cela s'est passé pendant l'après-midi ou la soirée, quand il n'y avait personne autour… il n'est pas tombé entièrement, c'était juste une partie, mais suffisamment importante pour imaginer un accident terrible si des gens avaient été sur place.

[1] Voir les aspects liés à la religion dans le sous-chapitre *Education et pratique religieuse.*
[2] C'était en 1962.

Souvenirs particuliers

Si le souvenir d'un professeur est souvent associé à sa personnalité, les situations ou l'ambiance particulière qu'il a réussi à créer dans la salle de classe représentent tout autant d'images évoquées par les narrateurs. Ainsi, Mihai Martinovici raconte-t-il : *J'ai gardé un souvenir particulier de notre maîtresse de classe, une dame qui enseignait le français. J'ai apprécié ses qualités humaines, mais également ses qualités pédagogiques en tant que professeur de français ; c'est à elle, ainsi qu'à la revue « Vaillant » à laquelle j'étais abonné, que je dois d'ailleurs mes connaissances dans cette langue, que je maîtrise relativement bien.*

C'était une personne franche, d'une grande ouverture, qui nous a motivés à développer de l'intérêt dans plusieurs domaines.

Par exemple, je me souviens qu'une fois elle nous a raconté comment elle avait eu l'occasion d'aller à Prague, à un concert des Beatles. En ce temps-là, c'était quelque chose de vraiment extraordinaire… en écoutant son histoire, j'étais tout ému, car j'étais un grand admirateur du groupe… même à présent j'écoute toujours sa musique avec plaisir.

A part cet épisode, il y en a certainement eu beaucoup d'autres, mais là, maintenant, je ne me souviens plus de rien de significatif. Je n'ai gardé que cette impression positive de l'ambiance qu'elle a su créer dans la classe et des grandes qualités de cette personne qu'était Madame Soba.

Le manque de qualités pédagogiques ou les exigences exagérées d'un professeur sont parfois également relevées par les narrateurs. Ainsi, Mihai Martinovici se souvient-il : *(…) Il y avait au lycée, une autre année, une autre personne, un professeur de roumain, qui s'appelait Monsieur Cherciu. C'était la terreur de l'école, dans le sens qu'il exigeait que nous apprenions par cœur le conte « Le Déroulement » et qu'il nous demandait de reproduire des passages, d'ici jusqu'à là…*

Si nous commettions des erreurs ou des omissions, ça se passait mal.

Il partait de bonnes intentions, mais il manquait complètement de sens pédagogique et nous soumettait à une terrible contrainte en nous demandant d'apprendre comme ça par cœur…

Quand il nous demandait de résumer nos lectures par écrit, il était très méticuleux ; il fallait que chaque titre soit au milieu d'une sorte d'ovale, qui devait être disposé bien précisément, juste au centre…

Je me souviens qu'une autre fois, il nous a fait passer une épreuve de poésie. Il fallait composer des vers ou un petit poème, sur le thème, évidemment, de la patrie et du Parti. J'avais écrit des vers qui commençaient par : « De la nuit des temps tu t'es levé… ». Il a dit que ce n'était pas possible que ces vers-là m'appartiennent et qu'il fallait que j'avoue de quel grand poète je les avais pris. Je me suis affolé, je n'ai pas pu lui répondre fermement et argumenter que je n'avais vraiment plagié personne mais que j'avais moi-même inventé ces vers, et je suis par conséquent resté planté devant tout le monde comme quelqu'un qui s'est effectivement inspiré de quelque part. Voilà la petite anecdote qui m'est revenue !

Pour certains, la période du lycée s'est également révélée difficile en raison de l'appréhension et surtout de la prise de conscience des réalités sociales et politiques environnantes. Smaranda Vultur se souvient : *C'est pendant la période du lycée que j'ai*

commencé à me rendre un peu compte de ce qui se passait autour de moi, de la réalité dans laquelle je vivais… (…). Tout d'abord, j'ai découvert à l'école des choses inconvenantes ou je ne sais pas… incorrectes, disons, et j'ai essayé de le dire chez moi… de manifester ma révolte… à partir de peccadilles comme par exemple, je ne sais pas, le fait que seuls certains de la classe avaient le droit de copier et pas les autres, des choses comme ça… qui s'opposaient à l'esprit de justice de l'adolescente que j'étais. A chaque fois que je racontais cela à la maison, je recevais pour réponse : « C'est juste une impression. Ce n'est pas possible que ça soit vrai. Un professeur ne peut pas faire ça… ». A la maison, mes arguments étaient donc invariablement réfutés et on ne me donnait jamais raison, c'est-à-dire… mon avis… c'était toujours moi qui percevais mal les choses et les situations que je décrivais n'étaient jamais remises en question…

Par la suite, les aspects liés à l'UTC[1] *sont devenus de plus en plus… Il y avait toutes sortes d'activistes qui venaient, ces nanas que je voyais… J'ai alors commencé à ressentir le côté artificiel… et leur rhétorique exagérée (…).*

Mihai Martinovici décrit lui aussi : *Un autre professeur intéressant qu'il ne faut pas que j'oublie était M. Geoni Butulescu, un professeur de mathématiques, qui était assez jeune quand il est arrivé dans notre lycée et qui nous a repris pour ainsi dire en cours de route. Grâce à ses grandes qualités humaines, à sa valeur pédagogique et professionnelle, à son élan, son enthousiasme et son ouverture, il est vite devenu apprécié et proche de tous les élèves. Nous avons fait appel à lui dans les situations les plus diverses… Les discussions avec lui portaient sur toutes sortes de domaines…*

(…) C'était un jeune homme intelligent et enthousiaste… capable de capter à son tour l'intérêt et de générer de l'enthousiasme… plein d'humour, doué pour expliquer, attirer, revigorer… j'ai gardé de lui un profond sentiment positif (…).

Il enseignait les mathématiques, mais connaissait aussi bien la physique. Quand je pense à lui, ça me rappelle toujours le théorème de Varignon. Il éprouvait une sorte de passion pour illustrer ce théorème « la somme des points je ne sais plus comment est nulle… »… j'en ai retenu le ton passionné et la façon dont il prononçait, très correctement, « Varignon », avec un son nasal comme un Français. Ce fut une personne vraiment importante pour moi.

Ah, il y a eu un moment intéressant en 1964, quand le Parti roumain du travail a fait cette déclaration… Je me souviens qu'un grand rassemblement a eu lieu, organisé dans la salle du Théâtre d'Etat, à l'époque la plus grande salle publique de Petrosani. Et Monsieur le professeur Butulescu ou le « camarade », comme je l'appelais probablement à ce moment-là, a tenu un discours bien structuré et intéressant… Je ne pourrais pas le répéter maintenant, mais j'ai vaguement gardé l'idée de quelque chose de particulier.

C'était certainement quelqu'un de… on ne peut pas dire non-conformiste, mais de par ses qualités, déjà décrites tout à l'heure, et de par sa façon de se sentir et de parler librement et sans réticences, il faisait partie de ces personnes qui se situaient au-dessus du niveau de leur époque.

Au cours de sa narration, sans l'expliciter ou détailler le sujet, Elisabeta Nicolescu émet la remarque suivante : *(…) Mais les gens étaient très, très méchants… on commençait à sélectionner à partir du lycée, une sélection basée également sur des critères sociaux… La nouvelle bourgeoisie communiste, si tu veux… Je ne peux pas te dire lequel, mais en tout cas, il y avait aussi un critère social.*

[1] L'Union de la Jeunesse Communiste.

L'une des particularités du système de l'enseignement était l'importance accordée à la réussite scolaire, ou plutôt au nombre d'élèves qui passaient leur année scolaire. Dans la même logique, les éventuels échecs allaient à l'encontre des exigences minimales requises. Ainsi, le nombre d'élèves qui, en raison de leurs résultats médiocres, devaient répéter l'année, devenait-il un critère d'évaluation du travail didactique des professeurs du lycée. En fin de compte, les résultats positifs des élèves cautionnaient l'activité de leurs professeurs, sans pour autant que la réalité qu'ils révélaient soit forcément liée à leurs acquis.

Anca Nitulescu raconte l'expérience faite par ses parents, tous les deux professeurs de lycée[1] : *On demandait aux professeurs de promouvoir un certain nombre d'élèves, de promouvoir pratiquement tout le monde. Comme ils étaient tous deux professeurs, je me souviens que chez nous, on en discutait pas mal. Ils étaient exaspérés de devoir promouvoir tous les élèves qui ne le méritaient pas, car ils disaient qu'au fond, il ne fallait pas que tout le monde finisse ses douze degrés. Qu'ils auraient aussi pu vivre en faisant autre chose, que par exemple, au moment où ils auraient décidé d'arrêter les études, ils auraient pu opter pour une école professionnelle et pas forcément pour le lycée de culture générale…*

Ils disaient aussi qu'ils se donnaient de la peine pour éviter les examens de repêchage, car à ce moment-là, il était encore plus difficile de permettre aux élèves de se rattraper, et qu'ils leur donnaient donc la moyenne minimale nécessaire pour passer… malgré cela… il y avait un conflit… en ce sens que quand on est professeur, on a envie que les gens qui finissent l'année scolaire soient bien préparés, alors si on attribue les notes de façon aléatoire ou si on met également des bonnes notes à ceux qui ne les méritent pas, les notes perdent de leur valeur. Sans compter qu'il est probable que les bons élèves étaient mécontents de voir qu'ils obtenaient la même note que ceux qui n'avaient pas étudié, mais bref…

C'est surtout mon père que cela affectait, parce que ça a toujours été un homme de principe, plus rigoureux…

Ma mère était différente. Elle disait : « Je ne sais pas pourquoi tu insistes autant et tu t'énerves à cause des mauvais élèves… Moi, je fais en sorte que même les idiots se mettent à étudier ! ». Alors, mon père lui disait : « Tu te vantes là… ! ». Mais, elle lui répondait : « Ce que je veux voir, c'est de la bonne volonté. Si je m'aperçois qu'un élève n'est pas doué, je lui demande d'étudier de telle page à telle page pour la fois suivante, je le préviens que je vais vérifier son travail et qu'il ne passera pas l'année sans avoir étudié et je vérifie qu'il respecte ce que je lui ai demandé. Et je t'assure qu'ils étudiaient… doucement, comme ils le pouvaient, mais finalement ils le faisaient quand même ».

Ma mère suivait un autre principe ; elle cherchait plutôt à aider les enfants qu'à identifier les génies parmi eux.

Mon père, lui, se réjouissait d'avoir d'excellents élèves, qui gagnaient des olympiades… et avec lesquels il gardait d'habitude le contact par la suite. Ils étaient nombreux à entrer à la Faculté de Philologie et à rester en relation avec mon père ; et lui, il était tout content lorsque ses anciens élèves obtenaient aussi des bons résultats à la faculté…

[1] La mère d'Anca Nitulescu était professeur de géographie et son père professeur de roumain au même lycée de culture générale, dans la ville de Buzau.

Le lycée en dix degrés[1]

Alexandru Melian avait les capacités et l'ambition de poursuivre ses études secondaires à Bucarest ; il raconte cette étape de sa vie : *(…) J'ai étudié à fond, je suis venu à Bucarest, j'ai passé l'examen et j'ai été admis. Je suis ainsi devenu élève de cette école qui s'appelait « Centre scolaire d'énergie électrique et électrotechnique Iosif Franghet » et était située juste à côté du lycée Sincai. Il existe encore aujourd'hui et c'est toujours un lycée spécialisé en électrotechnique.*

Malheureusement, au bout d'une année et demie, cette école technique de niveau moyen[2] *s'est transformée en école professionnelle, ce qui m'a déterminé à retourner à Bacau et à y passer des examens d'équivalence, pour entrer au lycée là-bas et le finir. Un lycée en dix degrés, car je fais partie des générations qui ont fait le lycée en dix ans. C'est important de retenir cet aspect, parce que ça a été un handicap dans ma formation intellectuelle et professionnelle. Plus précisément, mes études pendant le lycée ont été… superficielles, d'une part à cause du fait qu'elles ne s'étalaient que sur dix ans*[3] *et d'autre part, parce que même ces années-là je ne les ai pas faites d'un bout à l'autre (…).*

Donc, j'ai passé les examens d'équivalence pour terminer les dernières années sur la base des études que j'avais faites à l'école technique secondaire de Bucarest et je suis entré en dernière année, en dixième, au Lycée Bacovia de Bacau.

N'ayant pas les moyens d'habiter à Bacau, il fallait avoir de l'argent pour payer le loyer, je faisais chaque jour la navette entre Bacau et Luizi Calugara, c'est-à-dire seize kilomètres par jour, huit aller et huit retour. Là aussi, je suis bien sûr devenu un bon élève, car j'aimais les études et j'avais de bons résultats.

Dans l'épisode qui suit, aussi atypique qu'il soit dans le contexte de son temps, il convient de relever, hormis la personnalité et le caractère du narrateur, le cortège de détails contextuels qui accompagne la description de cet échantillon de la vie d'élève.

Il y a, par exemple, la décision des élèves de quitter ensemble un cours pour aller se détendre un moment, la présence d'un mini-meneur, la perception de la sanction infligée comme étant une « punition corporelle » dans une société qui s'arrogeait le mérite de l'avoir interdite, le niveau intellectuel d'un professeur de classe, la position d'un directeur d'école dans une situation conflictuelle avec un de ses élèves, la limite de ses compétences psychologiques et son manque d'ouverture, la pédagogie de la confrontation avec ses méthodes de pression, la stigmatisation et l'accusation publique devant une majorité réunie et enfin, l'échec total de ce type de méthodes pédagogiques redoutables de l'époque, revendiquées officiellement comme moralisatrices et infaillibles.

Malgré l'inévitable transposition de sens découlant de la traduction française, la narration qui suit permet également au lecteur roumain ou à celui qui a vécu le régime de

[1] Le lycée en dix degrés (à la place de douze), de quatorze à seize ans, a été expérimenté pendant plusieurs années pour abréger la formation de culture générale du lycée, dans le but de permettre aux élèves de continuer avec une école professionnelle ou de commencer directement à travailler, parfois en suivant des formations en cours d'emploi.

[2] Par « niveau moyen » le narrateur fait référence aux degrés d'études dispensés dans cette école (lycée) et non pas à leur qualité.

[3] Le narrateur ajoute : *La réforme avait donc déjà eu lieu et le lycée était envisagé selon le modèle soviétique.*

reconnaître aisément la typologie des personnages, certaines méthodes pédagogiques utilisées, la signification des connotations contextuelles et certains aspects de la psychologie du monde communiste. Ainsi, Alexandru Melian raconte-t-il : *(…) Au mois de mai, au cours de chimie, où on avait comme professeur une jeune femme, un peu timide, mes collègues ont dit : « Allons nous baigner ! On va à Bistrita et… ». « Mais, il y a la chimie… ». « Allez, ça va, la prof ne va pas se fâcher… ! ». Je leur ai dit : « Ecoutez, si vous y allez, moi je ne viens pas, je rentre chez moi, le temps que j'arrive à Luizi… ».*

Ils se sont décidés et sont allés se baigner. Dès qu'ils sont partis, je suis rentré à la maison, à Luizi. Le professeur est arrivé et, ne trouvant personne, elle est retournée à la salle des maîtres et en a parlé à notre professeur de classe et au directeur. Punition. Le lendemain, le prof de classe est arrivé… Il avait une façon de parler bien à lui[1] *: « Alors, vous étiez où hier pendant le cours de chimie ? ». Les autres ne savaient pas quoi répondre, ils étaient tous embarrassés.*

Alors, j'ai répondu : « Camarade professeur, moi je suis parti… je suis rentré chez moi ! ». « Comment ça, tu es rentré chez toi ? Mais pourquoi es-tu parti ? ». Je ne lui ai rien dit de notre accord de quitter le cours, mais « C'est que j'habite loin… ». « Qu'est-ce que ça veut dire, j'habite loin ? ». Je lui ai répondu : « J'habite Luizi ». « Alors, tu viens tous les jours à l'école depuis Luizi ? ». « Oui ». « Bon, d'accord, mais quand tu as ton cours de chimie, tu dois y rester ! ».

C'était une école de garçons, et il n'y avait donc que des garçons. « Comme punition, vous allez tous vous faire couper les cheveux. Vous avez-compris ? ».

Partout où j'étais, dans tous les groupes, j'étais considéré comme un meneur, sans que je fasse quoi que ce soit de particulier dans ce sens. C'est comme ça que mes collègues me percevaient.

Comme je ne disais rien, les garçons m'ont demandé : « Sandule, qu'est-ce qu'on fait ? ». « Ecoutez, moi, je ne vais pas me faire couper les cheveux. C'est une punition corporelle et je ne l'accepte pas ». C'était cette période où on parlait beaucoup de la démocratie de type socialiste et où il était défendu d'infliger des châtiments corporels ; je m'en servais donc pour argumenter que c'était une punition corporelle et que je ne l'acceptais pas. Le lendemain, nous sommes tous venus à l'école sans avoir coupé nos cheveux. Les professeurs ne l'ont pas remarqué, probablement qu'ils n'étaient même pas au courant, enfin, je n'en sais rien.

Mais, le responsable de classe, le type classique du délateur (lui et trois autres étaient quand même venus au cours de chimie, c'étaient donc des casseurs de grève, pour ainsi dire…), est vite allé à la salle des maîtres et a dit : « Camarade professeur, vous savez… ». Suite à cette dénonciation, notre professeur de classe est venu nous voir et nous a dit : « Eh, vous n'avez pas honte… On m'avait dit de vous renvoyer. Je ne l'ai pas fait, je vous ai infligé une punition plutôt symbolique et vous ne m'écoutez même pas ? Sachez que si vous n'allez pas vous faire rapidement couper les cheveux, c'est moi qui demanderai votre départ de l'école. Vous avez compris ? ». Si au début personne ne s'était fait couper les cheveux, la plupart de ceux qui se trouvaient là après avoir été menacés se sont ensuite conformés à cet ordre, sauf six. Moi et cinq autres. Chivu m'avait demandé : « Sandule, qu'est-ce qu'on fait ? ». « Ecoute, moi je ne vais pas me faire couper les cheveux ». Je n'avais pas dit « Ne vous faites pas couper les cheveux »,

[1] Le personnage cité par le narrateur utilisait couramment la locution interjective « bre », typique du dialecte moldave.

mais simplement : « Moi, je ne vais pas me faire couper les cheveux ! ». Alors, ils avaient déclaré : « Nous non plus ! ».

Mais finalement, j'ai quand même ajouté : « Allez, coupons-nous un peu les cheveux, afin de donner satisfaction au professeur ! ». Et nous nous sommes tous fait couper un peu les cheveux, en laissant encore à peu près deux centimètres. Le lendemain, ce salaud est de nouveau allé voir le professeur et lui a dit : « Camarade professeur, ceux-là, ils ne se sont toujours pas fait couper les cheveux, ils les ont juste fait raccourcir un tout petit peu… ». Alors, le professeur est revenu et a demandé : « Qu'est-ce que je vous avais dit ? Pourquoi n'avez-vous pas pris exemple sur les autres et ne vous êtes-vous pas fait couper les cheveux ? ». « Mais si, camarade professeur, nous l'avons fait, regardez ! ». « Mais non, pas comme ça, il faut les raser. Boule à zéro ! ».

Quand j'ai entendu ça, je me suis dit que si c'était comme ça, j'allais carrément refuser. « Sandule, tu ne vas pas le faire ? Ecoute, ils vont nous chasser de l'école ». « Et alors ? Qu'il me chasse… On dit partout que les punitions corporelles sont interdites… », moi j'avais pris la chose sous cet angle… Mais, à ce moment-là, le professeur de classe a dû dire à ses collègues : « Il y a six élèves qui doivent se faire couper les cheveux comme punition pour avoir quitté le cours de chimie. S'ils ne le font pas, il faut les exclure de la salle de classe ! ».

Le premier cours qui suivait était celui de mathématiques. Notre professeur était Monsieur Pislaru, un homme très grand, qui avait une façon bien à lui de parler, un peu méprisante. Il est entré dans la salle de classe et a demandé : « Qui sont ceux qui doivent se faire couper les cheveux ? Levez-vous ! ». Nous, les six, on s'est levés. « Ecoutez, je ne peux rien pour vous, je suis désolé car parmi vous il y a aussi des garçons qui sont bons en mathématiques, mais on m'a dit de vous chasser de la classe. Alors, allez-y ! ». Les cinq autres sont sortis, moi pas. « Melian, as-tu entendu ce que j'ai dit ? ». « Monsieur » ou « Camarade professeur », excusez-moi, mais je ne sortirai pas de la classe. C'est mon droit de participer à l'activité didactique de l'école et je n'accepte pas de m'en passer ». « Ecoute, tu laisses tomber ces théories avec moi et tu sors d'ici si je te dis de sortir. On t'a dit de te faire couper les cheveux et tu dois le faire ! ».

C'est à lui que j'ai dit pour la première fois ce que j'avais en tête… « Camarade professeur, je n'accepterai pas de châtiment corporel. C'est une punition humiliante pour moi et je ne l'accepte pas ». « Laisse tomber tout ça et sors de la classe ! ». « Je ne sortirai pas, Monsieur ! ». « Ecoute… », il s'est avancé et est descendu du podium… il y avait un endroit légèrement surélevé, là où était située la chaire… puis s'est dirigé vers moi. J'étais au milieu de la salle (…) et j'avais sur mon pupitre un plumier en bois. Je l'ai pris et je l'ai mis dans ma main droite. Le professeur a probablement dû penser : « Je me donne en spectacle avec ce voyou, il est capable de me frapper ». Il est venu jusque là où commençaient les premiers bancs, a vu mon geste et a dit : « Melian, je te demande de sortir ! ». « Excusez-moi, Monsieur, mais je ne sortirai pas, je veux rester au cours ».

Alors, il a dit : « Si tu ne veux pas sortir… » et il a fermé le cahier des notes des élèves et s'est adressé aux autres : « Ecoutez, je n'ai pas le choix : je ne vous donnerai plus de cours si celui-ci ne sort pas ! ». Intelligent, le professeur m'avait mis en conflit avec ceux qui me considéraient comme leur leader. Ils ont tous commencé : « Allez, Sandule, s'il te plaît, va-t'en… tu vois, on ne peut plus suivre le cours… ». Et finalement je suis sorti.

Je suis sorti, mais par la suite l'histoire a pris de l'ampleur. Je n'ai toujours pas été me faire couper les cheveux. Les cinq autres y ayant consenti, je suis pour finir resté le seul à ne pas l'avoir fait. Je continuais à aller aux cours et quand un professeur me chassait, je sortais, mais la plupart d'entre eux ne me chassaient pas, ils ne le remarquaient même pas.

Sauf que… je t'ai déjà dit que j'étais connu à Bacau du temps où j'avais fréquenté, trois ans auparavant, l'école technique spécialisée[1]*. A ce moment-là, j'avais une bande, dont j'étais le chef, et en gros, ce que nous faisions c'était d'aller au cinéma sans payer, en passant en cachette par la porte de derrière, ou de rendre une sorte de justice dans les écoles de Bacau : quand on apprenait qu'il y avait quelque part un délateur, on allait le chercher et le tabasser, en lui expliquant pourquoi on le faisait.*

Entre-temps, Sandu Hrenciuc, mon meilleur ami de l'ancienne bande, avait appris cette histoire et celle du délateur de notre classe et, une après-midi, il est arrivé au lycée avec trois autres gaillards et… ils ont joué les justiciers ; ils l'ont attrapé (…) et l'ont tabassé. Après leur départ, il est allé directement à la salle des maîtres : « Regardez, ils sont venus et m'ont frappé… à cause de Melian. C'est lui qui leur a dit de le faire… » et je ne sais pas quoi encore.

Comme je te l'ai dit, à la fin des cours je rentrais chez moi, à Luizi Calugara, et je n'étais donc pas là… Le lendemain, quand je suis arrivé à l'école et que je suis entré dans la classe, le professeur m'a dit : « Melian, va s'il te plaît à la salle des maîtres, car le Directeur t'attend ». J'y suis allé. Là-bas, le conseil des professeurs était déjà convoqué. « Melian, qu'est-ce qui s'est passé hier ? ».

En réalité, je ne savais même pas de ce qui était arrivé, car, bien que l'histoire ait déjà fait le tour de l'école et soit maintenant connue de tout le monde, je n'avais pas encore eu le temps de parler avec mes collègues et d'apprendre ce qui s'était passé la veille, pendant que j'étais à Luizi. J'ai répondu : « Mais qu'est-ce qui s'est passé hier ? ». « Tu n'as pas honte, tu joues les hypocrites avec nous… ». (…) Ils étaient convaincus que j'étais au courant de tout et que je faisais du cinéma. Ça les a mis en colère… Et moi, je n'arrêtais pas de leur dire que je ne savais pas de quoi on était en train de parler !

Alors, mon professeur d'histoire m'a dit : « Ecoute, Melian, hier, Teodorescu s'est fait tabasser par ton ami Hrenciuc et sa bande. Il est venu au lycée, il a fait ci et ça… ». « Excusez-moi, camarade professeur, mais je ne suis au courant de rien. Il faut que je vous dise que je fais la navette tous les jours, seize kilomètres par jour (…), et que quand je finis mes cours, je rentre chez moi. Hier, après les cours je suis rentré chez moi. Et maintenant, j'arrive directement de Luizi ». « Arrête, ne continue pas comme ça. Quand Hrenciuc l'a tabassé et lui a fait tout ça, il lui a aussi dit pourquoi il le faisait ». Alors, j'ai rétorqué : « Mais quelle est ma faute à moi ? ». « Va dehors, si c'est pour nous parler comme ça, alors va dehors ! ».

Je suis donc sorti, et eux ils ont délibéré… Deux jours plus tard, je crois, ils m'ont appelé à nouveau, cette fois-ci dans un cercle restreint : le Directeur, le Directeur-adjoint, le professeur d'histoire et mon professeur de classe[2]*. Et ils ont repris la discussion.*

---

[1] Il s'agit de « Scoala Medie-Tehnica de drumuri si poduri » (l'école secondaire technique pour la construction de routes et de ponts).

[2] Le narrateur ajoute : *Encore une fois, j'étais un bon élève, avant ce conflit j'étais donc l'un des élèves sur lesquels ils basaient leurs activités didactiques (…). Quant à l'histoire, je l'aimais et j'étais*

Entre-temps, j'avais moi aussi appris tout ce qui s'était passé et, bien entendu, j'ai continué à soutenir, ce qui était par ailleurs vrai, que je n'étais pour rien dans toute cette affaire, que ce n'était pas moi qui avais demandé à Sandu Hrenciuc de le faire, qu'il l'avait fait de son propre chef (…). Ce n'est que par la suite que j'ai rencontré Sandu Hrenciuc, que nous en avons discuté et qu'il m'a raconté comment il l'avait appris…

Pendant cette discussion, dont je ne me souviens plus dans tous les détails, je me rappelle toutefois que… seul devant eux, à un moment donné… j'ai continué à affirmer : « Vous ne pouvez pas m'accuser pour quelque chose qui a été commis par quelqu'un d'autre ». Alors, quelqu'un m'a demandé : « Au fond, que penses-tu de Sandu Hrenciuc ? ». Comme je n'étais pas hypocrite, j'ai répondu : « J'en pense du bien ». « Tiens… Qu'est-ce que ça signifie ? ». « Oui, c'est un homme de caractère… ». « Comment ça, quelqu'un qui tabasse et qui… ». « Excusez-moi, il faudrait peut-être se demander pourquoi il fait tout ça. Il a peut-être des raisons de le faire… en tous cas, moi je le connais depuis plusieurs années, du temps où nous étions camarades de classe… »[1].

Alors, mon professeur d'histoire m'a demandé : « Ecoute, Melian, crois-tu qu'un tel homme puisse être utile à la société ? ». J'ai répondu sans hésitation : « Oui ». Ils sont restés bouche bée, comme on dit, ils s'attendaient plutôt à quelque chose comme : « Non, bien sûr que non, il faut… », c'est-à-dire, je suppose qu'ils attendaient de ma part une réponse me disculpant et pouvant m'apporter un avantage dans ce conflit (…). Et il m'a encore demandé : « Comment ça ? ».

A ce moment-là, je ne sais pas si c'était par imprudence ou par habilité, j'ai dit à Oprea, mon professeur d'histoire : « Camarade professeur, nous avons appris en histoire que les bandes de terroristes de Mahno, en Union Soviétique, ont apporté une contribution essentielle à la révolution bolchevique. Dans certaines circonstances, des terroristes, des bandits, des assassins et des voleurs ont donc pu être utiles au mouvement bolchevique et contribuer à son arrivée au pouvoir… ». «Que racontes-tu là ? D'où as-tu tiré cette conclusion ? ». « Mais… c'est ce que nous avons appris… c'est vous qui nous l'avez dit en histoire ! ». « Tu es vraiment sans gêne… Pourquoi me donnes-tu l'exemple de Mahno ? Quel est le rapport entre Mahno et Hrenciuc ? ». « Ben, vous m'avez demandé si un tel homme pouvait se rendre utile à la société ; je vous ai répondu par l'affirmative et l'un des exemples qui le démontre est celui que nous avons appris dans votre cours ».

Le Directeur est alors intervenu : « Tu es vraiment d'une impertinence… Sors d'ici ! ». Et il a organisé un grand rassemblement de tous les élèves pour annoncer que j'allais être exclu de l'école pendant quatorze jours (…) avant d'être transféré en régime disciplinaire au lycée de Borca. Le rassemblement a donc été mis en place, préparé comme il fallait… et ils ont commis l'imprudence de me laisser parler.

Quand ils m'ont donné la parole, je ne me souviens plus tout de ce que j'ai dit, mais j'ai débuté comme ça : « Oui, c'est moi Alexandru Melian, le coupable de ce crime ». Il y a eu un brouhaha, des chuchotements entre les élèves, entre les professeurs. Et je me souviens de m'être lancé dans une brève auto-biographie : « Je suis orphelin de

---

peut-être le meilleur de la classe dans cette matière. Je savais que le professeur d'histoire éprouvait de la sympathie pour moi et quand je l'ai vu dans cette commission, j'ai senti que j'avais quelqu'un de mon côté.

[1] Le narrateur ajoute : *J'étais en effet son camarade à l'école technique de construction des routes et des ponts et c'était un bon élève. Il venait de Bessarabie et il était orphelin de père, un aspect qui nous a rapprochés. Son père étant aussi décédé pendant la guerre, et il y avait plusieurs éléments d'ordre biographique qui nous liaient.*

père, je suis la cible de tous ceux qui veulent me punir, car il n'y a personne pour me défendre. Si ce n'était pas le cas, vous n'auriez pas fait tout ça. Pourquoi me punissez-vous ? Parce que je n'ai pas accepté un châtiment corporel, physique ? Vous me punissez pour quelque chose que je n'ai pas fait et dont je ne suis pas responsable ».

Et pour conclure, j'ai déclaré entre autres choses : « Vous m'avez exclu. Mais, je tiens à vous dire que je n'irai à aucun lycée de Borca, car je n'en ai pas les moyens. Ma mère, avec son salaire d'enseignante, doit entretenir deux garçons. Je voudrais aussi vous dire que ce n'est pas nécessaire que tout le monde aille à l'école. J'irai travailler sur un chantier et si j'ai du mérite, je serai promu et je deviendrai quelqu'un, sinon je resterai un simple travailleur, grâce à vous. Je vous en remercie ! ».

Au moment où j'ai dit « je vous en remercie », toute l'assemblée s'est mise à applaudir. Ça s'est donc terminé comme ça, comment dirais-je… avec un résultat éducatif très compromis, puisqu'en fait, ils m'avaient emmené là-bas pour que je serve d'exemple aux autres, pour montrer ce qui risquait de leur arriver s'ils se comportaient comme ça… Mais, en me donnant la parole, ils ont commis une grave erreur, car ils ne s'attendaient pas… à ce que je leur présente un réquisitoire.

(…) Par la suite, ils ont convoqué ma mère à l'école et un des professeurs, je ne me souviens plus lequel, lui a donné les conseils suivants : « Madame, soumettez à l'Inspectorat scolaire une demande sollicitant que votre fils puisse suivre le lycée en cours du soir. Peut-être qu'ils accepteront ». Ma mère a effectivement formulé cette requête, probablement qu'il y a également eu quelques interventions de certains professeurs du lycée et j'ai été accepté. C'est ainsi que j'ai fini le lycée en cours du soir, au Lycée pour filles numéro deux de Bacau.

Lycées spécialisés en une discipline

Motivé par son talent et par le désir de faire de la sculpture, Aurel Obreja avait quitté le lycée industriel de Piatra Neant, qu'il avait commencé, pour rejoindre la section de sculpture du lycée de Buzau.

L'entrée de la Roumanie dans la Seconde Guerre mondiale l'a obligé à arrêter ses études et à partager le sort des réfugiés des territoires occupés. Par la suite, il a dû affronter les vicissitudes du temps et surmonter de grandes difficultés matérielles, avant d'arriver à faire de la sculpture à Bucarest.

Mais, au fur et à mesure que le temps passait, il a constaté qu'en dépit de ses capacités évidentes en sculpture, le profil industriel du lycée était malheureusement incompatible avec sa vocation et avec la manière dont il concevait et voulait apprendre la sculpture. Dans ce contexte, le conflit avec son professeur de sculpture est devenu inévitable. Ecoutons le récit d'Aurel Obreja : *Puis, l'Ardeal*[1] *a été cédée. Cela m'a en quelque sorte été favorable, parce que j'ai passé… j'avais déjà passé l'examen d'admission au Lycée industriel de Piatra Neamt et j'étais devenu un réfugié. Moi, je voulais devenir pilote et non pas suivre… mais le directeur m'a convaincu de continuer le lycée industriel. Ce lycée de Piatra Neamt n'avait pas de section de sculpture et c'est*

[1] « Ardeal » en roumain est le synonyme de la Transylvanie. Le Nord de cette région a été cédé à la Hongrie hortyste en août 1940.

la raison pour laquelle, plus tard, j'ai demandé, avec un autre collègue, à être transféré à Buzau.

Là-bas, il y avait de nombreux réfugiés du Nord de la Transylvanie ; ils étaient environ trente ou quarante. J'ai fait la connaissance d'un professeur de sculpture de Bucarest, qui enseignait là-bas à Buzau et je suis passé en section sculpture.

A l'époque, plusieurs de mes professeurs me disaient : « Pourquoi veux-tu à tout prix faire de la sculpture ? Tu es un élève pauvre, tu vas mourir de faim ! ». Et moi, je leur répondais : « Ça ne fait rien, si je meurs, je meurs, mais je veux faire de la sculpture ! ».

C'est comme ça qu'a commencé ma vocation pour la sculpture. Par la suite, l'Ardeal a été restituée[1] *et en 1944, j'ai pu y retourner. Mais, comme je n'avais rien à faire, au printemps 1945 je suis venu à Bucarest, au lycée industriel Polizu*[2] *(…).*

(…) Quand je suis arrivé dans l'atelier de sculpture, mes camarades m'ont accueilli un peu… Le professeur, un monsieur âgé, m'a donné un travail et dès le début, il m'a mis en garde. Il m'a demandé : « D'où viens-tu ? ». « De Bicazul ardelean, Judetul Neamt ». Alors, il m'a dit : « Ah, c'est l'endroit d'où venait Pompiliu. Gaffe-toi de ne pas faire comme lui ! ». « Mais, qu'est-ce qu'il a fait, Monsieur ? ». « Il m'amenait des os et des crânes… ! ». Dans sa volée, Pompiliu avait été l'élève le plus doué en sculpture de tout le Lycée Polizu. Bien sûr, il avait besoin de modèles pour étudier, car c'était un artiste…

(…) J'ai été, sans exagérer, le meilleur du lycée en sculpture. Et j'avais des camarades très doués… J'avais un camarade extrêmement doué, mais qui manquait de volonté. Moi, j'étudiais à fond, j'étais plein d'ambition… Il faisait froid dans les ateliers, car il n'y avait pas de bois… J'ai demandé au professeur « Monsieur, s'il vous plaît, donnez-moi du travail ! ». « D'accord, mais là-bas, il fait froid… ! ». « Ça ne fait rien, j'ai l'habitude ! ». Et il me donnait du travail.

Entre-temps, par l'intermédiaire du général Coroama, j'ai fais la connaissance d'un grand artiste, Puiu Anastasescu. Il habitait Matasari[3] *et avait un atelier comme dans les contes… Au début, nous ne nous entendions pas très bien, parce que j'étais plus classique, alors qu'il travaillait plutôt à la manière byzantine, ses travaux étaient plus synthétiques… Mais, au fil du temps, nous avons développé une confiance mutuelle, et j'ai beaucoup appris de lui.*

Tout en fréquentant ce grand artiste, je travaillais aussi chez moi. Un jour, j'ai amené à mon professeur du lycée une icône que j'avais faite, la vierge avec l'enfant Jésus dans ses bras. Dès qu'il l'a vue, il m'a dit : « Je t'ai averti de ne pas faire comme Pompiliu ! ». J'ai répondu : « Mais Monsieur, je pensais que vous alliez m'encourager (…) ». A partir de ce moment-là, je suis tombé en disgrâce. Il m'a mis un six pour mon comportement… (…).

---

[1] Les territoires occupés du Nord de la Transylvanie ont été rétrocédés à la Roumanie à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

[2] Le narrateur ajoute : *(…) J'ai quitté l'Ardeal pour venir en Roumanie et je suis allé au lycée industriel où j'avais déjà passé l'examen d'admission en 1938, mais où je n'avais pas pu rester, car mon père avait été recruté dans l'armée et il avait fallu que je rentre pour entretenir ma famille. Donc, à ce moment-là, j'ai dû interrompre…*

[3] Rue située dans un ancien quartier bucarestois.

Finalement, je suis entré en conflit avec lui, parce qu'il ne voulait pas qu'on fasse de l'art, mais qu'on se concentre uniquement sur la sculpture ornementale, genre sculpture de mobilier ! Il n'aimait que ça.

En ce qui concerne les exigences et le niveau de formation requis en termes de préparation à l'enseignement supérieur, les lycées de mathématiques et de physique étaient considérés comme étant parmi les meilleurs. Anca Nitulescu se souvient : *(…) J'ai passé l'examen du premier niveau*[1] *au même lycée, qui entre-temps était devenu un lycée de mathématiques et de physique. C'était le seul de ce profil à Buzau. Dans les villes de province, les lycées de ce type sélectionnaient la crème des professeurs et des élèves et étaient par conséquent considérés comme les meilleurs de la ville. C'est donc là-bas que j'ai eu l'honneur d'entrer et puis de finir le lycée… malgré le fait qu'ultérieurement j'aie fait la médecine, j'ai obtenu des bons résultats en mathématiques et en physique tout au long du lycée.*

(…) Je m'y suis plu et cela m'a aidée. Ayant eu de bons professeurs dans toutes les matières, j'ai réussi à passer l'examen d'admission en médecine dès la première année. Naturellement, j'avais étudié, mais j'avais aussi eu de bons professeurs… La plupart de ceux qui étaient admis en médecine venaient du lycée de mathématiques et physique. Dans ce lycée, la majorité des élèves suivait l'enseignement supérieur, car c'est là que se trouvaient les bons professeurs et les bons élèves et la concurrence y était plus grande…

Il y avait un très haut niveau de préparation à tous les points de vue. Je me souviens d'avoir eu de bons professeurs en langues étrangères et, de manière générale, dans tous les autres cours, sans parler des matières de base, qui faisaient l'objet de l'examen et sur lesquelles on insistait tellement…

Avec le recul, si je réfléchis bien, ça a été très important par la suite…

Classes spécialisées en une discipline

Au départ, les classes spécialisées ont été crées à titre expérimental dans le cadre des lycées de culture générale[2]. Elisabeta Nicolescu, qui avait étudié dans une de ces classes, raconte : *C'est exactement ce que je t'ai déjà présenté comme un aspect positif, c'est-à-dire que l'enseignement officiel comportait des éléments très intéressants, par exemple : ils ont réfléchi à la manière de stimuler les enfants manifestant certains dons et de créer des spécialistes en chimie et en mathématiques ou en physique. Et, à l'initiative absolument géniale du ministère de l'enseignement de l'époque*[3]*, on a introduit trois classes expérimentales.*

La première a été celle de mathématiques au Lycée Mihai Viteazul. L'année suivante, il y a eu la classe spécialisée de physique au Lycée Caragiale et celle de chimie au lycée je ne sais comment de Ploiesti, car je n'étais pas intéressée par la chimie.

Moi, j'ai été dans la classe de mathématiques. J'ai été sélectionnée pour faire partie de cette classe spécialisée, qui réunissait vingt-sept élèves au total. Cette admission a été possible grâce au fait qu'en septième et en huitième j'avais eu des

[1] « Treapta intai » dans le texte roumain.
[2] « Liceu teoretic » selon la terminologie roumaine.
[3] C'était en 1965 environ.

bonnes notes à l'olympiade et qu'en neuvième j'avais été la seule du lycée à avoir le nombre de points nécessaires pour me présenter à l'étape nationale de l'olympiade de mathématiques ; je n'ai par conséquent pas eu de difficultés pour me faire accepter.

En ce qui concerne le choix de la spécialisation, la narratrice, à l'instar de beaucoup d'élèves de cet âge-là, a suivi les conseils de ceux qui la connaissaient bien au niveau scolaire, en l'occurrence son professeur de mathématiques : *(…) Moi, je faisais ce qu'on me disait de faire. C'est-à-dire que si quelqu'un m'avait demandé mon avis, j'aurais évidemment choisi le français, l'anglais ou l'allemand, mais j'ai fait ce qu'on m'a dit de faire. Quand j'ai opté pour les mathématiques, ça a été le choix de mes professeurs, pas le mien.*

En neuvième[1]*, j'ai eu un professeur génial, Eugen Onofras. Il est décédé depuis. Ça a été un des meilleurs professeurs que j'aie jamais eus, peut-être le deuxième après ma maîtresse d'école*[2]*, un grand pédagogue*[3] *(…). Il n'a même pas voulu entendre que je ne voulais pas suivre la classe spécialisée de mathématiques. Il n'a pas voulu l'entendre, bien que j'aie déclaré vouloir me spécialiser dans l'humanisme, les lettres ou la philosophie. Comme j'avais de la facilité pour résoudre les équations et les problèmes, il a fallu que je fréquente cette classe de mathématiques où je suis restée pendant trois ans, avant de passer le baccalauréat.*

Elisabeta Nicolescu a commencé sa première année de lycée avec un professeur éminent en mathématiques, principale discipline de sa classe spécialisée. Mais, à partir de la deuxième année, ce professeur a été remplacé par quelqu'un d'autre qui n'était pas à la hauteur, ni du point de vue connaissances, ni du point de vue pédagogique. La narratrice décrit sa terrible frustration : *Onofras était un illustre pédagogue, qui maîtrisait l'art de l'enseignement. Mais, à un moment donné, en dixième, il a été remplacé par un autre professeur ; le résultat d'une grande magouille.*

(…) Ils ont amené un idiot, pour ainsi dire, quelqu'un qui venait de Moroieni (…), un individu quelconque sur lequel nous faisions des blagues parce qu'il avait pour maîtresse une coiffeuse blonde (…). Ce type s'appelait… je ne me souviens plus de son nom, Spiroiu, Spirescu… je ne me rappelle plus, en tout cas nous l'appelions Spirache.

Premièrement, il ne connaissait malheureusement pas les mathématiques et n'avait aucun sens pédagogique non plus. Je ne sais pas pourquoi ils avaient chassé Onofras, mais il est certain que la nomination de l'autre avait un but précis (…). C'est dans un but stratégique qu'il avait été nommé pour diriger cette classe spécialisée dans les mathématiques. Mais il était très loin, au plan pédagogique, de la tâche qu'il devait accomplir. Nous n'avons pas sympathisé, il y avait même une antipathie réciproque entre nous et c'est probablement la raison pour laquelle j'avais une… enfin, j'ai dû le supporter.

Au début, quand j'ai commencé avec ce Spirache, nous avons fait pendant plusieurs mois, depuis septembre jusqu'au printemps, un certain type de problèmes de géométrie, plus précisément ceux visant le lieu géométrique. Et bien, je les ai faits… et j'ai même eu une moyenne de huit ou de neuf, je ne sais plus… mais ça représentait beaucoup, parce que j'étais dans une classe spécialisée en mathématiques (…). Et

[1] La neuvième correspondait à la première classe du lycée.

[2] Voir le sous-chapitre *La maîtresse d'école.*

[3] La narratrice ajoute : *Par ailleurs, il a aussi été l'auteur de manuels scolaires et d'ouvrages méthodologiques. Il a également travaillé au Ministère de l'enseignement dans la section mathématiques, où ils se sont rendu compte que cet Onofras était une sommité. Il venait de Husi.*

pourtant, vers la fin de la dixième, je ne savais toujours pas ce qu'était un lieu géométrique.

Un jour, j'ai croisé Onofras dans les couloirs de l'école et je lui ai dit : « Ecoutez, j'aurais aussi quelques questions de compréhension… ». Et il m'a répondu : « Tu peux venir m'en parler quand tu veux ! ». Je suis finalement allée chez lui pendant une pause et il m'a demandé : « Quel est ton problème ? ». Je lui ai dit : « Monsieur, excusez-moi, ce n'est pas une blague… mais, alors que nous arrivons au troisième trimestre, je ne sais toujours pas ce qu'est un lieu géométrique ! ». Quand il a entendu ça, il a fait le geste de se taper le front avec la main et il m'a dit : « Mais, depuis le début de l'année vous travaillez sur le lieu géométrique et vous avez étudié des problèmes pendant des mois… ». J'ai rétorqué : « Ecoutez, je sais les résoudre, je sais comment trouver le lieu et le calculer, mais en réalité, je n'ai pas encore compris ce que c'est qu'un lieu géométrique ! ».

Alors, il a sorti un livre de problèmes de mathématiques. Je me souviens qu'il avait un livre en français avec des dessins de cercles… et il a ouvert le livre. Ça se passait pendant une pause, il y avait du vacarme autour de nous, dans la classe où il donnait son cours. Et il m'a dit : « Regarde là, vois-tu ce paramètre ? ». A ce moment même, j'ai compris ce qu'était un lieu géométrique ; quand ce paramètre-là bouge, en prenant différentes valeurs, le cercle ou la figure qu'il décrit par son mouvement forme un lieu géométrique… Il m'a donc expliqué cela sans utiliser aucun mot. Il m'a simplement montré un problème déjà résolu. C'était extraordinaire, il avait… quelque chose d'un magicien ! C'était un grand pédagogue.

Spirache, par contre, n'avait aucun mérite et en plus, il ne connaissait même pas les mathématiques. Je me suis mise à le surveiller… Dans quel sens ? A un moment donné, quand je me suis aperçue qu'il y avait une antipathie entre nous, j'ai voulu me rendre compte, j'ai voulu… Je me suis d'abord remise en question, en me disant que c'était peut-être moi qui n'avais pas assez de patience et que s'il avait été nommé professeur de mathématiques chez nous et responsable d'une classe spécialisée en mathématiques, c'est qu'il devait être très compétent. Je me suis donc munie de patience et une fois, alors qu'il enseignait une nouvelle leçon, je l'ai suivi attentivement ; c'est là qu'on peut voir la qualité d'un professeur de mathématiques. Mais, il a si mal enseigné cette nouvelle leçon, que vers la fin du cours, j'ai posé la question à mon camarade : « As-tu compris quelque chose à ce qu'il vient de dire ? ». Et mon camarade a reconnu qu'il n'enseignait pas bien.

Tout le monde s'en rendait compte, mais personne ne disait rien. Je ne sais pas pourquoi… il y avait un mystère autour de ce Spirache ! En plus, tout le monde l'adorait, enfin, c'était notre mentor… D'où lui venait ça… Je n'en sais rien.

Sur un total de six heures de cours par semaine, il passait cinq heures à vérifier nos connaissances en faisant des exercices et l'heure qui restait à enseigner, car c'était la nouvelle leçon. Cette unique heure durant laquelle il enseignait, passait inaperçue. Sa réputation se faisait pendant les cinq autres heures d'exercices, quand il créait dans la classe une ambiance tellement hilare, que tout le monde s'accordait à dire que c'était un type sympa… Probablement qu'ils se rencontraient également pendant les cours préparatoires complémentaires[1] *et peut-être aussi en-dehors de l'école, comme le prouvaient certains éléments. Impossible d'expliquer ce phénomène autrement…*

[1] « Cercuri » dans le texte roumain.

Donc, pendant ces cinq heures, il y avait une bonne ambiance, on riait aux éclats, il les faisait venir au tableau noir… se moquait d'eux, leur mettait des deux ou des trois comme notes, en disant « Tu vas entrer à la faculté d'alignement[1]*, allusion au fait qu'ils allaient faire l'armée. A toute cette comédie, moi je ne comprenais rien. Je ne comprenais pas son style. Ces cinq heures ne me servaient donc à rien, car il fallait que je les récupère chez moi.*

J'avais été une élève digne des olympiades, mes manuels de mathématiques étaient tout neufs, puisque je ne les touchais que pour recopier l'exercice. Je pouvais me passer de lire les explications, car comprenant de quoi il s'agissait, je n'avais pas besoin de les utiliser pour étudier.

Mais là, pour la première fois, je devais les utiliser. Je les ai soulignés et résumés, car je devais refaire toute seule les leçons de mathématiques. A mon avis, il était hors de question de pouvoir comprendre quoi que ce soit avec Spirache (…). Je doute que quelqu'un ait pu malgré tout apprendre quelque chose de lui… Probablement qu'ils faisaient quelque chose pendant ces heures de préparation, même si je ne pense pas que Spirache ait vraiment expliqué quoi que ce soit à quelqu'un.

Je pense que le savoir de ces gens venait de ce qu'ils travaillaient chez eux, en utilisant la revue « Gazeta Matematica » où, dans la première partie, il y avait des problèmes déjà résolus. Alors, ceux qui étaient bosseurs (et dans ma classe c'était le cas de la grande majorité des élèves) étaient prêts à reprendre tout ça et à l'étudier. Chacun étudiait ainsi de son côté et Spirache était en réalité le professeur d'une classe autodidacte.

Arrivée en onzième et profondément déçue par ce qui se passait dans sa classe, au niveau du cours de mathématiques, la narratrice a initié des démarches pour changer de classe et de spécialisation : La question des olympiades était devenue un problème très important sur le plan territorial, pour la ville et la région. Notre lycée était le numéro un en matière d'olympiade de mathématiques. C'était par conséquent une sorte de pépinière, la fierté de la région. C'est là que de nombreux mathématiciens ont été formés, par exemple Dan Voiculescu…

Lors de sa visite au lycée, l'inspecteur général est entré dans les classes et a posé des questions directement aux élèves, « Dans quelle classe êtes-vous ? » et ainsi de suite. Il a aussi demandé « Qui est Nicolescu ? ». C'était moi. Et, à cette occasion, il m'a félicitée pour les résultats obtenus à l'olympiade de mathématiques et m'a également dit : « Si tu as un problème, tu peux venir… ». Te rends-tu compte, un inspecteur général qui propose à un simple élève de l'aider ? Et bien figure-toi que par la suite, je suis allée lui demander de l'aide.

En onzième, j'ai décidé de renoncer à la classe de mathématiques. En fin d'année, j'ai formulé une requête que je suis allée présenter, très déterminée, à l'inspectorat (…). J'ai parlé avec l'inspecteur général et lui ai dit que je voulais faire des études d'humanisme, en lui expliquant pourquoi. Je lui ai dit que je n'étais pas à la hauteur et que je n'étais pas appréciée non plus. Je lui ai déclaré : « Monsieur Spiridon[2] *ne m'apprécie pas et je pense qu'il a raison. Je crois que ma vocation… ». Et je lui ai dit que j'aimais lire, que je lisais la « Gazeta Literara » et ainsi de suite, que j'avais l'intention de passer l'examen d'admission à la Faculté de Philosophie-Histoire et que*

[1] « Facultatea de drepti » dans le texte d'origine.

[2] La narratrice ajoute : *Voilà que je me souviens maintenant… Spiridon, qu'il s'appelait ce type, mais entre nous, nous l'appelions Spirache.*

dans ces circonstances il n'y avait plus aucune raison pour que je reste dans cette classe-là. Mais, il n'a pas accepté. Il m'a également demandé quelle était ma situation familiale et je lui ai parlé de mon père qui était malade et à la fin il m'a dit : « Bien, laisse-moi ta requête ».

Bien sûr qu'il s'est rendu compte de la situation, d'ailleurs il a été très gentil avec moi et après quelques jours j'ai effectivement été convoquée par le conseil des professeurs. Il y avait Monsieur Mateescu, Onofras, un autre professeur de mathématiques, le professeur de français, tous ceux qui me connaissaient, car probablement que l'inspecteur général leur avait dit : « Regardez ce qui se passe avec cette fille, car elle veut quitter les mathématiques et aller en lettres ».

(…) Et ils se sont tous mis à me dire : « Reste là où tu es, est-ce que c'est Madame Rimniceanu qui t'a monté la tête ? »… et ainsi de suite. Ils étaient donc tous très solidaires, ils plaisantaient, ils étaient très gentils et pour finir… je suis restée là-bas.

En dépit du profil de sa classe spécialisée et malgré ses hésitations, Elisabeta Nicolescu a achevé le lycée en mathématiques, sans toutefois abandonner sa vraie passion : Spirache n'a fait que me dégoûter de ses cours de mathématiques… et me pousser à lire. (…) Pendant la période du lycée j'ai beaucoup lu. Je t'avais déjà parlé des langues étrangères que j'apprenais en-dehors de l'école, j'étudiais aussi l'anglais, car dans la classe on ne faisait rien, je lisais beaucoup et je passais tout mon temps à la bibliothèque.

Les gazettes littéraires sont apparues. Chaque semaine, j'en lisais deux ou trois : il y avait le « Luceafarul », le « Contemporanul » et la « Gazeta Literara », qui s'est ensuite appelée « Romania Literara ». Je lisais également des poèmes et j'étudiais de la littérature. J'avais donc mon propre programme de formation.

Se basant sur l'exemple particulier de son professeur de mathématiques et tenant également compte de son expérience du lycée en général, Elisabeta Nicolescu est arrivée à la conclusion suivante : *Tout le monde était contre Onofras, parce qu'il enseignait aux élèves des choses qui n'étaient pas prévues dans le programme scolaire (…). C'est lui qui dirigeait le groupe d'élèves qui participaient à l'olympiade de mathématiques au niveau de l'école (…) et bref… il entrait en conflit avec Madame Untel et Madame Chose, et n'était donc pas vu d'un bon œil. Pourtant, c'était le meilleur.*

Que le meilleur pédagogue du lycée ne soit pas vu d'un bon œil était une calamité, et cela fait partie de ces petits crimes impunis qui ont été commis. Tu m'as demandé ce qu'il y a eu de mauvais et ce qu'il y a eu de bon. Dans le bon, il y a eu les initiatives institutionnelles et dans le mauvais, il y a eu le fait que les meilleurs spécialistes se fassent écarter. Regarde, Onofras était le meilleur et il s'est fait mettre de côté. Par contre, ils ont promu des gens qui… n'avaient rien en commun avec l'esprit mathématique.

Donc, les éléments positifs dont je t'ai parlé à propos de l'école formelle sont les suivants : pendant ces années-là, quelqu'un du ministère compétent a pensé à mettre en place des écoles et classes spécialisées. Par contre, un aspect négatif, presque criminel de cette mesure est le fait que le meilleur professeur de la ville n'ait pas été nommé pour s'occuper de la classe de mathématiques. Aujourd'hui, je pense que c'était pour des raisons politiques. A ce moment-là, je n'en étais pas consciente… je ne sais plus ce que je pensais en ce temps-là.

(…) La structure de l'enseignement était exceptionnelle : le fait qu'il y eût des classes spécialisées, des olympiades, des bons programmes scolaires, des matières excellentes, des professeurs au bénéfice d'une formation de qualité. Au niveau institutionnel, tout était extrêmement bien pensé.

C'est l'application qu'ils en ont fait qui était malheureuse (…). L'application de la loi…

La conclusion de la narratrice nécessite quelques commentaires. Il est vrai que pendant la période de référence[1], il y a heureusement eu des initiatives positives et méritoires dans l'enseignement roumain, comme c'est le cas des exemples évoqués, à savoir la création de classes spécialisées et de lycées de profil dans le domaine des mathématiques, de la physique et de la chimie. Et il y a certainement eu d'autres actions identiques ou comparables illustrant les compétences indiscutables des employés du ministère correspondant, dont les bénéficiaires directs étaient les élèves du cycle.

Aucune de ces initiatives ou actions positives n'étaient pourtant significatives en termes d'évaluation structurelle et qualitative du système de l'enseignement[2]. Ce système a été crée par la Réforme de 1948, dont la portée fait l'objet d'un sous-chapitre antérieur[3] de cette étude. Dans ledit sous-chapitre, nous avons analysé et mis en évidence les buts et les objectifs de la réforme et constaté que la politique éducative ne représentait en Roumanie qu'un maillon de la chaîne du système idéologique totalitaire, à laquelle les institutions étaient soumises et par laquelle elles étaient strictement contrôlées.

Contrairement à la conclusion d'Elisabeta Nicolescu, la structure institutionnelle de l'enseignement, rattachée au pouvoir politique centralisé, manquait totalement de l'autonomie nécessaire pour pouvoir « penser de manière excellente » et prendre des décisions professionnelles indépendantes. A cette époque-là, le rôle institutionnel dans tous les domaines d'activités, y compris l'enseignement, se résumait à l'application des directives du Parti.

Nous avons cependant déjà constaté que dans la pratique courante des écoles, il existait certains cas[4], où l'autorité, le prestige et l'envergure professionnelle d'un enseignant pouvait contribuer à pallier l'aspect doctrinaire obligatoire. A notre avis, dans ce genre de cas, la solution positive et salvatrice résidait davantage dans « l'application de la loi » que dans son élaboration.

De manière générale, l'un des problèmes qui se pose actuellement en Roumanie et qui rend difficile la restitution de son passé, encore assez récent, d'avant 1989, découle du mélange qui s'est produit dans la réalité de l'époque. Pour paraphraser Doina Jela[5], le communisme a très bien réussi à mélanger « les selles avec le miel », en ce sens que la réalité de la vie dans cette société n'a jamais[6] été complètement noire ni complètement blanche, mais que, dans la plupart des cas, c'était un mélange toujours variable de ces deux contrastes. Tenter de faire la part des choses aujourd'hui n'est de loin pas une mince affaire !

---

[1] De 1947 à 1989.

[2] Une telle évaluation n'a d'ailleurs jamais été envisageable pendant la durée de vie du système.

[3] Voir *La portée de la Réforme de 1948.*

[4] Voir les sous-chapitres : *L'envergure de la maîtresse d'école* et *L'Education civique.*

[5] Le 17 novembre 1998, j'ai eu avec elle un entretien à Bucarest, entretien que j'avais sollicité dans la perspective de ma thèse. A cette occasion, elle m'a transmis des éléments importants pour ma recherche et m'a surtout suggéré de contacter un certain nombre de personnes susceptibles de m'aider dans cette direction.

[6] A l'exception de certaines situations extrêmes ou de périodes relativement limitées.

Difficultés et satisfactions

A partir de la sixième, déjà, Elisabeta Nicolescu a été confrontée à des problèmes familiaux, à des épreuves affectives et à la précarité matérielle. Elle nous fait part de la situation difficile qu'elle a vécue pendant la période du lycée : *Dans l'intervalle, j'avais été frappée par le malheur, mon père étant tombé malade, pour finalement décéder quand j'ai terminé la douzième. De la sixième à la douzième (…), j'ai donc été accablée par des problèmes familiaux majeurs.*

Lorsque mon père est tombé malade, ma mère, qui n'avait pas de travail, a été obligée d'en trouver un, ce qu'elle fit à grand-peine. Elle a trouvé un petit magasin qui vendait des sucreries, du lait etc. et avait appartenu à une grande surface. Elle s'est fait embaucher là-bas et était heureuse d'avoir été acceptée au moins temporairement, parce qu'elle sentait qu'elle n'en avait pas le droit à cause de je ne sais quel papier qui lui manquait… Pour gérer un tout petit magasin comme ça… il fallait avoir fait l'école de comptabilité et elle, la pauvre, ne l'avait pas…

Nous vivions d'une rente d'invalidité, sans aucun revenu complémentaire, et elle n'avait même pas le droit de vendre des biscuits ou des sucreries dans un magasin minuscule… Elle a donc dû se démener, faire des démarches, aller demander des dérogations au directeur général, et mon père a dû l'accompagner, car il était plus connu, afin de demander que ma mère obtienne ce salaire misérable qui devait nous permettre de vivre… Je ne sais pas si tu comprends…

Après être restée une année dans cette petite boutique, qui se trouvait au rez-de-chaussée d'un bloc d'immeubles à plusieurs étages, elle a enfin eu l'impression que la chance lui souriait en ce sens que grâce à l'ancienneté dont elle jouissait déjà, elle a pu obtenir un autre kiosque du même genre, mais plus près de chez nous. Elle était très heureuse. Et tout ça juste pour gagner quelques sous… Tu vois à quel point c'était dur ?

Ça se passait pendant que j'étais en neuvième. Nous étions extrêmement préoccupés (…). Dans mon enfance, j'avais été très heureuse (…), j'étais une enfant gaie, joyeuse, qui ne manquait de rien, comme je te l'ai déjà raconté[1]*, j'étais entourée par une centaine de tantes qui veillaient sur moi, surveillant ce que je mangeais et tout, et tout… Et d'un coup, je suis devenue très pauvre. A partir de la sixième, quand mon père est tombé malade (en septième, il a pris sa retraite), j'ai dû vivre sans argent et ce n'était pas facile…*

En dixième, quand ce Spirache me regardait de travers et me rejetait, j'étais très malheureuse. J'ai fait la connaissance de Spirache en dixième et ça faisait déjà trois bonnes années que je vivais cette situation douloureuse.

(…) J'étais très triste et j'avais de la peine pour mon père, parce que j'étais très attachée à lui et qu'il y avait eu une relation presque freudienne entre nous deux. C'était un modèle pour moi. Toutes mes relations avec les hommes ont été influencées par ma relation avec mon père. C'est maintenant que je m'en rends compte ; si j'y avais pensé auparavant, peut-être que… Il est mort quand j'avais dix-huit ans, juste pendant l'été où j'ai fini le lycée. Le pauvre, il est décédé en septembre et j'avais passé l'examen d'admission à la faculté en juin, il savait donc que j'étais admise au Commerce

[1] Voir le sous-chapitre *Mentalités et critères dans le choix de l'école.*

extérieur. Sais-tu ce que ça signifie de perdre un père à dix-huit ans ? Te rends-tu compte de l'état d'âme dans lequel une fille peut se trouver lorsqu'elle perd son père à dix-huit ans ? En plus, il était très jeune, il n'avait que quarante et un ans quand il est décédé.

Le voir malade et affaibli m'avait brisé le cœur (…) et laissée très fragilisée.

(…) Mais il y avait encore un autre problème très désagréable… Ma mère n'était pas acceptée dans cette famille. La famille dans laquelle je vivais… mes tantes étaient aisées à ce moment-là … elles avaient leur villa dans la Vallée de Prahova, donc aucun souci à ce niveau-là, elles avaient toutes de très bonnes situations[1]*. Elle venait de l'Ardeal et était venue à Bucarest où elle avait rencontré mon père. Elle n'a jamais été acceptée dans cette famille de petits bourgeois. C'est ainsi qu'à Pâques ou au réveillon, j'étais invitée toute seule. Je devais donc la laisser à la maison et y aller toute seule. C'est la raison pour laquelle j'ai définitivement rompu avec tout le monde.*

Dans la première partie de mon enfance, j'étais très élégante, car comme je te l'ai raconté, je ne manquais de rien… chaussures, vêtements, bref[2]*… Et d'un coup, en huitième, je n'avais plus qu'une jupe et une blouse pour aller au théâtre (car j'y allais fréquemment) et deux robes en tissus. C'était tout !*

Donc, en dixième, j'étais pauvre, mais… décente. J'avais quand même ma tenue de sortie, comment dire… A part cela, je n'avais rien. Pourtant, il était important pour moi d'avoir une tenue pour aller au théâtre. Je me souviens qu'en huitième, avec mes petites économies, je me suis acheté des souliers, car j'avais une jupe, un pull de chez Romarta et les deux robes en tissus. L'une d'elles avait été confectionnée par ma grande-mère (…) car, à chaque fois que j'avais mon anniversaire, tante Luxita, qui avait au grenier un nombre impressionnant de matériel, prenait un tissu, en coupait trois mètres et me les donnait…

L'incompréhension des autres face à ses difficultés familiales, qui demeuraient toutefois inconnues de son entourage du lycée, engendrait une frustration supplémentaire : *J'étais très malheureuse. Tous ces types dont je t'ai parlé et qui me regardaient de travers, avaient l'impression… mon visage disait probablement que j'étais frivole. En fait, je t'ai dit que j'étais malheureuse, mais c'est vrai que je n'en avais pas pris conscience…*

Maintenant, quand j'analyse la situation avec mon regard d'adulte, je réalise que j'étais malheureuse, mais qu'à l'époque, ça ne se lisait probablement pas sur mon visage. Ils ne se sont pas rendu compte que mes préoccupations étaient liées

[1] Avant la Seconde Guerre mondiale, le côté paternel de la famille d'Elisabeta Nicolescu, qui était issu d'un milieu bourgeois, disposait de bons moyens financiers. En 1947, à l'installation du nouveau régime, ils avaient tout perdu. La narratrice raconte ainsi : *Durant ma petite enfance, toute ma famille était ruinée, tombée dans l'indigence, parce qu'ils n'avaient pas… en ce temps-là, ils n'étaient pas promus et ils étaient pauvres, n'avaient pas de quoi manger, n'avaient pas de travail, pas d'argent et aucun revenu… En revanche, ils avaient encore des objets, des vases en cristal, des services en porcelaine, des petites assiettes et je ne sais plus quoi… et chaque mois, ils en vendaient une partie (…). Par la suite, ils se sont redressés financièrement (…), car ils ont trouvé du travail… mon oncle s'est fait embaucher comme comptable là-bas, ma tante avait fait pareil, elle aussi travaillait comme comptable quelque part. A présent, ils ont tous de bonnes situations (…).*

[2] La narratrice tient à détailler : *Je faisais du modelage en terre avec Madame Tudorache, une grande sculptrice de la ville et très bonne amie de mon père. Quand j'allais chez elle, par exemple, elle s'exclamait : « Mais, qu'est-ce qu'elle est belle ta robe ! ». J'avais toutes sortes de pulls et de jolies robes, mais je ne m'en rendais même pas compte…*

exclusivement à mes lectures[1]*. Quelle frivolité ? Dieu sait ce qu'ils se sont imaginés, que je n'étais pas sérieuse, que j'étais précoce, que je sortais avec des garçons… Je donnais une impression différente de ce que j'étais en réalité. Et ça m'a dégoûtée.*

En dépit des difficultés incontestables qu'elle a dû surmonter pendant la période du lycée, sa réflexion d'adulte et le recul par rapport à ces événements ont permis à Elisabeta Nicolescu de relativiser et de pondérer sa situation. Ainsi met-elle en évidence des aspects positifs de cette même période : *Il convient néanmoins de relativiser tout ce que je te raconte là. Dans quel sens ? Les vingt-sept élèves de cette classe spécialisée étaient de très bons éléments de l'école, par conséquent même si je passais pour quelqu'un de peu sérieux, ils se rendaient compte que, si j'arrivais à obtenir un huit et à rester dans cette classe, c'était pas mal. La situation n'était donc pas si désespérée que ça.*

Par ailleurs, je tiens à dire que j'ai eu des grands professeurs qui m'ont beaucoup aimée et appréciée, qui ont saisi mes difficultés et qui m'ont aidée même matériellement. Voilà que je commence encore à pleurer…

Donc, en-dehors de ce Spirache et de la prof de roumain (j'ai même oublié son nom à elle), il y avait d'autres professeurs absolument remarquables. Sans parler d'Onofras ! Il est vrai que lui, il n'a rien fait de particulier pour moi, mais depuis qu'il m'avait dit : « Si tu as un problème, n'hésite pas à venir me voir ! », je savais que sa porte m'était ouverte. Il n'attendait pas de récompenses extérieures, ce n'était pas son style… Il te parlait d'égal à égal, mais personne n'osait franchir les limites avec Onofras, car il imposait le respect.

J'avais une professeur de biologie… elle m'aimait vraiment beaucoup. Celle de géographie m'appréciait aussi ; elle avait compris que je vivais des choses difficiles et m'invitait toujours chez elle. Celle de français, qui s'en est également rendu compte, m'a dit : « Elisabeta, si tu as besoin de quoi que ce soit, je serai toujours disponible pour toi ! ». Gratuitement, tu comprends ? Si je voulais des leçons supplémentaires, je pouvais les avoir gratuitement[2]*. C'est ainsi que je suis allée chez Madame Rimniceanu. Au début, elle voulait me dispenser ses cours gratuitement, mais je lui ai dit que je voulais lui payer quelque chose. Alors, elle m'a demandé un montant tellement symbolique, que je me suis rendu compte qu'elle avait compris que j'étais en difficulté.*

Je ne parle même pas de l'inspecteur général qui a lui aussi été tellement gentil (…). Donc, comment dire…

« Pratique en production » et enseignement technique

Dans la terminologie courante de l'époque, l'expression « pratique en production » était fréquente dans le domaine de l'enseignement. C'était une composante de la politique éducative du Parti communiste roumain.

De ce fait, toutes les branches de l'enseignement, à partir de la première classe du lycée, devaient avoir un lien direct avec le secteur économique de la production ou avec

[1] Voir le sous-chapitre *Classes spécialisées*, où la narratrice décrit en détail ses préocupations.

[2] La remarque de la narratrice sur la gratuité des leçons supplémentaires nécessite une explication. En ce temps-là, l'enseignement officiel était gratuit pour tout le monde et à tous les niveaux, mais le prix des cours d'appui privés pouvait être considérable. Dans ce contexte, le geste de son professeur était très touchant.

« la production ». Ce lien se concrétisait par des stages dans différentes entreprises industrielles.

Brindusa Palade a été élève au Lycée « Lazar » de Bucarest[1], lycée spécialisé dans les mathématiques, la physique et la mécanique. Elle raconte ses souvenirs de lycéenne par rapport à la « pratique en production » : *J'étais dans une classe de mécanique, ce qui correspondait, dans l'enseignement technique de l'époque, à une formation mécanique au sens de la fabrication…*

Nous avons fait de la pratique… enfin… ça ne fait pas partie des souvenirs les plus agréables… nous avons donc fait de la pratique en sciage de ferraille, en … (…). Les stages pratiques avaient lieu dans des entreprises et dans les ateliers de l'école… Bien sûr que nous essayions de nous défiler, je me souviens qu'à plusieurs reprises, dans l'atelier, nous avons joué aux cartes en accord avec le maître d'atelier. Il y avait donc une certaine complicité (…), qui palliait un peu le ridicule de la situation…

Mais, en ce temps-là, il y a aussi des périodes très sombres, qui m'apparaissaient vraiment comme des contraintes… Je me souviens d'un stage pratique dans une entreprise quelque part dans la banlieue de Bucarest… Le décor était terriblement sordide et… il y régnait une misère… cette obligation avait pour moi quelque chose de traumatisant…

Mais, j'étais obligée d'y aller, car la pratique productive faisait partie du programme scolaire… en vertu de l'idéologie selon laquelle les intellectuels et les ouvriers devaient arriver à constituer une classe sociale homogène… bref.

C'était épouvantable… C'était en hiver, il faisait froid, la misère… J'étais en deuxième du lycée. Je sais que je l'ai ressenti comme une… je vivais cette situation comme un drame et… je pense que c'est une période qui m'a amenée à développer des réactions assez négatives, j'ai sombré dans une phase de pessimisme, de… comment dire… de désespoir précoce. Je pense que ces événements ont fait mûrir ceux de ma génération plus tôt.

En même temps, je ne sais pas, j'avais le sentiment que pas mal de mes camarades regardaient tout ça avec… ils essayaient d'aborder ces situations avec désinvolture et de ne pas les assumer… Il est vrai que les tourner en dérision, les considérer comme insignifiantes, les dévaloriser par rapport à d'autres ou les ignorer, tout simplement, était aussi une manière de les gérer. Moi, je n'y arrivais pas. Il me semblait que c'était une question de… Mais, peut-être qu'il s'agissait aussi d'une inaptitude personnelle… Quoi qu'il en soit, aujourd'hui je ne regrette pas d'avoir été incapable de prendre un peu les choses à la légère et de tout tourner en dérision.

C'est probablement l'un des aspects de ma nature profonde, un autre semblant plutôt attiré par ce qui est ludique… Bref, je n'ai pas du tout aimé ces stages, je n'arrivais pas à m'en moquer, surtout quand… certaines d'entre eux me touchaient de façon dramatique.

Cette obligation d'aller travailler dans les usines ou… je n'oublierai jamais ce moment où, à l'automne, on nous a emmenés dans les champs pour ramasser les patates… On côtoyait la promiscuité, la misère, la… comment dire… tout ce qu'il y avait de plus sombre et m'empêchait d'avoir un horizon serein.

[1] De 1984 à 1988.

(…) J'ai été gênée par la pratique en production. Ce n'était pas tant l'idée de la pratique en soi qui me dérangeait, mais… comment dirais-je… je pense que ce qui me déprimait beaucoup c'était le contact avec une forme d'industrie très primitive, j'avais le sentiment qu'il y avait là-bas un état sauvage, un monde ténébreux… C'est comme ça que je la percevais et je n'ai pas réussi à éviter qu'elle ne se transforme en traumatisme.

Je ne sentais pas du tout un appel (…), d'autre part, si j'étais tellement troublée, ça signifie aussi que j'étais probablement réceptive à ces aspects-là, sinon je les aurais regardés avec sérénité (…). Non, pendant les premières années de lycée, je pense avoir été un peu submergée par… je pense même que ces situations ont été la cause de petits drames ultérieurs. Par la suite…

(…) Dans les dernières années de lycée, il me semble que j'ai trouvé des solutions. Par exemple… j'avais négocié avec les maîtres d'atelier qui coordonnaient nos stages et j'assumais plutôt un rôle « intellectuel » (entre guillemets), je tenais des registres, je faisais des comptes…

Il y avait un maître d'atelier, un monsieur, dont je me souviens comme quelqu'un de très limité, comme ça, du style… à mes yeux, il incarnait l'activiste-type du Parti, il avait un front aplati, un aspect et une physionomie très… caractéristiques, qui te font penser à quelqu'un de borné et malheureusement je pense que c'était exactement ça. C'est lui que j'avais réussi à convaincre que j'avais une belle écriture et probablement que je me donnais aussi de la peine pour qu'il garde cette impression ; je l'ai ainsi habitué à ne pas y aller chaque jour, mais disons une fois par semaine et à tenir des registres dans lesquels étaient consignées toutes les activités productives… de mes collègues. Il avait fallu négocier avec beaucoup de finesse, mais enfin… il est probable que j'aie appris cette règle du jeu par le simple fait que je ne supportais vraiment plus le travail là-bas.

J'imagine que d'une part je me suis adaptée et que d'autre part j'ai trouvé des solutions à ce jeu, car autrement je ne pense pas que…

Cette perception des conditions du travail en entreprise en tant qu'élève du lycée et le souci de trouver une alternative plus acceptable, mais de niveau équivalent, ressortent également de mes propres souvenirs de lycéen[1] : *Pendant ma première année de lycée, on m'a attribué une entreprise qui produisait des ascenseurs, pas très loin de mon lycée. C'était une grande société, constituée de plusieurs secteurs de production principaux : structures métalliques, montage, peinture, électro-montage, etc. On y fabriquait de nombreuses composantes métalliques et des cadres de différents formats, en toutes sortes d'alliages spéciaux. Nous étions tous répartis en petits groupes dans les secteurs de production, afin d'y suivre les diverses étapes technologiques de fabrication.*

Au début, j'ai été placé dans la halle de structures métalliques. Evidemment, nous recevions les explications nécessaires de la part d'un chef d'atelier, qui était un travailleur spécialisé expérimenté. Il nous expliquait comment scier des éléments métalliques, polir, percer, visser, sélectionner, transporter, etc. C'était en même temps notre responsable de stage. La période du stage en production variait entre une à deux semaines par trimestre scolaire, durant lesquelles nous devions normalement y consacrer huit heures par jour. A la fin du stage, chacun d'entre nous devait recevoir une sorte de diplôme, certifiant la qualification dans le métier correspondant, par

[1] De 1972 à 1976, j'ai fréquenté le Lycée de culture générale (« Liceu teoretic ») numéro vingt-cinq de Bucarest.

exemple monteur ou électrotechnicien. Cette attestation était décernée suite à une épreuve d'évaluation de l'apprentissage, mais surtout sur la base de la liste de présence.

En réalité, nous n'avions absolument pas envie d'apprendre quoi que ce soit dans ce domaine, à l'exception peut-être d'un ou deux élèves parmi nous, dont les parents travaillaient dans l'entreprise. Pourtant, bien que cela n'intéresse quasiment personne, nous étions tenus de faire ces stages, car ils figuraient parmi les disciplines obligatoires du programme scolaire.

Dans ce contexte, on arrivait à des compromis de toutes sortes. Par exemple, nous contribuions tous à acheter une bouteille de cognac pour le chef d'atelier. En contrepartie, il nous laissait, à tour de rôle, partir plus tôt ou même nous absenter pendant une journée entière. Quant à l'obtention du certificat final, tout le monde savait qu'il ne s'agissait pas d'un document sérieux, car dans la plupart des cas, ce papier ne nous servait à rien, et ne donnait accès à aucun débouché ultérieur. Ce qui comptait pour nous, c'était juste que ce stage soit reconnu. C'était la première fois que je découvrais les conditions pénibles de travail d'une entreprise socialiste bucarestoise.

C'est d'ailleurs ce cadre de travail qui m'a déterminé, après une année, à faire une demande de changement, afin d'être admis dans un groupe de dessin technique. C'était le groupe que dirigeait personnellement le professeur Petre, chargé de coordonner la pratique en production au niveau de tout le lycée. Ce groupe restreint pratiquait son activité pendant les mêmes périodes, dans une des salles de classe de notre lycée. Il fallait donc apprendre à dessiner à l'encre de Chine et sur un papier à décalquer différentes pièces ou composantes technologiques. C'était un travail minutieux, qui demandait la patience d'un horloger.

Pour ce qui me concerne, il est évident que mon choix n'était pas le fruit de ma prédilection pour ce type de dessin, mais uniquement de ma volonté de fuir la misère de l'entreprise. Au moins, là-bas, dans la salle de classe, l'ambiance et les conditions de travail étaient totalement différentes : je disposais d'un cadre connu et acceptable, le professeur était gentil et nous avions une pause au bout de chaque heure de travail, comme quand on avait des cours.

Je ne me souviens plus exactement de la durée de cet apprentissage, mais je sais qu'à la fin, j'ai obtenu un diplôme de dessinateur technique spécialisé, sans pour autant avoir éprouvé aucune aptitude particulière. Le stage ne m'intéressait pas plus que ça et était totalement ennuyeux, raison pour laquelle il n'est resté dans mon parcours scolaire qu'une expérience circonstancielle.

Dans le cadre des lycées de profil, l'enseignement technique se heurtait à un obstacle majeur, à savoir le manque de motivation des élèves dans les disciplines techniques. Bien que perçu d'un meilleur œil que les stages de « pratique en production », ce type d'enseignement n'était pas pour autant pris au sérieux. Brindusa Palade le relève : *Bien sûr que là-bas*[1] *il y avait aussi des matières techniques, mais les contraintes étaient supportables, car l'enseignement n'était pas pris au sérieux. Le jeu de la dérision était donc très transparent, il n'y avait aucun problème à les traiter à la légère, car les professeurs faisaient pareil.*

L'enseignement technique était… un prétexte. Il n'y avait pratiquement personne qui prenait au sérieux l'obligation d'étudier les matières respectives… de la mécanique, à la… on en avait de toutes sortes… je ne sais plus lesquelles, ce qui est sûr c'est qu'on

[1] Dans le lycée.

faisait de la mécanique chaque année. L'usinage des métaux… il y avait des instructions de… je pense avoir fait une heure de préparation pour… les conditions de la préparation du travail… je ne me souviens plus, car il y avait une formule très standardisée que je n'ai pas réussi à retenir.

Je ne les percevais par conséquent pas comme une forme de contrainte douloureuse, comme c'était le cas lorsque j'étais réellement confrontée à…

Camps de vacances

Pour les élèves du cycle secondaire (de la cinquième au baccalauréat), l'Union de la Jeunesse Communiste (UTC)[1] organisait des camps de vacances en Roumanie, au bord de la mer ou à la montagne. Ces séjours étaient destinés aux élèves de toutes les régions du pays et avaient initialement été créés pour récompenser les meilleurs résultats obtenus, durant l'année scolaire concernée, dans le cadre des activités scolaires ou parascolaires[2].

Mais, assez rapidement après leur création, ils sont peu à peu devenus accessibles aux enfants des cadres actifs du Parti, de leurs amis et de leurs connaissances. Ce détournement, au moins partiel, s'est fait conformément au fonctionnement général du système, qui imposait ainsi un élargissement du cercle des privilèges et de la structure des gratifications réservées aux fidèles du Parti.

Pendant plusieurs années de suite, j'ai participé à ces camps de vacances et ce ne sont pas les souvenirs qui manquent : *En 1974, pendant les vacances scolaires d'été, juste avant de commencer le lycée, j'ai eu l'occasion de faire une première expérience de vacances de deux semaines organisées par l'UTC[3]. Je ne me souviens plus exactement comment je suis arrivé là-bas, mais je pense que c'était à travers les connaissances de ma mère, probablement par le biais d'un des collègues de sa branche[4], qui lui a fait cette suggestion pour que je puisse passer des vacances avec des jeunes de mon âge venant de différentes écoles de Bucarest.*

C'était à Nucsoara[5], un camp de «formation de la jeunesse communiste »[6], et je faisais partie du groupe dont le responsable était un professeur de gymnastique. Tous les jours, on avait une heure consacrée à « l'instruction idéologique » ; il s'agissait de la lecture des éditoriaux de la presse officielle et de certains chapitres des brochures concernant les directives et le plan quinquennal du Parti communiste roumain. A cet âge-là, toutes ces préoccupations ne présentaient strictement aucun intérêt pour nous. Mais, j'allais vite découvrir que ce n'était pas seulement notre cas : les adultes censés nous donner la formation, n'étaient pas plus motivés que nous[7]. Organisés par petits groupes, afin d'être mieux gérés, nous devions tous accomplir cette tâche.

Chaque fois qu'il faisait beau, le professeur de mon groupe nous rassemblait afin de partir ensemble durant une heure et demie à deux heures. Il prenait toujours avec lui

---

[1] L'instance politique suprême qui coordonnait et contrôlait, au niveau idéologique, toute l'activité de l'enseignement, mais aussi du parascolaire et des loisirs, destinée aux jeunes jusqu'à l'âge de dix-huit ans. En 1983, Nicu Ceausescu, le fils cadet de Nicolae Ceausescu, devint son Premier Secrétaire.

[2] Le parascolaire incluait les compétitions sportives et toutes les autres activités destinées aux « pionniers » que l'école organisait, mais se faisait en-dehors du programme scolaire, autrement dit pendant le temps libre des élèves.

[3] L'Union de la Jeunesse Communiste.

[4] Ma mère était professeur de sport au cycle (avant le lycée).

[5] Localité située dans la région pré-carpatique méridionale de la Roumanie.

[6] En roumain : « tabara de instruire UTC ».

[7] Plus tard, j'ai réalisé qu'en fait, la plupart des adultes de ce camp étaient de simples professeurs d'école qui avaient l'obligation, probablement en vertu de leur statut de membre du Parti communiste, de participer à ce type d'activité pendant l'été. Ce n'étaient donc pas des activistes du Parti. La différence entre une catégorie et l'autre est essentielle. Etant donné la spécificité du camp, il devait peut-être y en avoir aussi quelques-uns parmi eux, mais ce n'était certainement pas le cas de la majorité, ni de ceux qui nous accompagnaient dans le quotidien.

sa petite radio universelle[1]*. Le cadre naturel était merveilleux, assez sauvage, dans une région de collines et de forêts. On s'éloignait toujours un peu du bâtiment central du camp et on choisissait une clairière tranquille. Là, il branchait son appareil sur les fréquences d'ondes de la BBC et nous écoutions ensemble l'émission musicale, les nouvelles et les commentaires en langue roumaine de Londres (c'est pour ça qu'on l'avait surnommé « la BBC »). C'était toujours exactement pendant le moment voué à l'instruction idéologique. Le soir, il y avait un autre professeur qui préparait des bandes magnétiques pour la soirée dansante, avec Creadence Crewater Revival et d'autres groupes de musique en vogue à l'époque. Il est évident qu'à quatorze ans, je n'aurais vraiment pas pu souhaiter mieux.*

Un ou deux ans plus tard, alors que j'étais déjà lycéen, j'ai fait d'autres camps de vacances proposés par le même organisme politique, toujours à travers des connaissances de ma mère. Mais comme cette fois je devais assumer moi-même ma démarche, je l'ai vécue comme une expérience inédite et son souvenir demeure bien plus clair.

En tant que responsable chargée des activités des pionniers dans son école[2]*, ma mère était en relation avec beaucoup de gens concernés par le travail avec les jeunes, à de nombreux échelons hiérarchiques. Une de ces personnes, un certain « camarade Dumitru », bien placé dans l'oligarchie du Parti, travaillait au Comité Central de l'Union de la Jeunesse Communiste (CC. UTC). Sachant que ma mère avait un fils de l'âge du lycée, il lui a proposé, à mon intention, un camp gratuit de deux semaines organisé par leurs soins au bord de la mer Noire. Il fallait juste que j'aille personnellement le chercher là où il travaillait.*

C'est ainsi que dans les années soixante-dix, j'ai franchi le seuil de ce bâtiment imposant du centre ville de Bucarest, bien marqué et situé juste à côté du siège du Comité Central du Parti communiste roumain. Rien que cette démarche était quelque chose de peu courant… J'ai dit à l'huissier que j'allais chez le « camarade Dumitru » et je lui ai demandé de m'indiquer où se trouvait son bureau.

Arrivé dans l'antichambre, j'ai commencé à expliquer à sa secrétaire pourquoi je voulais le voir. Sans me laisser finir, elle m'a dit « Ah, c'est pour les camps ! » et m'a tendu en vitesse un papier[3]*, qu'elle gardait empilé sur son bureau. Ensuite, en reprenant la feuille de papier que j'avais dûment remplie, elle m'a juste annoncé, toujours en vitesse, « Le camp démarre tel jour et à telle heure. Vous devez être là avec vos bagages ! ».*

Tout ça a duré moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. J'ai commencé à comprendre comment ça marchait. C'était pourtant incroyable ! Je n'avais jamais fait personnellement la connaissance de ce « camarade », et n'allais d'ailleurs jamais la faire. Cette femme, qui m'a fait remplir le formulaire, ne m'avait jamais vu auparavant non plus, n'a pas vérifié mon identité et ne m'a rien demandé. Je me suis aperçu que le simple fait d'arriver là-bas, à l'intérieur de ce bâtiment (inaccessible, par ailleurs !), grâce aux mots de passe « camarade Dumitru », suffisait largement pour obtenir deux semaines ou plus de vacances gratuites.

---

[1] Il avait un appareil de type « Mamaia », de fabrication autochtone.

[2] L'Ecole générale 162, située dans le quartier Giulesti, de la ville de Bucarest.

[3] Il s'agissait d'un mini-formulaire ayant la dimension de la moitié d'une feuille A4. Il fallait y inscrire quelques données personnelles, comme les nom, prénom, date de naissance, adresse et école.

C'est ainsi que j'ai participé au camp national à « 2 Mai »[1]*. Il y avait des jeunes Roumains des quatre coins du pays. D'une façon générale, les deux semaines de camp se sont bien passées, mais c'est la toute première fois que j'ai ressenti le goût amer d'un encadrement constitué, cette fois-ci, par des activistes et des propagandistes du Parti.*

Je me souviens notamment d'un épisode ; j'ai toujours aimé ramasser des coquillages au bord de la mer. J'en ai choisi un, de la grandeur d'une alliance, légèrement façonné par les vagues salées de la mer, dont le blanc nacré se mêlait aux reflets ivoire du milieu et je l'ai mis autour du cou, à l'aide d'un fil de pêche fin et transparent. Je ne pouvais évidemment pas imaginer que ce petit objet appartenant à la mer allait déclencher un grave différend idéologique.

Il y avait deux ou trois instructeurs autour de moi et toute la discussion allait se dérouler sur la plage. Ils m'ont expliqué que c'était « un signe d'appartenance à l'idéologie rétrograde des jeunes de l'Ouest », que mon collier était « un symbole de la décadence capitaliste ». Comme j'ai probablement dû avoir l'air stupéfait en écoutant ce discours et que j'ai spontanément déclaré n'avoir pas du tout pensé à tout cela (ce qui était d'ailleurs assez vrai !), ils sont devenus moins agressifs. Ils s'efforçaient néanmoins d'être aussi persuasifs que possible : ils m'ont dit que ce n'était pas grave, mais que dorénavant je devrais faire attention, surtout avec des objets de ce genre, qui peuvent devenir des symboles de la « décadence ».

Puis, saisissant cette occasion, ils ont pris un bon moment pour « m'instruire », calmement, mais avec conviction. Cela peut se résumer de la manière suivante : Nous, les jeunes ressortissants des pays de l'Est, nous avons l'avantage d'avoir des acquis idéologiques dont nous ne sommes pas forcément conscients face à tous ceux qui proviennent de l'Occident. Notre idéologie est supérieure. Leur idéologie est rétrograde et appartient au passé ; la nôtre est révolutionnaire et destinée à l'avenir. C'est la raison pour laquelle il faut apprendre à en être conscient, défendre et promouvoir devant eux les valeurs de notre société et contribuer à les enrichir. Néanmoins, par principe, il vaudrait mieux éviter toute discussion avec les étrangers, car à notre âge nous ne sommes pas encore assez bien préparés idéologiquement. Si, toutefois, nous ne pouvions éviter de le faire, il faudrait se méfier sérieusement des sujets abordés et de la manière d'en parler car des détails insignifiants pour nous (et ils m'ont donné des exemples concrets) seraient susceptibles de leur fournir des informations très importantes, dont ils pourraient se servir afin de dénigrer notre pays.

C'est l'un de mes premiers souvenirs de ma prise de conscience de la langue de bois qui était véhiculée officiellement. J'ai compris qu'en fait ce type spécifique de langage stigmatisait indubitablement ses adeptes : une personne devenait facilement reconnaissable à sa seule manière de construire ses phrases.

Finalement, ils ne m'ont pas confisqué mon petit coquillage, mais m'ont obligé à l'enlever. Apparemment, cela leur a suggéré le thème de la journée, car pendant la réunion du soir, ils ont fait appeler un autre garçon (qui venait du Lycée « Lazar » de Bucarest), qui avait une chaînette et une petite croix en or autour du cou et ils lui ont demandé de les enlever. Mais cette fois, ça se passait « publiquement », devant tous les jeunes vacanciers du camp réunis dans le fameux carré au milieu duquel ondoyait, au-dessus de nos têtes, le drapeau national. Interrogé sur la provenance de l'objet défendu, il a simplement répondu que c'était un cadeau de sa grand-mère. Quand ils lui ont demandé de l'enlever, il a hésité un moment, puis, après l'avoir décroché, il l'a balancé

[1] Station balnéaire roumaine au bord de la mer Noire.

ostensiblement deux ou trois fois dans sa main, en signe de désaccord, avant de le glisser dans sa poche.

Probablement qu'à l'âge que nous avions alors, l'aspect idéologique, aussi gênant soit-il, était compensé par d'autres avantages, comme les nouvelles amitiés et la gratuité du séjour. C'est sans doute la raison pour laquelle, l'année suivante, j'ai refait exactement la même démarche, sans, cette fois, en avoir parlé à ma mère. J'ai même raconté l'histoire à une de mes amies, qui avait le même âge mais venait d'un autre lycée bucarestois, et je lui ai dit de faire la même chose. Très débrouille, elle s'y est rendue sans aucune hésitation et s'est donc fait inscrire, par la même procédure, dans le même camp que moi.

Cette fois, c'était le camp international de « Navodari »[1]*. La durée du camp était de trois semaines, dont les deux premières étaient prévues au bord de la mer et la dernière à Busteni*[2]*. J'ai participé à ce camp deux ans de suite.*

Le vécu a pas mal changé d'une année à l'autre et les souvenirs sont assez mélangés.

A Navodari, la situation était un peu différente : il n'y avait plus de temps réservé à la formation idéologique, mais uniquement pour le loisir. Je n'ai pas gardé de souvenirs particuliers de notre encadrement, mais de toute façon, il n'y avait plus de propagandistes politiques. C'est là que j'ai rencontré pour la première fois des pairs de mon âge venant des pays occidentaux[3]*. Il y avait donc des groupes mixtes de jeunes issus de France, d'Allemagne Fédérale, d'Allemagne Démocratique, de Grèce, d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre.*

Contrairement à mes attentes, j'ai d'emblée constaté que j'avais peu d'affinités avec eux, à l'exception des groupes de l'Allemagne de l'Ouest et de l'Angleterre. Les autres me paraissaient dès le début très bizarres. La vie quotidienne dans le camp allait le prouver ultérieurement.

Dès les premiers jours du camp, nous avons été stupéfaits de voir le groupe de Grecs s'aligner spontanément et commencer à chanter en marchant un chant révolutionnaire grec[4]*. Celui qui était devant agitait un drapeau rouge avec l'emblème de la faucille et du marteau. Ce drapeau, à lui seul, nous suffisait pour comprendre les raisons de notre manque d'affinités. Une ambiance similaire régnait aussi dans le groupe des Italiens, dont le chant, bien que différent, portait à nos oreilles des résonances semblables*[5]*. Mais ce qui nous semblait le plus surprenant, était le fait qu'ils n'avaient aucun accompagnateur adulte avec eux, ce qui aurait pu justifier cet élan révolutionnaire. Nous avons donc vite saisi qu'ils le faisaient effectivement de leur propre initiative, donc par conviction. Pour nous, cela paraissait inexplicable, car nous chantions des chants patriotiques ou révolutionnaires uniquement lorsque nous étions obligés de le faire. Prendre spontanément l'initiative de les chanter, était tout simplement inconcevable…*

---

[1] Station balnéaire roumaine au bord de la mer Noire.

[2] Station touristique dans les Carpates, dans la vallée de Prahova, située à environ mille mètres d'altitude.

[3] A cette époque, pour la plupart d'entre nous, le monde occidental demeurait inaccessible.

[4] Les quelques mots dont je me souviens encore aujourd'hui, *Kapa-kapa epsilon eso teri gu. Gu gu es – gu gu es*, témoignent du profond étonnement que j'ai dû ressentir à ces moments-là, au début du camp.

[5] Leur refrain était *Avanti popolo de la riscoza, baliera roza, triomfera*.

L'étonnement du début a relativement vite fait place au dégoût, au mépris et finalement à l'ignorance totale vis-à-vis de ces groupes de jeunes pendant tout le reste du camp. En revanche, les contacts avec les Allemands et les Anglais ont été différents. Dès le début, ils avaient une attitude plus « normale » et, pendant les activités du camp, nous avons noué des amitiés et passé beaucoup de temps ensemble.

Je n'ai pas tardé à comprendre qu'il existait une inégalité de traitement entre les Roumains et les groupes d'étrangers : pendant les repas, nous étions séparés en deux : les Roumains dans un pavillon et les étrangers dans un autre. Comme j'avais un don particulier pour transgresser ce genre de règles, j'ai profité de ma physionomie et de mes habits[1]*, pour passer dans le groupe des Allemands de l'Ouest, où je me suis fait des amis avec lesquels je parlais anglais. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises, j'ai pris mes repas avec eux. Même si à cet âge-là, la nourriture n'était ni une priorité, ni un souci, j'avais remarqué la grande différence de qualité entre leurs menus et les nôtres.*

Le soir, les trompettes annonçaient notre coucher à vingt et une heures. Eux, ils se couchaient à vingt-deux heures. La frustration n'était pas seulement due à cet écart d'une heure, mais aussi, et surtout à l'utilisation de ce temps. Pendant cette heure nocturne[2]*, ils pouvaient aller à la discothèque. Si la différence de qualité entre nos repas relevait pour moi de la simple constatation, ce dernier aspect m'était difficilement supportable. Evidemment, comme pour les repas, je me faufilais entre les Allemands et j'entrais ainsi à la discothèque, d'où je ne sortais qu'à la fin, avec les autres.*

Il est clair que ce traitement discriminatoire ne pouvait plaire à aucun d'entre nous. Pourtant, ce qui m'étonne et que je peine à expliquer est que j'ai été le seul, ou l'un des très rares, de notre groupe, à avoir oser le faire.

Après ces camps internationaux, je suis resté en correspondance avec une Allemande de Munich pendant plus de quinze ans. Elle est d'ailleurs revenue plusieurs fois en Roumanie, et faisait partie de ces quelques personnes qui avait su comprendre notre monde et par conséquent s'adapter à sa « spécificité » : les lettres et les colis que je recevais de Munich étaient toujours adressés au nom et à l'adresse de mon grand-père, qui était déjà à la retraite et ne courrait donc plus aucun risque d'être identifié par la censure.

Ces quatre ou cinq de camps de vacances cités en exemples étaient organisés et financés par l'Union de la Jeunesse Communiste. Il serait toutefois très dangereux, pour les raisons suivantes, de tous les mettre dans le même panier. Premièrement, force est de constater que le critère idéologique était loin d'être le seul à opérer dans la mise en place de ces séjours.

Deuxièmement, malgré les apparences, les convictions des adultes assurant l'encadrement formait un ensemble très hétérogène, ce qui pouvait complètement renverser la situation sur le terrain, par rapport au projet initial le plus figé, comme ce fut le cas du camp de Nucsoara.

Troisièmement, il était difficile, voire impossible d'anticiper l'évolution d'un camp, afin d'éviter, par exemple, une expérience comme celle de « 2 Mai », car

[1] J'ai toujours porté les cheveux plus longs que les autres garçons de mon âge, mais surtout pendant les vacances scolaires. Je portais également des T-shirts coloriés par mes soins, très en vogue à l'époque.

[2] J'allais constater ultérieurement que, dans la plupart des cas, cette heure se prolongeait jusqu'à vingt-deux heures trente ou vingt-trois heures.

l'évaluation de leur réussite ou de leur échec reposait toujours sur un groupe de facteurs complexes, dont la plupart demeuraient inconnus au départ du camp.

Pour ce qui est de la thématique, il semble que les camps visant à réunir les élèves doués et ayant obtenu de très bons résultats dans un certain domaine, comme par exemple l'art ou la littérature, aient été particulièrement bien appréciés par les vacanciers tout le long de la période de référence[1].

5. A LA FACULTE

Critères de choix

Le choix des études supérieures était étroitement lié au contexte de l'époque. La faculté était l'un des éléments de ce contexte et elle jouait un rôle important dans l'ensemble de la société.

Ainsi, après avoir fini le lycée et passé le baccalauréat, l'élève qui voulait suivre des études supérieures, était-il confronté au choix de la faculté. Ce choix se faisait souvent en fonction de critères qui allaient au-delà des préférences ou des aptitudes pour un domaine professionnel ou un autre.

Elisabeta Nicolescu explique sa position face à cette option : *(…) Je n'ai jamais réussi à élaborer un projet, un plan et à le suivre pas à pas jusqu'au bout, jusqu'à son accomplissement. J'étais dépendante du marché, comme on dit. Je devais tout le temps me plier à la situation à laquelle j'étais confrontée à ce moment-là et donc dans l'impossibilité de faire telle ou telle chose, je me voyais contrainte de faire autre chose, non pas parce que je le voulais, mais parce que c'est ce que m'offrait le marché. Je jugeais tout le temps en fonction de ce critère-là : parmi plusieurs maux choisir le moindre. Je n'ai pas fait la Faculté des Lettres parce que j'avais envie de la faire, mais parce que parmi les quelques alternatives possibles, celle-là était la moins mauvaise.*

Après avoir fini le lycée, la narratrice a passé avec succès l'examen d'admission au Commerce extérieur, faculté considérée à l'époque comme étant parmi les plus réputées[2] de toute l'Académie de Hautes Etudes Economiques de Bucarest. Pourtant, au lieu de continuer dans cette voie, elle l'a quittée au bout d'une année pour commencer la Faculté des Lettres, en dépit des conseils de sa famille.

Elisabeta Nicolescu expose les raisons de sa décision: *(…) J'ai passé l'examen d'admission à la Faculté de Commerce extérieur, mais je n'y ai pas poursuivi mes études, parce que je me suis rendu compte que tout était dirigé par les relations, les*

[1] Voir le récit de Smaranda Vultur concernant le camp de vacances des élèves ayant présenté des créations artistiques littéraires reconnues, dans le sous-chapitre *Libéralisation relative du régime.*

[2] L'admission à la Faculté de Commerce extérieur s'est toujours faite, jusqu'en 1989, sur la base du « dossier », ce qui impliquait une sélection préalable des candidats sur des critères sociaux et politiques. Malgré cet aspect, la concurrence entre candidats a toujours été plus forte qu'aux autres facultés de l'Académie. Par conséquent, le niveau de préparation des candidats était nettement supérieur. A titre d'exemple, si la moyenne d'admission dans les autres facultés était de cinq à six (sur dix), au Commerce extérieur elle se situait entre sept et huit. L'intérêt et la motivation pour cette faculté se trouvaient dans les raisons décrites par la narratrice, à savoir la possibilité de travailler avec les étrangers et de partir à l'étranger. A eux seuls, ces deux aspects suffisaient à l'époque, en Roumanie, pour assurer une position sociale privilégiée.

recommandations et tout ça… On ne pouvait pas faire autrement… Si j'étais restée à la Faculté de Commerce extérieur, qu'est-ce que j'aurais fait par la suite ? A cette période-là, les gens qui fréquentaient cette Faculté s'en allaient ; toute la « crème » quittait le pays.

(…) Mais entre-temps, je m'étais familiarisée avec le monde du commerce extérieur. J'avais noué beaucoup de relations, fait beaucoup de connaissances dans ce domaine. J'avais ainsi rencontré X types, Y personnes à telle ou telle réception… recueilli des informations dans le cadre de discussions, rumeurs, potins de bistrots, etc… Le « Turist »[1] *se trouvait juste au coin là-bas...*

J'ai connu beaucoup d'hommes qui travaillaient dans le commerce extérieur. Ils me faisaient la cour, et bla bla bla… Des groupes, des cercles où je passais mon temps libre, des sauteries avec des types qui faisaient déjà partie du réseau du commerce extérieur... Dans ces milieux, j'ai découvert tous les « dessous » du monde du commerce extérieur, c'est-à-dire ce que Ceausescu voulait faire et comment il le faisait.

Il avait crée des entreprises d'exportation, certes très bien conçues, mais minées par le fait que c'était l'individu le plus incapable de tous qui était nommé chef. Après sa nomination, toute l'élite des experts, tenus de lui faire rapport, commençait à s'éloigner petit à petit. Dans quel sens ? Peu d'entre eux acceptaient n'importe quoi. Après un ou deux ans, ils partaient. C'est ainsi qu'en trois ou quatre années, tous les spécialistes ont décampé. Absolument toutes les entreprises ont été vidées de leurs spécialistes. Je m'en suis rendu compte à l'époque. C'est à ce moment-là que j'ai connu plein de gens… tu sais à quoi ressemblait cette atmosphère de futurs étudiants au commerce extérieur… On était toute la journée avec des étrangers, on les rencontrait, on parlait, on discutait avec eux. C'est comme ça que j'ai compris la réalité, comment ça marchait. A l'époque, je me suis rendu compte des critères de promotion à l'étranger, de la manière de conclure des affaires à l'étranger (…).

(…) Mon rêve avait toujours été de faire des affaires, surtout parce que je venais d'une famille d'hommes d'affaires. Ils avaient fait fortune en faisant des affaires et moi, je voulais faire de même … mais avec qui ? C'était ça la question. Par conséquent, j'ai dû choisir entre partir et rester.

(…) Quand on regarde les choses de l'extérieur, on peut se dire : « Mais, tu étais bête quand tu étais étudiante au Commerce extérieur… comment as-tu pu renoncer… ? ». Ma mère m'a reproché tous les jours, jusqu'à sa mort, d'avoir quitté la Faculté de Commerce extérieur, parce qu'elle avait l'impression que c'était une profession extrêmement lucrative et favorable. Elle m'a donc accusée jusqu'au bout d'y avoir renoncé, parce que ce domaine lui semblait quelque chose de très bien.

A moi, ça ne me paraissait pas particulièrement bien d'aller voir comment ils écoulaient le poisson à Tulcea[2]*, parce qu'il n'y avait pas d'autre perspective à l'époque… Il fallait avoir plein de relations. Ils te demandaient sans gêne qui te soutenait. Si personne ne te soutenait, tu ne pouvais pas rester dans le commerce extérieur. Tu ne pouvais pas voyager, ils ne t'envoyaient nulle part, te marginalisaient… En plus, tu avais pour directeur un incapable et tu devais supporter de lui n'importe quoi… Alors, à quoi bon ? C'était sans rime, ni raison… C'était comme ça…*

[1] Fameux bistrot de Bucarest situé juste vis-à-vis de l'Académie de Hautes Etudes Economiques et traditionnellement fréquenté par les étudiants.

[2] Ville portuaire du Danube, proche du Delta.

Donc, si j'avais voulu à tout prix faire une carrière, j'aurais quitté le pays. Je ne l'ai pas fait, car il y avait des attaches sentimentales qui me retenaient ici… Et c'est comme ça que, finalement, j'ai étudié la philologie.

Au moment de la décision concernant le choix de la faculté, le critère du « débouché » des études s'imposait souvent comme une priorité devant d'autres critères également pris en compte. La famille avait un rôle déterminant, en influençant d'habitude ce choix vers les domaines où le prestige social et la reconnaissance matérielle prédominaient.

Mes propres souvenirs de ces critères de choix vont dans ce sens : *Au début de ma dernière année de lycée, j'ai finalement choisi, comme études supérieures à suivre après mon bac, l'Académie des Hautes Etudes Economiques. Mais « choisir » n'est pas vraiment le mot approprié, car il s'agissait plutôt d'une acceptation de ma part des arguments de mes parents, qui plaidaient davantage pour une carrière d'ingénieur ou d'économiste que pour celle d'enseignant.*

En effet, ce choix était en quelque sorte le fruit d'une négociation ou un compromis entre mon souhait de suivre la philologie d'une part et leur désir de me voir faire l'école supérieure polytechnique et envisager une carrière technique pour devenir ingénieur, d'autre part.

Leurs arguments étaient effectivement plus forts que les miens. D'abord, ils invoquaient les exigences nettement plus élevées requises pour l'admission : à la Faculté des Lettres de l'Université, on devait avoir une moyenne supérieure à huit (sur dix), tandis qu'à l'Académie des Hautes Etudes Economiques cette moyenne se situait entre cinq et six. On avait donc plus de chances d'être admis dès la première année.

Cet aspect était important, car une fois admis dans l'enseignement supérieur, le service militaire obligatoire n'était plus que de neuf mois et était soumis à un régime à quelque part préférentiel, tandis qu'en cas de non admission, il s'effectuait pendant une année et quatre mois dans des conditions bien plus sévères. En plus, les chances de reprendre les études après le stage militaire, pour tenter une nouvelle fois d'entrer à la faculté devenaient nettement plus faibles.

Ensuite, ils invoquaient l'avenir professionnel que j'aurais après les études : après avoir terminé la philologie, je n'avais aucune chance de rester en ville et encore moins de travailler à Bucarest[1] *ou dans les environs. Le gouvernement nous attribuait certes un poste fixe dès l'obtention de la licence, mais imposait en même temps l'obligation de travailler à ce poste comme stagiaire pendant les trois premières années. Cela signifiait devenir professeur à la campagne, fort probablement dans un village reculé de la Roumanie profonde, avec des chances relativement faibles de revenir par la suite, une fois le stage achevé.*

Enfin, au niveau de la reconnaissance du travail, un enseignant gagnait toujours moins bien dans une école qu'un économiste ou un ingénieur dans une entreprise.

Au vu des arguments solides de mes parents, il est évident que ma simple préférence pour l'étude de la langue française ne pouvait pas « tenir la route » et ne suffisait pas pour les convaincre.

Toujours est-il que ma mère, qui connaissait bien mon mode de fonctionnement et ne doutait pas du fait que mes aptitudes se situaient plutôt dans le champ humaniste que

[1] A l'exception de quelques postes dans des instituts de recherche, destinés à ceux ayant obtenu les meilleurs résultats pendant toute la durée de leurs études.

dans celui des sciences exactes, me disait : « Si, une fois que tu auras fini cette faculté, tu n'es pas satisfait, tu pourras toujours en faire une autre de ton choix ! ».

En 1988, après avoir passé le baccalauréat, Brindusa Palade a dû renoncer à son souhait de faire de la philosophie[1], à cause de son « dossier » jugé à l'époque incompatible avec ce domaine. L'alternative des « Lettres » a dû également être écartée, en raison de la perspective de travailler à la campagne après les études.

Dans ce contexte, la narratrice, encouragée par sa famille, a « choisi » la Faculté de Cybernétique, dans le cadre de l'Académie des Hautes Etudes Economiques de Bucarest. Après deux ans, également motivée par le changement de régime, elle a toutefois décidé d'interrompre ses études en économie et de s'inscrire en philosophie : *En 1988, après avoir fini le lycée, j'aurais voulu passer l'examen d'admission à la Faculté de Philosophie, mais ma mère m'a avertie qu'avec mon dossier, des grands-parents en prison, je n'y serais jamais admise… en plus, il y avait la philosophie marxiste et d'autres arguments qui me démotivaient.*

Alors j'ai été… Enfin, ça a été négocié. C'est à nouveau suite à des pourparlers que j'ai passé l'examen à la Faculté des Lettres, puis que j'ai renoncé parce que… enfin, il y avait la perspective d'un avenir sombre à la campagne.

Finalement, j'ai trouvé un compromis et, à l'instigation de mon oncle, Dinu Gavrilescu, je me suis décidée à passer l'examen d'admission à l'Académie des Hautes Etudes Economiques, à la Faculté de Cybernétique. Apres deux ans, j'ai regretté cette décision… Mais, j'ai quand même continué pendant encore deux ans et quelques mois. Je n'étais pas du tout en accord avec ce que je faisais là-bas, mon option ne s'était pas confirmée… Mais, je n'avais pas vraiment fait mon choix avec enthousiasme, c'était plutôt… comme une sorte de compromis, parce que je ne pouvais pas faire les Lettres… C'était difficile, ça ne me plaisait pas… c'était le même système de mémorisation forcée… Non, je ne pouvais absolument pas m'en accommoder. Je suis malgré tout restée dans l'expectative plusieurs années… en essayant d'accepter l'idée que finalement je pourrais finir mes études à l'Académie. Il est vrai que c'était déjà[2]*…*

Ne m'y étant jamais habituée, j'ai finalement renoncé et, en 1992, j'ai quitté l'Académie et commencé des études de philosophie, ce qui a vraiment été une petite renaissance par rapport à mon éducation. (…) Je suis entrée dans cette faculté avec passion et je l'ai fini avec passion.

Critères d'admission

Dans le sous-chapitre précédent déjà, nous avons pu remarquer que les critères socio-politiques intervenaient, sous la forme du fameux « dossier », dans la présélection des candidats à l'admission à l'enseignement supérieur.

Au début, à partir de 1948, ces critères d'admission présidaient partout, dans toutes les branches de l'enseignement supérieur, car le régime voulait « former une intelligentsia provenant de la classe ouvrière et paysanne ». Ainsi, Aurel Romila se

[1] Jusqu'en 1989, à la Faculté de Philosophie de l'Université, la présélection des candidats se faisait aussi sur la base du « dossier », en vertu de critères d'admission socio-politiques.

[2] La narratrice voulait dire « après 1989 », allusion au changement du régime qui lui a permis d'étudier la philosophie.

souvient-il : *En 1952 est venu le moment de la faculté. Ce moment-là a été extrêmement difficile parce que l'admission était très dure… J'ai passé l'examen d'admission à la Faculté de Médecine et je n'ai pas été admis parce que je n'avais pas… comme je te disais… mon dossier n'était pas… Et même si j'étais bien préparé et que j'avais tous les certificats… ça ne m'a pas aidé du tout… je n'ai pas été admis la première fois…*

Et là, il s'est produit un événement presque providentiel, à savoir la mort de Staline en 1953. Même si nous ne pouvions pas parler entre nous de ce qui s'était passé, sa mort nous a à tous donné l'espoir que quelque chose allait changer. En effet, malgré tout ce qui se passait à l'époque, avec Dej[1]*, la terreur, les prisons… en dépit de tout ça, ils ne pouvaient plus maintenir au sein de la population le degré de crainte qui régnait pendant la vie de Staline.*

A ce moment-là, j'ai pris mon courage à deux mains, j'ai passé encore une fois l'examen d'admission et j'ai été accepté.

A partir de 1956, Alexandru Melian s'est préparé et présenté quatre années de suite à l'examen d'admission à l'Institut d'Art Théâtral et Chorégraphique (IATC) de Bucarest, sans pour autant réussir à se faire admettre. Il raconte cette longue et triste expérience : *La deuxième conséquence du fait que j'avais beaucoup de préoccupations et que j'avais un certain talent était que, en participant de nouveau à ces compétitions organisées dans le monde de la culture, du théâtre, de la récitation, des brigades artistiques, je me suis rapidement fait remarquer par ces instances spécialisées. Un jour, après une compétition dans laquelle je suis arrivé en finale régionale avec une pièce de théâtre et une récitation, le Président de la « Casa de cultura »*[2]*, Ghenu, m'a dit : « Mais, tu as vraiment du talent ! Tu devrais faire du théâtre ; tu te prépares pour l'examen… bla bla bla… et tu vas à l'Institut de Théâtre ! ».*

Bref, pour ne pas trop insister sur cet épisode, j'ai essayé quatre fois, pendant quatre années consécutives, de me faire admettre à l'Institut de Théâtre, mais à chaque fois j'étais refusé à la troisième étape, qui était en fait une reprise modifiée de la première (…). Je voudrais aussi vous dire que si j'ai autant persévéré, c'est que la réaction des gens du métier, à Bacau, était invariablement la suivante : « Mais, ce n'est pas vrai, Melian, il est impossible que tu ne sois pas admis ! ». La dernière fois, c'est même une équipe d'acteurs de Bacau qui m'a préparé pour l'examen et les membres de l'équipe me disaient : « Tu as une voix, un timbre… et une présence scénique… ». A dix-sept ans, imaginez ce à quoi peut rêver quand on entend des choses pareilles de la part des gens de la profession ? Je vivais tout le temps avec la conviction que c'était ma vocation…

La quatrième fois, alors que j'avais passé une nouvelle fois l'examen d'entrée au théâtre et échoué à nouveau, j'ai voulu me suicider (…). Quand je me suis vu refusé la quatrième fois… C'était trop… Je ne pouvais pas le comprendre… J'avais été tellement emballé… qu'il me semblait que je n'avais plus aucune autre solution…

(…) C'est un peu plus tard que j'ai appris qu'en réalité, au théâtre, les admissions étaient attribuées longtemps à l'avance. Mais à l'époque, je ne le savais pas…

Après avoir raté maintes fois l'admission à l'Institut de Théâtre, Alexandru Melian s'est finalement décidé, sur les conseils et l'insistance de sa mère et de sa future

[1] Gheorghe Gheorghiu Dej, chef d'Etat roumain, décédé en 1965 et remplacé par Nicolae Ceausescu.

[2] A l'époque, l'équivalent roumain de la Maison de quartier.

épouse, à passer l'examen d'admission à la Faculté des Lettres. C'est ainsi qu'en 1960, il est devenu étudiant en philologie à l'Université de Bucarest. Il raconte cet épisode : Là, ma future épouse a joué un rôle important ; qu'elle repose en paix, car je l'ai perdue il y a deux ans. Donc, cette année-là, afin d'éviter de rester seule, elle est venue avec moi à Bucarest pour passer l'examen d'admission à la faculté. Ayant été une bonne sportive, elle a été admise à l'Institut d'Education Physique et du Sport (IEFS) l'année même où j'ai échoué pour la quatrième fois au théâtre.

Alors, j'ai dit à ma mère et à ma fiancée : « Je pars et je ne reviendrai plus. Je serai brigadier sur un chantier. » J'avais perdu confiance en moi (…), mais finalement elles m'ont convaincu d'aller en philologie parce qu'elles savaient que j'écrivais des poèmes. En effet, c'est moi qui écrivais les textes pour la brigade artistique… autrement dit, j'avais un peu de talent dans ce domaine… Alors, elles m'ont dit toutes les deux : « S'il te plaît, passe l'examen en langue et littérature roumaines, car tu es doué, tu écris bien, tu connais la littérature, tu passes ton temps dans les livres… ».

(…) Alors, j'ai retiré mes papiers de l'Institut de Théâtre et je les ai déposés à la Faculté de Langue et Littérature Roumaines. Là, l'admission se faisait sur la base du dossier et moi j'appartenais à la troisième catégorie, c'est-à-dire ni fils d'ouvrier, ni fils de paysan, mais plutôt une sorte d'intellectuel. Il faut préciser que dans cette faculté, ma génération et quelques-unes avant et après la mienne ont vécu l'admission à deux niveaux : ceux qui venaient du milieu ouvrier et paysan étaient admis jusqu'à la moyenne de cinq[1]*, tandis que pour les autres, l'admission se faisait dans l'ordre décroissant en fonction du nombres de places disponibles. C'est ainsi qu'il nous fallait un sept ou un huit pour être admis, tandis que les autres ne nécessitaient qu'un cinq (…).*

Il ne restait que trois jours jusqu'à l'examen. Monsieur Bogdan, pendant ces trois jours, je ne me souviens pas d'avoir dormi plus de deux ou trois heures par nuit ; j'ai appris l'histoire universelle et celle de la Roumanie et, après avoir réussi aux examens respectifs, je suis devenu étudiant en philologie.

Anca Nitulescu raconte l'expérience vécue par sa mère qui, à cause de la situation matérielle de ses parents sous l'ancien régime, n'a pas pu suivre les études de son choix : *(…) Plus tard, ces choses leur sont retombées dessus, quand ma mère a voulu passer l'examen d'admission à la faculté. Elle a essayé deux fois à la Faculté de Chimie, pour obtenir de bonnes notes aux examens écrits, mais être recalée à l'examen oral… Elle ne se retrouvait jamais sur les listes des admis.*

Elle n'a pu fréquenter une faculté que lorsque pendant une certaine période de quelques années, le régime s'est un peu relâché. Elle s'est ensuite mariée avec mon père, a ainsi changé de nom et c'est comme ça qu'elle a réussi à se faire admettre dans une faculté et à y étudier.

Mais elle a probablement été à l'Université parce que mon père était professeur et qu'il l'a influencée ou qu'ils se sont mutuellement conseillés, ce qui fait qu'elle a choisi la Faculté de Géographie. Elle est donc devenue professeur de géographie et a ainsi dû renoncer à son ancienne passion.

Mihai Martinovici se souvient de la situation particulière qui régnait l'année où il est entré dans l'enseignement supérieur : *L'année où j'ai commencé la faculté, il y a eu*

[1] L'évaluation se faisait sur la base de notes allant de 1 à 10. La limite inférieure pour passer était de cinq.

une conjoncture extraordinaire. Il paraît qu'en 1966, ils ont voulu faire en sorte que les « beizadele »[1] *puissent entrer sans difficulté dans l'enseignement supérieur.*

Cette année-là, et celle-ci uniquement, ont ainsi été introduits un règlement d'admission et une décision stipulant que les jeunes qui avaient obtenu la moyenne de dix au baccalauréat pouvaient s'inscrire sans examen à la faculté à laquelle ils désiraient étudier.

Moi, j'avais initialement déposé mes papiers à la Faculté d'Electrotechnique. Mais comme il y a eu ce nouveau règlement d'admission et que la Faculté d'Automatique, qui avait l'air très prometteuse, venait de se créer, j'ai vite transféré mes papiers dans cette faculté et je suis devenu étudiant en Automatique.

Dans la volée de 1966, je crois qu'il y a eu un ou deux cas semblable au mien à la Faculté d'Automatique de Bucarest.

Cours académiques et interdits

A la fin des années soixante-dix, alors que j'étais étudiant à la Faculté de l'Economie de l'industrie, des constructions et des transports, qui faisait partie de l'Académie des Hautes Etudes Economiques de Bucarest, je me souviens, avec une évidente subjectivité, de certains aspects de la vie universitaire bucarestoise, qui sont restés gravés dans ma mémoire.

J'ai gardé dans mes souvenirs d'étudiant l'intérêt particulier pour quelques cours académiques et surtout un exemple des interdits de l'époque : *Après la deuxième année d'études, une fois disparus mes soucis avec les mathématiques, les différentes matières ne me posaient plus aucune difficulté, mais elles ne représentaient plus un grand intérêt non plus. Les cours comme l'organisation de la production, les transports, l'économie de l'industrie, l'économie politique, la statistique, la philosophie*[2]*, les finances et le marketing, me passionnaient très peu. Il s'agissait pourtant des cours de base du programme d'étude de la faculté.*

En revanche, je trouvais certains cours facultatifs organisés par l'Académie en dehors du programme universitaire obligatoire fort intéressants. C'était le cas des cours suivants : « Courants philosophiques contemporains », « Pédagogie » et « Logique et méthodologie de la recherche scientifique ».

Le premier était dispensé par le professeur Grünberg, le chef de la chaire de Philosophie de l'Académie. Il n'avait pas lieu dans une salle de classe, comme cela se passait d'habitude, mais à l'intérieur même de la salle des professeurs de la chaire de philosophie, probablement en raison du manque d'auditeurs. Bien que Monsieur Grünberg fût un professeur brillant, ce n'est pas son éloquence qui m'est restée comme un souvenir marquant de ce cours, mais plutôt l'aspect inédit de ces rencontres dans le contexte de l'époque : il nous présentait différents courants philosophiques et philosophes contemporains et faisait circuler autour de la table des livres[3] *de Raymond*

[1] Terme utilisé par le narrateur pour parler des enfants de personnes occupant des postes hiérarchiques haut placés dans l'appareil du Parti et de l'Etat.

[2] Il s'agit exclusivement de la philosophie marxiste.

[3] Dans leur version originale et non pas sous forme de copies, comme c'était souvent les cas pour des livres rares ou interdits chez nous.

Aron, Althusser ou Sartre, des auteurs qui suscitaient souvent des polémiques par rapport au marxisme.

Pour moi, c'était quelque chose d'épatant : je me retrouvais en train d'écouter dans un cadre officiel des discussions sur des sujets ou des auteurs dont je n'avais guère entendu parler ailleurs que dans les débats radiodiffusés[1] *de Monica Lovinescu. Et là, ils étaient abordés officiellement dans une perspective similaire, bien que tronquée, à la chaire de philosophie marxiste de l'Académie. Un autre aspect de ces cours qui m'étonnait également était le nombre extrêmement réduit d'étudiants qui les fréquentaient, soit une dizaine de personnes. Quelque temps après, le cours s'est arrêté sans aucune annonce préalable ou explication quelconque.*

Six mois plus tard, l'équipe théâtrale du « Teatrul Mic »[2]*, présentait à Bucarest le spectacle de gala de la pièce « Maître et Marguerite », mise en scène d'après le roman de Mihail Boulgakov. Le professeur Grünberg a été invité à ouvrir la série des spectacles par une conférence. Je ne me souviens plus du titre de son discours, mais il tirait un parallèle intéressant entre la création littéraire de Mihail Boulgakov et les idées-force de Jean-Paul Sartre ; une intervention magistrale, qui a reçu des applaudissements prolongés. Entre son allocution à lui et le commencement du spectacle proprement dit, il y a eu un entracte.*

A ce moment-là, constatant qu'il n'était entouré que de deux ou trois personnes, je suis allé vers lui pour le féliciter et, profitant de l'occasion, je lui ai exprimé mes regrets quant à l'arrêt du cours de philosophie qu'il avait initié, il n'y avait pas longtemps, à l'Académie. Saisissant peut-être à son tour cette occasion, il m'a répondu spontanément et sans hésitation : « Ce cours m'a été interdit, Monsieur ! ». Cette confirmation, qu'il exprimait si clairement et sans ambiguïté aucune, m'a fortement marqué. Je n'étais plus devant une supposition, mais devant une évidence… pour autant que j'aie encore eu besoin de preuves !

La pédagogie est un domaine qui m'a toujours passionné. A la fin de l'année, le cours était acquis sur la base d'une sorte d'épreuve pédagogique. Nous devions enseigner pendant une heure dans un lycée bucarestois un cours lié à une discipline économique, remplaçant ainsi le professeur titulaire. C'était une expérience intéressante qui s'achevait par l'obtention d'un diplôme donnant le droit d'enseigner les disciplines économiques au niveau du lycée. Même si je n'ai jamais utilisé ce diplôme, le contenu du cours ainsi que l'épreuve finale m'ont conforté dans mon choix initial.

La logique et la méthodologie de la recherche scientifique étaient un domaine nouveau pour moi et au début j'y suis allé plutôt par curiosité. Le cours était donné par M. Boiangiu Octavian, professeur de sociologie à l'Académie. Ce cours allait rester pour moi non seulement le plus intéressant, mais aussi le plus utile de tout mon parcours académique à Bucarest. J'y ai appris des notions de méthodologie, l'importance de la rigueur dans le cadre d'une recherche scientifique, les règles de base dans l'élaboration d'un travail écrit, l'utilisation correcte des sigles et des notes de bas de pages dans la rédaction d'un texte. Quand j'ai suivi ce cours en troisième année, je ne savais pas encore que j'allais utiliser pleinement ces connaissances l'année académique suivante, déjà, dans le cadre de laquelle j'ai choisi pour mon mémoire de licence en économie politique un sujet lié à la recherche scientifique.

---

[1] Il s'agit de *« Thèses et antithèses à Paris », é*mission culturelle en langue roumaine, élaborée en France et diffusée par la radio « Europe Libre » depuis Munich.

[2] Un des théâtres bucarestois.

Obligation de promouvoir selon un barème

Dans l'enseignement supérieur,les professeurs étaient tenus, de la même manière qu'au lycée[1], de rapporter « des bons résultats » des étudiants ou au moins de minimaliser le nombre de résultats faibles ou mauvais. Le principe était le même, dans le sens que les résultats positifs des étudiants cautionnaient l'ensemble de l'activité didactique universitaire, sans pour autant qu'ils reflètent forcément la réalité de leurs acquis.

Alexandru Melian se souvient du temps où il était président de l'Association des étudiants de l'Université de Bucarest, liée et subordonnée au Centre universitaire du Parti : *Une fois, au Centre Universitaire du Parti, il y a eu une grande assemblée sur les résultats aux examens, à laquelle participait aussi le Premier Secrétaire. A chaque fois, on exigeait une grande sévérité, mais en même temps des bons résultats. Les chiffres devaient donc être très bien ordonnés, tel pourcentage pour ceux qui ont échoué, tel pourcentage pour ceux qui ont obtenu des notes entre cinq et sept[2] et ainsi de suite. Bien sûr, on feignait à chaque fois une rigueur qui était en réalité complètement fausse.*

Alexandru Melian décrit ci-après la prise de position publique à ce sujet, exprimée dans une séance plénière du Centre universitaire, la réplique officielle reçue, la discussion informelle qui a suivi avec le Premier Secrétaire du Parti[3] du Centre universitaire et finalement le résultat obtenu : *Un jour, avant les examens, on nous a réunis pour une discussion et on nous a dit : « Faites de la propagande auprès des étudiants, dites-leur qu'ils préparent bien leurs examens, attirez leur attention sur le fait qu'il n'y aura plus de réévaluations. A partir de cette année, le Ministère a décidé de ne plus accorder de réévaluations. Que cela soit clair ! ». Moi, je l'ai évidemment pris au sérieux, comme d'habitude…*

J'ai alors organisé une assemblée plénière avec les présidents de toutes les facultés et, à mon tour, je leur ai dit : « Ecoutez, rassemblez les étudiants, discutez avec eux et attirez leur attention… ».

Or, que se passait-il chaque année ? Le pourcentage d'échec aux examens était de quarante à cinquante pour cent. Ils[4] ne pouvaient pas se présenter devant le Camarade[5] avec cette statistique, car elle aurait tout de suite été considérée comme le résultat d'un travail déficitaire de la part du corps professoral, des Comités du Parti, de l'Union de l'Association des étudiants et ainsi de suite.

Que faisaient-ils donc ? D'une manière ou d'une autre, la première session d'examens était correcte, les examens de rattrapage aussi, puis quand ils constataient qu'aux réévaluations, qui étaient toujours légales, les choses n'allaient pas comme il fallait, c'est-à-dire qu'elles ne se situaient pas dans les limites qu'ils considéraient comme raisonnables, le Ministère approuvait généralement des ré-réévaluations, ce qui était une violation de ses propres règlements. Nous, nous critiquions toujours ce procédé. A chaque fois, nous le critiquions : « On ne pourra pas parler d'un rôle pédagogique et stimulant tant qu'une institution comme le Ministère ou une organisation

[1] Voir dans le Chapitre IV, *Au Lycée.*

[2] L'évaluation se faisait sur une échelle de un à dix. La note minimale pour réussir à un examen était de cinq.

[3] Il s'agissait de Vasile Moraru, qui a été ultérieurement remplacé par Traian Stefanescu.

[4] Les autorités universitaires.

[5] Il s'agit de Nicolae Ceausescu.

politique comme l'Association des Etudiants ou l'Union de la Jeunesse Communiste patronnera systématiquement des violations de ses propres décisions. Camarades, si vous avez dit que vous n'approuviez plus les réévaluations, alors ne les approuvez plus. Le Ministère n'a-t-il pas la force de… » et ainsi de suite… Pendant quelques années, deux ou trois ans, nous avons mené une offensive d'en bas, à notre niveau, contre ces réévaluations à répétition.

Et cette année-là, voilà qu'enfin on nous disait : « Annoncez qu'à partir de cet automne, il n'y aura plus de réévaluations ! » Bien entendu, cet automne-là s'est passé exactement comme tous les autres. Alors, quand au début de l'année universitaire cette assemblée plénière, à laquelle participaient également le Premier Secrétaire et un représentant du Comité Central, au niveau du Centre Universitaire, j'ai demandé la parole, j'ai avancé des arguments d'une violence terrible. J'ai d'abord émis à ce sujet des critiques très dures dont les destinataires allaient du Premier Secrétaire, qui était devant moi, au Ministre de l'Enseignement.

A cette occasion, le Premier Secrétaire a essayé de me remettre à ma place, mais j'ai senti que… Ce n'est que plus tard, lors d'une discussion entre quatre yeux avec lui, que j'en ai eu la confirmation. Il a effectivement reconnu que j'avais raison, mais que, dans les circonstances en question, il avait été obligé de me remettre à ma place. Il a cependant retenu que j'étais un type difficile et m'a demandé de venir chez lui : « Ecoute, Sandule, la vie politique à certaines règles que tu dois respecter… il y a une certaine diplomatie… certains compromis qui sont obligatoires ! ».

« Camarade Premier Secrétaire, probablement que je ne suis pas fait pour ce travail. Remplacez-moi ! Ce n'est pas indispensable que je sois là où je suis. Souvenez-vous de ce moment où… à chaque fois que j'ai reçu un poste à responsabilité je m'y suis conformé avec difficulté et sur votre insistance. Il est possible que je conçoive le rôle d'un leader autrement que vous… ». « Ecoute, Sandule, laisse tomber… nous te connaissons et nous t'estimons beaucoup… il faut juste que tu sois un peu plus malléable, plus… ». Puis il me dit encore : « Là, je devrais te sanctionner ». « Mais pour quoi faire, Camarade Premier Secrétaire ? » « Ne te rends-tu pas compte ?… Tu t'es attaqué à moi, tu as attaqué le Ministère de l'Enseignement, tu as même attaqué le Comite Central ! » « Je n'ai attaqué personne, Camarade Premier Secrétaire. J'ai relaté une certaine situation et j'en ai exprimé mon point de vue. Si vous pouvez contre-argumenter, ça ne vaut plus la peine que vous me sanctionniez, car je partirai de mon propre gré. Mais, donnez-moi des arguments ! » «Tu as raison, Sandule, mais tu sais bien qu'ils nous demandent… » Ils ![1] *C'était le Premier Secrétaire du Centre universitaire qui parlait ainsi. « Ils nous demandent des statistiques… et sinon… ils nous tirent les vers du nez… ils réduisent nos primes » et ainsi de suite…*

« Camarade Premier Secrétaire, pourquoi avez-vous lancé ce message avant l'évaluation pour que nous le transmettions aux étudiants ? Si vous n'étudiez pas, vous allez échouer cet automne… Je veux dire…vous tirez les marrons du feu avec la patte du chat ? Ce n'est pas vous qui vous retrouvez devant les étudiants, face à eux, c'est nous. Et ils nous demandent : « Camarade Président, vous êtes venu nous présenter une magnifique théorie, pourtant les fainéants et les désœuvrés bénéficient encore et toujours de sessions de réévaluations… ». « Oui, Sandule, tu as raison, mais il faut que… ». Il a marmonné quelque chose et la situation est restée en suspens…

[1] « Astia » dans le texte roumain.

L'enjeu de l'« affectation » consécutive aux études

Le système des affectations gouvernementales à la fin des études supérieures fonctionnait en vertu du système économique global centralisé, selon lequel la production et les besoins étaient fixés à l'avance par le plan quinquennal du développement. Ainsi, les affectations gouvernementales répondaient-elles à une double exigence : d'une part, s'inscrire dans la prérogative politique de la « répartition judicieuse des forces de production sur tout le territoire du pays »[1], et d'autre part, créer une obligation pour le bénéficiaire de rester sur place, à l'endroit déterminé par l'affectation, au moins pendant toute la durée du stage, qui était habituellement de trois ans.

A part les résultats des études proprement dits, c'est-à-dire la moyenne des notes obtenues tout au long du parcours universitaire, la répartition des postes prenait également en considération d'autres types de critères de sélection ou de « priorités ». Il s'agissait de critères « sociaux », comme par exemple le domicile, le mariage, les enfants, ainsi que des critères d'ordre politique, qui consistaient à être membre du Parti, membre de l'Association des étudiants ou à y exercer des responsabilités.

Anca Nitulescu évoque son cas d'étudiante en médecine à Bucarest : *L'euphorie liée à mon admission en médecine a duré, disons, un été seulement… jusqu'au moment où j'ai commencé les cours à la faculté…*

Puis, pendant mes années d'études, j'ai vécu avec le spectre de « terminer la faculté et de devenir médecin de campagne » parce que tout le monde savait que c'était ainsi… Peut-être que dans les autres facultés c'était un peu mieux, mais ici, en médecine, les choses étaient très claires. Seuls les premiers dix étudiants d'une promotion de cinq cents personnes obtenaient des postes en ville… et même ces personnes-là devaient avoir des relations… toujours des relations, la priorité étant donnée en fonction de la carte d'identité, du mariage… J'avais des collègues qui, pendant les années de faculté, s'efforçaient de se marier avec celui qu'il fallait, de faire des enfants[2], d'entrer au Parti, d'adhérer à l'Association des étudiants communistes, bref… d'avoir toutes les priorités possibles pour pouvoir finalement rester à Bucarest.

Voilà donc le calvaire que j'ai enduré, j'ai vécu avec ce spectre pendant toute la faculté. Pour atteindre mon objectif, j'ai essayé sans relâche… je me suis efforcée d'obtenir les meilleures notes que je pouvais, mais au bout du compte tous avaient… voilà, à la Faculté de Médecine, il y avait une inflation de bonnes notes… tout le monde avait des notes égales ou supérieures à huit et c'est comme ça qu'à la fin des études, il y avait une centaine de personnes dont la moyenne se situait entre neuf et dix.

Mais, j'ai achevé mes études en 1990 et ma promotion a donc été la première à finir après la Révolution[3]… autrement, je te dis… Moi j'ai terminé avec une moyenne de 9,84 et j'étais parmi les cents premiers … je pense avoir été la cinquantième et sincèrement, avec cette position-là, je ne serais pas restée à Bucarest. En plus, à l'époque, je n'étais pas mariée et je ne bénéficiais d'aucune priorité… ma carte d'identité avait été issue à Buzau etc…

[1] Le système économique planifié excluait le chômage. Officiellement, grâce à l'économie socialiste d'Etat, la Roumanie n'a donc pas connu le chômage de 1947 à 1989. Bien que la réalité soit différente, le chômage n'a jamais été reconnu et par conséquent, il n'a été ni évalué, ni analysé, pendant toute cette période.

[2] La narratrice ajoute : *Car si tu avais des enfants, tu avais la priorité.*

[3] En effet, après décembre 1989, le système des affectations gouvernementales a cessé d'exister et tous les critères qui avaient opéré jusqu'à ce moment-là ont ainsi perdu leur signification.

La première année, on a commencé à étudier pour les examens dès le début du semestre… On avait tellement peur jusqu'à la première session d'examens, parce qu'on ne savait pas comme ça allait se passer… On était tous des débutants et on ne savait pas encore ce qu'était une session d'examens, c'était un autre système qu'au lycée… Donc, par peur, j'ai étudié à fond à ce moment-là, pour la première session… et j'ai constaté qu'après la session, moi et une autre collègue, nous avions obtenu les meilleures notes de notre groupe.

Je dois dire que cela m'a immédiatement conféré un certain statut à la faculté. En fait, si tu obtenais des bonnes notes dès le début, tout le monde te considérait comme un bon élève. A la session suivante, le professeur regardait dans le livret, voyait les notes obtenues et comme il était en partie impressionné par ce qu'il voyait… Bref, l'idée est qu'à la faculté, je n'ai eu que des très bonnes notes ; aucun huit, que des neufs et des dix. Il faut dire aussi qu'aller aux réévaluations pour augmenter sa note était devenu une habitude, même si on avait eu un neuf. On y allait pour obtenir un dix.

Moi, je suis allée à un examen de réévaluation pour essayer de passer de mon neuf à un dix, mais le professeur ne me l'a pas donné, car il m'a posé une question à laquelle je n'ai pas su répondre. Il m'a alors dit : « Tu ne mérites pas un dix, garde ton neuf ! ». J'ai cependant été contente qu'il ne m'ait pas baissé ma note, parce que théoriquement il pouvait le faire, il pouvait te donner n'importe quelle note, puisque tu étais là pour la recalculer. (…) Les professeurs n'étaient en principe pas absurdes, mais enfin…

J'ai étudié sérieusement, sans aucun doute… C'était super, mais très fatigant ; je devais faire tous les hôpitaux de Bucarest, courir de l'un à l'autre… Je faisais un stage de médecine interne à l'Hôpital Coltea, puis un autre de je ne sais plus quoi à l'Hôpital Fundeni… C'était exténuant !

Je me déplaçais en trolleybus d'un endroit à l'autre, je déjeunais à la cantine de la Faculté de Médecine d'Izvor, c'était vraiment éreintant…

Les foyers d'étudiants

Chaque année, un nombre important d'étudiants, surtout ceux qui n'habitaient pas dans la cité universitaire, étaient obligés de chercher un logement dans les foyers d'étudiants. Dans la plupart des cas, le nombre des demandeurs dépassait le nombre des places disponibles.

Anca Nitulescu se souvient de son expérience de « caminist »[1] : *(…)…Je suis entrée au foyer d'étudiants, à « Regie »[2]. Je crois que c'était l'un des meilleurs foyers de Bucarest. Ils étaient conçus dans le style des studios, avec une cuisine et une salle de bains pour chaque chambre… nous étions quatre dans la chambre, c'était comme ça… Mais, c'était quand même un très bon foyer et j'y ai habité pendant six ans.*

Il y avait pourtant un problème très ennuyeux. Pendant l'été, le foyer était utilisé comme hôtel pour la parade du 23 août et on y logeait les sportifs et toute l'organisation

[1] Le terme roumain désignant celui qui habite dans un foyer d'étudiants.

[2] La narratrice ajoute : *Dans le bâtiment « U1 ». Le foyer « Grozavesti » était de l'autre côté du pont.* Les deux foyers d'étudiants, à savoir « Regie » et « Grozavesti », situés parallèlement sur les deux rives de Dimbovitza, constituaient ensemble un des plus grands complexes universitaires de Bucarest.

liée à cet événement. Donc, avant chaque été, il fallait libérer la chambre, puisqu'il n'était pas permis de la garder. On devait emporter toutes nos affaires et les ramener à nouveau à l'automne. C'est là le calvaire que nous vivions chaque été et automne… Je charriais mes affaires avec une voiture amenée de Buzau par mes parents[1]*… ils venaient avec un ami de Buzau, ils chargeaient mes affaires dans sa voiture à lui et je les déposais chez des membres de ma parenté à Bucarest qui acceptaient de les stocker, car elles occupaient plein d'espace… J'avais même un matelas, enfin… tous mes ballots ! Puis, en automne, je les récupérais et je les ramenais au foyer…*

Chaque automne, c'était aussi la galère pour décrocher une place dans le foyer, c'était terrible… Il y avait de nombreuses demandes et pas assez de places pour tout le monde et à chaque fois, on devait y passer une journée entière… il fallait rester là-bas du matin jusqu'au soir, sur les marches du foyer, en espérant être appelé pour recevoir une chambre… Enfin, c'était comme ça !

A noter que les personnes qui avaient habité au foyer pendant l'année précédente bénéficiaient quand même d'une priorité. Comme j'avais réussi à y entrer dès la première année, j'ai pu y habiter par la suite.

Mihai Martinovici se souvient également du temps où il habitait dans les foyers d'étudiants, pendant ses études à l'Ecole Polytechnique de Bucarest : *(…) Pendant mes études, j'ai été « caminist ». Durant mes cinq années d'études, j'ai habité dans tous les foyers possibles et imaginables de l'Ecole Polytechnique.*

J'ai commencé par le foyer… je ne me souviens plus de son nom, mais c'est là que se trouve actuellement le Musée Militaire Central, dans la rue Stefan Furtuna.

Ce fut un peu un choc pour moi de devoir d'emblée partager ma chambre avec cinq autres garçons que je ne connaissais pas. La première nuit… je n'oublierai jamais le haut-parleur qu'il y avait là-bas et qui fonctionnait en permanence. Je n'ai pas réussi à m'endormir, alors que les autres ronflaient sans problème…

Par la suite, je me suis cependant adapté et j'ai même bien aimé la vie en foyer.

Facteurs politiques et prise de position

Smaranda Vultur nous a raconté dans un chapitre antérieur[2] ses années d'études à la Faculté des Lettres de Bucarest, pendant une période de relative ouverture du régime en Roumanie.

Or, malgré l'ambiance universitaire plus détendue de la fin des années soixante et du début des années soixante-dix, la narratrice a préféré adopter une position « de retrait » face à la vie universitaire en dehors des cours et des séminaires : *Quand je suis allée à Bucarest*[3]*, à la faculté, je me suis mieux aperçue du caractère artificiel et de la vacuité rhétorique… de toutes sortes d'activistes qui venaient… le mouvement d'étudiants*[4]*… l'histoire avec Nicu Ceausescu venait de commencer*[1]*…*

[1] La narratrice complète : *Mes parents n'ont jamais eu de voiture. Ce n'est qu'après la révolution, sur leurs vieux jours, qu'ils se sont achetés une « Dacia ».*

[2] Voir dans le Chapitre II, *Libéralisation relative du régime.*

[3] La narratrice était partie de Timisoara.

[4] Allusion à la vie associative universitaire complètement subordonnée aux directives politiques.

(…) A la faculté, cet aspect lié à la vie estudiantine, avec les associations d'étudiants, l'UASCR[2] et tout ça, avait quelque chose de surdimensionné, mais c'était bien plus visible que l'UTC[3] ne l'était à l'école et au lycée… (…).

(…) Donc, par rapport au lycée et à l'école où, après avoir obtenu de bons résultats, je me suis laissée entraîner dans toutes sortes de fêtes organisées à l'école, enfin… à la faculté ces aspects sont devenus très visibles et j'ai commencé à prendre mes distances… Il est vrai que là j'étais seule, je n'habitais plus avec mes parents, j'avais acquis de l'indépendance et peut-être que cela a aussi joué un rôle… Quoi qu'il en soit, j'avais appris à être très prudente, à ne pas me laisser entraîner dans toutes sortes de comités et de commissions et à garder une certaine distance.

Dans les années quatre-vingts, l'esprit de suspicion et le manque de confiance qui régnait dans la société bucarestoise se retrouvait également dans l'espace universitaire. Ainsi, Anca Nitulescu, qui n'a pas participé aux activités extra-universitaires organisées dans le cadre de l'Association des étudiants, se souvient-elle : *A l'époque, tout le monde se demandait ironiquement qui était le mouchard du groupe, celui de la volée… ; comme nous avions des camarades très suspicieux, nous supposions que c'étaient eux les mouchards…*

Par exemple, j'avais une camarade qui faisait ouvertement des blagues …auxquelles tous se taisaient, personne n'osait rien dire et c'est pour cette raison tout le monde pensait que c'était elle le mouchard. Moi, je pense encore aujourd'hui que c'était elle, car c'était une fille pleine de toupet, très hardie… par exemple, elle a été prise en train de copier aux examens partiels et, conformément aux règlements universitaires, elle aurait dû être renvoyée. Mais, personne ne l'a renvoyée, au contraire, elle a fini la faculté sans problème et a été parmi les premiers à demander son adhésion comme membre du Parti ; il y avait donc de bonnes raisons de croire que c'était elle… En plus, elle était… comment dire… le contact avec elle était très désagréable… on sentait qu'elle avait été souillée, elle était très agressive verbalement et enfin…

Quant aux autres… il me semblait que de manière générale mes camarades manquaient de personnalité, je ne pourrais pas dire que l'un ou l'autre sortait du lot ou se faisait remarquer par une particularité ou une autre…

(…) Voilà, c'était comme ça… Je ne pourrais pas dire qu'il y avait des personnes… J'ai été à la faculté pendant les dernières années[4], quand je pense que tout était déjà… même la dernière trace de résistance avait déjà disparu… A mon avis, tous ceux qui étaient encore restés dans l'enseignement supérieur avaient été triés en fonction de leur fidélité au régime et de leur soumission dans le sens qu'ils ne rouspétaient pas ou n'osaient rien dire contre… même s'ils n'étaient pas franchement des partisans du régime.

Quant à certains de nos professeurs, nous savions pertinemment que c'étaient des mouchards et qu'ils étaient gradés dans la Securitate. Il y en avait qui étaient des nullités

---

[1] Seul des trois enfants du couple présidentiel à être intéressé par la politique, Nicu Ceausescu, a été nommé à la fin des années soixante Président de l'Union des Associations des étudiants communistes de Roumanie (UASCR). Son attitude arrogante, son attirance pour l'alcool et ses abus de pouvoir lui ont donné une très mauvaise réputation.

[2] L'Union des associations des étudiants communistes de Roumanie. Dans chaque faculté, il y avait une filiale de l'« UASC », subordonnée au Centre universitaire de l'« UASCR », qui en assurait la coordination.

[3] Union de la jeunesse communiste.

[4] La narratrice se réfère aux dernières années du régime.

dans le domaine médical, on le voyait de loin et tout le monde savait que c'étaient des dignitaires de la Securitate.

Du point de vue de la formation, il y avait dans presque tous les domaines des gens bien formés, instruits, mais comme d'habitude, je ne sais pas pourquoi, ces gens faisaient profil bas et s'investissaient uniquement dans leur domaine professionnel. Ils pensaient probablement que cette attitude leur simplifiait la vie et évitaient donc de s'impliquer dans quoi que ce soit d'autre. C'était comme ça…

Mais, il y avait aussi des professeurs ou des assistants passionnés, dont on voyait bien qu'ils avaient une vraie vocation ; c'est une chance qu'il y ait aussi eu des gens comme ça…

Voilà malheureusement l'atmosphère que j'ai connue dans la faculté. Malgré tout, grâce aux quelques professeurs compétents qui s'y trouvaient encore, nous avons étudié sérieusement et terminé la faculté dotés de bonnes connaissances (…).

Le cas d'Alexandru Melian illustre une attitude différente. Brillant étudiant en Lettres à l'Université de Bucarest, il a assumé, en tant que chef de sa promotion, des fonctions de responsable dans le cadre de l'Association des étudiants. Dans sa dernière année d'études[1], il est devenu membre du Parti et, une fois sa formation achevée, il est resté à l'Université comme préparateur. Il a été élu président de l'Association des étudiants de l'Université tout en assumant, parallèlement à son activité didactique et professionnelle de base, des engagements associatifs et politiques dans le milieu universitaire. Dans ce contexte, le narrateur était bien situé pour décrire le fonctionnement associatif ainsi que les liens étroits et les relations de subordination qui existaient entre le mouvement étudiant qu'il conduisait et la haute hiérarchie du parti qu'il a côtoyée pendant ce temps-là.

Cet homme doté d'une forte personnalité, de grandes compétences professionnelles et de qualités relationnelles et organisationnelles remarquables, raconte la manière dont il a envisagé de répondre à ses engagements et finalement, dont il a assumé, d'une façon élégante mais non dénuée de difficultés, sa défaite sur le plan politique. Les conflits engendrés, qui ont en fin de compte abouti à une incompatibilité totale entre sa façon de travailler et les exigences du système, l'ont déterminé à renoncer à la politique pour se consacrer exclusivement à sa profession, à savoir l'enseignement universitaire.

La longueur de son récit est en rapport avec la particularité de son cas. Afin de respecter la cohérence de la narration et de préserver son caractère complexe, nous avons choisi de ne pas intervenir et de la restituer telle qu'elle nous a été présentée. Ainsi, Alexandru Melian raconte-t-il : *(…) Lorsque je suis devenu étudiant en philologie, j'avais quatre ans de plus que tous ceux de ma volée et ma façon d'être a immédiatement fait de moi une sorte de meneur. Enfin, j'étais à la fois un leader et un vieux pépère… mais, j'avais acquis un certain renom de par mon histoire, ma biographie. Je suis tout de suite devenu le chef du groupe et après une année, j'ai été nommé chef de ma promotion (…). Pendant les premières années, j'ai eu des problèmes dans certaines disciplines, par exemple le français, mais, à partir de la troisième année mes résultats sont devenus excellents, je n'ai plus eu que des dix et j'ai obtenu la célèbre bourse « Gheorghe Gheorghiu-Dej »*[2].

[1] En 1965.

[2] Le narrateur ajoute : *La bourse « Gh. Gheorghiu-Dej », ajoutée à ma bourse habituelle, représentait un revenu plus important que le salaire que j'ai eu après avoir fini la faculté.*

Alors, bien sûr, selon les habitudes, certains disaient : « C'est une personne qui a de l'avenir, faisons-la adhérer au Parti » (…), parce que je n'étais pas membre du Parti. J'étais pionnier, membre de l'UTC, mais pas membre du Parti. Mais, j'ai hésité en disant « Ecoutez, je pense que je ne suis pas encore suffisamment prêt… », j'ai commencé avec des théories de cet ordre-là… au fond, franchement, je n'en avais pas trop envie.

Mais, lorsque je suis arrivé en dernière année, j'ai été confronté à deux attitudes distinctes. Il y avait ceux qui voulaient que j'adhère au Parti, parce qu'ils m'estimaient et savaient que j'étais fiable, dans le sens que j'étais un bon organisateur, j'entretenais des excellentes relations avec les étudiants, je me débrouillais partout… comme chef de groupe, comme chef de promotion. Ayant constaté que les problèmes qui m'étaient confiés dans ce domaine étaient généralement résolus sans qu'il en résulte aucune difficulté pour la hiérarchie, ils recommandaient : « Faisons-le adhérer au Parti, c'est quelqu'un de… ». Et de l'autre côté, il y avait ceux qui disaient : « Attendez, n'avez-vous pas compris sa façon de penser, son comportement ? » et ils évoquaient l'épisode relatif à la Bessarabie[1]*, le fait que pendant plusieurs rassemblements du Parti j'avais pris la parole et que mon discours n'avait pas été très orthodoxe, ne s'était pas aligné… Ce qui est certain c'est que jusqu'en cinquième année, soit jusqu'en 1965, toutes ces démarches sont restées en suspens.*

(…) Bien sûr, j'ai fini par m'inscrire sur la liste d'adhésion au Parti et c'est comme ça qu'en 1965, je suis devenu membre du Parti, dans les circonstances que vous savez[2]*… Ils m'ont donc gardé à la faculté et je suis devenu préparateur. J'ai immédiatement été nommé Secrétaire UTC de la faculté, puis Président de l'« UASC »*[3] *de l'Université.*

Mais, ma façon d'être n'a pas changé dans cette fonction-là non plus. Très vite, je suis entré en conflit avec la hiérarchie, à commencer par le Premier Secrétaire du Centre universitaire.

Une action culturelle a été organisée dans le complexe dit « Tei ». Des billets pour cet événement ont été distribués à toutes les institutions d'enseignement supérieur, afin qu'elles les vendent aux étudiants et réalisent des bénéfices. Naturellement, l'Université en a reçu aussi. En tant que président de l'Association des étudiants, j'étais responsable de toute cette activité (…), mais, dès le début, j'ai dit aux responsables des facultés et à ceux de mon bureau « Ecoutez, n'obligez personne à acheter des billets. Que ceux qui veulent des billets, en prennent, que ceux qui n'en veulent pas, n'en prennent pas ! N'exercez aucune pression ».

---

[1] Le narrateur fait référence à une prise de position antérieure, dans le cadre d'une réunion universitaire du Parti, concernant la province de Bessarabie qui, après la Seconde Guerre mondiale, avait été annexée à l'Union Soviétique : *Entre temps, si vous vous rappelez, il y a eu ce moment d'ouverture, lancé par Gheorghiu-Dej… et plusieurs réunions, portant principalement sur les conséquences du culte de la personnalité ont été organisées dans le cadre de l'université. Comme je faisais partie des bons étudiants, le Bureau du Parti m'a demandé de m'exprimer moi aussi sur ce sujet. A l'époque, c'était comme on le savait tous… tout ce qui allait être présenté devait être rendu à l'avance, pour que la censure ait le temps d'intervenir. Moi, j'ai abordé un seul thème – la Bessarabie. J'ai dit qu'à mon avis, la conséquence du culte de la personnalité de Staline était que la Bessarabie était désormais incluse dans l'Union Soviétique, alors même que l'histoire nous avait enseigné que… c'était donc une plaidoirie pour… Bien entendu, ceux qui savaient de quoi il s'agissait m'ont dit « Soyons sérieux… ça ne va pas. Choisissez autre chose ! ». « Si ça, ça ne va pas, je n'ai rien à dire ».*

[2] Les circonstances externes dans lesquelles Alexandru Melian est devenu membre du Parti sont décrites par lui-même dans le Chapitre II, *Libéralisation relative du régime (1965-1971).*

[3] Union des associations des étudiants communistes.

« D'accord, Camarade Président, mais nous sommes obligés de vendre tout ça… » je ne sais pas combien… cent cinquante mille billets. « Ecoutez, nous ne sommes pas des marchands ! Notre mission ici, dans ce comité… Nous avons été élus pour autre chose, pas pour vendre des billets. On est d'accord que le Centre universitaire nous a demandé de le faire et c'est la raison pour laquelle nous allons le faire. Mais, nous le ferons selon le principe suivant, qui est très correct : ceux qui veulent participer à ce spectacle viendront chez nous, et nous, à notre tour, nous irons faire de la propagande dans les facultés, y coller des affiches, y distribuer des invitations, mais nous n'obligerons personne à acheter des billets ». Bien sûr, la conséquence a été qu'une bonne moitié des billets n'a pas été vendue. En tant que Président de l'Université, je recevais une indemnisation qui était égale à mon salaire. Comme j'avais un salaire de mille cinquante lei en tant que préparateur, mon indemnisation était de mille lei.

J'ai envoyé la secrétaire au Centre universitaire avec l'argent récolté pour les billets vendus et avec le reste des billets. Le comptable s'est exclamé : « Mais, je ne peux pas prendre ça… Camarade secrétaire, moi je n'encaisse que l'argent, pour le reste des billets c'est à vous de vous débrouiller, payez-les de votre poche, moi je ne peux pas… Que voulez-vous que j'en fasse ? C'est votre affaire, c'est à vous de les payer, on va les retenir sur la paye du Camarade… ». La secrétaire est venue me rapporter ce que le comptable lui avait dit.

Alors je lui dis : « Marilena, rédige s'il te plaît un rapport, que je signerai, dans lequel tu écriras : A la demande du Centre universitaire UTC, l'Université de Bucarest a réussi à distribuer aux étudiants « x » billets sur le nombre total des billets reçus. Nous vous envoyons la contre-valeur de ces billets ainsi que les billets qui n'ont pas été vendus. Sans aucune autre explication. Signature. Tampon. Tu vas les donner au comptable, en lui demandant un numéro d'enregistrement pour le rapport ». Elle y est allée. Et eux, qui n'avaient pas l'habitude d'un tel comportement, car au Parti ils ne travaillaient pas comme ça… ils ne savaient pas qu'en faire. « Ce Melian est fou ! ». Certes, ils avaient déjà eu des conflits avec moi auparavant… mais il s'agissait de petits différends concernant plutôt des détails de principe et de pratique proprement dite.

Le comptable étant comme dans pratiquement toutes les institutions la personne numéro un, celle qui manipulait l'argent, il est allé voir le Premier Secrétaire et lui a dit : « Camarade Moraru, Melian est fou… Regardez ce qu'il m'a envoyé ! ». Moraru lui a répondu : « Ecris-lui un papier l'informant que la valeur des billets qui n'ont pas été vendus sera retenue sur son indemnisation ».

Lorsque j'ai reçu le papier, je l'ai pris et j'ai rédigé une gentille lettre de démission « Camarade Premier Secrétaire, je soussigné… » et ainsi de suite, « je vous prie d'accepter ma démission en tant que Président de l'Association des étudiants, parce que je ne vois pas comment cette responsabilité, résultant des élections, peut faire de moi le vendeur des billets d'une institution, même si cette institution s'appelle le Centre Universitaire de l'UTC. Je vous informe également que je suis malade et je ne peux plus exercer cette activité ». Puis, ne voulant pas y aller personnellement, j'ai demandé à Marilena, ma secrétaire, d'aller la déposer au Centre. Je vous laisse imaginer les réactions qu'il y a eu là-bas, c'était encore une fois quelque chose d'exceptionnel… car « Chez nous, on ne démissionne pas, on est simplement mis dehors ! ».

Partout où j'ai dû assumer des responsabilités, je le faisais d'une telle façon que je gagnais l'estime des autres, je dirais une reconnaissance pragmatique. Quand ils me confiaient une tâche, ils étaient tous contents, car ils savaient qu'ils n'auraient aucun souci à se faire et que les affaires seraient menées jusqu'au bout. Donc, de ce point de

vue, c'était un atout qui parfois… les a empêchés de se débarrasser de moi, comme ils auraient voulu le faire à plusieurs reprises.

Moraru m'a alors appelé chez lui: « Allez, Sandule, pourquoi prends-tu les choses comme ça… Nous sommes des amis… tu ne sais pas que chez nous il n'y a pas de démissions ?… » et il sort la formule : « Tu sais bien qu'on ne démissionne pas du Parti, mais que c'est lui qui te chasse… Allez ! ». Je lui ai répondu : « Camarade Moraru, je n'accepte pas ce statut humiliant de vendeur de billets ! ». « Mais, il ne s'agit pas de… je vous ai dit… ». « Oui, mais nous avons fait tout notre possible pour distribuer ces billets. Néanmoins, si notre tâche, en tant qu'Union des Associations des étudiants, et la mienne, en tant que Président, c'est ça, ma place n'est pas ici, Camarade… ! ». « Allez, mon vieux… je ne tiendrai même pas compte de ta démission ! ». « On me demande de payer tous les billets. Il ne s'agit pas du montant, c'est une question de principe que je n'accepte pas ! ». « Allez, tu ne payeras aucun billet ! ».

J'étais l'un des meilleurs présidents du Centre universitaire de Bucarest, mais les problèmes se sont accumulés.

La situation s'est encore compliquée lorsque Traian Stefanescu a été nommé Premier Secrétaire du Centre universitaire du Parti. C'était un type orgueilleux et très intelligent. Il avait été le Secrétaire du Comite Central de l'UTC pour tout le pays, il avait fait partie du Comité politique exécutif avant d'être remplacé par Nicu Ceausescu et il avait été dans les bonnes grâces de la famille Ceausescu (…). Il était de la même volée que moi, il avait étudié le droit et moi le roumain et je le connaissais… Mais, il était tellement arrogant… distant et dirigiste… qu'il était évident que nous allions très vite entrer en conflit.

C'est bien ce qui s'est passé. L'objet du différend était lié aux circonstances d'un rendez-vous que nous avions fixé ensemble, à mon bureau de l'Université, où il devait venir pour qu'on discute de problèmes de personnel… je ne sais plus exactement quoi… Nous avions donc fixé un rendez-vous. Il n'est pas venu. Je l'ai attendu pendant une heure. Comme j'avais du travail dans l'Université, j'y suis resté encore une heure, sans qu'il vienne. Il est vrai que pendant la deuxième heure j'ai réglé des problèmes courants, mais je l'avais quand même attendu une heure. Après quoi, je suis parti, je suis rentré au foyer où j'habitais (…).

L'après-midi, vers cinq heures et demie, j'étais donc chez moi. Le rendez-vous aurait dû avoir lieu le matin, à dix heures. Son secrétaire m'a alors appelé au téléphone « Camarade Melian ? Le camarade Premier Secrétaire veut vous parler ». « Oui. » « Camarade Melian, viens s'il te plaît à l'Université pour qu'on discute de ce problème-là... ». « Camarade Premier Secrétaire, si je me souviens bien, nous avions rendez-vous ce matin à dix heures ! ». « Oui, mais j'ai eu un empêchement ! ». « D'accord, vous avez eu un empêchement ce matin, mais maintenant c'est moi qui en ai un ! ». « Camarade Melian, avez-vous oublié à qui vous parlez ? ». « Non. Je ne l'ai pas oublié. Je suis en train de parler avec un ancien camarade de volée qui est aujourd'hui le Premier Secrétaire du Centre universitaire du Parti, mais qui devrait normalement respecter les règles du jeu ». « Alors, tu ne viens pas ? ». « Non. Nous pouvons fixer une nouvelle heure pour demain… ». « Non, pas demain, ce sera aujourd'hui ! ». « Même si vous le voulez, moi je ne peux pas. Vous n'avez pas pu venir à dix heures ce matin, maintenant c'est moi qui ne peux pas venir ». Ça l'a vexé. La discussion en est restée là, et j'ai vaqué à mes occupations.

Et lui, qu'a-t-il fait ? Il est allé chez Sorin Zamfir, le Secrétaire du Parti de l'Université, et lui a raconté ce qui c'était passé, dans l'intention de me remplacer.

C'était notre premier conflit. Sorin lui a dit : « Camarade Stefanescu, je sais que Melian a quelques marottes, comme par exemple la ponctualité et qu'il a déjà eu des problèmes avec les collègues de l'institution. Ils ont fini par s'habituer, mais pendant un certain temps, ils ont aussi été en conflit avec Melian. Lorsqu'on prend un engagement, on doit le respecter, sinon toute collaboration avec Melian devient impossible ». « Oui, Camarade, mais j'ai eu… ». « D'accord, mais vous auriez pu lui passer un coup de fil pour l'avertir ! » [1].

Evidemment, le Secrétaire du Parti, Sorin, n'était pas d'accord du tout, parce que grâce à moi, ils avaient résolu de nombreux problèmes concernant la jeunesse. Depuis que je m'en occupais, ils n'avaient plus de soucis à se faire. Auparavant, ils avaient eu quelqu'un d'autre et avaient dû faire son travail à sa place. Quand moi j'étais là, ils n'avaient aucun problème.

Bien sûr, tout ça m'a beaucoup coûté (…). Le conflit avec le directeur administratif, concernant ses indélicatesses à la cantine, les contrôles inopinés que je faisais avec les étudiants, pendant lesquels je découvrais de la viande cachée et suite auxquels j'allais réclamer auprès du recteur et du vice-recteur. Ce n'est que plus tard que j'ai appris qu'ils étaient complices, que c'était ce personnage qui fournissait aux recteurs et aux vice-recteurs tout ce dont ils avaient besoin. Naturellement, avec ça, il retombait toujours sur ses pattes. C'était un voleur ordinaire. Comme, en tant que directeur administratif, il gérait toutes les valeurs de l'Université, pratiquement tous ceux qui occupaient des fonctions à responsabilité étaient salis par lui. Alors (…), suite à ces contrôles (…), dans d'autres situations semblables, il aurait normalement dû être renvoyé et traduit en justice. Ces choses se sont accumulées, goutte après goutte.

La goutte qui a fait déborder le vase a été la visite de Trofin à l'Université. Mais avant cela, je voudrais vous relater l'autre épisode du conflit avec Mircea Anghelescu. Vous savez qui était Mircea Anghelescu : ancien Président de l'Association des étudiants de tout le pays, ancien membre du Comité Central, ancien Président de la Fédération de Football. C'est donc lui qui était devenu Premier Secrétaire du Centre Universitaire du Parti et Président de l'Association des étudiants de tout le pays.

Moi, j'étais Président de l'Université et lui, Président de la plus grande institution d'enseignement du pays. C'est alors qu'a eu lieu la Conférence nationale de l'Union de l'Association des étudiants, à laquelle Ceausescu devait participer (…). Bien sûr qu'à cette occasion, c'était à moi de prendre la parole en premier. Comme d'habitude, le texte de l'intervention devait leur être soumis au préalable afin qu'il soit censuré. Moi, je l'avais présenté au bureau du Parti de l'Université, avant de convoquer la séance plénière de l'Université et de le présenter dans ce cadre-là : « Voici l'intervention que je veux faire à la Conférence Nationale. Y a-t-il des observations ? Etes-vous d'accord ? ».

Mon intervention était non-conformiste à plusieurs points de vue, dans le sens que je m'attaquais à une série de problèmes liés au formalisme de l'activité estudiantine

[1] Le narrateur ajoute : *Au fond, c'est ce que je lui avais aussi reproché : « Dans notre activité nous avons assez souvent des imprévus. Mais, ne trouvez-vous pas que par respect, sinon pour moi en tant que personne, au moins pour la responsabilité que j'assume dans l'université, en tant que Président de l'Association des étudiants, vous auriez pu me passer un coup de fil ? Même pas forcément vous-même, mais votre secrétaire… (…) ». Il m'a répondu : « Ce n'est pas à vous de me donner des leçons de comportement… ». Alors, j'ai répliqué : « Si je ne vous donne pas de leçons de comportement, je n'accepte pas non plus d'en recevoir de quelqu'un qui n'a pas le crédit moral pour le faire ». C'est à ce moment-là qu'il m'a raccroché au nez et est allé voir le Secrétaire du Parti, dans l'intention de me remplacer.*

et aux immixtions des organes du Parti dans notre activité, autrement dit à des sujets que certains allaient avoir beaucoup de mal à digérer. Malgré cela, au niveau de l'Université, le Comité du Parti et la séance plénière avaient approuvé mon intervention telle quelle, car j'avais fourni des arguments et des explications pour chacune des positions que je défendais. Par exemple, je plaidais entre autres choses pour l'idée de l'introduction des bourses au mérite, c'est-à-dire accessibles à tous les étudiants, quelle que soit leur condition sociale, parce que le cliché « fils de travailleur, de paysan, d'intellectuel » était toujours en vigueur et qu'il y avait naturellement des discriminations. Je proposais donc de créer cette bourse au mérite à l'intention de ceux qui n'avaient que des dix, sans tenir compte de leur situation et origine sociale ni d'aucun autre critère. Ce point-là est l'un des éléments qui ont généré le conflit, pour ainsi dire.

Bref, j'avais obtenu l'accord de ceux que je représentais. Etant leur élu, mon intervention n'était en quelque sorte plus la mienne, mais la leur. La veille, je l'ai transmise à ceux qui organisaient la Conférence Nationale, prévue en deux parties. La première partie était consacrée à Ceausescu, qui venait tenir son « speech » bien connu et la deuxième était réservée à la présentation du rapport et aux interventions relatives au rapport et au discours de Ceausescu.

Le jour d'avant, pendant l'après-midi, j'ai reçu un appel téléphonique de la « Commission des prises de parole » qui me convoquait au Comité Central de l'« UASC ». Là, on m'a dit : « Camarade Melian, il faut enlever ce point ». C'était la partie concernant cette proposition-là… Ils me demandaient donc de renoncer à quelques passages ou au moins de les formuler différemment. Je leur ai dit : « Chers Camarades, ce que vous avez devant vous n'est pas mon discours ». « Comment ça, ce n'est pas votre discours ?». « Non, ce qui se trouve devant vous est un document qui provient de la séance plénière de l'« UASC » de l'Université et qui a été accepté par l'organe du Parti de l'Université ». « Allez, Camarade Melian, arrêtez avec ce formalisme, soyez sérieux, nous avons un problème, la Conférence a lieu demain, le Camarade Ceausescu y participe, nous n'avons pas le temps de… ». « Je ne sais pas si vous avez ou non le temps. Je veux seulement vous dire que je présenterai cette intervention telle qu'elle a été approuvée par ceux qui m'ont élu. Je viens ici en tant que représentant, que délégué. Je ne viens pas en mon nom propre. Ma conscience m'interdit d'en modifier ne serait-ce qu'une seule lettre, mais si vous n'acceptez pas cette idée, ne m'accordez pas la parole ». « Mais, ça ne va pas, en tant que Président de la plus grande institution du pays, vous êtes le premier qui doit s'exprimer à la Conférence. C'est la règle ! ». « Très bien, alors…». « Réfléchissez-y, Camarade Melian ». « Je vous dis qu'il n'y a pas matière à réflexion ». Cette discussion a donc eu lieu la veille de la conférence. Elle est restée… en suspens « vous y réfléchirez, je ne sais pas quoi…», mais rien de concret.

Le lendemain, Ceausescu est arrivé. Il a tenu son discours et parmi les éléments de son intervention, il y avait un passage qui critiquait l'élitisme, la tendance à stimuler les élites et ainsi de suite… Il disait aussi «il y a même des propositions visant à introduire des bourses au mérite pour ceux qui ont des notes… (…). Non, Camarades, il faut que nous assurions une formation uniforme, que nous homogénéisions les collectifs et il ne faut pas que nous créions des discordances » et ainsi de suite ». Vous vous rendez bien compte que sa perspective était en totale contradiction avec ma proposition, ainsi qu'avec une autre, formulée plus loin. Après le discours de Ceausescu, il y a eu comme d'habitude une pause, la première partie devant être séparée de la seconde (…).

Pendant cette pause, qui a duré à peu près une heure, il y avait un buffet, avec des apéritifs, et j'ai à nouveau été appelé à me présenter devant la commission des prises de parole. « Camarade Melian, maintenant la situation est encore plus compliquée. Il faut absolument que vous supprimiez au moins ces passages-là avec… ou que vous les modifiiez », cela concernait environ trois passages. Têtu comme une mule, j'ai rétorqué « Camarade, je vous l'ai déjà dit hier. Or, rien n'a changé depuis hier…». « Comment rien n'a changé, mais n'avez-vous pas entendu le discours du Camarade Ceausescu qui disait que… ». « Je vous en prie, ça c'est l'avis du Secrétaire Général du Parti, permettez-moi aussi d'en avoir un, en tant que représentant de l' « UASC » de l'Université. Ou n'ai-je pas le droit d'en avoir un ?». « Camarade Melian, ne jouez pas avec le feu ! ». « Je ne joue pas avec le feu, Camarade, je pense simplement que normalement, ça devrait être comme ça. Je pense aussi que si le Camarade Ceausescu est présent dans la salle, il pourrait apprécier l'audace consistant à exprimer un point de vue différent du sien. J'essayerai également de démontrer pourquoi, du point de vue de la politique du Parti, il serait judicieux de cultiver les élites, car j'ai l'impression qu'il est mal informé…», j'essayais de trouver des arguments de ce genre. « Camarade Melian, ça ne va pas ! ». «Je vous répète encore une fois ce que je vous ai déjà dit : cette intervention ne m'appartient pas, c'est un document de l'organisation que je représente et je le présenterai comme tel ».

Sur ce, Anghelescu, le Président, est arrivé. Ils l'avaient mis au courant. « Allez, mon vieux… ne nous cause pas des problèmes, nous nous connaissons bien… » etc. « Camarade Anghelescu, je vous en prie, bien sûr que nous nous connaissons bien, je suis d'accord avec vous. Mais, je ne peux pas faire cela. Souvenez-vous, c'est vous qui avez insisté pour que j'accepte d'être élu Président de l'Université, moi je ne le voulais pas ». « D'accord, mon cher, mais est-ce que ça te donne le droit de… ? ». « Non, ça ne m'en donne pas le droit, mais ça prouve, si vous voulez, que j'ai pris au sérieux ce qui se passait au moment des élections et lorsque j'ai été élu ». « Allez, Sandule, arrête tes fanfaronnades… ». C'était toujours comme ça, tout était tourné en dérision… « Allez… Veux-tu qu'on ait des problèmes avec… ?».

La seconde partie allait commencer et nous en sommes restés là. Je m'attendais à être le premier à prendre la parole, comme prévu. Conformément au protocole, le premier à prendre la parole était en effet toujours le représentant du plus grand institut, de la plus grande organisation du pays. Ils ont donné la parole au représentant de la Polytechnique, puis à celui de Timisoara, puis à celui de Iasi… Puis, il y a eu une pause, car pendant cette seconde partie il y avait deux pauses.

Pendant la première pause, je suis donc allé vers le Premier Secrétaire du Comité du Parti de Bucarest, Gherghisan[1] *et je lui ai dit : « Camarade Gherghisan, à ma connaissance, en tant que représentant de l'Université, du plus grand institut du pays, c'est moi qui aurais dû intervenir le premier. Or, non seulement je n'ai pas été le premier à le faire, mais on ne m'a pas du tout donné la parole pendant la première partie de la Conférence. Je voudrais aussi vous dire que j'ai été convoqué devant la*

[1] Le narrateur ajoute : *En ce temps-là, quand on m'avait prié d'accepter d'être élu Président de l'Association, il faisait partie de ceux qui avaient insisté pour que j'accepte… car j'avais eu quelques hésitations… Donc, à ce moment-là, j'avais également discuté avec lui. Il m'avait paru différent… il avait des arguments pertinents et surtout il a agi avec une grande habilité : « Ecoute, Sandule, il faut introduire des principes sérieux dans cette activité estudiantine, une certaine moralité, il faut faire… N'as-tu pas vu toutes ces choses qui ne se font pas… Il faut que nous ayons quelqu'un de ferme, que tu y fasses ce que tu as fait à la faculté, afin qu'on sache que là-bas il y a un Président… ». Lors de cette discussion, qui allait également être la dernière, il m'avait rapidement convaincu (…).*

commission des prises de parole, où on m'a demandé de modifier mon intervention, ce que j'ai refusé. J'ai refusé parce que… » et je lui ai tout raconté. « Ça ne va pas, Camarade. Ne t'en fais pas, je vais discuter avec eux. Ils te donneront la parole après la pause. Probablement que… ». Je ne sais pas s'il en a discuté avec eux ou non. Probablement qu'il y est allé et qu'ils lui ont montré ce qu'il y avait dans mon intervention.

La seconde partie a démarré et ils ne me donnaient toujours pas la parole. Alors, j'ai commis l'imprudence de dire à ceux qui étaient autour de moi : « Anghelescu se trompe, car je vais me lever en pleine assemblée et je vais attirer l'attention sur le fait que je suis le Président du plus grand l'institut du pays, que j'ai demandé à prendre la parole et qu'ils ne me l'ont pas donnée ». En quoi était-ce une imprudence ? En ce sens que mon commentaire est immédiatement arrivé aux oreilles des personnes concernées…

Mais, le rassemblement s'est terminé comme d'habitude (…). Anghelescu conduisait les débats : « Camarades, puisque la grande majorité des problèmes a été déjà abordée et que la plupart des représentants des instituts d'enseignement supérieurs ont exprimé leurs points de vue, nous allons interrompre nos débats. Il y a encore les élections et il est déjà tard. Vous comprenez que… Etes-vous d'accord ?». Bien sûr que « Oui, oui… ! », tout le monde dans la salle était fatigué, c'était la fin d'une journée bien remplie, il faisait déjà nuit et les élections devaient suivre. La conférence s'est achevée à onze heures du soir. Comment te lever, pour qui te lever et que dire encore à cette heure-là ? D'autant plus que si tu parlais depuis la salle, plus personne ne t'entendait.

Bon. Bien entendu, j'ai été élu au Conseil National, il était impossible que le Président de l'Université n'en fasse pas partie. Et à la première plénière du nouvel organe élu, à laquelle participait aussi un Secrétaire du Parti, Virgil Trofin, j'avais naturellement préparé une intervention très dure faisant suite à ce qui s'était passé pendant la conférence. Et, toujours par imprudence ou par naïveté[1]*, j'ai dit à mes collègues « Vous verrez ce que je vais leur faire lors de cette plénière, en présence du camarade Trofin. Il va découvrir la mascarade qu'est en réalité la vie de notre organisation, la manière dont les choses sont magouillées, l'hypocrisie… » et je ne sais plus quoi. Evidemment, c'est immédiatement arrivé aux oreilles de ceux qu'il fallait.*

Les activités ont commencé et ils ne m'ont pas donné la parole. Bon. A partir de ce moment-là, je n'ai plus mis les pieds à l' « UASCR ». A aucune séance plénière ni à aucun événement. Anghelescu m'a fait appeler à plusieurs reprises, par l'intermédiaire du Centre Universitaire du Parti, du Comité du Parti, de l'UTC, etc. donc, par le biais de la jeunesse communiste. Et à chaque fois j'ai déclaré « Je ne fais pas partie de cette institution ! ». « Mais tu es membre du Conseil ! ». « Pas vraiment… un membre du Conseil n'a pas le statut d'un meuble! ». « Qu'est-ce que tu veux dire par-là ? ». « Rien ».

Après deux ou trois mois, tout à fait par hasard, j'ai rencontré Anghelescu dans la rue. « Ca va, mon vieux ? Alors, as-tu oublié que tu es membre de l' « UASCR » ? « Non, je ne l'ai pas oublié, Camarade Président, mais je pense que le rôle d'un membre de cette Union est de développer une certaine activité dans l'organisme où il a été élu. ». « Et qui t'en empêche, mon cher ? ». « Camarade Anghelescu, je n'accepte pas d'être un meuble dans un organisme », ai-je répété. « Mais, que veux-tu dire par-là ? ». « Si vous vous souvenez bien, lors la première séance plénière, je m'étais inscrit pour prendre la

[1] Le narrateur ajoute : *J'ai souvent fait preuve de naïveté dans ma vie et je n'ai pas toujours réussi à m'en débarrasser.*

parole parmi les premiers et vous ne me l'avez pas accordée ». « Allez… est-ce que c'est sérieux ? ». «C'est très sérieux. Vous avez appris ce que je voulais dire, vous connaissiez mon avis sur la façon dont vous avez agi lors de la Conférence Nationale et je n'accepte d'être la poupée de personne! ». « Allez, mon vieux… ». Il continuait à répéter « Allez mon vieux… tu te fâches sans raison. Nous t'attendons toujours ! ».

Pendant toute cette législature-là, c'est-à-dire pendant une législature entière, je n'ai plus mis les pieds chez eux. Mais, les choses s'accumulaient. Et la goutte d'eau qui a fait déborder le vase est le jour où Trofin est venu discuter avec la direction de l'Université, c'est-à-dire avec le bureau du Sénat, le bureau du Parti et le Président de l'UASC. Trofin était responsable de l'enseignement supérieur et il devait y aborder des problèmes relatifs aux cadres, à l'organisation, à la vie du Parti, etc. Il m'a semblé très différent de tous les autres politiciens, de par sa tenue, sa culture et sa façon de se présenter.

A cette occasion, j'ai à nouveau pris la parole. C'était après la Conférence. Parmi d'autres problèmes, j'ai abordé non seulement celui qui me concernait directement et qui illustrait une certaine vision des choses, mais aussi des problèmes portant sur la vie de notre organisation pour la jeunesse en général, son rôle et les moyens dont elle disposait pour gérer son activité. J'ai également donné une série d'exemples, y compris celui sur l'administration, racontant que lors de mes contrôles j'avais trouvé de la viande cachée, dénoncé des détournements de fonds et qu'il n'y avait eu aucune suite. J'ai expliqué aussi pourquoi les relations entre l'Université et les échelons hiérarchiques concernés étaient totalement incorrectes et enfin, j'ai mentionné les abus de toute sorte. Les autres écumaient de colère, y compris le Secrétaire du Parti du Centre universitaire.

Trofin a tout noté. Puis, lors de son allocution, il a déclaré : « Chers camarades, je ne crois pas vous avoir vu prendre des notes de ce que votre jeune Président a dit, mais il a mentionné des choses graves qui affectent profondément la vie universitaire et son organisation, qui nuisent à sa crédibilité… » et ainsi de suite. « Je vous demande de retenir ce que votre Président vient de dire et de prendre les mesures qui s'imposent. Lors de ma prochaine visite, je vous demanderai de me rendre compte de ce que vous avez fait ! ».

Il n'y a pas eu de prochaine visite. Mais le lendemain, j'ai été convoqué au Centre universitaire du Parti. Là, j'ai eu une discussion avec le Premier Secrétaire du Parti, qui m'a reproché mon intervention, arguant du fait qu'il fallait laver le linge sale en famille et ainsi de suite… C'est là qu'il y a aussi eu la remarque de Cornel Pacoste, qui était Secrétaire adjoint du Parti. Lui, il m'appréciait d'autant plus qu'il avait été parmi ceux qui avaient beaucoup insisté pour que j'accepte, alors que je ne le voulais pas. Ce jour-là, il m'a dit : « Sandule, je pense que tu dois renoncer à la politique. Tu es quelqu'un d'extrêmement pénible. Occupe-toi de ta vie professionnelle ». Alors, je lui ai répondu : « D'accord, Camarade Secrétaire, mais avez-vous oublié qui m'a promu en politique ? ». « Oui, mais il me semble que… ». « Très bien… il n'y a pas de problème ».

Traian Stefanescu était encore en exercice et cette histoire lui a donné du fil à retordre. Peu de temps après, il est venu à la faculté alors que j'avais prévu une séance plénière avec un agenda ordinaire. Auparavant, il avait téléphoné au Comité du Parti, où à ce moment-là, il n'y avait qu'une secrétaire-adjointe, Madame David, et lui a dit : « Dites au Camarade Melian de ne pas commencer la plénière avant l'arrivée du Camarade Premier Secrétaire Traian Stefanescu, qui veut y participer ». Madame David m'a appelé et m'en a parlé. Je lui ai déclaré : « Madame David, ayez l'amabilité de

transmettre au Centre universitaire que ma séance a été programmée pour une certaine heure et que les gens sont habitués à ce je tienne parole. Le Camarade Premier Secrétaire du Centre universitaire peut venir quand il veut, mais moi je ne commencerai pas la séance plénière en fonction de son arrivée. Je la commencerai à l'heure prévue ».

J'ai donc entamé la plénière en suivant l'ordre du jour ordinaire. Après environ trois-quarts d'heure, notre secrétaire est venue et m'a dit : «Camarade Président, veuillez venir au Comité du Parti, car il est arrivé… ». « Mais, comment laisser… ?». « Enfin, laissez quelqu'un d'autre diriger à votre place ! ». J'ai effectivement laissé le vice-président diriger la séance et j'y suis allé.

Là-bas, il y avait tout le « staff » de l'Université : le Secrétaire du Parti, Sorin Zamfir, qui était pourtant censé être en congé pendant deux ou trois jours. Il nous avait en effet annoncé qu'il s'absentait et que c'était Madame David qui participerait à la séance plénière. Et tout à coup, il était là. Je me suis vite rendu compte que s'ils l'avaient fait venir de chez lui, c'est qu'il se tramait quelque chose…

Et ça a démarré : « Camarade Melian, vous êtes l'un des présidents les plus appréciés du pays… » et il a continué avec des éloges, racontant comment j'avais fait ci et ça et je ne sais plus quoi encore… Une sorte de panégyrique, comme si j'étais mort et qu'ils se tenaient sur ma tombe. En plus, devinez qui parlait ? C'était Traian Stefanescu, avec lequel j'avais eu… Il a ajouté : « Suite à des décisions prises au niveau du Comité Central du Parti, il est désormais recommandé de nommer comme présidents de l' « UASC » des étudiants et non plus des enseignants[1]. Ainsi, si vous êtes d'accord, nous voudrions que vous soyez remplacé par Monsieur Stancu… ».

Stancu était mon vice-président[2]. A un moment donné, Traian Stefanescu m'a également dit : « Par ailleurs, vous avez déjà mentionné que vous étiez malade et que vous aviez des problèmes ». Donc, ils se prévalaient de la démission que j'avais présentée à Moraru deux ans auparavant, dans laquelle j'invoquais, parmi d'autres raisons, le fait que j'étais malade. Alors, je lui ai dit : « Ce n'est pas la peine de continuer votre plaidoirie. Je suis d'accord ! ». A ce moment-là, c'est Sorin qui est intervenu : « Sandule, je t'en prie, réfléchis bien. Ne prends pas la parole dans la précipitation, sans avoir réfléchi. Je voudrais te dire à toi et à tous ceux qui sont ici présents que je ne suis pas d'accord que tu sois remplacé, à moins que tu ne l'acceptes ». « Camarade Secrétaire, j'y ai bien réfléchi et je suis d'accord d'être remplacé». Là, c'est Emilian qui s'est exprimé, celui par lequel je devais être remplacé : « Nea[3]' Meliane, ce n'est pas de ma faute, je n'y suis pour rien, croyez-moi, je me sens gêné… ». « Emilian, tu ne dois pas te sentir gêné. Camarade Secrétaire, je vous répète encore une fois que je suis d'accord. La plénière est en cours. Vous avez les moyens de procéder dans les règles. Il est vrai vous m'aviez ordonné de ne pas la commencer, mais je ne pouvais pas le faire, car j'ai institué ici une certaine façon de travailler. Venez à la plénière et présentez votre proposition, puisque je suis d'accord !». A nouveau, Sorin m'a dit : « Sandule, réfléchis bien ! ». « J'ai bien réfléchi ».

Alors, il est venu à la plénière et il a recommencé son panégyrique : « Vous avez eu un Président… » et ainsi de suite, « mais, actuellement nous souhaitons le remplacer… ». Les étudiants, qui n'étaient pas bêtes, ont commencé à se lever et à dire : « Attendez, nous voulons entendre l'avis du camarade Président ». Autrement dit, ils

[1] « Cadre didactice » dans le texte roumain.
[2] Le narrateur ajoute : *A présent, il est Recteur à l'Académie de Police.*
[3] Appellation roumaine plus familière.

avaient adopté la même position que Sorin «Si le camarade Président n'est pas d'accord, nous ne sommes pas d'accord non plus qu'il soit remplacé » (…).

Un des arguments qui a eu le plus de poids dans la décision de la salle, car j'en ai discuté par la suite avec les personnes présentes, a été que Sorin, le Secrétaire du Parti, a mentionné qu'une des raisons de mon remplacement était le fait que j'allais recevoir des tâches importantes au niveau politique. Ensuite, ils m'ont demandé mon avis et j'ai répondu : « Oui. Je suis d'accord d'être remplacé ». J'ai été remplacé et ce n'est qu'après qu'ils ont appris ce qui avait été manigancé. « Mais, pourquoi ne nous en avez-vous pas parlé ? Vous nous avez toujours fait confiance, à part cette fois-ci ! ». « Mais non, ne le prenez pas comme ça, je voulais effectivement être remplacé ». Il est vrai que nous aurions pu déjouer leur plan, c'est-à-dire que la plénière aurait pu le faire, mais ça ne m'intéressait pas…

C'est donc ainsi que ma période de gloire politique a pris fin… ce qui par ailleurs, m'a permis de faire mon doctorat. Je suis devenu lecteur, ce que je suis demeuré pendant dix-sept ans, jusqu'à la Révolution.

Bien plus tard, des années après, Vasile Moraru, celui qui avait été Premier Secrétaire de la jeunesse, est devenu Secrétaire du Comité du Parti du Centre Universitaire. A ce moment-là, il s'est souvenu de moi, qui étais alors complètement sorti du circuit. Je n'avais plus accepté aucun engagement… car j'avais été sollicité pour assumer diverses tâches dans des comités et des commissions. Je suis donc entré dans l'anonymat, mais un jour, j'ai été appelé par le Centre Universitaire du Parti. Je me demandais en mon for intérieur : « Que-ce que j'ai encore fait ? ». C'était Moraru qui m'appelait, en me disant : « Ecoute Sandule, ça fait un moment que nous te cherchons ! ». « Qu'est-ce que cela veut dire ? ». « Ben, voilà, je suis arrivé à ce poste. Serais-tu d'accord de venir travailler chez nous ? ». « Qu'est-ce que cela veut dire travailler chez vous ? ». « Ecoute, je te propose un domaine où je sais que… Si tu veux travailler dans la commission professionnelle ! ». « Ah, s'il s'agit de la commission professionnelle, alors d'accord ! ». Et je suis devenu membre de la commission professionnelle où j'ai travaillé pendant des années (…).

(…) J'ai souvent adopté des attitudes susceptibles de me mettre à dos certains collègues. Par exemple, je suis entré en conflit avec Piru, qui avait l'habitude de n'accorder que des notes de neuf et de dix. J'en ai plusieurs fois discuté avec lui.

Un jour, pendant une assemblée générale, je lui ai également dit très ouvertement : « Excusez-moi, Monsieur le Professeur – en tant que titulaire de la chaire, c'était mon chef – mais accorder des notes comme vous le faites, ce n'est pas un signe de générosité, mais plutôt de mépris ! ». « Qu'entendez-vous par-là, Monsieur ? ». « Je veux dire que quelqu'un qui accorde des notes de neuf et de dix à tous les étudiants, aussi bien aux médiocres et aux cancres qu'aux bons et même aux meilleurs étudiants bafoue la dignité de ces derniers. Vous ne faites pas la distinction entre ceux qui travaillent, qui ont des qualités et qui sont vraiment doués pour ce domaine et les voyous, les paresseux et les vauriens, ceux qui viennent pour quatre ans à la faculté à Bucarest, sponsorisés par leurs parents ou par l'Etat, qui passent leur temps dans des cafés et des maisons de quartier et que l'on ne voit que rarement à la bibliothèque. Vous accordez les mêmes notes aux uns qu'aux autres ».

Bien sûr, il ripostait toujours par une théorie, mais heureusement, la vie l'a sanctionné. Une fois, un de ces incapables qu'il avait gratifié et qui était devenu éditeur,

a par hasard dû faire un rapport[1]*, avec des observations critiques, sur un de ses manuscrits. Piru était exaspéré : « Voilà que c'est maintenant cette andouille, qui fait un rapport sur moi ! ». Alors, je lui ai dit : « Monsieur le Professeur, qui sème le vent, récolte la tempête. Il a été votre étudiant et c'est vous qui l'avez qualifié » (…).*

Une autre fois, j'ai aussi eu avec le vice-doyen de la faculté un différend dans le cadre duquel j'ai eu une réaction totalement incontrôlée. J'avais un examen avec les étudiants étrangers, car j'enseignais aussi aux étudiants étrangers, et pendant l'examen, environ une heure après le début de celui-ci, un type arrogant, un Arabe très élégant tiré à quatre épingles, a fait son apparition. Je lui ai demandé : « Vous ?». « Moi venu passer l'examen ! »[2]*. « Est-ce que ça va ? Comment passer un examen, une heure après qu'il ait commencé ?! ». « Mais, moi étais occupé… ». « S'il vous plaît, allez-vous-en ! Où est-ce que vous vous croyez ici ? ».*

Je ne savais pas qui était ce type. Je l'ai mis à la porte. Il est allé au bureau décanal, puis est revenu et m'a dit : « Camarade doyen dit recevoir moi pour l'examen ». « Ecoutez, Monsieur, je vous ai dit de quitter la salle. C'est moi qui suis l'examinateur ici et non pas le Camarade doyen». « Professeur, je vous en prie, laissez-moi à l'examen ». « Ne me suppliez pas, c'est tout simplement impossible maintenant… Vous pourrez passer l'examen quand vous arriverez à l'heure ! » (…). Il est effectivement parti, mais il est revenu un quart d'heure après avec une demande écrite, approuvée par le doyen, qui lui octroyait le droit d'entrer et de passer l'examen. C'était un examen écrit où il y avait aussi les assistants ; je leur ai dit : « Restez ici ! ».

Je suis allé directement chez le vice-doyen avec la demande écrite de l'Arabe. Le vice-doyen était Dan Grigorescu ; je pense que ce nom te dit quelque chose. Il s'agit de ce grand critique d'art, que par ailleurs j'estimais beaucoup et qui m'estimait lui aussi. On se respectait mutuellement et on était assez proches. Je lui ai dit : « Camarade vice-doyen, est-ce vous qui avez donné un avis favorable à cette demande ?». « Mais oui, Sandule, c'est le fils de l'ambassadeur… ! ». « Camarade vice-doyen, en quoi cela nous regarde-t-il ? Comment est-il possible de s'humilier ainsi ? Ce type arrive à l'examen avec une heure de retard et je dois l'accepter sous prétexte qu'il est le fils de l'ambassadeur ? ». « Ecoute…il s'agit d'une affaire diplomatique… ». « Camarade Professeur, l'Université est une institution autonome qui fonctionne selon son propre règlement interne ». « Allez, Sandule… ne nous crée pas des problèmes, nous en avons déjà assez… » et ainsi de suite. « Je ne veux pas vous créer de problèmes, mais je refuse tout simplement d'accepter que ce type passe l'examen dans ces conditions » (…).

Quand il a vu qu'il ne pourrait pas s'en sortir à l'amiable avec moi, il m'a dit : « Ecoute, Sandule, je suis le chef de cette institution, j'ai donné un avis favorable à ce document, j'y ai apposé le tampon de l'Université et tu es obligé d'appliquer cette décision ! ». A ce moment-là, j'ai senti le sang qui me montait à la tête. Le vice-recteur Hanta se trouvait lui aussi dans la salle des professeurs. Moi, j'ai répondu : « Je ne crois pas ! Vous n'avez qu'à l'appliquer vous-même puisque vous l'avez signé ! » ; j'ai pris le papier, je le lui ai jeté à la figure et je suis sorti.

Je suis retourné dans la salle d'examen où le type m'attendait. « Passer examen ? ». « Vous ne passez aucun examen. Vous le ferez quand vous serez à l'heure ».

---

[1] Les maisons d'édition soumettaient à une censure préalable attentive chaque manuscrit en voie de publication. Les critères de sélection étaient d'ordre idéologique et ils étaient appliqués par des personnes qualifiées et accréditées par l'organe du Parti.

[2] Le narrateur restitue avec beaucoup d'humour les réponses de cet étudiant étranger, qui ne parlait pas correctement le roumain.

J'ai continué mon examen, puis j'ai passé à autre chose. Je m'attendais à des conséquences. Il n'y en a eu aucune. Par la suite, durant six mois, je n'ai plus adressé la parole à Dan Grigorescu et finalement c'est lui qui m'a abordé : « Allez… Sandule… ne restons pas fâchés pour une bêtise pareille ! ». « Camarade Professeur, votre comportement m'a profondément blessé … je me suis senti comme une sorte d'esclave obligé de respecter une signature ». Hanta m'a également avoué par la suite : « Tu sais, Sandule, tu m'as complètement désarçonné ! Quand je t'ai vu… toi qui es quelqu'un de tellement sociable, souriant… Je n'ai vraiment rien compris ! ».

(…) Certaines des attitudes que j'ai adoptées pendant les assemblés générales du Parti qui ont eu lieu à la faculté, et dont je vous ai déjà parlé, auraient pu avoir des conséquences très graves. Si ça n'a pas été le cas, c'est parce qu'ils craignaient toujours que je sois soutenu par quelqu'un de plus haut placé (…).

Il y a eu des interventions comme celles que vous avez vues[1] *qui étaient effectivement très dures… (…). Par exemple, l'allocution très critique concernant la démolition des villages, qui a été saluée par des applaudissements de la salle et que j'ai prononcée à un moment où tout ce que je disais là suffisait pour envoyer quelqu'un en prison.*

Ce n'est que plus tard que j'ai appris que les autorités de la faculté se méfiaient de moi ; quelqu'un m'a même dit qu'ils se demandaient : «Qui peut être derrière lui, pour qu'il ose se permettre autant de choses ? Il bénéficie certainement d'appuis très haut placés ! ». Ils n'ont jamais su qu'il n'y avait personne derrière moi, mais en quelque sorte cela m'a mis à l'abri.

(…) Je ne sais pas si vous avez lu l'interview où l'étudiant m'a demandé : « Avez-vous été traqué par la Securitate ? Avez-vous eu peur ? ». Cela a bien dû être le cas, il est probable que j'aie été traqué et que Dieu m'a protégé… En tous cas, il est certain que j'ai été préservé par l'arrivée de la Révolution car il s'en est fallu de quelques semaines pour qu'ils constatent que je n'étais en contact avec personne et qu'ils m'envoient derrière les barreaux (…).

Au fil de ce récit, nous découvrons en avant-plan des personnalités marquantes de la vie politique universitaire de l'époque, avec lesquelles Alexandru Melian a eu des échanges liés aux différentes fonctions exercées. Simultanément, nous voyons défiler à l'arrière-plan un fragment du paysage politique et social universitaire de l'époque. La mentalité prédominante, les critères en vigueur, les facteurs psychologiques déterminants, le type de relations formelles et informelles, la stratégie de direction consistant à mélanger consciemment des aspects de la vie privée et de la vie professionnelle sont autant d'éléments permettant de reconstituer une partie de la réalité de l'ancien régime et de donner une image de son fonctionnement.

En même temps, la lecture des exemples décrits par le narrateur amène à s'interroger sur la prise de position adoptées dans ce contexte révolu et fournit un éclairage implicite sur des attitudes d'opposition au régime, à savoir la non-participation à la vie de la cité et le refuge, souvent évoqué par d'autres narrateurs, dans le domaine professionnel.

[1] Lors de nos rencontres, que j'ai sollicitées auprès de lui dans la perspective de ma thèse, au mois de mai 1999, Alexandru Melian m'a donné plusieurs copies de documents concernant quelques-unes de ses interventions et prises de position publiques dans le cadre universitaire d'avant décembre 1989. J'ai également reçu de sa part plusieurs articles et interviews publiés dans la presse, après 1989, sur son attitude et les positions qu'il avait adoptées avant le changement de régime.

L'expérience vécue et partagée par le narrateur montre également une autre facette de la rigidité et finalement de l'incapacité du système à être réformé. Cette fois-ci, les révélations viennent de l'intérieur, de quelqu'un d'actif, de compétent et de responsable au sein du système, qui a essayé en vain d'apporter des changements positifs.

Etudes supérieures en Union Soviétique

Au fil des pages de cette thèse, nous rencontrons certains narrateurs qui, pendant la période de référence, ont été de simples membres du Parti communiste[1] et d'autres qui ont assumé des fonctions de responsables dans les organes locaux du Parti[2]. Certains d'entre eux ont sincèrement cru, à un moment donné[3], en un « socialisme au visage humain » susceptible de représenter un modèle pertinent de justice sociale et un espoir pour l'avenir du pays[4]. D'autres ont gardé jusqu'à un certain moment[5], la conviction personnelle que le communisme représenterait un système social politique et économique capable de mieux répondre aux besoins de l'humanité[6].

Néanmoins, aucun des narrateurs qui avait été communiste par conviction ou en raison des circonstances jusqu'en 1989, ne s'est plus prévalu par la suite de ces idéaux ou de ce statut-là qui, il est vrai, sont devenus stigmatisants et inconfortables après la chute du régime. Dans ce contexte, Lia Benjamin constitue sans aucun doute un cas à part. Quinze ans après l'effondrement de l'Union Soviétique et la chute du régime en Roumanie et dans les pays de l'Europe de l'Est, elle se déclare toujours communiste et regrette « *la vie intérieure que j'ai menée pendant cinquante ans sous le régime communiste* ». Si sa position actuelle reste plus difficile à comprendre, nous avons trouvé les motivations et les circonstances qui l'ont déterminée à l'époque à rejoindre la gauche révolutionnaire en Roumanie extrêmement intéressantes.

C'est la raison pour laquelle nous les présentons ci-dessous, en préambule à la période de ses études en Union Soviétique proprement dites. Lia Benjamin raconte donc : *Je dois dire que toute l'expérience vécue pendant la période de l'holocauste[7] a contribué à mon orientation, depuis l'adolescence, vers la gauche, alors même que mes parents n'avaient rien à voir avec la gauche, au contraire, ma pauvre mère était très anti-gauchiste.*

J'ai eu pour ainsi dire des idéaux de jeunesse, d'adolescente, j'ai rêvé d'agir pour le bonheur du monde, de sauver l'humanité des guerres, des malheurs et des

[1] Miriam Bercovici.

[2] Alexandru Melian, voir le sous-chapitre *Facteurs politiques et prise de position* et Mihai Martinovici, voir le Chapitre VII, *Le double langage. La duplicité.*

[3] Allusion à la période d'ouverture inaugurée en 1965 par l'élection de N. Ceausescu comme chef de l'Etat et qui a culminé avec son mémorable discours du mois d'août 1968, dans lequel il a condamné en termes très durs l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes du Pacte de Varsovie.

[4] Alexandru Melian, voir le sous-chapitre *Libéralisation relative du régime.*

[5] Le début des années quatre-vingts.

[6] Mihai Martinovici, voir le sous-chapitre *Les années quatre-vingts. Attitudes et perceptions.*

[7] La narratrice ajoute : *Parce qu'il n'y a pas seulement eu le problème de notre exclusion de l'école, il y a eu aussi beaucoup d'autres événements, comme notre évacuation de la maison et du village, c'est-à-dire plein de choses qui ont marqué ma vie assez sérieusement et qui ont contribué relativement tôt à ma maturation (…).*

discriminations, etc. Cette tendance allait à l'encontre de celle de plusieurs autres jeunes Juifs, comme mon mari, par exemple, qui se sont plutôt orientés vers le sionisme.

Il faut savoir que de manière générale, les jeunes Juifs ont développé immédiatement après la guerre une tendance à chercher leur voie en réaction au traumatisme vécu et ont ainsi fait preuve d'une maturité précoce, d'un cheminement les entraînant soit à droite, soit à gauche… Finalement, les chemins se sont en quelque sorte divisés et certains se sont orientés vers le sionisme.

Dans ma tête, le sionisme était lié au nationalisme et le nationalisme au fascisme, à la guerre, à la discrimination ethnique et à tout ce qui s'était passé. J''ai donc dit non et décidé que mon chemin s'orienterait vers la gauche. Et j'ai fait partie d'une organisation de jeunes communistes, j'ai lu Marx et Engels etc.… J'avais une bicyclette et, pendant les années quarante-six, quarante-sept et quarante-huit, je la chargeais de livres, je me rendais sur la rive de la Somes, je me plongeais dans ma lecture et je me nourrissais de toutes sortes d'idéaux…

Il faut dire qu'à Cluj il s'est encore produit autre chose qui a d'une certaine manière influencé mon processus de maturation. Les jeunes survivants d'Auschwitz, c'est-à-dire ceux qui avaient été déportés de Cluj ou des environs, ont en effet commencé à revenir, pour la plupart sans leurs familles. Pendant l'été quarante-cinq, j'allais à peu près tous les jours à la gare avec ma mère, pour accueillir les trains qui arrivaient avec les jeunes revenus de la déportation. Le spectacle était émouvant, comment vous expliquer, ces jeunes femmes portant des blessures, avec leurs mains tatouées, avec…enfin, que vous dire, ça m'a beaucoup troublée… Autrement dit, mon adolescence n'était pas associée aux bals, aux fêtes ou à ce genre de choses, elle était obnubilée par ces événements et ces vécus.

Dans l'ensemble, ma famille était composée de philanthropes, et j'ai donc pénétré au cœur même de ces problèmes et de ces destins juifs. Une organisation baptisée Organisation de la Jeunesse Démocratique Juive a été créée à Cluj en faveur de ces jeunes Juifs et un foyer spécial a été aménagé pour eux dans un bâtiment à plusieurs étages, où ils habitaient et où il régnait une vie culturelle très intense. Je me trouvais au cœur de ces activités, qui m'ont beaucoup attirée.

On rencontrait là aussi un intérêt pour Marx, pour Engels, je ne sais pas quoi… Des intellectuels Juifs ayant survécu à Buchenwald y venaient, défendant toujours des idées de gauche et tenant des conférences sur la littérature soviétique, sur les idéaux marxistes etc. Moi j'étais en plein dedans…

Par exemple, puisque vous vous occupez de l'éducation, il y avait un livre… d'abord, il y avait ce fameux pédagogue soviétique qui s'appelait Makarenko, je ne sais pas s'il est resté quelque chose de valable de lui. Je crois que c'était des mémoires ou quelque chose comme ça où des enfants… L'idée était la suivante : ça se passait dans des camps de jeunes consacrés à la rééducation d'enfants ayant commis des infractions[1]*. Nous faisions donc des procès littéraires fondés sur ces ouvrages et nous nous lancions dans des discussions et des débats sur l'éducation qu'il fallait appliquer et… Enfin, j'étais impliquée dans ces choses-là jusqu'au cou.*

Mon activité au sein de l'Organisation de la Jeunesse Démocratique Juive n'était pas un secret pour ma famille. Ni pour ma mère, d'abord, car même si elle était anticommuniste, elle était passionnée par les activités culturelles, aimait beaucoup

[1] Il s'agit du *Poème Pédagogique* de A. Makarenko.

réciter des poésies et venait aussi à ces soirées. Mon père avait ses préoccupations à lui, il était conseiller en économie d'entreprise, il n'était pas trop… En revanche, ma mère était vraiment passionnée par les activités culturelles. Tout ce qui l'intéressait était de pouvoir réciter, aussi participait-elle à des soirées littéraires et où elle récitait des poésies, ainsi que Maïakovski, ça lui plaisait beaucoup, bref…

J'ai même apporté des livres marxistes chez moi, comme par exemple un ouvrage d'un marxiste magyar très réputé, qui s'appelait György Lukacs[1].

Motivée par des raisons d'ordre personnel et aussi existentiel, Lia Benjamin est partie en 1949, à l'âge de dix-huit ans, en Union Soviétique, pour y étudier l'histoire pendant cinq ans. Elle raconte cette aventure liée à son destin :

Et c'est ainsi qu'en 1949, j'ai fait la connaissance de quelqu'un qui était à l'époque étudiant et membre de l'organisation du Parti de Cluj. Je n'ai pas retenu les détails sur la manière dont il était parvenu à faire partie de la commission qui sélectionnait les jeunes candidats désireux de partir étudier en Union Soviétique. C'était la deuxième année que des jeunes partaient de Roumanie pour aller étudier en Union Soviétique. J'étais à la veille du baccalauréat. Il a téléphoné chez moi, a parle à mon père et lui a dit que je devrais venir au Comité Régional[2] *du Parti après le baccalauréat, parce qu'il voulait m'envoyer étudier en Russie. Alors, je me souviens que mon père est venu dans ma chambre pour m'apporter la nouvelle et m'informer dans le même temps qu'il n'était pas question que je parte avec son accord…*

(…) Je me suis quand même présentée devant la commission et j'ai passé la sélection, pour ainsi dire, puis je suis revenue à la maison et je le leur ai communiqué. Ma mère était une romantique pleine d'un esprit d'aventure, et mon départ a fait l'objet de nombreux débats au sein de la famille jusqu'à ce qu'il soit finalement décidé que si je voulais absolument y aller, « je n'avais qu'à y aller ! ».

C'est donc comme ça que je suis partie étudier dans le grand pays du socialisme victorieux… En 1949, j'avais dix-huit ans et… Mais j'avoue que ce départ n'était pas aussi simple que ça. D'abord, je suis venue ici, à Bucarest, au cantonnement, où j'ai appris l'alphabet russe et où on a été soumis à une certaine préparation pré-universitaire, pour ainsi dire… linguistique et politique, il y a eu quelques séminaires, des débats, etc.

Le jour des répartitions est arrivé. Il faut dire que nous étions assez nombreux, à peu près cinq cent jeunes, mais pas tous comme moi, à peine sortis de l'école… La plupart avaient déjà fréquenté la faculté pendant un an ou deux et étaient déjà activistes au sein de la jeunesse[3] *; ils étaient bien connus et venaient surtout de Bucarest. Vous vous rendez compte, moi qui avait autrefois été écolière là-bas… Enfin ! Le jour des répartitions, ils nous ont demandé d'écrire sur un papier nos préférences en matière de facultés, c'est-à-dire ce que nous voulions étudier. Nous devions écrire trois spécialités par ordre de préférence. Ma première préférence était la philosophie, la deuxième la*

[1] La narratrice ajoute : *Qui était par ailleurs très apprécié aussi en Occident. C'était un penseur, un esthète qui a joué un rôle important dans la Révolution hongroise de 1956. Pendant la première étape de sa vie, il a été ultra-dogmatique, mais par la suite, comme c'était un homme très cultivé, un philosophe bien informé, il a manifesté une ouverture littéraire, sans pour autant quitter le marxisme. En tous cas, c'est devenu un marxiste libéral de type occidental, si vous voulez… C'est Tertullien qui a traduit (…) Lukacs en Roumanie. Mais je crois qu'il n'est jamais devenu très populaire, surtout parce qu'il a participé à la Révolution hongroise de 1956 et qu'il a même été membre du gouvernement de Nagy Imre.*

[2] Dans le texte roumain : « Comitetul Judetean de Partid ».

[3] Dans le texte roumain : « Activisti pe linie de tineret ».

littérature russe et la troisième, je crois que c'était la pédagogie. Nous avons tous rendu ces papiers et deux jours plus tard, environ, ils nous ont annoncé où nous allions aller ; moi je me retrouvais en comptabilité. Quand j'ai entendu ça… je me suis sentie mal et j'ai dit: « Je regrette, mais je n'irai pas suivre des études pareilles !». Je me voyais déjà en prison avec la comptabilité… Mais, je n'étais pas la seule dans ce cas, il y en avait beaucoup qui n'avaient pas reçu la spécialité sollicitée.

Par la suite, je ne sais plus qui du Ministère de l'Enseignement a eu l'idée d'organiser une réunion avec tous ceux qui n'étaient pas contents de la répartition, afin d'essayer de faire des échanges de spécialités entre nous. Imaginez le vacarme qu'il y avait… Soudain, une fille s'est levée… je regrette de n'avoir pas retenu son nom, car je ne l'ai plus jamais rencontrée depuis… et, les larmes aux yeux, elle a commencé à dire qu'elle avait été affectée à la section histoire alors que toute sa vie elle avait rêvé de devenir comptable… Je ne l'ai pas laissée finir sa phrase, je me suis jetée à son cou et je lui ai dit : « Ma chère, réjouis-toi, je te donne la comptabilité, passe-moi l'histoire !».

C'est comme ça que je suis arrivée à la Faculté d'Histoire, à Moscou, où une nouvelle répartition a commencé, car il y avait plusieurs centres universitaires. J'ai été envoyée à (…), aujourd'hui ça s'appelle Ekaterinbourg. C'était dans l'Oural, où les hivers il faisait moins cinquante degrés, ils commençaient en octobre et se terminaient en mars ou avril. C'est ainsi que je suis partie de Moscou pour (…), qui était situé à une distance de deux mille cinq cent kilomètres de Cluj…

C'est donc ainsi que mon aventure a commencé. J'avoue que je ne regrette rien, c'était mon destin, j'y ai vécu pendant cinq ans, j'ai fréquenté la Faculté d'Histoire, j'ai appris le russe et j'ai beaucoup aimé la culture russe. J'ai eu la chance, pendant l'hiver cinquante-trois, cinquante-quatre, d'avoir choisi pour mon ouvrage de fin d'études un sujet intitulé : « Les conceptions philosophiques de Tchernychevski dans sa correspondance de Sibérie » (…).

J'étais donc amoureuse de ces démocrates révolutionnaires russes du XIX-ème siècle, qui étaient des utopistes. Il faut dire que ce livre « Que faire » est superbe ; il raconte les rêves de Vera Pavlovna, des rêves utopiques sur une société idéale etc. Tchernychevski a été exilé en Sibérie à cause de ses visions démocratiques, à un moment où la période communiste n'avait pas encore commencé et où l'on vivait une époque dite révolutionnaire-démocratique, vers le milieu du XIXème siècle. C'était un critique littéraire, un esthète, etc. Je ne sais plus comment je suis arrivée à ce sujet sur sa correspondance de Sibérie et aux idées philosophiques qu'il y développait.

Que vous dire d'autre ?… Ce fut une période extraordinaire de ma vie, j'ai trouvé Leningrad fantastique. Le matin, j'allais à la bibliothèque et je lisais, l'après-midi j'allais à l'Ermitage où je savourais les tableaux et le soir j'allais à l'opéra et au ballet. Leningrad m'a donc paru superbe. Pour dire la vérité, j'y ai vécu une atmosphère culturelle qui m'a plu et qui a largement contribué à ma formation spirituelle, pour l'appeler ainsi.

A ce moment-là, je savais déjà pas mal de choses sur les réalités soviétiques, parce que j'y avais vécu l'histoire des médecins juifs, qui m'a beaucoup traumatisée… J'étais là-bas quand le complot des « blouses blanches »[1] *s'est déclenché, j'en ai donc en*

[1] « Le complot des blouses blanches » a éclaté en Union Soviétique le 13 janvier 1953, quand un groupe de médecins, presque tous Juifs, a été arrêté sous l'accusation d'avoir assassiné deux dirigeants du Parti communiste et de préparer de nouveaux assassinats. L'arrestation s'est produite dans le contexte d'une violente campagne anti-sioniste commencée en 1951 et pendant laquelle il y a eu une vague de

quelque sorte été témoin. Beaucoup de Juifs ont par exemple été exclus de la faculté, on leur a fait des procès d'intention, les accusant d'être des agents de l'impérialisme anglo-américain ou des agents de « Joint » ou je ne sais plus quoi… Tout ça, je l'ai vécu sur place…

Malheureusement, j'avais aussi des collègues roumains… Je me souviens que je me trouvais dans ce que l'on appelait le coin rouge du foyer, où j'étudiais, et qu'un collègue roumain de Roumanie est entré et a commencé à me dire : « Ecoute Lia, êtes-vous capables, vous les Juifs, de commettre de tels crimes…?! ».

Aujourd'hui, je ne pourrais pas vous dire comment je me suis expliqué tout cela. En tous les cas, j'étais horrifiée. Je ne peux pas vous dire si je me suis trouvé une explication, si cela a bouleversé mes convictions, car je mentirais. Ce que je peux vous dire c'est que…

Puis, j'y ai vécu la mort de Staline. J'y ai vécu l'amnistie et je n'oublierai jamais le moment où, c'était pendant la session d'examens, le professeur d'histoire contemporaine, je crois, a dit à son assistant (comme j'étais tout près du professeur, je l'entendais bien…) que les œuvres de Staline seraient retirées de la circulation. Ça, c'était pendant la dernière année, en cinquante-quatre, quand j'ai passé mon examen de fin d'études. En tous cas, je suis revenue avec des conceptions libérales. Certains ouvrage avaient déjà commencé à paraître… par exemple, la fameuse histoire de Ehrenbourg, qui s'appelait «Le dégel», ou d'autres… Quoi qu'il en soit, ça m'a fait rêver à un soi-disant communisme à visage humain… Vous comprenez ?

Je ne pourrais pas vous dire que j'étais guérie de l'idéal communiste, mais en tous les cas, je ne désirais pas un totalitarisme et un régime de dictature dans lequel je serais terrorisée et où les gens seraient renvoyés en prison ou d'autres choses du genre.

Par la suite, j'ai commencé à dévorer des livres de littérature ; ils ont commencé à publier, ils ont publié Soljenitsyne… (…). Par exemple, il y avait une revue littéraire philosophique qui s'appelait « Novi Mir », c'est-à-dire le Nouveau Monde. Le rédacteur en chef de cette revue, Tvardovski, avait été écrivain et poète et avait une orientation très libérale ; c'est lui qui a publié pour la première fois dans le « Novi Mir » l'histoire de Soljenitsyne intitulée « Une journée d'Ivan Dénisovitch », qui a paru en 1962. Et… le nom de l'auteur m'échappe maintenant, un roman qui s'appelait « Pas de pain seulement »… Il y avait encore un écrivain soviétique qui elle aussi… Je ne crois pas que vous connaissez tous ces livres et probablement que cela ne vous intéresse pas trop non plus…

Donc, des romans critiquant la réalité soviétique, affirmant que l'on ne peut pas vivre de pain seulement, mais que nous avons aussi besoin de liberté et ainsi de suite ont commencé à paraître, d'abord publiés dans le « Novi Mir »… Et je me suis laissée accaparer par ces idées…

Par exemple, en 1956, a eu lieu la première exposition de Picasso à Moscou, où Ilia Ehrenbourg a tenu un discours explosif… Je n'étais pas là, mais je l'ai lu dans la presse. Ce qui m'a beaucoup impressionnée c'était la soif de connaissance de mes collègues de faculté et des soviétiques en général (…). Si vous aviez vu les files d'attente presque interminables devant les musées et les expositions. C'était absolument impressionnant. Ils étaient capables d'affronter le froid, le gel en hiver, attendant à la

---

persécutions contre la population juive. Deux mois plus tard, en mars 1953, la mort de Staline a entraîné la libération et la réhabilitation des médecins.

queue-leu-leu pendant des heures, un livre dans la main, non pas pour du pain, mais pour visiter un musée ou une exposition. Cela m'a beaucoup touchée.

C'est à ce moment-là que j'ai lu dans la presse qu'il y avait une foule pas possible à cette exposition de Picasso, où Ehrenbourg[1] (…) a tenu un discours et il était écrit : «Vous avez attendu pendant soixante ans pour vivre ce moment-ci et maintenant vous ne pouvez plus attendre soixante minutes… » ou quelque chose comme ça… Parce que, parmi d'autres paradoxes, il y avait aussi le suivant : bien que Picasso fût de gauche, il était devenu antisoviétique et bien sûr son œuvre était interdite en Union Soviétique…

Récoltes agricoles et « pratique en production »

Ces deux activités distinctes, les récoltes agricoles et « la pratique en production », avaient des statuts différents l'une de l'autre, en rapport avec le programme et le règlement interne universitaire. La première ne s'inscrivait pas dans le programme universitaire, c'était juste une obligation du même type que le « travail patriotique »[2] figurant parmi les moyens d'atteindre les directives de la politique économique du régime et que les universités devaient assumer. La présentation officielle mettait en avant « la mobilisation de toutes les forces du pays » pour ramasser les récoltes agricoles, l'accent étant mis sur l'initiative personnelle et spontanée « des gens du travail des villes et des villages », tous âges, sexes et classes sociales confondus, afin de participer à cet « effort collectif ».

En réalité, « l'effort collectif » n'était ni spontané, ni initié par ceux qui l'effectuaient, mais bien obligatoire, dirigé par les structures politiques locales sous peine de punitions sévères, et avait pour but de supplanter la charge des unités agricoles collectivisées, qui étaient en état de faillite.

En revanche, tout comme au lycée, la « pratique en production » faisait partie des éléments du programme universitaire dont l'évaluation était prise en compte pour calculer la moyenne des résultats obtenus durant l'année universitaire correspondante. Malgré leur différence de statut face au programme universitaire, les deux types d'activités sont présentés ensemble ci-après, car à l'époque, elles étaient souvent perçues au niveau informel d'une manière similaire ou relativement proche, en raison de leur manque de sérieux et de leur justification circonstancielle.

Dans mes propres souvenirs de mes années d'études[3], ces deux types d'activité sont restés gravés comme suit : *Durant les quatre ans d'études universitaires, il y avait pour nous deux types d'activités obligatoires et caractéristiques du système d'enseignement de l'époque : le premier était la participation en tant qu'étudiants à la récolte et le deuxième était la pratique productive, selon le modèle déjà éprouvé pendant les années du lycée.*

Chaque automne, pendant deux à trois semaines, nos divers groupes, organisés par facultés, devaient aller à la campagne pour ramasser les pommes de terre ou le maïs. Depuis Bucarest, nous étions transportés en cars jusqu'au champ où nous devions

[1] La narratrice ajoute : *C'était un Juif russe, un écrivain passionnant, avec un destin intéressant.*

[2] Pour ce type d'obligations civiques, réalisées et contrôlées par les structures politiques locales, voir aussi dans le Chapitre II, *Abaissement et humiliation de la petite bourgeoisie.*

[3] Du 1977 à 1981.

travailler et nous y restions pendant toute la période prévue. Là-bas, on était nourris et logés sous des tentes improvisées.

A cette époque-là, pour des raisons médicales[1]*, je n'ai pas participé personnellement à ces activités agricoles, mais bien évidemment, j'en ai eu des échos de la part de mes collègues. Ces échos montraient une grande différence de perception : en écoutant certains d'entre eux, j'avais l'impression qu'ils racontaient leurs vacances ; l'activité proprement dite n'était qu'un prétexte pour passer de formidables soirées autour du feu, en compagnie de gens connus et dans une ambiance fort sympathique. Pour d'autres, qui ne partageaient pas forcément les mêmes critères d'évaluation ou qui avaient eu la malchance de tomber malades, les conditions précaires du séjour et son but en soi prédominaient dans les images qu'ils restituaient ultérieurement. Ils trouvaient donc malvenu de prendre ce temps sur le programme d'étude et auraient bien voulu pouvoir s'en passer.*

L'autre activité obligatoire était la pratique productive. Je me souviens d'avoir choisi « Policolor », une entreprise fabricant des teintures et située en banlieue, car son emplacement était relativement proche de chez moi. J'y ai retrouvé deux autres collègues, avec lesquels nous avions pour tâche d'établir des normes pour la technologie de fabrication de notre choix. Ainsi, avons-nous été aiguillés vers le bureau des « Normes », où travaillait un ancien étudiant de l'Académie, diplômé de la Faculté de Cybernétique. Il avait accepté ce poste, car il n'avait rien trouvé d'intéressant dans le domaine de l'informatique et aussi parce que l'usine était proche de son domicile.

Une fois la technologie choisie, notre tâche consistait à aller dans les secteurs de production et à mesurer le temps d'exécution de chaque étape de production de la technologie en question ; bien entendu, il y en avait des dizaines ou même des centaines. Notre hôte étant aussi gentil que compétent, il a mis à notre disposition tous ses dossiers, dans lesquels les diverses opérations exécutées dans l'entreprise étaient déjà normalisées, puisqu'il en était le responsable. Bien entendu, il nous a fait visiter toutes les halles de production, afin que nous puissions nous faire une idée de l'ensemble du flux technologique et de la topographie des différents ateliers et secteurs de production concernés par notre travail. Ayant compris ce qu'il fallait faire, nous avons ensuite chacun repris un exemple déjà élaboré et classé dans ses archives, le matériel étant largement suffisant pour notre évaluation.

Nous avons ainsi fini en quelques jours une tâche à laquelle nous devions consacrer deux semaines. Pour le temps restant, nous nous sommes arrangés avec lui pour feindre une présence fictive dans l'entreprise, chacun d'entre nous restant en réalité chez soi.

[1] *Au printemps 1977, pendant mon service militaire, j'ai été victime d'un grave accident de train. Lors de cet accident, mon bras gauche a subi un fort traumatisme et j'ai toujours gardé, jusqu'à aujourd'hui, un important handicap physique à ce niveau-là. C'est la raison pour laquelle, durant toutes mes années d'études, j'ai été dispensé de ce type d'activité sur la base de certificats médicaux.*

CHAPITRE V

CARACTERISTIQUES DE L'ENSEIGNEMENT APRES 1947

A partir du 30 décembre 1947, la société roumaine a connu des changements radicaux, détaillés ci-avant[1]. L'enseignement a répondu à cette transformation par la réforme de 1948, dont la portée a également été présentée antérieurement[2]. Il est évident que la pratique pédagogique a été contrainte de se plier à la nouvelle orientation, imposée et marquée par les facteurs politiques. Néanmoins, malgré la brutalité des remaniements et la sévérité des contrôles, elle a réussi à baser son adaptation sur une sorte de compromis entre, d'une part, la rigueur de la subordination politique et, d'autre part, l'envergure et la légitimité des anciennes valeurs de la culture traditionnelle roumaine en général et de celles de l'enseignement d'avant 1947, en particulier.

Au niveau officiel, il n'y a jamais eu de « confrontation » entre les anciennes valeurs et celles promulguées par la nouvelle ligne politique[3]. En revanche, la vie courante dans les écoles a été profondément marquée par cet « amalgame » issu de la rivalité entre les nouvelles exigences imposées et la résistance des éléments traditionnels[4]. Certains de ces éléments ont perduré pendant toute la période d'existence du régime, dans une cohabitation tacite avec les nouveaux principes. A titre d'exemple, les anciennes appellations « Madame », « Monsieur » ont toujours été utilisées par les élèves en alternance avec le nouveau terme de « Camarade ».

Les sous-chapitres qui suivent illustrent certaines composantes caractéristiques de l'enseignement roumain d'après 1947. Ils n'ont pas un caractère exhaustif, mais reflètent le choix des narrateurs, qui parlent de leur vie d'élève en décrivant les aspects qui leur tenaient le plus à cœur.

Relation élève – professeur en dehors de l'école

Chez les Roumains, la coutume de la « récompense » oscillait sur une large échelle entre les « attentions » du type décrit ci-dessous et le pourboire[5], totalement généralisé pendant la période de référence. Le pourboire existait en Roumanie bien avant 1947, son histoire ayant traversé plusieurs siècles et prenant racine dans les mœurs balkaniques. Le communisme, promoteur d'une séduisante théorie sur la justice sociale,

[1] Voir le Chapitre II, *Prospections et repères.*

[2] Voir le sous-chapitre *La portée de la réforme de l'enseignement de 1948*.

[3] L'idée en soi d'une « confrontation » des opinions était illusoire au vu du caractère absolutiste de la dictature prolétaire.

[4] Par « éléments traditionnels » on entend les valeurs culturelles, la mentalité, les coutumes, la religion, l'éducation d'avant 1947.

[5] Ou « bakchichs », dans la terminologie locale courante. Plus ancien, le « pesches » définissait au XVIe siècle le tribut payé aux Turcs par la population autochtone du Nord de Danube, en échange d'une relation de « suzeraineté » avec l'Empire Ottoman.

en vertu de laquelle il a appliqué un égalitarisme des revenus, a cependant particulièrement favorisé son développement[1].

Dans l'enseignement, les « attentions » étaient souvent utilisées comme moyen de récompense et faisaient en quelque sorte partie de la relation élève – professeur. Il était important de savoir quelle attention offrir, et à quel moment, afin de ne pas offenser l'autre, mais de lui montrer sa reconnaissance. Ainsi, Elisabeta Nicolescu se souvient-elle : *Le 8 mars[2], quand nous rendions visite à cette institutrice… nous lui étions très reconnaissantes, car nous avions dû pas mal lui faire la cour pour qu'elle nous accepte en primaire, et notamment insister auprès d'elle pour qu'elle ne nous exclue pas, parce que nous n'habitions pas sur le territoire dans lequel l'école était située. Nous l'avons donc courtisée et avons été reconnaissantes envers elle pendant quatre ans. Tu te rends compte…*

A l'époque, être reconnaissante signifiait amener des cadeaux à l'institutrice. On ne pouvait pas l'offenser, car le fait de donner quelque chose de matériel à quelqu'un qui avait compris que la situation reposait sur des critères pédagogiques, pouvait être considéré comme une offense. Nos gestes devaient par conséquent être très subtils.

Donc, le 8 mars, nous lui téléphonions et nous lui rendions visite, en lui apportant des fleurs, évidemment. Elle habitait assez près et nous y allions à pied. (…) Les femmes de ma famille (ma mère, ma tante) et moi nous habillions élégamment et allions chez cette institutrice avec un petit cadeau. De quoi s'agissait-il ? Pendant quatre ans nous avons toujours amené le même petit cadeau : un plateau acheté au marché, sur lequel ma tante plaçait de délicats gâteaux, plus précisément des petits fours. Mais, ils ressemblaient à s'y méprendre à ceux qu'on pouvait acheter chez « Nestor »[3], c'est-à-dire saupoudrés de noix pilées etc… (…).

Voilà. En réalité, ce n'était pas grand-chose, ce n'était même pas un vrai gâteau, ce n'étaient que des petits fours, mais ils étaient rangés avec soin, emballés dans un joli papier de cellophane et posés sur un plateau. Bien sûr, la maîtresse disait : « Je vous rends le plateau ! ». « Mais ce n'est pas nécessaire, Madame Constantinescu, je vous en prie, c'est pour vous, gardez-le, il n'est pas question que…! ». Donc, notre cadeau était en fait un plat à dessert, ce qui n'était finalement pas grand-chose non plus, ce n'était qu'un plateau… quelque chose de joli… Je me souviens qu'une autre fois, quand nous lui avons offert les fleurs, nous lui avons aussi laissé le vase avec. Voilà ce que signifiait être attentionné. Il n'y avait pas besoin d'amener autre chose, ayant une autre valeur. La valeur était justement le soin avec lequel elles avaient confectionné les petits fours. C'était ça. Et ma tante… elle vit encore, si elle savait que je te raconte comment elle faisait les petits fours… Enfin !

---

[1] A titre d'exemple, l'assistance médicale a été gratuite en Roumanie de 1947 à 1989. Pendant toute cette période, il était pourtant impensable d'aller chez le médecin, pour une simple visite ou avant une opération, sans « l'enveloppe », qui représentait le prix réel de la prestation. Avec le temps, le syndrome s'est adapté à l'évolution de la société. Ainsi, dans les années quatre-vingts, période de grande pénurie alimentaire et de produits de base, « l'enveloppe » pouvait-elle être remplacée par de la viande surgelée, une boîte d'œufs, une plaque de beurre, du « Kent » ou des livres épuisés.

[2] La coutume roumaine a consacré aux femmes deux jours par an : le 1er et le 8 mars. Le 1er mars, « ziua martisorului », on offrait à toutes les femmes et à toutes les filles, indépendamment de leur âge, un « martisor » (petit pendentif attaché à une cordelette tressée de rouge et de blanc). Le 8 mars correspond en quelque sorte à la fête des mères et, à cette occasion, on offrait, uniquement aux femmes adultes, même si elles n'étaient pas forcément mères, un bouquet de fleurs ou un cadeau plus particulier, qui variait toujours en fonction du statut social ou de la relation qu'on avait avec la femme en question.

[3] Confiserie réputée de Bucarest.

C'est ainsi que nous allions chez elle et le rituel était le suivant : Elle habitait dans le quartier le plus élégant[1]*, la rue Praga (l'équivalent de Dr Lister*[2] *à Bucarest), dans une maison splendide, avec tout ce qu'il fallait. Elle nous servait du « serbet », une sorte de confiture dans un verre d'eau. Bien sûr, je ne me jetais pas trop vite sur ce « serbet », même si j'en avais envie, j'attendais qu'elle me dise : « Sers-toi, s'il te plaît, car il va fondre dans ton verre » et je n'attendais que ça pour le manger.*

(…) Son mari, ce merveilleux professeur de mathématiques qui représentait pour moi une sommité, venait aussi et s'il arrivait qu'elle me questionne en sa présence, je me bloquais et ne disais plus rien… mais enfin, elle n'y accordait aucune importance.

Un autre type de relation décrit par les narrateurs est celui qui se créait entre les professeurs donnant des cours privés et leurs élèves, mais en dehors du cadre des leçons proprement dites. Ainsi, Smaranda Vultur se souvient-elle de la manière dont son professeur de français, avec laquelle elle prenait des cours privés, entendait entretenir des relations avec ses élèves : *(…) Je pense avoir commencé le français autour de la septième ou la huitième*[3] *(…) et j'ai à nouveau vécu une expérience intéressante (…), car j'ai eu comme professeur une dame qui avait étudié à Budapest. Elle était Juive, femme au foyer, ne travaillait pas et s'occupait d'enseigner en privé le français à des enfants et des adolescents… Elle avait créé un type d'école probablement calqué sur le modèle d'après lequel elle avait elle-même appris le français à ce lycée de Budapest. Elle enseignait également la littérature, et j'ai donc étudié avec elle la littérature et la civilisation françaises avant de les reprendre à l'école, car à l'école, jusqu'en huitième, je n'ai travaillé que sur la langue. Il y avait ces textes-là évoquant une promenade sur la Seine, ou je ne sais plus quoi, mais pas des cours de littérature proprement dits (…).*

Donc, mes premières notions de littérature française je les ai apprises avec elle et c'est là qu'est apparue l'option d'étudier la langue roumaine et le français à la faculté. Elle avait un style différent, plus occidental dans sa manière de concevoir les leçons. Par exemple, pour « la fête de l'enfant »[4]*, elle invitait les enfants auxquels elle donnait des leçons privées. Elle organisait de très belles fêtes, des anniversaires avec des surprises, où, avec son mari, ils inventaient toutes sortes de jeux, dans un style que plus tard j'ai reconnu comme étant occidental. Elle avait deux fils. L'un d'entre eux est aujourd'hui professeur à Genève, je crois qu'il s'appelle Michael Iakabi, ou plutôt Iacob, maintenant, et elle, elle s'appelait Marianne Iakabi. Ils avaient une très belle maison, à Opcea, où elle pouvait inviter beaucoup d'enfants et (…). Donc, quand nous nous rencontrions… nous nous connaissions déjà bien entre nous, en tant qu'élèves.*

A Noël, elle faisait aussi une petite fête avec des cadeaux, chacun recevait un petit cadeau, moi j'ai reçu des livres de français de sa part, bien sûr des livres appropriés à mon age… Même par la suite, j'ai longtemps gardé avec elle un lien d'amitié… en tant qu'adolescente, j'ai eu avec elle une relation très stimulante par rapport à la culture générale et surtout au domaine de la philologie, parce que jusque-là, je n'avais jamais reçu aucun conseil de ce type (…).

---

[1] De la ville de Ploiesti, située à environ soixante kilomètres de la capitale.

[2] Rue bucarestoise, située dans le quartier résidentiel de « Cotroceni ». Ce périmètre verdoyant de villas était habité avant la Seconde Guerre mondiale par des gens aisés, puis, par la suite, par la nomenklatura communiste. A la fin des années quatre-vingts, il a échappé de justesse aux démolitions massives liées au projet de systématisation de la ville.

[3] La narratrice se réfère aux leçons privées qu'elle a entamées lorsqu'elle était en septième ou en huitième.

[4] Le 1er juin on fêtait en Roumanie « ziua copilului » (la fête de l'enfant).

Mémorisation (l'apprentissage « par cœur »)

A tous ces niveaux, l'enseignement a valorisé l'apprentissage « par cœur », en tant que critère d'évaluation des acquis scolaires. Ainsi, Brindusa Palade se souvient-elle de la période du lycée et nous fait part de sa vision du système de « mémorisation » des connaissances : *Mon impression a toujours été qu'au lycée, le bourrage de crâne infligé en mathématiques était contre-productif et je trouve dommage que ça continue (…) parce que dans la pratique, le dopage aux équations différentielles et aux intégrales n'est pas (…) le meilleur qui soit pour des gens appelés par la suite à assumer des responsabilités dans la société et à devenir fonctionnels, car tous ne vont pas poursuivre les mathématiques supérieures… Enfin, malheureusement, l'enseignement demeure encore figé dans cette voie…*

Ce que je voulais encore mentionner… enfin, c'est un peu une question d'interprétation… Je crois que je t'ai déjà dit mon impression sur le fait qu'un des instruments le plus puissant de ce type de système éducationnel était l'obligation de mémoriser, parce qu'elle incluait automatiquement une relation de tutelle… une autorité tutélaire… la personne mémorise ce qu'on lui dicte. Il s'agit-là d'un modèle très perfide qui, à mon avis, affaiblit, et même anéantit l'esprit critique. Malheureusement, la mémorisation continue d'être un critère majeur de promotion dans le système d'enseignement roumain. Je ne me réfère donc pas à la mémoire en tant que souvenir, mais bien à la mémorisation des connaissances.

(…) Toujours est-il que ce professeur Nicolaescu, nous demandait d'apprendre par cœur des poèmes. Je t'ai dit qu'il me paraissait plus ouvert et plus réfléchi que les autres, alors une fois, je lui ai dit : « Mais ne vous rendez-vous pas compte que nous les apprenons par cœur ?» (…), pour ma part, j'avais ma propre interprétation de « Rostirea româneasca »[1] *de Noica… dans le sens qu'apprendre par cœur exprimait quelque chose de plus profond, notamment le fait que le texte en question n'était pas assimilé. Et je lui ai dit : « Or, ne faut-il pas assimiler ce qu'on lit ?».*

Et je me souviens qu'il m'a donné raison.

Smaranda Vultur se souvient également de la bonne appréciation reçue de la part de ses professeurs et de ses parents pour sa capacité à mémoriser et à réciter par cœur de longs poèmes : *(…) J'étais une enfant assez timorée et j'avais des difficultés à me dépasser. Le fait qu'à l'école j'emmagasinais les succès m'aidait en quelque sorte à contrebalancer cette situation, parce que… enfin, le petit prestige consistant à faire partie des meilleurs élèves de l'école entraînait aussi une certaine compréhension à la maison… En même temps, je recevais sans cesse les éloges de la maîtresse, des professeurs et ils me sollicitaient régulièrement (…) pour tous les spectacles qu'ils organisaient, car j'étais capable de parler librement et de réciter. En deuxième ou en troisième, je récitais des poèmes et, parce qu'on me demandait de les apprendre par cœur, je savais d'un bout à l'autre le poème « Rapsodii de toamna » (Rhapsodies d'automne) de Toparceanu, qui comporte une trentaine de strophes… Certaines performances de mémorisation étaient donc très valorisées en famille…*

[1] Œuvre du philosophe roumain Constantin Noica.

Performance à l'école et préoccupations en dehors de l'école

L'aspect compétitif de l'éducation prodiguée à l'école entraînait de nombreuses préoccupations en dehors des heures de cours. Bien entendu, la motivation des parents reposait, dans la plupart des cas, sur le souci de donner à leurs enfants un maximum de possibilités, afin qu'ils se développent le plus harmonieusement possible.

Donc, l'idée des performances à l'école s'accompagnait d'une palette d'activités extra-scolaires assez riche qui variait d'habitude entre la musique et le sport et se justifiait par de multiples raisons. L'une d'elles était le souhait des parents de retrouver dans leurs progénitures ce qu'ils n'avaient pas pu faire eux-mêmes à cet âge. Smaranda Vultur se souvient de l'éducation qu'elle a reçue par rapport à celle qu'elle a donnée à son tour à ses propres enfants : *Bien sûr que les parents, en général… Il y avait un modèle d'éducation qui supposait que l'enfant devait avoir beaucoup d'activités en plus de ce qu'il faisait à l'école et… en plus de l'exigence d'être si possible le premier ou en tous cas parmi les premiers à l'école et d'avoir de très bonnes notes, on encourageait au sein de la famille une éducation en dehors de l'école, basée principalement sur les langues étrangères.*

(…) En deuxième ou en troisième, mes parents m'ont inscrite à la gymnastique, chez un professeur privé qui avait une salle de gymnastique où j'ai fait une sorte de gymnastique artistique. Le professeur était une dame qui s'appelait « tanti Pipi ». Elle avait été formée pour enseigner la gymnastique, avait une salle équipée d'appareils et de matelas, ça ne se faisait donc pas n'importe comment. Elle nous organisait des petites fêtes à la fin de chaque année de gymnastique.

Qu'est-ce que j'ai fait encore ? Il y a eu aussi une tentative visant à me faire apprendre le ski, lorsque j'étais en huitième, donc un peu tard, et j'ai passé toutes ces vacances-là à la montagne, où j'ai étudié pour l'olympiade de roumain, mais je n'ai pas appris à skier. J'y suis donc allée, mais je suis restée dans ma chambre et j'ai lu. Finalement, j'ai obtenu un prix à l'olympiade, mais du ski, je n'ai pas appris à en faire. Les sports un peu aventureux ne m'ont jamais attirée et pour moi le ski en était un ; l'idée de prendre de la vitesse sur une piste ne me procurait aucun plaisir. En général, je n'étais pas très… à l'exception de la gymnastique, qui m'a beaucoup plu. J'ai également fait de la natation, toujours là-bas, à « Baile Neptun », où j'ai appris à nager, le reste…

Mais tout cela a été compensé en ce sens que selon le principe général qui veut que les échecs des parents soient effacés par la génération suivante, mes enfants ont appris à skier très tôt, à quatre ans, alors qu'ils marchaient encore à peine. Ils sont allés faire du ski avec ma mère, qui les a accompagnés. Malgré le terrible accident dont il a été victime sur la piste de ski de Semenic, lorsqu'il était en troisième[1]*, mon fils est aujourd'hui un passionné de ski, c'est un vrai sportif.*

Pendant les fêtes et les festivités dont je parlais tout à l'heure, je récitais des poèmes, je présentais des chorales, je tenais des discours, j'avais cette facilité pour parler en public. (…) Je ne sais pas si ça me plaisait, je ne crois pas… Jusqu'au moment où je suis allée à la faculté à Bucarest, tout cela était lié à la même image, comment dire… celle d'être appréciée par les autres, qui était importante (…). C'était peut-être

[1] La narratrice ajoute : *Il s'est tordu le pied dans les chaussures de ski, parce que le téléski s'est arrêté au milieu de la pente avant de redémarrer brusquement, alors qu'il n'était pas attentif.*

même un exercice pour surmonter ma timidité[1]*, un moyen de vérifier que, dans certaines circonstances et certains contextes, je pouvais dépasser ce côté inquiet et timide de ma personnalité.*

Les narrateurs soulignent de manière assez virulente le lien entre l'éducation reçue et les souhaits et les frustrations de leurs parents. Parfois, le sujet en soi est difficilement abordable. Sans compter que les circonstances particulières que le pays a connues dans les années cinquante constituent un obstacle supplémentaire à la restitution de ce thème. Toutefois, cet aspect-là permet peut-être de mieux comprendre les différentes attitudes et positions adoptées au fil des générations par les membres d'une même famille. Ainsi, Brindusa Palade parle-t-elle de repères éducatifs reçus en fonction de ceux de ses parents, notamment de son père : *Que puis-je dire, l'éducation était structurée… Chez moi, en famille, il y avait des formes de contrainte, dans le sens que mon père voulait réitérer son éducation, en m'imposant une formation qui était identique à la sienne.*

(…) Mon père était l'un des technocrates… était ingénieur et l'un de ceux qui ont bénéficié de l'industrialisation, d'une formation technique. Il a été… il devait soutenir l'industrialisation pendant les années cinquante par la formation des cadres[2]*. Autrement, il provenait d'une famille traditionnelle… fils de prêtre, tous les siens avaient été prêtres, sauf lui, qui a été intégré dans le système industriel.*

Ma mère venait d'une famille… une ligne un peu… comment dire… ma grand-mère maternelle, celle qui était d'origine italienne, avait été professeur de français et d'italien, c'était aussi quelqu'un qui prônait une éducation plus bourgeoise, elle avait été au pensionnat… un système… et, plutôt par réflexe, elle essayait un peu de contrebalancer l'éducation trop technique que mon père m'imposait.

En ce qui me concernait, j'avais une inclination, par vocation et par nature, pour le côté humaniste et c'est probablement comme ça que je me suis forgé mon identité, peut-être par opposition à l'autoritarisme de mon père.

Mon père avait lui aussi vécu un processus d'opposition face à mon grand-père, qui était prêtre. Je crois que c'est également de cette manière que s'est formée son identité personnelle. Il a rompu cette tradition (…). Son cas était différent, il était désavantagé par le nouveau régime, mais il s'en est servi comme d'un outil de… peut-être même de modernisation, comme c'était à l'époque de la vague d'industrialisation, de technicisation de l'enseignement, mais je pense également comme un moyen de prendre de la distance par rapport à un père qui avait une certaine attitude… Je crois qu'il pouvait lui aussi être assez autoritaire par… la nature de sa profession[3]*, cependant je sais que même aujourd'hui… être prêtre en Ardeal est symboliquement associé à un comportement autoritaire… En outre, je crois qu'il a souffert d'avoir eu un père qui était prêtre et qui avait fait de la prison.*

---

[1] La narratrice ajoute : *J'ai toujours des réticences à l'égard de ce côté « scènique », même à présent ; en tant que professeur, cet aspect théâtral m'énerve. J'ai commencé à enseigner assez tard, j'ai travaillé pendant des années dans la recherche et j'aurais préféré continuer à le faire si les circonstances ne m'avaient pas obligée à travailler dans l'enseignement. Mais, je crois qu'il y avait certaines gratifications purement enfantines, qui n'étaient pas liées au fait d'être sur scène ou devant le public, puisque de toutes façons je ne le voyais pas, tellement j'avais peur…*

[2] Dans le texte roumain : « prin cadre ».

[3] La narratrice ajoute : *Ça, je ne le sais pas, parce que je ne l'ai pas connu, mon grand-père est mort quand j'étais toute petite, j'avais un an.*

Et puis, quand il était jeune, il avait aussi fait du sport de haut niveau, il était dans l'équipe nationale de volley-ball de Roumanie et on ne le laissait pas, bref, on le gardait en réserve la majeure partie du temps, même s'il était bon et… enfin… Il a toujours été passionné par le sport, depuis qu'il était tout jeune. Or, comme son dossier mentionnait la question de son père prêtre et le fait qu'il avait été au « Canal »[1], il ne pouvait pratiquement pas quitter le pays, sauf pour aller en Union Soviétique, on l'écartait donc injustement (…). Il est probable que ces pressions l'aient marqué et frustré.

Il semble avoir eu tendance à reporter cela sur moi, en m'imposant une formation identique à la sienne (…). Dans mon cas, il y avait donc deux repères éducationnels : le sport et l'enseignement technique, les mathématiques et la physique. Et je devais exceller dans ce en quoi il avait excellé lui aussi…

Sur la question du sport, ils s'étaient bien trouvés avec ma mère, qui avait pris très au sérieux ce rôle de mobilisatrice dans les disciplines sportives. Ainsi, ai-je commencé le ski quand j'avais à peine trois ans, avant de faire de la compétition, j'ai fait de la natation à partir de cinq ou six ans, du tennis à huit ans et il voulait que je devienne championne au moins dans un de ces sports… C'était l'un de ses idéaux[2].

(…) Mon père voulait tellement me diriger dans une voie technique que nous sommes finalement tombés d'accord et que j'ai passé l'examen d'admission au Lycée « Gheorghe Lazar », qui était à l'époque un lycée de mathématiques-physique ou « real »[3], comme on l'appelle aujourd'hui. C'était un lycée jouissant d'une bonne réputation, le troisième de Bucarest. Et c'était une forme de réconciliation, puisque je ne suis pas allée dans un lycée de philologie comme cela aurait probablement été le cas normalement…

Finalement… je ne sais pas s'ils essayaient de guérir leurs frustrations à travers moi, mais il n'est pas exclu qu'ils aient essayé de faire de moi ce à quoi ils n'étaient pas parvenus eux-mêmes (…).

Ce type d'éducation performant et compétitif, assimilé par Smaranda Vultur à un « modèle sacrificiel », comme elle l'appelle, est renforcé par une mentalité prédominante dans la société de l'époque qui veut que « l'homme doit progresser et la femme le soutenir dans l'ombre ». La narratrice décrit ci-après ce modèle caractéristique d'une région, mais aussi d'une génération, qui était celle de ses parents : *(…) J'ai eu mes enfants après avoir fini les études et c'est peut-être à partir de là que j'ai eu tendance à assumer plus que je ne pouvais porter. Je me suis donc aventurée à faire des choses qui*

[1] Camp de travaux forcés destiné aux détenus politiques.

[2] La narratrice ajoute : *Ma mère... elle n'a pas été admise, elle faisait partie de la génération… elle a passé l'examen d'admission à la Faculté d'Histoire et, en raison de ses origines bourgeoises, elle n'a pas été admise, malgré sa moyenne de neuf (sur dix), à cause des barèmes discriminatoires à l'égard des catégories sociales favorisées. Elle a passé l'examen en 1960 et a pratiquement présenté sa candidature pour quatre-vingts places disponibles, mais en dépit de sa bonne note, elle n'a pas été reçue. Très déçue, et certainement carrément frustrée, elle s'est ensuite inscrite à une école technique et travaille actuellement comme laborantine en chimie. Disons qu'elle a trouvé cette issue, mais elle a gardé sa frustration, car au vu de la note qu'elle avait obtenu à l'examen, elle a été victime d'une discrimination assez violente… Pour ceux qui faisaient partie des catégories sociales défavorisées, la note d'admission était bien sûr de cinq. C'était comme ça à l'époque.*

[3] A cette époque-là, l'enseignement aux lycées de culture générale était divisé en deux sections distinctes : l'« uman » (humaniste), où la priorité était mise sur les matières comme le roumain, les langues étrangères, le latin, la géographie, la géologie, la psychologie, et la « real » (scientifique), où prévalaient des matières comme les mathématiques, la physique et la chimie.

m'ont en réalité apporté des problèmes et qui ont engendré une lassitude qu'au fond je n'avais pas mesurée à l'époque.

En effet, tout est devenu très difficile depuis que mes enfants sont nés, il y avait dans ma vie une tension entre ma situation initiale, où je me consacrais exclusivement aux études, et l'obligation de me consacrer aussi à… C'est là que se situait la tension et comment dire… cet espace conflictuel de ma vie à ce moment-là, quand j'avais vingt-quatre ans… Aujourd'hui ma fille a vingt-quatre ans et moi… mon âge a doublé depuis.

Lorsqu'elle est née, j'avais vingt-quatre ans et je me rends compte que peut-être, dans un certain sens, ce type d'éducation… de devoir toujours montrer que tu es bon, était non seulement extrêmement stressant mais t'obligeait en outre à t'engager dans diverses activités qui dépassaient ce que tu pouvais assumer et qui correspondait à une sorte de modèle sacrificiel… En même temps, j'essayais de m'opposer à ce modèle hérité de ma famille et spécifique à la région de Banat, et probablement à une génération, selon lequel la femme se sacrifie pour son mari, puisque le mari doit progresser et que sa femme doit le soutenir dans l'ombre…

Je me souviens que j'étais très désagréablement surprise quand j'entendais les collègues de mon père, pendant la soutenance de leurs thèses de doctorat[1]*, raconter comment leurs épouses s'étaient sacrifiées pour eux… Moi, je trouvais cela plutôt négatif, mais elles étaient enchantées que cela soit mentionné, car elles participaient ainsi à améliorer leur niveau de performance.*

Bien que je me sois efforcée de ne pas suivre ce modèle[2]*, je m'y suis évidemment conformée à plusieurs reprises. Finalement, toute ma vie, y compris mon retour à Timisoara, s'est inévitablement alignée sur ce contexte local… C'est la raison pour laquelle ces années-là, cette réadaptation au territoire de Timisoara, ont été extrêmement difficiles pour moi, probablement à cause des conséquences psychologiques et symboliques qu'elles impliquaient.*

Certaines des préoccupations extra-scolaires vécues pendant la période de formation allaient laisser des traces bien plus durables que les acquis scolaires proprement dits, comme le confirment mes propres souvenirs des années de lycée : *La période du lycée correspond à une double acquisition : d'une part, la découverte et le plaisir de la musique populaire moderne des années soixante et soixante-dix, par le biais des radios étrangères*[3]*, et d'autre part, les premières notions de musique classique.*

Ces dernières étaient le fruit des concerts symphoniques organisés à la « Sala Radio »[4]*, que j'ai fréquentés tous les jeudis soirs pendant quatre ans, durant pratiquement toute la période du lycée, grâce à un abonnement hebdomadaire qui nous avait été proposé par notre professeur de musique. Ainsi, dois-je l'intégralité de ma culture et de mon goût pour la musique classique à Madame Necula-Vacarescu ; sa compétence professionnelle et sa personnalité ont également influencé ma formation pendant ces années-là. Aujourd'hui, je m'aperçois que la plupart des connaissances acquises pendant les cours obligatoires du programme d'étude ont quasiment disparu. En revanche, l'émotion vécue pendant la neuvième Symphonie de Beethoven, que*

[1] La narratrice ajoute : *J'ai assisté à la sienne et à celles présentées par ceux de sa génération.*

[2] La narratrice ajoute : *De manière générale, à partir de mon départ pour Bucarest, j'ai construit ma vie comme un contre-modèle.*

[3] Le rôle et l'importance des radios étrangères dans la formation et l'information de plusieurs générations sont traités en détail dans le Chapitre X, *Radios étrangères et l'exil roumain.*

[4] Salle de concerts symphoniques appartenant à la Radio et à la Télévision roumaine, située sur l'ancienne rue « Nuferilor », au centre ville de Bucarest.

j'écoutais assis sur les marches du fond de la salle comble de « Nuferilor », demeure inoubliable.

CHAPITRE VI

COMPLEMENT EDUCATIF

Les trois éléments éducatifs qui suivent, à savoir la lecture, les cours privés et les langues étrangères, sont traités en tant que « complément éducatif », non pas parce qu'ils étaient moins importants en termes de formation, mais parce qu'ils avaient lieu, au moins pour la plupart d'entre eux, en dehors de l'espace institutionnel scolaire ou de l'école proprement dite. Certains de ces éléments, comme par exemple la lecture, correspondaient à de multiples besoins échelonnés sur différentes tranches d'âge. A chaque période, ils répondaient à des motifs qui leur étaient propres.

A l'âge scolaire, à partir des classes primaires, mais plus particulièrement pendant la période du lycée, ces éléments représentaient plutôt une recherche de soi, la quête d'un accomplissement intérieur, qui s'accompagnait ou pas de la formation scolaire correspondante. A l'âge adulte, la lecture ou l'apprentissage des langues étrangères reposaient sur des motifs plutôt circonstanciels, liés à la spécificité du travail ou à la recherche des repères nécessaires pour se situer dans l'espace fermé d'une société est-européenne[1].

Lectures

A l'âge où elle commençait la primaire, Elisabeta Nicolescu s'est découvert une passion pour la lecture, autour de laquelle elle allait ultérieurement articuler sa carrière professionnelle. Ainsi, la narratrice nous raconte-elle comment, dès son enfance, la lecture est devenue une véritable passion, héritée de sa mère : *En ce qui concerne la lecture, elle[2] n'avait pas besoin de m'encourager à lire, parce qu'à huit ans j'avais terminé tous les romans de ma mère. Je t'ai dit qu'elle n'était pas salariée et qu'elle lisait des livres de la bibliothèque, parce qu'elle avait déjà fini les livres qui se trouvaient dans le grenier de la tante de mon père[3], des romans comme « Iubirea lor » (Leur amour), « Mataniile » (Le Chapelet), « Taunul » (Le taon) qui étaient ses romans favoris. Sans parler de « La rascruce de vinturi » (Les Hauts de Hurlevent), qu'elle connaissait par cœur, réplique par réplique, et qui constituait le modèle de sa vie…*

Ma mère s'est alors inscrite à la bibliothèque, c'était une fille férue de lecture et c'est d'ailleurs sur ses traces à elle que j'ai marché quand, des années plus tard, j'ai fait de la philologie. Elle adorait lire. Moi aussi ça me passionnait. A huit ans déjà, je lisais tout ce qu'elle lisait elle : des romans policiers, que je lisais même si je ne les comprenais pas entièrement… Je lisais tout le temps, je me souviens des livres, des traductions du russe, des histoires russes, je pleurais en les lisant, quelques-unes étaient belles… d'autres pas… toutes sortes d'histoires.

---

[1] Cet aspect sera repris plus en details dans le Chapitre IX.

[2] La narratrice se réfère à sa maîtresse d'école.

[3] La narratrice ajoute : *Parce que nous habitions alors dans la maison de la tante de mon père. Quand nous avons déménagé là-bas, à Ploiesti, nous avons logé dans la maison d'une tante de mon père dont le grenier était rempli de meubles et de leurs trucs en général. Parmi eux, j'ai aussi trouvé des livres.*

L'une d'elles s'appelait « Marianne », il s'agissait d'une femme Allemande après la guerre… c'était des histoires comme ça, d'après la guerre, avec des femmes qui souffraient, avec des amours… je lisais tout. Quand je m'ennuyais, je lisais aussi les livres reçus comme prix à l'école, par exemple une petite histoire bête de Dumitru Corbea. Cette histoire racontait les souvenirs d'un village, je n'arrivais pas vraiment à me représenter le village, c'était quelque chose d'instinctif, d'impulsif. Au fait, qui était Dumitru Corbea ? Tu le connais, toi ? (…) C'est donc un auteur qui a disparu. C'était un écrivain des années cinquante, que j'avais reçu comme prix à l'école. Et voilà, j'ai aussi lu Dumitru Corbea. Donc, je lisais énormément et quand j'arrêtais de lire, je ne savais plus quoi faire. Il y avait pourtant à la maison des livres que j'ai jamais réussi à lire.

Parmi eux, il y en avait un en vers, d'Eusebiu Camilar, des aventures en Orient, avec Fatma, la fille du calife, quelque chose comme ça. Ces histoires avec Fatma (c'était le nom de l'héroïne), étaient tellement tristes… Alors quand j'étais très triste, je lisais ces histoires de Fatma et ça me rendait tellement triste que je me mettais à colorier et à dessiner, ce qui fait que je n'ai jamais pu lire entièrement cette traduction d'Eusebiu Camilar. Je ne sais plus de quel grand poème arabe il s'agissait, mais il était d'une tristesse… en plus, c'était un poème en vers et les enfants n'aiment pas ça… Mais, c'était un beau livre, avec une couverture en carton bleu marine, un vrai chef d'œuvre… Voilà donc ce que je faisais, je lisais et je n'avais pas besoin que l'institutrice me donne des ouvrages à lire.

Pendant le lycée, période difficile sur le plan de sa vie privée[1], Elisabeta Nicolescu a trouvé dans la lecture un refuge à ses difficultés personnelles et à ses frustrations scolaires, liées au manque de compétences pédagogiques du professeur de mathématiques de sa classe[2]. La narratrice nous expose aussi, ci-après, les raisons pour lesquelles, malgré l'abondance de ses lectures, elle n'arrivait jamais à trouver satisfaction au cours de littérature dispensé à l'école : *Ce que je te raconte maintenant se passait à Ploiesti. Donc, j'étais très malheureuse, j'étudiais à fond. J'ai commencé à étudier toute seule l'histoire du christianisme, j'ai d'ailleurs gardé mes résumés de neuvième du livre d'Archibald Robertson. Une connerie stalinienne. Tout était… marxiste. Afanasiev était l'un de ces marxistes. Ce n'est que par la suite qu'on a publié de la meilleure littérature[3]. J'ai pris les manuels de la faculté… Lorsque j'étais en onzième, j'ai lu et résumé le manuel de « Matérialisme dialectique » de l'Académie des Hautes Etudes Economiques, j'en ai fait des fiches… et ainsi de suite… J'ai fait ça sur mon initiative personnelle, parce que j'aurais voulu étudier la philosophie. J'aimais la philosophie.*

Donc, moi qui n'avais rien d'autre à faire que lire, je lisais beaucoup de poèmes, je lisais de la prose roumaine. C'est alors, quand j'étais en huitième et en neuvième, que je suis tombée amoureuse de la littérature roumaine, parallèlement aux mathématiques (…). C'est pendant cette période-là que je lisais la « Gazeta Literara », « Contemporanul », « Romania Literara », des volumes de poèmes et de la littérature.

Normalement, j'aurais dû m'affirmer pendant les cours de littérature. Mais il y avait là une chipie, un non-talent pédagogique. Cette femme… Sa mère avait été professeur et, dans l'entre-deux-guerres, elle avait eu des problèmes avec ma tante, car ils habitaient tous dans la même région, ils se connaissaient très bien, leurs familles se

[1] Voir le sous-chapitre *Difficultés et satisfactions.*

[2] Voir le sous-chapitre *Classes spécialisées.*

[3] La narratrice fait référence à la période de la fin des années soixante et du début des années soixante-dix.

connaissaient entre elles et ainsi de suite. Et la mère de mon professeur de roumain avait été le professeur de ma tante et elle n'a jamais pu supporter ma tante ni sa famille. Mais, je n'ai pas compris pourquoi.

A un moment donné, elle l'avait obligée à se laver les cheveux, parce qu'elle était blonde et avait des boucles et qu'à l'époque (du temps de ma tante) on devait enserrer les cheveux dans un filet ou « bentita » (une petite bande de tissu)… Ma tante avait étudié au fameux lycée « Elena Doamna » et elle se faisait tout le temps expulser par ce professeur. Je ne sais pas si la fille de la vieille dame, c'est-à-dire mon professeur de roumain, savait que j'étais sa nièce, je l'ignore totalement. Toutefois, je pense qu'elle savait quelque chose, car mon professeur de roumain avait elle aussi une fille avec laquelle j'avais été en classe primaire. C'est ainsi qu'en première, ce professeur de roumain de la neuvième nous a rencontrées, ma tante et moi-même, chez Madame Constantinescu. Elle était avec sa fille et moi avec ma tante. Il y avait probablement une animosité entre elles.

Cette animosité datant de l'entre-deux-guerres s'est très nettement reportée sur moi. Elle n'a jamais cessé une seule seconde. Cette prof. était si dure, qu'elle ne me donnait que des sept en roumain. Pourtant, j'avais été cinquième sur les listes d'admission à la faculté. Combien d'élèves du lycée qui avaient été admis en roumain a-t-elle eus ? En plus, je ne faisais que lire tout le temps.

Ce n'est qu'au baccalauréat que, par hasard, elle m'a donné un neuf ou un dix. Je ne comprenais pas pourquoi, parce que pendant l'année scolaire elle ne m'avait attribué que des sept ou des huit. Pourquoi étais-je offensée par ces huit ? Parce qu'après que j'aie lu trois volumes sur le symbolisme pendant que tous les autres de la classe étaient occupés avec les mathématiques (personne n'y connaissait rien), elle me donnait un huit. Je trouvais ça vexant. Ça a donc été une frustration terrible, mais je savais qu'il se passait quelque chose qui me dépassait, sans toutefois comprendre pourquoi elle ne m'appréciait pas.

De manière similaire, la lecture a dès le début été pour Smaranda Vultur une véritable passion, mais aussi un refuge, qui allait ultérieurement se concrétiser par un choix professionnel : *(…) Pendant mes premières années d'école j'ai également lu « Oblomul ilegal in actiune » (La mélancolie illégale en action), « Zoia Kosmodemianskaia », « Tinara garda » (La jeune garde)*[1] *et j'éprouvais une espèce d'ardeur face à cette image du héros, du révolutionnaire, mais totalement en dehors du contexte politique. Je les lisais avec tellement de passion, qu'une fois la maîtresse m'a surprise en train de lire sous le banc, car je lisais à l'école pendant… avec cette maîtresse, par ailleurs très bien. C'était la honte d'être surpris en train de lire… C'était… je ne sais plus… « Inima tinara » (Le jeune cœur), je ne me rappelle pas qui en était l'auteur, mais c'était toujours sur ce modèle de héros et je sais que ça marchait, car je désirais être une héroïne qui meurt pour quelque chose, pour une cause, mais en tous cas pas pour la cause communiste, dont je ne savais rien.*

C'était donc très intéressant que… même si j'étais une pionnière et qu'il y avait ces festivités… en fait, ce qui m'attirait le plus et qui marchait pour l'enfant que j'étais, c'était le genre de modèle rhétorique… cette ardeur, cet emploi des sentiments. Je ne savais pas ce qui se cachait derrière, mais je tiens à mentionner que j'ai été tenue loin de tout ça… c'est-à-dire, je ne me souviens d'aucune discussion ou de quoi que ce soit en

[1] Romans mythiques de la littérature soviétique faisant partie du romantisme révolutionnaire.

famille qui aurait pu nous laisser entendre qu'il se passait quelque chose autour de nous…

J'ai beaucoup lu vers l'âge de dix ou onze ans, je lisais énormément, j'étais capable de passer une journée entière à lire. J'aurais même volontiers renoncé à manger… Je pense que cette passion pour la lecture était plutôt une sorte de refuge… peut-être que je souffrais de cet espace familial confiné, où nous étions un peu entassés les uns sur les autres et où il y avait des règles assez sévères. Une fois plus grande, j'ai aussi eu pour obligation de m'occuper de la préparation de ma sœur…j'étais punie si elle obtenait une mauvaise note.

En soixante-quatre, j'ai terminé l'école générale et j'ai commencé le lycée en section humaniste, où le programme était surtout axé sur les langues, avec peu de mathématiques, je crois que j'en avais seulement une ou deux heures par semaine, mais beaucoup d'heures de langues, du latin, du russe et… en fait, cette option professionnelle a surgi assez clairement lorsque j'étais en sixième ou septième.

Au début, je voulais faire du roumain et de l'histoire, car j'aimais beaucoup l'histoire et je crois qu'en quelque sorte mes préoccupations d'après la Révolution ont aussi été liées à cet intérêt initial[1]*. Je savais qu'à Cluj il y avait une telle section, que mon mari a suivie aussi… Mais cette section a été supprimée exactement au moment où j'ai commencé les études à l'université. J'aurais dû partir à Cluj pour y étudier, mais la combinaison roumain-histoire n'existait plus, il ne restait que les langues.*

Toujours à l'âge du lycée, la lecture représentait pour Brindusa Palade « l'effort de se créer son propre un refuge… une espace d'exil intérieur ». La narratrice s'explique : *Je me réfugiais dans les livres, dans la musique… je pense que c'était mon sanctuaire. Oui, je pense que je me réfugiais beaucoup dans la littérature classique universelle, dans la musique classique. Je n'appréciais pas trop les soi-disant distractions. Je crois que j'ai commencé à savourer le bonheur de l'adolescence après quatre-vingt-dix, mais jamais avant… Bien sûr que je sortais, j'avais des occasions… mais je ne crois pas qu'elles étaient importantes en termes de priorités intérieures. Ce qui était important pour moi, était de lire tel ou tel classique et d'écouter tel ou tel disque.*

Il me semble que j'avais créé une sorte de hiérarchie symbolique assez rigoureuse, peut-être aussi en résonance avec ce qui m'entourait, parce que chez nous, dans notre culture, les classiques étaient vénérés et ils le sont d'ailleurs encore. Certes, je faisais tout ça d'une façon autonome, je ne savais rien sur « Le Journal de Paltinis »[2] *ou d'autres ouvrages de ce genre… Je pense que je tentais simplement de fuir dans un endroit aussi abstrait et prestigieux que possible, car la culture classique revêt quand même un prestige symbolique incontestable (…).*

(…) Je pense être redevable à l'ami de notre famille, l'écrivain Dan Chimet, qui m'encourageait beaucoup…j'ai osé me lancer dans la lecture pendant la première année de lycée. Lui, il m'a beaucoup encouragée pendant ses visites chez nous… Je me souviens qu'il me disait… enfin, il m'encourageait beaucoup dans ce domaine.

[1] Après la chute du régime communiste de décembre 1989, Smaranda Vultur, philologue et spécialiste en texte et intertexte, devient chercheur en histoire orale et anthropologie culturelle. Sur la base d'enregistrements de récits de vie, elle a restitué plusieurs moments dramatiques de l'histoire de la Roumanie communiste, à savoir les déportations de Baragan ou les études inédites sur les Juifs et les Allemands de Banat (voir la bibliographie).

[2] Ouvrage de référence de Gabriel Liiceanu publié en Roumanie dans les années quatre-vingts.

Pour Aurel Romila, la lecture, notamment la philosophie, a été, parallèlement à la musique classique, « le secret » de sa vie. Dans le contexte de la société dans laquelle il a vécu, cela prenait une importance particulière, signifiant à la fois un refuge, un facteur d'équilibre, un lieu de répit, un moyen de défense et en quelque sorte un code personnel d'accès à des valeurs souvent interdites à cette époque-là autour de lui : *Je pense que le secret de ma vie a été… il y en avait peut-être deux. Le premier était la philosophie. Personne n'a jamais su tout ce que je lisais et ce que je savais, je ne m'en suis jamais vanté… Le deuxième était la musique culte, car ma famille… J'ai eu la chance de faire du piano à partir de mon plus jeune âge… par la suite, j'ai arrêté à cause de la guerre, mais j'ai conservé cette idée, que je continue à développer aujourd'hui et j'en suis heureux, c'est-à-dire il y a des secrets, comment dirais-je… pas de propagande, mais des idées d'organisation.*

Personnellement, je vois la musique, et la philosophie aussi, comme une belle forme d'organisation, pas comme quelque chose de pédant, permettant de formuler des citations ou de… ce n'est pas ça qui m'intéresse, d'ailleurs, je n'ai pas le temps de m'occuper de ça…

Mais, si quelqu'un me demande « Comment avez-vous réussi, Monsieur, à rester aussi calme et je ne sais pas comment… », je ne peux pas lui expliquer qu'au fond, j'ai en moi une bibliothèque entière ou… Mais, c'est comme ça… Si on continue à lire… Il faut préserver son équilibre (…).

Leçons privées

Bien qu'elles soient dispensées en dehors de l'école, les leçon privées abordées ci-dessous font partie des éléments de préparation scolaire, en tant que complément éducatif, et sont consacrées exclusivement aux matières requises pour l'examen d'admission à l'enseignement supérieur[1].

En Roumanie, pendant toute la période de référence, l'enseignement, à tous les niveaux, était gratuit. Malgré cela, la plupart des parents dont les enfants voulaient poursuivre leurs études à la fin du lycée, devaient payer des sommes considérables pour des leçons privées, afin de mieux préparer les matières faisant l'objet de l'examen d'admission dans l'enseignement supérieur.

Avant 1989, très peu d'élèves ont commencé une faculté sans avoir préalablement pris des leçons privées visant à les préparer pour l'examen d'admission. Cela n'arrivait que dans des circonstances particulières[2] ou avec des enfants surdoués ou extrêmement bien préparés pendant le lycée, ce qui était aussi relativement rare.

Cet état de fait reposait probablement sur deux éléments majeurs. Premièrement, le niveau de préparation au lycée[3], au moins pour les matières qui faisaient l'objet de l'examen d'admission, n'était pas suffisamment élevé. Il était notoire que les exigences

[1] Les langues étrangères, qui faisaient également l'objet de leçons privées, sont traitées séparément, car elles suivaient habituellement d'autres objectifs que l'admission à l'enseignement supérieur ; elles sont donc abordées dans le sous-chapitre suivant.

[2] Voir le cas et la situation décrits par Mihai Martinovici dans le sous-chapitre *Critères d'admission.*

[3] Voir le sous-chapitre *La portée de la Réforme de 1948, Au plan structurel.*

du baccalauréat[1], qui précédait les examens d'admission dans l'enseignement supérieur, permettaient à quasiment n'importe qui d'obtenir son certificat. Deuxièmement, le nombre des candidats aux examens d'admission était habituellement si élevé par rapport au nombre de places disponibles, que la moyenne d'admission imposait, dans la plupart des cas, un haut niveau de préparation.

C'est la raison pour laquelle, dans les grandes villes universitaires, et notamment à Bucarest, il y avait une véritable « industrie des leçons privées », selon l'expression d'un narrateur. Voici mes propres souvenirs de la situation, telle que je l'ai connue dans les années soixante-dix : *Pendant ma dernière année de lycée, j'ai suivi des cours privés pour mieux préparer les matières d'admission à l'Académie des Hautes Etudes Economiques : les mathématiques, l'économie politique et la géographie de la Roumanie. Les professeurs que j'ai eus pour ces leçons privées avaient été trouvés par ma mère qui, en tant que professeur de sport, connaissait assez bien le milieu scolaire.*

Ainsi, en mathématiques, suivais-je deux fois par semaine des cours avec M. Marian Brandiburu. Chaque cours durait deux heures. « Brandi », selon le surnom que lui avaient donné les élèves, était une figure emblématique de son temps : doué d'une brillante mémoire et d'une intelligence hors du commun, il gardait symboliquement un mi-temps à la chaire des mathématiques d'un lycée ; mais c'était surtout pour préserver les apparences et se soumettre aux normes et aux règles sociales et professionnelles en vigueur à ce moment-là[2].

En réalité, son activité prioritaire et sa principale source de revenus étaient les leçons privées qu'il dispensait en mathématiques. Comme tout le monde à l'époque, il les organisait chez lui, dans son appartement au premier étage d'un immeuble situé sur l'ancienne Calea Victoriei, en face de l'Eglise Blanche, à l'endroit où se trouve actuellement « l'Hôtel Bucuresti », en plein centre ville de Bucarest. Les deux grandes pièces de son appartement étaient séparées par une paroi mobile en verre opaque, une sorte de 'glaswand' : d'un côté, au fond, il y avait sa chambre à coucher, de l'autre, vers la porte, la salle de classe improvisée, avec un tableau noir. Juste devant se trouvait une table ronde autour de laquelle s'asseyaient les élèves. Brandi, lui, restait toujours debout. Chaque séance se déroulait avec au moins deux à trois élèves, mais jamais plus de cinq ou six. On le payait à la fin de chaque séance. Il ne comptait jamais l'argent qu'on lui donnait. Certains d'entre nous, ayant remarqué ce détail, en profitaient pour lui donner moins. Il le savait, mais ne disait jamais rien. Il nous le racontait à l'occasion, juste pour s'amuser et nous détendre, en ne nommant jamais personne, mais en trouvant toujours des circonstances atténuantes à ce geste. Dans mes souvenirs, c'est resté un personnage exceptionnel dans le paysage social roumain gris et monotone de cette époque-là.

Pendant un certain temps, il avait enseigné dans la même école que ma mère ; c'est en fait là qu'elle l'avait connu. Comme les salles des maîtres ne faisaient pas exception à la règle qui veut que tout le monde parle de tout le monde, ma mère m'a raconté plus tard qu'il n'y avait vraiment personne qui aurait pu reprocher quoi que ce soit à Brandi ; il était simplement perçu par tous ses collègues d'école comme quelqu'un de rayonnant, de gai, de gentil, de courtois, de poli, n'accusant ni n'offensant jamais

[1] *Ibid*.

[2] A l'époque, il n'existait pas de professions libérales en Roumanie. Il fallait être employé d'une institution d'Etat et avoir un « livret de travail ». Celui-ci servait de base de calcul pour la retraite, mais représentait en même temps une sorte de curriculum vitæ actuel et une garantie attestant que son titulaire se conformait aux règles et était intégré dans les normes de la société.

personne, mais faisant en revanche preuve en permanence de compétences professionnelles difficilement égalables.

Après avoir appris mes résultats à l'examen d'admission, je lui ai rendu visite. J'avais passé l'examen, mais obtenu une mauvaise note en mathématiques, ce qui me gênait un peu par rapport à ma rencontre avec lui. Je me souviens toutefois que, à mon soulagement, il m'a tout de suite répliqué : « Ça n'a aucune importance ! Ce qui compte c'est que tu sois admis, que tu finisses la faculté et que tu sois heureux ! ». Il est difficile, sinon impossible, d'identifier Brandi au moyen des repères contextuels dont on disposait ; je ne pouvais qu'affirmer qu'il était « hors catégorie », en dehors de son temps et de la société dont il faisait néanmoins partie. Du moins, c'est comme ça que je le percevais.

Il n'y a pas suffisamment de place ici pour raconter tous mes souvenirs de Brandi ; je voudrais juste mentionner qu'il faisait figure d'exception dans la vie bucarestoise des années soixante-dix. Il portait tout le temps des lunettes de vue et était toujours souriant et en pleine forme. Il racontait comme personne des moments de sa vie privée, avec tellement d'humour et de sagesse, que nous étions tous pliés de rire. Grâce aux leçons qu'il donnait en privé, il comptait parmi les personnes aisées de son temps, sans pour autant être en lien avec la hiérarchie du Parti communiste ou la Securitate. En même temps, il menait une vie simple.

Lorsque j'ai quitté ses cours, je n'ai pas gardé le contact avec lui, mais par la suite, bien plus tard, j'ai lu dans la presse un petit article à son sujet, par lequel j'ai appris que dans les années quatre-vingt-dix il avait émigré en Suède.

En économie politique, je prenais des cours une fois par semaine avec Monsieur Sheckter, un ancien professeur universitaire qui enseignait cette matière à l'Académie même. A l'instar de Brandi, il était d'origine juive. Avec lui, c'était différent : d'abord, il donnait peu de leçons privées et toujours avec un seul élève à la fois. Il le faisait en cachette, pour deux raisons : la première, c'est qu'il était professeur à l'Académie et, qu'à ce titre, il n'avait normalement pas le droit de préparer en privé des futurs candidats à l'institution d'enseignement supérieur dans laquelle il travaillait et la deuxième c'est que comme il donnait tellement peu de leçons privées, il ne les déclarait pas, afin d'éviter de payer les impôts. Cette prestation étant en quelque sorte 'underground', tout se passait chez lui dans la plus grande discrétion ; je ne me souviens pas d'avoir jamais rencontré un autre élève venant chez lui.

Sheckter était un vieux monsieur, légèrement bossu, très sévère, mais avec l'âme d'un vrai pédagogue. D'ailleurs, il l'était pleinement, car il venait de Moldavie où il avait initialement enseigné dans une école de village. Il avait très peur du régime. Je pense qu'il a dû en souffrir, mais je n'ai eu de confirmation à cette supposition, car il ne m'a jamais raconté quoi que ce soit sur sa vie d'avant 1945. Pour parvenir au poste de professeur universitaire, il avait certainement dû jouer les communistes de circonstance, comme l'exigeaient les règles en vigueur.

J'ai beaucoup appris de lui. La matière qu'il m'enseignait constituait quand même un des piliers théoriques du régime, celui, justement, qui pourrait expliquer aujourd'hui, en termes strictement économiques, l'échec du communisme en tant que système.

Evidemment, il y avait beaucoup de choses que je devais apprendre par cœur, mais il s'y opposait toujours. Il voulait que j'apprenne à saisir la logique des phénomènes et que je m'en serve par la suite pour étudier chaque chapitre. Une fois, je

me souviens lui avoir posé une question de détail, qui concernait davantage la logique et la cohérence d'un phénomène que la matière proprement dite. D'emblée, il s'est fâché, m'a grondé, m'a accusé de vouloir « faire l'intelligent »… Sur le coup, je n'ai strictement rien compris. Par la suite, en réfléchissant, j'ai saisi qu'il m'avait manqué la subtilité nécessaire pour comprendre son message : il fallait apprendre logiquement et non pas par cœur, mais il ne fallait pas non plus questionner la logique des phénomènes touchant aux valeurs du système.

Plusieurs années après, alors qu'il était déjà proche de la retraite, j'ai entendu dire que Sheckter avait succombé des suites d'un cancer qui l'ont empêché de connaître les changements survenus dans le pays après 1989.

En géographie, je n'ai suivi des leçons privées que pendant les deux derniers trimestres de l'année de lycée qui a précédé l'examen d'admission. Il s'agissait de la géographie physique et économique de la Roumanie. Monsieur Popescu, ancien camarade d'école de ma mère, était déjà à la retraite quand j'ai commencé à me rendre chez lui une fois par semaine. Il ne voulait pas être payé et me gardait chez lui sans regarder l'heure. Des fois, j'y restais pendant trois ou même quatre heures d'affilée. C'était bien entendu parce qu'il avait plus de temps libre, mais aussi parce qu'il adorait la discipline qu'il avait enseignée pendant toute sa vie. A la fin de l'année, nous lui avons offert un cadeau pour toutes ces heures passées avec moi.

Nous avions évidemment le manuel scolaire, qui guidait nos leçons, mais à chaque fois (et c'est pour ça que nos rencontres duraient autant !) il sortait des classeurs entiers contenant du matériel didactique supplémentaire utilisé au fil des années. Etonnement, je ne me sentais pas dépassé par tous ces articles ou photocopies de journaux, livres, revues et albums de toutes sortes, archivés par thème dans ses classeurs qu'on lisait ensemble à chaque occasion. Certes, il s'agissait toujours d'informations en plus par rapport à la matière déjà existante et obligatoire du manuel, pourtant, en dépit de la quantité impressionnante d'informations ingurgitées, je n'ai jamais eu le sentiment d'être débordé ou sonné, lorsque je sortais de chez lui, parfois après toute une après-midi du dimanche passée ensemble.

Outre le fait que j'aimais certainement ce domaine, qui me paraissait vivant et intéressant, il y avait surtout cette passion et cette manière bien à lui de transmettre des connaissances accumulées tout au long d'une vie entière.

Par la suite, bien plus tard, j'ai constaté faire moi-même partie de ces gens qui commencent à rêver et à planer en regardant une carte du monde. A l'époque, probablement que la carte de la Roumanie me suffisait…

Anca Nitulescu décrit la situation des leçons privées en vigueur dans les années quatre-vingts, alors qu'elle était en classe terminale du lycée à Buzau[1] et se préparait pour l'examen d'admission à la Faculté de Médecine de Bucarest : *Pour cet examen d'admission, j'ai pris des cours privés à partir de la onzième, l'avant-dernière année du lycée. En douzième, vers la fin de l'année, mes parents ont décidé qu'il serait bien que j'aille aussi à Bucarest pour passer quelques tests avec des professeurs bucarestois, pas nécessairement des professeurs impliqués dans l'examen, pas dans ce sens, mais des professeurs qui savaient bien comment se passait un examen d'admission. J'ai donc également effectué cette démarche pour les trois matières d'examen : la physique, la biologie et la chimie.*

[1] Ville située à la courbure des Carpates, à environ cent kilomètres de Bucarest.

Ce n'était que vers la fin de la douzième et je n'ai pris que quelques cours dans chaque matière, avec différentes personnes… enfin, elles n'étaient pas toutes professeurs à la Faculté de Médecine… Par exemple, j'ai fait de la biologie avec un biologiste qui travaillait dans le laboratoire d'un hôpital et qui s'occupait de ça pendant son temps libre… il donnait des leçons privées aux futurs candidats. La chimie je l'ai faite avec un professeur universitaire de la Faculté de… il me semble que c'était la Faculté de Chimie ; elle n'enseignait donc pas la médecine, mais je prenais des leçons privées de chimie organique avec elle. En ce qui concerne la physique, j'avais des cours avec un professeur qui enseignait à la Faculté de Stomatologie… je le savais par mon père, car je n'osais pas lui demander directement où il travaillait, tu comprends…

C'est mon père qui avait trouvé ces professeurs. Il avait beaucoup d'anciens collègues de faculté, à Bucarest, avec lesquels il était encore en contact, ils se parlaient au téléphone, il en invitait même quelques-uns chez nous ; il avait ainsi un groupe d'anciens collègues avec lesquels il est resté ami toute sa vie… même aujourd'hui (…). C'est ainsi que, par leur intermédiaire, nous sommes arrivés chez ces personnes-là… Il leur a demandé, il leur a dit ce qu'il voulait, et ça marchait grâce aux relations et aux connaissances.

Tu te souviens qu'à l'époque, c'était défendu de donner des leçons privées[1]*, tout se passait donc dans le plus grand secret, mais tout le monde dispensait des cours privés… surtout à Bucarest.*

Ce qui m'a frappée à Bucarest, par rapport à ce que je voyais à Buzau, c'était cette véritable industrie des leçons privées… Je voyais les jeunes se succéder dans la maison du professeur privé (…). Là-bas, tout était situé à un autre niveau, chez certains c'était une vraie usine, … c'est-à-dire qu'ils ne donnaient pas de leçon à moins de cinq élèves, car, disaient-ils, autrement ça n'en valait pas la peine…

A Buzau, c'était différent… parfois, je pouvais prendre des cours toute seule avec le professeur… comme j'étais la seule élève, je bénéficiais d'une attention spéciale, elle s'occupait de moi autrement…

A Bucarest… j'arrivais dans la salle à manger, nous nous asseyions tous les cinq autour de la table et il nous faisait faire un test de trois heures, à la fin duquel nous nous levions et nous partions… Et puis d'autres élèves entraient après nous… C'était un peu comme ça… quelqu'un entrait et quelqu'un d'autre sortait… Et le professeur faisait un minimum d'efforts, il ne nous disait rien, il ne nous demandait rien, il posait simplement le test devant nous, et quand nous y retournions le samedi suivant[2]*… il nous rendait le test corrigé et nous montrait notre note. Si tu étais satisfait, tant mieux, sinon il t'expliquait un peu, t'indiquait les erreurs… C'était un peu dans ce style…*

Les cours de Bucarest ont donc servi uniquement à m'orienter un peu vers l'examen, tandis que les choses fondamentales je les ai toutes apprises là, avec les professeurs de Buzau…

---

[1] En réalité, il n'y avait aucune interdiction formelle concernant les leçons privées, pour autant qu'elles soient déclarées. En revanche, il paraît que les impôts grevant ces prestations étaient si importants, qu'au niveau financier, cela ne valait pas la peine de s'adonner à cette occupation. C'est la raison pour laquelle, rares étaient ceux, comme Marian Brandiburu, qui travaillait nécessairement avec de nombreux élèves à la fois qui la déclarait.

[2] La narratrice ajoute : *Non, pas le samedi, parce que nous étions à l'école le samedi, mais le dimanche suivant.*

En tous cas, j'étudiais sérieusement, mais bien sûr…ça valait la peine de faire connaître aussi à l'enfant ce type d'orientation… c'est-à-dire de lui montrer comment gérer son temps, comment procéder s'il ne connaissait pas un sujet… il valait mieux qu'il passe plus loin et se concentre d'abord sur ce qu'il savait faire, pour ne revenir à ce sujet-là que par la suite… c'est-à-dire qu'il fallait apprendre ce genre d'astuce et s'y habituer un peu.

Pendant la période de référence, la préparation scolaire par le biais de leçons privées a été influencée par plusieurs facteurs. Ainsi, le facteur régional a-t-il déterminé son ampleur ; le milieu urbain a connu un développement plus significatif que le rural, son évolution étant directement liée à la présence des centres universitaires et proportionnelle à la grandeur de la ville universitaire.

Le facteur temporel a également joué un rôle important dans l'existence de ce phénomène, qui est apparu à une échelle plus importante vers le milieu des années soixante et s'est développé considérablement pendant les décennies soixante-dix et quatre-vingts. Parlant de sa sœur cadette, Smaranda Vultur mentionne ce facteur temporel comme un élément de « démarcation » entre sa génération à elle et celle de ses enfants : *Et je vous avoue qu'elle (…) était très douée, elle dessinait ; à un moment donné, après mon départ à la faculté, elle a peint toute la faïence de la cuisine, pour la transformer en une chambre pour elle (…). Cependant, ma sœur n'a pas été encouragée à poursuivre une carrière artistique, parce que ma famille ne valorisait pas cela, considérant en particulier que c'était très difficile d'être admis dans une telle faculté. C'était là l'une des raisons.*

Et puis, elle aurait eu besoin de nombreuses leçons privées pour cette faculté-là et à l'époque, ce n'était pas à la mode de prendre des cours privés, ce qui d'ailleurs différencie très nettement la génération de mes enfants de ma génération à moi. On prenait des leçons privées seulement si on n'était pas un bon élève à l'école (…). Comme je vous l'ai déjà dit, moi j'ai pris des leçons privées en langues, mais c'était pour mieux les maîtriser ou pour apprendre des langues qu'on n'étudiait pas à l'école, pas pour se préparer à passer un examen d'admission.

Langues étrangères

En Roumanie, la coutume d'apprendre des langues étrangères date d'il y a très longtemps. Les caractéristiques régionales ont favorisé cet apprentissage et déterminé le choix de certaines langues en fonction des besoins spécifiques. Par exemple, à Bucarest, la première langue qu'on apprenait était le français[1], tandis que dans la région de Banat[2] il s'agissait de l'allemand.

Smaranda Vultur raconte comment elle a appris dès le début la langue de Goethe, avant le français et l'anglais, parce qu'elle habitait dans un quartier du centre-ville de Timisoara. Elle explique également la tradition et les raisons de la cohabitation linguistique entre le hongrois, l'allemand et le roumain, au début du siècle, dans ce même quartier « elisabetain » de Timisoara, habité d'abord par sa grand-mère, puis par sa mère. Elle remarque qu'à son tour, elle a par la suite « reproduit le modèle », en apprenant à sa

[1] Cela était valable pendant la période de référence, mais par la suite, à partir de 1990, l'anglais a peu à peu gagné du terrain, au détriment du français.

[2] A l'Ouest du pays.

fille l'allemand comme première langue étrangère : *A Timisoara, c'était à la mode*[1]*, il y avait là-bas un milieu social où on apprenait l'allemand.*

Donc, depuis petite j'ai pris des leçons d'allemand… petite signifiant six ans, je crois, cinq ou six ans, c'est-à-dire avant d'aller à l'école primaire. Les professeurs d'allemand… j'ai pris mes premières leçons à… comment dire… dans une sorte de jardin d'enfants privé itinérant. Il y avait une dame qui venait nous chercher chez nous, nous promenait quelques heures dans un parc où nous jouions et nous parlait en allemand pendant ce temps-là. Cette dame s'appelait « Tanti Mitzi ». J'ai fait la connaissance de certains de mes futurs camarades parce qu'ils habitaient le quartier, bien sûr, car elle aussi habitait ce quartier-là, mais également parce que c'étaient des enfants qui faisaient partie du groupe de « Tanti Mitzi ».

Le deuxième professeur avec qui j'ai appris l'allemand et qui venait toujours chez moi pour enseigner, était une ancienne nonne. J'avais un cahier, conçu comme un jeu, où il y avait des chansons en allemand… des chansons de Noël, des poèmes qui t'apprenaient à associer par la rime des mots en allemand. J'ai gardé ce cahier jusqu'à aujourd'hui ; je pourrais le chercher et vous le montrer la prochaine fois. Il y avait des collages avec divers objets en papier coloré et, à côté, le nom de l'objet en allemand ; moi je ne savais pas encore bien lire.

Plus tard, je crois que j'étais en septième ou en huitième… j'ai continué avec un professeur célèbre de Timisoara, qui s'appelait Bonn, et j'allais chez lui, quelque part du côté de « Baile Neptun »… j'avais pour lui une sorte de mélange de respect et de peur, parce que c'était un gentleman… premièrement il était très ponctuel… on n'avait pas le droit d'être en retard pour la leçon d'allemand, il sortait de sa poche une grande montre et la regardait d'un air très critique si tu arrivais en retard… J'ai donc aussi commencé à associer la leçon d'allemand à la discipline germanique… sans que je sache vraiment pourquoi, car en général j'étais une enfant très obéissante et docile, qui n'a jamais créé de problèmes à ses parents (…).

A environ quatorze ans, j'étais capable de résumer en allemand une histoire que j'avais lue, chose que je ne peux plus faire aujourd'hui. A cet âge-là également, les leçons d'allemand s'accompagnaient d'un sentiment désagréable. C'était lié à ce professeur qui par ailleurs, était un très bon professeur, qui ne commettait aucune faute… c'était peut-être quelque chose qui me déplaisait dans son style, un peu plus distant, cette façon d'être un peu démodée et cette extrême rigueur. Toujours est-il qu'à ce moment-là, alors que j'étais en huitième, les leçons d'allemand se sont interrompues, parce que j'ai commencé à prendre des cours privés de français et d'anglais (…).

Mes amies et moi, qui étions issues de familles d'intellectuels, prenions toutes des leçons d'allemand. Par ailleurs, nombreux étaient ceux qui allaient au jardin d'enfants allemand, je ne me souviens plus pourquoi moi je n'y suis pas allée, peut-être qu'à l'époque… je ne sais pas pourquoi ils ont opté pour des leçons à la maison. En tout cas, c'était une langue… il y avait des écoles, des jardins d'enfants, il était facile d'apprendre une langue d'usage international, même une langue difficile et il est évident qu'ici, l'allemand était plus proche du milieu culturel de Timisoara… Parmi les langues courantes, il y avait une certaine familiarité pour l'allemand ; dans les maisons on trouvait des livres, des bibliothèques entières contenant des ouvrages dans cette langue.

[1] La narratrice se réfère à la raison pour laquelle elle a appris l'allemand comme première langue étrangère depuis toute petite.

Donc, l'option pour l'allemand s'explique aussi par le fait que c'était une langue plus difficile à apprendre que d'autres. Dans ma famille il n'y avait personne qui était allemand ou qui parlait l'allemand. Mais, il y avait un milieu… Ce quartier « elisabetin » était un quartier où, même quand j'étais petite, les vieilles femmes parlaient encore le magyar et l'allemand dans la rue, je les entendais donc parler dans une langue que je ne connaissais pas.

Ma grand-mère a fait l'école primaire à Bocsa, en magyar, parce que ça se passait avant 1918[1] *et qu'à l'époque c'était obligatoire. Elle était née en 1906. En 1912 et 1913, lorsqu'elle fréquentait l'école primaire, elle a donc appris ce qu'il fallait pour suivre à l'école, avant de finalement renoncer parce qu'elle ne pouvait plus apprendre le magyar et que ses parents*[2] *ne pouvaient pas l'aider, car c'étaient des paysans.*

Pourtant, elle parlait le magyar à la maison, avec sa mère, qui l'avait appris dans la rue… en habitant ce quartier depuis qu'elle était toute petite. A un moment donné, ils ont déménagé à Timisoara. Ma mère est née à Bocsa, mais elle a passé son enfance et a été à l'école dans ce même quartier « elisabetin » de Timisoara, où l'on parlait l'allemand et le magyar en plus du roumain. Elle aussi a appris le magyar dans la rue et c'était la langue secrète qu'employaient ma mère et ma grand-mère quand elles ne voulaient pas être comprises par mon grand-père[3]*.*

(…) Si le magyar était une sorte de langage secret, il s'utilisait aussi pour communiquer. Je sais qu'elle était parlée avec certaines voisines et qu'à cause de ça les cahiers de recettes de cuisine qui sont restés dans la famille contiennent aussi des recettes en magyar, car ma grand-mère savait les noter… Cela a duré jusqu'au moment où je suis allée au lycée. Ensuite, les générations qui savaient cette langue ont peu à peu disparu.

(…) Donc, comment dire, la valorisation de l'apprentissage des langues est une spécificité de cette région. En raison du contexte historique, il était bien de savoir plusieurs langues pour pouvoir s'entendre avec les voisins et avec l'administration au pouvoir… Les langues s'apprenaient aussi en fonction de la conjoncture, les gens apprenant le magyar lorsqu'on n'enseignait que le magyar et l'allemand quand l'allemand était obligatoire, c'est-à-dire notamment pendant l'Empire[4]*. Moi, j'ai rencontré des familles de Lorrains qui parlaient le français lorsqu'elles sont arrivées suite à la colonisation du territoire par Marie-Thérèse et qui, en quelques décennies, se sont complètement germanisées, car l'école se faisait en allemand… le prêtre ne parlait pas français…*

La question des langues dépendait donc aussi de l'intérêt manifesté par la région, et l'allemand plus particulièrement car c'était une langue qui se parlait encore à Timisoara, c'était une langue vivante et, en outre, une langue d'usage international difficile à apprendre. Je crois que c'était ça la raison (…).

A mon tour, j'ai inscrit ma fille à l'école allemande, répétant ainsi l'histoire, reproduisant le même modèle, la même mode et répondant à un intérêt lié au fait qu'au moment où mes enfants ont commencé l'école, la communauté allemande d'ici était de moins en moins nombreuse. Ainsi, l'école était-elle occupée pratiquement à parts égales

[1] Avant 1918, la Transylvanie appartenait à la Hongrie, donc la connaissance de la langue hongroise était obligatoire.

[2] La narratrice ajoute : *Donc, les parents de ma grand-mère maternelle.*

[3] La narratrice ajoute : *Qui venait de l'Olténie et s'était marié dans la région de Banat.*

[4] Il s'agit de l'Empire austro-hongrois.

par des enfants allemands, des enfants issus de familles mixtes et des enfants roumains. Les miens étaient roumains. C'est ainsi que ma fille a fait toutes ses années d'école en allemand au Lycée Nikolaus Lenau, conformément à l'idée selon laquelle c'est une langue que l'on ne peut pas bien apprendre autrement.

Dans la région de Bucarest, la tradition faisait que c'était le français que les enfants apprenaient comme première langue étrangère. Ainsi, Elisabeta Nicolescu se souvient-elle : *(…) D'abord, je dois te dire qu'avant d'aller à l'ecole, j'ai appris le français en privé. Cela ne se passait pas ici, dans cette rue du centre, dans le bâtiment du Conseil populaire, mais plus près, à un arrêt de bus de là où nous habitions avec ma grand-mère, dans la maison d'une tante de mon père. Là-bas, chez nous, j'ai pris des leçons privées de français avant d'aller à l'école, alors que je ne savais pas encore écrire ; au début j'apprenais par conséquent plutôt phonétiquement, puis, quand j'ai commencé à lire, j'ai aussi appris à le lire.*

Ces leçons représentaient un élément formatif très important (…). Cette dame, avec laquelle j'apprenais le français, s'appelait Antonescu Ana Coralia et était la fille d'un général. Son père, le général, l'avait inscrite avant la guerre dans un pensionnat… sais-tu où ?… A Paris, à Notre-Dame de Paris. A cause de cela, elle n'avait aucun diplôme, aucun certificat de fin d'études et ne pouvait être engagée nulle part, car elle était considérée comme une personne inculte, sa formation ne valant rien.

Donc, Madame Antonescu Ana Coralia n'avait pas de quoi subvenir à ses besoins et se voyait contrainte de donner des leçons privées aux enfants. Elle habitait avec sa mère, une vieille dame âgée de quatre-vingts ans et devait se rendre chez les enfants pour enseigner le français. D'ailleurs, elle ne connaissait pas la grammaire, elle savait les choses d'oreille. Elle s'était procuré un livre, un manuel avec des textes, des verbes et ainsi de suite, mais quand on lui posait une question de grammaire, par exemple : « Madame, mais pourquoi on dit ça comme ça ? » dans une construction grammaticale, elle ne la cherchait pas, la pauvre, parce qu'elle maîtrisait très bien le français ; alors elle disait simplement… Par exemple, on lui demandait pourquoi on utilisait « du » et elle répondait « Parce que le Français n'aime pas que deux vocales, comme « de » et « le » se heurtent, alors il fait la liaison ». « Mais, Madame, qu'est-ce que la liaison ?». « C'est que le Français aime que…». Elle expliquait tout le temps en utilisant le terme « Le Français ». Pendant de longues années, j'ai pensé qu'elle se référait aux Français en général. Mais, en réalité elle traduisait « le français » - c'est-à-dire la langue française, par « le Français ». Comme je te le disais, elle avait vécu toute sa vie à Notre-Dame de Paris, elle parlait parfaitement le français, mais elle ne connaissait pas la grammaire.

Brindusa Palade se souvient également des langues étrangères apprises pendant son enfance bucarestoise et plus tard : *En ce qui concerne les langues étrangères, j'ai étudié pendant longtemps le français. L'italien, je le savais de chez moi, car je suis d'origine italienne. J'ai commencé le français à la maison, quand j'avais six ans… peut-être même plus tôt, car j'avais un professeur que mes parents rémunéraient pour qu'il parle avec moi dès mon plus jeune âge. Puis, j'ai beaucoup étudié le français en privé, jusqu'à l'âge de quatorze ans. L'italien donc, je le parlais en famille, et l'allemand m'a simplement passionnée, sans… j'avais probablement une certaine ouverture d'esprit aussi. Je ne l'apprenais pas dans le cadre de cours privés, mais je le lisais, je l'étudiais moi-même… je l'aimais beaucoup, je m'y intéressais… Ça me passionnait de traduire toute seule du Rilke, par exemple, sans avoir aucune contrainte… Je prenais plein d'initiatives… peut-être plus qu'ailleurs.*

Dans mes propres souvenirs des années soixante, on retrouve cette priorité du français en tant que langue étrangère, appris à l'âge préscolaire, puis perfectionné par des cours privés, parallèlement à l'école : *A l'âge de six ans, soit deux ans avant que je commence l'école primaire, mes parents ont décidé de me faire suivre des leçons de français. Le choix de la langue n'a pas été très compliqué : l'argument principal était que je bénéficie déjà des notions de base au moment où je commencerais à l'étudier à l'école. L'idée était donc de me soulager, mais aussi de leur permettre de « contrôler mes devoirs à la maison », au moins au début, car le français était la seule langue étrangère qu'ils connaissaient un peu.*

C'est ainsi qu'à cet âge-là, j'ai commencé à aller deux fois par semaine à la Maison de quartier[1] *de « Bucurestii Noi », le quartier bucarestois où j'ai passé mon enfance. La leçon durait deux heures avec une courte pause. Dans le groupe des débutants dont je faisais partie, il y avait des enfants et des adultes en même temps, environ une dizaine de personnes. Mes parents ont certainement choisi ces cours à la Maison de quartier pour des raisons financières, car là-bas c'était très bon marché et de toutes façons beaucoup moins cher que les leçons privées individuelles*[2].

Je me souviens d'avoir été très content de commencer et de suivre ces cours. A cet âge-là, je ne pouvais pas être motivé par les bénéfices ultérieurs de ces leçons, en revanche j'appréciais d'autres aspects, liés au déroulement des cours et au fait que je gagnais en autonomie. Même si la distance entre chez moi et la Maison de quartier n'était pas très grande, puisqu'il n'y avait qu'environ un quart d'heure ou vingt minutes à pied, je l'ai faite tout seul dès le début, et une fois par mois, j'allais payer les cours à la caisse qui se trouvait dans le même bâtiment et je ramenais la quittance à mes parents.

Là-bas, j'ai toujours eu la chance d'avoir de bons professeurs, j'aimais les leçons et j'étais apprécié. Et puis, il y avait bien entendu l'aspect lié aux rencontres avec d'autres enfants plus au moins de mon âge et tout ce que cela entraînait…

J'ai continué ces cours en parallèle avec l'école pendant très longtemps, jusqu'au début du lycée, quand j'ai commencé à suivre des leçons privées de français avec Madame Enescu. Elle était professeur de français, enseignait au lycée et était mariée avec un camarade d'école de ma mère, professeur de mathématiques. D'ailleurs, c'est comme ça que je l'avais connue et j'ai étudié avec elle pendant deux ou trois ans, en allant chez elle une fois par semaine, dans l'idée que j'allais me lancer ensuite dans les Lettres.
J'ai commencé l'anglais au début du lycée, mais toujours en privé. Cette fois-ci, il s'agissait de cours collectifs, répartis par groupes en fonction du niveau de chacun et organisés par « l'Université populaire » dans la « Salla Dalles », près de l'Université de Bucarest. J'ai suivi ces cours plusieurs années de suite, même après avoir fini le lycée et être devenu étudiant en économie, en faisant attention de m'inscrire chaque année dans le groupe de Camil Dadârlat, un des meilleurs professeurs d'anglais que j'aie connus en Roumanie.

[1] En roumain : « Casa de cultura ».

[2] Le prix était vraiment symbolique, je me souviens que cela coûtait cinquante lei par mois, à raison de deux cours par semaine, chaque cours durant deux heures. A l'époque, le salaire de ma mère était d'environ mille deux cent lei par mois.

Les deux langues que j'ai étudiées en privé, je les ai également eues à l'école, comme langues étrangères, jusqu'à la fin du lycée, car j'ai fait partie des premières générations qui n'ont plus été contraintes d'apprendre le russe à l'école[1].

[1] C'est en 1968 que j'ai commencé à apprendre des langues étrangères à l'école. A ce moment-là, les chaires de langue russe avaient déjà été supprimées de l'enseignement obligatoire. Je me souviens qu'avant le lycée, encore à l'école générale, j'avais suivi des cours de sport avec Monsieur Maskievici, un ancien professeur de langue russe qui, ayant ainsi perdu son travail, avait été nommé professeur remplaçant pour les cours de sport.

TROISIEME PARTIE

LA CULTURE INFORMELLE

Présentation générale

La dichotomie formel – informel en matière d'éducation se rattache au type d'enseignement prodigué. Il y a d'un côté l'éducation formelle, qui désigne l'éducation de type scolaire, institutionnalisée, caractérisant la structure du système éducatif et, de l'autre côté, l'éducation informelle, attribuée généralement à tout autre type d'éducation alternative.

Datant de bien avant la création du système scolaire, l'éducation informelle se retrouve autant dans les sociétés archaïques que dans les sociétés modernes. Malgré certaines différences sémantiques, le concept d'*éducation informelle* n'est donc pas nouveau ; il existe dans la littérature spécialisée. Ainsi, pour définir l'éducation alternative, W. Mitter[1] utilise le concept d'éducation non formelle, au sein de laquelle il établit deux catégories distinctes : l'éducation non formelle institutionnalisée, qui est celle pratiquée dans les familles et les institutions extrascolaires telles que les clubs, associations, centres de jeunesse, et l'éducation non formelle non institutionnalisée (ou l'éducation informelle au sens étroit du terme), qui est donnée par la rue, les groupes de pairs et les médias. Les concepts d'éducations formelle et informelle sont également utilisés par d'autres spécialistes en éducation, comme Timothy Adedeji Awoniyi[2] et John Oxenham[3], qui analysent leurs rapports et leurs rôles dans la formation des enfants et des jeunes en Afrique.

Dans notre étude, l'éducation formelle en Roumanie représente l'éducation institutionnalisée, prodiguée par l'école unique d'Etat (l'éducation communiste) et l'éducation traditionnelle d'avant la Seconde Guerre mondiale. Dans ce même espace culturel balkanique, nous définissons la culture informelle comme étant toute forme d'éducation alternative, manifestation culturelle et expression artistique (collective ou individuelle) non initiée par le régime politique totalitaire et limitée à la période communiste.

L'école unique d'Etat, officialisée en Roumanie en 1948 par la première réforme de l'enseignement[4], a engendré par réaction une éducation informelle, alternative clandestine ou tolérée à la transmission du message éducatif. Celle-ci s'est d'abord manifestée au sein de la famille, ne se substituant pas à la formation scolaire de base (la lecture et l'écriture) prodiguée par l'école unique d'Etat, mais gardant une dimension variable complémentaire aux cours scolaires. Elle a ensuite peu à peu véhiculé des valeurs niées ou interdites par l'école d'Etat, notamment en ce qui concerne la religion, l'histoire et la politique.

Par la suite, l'éducation informelle est devenue une réplique à la réalité sociale roumaine, la société civile étant alors complètement contrôlée et le pays entier couvert de prisons et de centres de travail pour les détenus politiques ; il est encore impossible de savoir combien de personnes exactement ont passé par le « goulag » roumain[5].

---

[1] W. Mitter, L'Education non formelle, in *Annuaire International de l'Education, op.cit.*, 1984, vol.36, ch. X, pp. 103-107.

[2] *Ibid.*, p. 104.

[3] J. Oxenham, Educational values and hopes for universal basic education in Africa, in W. Mitter, *op. cit.*, p. 107.

[4] Voir le sous-chapitre *La portée de la réforme de l'enseignement de 1948*.

[5] Actuellement, les archives de la « Securitate » (police politique roumaine) ne sont que partiellement ouvertes. Plus de quinze ans après la chute du régime, ces archives sont à peine en train d'être transférées de la gestion

Néanmoins, Cicerone Ionitoiu[1] parle de 11% de la population, c'est-à-dire plus de deux millions de personnes, enfermées, déportées ou exterminées. Parmi celles-ci de nombreux enseignants, professeurs universitaires et personnalités culturelles ou religieuses d'envergure, qui, parfois dans des conditions précaires ou même privatives de liberté, ont servi de moteur à l'éducation informelle. L'Eglise gréco-catholique[2] a été interdite en 1948 par le décret gouvernemental numéro 358. Son message éducatif a malgré tout été transmis dans la clandestinité pendant toute la période communiste par le biais de l'éducation informelle.

Le cadre institutionnel de l'école d'Etat a lui aussi été confronté à l'exercice de l'éducation informelle sous la forme d'une résistance passive à l'intérieur même du système pédagogique de type collectiviste. Parfois, les valeurs interdites dans les salles de classe se régénéraient ailleurs, dans les cours de récréation, les couloirs et les bibliothèques de l'école, ou bien au domicile privé de certains professeurs qui, maîtrisant « l'art du Ketman »[3], y développaient la conscience des interdits et le double langage.

Nous considérons également comme partie intégrante de la culture informelle en Roumanie communiste l'écoute clandestine des radios étrangères (notamment *Europe Libre*), la circulation cachée des cassettes vidéo et des livres officiellement interdits, le rôle des « DCA » (centres volants de récupération du papier) dans le repérage et la transmission des livres défendus, dans la restauration ultérieure de ces mêmes ouvrages dans des ateliers de reliure officiels, via un circuit clandestin et moyennant un payement au noir, la multiplication illégale de ce genre de livres à l'aide de photocopies (« xérox ») et leur distribution ultérieure dans des cercles d'amis.

A tous ces phénomènes informels s'ajoutent aussi les événements culturels quasi officiels ou tolérés, comme par exemple les Cénacles littéraires des années quatre-vingts organisés à l'Université de Bucarest en présence d'Ovidiu Crohmalniceanu et les cours publics de théologie donnés par Ioan Alexandru dans une des salles de l'Ecole des beaux-arts de Bucarest. Ainsi, l'éducation informelle a souvent constitué des poches de résistance spirituelle (intellectuelle ou religieuse) au sein de la société totalitaire roumaine.

Pendant la période considérée, alors que l'éducation « bourgeoise » traditionnelle était officiellement évoquée de manière assez négative, l'éducation communiste et l'éducation informelle représentaient en Roumanie deux systèmes de valeurs distincts mais complémentaires, qui, dans la plupart des cas, coexistaient d'une manière subtile et particulière telle, qu'elle leur permettait de s'ignorer ou de se tolérer mutuellement. L'ambiguïté de cette cohabitation se reflète d'ailleurs dans la situation de l'enseignement et de la société roumaine dans son ensemble après 1989.

Nous avons choisi d'introduire cette dernière partie de la thèse destinée aux manifestations informelles par un chapitre traitant du « double langage » et de la

---

du « SRI » (actuel service des informations secrètes et successeur de l'ancienne « Securitate ») à celle du CNSAS (le Conseil national pour la gestion des archives de la « Securitate »), subordonné et contrôlé directement par le Parlement. Le grand retard dans l'application de cette mesure, pourtant utile et nécessaire, a permis qu'une certaine partie de ces archives ait déjà été détruite. Quant à l'accès aux dossiers, il se fait encore d'une manière restrictive.

[1] C. Ionitoiu, *Tombes sans croix. Génocide en Roumanie*, Freiburg, Coresi, 1985.

[2] Les principales confessions religieuses en Roumanie sont (janvier 1992) : orthodoxe (86,8%), catholique-romaine (5%), réformée (3,5%), gréco-catholique (1%), pentecôtiste (1%), baptiste (0,5%), adventiste (0,3%), musulmane (0,2%), israélite (moins de 0,1%), cf. Emil Marinescu et Emanuel Cosmovici, *L'Espace religieux roumain*, 1994, pp. 11-12, non publié.

[3] Dans la Perse féodale, *l'art du Ketman* permettait aux hommes de protéger leur vie ou leur carrière par la dissimulation, le double langage, la duplicité et la tromperie. Czeslaw Milosz (1953, pp. 83-115) met en évidence des similitudes frappantes avec les coutumes pratiquées dans les pays communistes. Voir aussi le Chapitre VII.

« duplicité ». Ce choix a été motivé par plusieurs raisons. Premièrement, ces syntagmes constituaient dans la Roumanie communiste une sorte de « matière première » ou de « dénominateur commun » pour toutes les catégories d'enseignement, fussent-elles formelles ou informelles. Au niveau de l'ensemble de la société roumaine de l'époque, le double langage et la duplicité étaient en effet devenus des éléments constitutifs du contexte social, indispensables à n'importe quelle manifestation professionnelle, artistique ou culturelle ou à la simple prise de position individuelle.

Deuxièmement, le double langage et la duplicité représentaient également un savoir spécifique à cette époque-là, dont l'apprentissage faisait partie du bagage de connaissances à acquérir. Les narrateurs le montrent dans des situations multiples tout au long de cette thèse. A titre d'exemple, dans une conversation sur les Fêtes de Noël, qui étaient officiellement défendues, Smaranda Vultur explique : *je ne comprenais pas très bien ce qu'il voulait dire… mais je savais qu'il ne fallait absolument rien dire*. De même, Mircea Nedelciu se souvient de son enfance et déclare : *dans des discussions entre voisins, entre des gens qui se connaissaient bien, on entendait dire : « Ces communistes, futu-le muma'n cur »*[1]*, même devant les enfants, mais les enfants savaient qu'ils ne devaient pas le répéter…* Au fur et à mesure qu'ils grandissaient et vieillissaient, les gens intégraient l'obéissance, à laquelle ils semblaient adhérer, et l'acceptation, qu'ils manifestaient en façade. Ils apprenaient également ce qu'il fallait dire et ne pas dire, ce qu'il fallait faire et ne pas faire, afin d'arriver à maîtriser les deux types de « code » utilisés quotidiennement : le code formel, à usage public et officiel, et le code informel, à usage privé, dans lequel la plupart des gens se retrouvaient eux-mêmes et qui leur permettait d'être « authentiques » au sein de leur famille ou avec leurs amis proches. C'est ainsi que la maîtrise de l'utilisation, souvent simultanée, de ces deux codes a progressivement conduit les gens à développer une sorte d'intelligence intuitive et de sagesse pratique caractéristiques aux états anormaux d'une société, tels qu'on en retrouve par exemple dans le cas d'un régime totalitaire ou d'une occupation étrangère. Ce contexte imposait à lui seul une relativisation qui, dans des conditions normales de vie, pourrait être jugée quelque peu douteuse, voire carrément dangereuse : le mensonge et le compromis, quand il ne s'agissait pas ouvertement d'une compromission, devenaient soudain compréhensibles, car ils assuraient la survie. C'est la raison pour laquelle, dans certains cas, l'Eglise elle-même avait adapté ses exigences morales, accordant à ses fidèles des circonstances atténuantes dans de nombreuses situations.

Si, pendant plusieurs décennies, ces situations limites ont d'abord permis la survie puis, parallèlement, l'acquisition d'une grande capacité d'adaptation, elles n'étaient pas pour autant dépourvues de risques imprévisibles ni de possibles répercussions ultérieures majeures. Dans le contexte de la Roumanie de 1947 à 1989, l'adaptation circonstancielle pouvait certes être estimée acceptable, parfois même méritoire, en vertu de toutes les raisons décrites ci-dessus. Mais, une fois que le contexte social a changé et que la normalité a plus ou moins repris sa place, comme ce fut le cas après les événements de décembre 1989, qu'est-il advenu du comportement, de l'attitude morale et du caractère de ces personnes qui, par la force des choses, avaient appris à se « débrouiller » à tout prix pendant toute leur vie ? Au vu du nombre de variables à prendre en considération, il est extrêmement difficile de donner une réponse, qui ne pourrait de toute façon pas être généralisée, mais serait fonction des situations individuelles.

Dans le cadre de cette présentation générale, une autre remarque s'impose. Mise à part la troisième partie de la thèse qui lui a explicitement été dédiée, le phénomène

[1] Expression populaire roumaine exprimant une grossièreté.

informel se retrouve aussi, d'une manière explicite ou implicite mais en tous les cas incontestable, dans les deux parties antérieures. Ainsi, le fonctionnement atypique de la société a engendré de nouveaux rapports « client-vendeur » qui assuraient le profit de l'un et de l'autre. Mircea Nedelciu, qui a travaillé comme libraire bucarestois dans les années quatre-vingts, le relève : *Un jour, il y en a un qui est arrivé et m'a mis sur la table de la librairie deux paquets de viande surgelée en me disant : « Donnez-moi quelques livres… ! ». Je lui ai demandé : « Quels livres désirez-vous ? ». « Allez, mettez-moi quelque chose qui marche bien ! ». Et je lui ai préparé un paquet de qualité, c'est-à-dire que je lui ai mis Mircea Eliade, « Au Jardin de Dyonis », « Traité d'histoire des religions »… ceux que je savais être bien cotés, car en fait, il ne les achetait pas pour les lire. (…) C'est pour ça que moi je recevais cinq lei de plus à la vente d'un tel livre ; parce que lui, il l'offrait au médecin et que ce dernier était même très content… au lieu de lui donner un pourboire ou un paquet de « Kent »… c'était plus risqué… il lui offrait « Le journal de Paltinis » ou je ne sais pas quoi… les prix étaient les mêmes… finalement, les valeurs restent des valeurs, indépendamment de la connaissance ou de l'ignorance de ceux qui les manipulent*[1]. Tout comme l'intégration de la duplicité expliquée ci-avant, dans cette société où les citoyens avaient l'interdiction de s'exprimer et étaient confrontés à une pénurie généralisée, le savoir-faire et la « débrouillardise » étaient élevés, par un apprentissage quotidien, au rang de « savoirs spécifiques ». Sans arriver à maîtriser ces « connaissances » pratiques, il était quasi impossible de vivre dans la société de l'époque. Avec le temps, ce type de fonctionnement global avait créé une véritable « spécificité nationale », qui pouvait, par exemple, poser de sérieux problèmes de compréhension à un étranger visitant la Roumanie.

De nombreux aspects informels se retrouvent également dans la deuxième partie de la thèse. A titre d'exemple, le prestige social et la compétence professionnelle représentaient des garanties qui agissaient parfois comme une protection contre le contrôle idéologique exercé par les autorités. Dans son récit évoquant sa maîtresse d'école primaire, Elisabeta Nicolescu raconte en détails que, malgré le programme et les manuels scolaires, son institutrice parvenait, grâce à une maîtrise inégalable de la pédagogie, à contourner les critères idéologiques en vigueur à l'époque. Ainsi, dans un contexte stalinien où la moindre allusion pouvait se traduire par des années de prison, elle réussissait à imposer sa propre vision de l'enseignement primaire : *« Il n'y a rien de plus civique que de savoir écrire, calculer et réfléchir. C'est ça l'éducation civique ! »*[2].

De même, dans son récit décrivant à la fois son engagement politique et son parcours professionnel à l'Université de Bucarest[3], Alexandru Melian met en évidence la pratique de « l'entente à l'amiable », fréquemment utilisée par les membres de la haute hiérarchie du Parti comme stratégie de persuasion et comme manière de s'adresser à son interlocuteur : *« Allez, Sandule, pourquoi prends-tu les choses comme ça… Nous sommes des amis… (…) Allez, mon vieux… »*, c'était la façon dont Vasile Moraru, alors Premier Secrétaire du Centre universitaire du Parti, s'adressait à lui. Mircea Anghelescu, ancien Président de l'Association des étudiants de tout le pays, ancien membre du Comité Central, ancien Président de la Fédération de Football, devenu Premier Secrétaire du Centre Universitaire du Parti, lui parlait quant à lui de la manière suivante : *« Allez, mon vieux… ne nous cause pas des problèmes, nous nous connaissons bien… (…), Allez,*

[1] Extrait d'un des récits de Mircea Nedelciu utilisé dans la Première partie, le sous-chapitre *Attitudes et perceptions pendant les années quatre-vingts*.

[2] Extrait du récit d'Elisabeta Nicolescu, utilisé dans la Deuxième partie, le sous-chapitre *Education civique*.

[3] Il s'agit du sous-chapitre *Facteurs politiques et prise de position*.

Sandule, arrête tes fanfaronnades… Veux-tu qu'on ait des problèmes avec… ». Alexandru Melian conclut : *C'était toujours comme ça, tout était tourné en dérision…* En effet, ce type de langage constituait une stratégie, un « code » en soi, un type de relation et de subordination qui caractérisait, en alternance avec le mode autoritaire et militaire, les échanges entre les politiciens de la démocratie populaire. La stratégie s'inscrit dans une certaine mentalité. Subtile et perfide à la fois, elle consiste à se prévaloir, dans un cadre professionnel, de relations « d'amitiés » appropriées juste au moment où un désaccord d'ordre professionnel devient conflictuel et désespéré dans le champ argumentatif habituel. Le mélange des deux registres relationnels, le professionnel et le privé, a pour but de prendre le dessus dans une situation de travail tendue. Le narrateur le décrit dans le contexte roumain de l'époque, où les relations du domaine politique étaient consciemment mêlées aux relations d'amitiés, afin d'apaiser l'interlocuteur et de mettre fin à une dispute. Trente ans plus tard, l'auteur de cet ouvrage a eu à Genève un accrochage professionnel, dans le cadre de son travail social, avec un militant d'extrême gauche. Ce dernier, coincé dans une situation difficile, mais strictement professionnelle, lui a répliqué : « Mais, je pensais qu'on était des amis… ! ». Au niveau terminologique, dans la Revue « Cahiers Léon Trotsky », on rencontre la même utilisation particulière des mots « ami » et « collègue », tendant à faire des deux termes des synonymes. La terminologie est porteuse d'une mentalité. Cette mentalité spécifique, qui perdure encore aujourd'hui dans certains milieux, provient, au moins partiellement, de l'idéologie prolétarienne du début du siècle passé, qui s'est internationalisée depuis avec le slogan « prolétaires de tous les pays, unissez-vous ».

Enfin, les aspects informels sont également présents dans le sous-chapitre consacré aux leçons privées. Cette fois-ci, ils sont représentés par les relations élève-professeur et par les échanges ex-catedra qui avaient lieu en dehors du cadre institutionnel scolaire. Par exemple, Smaranda Vultur, se souvenant de son premier professeur de français, relève : *Elle avait un style différent, plus occidental dans sa manière de concevoir les leçons. (…) elle invitait les enfants auxquels elle donnait des leçons privées et organisait de très belles fêtes, des anniversaires avec des surprises, où, avec son mari, ils inventaient toutes sortes de jeux, dans un style que plus tard j'ai reconnu comme étant occidental*[1].

Au fond, quasiment toutes les manifestations informelles que la Roumanie a connues pendant la période totalitaire frôlaient elles aussi, plus ou moins explicitement, la duplicité. En effet, alors même qu'elles défendaient des valeurs autres que celles prônées officiellement, elles acceptaient implicitement le cadre imposé par le régime communiste. Mises à part les protestations politiques radicales des années quatre-vingts et les prises de positions individuelles contre le régime ou la personne du dictateur lui-même, la plupart des manifestations informelles de l'époque ne remettaient pas en question la légitimité du communisme en Roumanie ou si elles le faisaient, c'était toujours de manière mesurée en toute connaissance des risques encourus.

Malgré l'espace moins étendu qui lui a été consacré, par rapport aux autres parties de cette étude, la culture informelle, avec son corollaire éducatif, constitue un enjeu important de la présente thèse. Il va dans le même sens que le dicton qui déclare : « les petits ruisseaux font les grandes rivières ». Le communisme a transformé par la force la Roumanie en un état totalitaire où la liberté faisait défaut. Dans ce cadre, les manifestations informelles, parfois sanctionnées d'une façon brutale, à d'autres moments

[1] Extrait du récit de Smaranda Vultur utilisé dans la Deuxième partie, le sous-chapitre *Relation élève-professeur en dehors de l'école.*

tolérées pour diverses raisons, ont représenté des oasis de normalité qui tendaient vers la liberté. Elles ont ainsi contribué à former une pensée analytique et critique de la réalité environnante et ont souvent donné des repères existentiels dans un monde soumis à l'emprise idéologique de « l'homme nouveau ».

Les chapitres que nous étudierons ici en rapport avec la culture informelle ne constituent pas un tableau exhaustif de ce phénomène qui a existé en Roumanie pendant la période communiste. Son « inventaire » serait certainement beaucoup plus riche et son investigation approfondie et détaillée mériterait sans doute une recherche en soi. Notre étude n'a pris en considération que les exemples évoqués par les narrateurs, dont l'auteur de cette thèse, ainsi que ceux mentionnés dans la bibliographie à laquelle nous avons eu accès. La plupart de ces ouvrages ont été publiés en Roumanie après les années quatre-vingt-dix et représentent souvent des œuvres posthumes. Ainsi, les « cénacles littéraires » et les « autres manifestations littéraires » ont trait à la transmission du message informel dans le cadre universitaire ou dans certains cercles intellectuels ; le chapitre neuf évoque les divers aspects de la culture informelle, en commençant par la définition et la signification contextuelle du syntagme « personnes hors du commun », pour ensuite aborder l'importance du livre et les moyens de le sauvegarder, puis sa circulation et distribution ultérieures, et enfin, la connotation et l'impact de « l'étranger ». Le chapitre dix est quant à lui consacré à l'éducation informelle ; il relève l'importance des « radios étrangères et l'exil roumain » pour la pensée et la conscience collective, notamment pendant les dernières années du régime, et présente deux exemples de cercles clandestins de formation et d'influence : « L'Ecole de Paltinis », pour la pensée philosophique et le « Buisson ardent » pour ce qui est du vécu religieux et activité culturelle.

Comme exposé dans le chapitre méthodologique, la partie de recherche portant sur la « culture informelle » se fonde pour l'essentiel sur l'autobiographie éducative de l'auteur de la thèse et certaines sources bibliographiques à caractère testimonial, qui se substituent ainsi aux récits de vie prédominant dans les premières deux parties de l'étude.

CHAPITRE VII

LE DOUBLE LANGAGE. LA DUPLICITE

Mensonge

Par son essai parue en France en 1953[1], Czeslaw Milosz[2] reste probablement l'un des meilleurs « diagnostiqueurs » et des plus fins observateurs du phénomène de la duplicité dans les sociétés de l'Est de l'Europe sous l'occupation soviétique. Ce n'est certainement pas par hasard que Karl Jaspers, qui a signé à ce moment-là la préface de son livre, a fourni une interprétation fouillée de ses pages. De par son origine allemande et l'expérience vécue sous l'autre dictature, la dictature nazie, Jaspers était bien placé pour saisir les similitudes frappantes de « l'asservissement de l'esprit » sous le national-socialisme et dans les démocraties populaires.

Etablissant un lien sans ambiguïté entre les deux régimes totalitaires, Jaspers écrivait à l'égard de *La pensée captive* : « Ce livre nous montre ce qui se passe dans les démocraties populaires de l'Est, plus particulièrement en Pologne, et son illustration est vraiment saisissante, pour nous peut-être plus encore que pour les autres peuples de l'Occident, car il s'agit d'une variante polonaise de ce que nous avons nous-mêmes vécu »[3].

Dans cette posture d'analyste du totalitarisme, avec ses variantes nazie et communiste, Jaspers synthétise d'une manière pertinente et empathique la création artistique de Milosz. Nous avons trouvé adéquat de reproduire ci-dessous la description jaspersienne du message sous-jacent de *La pensée captive* : « Ici, la situation est saisie dans sa vraie réalité. Comment les hommes changent lorsqu'ils ne cessent de sentir peser sur eux une menace de destruction (…). Nous voyons concrètement comment se développent les divers processus de dissimulation, de transformation intérieure, comment on en arrive au bond subit de la conversion, comment un homme se scinde en deux hommes. Nous voyons à la fois la monstrueuse cohérence et la monstrueuse confusion de ce monde pris dans son ensemble, de cette réalité qui reste invraisemblable aux yeux des Occidentaux et qu'ils ont, pour cette raison, tant de peine à comprendre. Sous nos yeux, l'homme change à cause des conditions entièrement nouvelles dans lesquelles il est placé et qui lui imposent de vivre dans la méfiance de tous à l'égard de tous. La surveillance réciproque n'a pas de cesse, un combat impitoyable se livre sous des masques divers, l'être humain joue un rôle et finit par s'identifier à lui. Un homme nouveau ? Non, mais l'homme que virtuellement nous sommes tous, que nous serions si l'on nous plaçait dans des conditions semblables »[4].

Ces conditions auxquelles Jaspers fait référence dans la préface de *La pensée captive*, sont comparables à celles dans lesquelles les narrateurs de cette étude ont vécu. Bien que la Roumanie d'après 1947 ait créé pour ses citoyens un cadre certainement

[1] Il s'agit de *La pensée captive*, Paris, Gallimard, 1953.
[2] Prix Nobel de littérature en 1980.
[3] K. Jaspers dans la préface de *La pensée captive*, *ibid*., p. 9
[4] K. Jaspers, *ibid*., pp. 9-10.

différent de celui que Milosz a fui en 1957, l'apprentissage de la duplicité a conditionné leur façon de vivre et de penser à eux aussi.

Pendant les décennies d'après la guerre[1], l'esprit du *Ketman*[2] de la Perse féodale est bizarrement descendu dans l'espace carpato-danubien pour découvrir ce qu'est la démocratie populaire dans sa variante roumaine de « société socialiste multilatéralement développée » de Nicolae Ceausescu ; les Roumains se le sont approprié. Pour pouvoir survivre, les Roumains ont appris du Ketman à se dédoubler et à « se débrouiller » dans la vie, pensant une chose et en verbalisant une autre. Ils ont également appris à relativiser le mensonge, car sa signification prenait une dimension différente « lorsque les conditions fondamentales de l'existence impliquaient déjà la nécessité inéluctable du mensonge »[3].

Moyen de fonctionnement

Le double langage était devenu une sorte de « moyen de fonctionnement » non pas pour une certaine catégorie sociale, à savoir les privilégiés du régime ou, au contraire, ses contestataires, mais un étrange dénominateur commun pour les deux catégories à la fois. Dans le cadre du travail, chacun arrivait à une sorte de compromis intérieur, selon lequel le courage, par exemple, était modulable en fonction des circonstances. Si, pour une raison ou pour une autre, on n'arrivait toutefois pas à cet accord, la conséquence extérieure immédiate risquait d'être un échec. Dans ce cas-là, il fallait chercher un autre travail susceptible de mettre en quelque sorte à l'abri le côté plus vulnérable de sa personnalité. C'est ce qui est arrivé à Lia Benjamin, au moment où elle assumait son premier poste.

Lorsqu'elle est rentrée en Roumanie en 1954, après avoir étudié l'histoire en Union Soviétique et après avoir refusé une première offre de travail[4], Lia Benjamin a obtenu, suite à diverses interventions auprès du Ministère de l'Enseignement, un poste d'assistante à la chaire de marxisme de l'Université de Cluj. Elle décrit les raisons qui l'ont déterminée assez rapidement à quitter ce nouveau poste et à chercher ailleurs :

Je suis venue à Bucarest et, finalement, je ne me souviens plus de tous les détails, mais j'ai obtenu le poste d'assistante à la chaire de marxisme de l'Université Bolyai. J'ai alors été affectée à l'Institut d'Agronomie, toujours de langue magyare, de l'Université Bolyai de Cluj, pour y présenter des séminaires de marxisme. Je dois vous avouer que là, j'ai eu un choc.

C'était pendant la période suivant la mort de Staline et il y avait une sorte de libéralisation. Cette Faculté d'Agronomie était fréquentée de manière générale par des

[1] La Seconde Guerre mondiale.

[2] Dans la Perse féodale, *l'art du Ketman* permettait aux hommes de protéger leur vie ou leur carrière par la dissimulation, le double langage, la duplicité et la tromperie. Dans *La pensée captive*, Czeslaw Milosz (*op.cit.*, pp. 83-115) met en évidence des similitudes frappantes avec les coutumes pratiquées dans les pays communistes.

[3] K. Jaspers, *ibid.*, p. 10.

[4] La narratrice explique : *En cinquante-quatre, quand je suis revenue, le Ministère de l'Enseignement m'a affectée à Cluj, comme secrétaire privée d'une conseillère soviétique, qui occupait à l'Université de Cluj la chaire de marxisme-léninisme (…). C'est un poste que je n'ai pas accepté. C'est-à-dire il m'a paru cynique, après cinq ans de faculté, de devenir pratiquement la secrétaire privée d'une conseillère soviétique, de l'accompagner chez le coiffeur, dans les magasins et autres. Et j'ai eu le courage de dire non. Je n'étais pas quelqu'un de courageux, mais j'ai dit non.*

jeunes du Szekler[1] *magyar, qui ont commencé à me provoquer avec des questions comme : En quoi consistait la guerre menée par l'URSS contre la Finlande (…) et je ne sais plus quoi encore… qu'est-ce que c'est que ci et ça ?*

Moi, je n'étais pas quelqu'un de courageux, apte à soutenir avec eux de vraies discussions, mais je n'arrivais pas à faire de la démagogie non plus, ce qui m'a mise dans un état de crise et de désorientation tellement grave que je me suis dit que ça n'allait pas, que je ne pouvais plus continuer comme ça à me détruire[2].

Le récit de Lia Benjamin constitue presque un contre-exemple de l'intégration comportementale individuelle de la « duplicité », car ce registre lui était fermé. Elle a d'ailleurs avoué ne pas pouvoir « jouer le jeu ».

Opportunisme de circonstance

Etablissant une comparaison entre les différentes générations, dont la sienne, qui ont vécu le double langage, Alexandru Paleologu relève le lien subtil existant entre ce qu'il appelle « l'opportunisme de circonstance », soit l'assimilation inconsciente de divers « clichés communistes », et le fonctionnement de la duplicité : *Il faut remarquer que cet opportunisme profitable, c'est-à-dire cet opportunisme conjoncturel a été assumé et pratiqué tout spécialement par ceux qui étaient matures à cette époque-là : ma génération et la génération antérieure de vingt ans à la mienne. Autrement dit, quand moi j'avais trente ans et eux cinquante. C'est un peu l'intervalle qui sépare les opportunistes fonctionnels des opportunistes conjoncturels, c'est-à-dire de ceux qui n'avaient pas d'autre issue. Moi, je suis pour l'opportunisme. On ne peut rien faire dans la vie, on est ridicule et insupportable si on n'a pas le sens de l'opportunisme et si on est inopportun. Ils devaient s'accommoder de quelque chose d'insupportable, tout en accomplissant les gestes, en respectant les symboles nécessaires pour ne pas être exterminés. Et ce phénomène a pris racine.*

A l'époque, j'ai vu des gens qui, sans être membres du Parti, mais ayant une certaine éducation et un emploi, assistaient à diverses réunions professionnelles ou syndicales, lors desquelles ils n'étaient pas attentifs à ce qui se discutait (parce qu'ils lisaient Paris-Match ou autre chose), mais ingéraient toutes sortes de clichés communistes qu'ils répétaient par la suite comme s'il s'agissait d'évidences. Ils disaient : « Comment ça, pour un seul individu il faudrait changer la règle ? ». « Pourquoi pas, mais bien sûr que si ! » Et puis, ça leur entrait dans la tête.

Parmi les jeunes qui n'avaient plus aucun repère et qui avaient passé leur enfance sous un régime de terreur, de mensonge et de duplicité… Par exemple, mon fils savait très bien qu'à l'école maternelle il y avait des poèmes avec Ceausescu et que c'était le Père « Gerila »[3] *qui venait, tandis qu'à la maison c'était le Père Noël qui*

[1] En roumain « Secui », peuple d'origine asiatique, parlant une langue qui s'inscrit dans la famille ouralo-altaïque, établi autour du dixième siècle dans la région de Sud-Est de la Transylvanie et assimilé par les Magyars.

[2] Par la suite, toujours grâce à l'intervention de relations haut placées, Lia Benjamin a réussi à trouver, non sans difficultés et en 1957 seulement, un poste qui lui convenait comme muséographe au Musée d'histoire du Parti communiste roumain, dans la section du XIXe siècle et la période de l'entre-deux-guerres.

[3] Personnage inventé par la mythologie communiste, afin de créer une réplique à la tradition chrétienne, qui était officiellement interdite. Le Père « Gerila », qui devait remplacer le Père Noël, a

descendait du ciel avec ses cadeaux, et qu'on parlait du Père Noël, de l'Etoile qui avait conduit les Mages, de la Vierge Marie… Il y avait donc deux choses différentes ! Cette dissociation était parfaite et il savait bien que le Père « Gerila » correspondait à la version officielle. Il savait également qu'on devait avoir une duplicité fondamentale, croire en Dieu, mais ne l'affirmer qu'à la maison. Et tout cela était devenu un mode de fonctionnement.

Mes propres souvenirs d'enfance vont dans le même sens : *Aujourd'hui, il me paraît intéressant de relever une affirmation qui me semblait tout à fait normale durant mes années d'école. Ma mère, alors professeur de sport, me disait toujours « A l'école tu dois obéir ! A la maison tu peux faire ce que tu veux ». Je ne sais pas si la seconde partie de l'affirmation, en tant que mesure compensatoire, allait vraiment jusqu'au bout de son contenu, mais je me souviens qu'à l'école, au moins pendant les premières années, j'ai tout à fait vécu dans cette idée « d'obéir » à tout prix.*

(…) A la maison, quand j'entendais mon grand-père rouspéter contre les communistes, je savais que c'était quelque chose qu'il ne fallait jamais dire à l'école, car lui, il en avait subi les conséquences à l'époque (il s'était fait expulser de son travail à cause de ça). La même attitude était de mise, par exemple, par rapport à l'écoute des radios étrangères, qui se faisait quasiment dans la clandestinité et dont il ne fallait surtout pas parler en dehors de la maison et de la famille[1].

Smaranda Vultur se souvient aussi de ces éléments qui sont devenus tabous à l'époque, de ce qu'il fallait dire ou ne pas dire en dehors d'un cercle de gens proches de la famille et que l'enfant avait parfois de la peine à comprendre et à distinguer : *Je prononçais aussi le « Credo » à l'église et j'étais tellement transportée et, comment dire, convaincue… et c'était… Je me souviens qu'un des frères de mon père, qui était professeur à Pitesti*[2]*, se moquait de moi et disait « Comment… toi, en tant que pionnière, tu prononces le Credo à l'église ? » et il faisait des blagues en disant qu'il allait me dénoncer aux pionniers… … Moi, je ne comprenais pas très bien ce qu'il voulait dire… Puis, au fil du temps, je l'ai découvert à la maison… Pendant ces années-là, c'était avant cinquante-sept… je savais qu'il ne fallait absolument pas dire, ni même à mes camarades d'école, que nous décorions l'arbre de Noël (…). Même mon amie, avec laquelle j'étudiais régulièrement, devait penser que nous décorions l'arbre de Noël pour le Nouvel An et non pas pour Noël…*

On m'a dit de ne pas le dire, parce que ce n'était pas bien d'en parler… Ce n'est que plus tard que j'ai compris, en apprenant aussi que mes parents avaient pour voisins des activistes[3] *très ardents, qui respectaient à la lettre cette interdiction et n'ornaient l'arbre de Noël que pour le Nouvel An… Je me rappelle qu'il y a un mot qui a dû m'échapper un jour et que ma voisine m'a alors demandé : «Comment, vous ornez l'arbre pour Noël ? »… (…). A l'école, Noël n'était pas célébré… Cette fête était décalée, le Père Noël venait pendant la nuit du Nouvel An et on l'appelait le Père « Gerila », ce n'était plus le Père Noël…*

---

toutefois gardé la tradition des cadeaux, mais il les distribuait à la veille du Jour de l'An et non pas à Noël. Pour ces raisons, la terminologie de « Fête de Noël » a été remplacée par celle de « Fêtes de la fin d'année » et le jour de fête officiel a été attribué au dernier jour de l'an et non plus au 25 décembre.

[1] Le thème des radios étrangères est abordé en détail dans le Chapitre X.

[2] Ville située à environ deux cents kilomètres de Bucarest.

[3] Du Parti.

Ambivalence et compromis

L'ambivalence n'était pas toujours facile à vivre au quotidien. Il n'était pas évident d'adopter une attitude formelle dans les lieux publics, par exemple au travail, et de se laisser aller, quand on était seul ou dans un entourage de confiance, comme la famille ou les amis proches. Mihai Martinovici décrit cette difficulté, vécue notamment dans les années quatre-vingts : *On ressentait clairement, dans tel moment, à tel endroit et avec telle personne, un sentiment de soulagement de se savoir délivré de ce fardeau, de cette duplicité que l'on était plus ou moins consciemment obligé d'afficher ou d'utiliser. Alors, pendant ces moments-là, libéré, on pouvait discuter, émettre des opinions ou même… carrément jurer ! Je me souviens de m'être retrouvé devant la télé à crier, hurler, parler pratiquement seul devant l'écran. Il y avait en effet des moments, des endroits et des gens (…).*

(…) Beaucoup de gens, pratiquement la grande majorité de mes collègues, faisaient partie de cette catégorie, mais avec une dimension différente suivant le niveau professionnel, social ou politique.

Il est toutefois important de relever que tout le monde adoptait cette attitude rationnelle, avait développé cette aptitude à percevoir correctement les choses et que tout le monde connaissait « le ballet » qui devait être exécuté (…).

Donc, l'impression générale était que tout le monde était au courant de ce qui se passait, que tout le monde pensait de la même façon… ça ne voulait pas dire que nous étions tous pareils, mais (…) tout le monde était arrivé à percevoir cet aspect négatif des choses (…). Ce phénomène incluait tellement d'actes et concernait tellement de gens partout, que ça commençait à devenir… fâcheux.

Dans la plupart des cas, les compromis intérieurs avec « l'évolution normale » de la société étaient peu importants et se faisaient petit à petit, mais leurs implications extérieures, dans le cadre défini par les repères du temps, leur conféraient un caractère irréversible, à l'image d'un immense entonnoir qui détermine l'unique sens de progression possible.

Ainsi, un premier pas pouvait être l'adhésion au Parti, avec cette conscience au moins « diffuse » de duplicité. Mihai Martinovici évoque son cas à lui, du temps où il était encore étudiant : *Je vais vous dire ce que je ressentais à ce moment-là, car, effectivement, c'était comme ça ; je sentais qu'on devait le faire pour être accepté. Donc, je n'ai pas adhéré au Parti par conviction à l'égard de la ligne politique et je ne sais pas quoi… mais, parce que je sentais que c'était bien d'arriver là-bas. Ce n'était même pas un calcul très concret : j'y vais parce que c'est la ligne à suivre, mais plutôt un sentiment diffus et confus, comme si l'adhésion était une évolution normale sur le chemin du succès. A cet âge-là, il est évident que je n'étais pas au clair sur la signification de ce geste.*

La même « évolution normale » a conduit le narrateur, à la fin de ses études, « à être promu par ses pairs » à des responsabilités politiques dans le cadre de son travail de chercheur.

Au fur et à mesure, le compromis sous-jacent mais tolérable du début prenait les proportions d'une grave contradiction : au début des années quatre-vingts, la situation interne du pays s'est détériorée rapidement, les mesures coercitives ont augmenté

proportionnellement et la prise de conscience de ce qui nous entourait a touché même les adeptes les plus convaincus du régime. Mihai Martinovici se souvient de la difficulté qu'il a eue à assumer le rôle ambigu qu'il jouait à cette époque-là : *(…) C'est à peu près à la fin des années soixante-dix (…) que le mensonge est devenu tellement évident, crasse, ennuyeux et insupportable…*

Entre-temps j'avais été engagé comme employé de l'Institut de Technique de Calcul et, moins par désir personnel que pour répondre à la volonté de mon entourage, j'ai été promu au niveau politique. Ainsi, à un moment donné, suis-je devenu Secrétaire-adjoint d'une organisation de base[1].

Mais, je dois dire qu'à ce moment-là… pendant les premières séances du comité, comme elles s'appelaient, j'ai eu des réactions incontrôlées, parce que ce qu'on nous demandait de faire me paraissait absurde (…). Il s'agissait de la fameuse participation au travail patriotique, c'est-à-dire du balayage des rues, du ramassage des pommes de terre ou de la propagande à faire… de la préparation de certaines décorations dans des laboratoires et ainsi de suite.

Par la suite, je me suis rendu compte que ma manière de m'exprimer là-bas risquait d'être cataloguée comme étant non-conformiste ou… et au fur et à mesure, j'ai mis la sourdine et je suis arrivé à une sorte de… je dirais une double existence, pas tout à fait schizophrène, mais qui correspondait effectivement à ce que tous les Roumains ont vécu : un comportement officiel, terne ou aligné et, en privé, avec les amis ou à la maison, des formes d'expression complètement différentes… C'était terrible, cette forme de contraste, de conflit ou d'opposition entre ce qu'on disait officiellement et ce qu'on pensait intérieurement.

Imposture et dérision

Il a probablement fallu en arriver à ce stade, en Roumanie, pour parvenir à ébranler certaines convictions inoculées dans la conscience des gens par la propagande du régime. Mihai Martinovici témoigne : *Je mentirais en disant que l'optique de l'époque ne m'a pas influencé. Ce que je veux dire par-là c'est qu'il est notoire que la Revue « Saptamina » (La Semaine), qui a sauf erreur été publiée pendant les années soixante-huit, soixante-dix, avait une position très dure à l'encontre de Ion Caraion, Monica Lovinescu et d'autres. Eh bien, moi j'ai pris cette position à la lettre et par la suite, il m'a paru très difficile d'accepter le fait que c'était une imposture. Mais, j'y suis finalement arrivé.*

(…) Ça ne s'est pas fait en un instant, dans un éclair ou sur une impulsion soudaine (…). Il y a eu une accumulation dans le temps et je pense que ce qui a le plus influencé cette attitude[2] *était l'exacerbation du culte de la personnalité et de la non-valeur de Ceausescu. Le fait qu'il était accepté comme omniscient, qu'il donnait des « indications précieuses » dans tous les domaines, que rien ni personne ne pouvait s'opposer à lui, même s'il était évident que ce n'était pas un architecte… j'en veux pour preuves le masque posé sur le Théâtre National, la Maison dite du Peuple*[3] *et une longue série de preuves d'incompétence et d'acceptations de cette même incompétence. Je pense*

[1] Du Parti.
[2] Le narrateur se réfère à l'attitude critique qu'il a fini par adopter face au régime.
[3] Il s'agit de la « Casa Poporului », qui abrite actuellement le Parlement roumain.

que c'est là que se cristallisait cette terrible contradiction entre les mots et les actes… (…). Cette conclusion s'est clarifiée avec le temps.

(…) Je pense que ces idées ont germé durant le temps où j'étais encore étudiant … que tout était exagéré, qu'il y avait des erreurs et des faits blâmables…

Sans aucun doute, c'est à l'Institut que j'ai pris conscience du fait qu'en réalité on vivait… une schizophrénie !

Mais partout, à la faculté, au foyer et plus tard à l'Institut, j'ai trouvé des groupes de gens avec lesquels je pouvais quand même discuter à bâtons rompus et exprimer mon opinion sur ce qui se passait quotidiennement.

Il a toujours été difficile de se rendre compte de la duplicité de quelqu'un d'autre, surtout lorsque la personne en cause avait déjà gagné notre estime. A l'âge de l'adolescence, la compréhension de la duplicité n'était pas évidente. Smaranda Vultur se souvient ainsi de son professeur de roumain du lycée : *J'avais un professeur de roumain, qui était un bon professeur, mais qui s'était laissé entraîner à écrire des poèmes…*

C'est elle qui m'a dirigée vers Bucarest, car elle aussi avait fini ses études universitaires là-bas et elle m'a dit: « Va à Bucarest si tu veux étudier la philologie avec de bons professeurs… là-bas il y a une école sérieuse, de tradition, vas-y ! ».

Elle m'a donc poussée dans cette voie. Jusqu'à un certain point nous avons également été amies parce que comme j'obtenais des prix aux olympiades, j'étais aussi son élève préférée. Elle m'a donné à lire de nombreux livres (…) et m'a guidée dans le domaine de la littérature… Ça se passait lorsque j'avais quinze ou seize ans… Jusqu'à ce moment-là, j'avais lu « Guerre et paix », « Anna Karénine » et d'autres œuvres de Tolstoï… tous ces romans… mais, comment dire… c'était plutôt par passion pour la lecture que dans l'idée de m'instruire.

Elle m'a cependant aussi donné à lire de la critique littéraire et des choses comme ça, pour lesquelles j'avais besoin de quelqu'un pour m'aider dans mes choix, donc dans ce sens, notre rapprochement a été très positif.

Par contre, tous ces poèmes qu'elle écrivait étaient terriblement exagérés… il y avait des textes stupides et je commençais à m'en rendre compte ; j'ai même vécu un petit drame parce que je sentais une contradiction entre mon admiration d'adolescente pour elle[1] *et ces choses qui me paraissaient si fausses… Je ne comprenais pas trop comment elle pouvait être les deux en même temps…*

Le domaine scolaire a toujours constitué le cadre dans lequel les professeurs évaluent formellement leurs élèves et les connaissances de ces derniers, mais aussi, de manière informelle, celui où les professeurs sont à leur tour jaugés par les élèves. Dans la réalité de l'ancien régime, ce contexte se prêtait quelquefois à des suppositions intéressantes que les élèves faisaient à l'égard de certains professeurs par rapport à l'existence d'un éventuel double discours.

Brindusa Palade se souvient de son professeur d'histoire du lycée et met en évidence le fait que l'impression qu'elle gardait de la position de son professeur n'était qu'une présomption de sa part : *Je garde le souvenir d'un professeur d'histoire très apprécié, enfin, en tant qu'historien et intellectuel, et qui enseignait une histoire complètement fausse, comme nous le savons bien… une relation très accidentelle avec la réalité historique. Je pense qu'il jouait ce jeu, je pense qu'il existait des sous-entendus*

[1] La narratrice ajoute : *Elle a peut-être été la première amie adulte que j'ai eue.*

que, probablement, nous acceptions, le fait que tout ce que nous faisions était faux, mais je sais qu'il avait une position… on disait de lui qu'il était bien coté au Parti et qu'il avait une large marge de manœuvre pour faire des compromis. Comme historien, il est évident que cet aspect était très important.

Oui, je crois qu'il existait une certaine dérision implicite et… c'était peut-être aussi sa manière de traiter les choses qu'il enseignait, peut-être même notre manière de les percevoir. Il était naturel que nous n'apprenions pas ces choses-là comme… En ce qui me concerne, je me souviens les avoir apprises presque comme de la fiction… Le mensonge était transparent, tout le monde en parlait, pourtant personne n'avait le courage de dire ouvertement que ce que nous faisions là était un mensonge…

L'aspect que nous avons trouvé intéressant dans son récit consiste justement dans l'argumentation qu'elle invoque pour justifier la présomption de duplicité de son professeur : *Parce qu'il était intelligent…Je ne sais pas si c'est un argument convaincant, mais je pense qu'il était quand même trop intelligent pour ne pas réaliser… (…). Mon impression était que nous avions conscience, à la manière dont il disait ces choses-là, qu'il s'agissait de fiction. J'ai aussi connu la formule de l'histoire enseignée et apprise mécaniquement, dans laquelle il n'y avait aucun doute sur le contenu implicite du discours, aucun questionnement possible sur l'aspect fictif ou non d'un fait donné…*

Il se peut qu'il ait été plus capable que d'autres de nous transmettre cette impression de pénétrer dans le territoire de la fiction, malgré le fait qu'il nous enseignait l'histoire du Parti communiste selon les règles en vigueur à l'époque, bref… Il le faisait peut-être aussi avec une conviction théâtrale… Enfin, il est possible que ça soit ma perception, je ne peux pas lui attribuer…

Le récit de la narratrice et son interprétation exigent quelques explications. Il est évident que, pris au pied de la lettre, l'argument de Brindusa Palade ne peut pas être considéré comme pertinent. Le fait d'être intelligent ou pas n'a jamais été mis en rapport de proportionnalité directe avec la situation de duplicité, qui appartient à un autre registre. Dans l'exemple ci-dessus, la narratrice faisait allusion à tout autre chose et c'est là que nous avons considéré son appréciation intéressante.

Chacun sait que le régime a bénéficié à ses débuts[1] d'un appui massif de la part de gens très peu formés et informés. Bien que cette situation initiale ait nettement changé en quelques décennies avec l'adhésion au Parti d'un nombre important d'intellectuels, sa hiérarchie (la nomenklatura) a toujours gardé une méfiance et une sorte de complexe d'infériorité vis-à-vis des intellectuels, assimilés aux gens « intelligents ».

Probablement par voie de conséquence, la conscience collective roumaine est demeurée dans la logique qu'une personne considérée comme intelligente était automatiquement méfiante à l'égard des valeurs du système. Cet état de fait demeurait toutefois totalement aléatoire et même si une majorité des activistes du Parti l'a rendu logique, il n'en était pas pour autant forcément vrai.

Ce qui rendait cet aspect-là si confus était le niveau intellectuel du « représentant » du Parti auprès de la société, c'est-à-dire le niveau lamentable de la plupart de ses activistes. Trop souvent, ils étaient incompétents et illettrés, reflétant d'ailleurs parfaitement l'image de son Secrétaire général, et il était rare qu'ils réunissent les qualités normalement exigées de la part d'un dirigeant.

[1] Nous faisons référence au moment de son arrivée au pouvoir, en 1947, et non pas à la date de la création du Parti communiste roumain, en 1921.

Au fil du temps, cette situation a contribué à construire, dans la psychologie collective roumaine, la typologie de « l'activiste de Parti », par opposition à celle d'une « personne intelligente ». C'est ainsi que dans son récit, Brindusa Palade a attribué à son professeur d'histoire une hypothétique « conscience de la fiction » pendant la présentation même de l'histoire du Parti communiste, ce qui équivalait à présumer une duplicité dans sa prestation didactique du simple fait « qu'il était intelligent » mais aussi reconnu dans le lycée pour son prestige professionnel et intellectuel et sa position confortable au sein du Parti.

« Art du Ketman »

Dans un contexte strictement contrôlé, comme c'était le cas dans la société d'une démocratie populaire, la moindre allusion inhabituelle émise par un professeur dans la salle de classe était remarquée. Il est vrai aussi qu'un auditoire de l'âge du lycée était très réceptif à cet aspect-ci. Ainsi, Brindusa Palade se souvient de son professeur d'allemand : *Le professeur Nicolaescu, qui enseignait l'allemand*[1]*, était un professeur très sévère, je me souviens qu'il nous mettait un deux*[2] *si nous ne déclinions pas correctement un nom ou si nous oubliions un vers d'un poème de Goethe (…) qu'il nous avait demandé d'apprendre par cœur. Au-delà de ce masque d'intransigeance, c'était pourtant une personne qui glissait tout le temps des allusions…*

Moi, j'avais beaucoup de sympathie pour ce monsieur et (…) je ne me sentais pas incommodée par sa sévérité en allemand, car j'aimais beaucoup cette langue et qu'il n'y avait donc vraiment pas de problème. Mes camarades étaient mis en difficulté par le fait qu'il ne parlait qu'en allemand et qu'il imposait une discipline très stricte… Mais je peux dire qu'il avait le courage de faire des allusions assez transparentes (…). J'avais également l'impression qu'il avait tendance à être plus réfléchi par rapport à ce qui se passait, qu'il essayait un peu d'observer le drame, de prendre du recul et de se poser des questions. C'était important qu'il prenne une telle liberté.

Le jeu de la dérision constituait un autre élément à prendre en considération dans le cadre des messages ambivalents. Brindusa Palade évoque un épisode du début de la période du lycée : *Je me souviens de ma première année de lycée, lorsque nous avons dû interrompre le cours et que nous avons été conduits à un rassemblement organisé au stade « Progresul », qui était très proche du Lycée Lazar ; là-bas, nous avons été mis… en fait disposés en rangs bien ordonnés, comme à l'armée, ce qui fait que nous ne voyions pas ce qui se passait à la tribune. Nous étions très loin de la tribune, à peu près à un kilomètre, extrêmement éloignés et bien groupés, c'est-à-dire ma classe à côté d'une autre classe et je me souviens que…*

Tout a commencé, par dérision, de la manière suivante : tout le monde faisait des blagues, en se moquant de ce spectacle idiot… pratiquement personne ne paraissait donc vouloir s'impliquer. Ensuite, par jeu, nous en sommes arrivés à l'idée de commencer à crier pour de vrai des acclamations, afin de nous faire remarquer. Nous avons alors commencé à scander les slogans avec frénésie, très fort, pour éclipser toutes les autres classes parallèles et nous faire remarquer comme des partisans convaincus… en même

[1] La narratrice ajoute : *Cela fait plusieurs années qu'il n'enseigne plus au Lycée Lazar, je pense qu'il enseigne à présent à la Faculté des Lettres.*

[2] La note deux (sur dix).

temps, nous étions conscients de notre fausseté, de notre duplicité, puisque, bien sûr, pour un observateur non-avisé, notre enthousiasme aurait pu passer pour un élan sincère.

C'était du jamais vu… En général, on criait dans les microphones, ce n'étaient pas les manifestants qui criaient… c'était l'une des règles du jeu. Je me souviens que notre jeu a été mobilisateur, car la classe qui était à côté de nous a commencé à faire pareil et finalement, grâce à cet élan, le meeting a été très réussi, du moins était-il[1] *salué avec beaucoup d'enthousiasme par les jeunes lycéens situés tout au fond.*

Ça, c'était donc pendant ma première année de lycée et quand… enfin, je pense que nous ne faisions pas très bien la relation entre ce geste consistant à crier à un meeting et sa signification réelle, parce qu'entre nous il y avait une duplicité… tacite ou même explicite, si je ne me trompe pas… Il est évident que c'était une mascarade, nous n'avons jamais pensé à le faire sincèrement… D'ailleurs, nous en parlions entre nous, c'est-à-dire nous nous sentions très libres dans notre communication, nous ne nous sentions pas contraints de le faire, je pense que nous étions devenus de très bons acteurs. Il faut dire que nous l'avions appris dès l'enfance…

Mes propres souvenirs d'une excursion à la montagne, pendant ma deuxième année d'études en économie, vont dans le même sens : *A cause de la duplicité, les messages tournaient parfois à la dérision ou devenaient ambigus. Je me souviens qu'une fois, j'étais en excursion dans les Carpates avec un petit groupe de copains de la faculté. Sur le sentier qui traversait le plateau montagneux, alors que nous faisions route vers un chalet, nous croyant seuls dans cet endroit envoûté par la nature, nous avons tous commencé à crier en même temps un des slogans politique en vogue : « La al XII-lea Congres, Ceausescu réales ! Uraaaa ! » (Au XIIe Congrès, Ceausescu réélu !). Un peu plus loin, un passant s'est arrêté un moment, a écouté nos slogans, puis s'en est allé sans se retourner. Je me suis aperçu que nous avions réussi à lui donner l'impression que nous manifestations par conviction et non pas pour nous amuser comme nous l'avions initialement prévu.*

Dans un autre contexte, mais toujours en rapport avec « l'art du Ketman », je retrouve dans ma mémoire la façon, tronquée par précaution, dont je racontais mes vacances passées dans les monastères orthodoxes de Moldavie : *La quête de la spiritualité s'accompagnait inévitablement de l'apprentissage de la duplicité, exigée par les circonstances : la religion étant un domaine stigmatisé et quasiment interdit, je ne pouvais évidemment pas raconter à tout le monde les vraies préoccupations qui m'habitaient lors de mes pèlerinages dans les monastères. Alors, découpant la vérité en morceaux, je livrais juste la partie qui convenait, en n'expliquant jamais la totalité de l'histoire. En l'occurrence, je racontais avoir visité tel ou tel monastère, construit à telle ou telle époque par tel ou tel voïvode, donnant ainsi l'impression que je m'intéressais davantage à l'art byzantin ou à l'histoire du pays qu'à la vie spirituelle chrétienne orthodoxe. De cette manière, je pouvais parler librement des endroits visités, tout en occultant mes vrais intérêts, ainsi que mes contacts avec les moines et les ermites rencontrés.*

[1] Il s'agit de Nicolae Ceausescu.

Survie

Si la duplicité, en tant que moyen de fonctionnement, a permis la survie pendant une période où une bonne partie des gens n'avait pas d'autre alternative, elle n'a pas disparu à la chute du régime qui l'avait engendrée. Elle a perduré dans les mentalités d'après 1989 et continue encore aujourd'hui à scinder la société post-communiste roumaine. C'est ainsi qu'Alexandru Paleologu en explique l'une des conséquences actuelles en Roumanie : *Parmi les gens qui forment la classe politique actuelle, ou, disons, la grande classe du management, il y en a qui sont habiles, il y en a d'autres qui sont honnêtes, instruits… c'est-à-dire…il n'y a pas de différence très nette entre ceux qui sont bien élevés et ceux qui sont mal élevés, entre ceux qui sont instruits et ceux qui ne le sont pas. Bien sûr, on fait la différence quand on les voit et alors on se rend compte… mais, comme ça, d'une façon objective pas tellement. On dit : « Il a fait des études universitaires… », c'est peut-être un imbécile, mais il a fait des études universitaires ! C'est un spécialiste en… Mais, pas du tout, ce n'est absolument pas le cas. Ou ça peut l'être.*

Mais les gens qui ont dû s'accommoder de la situation ont une sorte de rancœur à l'égard des plus jeunes qui n'ont plus envie de la supporter. Ils se demandent « Pourquoi est-ce que moi j'ai avalé autant de choses et que lui ne le fait pas ? ». Ils ne le disent pas, mais ils le pensent. En fait, ils l'expriment autrement : «Au travail ! ». J'ai vu des jeunes se promener dans la rue, main dans la main avec des filles, et d'autres personnes qui leur criaient : « Au travail ! Que faites-vous ici ?». Ce réflexe ignoble, abject, appartient à la génération dont je fais moi aussi partie, mais également à d'autres, plus jeunes que moi, c'est-à-dire des gens qui ont à présent cinquante ans. Ils en veulent aux jeunes qui ne respectent plus la démagogie, le culte ou le simulacre du travail et qui ont envie de vivre. « Hé, hé… Où allez-vous vagabonder comme ça… Allez au travail ! ». Ce réflexe est l'un de ceux qui me paraît le plus odieux (…). Si je le pouvais, je tirerais même une balle dans la tête de ces gens.

Après la chute du communisme, le clivage entre les générations est aussi mis en évidence, peut-être plus qu'auparavant, par le refus des jeunes de partager et cautionner les anciennes références, qui constituaient les valeurs officielles de la génération passée. En surgissent des ressentiments et du mépris réciproque, d'autant plus qu'une partie de la jeune génération, à tort ou à raison, s'intéresse de moins en moins à ce qui a représenté les idéaux ou le cauchemar de leurs aînés. C'est ainsi que la liberté enfin retrouvée en 1989 risque maintenant d'engendrer chez les jeunes générations roumaines une ignorance par rapport à notre propre histoire récente dont les conséquences à plus long terme ne peuvent être que négatives.

CHAPITRE VIII

LA CULTURE INFORMELLE ET SA PRESENCE DANS LA LITTERATURE

Cénacles littéraires

Dans les années soixante, a commencé à fonctionner, dans le cadre de l'Université de Bucarest, une activité para-universitaire et facultative, en ce sens que sa fréquentation n'était pas obligatoire, connue sous le nom de cénacle étudiant « Junimea ». Mircea Nedelciu, l'un des étudiants qui fréquentait régulièrement le cénacle, le décrit ainsi : *(…) Il s'appelait « Junimea » avec des guillemets car il faisait allusion au « Junimea »* [1] *du siècle passé et avait une existence semi-clandestine. C'était une sorte d'entente entre un certain nombre de personnes déterminées à se rencontrer régulièrement, le même jour et à la même heure, dans le but de lire leurs essais de production littéraire (…).*

Au fond, il ne se passait pratiquement rien d'autre en dehors du fait que des gens, pensant qu'ils avaient du talent, venaient et lisaient les textes qu'ils venaient d'écrire, tandis que les autres les écoutaient et les critiquaient. Ceux-ci exerçaient leur esprit critique avec un maximum de collégialité, parfois assez brutalement, ne tenant pas compte de… il y avait ce type de camaraderie parfois assez dur et dénué de tout ménagement ; par exemple on disait à quelqu'un que là, il n'avait pas réussi et on le critiquait, on le démolissait littéralement… Pour un écrivain, avoir quelqu'un qui lui dit « fais gaffe, ici ça ne va pas, c'est une bêtise… », c'est vraiment très utile et la discussion était techniquement très évoluée (…).

Il fallait bien entendu qu'il y ait une forme officielle : la direction de l'université devait savoir qu'un nombre d'étudiants se rencontrait les dimanches, par exemple à « Casa Studentilor » (la maison des étudiants) dans un certain but et celui-ci devait être acceptable. La direction prenait également de mesures de sécurité, dans le sens qu'elle désignait un professeur chargé d'y participer et de vérifier que ce qui se passait là-bas était conforme au plan d'activités de l'université.

La première fois que j'ai rencontré cette forme de cénacle, c'était en 1969, alors que j'entamais ma première année d'études de Philologie à Bucarest.

Cela se passait à peu près comme ça : en fonction du professeur, le cénacle pouvait se réduire à une simple formalité, c'est-à-dire réaliser les activités demandées à l'université, et après deux ou trois séances il perdait ses clients, car plus personne n'y venait. Personne n'avait en effet envie d'y subir un endoctrinement auquel il avait de toute façon droit pendant les autres cours universitaires obligatoires ; les gens n'allaient donc plus là où ce n'était pas obligatoire.

[1] Il s'agit de la « Société Junimea » du XIXe siècle, constituée à Iassy, en Moldavie, sous la coordination de Titu Maiorescu, et qui a représenté le plus important mouvement culturel et littéraire de la Roumanie moderne.

En revanche, si un professeur chargé par la direction de l'Université d'assumer la responsabilité de l'organisation du cénacle laissait se passer des choses plus intéressantes, il était évident qu'au fil du temps un certain nombre de gens commençait à fréquenter le groupe avec régularité, devenant des « permanents » du cénacle tout au long de leurs études. Certains d'entre eux continuaient d'ailleurs à venir une fois leurs études achevées, car au fond ce n'était pas défendu, et le cénacle était ainsi fréquenté par des étudiants qui se succédaient d'une génération à l'autre et certaines personnes qui avaient apprécié ce cercle, continuaient à y venir même plus tard (…).

Le professeur responsable dont parle le narrateur est Ovid Crohmalniceanu. Dans ses mémoires, publiés après 1990, il décrit ainsi l'activité et la signification du cénacle : *Le petit cercle, où les jeunes étudiants en Philologie venaient lire leurs productions littéraires et entendre les impressions qu'elles faisaient sur leurs camarades, est devenu au fur et à mesure une véritable institution littéraire. Aujourd'hui, tout le monde reconnaît qu'il a été une pépinière d'auteurs très doués. On parle de « scoala desantistilor »*[1] *et personne ne conteste le fait qu'elle avait donné une nouvelle orientation à la prose roumaine contemporaine*[2].

Le professeur Crohmalniceanu illustre sa propre participation en tant que coordonnateur, ainsi que le début du cénacle de la manière suivante : *Je pense que c'était autour de 1971, quand D. Pacurariu, alors doyen de la faculté*[3]*, m'a demandé d'accepter le rôle de coordonnateur du cénacle étudiant « Junimea ». Rares étaient les volontaires disponibles pour des activités prévues les dimanches matins, car personne n'avait envie de gâcher son unique jour de repos au sein de la famille. Moi, j'ai accepté afin d'être exempté, selon les promesses du doyen, d'autres tâches extra-didactiques*[4].

Le cénacle avait connu une courte époque florissante, sous la coordination de George Ivascu, durant laquelle il avait été fréquenté par des poètes de la génération soixante, Nichita Stanescu, Ion Gheorghe, Adrian Paunescu, Ioan Alexandru. Quand ils s'étaient envolés, « Junimea » s'en était ressenti au point de ne pratiquement plus fonctionner. Il était dans l'intérêt de la faculté, m'a expliqué le professeur Pacurariu, de le réanimer[5].

Comme Mircea Nedelciu l'a déjà mentionné, la personnalité du professeur qui assumait la coordination du cénacle constituait un élément extrêmement important pour son existence et son fonctionnement, car il fallait à la fois cautionner l'activité du cénacle auprès de la direction de l'Université et laisser la liberté nécessaire pour que les étudiants s'y intéressent. Mircea Nedelciu explique ainsi pourquoi le professeur Crohmalniceanu était adéquat et quels étaient ses atouts : *L'homme présentait suffisamment de garanties auprès de la direction*[6] *pour gérer une telle rencontre entre les étudiants : ancien membre du Parti, il avait fait partie des rédactions de « Viata româneasca » et*

[1] Groupe restreint d'étudiants en Philologie qui fréquentaient le cénacle littéraire de l'Université de Bucarest et qui ont publié en 1983 un volume d'anthologie de prose intitulé « Desant ». Le coordonnateur de cette première édition, qui rassemblait une sélection de leurs créations artistiques, était le professeur Ovid Crohmalniceanu. Ce « roman collectif » a été réédité en 2000 et préfacé par Ion Bogdan Lefter.

[2] O. Crohmalniceanu, *Amintiri deghizate* (Souvenirs déguisés), Bucarest, Nemira, 1994, p. 142.

[3] Il s'agit de la Faculté des Lettres de l'Université de Bucarest.

[4] Il s'agissait des activités du type « inspection des foyers d'étudiants, visite guidée des musées pour des groupes organisés, suivi de la fréquentation des cours et des séminaires ».

[5] O. Crohmalniceanu, *op.cit.*, pp. 142-143.

[6] Dans le texte roumain : *« conducerea superioara »*.

« România literara »[1]*… Il avait lui aussi eu des problèmes pendant ces années-là, car il avait écrit je ne sais pas quoi sur la qualité dans la « Nuvela românească »*[2] *et il avait été attaqué par le « Scânteia »*[3] *lui-même. Etre attaqué par le « Scânteia » dans les années cinquante n'était pas une chose facile, pour ainsi dire, mais il s'en était relevé et bref, de ce point de vue, c'était une personne de confiance. Mais voilà, je pense qu'il en avait personnellement déjà marre de l'endoctrinement et de tous ces problèmes-là, car il en avait connus pas mal, et il avait le goût du changement.*

(…) Et en tant que professeur c'était, comment dirais-je… quelqu'un de bien informé, il connaissait la littérature universelle, il n'était pas borné quand il lisait des textes de valeur de la littérature universelle. En plus, je vous l'ai dit, cela se passait seulement trois ou quatre ans après le début de l'ouverture vers la littérature universelle[4]*. Il est vrai qu'elle allait prendre fin assez rapidement, mais lui, il était au moins mieux informé que nous, c'est-à-dire qu'il lisait, connaissait… enfin, il commençait à entretenir des relations avec d'autres professeurs universitaires, la situation étant plus détendue à ce moment-là.*

Le professeur Crohmalniceanu le confirme : *J'ai donné toute la liberté aux étudiants pour organiser les rencontres, établir l'ordre des lectures, c'est-à-dire qui lit quoi, renonçant à faire la moindre censure. J'avoue avoir eu assez peur, mais ça ne pouvait aller autrement. Je me contentais de conduire les discussions qui suivaient les lectures et d'en tirer les conclusions. Il fallait que je sois indulgent, en encourageant chaque lueur de talent afin qu'elle grandisse, tout en favorisant un climat suffisamment exigeant pour décourager l'imposture*[5].

Il nous paraît intéressant d'ajouter que l'imposture mentionnée par le professeur Crohmalniceanu ne consistait pas uniquement en de fausses valeurs ou d'éventuels plagiats, que les étudiants se chargeaient d'ailleurs eux-mêmes d'éliminer, mais en une forme typique du contrôle du cénacle qu'exerçait la Securitate à travers des mouchards. A écouter Mircea Nedelciu, il semble que le professeur Crohmalniceanu fût très efficace pour « dépister » ce genre de personnes étrangères à l'activité proprement dite du cénacle : *Je pense qu'ils nous envoyaient quelquefois aussi un étudiant mouchard pour participer au cénacle et rapporter ensuite ce dont nous avions parlé. Mais le « vieux » Crohmalniceanu avait un flair extraordinaire pour reconnaître ces types, conduisant alors la discussion de manière à banaliser les choses et à éviter les suspicions, il nous faisait même certains signes que nous comprenions très vite, vous savez…*

Il est évident que si moi, qui avais terminé mes études en soixante-treize, je m'étais rendu à une séance du cénacle en soixante-dix-huit, Crohu m'aurait reconnu, tout comme parmi les étudiants présents il y en aurait eu qui m'auraient reconnu et d'autres pas, mais si le même jour un gars que je n'introduisais pas et que je n'avais pas amené y était venu pour la première fois, un étudiant dont personne ne savait à quelle faculté il appartenait et qui n'avait rien lu… Parfois, le « vieux » demandait poliment : « Excusez-moi, vous écrivez de la poésie ou est-ce que vous avez l'intention de lire quelque chose lors d'une prochaine séance ? ». Et le gars, s'il était ce nous pensions, c'est-à-dire un mouchard, répondait bien sûr : « Oui, j'écris moi aussi, cela m'intéresse

[1] Deux grands revues littéraires de l'époque.

[2] Revue littéraire de plus petite envergure que les deux citées auparavant.

[3] L'organe de presse du Parti communiste roumain.

[4] Le narrateur se réfère à la période de relative ouverture qui avait commencé en 1965 et allait durer jusqu'en 1971.

[5] O. Crohmalniceanu, *op.cit.*, p. 144.

beaucoup, je prendrai aussi la parole… » et ainsi de suite. « Très bien, mais pour l'instant regardez et écoutez comme tout le monde, vous pourrez exprimer vos critiques… et on regardera quand on pourra vous programmer ! ». S'il prenait la parole, on se rendait compte à son langage que… c'était facile de le savoir !…

Je pense toutefois que peu de séances ont été surveillées. Probablement qu'il y avait aussi une politique disant « laissons-les parler là-bas, à condition qu'ils n'essaiment pas »…

Le même coordonnateur de « Junimea » retrace son parcours et rappelle certains noms qui ont marqué son histoire : *Le cénacle avait lieu au Club de l'Université*[1]*, en face du Cismigiu*[2]*, là où autrefois il y avait l'Institut Maxim Gorki. Au début*[3]*, il y avait peu d'étudiants qui venaient. L'organisation des lectures était assumée par Gheorghe Iova. C'était lui, ainsi que Gheorghe Ene, Gheorghe Craciun et Ion Flora, qui dominaient les séances (…). Puis Cornelia Maria Savu, surnommée Cémésé, Andrei Roman, Nicolae Iliescu (…) se sont succédés à la direction du cénacle, se cédant la place au fur et à mesure qu'ils terminaient leurs études. Au début, le cénacle m'ennuyait, je le ressentais comme une corvée. A l'exception de Flora, je n'accordais dans mon for intérieur aucune chance à ceux qui lisaient. Par la suite, j'ai tressailli en écoutant Eugen Dorcescu, Cornelia Maria Savu et Ivan. Mircea Cartarescu m'a réellement enthousiasmé et j'ai été conquis à la fois par Ion Stratan, Traian Cosovei, Florin Iaru et Alexandru Musina (…). Parmi les prosateurs, après Sorin Preda et Constantin Stan, ce sont Mircea Nedelciu, George Cusnarencu, Nicolae Iliescu, Cristian Teodorescu, Emil Paraschivoiu, Hanibal Stanciulescu, Marius Baditescu, Valentin Petculescu, Mihai Cochinescu, Ioana Pirvulescu, Vlad Pavlovici, Marian Ilea, Catalin Tirlea, Ion Manolescu, Cristian Tudor Popescu, Monica Ioanid, Dan Goanta (…) qui ont retenu mon attention. Le cénacle est ainsi resté une vraie pépinière de prosateurs et a été surnommé par la presse « L'Ecole de Bucarest » en ce qui concerne la narration*[4]*.*

Hormis sa valeur littéraire, une autre dimension importante du cénacle, dans un monde où les critères officiels d'évaluation étaient en dérive idéologique, était l'espace de liberté qu'il dégageait. C'était d'ailleurs la condition implicite et sine qua non requise par les étudiants qui y participaient. Cet aspect est également relevé par son coordonnateur, le professeur Crohmalniceanu : *Le bâtiment morose de Schitu Magureanu abritait un petit espace de liberté spirituelle, très rare à l'époque dans le milieu universitaire. Je me demandais combien de temps cela allait durer. L'ambiance devenait*

---

[1] Par la suite, le siège a emménagé dans le bâtiment de l'Université, au début au grenier, puis dans une des salles de cours. O. Crohmalniceanu se souvient : *Entre-temps, le doyen a eu l'idée de ramener le cénacle à l'Université et il nous a offert, comme lieu pour nos rencontres dominicales, son grenier, qui était aménagé pour des soirées dansantes. Nous écoutions ainsi les lectures assis sur des rondins de bois qui remplaçaient les chaises, les murs étaient recouverts de couleurs vives, dominées par le rouge et le jaune ; il y avait une ambiance sympathique (…). Après chaque séance, j'étais en proie à un mauvais sentiment. On y fumait beaucoup et à défaut de cendriers, les mégots étaient éteints dans des cornets en papier confectionnés ad hoc. Je craignais un incendie dans ce grenier. J'en faisais des cauchemars. Le lundi matin, j'étais soulagé de ne pas recevoir de coup de téléphone. Probablement que Pacurariu partageait aussi mes craintes puisqu'il a fait déménager le cénacle du grenier dans une salle de séminaire au rez-de-chaussée. Mais là, ce n'était pas du tout confortable. Il fallait que les participants soient assis sur les bancs, face au pupitre du professeur vers lequel ils devaient regarder pour exprimer leurs opinions. C'était un peu comme à l'école et ça n'allait pas…*

Cité d'O.Crohmalniceanu, *op.cit.*, pp. 144-145.

[2] Ancien petit parc au centre-ville de Bucarest, relativement proche du bâtiment de l'Université.

[3] C'était donc en 1971, quand le professeur Ovid Crohmalniceanu avait pris le relais de la coordination du cénacle « Junimea ».

[4] O. Crohmalniceanu, *op.cit.*, pp. 143-154.

de plus en plus sombre. A chaque coin de rue on rencontrait des adolescents vêtus de manteaux d'orphelinat, donnant l'impression de se promener nonchalamment, mais scrutant attentivement les passants ; c'était les apprentis de la Securitate (…). Une fois, tous les étudiants ont dû présenter leur carte d'identité à l'entrée du cénacle. Ils devenaient d'ailleurs de plus en plus récalcitrants. En revanche, ils frémissaient de plaisir et échangeaient des regards complices quand Cartarescu attribuait à Che Guevara la sentence suivante : « Que le cordonnier fasse à tout prix des chaussures[1] *et le révolutionnaire des révolutions (…) »*[2].

Vers la fin des années soixante-dix, le groupe « Junimea » donna naissance à un autre cercle littéraire, « Le cénacle du Lundi », qui malgré une existence plus courte, fut tout aussi important au niveau de la production littéraire et de la destinée professionnelle des étudiants qui le fréquentèrent. Ainsi, Mircea Nedelciu se souvient-il de ce moment-là : *Dans le sillage de ce « Junimea », encadré par des guillemets, apparut en soixante-seize, soixante-dix-sept, un autre cénacle coordonné par Nicolae Manolescu*[3]*. Au début, certains d'entre nous qui venaient ici allaient aussi là-bas, mais au fur et à mesure, les poètes sont partis là-bas, tandis que les prosateurs restaient plutôt ici.*

Au « Junimea », on lisait d'habitude autant de poésie que de prose et c'est comme ça que j'ai écouté pour la première fois Cartarascu, Forin Iaru et Ion Bogdan Lefter dans le cadre du cénacle « Junimea ». Ce n'est que par la suite qu'ils se sont regroupés au cénacle de Manolescu, baptisé le « Cénacle du Lundi » et organisé dans la « Casa studentilor », à « Preoteasa »… « Junimea » avait parfois lieu à Schitu Magureanu (il y avait une sorte de bâtiment qui appartenait à l'université, où on ne dispensait pas de cours, mais où l'on réalisait des actions culturelles ou autres…), parfois à l'université même, dans l'une des salles de cours, surtout quand il avait lieu les dimanches ; ces jours-là, on entrait tout simplement dans la première salle de classe qui n'était pas fermée à clef et on tenait le cénacle là-bas.

Le « Cénacle du Lundi » commençait donc à se spécialiser dans le domaine de la poésie et il a effectivement produit une pléiade de poètes. En trois-quatre ans, quand ils ont commencé à être publiés, ils ont même été… dans le premier groupe, ils étaient quatre à débuter dans le même volume, et dans le deuxième, ils étaient cinq. La première anthologie s'intitulait « Aer cu diamante » (L'Air aux diamants) et comprenait Cartarascu, Traian T. Cosovei… je ne me souviens plus des deux autres… et l'anthologie suivante « Cinci » (Cinq), qui a paru une année après, a marqué les débuts de Florin Iaru, Alexandru Musina, Ion Bogdan Lefter et je ne me souviens plus non plus des deux autres… Excusez-moi de ne pas m'être préparé pour notre discussion, mais si vous allez voir à la bibliothèque, vous trouverez de qui il s'agit… je pense que c'était Ion Stratan (je ne sais plus si Stratan était dans « Aer cu diamante » ou dans « Cinci »), Mariana Marin… Je les connais trop bien pour ne pas les confondre tous les deux, mais quant à savoir qui a été publié dans quel volume, vous savez[4]*…*

Dans ses mémoires, le professeur Crohmalniceanu mentionne également l'apparition du nouveau cénacle : *Quand Nicolae Manolescu a été sollicité pour prendre*

---

[1] Allusion à Nicolae Ceausescu qui, dans sa jeunesse, a été apprenti cordonnier.

[2] O. Crohmalniceanu, *op.cit.*, p. 154.

[3] Il s'agit du « Cénacle du Lundi », fondé le 2 mars 1977, cité de l'hebdomadaire bucarestois « Observatorul cultural » (L'Observatoire culturel) no 20, du 11 au 17 juillet 2000, p. 9.

[4] Les auteurs de la première anthologie « Aer cu diamante » (L'Air aux diamants) sont Mircea Cartarescu, Traian Cosovei, Florin Iaru et Ion Stratan et ceux de l'autre anthologie, intitulée « Cinci » (Cinq), sont Romulus Bucur, Bogdan Ghiu, Ion Bogdan Lefter, Mariana Marin et Alexandru Musina, cité d'« Observatorul cultural », *ibid*.

la coordination du « Cénacle du Lundi » dans la « Casa studenteasca » (la Maison des étudiants) « Grigore Preoteasa », il m'a demandé s'il y avait des gens sur lesquels il pouvait compter. Je lui ai parlé de Cartarescu, Iaru, Cosovei, Stratan et Musina ; par la suite, ils sont tous partis là-bas, conférant ainsi de l'éclat au nouveau cénacle, qui n'a malheureusement pas vécu longtemps[1].

Malgré les difficultés et les aléas administratifs, les cénacles littéraires ont continué à fonctionner avec une certaine régularité. Durant toute leur existence, ils ont formé une génération littéraire distincte, qui s'est ultérieurement imposée dans la littérature roumaine contemporaine. Ainsi, on parle de la « Génération quatre-vingts », qui avait une sorte de regard souverain face à la littérature qui se publiait officiellement et qui avait conscience que ses productions littéraires étaient d'une autre qualité, qu'elles étaient tout du moins différentes. Mircea Nedelciu, qui appartenait lui-même à cette génération, la décrit comme suit : *(…) A Bucarest, il y a eu deux cénacles qui ont été productifs au point de vue littéraire : il s'agit de « Junimea » et du « Cénacle du Lundi ». Ils ont conduit à l'apparition de cette génération littéraire connue sous le nom de « Génération quatre-vingts », qui a commencé à s'affirmer par la publication de livres autour de l'année 1979. Mais voyez-vous, à partir de soixante-neuf, quand j'y ai participé pour la première fois et jusqu'en soixante-dix-neuf, quand j'ai paru dans un ouvrage, j'ai pratiquement participé… j'ai écouté ou lu moi-même une littérature d'une qualité absolument comparable à celle qui était publiée, mais qui n'avait pas accès à l'imprimerie. D'ailleurs, nous ne le proposions même pas. Il nous suffisait de nous évaluer entre nous et de constater que ce que nous écrivions avait une valeur importante. Nous ignorions la littérature qui se publiait, d'autant plus qu'aucun roman de valeur n'était édité à cette époque-là, les derniers ayant paru jusqu'en soixante-dix, soixante et onze (…).*

Les sources de la littérature que nous écrivions étaient assez cosmopolites, je vous ai expliqué pourquoi : la période de cette semi-liberté culturelle a coïncidé avec la fin de notre adolescence et avec nos études et nous avons ainsi pu avoir accès aux traductions, aux revues, aux films…

Donc, pendant une dizaine d'années nous avons pratiqué une littérature comparable à celle qui était publiée, quoi qu'au fond de nous-mêmes, nous la considérions supérieure ! C'est ainsi qu'au moment où les cinq, sept, dix débutants qui ont commencé à publier[2] *pendant les premiers deux-trois ans, ont produit une littérature très cohérente et sans aucune maladresse. On ne pouvait même pas parler de débutants, car on était tous des écrivains très bien formés, on savait ce qu'on voulait, on avait une identité assez solide et bien démarquée par rapport aux autres collègues, ainsi qu'un support théorique bien plus important qu'eux, on ne se basait pas seulement sur le talent natif. Ce dernier aspect était fondamental et constituait le critère qui distinguait cette génération littéraire, la « génération quatre-vingts », des précédentes. Les autres étaient à quelque part obligés de se baser uniquement sur leur talent, le hasard ayant fait que les moyens d'information leur étaient inaccessibles pendant la période de formation. Par*

[1] L'auteur explique pourquoi le *Cénacle du Lundi* a ensuite dû fermer ses portes : « Manolescu a été imprudent, laissant faire du tapage autour des séances qui avaient également l'appui de certains chanteurs. La camarade Olivia Clatici du Centre Universitaire ayant appris que là-bas les étudiants parlaient librement de tout ce qu'ils voulaient, elle a vite mis fin à cette débauche idéologique », O. Crohmalniceanu, *op.cit.*, p. 146.

[2] Le narrateur ajoute : *Moi-même j'ai débuté en soixante-dix-neuf, Cartarescu en quatre-vingt et ainsi de suite…*

la suite ils n'ont évidemment pas recommencé à étudier, mais ont cultivé leur talent tel que…

(…) C'est ainsi que cette génération s'est imposée dans la littérature roumaine.

Ce n'est certainement pas un hasard si la période florissante de « Junimea » a coïncidé avec la période de relative ouverture à l'intérieur du pays[1]. Mircea Nedelciu le souligne : *Au fur et à mesure de l'année soixante-neuf, les personnes qui ont commencé à le fréquenter*[2] *étaient celles qui avaient acquis leur goût pour l'information d'autres sources que l'école proprement dite. Mais, je vous répète que cette période-là était une période de relative ouverture dans l'espace culturel en général et dans la littérature roumaine en particulier, période qui a commencé à partir de soixante-cinq, soixante-six et qui allait s'achever en soixante et onze. Enfin… elle allait s'achever en surface, car ce qui avait déjà été créé pendant ces années-là a continué d'exister.*

La « Génération quatre-vingts » a dû s'adapter aux « normes » de la société fermée, ainsi qu'au contrôle idéologique. Ses créations littéraires différaient de celles de ses prédécesseurs, pas seulement par leur style, mais aussi par la thématique choisie. C'est à propos de ce dernier aspect que l'on peut parler d'une « adaptation » contextuelle, qui leur a permis d'accéder à la publication, au moins pendant une période déterminée. Le professeur Crohmalniceanu mentionne cet aspect caractéristique, en terme de comparaison avec les générations littéraires précédentes : *L'habileté des « desantisti » a été d'éviter de prendre comme thématique la société roumaine dans son ensemble ou au moins la destinée d'une classe sociale, comme leurs prédécesseurs l'avaient fait. Ils étaient conscients qu'en procédant ainsi, ils n'auraient pas échappé au tribut à payer à l'idéologie officielle et auraient été contraints d'altérer, même partiellement, la vérité. De plus, ils étaient intéressés par le présent et celui-ci leur apparaissait totalement différent de l'image grandiose fabriquée par les journaux, la radio, la télévision et par une bonne partie de la littérature. En focalisant l'attention sur des gens communs et en racontant des petites histoires liées à leur existence anonyme, ils avaient beaucoup plus de chances de passer inaperçus de la censure littéraire. Au fond, quelles implications politiques pouvait-on trouver à des situations si banales ? Mais les narrations, pleines d'authenticité, contenaient d'innombrables détails pertinents sur la réalité qui les avait générées. Ainsi, discrètement, ces instantanés de la vie quotidienne, parfois drôles, révélaient des aspects fort peu joyeux de la société socialiste. Derrière les aventures amusantes, tout était reconnaissable, la vérité était criante, la qualité médiocre de l'existence était transparente : le calvaire de la vie quotidienne, la bousculade dans les bus, le froid, les interruptions d'électricité, les files d'attente, les magasins vides. Bientôt, l'appareil de contrôle de la littérature allait le saisir (…). Un signal d'alarme supplémentaire aurait dû être l'ironie même dont jouaient les jeunes prosateurs. A cette époque-là, c'était en effet le style solennel qui était à la mode ! Les blagueurs éveillaient la suspicion ; les gens sérieux s'engageaient « solennellement », faisaient des déclarations « solennelles » et surtout s'adressaient « solennellement » au couple présidentiel. L'ironie était considérée comme le signe d'un intellectualisme décapant*[3].

Au fil du temps, les relations entre le professeur Crohmalniceanu et les étudiants qui fréquentaient le cénacle « Junimea » se sont caractérisées par des échanges informels, ex-catedra. Ainsi, se souvient-il : *Après la séance, nous allions ensemble boire un rhum*

[1] La deuxième partie des années soixante. Voir des détails sur cette période dans le sous-chapitre *Libéralisation relative du régime (1965-1971).*

[2] Il s'agit du cénacle « Junimea ».

[3] O. Crohmalniceanu, *op.cit.*, pp. 152-153.

au « Colonade », où j'étais sur des charbons ardents car ma femme m'attendait avec le dîner, mais je ne pouvais pas refuser l'invitation des étudiants du cénacle (…). Souvent, en rentrant chez moi, je me faisais accompagner par un groupe d'étudiants qui ne manquaient aucune séance et nous papotions encore longtemps sous la fenêtre de mon appartement (…). Il y avait là une certaine relation extra-professionnelle, touchant le registre affectif et capable d'inclure nos vies privées, les leurs, mais également la mienne, qui me paraissait indispensable à la constitution d'un véritable cercle littéraire[1].

C'est probablement la raison pour laquelle le cénacle a non seulement exercé une influence considérable sur la littérature roumaine contemporaine, mais aussi progressivement occupé une place importante dans la vie de ceux qui l'ont fréquenté. Ainsi, le professeur Crohmalniceanu se souvient : *Pour moi, le cénacle était devenu une vraie passion (…). Il m'a vraiment manqué lorsque, parti à l'étranger pour quelques mois, j'ai été remplacé par Florin Manolescu, qui collaborait également dans ce travail et avait appris à l'apprécier. A l'étranger, j'ai été invité à intervenir dans deux séminaires de « românistica »*[2]*. Dans mes rencontres avec les étudiants à Heidelberg et à Strasbourg, j'ai commencé à parler de « Junimea » presque sans m'en apercevoir*[3].

Autres manifestations littéraires

En sus des deux cénacles littéraires bucarestois, d'autres, semblables, ont été organisés dans les principaux centres universitaires du pays durant cette même période. Mircea Nedelciu mentionne leur existence et souligne la particularité de leurs relations : *Simultanément, d'autres cénacles fonctionnaient à Iassy, à Cluj et même à Timisoara, parallèlement à ceux de Bucarest. On avait commencé à établir des relations entre nous. Ces relations revêtaient également un caractère semi-officiel, en ce sens qu'on allait dans un camp de vacances de « création » destiné aux étudiants et que là-bas on réunissait une fois sur les dix jours ou deux semaines une séance du cénacle, au cours de laquelle quelqu'un récitait un texte de Iassy, un autre une poésie de Cluj et tiens, on apprenait que chez eux il y avait un cénacle intitulé « Echinox », qui était assez fréquenté et publiait une revue où ils réussissaient à faire passer des choses… (…).*

J'ai débuté en soixante-dix-sept (…) dans une revue qui n'était pas pour les étudiants. La « Luceafarul » (l'étoile du berger) était une revue d'audience nationale, la deuxième revue littéraire roumaine après la « România Literara », et elle était en quelque sorte destinée aux jeunes. On débutait généralement dans des revues pour les étudiants ou, à la limite, dans une revue comme « Luceafarul », mais pas dans la « România Literara ». A Bucarest, il était vraiment très difficile de commencer dans une revue pour les étudiants. A Iassy, il y avait « Opinia studenteasca » (l'opinion étudiante) et « Dialog », qui ont permis à de nombreux écrivains de valeur de se lancer. A Cluj, on trouvait l'« Echinox », qui fonctionnait depuis soixante-huit, soit une année avant le cénacle « Junimea ».

La police politique veillait sans cesse par la censure sur toute forme de manifestation universitaire. Mircea Nedelciu le relève : *La méthode de travail variait d'un censeur à l'autre. Certains choisissaient de se concentrer davantage sur le cénacle,*

[1] *Ibid.*, pp. 144 et 154.
[2] Spécialisation linguistique qui vise les mots ou les expressions propres à la langue roumaine.
[3] O. Crohmalniceanu, *op.cit.*, p. 154.

au détriment des revues… peut-être faisaient-ils plus confiance aux professeurs qui dirigeaient les revues à Iassy et Cluj. Les autres choisissaient la formule inverse : attention à tout ce qui est imprimé, pour ce qui est des sujets de discussions, laissons-les faire ! Finalement, c'était une question de différence de style…

En décembre 1982, un colloque littéraire organisé à Buzau n'a pu échapper à la vigilance de la police politique et s'est soldé par des sanctions sévères à l'encontre de ses organisateurs. Mircea Nedelciu raconte cet épisode : *Ce qui est aussi intéressant c'est que nous avions des liens entre nous. En soixante-dix-huit environ, sinon plus tôt, une rencontre a eu lieu à Buzau, dans une simple bibliothèque municipale*[1]*. Un des étudiants qui avait déjà obtenu son diplôme mais avait participé au cénacle pendant ses études, était devenu bibliothécaire ou même activiste culturel local chargé de la jeunesse, ou quelque chose comme ça… C'est lui qui, à un moment donné, a eu l'idée d'inviter des « cénaclistes »*[2] *de Bucarest, Timisoara, Iassy, Cluj et d'initier des discussions sur la nouvelle littérature ; donc, soixante-dix-huit, soixante-dix-neuf à peu près, à l'occasion vous devriez encore demander à quelqu'un d'autre quand s'est passée exactement cette rencontre de Buzau*[3]*. Tout cela se faisait avec un magnétophone sur la table qui enregistrait, comme dans le cadre d'un séminaire. L'idée était que par la suite, nous transposions nos lectures dans des volumes afin de les publier. On ne faisait rien en cachette, mais au fur et à mesure toutes sortes de choses sont sorties de cette réunion. C'est ainsi qu'une fois chacun rentré dans son centre universitaire… Les plus réprimés ont été ceux de Iassy. Il est vrai qu'ils avaient lu un texte très réussi ; c'était un texte écrit par trois ou quatre jeunes, qui signaient « Artelul textual ». Il s'agissait d'une parodie du roman « proletcultiste »*[4]*, une parodie savoureuse, on a ri aux éclats pendant tout le temps qu'a duré la lecture de la dizaine ou quinzaine de pages de leur extrait (…). Ce roman-là était intitulé « Brazde peste haturi »*[5] *(des sillons sur le terrain). Je me souviens d'un épisode : un char russe entre dans la ferme d'un paysan où il se renverse et, en allant les aider, le paysan se met à souder les portes de sortie !!! Ce type d'humour finalement bénin, mais d'une qualité qui gênait…*

Comme tout avait été enregistré, il est probable que le lendemain quelqu'un ait écouté la bande magnétique et ordonné : « Trouvez-moi qui sont ces gens-là ! ». Par hasard, deux ou trois des cénaclistes de Iassy étaient des étudiants et le quatrième, à ce qu'il me semble, était même lecteur à l'université… très jeune, mais enfin, lecteur ou assistant, quelque chose comme ça, vous voyez… c'est-à-dire cadre universitaire ; évidemment il a été[6]*… Moi personnellement, je n'ai pas subi de répercussions, car en n'étant plus à la faculté, je leur échappais… Probablement que leurs méthodes de contrôle étaient structurées par entreprise. Il leur était donc un peu plus difficile de chercher quelqu'un qui n'était employé nulle part, tandis qu'à travers les universités…*

Il va de soi que ce genre de manifestation littéraire ne bénéficiait pas de l'appui de la presse ou des mass-médias et que, dans le meilleur des cas, il n'était connu que

[1] Dans le texte roumain : « judeteana ».

[2] Des anciens étudiants qui avaient participé au cénacle pendant leurs études.

[3] Le Colloque de littérature de Buzau a donc eu lieu en décembre 1982, cité d' « Observatorul cultural », *ibidem*, p. 9.

[4] Le « proletcultisme » était la doctrine prolétaire qui rejetait toute culture précédant l'avènement du prolétariat.

[5] Le titre complet était « Brazde peste haturi reviseted » et ses auteurs s'appelaient Sorin Antohi, Dan Petrescu, Luca Pitu et George Pruteanu. Seuls Sorin Antohi et Dan Petrescu étaient présents à Buzau. L'extrait du roman a été lu par le premier nommé. Cité d' « Observatorul cultural », *ibidem*, p. 9.

[6] Une des ellipses typiques du contexte raconté. Pour un lecteur habitué, le narrateur laisse clairement entendre que celui qui était cadre universitaire a été ultérieurement chassé de l'université.

dans un cercle relativement restreint et inaccessible au grand public. Dans le cas contraire, quand par exemple la télévision ou la radio étaient présents, le prix à payer se répercutait directement sur la qualité des productions littéraires et la censure réduisait leur contenu à quelque chose qui finalement n'intéressait plus personne.

Toutefois, ce type de « fonctionnement » social présentait également des faiblesses, qui se manifestaient ponctuellement et d'une façon aléatoire, mais qui constituaient à chaque fois des occasions que les esprits astucieux et audacieux des étudiants ne manquaient pas d'exploiter. A cet égard, Mircea Nedelciu décrit une situation inédite : *Ce qui était intéressant, c'est qu'en province les revues étaient plus libres et les cénacles plus contrôlés ; à l'inverse, à Bucarest, les cénacles étaient un peu plus libres, on avait presque oublié de les contrôler, alors que dans les publications estudiantines de Bucarest, il était impossible de glisser quoi que ce soit… en plus, on leur avait donné des drôles de noms, par exemple « Convictions communistes », qui ne donnait aucun envie d'y publier quelque chose ! Néanmoins, beaucoup plus tard, ceux qu'on appelle aujourd'hui les « nouazecisti » (la génération de quatre-vingt-dix) ont même réussi à publier des textes là-bas ! Ils avaient trouvé une solution : ils inséraient une sorte de supplément au milieu de la revue qui pouvait par la suite être plié en huit afin de se présenter comme un petit livre et qui s'appelait « Cartea cea mai mica » (le plus petit livre). Dans un coin il était écrit « supplément de la revue Convictions communistes » ou seulement « supplément de la revue CC ». Sous cette forme, ils publiaient des poèmes aux frais du Centre étudiant, avec leur papier et leur imprimerie. Ce n'était pas tout à fait un « samizdat »*[1]*, mais pratiquement tout le monde savait que les poèmes du milieu n'avaient strictement rien à voir avec le titre et les matériaux de propagande de la revue qui était imprimée sur du papier de bonne qualité. Comme par hasard, le papier du milieu était en effet de plus mauvaise qualité… Il fallait aussi qu'un étudiant soit présent dans la direction de la revue, quelqu'un de pas très convaincu, qui avait ses doutes à lui et acceptait ce rôle afin d'écarter les soupçons, n'est-ce pas ? Par la suite, il demandait de l'aide aux autres… (…). Il s'agit là d'étapes que je ne suivais plus, on était déjà près de quatre-vingt-neuf, donc je n'étais plus étudiant depuis presque vingt ans… Mais, c'est pour ça que je vous disais que nous n'avions pas publié de textes dans les revues estudiantines.*

Le contrôle idéologique exercé par la censure était devenu pour les étudiants de l'époque un lieu commun. Là où il fallait se méfier le plus était lorsque, à une occasion ou une autre, il semblait absent, les apparences trompeuses constituaient en effet l'un des moyens par lesquels la police politique prouvait son efficacité. Néanmoins, du fait qu'ils connaissaient parfaitement le climat de surveillance qui régnait dans l'université en ce qui concernait les créations littéraires, les étudiants trouvaient parfois des astuces pour s'exprimer, en se servant des moyens utilisés pour la propagande du régime elle-même. L'un de ces moyens était le panneau d'affichage qui meublait les couloirs de l'Université et qui était habituellement destiné à la présentation visuelle des créations littéraires de propagande[2]. Mircea Nedelciu raconte la manière inédite dont quelques-uns de ses collègues et lui-même ont « squatté » un de ces panneaux installés dans un couloir périphérique de l'Université de Bucarest, afin de « publier » leurs productions littéraires : *Une activité que nous n'avons pas assimilée au cénacle, bien qu'indirectement elle y fût liée, puisque ceux d'entre nous qui y ont collaboré participaient au cénacle, a été la*

[1] Mot russe signifiant « auto-édition » et qui se réfère à la diffusion clandestine en Union Soviétique des ouvrages interdits. Par analogie, le même mot définit les publications clandestines dans tous les autres pays communistes.

[2] Leur thématique était invariablement liée à la patrie, au Parti et à son Secrétaire Général.

création d'un « gazeta de perete » (panneau d'affichage) : un jour, nous avons étudié un panneau, assez grand, qui se trouvait dans le hall de l'université et sur lequel étaient fixés des articles, à la manière de ces panneaux qui se faisaient à l'époque… et nous avons trouvé quelque part, dans le sous-sol de l'université, un ancien panneau, un peu plus délabré, qui avait probablement été remplacé par l'autre… Nous l'avons sorti de là-bas et nous nous sommes dit « allons-y, affichons une revue littéraire sur ce panneau et installons-le dans le couloir, mais dans un autre couloir un peu latéral ! ».

C'est ce que nous avons fait, mais ce panneau-ci était exemplaire… l'autre avait été créé par devoir, il y avait quelques lignes tracées puis collées sur des feuilles, plusieurs pages tapées à la machine… Nous, nous avons gardé le papier A-0, soit 70/100 cm, mais nous l'avons conçu de la même manière qu'une revue, c'est-à-dire que nous avons mis en page des textes tapés à la machine et joliment découpés, agrémentés d'une photo en couleur et couvrant tout l'espace. Non seulement il revêtait un caractère particulier, mais il était structuré et présentait une chronique de l'histoire, une chronique littéraire, des poèmes, de la prose et un certain aspect graphique comparable à une revue littéraire, avec, sur un frontispice son nom écrit en gros : « Noii » avec deux « i »[1]*. Cette revue a paru pendant deux années universitaires, en soixante-dix et au début de soixante et onze, donc environ six, sept, huit numéros. Au printemps soixante et onze, on nous a fait comprendre que « personne n'a rien contre, vous pouvez continuer, mais il faut mettre un éditorial sérieux, comme dans l'autre et pour le reste vous pouvez jouer… ». A ce moment-là, nous avons renoncé. Il s'agit donc de six ou sept mois et ces numéros-là existent encore, ils ont été conservés. Si vous voulez, je peux vous dire qui les a et vous pourrez en discuter avec lui*[2]*.*

Parmi ceux qui ont publié (on dit bien publier, n'est-ce pas ?!…) des textes dans cette revue-là, en un exemplaire unique, on comptait les personnes suivantes, qui se sont affirmées par la suite et ont même sorti des ouvrages : Gheorghe Craciun, prosateur de Brasov, Gheorghe Iova, poète et prosateur, Constantin Stan, prosateur bucarestois, Ioan Lacusta, prosateur[3]*, puis Emil Paraschivoiu et encore un autre… Ioan Flora, poète originaire de Belgrade, Aroumain*[4] *de Yougoslavie, qui était venu étudier à Bucarest (…). Donc, sept ou huit écrivains sur les cent, cent cinquante étudiants que comptait une volée à l'époque.*

En effet, les anciens étudiants mentionnés par le narrateur pour avoir « publié » à l'époque sur ce panneau d'affichage sont aujourd'hui des écrivains qui comptent dans la littérature roumaine. Bien qu'il ait cessé d'exister quelques mois seulement après sa naissance, leur essai éditorial « Noii » n'a en outre pas été inutile. Il a une fois de plus révélé l'intolérance du régime face à la création littéraire du milieu universitaire, même

[1] Jeu de mots entre le pronom « noi » (nous) et l'adjectif « noii » (les nouveaux).

[2] Il s'agit de Ion Bogdan Lefter. Suite au décès de l'écrivain le 12 juillet 1999, sa femme Mira Nedelciu lui avait confié la transcription de notre entretien, que je lui avais envoyée depuis Genève. Ultérieurement, Ion Bogdan Lefter m'a écrit pour m'annoncer le triste évènement et solliciter mon accord pour la publication du manuscrit. Notre entretien du 20 novembre 1998, lié au sujet de ma thèse, a effectivement été publié dans son intégralité, avec un commentaire et des précisions en bas de page apportés par Ion Bogdan Lefter, dans le numéro 20 de l'hebdomadaire *Observatorul cultural* (L'Observatoire culturel) du 11 au 17 juillet 2000, dédié à la commémoration de la mort de Mircea Nedelciu, survenue une année auparavant.

[3] Le narrateur ajoute : *A présent, il a commencé à rédiger une sorte d'histoire… il travaille au « Magazin istoric » (Magazine historique) et il est en train d'écrire des livres d'histoire un peu à part… il a déjà publié une analyse des élections qui ont eu lieu pendant la période de l'entre-deux-guerres.*

[4] Population apparentée aux Roumains, qui parle un dialecte de la langue roumaine.

dans des circonstances où son audience publique se limitait à l'espace offert par un couloir universitaire marginal.

Une autre manifestation littéraire, qui datait de la période du début de l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale, mais s'est prolongée de manière informelle pendant des décennies durant la période communiste, a été le Cercle littéraire de Sibiu[1]. Dans ses mémoires[2] publiées à Timisoara, Virgil Nemoianu[3] décrit son milieu intellectuel tel qu'il l'a connu au début des années soixante et relève son importance pour sa propre formation : *A travers Hansi Rosmann, qui avait été élevé en Ardeal, j'ai noué des amitiés avec le groupe d'intellectuels, à l'époque encore des jeunes, du Cercle littéraire de Sibiu, qui a eu une influence décisive sur ma vie. Au fil du temps, j'ai également fait la connaissance de leurs amis : le violoniste Mihai Constantinescu, le musicologue Mihai Radulescu, Bubu Iencica et le docteur Artur Dan, Titus Mocanu et Lisbeth Axmann, Mihai et Mariana Sora, Nicu Steinhardt, Costi Toiu, Gigi Tomaziu et Nicu Balota, sans parler des ramifications culturelles qui partaient de chacun d'eux. C'est ainsi que je suis entré, au moins socialement parlant, dans le monde littéraire de l'époque. J'y pénétrais par la meilleure porte, bien qu'elle soit bloquée et noyée dans la broussaille des circonstances du moment. Le Cercle littéraire de Sibiu a été pour moi une ouverture vers un autre niveau de l'existence, plus sophistiqué et plus complexe. A la place de l'opposition muette, sombre, prudente et inexorable des milieux que j'avais connus jusque-là, je voyais une opposition qui avait une langue et qui parlait. A la place de l'esprit statique de découragement, de suspicion et d'angoisse, je découvrais un rire vital libérateur et continu, une existence colorée, énergique et variée. A la place du fossé entre le local et le cosmopolite, je rencontrais des gens originaires de la Transylvanie, comme moi-même, ou de Banat[4], qui évoluaient à leur aise dans le monde européen et cosmopolite du goût et des idées. Leur vie semblait aventureuse et leur familiarité avec les plus grands noms de la culture roumaine contemporaine, les académiciens, les critiques littéraires et les poètes, publics ou interdits, paraissait détendue, voire ironique. J'étais ébloui et trouvais leur jeu, nerveux et pourtant plein de dignité avec les forces répressives, toujours sur leurs traces, nouveau et dynamisant. Je découvrais aussi, en tant qu'adolescent naïf et moraliste provincial, une liberté érotique supérieure, dans laquelle le physique et le spirituel s'accompagnaient sans complexes et où la tolérance face à l'homosexualité et à l'amour libre ne dégénérait pas en vulgarité ou en perversité. Ici, l'érotique était un facteur culturel, tout comme la lecture, l'étude et la musique étaient ludiques et érotiques à la fois. Comme à l'âge de neuf ans, je passais du règne de la nécessité à celui de la liberté utopique.*

L'air plus sérieux et grave, l'agressivité juvénile, le cynisme étalé, l'érudition précoce, l'origine du Banat, l'intégrité affichée avec orgueil, tous ces éléments donnaient tour à tour de moi une bonne impression. Les jeunes dames, Irinel, Nel Nasta, Delia Giurgiu et les autres, acceptaient avec sympathie et amusement mes petites arrogances.

[1] Ville importante de la région de Transylvanie. En 2004, son centre historique a été déclaré patrimoine mondial de l'UNESCO. En 2007, Sibiu a été nommée, conjointement avec la ville de Luxembourg, Capitale européenne de la culture.

[2] V. Nemoianu, *Arhipelag interior* (Archipel intérieur), Timisoara, Amarcord, 1994.

[3] Philologue, écrivain et professeur de littérature comparée à l'Université Catholique de Washington, Virgil Nemoianu a quitté la Roumanie en 1975 pour s'établir aux Etats-Unis.

[4] Région à l'Ouest du pays, constituée par les unités administratives territoriales de Timis et Caras-Severin et ayant comme capitale la ville de Timisoara.

Nego[1]*, Doinas*[2] *et Puiu*[3] *me considéraient comme un interlocuteur et surtout me laissaient accéder à leurs livres. C'est ainsi que j'ai pu lire la philosophie allemande, les poèmes modernistes, les études sur les romantiques et les mystiques catholiques. Toutefois, ce n'est que rarement que je parvenais à emprunter ne serait-ce qu'une nuit un livre de Camus, Ionesco ou Eliade, que je lisais alors sans relâche. Je peux dire que mes discussions avec ceux du Cercle littéraire et les lectures que j'ai faites sur leurs conseils pendant la période 1958-1961 ont été pour moi une université alternative ou au moins complémentaire. Quelquefois, j'ai envie de dire que ce ne sont pas les sentiments qui me motivaient à m'approcher d'eux, mais un tropisme de l'information, comme on s'approcherait des fontaines du savoir. Avec Doinas, j'avais en outre commencé à lire, pendant des heures entières, la poésie moderne anglo-américaine et allemande*[4].

La fondation du Cercle littéraire de Sibiu a été directement influencée par les conséquences territoriales du diktat de Vienne[5], instauré la même année. La ville de Cluj appartenant désormais à la Hongrie hortyste, l'Université « Le roi Ferdinand » de Cluj a été forcée à se déplacer à Sibiu. C'est ainsi que le Cercle littéraire a été constitué à Sibiu, dans le milieu universitaire susmentionné, vers la fin de l'année 1940, par Radu Stanca et Ion Negoitescu. Parmi ses membres les plus connus se trouvaient Stefan Augustin Doinas, Cornel Regman, Eugen Todoran, Toma Ralet, Deliu Petroiu, Ioanichie Olteanu, I. D. Sirbu, Ovidiu Drimba, Nicolae Balota, Ovidiu Cotrus. Sa première manifestation écrite a eu lieu en 1941, avec la publication de « la revue de littérature des étudiants en Lettres et Philosophie »[6], intitulée *Curtile dorului*[7] (Le deuil du mystère), sous la direction de Lucian Blaga. En 1943, le cercle s'est réclamé du courant moderniste d'Eugen Lovinescu et, deux ans plus tard, il a publié sa propre revue *Revista Cercului Literar* (La revue du Cercle littéraire). Cette dernière, éditée avec le soutien financier de G. Bratianu, était une revue culturelle, littéraire, philosophique et artistique. Dans ses pages, on pouvait trouver des analyses pertinentes sur les productions littéraires de l'époque, ainsi que sur les mentalités et les écoles de pensée auxquelles elles appartenaient. Tout cela a donc eu lieu entre la fin de la guerre et l'installation du communisme, qui a par ailleurs marqué la scission et la dispersion du groupe. De nombreux membres ont été alors emprisonnés, d'autres ont vécu une période d'interdiction de publication d'une vingtaine d'années, mais la plupart d'entre eux sont revenus dans la vie littéraire publique après 1965.

Dans ce contexte, le récit de Virgil Nemoianu constitue un témoignage intéressant sur l'identité et l'influence de ce groupe, deux décennies après sa dissolution. Si, dans les années soixante, le Cercle littéraire de Sibiu n'existait plus formellement, ses membres et ses amis proches, ressurgis dans les mémoires du narrateur, attestent clairement que son

[1] Ion Negoitescu, écrivain, critique littéraire et historien, détenu politique (du 1961 à 1964). Quitte la Roumanie en 1979 pour s'établir en Allemagne. Auteur d'une *Histoire de la littérature roumaine* publiée aux éditions Minerva à Bucarest en 1991.

[2] Stefan Augustin Doinas, poète, prosateur, traducteur, détenu politique (du 1957 à 1958). Après 1989, politicien et académicien. De 1990 à 1996, il a été élu président honoraire de l'Union des écrivains roumains.

[3] Ovidiu Cotrus, critique littéraire et détenu politique.

[4] V. Nemoianu, *op.cit.*, pp. 292-294.

[5] Le diktat de Vienne a eu lieu le 30 août 1940. Il a concédé à la Hongrie le Nord de la Transylvanie , à savoir un territoire de 43 492 kilomètres carrés et plus de deux millions et demi d'habitants, dont la majorité étaient des Roumains. On a également procédé à des échanges de population, les Hongrois étant renvoyés au Nord et les Roumains expulsés vers le Sud.

[6] C'était le sous-titre de la revue.

[7] D'après le titre d'un volume de poèmes de Lucian Blaga paru en 1938.

milieu intellectuel avait survécu à cette époque et pouvait encore faire preuve d'une capacité formatrice comparable à *une université alternative ou au moins complémentaire*.

CHAPITRE IX

AUTRES MANIFESTATIONS DE LA CULTURE INFORMELLE

Personnes « hors du commun »

Le syntagme choisi pour intituler le présent sous-chapitre nécessite une explication. Tout d'abord, il n'a de sens que dans le contexte où il est utilisé, à savoir la société totalitaire roumaine d'après la Seconde Guerre mondiale. Ce contexte, détaillé dans les pages de cette thèse[1] et vécu pendant plusieurs décennies, a imposé un changement des mentalités, des comportements, des critères d'évaluation et des valeurs elles-mêmes. Plusieurs générations nées et éduquées sous le communisme ont dû adopter l'anormalité du système comme un critère référentiel, comme une sorte de loi de la gravité terrestre immuable, à laquelle il fallait impérativement s'adapter. Officiellement, la pensée unique et l'uniformité dans l'action étaient assurées par la coercition et faisaient partie de la « normalité » du système. Dans ce cadre, le syntagme utilisé s'applique aux personnes qui avaient gardé la capacité de penser librement face à cette « normalité », même si elles avaient choisi ou étaient obligées de ne pas s'exprimer publiquement.

Les personnes « hors du commun » ont alors constitué des « portes ouvertes » vers une connaissance que le système avait verrouillée et enfermée derrière les barreaux de l'idéologie, ou vers d'autres personnes du même acabit, témoins d'un monde effacé de l'histoire et désormais consciemment marginalisées.

Nous avons rencontré deux personnes illustrant, chacune à sa manière, la notion « hors du commun ». Leurs principales différences résident dans l'attitude qu'elles ont adoptées face au régime communiste lorsqu'elles étaient jeunes, dans leurs convictions religieuses et dans leur position officielle à ce moment-là[2] dans la société roumaine. Mes propres souvenirs évoquent ainsi la personnalité de l'un de ces deux professeurs « hors du commun » dans la « société socialiste multilatéralement développée », tel que je l'ai connu dans les années quatre-vingts : *Monsieur Boiangiu, ancien étudiant de Dimitrie Gusti*[3] *et passionné par les recherches sociologiques de terrain et la « Sociologia Militans »*[4]*, a été mon professeur durant ma troisième année d'études à l'Académie de Hautes Etudes Economiques de Bucarest. Sociologue de formation, il enseignait notamment à ce moment-là un cours intitulé « La logique et la méthodologie de la recherche scientifique », qui n'entrait pas dans le programme d'études obligatoire. Comme il privilégiait les rapports ex-catedra avec ses étudiants, je lui ai rendu visite chez lui à plusieurs reprises. Il habitait avec sa femme et ses deux filles au premier étage de l'un des anciens immeubles de Piata Kogalniceanu. Sa bibliothèque m'avait fasciné dès le début ; il me prêtait des livres et surtout m'indiquait les titres intéressants d'ouvrages anciens ou épuisés. Etant donné qu'à l'époque j'étais en contact avec un réseau qui faisait circuler ce genre d'éditions, je me souviens avoir été très fier de*

[1] Voir notamment le Chapitre II.
[2] Il s'agit de la période de la fin des années soixante-dix et du début des années quatre-vingts.
[3] Voir dans le sous-chapitre *Libéralisation relative du régime (1965-1971).*
[4] *Ibid*.

pouvoir lui montrer mes acquisitions. Une fois, en examinant un de ces livres d'un air surpris, il m'a dit : « Tu les trouves si vite que cela me paraît suspect ! ». On passait des heures entières ensemble. Il me montrait comment aborder un livre, quelles annotations faire lors de sa lecture et comment les marquer au bord de la page. Animé par ce même esprit, j'ai un jour trouvé chez un antiquaire « L'Art de lire » d'Emil Faguet. Je l'ai d'abord lu moi-même, en faisant mes annotations, puis je lui ai montré le livre. Il m'a demandé de le lui prêter et je me souviens avoir été très content qu'il apprécie mes choix.

Le professeur Boiangiu était un érudit agnostique passionné par l'évolution de la science. C'était un vrai scientifique. Quand je lui demandai pourquoi il n'écrivait pas d'articles allant dans ce sens, il me répondit qu'il avait rédigé un traité sur l'histoire du développement de la science, mais que le manuscrit n'était pas publiable à cause de la censure. Comme je ne comprenais pas en quoi ce sujet pouvait être gênant, il m'a donné l'exemple de la technologie de fabrication d'un fromage qui avait été développé dans les monastères trappistes. Le fait que le système en question ait appartenu à un ordre religieux rendait le manuscrit « non-conforme » et par conséquent non publiable pour des raisons idéologiques.

J'ai mis longtemps à comprendre que son sourire optimiste et sa joie de vivre cachaient habilement, au fond de soi, une personne profondément déçue dans ses convictions et ses anciens engagements. Si je l'ai appris par la suite, c'est probablement parce qu'il a voulu que je le sache.

Au début de ma dernière année d'études universitaires, j'ai été le seul de toute une série d'étudiants[1] (mais pas de la faculté) à choisir pour thème du mémoire de licence le domaine de l'économie politique. Cela impliquait l'élaboration d'un travail dont le champ de recherche reposait sur une bibliographie thématique, excluant par là-même toute application dans une entreprise, ce qui était le cas de la majorité de mes collègues. Le thème de mon mémoire était « L'Avancement de la recherche face à la production en tant que nécessité objective dans les conditions de la révolution scientifique et technologique contemporaine ». Le professeur Nicolae Nichita, avec lequel j'avais fait le cours d'économie politique en deuxième année, avait accepté d'être le directeur scientifique de mon mémoire.

Etant donné le thème de mon mémoire, qui était l'un des sujets de préoccupation de Monsieur Boiangiu, et ma relation privilégiée avec lui, il m'a proposé spontanément de lire et de corriger mon travail.

C'est ainsi que j'ai en réalité bénéficié de deux directeurs de mémoire : le professeur officiel, Monsieur Nichita, et en parallèle le professeur Boiangiu. Concrètement, c'était toujours le second qui lisait régulièrement mes textes et orientait mon écriture sur des critères liés à la cohérence du travail et aux exigences de la recherche scientifique. Le professeur Nichita, quant à lui, lisait mes chapitres plus rarement et se souciait surtout du côté « contextuel » de l'époque, en ce sens qu'il me recommandait d'insérer « massivement » dans mon texte des citations tirées de documents du Parti communiste et de publications de Nicolae Ceausescu. C'était en effet la manière dont les ouvrages traitant de ce domaine étaient écrits à cette époque-là. Bien que conscient de cette exigence, je tenais à y répondre avec le minimum nécessaire.

[1] La « série » était une division administrative d'une promotion, comprenait entre soixante et quatre-vingts étudiants et était partagée à son tour en plusieurs « groupes » d'une quinzaine d'étudiants.

Monsieur Boiangiu m'avait souvent fait part de son point de vue critique par rapport à certains aspects de notre société. Par exemple, c'est lui qui m'avait averti de ne pas lire ou même garder dans ma bibliothèque personnelle des ouvrages actuels de sociologie, car « ce n'était pas de la science, mais de la propagande ». Par contre, il ne m'avait encore jamais parlé de lui, de son attitude et de son engagement personnel d'avant et pendant les années de l'instauration de la démocratie populaire chez nous.

Un soir, alors que je le connaissais depuis près de deux ans, il s'est décidé à le faire. Dans la petite chambre de son appartement qui lui servait de bureau, après m'avoir rendu les corrections d'un texte concernant plusieurs chapitres de mon mémoire, il m'a parlé pour la première fois de sa vie personnelle et de son passé. Je ne me souviens pas si le sujet de notre conversation antérieure était en lien avec ce qu'il allait me raconter, ni si c'est moi qui le lui ai demandé ou s'il l'a fait de sa propre initiative, de façon préméditée ou spontanée. Toujours est-il que ce soir-là il m'a raconté qu'il avait fait partie des rares militants intellectuels du Parti communiste d'avant-guerre qui, révoltés par la pauvreté, l'injustice et les inégalités de l'ancien régime, avaient sincèrement contribué à son arrivée au pouvoir. Il avait participé aux attentats « embuscades » organisés illégalement par les bolcheviques contre les leaders des autres partis politiques. A cet égard, il m'a relaté un épisode survenu à l'Athénée roumain où, pendant une conférence publique organisée par l'un des principaux partis politiques démocratiques, à laquelle participaient plusieurs leaders importants, il avait fait partie d'un groupe bolchevique ayant pour mission de créer une diversion, de disperser les gens et ainsi de faire échouer le rassemblement. A l'aide de pétards, ils ont bel et bien réussi à interrompre les débats et à créer une panique générale dans l'assemblée. Malheureusement, suite à un défaut imprévu des portes d'accès de la salle, des dizaines de personnes se sont fait écraser, tuer ou blesser grièvement par la foule qui cherchait à se sauver. Ses yeux se sont encore assombris quand il m'a raconté les atrocités commises ultérieurement par les autorités communistes, déjà au pouvoir, sur les détenus politiques dans le camp de travaux forcés du canal Danube – Mer Noire. « Ce canal… ! », c'est le mot qui a clos son histoire et qui résumait à lui seul toutes les horreurs qu'il avait vues en tant que rapporteur officiel du régime.

Ce soir-là, je me souviens avoir dû rentrer à pied, car je l'ai quitté après minuit et qu'il n'y avait plus de moyens de transport en commun. Arrivé chez moi, j'étais tellement bouleversé par son témoignage que je n'arrivais pas à m'endormir ; j'ai alors commencé à écrire tout ce que je venais d'entendre. Je dois encore avoir quelque part ces pages que j'ai conservées dans mes archives de Bucarest.

La deuxième personne « hors du commun » qui fait partie de mon propre récit de vie a été mon ancien professeur de mathématiques, avec lequel j'ai pris des leçons privées lors de mes études universitaires à Bucarest. Sans doute en raison du destin que j'ai eu, les souvenirs que j'en ai gardés sont les suivants : *Après avoir suivi autant de leçons privées, j'ai passé avec succès l'examen d'admission et je suis devenu étudiant en Economie politique. Il s'agissait de la faculté la plus « humaniste » de toute l'Académie de Hautes Etudes Economiques, dans le sens qu'il y avait un nombre réduit d'heures de mathématiques, en revanche, il y avait des cours comme les langues étrangères (deux au choix entre l'anglais, le français et l'allemand), la géographie et la pédagogie.*

Après mon admission dans l'enseignement supérieur, j'ai dû faire un service militaire à « terme réduit », c'est-à-dire pendant neuf mois, ce qui fait que j'ai commencé mes études une année académique plus tard, soit en octobre 1977.

Entre-temps, il y avait eu des restructurations au sein de l'ancienne Académie Commerciale[1]*. C'est ainsi que ma faculté avait fusionné avec celle de Cybernétique, qui avait le profil le plus « real »*[2] *de toute l'Académie. Par conséquent, la première année j'ai dû étudier les mathématiques et l'informatique en abondance, une situation certes désagréable mais obligatoire, car, en tant qu'étudiant venu en Cybernétique suite à la réunification des deux Facultés, ce n'est qu'à l'issue de cette première année que je pouvais éventuellement changer de faculté, sous réserve d'avoir réussi à tous les examens de cette année initiale.*

C'est d'ailleurs ce que j'ai fait, en demandant, à la fin de l'année, ma mutation dans la faculté de « l'Economie de l'industrie, des constructions et des transports », d'où j'ai obtenu la licence en 1981.

Mais avant cela, il m'a donc fallu passer ma première année dans une faculté où tout le monde, y compris mes parents, me conseillait vivement de rester, car elle ouvrait « des perspectives ». Un avis que je ne partageais pas.

Je me souviens d'un cours de « programmation » où je ne comprenais strictement rien ; heureusement que les évaluations avaient lieu en deuxième année. Le cours de mathématiques était d'un niveau tellement élevé que, dans la plupart des cas, je passais également à côté, de nouveau sans rien comprendre. Mais, cette fois-ci, il fallait que je suive car la réussite de son évaluation conditionnait l'éventuel changement de faculté ultérieur.

C'est la raison pour laquelle mes parents ont décidé de me faire aider en m'offrant des leçons privées de mathématiques. C'était une situation très inhabituelle, car si la plupart des élèves prenait des cours privés avant l'examen d'admission à la faculté, en revanche, il y avait extrêmement peu des cas où les étudiants continuaient à le faire pendant les études universitaires.

J'ai donc repris des heures privées de mathématiques, mais avec un autre professeur, trouvé par le biais de mes parents. C'est grâce à ce professeur que j'ai réussi à passer mon examen, mais c'est également à travers lui qu'une partie de mes préoccupations allait changer.

Le professeur Marinescu était quelqu'un de très cultivé, dont la bibliothèque impressionnante et bien rangée trônait dans le salon de son appartement où les leçons de mathématiques avaient lieu. Sa famille avait beaucoup souffert dans les années d'après guerre, car l'installation du nouveau régime l'avait fortement préjudiciée. Du côté de sa mère, il avait hérité le goût et la sensibilité pour la littérature, de son père la passion pour le droit et l'histoire. C'était un religieux fervent et profond, qui connaissait de nombreuses personnes ayant passé par les geôles communistes.

C'est à travers lui que j'ai connu Stefan Nenitescu, le Père Horia Cosmovici, Monseigneur Gutiu et le Père Galeriu. C'était la première fois que je rencontrais personnellement des gens qui avaient passé dix-sept ans de leur vie en prison. Je me souviens avoir été frappé non seulement par leur personnalité rayonnante dans le domaine culturel ou religieux, mais également par ce que je percevais comme l'étrangeté de l'anonymat dans lequel ils vivaient à ce moment-là. Pour moi, le caractère inédit de la situation était étroitement lié à la perception nouvelle que je commençais à avoir de mon environnement social. Nouvelles découvertes ou simples constatations ? Quoi qu'il

[1] C'est le nom que l'institution portait avant la Seconde Guerre mondiale.
[2] Domaine où les mathématiques et les sciences exactes prédominaient.

en soit, à chaque pas de la vie quotidienne je saisissais un peu plus le côté artificiel et potentiellement menaçant du monde dans lequel je vivais sans rien savoir.

Toujours sur ses conseils, j'ai découvert pendant mes années d'études à Bucarest les monastères orthodoxes de Moldavie. Pendant mes vacances universitaires, je voyageais d'un monastère à l'autre, dans ces sites de haute spiritualité orthodoxe qui abritaient le Père Cleopa de Sihastrie ou le Père Paisie, de l'ermitage de Sihla, des témoins d'une tradition chrétienne ancestrale, dans un monde déclaré officiellement athée et qui défiait l'église. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance du Père Serapion Blaga, prêtre et moine âgé du Monastère Putna, où je suis ensuite retourné plusieurs fois par an, durant ses dernières années de vie, pour lui rendre visite. J'ai passé des heures entières en sa compagnie, à discuter des Pères de l'Eglise, de la vie chrétienne dans notre société d'aujourd'hui, mais aussi de la Roumanie qu'il avait connu avant la Seconde Guerre mondiale. Son amitié m'a enrichi humainement et spirituellement.

Ces entretiens me révélaient à chaque fois des traits sciemment occultés de mon propre pays, ainsi que des personnalités culturelles ou religieuses à qui l'on avait interdit de s'exprimer publiquement à cause de leurs convictions et attitudes présentes ou passées. Progressivement, je prenais conscience de l'importance de mon rôle de témoin et de vecteur.

La lecture de ces pages montre que nous avons bien évidemment rencontré plusieurs personnes « hors du commun » dans la Roumanie communiste. Pour le narrateur, chacune d'entre elles a exercé une influence à un niveau ou à un autre de la formation et l'orientation professionnelle, de la compréhension existentielle, de la perception et de la prise de conscience de la réalité de l'époque. Dans la présente étude, nous avons choisi de relever avant tout le rôle de « portes ouvertes », qu'elles ont joué, notamment auprès de la jeune génération, vers une connaissance défendue à ce moment-là. Ce choix a été fait afin de souligner l'une des problématiques de la thèse en ce sens que les personnes « hors du commun » ont représenté l'un des rares moyens de renouer avec le passé, par le biais de cette éducation informelle qui a permis la transmission du savoir occulté par le régime.

Livres

Si le livre constituait l'un des moyens de propagande du régime[1], il représentait aussi un danger potentiel pour ce dernier. C'est la raison pour laquelle une partie des éditions roumaines anciennes, d'avant la Seconde Guerre mondiale, ainsi que certains livres publiés à l'étranger ont été prohibés pendant toute la période d'existence du régime. Leur possession pouvait entraîner des sanctions sévères[2]. A noter qu'il existait différentes sortes d'interdictions, définies en fonction de la catégorie à laquelle appartenait le livre. Globalement, les interdictions reposaient sur trois ou quatre motifs principaux : l'histoire de la Roumanie, telle qu'elle était présentée avant la guerre, la politique, la religion et le sexe. Ainsi, de nombreux anciens livres édités en Roumanie avant 1944, présentaient, en raison de leurs auteurs ou de la thématique abordée, des liens avec un passé historique que les autorités communistes avaient modifié ou tenté d'éradiquer. Par ailleurs, les livres publiés à l'étranger et engageant des polémiques avec

[1] Toutefois, moins efficace au niveau de l'impact social que la presse ou les mass-médias.
[2] Voir le récit de Gheorghe Surdu, dans le sous-chapitre *La prison après 1964*.

le marxisme, critiquant le système communiste ou traitant de sujets liés principalement à la religion étaient considérés comme « provocateurs et hostiles » face aux « acquisitions révolutionnaires » de notre régime.

Ce contexte a conféré à certains livres une valeur et une signification particulières. Nous présentons dans ce qui suit les principales « sources » de l'époque, où l'on pouvait parfois trouver les ouvrages en question.

Les magasins de livres d'occasion

Les magasins de livres d'occasion[1] faisaient partie du circuit officiel des magasins du commerce socialiste « d'Etat » et étaient donc également soumis à la censure. Toutefois, le contrôle littéraire y était en quelque sorte moins exigeant ou moins vigilant qu'ailleurs. Ce réseau de magasins d'antiquités consacrés aux livres, véhiculaient des ouvrages publiés en Roumanie ou à l'étranger, pour la plupart en roumain, en français ou en allemand. Mais, il s'agissait en général de livres ou de revues plutôt « tolérés » par le régime. A noter qu'il y a aussi l'aspect temporel, qui distingue une période du régime d'une autre, en ce sens qu'un livre « toléré » dans les années quatre-vingts avait certainement été interdit dans les années cinquante. Mes propres souvenirs mettent en exergue l'intérêt porté aux livres et aux magasins de livres d'occasion : *La période de mes années d'études à l'Académie commerciale de Bucarest a également été caractérisée par une préoccupation constante pour la recherche de livres. Il s'agissait principalement de parutions éditoriales de la Roumanie d'avant guerre*[2]*, visant différents sujets liés à des domaines plus particuliers comme la religion, la philosophie et la politique. Je me souviens aussi d'ouvrages signés par des auteurs roumains en exil, comme Mircea Eliade, Emil Cioran ou Constantin Georgescu-Roëgen.*

A cette époque-là, je fréquentais régulièrement les principaux bouquinistes du centre ville, relativement nombreux à Bucarest. J'étais au courant des jours de livraison et des heures les plus favorables pour me rendre dans les différents magasins, c'est-à-dire quand il y avait le moins de monde. Souvent, les vendeurs me gardaient certains arrivages, car ils connaissaient mes intérêts. Parfois, en fouillant les étagères poussiéreuses et bourrées de livres, je trouvais des « trésors » ; je me rappelle ainsi avoir trouvé un exemplaire de Gala-Galaction[3] *qui portait une dédicace manuscrite signée par l'auteur lui-même et qui coûtait deux fois rien, car le précieux détail avait visiblement échappé à l'attention de tous. C'est de la même manière que j'ai trouvé presque tous les anciens numéros du « Dictionnaire de la Langue roumaine » de Sextil Puscariu, une œuvre monumentale rééditée par l'Académie roumaine après la guerre, mais qui, dans les années quatre-vingts, n'en était toujours qu'à la lettre « R » ou « S » ; un seul volume, de quelques centaines de pages en grand format (A4), pouvait parfois contenir une seule lettre de l'alphabet.*

Un de ces magasins était situé juste à côté du cinéma « Scala » et c'est là que j'ai déniché et acheté des ouvrages comme celui de Pierre Rousselot intitulé « L'Intellectualisme de saint Thomas » ou comme « Le Christ qui vient » de Dmitry Merejkovsky.

[1] En roumain « Anticariate ».

[2] Il s'agit de la Seconde Guerre mondiale.

[3] Gala-Galaction était à la fois un écrivain et un prêtre orthodoxe. L'exemplaire signé par l'auteur était une édition roumaine de 1924 de l'ouvrage *De la noi la Cladova* (De chez nous à Cladova).

Souvent, les vendeurs ou les responsables qui géraient les magasins des livres d'occasions se connaissaient non seulement entre eux, mais entretenaient également des relations avec de nombreuses personnes concernées par les circuits très particuliers empruntés par les livres dans ces années-là, par exemple avec les gérants des centres volants de récupération de papier.

Les centres de récupération du papier

A l'époque, une source inédite et surprenante d'acquisition de livres rares ou défendus était les centres volants de récupération du papier, connus sous le nom de centres « DCA ». Il s'agissait là d'une particularité spécifique à notre société qui faisait qu'au lieu d'emmener les livres dans des magasins d'occasion spécialisés, les gens les vendaient parfois au kilogramme, pour différentes raisons qui pouvaient varier d'une situation à l'autre : l'ignorance de la valeur des livres, le besoin de s'en débarrasser au plus vite ou les difficultés de déplacement de certaines personnes âgées, qui, profitant du voisinage d'un centre « DCA », préféraient les vendre là-bas. Il y avait aussi des cas où les propriétaires, généralement des personnes âgées, sachant qu'il s'agissait de livres interdits qui ne seraient de toute manière pas être acceptés dans les magasins de livres d'occasion, n'avaient pratiquement aucune autre solution pour les valoriser, puisqu'ils étaient invendables sur le marché officiel.

Bucarest comptait tout un réseau de centres volants « DCA », répartis par quartiers, dont les acheteurs étaient des personnes dotées d'un niveau de formation variable, mais dans la plupart des cas assez modeste, provenant également de milieux sociaux pauvres. Certains d'entre eux savaient à peine lire, tandis que d'autres avaient quand même suivi une formation de dix à douze degrés. Mais, les uns comme les autres avaient appris à apprécier les livres. Pour ce faire, ils commençaient par séparer les livres, brochures et revues anciens de tous les autres produits en papier qu'ils recevaient, comme les vieux journaux ou les cartons vides. Voici mes propres souvenirs du temps où je fréquentais les « DCA » bucarestois à la recherche de livres et revues anciennes : *Marinica, une personne extrêmement simple sachant à peine lire et écrire, avait installé son inventaire près de « Posta Vitan », dans un ancien quartier juif habité à ce moment-là majoritairement par les gitans. Marinica jouissait d'une bonne réputation, en ce sens qu'il ne tenait jamais à obtenir des prix élevés pour les acquisitions qu'il mettait toujours de côté. J'ai ainsi trouvé chez lui de nombreux numéros de la revue « Gândirea »*[1] *(La pensée).*

Monsieur Stefanescu, un autre gérant d'un centre volant « DCA », tenait son inventaire près de l'hôtel « Perla », au carrefour du boulevard « Stefan cel Mare » et de la rue « Roma ». En comparaison avec Marinica, il possédait un niveau de formation supérieur et avait probablement terminé le lycée. Il connaissait mieux la valeur des livres. A chaque fois qu'il avait quelque chose d'intéressant, il en demandait un prix relativement comparable à celui des magasins spécialisés. C'est chez lui que j'ai trouvé un grand nombre d'ouvrages sur la Roumanie d'avant la guerre. Ainsi, je me souviens

[1] Une des plus importantes revue culturelle d'orientation traditionaliste autochtone de l'entre-deux-guerres, fondée en 1921 à Cluj par Camil Petrescu et I. Cucu. A partir de 1928, sous la direction de Nichifor Crainic, « Gândirea » a réuni une partie importante des intellectuels de l'époque, comme I. Barbu, V. Bancila, L. Blaga, D. Botta, M. Caragiale, O. W. Cisek, R. Gyr, O. Papadima, I. Petrovici, I. Pillat, D. Staniloaie, I. Teodoreanu, S. Tudor, T. Vianu, V. Voiculescu et beaucoup d'autres.

d'avoir acheté deux merveilleux volumes de Nicolae Iorga[1], « România – cum era ea pîna in 1918 » (La Roumanie – telle qu'elle fût jusqu'en 1918). Le premier volume, « România Munteana » (La Roumanie « Munteana »[2]) avait été publié en 1939 et le second, « Moldova et Dobrogea »[3], une année plus tard. Les deux tomes, en excellent état, n'ont jamais été réédités après la guerre. Il y avait également l'œuvre de P.P. Negulescu, « La Philosophie de la renaissance », elle aussi en deux volumes, de nombreux ouvrages de Vasile Pârvan comme « Memoriale » (Journal de voyage), « Scrieri » (Croquis), « Inceputurile vietii romane la gurile Dunarii » (Les débuts de la vie romaine au Nord du Danube), publiés dans les années vingt, « Getica », paru dans son édition originale en 1926 et réédité en 1982, ainsi que l'œuvre monumentale du sociologue Dimitrie Gusti « Arhiva pentru Stiinta si Reforma Sociala » (Archives de la science et de la réforme sociale), publiée par les Fondations royales de Bucarest entre 1926 et 1946.

Ailleurs, dans d'autres centres « DCA », situés dans le quartier « Titan » ou près de l'Eglise « Enei », au centre-ville, j'ai trouvé l'ouvrage d'Emil Cioran, « Lacrimi si sfinti » (Des larmes et des saints), le chef-d'œuvre de Mircea Eliade, « L'Histoire des religions », ainsi que « Sociologia Militans » et la grande série des « Archives », contenant les investigations sociologiques de terrain faites par les équipes de Dimitrie Gusti et publiées dans les éditions des Fondations royales jusqu'en 1942 ou 1943.

Les livres photocopiés

A l'époque, le moyen le plus répandu pour se procurer un livre épuisé ou prohibé était probablement la photocopie. En roumain, on l'appelait « Xérox », terminologie qui se référait à la fois à la photocopieuse et à la page photocopiée. Les entreprises ou institutions d'Etat étaient alors les seules à posséder cet outil, qui permettait de multiplier des textes absolument interdits en ce temps-là et était en principe destiné exclusivement à l'usage interne. Il n'existait à ce moment-là aucune photocopieuse privée ou « payante » en Roumanie.

Cela dit, il y avait toujours un employé affecté à l'utilisation de la machine pour les besoins de l'institution et cet employé trouvait généralement le moyen, en dépit des restrictions, des menaces et des contrôles des Xérox, de photocopier clandestinement, contre un prix au noir par page, des documents qu'il transmettait à une personne de l'institution qu'il connaissait et en qui il avait confiance. Par prudence, il ne le faisait pas pour n'importe qui, car il encourait des risques majeurs. Dans mes souvenirs, cette méthode défendue de multiplication des livres fonctionnait ainsi : *En ce qui concerne les photocopies, je me souviens avoir toujours demandé ce type de service à Emanuel, un ami proche qui travaillait à l'« ITC » (l'Institut de technique de calcul) et qui faisait vraiment du travail en gros. Il connaissait la personne qui gérait la photocopieuse de l'institut et avait établi une relation de confiance avec elle. Il lui payait ainsi pour chaque copie d'un livre un prix calculé en fonction du nombre de pages et parfois aussi*

[1] Comptant parmi les plus grands historiens roumains d'avant la Seconde Guerre mondiale, il fut également professeur d'université, critique littéraire, dramaturge, poète et politicien. Il a été assassiné en novembre 1940 par un groupe de commando de la « Garde de Fer » qui le considérait comme responsable de la mort, en 1938, de leur leader Corneliu Zelea Codreanu.

[2] Région du Sud du pays, située entre les Carpates méridionaux et le Danube.

[3] Il s'agit de deux régions de la Roumanie, situées respectivement à l'Est et au Sud-Est du pays.

de son format. Si, par exemple, il s'agissait d'un livre en petit format, comme 18/10 cm, on l'agrandissait au moment de la copie, pour le rendre plus lisible.

Ensuite, chaque copie était reliée afin de revêtir l'aspect d'un vrai livre. Je m'occupais moi-même de cette dernière opération en amenant les exemplaires photocopiés dans un atelier de reliure, où ils étaient prêts en quelques jours. Dans la plupart des cas, j'allais dans un atelier lié à l'Académie roumaine, où je connaissais quelqu'un. Je le payais une fois le travail effectué, en fonction du nombre de livres, sur la base d'un arrangement naturellement conclu au noir.

C'est ainsi que ma bibliothèque personnelle comptait à l'époque un important nombre de livres photocopiés. Parmi ceux-ci, il y avait Dobson « Dare to discipline », Bernard Grasset « Remarques sur l'action », Louis Bouyer avec les deux volumes de l'ouvrage « Introduction à la vie spirituelle », André Frossard « Dialogues avec Jean-Paul II », René Laurentin « Les apparitions de Lourdes », René Voillaumes « Retraite au Vatican », Jacques Maritain « Primauté du spirituel » et « Eléments de philosophie », plusieurs romans de Georges Bernanos, comme « La Joie », « L'Imposture », « Nouvelle histoire de Mouchette », « Journal d'un curé de campagne », Bossuet « Oraisons funèbres », Emile Faguet « L'Art de lire », ainsi que différents ouvrages d'André Gide, Pascal, Tagore ou Bergson. La plupart des ouvrages photocopiés relevaient donc du domaine de la religion, de la philosophie, de la pédagogie, de la littérature universelle ou de la politique.

Smaranda Vultur révèle aussi avoir connu et utilisé cette pratique de la photocopie des livres : *(…) C'était de la folie de faire une photocopie, on payait cher et c'était interdit ; ça se faisait donc clandestinement, car il n'y avait pas d'autres possibilités, vous le savez probablement déjà… En réalité, nous en avons fait beaucoup et nous possédons encore aujourd'hui*[1] *pas mal de livres en « xérox » qui sont maintenant réédités et nous hésitons beaucoup à les acheter encore une fois… nous en avons envie, car ils ont de belles allures, de jolies couvertures, même si nous les avons déjà lus… Par exemple, celui de Ricœur sur l'interprétation, nous en avions une photocopie terrible, qu'on pouvait à peine le lire, où tout était pareil, on avait même de la peine à distinguer l'écriture, et pourtant nous avions le sentiment de posséder quelque chose d'extraordinaire… Il y avait en effet un tel désir d'être à jour, justement parce que c'était très difficile et que c'était aussi un moyen de se défendre…*

Rapports avec l'étranger

Une des premières mesures prises par le nouveau régime, après son installation officielle en 1947, a été de fermer les frontières du pays. Les citoyens de la nouvelle république populaire n'avaient plus le droit de garder leur passeport ; après un voyage à l'étranger, il fallait le rendre dans les quarante-huit heures. Cette règle a été appliquée pendant toute la période d'existence du régime. Chaque sortie du pays, même dans les pays voisins de l'Est, à titre privé ou pour des raisons professionnelles, faisait l'objet d'un dossier instrumenté et suivi par un département spécialisé du Ministère de l'intérieur. Ces mesures draconiennes étaient justifiées par la politique de l'état totalitaire, incompatible avec le principe de la libre circulation de ses propres citoyens.

[1] Il s'agit de l'année 1998.

Dans ce contexte, le contrôle des contacts avec le monde extérieur revêtait une importance particulière. Ainsi, toutes les occasions qui favorisaient ces contacts devenaient par défaut les objectifs d'une surveillance secrète, qui était par ailleurs l'une des tâches de la police politique. Nous nous sommes proposés de présenter ci-après quelques-unes de ces occasions et d'en expliquer la signification dans le cadre de la Roumanie communiste.

Voyages à l'étranger

Dans mes propres souvenirs, je retrouve deux occasions au cours desquelles j'ai pu voyager à l'étranger pendant la période du régime communiste. La description de ces deux voyages, ainsi que de la période précédant mon départ et de celle qui a suivi mon retour, révèle bien la signification que pouvait avoir un tel événement dans les circonstances d'une société totalitaire. La constitution d'un « dossier » sur la base duquel la Securitate acceptait ou refusait la demande, les entretiens avec les officiers chargés du dossier, le voyage proprement dit, la manière de présenter une restitution informelle de « comment se sont passées les vacances » aux collègues et l'implication de ce rapport, sont autant d'aspects à relever à cet égard. Ils décrivent implicitement la perception de « l'étranger » dans un monde où les sorties en dehors des frontières étaient réduites au minimum, la signification qui lui était accordée et les possibles implications des contacts à l'étranger, ainsi que le rôle joué par la duplicité dans ces situations : *En tant qu'enfant, élève ou étudiant, je ne suis jamais sorti des frontières du pays. Puis, entre la fin de mes études supérieures, en quatre-vingt-un, et la défaite du régime communiste, en quatre-vingt-neuf, j'ai soumis en tout trois demandes de voyages à l'étranger : la première en 1983, comme stagiaire, et les deux autres en 1987, comme jeune économiste. J'ai deux fois obtenu des autorités un passeport et une autorisation pour voyager à l'étranger, mais uniquement dans les pays de l'Est. La demande présentée en 1987 pour me rendre dans deux pays occidentaux m'a été refusée.*

La première demande concernait un voyage de trois semaines en Allemagne de l'Est et avait été soumise alors que je travaillais encore au chantier naval[1]*. L'entretien avec l'officier de la Securitate a eu lieu là-bas, à peine un ou deux mois avant mon transfert à Buftea*[2]*. Ce genre de rencontre était une pratique courante, destinée à vérifier le dossier du requérant et, surtout, à s'assurer que la personne retournerait dans son pays. C'était un jeune officier. Comme j'avais fait une requête pour voyager en privé*[3]*, il m'a d'abord demandé quel était le but de mon voyage et pourquoi je ne voulais pas voyager avec « l'Office national du tourisme » (ONT). Je lui ai répondu que jusqu'à présent j'avais toujours fait des vacances en Roumanie, à la montagne et au bord de la Mer Noire et que j'avais maintenant envie de découvrir un pays voisin. En ce qui concernait le choix du voyage, le prix d'un séjour organisé par le biais de l'agence nationale aurait été nettement plus élevé, en raison du confort et des prestations assurés,*

[1] Entre novembre 1981 et mars 1983, j'ai travaillé comme économiste stagiaire au Chantier naval d'Oltenitza, au bord du Danube, à la frontière avec la Bulgarie, un poste pour lequel j'avais reçu une affectation gouvernementale à la fin de mes études. La ville d'Oltenitza est située à environ soixante kilomètres de Bucarest.

[2] La ville de Buftea se trouve à environ dix-sept kilomètres de la capitale. C'est là que j'ai travaillé comme économiste, dans une entreprise avicole, de 1983 à 1989.

[3] Pour différentes raisons, il était relativement rare, à l'époque, de voyager à l'étranger sans le concours de l'agence nationale.

et était de toute manière au-dessus de mes possibilités financières. Il m'a alors demandé de lui expliquer comment j'allais voyager pour rendre mon séjour meilleur marché. Je lui ai dit avoir l'intention d'aller dans des auberges de jeunesse, où une nuit coûtait environ cinq marks, contre environ soixante marks pour une nuit à l'hôtel. Il m'a aussi demandé si j'avais des amis que je voulais voir ou sur lesquels je pouvais compter lors de mon voyage. J'ai naturellement répondu sans hésiter que ce n'était pas le cas. Il convient de noter qu'aucune de ses questions ne m'a surpris, et que j'avais déjà pratiquement préparé mes réponses à l'avance, car je connaissais leurs critères de vérification.

En réalité, le but de mon premier voyage en Allemagne Démocratique était d'assister au mariage d'un ami allemand que j'avais rencontré quelques années auparavant dans des monastères orthodoxes de Moldavie. Nous étions toujours restés en contact par correspondance et là, il m'avait invité à son mariage. Cette réalité, quoi que banale, aurait suffit pour faire rejeter ma demande de passeport. Le sachant pertinemment, j'ai omis de le mentionner dans mes réponses, en comptant sur le fait qu'ils ne pouvaient pas tout savoir. Les démarches pour l'obtention du passeport ont duré environ six mois. Cela explique pourquoi les vérifications ont été faites à Oltenitza, mais que je n'ai reçu mon passeport qu'après mon transfert à Buftea. A mon retour d'Allemagne, j'ai échappé à l'usage voulant que je raconte mes vacances au bureau, car je venais d'arriver, toujours en tant que stagiaire à Buftea[1]*, et que mes collègues me connaissaient très peu. La curiosité de savoir comment s'étaient passées mes trois semaines à l'étranger était par conséquent relativement réduite.*

La situation allait être bien différente à ma deuxième sortie. En 1987, j'ai fait une demande de voyage pour l'Allemagne Fédérale et Israël. Elle a bien entendu rapidement été refusée. Après une audience chez le commandant du Service des passeports, j'ai alors reformulé ma demande, mais cette fois-ci pour trois pays de l'Est : la Hongrie, la Tchécoslovaquie et la Pologne. La procédure a été identique à celle de 1983. Ils ont vérifié mon dossier pendant plusieurs mois sur mon lieu de domicile[2] *et à mon travail. Durant cette période, j'ai été convoqué à deux reprises par l'officier chargé de mon dossier. C'était toujours une personne jeune, présentant bien, polie, avec un air bienveillant. Naturellement, il avait dû prendre note du refus antérieur concernant les deux pays occidentaux, mais aussi du voyage précédent que j'avais fait en Allemagne de l'Est. A la fin du deuxième entretien, qui a eu lieu dans mon bureau de Chitila*[3]*, il m'a dit : « Monsieur Radulescu, j'aimerais que vous vous sentiez libre. Je vous donne l'autorisation de partir, mais si vous restez là-bas, c'est moi qui aurai des ennuis ici par la suite ! ». Je n'avais pas du tout l'intention de le faire, d'autant plus qu'il s'agissait de pays de l'Est, mais, à ce moment-là, je n'étais pas tenté non plus de rester en Allemagne Fédérale ou en Israël. C'est peut-être aussi pour cela que leur refus d'office de me laisser aller dans ces deux pays m'avait tellement gêné. En même temps, j'appréciais davantage la psychologie de ce jeune officier qui, après avoir évalué les risques, m'avait finalement donné son accord.*

A cette période, l'esprit de la perestroïka[4] *soufflait déjà dans la majorité des pays de l'Est et la Pologne, notamment, approchait vivement de la fin du communisme. Aussi,*

---

[1] Le stage obligatoire consécutif à la fin des études supérieures durait trois ans.

[2] *Les voisins m'ont ultérieurement raconté qu'ils avaient été interpellés à ce sujet par des agents de la Securitate.*

[3] En 1987, j'étais comptable en chef de la section industrielle de l'entreprise « Avicola Buftea », située à Chitila, qui se trouve également à dix-sept kilomètres de Bucarest.

[4] Voir les détails dans la note en bas de page du sous-chapitre *Un nouveau type de régime*.

mon voyage a-t-il été beaucoup plus riche en contacts qu'il ne l'aurait probablement jamais été en occident. L'ironie du sort a fait que toutes les rencontres que j'allais faire à Budapest, à Prague et en Pologne ont finalement été rendues possibles par le « choix » de la destination de mon voyage que la Securitate avait en quelque sorte effectué à ma place.

Pendant le mois de vacances ainsi obtenu, j'ai vécu des rencontres inédites : avec les communautés de l'« Arche » et de « Foi et Lumières » pour les personnes mentalement handicapées, au bord du lac Balaton, en Hongrie ; avec Ivan Havel, le frère du futur président, et Vaclav Benda, tous deux signataires de la « Charte soixante-dix-sept » et dissidents connus du régime, à Prague ; avec le deuxième Secrétaire de l'Ambassade des Etats-Unis, fort probablement un agent de la CIA chargé de soutenir la dissidence en Tchécoslovaquie, avec qui j'ai eu un entretien privé de plus d'une heure, toujours dans la capitale tchèque; avec Adam Michnik et d'autres membres ou sympathisants de « Solidarnosc » à Gdansk, au Nord de la Pologne, puis à Varsovie. En rentrant à Bucarest, j'ai ramené un article en anglais de Timothy Garton Ash, malgré l'insistance de mes amis de Sopot qui me suppliaient de ne pas assumer le risque de lui faire passer la frontière.

Le sentiment de solidarité que j'ai éprouvé grâce aux contacts noués lors de ce voyage et le constat de l'évolution d'une dissidence qui ne pouvait plus être ignorée, notamment en Pologne et en Tchécoslovaquie, m'ont remonté le moral et m'ont donné beaucoup de courage pour reprendre la vie quotidienne en Roumanie. Par la suite, j'ai partagé l'ensemble de ces rencontres avec quelques amis proches de Bucarest.

Lorsque je suis revenu à mon bureau, j'ai également raconté mon long voyage à mes collègues, mais en faisant ressortir d'autres types de détails : je leur ai parlé des merveilles architecturales de Budapest et du libre commerce[1] *de la capitale hongroise, des principales attractions touristiques de Prague, avec ses anciennes églises, cathédrales et ponts sur la Vltava, ainsi que de l'abondance des marchandises dans le principal marché aux puces de Varsovie. Les prix des principaux produits de base, traduits en devise nationale, par exemple celui du savon de toilette, du cognac et du café, suscitaient un grand étonnement parmi mes collègues. En général, les détails concernant le niveau de vie des pays voisins éveillaient un grand intérêt autour de moi. Même si les gens s'imaginaient peut-être que je ne leur avais pas tout raconté sur mes vacances, ils trouvaient cela normal, tant ils étaient persuadés qu'au fond, les choses que j'aurais pu occulter ne pouvaient pas venir de ces registres-là. Par ailleurs, je connaissais le degré de surveillance de notre société et j'étais conscient de ce que nos bureaux ne devaient pas faire exception à la règle. Je savais donc qu'il devait y avoir au moins une personne dans mon auditoire qui allait faire des rapports et transmettre des résumés de mes récits. C'est la raison pour laquelle, dans tout ce que je racontais, je fournissais moult détails, selon la sphère d'intérêt potentielle à Buftea et à Chitila. Quelques-uns voulaient néanmoins en savoir plus sur ce que je racontais : « Combien d'argent as-tu eu au total ? », « Comment te faisais-tu comprendre des gens là-bas, tu parlais dans quelle langue ? », « Connaissais-tu déjà des gens sur place ? », « Où dormais-tu ? », « Pour combien mangeais-tu par jour ? ». Evidemment que, dans le même esprit et en reprenant la technique de la maximisation de détails apportés pour satisfaire la petite curiosité de chacun, je répondais très aisément à chacune des questions, avec l'envie et le plaisir sincères que les souvenirs de ces extraits de voyage pouvaient m'amener. Aucune de*

[1] A cette époque-là, l'application des lois du marché dans l'économie et le commerce roumains était encore inconcevable.

leurs questions n'exigeait par conséquent de ma part une réponse gênante. Je savais par ailleurs pertinemment que la crédibilité de mon histoire dépendait aussi de la compréhension que chacun pouvait en avoir.

Contacts avec les étrangers en Roumanie

Le contact avec les étrangers a été formellement interdit en Roumanie pendant toute la période d'existence du régime[1]. En défendant ce type d'échange, les autorités avaient pour principal objectif d'empêcher la circulation de l'information dans les deux sens ou, tout du moins, de la contrôler du mieux possible. D'un côté, il fallait veiller à ce que les étrangers ne connaissent le pays qu'au travers des personnes spécialement mandatées à cette fin, en l'occurrence les « guides ONT »[2], qui étaient normalement tenus de présenter la réalité roumaine d'une certaine façon, de surveiller en permanence leur propre façon de parler et d'éviter les sujets politiques dans leurs discussions avec les touristes étrangers. Les autorités, sensibles aux regards extérieurs, voulaient ainsi créer à l'étranger une image idyllique de la Roumanie et particulièrement de son système social et politique. De l'autre, il fallait faire en sorte que les Roumains aient le moins de contacts possibles avec les étrangers, afin, d'une part, de préserver la mentalité et les critères d'évaluation de nature idéologique, et d'autre part, d'écarter le plus possible les termes de comparaison portant sur les aspects courants de la vie quotidienne. C'est aussi pour ces raisons que, dans le cadre du tourisme roumain dit « international », l'hébergement « chez l'habitant » n'a jamais existé et que les « groupes organisés » constituaient la formule d'organisation quasi exclusive pour visiter le pays.

Malgré la surveillance de ces contacts, la réalité a fait que, d'un côté comme de l'autre, les échanges ne se sont pas toujours déroulés ni terminés selon les plans officiels. Les questions apparemment banales des étrangers plaçaient parfois les guides dans une position inhabituelle, tout en leur permettant de découvrir une perception différente de la réalité contextuelle. Inversement, la réalité de l'époque, qui semblait banale pour les Roumains, soulevait de l'étonnement et de nombreuses questions de la part des étrangers, qui devaient parfois prendre du temps pour la décoder et la comprendre. Mircea Nedelciu, qui a exercé le métier de guide auprès de touristes étrangers, raconte ainsi : *(…) Je n'ai jamais eu le droit de sortir du pays, je ne possédais pas de passeport*[3]*, et pendant la période où j'ai travaillé à l'Office national du tourisme je ne faisais pas partie de ces guides qui avaient le droit de sortir… il y en avait, certes, mais ils étaient différents (…). Je faisais donc ce métier à titre de collaboration, c'est-à-dire que s'il y avait des groupes je travaillais, s'il n'y en avait pas je ne travaillais pas.*

J'avais commencé à exercer cette activité pendant les vacances, alors que j'étais encore étudiant, et je dois dire que ce travail était, à mon avis, très intéressant et très formateur, pour un jeune… On devait en effet conduire à travers son propre pays et ses propres réalités des gens habitués à un autre monde qui, lorsqu'ils avaient un doute sur

[1] La loi 12/1974 interdisait le contact avec les étrangers en visite dans le pays. En cas de discussions avec une personne ayant une autre nationalité il fallait, selon la même loi, en faire un rapport détaillé et le rendre à la « Militzia ». La possession de devises étrangères constituait également un délit et était sanctionné par le Code pénal.

[2] L'abréviation « ONT » correspond à l'Office national du tourisme.

[3] Le narrateur ajoute : *Je pense que le premier passeport que j'ai obtenu a été autour de quatre-vingt-cinq, après avoir été reçu comme membre de l'Union des écrivains et avoir accédé à un certain standing, pour ainsi dire.*

ce qu'ils étaient en train de voir, s'adressaient forcément au guide pour essayer de comprendre ce qui les entourait. Or, le guide avait peut-être passé des milliers de fois à côté de ladite réalité, sans jamais se poser aucune question, tout simplement parce qu'il vivait là depuis toujours et… cela ne l'avait jamais interpellé.

Le fait est que pour pouvoir répondre à quelqu'un d'autre, il lui fallait tout d'abord se poser la question à soi-même et c'est ainsi que ce type de personne[1] *acquérait une façon de penser différente des autres, un regard critique sur la réalité dans son ensemble, que je ne suis pas sûr qu'il arrivait toujours à transmettre aux étrangers qu'il accompagnait, ces gens–là ayant leurs propres codes de compréhension, enfin… il était impossible de leur expliquer la profondeur du mal, alors que lui-même, en revanche, commençait, une fois arrivé à ce point-là, à le percevoir, ce qui n'était pas le cas avant que ladite question fût posée.*

Il essayait donc de faire de son mieux pour expliquer la situation, tout en se méfiant des éventuels « voyageurs » qui n'étaient pas forcément des touristes[2]*… mais le plus important c'est qu'au moment où il appréhendait le problème, il commençait déjà à avoir un autre regard dessus. Parfois, il s'agissait de questions banales, vous savez… Je vous donne un exemple. Un jour, une touriste me demande : « Dites, pourquoi votre sucre fond aussi difficilement dans la tasse de café ? ». Et moi je lui réponds : « Je n'ai pas l'impression qu'il fonde difficilement, mais normalement ! ». « D'accord », me répond-elle ; et le lendemain elle m'amène un carré de sucre qu'elle avait gardé dans sa valise et me demande d'en faire la comparaison. Et effectivement, celui fabriqué en Occident a fondu très vite, tandis que j'ai dû remuer le nôtre pendant encore dix minutes avec la petite cuillère pour qu'il fonde… bref, c'était un problème de qualité, ils avaient d'autres méthodes pour le raffiner, d'autres technologies de fabrication, j'en sais rien… mais la différence de qualité au niveau d'un produit commun et pour ainsi dire banal, était évidente. Alors que jusqu'à ce moment-là j'avais trouvé la façon de fondre de notre sucre tout à fait normale, je m'apercevais soudain que…*

Mais bref, il y avait parfois des situations bien plus compliquées, notamment lorsqu'on m'a demandé : « Pourquoi le gars là-bas attend-il tout seul là-bas, devant le magasin, sans que personne ne le serve ? ». J'ai répondu : « Parce que la marchandise n'est pas encore arrivée ! ». « D'accord, mais pourquoi ne revient-il pas une fois que la marchandise est arrivée ? ». Alors, je lui ai dit : « Car à ce moment-là, il n'arrivera plus à en acheter… ! ». C'était difficile à comprendre pour eux, car ils venaient d'un autre monde et ainsi de suite… Mais, cela a été très important pour moi (…).

A l'époque, le métier de guide « international » présentait des avantages, mais aussi des inconvénients. Les raisons qui motivaient les gens à se former et à exercer ce travail étaient principalement liées à la possibilité légale d'avoir des échanges avec des personnes venues d'ailleurs et la souplesse du programme en termes d'horaire. Le principal inconvénient de cet emploi résidait dans le salaire, très bas, qui lui était attribué. Cet aspect était toutefois compensé par les attentions reçues de la part des groupes, ainsi que par les occasions offertes d'acquérir des devises étrangères, malgré les interdictions formelles à cet égard. Ainsi, Mircea Nedelciu se souvient : *Durant cette période*[3] *de*

[1] Le narrateur ajoute : *Celui qui doit guider dans un pays, comme l'était le nôtre à l'époque, un groupe de gens habitués à une façon de penser libre et normale.*

[2] Le narrateur fait allusion aux contrôles assez fréquents exercés par la police politique, en introduisant un mouchard dans un groupe d'étrangers afin d'avoir des échos sur la prestation du guide. Une autre méthode répandue de surveillance était de placer des microphones dans des endroits stratégiques.

[3] Le narrateur se réfère à la période du mois de novembre, quand j'ai enregistré notre entretien.

l'année universitaire j'avais moins de groupes ; j'en avais en revanche beaucoup en hiver, pendant la haute saison de ski, mais cela ne durait qu'un ou deux mois, entre Noël et peu après le Nouvel An, janvier et maximum février. Parfois, même si je travaillais avec les touristes, j'avais une liberté de mouvement dont je n'aurais plus bénéficié si j'avais dû respecter l'horaire plus rigoureux d'un employé habituel. J'avais des groupes de curistes à destination de Félix, Sovata, Herculane ou d'autres stations balnéaires de ce style[1] *et j'allais les accueillir à l'aéroport le soir (…). D'autres fois, j'allais les chercher pendant l'après-midi pour les accompagner à Oradea ou à Tirgu Mures*[2].

Bien entendu, il y avait aussi des inconvénients, car je n'arrivais pas à gagner suffisamment du travail que j'exerçais environ neuf mois par année pour pouvoir vivre le reste du temps… mais, il y avait là aussi, des solutions alternatives, pour ainsi dire. On pouvait par exemple commettre certaines infractions, comme l'échange de devises au noir… il y avait donc d'autres possibilités. En 1977, j'ai même été arrêté pendant deux semaines pour avoir été impliqué dans un réseau plus complexe de gens qui s'occupaient d'échanger des devises au noir… enfin, ils m'ont pris alors qu'ils démontaient un réseau plus important et je suis tombé un peu par hasard, mais il est vrai que cela avait notamment eu lieu dans mon car et que j'y avais également participé (…).

Une autre raison qui motivait les gens, particulièrement les jeunes, à exercer ce type d'activité était liée à la possibilité de pratiquer une langue étrangère apprise à l'école ou au sein de la famille. Cette occasion pouvait cependant vite devenir désagréable si le nouveau guide ne connaissait pas suffisamment bien le contexte spécifique qui caractérisait ce travail, à savoir la pratique consistant à détourner les frais de voyage confiés au guide et les pourboires, assez souvent en argent liquide qui, une fois convertis en devise nationale, constituaient un complément financier intéressant, que le guide partageait, selon la coutume, avec le chauffeur du car. Anca Nitulescu se souvient de l'expérience faite dans ce domaine à la fin de ses études de médecine : *Par la suite, en cinquième année je me suis dit que j'allais aller un peu plus loin*[3] *et j'ai passé l'examen de guide international à l'« ONT Carpates » (…). Tout de suite après, j'ai été chargée d'accompagner des groupes, il est vrai qu'il ne s'agissait que de transferts, mais j'ai quand même eu deux ou trois groupes d'Anglais directement durant l'été quatre-vingt-huit… J'allais les chercher à Mamaia*[4] *et je les amenais à Bucarest où ils logeaient à l'Hôtel « Lebada » (le Cygne), puis, je les accompagnais en car à la montagne, à Poiana Brasov. Ainsi, ils avaient un séjour combiné de six jours à la mer et six à la montagne. Tu te rends compte que pour moi, en tant qu'étudiante en Médecine, c'était quelque chose de très différent de ce que je faisais…*

(…) Je me suis fait avoir en toute innocence… En tant qu'étudiante, j'étais enchantée d'être là avec ces Anglais, de parler l'anglais, de jouer leur chef, de coordonner leurs déplacements, de les faire monter et s'asseoir dans le car… en quelque sorte, j'étais comme un berger avec ses moutons. Je me souviens aussi des chauffeurs avec lesquels je voyageais. Je veux dire que le chauffeur était quelqu'un de très important, ce que j'ignorais au début, car je ne me rendais pas compte… (…). Quand je me présentais, il fallait également que je présente le chauffeur. Il y en avait un que j'oubliais toujours et il m'en faisait à chaque fois la remarque ; ça le mettait de mauvaise humeur…

[1] Réputées pour leurs bains thermaux.

[2] Villes de Transylvanie.

[3] Parallèlement à sa troisième année d'études de médecine, la narratrice avait suivi l'école des guides nationaux, organisée dans le cadre du Centre universitaire de Bucarest.

[4] Station balnéaire au bord de la mer Noire.

A un moment donné, j'en ai eu un… Lorsque nous sommes arrivés à Poiana Brasov, les Anglais avaient fait une collecte d'argent et ils sont venus vers moi pour me le donner. Moi, j'étais juste à côté du chauffeur, donc à quelque part il était présent. Il s'agissait de devises roumaines, quelques centaines de « lei », ce qui représentait un montant important par rapport aux salaires de l'époque… Tu peux imaginer que moi quand j'ai vu ça, j'ai été effrayée et j'ai refusé. Le soir, les touristes dînaient séparément et nous on était avec les chauffeurs. Celui avec qui j'étais picolait tous les soirs, mais le matin, quand il se réveillait, il était « fresh » pour conduire (…). Ce soir-là, après avoir pris plusieurs verres, il a commencé à parler fort, comme les gens qui commencent à avoir la tête qui tourne… Il me faisait la morale parce que j'avais refusé l'argent, que j'aurais normalement dû partager avec lui : « Bien sûr, toi tu n'as pas de famille à entretenir et tu refuses parce que tu te crois intelligente… ». C'était une situation très pénible, je ne savais pas comment faire pour l'arrêter et finalement j'ai dû quitter la table… Le lendemain, une Anglaise est venue vers moi et m'a demandé : « Est-ce que George te l'a donné ? »[1]*. J'ai répondu : « Non, mais quoi ? ». Et elle m'a expliqué : « Comme tu as refusé l'argent, je suis allée vers George, je lui ai donné un cadeau et je lui ai dit : « This is for you, George and this is for Anca ! ». Alors, j'ai tout de suite compris, mais j'ai dit : « Non, mais probablement qu'il a oublié… ! ». Elle a répliqué : « Ça ne va pas, je vais parler à George ! ». Alors, je lui ai dit : « Non, non, laissez tomber… ». Mais, qu'est-ce que tu crois, elle est allée lui parler… et qu'est-ce qu'ils m'avaient offert ? Un paquet de café et un savon « Camey » ; à cette époque-là, en quatre-vingt-huit, alors qu'on ne trouvait que du « Oana » et du « Fleurs des champs »*[2]*, ce n'était pas n'importe quoi… Mais, moi je n'étais pas encore sensible à ce genre d'attention, et puis d'abord je n'attendais rien, je n'y pensais pas, je n'avais rien prévu de tel et cela m'a surprise, j'ai eu peur et j'ai refusé. Probablement qu'eux, ils se sont rendu compte que j'étais en dehors de tout ça…*

Tu vois, il y a toujours le bon et le mauvais côté des choses. Le bon, était qu'en réalité je vivais dans un autre monde… pour moi ce qui était important était le fait de parler une langue étrangère, d'avoir dû apprendre la géographie, l'histoire et la culture générale, de pouvoir coordonner leur séjour, organiser leurs déplacements, leur hébergement, vérifier les menus… Le mauvais côté était qu'en regardant autour de moi, je voyais que la plupart des guides trempaient en réalité aussi dans d'autres affaires…

Je m'en suis aperçue involontairement… On recevait de l'argent pour offrir de la limonade aux Anglais… Ce que j'ai fait. Un autre guide m'a alors demandé : « Mais pourquoi leur achètes-tu à boire ? ». Je lui ai répondu : « Ben… on m'a donné cet argent… ! ». « Mais, cet argent est en réalité pour toi ! ». Ce n'est qu'à ce moment-là que je me suis rendu compte de ce qui se passait en réalité, de comment ils mettaient de côté l'argent pour eux aux détriment des touristes, car ils étaient tous anciens dans ce métier… En plus, la majorité d'entre eux étaient étudiants dans d'autres branches, à l'Académie commerciale et ainsi de suite. Moi, j'exerçais cette activité, que par ailleurs je n'ai plus pratiquée du tout après quatre-vingt-neuf, en pure amatrice… Je me souviens d'une guide à qui j'avais expliqué que je ne savais pas falsifier des données dans des papiers et faire des choses pareilles… Elle m'a regardée et m'a demandé : « Mais de quoi t'es-tu occupée jusqu'à présent ? ». Et j'ai dit : « Je suis étudiante en Médecine, en cinquième, donc… j'ai étudié… ! ». Elle m'a jeté un regard un peu comme ça… Tu

[1] La narratrice ajoute : *George étant le chauffeur… en fait, Gheorghe, tu vois… mais moi, j'ai dû le présenter comme étant George…*

[2] Marques de savon roumain de mauvaise qualité.

comprends, il était clair que je n'étais pas à ma place, mais… moi j'étais heureuse d'avoir eu deux ou trois groupes de touristes à accompagner…

Le travail de guide international étant réputé pour être corrompu, il suscitait toujours les soupçons. Dans le contexte plus général de la société de l'époque, où les personnes qui étaient officiellement en contact avec des étrangers passaient pour des mouchards potentiels, le guide et le chauffeur travaillant dans le tourisme international ne faisaient pas exception à cette règle. Dans l'atmosphère de suspicion ambiante, le doute planait par défaut sur ces métiers. Anca Nitulescu se souvient de la réaction de ses collègues quand elle était devenue guide : *Au moment où je me suis vantée auprès de mes collègues d'avoir passé l'examen de guide international, ils ont tous commencé à me regarder avec suspicion… C'est dire à quel point la peur et l'abattement étaient étendus.*

Le métier de guide illustre particulièrement bien la « débrouillardise » et les connaissances utilisées pour survivre, en général. La structure et le fonctionnement de la société ont créé et intégré ces mécanismes comme autant d'éléments appartenant à un ensemble comportemental compensatoire adéquat. Les explications étaient devenues superflues, un clin d'œil, une mimique, un autre geste discret ou le simple regard suffisait parfois pour faire comprendre que « c'est comme ça que cela marche » et que si l'on voulait résoudre le problème, il fallait passer par là. Les apprentissages « sur le tas » conféraient en quelque sorte au guide le droit, comme on l'a vu précédemment, de s'approprier l'argent destiné à l'achat de boissons pour les touristes ou d'échanger des devises au noir. De la même façon, le comptable emportait le papier du bureau chez lui, et le boulanger ou le boucher procédait de même respectivement avec le pain ou la viande, sans que cela soit perçu comme du vol. L'exercice de la pratique compensatoire pouvait parfaitement être généralisé à quasiment tous les métiers, responsabilités ou statuts sociaux. Il suffisait de faire preuve de bon sens par rapport à la quantité de marchandise et d'agir « discrètement », cette règle étant du reste devenue une sorte de « passe-partout » social.

CHAPITRE X

EDUCATION INFORMELLE

Radios étrangères et exil roumain

Si l'un des moyens utilisés par la « guerre froide »[1] contre les régimes totalitaires des pays communistes a fonctionné efficacement dès sa création et jusqu'à sa fin, c'est bien les radios étrangères. En Roumanie, les chaînes les plus écoutées pendant la période de démocratie populaire étaient *Europe Libre*, *V.O.A.*, la *B.B.C.* et la *Deutsche Welle*. Paradoxalement, à partir de quatre-vingt-cinq[2], beaucoup de Roumains ont également commencé à écouter *Radio Moscou*. Toutes ces radios étrangères avaient des émissions en langue roumaine, diffusées en général à des heures accessibles à la plupart des gens. Les réalisateurs de ces émissions étaient des Roumains faisant partie de la diaspora roumaine d'Europe occidentale ou des Etats-Unis, dans leur grande majorité des réfugiés politiques d'après 1947.

Au niveau du nombre d'heures d'émission, mais aussi de la qualité de l'information transmise, *Europe Libre* a été le poste de radio étranger le plus écouté en Roumanie pendant toute la période communiste. Ses émissions commençaient chaque jour de la semaine à dix-sept heures et duraient jusqu'à vingt-trois heures ou minuit. L'émission du samedi soir ne s'arrêtait qu'à quatre heures du matin et le dimanche elle était diffusée non-stop. Les programmes proposés sur les ondes hertziennes étaient variés, mais les domaines les plus écoutés étaient la politique, la culture et la musique. Les préférences dépendaient de l'âge des auditeurs. Ainsi, les jeunes étaient plutôt à l'écoute des émissions musicales, tandis que les générations plus âgées préféraient les analyses politiques ou les débats culturels. Anca Nitulescu se souvient : *(…) Tout le monde écoutait « Europe Libre ». Je ne l'ai appris que plus tard, quand j'étais déjà élève au lycée. Ils avaient acheté*[3] *un grand appareil du type « Selena », qui en ce temps-là était… je ne sais pas si tu le connais… de toute façon, c'était le plus performant sur le marché roumain (…). Je me souviens que mon père l'écoutait pendant la nuit dans la chambre à coucher et que, en quelque sorte, il nous mentait, il ne nous disait pas ce qu'il écoutait, mais nous étions déjà trop grandes pour qu'on puisse nous mentir…*

Il nous donnait pour consigne de ne pas en parler… car le régime devenait de plus en plus dur et le danger était de plus en plus grand. Je me souviens aussi qu'il avait… comment dire, ses animateurs préférés sur « Europe Libre »… il y en avait quelques-uns qui s'étaient fait remarquer par ce qu'ils avaient dit, mais je ne me souviens pas de leurs noms à cette époque…

Moi, je prenais la radio dans ma chambre et j'écoutais la « BBC » en langue anglaise. Ce que je préférais à ce moment-là c'était le « Top forty », les classements des meilleurs morceaux de musique. En général, c'était les émissions en langues étrangères

[1] Période de confrontation idéologique et de forte tension diplomatique entre les deux grands vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale que furent les Etats-Unis et l'Union Soviétique de 1947 à 1989.

[2] Année du lancement de la « perestroïka » et de la politique de « glasnost » en Union Soviétique.

[3] La narratrice se réfère à ses parents.

qui m'intéressaient, car j'étudiais le français et l'anglais à l'école et j'aimais les entendre. C'était pour moi comme un entraînement.

Je n'écoutais pas « Europe Libre » car je n'étais pas encore suffisamment mature pour m'y intéresser ; je n'étais qu'une écolière, comment dire, je n'étais pas impliquée directement dans la vie sociale… je ne percevais pas cette oppression comme ceux qui travaillaient, par exemple comme mes parents…

Il existait toutefois un dénominateur commun qui rassemblait les gens autour du transistor indépendamment de leur âge : c'était les nouvelles ! A chaque heure pile, il y avait un journal radiophonique de cinq à dix minutes consacré aux informations qui faisaient la une de l'actualité roumaine et internationale ; c'était l'un des moments les plus attendus par les auditeurs, tous âges confondus. Mihai Martinovici et Mircea Nedelciu l'ont déjà raconté[1] et Smaranda Vultur l'évoque également : *Je me souviens que mon grand-père écoutait chaque soir un poste de radio qui faisait énormément de bruit et qui m'énervait. Ce n'est que plus tard que j'ai appris que c'était « VOA »[2] et « Europe Libre », qu'il continuait d'écouter le soir… l'appareil faisait un bruit terrible et cela m'énervait beaucoup, car même après avoir déménagé de là-bas, je n'avais toujours pas de chambre à moi ; je l'ai partagée avec mes grands-parents jusqu'à l'entrée à l'université.*

L'information par les ondes comblait un vide informationnel et rétablissait une perception normale des événements, perception qui engendrait à son tour une position intellectuelle critique et autonome, c'est-à-dire une façon de penser qui sortait du cadre idéologique. C'était exactement ce que le régime totalitaire redoutait, car son but était de créer « l'homme nouveau », qui avait sa langue[3] de communication et son propre système de pensée[4]. Dans ce contexte, l'enjeu principal des radios étrangères touchait justement à l'articulation entre l'information et la formation, en ce sens qu'elles orientaient leurs auditeurs vers des valeurs humaines universellement reconnues, incompatibles avec les repères idéologiques communistes. L'opposition entre les deux mondes était une fois de plus mise en évidence et sa perception devenait possible dès l'âge de la compréhension. Mes propres souvenirs le soulignent clairement : *Vers treize-quatorze ans, dans mes dernières années de gymnase, j'avais commencé à percevoir la différence entre les nouvelles internationales présentées par les médias roumains et les émissions en langue roumaine diffusées sur « VOA ». Je me souviens qu'à l'école, avant un cours d'histoire, j'avais discuté à haute voix avec d'autres collègues de la guerre au Vietnam, alors que nous étions assis sur un des bancs du fond de la classe. Le sujet n'était pas défendu, car il était aussi abordé par la presse officielle, mais l'objet de mon indignation était la manière unilatérale dont il était présenté chez nous (pour moi, qui la comparais à la présentation de ces mêmes événements par « VOA »).*

Le professeur d'histoire, une dame qui connaissait ma mère en tant que collègue dans l'enseignement, a alors intercepté quelque chose de mon discours et, pour être sûre d'avoir bien compris, m'a demandé de quoi j'étais en train de parler. Alors, tout fier de moi, je lui ai répondu sans hésiter : « Ecoutez, à la « TVR »[5] ils disent toujours combien d'avions américains tombent au Vietnam, mais n'évoquent jamais les dommages subis du

[1] Voir les récits de Mihai Martinovici et de Mircea Nedelciu sur les radios étrangères dans le sous-chapitre *Attitudes et perceptions pendant les années quatre-vingts.*

[2] Voice of America.

[3] Il s'agit de la « langue de bois ».

[4] Basé inflexiblement sur la « logique » des critères idéologiques.

[5] Le poste de la télévision nationale roumaine.

côté de Hanoi. Franchement, je ne crois pas que la réalité soit vraiment comme ça… ! » Alors, visiblement étonnée et gênée en même temps, elle m'a répondu quelque chose d'assez ambigu et de pas très convaincant, du style « Il ne faut pas parler comme ça… ! », juste pour éviter de poursuivre la discussion et passer à autre chose. Quelque temps plus tard, elle en a parlé à ma mère. Bien sûr, à la maison, je me suis fait sérieusement gronder pour avoir transgressé une règle aussi bien connue.

« Galapanu » était le surnom donné à l'un de mes copains d'école, très grand et drôle, qui avait chez ses parents une radio plus performante que la mienne, avec laquelle il pouvait se brancher sur les ondes courtes. Quand son père écoutait « Europe Libre », il était toujours à proximité et savait de quoi il s'agissait. Ainsi, il nous racontait avec amusement comment là-bas, les Soviétiques se faisaient appeler « les Russes ». Ce simple détail suffisait pour nous amuser, même si, à cet âge-là, nous savions très bien qu'officiellement il ne fallait pas utiliser cette appellation.

Le choix du français, en tant que première langue étrangère, était dû à mes parents, qui voulaient ainsi garder un œil sur mes progrès à l'école et éventuellement m'aider à faire mes devoirs à la maison. Mais ma langue étrangère préférée était l'anglais, dont j'ai acquis les premières notions à travers la radio. Il s'agissait de notre vieil appareil à ampoules, qui ne captait que les ondes longues et moyennes[1] et que j'utilisais de façon autonome depuis que j'avais dix ou onze ans. Je le branchais sur les fréquences d'ondes de « VOA » où, chaque soir entre vingt heures trente et vingt et une heures, Willis Connover animait l'émission « Music USA ». Par la simple répétition, et, parfois le recours au dictionnaire, j'ai ainsi établi mes premières connaissances de la langue anglaise motivé par la musique populaire moderne transmise de l'autre côté de l'Atlantique et par les remarquables commentaires émis en anglais. De dix-neuf heures à vingt heures, j'écoutais également l'émission en langue roumaine diffusée par le même poste de radio. La façon chaleureuse et normale de parler et de s'adresser aux auditeurs est restée gravée en moi du simple fait qu'il contrastait avec la rigidité et la sobriété affichées par les commentateurs de nos postes nationaux.

« Europe Libre » allait venir bien plus tard, pendant le lycée. Au début, c'était avant tout les émissions musicales réalisées par Cornel Chiriac qui me passionnaient. Ce n'est que par la suite que j'ai commencé à m'intéresser à ses analyses culturelles et à ses commentaires politiques.

« Métronome » véhiculait la musique populaire moderne de notre génération, interdite à l'époque, du moins partiellement, en Roumanie. La personnalité de ce réalisateur roumain réfugié en soixante-neuf à Munich, via l'Autriche, a marqué mes préoccupations et mon attitude de l'époque. Cornel Chiriac (8 mai 1941 – 4 mars 1975) a fini ses études de Philologie à Bucarest, en section de langue anglaise. Dans les années soixante, il a réalisé sur radio Bucarest, en collaboration avec Geo Limbasanu, l'émission musicale « Métronome ». En raison de la qualité de sa présentation et de sa documentation à jour dans des domaines de la musique qui n'étaient pas agréés par les autorités (Jazz, Pop, Rock), l'émission avait déjà beaucoup de succès à cette époque-là. Une année après l'invasion de la Tchécoslovaquie, Cornel Chiriac a quitté la Roumanie et demandé l'asile politique en Autriche. A partir de 1969, l'émission « Métronome » a commencé à être diffusée par la Radio « Europe Libre » de Munich, cette fois-ci avec une audience internationale et un succès retentissant. Cornel Chiriac a été assassiné en 1975, probablement sur ordre de la Securitate. Pendant les quatre ans que j'ai passés au lycée, j'ai écouté régulièrement son émission musicale « Métronome », pratiquement

[1] « Europe Libre » émettait uniquement sur les ondes courtes.

tous les jours de dix-sept à dix-huit heures, ainsi que les dimanches de quatorze à dix-huit heures et, de temps en temps seulement, « All together », l'émission musicale nocturne du samedi soir, réalisée avec les autres cinq animateurs d'émissions musicales des autres pays de l'Est, auxquels la radio Europe Libre s'adressait.

En mars 1975, quand il a été assassiné, je me souviens que pendant plusieurs semaines j'ai ouvertement porté, à l'instar d'autres collègues, une bande de tissu noir, cousue sur mon uniforme obligatoire de lycéen, en signe de deuil. Quand le professeur de biologie, qui m'aimait bien, m'a demandé en l'honneur de qui je le portais, je lui ai répondu que c'était pour un ami récemment décédé.

A l'enterrement des cendres de Cornel, au cimetière « Reinvierea » de Bucarest, le tombeau était entouré d'une foule impressionnante de jeunes gens, l'événement ayant été annoncé par la radio « Europe Libre ». Parmi eux se trouvaient naturellement des collaborateurs infiltrés par la Securitate. Je me souviens que l'un d'entre eux, qui me connaissait car nous fréquentions le même cercle d'amis et que nous nous étions rencontrés plusieurs fois à l'occasion de fêtes organisées le samedi soir, était venu vers moi et m'avait chuchoté à l'oreille « Casse-toi, nous sommes en train de photographier chaque personne présente ici et tu risques d'avoir des ennuis par la suite ! ». Je lui ai répondu de me ficher la paix, même si je ne doutais absolument pas de sa parole. J'étais très fâché, tout le monde suspectant qu'il s'agissait là d'un crime politique, et en même temps très naïf par rapport aux éventuelles répercussions. En ce qui me concerne, il n'y en a eu aucune. Probablement que ce n'était pas leur but. Quoi qu'il en soit, c'est, dans mon souvenir, la première fois que j'ai manifesté en quelque sorte publiquement de l'antipathie à l'encontre du système politique et de la société dans laquelle j'étais né. Mais la prise de conscience de ses contraintes n'en était pour moi qu'à ses débuts.

Par la suite, je me souviens également d'avoir rendu visite à sa mère en deuil pour lui transmettre mes condoléances et lui demander une photo de Cornel. Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai découvert le visage de celui qui avait marqué la formation et le vécu de nombreux jeunes Roumains et étrangers par la qualité spéciale de ses émissions musicales, par le charme particulier de sa voix et les messages transmis à travers les ondes hertziennes.

La manifestation de sympathie à l'égard de certains commentateurs travaillant pour des radios étrangères pouvait conduire les plus jeunes auditeurs roumains à prendre des risques. Ainsi, Mihai Martinovici, fervent auditeur de la « BBC » à partir de ses années de lycée, se souvient : *Mais je n'écoutais pas que la musique, j'écoutais également les nouvelles transmises et les commentaires… (…). Vers soixante-dix-neuf, j'ai même envoyé une lettre à Doina Bigs, qui était une des commentatrices de la section roumaine de la « BBC ». Un jour, elle, qui était roumaine, Bigs étant son nom de mariage, était venue à Bucarest et m'avait donné son adresse… c'était à Schitu Darvari, si je me souviens bien. Dans mon inconscience (Quelle Securitate ? Rien du tout…) j'ai acheté un bouquet de fleurs et j'y suis allé. Mais, comme il n'y avait personne à la maison, je suis rentré au foyer. Ce n'est qu'ultérieurement, des années après, que j'ai réalisé l'imprudence que j'avais commise, cette maison-là pouvant très bien être surveillée par la Securitate et moi… je m'y suis rendu tout droit*[1]*, pour ainsi dire.*

Si, de manière générale, le régime totalitaire de Bucarest percevait, dans le contexte de la guerre froide, toutes les radios étrangères comme un ennemi redoutable, il accordait une attention toute particulière à *Europe Libre*. Depuis sa création, financée par

[1] Dans le texte roumain : *« de-a'n boulea »*.

le Congrès américain, en 1953, l'activité d'*Europe Libre* avait connu plusieurs étapes, liées d'une part à l'évolution de la société roumaine durant les différentes périodes enregistrées de 1947 à 1989, et d'autre part au développement des relations bilatérales de la Roumanie avec les Etats-Unis et les pays occidentaux. Malgré une différence de « tonalité » plus spécifique à chacune de ces périodes, *Europe Libre* a représenté un bastion anticommuniste[1] qui, d'une manière professionnelle et irrévocable, n'a jamais cessé de contester la légitimité du communisme roumain. Ce contexte général explique en bonne partie l'immense audience nationale qu'elle a enregistrée tout au long de son parcours, qui s'est étalé sur plus d'une trentaine d'années. C'est ainsi que son espace de diffusion a toujours été plus grand que celui des autres radios étrangères. La qualité de ses animateurs constituait également un facteur important pour assurer des prestations professionnelles élevées. Ce dernier aspect s'inscrivait probablement dans une priorité stratégique intelligente. En effet, au-delà de leur statut de personnalités culturelles de taille, grand nombre de ces commentateurs étaient aussi des réfugiés politiques, qui étaient certes devenus entre-temps des membres de l'exil roumain dans leur pays d'accueil, mais demeuraient des témoins de la réalité communiste, telle qu'ils l'avaient vécue en Roumanie. A ce titre, ils utilisaient leur réputation et leur envergure pour remettre en question la légitimité du régime.

C'est la raison pour laquelle les autorités ont réagi à maintes reprises par des mesures radicales : des agents de la Securitate ont été envoyés à l'étranger avec pour tâche de supprimer les personnes déclarées « non-grata »[2] par Bucarest. Ceausescu lui-même avait personnellement ordonné un attentat à la bombe contre le siège de la section roumaine d'*Europe Libre* à Munich et l'élimination de certaines personnes indésirables[3].

Les radios étrangères et l'exil roumain ont souvent été traités « ensemble » ou d'une manière très proche par les autorités roumaines de l'époque. Dans cette étude, nous avons également décidé de les aborder en une seule fois, plus ou moins pour les mêmes raisons que celles invoquées par leur ennemi commun d'autrefois : leurs liens très forts,

[1] Emil Hurezeanu, ancien rédacteur à *Europe Libre*, puis ancien directeur de la section roumaine de la radio *Deutsche Welle*, l'appelait « l'opération à succès de l'Occident en tant que philosophie de la démocratie antitotalitaire », E. Hurezeanu, *Asasinate la comanda* (Assassinats sur commande), in « Jurnalul National » (Le journal national), du 2 février 2004, p. 1.

[2] En l'espace de quelques années, quatre directeurs de la section roumaine d'*Europe Libre* sont décédés l'un après l'autre : Preda Bunescu, Noel Bernard, Radu Gorun et Vlad Georgescu. Tous sont morts des suites de cancers fulgurants provoqués par des irradiations criminelles. A l'instar de Cornel Chiriac, le juriste Emil Georgescu a été sauvagement poignardé, il est cependant décédé plus tard, d'un cancer foudroyant aux poumons. Aucune preuve pénale concluante n'a jamais été découverte à l'encontre du régime de Bucarest suite à ces décès suspects, jusqu'à l'ouverture partielle des dossiers SIE (le département externe de la Securitate) à certaines personnes autorisées d'*Europe Libre*. Pour une description plus détaillée de la situation actuelle et de l'offensive déclenchée dans les années soixante-dix par la Securitate contre la section roumaine de la rédaction munichoise de radio *Europe Libre*, voir également l'article d'Emil Hurezeanu, *op.cit.*, p. 1.

[3] L'arrestation du terroriste international Ilici Ramirez Sanchez, alias Carlos « le chacal » en 1994 au Soudan et son procès qui a eu lieu à Paris en 1997, précédant sa condamnation à perpétuité, a permis d'organiser une enquête de grande envergure. Le Service Roumain d'Informations (SRI), successeur de l'ancienne Securitate, a collaboré à ce moment-là avec les enquêteurs et révélé des informations intéressantes : le 28 février 1981, sur ordre direct de N. Ceausescu, la Securitate a tenté de faire sauter, en collaboration avec Carlos, la section roumaine d'*Europe Libre* à Munich. Par erreur, ce sont les bureaux de la section tchèque qui ont été détruits en lieu et place des bureaux de la section roumaine. L'ouverture de ces dossiers a également montré l'implication du régime de Bucarest, sur l'ordre direct de N. Ceausescu et par le biais des réseaux de Carlos, dans les tentatives échouées d'assassinat de Ion Mihai Pacepa, ancien chef du département externe de la Securitate, réfugié en 1978 aux Etats-Unis, et de l'écrivain Paul Goma, exilé en France en 1977.

leur rôle « d'agora »[1], leurs prises de position face au totalitarisme en général et au totalitarisme roumain en particulier. Contrairement à leurs anciens détracteurs, nous considérons toutefois que le rôle qu'ils ont joué pour la culture et la société roumaines de 1947 à 1989 a non seulement été positif, mais indispensable.

Aussi avons-nous choisi de présenter l'exil roumain à travers l'une des voix les plus sonores qui en ait fait la description. « Sonore » au sens propre et au sens figuré, car depuis 1947, Monica Lovinescu a fait partie, en quelque sorte involontairement, de l'exil roumain aux bords de la Seine et est devenue, avec le temps[2], la voix incontournable qui animait les émissions « l'actualité culturelle roumaine » et « thèses et antithèses à Paris » depuis le microphone de la radio *Europe Libre*. A partir des années soixante-dix, les deux émissions sus-mentionnées étaient devenues à la fois partie intégrante et synthèse de la culture roumaine contemporaine. En 1977, suite au grand succès de ses émissions, elle a elle aussi été victime d'un attentat manqué de la Securitate[3]. C'est Gabriel Liiceanu qui a probablement le mieux su relever l'immense rôle qu'elle a joué pour les Roumains pendant plusieurs décennies : *Pour moi, comme pour tant d'autres intellectuels roumains, Monica Lovinescu et Virgil Ierunca*[4] *sont d'abord entrés dans ma constellation humaine en tant que « voix ». Ils étaient devenus une fonction, une sorte de vengeance de notre propre for intérieur, qui n'arrivait pas à s'exprimer. Ces deux personnes ont « énormément parlé », se déployant dans l'histoire et récupérant les territoires perdus par des mots. Ils ont parlé de plus en plus, au fur et à mesure qu'en nous s'articulait, progressivement et irrémédiablement, le silence. (…) Plus notre langage devenait allusif et souffrant, plus leurs paroles devaient être claires et formatrices. Quel formidable « couple » ils ont formé, « eux » avec « nous » ! L'histoire nous avait transformés en handicapés de la parole ; ils nous ont rendu son don. Nous étions la matière première, le soupir, eux sa transformation. Quelle thérapie extraordinaire leur prestation a représenté pour nous* !"[5].

Ce choix est également motivé par une autre raison, plus personnelle. Il y a bientôt dix ans, Monica Lovinescu et Virgil Ierunca ont accueilli chez eux, à Paris, l'auteur de cette thèse, afin de discuter de son projet, qui à l'époque était encore assez vague. En parlant de l'exil, Monica Lovinescu lui a recommandé la revue bucarestoise « Secolul XX » (le vingtième siècle) qui avait consacré un numéro entier à ce sujet. Par la suite, c'est dans cette revue qu'il a lu l'article dans lequel Monica Lovinescu traitait de son propre exil. Or, sa façon d'en parler confirmait, une fois de plus, son rôle et sa place dans la littérature et la culture roumaine durant le siècle écoulé. Son destin l'avait placée contre son gré sur le devant de la scène de son époque depuis lequel, au fil du temps, sa vocation a été de polariser, via les ondes hertziennes, une conscience collective dans son propre pays, alors soumis à la dérive totalitaire.

---

[1] Dans son sens grec de tribune de l'assemblée du peuple, de forum et de débat démocratique libre.

[2] A partir de 1967.

[3] Selon les déclarations du général Pacepa, Ceausescu lui-même aurait ordonné son attentat. L'objectif était non pas de la tuer, afin d'éviter un procès médiatisé et un immense scandale public, mais de la rendre incapable de continuer à accomplir sa tâche au microphone. C'est ainsi que le 19 novembre 1977, elle a été violemment frappée devant sa maison par deux Palestiniens appartenant aux commandos d'Arafat, avec lequel Ceausescu entretenait d'excellentes relations, mais des circonstances imprévues ont fait qu'ils n'ont pas pu accomplir leur mission jusqu'au bout.

[4] Son mari. Poète et critique littéraire, Virgil Ierunca a également animé des émissions culturelles à la radio *Europe Libre*. Il est décédé le 28 septembre 2006.

[5] G. Liiceanu, *Declaratie de iubire* (Déclaration d'amour), Bucarest, Humanitas, 2001, pp. 86-89.

Etant donné le niveau et la dynamique de sa présentation, ainsi que sa crédibilité et son envergure, nous avons choisi de rendre ci-dessous la quasi-totalité de son récit : *Je doute que l'exil existe au singulier. Le pluriel s'impose : « des exils ». Autant d'exils qu'il y a d'époques, de motivations et de personnes. Même sans établir de distinction fondamentale entre l'exil d'Ovide et celui de Soljénitsyne, on se doit de parler « des exils ». Si l'on prend un même exil unitaire, en termes de cause et contexte, comme par exemple celui qu'a provoqué le communisme, les différences ne résident pas uniquement dans la diversité des expériences intérieures, mais dans la variété des catégories existantes.*

La première étape de l'exil, à partir de 1946 et jusqu'après l'écrasement de la révolution hongroise en 1956, a généralement été politique. La plupart des intellectuels exilés étaient alors des étudiants.

En septembre 1947, lorsque je suis arrivée à Paris, quiconque parlait en roumain sur le boulevard St. Michel risquait d'être compris, tant le Quartier Latin était bondé de jeunes Roumains, réfugiés ou, moins souvent, venus pour écrire une thèse de doctorat qui allait par la suite prendre un sens existentiel. Quand je suis descendue à la Gare de l'Est (…), j'ignorais que l'exil allait être une parenthèse qui me confisquerait toute mon existence. J'espérais au contraire qu'elle se refermerait au plus vite. Toute fête organisée entre nous, les étudiants parisiens, se terminait inévitablement avec le souhait suivant « à l'année prochaine, à Bucarest », en lequel nous avions tous foi, à quelques rarissimes exceptions près – Virgil Ierunca, par exemple, nous irritait par son inadmissible lucidité, à laquelle le temps a malheureusement donné raison. Nous attendions une intervention américaine, dans laquelle nous croyions tous, non seulement les détenus des prisons roumaines, mais aussi nous, qui nous trouvions sur les boulevards occidentaux, même si nous y croisions tous les intellectuels communistes et leurs compagnons de route, scandant joyeusement les slogans du Kremlin. On était surpris par la logique, tant il était peu logique de laisser l'Armée rouge s'installer pour un demi-siècle dans une Europe où elle avait pénétré si profondément, notamment parce les Américains tenaient à respecter les complexes d'infériorité des Soviétiques en leur cédant Berlin, le symbole même de la défaite allemande.

Nous étions donc dans l'attente, certains passant des thèses, d'autres faisant semblant de le faire. En ce qui me concerne, je n'ai eu qu'un seul entretien avec le professeur sorbonnard qui allait présider mon jury. J'avais trouvé un sujet qui me passionnait : « Shakespeare et la mise en scène théâtrale au XXème siècle à Paris ». En même temps, avec deux amis du Séminaire d'art dramatique de Camil Petrescu, eux aussi arrivés aux bords de la Seine, j'avais fondé une compagnie de théâtre (« jeune compagnie », comme on l'appelait à l'époque) « Masques et légendes », la première d'une plus longue série. On avait mis une annonce dans les journaux et on faisait des auditions pour trouver les acteurs qui nous convenaient. Notre insolence n'était pas complètement injustifiée. J'avais fréquenté la plupart des écoles d'art dramatique de Paris, à l'exception du Conservatoire, que je trouvais insupportablement académique. Même dans les cours de Charles Dullin, dispensés, il est vrai, par l'un de ses assistants, je n'ai jamais retrouvé l'équivalent du Séminaire bucarestois. Camil Petrescu était sans doute mégalomane, mais il représentait en même temps l'une des présences actuelles les plus fébriles d'un Bucarest qui était à l'époque l'une des capitales du dialogue intellectuel. La nonchalance avec laquelle je m'introduisais dans les milieux artistiques français était due également au fait qu'à aucun moment je ne me suis posé la question « Comment peut-on être Roumain ? ». Cela, bien évidemment, non pas à cause d'un complexe de supériorité, que je réservais exclusivement aux écoles françaises d'art

dramatique, mais parce qu'en venant d'un Bucarest qui n'était pas encore contaminé par la peste du réalisme socialiste, je n'avais fait que partir d'Europe, pour me rendre dans la même Europe.

C'est le 30 décembre 1947, que notre illusion d'une parenthèse « à court terme » a été brisée par l'abdication forcée du roi Michel et par l'ultimatum qui nous a été adressé à tous, en tant qu'étudiants boursiers du gouvernement français, par l'Ambassade appartenant désormais à la République Populaire : on nous ordonnait de revenir d'urgence dans la nouvelle colonie soviétique, le voyage sur le navire « Transilvania » nous étant généreusement offert. Bien sûr, la plupart d'entre nous a au contraire choisi de faire la queue devant l'Office pour les réfugiés, où à ce moment-là on obtenait l'asile politique en un jour ou deux. A noter que je ne perdais pas seulement ma bourse, les relations culturelles franco-roumaines étant rompues, mais aussi la perspective d'un retour rapide au pays. Ce qui ne signifie pas pour autant que j'imaginais m'établir définitivement à l'étranger. Si j'avais bien renoncé à compter les mois, je comptais encore les années. C'est d'ailleurs à ce moment-là que j'ai eu l'idée, incroyablement irréaliste, de me rendre, avec un groupe, chez André Malraux[1] afin de constituer, sous sa coordination, des brigades internationales du même type que celles de la guerre civile espagnole, pour partir libérer les pays de l'Est. Une idée qui est restée inachevée, car les autres, bien qu'aussi jeunes que moi mais moins naïfs, se sont rendu compte du monde dans lequel nous vivions. Mis à part nous-mêmes, et notre exaltation, personne n'aurait été prêt à reprendre les armes dans un Occident qui venait de sortir d'un conflit dévastateur, même pour aller libérer son frère jumeau.

« Lorsque les grands feux s'éteignent à l'Ouest, au seuil des eaux sonores » écrivait, sous le même signe de l'espoir, Stefan Augustin Doinas dans son volume de poèmes lauréat en 1946 du cénacle[2] « Sburatorul »[3]. « Les grands feux » s'étaient éteints d'une façon tellement définitive, que nous n'allions pas pouvoir nous réjouir « des eaux sonores » d'une liberté retrouvée.

De plus, si les gouvernements de l'Ouest étaient plutôt à droite, les intellectuels étaient non seulement à gauche, mais semblaient, dans leur majorité, déjà soviétisés mentalement. Celui qui n'a pas essayé, comme certains d'entre nous l'ont fait, « d'ouvrir les yeux » aux intellectuels d'ici et de les sensibiliser à la tragédie de leurs pairs de l'Est, tout en se voyant rejeté en tant que fasciste dès qu'il se déclarait anticommuniste[4], ne peut pas se rendre compte du climat dans lequel s'était installé ce premier exil.

L'exil politique, avec Visoianu, Radescu, Gafencu, Farcasanu, aussi divisés fussent-ils, malgré la médiation du roi Michel, était de tout premier ordre. Peu à peu, le Comité National, qui faisait partie de l'Assemblée des nations captives à Washington, et la Fondation universitaire royale à Paris ont été l'embryon d'une organisation politique de l'exil. Et il ne s'agissait pas seulement de l'exil roumain. Les différences nationales

---

[1] Ministre d'état du Général De Gaulle de 1945 à 1949, puis ministre des affaires culturelles, de 1959 à 1969.

[2] Le cénacle littéraire « Sburatorul » (celui qui vole) a été fondé en 1919 à Bucarest par Eugen Lovinescu, le père de Monica Lovinescu, et a fonctionné jusqu'en 1947. En tant que courant littéraire, il a été l'un des promoteurs du modernisme et a collaboré avec Tristan Tzara. Pendant la période de l'entre-deux-guerres, il a lancé de nombreux écrivains de taille, comme par exemple Ion Barbu, Camil Petrescu, George Calinescu, Ponpiliu Constantinescu.

[3] M. Lovinescu ajoute : « Volume qui a attendu environ deux décennies avant d'être publié – et bien entendu censuré – en Roumanie ».

[4] M. Lovinescu ajoute : « L'anticommuniste est un chien » déclarait plein de candeur Jean-Paul Sartre.

étaient subordonnées à l'entente sans faille basée sur la particularité régionale de l'Est. Par exemple, les pétitions, les protestations et les lettres adressées par Grigore Gafencu[1] *aux plus grandes sommités de l'époque (il les connaissait presque toutes) étaient contresignées par l'ancien ministre des affaires étrangères hongrois Auer, sans la moindre contestation. Pour toute cette période d'intense activité politique, il faudrait considérer l'inestimable « Journal » de Grigore Gafencu.*

Les disputes politiques ne se prolongeaient pas sur le plan culturel. On était enviés par les autres exils, car les grands écrivains à qui nous faisions référence, comme Mircea Eliade, Eugen Ionescu, Emil Cioran ou d'autres ayant des noms moins connus, n'entretenaient pas de polémiques entre eux dans les mass-médias occidentaux, comme c'était le cas chez les Russes. Il a fallu attendre la publication du livre de Boukovski « Jugement à Moscou » (Paris, 1995, édition Robert Laffont) pour découvrir avec lui dans les Archives du Comité Central soviétique que toute la campagne de Siniavski[2] *contre Soljénitsyne avait été orchestrée par le KGB*[3]*, le manipulateur de Siniavski étant Andropov*[4] *lui-même.*

En 1949 à Paris, dans la première revue de l'exil, « Luceafarul » (l'étoile du berger), et dans le premier cénacle parisien, au café Corona, à côté du Louvre, Mircea Eliade nous proposait les barricades culturelles, qu'il présentait comme étant les seules possibles. Dans cette stratégie, les revues étaient utilisées comme autant d'armes. Le cénacle a continué avec des interruptions, d'abord à la Mission catholique de Paris, puis à Neuilly, accueilli par L. M. Arcade. A Paris, la plupart des revues apparaissaient notamment sur l'initiative de Virgil Ierunca, par exemple « Caiete de dor » (cahiers nostalgiques), « Limite » (limites), « Fiinta românească » (l'être roumain) et « Ethos ». Mais il y en avait également outre-mer : à Rio de Janeiro on trouvait « Insir'te margarite » (série de muguets) sous la direction du germaniste I. G. Dimitriu, avec des collaborateurs d'envergure comme Al. Busuioceanu et Horia Vintila ; à Honolulu il y avait Stefan Baciu, rejoint ultérieurement par Mele. La simple énumération des activités culturelles, quelles soient de haut niveau ou simplement motivées par des bonnes intentions, occuperait tout l'espace destiné à ce texte que je ne souhaite pas interminable. Je m'arrête donc là, en attirant encore une fois l'attention sur les archives de l'exil qui sont en train de disparaître en même temps que leurs possesseurs, sans que les chercheurs potentiels du pays ne sachent où elles se trouvent.

Quant à moi, j'ai tout d'abord essayé de proposer (sans succès) la littérature roumaine aux éditeurs parisiens. Je travaillais dans une agence littéraire et je m'y promenais avec des manuscrits roumains sous le bras, notamment le roman d'Al. Vona[5]*, qui a été refusé à Paris. Il n'allait être publié qu'après 1989 par « Cartea Românească »*[6]*, avec le succès que l'on connaît, avant d'être traduit en français, allemand et espagnol. Ou bien Urmuz*[7]*, dans la présentation et la traduction d'Eugen Ionescu. Jean-Paul Sartre et Raymond Queneau en étaient enthousiastes, mais Tristan Tzara s'est opposé à sa publication par Gallimard, afin de garder, sans doute, la*

---

[1] Politicien, diplomate et journaliste roumain. Entre 1938 et 1940, il a été Ministre des affaires étrangères. Son ouvrage de référence s'intitule *Préliminaires de la guerre à l'Est* (Paris, Eglef, 1944). Après la Seconde Guerre mondiale, il s'est établi en Occident.

[2] Il s'agit du critique André Siniavski.

[3] Police politique soviétique.

[4] Iouri Andropov a été chef du KGB entre 1967 et 1982 et Président de l'Union Soviétique de 1983 à 1984.

[5] Il s'agit du roman *Les fenêtres murées*, écrit par Alexandru Vona en 1946.

[6] Maison d'édition roumaine à Bucarest.

[7] C'est le pseudonyme littéraire de Demetru Demetrescu-Buzau, écrivain roumain d'avant-garde.

primauté dans l'avant-garde européenne. Cela se passait avant le spectacle de gala organisé en 1950, avec la « Cantatrice Chauve ». En même temps, j'ai mis en scène avec Nicolas Bataille des spectacles d'avant-garde – le seul qui a perduré étant justement la « Cantatrice Chauve ». J'ai également collaboré, toujours sous le pseudonyme de Monique Saint-Come, à deux films, dont le premier, consacré aux dessins des fous, a reçu le prix du film de l'art à Los Angeles et le prix du film scientifique à… Moscou. Enfin, en 1951, j'ai trouvé le moyen de communiquer avec le pays (qui avait commencé à devenir pour moi une priorité exaspérante) : un microphone. Tout d'abord à Radio Paris, sous un autre pseudonyme, car ma mère était retenue en otage au pays, puis après son assassinat en prison, sous mon vrai nom, à Radio « Europe Libre ».

Il faudrait se rappeler le paradigme de Lénine, emportant la révolution dans son wagon blindé, pour comprendre quelle menace obsessive l'exil représentait pour les chefs communistes. D'où l'importance de ce microphone. Ceausescu confondait l'Europe politique entière avec Radio Europe Libre. Il mettait mon attentat sur le dos des chancelleries occidentales et quand un écrivain recevait des éloges dans mes émissions à moi ou dans celles de Virgil Ierunca, il passait, à Bucarest, pour un auteur célèbre dans tout l'Occident. Nous avions donc pris l'habitude de mettre à l'abri ceux qui étaient menacés. Cette tentative de sauver quelques destins, de devenir activement solidaires avec les victimes, de « réparer » au moins une partie des injustices dogmatiques, en utilisant la force accordée par l'ennemi, est devenue quotidienne grâce au microphone, s'arrogeant tout le temps qui ne lui était en fait pas destiné.

La parenthèse avalait l'existence[1]*. Par ailleurs, des changements étranges se produisaient dans le temps et l'espace de l'exilé. L'espace géographique de son enfance et de son adolescence lui étant interdit, le temps lui semblait s'être arrêté en cet « ailleurs » impénétrable. Autrement dit, il conservait les premières saisons de sa vie intactes, gelées en Roumanie, imaginant que s'il pouvait s'y rendre, il trouverait tout exactement comme il l'avait laissé : maison, paysage et surtout les proches, qui restaient eux aussi à l'âge de la séparation. Personne ne peut comprendre le drame vécu par les exilés rentrés après 1989, s'il ignore le choc des ombres et des absences rencontrées à l'endroit où aurait dû émerger la jeunesse retrouvée. Tout comme Virgil Ierunca, j'ai été épargnée de ce choc, car nous sommes devenus amis avec la plupart, sinon avec tous les écrivains*[2] *de passage à Paris. Ce sont eux qui couvraient, par leur voix et leur présence familière, les grandes, prévisibles, mais toujours inadmissibles disparitions*[3]*. D'autant plus nombreuses qu'elles appartenaient à une génération disséminée dans les prisons, éparpillée dans les parallèles de l'exil ou parfois usée par les compromissions. Ce manque ostentatoire, bien qu'atténué pour nous qui vivions plutôt à Bucarest qu'à Paris, laissait un trou même dans le paysage. C'est la raison pour laquelle la symbolique du drapeau troué m'a semblé tellement appropriée*[4]*.*

---

[1] Le titre que l'auteur a choisi pour ce récit est : *O paranteza cit o existenta* (Une parenthèse aussi longue qu'une existence).

[2] La narratrice se réfère ici aux écrivains roumains.

[3] Monica Lovinescu pense ici particulièrement à sa mère, à laquelle elle a été fortement attachée toute sa vie durant et qui est décédée dans les prisons communistes à l'âge de plus de soixante-dix ans, assassinée par la Securitate. Voir à ce sujet l'ouvrage de Doina Jela, *Aceasta dragoste care ne leaga. Reconstituirea unui asasinat* (Cet amour qui nous unit. Reconstitution d'un assassinat), Bucarest, Humanitas, 1998.

[4] Lors des événements de décembre 1989 et juste après, l'emblème communiste situé au milieu du drapeau national roumain a été enlevé, carrément découpé, sa place étant occupée par un simple trou.

Mais revenons-en aux années dans lesquelles on ne pouvait pas voir, ni prévoir la fin du communisme. La situation a bien changé après la révolution hongroise[1], qui a mis fin à toute illusion d'une intervention occidentale. Le grand exil politique s'est dissous. Gafencu est par ailleurs décédé d'une crise cardiaque en rentrant d'« Europe Libre », où il avait commenté l'écrasement de la révolution hongroise. Une époque était finie, on enterrait un sens. La politique a été réduite à des peccadilles politiciennes, les « anciennes gens d'avenir », comme l'un d'entre eux les définissait, constituaient encore des gouvernements dans les cafés de Paris, en se moquant d'eux-mêmes lorsqu'ils étaient intelligents ou en se prenant au sérieux lorsqu'ils étaient idiots. A l'image d'une arche de Noé, l'exil contenait toutes les espèces du pays représentées en miniature, en plus pointu et assez souvent en caricature.

Les exils qui ont suivi ont été plutôt de nature économique, avec des gens qui voulaient refaire leur vie en Occident. Dans ce cas-là, le but était l'assimilation, la différence cultivée consciemment ou inconsciemment auparavant étant désormais annihilée.

Il y a également eu des cas individuels d'écrivains exaspérés par la terreur et la censure qui ont déménagé, avec ou sans succès, pour s'installer dans des littératures étrangères.

La dissidence exilée n'est arrivée que vers la fin. C'était le premier signe indiquant que les adeptes de Ceausescu[2] voulaient adapter aux temps nouveaux la punition bolchevique initiale consistant en un exil mi-offert, mi-obligatoire. C'est dans les années soixante-dix, avec Paul Goma[3] et son mouvement pour les droits de l'homme, qu'une nouvelle configuration de l'exil, surtout de l'exil parisien, a commencé, puis s'est confirmée : des manifestations, des protestations, des grèves de la faim et ainsi de suite, qui correspondaient à la démarxisation foudroyante des élites parisiennes et à la redécouverte des Droits de l'Homme – une mini-idéologie généreuse et efficace. Dans les années soixante-dix et quelque, les exilés ont été brusquement renvoyés dans le passé : ils se sont vu écoutés et sollicités, comme leurs ancêtres de 1848, date fatidique que les premiers exilés avaient espéré retrouver en 1948, quand au lieu d'être accueillis à bras ouverts, ils avaient été blâmés.

Dans ces trois catégories successives d'exils et d'exilés, je ne me rends pas très bien compte de ce qui a prédominé : les ressemblances ou les différences ? Si je parie sur les ressemblances, c'est à cause d'un rêve ; celui où l'on se voit rentrer au pays et une fois arrivé, on s'aperçoit qu'on vient de commettre une erreur fatale et qu'on ne pourra plus jamais repartir. Ce cauchemar a été collectif, il a même été ressenti par ceux qui ne se sentaient pas en exil à Paris. C'est toujours de ce rêve qu'Eugen Ionescu s'est inspiré pour écrire la pièce « L'homme aux valises », une des meilleures introductions à une thématique kafkaïenne de l'exil.

L'exil présente également des pathologies moins inconscientes, qui tiennent souvent de sa condition de ghetto : pour une partie des écrivains et des artistes établis à l'étranger, le talent semblait débordant, eux-mêmes se considérant incomparablement plus célèbres que ceux restés au pays, les quelques extraits publiés dans des dépliants provinciaux ou centraux prenant les proportions d'une inexistante reconnaissance internationale. Le dicton qui veut que « des comme nous, on n'en trouve nulle part

[1] En 1956.

[2] Dans le texte roumain : « ceausistii ».

[3] Ecrivain roumain, contestataire du régime de Bucarest et signataire de la « Charte soixante-dix-sept », adoptée par les intellectuels tchécoslovaques, exilé en 1977.

ailleurs » peut en effet être transplanté même en exil. Tout comme le clandestin qui a traversé la frontière, en encourant les risques que l'on connaît, n'a pas eu besoin d'un passeport faisant preuve de ses qualités et de ses mérites, les exilés reproduisent les défauts du modèle original, ce qui n'a rien d'anormal.

Parmi ceux qui ont vécu l'exil de façons différentes, la ressemblance ne se résume pas uniquement au cauchemar précité. Au niveau politique et administratif, l'exilé est celui qui ne peut plus retourner dans son pays sans mettre en péril sa propre liberté. Or, les anciens pays satellites, tout comme Moscou d'ailleurs, leur colonisateur commun, ne remplissent plus cette condition négative et liminaire. Mais, si on peut y retourner comme on veut, peut-on encore parler « d'exil » ? Pour ceux qui se sont établis à l'étranger, le terme de « diaspora » ne serait-il pas plus approprié ?

En tout cas politiquement, ce type d'exil appartient au passé. Sur un plan existentiel, les exils « dépendent » de la situation à part de chaque exilé. Il y a aussi ceux pour lesquels la parenthèse ne peut plus se refermer, car elle a avalé le texte et le contexte[1].

Cet extrait touche plusieurs niveaux à la fois. Tout d'abord, c'est sur un plan personnel que Monica Lovinescu nous fait part de sa propre expérience de l'exil parisien, exil qu'elle n'aurait jamais imaginé aussi long et difficile. En effet, elle a traversé toute la période du totalitarisme roumain, de 1947 à 1989. Evoquant les changements politiques dans la Roumanie d'après guerre, l'auteur ne mâche pas ses mots : pour elle, la Roumanie était devenue en 1948 une « colonie soviétique ». Dès le début, sa perception de la situation de l'Est a été déterminée et déterminante ; d'une part, elle allait rester immuable pendant un demi-siècle, d'autre part, elle allait devenir la principale motivation de son engagement inflexible et conséquent contre le totalitarisme. Sur le même plan personnel, Monica Lovinescu a vécu la mort de sa mère dans les prisons communistes depuis son exil parisien. Les niveaux culturel et politique interfèrent ainsi avec le niveau personnel. Après l'obtention de l'asile politique en France, son itinéraire de vie en a fait à la fois une observatrice et une actrice de son époque. Elle a ainsi connu de près la mentalité prédominante de gauche de l'intellectualité française d'après guerre[2] et sa perception du communisme soviétique imposé aux pays de l'Est. De même, dans les années soixante-dix, elle a saisi le changement d'attitudes et de mentalité enregistré à cet égard en France. Elle a souligné la position adoptée et les efforts déployés par les plus grandes personnalités culturelles et politiques roumaines de l'exil, d'une part pour lutter contre le régime de Bucarest, et d'autre part pour faire découvrir les créations artistiques roumaines dans l'espace culturel francophone. A travers le microphone de la radio *Europe Libre*, elle a assumé pendant plus de deux décennies[3] le rôle de critique du régime et de défenseur de ses dissidents, avec les risques et les enjeux qui y étaient liés. Des générations différentes retrouvaient dans ses émissions, où alternaient information et formation, des dénominateurs communs, de la même manière que des millions d'auditeurs roumains de l'époque s'identifiaient, une heure durant[4], au sort de leurs pairs en exil.

[1] M. Lovinescu, *O paranteza cit o existenta* (Une parenthèse aussi longue qu'une existence), publié dans la revue *Secolul XX* (Le vingtième siècle), numéros 10-12/1997 et 1-3/1998 (édités en un seul volume), Bucarest, Union des écrivains de Roumanie, pp. 171-176.

[2] Il s'agit de la Seconde Guerre mondiale.

[3] De 1967 à 1989.

[4] La durée habituelle d'une émission transmise sur les ondes hertziennes.

Cercles clandestins, influence et pratique religieuse

L'univers totalitaire, qui se réclamait philosophiquement de la pensée marxiste-léniniste et idéologiquement de la doctrine des « masses laborieuses », a été présenté, dans sa variante roumaine, dans la partie contextuelle de cette thèse[1]. Nous avons ainsi pu constater que, pendant ses quatre décennies d'existence, il a dépassé les proportions d'une dictature, son enjeu étant de tenter de changer la nature même de l'hommes par son projet de création de « l'homme nouveau ».

Dans ce contexte, où il était impossible de lutter ouvertement contre le système, les gens ont appris à développer dans la vie quotidienne des mécanismes de défense individuels, dont certains ont été traités dans cette étude[2]. Sur le plan culturel et spirituel, c'est-à-dire religieux, se sont également constitués des modèles de résistance contre l'invasion idéologique. Il s'agissait plutôt d'une résistance passive, en ce sens que ses formes de manifestation ne se sont jamais attaquées au système en soi ou à ses valeurs idéologiques. En revanche, ces modèles étaient dynamiques, puisqu'ils ont créé des « disciples » dotés d'une formation sérieuse dans certains domaines ainsi que de conceptions et de convictions personnelles différentes de celles prodiguées par le régime.

Ainsi, pendant la période allant de 1947 à 1989, on peut signaler l'existence en Roumanie d'un « modèle culturel » et d'un « modèle religieux ». Le premier comptait parmi ses membres le philosophe Constantin Noica, créateur de « L'Ecole de Paltinis », qui sera présentée dans les pages ci-après. Toujours dans ce même modèle, on trouvait également Lena Constante, scénographe, artiste plastique et écrivain, qui a réussi à survivre psychologiquement à douze ans de détention grâce à la redécouverte de la poésie. Cette approche lui a sauvé la vie et par la suite, ses mémoires carcéraux, publiés en deux volumes[3], l'ont consacrée parmi les classiques des écrits de prison. Le second, le « modèle religieux », est illustré par le mouvement du « Buisson ardent », constitué par le « groupe d'Antim » autour de la personnalité de Sandu Tudor et du Père Benedict Ghius au Monastère Antim[4] de Bucarest. Il sera également décrit en détail dans ce qui suit. Ce second modèle a aussi réuni le prince Vladimir Ghika, théologien, prêtre et grande figure de l'Eglise catholique, ayant eu de nombreux disciples en Roumanie comme en France, Horia Cosmovici, juriste, prêtre uniate[5], père de famille et l'un des plus proches fils spirituels de Mgr Ghika, Nicolae Steinhardt, écrivain et auteur du *Journal de la Félicité*, devenu plus tard moine orthodoxe au Monastère Rohia, Stefan Nenitescu, philosophe, écrivain, critique d'art et diplomate roumain, et bien d'autres.

Les protagonistes de ces deux « modèles » de résistance avaient tous des formations et des convictions différentes, acquises dans les universités roumaines et occidentales avant la Seconde Guerre mondiale, et ne partageaient, à ce moment-là[6], qu'un seul élément commun : des longues années privatives de liberté passées dans les prisons communistes. Cet aspect-là est essentiel pour les types de formation parallèle que nous défendons ici, comme le résume Virgil Nemoianu : *Du point de vue de leur propre intérêt personnel, les communistes ont commis une grave erreur en ne les liquidant pas*

[1] Voir le Chapitre II, *Prospections et repères.*

[2] Voir l'art du « Ketman », le double langage et la duplicité abordés dans le Chapitre VII.

[3] Il s'agit de *Evadare tacuta* (L'Evasion silencieuse), Bucarest, Florile Dalbe, 1995 et *Evadare imposibila* (L'Evasion impossible), Bucarest, Florile Dalbe, 1996.

[4] Monastère orthodoxe construit au XVIIIe siècle par Antim Ivireanul.

[5] Gréco-catholique.

[6] A la sortie des prisons, dans les années soixante.

tous. La révolution de 1989 a été partiellement basée sur les impulsions que ces gens avaient lancées[1]. En effet, la sortie de prison des anciens détenus politiques a constitué un moment fondamental[2] pour la société roumaine de cette époque-là. C'est toujours Virgil Nemoianu qui l'explique : *Pour moi et pour ceux de mon âge*[3]*, les années 1963, 1964, 1965 ont été extrêmement mouvementées. Du fond des geôles communistes commençaient peu à peu à sortir, comme des fantômes, les grandes figures légendaires, dont nous n'avions fait qu'entendre parler. Tant d'entre eux avaient survécu ! Noica et Paleologu, Dinu Pillat et Stefan Nenitescu, Cioculescu et Streinu, Gigi Tomaziu et Steinhardt, Sirbu, Balota, Marino et bien d'autres ; Negoitescu était de retour. Mirea, le grand Tuculescu, pouvait exposer ! Je ne veux pas minimaliser l'importance de la génération poétique et critique des années soixante (dont, au bout du compte, je fais moi-même partie), mais je suis convaincu que la renaissance culturelle de ces années-là n'aurait pas été possible, elle n'aurait eu ni colonne vertébrale ni substance, sans le retour massif dans l'arène de ce groupe de grandes personnalités. (…) Leur influence, fût-elle directe, par les publications, ou indirecte, a été énorme : ils ont enrichi la conversation, ils ont élevé les standards, ils ont établi le lien avec un passé plus réel*[4]. Rétrospectivement parlant, ce « lien avec un passé plus réel » a probablement été l'un des plus importants éléments que cette génération a amenés, à l'image d'un cheval de Troie, au milieu de la société socialiste roumaine des années soixante. Ce « lien avec le passé » était le seul à pouvoir casser la légitimité du Parti communiste en Roumanie et il a traversé, d'une façon ou d'une autre, toute la période d'existence du régime, jusqu'en 1989. C'est grâce à l'enseignement informel que l'histoire a pu se transmettre aux générations plus jeunes.

Les personnalités mentionnées ci-dessus en rapport avec les deux « modèles » de résistance ne constituent pas une « liste » exhaustive et n'épuisent certainement pas toute la panoplie des mécanismes non-officiels de défense, de protection et de sauvegarde qui ont fonctionné pendant le communisme. Malgré leur grande importance, leur existence n'est pas parvenue à entraîner une tendance à la polarisation, fût-elle inégale, de la société de l'époque, car les mini-cercles de formation, situés dans des registres différents, sont toujours restés extrêmement réduits au niveau de l'ensemble de la société. Leur simple existence constituait toutefois en quelque sorte « l'exception » qui confirmait la règle d'un fonctionnement général dirigiste et officiellement sans alternative. Mis à part les témoignages individuels recueillis sur place, ces modèles de résistance liés à la formation, qu'elle soit d'ordre culturel ou religieux, n'ont jamais été répertoriés en Roumanie après la chute du régime. Comme dans le cas des phénomènes informels présentés ci-avant[5], ils nous ont été signalés par certains narrateurs ou ont été retrouvés dans la bibliographie utilisée pour la thèse. Dans le cadre de cette étude, nous n'avons pas, malgré l'intérêt que cela pourrait présenter, envisagé d'entreprendre une recherche spécifique dans cette direction, mais nous proposons de présenter à titre d'exemple, dans ce qui suit, deux cas de cercles formateurs, appartenant chacun à un « modèle » de résistance distinct. Ainsi, « l'Ecole de Paltinis » est représentative du « modèle culturel », tandis que « Le buisson ardent » relève plutôt du « modèle religieux ».

---

[1] V. Nemoianu, *Arhipelag interior. Eseuri memorialistice (1940-1975)* (Archipel intérieur. Mémoires historiques 1940-1975), Timisoara, Amarcord, 1994, p. 361.

[2] Il s'agit principalement de l'année 1964. Pour des détails, voir dans le Chapitre II, les sous-chapitres suivants : *Prisons avant et après 1964* et *Après la prison*.

[3] Virgil Nemoianu est né à Bucarest le 12 mars 1940.

[4] V. Nemoianu, *op.cit.*, pp. 360-361.

[5] Voir la *Présentation générale* de la Troisième partie dédiée à la culture informelle.

« L'Ecole de Paltinis »

La création des « écoles parallèles » d'après 1947 a principalement été motivée par l'une des conséquences mêmes de la Réforme de l'enseignement de 1948[1], à savoir la subordination à des critères idéologiques de l'enseignement roumain en général et de l'enseignement universitaire en particulier. Voici la situation et les perspectives d'un étudiant roumain en philosophie, dans les années soixante, telles que les illustre Gabriel Liiceanu : *J'ai fini mes études de Philosophie, bien entendu marxiste, en 1965 à l'Université de Bucarest. La bibliographie des cours et des séminaires était constituée principalement d'extraits des œuvres de Marx, Engels et Lénine, qui remontaient parfois à leurs sources, les matérialistes français, Feuerbach et parfois même Hegel. Les ouvrages fondamentaux de la philosophie étaient stockés dans un « fonds spécial » auquel les étudiants n'avaient accès que munis d'un avis spécial. Pendant leurs cinq années d'études, les étudiants ne pouvaient pas consulter ne serait-ce qu'une seule fois un texte de Platon. Un étudiant surpris en train de lire Kant au foyer avait été renvoyé. La littérature philosophique secondaire se limitait aux traductions existantes des philosophes soviétiques, notamment celles de la revue « Voprosî filozofii ». Les références à la « philosophie bourgeoise », où étaient inclus pêle-mêle à peu près tous les philosophes de Platon à Schelling et toute la philosophie contemporaine occidentale, n'étaient admises que si elles étaient rédigées de manière critique et, bien entendu, tirées uniquement de sources indirectes. On peut s'imaginer l'horizon culturel et mental de celui qui sortait d'une telle faculté. Maniant parfaitement la langue de bois, il était préparé à devenir un « propagandiste » ou un fonctionnaire du Parti*[2].

Dans ce contexte, la rencontre d'un jeune étudiant à la recherche « d'autre chose » avec une de ces personnalités culturelles ou religieuses, sorties de prison depuis peu[3], marquait le tournant vers une orientation différente de celle reçue pendant les études. De même, elle représentait le commencement d'un travail de recherche et de formation de type « socratique », sous la direction du « maître ». Ainsi, Gabriel Liiceanu décrit sa rencontre avec Constantin Noica, qui allait « marquer définitivement son destin » : *J'ai rencontré Constantin Noica en 1967, deux ans après avoir fini mes études de Philosophie. Ami et collègue contemporain d'Eugène Ionesco, Mircea Eliade et Emil Cioran, il avait choisi, contrairement aux autres, de rester au pays après la guerre*[4]*. S'il s'était, à son tour, établi en France, son nom, tout comme celui des autres, n'aurait exigé aucune explication supplémentaire. Il est donc resté au pays et quand le drame de l'après-guerre a frappé la Roumanie, il avait quarante ans. Les quelque sept ou huit volumes qu'il avait écrits et le grand nombre de traductions d'Aristote, Saint Augustin, Descartes, Kant et Hegel qu'il avait faites jusque-là sont passés dans les fonds secrets des bibliothèques. Après dix ans de résidence forcée dans une bourgade de province et six ans de prison, sur les vingt-cinq ans auxquels il avait été condamné pour avoir tenté d'envoyer en France une interprétation de la « Phénoménologie de l'esprit » de Hegel qu'il voulait y faire publier, sa mémoire en tant qu'homme de culture avait été effacée pour les nouvelles générations.*

Il a réapparu dans l'espace culturel public en 1964, juste après sa libération, au moment de l'ouverture qui a eu lieu pendant les premières années de l'époque

[1] Voir dans le Chapitre IV, le sous-chapitre *La portée de la Réforme de l'enseignement de 1948*.

[2] G. Liiceanu, *Jurnalul de la Paltinis* (Le journal de Paltinis), Bucarest, Humanitas, 1996, pp. 7-8.

[3] La plupart des détenus politiques ont été libérés en 1964. Voir dans la Première partie, le sous-chapitre *La prison après 1964*.

[4] Il s'agit de la Seconde Guerre mondiale.

Ceausescu. En 1967, quand j'ai fait sa connaissance, il était chercheur au Centre de logique de Bucarest et à la recherche de « jeunes gens doués », dont il souhaitait devenir « l'entraîneur culturel », comme il l'avait déclaré à sa sortie de prison. Je me trouvais par hasard, avec deux ou trois amis, dans le cercle qu'il avait constitué dans ce but et, à partir de ce moment-là, j'ai commencé une aventure spirituelle qui a définitivement marqué mon destin. Nous nous rencontrions chaque semaine chez lui et, pendant la première année, il nous a fait l'interprétation, paragraphe par paragraphe, de la « Phénoménologie de l'esprit » de Hegel. Il animait ce texte, le plus difficile de la philosophie, avec une originalité que je n'ai plus jamais rencontrée chez aucun autre commentateur. Il nous avait parlé dès le début des instruments de la philosophie et avait mis pour condition à nos prochaines rencontres l'apprentissage des langues hellénique, latine et allemande. L'année suivante, je suis entré, sur ses conseils, dans une deuxième faculté, la Faculté des Langues classiques de l'Université de Bucarest, où j'ai fini mes études cinq ans plus tard, en 1973. Pendant ma deuxième année d'études, déjà, j'ai entamé la traduction d'un commentateur aristotélique du cinquième siècle, David Armeanul, dont j'ai publié « l'Introduction à la philosophie » quelques années après, aux Editions de l'Académie. Il a demandé à un ami attiré par la philosophie orientale d'apprendre le sanskrit et il nous a établi un programme de lectures philosophiques sur quelques années, qui supposait la lecture des dix ou douze premiers noms de la philosophie européenne. Au bout de quelques années, nous avons organisé des séminaires privés sur les dialogues de Platon, durant lesquels nous avions le texte original devant nous, et lorsqu'il a initié, en 1974, la publication en roumain des œuvres complètes de Platon, nous étions tous dans l'équipe des traducteurs et des commentateurs, aux côtés des professeurs de grec de l'université[1].

A la fin des années soixante-dix, un cercle d'étudiants[2] à la recherche de préoccupations et horizons intellectuels auxquels le « réalisme socialiste » ne pouvait répondre s'est créé autour du philosophe Constantin Noica, qui avait entre-temps pris sa retraite. C'est ainsi qu'est née, de manière complètement informelle, « l'Ecole de Paltinis », dont le seul enregistrement officiel, à part le dossier de la Securitate, est constitué de deux livres publiés quelques années plus tard par Gabriel Liiceanu[3]. Leur auteur, qui était le disciple préféré de Noica, raconte leur aventure telle qu'il l'a vécue à l'époque : *En 1975, juste après avoir pris sa retraite, Constantin Noica a loué une chambre misérable de 8 mètres carrés dans un chalet situé dans une station de montagne, appelée Paltinis, à 1 400 mètres d'altitude et 330 kilomètres de Bucarest, et il y a déménagé. A partir de ce moment-là a commencé la partie la plus spectaculaire de notre aventure. Dès que nous, ses trois ou quatre élèves, avions quelques jours de libres, nous nous rendions à Paltinis. Là-bas, dans l'isolement total de la montagne, à « quatre milles pieds au-dessus de l'humanité », comme Noica aimait à le dire, lors des balades qui duraient des heures et pendant les soirées passées dans la petite chambre chauffée au feu de bois, avaient lieu les plus fascinantes discussions et les plus passionnantes confrontations d'idées auxquelles j'aie jamais participé. C'est également là qu'étaient formulées des observations subtiles, passionnées et amicales sur nos propres textes soumis au jugement des autres. Ces quelque dizaines de rencontres se sont étalées sur cinq ans, de 1977 à 1981 et j'avais pris l'habitude de les noter régulièrement, à la fin de chaque journée. En 1982, à la veille de mon départ en Allemagne, où j'allais postuler*

[1] G. Liiceanu, *op.cit.*, pp. 8-9.

[2] Les jeunes étudiants qui ont fréquenté régulièrement « l'Ecole de Paltinis » étaient Gabriel Liiceanu, Andrei Plesu, Sorin Vieru, Victor Stoichita et Andrei Codrescu.

[3] A part *Le journal de Paltinis*, déjà mentionné, paru dans sa première édition en 1983, il y avait également *Epistolarul* (l'Epistolaire), Bucarest, Cartea Românească, 1987.

pour une bourse Humboldt, j'ai laissé mes feuillets à une maison d'édition, dans le vague espoir qu'elle les publierait. Il y en avait environ trois cents cinquante et ils retraçaient l'histoire exemplaire d'une évolution dans l'espace de l'esprit, un acte pédagogique subtil qui commençait par une contrainte assumée de part et d'autre et se terminait par une révolte libératrice. Le livre s'intitulait « Jurnalul de la Paltinis » (Le journal de Paltinis) et portait comme sous-titre « Un model paideic in cultura umanista » (Un modèle « paideic »[1] *dans la culture humaniste). Il a paru en 1983 et a marqué toute une époque pour la jeune génération des intellectuels humanistes. Dans un univers dans lequel la misère matérielle et morale était quasi-totale, où l'isolement de la Roumanie venait de commencer (on parlait de plus en plus souvent de son « albanisation »), où le programme de la télévision durait deux heures par jour, dont la moitié était consacrée à la famille présidentielle, où la presse, le théâtre et le cinéma étaient soumis à une censure terrible, où la vie avait perdu son idéal et son sens, le « Journal » ouvrait soudain une fenêtre à l'intérieur d'un univers aussi compact qu'une monade aveugle. Le pire devenait supportable tant que le paradis de la culture était possible. Les pages du « Journal » faisaient notamment la preuve que le paradis était possible, même dans la Roumanie de Ceausescu. Elles décrivaient la route vers ce paradis comme un chemin de la délivrance et de la liberté intérieure. Ce monde du cauchemar devenait soudain supportable, avec un peu de grec, d'allemand et la lecture pieuse des grands livres de l'humanité. Mais la culture n'était pas, ici, un simple exercice d'école, elle n'avait pas pour but de « devenir culte », elle représentait une véritable formation et une authentique transformation de l'intérieur, c'était une « Bildung », une « Paideia », la naissance du « moi », de l'individualité, de la pensée autonome, qui s'arrachait du monde de l'abrutissement forcé et de la planification. Ce que les écoles et les universités n'avaient pas pu faire, était la réussite d'un seul homme. A côté ou au-delà de l'œuvre de Noica, « Le journal de Paltinis » créait une légende. Cela ne veut pas dire que cette expérience occupait tout l'espace de la culture roumaine, qui, à travers ses différentes expressions – littérature, peinture, musique, cinéma – déployait bien des efforts et recourait à divers moyens pour survivre.*

Cette légende a commencé à s'étendre, à pénétrer dans la vie. Chaque année, des milliers de jeunes de tous les coins du pays prenaient la route de Paltinis, afin de trouver, à l'aide de « l'entraîneur des esprits », une solution à leur existence. Dans sa chambre (il l'avait entre-temps échangée contre une autre, de taille normale), il y avait parfois jusqu'à dix personnes et aucune d'entre elles ne repartait jamais sans avoir été marquée par cette rencontre. En tout cas, tout le monde apprenait qu'il y avait aussi « une façon d'être sale » au niveau de l'esprit, et non pas seulement du corps, et que la culture n'est pas pour l'homme un ornement occasionnel, mais son propre milieu d'existence, à l'instar de l'eau pour les poissons et de l'air pour les oiseaux. (…) « L'Ecole de Paltinis », créée au travers des personnages qui peuplent « Le Journal de Paltinis », est devenue dans l'intervalle un concept qui fait partie de l'histoire de la culture roumaine contemporaine [2].

Si la société roumaine des années quatre-vingts a justifié pleinement la constitution de « L'Ecole de Paltinis », il est certain que cette école n'aurait jamais existé sans l'initiative et le génie d'une personnalité comme celle de Constantin Noica. Gabriel Liiceanu l'explique : *Dans les dernières années de vie (il est mort en décembre 1987), Constantin Noica était devenu une vraie institution nationale (il est vrai, surveillée de*

[1] Du mot grec « paideia » qui fait référence à une conception éducative de la Grèce antique à travers laquelle on visait le développement de l'esprit humain par la philosophie et la science.

[2] G. Liiceanu, *op.cit.*, pp. 10-12.

près par la Securitate). Il avait personnellement formé quelques dizaines d'élèves, ainsi que plusieurs milliers à travers l'esprit de ses livres. (…). Il a laissé derrière lui une œuvre impressionnante, de plus de dix mille pages (sa publication complète commence cette année aux Editions Humanitas[1]), et a probablement été le dernier grand métaphysicien de ce siècle et le dernier auteur d'un « Traité d'ontologie ». Il nous a également laissé une autre œuvre, non moins importante, celle de sauveur des esprits pendant une période très dure, dont les effets demeurent encore insondables[2].

La vocation socratique de Noica est également confirmée par Alexandru Paleologu. Avant d'avoir déménagé à Paltinis et avant même d'avoir été arrêté en 1958, Constantin Noica avait habité pendant une dizaine d'années, dans le cadre de sa résidence forcée, à Câmpulung-Muscel. C'est là qu'Alexandru Paleologu l'a régulièrement fréquenté. Ce dernier raconte brièvement cette période et les bénéfices formateurs qu'il a tirés de ses rencontres avec le grand philosophe : *Lorsque je suis arrivé, avec des faux papiers, à Câmpulung, il y avait Constantin Noica, qui y avait été assigné à résidence, en tant qu'ancien boyard déporté. C'est avec lui que je me suis entretenu pratiquement tous les jours pendant cinq ans. J'avais alors trente ans, et il était formidable, pour ma formation, de pouvoir bénéficier pendant cinq ans d'un maître en philosophie qui avait presque mon âge, puisqu'il n'avait que dix ans de plus que moi, que je connaissais déjà d'avant et avec lequel j'étais ami. J'avais également connu sa femme, sa deuxième femme, non pas la mère de ses enfants, à la Commission d'armistice, où j'avais travaillé jusqu'en 1944. (…) Il était donc assigné à résidence et moi je me cachais. Je portais un autre nom et j'arborais une moustache noire qu'on voyait de loin et qui était destinée au camouflage. (…) Cette période de clandestinité a été pour moi une école d'apprentissage systématique de la philosophie enseignée par Noica, avec lequel j'ai noué une forte amitié. Le fréquenter s'assimilait pour moi à suivre des études sérieuses sur la philosophie allemande et grecque, basées sur les textes originaux. Pour pouvoir me plonger dans ces lectures et ces études sur les textes, que par ailleurs je n'aurais jamais faites autrement, j'ai dû reprendre le grec lacunaire de l'école, l'apprendre comme il faut et… c'est comme ça que j'ai pu lire Platon. Maintenant, c'est oublié, quoi que j'aie encore gardé certaines choses… De fait, les étymons grecs et leurs différentes évolutions sémantiques sont extraordinairement féconds pour la pensée, pour la réflexion. Par exemple, les termes « sceptique » et « dogmatique » proviennent du même étymon, de la même racine grecque. « Docheo » qui signifie « penser », donne au parfait « dogma », ce qui veut dire « fini », « terminé » et « doxa », signifie « l'opinion », « l'avis ». Donc, le scepticisme et le dogmatisme ont la même source lexicale. Il est très intéressant de le savoir, car on peut en tirer certaines conclusions, comme je l'ai fait dans un de mes livres.*

Il est notoire que « L'Ecole de Paltinis » n'était pas tout à fait clandestine, mais plutôt tolérée par les autorités de l'époque et que la Securitate en avait connaissance. La permission tacite accordée à Noica pour continuer son « école socratique » ne constituait toutefois pas un paradoxe et peut avoir plusieurs explications possibles : premièrement, sa personnalité lui permettait d'imposer intelligemment ses idées même aux autorités communistes. Gabriel Liiceanu le note : *Quand il s'agissait de plaider la cause de l'esprit et de la culture, il faisait preuve d'une telle force de persuasion qu'il était capable de subordonner à ses projets des hauts dignitaires du Parti responsables de la culture. C'est ainsi qu'il a réussi par exemple à faire paraître l'édition des œuvres de*

[1] C'était donc en 1996. Actuellement, l'œuvre complète de Constantin Noica est intégralement publiée par les soins de Gabriel Liiceanu, directeur des Editions Humanitas.

[2] G. Liiceanu, *op.cit.*, pp. 12-13.

Platon[1]. Deuxièmement, la vision et l'attitude du philosophe face à la vie de la cité en général et à la politique en particulier, dont le système totalitaire avait l'exclusivité à l'époque en Roumanie, donnaient aux autorités de bonnes raisons de ne pas trop s'inquiéter. Bien qu'ils surveillassent Paltinis, les communistes se sont aperçus que le travail de Noica, tel qu'ils pouvaient le percevoir, ne mettait aucunement en danger le système[2]. Troisièmement, son attitude face à la Securitate, par ailleurs avouée dans son livre décrivant la période carcérale[3], coïncidait avec celle adoptée face au pouvoir politique totalitaire. A sa sortie de prison[4], il a déclaré au colonel qui enquêtait sur lui qu'il souhaitait devenir « entraîneur de marxisme », tout en sachant « qu'on ne peut pas faire sérieusement du marxisme sans Hegel, Kant, Aristote et les autres »[5]. Le double sens de son affirmation est évident et laisse la place à deux interprétations différentes et contradictoires, mais illustre bien la position qu'il a ensuite adoptée face aux autorités communistes tout au long de sa vie. Par ailleurs, l'entente qu'il a dû avoir avec la police politique lui a permis ultérieurement de servir de garantie à ceux de ses élèves qui partaient étudier dans des pays occidentaux[6].

Ainsi, dans un contexte totalitaire aussi intransigeant que la société communiste roumaine, « L'Ecole de Paltinis » a formé un indiscutable « modèle culturel ». Mais, ce dernier a également eu ses limites, que Gabriel Liiceanu a parfaitement su relever : *La Roumanie n'a pas connu de mouvement semblable à la « Charte soixante-dix-sept »*[7] *ou à « Solidarnosc »*[8]*. Le mérite en revient peut-être à la Securitate roumaine, à moins que ce ne soit là l'expression de notre faiblesse. (…) Si ce modèle*[9] *manifestait incontestablement une certaine grandeur, il avait aussi ses inconvénients. D'une part, dans des conditions de fermeture spirituelle et d'isolement telles qu'aucun pays de l'Est ne les avait connues, il a empêché la destruction systématique et complète de la culture humaniste, misant tout sur l'idée que la survie d'un pays historiquement menacé ne pouvait se faire que par l'esprit. C'est la raison pour laquelle ce modèle a complètement tourné le dos à l'histoire réelle, « événementielle », considérée (…) comme indigne d'une investigation plus ample. Noica pensait que le dialogue avec les politiciens, les représentants du pouvoir (…) était un total non-sens, et dénigrait donc les dissidents, estimant qu'ils étaient victimes d'une illusion et engagés dans un combat inutile. C'est*

[1] G. Liiceanu, *op.cit.*, p. 12.

[2] Dans le même sous-chapitre, voir le récit de Gabriel Liiceanu où il décrit sa rencontre avec Constantin Noica.

[3] Il s'agit de l'ouvrage *Rugati-va pentru fratele Alexandru* (Priez pour le frère Alexandre), Bucarest, Humanitas, 1990.

[4] En août 1964, à Jilava.

[5] C. Noica, *op.cit.*, p. 123.

[6] En 1982, partir étudier en Allemagne de l'Ouest, avec une bourse Humboldt, était inconcevable, même pour un intellectuel absolument brillant comme c'était le cas de Gabriel Liiceanu, sans bénéficier de garanties sérieuses préalables justifiant l'accord de la Securitate.

[7] Document publié en janvier 1977 par le mouvement des dissidents de l'ancienne Tchécoslovaquie, en réaction à l'occupation soviétique de 1968 et à l'instauration, par le régime loyal à Moscou de Gustav Husak, de la politique communiste de « normalisation » qui a suivi. La « Déclaration » demandait des libertés et le respect des droits de l'homme et a été signée par un nombre impressionnant de personnes appartenant à toutes les catégories sociales du pays, ainsi que par de nombreux intellectuels des autres pays de l'Est. Il est devenu une référence de la lutte contre le communisme. En 1989, un de premiers porte-parole de la Charte, l'écrivain Vaclav Havel, est devenu président du pays.

[8] Fédération des syndicats polonais créée en août 1980 et dirigée par Lech Walesa. Autour de ce mouvement ouvrier, l'intellectualité et l'Eglise catholique ont constitué ensemble, pour la première fois dans l'histoire des pays communistes, un pôle d'opposition au régime totalitaire, ce qui a conduit à la chute de ce dernier en 1989. Une année plus tard, Lech Walesa est devenu président de la Pologne.

[9] Il s'agit du modèle de résistance par la culture, dont « L'Ecole de Paltinis » a fait partie.

ainsi que s'il défendait l'essentiel d'une civilisation, il ne menaçait nullement le pouvoir à court terme. Ce modèle a certes créé des professionnels ou même des vertueux de la culture, mais il a inhibé tout élan directement contestataire. De l'école de Noica n'est sorti aucun Havel et aucun de ses élèves n'est devenu le conseiller d'un Walesa roumain (…)[1]. En tant que membre de « L'Ecole de Paltinis » et disciple de Noica, Gabriel Liiceanu ne mâchait pas ses mots. Il était conscient de ce qu'on peut reprocher au « modèle » et les allusions à la dissidence des pays voisins ne sont pas aléatoires.

Etant donné la position du philosophe roumain face aux autorités communistes et certaines de ses idées sur les valeurs traditionnelles roumaines, considérées comme nationalistes, l'analyste française d'origine roumaine Alexandra Laignel-Lavastine remet quant à elle en question tant le rôle « d'agora » joué par « L'Ecole de Paltinis », que le sens même de cette dernière en tant que modèle de résistance par la culture. Elle exprime une partie de ses reproches à l'égard de Constantin Noica de la manière suivante : *(…) Le rôle que les intellectuels assument auprès de la société ne consiste pas à imposer des valeurs que l'Etat essaye systématiquement de détruire, mais de les déposer dans la mémoire en vue d'une régénération ultérieure (…). Pour l'instant, étant entendu que la politique est de leur ressort*[2]*, la seule fonction attribuée immédiatement et paradoxalement à la culture sera celle de rendre l'enfer (produit par le socialisme réel) supportable. Supportable et non pas in-supportable. Voilà l'essence du problème. Par conséquent, réfléchir sur l'expérience de Paltinis consisterait à s'efforcer d'éliminer le politique en faveur d'une identification prédominante avec la nation, par l'intermédiaire de la culture. En effet, il faut se poser la question de savoir comment il est possible que la plus importante pensée philosophique de l'époque n'ait pas offert, en dépit de la « réhabilitation de l'individu » qu'elle prônait, un potentiel critique entraînant une résistance face au national-communisme ? »*[3].

Malgré l'attitude de Noica, d'ailleurs avouée ouvertement, et les compromis qu'il a faits avec le pouvoir communiste, nous ne partageons pas l'avis d'Alexandra Laignel-Lavastine. Tout d'abord, elle n'accorde aucune circonstance atténuante au contexte totalitaire contre lequel elle se positionne, qui rendait malheureusement toute attitude similaire à celle de Nicolae Steinhardt[4] absolument exceptionnelle. Il est vrai que Noica n'a pas eu une telle attitude, tout comme il est vrai que sa pensée et son œuvre véhiculaient une vision nationaliste. Mais, à notre avis, tous ces aspects, par ailleurs admis par les disciples mêmes de Noica, qui n'ont jamais reproduit ni ses attitudes ni sa vision sur l'engagement dans la vie de la cité par la suite, ne peuvent pas effacer le rôle « d'agora » joué par « L'Ecole de Paltinis ». C'est dans ce sens que Gabriel Liiceanu conclut : *Dans les études et les livres que nous avons commencé à publier – « Pitoresc si melancolie » (Pittoresque et mélancolie) d'Andrei Plesu, actuel Ministre de la culture*[5]*, en 1977, les études sur la philosophie de la logique et les essais de Sorin Vieru, mon ouvrage, publié en 1975, « Tragicul. O fenomenologie a limitei si depasirii » (Le tragique. Une phénoménologie de la limite et du dépassement), les études d'iconologie et la philosophie de l'art de Victor Stoichita, actuellement professeur universitaire à Fribourg, en Suisse – il n'y a plus aucune trace de la pensée standardisée des cultures staliniennes. Nous avons appris à penser et à écrire d'une façon autonome et nous*

[1] G. Liiceanu, *op.cit.*, pp. 13-14.

[2] Il s'agit des autorités.

[3] A. Laignel-Lavastine, *Filozofie si nationalism. Paradoxul Noica* (Philosophie et nationalisme. Le paradoxe Noica), Bucarest, Humanitas, 1998, pp. 45-46. Voir également les pages 33-46.

[4] Voir dans la Première partie, le sous-chapitre *La peur*.

[5] Andrei Plesu a été Ministre de la culture du 28 décembre 1989 au 16 octobre 1991.

sommes devenus de plus en plus conscients que nous représentons la génération destinée à reprendre la culture roumaine de la période d'avant-guerre, donc du moment qui a précédé le désastre[1].

Si l'unique résultat de « L'Ecole de Paltinis » est d'avoir assuré la formation de ses jeunes étudiants de l'époque, une formation déterminante dans leur contribution actuelle à la culture européenne, alors son rôle « d'agora » et de modèle de résistance culturelle pendant la période communiste serait déjà largement justifié.

« Rugul aprins » (Le buisson ardent)

Dans les années d'après-guerre, un cercle de réflexion intitulé « Le buisson ardent » s'est peu à peu constitué autour du Monastère orthodoxe Antim de Bucarest dans l'esprit de la tradition byzantine orthodoxe[2], « fondée dans la foi tout en étant ouverte à l'universalité de la culture »[3]. Les initiateurs de ces rencontres étaient Sandu Tudor et le père Benedict Ghius.

Le nom de « Buisson ardent » est tiré de la Bible et se situe dans « l'horizon originaire de la Révélation »[4] évoqué par l'un des livres de l'Ancien Testament : *Pendant ce temps-là, Moïse faisait paître le troupeau de Jéthro, son beau-père, sacrificateur de Median. Un jour, il mena le troupeau derrière le désert et arriva à la montagne de Dieu, à Horeb*[5]*. L'ange de Yahvé lui apparut dans une flamme de feu, au milieu d'un buisson. Moïse regarda ; et voici, le buisson était tout en feu, mais ne se consumait pas*[6]. Pour ceux qui fréquentaient l'Antim, cette appellation revêtait donc un sens mystique et n'avait strictement rien à voir avec l'interprétation ultérieure qui en a été faite par les autorités[7].

Les participants provenaient aussi bien du monde ecclésial que des milieux laïcs ; c'étaient des moines et des prêtres orthodoxes ou des intellectuels laïcs, pour la plupart des figures marquantes de la vie culturelle roumaine de l'entre-deux-guerres. Parmi les membres de la communauté moniale « d'accueil », il y avait le père Benedict Ghius, devenu par la suite supérieur du monastère, le père russe Ioan Culighin, réfugié du célèbre Monastère Optima Pustyn[8], situé près de Moscou et évacué par les bolcheviques en 1924, les pères Sofian Boghiu et Petroniu, qui allait devenir prieur du monastère roumain « Progromu » du Mont Athos, le père Dumitru Staniloaie et le père Arsenie Boca. En sus de Sandu Tudor, les personnalités laïques qui fréquentaient l'Antim dans ces années-là étaient les suivantes : Alexandru Mironescu, professeur universitaire de chimie et de physique, écrivain, journaliste et critique littéraire, Paul Sterian, technocrate de prestige, homme de culture et « l'un des représentants de la génération des années

[1] G. Liiceanu, *op.cit.*, p. 9.

[2] Liée donc à l'Eglise orthodoxe.

[3] A. Scrima, *Timpul rugului aprins. Maestrul spiritual in traditia rasariteana* (Le temps du buisson ardent. Le maître spirituel dans la tradition orientale), Bucarest, Humanitas, 2000, p. 122.

[4] A. Scrima, *op.cit.*, p. 146.

[5] Un synonyme du Sinaï.

[6] *Exode 3, 1-2*, cité par A. Scrima, *op.cit.*, p. 148.

[7] Lors du procès intenté en 1958 au groupe entier d'Antim sous l'accusation standardisée « d'association clandestine organisant des activités hostiles à caractère légionnaire et fasciste, dirigées contre l'ordre social de l'Etat ».

[8] Décrit par Dostoïevski dans *Les frères Karamazov.*

trente »[1], ami de longue date de Sandu Tudor, le musicologue et compositeur Paul Constantinescu, l'architecte Constantin Joja, la princesse Ileana de Roumanie, qui allait devenir en 1967 religieuse dans un monastère orthodoxe en France sous le nom de mère Alexandra, puis, plus tard, fondatrice d'une communauté religieuse orthodoxe à Ellwood-City, en Pennsylvanie, les professeurs Alexandru Elian, Anton Dimitriu et Marcel Avramescu, Vasile Voiculescu, médecin, poète, dramaturge et prosateur, Alexandru Dutu et Vasile Cândea, les mathématiciens Mihai Neculcea et Valentin Poenaru, devenu par la suite professeur à Paris-Orsay, le professeur Octav Onicescu, le mathématicien et poète Ion Barbu, le docteur Gheorghe Dabija, maître de conférence à la Faculté de Médecine de Bucarest, et les jeunes étudiants André Scrima et Virgil Stancovici.

Les rencontres d'Antim ont eu lieu pendant deux périodes relativement distinctes : la première de 1945 à 1950 et la seconde de 1953 à 1958. Elles étaient en bonne partie liées à l'itinéraire peu commun de leur principal initiateur, Sandu Tudor. La première période correspond à celle de « la constitution et de la consolidation »[2]. Malgré l'interdiction officielle de 1948, les rencontres se sont poursuivies dans la clandestinité, mais le groupe de base s'est dirigé vers le Séminaire du Monastère Neamt, en Moldavie. L'année suivante, Sandu Tudor est devenu moine orthodoxe sous le nom d'Agaton, au Monastère Govora, puis prieur à Crasna ; c'est là qu'il a été arrêté pour la première fois et condamné à deux ans de prison. Libéré en 1952, il est retourné parmi les moines et est devenu le « Ieromonah »[3] Daniel, prieur à l'Hermitage[4] Rarau. C'est à partir de 1953 que la plupart du groupe d'Antim est revenu à Bucarest, où le père Daniel se rendait régulièrement. En 1958, les autorités communistes ont arrêté le groupe entier[5] et déclenché le procès de l'affaire « Teodorescu Alex. et autres »[6], à l'issue duquel tous les participants ont été condamnés à de longues années de prison[7].

La plupart d'entre eux étaient des personnalités culturelles et religieuses de référence de l'entre-deux-guerres. Le prestige et la crédibilité dont ils jouissaient dans la société roumaine d'après guerre, chacun dans son domaine d'activité, ont conféré à ces rencontres d'Antim l'ampleur d'un « mouvement » unique à sa façon dans l'histoire roumaine du siècle passé. Malgré la réputation et la position sociale dont la plupart de ses participants jouissaient (encore), les rencontres d'Antim ne se voulaient pas élitistes. Dans ses mémoires, André Scrima le précise : *(…) Il ne s'agissait aucunement d'une élite (ou peut-être que oui, mais pas dans le sens frivole et partiel que le monde attribue à ce terme), d'une société « supérieure » éloignée du reste… En effet, on serait aujourd'hui surpris de l'amitié active, au travers de la présence, la parole et l'entraide, nouée avec les gens pauvres et humbles qui participaient également aux rencontres d'Antim*[8]. Le narrateur tient à préciser le sens de ces moments de partage : *« Les*

[1] A. Scrima, *op.cit.*, p. 130.

[2] A. Scrima, *op.cit.*, p. 145.

[3] Prêtre et moine.

[4] En roumain : « Schitul ».

[5] A l'exception du jeune André Scrima, qui réussit miraculeusement à quitter le pays en 1956.

[6] Sandu Tudor était le nom littéraire d'Alexandru Teodorescu.

[7] Le procès du groupe d'Antim a eu lieu dans un contexte où, en 1956, Khrouchtchev initiait en Union Soviétique la reprise de la lutte contre le « sentiment religieux ». En Roumanie, pendant les années cinquante huit-cinquante neuf a eu lieu une diminution forcée par les autorités de la vie religieuse moniale. Voir A. Scrima, *op.cit.*, p. 159.

[8] A. Scrima, *op.cit.*, p. 136.

intellectuels »[1] *qui se retrouvaient à l'intérieur de ce monastère bucarestois ne s'y rendaient pas pour bavarder et faire la causette, mais étaient à la recherche d'un vécu de prière, de connaissance et d'accomplissement*[2].

L'activité proprement dite et surtout l'esprit dans lequel elle se déroulait lors des rencontres d'Antim sont décrits ci-après par André Scrima : *Il n'y avait aucun règlement préalable dictant la constitution et le fonctionnement du groupe, aucun rôle n'était formellement attitré ou hiérarchisé. Seule la liberté, présente tout au long de la rencontre, nous orientait vers ce que nous essayions d'exprimer. Le groupe existait et se manifestait fondamentalement au travers de la verbalisation. La parole circulait librement de l'un à l'autre, comme dans une sorte de cercle vertueux de la confiance. Elle ne se heurtait à aucune réticence ni à aucun manque d'intérêt, mais rencontrait au contraire une ouverture continue de l'attention. Des fragments de lecture ou de pensée, modestement personnelles, étaient formulés dans une intellection tout sauf abstraite, transformée à son tour en sentiments d'étonnement, d'émotion ou de re-connaissance dirigés vers l'Ultime. Souvent, nous vivions un partage réciproque dans nos discussions sur les lectures que l'un ou l'autre venait d'entreprendre ou la « découverte » d'auteurs presque oubliés ou confidentiels. Le Dr Voiculescu excellait dans de telles surprises qui sortaient des labyrinthes de sa bibliothèque. Dans ce même esprit de parole fraternellement partagée, j'ai vu comment s'articulait un « code de l'humour », qui était un excellent exercice de rapprochement entre des personnes avançant, chacune à son propre rythme, sur la même voie. L'humour se transformait parfois discrètement en ironie, surtout à l'égard de soi-même ; dans l'interpellation de l'autre, l'ironie muait la sollicitation fraternelle en avertissement, attirant l'attention quelque peu assoupie de l'autre, sans pour autant se démunir de la discrétion du respect authentique.*

(…) Si la fin de la guerre, l'occupation soviétique, l'instauration du communisme ont aggravé les sentiments et les ressentiments face au « grand voisin de l'Est », le groupe[3] *a toujours gardé toute la liberté de la raison face à ce qu'on pouvait définir comme « l'exception russe », par rapport au territoire historique de l'orthodoxie des XIXe-XXe siècles. Bien entendu, comme toute l'Europe culturelle, nous écoutions avec avidité les traductions allemandes, anglaises ou françaises des penseurs russes ; de Homiakov à Viceslavtev, Berdiaev, Sestov, en passant par Florenski, Karsavin, Bulgakov, sans oublier Bakunin et Kropotkine.*

C'est le cercle d'Antim qui a réalisé la traduction samizdat des œuvres spirituelles russes des XVIIIe-XIXe siècles, notamment celles de Tihon de Zadonsk ou d'Ignace Briancianinov. Il faudrait également mentionner la traduction exceptionnelle de l'ouvrage de P. Florenski, « La colonne et le fondement de la Vérité », tout comme la « réédition » des « Œuvres » d'Isaac le Syrien. Les impressions variaient au fil du temps : parallèlement au déclin de l'art ecclésiastique russe des XVIIIe-XIXe siècles, une sorte de « baroque russe » commençait à se faire sentir au niveau de la doctrine. Seule la tradition de la « filocalie »[4]*, restituée par Paisie Velicicovski et transposée dans des*

[1] Les guillemets appartiennent au narrateur et sont utilisés pour souligner le fait que la priorité n'était pas accordée à ce registre, de type intellectuel, mais bien au registre spirituel, tel qu'il est défini par les Pères de l'Eglise.

[2] A. Scrima, *op.cit.*, pp. 135-136.

[3] Il s'agit du groupe d'Antim.

[4] Mot grec (filo-calos) qui signifie l'amour de la beauté divine. Dans sa sémantique actuelle, le terme « Filocalie » désigne une collection des œuvres des Pères de l'Eglise orientale, ainsi qu'un rassemblement des textes traitant de leur vie d'ascèse et de contemplation.

formes narratives cryptées, comme par exemple celles des « Récits d'un pèlerin russe », dont la version française venait de paraître en Occident[1]*, est demeurée intacte.*

Les rencontres d'Antim avaient lieu dans l'esprit défini par Isaac le Syrien, qui disait que *chacun est à la recherche du mystère porté par son semblable*. Le croisement entre l'exigence de cette recherche spirituelle et l'épanouissement de la redécouverte des sources les plus vivantes liées à ce mystère commun conduisait à une convivialité ouvertement manifestée. C'est cette convivialité qui synthétisait « l'activité proprement dite » du « Buisson ardent », résumée par le père Scrima dans l'existence de ces trois éléments constitutifs : la liberté de l'association (il n'y avait aucune règle ou hiérarchie préétablies), la joie de la circulation de la parole par une verbalisation passionnelle et, enfin, la tentative de transformer toute expérience, émotion et pensée en intellection transmissible[2].

Le domaine de la politique ne constituait pas un intérêt particulier pour le groupe d'Antim. Si « l'état du monde » proche ou global n'était pas ignoré, il apparaissait comme un prétexte secondaire à des réflexions plutôt méta-historiques et non pas comme l'objet lui-même du débat politique[3]. Pourtant, avec le recul, des décennies après avoir fait l'expérience spirituelle du « Buisson ardent » et vécu le reste de sa vie à l'étranger, André Scrima, en tant qu'ancien participant du groupe d'Antim, a fait[4], à l'adresse du régime, la remarque suivante : Parmi d'autres interprétations et significations, le communisme résultait également d'un inévitable mais lamentable essai d'élargir à des territoires humains « arriérés » une pseudo modernité d'origine occidentale. Or, une fois cet objectif établi comme un tropisme programmé, l'idéologie et la pratique communistes se sont elles-mêmes retrouvées sérieusement éloignées de l'évolution de la mentalité moderne, qui les a progressivement poussés vers une étrange contemporanéité archaïque. Tout cela, nous l'avions perçu. Par contre, ce qui nous donnait des frissons jusqu'à l'angoisse, c'était la régression forcée, enregistrée dans tous les domaines de la réalité humaine, sans pour autant que les incontestables erreurs et insuffisances des régimes antérieurs fussent corrigées. Un nouvel arrivisme grossier s'était installé, notamment dans le domaine de la culture[5]. En sus de son érudition dans la connaissance de la spiritualité ancienne et contemporaine et de son esprit universel, au sens œcuménique du terme, le père Scrima s'est également avéré être un observateur pertinent du phénomène communiste.

La Roumanie n'a certainement pas été le premier pays témoin d'un dialogue entre le clergé et l'intellectualité ou entre l'Eglise et l'intelligentsia. Mais, à chaque fois, la communication à ce niveau-là avait été marquée par un « décalage » entre les deux parties, que le père Scrima explique de la manière suivante : *Bien des années plus tard, nous avons pu comprendre et vérifier, dans d'autres régions de la planète connaissant des problèmes similaires, que la controverse entre Eglise et intellectuels se réduit essentiellement à une donnée socioculturelle (les arguments d'ordre théologique servant d'alibis). L'inévitable discordance entre les régions culturellement décalées d'une société hétérogène, la zone urbaine « moderne » et le territoire « rural », soulève*

[1] A. Scrima, *op.cit.*, pp. 136 et 139.

[2] Voir également H. R. Patapievici, « Rugul aprins » (Le buisson ardent), in *Idei in dialog* (Idées en dialogue), numéro 12, 2005.

[3] A. Scrima, *op.cit.*, p. 160.

[4] C'était entre 1991 et 2000, à l'occasion de la rédaction d'une partie du livre cité.

[5] A. Scrima, *op.cit.*, p. 160.

forcément des difficultés dans la communication. C'est exactement la situation classique où, dans une confrontation d'idées, les passions primaires dominent (…) le discernement réflexif. Pourquoi ne pas le reconnaître et surtout l'affirmer ? Dans cette situation, le rôle ingrat revient surtout à l'Eglise. En règle générale, dans une certaine partie du monde (et il s'agit notamment de cette partie-là), elle est dépendante, au niveau du recrutement, de l'éthique, du comportement, des zones encore non altérées par les « signes du temps » et de leur écho dans la conscience de l'époque. Une époque qui dure déjà depuis un moment et qui ailleurs se mesure en siècles. Bien entendu, nous faisons référence ici (…) à l'Eglise dans sa réalité concrète, celle que l'on ne peut nier, ni escamoter. Evoquer immédiatement « l'Eglise céleste » comme contre-argument serait incongru et contre-productif, peut-être au nom même de cette « Eglise d'en haut », réputée pour son exigence et sa droiture. Toujours est-il que, du moins de ce que l'on en sait grâce à une mémoire viscérale qui s'est perpétuée, l'institution ecclésiastique a toujours mal pris la critique, jusqu'à nos jours. (…) Finalement, comment oublier les temps où, à l'encontre de son esprit fondateur et divin, l'Eglise « dominait le monde » ou se ralliait à ceux qui le dominaient et le christianisme était par définition supérieur à d'autres religions ? Dans ce contexte, la réplique donnée aux intellectuels ne peut être que négative, polémique et « réprobatrice ». A l'inverse, on peut également évoquer le type d'intellectuel « idéologisé », rarement mentionné, fût-il de l'Occident ou de l'Orient, qui est légèrement réductionniste et pour lequel la religion est depuis longtemps évanescente, sinon totalement disparue. Ce n'est donc pas lui qui s'adressera aux Eglises, en leur demandant un peu d'attention. (…) Ceux parmi les intellectuels qui cherchent dans l'Eglise l'ouverture de la parole et celle du cœur, sont ceux qui sont en quête de la Vérité vivante ; c'est de celle-ci que ses serviteurs diplômés devraient savoir parler d'une façon créatrice. Mais souvent, ces intellectuels en attente ne sont pas écoutés avec patience et fraîcheur. N'est-ce pas de cette manière que le malentendu s'installe ? (…) « Le propre du malentendu est de ne pas être perçu comme tel – disait Pascal[1]. Les prémisses historiques lointaines de ce « malentendu » ont été complètement écartées par la nomination[2] du père Benedict Ghius comme supérieur du Monastère Antim. La formation culturelle, humaniste et théologale sérieuse qu'il avait reçue dans les années vingt à l'Université de Strasbourg, en tant que doctorant en Théologie, lui a ultérieurement permis d'assurer l'ouverture et la dimension culturelle nécessaires aux rencontres d'Antim. Ainsi, le père Benedict a su harmoniser la recherche de la vérité issue de la rencontre entre les laïcs et le clergé dans l'espace offert par la révélation d'une tradition spirituelle vivante ; le caractère actuel et accessible de cette tradition était également marqué par la bénédiction du père Ioan Culighin, qui amenait de loin l'un des plus beaux signes de la piété russe : l'oraison du cœur[3]. C'est probablement grâce à cette harmonie, rarement rencontrée, entre le monde ecclésial et le monde culturel, que le Dr Vasile Voiculescu a décidé de lire pour la première fois ses récits fantastiques et surtout ses sonnets shakespeariens[4], qui représentent une œuvre précieuse pour le patrimoine littéraire roumain.

De par la nature inédite des rencontres, l'expérience du « Buisson ardent » d'Antim peut être considérée comme un épisode unique de communication et d'échange

[1] A. Scrima, *op.cit.*, pp. 117-118.

[2] Par le Patriarche Iustinian Marina.

[3] Décrite dans les *Récits d'un pèlerin russe*, Paris, Seuil, 1966.

[4] En 1956, Vasile Voiculescu a confié leur manuscrit à André Scrima, avant le départ de ce dernier pour l'Inde.

spirituel et culturel entre les intellectuels roumains de l'époque et l'Eglise orthodoxe[1]. Du fait de la condamnation du mouvement en 1958 et de l'arrestation de tous ses membres, à l'exception d'André Scrima, qui avait quitté le pays deux ans auparavant, le souvenir du « groupe d'Antim » n'est demeuré conservé que dans le cercle restreint du monde clérical et dans certains milieux intellectuels de l'époque. Après 1965, la réhabilitation posthume de Vasile Voiculescu et la publication de ses œuvres n'a pas mis en lumière l'intégralité de sa biographie, laissant notamment dans l'ombre l'importance de son appartenance au mouvement religieux d'autrefois. Malgré tous les efforts des autorités communistes pour garder le silence sur l'activité et l'envergure du « groupe d'Antim », son impact se retrouve cependant bel et bien dans l'inspiration d'un des plus beaux ouvrages de la littérature roumaine contemporaine[2] et se ressent également dans les nouvelles orientations de l'Eglise orthodoxe roumaine. En outre, les responsabilités assumées par André Scrima auprès de la haute hiérarchie de l'Eglise, en dehors de la Roumanie, lui ont permis d'exercer une influence importante sur certaines décisions du Concile Vatican II et de préparer et faciliter le moment historique de la première rencontre entre un Pape et le Patriarche de Constantinople après le schisme de 1054[3].

Dans ces deux exemples d'écoles parallèles, le groupe de Paltinis et celui d'Antim, la dimension informelle de l'enseignement et de l'influence exercée repose en bonne partie sur les interdictions officielles de la société dans laquelle elles se sont manifestées. Dans les années cinquante, les repères spirituels, au sens religieux et culturel, étaient incompatibles avec l'idéologie du régime, ce qui a d'ailleurs déterminé la répression à l'encontre des membres du groupe d'Antim. Bien plus tard, le même régime a partiellement reconsidéré ses critères d'évaluation et permis la « réintroduction » dans l'enseignement formel de personnalités jadis bannies, comme ce fut le cas du poète Vasile Voiculescu. Les jeunes générations ont alors eu accès à une partie jusque-là interdite de la culture nationale, notamment les récits fantastiques et les sonnets shakespeariens, sans pour autant en connaître réellement les origines. A noter que même pendant les périodes de relative ouverture, ces compléments d'information ont toujours été transmis par la voie informelle.

Le cas de Paltinis s'est avéré différent à plusieurs points de vue. Premièrement, dans les années quatre-vingts, les stratégies du Parti divergeaient de celles adoptées dans les années cinquante. Un cercle philosophique de haut niveau comme celui proposé par Noica à Paltinis ne présentait, malgré son absence de fondement marxiste, aucun danger pour les autorités. Deuxièmement, les positions de Noica à l'égard du pouvoir politique et de l'Europe occidentale étaient connues de la Securitate, qui savait très bien que son enseignement philosophique ne menaçait pas le régime. Ce sont là les principales raisons pour lesquelles les deux livres de Gabriel Liiceanu sur « L'Ecole de Paltinis » ont pu être édités dans les années quatre-vingts. Ces publications éditoriales n'étaient cependant pas anodines, surtout dans ces années-là, d'une part parce qu'elles ont conduit de nombreux jeunes en quête de connaissances à fréquenter le philosophe et d'autre part parce que ces livres ont eu une immense influence sur la génération humaniste de l'époque qui les percevait comme une bouffée d'oxygène dans un espace clos.

[1] Voir aussi à ce sujet George Enache, *Tudor, un sfint in gulagul romanesc* (Tudor, un saint dans le goulag roumain), la revue mensuelle *Rost* (Le sens), numéro 6, août, 2003, pp. 1-36.

[2] Les « récits fantastiques » et les « sonnets shakespeariens » de Vasile Voiculescu.

[3] Il s'agit de la visite du Patriarche Athénagoras à Rome, à l'invitation du Pape Paul VI, en 1967.

CONCLUSIONS

Pour conclure, il convient d'abord de mentionner certains problèmes et malaises rencontrés dans l'élaboration de l'étude. La première difficulté apparue lors du traitement des récits de vie, et par ailleurs détaillée dans le chapitre méthodologique, consistait dans la contradiction existant entre la définition de l'objet de recherche, c'est-à-dire le parcours éducatif des narrateurs choisi, d'une part, et notre souhait d'aborder, analyser et restituer dans la thèse les diverses formes et significations de la culture informelle pour la société, notamment celle de l'éducation informelle, son corollaire le plus important, d'autre part. Défini comme tel, l'objet de recherche n'impliquait en effet pas forcément l'appartenance des interlocuteurs à un type de formation parallèle distinct, même si leurs récits, comme on l'a vu dans les pages de la thèse, sont marqués par la force des circonstances de nombreux éléments « informels », liés tant aux enseignants qu'aux élèves. A titre d'exemple, nous avons pu constater dans le récit d'Elisabeta Nicolescu, illustré dans les sous-chapitres « L'envergure de la maîtresse d'école et le programme scolaire », « Education civique » et « Un *héros du travail socialiste* invité dans la classe », que la liberté assumée dans l'interprétation et l'application du programme scolaire par Angela Constantinescu, en tant que maîtresse du cycle primaire, lui a permis d'éviter les contraintes idéologiques imposées, comme par exemple le cours d'« éducation civique », les textes d'inspiration « agricole » des manuels, les interventions obligatoires des « héros du travail socialiste » dans la classe ou l'appellation officielle « camarade ». Dans le contexte officiel décrit, les élèves avaient en outre appris à comprendre « entre les lignes » le sens des affirmations émises par certains professeurs, qui ne respectaient pas à la lettre les normes obligatoires de la pensée et du langage fixées par les autorités communistes. A l'instar de la plupart des narrations traitant des aspects de la vie scolaire intégrés au chapitre sept, le récit de Brindusa Palade, repris dans le sous-chapitre « Imposture et dérision », illustre bien ce cas. Or, choisir de modifier l'objet de recherche durant l'étape précédent le recueil des récits, en le circonscrivant par exemple à « l'éducation informelle », aurait sans doute impliqué de sélectionner d'autres narrateurs et de s'aventurer vers un autre type de recherche, ce qui aurait nécessité des investigations beaucoup plus longues sur le terrain, en Roumanie, une situation difficile à assumer, alors que l'auteur de la thèse habitait en Suisse. Un tel changement aurait aussi signifié le renoncement au désir de « diversifier » les témoignages exprimé dès le début de la recherche.

La solution trouvée à cette redoutable difficulté initiale a consisté d'une part à adopter des ouvrages à caractère testimonial qui, comme expliqué précédemment dans la méthodologie de travail, ont rejoint et complété les récits de vie récoltés au départ, et d'autre part à procéder à une analyse ultérieure des narrations dans le but de mettre en exergue plusieurs aspects que nous avons également pris en considération dans la structuration de la recherche. Ainsi, le chapitre sept, consacré au « double langage » et à la « duplicité » et résultant du croisement de six narrations différentes, établissait un lien sémantique étroit entre l'éducation formelle et l'éducation informelle. Après une période d'hésitation sur la place à donner à ce chapitre par rapport au contenu de la thèse, nous avons finalement décidé qu'en vertu du critère de la cohérence thématique du travail, il serait plus adéquat de l'introduire dans la troisième partie, dédiée à la « culture informelle », plutôt que de l'insérer dans la deuxième partie. Venait ensuite la question de l'ampleur du phénomène de la duplicité, clairement mise en évidence par les

narrateurs, qui ont souligné sa signification profonde en tant que « moyen de fonctionnement », « débrouillardise », « savoirs spécifiques », « ambivalence et compromis », un phénomène qui s'avérait déborder du seul cadre éducatif pour devenir une caractéristique importante des mécanismes moteurs de l'ensemble de la société de l'époque et dont l'« apprentissage » relevait plutôt des formes alternatives d'éducation. Le cadre de l'enseignement formel offrait par ailleurs lui aussi des occasions favorables à la transmission du message éducatif informel, comme l'ont montré les sous-chapitres « Cours académiques et interdits » et « Personnes *hors du commun* ». Les problèmes soulevés par la difficulté initiale ont finalement débouché sur un examen supplémentaire des deux domaines formatifs analysés, soit l'éducation formelle et l'éducation informelle, dans la perspective de leur complémentarité dans le parcours formatif des personnes ayant vécu à cette époque-là. Ils ont en outre permis de faire avancer l'analyse visant à confirmer l'hypothèse de départ concernant l'existence et l'importance de l'éducation informelle pendant la période de référence.

Cette thèse a également conduit son auteur à travailler sans relâche sur sa propre implication. Comme exposé dans le chapitre méthodologique, nous avons dû assumer simultanément le rôle de narrateur et d'auteur de la recherche, ce qui nous a constamment obligé à un effort de vérification et de confrontation de notre propre subjectivité par rapport à d'autres sources, afin de garantir la véracité des divers apports. La difficulté de cette tâche a été largement récompensée par la richesse de la démarche. Elaborer sa propre biographie éducative, la voir « s'intégrer » à côté d'autres récits de vie jusqu'à se perdre dans l'ensemble de la restitution d'un vécu collectif destiné, avec toutes les limites que cela comporte, à dresser le tableau d'une époque appartenant au passé récent, donne le sentiment très gratifiant de participer activement à la reconstitution souhaitée.

APPROCHE DU COMMUNISME

La présentation du système communiste, en tant que cadre contextuel de la thèse, nous a paru extrêmement importante pour cette étude, en ce sens qu'elle permet de comprendre les mécanismes de défense de la société, dont, notamment la culture informelle. Nous avons tenté donc d'analyser le communisme sur deux axes principaux : d'une part, d'après les expériences convergentes des récits, que nous avons essayé de structurer selon les différentes étapes historiques du développement du système du 1947 à 1989 et, d'autre part, en esquissant ses bases théoriques dans le cadre du concept du totalitarisme, dont le communisme a fait partie. Dans ce deuxième axe, le totalitarisme a joué dans notre étude le rôle du concept utilisé par Nicolas Werth, dans son article *Totalitarisme ou révisionnisme*, en tant qu' « ensemble statique de *propriétés* censées définir un *système* à des réalités historiques aussi différentes que le fascisme mussolinien, le nazisme ou le bolchevisme »[1]. Le système totalitaire a donc été employé dans la thèse afin de permettre une meilleure compréhension du communisme, ne serait-ce que par sa légitime comparaison avec le nazisme[2]. Mais, inévitablement, la notion du système totalitaire en soi n'a été abordée que partiellement dans la thèse en raison de sa grande complexité, qui a d'ailleurs provoqué moult débats à partir des années quatre-vingts et

[1] N. Werth, *Totalitarisme ou révisionnisme ? L'histoire soviétique, une histoire en chantier*, in E. Traverso « Le totalitarisme. Le XXe siècle en débat », Paris, Seuil, 2001, p. 881.

[2] Nous renvoyons ici à l'ouvrage de Henry Rousso, *Stalinisme et nazisme. Histoire et mémoire comparées*, Paris, Editions Complexe, 1999.

qui divise aujourd'hui encore les historiens. L'article sus-mentionné de Nicolas Werth, ainsi que l'ouvrage entier d'Enzo Traverso sur le totalitarisme *Le XXe siècle en débat*, donnent un éclairage sur l'évolution du concept de totalitarisme depuis la Seconde Guerre mondiale à nos jours.

En effet, à partir des années quatre-vingts, le développement de la soviétologie anglo-saxonne a amené une sérieuse division entre les spécialistes en totalitarisme. On trouve ainsi d'une part les adeptes de l'école « totalitarienne » et d'autre part ceux de l'école « révisionniste ». Les premiers voient dans le totalitarisme un régime politique monolithique, fondé sur une légitimité de type idéologique, un Etat tout-puissant, exerçant un contrôle absolu sur une société atomisée, devenue docile à la suite d'un endoctrinement massif ; un système qui abolit le droit, fait régner la terreur et le mensonge, tâche de créer un « homme nouveau » et vise à s'élargir à l'ensemble du monde.

Les seconds, les historiens appartenant à l'école « révisionniste », proposent de « ré-analyser d'en bas » le stalinisme et de lui trouver une base sociale, de déceler un « consensus » entre le régime et la société, de comprendre la « rationalité interne » des phénomènes qui paraissent aberrants (comme par exemple la Grande Terreur comme « dérapage incontrôlé » d'une purge « ordinaire » du Parti ou comme « guerre civile au sein d'appareils concurrents »).

Dans la partie contextuelle de la thèse, nous avons principalement utilisé l'apport théorique de Hannah Arendt, qui a été élaboré dans les années cinquante et qui nous a semblé encore suffisamment pertinent pour expliquer de nombreux aspects de la réalité roumaine, au moins jusqu'en 1953. Ainsi, nous avons trouvé que « la peur » a constitué un élément central du système qui a perduré, malgré certaines différences de nuance, jusqu'à ses derniers jours d'existence. Il est vrai également que cette peur, aussi terrible fût-elle, a aussi connu une évolution dans les différentes étapes du système, « en tant qu'élément constitutif et permanent des mentalités »[1].

Force est d'admettre en revanche, que la partie centrale de la thèse, à savoir celle qui analyse l'éducation formelle et informelle, repose sur une reconnaissance implicite de nombreuses réévaluations amenées par l'école « révisionniste », par exemple celles qui prennent en considération une évolution du système dans le temps, en rapport avec « le degré d'atomisation de la société, de dissolution des structures sociales traditionnelles et l'autonomie des évolutions sociales et démographiques »[2]. De même, la lecture de l'ouvrage d'Enzo Traverso nous a permis de découvrir la pertinence de questions qui démarquent certaines positions « révisionnistes » : « La société n'a-t-elle été que le champ d'application de la coercition étatique ? N'a-t-elle pas conservé des mécanismes de défense, à travers les cellules familiales, communautaires, associatives, nationales ? »[3]. Il ne fait aucun doute qu'à partir d'une certaine période, la réponse est affirmative. Et c'est justement cette réponse affirmative qui est illustrée dans la thèse à l'aide de l'exercice de la culture informelle en Roumanie communiste, car en effet, « aussi désorganisée, meurtrie, déstructurée fût-elle, la société n'a cessé d'établir des limites, de faire jouer des mécanismes de dissociation entre le politique et le social »[4].

[1] N. Werth, *op.cit.*, p. 883.

[2] *Ibid.*, p. 882.

[3] *Ibid.*, p. 883.

[4] *Ibid.*, p. 883.

RECIT DE VIE

L'approche par le récit de vie, modalité la plus appropriée pour exprimer les intentions de la thèse, s'est justifiée par notre souhait de restituer d'une manière authentique, différents aspects présentés unilatéralement et faussés par l'idéologie communiste de l'éducation, de la société, de l'histoire et du système lui-même qui a gouverné la Roumanie de 1947 à 1989. Ainsi, le récit est appelé à corriger une version falsifiée de la réalité roumaine, dans des circonstances où les sources historiques classiques avaient été minutieusement déformées et où les archives n'étaient pas encore vraiment accessibles. Le travail assidu des équipes de « chercheurs » et d'« historiens » de l'époque, dirigées par Mihail Roller, qui était chargé de transformer les faits et le sens historiques pour les faire coïncider avec les critères idéologiques du Parti, a réussi à rendre inutilisables, par manque de crédibilité, les principaux ouvrages sur l'histoire nationale contemporaine.

La pertinence et la légitimité de l'usage du récit dans une reconstruction historique, ainsi que de sa contribution à l'histoire, peuvent certes être remises en question. Dans un ouvrage récent, Jacques Rancière fournit à cet égard des éléments de réponse importants : *La biographie est de retour dans la science historique (…) En posant qu'il est légitime pour un savant de se livrer aussi au genre du récit de vie, ces arguments esquivent le fond du problème. Il se pourrait bien en effet que la pratique du « récit de vie », loin d'être une adjonction aux austères procédures de la science historique, nous livre le cœur même de leur rationalité.*

La mort d'un général ou d'un roi est un microcosme où le récit d'un événement singulier arrivant à un individu coïncide avec la manifestation des liens d'une société et des manières dont ces liens sont vécus, dont ils sont des croyances incorporées et des sentiments éprouvés. Le particulier alors n'est pas seulement la vérification d'une loi universelle abstraite. Il est le miroir d'une société, de son rapport à soi et ce qui la fonde (…).

L'usage du genre biographique_n'est pas un choix de méthode au sein d'une alternative qui opposerait le particulier au général, l'individuel au collectif, le temps court au temps long, la petite échelle à la grande, ou le culturel à l'économique. Ce n'est pas un choix au sein d'une alternative. C'est une manière de poser l'alternative. Mais c'est aussi une manière de la résoudre d'emblée, en joignant les opposés, en donnant au particulier, au lieu, et au moment, une valeur de généralité[1].

A l'époque, les seuls moyens d'information pertinents étaient ceux qui fonctionnaient parallèlement aux médias officiels et qui ont été présentés et analysés dans la thèse à travers le témoignage de différents narrateurs. Là encore, à défaut des sources classiques pertinentes, les récits servent actuellement d'instruments de correction des statistiques et des interprétations faussées et aberrantes, mais uniques, de l'époque. En revanche, ils n'échappent pas au légitime questionnement de leur subjectivité, en tant que sources pertinentes d'information. Au fond, pourquoi devrait-on se fier davantage à ce qui est dit par les récits d'aujourd'hui qu'à ce qui l'était dans les versions officielles des faits d'avant 1989 ? Au niveau de la subjectivité des récits de vie, Jacques Rancière explique : *Le genre biographique est le lieu privilégié d'une double indiscernabilité :*

[1] J. Rancière, *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007, pp. 191-192.

entre les actions et les états, mais aussi entre le réel et le fictif. Cette indiscernabilité ne porte pas sur les faits. Elle porte sur ce qui les explique, sur le « vécu » dont ils sont posés comme la manifestation. La catégorie du « vécu », centrale dans la biographie, est celle où se résume ce paradoxe constitutif. La transformation qu'elle effectue de l'objectif en subjectif et du subjectif en objectif est à jamais histoire commune à l'historien et au romancier. La différence, bien sûr, est alors que le romancier ne prouve pas alors que l'historien prouve. Le problème n'est alors pas de bannir la biographie du champ de la science, mais de contrôler sa duplicité, laquelle peut se résumer ainsi : la biographie savante établit des preuves sur la raison des faits au moyen de procédures d'écriture qui sont fondées sur l'indiscernabilité entre la raison des faits et la raison des fictions[1]. Contrairement à la version officielle des faits de l'époque, qui était unique et indiscutable, les récits actuels ont été confrontés à d'autres sources et leur subjectivité déclarée a été travaillée. Ce sont ces aspects qui justifient leur pertinence et leur crédibilité.

Selon Jean Anouilh, « c'est dans le souvenir que les choses prennent leur vraie place ». Et parfois, c'est aussi dans le souvenir que les souffrances ne font plus mal. Nous avons ainsi remarqué après coup que les récits de vie utilisés dans cette thèse sont aussi porteurs d'un sentiment d'apaisement de la part de ceux qui ont souffert sous le communisme. Pas d'esprit de vengeance ou de revendication par rapport à l'ancien système. Le souhait exprimé par certains narrateurs était d'arriver à garder une mémoire collective de tout ce qui s'était passé, afin de donner des repères pour les prochaines générations, mais aussi de pouvoir désormais vivre un certain soulagement du fait que toutes ces souffrances du passé sont lointaines et que l'on peut enfin « tourner la page » et passer à autre chose. Ce constat fait par l'auteur de la thèse, en tant que Roumain vivant à l'étranger, laisse penser que cet état des choses, pourvu qu'il soit confirmé et partagé à plus grande échelle, pourrait constituer des prémisses encourageantes pour envisager l'avenir.

Le titre de la thèse, *Approche de l'éducation formelle et informelle en Roumanie de 1947 à 1989 à travers seize récits de vie,* nécessite une explication. Il a été conçu pour mettre en évidence d'un seul trait deux éléments essentiels de l'étude : son contenu (l'approche de l'éducation formelle et informelle en Roumanie de 1947 à 1989) et sa méthode d'investigation (les récits de vie). Si par l'utilisation du mot « approche », le titre a voulu suggérer d'emblée que la recherche n'a pas un caractère exhaustif, le nombre des récits de vie a été énoncé selon le nombre des « acteurs » qui ont raconté leur vie sur la scène de la thèse. Les détails concernant la nature des récits, plus précisément la manière dont ils ont été construits, n'apparaissent explicités que dans le chapitre méthodologique. Ainsi, le propre récit de l'auteur de la thèse, qui a été directement écrit et non pas « narré » à quelqu'un d'autre, ainsi qu'un autre récit (celui de Stefan Oancea) qui nous a été envoyé par le biais d'une lettre, dans laquelle son auteur « se racontait » par écrit, ne constituent pas à proprement parler des « récits de vie », mais plutôt des « récits de soi » qui rejoignent l'approche autobiographique. Comme ces aspects sont traités d'une manière détaillée dans la thèse, il nous a semblé que le titre pouvait contenir cette généralité, telle une sorte d'abréviation, qui s'applique donc au nombre total de narrateurs.

[1] J. Rancière, *op.cit.,* p. 201.

EDUCATION FORMELLE

L'enseignement officiel dans les écoles d'Etat a été fortement influencé par les transformations connues par l'ensemble de la société à l'orée de la période d'après-guerre. Son introduction a commencé une année après l'installation formelle du régime et a été marquée par la Réforme de l'enseignement de 1948, présentée en détail au début du quatrième chapitre. Les changements radicaux qu'elle a imposés ont amputé l'éducation d'une partie de son patrimoine et, jusqu'en 1965, de grandes personnalités de la culture roumaine ont été retirées des manuels scolaires, leurs œuvres étant classées dans des zones spéciales des bibliothèques, auxquelles il était impossible d'accéder sans l'autorisation des représentants du pouvoir politique. Après 1965, une année notamment caractérisée par une ouverture relative de la société en général et de l'espace culturel en particulier, une partie des auteurs initialement interdits a été réintroduite dans les manuels et de nombreuses traductions ont permis de rétablir le lien avec la culture universelle. Cette période décrite en détail par les narrateurs traverse toutes les parties de la thèse. Si Mihai Martinovici, Elisabeta Nicolescu, Anca Nitulescu, Aurel Romila et Alexandru Paleologu ont ainsi illustré par leurs récits l'ouverture de la société après 1965, les narrations d'Alexandru Melian, Mircea Nedelciu et Smaranda Vultur reflétaient les conséquences bénéfiques de ce phénomène sur l'espace universitaire, n'hésitant pas à mentionner leur « chance » d'avoir fait leurs études supérieures pendant cette période-là. Dès 1971, la grille marxiste s'est à nouveau refermée, entraînant un durcissement de la censure et, partant, la décision de moult universitaires de valeur de quitter définitivement le pays.

Il ne fait aucun doute que les sérieux efforts déployés par l'éducation d'Etat sont parvenus à réduire considérablement l'analphabétisme et que les années de démocratie populaire se sont traduites pour l'enseignement technique en Roumanie par un essor sans précédent. Si nous avons tenu à spécifier et à restituer ces aspects-là, nous avons aussi voulu démontrer, comme exposé au début du quatrième chapitre, que les expériences déjà réalisées auparavant par le régime militaire du Japon ou le régime totalitaire connu par l'Allemagne et l'Union Soviétique, des pays que l'effort éducatif et l'instruction scolaire avaient alors placés au niveau des plus évolués au monde, avaient déjà attiré l'attention sur ce type d'évaluation et prouvé que le « niveau de la culture humaine ne peut pas être mesuré au nombre des écoles et que l'éducation (…) peut être bonne ou mauvaise non pas en fonction des lois du savoir, mais de la conception de vie ou de civilisation qu'elle exprime »[1]. Ainsi, tant la « conception de vie » que la « civilisation » vers lesquelles tendait l'enseignement d'Etat ont été imposées en subordonnant l'éducation formelle à des critères idéologiques, comme par exemple l'épuration des manuels scolaires et l'interprétation abusive des événements historiques. C'est là où le rôle d'enseignants compétents et courageux, comme l'institutrice d'Elisabeta Nicolescu décrite dans plusieurs sous-chapitres liés à « L'Ecole primaire et générale », capables d'assumer, de leur propre chef, l'instruction dispensée sur des critères essentiellement pédagogiques, a contribué à contourner l'application « à la lettre » d'un programme scolaire rigide.

Pendant toute la période de référence, l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et des notions de base liées à la culture générale a été assumé par l'éducation formelle. Il ne s'agit aucunement ici de remettre en question l'importance du rôle joué par l'école d'Etat, qui est finalement parvenue à répondre plus qu'honorablement à sa mission

[1] G. S. Counts, *op.cit.*, pp. 176-177.

formatrice, dans les conditions illustrées de manière très expressive par les récits de vie, mais de souligner les pressions d'ordre politique auxquelles l'éducation formelle a été soumise pendant toute l'existence du régime communiste. Dans ces circonstances, la tâche éducative s'avérait encore plus difficile à accomplir et les notions de déontologie professionnelle se retrouvaient souvent, dans l'éducation, en position conflictuelle avec les exigences idéologiques extérieures. La difficulté de l'enseignement formel consistait au fond à tenir compte des premières tout en ne s'opposant pas ouvertement aux secondes. C'est en quelque sorte cette situation de compromis, évoquée en détail dans le chapitre sept, qui a marqué l'enseignement d'une empreinte particulière.

Les conditions générales de fonctionnement de la société ont par ailleurs permis à de nombreuses personnes faisant davantage état de références politiques que de compétences professionnelles d'accéder à l'enseignement. Les dégâts qu'elles ont pu faire sur leur passage ont toutefois été atténués par un phénomène qui mérite d'être mentionné. Les élèves avaient appris à cerner leurs enseignants et savaient pertinemment s'ils avaient à faire à une personne endoctrinée ou, au contraire, à un enseignant par vocation. Bien qu'ils ne soient naturellement pas en mesure de changer la situation, leur réceptivité aux cours changeait passablement en fonction de ce critère. Ils étudiaient certes ce qu'ils devaient étudier, car ils se trouvaient dans l'obligation de le faire, mais, par la suite, leur capacité à « oublier » éliminait ce « savoir » en priorité. Les disciplines comme la langue russe, l'économie politique, le socialisme scientifique et l'éducation civique confirment bien cet aspect. Dans la situation contraire, c'est-à-dire lorsque les élèves avaient un enseignant compétent et doué d'une vocation, ils s'en rendaient rapidement compte, aussi bien à titre individuel que collectif, c'est-à-dire en tant qu'ensemble de la classe, comme le relèvent les narrateurs dans la deuxième partie de la thèse. Le cas échéant, les élèves savaient alors parfaitement « décoder » les affirmations ambivalentes ou très nuancées de certains professeurs et comprendre les messages diffus qui se cachaient dans leurs discours. Cet exercice de l'éducation formelle, accueilli et enregistré différemment selon les élèves, débouchait parfois également sur des relations « ex-catedra » entre les élèves et les professeurs, ce qui pouvait par la suite conduire à des transmissions informelles plus conséquentes en dehors de l'école.

Dans le cadre de l'enseignement d'Etat, une sélection sévère a été opérée dès le départ pour les filières éducatives susceptibles d'aboutir à des postes à responsabilités dans le domaine de la politique, des affaires étrangères et surtout de la justice. La sélection, comme montré au début de la deuxième partie de l'étude, se faisait sur la base d'un dossier où l'origine sociale, l'appartenance politique, la fortune et les éventuelles pratiques religieuses des parents et des grands-parents étaient obligatoirement consignées. Cette mesure empêchait l'accès à des postes à responsabilités dans ces domaines importants du système à toutes personnes non agréées par le régime. Elle transformait ainsi l'élite du Parti en une sorte de « Chambre des Lords » héréditaire. Toujours dans ce même esprit, les membres de cette caste ont bénéficié de bourses à l'étranger, où ils ont pu comprendre le fonctionnement du monde occidental. Le régime avait fondé l'« Académie Stefan Gheorghiu », une école supérieure d'administration, l'équivalent de l'« ENA » français, destinée à former les élites issues de la « nomenklatura » et de la Securitate dans la gestion de la « cité ». Dans l'histoire récente d'après l'effondrement du communisme, cette sélection, qui assurait à l'élite une sorte de monopole du « know-how » du management, a permis la continuation de l'emprise de celle-ci aussi bien sur les domaines économiques que sur la vie politique.

EDUCATION INFORMELLE

La nécessité de l'éducation informelle a été déterminée par le fait que l'enseignement officiel était complètement dominé par le régime politique. Le but de ces formes d'éducation était le plus souvent de répondre à la quête de sens des jeunes, confrontés à un monde absurde qui leur interdisait pratiquement l'accès au patrimoine de sagesse universelle. La pénurie d'ouvrages philosophiques, historiques et littéraires dans les bibliothèques ainsi que le manque de professeurs compétents créaient un malaise qui poussait les jeunes à se demander à quoi il leur servait de vivre dans un univers sans horizon. La plupart des gens se contentait de pourvoir à son existence biologique en perdant ainsi de vue les raisons mêmes de la vie, selon l'adage latin « pro ter vitam vivendi perdere causas »[1]. L'enseignement parallèle a permis de renouer avec les références culturelles roumaines d'avant l'installation du communisme au pouvoir, sans pour autant sombrer dans un nationalisme étroit, car, dans la plupart des cas, elles appartenaient au patrimoine universel de l'humanité.

En ce qui concerne les modalités de l'enseignement parallèle, nous en avons présenté une forme qui n'est pas sans rappeler l'Académie de Platon, dont le groupe réuni autour du Constantin Noica a été le modèle phare. Ce n'est pas un hasard si « L'Ecole de Paltinis » a réalisé la traduction quasi intégrale des dialogues de Platon en roumain. Il s'agissait d'un modèle pyramidal en ce sens que, réunis autour d'un lettré (écrivain, philosophe, historien, ancien professeur d'Université interdit d'enseignement, avocat ou spécialiste de l'économie), un nombre de jeunes s'était décidé à se soumettre à une sorte d'ascèse de vie qui pouvait leur permettre l'accès au savoir et à la sagesse, dont la plupart des Roumains étaient privés. Le bonheur de faire partie d'un petit nombre d'élus, de se trouver « à quatre mille pieds au-dessus de l'humanité », était désiré, envié et très recherché non seulement en raison de l'enseignement dispensé, mais aussi et très souvent en raison de la notoriété dont jouissaient certains de ces cercles fermés. Le monde intellectuel de l'époque parlait en effet beaucoup de ces écoles, connues par quelques rares publications qui les avaient mentionnées d'une manière allusive, mais surtout par le « bouche à oreille », qui était la meilleure des publicités. Si le nombre des personnes directement concernées était extrêmement restreint, l'influence de certaines de ces écoles a en revanche été importante. Des jeunes, à l'instar des élèves de « l'Ecole de Paltinis », s'engageaient ainsi dans le domaine des langues étrangères (latin, grec ancien, allemand et anglais) et dans l'étude systématique des grandes œuvres philosophiques mentionnées dans la célèbre liste des ouvrages rendus publics par « Le Journal de Paltinis ». C'était une sorte de performance pour tous ceux qui aspiraient à être au-dessus de la mêlée. Ceux qui se lançaient dans cette voie avaient surtout pour tâche de créer une œuvre culturelle personnelle. Cette idée de performance intellectuelle, de salut par la culture a permis à de nombreux jeunes de ne pas sombrer dans la grisaille et le marasme qui étaient le lot de la population roumaine. Ils étaient continuellement hantés par l'idée de ne pas perdre le temps précieux de leur jeunesse. Toute cette pédagogie était influencée par la culture allemande de Noica et d'autres philosophes et rappelait le poème copte de Goethe, mis en exergue par Schopenhauer dans sa traduction de l'« Oracle Manuel » de Balthazar Gracian.

« Va ! écoute mon conseil,
Utilise tes jeunes années,
Apprends à temps à être plus sage :

[1] Dans l'effort de vivre, perdre le sens de la vie.

La balance de la chance
N'est jamais en équilibre.
Tu dois monter ou descendre,
Tu dois dominer et gagner
Ou servir et perdre
Souffrir ou triompher,
Etre enclume ou marteau ».

C'était finalement le culte des surhommes, des génies, qui permettait de survivre à une nation asservie par l'absurdité de Ubu-roi. Ce côté romanesque attirait et faisait des disciples. Le bon côté de ces entreprises culturelles est d'avoir ouvert des voies et souvent débouché sur de très belles carrières en Roumanie et à l'étranger. Il est difficile d'estimer le nombre de personnes dont la trajectoire de vie a été influencée de près ou de loin par cette « Paideia ».

Après la chute de Ceausescu, le « Groupe pour le Dialogue Social » s'est formé autour des disciples de Noica, réunissant des intellectuels importants, comme des écrivains, des sociologues, des architectes, des ingénieurs et des physiciens, connus pour leur attitude anticommuniste. Ce groupe a été l'un des pôles de l'opposition au gouvernement constitué par les membres de l'ancienne « nomenklatura » après la défaite du dictateur.

Il convient également de montrer les avatars de ce genre de modèle de résistance par la culture. La démarche intellectuelle de Noica présentait un fort aspect élitiste ; l'intérêt exclusif du philosophe pour ce qu'il appelait les « chevaux de courses » était d'ailleurs notoire. A noter que l'élitisme de ces groupes érigés en clubs fermés a marqué le « Groupe pour le Dialogue Social », et, de là, une partie de l'opposition de son empreinte. Si, lors des premières élections, la majorité de la population n'a pas suivi le projet de cette opposition, c'est aussi une conséquence de l'orientation de Noica, qui avait interdit à ses disciples tout engagement social et politique. Tout ce qui était en dehors du « ciel de la culture » tombait selon lui dans la vulgarité commune. Sans même connaître le vers d'Horace « Odi profanum vulgus et arceo »[1], les petites gens percevaient bien l'ignorance voire le mépris des personnes dont ils ne comprenaient pas les propos. Il a donc manqué à ces groupes de formation le sens social des intellectuels polonais, qui ont conseillé et soutenu les ouvriers dans leur combat pour la création du premier syndicat libre du monde communiste. En 1987, lors de la grève de Brasov, peu d'intellectuels se sont impliqués dans la défense des ouvriers emprisonnés. Mais il est un autre aspect qui s'avère des plus troublants. La fermeture de ces cercles a suscité l'intérêt de la Securitate, qui a essayé de les noyauter et de les utiliser. Actuellement, un certain nombre de voix s'élève pour reprocher à Noica d'avoir empêché toute participation active aux mouvements d'opposition au régime. En les orientant vers le « ciel de la culture », ce modèle a en quelque sorte fait le jeu de ceux qui voulaient éviter toutes formes d'opposition. Simultanément, Noica, qui était étroitement surveillé par la Securitate et régulièrement contacté par des jeunes venus de partout pour recevoir ses conseils, aurait permis aux services secrets de connaître l'identité de ceux susceptibles de devenir d'éventuels opposants.

Un autre genre d'enseignement a été celui qui proposait le salut par la spiritualité, dont le prototype a été le « Buisson Ardent ». Ce modèle augustinien se présentait comme une constellation de personnalités réunies par le désir de partager les trésors de spiritualité que chacun pouvait découvrir. Si le premier modèle était dominé par l'idée de

[1] J'ai hais les gens ignorants et je les ai évités.

la performance culturelle, le second se fondait sur le partage spirituel. Il rappelait d'ailleurs quelque peu la retraite à « Cassiciacum » d'Augustin et de ses amis, qui recherchaient la tranquillité de l'« otium studiosus »[1] afin d'accéder à une paix véritable dans les moments où sévissaient les tempêtes de l'histoire. Ce n'était pas pour fuir les dangers et le monde que ces lettrés se réunissaient, mais pour pouvoir les assumer dans une démarche qui s'inscrivait dans la longue tradition des amitiés spirituelles, telles que les Messieurs de Port-Royal en avaient donné l'exemple. Le « Buisson Ardent » a permis l'écriture de plusieurs ouvrages qui restent parmi les plus importants de la littérature et de la spiritualité roumaines de la période de référence. L'œuvre de Vasile Voiculescu, qui est un sommet de la poésie roumaine, « Le journal de la félicité » de Nicolas Steinhardt, mentionné dans cette thèse, l'œuvre théologique d'André Scrima, les toiles et icônes d'Olga Greceanu font aujourd'hui référence dans la culture et l'art roumains.

Le « Buisson Ardent » a joué un rôle important dans l'ouverture du monde orthodoxe vers les valeurs européennes, en montrant que l'orthodoxie n'était pas toujours liée à un nationalisme étroit et en évitant ainsi le drame serbe après la chute du régime. L'influence de l'esprit du « Buisson Ardent » s'est aussi manifestée des décennies plus tard au travers de la visite du Pape Jean-Paul II, qui a répondu à l'invitation du Patriarche orthodoxe, la Roumanie étant ainsi le premier pays majoritairement orthodoxe à accueillir le chef de l'Eglise catholique. De même, le « Buisson Ardent » est à l'origine de l'effort des intellectuels pour mener l'Eglise orthodoxe à un processus de purification[2] et l'ouvrir aux activités caritatives, qui ne faisaient pas partie de sa tradition. Il convient de signaler l'influence de ce même groupe sur les fondateurs d'un parti rallié à la Démocratie chrétienne, après la chute du régime.

Bien que ces deux modèles aient poursuivi des démarches profondément différentes, ils comportaient deux traits communs : d'une part, l'importance de l'enseignement oral et d'autre part, la recherche de la filiation intellectuelle des disciples, qui voulaient se prévaloir d'une autorité pour cautionner leur action. Cette recherche de filiation remonte aux modèles anciens, grec et romain, comme par exemple celui d'Amonius, Plotin et Porphyre. Il s'agit aussi d'une caractéristique marquant les groupes fermés dans un milieu hostile.

Si, après bien des difficultés, la société roumaine a aujourd'hui retrouvé une vie presque normale, c'est également grâce à certains enseignants qui prenaient souvent des risques importants pour transmettre une pépite de vérité à leurs élèves. Ajoutons aussi tous ceux qui, dans les prisons politiques, ont donné des cours aux jeunes emprisonnés avec eux. Ces messages étaient fréquemment transmis discrètement, au travers d'un geste ou d'un silence, mais aussi d'une parole chuchotée dans le bruit assourdissant des marteaux frappant les enclumes, une parole apparemment perdue, mais enfouie dans la mémoire et donc perdurable.

[1] Le calme des études.

[2] Ce processus s'inscrit dans l'effort individuel et collectif de la société roumaine post-communiste d'avouer toute collaboration avec la Securitate, là où elle a eu lieu.

REFLEXIONS SUR L'EVOLUTION DE L'ENSEIGNEMENT ET DE LA SOCIETE ROUMAINE APRES 1989

Après l'effondrement du communisme, l'éducation informelle a cessé d'exister, du moins dans les formes connues auparavant. Elle avait en quelque sorte gagné sa « guerre froide » contre un redoutable adversaire, qui a d'ailleurs disparu formellement du jour au lendemain. Une des premières conséquences de la chute du système enregistrées dans le domaine de l'éducation a été l'apparition d'universités privées qui s'explique par le fait que l'enseignement officiel de certaines filières avait perdu de sa fiabilité. C'est ainsi que se sont créées de nouvelles formes d'enseignement déterminées par l'ouverture du pays vers l'Europe et les Etats-Unis, comme par exemple le Collège « La Nouvelle Europe », l'Université Roumaino-Américaine et de très nombreuses facultés privées de droit, d'économie et de finances, qui permettent désormais de combler l'absence d'experts dans ces domaines. Le premier nommé, dirigé par Andrei Plesu, un ancien disciple de Noica, a pour but d'offrir des formations post-universitaires aux titulaires de maîtrises dans les différents domaines des sciences humaines. Il convient également de mentionner l'émergence de différentes formes d'enseignement à distance liées à l'internet et le renouveau de la pédagogie, notamment par la création d'écoles spécialisées destinées aux enfants handicapés.

Pendant le régime communiste, la société était dominée par la mentalité selon laquelle les études constituaient l'unique assurance pour accéder à une situation privilégiée, selon le dicton « ai carte, ai parte » (quiconque a une formation, a des chances). Actuellement, les jeunes sont hantés par le spectre du chômage et essaient de trouver les filières qui les conduiront à décrocher plus facilement un emploi. De même, de très nombreux jeunes gens, avec ou sans diplôme, quittent le pays pour aller travailler à l'étranger ; on estime qu'à l'heure actuelle environ deux millions de Roumains travaillent en dehors des frontières du pays. La société roumaine a vu s'effondrer en peu de temps plusieurs mythes qui avaient suscité beaucoup d'espoirs, avec des conséquences importantes sur les choix politiques lors des élections. Parmi ces mythes on peut mentionner ici celui du communisme lui-même, qui a disparu bien avant la chute du régime, celui du « dirigeant sauveur du pays », avec Ion Iliescu, le successeur de Nicolae Ceausescu, et le roi Michel, et enfin, celui du nationalisme, issu de la peur de toute confrontation avec le monde, perçu comme hostile. Notons également qu'après le grand enthousiasme du début, le mythe européen commence à s'effriter devant les difficultés du parcours. La succession de ces effondrements a entraîné un changement rapide de l'enseignement, tant au niveau des méthodes que des contenus, en particulier dans les sciences humaines, ce qui pourrait constituer une piste de recherche pour des études ultérieures.

Enfin, l'approche d'une entreprise éducative comme celle de la Roumanie pendant la période de référence, dans ses variantes formelle et informelle, laisse entrevoir de plus en plus clairement que l'enseignement ne consiste pas uniquement à transmettre et à acquérir un système de connaissances, mais aussi, et surtout, à ouvrir des voies, afin d'apprendre à gérer la fracture produite par la période totalitaire et de comprendre le monde complexe de la globalisation. Dans le monde figé décrit dans la partie contextuelle de cette thèse, les jeunes en quête de connaissances et de vérité arrivaient à survivre spirituellement grâce aux jardins secrets des savoirs interdits par les autorités, dont l'élévation compensait la grisaille quotidienne. Ce monde a vécu dans la pénurie des

moyens matériels, souvent à la limite de la survie, mais il possédait une denrée qui se fait très rare aujourd'hui : le temps. On avait le temps de lire, de découvrir les espaces donc chacun pensait être le seul à contempler la beauté et la profondeur. Du fait des murs environnants, le regard était obligé de s'élever, créant alors un rapport mystérieux entre le moi et le monde. Lia Benjamin nous fait part de cette constatation : *(…) J'ai perdu cette vie intérieure que j'ai eue pendant cinquante ans dans le communisme. Je rentrais chez moi, je fermais la porte et je vivais dans mon univers… Actuellement, la situation a changé, je vis uniquement pour mon métier, j'ai des ambitions, je considère avoir le droit de m'emparer de certaines choses auxquelles, à l'époque, je ne pensais même pas.* Il n'est pas question de regretter le passé, surtout quand il relève du cauchemar totalitaire, mais simplement de trouver l'adéquation entre un passé révolu et un présent où les changements se produisent à un rythme souvent difficile à suivre et d'essayer de « maîtriser mieux aujourd'hui ce qu'on disait ou apercevait hier »[1].

Aujourd'hui, l'accélération du temps et l'accumulation extrêmement rapide des connaissances prennent une allure qui ne satisfont plus ceux qui avaient goûté la quiétude intérieure d'autrefois. Pour lire, réfléchir et se pénétrer du temps en l'absence de temps, on se contente souvent d'empiler les connaissances sans avoir le recul nécessaire à la réflexion. L'accumulation des connaissances ne rassasie pas, un drame que Nietzsche résume parfaitement dans cette ligne : « O désir de désirer, s'écrie Zarathoustra, o faim dévorante dans la satiété ! »[2]. Les sources de joie offertes par la découverte du savoir sont en train de se tarir et, souvent, les jeunes qui partent à l'étranger pour suivre des études poussées le vivent comme une épreuve très lourde. L'émerveillement du début a cédé la place à l'acédie et au vide. Mais le vide lui-même n'est pas la pire des épreuves à en croire le conseil dispensé par Socrate à Théétète : « Si tu demeures vide, tu seras moins à la charge de ceux que tu fréquenteras, et plus doux, parce que tu seras assez sage pour ne pas croire que tu sais ce que tu ne sais pas »[3]. Cette sagesse particulière pourrait être une piste pour ceux qui sont actuellement conduits à vivre leurs années d'apprentissage dans l'inquiétude.

[1] Misrahi R., *Les actes de la joie. Fonder, aimer, agir*, Paris, PUF, 1987, pp. 52-53.
[2] Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, (trad. Albert), p. 146.
[3] Platon, *Théétète*, Paris, Flammarion, 1967, p. 173.

ANNEXES

LES RECITS DE VIE

Interviul cu Gheorghe Surdu

Inregistrare facuta la Paris, în 30.06.1998.

Gheorghe Surdu: *Ma numesc Surdu Gheorghe. Parintii mei si neamurile mele imi spuneau Ghita. M-am nascut la 11 iunie 1914, in comuna Boian, nu departe de orasul Medias, Judetul Sibiu, din parinti tarani. Am fost 8 copii la parintii mei, 6 feciori si 2 fete. Parintii mei au fost foarte, foarte harnici. Desi au fost saraci si au avut 8 copii, ne-au crescut in mod satisfacator si multumitor. Pe Biserica din Boian este Bourul, stema tarii Moldovei. Nicolae Iorga a fost în satul meu natal cu studenti veniti de la Valenii de Munte si a sustinut ca Boianul a apartinut Moldovei. Cum numele „Surdu" exista în Moldova, eu înclin sa cred ca familia mea, a Surdestilor, este de origine moldoveana. A fost Stefan cel Mare, dupa aceea Petru Rares, au avut Ciceul si Cetatea de Balta (si satul meu Boian tinea de Cetatea de Balta), au primit-o moldovenii, dar nu numai castelul de la astea doua localitati, ci si satele dimprejur, si este deci foarte probabil ca parintii mei la obarsie sa fi fost de origine moldoveana. Ei au fost împroprietariti, se numeau razesi.*

Si in anul 1900 am facut scoala primara la mine in sat, am avut un invatator foarte bun, care se chema Nicolae Limbasan. Si ne-a invatat toate, si gramatica si cititul si literatura si, mai ales, lui ii placeau cantarile si ne-nvata foarte multe cantari romanesti, de exemplu a lui Goga „De ce m-ati dat de langa voi? De ce m-ati dat d'acasa? Sa fi ramas fecior la plug, sa fi ramas la coasa". Sau o alta: „La noi sunt codri verzi de brad si campuri de matasa, la noi atatea fluturi sunt si-atatea jale în casa", cred ca-i tot o poezie de Goga. Dupa aceea din George Cosbuc… si-atatea altele.

Plus, atuncea invatamantul sau instructiunea mergea si cu credinta religioasa si nu era niciodata dusmanie intre ortodocsi si intre românii uniti cu Roma, si invatatorul, am facut cor, si noi mergeam dumineca la biserica ortodoxa cu totii si cantam la liturghie si la ailalta duminica acelasi invatator si director, care era ortodox, ne ducea la biserica cealalta. Si era intr-adevar un adevarat ecumenism, cum se spune ca se lucreaza astazi sa se apropie cele doua biserici din Rasarit si din Apus.

Timpul a trecut si parintii mei au voit sa ma deie la scoala la Blaj, care erau cele mai vestite scoli, si in paranteza pot sa adaug, si fara a gresi, primul liceu romanesc din intreaga Romanie a fost cel de la Blaj, deschis toamna, la 1 octombrie 1774. In timpul ala, la Bucuresti, la Sfantul Sava se-nvata in greceste. In timpul ala in Moldova, la Iasi, se vorbea si se-nvata in limba slavona, nu in românește. E primul liceu românesc unde s-a vorbit de la inceput in limba româna si-n limba latina – o fost Blajul. Din cauza aceasta se vorbea „Mergem la liceu' vestit al scolilor din Blaj" si care au fost deschise de episcopul greco-catolic sau unit cu Roma Petru Pavel Aron, care era de origine din Bistra, deci mot de origine din Muntii Apuseni. Si a fost formidabil in aceasta privinta, deschidem scolile pentru toti cei care sunt dornici sa invete si le dam la fiecare o ciorba,

si le dam la fiecare pe saptamana o pane si asa mai departe… si o ajutat cum o putut, si de fapt, incet-incet, o ajuns foarte vestite aceste scoli. De la scoala primara la scoala liceala si, dupa aceea, s-o facut seminar pentru teologi.

Aron Pumnul, care o fost profesor la Blaj, nu stiu din ce motive a parasit Blajul si-a ajuns profesor la Cernauti. Si Eminescu o avut pe Aron Pumnul profesor acolo. Si profesorul asta de Limba româna le-o explicat gramatica, le-o explicat chestia ca noi suntem de origine romana de la Traian incoace, etc. etc. si ca cel mai vestit oras din intreaga România, pentru ca a deschis primul liceu romanesc, este Blajul.

Si într-o primavara, cred ca în 1866, Eminescu care nu avea decît 16 ani, entuziasmat de aceste idei, o plecat din Moldova pe jos in timpul verii si-o venit tot pe jos, si-o ajuns la Targu-Mures. Intamplarea o facut ca la Targu-Mures a intalnit doi tineri c-o caruta si Eminescu a intrebat „Unde mergeti?" Zice „Mergem la Blaj". „Pai si eu vreau sa ma duc acolo. Nu ma luati si pe mine?" Si-asa, astia erau seminaristi, faceau teologie la Blaj, era toamna, si-o plecat Eminescu cu ei. Blajul este asezat pe-o vale unde curg cele doua Tarnave, Tarnava Mica de-o parte si Tarnava Mare de alta parte. Cand or ajuns ei pe Hula, asa se cheama un deal mare la marginea orasului, s-o oprit acolo cu caruta si s-o dat jos si cei doi seminaristi i-o aratat, „Uite Blajul jos, mai avem inca un pic si ajungem acolo." Si-atunci, spune istoria ca Eminescu si-a ridicat palaria si-a spus memorabilele cuvinte: „Te salut din inima, Roma-Mica! Multumescu-Ti Tie, Doamne, ca mi-ai ajutat sa o pot vedea!"

Deci Blajul o fost numit Roma mica datorita faptului ca blajenii si Scoala ardeleana, ma rog, invata mereu ca noi suntem de origine romana si deci Blajul este Roma mica. Si acolo, de atunci incoace s-o plantat un tei, pentru ca teiul era arborele iubit, simpatizat de Eminescu. Si-atunci o plantat un tei foarte mare, frumos si pus o placa, Aici s-a oprit Eminescu si a spus urmatoarele cuvinte: „Te salut din inima Roma-Mica ! Multumescu-Ti Tie, Doamne, ca mi-ai ajutat sa o pot vedea!"

S'apoi o stat Eminescu vreo 6 luni, si dormea la Seminarii in pod. Eu am avut ocazia, cand am facut liceul la Blaj, sa intalnesc, mai traia un calugar batran de tot, care a trait pe timpul lui Eminescu si ne povestea despre Eminescu. Si ca Eminescu nu-i prea placea cartea, dar s-a imprietenit cu magarariu, adica era o caruta cu un magar si era unul nenea Vasile din Vreja, o comuna foarte aproape de Blaj. Si Eminescu, tot cu Vasile asta, cu mosul asta tot discuta si asta îi tot povestea, zice: „Nene Vasile, ma iei si pe mine!". Si mergea cu caruta in afara orasului, unde era proprietatea Mitropoliei, unde aveau vaci d'alea… si mergea si aducea lapte pentru Internatul seminaristilor. Si Eminescu mereu discuta cu batranul asta, cu nenea Vasile sau badea Vasile si asa o invatat, s'apai asta ii povestea, ca intrand si iesind din oras, in partea stanga este un lac ca se cheama Chereteu si Eminescu s-a imprietenit cu un seminarist care-l chema, pare-mi-se, Filip, nu-mi aduc bine aminte, si se ducea si se scalda acolo. Si-a facut o poezie foarte frumoasa Eminescu, Lacul, „Unde trestiile… " si cutare si cutare si… natural, cine l-o studiat pe Eminescu, apai stie poezia, eu nu pot s-o stiu pe de rost.

Cand am terminat scoala primara din satul meu natal, asta a fost in '26, m-au trimis parintii mei la Blaj si acolo am facut 7 ani liceul. Am terminat in 1933 bacalaureatul si, dupa aceea, m-am inscris la teologie, am intrat la… sa ma fac preot, la teologia din Blaj, si am facut 4 ani si, cand am terminat, desi la inceput mie nu mi-o placut cartea, dar dupa ce am intrat acolo, intre intelectuali si cu profesori, nu stiu ce… a inceput sa-mi fie draga cartea.

Si v-am spus ca eu n-am voit sa ma duc la scoala nicicum, mi-a placut sa ma ocup de oi si de vite, sa ma duc la plug… Da' mama si tata: „Las' c-avem ailalti sapte

copii, tu sa te duci la scoala !" s-apoi asa m-am dus, si am ajuns cum sunt copiii mici. Spun femeile care-au nascut copii ca daca nasti copilu' foarte greu le invata sa suga, pentru ca el o trecut din faza in care traia in sanul mamei lui, n-avea nici o problema, era automat hranit, iar de-acum trebuia sa faca efort, sa faca efort sa suga, si pana-l invata mama sa suga tot nu, nu, nu…, dar dupa ce odata o ajuns de-i place laptele si-apai nu mai are mama atata lapte cat ar vrea el sa suga. Si-atunci asa o asemanare oarecum, mai mult sau mai putin potrivita, am ajuns si eu ca n-am voit nicicum ca sa ma duc la scoala…

Pana la urma mi-o fost drag si, cand am terminat teologia, am cerut la mitropolitul nostru ca sa ma lase sa ma duc la Bucuresti, sa mai fac doi ani la filosofie. Si mitropolitul spune: „N-avem nimica impotriva, te poti duce, dar dupa ce termini unde te vei duce, ca noi nu avem catedra sa-ti dam, ca avem profesori de filosofie, ce vei face? Si, daca vrei, te trimetem in strainatate, sa faci teologie mai departe, te trimetem la Roma." Si-atunci „Eu nu ma duc la Roma, pentru ca la Roma toti se duc de la Blaj. Trimete-ma-ti în Franta".

Si-apai asa m-or trimes in Franta, si-n 1938 toamna am ajuns la Strasbourg. Guvernul francez mi-o dat o bursa si-am ajuns la Strasbourg si-acolo am inceput eu scoala sa-mi pregatesc licenta in teologie si filosofie. Numa' un an am stat acolo si-a inceput razboiul. La 1 septembrie 1939 a inceput razboiul si toate facultatile din Strasbourg s-au refugiat la Clermont-Ferrand, intre care medicina, filologia, istoria, etc.etc., si teologia, pentru ca Alsacia, desi o fost anexata la francezi dupa primul razboi mondial, francezii, ca sa-i castige de partea lor pe alsacieni, le-or lasat legile cum o fost in Germania si deci, profesorii de teologie de la Strasbourg sunt platiti de statul francez. Ca asa platea statul german cand era Alsacia… si deci in restul Frantei toate seminariile sunt sustinute de biserica, statul nu da nici un ban; d-acolo'… si diplomele care le da de licenta sau de doctorat, le semneaza ministrul invatamantului francez si, din cauza asta, in orice stat…

In 1942 am terminat teza de doctorat in teologie si filosofie, intitulata „L'Eglise Corps du Christ d'après Saint Augustin". In timpul asta, Franta a fost ocupata de nemti. Eu, de la Clermont-Ferrand, ca v-am spus ca m-am dus de la Strasbourg la Clermont-Ferrand, am venit la Paris.

Si faptul ca rusii au ocupat tara noastra, am fost sigur ca comunismul va fi impus noua. Din acest motiv am spus: „Noi trebuie sa avem un centru românesc greco-catolic aici la Paris". Pentru noi, pentru romani, Parisul este mai important decat oricare alt oras din lume, fie el New Yorkul sau Washingtonul, fie Tokio sau Berlinul – nici unul nu atrage atatia români ca Parisul si cultura noastra cea mai mare, cei mai mari invatati ai nostri or fost toti formati mai mult sau mai putin in Franta. In al doilea rand, in primul razboi mondial francezii o fost alaturi de noi, iar in razboiul al doilea mondial noi n-am fost in razboi impotriva francezilor, francezii erau ocupati de nemti. In 1941 o-nceput razboiul impotriva rusilor si noi in 24 iunie 1941 ne-am aliat cu nemtii sa-i batem pe rusi sa ne putem lua Transilvania, o parte din Transilvania care-o dat-o ungurilor si Basarabia si Bucovina.

Asa ca si pe aceasta idee m-am dus si am umblat in toate partile si pana la urma in '44-'45 am reusit ca sa gasesc casa asta unde suntem acum si-am înfiintat Misiunea Bisericii române unite cu Roma.

Biserica noastra din tara dateaza de la 1700. Mitropolitul de la Alba Iulia –Teofil dupa aia Atanasie - ei or luat contact, atunci noi eram stapaniti de unguri si mai ales de austrieci, si împaratul austriac o spus ca românii se plangeau ca „de ce noi n-avem nici

un drept, noi suntem de la Traian acolo si cei mai multi si de ce noi nu avem nici un drept" si atunci habsbsburgii, împaratia de la Viena ne-a spus, „daca sunteti si voi catolici, veti avea drepturi ca si ungurii catolici, calvinii si protestantii. Si atunci Teofil, dupa aia Atanasie, o facut unirea cu Roma, ramînînd cu toate ale noastre, slujbele, obiceiurile, posturile, calendaru', doar ca recunoastem pe Papa, sef suprem al Bisericii. Preotii se pot casatori ca de obicei, ca si pana acum, si asa mai departe.

Asa s-a facut unirea cu Roma si datorita acestui fapt ni s-au deschis usile sau portile Apusului si imediat episcopii nostri, care Episcopia s-a mutat de la Alba Iulia la Fagaras, a stat foarte putin si dupa aia s-a mutat la Blaj. Si intemeietorul Blajului este Inocentiu Micu Klein, nascut la 1698 si care a murit in 1768, si care este primul român din Ardeal de la Traian incoace ce-o zis in secolul al XVII-lea „Domne', noi suntem de la Traian, noi suntem români si trebuie sa avem drepturi egale, daca nu si mai multe decat ungurii sau sasii". Deci a fost primul român ce-a spus asta, pîna atunci nici un român din Ardeal n-a strigat „Domne' noi suntem de la Traian, noi nu suntem unguri, noi nu suntem tigani, noi nu suntem veniti aicea…", nici un ortodox, ierarh sau mai departe, care erau aproape toti sîrbi sau greci, n-o spus asta, el a fost primul si din cauza aia o trebuit sa deie demisa, sa plece si apoi o murit martir la Roma.

Si atunci, eu personal am deschis aceasta institutie cu aprobarea Arhiepiscopiei din Paris, cu aprobarea Romei, unde este o congregatie pentru bisericile orientale si unde, sef sau prefect al acestei congregatii era un mare francez iubitor al românilor care se chema Eugène Tisseraut. Era francez. Dupa aceea, guvernul francez a fost încîntat ca sa reluam legaturile culturale, noi francezii cu romanii, si m'or sprijinit si am facut o societate dupa legile franceze de la 1901, ne-o recunoscut ca institutie sau asociatie juridica si morala si am putut sa devenim proprietari ai acestei misuni, si de atunci si pana astazi am fost centrul tuturor romanilor refugiati.

Aici, in sala noastra de conferinta, s-au tinut cele mai mari conferinte, fie politice, fie economice, fie culturale, fie literare, fie arheologice. Aici a vorbit foarte des Mircea Eliade, aici a vorbit foarte mult Neagu Djuvara, care acum e in tara, aici a vorbit Paleologu Alexandru, care acum e senator in tara, aici a vorbit Visoianu, care a fost mai demult Ministru de Externe al românilor, aicea a vorbit Boila Romulus si atatia si atatia altii, si o fost centrul tuturor românilor fara nici o deosebire, nici o discriminare referitor la religie, atat greco-catolicii cat si ortodocsii au colaborat împreuna si au sustinut crezurile românesti si crestinesti.

Si or venit aicea 12 studenti, toti bursieri din partea statului francez, nu pentru preotie, unii ingineri, unii doctori, unii economisti, fie diplomati, etc.etc., cei mai multi or fost ortodocsi, dar între care aminesc unul Dan, ficiorul lui Giurascu, mare profesor universitar din Bucuresti, aicea o locuit, asa… si atatia altii din Bucuresti, dupa aceea or fost si ardeleni de-ai nostri greco-catolici, o fost fiul lui Zenobie Pâclisan care a fost un mare istoric al Romaniei si feciorul lui o fost aicea, o venit si el, dupa aceea unul Berghizan de langa Sibiu, inginer, dupa aia unul Marcu de la Aiud si asa mai departe. Si in 1946 or fost aicea si feciori de preoti ortodocsi, între care si unul Barbulescu, care e aici si acum, dupa aceea unul Tincoca, fecior de preot ortodox din Bucuresti, care era un mare muzicant, într-adevar dotat exceptional din punct de vedere cîntaret, si el o facut corul studentilor nostri aici, dupa aia pe parcurs, natural… o plecat in Canada sau America, nu mi-aduc aminte.

Si fiindca comunistii s'or intarit la noi in tara, in 1947 n'or mai voit sa lase pe nimeni sa vie incoace, toata lumea, tineretul, daca vroia sa faca studii in strainatate, sa mearga la Moscova si atunci eu am luat hotararea sa ma duc in tara sa protestez. Toata

lumea m-o luat: „Parinte, nu te du ca te-aresteaza !" –„De ce sa m'aresteze, caci ei spun ca esti cu oamenii de jos, mai de jos ca mine ce poate sa fie, eu sunt ficior de taran, parintii mei saraci, am fost opt copii la parinti, n-am fost în nici un partid politic, doar ca sunt credincios si preot!". „Nu te duce parinte !". „Nu, nu… uite aicea sunt cheile, misiunea mea s-a terminat, eu plec!".

S'apai asa am plecat in tara, natural cu gandul ca sa protestez. Atunci era Ministrul Educatiei nationale sau Invatamantului in România unul Stefan Voitec si, cand am pus in tema pe Episcopatul nostru al carui centru e Blajul de ce am facut eu aicea, toti m-or incurajat si-or zis ca ideea este exceptional de ingenioasa, geniala, buna pentru românismul nostru si pentru credinta noastra si te intorci inapoi si conduci mai departe misiunea.

Cînd am plecat sa viu inapoi, am avut biletul dus si intors, la aeroport mi-au luat toate actele si cateva zile dupa aia m'or arestat si am fost acuzat de tradare, de spionaj si eu am spus: „Ce-nsemneaza aia?", ca eu habar n-aveam, eu eram foarte naiv in privinta asta, ca n-am facut politica militanta nici o forma. Dar ei or zis ca „tineretul fuge in Apus si dumneata de acolo vii încoace? Inseamna ca esti trimis de capitalistii francezi si de papalitatea, imperialismul papal, sa faci spionaj aici dupa aia sa duci vesti de la noi!". „Nu-i adevarat, domne', habar n-am, eu nu stiu ce-i aia spionaj, habar n-am!". „Nu, astea sunt toate baliverne de-ale dumitale", si am fost condamnat si am facut zece ani de închisoare, n-or avut nici o dovada impotriva mea, dar asta o fost.

Si-asa ca eu n-am mai putut veni incoace, insa misiunea si-o jucat rolul intr-un mod iminent. Dupa ce eu n-am mai putut veni aici, papalitatea o numit imediat un alt preot aici, unul Bîrlea, care acum este in München, iar dupa Bîrlea o numit pe monseniorul Cosma, care o stat pîna în '91.

Si-n '91 eu am primit o scrisoare de la cardinalul Parisului, Jean-Marie Lustiger. El nu m-a cunoscut, dar o auzit ca eu n-am murit si mi-o spus : „ Mon cher Père, je vous prie de bien vouloir revenir à Paris et prendre la charge pastorale de votre Mission dont vous portez la paternité parce que c'est vous même que l'avez fondé et parce-que Mgr. Cosma , l'actuel curé de la paroisse St-George, ne peut plus faire face à sa charge pastorale car il est tres âgé et surtout malade." C'est ainsi que je suis venu – astfel m-am intors din 1991 aici.

Cand am intrat si-am vazut casa, tot am inceput sa plang ca un copil, am ingenuncheat si-am sarutat pamantul. N-am cerut sa viu, insa Providenta Divina le-o fi luminat pe cardinal sau pe cine i-o fi spus, dar eu n-am cerut nimanui sa viu. S'apai asa am venit aicea si de atunci… nu ma gandeam eu …nu credeam c-o sa traiesc eu atata vreme… Si de cand m-am apucat, am sapte ani de cand sunt aicea si înca fac fata in masura in care pot.

Apoi, la instalarea mea, o fost in 15 septembrie 1991, toata capela noastra arhiplina de credinciosi greco catolici români si, mai ales, foarte foarte multi ortodocsi. Si cardinalul Parisului, Jean-Marie Lustiger, o tinut el personal sa vie sa faca Slujba cu mine si sa ma instaleze in mod oficial aici. Cu aceeasi ocazie o venit si-or asistat regele, Majestatea sa Mihai, împreuna cu Majestatea sa regina Maria [Ana – n.n.] si cu fata lor Margareta, Principesa Margareta, si o fost atata lume în capela noastra si'n curte, încat si eu m-am mirat. Si cardinalul o vorbit foarte frumos despre România si despre Biserica noastra si despre mine. Si eu le-am raspuns si le-am multumit si i-am asigurat ca, desi am suferit foarte mult si sunt destul de batran, dar inima si curajul nu s-au imbatranit, sper sa pot face fata in asteptare ca voi pregati un alt preot mai tanar, care sa-mi ieie sarcina mai departe.

Acum revin la problemele care va preocupa pe dumneavoastra. La noi in tara, biserica a avut trei licee foarte importante, confesionale, cum dumneatale le numesti educatie fermala, sau cum ?

Bogdan Radulescu: *Formala.*

Mgr. Gh.S: *…Formala. Am avut si primul liceu românesc despre care am amintit „Sf. Vasile Cel Mare" de la Blaj, care s-o deschis în 3 octombrie 1740… 1748, cam asa…, in orice caz cel mai vechi liceu. Asa,… dupa aceea am avut alt liceu tot confesional la Beius, si un altul pare-mi-se la Fagaras, iar la Blaj am avut seminarul teologic, apoi scoala comerciala, scoala de invatatori, scoala de fete de invatatoare si scoala de menaj: fete care erau educate doi ani de zile sa stie sa coase, ma rog, sa stie bucatarie, sa stie menaj si asa mai departe si, intorcandu-se in sate, sa poata sa fie indrumatoare la femeile de pe la sate; era foarte foarte important si foarte multe fete, bine pregatite din punct de vedere al scolii primare, veneau la Blaj, stateau doi ani de zile si se-ntorceau apoi sa fie pioniere in instruirea tarancelor noastre pe la sate. Si-asa ca astea or fost scolile confesionale, or jucat un rol foarte important din punct de vedere instructiv sau al invatamantului.*

In timpul comunismului s-a facut scoala, dar numai intre preoti si clandestin, in diferite familii in care aveai incredere. „Hai, Parinte, invata copiii nostri la catehism, sau invata-i putin a citi, a scrie…" si asa mai departe…, deci în mod clandestin si individual, pentru ca era… toata lumea care a cunoscut comunismul stie ca a fost cel mai organizat dintre toate sistemele politice din lume. Partidul comunist – el stia tot, era infailibil, el tot ce spunea nu mintea, toate fapte bune. Dupa aceea nu era intreprindere, nu era judet, prefect sau ma rog… sa nu fie legatura. Nu era strada sa nu aiba agentul ei, chiar si etajele de la blocuri aveau agentul lor, care sa miroase de ce si cum, si asa mai departe, si imediat sa raporteze ca uite asta… si asa mai departe. Si iata de ce o fost foarte foarte greu ca in clandestinitate sa poti sa faci intr-adevar scoala cu mai multi laolalta. Faceai numai cu… am ajuns personal, absolut, spun adevarul, am ajuns de faceam liturghia, ca nu aveam dreptul.

Biserica noastra o fost desfiintata in 1948. Prin decret, toate bisericile noastre si lacasurile sfinte au fost date la fratii ortodocsi si ierarhia ortodoxa o fost foarte încîntata, or primit toate si s-o terminat si Traiasca Gheorghiu-Dej! si Traiasca Ceausescu! si o colaborat pîna astazi cu ei. Asta este realitatea, eu n-am nimic… dar asta este! Daca eu as fi colaborat cu comunistii „Da, domne', regret foarte mult ca am avut slabiciunea si am colaborat, imi pare rau, da' asta-i situatia!".

Da' n-o fost, cand am fost condamnat… inainte de a fi condamnat la tribunalul militar din Bucuresti, ma chema sa ma duc sus la Nicolski, care era atunci seful Securitatii, si unul Dulgheru o mai fost cand am fost eu anchetat la minister. Si-o spus: „Mama dumitale plange acasa. Noi iti aratam ca suntem umanitari si-ti dam drumul acasa, dar dumneata…", si-atunci o scos o hartie din sertar si mi-a întins-o mie si-o spus: „Scrie!". „Da' ce sa scriu?". Scrie acolo DECLARATIE. Subsemnatul cutare cutare cutare, preot greco-catolic, imi abandonez credinta. Trec la ortodocsi sau raman fara credinta. Colaborez cu comunistii. Si atunci am zis: „Domne', eu nu pot face chestia asta!" si atunci Nicolscki mi-o spus mie: „Da' bine, dumneata tii la Papa si la capitalismul francez mai mult decat la mama dumitale care e batrana acasa si-o ramas singura din opt copii si acum plange?!". Si-oi zis: „ Pai, tin la amandoi, astea nu sunt doua simpatii sau doua dragoste sau doua atasamente care se contrazic; una este credinta in Dumnezeu, in Sfanta Treime si în Biserica a carui sef este Papa, si alta este scumpa mea mama!". "Si deci nu semnezi?!". „Nu semnez!". „Du-te jos, talharule!". Si

cu astea la vreo cateva zile m-a dus la tribunal militar cu alt grup, ca or mai fost si altii cu mine, si m-o condamnat.

Asa ca-n timpul comunismului prea mult nu s-o putut… da'am spus Liturghia, am facut-o de multe ori in pivnita cu 2-3 crediciosi care erau, am facut-o de doua ori si in padure. Am facut-o în padure! M-am dus la Herculane o data si acolo am mai gasit doi trei de-ai nostri si hai domne', dupa masa si merem sa facem Liturghie, eu am adus patrafirul cu mine, în sfîrsit… un pic de vin, un pic de apa, aveam un mic calice, un mic potir anume pentru cei care merg in excursii, îl primisem din Franta, l-aveam cu mine, l-am pus pe-o masuta acolo si am facut Liturghia, mi-aduc perfect de bine aminte, si asa ca asa s-o…

S'apoi, dupa ce… în '64 si mai departe partidul comunist mai închidea ochii, s-o lasat oarecum mai… n-o mai fost asa sever.

Si am inceput din '75 sa fac liturghie public in Medias, unde locuiam eu.

Eu n-aveam decat o mica camera, dar era acolo un preot foarte bun de-al nostru care avea o casa frumoasa si am facut acolo Liturghia si o prins de veste comunistii, dar n-or venit sa ne aresteze, si am facut-o deci de prin '76 cred eu… '76-'77.

Si, cand o venit '89, credinciosii…, in fiecare duminica faceam acolo… trei preoti, faceam eu, parintele Muntenu si inca unul si cu mine si, deci, cand o venit '89: „Parinte, merem acolo in biserica noastra!", ca biserica noastra din Medias închinata la Inaltarea Domnului era acum întreaga ocupata de ortodocsi… ortodocsii nu… Si am spus nu o luam, decît numai atunci cand atatia veniti aicea la…, încît toata camera asta parinte, nu numa' camera asta, ci si jur-împrejur suntem mai multi decît incapem, numai atunci merem, pana atunci nu! S'apai o vinit lume în duminica aia mai multi, mai multi, mai multi, si-or zis: „Parinte, noi nu mai asteptam. Merem si luam biserica noastra!". Si atunci am spus: „O sa merem duminica viitoare!". Si am luat contact cu preotul, erau trei preoti ortodocsi acolo la biserica noastra, care o fost Protopopia, dintre care unul din Lonta, care o fost de origine greco-catolica, dar nu ca preot, numai familia lui o fost greco-catolica, dar el o facut teologia la Sibiu, ortodox, si i-am spus „Ma', Parinte Ioane, parintii dumitale au fost… dumneata stii ca noi… am fost siliti… ne-o bagat la inchisoare care n-am trecut la ortodocsi, dar acum biserica noastra si dumneata ar trebui sa veniti inapoi…!". Si zice: „Vin, Parinte!" si tot comitetul bisericii zice: „Domne' e'adevarat… Sa vie parintele sa ieie biserica!". S'apai doi preoti ortodocsi n-or voit, si'or venit crediciosii duminica, or venit duminica dimineata pe la ora 9, si-or spus: „In biserica nu mai intra nimeni! Noi, consilierii bisericii, i-am invitat pe Parinti sa vina sa ieie biserica, acuma e a lor!". Si atunci noi ne-am imbracat intr-o camera de la vecini cu hainele bisericesti, toti am intrat, biserica era arhiplina, o apaudat toata lumea no… si asa s-o luat biserica de pe… asa se cheama Tepilor, strada Viitorului, de langa deal, Protopopeatul nostru.

S'apai ceilalti doi preoti ortodocsi or plecat de acolo, iara cel care o trecut am facut un proces verbal in care el trece la noi si ca toate cartile care or fost, ca tot ale noaste or fost, ramân acolo. S'apai asa ca s-o facut… foarte foarte mult a fost si acum cand am fost acasa, am facut duminica doua liturghii, la opt si la zece, si la amandoua m-o rugat sa fac si eu cu aialalti preoti, is patru preoti acolo. Si am facut si predica… foarte multa lume, biserica mare, aprope cat curtea asta era arhiplina… foarte foarte multa lume… ortodocsi ce ziceau: „Venim aici, Parinte, ca-i foarte bine, preot bun…", asa ca asta e.

Altceva nu stiu ce sa va mai spun, in orice caz biserica nostra acum incet-incet, vorbesc de biserica greco-catolica sau româna unita cu Roma, incet-incet se reface. Fratii ortodocsi nu vor sa ne dea bisericile inapoi, dar în multe sate oamenii or venit si-or luat bisericile: „Domne'… gata!". Iar in alte parti unde nicicum nu vreau sa ne deie bisericile inapoi si casa parohiala, oamenii or inceput si cladesc biserici, mai mici, dar cladesc...

Caz concret, foarte probabil ca sunt cine sunt, mitropolitul de la Sibiu, ortodox, Plamadeala, o dat ordin, nu comunistii, el, ca biserica din satul meu natal sa fie demolata si o fost demolata biserica, ca sa nu mai fie nici o urma de greco-catolicism, de unire cu Roma si casa parohiala o vandut-o si, deci, noi n-aveam nimica. Am fost in tara acu' doi ani si am vorbit cu preotul care-i acolo si i-am spus: „Domne', lasa-ti-ne terenul macar, ati luat biserica dar facem alta in loc…". Nicicum! Si n-o voit sa deie nicicum, nicicum, nici terenul care o fost… dar ei n-au nevoie, ca au bisrica foarte mare, frumoasa, au casa parohiala, zice: „Noi, ce-am primit cadou de la comunisti, nu le dam inapoi!", asa mi-o spus.

Si atunci eu am cumparat o casa de la un sas care a plecat in Germania si acum mitropolitul de la Blaj mi-o dat preot si-i acolo si-o inceput deja lumea de vine la biserica, in casa acolo si-n asteptare, poate la primavara, daca ne ajuta Dumnezeu, vom face o mica bisericuta in casa, in curte aia care… Asta-i situatia si-i foarte dureros!

Nu exista nici o tara in lume unde toata lumea sa aiba aceeasi religie, si atunci noi trebuie sa facem exceptie, de ce? Faptul ca biserica noastra ne spune ca suntem de origine romana si ca seful bisercii universale, catolice, deoarece catolic inseamna universal, este Papa de la Roma, urmasul lui Sf. Petru, ca lui Petru i-o spus Cristos, nu la Ioan nici la Andrei, o spus: „Tu esti Petru, si pe aceasta piatra voi zidi Biserica mea!", „Si pentru tine, Petre, ma rog eu, Cristos, pentru tine, Petre, ma rog, ca sa nu-ti scada credinta ta si tu sa intaresti pe fratii tai in credinta!". E cunoscut istoriceste ca sub Nero atat Sf. Pavel cat si Sf. Petru or murit la Roma. Urmasii Sf. Petru sunt papii de la Roma, papa insemneaza parinte. Si-asa ca noi n-avem nimic impotriva fratilor ortodocsi, pot sa aduca tot ce pot spre binele tarii noastre de la greci, de la bulgari, de la sarbi, de la rusi, dar sa nu ne opreasca pe noi sa aducem si noi tot ceea ce putem din partea Apusului, si cultura si credinta si iubire de patrie si tot. Fiecare sa imbogatim tara noastra cu ce putem. Si, deci, sa nu ne mai certam, sa nu mai fim un scandal pentru laici pentru ca, uite tota lumea… actualmente se lucreaza la unificarea Europei si atunci noi crediciosii care suntem si ortodocsi si greco-catolici si acelasi Dumnezeu si acelasi Cristos, de ce sa nu cautam sa ne unim si noi? Sa fim impreuna, sa nu ne mai dusmanim! Asta va fi Harul lui Dumnezeu si Duhul Sfant poate va da lumina celor care sunt la conducerea bisericii, fie greco-catolica, fie ortodoxa, sa ajungem sa fie asa cum o spus Isus Cristos, ca doresc „Sa fie toti o singura turma si un singur pastor!".

***B.R.:** Monseniore, din anul cand ati iesit din inchisoare si pana la caderea comunismului in '89, cum ati trait si ce-ati facut?*

***Mgr. Gh.S:** N-am voit sa ma angajez nicicum. Nici intr-un servici, ca am stiut ca oriunde te angajezi trebuie sa faci declaratie si sa spui ca te supui la cutare si cutare... Am facut agricultura, in sensul ca in gradina noastra asta… si mama o mai trait, dupa aceea, dupa ce-a murit mama, o murit cand eram eu la inchisoare, s-o facut Colectivul, am protestat. M-am dus, deci nu mai aveam ce face in satul meu natal, Boian, si aveam un nepot de frate care locuia la Medias, si o spus: „Unchiule, dumneata poti veni la noi si sa stai aicea la mine, iti dau o camera si stai aici si ce mancam noi mananci si dumneata".*

Si m-am dus la… era normal, asta era ordinea cand am iesit –„te duci la Securitate!” si Securitatea n-o fost rea cu mine, nu pot sa spun… era unul Dan, seful Securitatii si o spus: „Te asezi unde vrei, si-ti cauti…”, ca asa-i decretul ca, iesind afara, fiecare poate sa locuiasca unde vrea si unde poate si sa exercite dupa pregatirea lui o functie oarecare, sa poata trai si sa nu devina hot.

Si, natural, eu am fost foarte bolnav, am fost… eram cu carja si eram slab, aveam 46 de kg, eram ca degetul si am stat la spital la Medias vreo trei saptamani; dupa trei saptamani, doctorul o spus: „Domnu’ Parinte, noi nu mai avem ce sa-ti facem, daca vrei sa te duci la Sibiu la fizioterapie…”. Si’acolo… m-au trimis acolo si am dat de un doctor foarte bun, un bun român, Diaconescu se chema. Si o zis: „Parinte, de aici nu pleci pana nu… fara baston!”. Era vara, „mananca fructe multe, mananca struguri, iti dam injectii, penicilina etc., te tratam cu aparate speciale pentru reumatism etc., etc., si nu pleci de aici pana nu mergi fara baston!”. O fost foarte simpatic, probabil o insistat si, pentru ca avea doi copii, o fetita si-un baiat, si o zis: „Dupa masa te poti ocupa de copiii mei, sa-i inveti franceza!”. „Ii invat…!” Probabil… acuma nu-l acuz, dar in orice caz a fost foarte cumsecade. Si de fapt, dupa trei-patru saptamani, cînd de fapt aveai dreptul numai 18 zile sa stai, asa era programul, si el m-o tinut peste trei saptamani acolo la spitalul ala, la fizioterapie de la Sibiu, si apoi am plecat si de fapt de atunci nu mai port baston. Am plecat… si am ramas foarte multumit si, din cand in cand, pana la doi ani, ma duceam la tratament.

Fiindca eu am fost arestat de la sat, acum imi trebuia buletin de oras si m-am dus la Securitate si Securitatea o spus: „Te duci la Primarie, ca Primaria trebuie sa fie de acord, si dupa aia te duci la Politie, Politia face buletinul de identitate”. Si m-am dus, formidabil o fost… m-am dus acolo, era primar unul Muntean Vasile, a fost taran din Deploz, nu departe de Medias, si i-am spus: „Uite, Domne’ Primar, eu am fost închis, nu stiu ce… si acuma am venit, nu va cer locuinta, ca am la un nepotel de-al meu si pot locui la el, dar sa-mi… mi-am facut cerere, nu-i asa sa ma… “. Si zic: „De unde te-o arestat?”. I-am spus ca de la Boian. „Dar ce faceai aicea?”. „Agricultura!”. „Te duci la agricultura, eu nu ma bag!”. „Nu ma duc, domne’, la agricultura, daca dumitale iti place agricultura, ca nu ai carte, du-te la agricultura, acum ai colectivul, du-te acolo…, da’ eu nu…, mie sa-mi dai hartie, sa-mi dai creion sau un stilou, ca eu sunt om intelectual, eu am facut carte… acuma, s’apai cum sa vorbesc, ce poti sa-mi faci decat sa ma duci iar la inchisoare, mie nu mi-e frica de moarte… ma duc!”. „Du-te!”.

Si de-acolo am iesit si m-am dus la Securitate, si-am facut o cerere si am spus: „Domnule comandant, va rog frumos sa ma timiteti la inchisoare, ca acolo avem de toate, nu ne trebuie absolut nimic, doar asteptam moartea, altceva nu… Avem de toate, mancare, bautura, femei,… tot ce vrei avem la închisoare… doar moartea, asteptam moartea…!”. „Dar cum, cum vorbesti asa?”. „Pai asa, uite ca am fost la Primarie si… eu nu mai îs copil, domnule, eu nu mai îs copil… dumneata ma trimiti la primar, primarul ma trimite la Boian, eu nu-s… cum l-a trimis pe Cristos de la Anna la Caiafa… ma trimiteti la inchisoare!”. „Ah, nu, nu…!”. „Pai da, da dumneata cu primarul vorbesti intr-un fel si…”. „Nu, nu, acum stai aici…” si atunci auzeam domnu’…, auzeam cumsecade… „Alo, alo…, mai Vasile, ce faci, cum ai dormit azi noapte?” spune securistul-sef primarului. „Bine mai, ce sa fac… bine!”. „Ma, uite, avem aici pe domnu’ Surdu, si trebuie sa vezi ce-i de facut cu el, ca este o dispozitie legala…”. Ce i-o spus ala eu nu stiu, dar am dedus ca ala i-ar fi spus, „ca nu depinde de mine, ca depinde de voi, de Securitate, daca doriti ca el sa stea in Medias sau nu”. Pentru ce…, pentru ca Dan, comandantul Securitatii, o spus „Mai primarule, doar tu esti seful orasului, nu noi!”. Si atunci eu din asta am dedus ca ala i-o spus ca nu depinde de el, ci de voi securistii, ca si

eu depind tot de voi… primarul tot de Securitate depinde... Asta am concluzionat eu…. Si atunci, asta ii spune: „Domne', noi suntem supusi… tu esti mai mare… seful orasului, noi suntem supusi tie!", si atunci natural ca ala si-a dat seama ca Securitatea nu-i impotriva ca eu sa stau în Medias. Si atunci o zis Dan: „Du-te la primar sa-ti faca actele, sa-ti deie…", cu alte cuvinte Securitatea avea interes ca eu sa stau la Medias, ca la Medias ma putea urmari mult mai usor decat intr-un sat, nu stiu unde... Si m-am dus si, cand am ajuns la Primarie, in cinci minute am fost acolo, ca nu-i departe, am batut in usa la doamna secretara: „Vreau sa vad pe domnu' Primar!". Zice: „Nu-i nevoie, uite aici dosarul asta e deja iscalit!", deci, dupa converstia telefonica, primarul o semnat si mi-o dat hartia si m-am dus la Poli… Militie era atunci… si am lasat acolo, am dat fotografiile si la vreo trei zile m-am dus si mi-o dat… cum se cheama… buletinul de identitate.

S'apoi am cerut servici. Si era un director comercial foarte… era un bun greco-catolic, facuse scoala la Blaj, foarte simpatic si am vorbit cu el, zice: „Eu m-as bucura ca dumneata sa vi aici la noi in contabilitate, ca esti om corect…" nu stiu ce. „Eu sunt de acord!". Da, dar zic: „Securitatea nu va fi de acord!". „Ii am in mana!" o zis directorul comercial din Medias. „Le-am facut anumite piste si probleme lor si asa mai departe… si acum, daca eu cer ceva, poate ca ei nu sunt contra!". Zic: „Nu stiu, nu stiu daca va fi asa!". S'apai, pana la urma, am facut cerere si, cand m-am dus la el, zice: „Trebuie sa te duci la Bratele de Munca". Si m-am dus la Bratele de Munca, si mi-o zis: „Nu se poate!", asa ca nu m-o angajat. S'apai i-am spus la… Barna il chema… „N-am ce-ti face… asta este!".

S'atunci toata drojdia societatii care era… fost inchisa, lucra la o intreprindere de constructii, acolo erau golanii si tiganii si hotii… S'apai m-am dus acolo cu un al preot de-al nostru, care lucra acolo… tot asa o fost inchis, o scapat cu vreo doi ani inaintea mea, si m-am dus la el si zice: „Poti veni aici la noi!", s'apai a vorbit la cadre si m-a luat acolo ca muncitor necalificat. S-apai acolo am lucrat cam doi ani de zile, aveam atunci 500 de lei pe luna, dar mi-o placut, ca m-o pus sa pastrez arhiva intreprinderii…apai toata ziua citeam… arhiva acolo, acte… cutare, le puneam în dosare, nu stiu ce… dupa aia citeam.

Si, intre timp, or facut acord francezii cu românii sa faca Dacia si este la Medias o mare uzina, o mare fabrica, Automecanica se cheama, si toate piesele de la Colibasi, unele se faceau cu colaborare, unele piese le faceau la Automecanica, toate desenele erau in limba franceza si directorul a auzit ca este un popa sau ce stiu eu… cineva care stie limba franceza bine. Si o venit la mine la Telecelian, asa se chema trustul de constructii, si: „Sa vii la noi. Ce salariu ai?". Zic: „Am cinci sute si ceva!", zice: „Iti dam dublu. Sa vii la noi!", zic : „Nu vin, domnule director, nu vin… iar sa încep de la mosu, de la Adam, cind m-am nascut si ce-am facut si de ce am fost arestat!". Zice: „Nu, nu, nu… vii la noi, nu faci nici o declaratie, nimic. Eu te iau pe raspunderea mea!".

Si m-am dus, m-am dus de la Telecele la Automecanica si de fapt m-or pus traducator tehnic si mi-or dat 1200 de lei pe luna. Or trecut vreo sase luni si constructorul sef, un inginer foarte cumsecade, tot fost greco-catolic de origine, zice: „Parinte, dumneata sa te duci la Bucuresti, sa faci examen oficial ca sa fii traducator, si-ti mai dam înca cinci sute sau sase salar!". „Ma duc!". M-am interesat cand sunt examene si m-am dus acolo, mi-or platit ei dus si intors, sederea patru zile la un hotel pe baza delegatiei si m-am dus acolo m-am prezentat, am facut doua lucrari, traducere din limba franceza in limba romana si din romana in limba franceza, doua texte diferite, si zice: „Te duci acasa, si-ti trimitem rezultatul!". S'apai la vreo zece zile am primit

rezultatul ca am trecut, si pe baza asta, pe certificatul de traducator tehnic, mi-or urcat astia salariu'.

Mai departe. S'apai o venit pupaza pe colac altceva, un mare prieten de-al meu preot, dar romano-catolic, care o fost inchis cu mine, dupa ce-o iesit, s-o dus in Germania, la München si o ajuns preot acolo, si o scris o carte, cum o fost… cum e… viata de-nchisoare la comunisti, in limba germana, si el mi-o trimis cartea asta prin cineva, care o fi venit in tara si mi-o pus-o la posta. Eu am primit-o. Cum a aflat Securitatea, nu stiu… Dar eu am citit-o, o stiu binisor, nu bine, dar stiu germana… Am citit-o aproape intr-o noapte toata, dar n-am considerat-o ca-i subversiva, am pus-o in biblioteca mea.

Si intr-o zi ma duc la servici, si ala de la cadre zice: „Domnu Surdu… Tovarasu' Surdu, sa vii încoace". Am venit si acolo Securitatea in biroul lui… „Sa vii… vii acasa cu noi, trebuie sa facem perchezitie la dumneata!". S'apai or venit, si mi-or facut o perchezitie nemaipomenita…"Ce cautati domne'?". …cum, nicicum, in gradina, cutare… „Ce cautati, domne' ?". „Dumneata ai primit ceva, nu de mult, din strainatate!". Zic: „Am primit o carte! Pai cartea uite-o acolo, uite aia e…!". „Ah… aste e!". No, si-o inceput sa faca proces-verbal, pai eu zic: „Daca stiam ca cartea asta e considerata subversiva, eu o ardeam sau o ascundeam, nu… n-o puneam aicea!". „Ah… nu, nu, nu…!". S'apai le-am spus ca eu habar n-am, eu nici nu cunosc limba germana. „Ah, pai stii tu…!". „Nu stiu, domne'!". Era unu' Boieru, zic: „Dom' Boieru, dumneata anul trecut ai trecut bacaleureatul!", eu nu stiam ca toate diplomele aste-s asa… date pe gratis… „Ai facut limba franceza. Tradu-mi dumneata din limba fraceza, uite iau un pix. De atunci, de cînd am facut eu limba germana, îs aproape 50 de ani. Mai pot eu sa-mi aduc aminte de ce-am invatat? Dumneata numai acuma ai facut franceza, ai trecut la grad de… hai tradu' un pic…". „Hai, lasa-ma'n pace, eu nu fac examen cu dumneata…!". „No, pai daca dumneata nu stii sa traduci acuma, ca ai facut bacaleureatul, cum sa mai stiu eu de acum în urma cu 50 de ani? Nu stiu domne'…!".

Da, si-apai o scris acolo nu stiu ce… si a doua zi, cand m-am dus la servici, mi-o spus de la cadre „S-o anulat serviciul dumitale. Nu mai avem nevoie de traducator, de cutare… te duci unde vrei. Iti cauti undeva serviciu, unde vrei!". Si atunci am spus la seful cadrelor: „Eu nu ma duc nicaieri, eu nu ma duc nicaieri, ca nu eu v-am cerut, ci voi ati venit la mine… directorul o venit la mine la Telecele si m-ati adus aicea. Eu nu ma duc nicaieri, imi dati o matura, imi dati o sapa si, cum este o curte mare aici, cum fac altii matur si eu pe aicea si fac…, dar nu ma duc în alta parte". Si-apai o fi spus la director si directorul o fi spus: „Dati-l la o sectie!".

Si m-o dat la o sectie! Il cunosteam pe inginerul ala, il chema Gherman, m-am dus la el: „Domnu' inginer, uite, pe mine m-or repartizat acum la dumneata ca muncitor necalificat, in sectia dumitale, si sa-mi dati de lucru, stiu eu pe ce…!". „Ce lucru sa-ti dau dumitale, dumneata frizor nu esti, lacatus nu iesti, electrician nu iesti... Ce pot eu sa-ti dau de lucru dumitale?". Avea dreptate omul, in timpul asta vine un alt ajutor de-al lui, un…asta ma cunostea, apai toti ma cunosteau pe mine. „Lasa domnu' inginer, tovarasu'…, ca-i dau eu de lucru la domnu' Surdu. Hai cu mine, domnu' Surdu!". Si ma duce in sectie si acolo era un atelier de croitorie, veneau sasiuri de la Brasov… unele se mai stricau, altele mai faceau ei si astia reparau… fotoliile de la masini, cum se mai cheama, canapele alea, in sfarsit, scaunele alea si aveau stofa si … „No, de azi incolo domnu' Surdu lucreaza cu voi!". Era acolo un sas si o femeie. Ei bine „Unde ai facut…" spune seful ala: „Unde-ai facut croitorie?". „Pai, n-am facut, domnule… n-am facut croitorie!". Mi-o dat un sul de stofa si mi-o spus: „Uite, tot metrul… asa… " de 30 sau

50, nu-mi aduc aminte, "…taie!", am taiat toata ziua, am tot taiat, am tot taiat. Cand m-am dus a doua zi la lucru, seful o zis: „Domnu' Surdu, noi nu suntem multumiti!". „Dar de ce? N-am taiat cum mi-ai spus dumneta?!". „Dumneta ai taiat foarte bine, dar dumneata nu esti calificat. Si acum noi doua salarii va trebui sa le impartim in trei. Si noi pierdem!". El si cu doamna aia pierd, „Vai de mine, daca as putea sa va dau eu de la mine, nu sa va iau de la dumneavoastra!" si deci foarte suparat, nacajit, m-am ridicat si am iesit putin.

Ma intalnesc cu un inginer, il cunosteam, Antonescu il chema, dar nu era vreo legatura cu fostul maresal… Hei, ce faci domnu' inginer?". Nu… el zice: „Ce faci, domnu' Surdu?". „Rau fac…!". „Dar cum rau? ca, de cate ori vorbeam cu dumneata, erai vesel. Ca si cand vine moartea langa dumneata, tot vesel esti!". „Da, dar acum e prost!". De ce?". „Uite ce s-a intamplat…". „Vii la mine!", el era mecanic sef, se ocupa de intretinerea intreprinderii. „Vii la mine, eu am avut o secretara care e plecata pentru nastere, sa nasca, aia nu vine cel putin trei luni de zile. Dumneata imi tii actele la muncitori, cutare, cine-i bolnav, cine lipseste, cutare…. S'apai vedem noi in trei luni de zile ce va mai fi!" si asa m-o luat la el. Femeia aia n-o mai venit deloc. Si am stat pana m-am pensionat, in '76, la el. M-am inteles foarte bine cu el, un om minunat... si asa….

***Mgr. Gh.S:** Cam asta. Altceva nu stiu ce sa-ti mai spun. Natural ca, dupa ce-am iesit la pensie, am dat in judecata statul roman… adica mama mea n-o fost colectivista, o murit, toate pamînturile dansei or trecut la colectiv, dar mama nu s-o inscris la colectiv, mama n-a fost inscrisa la colectiv. Eu însa… natural, frate-meu, sora-mea, ma rog, s-au inscris la colectiv, averea mamei trebuie impartita in trei, o parte a mea… eu îi sunt ficior… o cer inapoi, sa mi se dea inapoi partea mea, alelalte doua parti ale lor… treaba lor. Si s-o facut judecata la Medias, si mi-o raspuns. „N-am venit sa reclam... dar, domne', eu sunt copilul mamei mele!". „Nu, nu…" ca nu stiu ce… si gata.*

***B.R.:** In ce an era asta?*

***Mgr. Gh.S.:** Pai v-am spus ca asta era prin… o fost prin '68, '68-'70, cam asa o fost.*

Si am facut apel la Brasov, atunci apartineam de Brasov, acum apartin de Sibiu la apel sau… si m-am dus, si acolo a fost o doamna care era presedinta Judecatoriei. S'apai ea mi-o spus… „Cum îi asta, o murit mama dumitale si n-ai fost anuntat?". Am zis: „Doamna, eu am fost la inchisoare si… eu vrei sa-ti spun, ca aici e plin de lume in sala asta, sa-ti spun ca conditiile in care am fost noi la inchisoare… dumneavostra stiti foarte bine, ca puteai muri acolo… nimeni nu stia. N-am fost anuntat de nimeni ca mama mea o murit. Iar, pe de alta parte, eu personal nu cer nimic de la Stat. Dupa ce am iesit de la inchisoare, am aflat ca oamenii nacajiti si lipsiti, statul le da teren sa-si faca casa, au dreptul chiar sa ieie bani din banca si sa-si poata cumpara material, ca sa construiasca o casa cat de cat… mai favorabila din punct de vedere financiar, eu nu cer nici chestia asta. Eu cer casa noastra parinteasca, ca fratele si sora-mea sunt de acord, pentru ca ei or primit partea lor si ei nu locuiesc acolo. Si casa sa fie pusa pe numele meu, ca ei recunosc ca au primit partea lor, dar eu n-am primit. Si-n al doilea rand, sa mi se deie o parte din averea din partea mamei, un pic de vie si un pic de… teren". No, aia o fost femeie intelegatoare… si zice: „Du-te la Medias, si o sa primesti raspunsul!". Si suta la suta ei or scris ca uite… s-o judecat gresit la Medias, ca eu de fapt sunt copilul femeii cutare… cutare… aia n-o fost la colectiv si el are dreptul sa-si ieie partea lui.

Si m-o chemat Notariatul de Stat… m-o chemat si: „Domne', uite am primit cererea dumitale de la Brasov si uite acuma…". Si o tinut toata… Si-am zis: „Nu-mi trebuie toata averea mamei. Sa-mi dai cat dai la colectiv, colectivul da 35 de arii. Sa-mi

dea 35 de arii de pamant arator, natural curtea, gradina si casa. Casa, ca frate-meu… am dus pe frate-meu si pe sora-mea, care au spus ca ei nu mai au treaba acolo, ei or primit partea lor. Si sa mi se dea o… am avut peste trei mii de arii vita de vie… sa mi se dea o mie, doua de arii de vita… asa…

Si'apai m-am dus la colectiv, si natural cum era colectivul… eu il cunosteam pe seful colectivului, ma aveam aproape bine cu el… si mi-o zis: „Nu-ti putem da viile dumneavoastra, dar va dam în margine…". Si'apai mi-o dat in margine, foarte bine. Vie foarte buna, dupa aia pamant tot asa in apropiere de sat, nu al nostru, dar mi-o dat 35 de arii si-apoi am lucrat la… m-am ocupat cu alea.

Si-apoi… intre timp, securitatea m-o chemat ca sa declar…cu cartea… ca ce vesti i-am dat eu lui… Menges, c-asa-l chema, era un sas… s-acum traieste in Munchen, îi batran saracu'… „Nu i-am dat… nici o veste…!". „Lasa ca stim noi… ". „Daca stiti, aveti dosarul facut, judecatoria nu-i departe, ma trimiteti in judecata…!". „Nu, nu, nu, ca vrem ca dumneata sa spui!". Au fost formidabili.

A fost formidabila cu primarul… si cu aia... a fost formidabila cu securitatea. M-o tinut acolo cam pe la 1 noaptea. N-am scris decat: „Subsemnatul Surdu Gheorghe declar urmatoarele…" doua puncte… încolo n-am mai scris nimic. „Nu, domne', te duci acasa, te gandesti, si mîine vii inapoi la ora 5 dupa-masa si declari toate… ce-ati discutat cu Menges, ce vesti politice i-ai dat, ce informatii la germani..." nu stiu ce, nu stiu cum. Si atunci am spus : „Domne', eu nu-s cupil, dom'ne…! Eu mîine nu-s mai cuminte ca acum. Eu mîine nu stiu mai multe decat acum. Stau aici. Stau aici la dumneavoastra, ce sa ma mai duc acasa... Stau aici. „Dumnezeii tai de popa… atunci stai aici…!". O stins lumina si eu natural ca eram emotionat, ca nu e chiar asa usor… toata noaptea…

Asta era pe la unu' noaptea, la vreo zece minute vine altul, tot securist dintre ei, dar ala nu m-o anchetat… ca erau altii doi care m-au anchetat, seful era unu Ferent si unu Boieru… s'apai aia i-or fi spus ca uite ca popa ala, nu stiu ce, nu stiu cum… si ala o vinit si o aprins lumina si zice: „Cine esti dumneata? Ce cauti aicea?". „Pai, zic, uite care e situatia, mereu îmi cer unele lucruri, sa… sa mai vin si maine, or eu nu stiu mai mult decat astazi. Stau aicea…". „Hai, domne', du-te acasa!".

M-am dus acasa si, la doua-trei zile, o venit procurorul de la Sibiu si Securitatea si m-o chemat la Securitate, si atunci mi-o spus: „Inchidem ochii la toate, dar vei fi urmarit zi si noapte. Daca numai ceva mai faci, apai toate astea…" era un dosar asa gros… „toate astea îti sunt trecute pe spinare, si vei fi condamnat pentru toate. Si vei fi urmarit". Si atunci am zis: „Domne' procuror… pacat, daca aveti bani multi, dati-i la oamenii saraci, de ce sa platiti pe unul sau pe altul sa ma urmareasca… ca eu nu-s criminal, eu nu omor pe nimeni, n-am cu nimeni nimic. Dati-i la oameni saraci. N-are rost sa ma urmareasca Militia. Da' daca vrea… cheltuiti banii! La revedere". Asa am plecat, s'apai nu m-o mai… o mai vinit din cînd in cînd Securitatea pe la mine cu: „Ce mai faci, cutare…". „Nu…n-ai venit pentru asta, ai venit ca sa vezi daca nu am ceva scris"… cutare, cutare… Dar, în sfîrsit…

Cam asta-i povestea vietii mele cu Securitatea.

***B.R:** Va multumesc mult, Monseniore.*

Interviul cu Radu Filipescu

Inregistrare facuta la Bucuresti, in 19.11.1998

Radu Filipescu: *(...) Nu cautînd motivele pentru care am facut, ci cautînd motivele pentru care n-as fi facut, pentru ca de fapt erau foarte multe motive sa faci, foarte multa lume avea de gînd, sau cum sa zic, între prieteni sau …, îsi faceau tot felul de planuri sa faca ceva împotriva lui Ceausescu si, pîna la urma, nu faceau, si eu înteleg de ce nu se facea sau… adica sînt într-adevar foarte multe motive sa nu le faci, unele tineau de riscuri, de riscul unei astfel de actiuni, de sansa foarte mica de a reusi, senzatia era ca faci ceva, dar ce foloseste, adica sistemul era asa de solid, ca un zid de beton, ca dovada ca si dupa schimbarea lui Ceausescu sau a sistemului de fapt exista o foarte mare inertie, deci pentru o persoana sau un grup era foarte greu de schimbat, într-adevar, ceva si eu cred ca asta-i un motiv foarte mare pentru care oamenii nu faceau.*

Pe de alta parte, à propos de educatie si de învatatura, eu am învatat ca de multe ori teoretic ai foarte putine sanse dar de fapt apar în timp si lucruri nu numai împotriva, ci si lucruri la care nu te astepti si care totusi te ajuta sa realizezi ceva. Deci, revenind la problema motivatiei sau a motivelor pentru care as fi facut sau n-am facut, cîteva motive importane de a nu întreprinde o asfel de actiune riscanta erau legate de familie, pentru toti, deci era, cum sa zic, educatia sau cultura, se stia ca în momentul cînd faci tu ceva, prietenii, familia, toti vor avea de suferit, fie direct fie indirect, dar vor fi afectati, si asta era o mare presiune care exista.

Eu, dupa ce mi-am cristalizat ideea de a face ceva, într-adevar îmi faceam probleme legate de parintii mei, de … prima data, în principal de parinti, de tatal meu, mama mea, si atunci am avut cîteva scuze sau cîteva explicatii logice pentru a trece peste aceste motive, adica pentru a le… îndeparta si a putea sa fac, … sa zicem, … sa fac actiunea împotriva lui Ceausescu.

Si un motiv de a realiza, era un exemplu al tatalui meu care de foarte multe ori a fost foarte curajos si a avut multe actiuni împotriva lu'…, împotriva regimului si, cum sa zic, în afara de felul în care se grozavesc oamenii acasa, adica care ar putea sa fie numai de suprafata, tatal meu a fost în echipa de doctori care s-a ocupat de Constantin Pârvulescu, cel care a fost printre primii membrii de partid sau cel cu carnetul de partid nr. 1, care în '80, '79-'80, nu mai stiu, '81, la un congres a vorbit împotriva lui Ceausescu. Din cauza tensiunii de dupa congres a ajuns la spital, a ajuns la spital la tatal meu în serviciu, tatal meu era seful Serviciului de Reanimare al Spitalului de Urgenta, deci toate cazurile grele ajungeau în seviciul tatalui meu. Ei bine, tatal meu a venit acasa si a povestit, deci dupa ce stiam toti de Pârvulescu si toti apreciasem gestul lui, tata povestea ca era la el la spital si, ce-a putut sa faca a fost sa se duca la el, toti banuiau ca-s microfoane, si i-a strîns mîna si l-a sustinut cumva cît a putut.

In orice caz, a fost deja un exemplu, cum sa zic … a atitudinii parintilor (tatalui) fata de cineva care a facut ceva ce-aveam eu de gînd sa fac, deci era un exemplu de urmat, si ….

Dupa aia, în '77, cînd a fost cutremurul, Ceausescu l-a folosit ca un mijloc de propaganda si, unde era ceva mai interesant, aparea si el, si a fost un caz destul de cunoscut al unui tînar, Sorin Crainic, care a depasit toate recordurile, stînd, nu stiu, 12

zile sub…un bloc, nu mai stiu care, Continental sau unul din blocurile astea… Ei bine, dupa ce a fost salvat a ajuns tot la serviciul tatalui meu, si imediat s-a anuntat vizita lui Ceausescu. Cum a venit, a asteptat toata lumea, directia, la intrare…, a ajuns în serviciul unde era si acest Sorin Crainic, si-a început sa dea sfaturi medicilor, deci sa le spuna: „Stiti ca într-un caz d'asta, n-a mîncat 12 zile, n-aveti voie sa-i dati imediat de mîncare…, adica el trebuie…, s-a dezobisnuit sa manînce si acum trebuie sa capete pe rînd mîncare" …

El avea dreptate, dar erau lucruri pe care le puteai spune la un om de pe strada, dar nu la un medic care asta era specialitatea lui si care… El, a aflat si el lucrul asta, si zice: „Nu te mai duci la medic si…" ei bine, si tatal meu i-a replicat: „Dar noi stim, stiti, suntem medici", ei si Ceausescu a avut asa o privire foarte urîta, s-a uitat la ecuson si a plecat asa, adica în loc sa stea sa savureze si el … momentul vizitei, a plecat suparat si…

***Bogdan Radulescu:** I-a taiat macaroana.*

***R.F.:** Asa, si stiu ca iar a venit tata acasa si a povestit încîntat de ce-a facut el.*

Ei bine, dupa ce-ai un exemplu de genul asta, cum sa zic, si te influenteaza si-ti da la un moment dat argumente sa poti sa faci si tu ceva de genul asta, adica nu astea erau motivele, dar erau, cum sa zic, la un moment dat un exemplu care …, exemplul parintilor pe care îi apreciezi, pe care îi admiri, poate sa te influenteze într-un sens sau altul….

Si, într-adevar, ce s-a întamplat dupa ce am fost eu arestat, a fost faptul ca, prima oara parintii si familia si prietenii au fost … Nu, prietenii care nu stiau, caci au fost doi prieteni cu care am colaborat în realizarea…

***B.R.:** Cînd ati fost arestat?*

***R.F.:** Eu în '83 am fost arestat si, la un moment dat, o parte din manifeste le-am raspîndit si cu un prieten, si mai era o prietena care stia, deci erau doua persoane care mai stiau…*

***B.R.:** Cît timp v-au tinut?*

***R.F.:** Am fost trei ani în închisoare, dar condamnarea a fost de zece ani. Daca cumva va intereseaza, e o scriitoare din Germania, care a scris o carte care a fost tiparita în Germania, îi zice (…), la editura Herder din Freiburg. Cartea a fost tradusa anul asta si-n limba româna, îi zice „Jogging cu Securitatea", numele scritoarei este Herma Keller, deci…cartea…*

***B.R.:** Cumva despre cazul dumneavoastra.*

***R.F.:** Da, deci, tot ce i-am povestit eu, toata întîmplarea, de cand am fost arestat si pîna în '90. Asa, si … condamnarea a fost deci de 10 ani, dupa trei ani am fost eliberat, în principal datorita suportului din afara a lui Amnisty International, a acestui grup de studenti din Geneva de care v-am spus, Le Pavé , din partea, chiar si guvernelor francez si american, care au pledat în favoarea eliberarii unor dizidenti din acea perioada, care erau închisi, dar eu am beneficiat în principal de legaturile tatalui meu si a unor prieteni din strainatate, care au tinut tot timpul aceste contacte „în priza" si cu informatii, pentru ca conteaza sa spui aoleu, aoleu, conditii grele în închisoare, dar una este cînd o spui o data, si alta cînd spui uite, acum sînt bolnavi nu stiu cîti, ca a scazut …, adica era o relatie vie …*

Acum revenind iar la subiectul temei dimneavostra, nu stiu, materiile respective, socialism stiintific, sau alte materii umaniste, nu-mi erau în genere…, nu-mi erau cele

mai …accesibile, ca sa zicem asa, dar cel putin la socialism stiintific si la…, ce mai era, economie politica sau asa ceva, citeam lectia o data, de doua, de trei ori, … nu ramîneam cu nimic, adica eram ceva… , de-o imunitate totala, adica în general ce-am învatat, am putut sa învat lucrurile care aveau o oarecare logica si o oarecare …, cum sa zic, logic puteai sa ajungi la rezultat. Nu am fost foarte bun la învatatul ca un papagal…lucruri… asa ca…materiile astea…, si cea mai mare pedeapsa a mea era sa stau la sedinte, la sedinte de genul asta, de partid, de U.T.C, de ce-au mai fost…

Ce s-a întamplat sau ce-a fost interesant este ca dupa '90 din cauza, sa zicem, a implicarii mele în mai multe organizatii, în G.D.S, în Alianta Civica, am ajuns sa stau la mai multe sedinte decît as fi putut…, dar erau alt gen de sedinte …, adica totusi mai vii …, genul de sedinte de partid era ceva total …, stiti…, e o sedinta total artificiala…

E altceva cînd e o sedinta vie în care, chiar daca ai ceva de spus, spui ce gîndesti si ce simti sau, daca vrei sa spui niste lucruri învatate pe de rost, uite n-am.., nu stiu daca..., eu …, adica …, nu-mi dau seama altii cum reusesc, dar eu n-as reusi… nici de frica.

***B.R.:** V-as întreba, mai întîi, unde v-ati nascut si ce scoli ati facut? Care a fost deci parcursul, sa apunem asa, al educatiei formale?*

***R.F.:** Deci, m-am nascut la Targu Mures, mama era din Targu Mures, tata din Sighisoara, ei erau stabiliti în Bucuresti, dar copilaria am petrecut-o la bunica, unde era si mama…*

***B.R.:** Cand v-ati nascut?*

***R.F.:** In '55. Dupa 7 ani "Scoala Clementa", pe Rossetti daca stiti, apoi dupa clasa a IV-a Liceul Sadoveanu, Cihoschi, tot Sadoveanu, … deci mai mult am fost atras de partea… reala a scolii. Am dat apoi la Electronica si am facut Facultatea de Electronica, si dupa aia am lucrat trei ani într-o fabrica, în Automatica, deci… ca inginer.*

Si acum, practic, asta e activitatea mea principala, deci am o firma mica, instalatii electrice, am si mica productie, deci fac niste aparate de masura, între care…, nu stiu daca are legatura cu subiectul …, am un testor cu care am fost la o expozitie mondiala de inventii la Bruxelles, nu la Geneva, ca erau doua tîrguri concurente, dintre care unul la Bruxelles, eu am ales pe cel de la Bruxelles, si am luat o medalie de aur, premiul ministrului de finante, dar… n-avea legatura cu… finantele … si premiul unei asociatii americane. Asta a fost în '91, deci un produs pe domeniu, am obtinut patentul si în America si în Europa, vînd din el în America cantitati mici, în Germania, da' canitati mici, tot îmbunatatesc, pe urma lucrez la ambalaj, la unele la altele, dar am niste valori extraordinar de bune, cum sa zic, partea comerciala înca mai are nevoie de putin imbold, dar de la profesori din Cambridge, pe Internet de la diversi la care le-am dat niste mostre sau care au cumparat, deci în domeniul repectiv sînt convis ca o sa ajunga ceva cum e cutitul si cu furculita, adica e un instrument de baza.

***B.R.:** Si este performant, adica a fost apreciat.*

***R.F.:** Da, da, sînt mai multe etape pe care trebuie sa le parcurgi cu un produs nou. O data partea de inventica, de brevetare, dupa aia o medalie, eventual de aur, prinde bine, dar îti dai seama ca nu înseamna nimica, dupa aia trebuie sa-l produci. Am produs deja… sînt cam la al treilea model, pentru ca trebuie sa fie si usor realizabil si ieftin si, cum sa zic, pe românește, o tehnologie care sa fie accesibila unei firme mici sau*

unor colaborari, cum sînt cele de aici. Si ca preocupari as mai avea cîteva produse noi în cap, dar înseamna foarte mult timp si investitii, si e mai greu.

De fapt, si realizarea manifestelor în conditiile din vremea aceea a presupus, sa zicem, o solutie poate mai ingenioasa si eu am gasit pîna la urma un sistem foarte simplu, sînt niste aparate Timo reflex, daca le stiti, cu care se imprima pe o banda de plastic în relief si apare scrisul. Isi pun oamenii la intrarea în bloc, la adresa de pe cutia postala sau pe dosare, si e o banda de plastic care se imprima în relief si relieful ala se face alb sau o culoare pe fondul albastru, verde.... Ei bine, eu am avut un aparat de genul ala si am imprimat textul, deasupra am pus hîrtie si indigo si ieseau în serie manifestele. Deci am facut zece mii în prima serie, înca zece mii a doua oara, adica a fost o perioada mai lunga cît am…

***B.R.:** Deci, dupa '90, ati continuat practic în formatia pe care ati facut-o, ati lucrat ca inginer electronist?*

***R.F.:** Da, eu sînt acum si presedintele consiliului de administratie de la G.D.S. …*

***B.R.:** Tocmai voiam sa va întreb care este legatura între formatia dvs. si G.D.S.*

***R.F.:** Da, sîntem 20 si ceva de membri fondatori, în general fosti dizidenti sau cu o activitate de opozitie în perioada lui Ceausescu; s-a format în '90 si e un mediu în care se întîlnesc si oameni foarte interesanti si valorosi si a avut o influenta politica destul de mare grupul; are Revista 22, care nu este acum la cel mai mare tiraj, dar o anumita categorie de cititori o apreciaza si, avînd si activitatea de firma, la un moment dat anumite lucruri practice sînt mai simple pentru mine sau îmi este mai simplu sa le realizez decît altor colegi care …, la un moment dat… a fost o colega care cam ducea grupul de rîpa, adica ramasesera finantele într-o stare foarte proasta, se pierdeau niste echipamente…*

***B.R.:** Ce rol aveti acum în cadrul grupului?*

***R.F.:** Presedinte al consiliului de administratie, deci grupul n-are alta structura ierarhica. Acum mai sînt si într-un board al unui fond de dezvoltare sociala; este o actiune prin presedintie si prin guvern de distribuire a unor împrumuturi de la Banca Mondiala catre categorii defavorizate si teritorial si…*

***B.R.:** V-as propune sa încercati sa va gînditi putin în trecutul dumneavoastra, eu stiu, scolar, dar acasa, deci cumva în mediul dumneavoastra de acasa, deci pe vremea cand erati scolar sau cand erati în liceu …, cum functionati ? Era limbajul de la scoala, cînd toti trebuia sa vorbim un anumit limbaj, mai de voie mai de nevoie, si cu prietenii dumneavoastra, în familie, aveati un alt limbaj, erau posturile de radio care erau, ma rog, formal interzise sau de care nu se vorbea tocmai pentru ca nu era voie. Care era canalul dumneavoastra de comunicare cu spatiul închis de aici, din România?*

***R.F.:** Deci, acasa si la scoala în general, cu prietenii, deci, am facut polo, am fost într-o echipa, deci o comunitate, limbajul era perfect normal, adica cum sa zic, nu eram afectati de regim, în afara de ora de educatie politica, de…nu stiu ce, în timpul scolii practic, era materia de biologie, era, cum sa zic, nu cred ca era o schimbare, ma rog, uniformele care sunt, care nu sunt, dar în general viata era destul de libera, nu erau constrîngeri. Constrîngerile mai mari erau, de exemplu la servici, cînd practic era si birocratie si foarte multa ierarhie, tin minte ca eram foarte suparat ca, la un moment dat, s-au taiat toate importurile, adica munceai un an de zile sa faci proiect pe o anumita structura de piese si la un moment dat, cum sa zic, fara sa fii dinainte prevenit, se schimba tot, adica era o munca în zadar …*

B.R.: *Cînd erati inginer stagiar, probabil.*

R.F.: Da, da, cînd am fost la Automatica. Dar, în timpul facultatii, erau colegi care erau implicati în activitatea politica si care au avut… nu stiu, sa zicem cinci sutimi sau ce aveau ei ca sa … avantaje, erau … nici nu stiu în facultate, dar în afara de orele astea tot de … de socialism, de ce erau, practic eu cred ca nu… nu eram afectati de…. Ei, erau tablourile lui Ceausescu pe pereti dar, cum sa zic, erau … erau în general subiecte de gluma si tocmai asta la un moment dat, sa zicem, glumele împotriva lui Ceausescu erau un mod de exprimare sau de refulare sau de discutie libera, dar la un moment dat îti dadeai seama sau am avut impresia ca este o pacaleala, pentru ca tu spuneai bancuri si el facea ce vroia, adica nu … Era o etapa de evolutie, era într-adevar o forma de manifestare a opozitiei, dar daca judecai în timp, daca nu evoluai peste etapa asta, erai un …

B.R.: *Bancurile erau într-adevar o defulare, îmi aduc si eu aminte exact acelasi lucru, ca o simteam ca pe o defulare.*

R.F.: *Ei da, da' totul era însa …, depinde în ce stadiu al evolutiei erai, de la a nu spune nimica la a spune bancuri, era deja o manifestare într-un cerc închis, dar daca te opreai aici era într-adevar o pacaleala, puteai sa te amagesti…*

B.R.: *Va amintiti, de exemplu, cînd v-a socat prima data sistemul, sau cînd a venit în contradictie cu ceea ce nu va deranjase pîna atunci, cînd ati vazut ca sunteti practic închis? A fost pe timpul scolii?*

R.F.: *Nu, nu, eu avînd, cum sa zic, situatia privilegiata a tatalui meu, care era seful unui serviciu foarte important si influent în care veneau tot felul de… cum sa zic, militie …, aveau tot felul de cazuri în care trebuia sa vina militie …, am avut si am calatorit si-nainte cu echipa de polo, deci facînd polo întîi la Dinamo apoi la o echipa studenteasca, am calatorit si în Est, dar si si prin Vest, cu parintii, deci am calatorit …, nu a fost asa... foarte …*

B.R.: *N-ati simtit restrictia din punctul asta de vedere?*

R.F.: *Nu, deci cînd am ajuns… mai ales în timpul facultatii era… cum sa zic, era indignarea fata de ce se întampla politic sau asa ceva, si erau comentariile si discutiile politice, dar nu erau ceva care sa te afecteze foarte… Cînd am ajuns la servici si cînd am ajuns, cum sa zic eu, sa-mi pun problema, domne' …, eu lucrez într-o întreprindere care merge prost, care face lucruri proaste, si pot sa fac eu bine, rau, de fapt tot e acelasi lucru, adica senzatie de inutilitate, de … lipsa de perspectiva.*

Acum pot sa zic ca muncesc de-mi sar capacele, adica pîna seara tîrziu, am trei baieti angajati, si ei muncesc din plin. Inainte aveam dupa masa, daca nu mergeam de trei ori pe saptamîna la tenis..., adica puteam sa merg chiar în fiecare zi, nu era asta problema, iar conditii materiale bune aveam datorita parintilor, dar fara senzatia ca le am pentru ca fac ceva, din cauza ca… se poate sau…, nu e ceva proportional cu munca sau cu nu stiu ce realizare, ci pentru ca asa s-a nimerit …si în general începuse toata atmosfera sa se închida …

B.R.: *Cînd va amintiti ca se întîmpla acest lucru?*

R.F.: *'81-'82, '80, deci si la întreprinderile la care s-au taiat toate importurile, tot ce faceai cînd ajungeai la servici era sa discuti ce idiotenie mai facea asta…In plus, era o jignire completa si aparitia lui si aparitia ei, si tot ce faceai erau la un moment dat numai meritele lor. Puteai la un moment dat sa eviti sa…, sa te detasezi si sa zici: „Da, domne', eu sînt eu si ei sînt ei, nu stiu, treaba lor, eu îmi vad de ale mele", da' era o*

pacaleala, adica în timp îti dadeai seama ca tot ceea ce faceau, ruperea relatiilor cu toata civilizatia occidentala, adica relatiile cele mai bune erau cu tarile arabe, africane, nu stiu ce, adica parea ceva nenatural, nu?, nu te reprezenta si era ceva rupt de tine. Si în prezent, din punct de vedere politic, sînt tot felul de pareri, de comentarii, dar esti pe-o cale care cît de cît te reprezinta…

B.R.: *Va amintiti ce limbi straine ati învatat - la scoala, nu în particular?*

R.F.: *La scoala, engleza-germana.*

B.R.: *Cred ca am fost în aceasi promotie, cînd rusa nu mai era obligatorie.*

R.F.: *Nu, nu.*

B.R.: *Privind lectiile de istorie, aveti vreo amintire legata de ele, amintire ce ar fi venit în contradictie putin cu ceea ce credeati cu adevarat între colegi? Erau aceste lectii cumva asemanatoare cu sedintele de partid?*

R.F.: *Nu, în general, nu era o materie de care sa fiu foarte atras. Facea parte din genul de materii la care trebuia sa înveti pe dinafara, sa tocesti.*

Tin minte ca în clasa a XII-a am fost bolnav de hepatita si am lipsit cînd s-a dat teza, si atunci cînd am dat teza am dat-o singur, si era profesoara de istorie, care, fiind de treaba, mi-a zis: „Domne', vezi ca probabil sau Stefan cel Mare sau Mihai Viteazul", si eu atunci mi-am facut acasa doua teze, una cu Stefan cel Mare si una cu Mihai Viteazul. Cînd m-am asezat în banca, mi-a zis: „Mihai Viteazul". M-am apucat sa scriu, si la sfîrsit îmi zic hai sa schimb ce-am facut eu acolo cu lucrarea pe care o aveam de acasa. Si ce-am facut, am bagat mîna în buzunare, geanta, unde o aveam, si cînd s-o scot, o scot pe cea cu Stefan cel Mare în loc de Mihai Viteazul, …aoleu …si eram cu doua teze în fata; le-am pus, le-am ascuns, i-am dat-o pe a treia, i-am dat lucrarea în mîna … în fine, … asta-i o amintire cu învatatul la istorie.

Nu, în general marerii ca biologie, istorie, limba romana, toate astea nu se lipeau de mine. Engleza mai mergea, îmi placeau în general limbile straine, …, am mai învatat franceza, dar cu slabe rezultate …, au încercat parintii si cu pianul, c'asa se învata si pe-aici, iarasi însa fara rezultate, adica fara sa ramîna ceva.

B.R.: *Era între dorinta parintilor si aptitudinea si dorinta dumneavoastra …*

R.F.: *Da, adica cum sa zic, învatai si nu ramînea ceva…*

B.R.: *Deci înteleg ca ati fost „suparat" mai tare în momentul cînd ati început sa lucrati, neputînd avea o satisfactie profesionala, va simteati si putin dispretuit la un moment dat, nu se tinea cont de ceea ce faceati, adica era o chestiune cel putin de respect…*

R.F.: *Nu, nu era lipsa de respect, pentru ca la servici relatiile între noi, între colegi si cu sefii erau bune, dar functionarea…, adica într-adevar era un servici cu foarte multi angajati tineri si destupati. In trupa erau din automatica, electronica, adica nu erau…, multi au plecat prin strainatate si au ramas..., adica nu era un mediu închistat, dar sistemul respectiv si economia planificata, pîna la urma te limitau, te plafonau si te directiona valul, adica chiar ma gîndeam în vremea aia… domne', a venit seful de servici si mi-a spus: „Radu, uite, foarte bine, uite apreciez, ai lucrat foarte bine anul asta, nu stiu ce, uite am ceva pentru tine special, uite am obtinut un loc în partid si gata sa intri în partid", eu n-am stiut la început ce sa zic … Dupa aceea am mai discutat si acasa, …domne', trebuie sa intri, n-ai încotro, nu rezolvi nimic daca nu intri … Adica daca nu-ti propunea si nu intrai nu era mare lucru, dar daca îti propun si tu refuzi e*

deja o…, cum sa zic, îti periclitezi orice fel de avansare sau deplasare în strainatate, sau cine stie, era deja un risc, era o atitudine care te-ar fi costat numai pe tine, adica nu le faceai nimic rau, nu faceai rau nimanui, nu-l afecta, pur si simplu numai tu aveai de suferit.

Cînd am început sa fac manifestele, si dupa aia în continuare, dupa eliberare, c-am avut iarasi cîteva actiuni si tentative de opozitie fata de Ceausescu, aveai senzatia într-adevar ca-i faci rau, adica nu ca îi faci rau în sensul rautatii, dar ca lupti împotriva unui adversar si ca si el are de pierdut. Faptul ca m-a eliberat si i-a eliberat si pe altii în perioada aia a fost tocmai reactia raului pe care el îl simtea si al relatiilor mai proaste din strainatate din cauza dizidentilor, deci aveai o satisfactie ca, domne', faci ceva si celalalt este afectat, pentru ca altfel poti tu sa te dai cu capul de perete, tu suferi, si pe celalalalt… nu-l doare deloc, deci asta era pe undeva diferenta: dai cu capul în usa si deschizi usa si-l atingi pe el putin sau dai cu capul în perete si tot pe tine te doare capul bine merci, si pe el nici macar nu-l derajeaza. Cam aceeasi chestie era de exemplu, daca as fi refuzat poate sa intru în partid. Nu era nici o problema, baga pe altul, tu erai putin marginalizat, nici un fel de…, deci problema se punea sau faci ceva ca lumea, sau nu faci.

***B.R.:** Cînd spuneti „ca lumea", va gînditi la Ceausescu ca persoana, sau la sistemul care era sub Ceausescu?*

***R.F.:** Dupa parerea mea era si sistemul gresit, defect, dar si Ceausescu.*

Ceausescu era si mai defect, cum sa zic …, el era o exagerare a sistemului. Era un sistem prost în care ai un conducator si mai prost. Ca sa poti sa pui problema sistemului prost, în primul rînd trebuia sa scapi de el (de Ceausescu), pentru ca nu era înca momentul si nici cadrul ca sa se discute sistemul, asta ar fi fost în mod cert etapa urmatoare.

Problema era cea a conducatorului si a sistemului, dar e greu sa te bati cu mai multi deodata. Sînt foarte multi oameni care se cearta cu toata lumea. Ei bine, nu e cea mai buna solutie. Mai bine te certi si lupti întai împotriva cuiva anume, cîstigi batalia respectiva si abia dupa aia mai începi o alta lupta. Dar daca începi sa te certi, sa zicem, cu toata lumea în acelasi timp, e o disipare si în plus risti sa apari tu ca certaret din fire, adica daca eu încep sa ma cert si-n bloc cu vecinul, ma cert si pe strada cu oamenii, ma cert si cu nevasta, ma cert si cu prietenii, ma cert si cu sistemul, si cu Ceausescu, …atunci se poate usor spune: „Bai, da' asta e un certaret", adica nu apare evidenta argumentatia ta fata de adversarul cel mai important de atunci.

***B.R.:** Domnule Filipescu, în perioada anilor '80-'82 erati deci inginer electronist, aveati un post de inginer stagiar, aveati o familie în care puteati vorbi liber, în care va simteati bine, aveati un cerc de colegi, de prieteni, un anturaj particular în care va puteati exprima liber parerile, o situatie materiala buna, în sfîrsit toate motivele ce ar putea justifica o atitudine obedienta fata de regimul Ceausescu. Ce v-a determinat sa protestati, totusi, împotriva acestui sistem care va asigura în cele din urma aceasta situatie?*

***R.F.:** Revin la ce va spuneam mai înainte… daca stau sa ma gîndesc, cred ca 50% din discutiile de la servici, cînd te duceai cu prietenii sau cînd mergeai pe strada si venea coloana si te oprea, trecea coloana de masini pe'acolo, stateam în centru, erau pe teama asta si, daca îmi puneam problema, hai sa fac si eu ceva…*

Ce motive erau sa nu fac asa, va zic, ca m-am gîndit, domne', daca e, m-aresteaza si mai probabil o bataie, o tortura, ceva asa de genul asta.

Mi-am zis: pai ba', tot ce citesti, si tot ce vezi in filme, si toti eroii sau persoanele pe care le apreciezi trec prin asa ceva. Ce citesti, istorie sau povesti, nu? Bun, omul pleaca la razboi cînd trebuie, lupta cînd trebuie, face ceva pentru…, deci astea sunt subiectele pe care le întîlnesti sau personajele pe care le apreciezi. Ai vrea oare sa citesti o carte în care unul merge la servici 50 de ani si-si face meseria acolo, lipeste cu letconul, sau asa ceva? Nu-i un personaj care sa te atraga, deci, de ce sa nu faci? Hai sa zicem, esti casatorit si ai 8 copii sau ai o familie pentru care ai o oarecare responsabilitate.

B.R.: *Erati casatorit la vremea aceea?*

R.F.: *Nu, nu, asta zic, ca nu eram nici casatorit, n-aveam nici copii,…nu era responsabilitatea asumata. Esti cu parintii, colectivul, e altceva, nu e o legatura care trebuie sa te constrînga în a face ceva bun sau rau, daca esti convins ca este ceva bun, de ce sa nu faci? Pai, domne', daca cumva te prinde, te baga în închisoare… asta e…, dupa aia în închisoare am vazut un film, "Vraciul", nu stiu daca l-ati vazut!?*

B.R.: *L-am vaut la polonezi …*

R.F.: *Ei bine, cînd era închis Vraciul în închisoare si vine la el în vizita fata si zice: „Vai, tocmai tu în închisoare", el raspunde: „Pai cum, închisoarea e pentru oameni", adica… Si sa va mai zic ceva, fiind acolo, discutam cu colegii de… detinuti politici; pai, erau atunci o suta de mii de detinuti în România din care numai 30 erau detinuti politici, din o suta de mii, adica e totusi o discrepanta foarte mare pentru care gasesti scuze, dar omul risca sa fure, sau sa violeze, sau asa ceva, si sa nu risti pentru ceva în care crezi, adica e foarte mare disproportia, pentru ca în fond e tot un risc, adica ce?*

Care-i riscul? Esti arestat, e amenintarea mai mare si mai e, cum sa zic, cînd vezi ceva si spargi, bai, fur, nu ma prinde sau ma prinde 50%. Dar aici ce faceai, faceai manifeste, ma prinde sau nu ma prinde si problema era „si la ce foloseste?"

Adica, pîna la urma, sa zicem, pe undeva, succesul actiunii mele n-a fost pentru ca am raspîndit manifeste, pentru ca atunci cînd am raspîndit manifeste m-am dus pe strada si nu era nimeni, erau niste securisti în plus, ceva de genul asta (cînd am invitat la o demonstratie în piata), succesul a fost faptul ca am fost închis, si fiind închis si cazul fiind cunoscut în strainatate, a fost o dovada a faptului ca Ceausescu avea o conducere dictatoriala si represiva, pentru ca în general dizidentii care erau cunoscuti nu erau închisi, în perioada aia erau închisi multi care erau oameni mai simpli si care nu erau cunoscuti în strainatate.

B.R.: *Aveati statut de detinut politic?*

R.F.: *Ei ziceau contra securitatii statului, propaganda împotriva orînduirii socialiste, deci asta era articolul, nu se spunea ca e politic, dar cum sa zic, cînd se discuta între noi… era în general o diferenta extraodinar de mare. Ceea ce a reusit Ceausescu a fost sa pastreze teroarea si conditiile detinutului politic ce erau mult mai mari decît cele împotriva detinutilor obisnuiti, si asta a fost datorita faptului ca-n '45-55, detinutii politici au murit cu miile în închisori, adica asta e explicatia mea, ca lumea era terorizata. De fapt, însa, ce se întampla în perioada noastra de atunci nu se stia, deci erau cei de la Brasov despre care s-a auzit dupa aia ca-i bate, ca-i… nu stiu ce, ca au murit… erau foarte multe zvonuri transmise special sa sperie populatia.*

Au fost doua cazuri de care aflasem, chiar înaintea mea, tot în Bucuresti, un tehnician constructor, Nastasescu îl cheama, care a fost pe Lipscani, s-a suit pe niste

schele, a raspîndit niste manifeste, a tinut un discurs si a venit politia si l-a luat. Ei bine, nu s-a stiut nimic despre el si, nestiind nimic, cum sa zic, la un moment dat senzatia e si mai neplacuta decît daca stii ca-i la închisoare, în conditiile respective… la fel ca un detinut de drept comun… Parerea mea este, deci, ca Ceausescu raspîndea si crea intentionat atmosfera asta de amenintare a celor care ar face ceva împotriva lui.

B.R.: *In perioada în care ati fost arestat, deci în puscarie, ati cunoscut si alti detinuti politici dintre cei putini cîti erau?*

R.F.: *Da, da, eram un grup de 30, cumva mixati cu unii nu neaparat politic…, deci, ce a facut comunismul a fost ca, în mod intentionat, sa nu creeze o categorie de detinuti politici, ci o categorie contra securitatii statului, în care intra propaganda împotriva orînduirii socialiste, tradare, si subminarea economiei nationale. Deci, lînga noi, în aceasi celula sau… schimbînd celulele, erau de exemplu unii de la Tîrgoviste care au delapidat nu stiu cîte tone de carne, mai era si un fost politist care vînduse nu stiu ce secrete la nu stiu care ambasada sau ceva de genul asta. Deci, eram si noi mixati sa nu fie un bloc de „rau unitar".*

Dar, tot legat putin de tema dumneavoastra, a fost o experienta foarte interesanta, adica cu probleme, cu greutati, cum sa zic, ger înauntru cum era afara, dar la vîrsta aia suporti si, dupa ce trece, te gîndesti ca la armata sau te întîlnesti cu prietenii… numai daca nu se întîmpla sa patesti un accident tu sau cineva din familie, sa nu…

Si ce-a fost interesant a fost faptul ca din cînd în cînd mai primeam carti si uneori ne lasau sa primim carti de acasa. Ei bine, sa citesti chiar si acum, în conditiile astea obisnuite, esti uneori perturbat, ba de probleme, ba mai stiu eu de ce…, dar acolo eram cu capul complet limpede, adica aveai tu niste probleme, dar te gîndeai, te gîndeai un an doi si, dupa doi ani, te saturai. Apoi, cînd citeai o carte, o citeai foarte concentrat si practic reuseai sa... Deci am citit cîteva carti, care mi-au placut si îmi dau seama ca m-au influentat, ca fenomenologia spiritului dupa Hegel, scrisa de Noica în "Povestiri despre om", dar asta a fost în principal interesanta, mi-o daduse un coleg care a murit, saracul, dupa aceea, si alte cîteva carti care iar au fost interesante.

B.R.: *Simteati nevoia sa cititi?*

R.F.: *Problema care era, ca n-aveai… si nu primeai destule carti, erau perioade mari în care nu primeai.*

B.R.: *Cum erati priviti de catre gardieni sau de ceilalti angajati, de functionarii de acolo din puscarie?*

R.F.: *Eu cred ca aveau o atitudine mai buna fata de noi. Problema era ca noi aveam niste reguli foarte stricte, deci astia de drept comun puteau vorbi cu politistul, le mai dadea niste tigari si obtineau niste avantaje, le dadeau pachete în plus, zile libere, liberari…. La noi, totul era clar, directionat de aici, de la Bucuresti, vroiau astia sa nu-ti dea pachet, cinci luni nu-ti dadeau pachet, daca nu vroiau sa ai vorbitor, n-aveai vorbitor, politistii n-aveau curaj nici sa te ajute cu nimica, dar nici nu erau violenti sau…, adica era mai mult o atitudine stricta, profesionala. In celule si peste tot erau informatori. Informatorul tau de celula, pentru ca în fiecare celula trebuia sa fie un informator, ala nu te turna numai pe tine daca faceai nu stiu ce sau vorbeai cu nu stiu cine, adica de vorbit vorbeai, dar asa, ceva mai deosebit… Daca politistul ar fi fost cumva mai de treaba sau te-ar fi ajutat, era vai de capul lui, adica n-avea nici o sansa, era un sistem d'asta de supraveghere…*

B.R.: *Oricum, nu erati deci priviti sau tratati mai rau decat ceilalti detinuti.*

R.F.: *Nu, nu mai rau, ci mai strict, si legea fiind stricta de multe ori era mai rau decît ceilalti. De exemplu, ei ieseau la munca, noi nu ieseam la munca. La posibilitatile nostre materiale, daca erai la drept comun, puteai sa te aranjezi, pe cînd aici nu era nici o sansa. Da' pîna la urma am fost eliberati datorita presiunilor de afara, adica cum sa zic, fiecare categorie stia sa se…. Un aspect interesant, de exemplu, a fost faptul ca la tata, care era presedintele Uniunii Medicale a Anestezistilor, dupa un congres, la el se facea coada, adica oamenii, la sfîrsit sau cînd aveau asa, un moment prielnic, se întîlneau, dadeau mîna cu presedintele, cu secretarii, cu organizatorii. Ei bine, în astfel de momente, la tata si la mama se facea coada, veneau toti la ei, sa vorbeasca de congres, dar si sa întrebe de mine si sa… Deci, a fost o solidaritate…, plus vecinii, prietenii.*

B.R.: *Mama dumneavoastra era tot medic?*

R.F.: *Nu, dar cînd mergeau la congres, se duceau împreuna.*

B.R.: *Din puscarie ati fost deci eliberat în '86.*

R.F.: *Da.*

B.R.: *Cum ati fost primit? Ma gîndesc nu atît la familie, asta e usor de imaginat…, ci atunci cînd v-ati întors în întreprindere, de exemplu.*

R.F.: *Pai nu, nu mai m-au lasat sa ma duc în aceasi întreprindere. De la Securitate mi-au zis: „Domne', cauta-ti de lucru, gaseste, te mai ajutam si noi, dar nu te mai duci acolo". Eu m-am dus, totusi, sa încerc acolo. Directorul mi-a zis: „Domne', nu-i nici o problema, profesional ti-ai vazut de treaba, stim care-i treaba, dar trebuie si eu sa trec printr-o sedinta" si peste doua zile mi-a spus: „Domne', nu s-a putut". Cu toate ca el arata ca-i bine voitor si chiar a fost, i-au zis clar ca nu. Apoi, dupa ce am umblat prin tot felul de parti, am ajuns la o întreprindere unde astia de la securitate mi-au spus: „Da domne', poti acolo sa te duci". „IEMI" îi zicea, era pe profil. Au încercat sa ma trimita la „23 August", dar am zis ca asta nu e pe meseria mea, „daca nu vreti sa-mi dati servici, foarte bine…", pentru ca dupa un timp am prins jocul, puteam sa marsez pe chestia asta ... Ceausescu si propaganda comunista pretindeau ca în sistemul comunist nu exista somaj. Ei bine, daca atunci aveai un caz cunoscut la care nu-i dadeai servici, îi strica toate congresele sau pe unde mai mergea… Dar nu m-am lamurit eu chiar de la început de chestia asta si pîna la urma la întreprindera asta, la IEMI, eu mergeam acolo, directorul zicea ca da, da' ca trebuie sa merg la „Personal", ma duceam la ala de la „Personal" care-mi zice: „Nu, nu, mai vino peste cîteva zile", ma rog, tot asa de cîteva ori, pîna cînd m-am saturat. Apoi m-am dus la aia de la Securitate, „Domne, spuneti-mi care-i treaba… nu sa ma duc acolo tot timpul, toata ziua, aia au spus ca nu se poate, ca nu-i aprobat". „Nu, domne', du-te acolo", mi-au zis. Iar m-am dus, pîna la urma m-am dus din nou la director, care a avut un accident si fusese într-un timp tratat la tata la spital, si ala… pîna la urma a scapat ceva de genul …"Da, domne', stiu, eu sînt de acord, astia de la securitate sînt de acord, nu-i de acord partidul, domne', astia de la sector de la partid". A fost interesant, a fost prima oara cînd eu am realizat ca, de fapt, nu e totul asa gramada, ca unii sunt securitatea, unii sunt partidul si ca mai exista diverse…fisuri, sau divergente de pareri.*

Dupa parerea mea, ce s-a întîmplat în '90 e ca Securitatea a ras Partidul, adica partidul a fost de sacrificiu, Securitatea a mers mai departe si C.P.X.-ul, partidul … s-au aranjat si ei pîna la urma, dar…

B.R.: *Deci, v-a angajat acolo la IEMI?*

R.F.: *Da, da. Si acolo, eram într-un laborator de metrologie… eram un colectiv de vreo cinci oameni într-o camera, cinci în alta camera, si, imediat dupa mine, a aparut unul nou, care era … informator, adica… clar. Eu m-am înteles cu colegii, povesti, bancuri, nu stiu ce…*

B.R.: *Acestia va cunosteau dinainte? Stiau cine sunteti?*

R.F.: *Nu, nu, în momentul în care m-am dus eu acolo, ei stiau ca o sa vina unul care a fost arestat… de care s-a vorbit la radio… Europa Libera…, se uitau ei la început la mine…, eu m-am dus si m-am apucat de facut curat acolo ca la închisoare, unde trebuie sa faci tot timpul curat … eu ma obisnuisem acolo la spalat geamuri, la nu stiu ce… Si asa geamul meu era curat si celelalte geamuri erau murdare… si acum tin minte ca m-am amuzat cînd a venit seful în laborator si s-a uitat si a zis: „Domne', uite cum e geamul ala. Ia spalati si voi geamurile". Si atunci s-au amuzat, adica… cum sa spun… a fost o scena draguta… Am ajuns prieten cu ei si, cum era atunci la servici, plictiseala, aveai timp de discutii si de glume, nu era o problema; asta care se angajase dupa mine si ziceau ca-i turnator îl tineau tot timpul în misto, pîna la urma omul n-a mai rezistat si s-a dus la sefu' si a cerut sa se mute de acolo. Adica a fost o victorie pe plan local, asa ceva… extraordinar, adica… se putea…*

B.R.: *Aveti convingerea ca era, într-adevar, un turnator, adica un om al Securitatii?*

R.F.: *Domne'… a venit imediat dupa aia…, cum sa zic, n-ai o proba, n-ai dosar, dar cum sa zic … si motivul pentru care a plecat, plus ca daca n-ai fi…poti sa demonstrezi ca nu esti…, adica… si trebuia sa fie cineva…*

B.R.: *Sigur ca da. M-ar fi interesat sa stiu daca colegii dumneavoastra care nu va cunosteau personal, dar care auzisera de dumneavoastra de la Europa Libera, v-au primit cu simpatie sau cu suspiciune, cu…?*

R.F.: *Ei nu, la început esti precaut, cum sa zic, dar dupa un timp, adica imediat de fapt, …eu n-am avut conflicte nici la servici nici în alta parte, adica depinde si de om cum e, daca e certaret, daca nu e certaret…, adica se mai întîmpla cîteodata cu cîte un coleg sa ai neîntelegeri, dar…*

Cînd plecam de la servici erau doua masini de securitate dupa mine si ma întîlneam cu cîte un coleg: „Bai, merg încolo, vii?" - veneam, dupa aia îi urmareau si pe ei pîna acasa, pîna cînd le-am spus „Domne, eu stii ca-s urmarit, daca vii cu masina dupa mine…". Dupa aia mi-au mai zis unii chiar ca i-a atentionat ca de ce vin cu masina dupa mine.

Tin minte ca am plecat tot asa cu doi colegi, un baiat si o fata si, cînd le-am zis: „Bai, uite… masina aia în spate..." , …au început sa rîda de…, adica era totusi o vîrsta si ei erau…, dar ne distram asa…. Ei bine, au rîs ei ce-au rîs, pîna cînd i-am lasat nu stiu unde si aia din spate le-au zis: „O sa vedeti voi" si atunci au înghetat, adica cum sa zic… i-a amenintat, nu le-a facut nimica, dar… nici la aia din spate nu le-a convenit ca astia sa rîda chiar asa de…

B.R.: *Nu erati evitat?*

R.F.: *Am avut cîtiva prieteni foarte buni, cu care am avut asa… banuieli, ca unii s-au retras, sau cum sa zic, cu care nu te-ai mai vazut, deci au fost si cazuri de astea, dar am avut si cîtiva prieteni foarte buni cu care…*

Parerea mea e ca, daca vroiau, puteau sa-mi faca viata mai grea. Adica aveau resurse, dar si ei încercau…, politica lor era sa domoleasca omul: „Hai, domne', stai linistit, termina-te cu prostiile astea, n-are rost sa te complici cu noi", adica cam asta era: „Hai, stai linistit".

Dupa aia, am mai facut în '87 o actiune, iar m-au arestat, atunci au fost mai rai, si iar dupa un timp, arestîndu-ma, a fost scandalul asa de mare ca, dupa zece zile, mi-au dat drumul. Chirac era primarul Parisului, a chemat pe ambasadorul nostru…i-a zis ca strica relatiile cu România daca nu ma elibereaza, a fost în urma unui interviu la canalul de televiziune francez Antenne 2.

***B.R.:** A doua oara cît timp a durat arestul?*

***R.F.:** Zece zile, dar vroiau 17 ani, adica erau sapte ani din prima condamnare plus ce mai facusem, iar facusem niste manifeste, dar acum putine si trimise în strainatate, adica si raspîndite putin, dar trimise în strainatate, ca îti dai seama ca mecanismul mai puternic nu este sa raspîndesti aici, ci sa transmiti în strainatate ca ai raspîndit manifeste, iar în strainatate nu puteai sa transmiti decît daca manifestele erau raspîndite aici. Adica, nu puteai sa zici: „Ba', difuzati stirea asta despre…", ci trebuia sa spui: „Uite, domne', am raspîndit niste manifeste, astea sunt, stiti si voi, si puteti vorbi despre ele".*

***B.R.:** Tatal dumneavoastra era în cunostinta de cauza de ceea ce ati facut în '83, apoi în '87?*

***R.F.:** In '83 nu, în '87 partial, adica în mare parte, nu chiar de toate detaliile…*

***B.R.:** S-au facut anumite represiuni fata de dînsul pentru ceea ce ati facut dumneavoastra atunci?*

***R.F.:** Da, da, pîna la urma l-au pensionat din cauza asta. Deci era sef de serviciu, vicepresedintele Federatiei Mondiale a Anestezistilor români, foarte putini erau pe linie profesionala în situatia lui, si în primavara lui 87 l-au pensionat.*

***B.R.:** In mod clar din cauza asta…*

***R.F.:** Da.*

***B.R.:** I s-a spus?*

***R.F.:** Nu i s-a spus, nu se spune, dar, cum sa zic, în momentul în care ai pozitia pe care o ai, esti apreciat, altii în situatia ta nu sunt pensionati, si tu esti pensionat… nu mai este nici un fel de dubiu. Presedintele categoriei respective profesionale, asociatiei profesionale respective si, cum sa zic, nu pot sa zici, sa comentezi ca n-ar fi fost bun profesional sau ca a fost bun profesional, poti sa zici asta de unul care nu-i cunoscut sau care-i controversat, dar sa fii presedintele categoriei profesionale, sa fii viceprsedintele „Federatiei mondiale"…*

Pentru ca, în toate actiunile mele si în tot ceea ce a fost în perioada aia a fost un suport, deci lucram cumva împreuna…ne-am facut un plan: „Domne', eu fac asta, tu faci aia", dar ne sustineam tot timpul, si cu fratele meu, deci cineva trebuia sa si cîstige, nu? Eu hai, dadeam cu gura sau faceam asta…, dar daca era sa traiesc din salariu, era mai greu, nu? Conteaza într-o familie cine…, de exemplu eu faceam niste „materiale", ei se duceau, mama mea si tatal meu, noaptea la zece jumate sa se întîlneasca cu cineva ca sa dea aceste „materiale" pentru a fi trimise în strainatate.

***B.R.:** Deci nu s-a pus problema ca tatal dumneavoastra sa va fi facut anumite reprosuri dupa ce a fost pensionat?*

R.F.: *Nu, nu, deci la început, prima reactie cînd au aflat si au fost luati prin surprindere, au fost îngrijorati si suparati, dar dupa aia au realizat ca e hotarîrea mea, ca pîna la urma am si dreptate… adica... pai da, si ei erau, mama poate mai putin, dar taica-meu vedea mizeria care era prin spitale si conditiile si frigul, numai ce-a fost… a coincis… pîna în ’83 a fost mai putin frig, dar dupa ’83 au venit mizeriile alea de… ce-mi era în închisoare, ce-mi era afara…*

B.R.: *Da, era de ordinul evidentelor.*

R.F.: *Da, da, adica la vorbitor ne mai plîngeam si noi de frig, da’ se plîngeau si ei de frig, adica…*

B.R.: *Domnule Filipescu, nu pot decît sa va multumesc. A fost efectiv foarte limpede si o sa-mi fie fara îndoiala folositoare aceasta discutie.*

Interviul cu Mircea Nedelciu

Inregistrare facuta la Bucuresti, în 20.11.1998.

Bogdan Radulescu: *Domnule Mircea Nedelciu, v-as ruga mai întîi sa-mi spuneti ce-au reprezentat efectiv cenaclurile literare în viata studenteasca a anilor '80, deoarece chiar daca pe vremea aceea eram în Bucuresti, eu de exemplu nu stiam de ele.*

Mircea Nedelciu: *Nici nu cred c-ar fi fost simplu de stiut, pentru ca ele aveau o existenta semi-clandestina, erau un fel de întelegeri între un numar de persoane sa se întalneasca în aceeasi zi, în acelasi loc si scopul fiind acela de-a-si citi reciproc încercarile de productie literara. Sigur ca ele trebuiau sa aiba o forma oficiala, ca, de exemplu, conducerii Universitatii trebuia sa i se spuna ca un numar de studenti se întalnesc duminica, în Casa Studentilor, sa zicem, cu un scop.*

B.R.*: Deci ele erau organizate în cadrul Universitatii Bucuresti?*

M.N.: *Da, si scopul asta trebuia sa fie un scop acceptabil pentru tipul de activitati care se desfasurau în Casa Studentilor. Sigur ca se luau chiar anumite masuri de siguranta din partea conducerii, adica era desemnat un profesor care sa te supravegheze sau care sa-si asume ca acolo se întampla ceea ce, ma rog, era scris pe planul de activitati al Universitatii.*

Si forma asta asa-zisa „Cenaclu", eu m-am întalnit cu ea prima data chiar în primul an de facultate, în 1979, cand am început Filologia la Bucuresti.

Aici lucrurile stateau cam asa, în functie de profesor cenaclul ala era o formalitate pur si simplu, adica facea chiar activitatile care se cereau în Universitate si, dupa 2-3 întalniri, îsi pierdea clientii pentru ca nu mai venea nimeni, nu interesa pe nimeni sa fie îndoctrinat si acolo, cand avea parte destul în toate celelalte ore petrecute obligatoriu în Universitate, nu se mai ducea si acolo unde nu era obligatoriu.

In schimb, daca un profesor care îsi asumase fata de conucerea Universitatii responsabilitatea organizarii Cenaclului, lasa sa se întample în cadrul cenaclului niste lucruri mai interesante, atunci evident ca încetul cu încetul un numar de oameni deveneau frecventatori permanenti ai Cenaclului cata vreme erau studenti, iar unii veneau si dupa aceea, pentru ca în fond nu era interzis, el continua deci cu cei care erau studenti din generatie în generatie, iar cei carora le placuse ce se întamplase acolo veneau si mai tarziu, chiar asta este cazul unuia dintre cenaclurile bucurestene, pentru ca în fond la Bucuresti doua sunt cele care au fost productive din punct de vedere literar si care au dus la aparitia acestei generatii literare care este cunoscuta sub numele de „Generatia'80" si care începe sa se afirme efectiv prin publicare de carti în jurul anului 1979.

Deci, practic, unul dintre aceste cenacluri este cenaclul de care va vorbesc eu, pe care l-am întalnit în '69, cand am intrat în facultate, ca existent deja de vreo 2 ani, dar care avea o existenta precara, adica la începutul anului se întalneau de 2-3 ori si dupa aia era lasat balta. Si chiar în '69, cred ca atunci a fost prima oara cand l-a preluat profesorul Crohmalniceanu.

Omul prezenta destule garantii pentru conducerea superioara, ca sa zic asa, ca sa supervizeze o asemenea întalnire de studenti, pentru ca era un vechi membru de partid, facuse parte din redactiile Vietii Românesti si ale României Literare... Si el

avusese probleme în anii aia, pentru ca scrisese nu stiu ce pentru calitate în Nuvela Românească si fusese atacat chiar de Scânteia (sa te atace Scânteia in ’50 nu e foarte usor, ca sa zic asa), dar dupa aia recuperase… ma rog, era un om de încredere din punctul asta de vedere. Insa, el ca persoana era satul pîna’n gît de problemele astea si avea gustul înnoirii.

Si, încetul cu încetul, în anul ala ’69 oamenii care încep sa vina acolo sunt oameni care aveau gustul informatiei din alte surse decat cea a scolii propriu-zise, însa va spun ca este o perioada de relativa deschidere în spatiul cultural asa, în literatura româna mai ales, perioada care a început cu vreo 2-3 ani înainte si avea sa se încheie cam în ’71.

***B.R.:** O data cu revolutia culturala.*

***M.N.:** Asa. Sau, ma rog, sa se încheie la suprafata, dar ceea ce-a apucat sa se nasca în perioada aia sa continue sa existe.*

Vreau sa spun ca între ’65 si ’71 au aparut în România sute de titluri de carti traduse din literatura universala pe care pana atunci nu putuse nimeni sa spere sa le vada vreodata traduse în românește, unele chiar, va dau un exemplu, Bulgakov „Maestrul si Margareta”. El apare în 1967 într-o revista la Moscova, si cred ca suntem printre primele tari care îl traduce în ’68, si este o lucrare destul de… nemaivorbind de calitatea ei literara extraordinara, destul de subtil critica la adresa regimului, ma rog, personajul fiind cu istorie… el deci a murit în anii ’40, nici nu cred ca era trecut de 40, iar lucrarea asta i se descopera între manuscrise în ’67, publicata în ’68, si devine o capodopera a literaturii universale.

Ei, e ceva sa iei legatura simultan cu primele traduceri în româna din Faulkner, cu Salinger, cu Dos Passos care apare în aceeasi perioada, cu „Maestrul si Margareta” în acelasi timp, sa fii relativ la curent cu ce se întampla în Franta lui ’68, pentru ca în mai ’68 De Gaulle a fost la Bucuresti si a instituit un fel de relatie, cel putin culturala, negociata cu România, sigur fiind si el probabil victima iluziei ca Ceausescu este un dizident fata de Moscova, ma rog, si asa se explica ca în biblotecile românesti din acel an ’69, bibliotecile universitare vorbesc, se gasea presa franceza la zi, atat presa magazin sa zicem, Nouvel Observateur, cat si presa de specialitate, iar pentru un student în Filologie, interesat în experimentul literar si lucrurile astea, era ceva într-adevar incredibil sa poata merge la biblioteca si sa ceara reviste ca Tel Quel sau L’infini, mai tarziu reviste de psihanaliza de... Communication stiu ca era o revista foarte buna de specialitate, din punct de vedere al transmiterii de mesaje, si, ma rog, în acelasi timp de analiza sociala cat si literara si lucruri care ne pasionau. Deci aveam acces la ele. Sigur ca acest tip de abonamente li se taie bibliotecilor dupa ’71, dar noi intram în ele în primul an de facultate ca ceva normal, nu ni se parea ceva anormal sa le aflam acolo… Stiti, cu lucrurile normale te obisnuesti foarte usor, cu cele anormale te obisnuiesti mai greu…

Pe urma, asa ca mentalitate realizez ca cei ce aveam aceeasi varsta, deci oameni nascuti în anul 1950, intrati în ’69 în facultate, suntem un fel de soixante huitards, cum s-ar zice, vedeam aceleasi filme, ascultam aceleasi muzici, chiar filmele pe care Statul român le importa atunci destul de repede dupa ce ieseau pe piata din Occident.

Probabil ca Statul le importa pentru ca miscarea hippie Make Love Not War si soixante huitards erau cumva critici la adresa societatii capitaliste. Probabil ca statul român si-a închipuit ca, daca importa repede aceste produse culturale, ne face si pe noi sa avem o reactie critica fata de acea societate, numai ca noi luam din aceste filme în

primul rand ceea ce… libertatile pe care ei le aveau, adica luam parul lung, pantalonii evazati, minijupa, pe care, dupa aceea, tot ei, statul, trebuia sa intervina cu Politia ca sa le… amiititi-va ca, daca umblai cu parul lung pe strada sau cu pantaloni evazati, vi le taia, dar noi ne luasem din filmele pe care ei le adusesera cu scopul de a ne face sa fim contra societatii aceleia, pentru ca si aia erau critici, dar pe noi ne interesa muzica de acolo, parul lung, minijupa, modele, ma rog genul asta de…

Sigur ca la noi, la Make Love Not War nici un tip de 19 ani n-o sa fie neinteresat de partea asta Make Love, dar daca îi spuneai ceva de razboiul din Vietnam i se rupea undeva, ca sa zic asa, daca exista sau ca nu exista, nu era problema lor.

Deci, ca mentalitate, ne formam ca soixante huitards-zii si nevoia de întalnire în spatiul relativ izolat asa în care nu se amestecau ceilalti ne este facilitata în cazul acestui cenaclu care se numea „Junimea" cu ghilimele.

***B.R.:** „Junimea" exista numai în Bucuresti sau functiona si în alte centre universitare din tara?*

***M.N.:** Nu, asta era un cenaclu din Bucuresti si se numea „Junimea" cu ghilimele pentru ca facea aluzie la „Junimea" din secolul trecut.*

Practic, nu se întampla nimic altceva decat ca veneau niste oameni care credeau ca au talent si citeau textele pe care tocmai le produsesera si ceilalti le ascultau si le criticau, exersandu-si spiritul critic asupra lor cu maxim de colegialitate, brutala uneori, adica nestand în loc de… ma rog, de camaraderia aia dura uneori, care nu menajaza, cand îi spune unuia ca aici nu ti-a iesit… nu ti-a iesit, si îl critica, si îl desfiinteaza pur si simplu, ceea ce pentru un scriitor este foarte util sa aiba la timp cineva care sa-i spuna „vezi ca aici nu ti-a iesit, e o prostie" si discutia era tehnic foarte evoluata, pentru ca eram în acelasi timp studenti în filologie, si ne informam sa zicem din metodele critice care erau utilizate la Paris pentru ca gaseam în revistele astea ca Tel Quel sau Communication metodele critice care erau în dezbatere în acea perioada.

***B.R.:** Prezentarile sau criticile erau cenzurate în vreun fel?*

***M.N.:** Singurul individ ne-student care asista era acest profesor, Ovid Crohmalniceanu, care va spun, cred ca asta era, el era satul de asemenea îndoctrinari pentru ca apucase destule, iar ca profesor era… cum sa zic, un om informat, adica stia despre ce-i vorba în literatura universala, nu avea ochelari de cal cand citea texte de valoare din literatura universala si, va spun, lucrul asta se întampla la 3-4 ani dupa ce deschiderea catre literatura universitara se produsese. E drept ca avea sa se închida putin mai tarziu, dar el cel putin era mult mai informat ca noi, adica citea, stia… ma rog, începuse sa aiba chiar si legaturi cu profesori universitari, lucrurile erau mai libere atunci.*

Dupa aia sigur ca… poate si legaturile lui au devenit mai sporadice cu colegi de-ai lui din Franta sau… dar noi apucasem sa ne constituim, deci eu termin facutatea în '73 si continuu sa vin la cenaclul asta, care continua sa existe pana prin '79 , '80, '83, cred ca '83 este ultimul an în care ma duc.

***B.R.:** In '83 a fost desfiintat?*

***M.N.:** Nu, nu a fost desfiintat, cred ca a mai functionat dupa '83 vreo doi ani, dar deja, cum sa zic, eram putin… Sigur, ma mai duceam, dar nu regulat, si… cand ma duceam nu eram primit ca un coleg oarecare, eram deja un om cu trei carti publicate, cu premii ale Uniunii Scriitorilor… nu se mai puteau ei, studentii, comporta fata de mine*

normal, ca fata de un alt student, desi eu mi-as fi dorit lucrul asta, devenisem un cal prea batran ca sa mai particip la chestia asta.

Dar iata, între ’69 cand ma duc prima oara si ’79, cand debutez în volum, am frecventat aproape regulat acest cenaclu.

***B.R.:** Ce frecventa avea?*

***M.N.:** Saptamînala… în timpul anului universitar, fireste, nu se tinea vara sau în timpul vacantelor…*

Bine, am fost favorizat cumva si de faptul ca nu eram un tip comod, adica mi-am propus de la început sa nu ma duc la postul unde am fost repartizat… fusesem repartizat undeva în buza Deltei, acolo la Isaccea… Da’ nu mi-am facut nici un fel de probleme din punctul asta de vedere, deci practic am stat fara carte de munca pana în ’81, cand ma angajez librar la “Cartea Românească”, colaborand la ONT, dar numai dupa serviciu.

Are totusi importanta lucrul asta pentru existenta mea si pentru faptul ca eu am continuat sa ma duc la cenaclu, desi terminasem facultatea. Altii nu o faceau, sau o faceau mai rar decat mine, ca în aceasta meserie ca sa zic, de ghid…

***B.R.:** Erati ghid ONT?*

***M.N.:** Da, rolul meu era deci sa… n-am avut niciodata dreptul sa ies în afara tarii, n-aveam pasaport, cred ca primul pasaport l-am primit, hat, prin ’85, dupa ce devenisem membru al Uniunii Scriitorilor, ma rog, cu oarecare standing, ca sa zic asa, dar cat am lucrat la ONT nu eram un ghid care sa aiba dreptul sa iasa afara, nu faceam parte dintre… erau si ghizi d’astia, dar aia erau altii…*

***B.R.:** Nici macar în lagarul socialist?*

***M.N.:** Nu, nu. Probabil ca, daca as fi stiut ceha, maghiara sau… poate ca m-ar fi trimis, dar eu stiam bine franceza, engleza destul de aproximativ, si faceam, deci, aceasta meserie cu titlu de colaborare, adica erau grupe aveam de lucru, nu erau grupe nu aveam de lucru.*

Ei, o încep chiar în timpul facultatii, în timpul vacantelor ca si activitate, dar vreau sa spun ca ea te pune într-o pozitie foarte interesanta, foarte productiva, cred eu, pentru formarea cuiva ca tanar, pentru ca ai de condus prin tara ta, prin realitatile tarii tale, niste oameni care sunt obisnuiti cu alt tip de lume si ei, firesc, daca au o nedumerire cand vad ceva sau cînd vor sa înteleaga ceva din ceea ce se întampla, îl intreaba pe ghid. Ghidul poate a trecut de mii de ori pe langa acea realitate asupra careia i se pune întrebarea, dar el nu si-a pus întrebarea aia pentru ca el traieste în sucul asta de aici… nu si-a pus-o pur si simplu.

Acum, ca sa-i raspunda aluia, trebuie întai sa si-o puna el însusi si, astfel, se formeaza la acest tip de individ (cel care trebuie sa conduca printr-o tara cum era tara noastra de atunci un grup de oameni cu o gandire libera normala) o gandire critica diferita de a celorlalti. O privire critica asupra realitatii în întregul ei pe care nu stiu daca poate totdeauna s-o transmita strainilor pe care îi conduce, pentru ca aia au codurile lor, ma rog… nu poti, chiar nu poti sa le explici cat de adanc e raul pe care îl vezi, dar tu o data punîndu-ti întrebarea asupra respectivei, deja începi sa o vezi.

***B.R.:** Si sa ai o perceptie diferita…*

***M.N.:** Da, celorlalti încerci sa le explici cat poti, uneori ferindu-te de eventualii ocupanti ai autocarului, care nu sunt tocmai turisti si asa mai departe, ma rog..… dar tu ti-o pui ca problema si deja începi s-o vezi altfel.*

Unele sunt întrebari banale, va spun… Va dau un exemplu. Ma întreaba, într-o zi, o turista: „Domne', de ce zaharul vostru se topeste foarte greu în ceasca de cafea?". Zic: "…nu mi se pare ca se topeste greu, mi se pare ca se topeste normal." „Bun", zice ea si a doua zi vine cu un cub de zahar pe care îl avea în valiza si ma pune sa le compar si, într-adevar, ala facut în occident s-a topit foarte repede, pe cînd asta al nostru am învartit la lingurita vreo zece minute în plus pana cand s-a topit… o problema de calitate, ma rog, ei au alte metode de rafinare, stiu eu… alt suport pe care se face zaharul, dar era evidenta diferenta de calitate din punct de vedere al unui produs banal, un produs comun ca sa zic asa si, daca pana atunci mi se paruse normal cum se topea zaharul nostru, deodata am vazut ca…

Da', ma rog, sunt lucruri uneori mai complicate, adica întreaba: „De ce ala sta singur la coada acolo, afara din magazin si nu-l serveste nimeni?" „Pai, zic, pentru ca n-a venit marfa", „Bine, dar de ce nu vine cand vine marfa?" „Pai, zic, pentru ca atunci nu mai apuca…" e lucru greu de înteles pentru ei…

***B.R.:** Pentru ca vin dintr-o alta lume…*

***M.N.:** Evident, o alta lume si asa mai departe, adica…*

Da' cred ca are importanta faptul asta pentru mine si, într-un fel, deci, aveam si o oarecare libertate mai mare, nefiind deci angajat profesor, sa zicem, daca m-as fi dus la post, profesor… bun, as fi fost ocupat în timpul anului scolar si doar daca cenaclul s-ar fi tinut… ca o vreme s-a tinut duminica chiar pentru asta, ca sa poata sa vina si cei care mai vroiau sa vina, terminasera deja facultatea si erau deja în învatamant. Altfel, se tinea martea.

In perioada asta a anului universitar eu aveam mai putine grupe, aveam iarna cand era toiul sezonului de schi, dar asta tinea o luna-doua, de la Craciun pana putin dupa Anul Nou, ianuarie maxim februarie.

Alteori, chiar daca eram în activitate cu turismul, faceam grupe de tratament la Felix, Sovata, Herculane sau la alte statiuni ca astea, veneam seara sa iau grupele de la Bucuresti de la aeroport, deci dimineata puteam sa ma duc la Cenaclu, apoi dupa-amiaza sa ma duc sa iau turistii si sa plec cu ei la Oradea sau la Targu Mures.

Deci, aveam o anumita libertate de miscare, de care, daca as fi intrat în rigorile unui salariat normal, n-as fi beneficiat.

Sigur ca erau si dezavantaje, pentru ca nu reuseam sa castig din munca mea de cam noua luni pe an destul de bine încat sa traiesc restul… dar uneori existau si aici solutii alternative, ca sa zic asa, pentru ca… mai practicam anumite infractiuni, schimb valutar la negru… existau niste posibilitati.

Chiar în 1977 am fost si arestat doua saptamani pentru implicare într-o retea mai mare de indivizi care facea schimb de valuta… ma rog, eu am picat putin cam… pe nepregatite acolo, pentru ca si-n autocarul meu facuse …adica… deci eu am stiut, am participat, m-au luat… Cand au demontat ei o retea care, ma rog, era ceva mai organizata, da' se întamplase si-n autocarul meu si participasem si eu, la o singura operatiune, n-am stat decat doua saptamani…

In '77 se întampla lucrul asta, e interesant ca se întampla între septembrie '77, cand eu debutez efectiv într-o revista literara, Luceafarul, cu prima proza… pe la începutul lui noiembrie am fost arestat, am stat doua saptamani si cand mi s-a dat drumul… pe la începutul lui decembrie, 7 decembrie chiar mi-aduc aminte, apare a doua proza, pentru ca lasasem doua la Luceafarul…

B.R.: *La care nu va mai asteptati deloc…*

M.N.: *Pai da, adica va dati seama ca, în cele doua saptamani cît am sat acolo, aveam tot felul de scenarii catastrofa, ca puteam sa ramîn pe… era de la doi la sapte ani mi se pare pedeapsa pentru genul asta de infractiune… ma rog, m-au lasat, mi-au dat drumul. De fapt, nici acum nu sînt suta la suta sigur ca numai pentru aia am fost arestat, era totusi anul '77…*

Ca si participant la Cenaclu, dintre astia care nu mai erau studenti, eu eram unul care de patru ani continuam sa ma duc acolo. '77 e anul în care Goma face toate… eu n-aveam nici o legatura, nici nu cred ca am fost la curent datorita acestei existente nomade, turistice, nu stiu ce… dar la Cenaclu veneam si cand am aflat, ca de la Cenaclu am aflat despre lucrurile lui, pe urma mi-am pus radioul meu pe Europa Libera si am urmarit ce se întampla…

B.R.: *Deci, ce se întîmplase în'77 cu Goma?*

M.N.: *Semnase Carta '77 a cehilor… ma rog, pe urma este anchetat, arestat, obligat sa… emigreze, ma rog… Si probabil ca au avut un numar de persoane care trebuiau verificate si de ce sa le verifici asa… si sa nu le gasesti un nod d'asta de drept comun care sa-i…*

Nu stiu, nu… în orice caz, nu mi s-a pus nici o intrebare în legatura cu Goma sau cu activitatea literar-artisitica, sa zic asa… da' am stat doua saptamani acolo la Rahova, deci e un loc bine cunoscut ca sa zic asa…

Si am fost eu însumi surprins ca, chiar în ziua cand am iesit, sau, ma rog, la doua zile dupa, în Luceafarul aparea si cealalta proza. De ce n-o fi aparut ea mai devreme, mai tarziu… vedeti, d'aia ma întreb si acum daca avea legatura numai cu asa-zisa infractiune de drept comun, pentru ca fusesem lasat, era un semn ca domne', asta e curat din punctul de vedere al ce ne intereseaza pe noi, lasa-l sa publice în continuare, poate asa se întampla, ma rog…

Da', vedeti, din '69 cand particip prima oara, pana în '79 cand debutez în volum, practic eu am participat la… am ascultat sau am citit eu însumi literatura de o calitate absolut comparabila cu literatura care se publica, dar care nu avea acces la tipar… nici nu ne propuneam de altfel, ne era suficient sa ne constatam între noi valoarea si sa constatam ca este o valoare importanta si ignoram literatura care se publica, de fapt nici nu s-au publicat romane de valoare în perioada aia, pentru ca cele de valoare au aparut asa, pana prin '70, '71…

Stiu eu, Breban, Balaita, ma rog, Buzura mai continua sa publice în deceniul respectiv… pe Toiu noi nu l-am considerat o mare capodopera, acea… „Galeria cu vita salbatica" mi se pare ca apare prin '73 – '74.

Deci, era un fel de privire suverana fata de literatura care se publica oficial, avem constiinta faptului ca ceea ce faceam noi are o alta calitate, ca-i diferita cel putin. Sursele ei, ale literaturii practicate de noi, erau destul de cosmopolite si v-am explicat de ce, pentru ca am prins acea perioada în care filme, reviste, traduceri, s-a întamplat sa fie strict contemporana cu sfarsitul adolecentei noastre si cu studiile noastre, perioada în care s-a întamplat acea semi-libertate culturala…

Deci, zece ani am practicat o literatura am zis comparabila, desi în sinea noastra o consideram superioara celei care se publica, astfel încat atunci cand începem sa aparem pe piata unul cate unul, debutand eu în '79, Cartarescu în '80 si asa mai departe, aceasta literatura în doi-trei ani… cei cinci, sapte, zece debutanti cat au putut

sa apara în primii doi-trei ani au dat senzatia unei literaturi foarte coerente, fara nici un fel de stangacii. Nu se putea vorbi de debutanti, erau niste scriitori foarte bine formati, care stiau ce vor, care aveau identitatea lor destul de solida, bine formata, originalitate fata de ceilalti colegi si aveau si un suport teoretic mult mai important decat al celorlalti, adica nu se bazau numai pe talentul nativ si atat… important lucru, ceva ce distinge efectiv generatia asta literara, generatia '80, de generatiile de dinaintea ei.

Ceilalti erau cumva obligati sa se bazeze numai pe talent pentru ca, printr-o întamplare, mijloacele de informare nu le-au fost accesibile în perioada de formare si pe urma normal, apucati de viteza nu s-au mai apucat sa studieze, si-au cultivat succesul ca atare.

Foarte interesant ca un om chiar de varsta mea a apucat sa debuteze înainte de a începe studii sau lucruri de genul asta… si, practic, nu poate fi considerat un scriitor din asta cu obisnuinta bibliotecii si asa mai departe, desi este un scriitor de valoare si un mare talent.

Deci, eu sunt nascut în 12 noiembrie 1950, iar colegul meu Mircea Dinescu este nascut în 11 noiembrie 1950, adica avem aceeasi varsta, el e cu o zi mai batrîn decît mine, dar el a apucat sa debuteze la 17 ani, adica i s-au publicat deodata niste poezii, ca era foarte talentat, si dupa aia nu si-a facut studii, nu… eu debutez 12 ani mai tarziu decat el… sigur, prozatorii au dreptul sa debuteze mai tîrziu, poetii se epuizeaza mai devreme, dar eu consider ca am un univers mult mai legat de biblioteca decat îl are el, sigur ca e si… cred ca am si talent, ca altfel m-as fi lasat de mult de meseria asta, dar amestecul între talent si cultura, acumularea de informatie, polemizare cu alte stiluri, ma rog, teoretizare efectiva a actului literar, mie îmi este mai caracteristic decat lui, pe care nu-l intereseaza lucrul asta, produce s'atat… si suntem de aceeasi varsta… e o întamplare.

Bun… ce sa zic, în peisajul acestui „Junimea" cu ghilimele, în anul '76, '77, sa zicem, apare un alt cenaclu de care raspundea Nicolae Manolescu, si unii dintre noi, cei care veneau aici, se duceau si acolo, mai veneau si aici, dar, încetul cu încetul, au început sa se duca acolo mai mult poetii si aici sa ramîna mai mult prozatorii.

Aici, la „Junimea", se citeau, de obicei, si poezie si proza, dar pe Cartarescu, pe Forin Iaru, pe Ion Bogdan Lefter, i-am ascultat citind poezie întai la Cenaclul „Junimea", dupa aia ei strîngîndu-se usor, usor la Cenaclul lui Manolescu, care se numea „Cenaclul de luni" si se tinea undeva la Casa Studentilor de la Preoteasa. „Junimea" se tinea cand la Schitu Magureanu (era un fel de cladire care apartinea Universitatii, acolo nu se faceau cursuri, se faceau tot asa actiuni din astea semi-culturale), cand chiar în Universitate, într-o sala de curs, mai ales atunci cînd se tinea duminica, pur si simplu intram în prima clasa pe care o gaseam descuiata si ne întalneam acolo.

Deci, „Cenaclul de luni" începe sa se specializeze pe poezie si într-adevar produce o pleiada de poeti, adica în trei-patru ani asa cand încep ei sa publice… dupa aia chiar sunt… adica debuteaza în primul grup patru într-o carte, în al doilea grup înca cinci, prima antologie se numeste „Aer cu diamante" si-n care se afla Cartarescu, Traian T. Cosovei… ma rog, nu-mi aduc aminte acum pe ceilalti doi, iar în antologia cinci, care vine la un an dupa, debuteaza Florin Iaru, Alexandru Musina, Ion-Bogdan Lefter, si iar nu-mi aduc aminte pe ceilalti doi… ma rog, ma iertati ca nu m-am pregatit pentru discutia noastra, dar daca o sa cautati la biblioteca, veti vedea despre cine-i vorba… Ion Stratan mi se pare (nu mai stiu daca Stratan era în „Aer cu diamante" sau

în cinci), Mariana Marin… practic, îi stiu prea bine pe toti ca sa nu-i amestec cand e vorba de care a fost în care volum, stiti…

Dupa ce aceasta generatie a început sa conteze în literatura româna, interesant de facut comparatie sa zicem, între cine a luat premiul de debut în '78 si cine a luat în '79, ca în '79 se manifestau primii optzecisti. Diferenta este esentiala, se vede clar ca cel care ia premiul de debut în '78 este un bun scriitor, fireste, dar care face parte dintr-o serie care începe în anii '60 si se cam termina cu el, iar cei care debuteaza în '79 si iau premiul de debut al Uniunii Scriitorilor în '79 sunt dintr-o alta serie, care nu are nimic de-a face cu cea de pana acum, si dupa aia cam toate premiile de debut intra în aceasta noua serie, întelegeti… de ce e semnificativ premiul de debut, ca ma rog… sigur ca cei care sunt scriitori în activitate mai scot o carte, unul d'aia, unul d'aia, ma rog… pe piata erau si carti în stil optzecist si carti în stil anterior optzecismului, chiar mai multe din celelalte care veneau în inertie, ca erau oameni productivi… unele de valoare, altele de mai mica valoare, ma rog…

***B.R.:** Care este diferenta între prima si cea de-a doua generatie?*

***M.N.:** Prima… pot sa spun ca sunt mai multe care se manifesta pana în '80.*

Sunt niste saizecisti, niste saptezecisti, daca vrem sa îi împartim în felul asta, sunt proletcultistii care-si continua existenta ca niste fosile asa… mai întorc cojocul si mai scriu memorii sau nu stiu ce alte genuri de… Sunt chiar monstri sacri, d'astia ca Jebeleanu, care continua sa existe în perioada aia… si unii dintre noi chiar aveam legaturi cu ei… e un poet din generatia noastra care… cum sa zic, fara sa-i admire activitatea politica sau … îi apreciaza poezia, e cu totul altceva…

Dar e interesant ca fiul lui Eugen Jebeleanu este ilustratorul tuturor acestor volume ale optzecistilor, iar celalalt ilustrator, un alt grafician care este si poet, era mare admirator a lui Gelu Naum, care iarasi este un monstru sacru, nu-l poti amesteca cu generatile astea de… el este un suprarealist, adica vine din… si traieste si azi.

Deci, în literatura de pe piata, ca sa zic asa, coexistau niste curente, dar optzecismul se identifica foarte bine în primii doi-trei ani dupa ce apare, aproape ca orice noua carte care aparea o puteai fie încadra la optzecism, fie clar nu facea parte din aia, si atunci era un om de alta varsta sau…

Pentru ca simultan cu aceste cenacluri care au functionat la Bucuresti (astea doua sunt cele mai importante „Junimea" si „Cenaclul de luni"), functionau la Iasi si la Cluj si chiar la Timisoara si începeam sa avem legaturi între noi, legaturi care se faceau tot asa pe… semi-oficial, ca sa zic asa, mergeam într-o asa-zisa tabara de creatie studenteasca. Acolo faceam o data în doua saptamani sau în zece zile cat stateam si o sedinta de cenaclu, recita unul de la Iasi, unul de la Cluj si, hop, aflam ca la ei exista un cenaclu, la aialalti, la „Echinox" altul, ma rog destul de cunoscut care avea si revista în care mai strecurau…

Mai interesant e lucrul asta ca, în provincie, erau mai libere revistele si mai controlate cenaclurile, dincoace la Bucuresti erau ceva mai libere cenaclurile, aproape ca uitasera sa le mai controleze… în schimb, în publicatiile studentesti din Bucuresti nu puteai sa strecori nimic, plus ca le daduse niste nume d'astea „Convingeri comuniste" se numeau, nu-ti venea sa publici acolo nici mort, desi, pana la urma, tarziu, adica dupa… cei care astazi se numesc nouazecisti au apucat sa publice acolo, chiar acolo, gasisera o solutie d'asta… scoteau un fel de supliment în mijlocul revistei care putea fi dupa aia împaturita asa în opt si iesea un fel de cartulie care se numea „Cartea cea mai mica" si, într-un colt, asa, scria Supliment al revistei „Convingeri comuniste", sau doar Supliment

al revistei C.C., punct. Deci pe banii Centrului studentesc, ma rog, cu hartia lor, cu tiparul lor, mai scoteau volume asa de versuri sub forma asta… nu era chiar un samizdat, dar aproape toata lumea stia ca poeziile alea din suplimentul din mijloc n-aveau nimic de-a face cu titlul revistei si cu materialele alea de propaganda care se aflau în paginile pe hartie buna, ca sa zic asa, ca întamplator hartia aia de la mijoc era de mai proasta calitate…

***B.R.:** Totusi, puteau deci sa apara…*

***M.N.:** Sigur, pana la urma, cum sa zic, existau asa… trebuia sa existe si un student în conducerea revistei, ala la randul lui nu era chiar un tip foarte convins, avea si el îndoielile lui si accepta rolul tocmai pentru ca sa nu fie luat la ochi pe invers… nu? Dupa aia, cerea sa fie ajutat de ceilalti… nu stiu, vedeti, astea deja sunt faze pe care nu le mai urmaresc, ne aflam în apropierea anului '89, deci nu mai sunt student de aproape douazeci de ani…*

Cum? Da' ei vazusera totusi experienta noastra, deci faceau cenaclu…d'asta, v-am spus, paradoxul era acesta: în provincie, revistele studentesti erau mai libere si cenaclurile ceva mai controlate, controlate în sensul ca, uneori, li se trimitea pur si simplu un student informator sa participe si el si ala, dupa aia, spunea ce s-a vorbit acolo.

***B.R.:** Si treaba asta n-avea repercursiuni?*

***M.N.:** Uneori, da. Cred ca si la noi se întampla lucrul asta, dar mosul Crohmalniceanu avea un simt extraordinar sa-i miroase p'astia si conducea discutia în asa fel încat sa nu iasa nimic, sa nu creeze suspiciuni, ba chiar avea unele semne pe care ni le facea si le pricepeam foarte repede, stiti…*

Acum sigur ca, daca eu, absolvent din '73, ma duc în '78 la o sedinta de cenaclu, Crohu stie cine sunt, din studentii care sunt acolo unii stiu, unii nu stiu cine sunt, dar daca în aceeasi zi cu mine mai vine un tip pe care eu nu-l prezint, nu-i adus de mine, care n-a mai fost niciodata pe acolo, nu stie nimeni la ce e student, la ce facultate, n-a citit nimic, nu stiu ce… uneori chiar îl întreba batranul cu politetea lui, asa… „Nu va suparati, scrieti poezie sau vreti sa cititi si dvs. într-una din sedintele urmatoare?" Si omul, daca era ce credeam noi ca este, informator, sigur ca zicea: „Da, scriu, sunt foarte interesat, nu stiu ce… ma voi programa si eu, nu stiu ce…" „Bun, dar deocamdata vedeti cum ascultati, ca toata lumea, va exprimati opiniile critice, nu stiu ce… si vedem cînd va programam si pe dvs." Si daca omul lua cuvantul, din limbaj îti dadeai seama ca… era simplu de aflat.

Cred ca putine sedinte au fost totusi supravegheate, da' cum v-am zis, poate exista si o politica lasa-i sa vorbeasca acolo, conditia e sa nu diseminеze… D-aia va spun, noi de exemplu, n-am publicat în revistele studentesti.

In '77, cand v-am spus c-am debutat, eu am fost arestat si, pe urma, mi-a mai aparut o proza, am debutat într-o revista care nu era studenteasca. „Luceafarul" era o revista cu audienta nationala, adica a doua revista literara a tarii, dupa „România Literara" si care era cumva destinata tinerilor, de-aia acolo se debuta, nu debutai în „România Literara", debutai cel mult în reviste ca „Luceafarul" sau într-o revista studenteasca.

Intr-o revista studenteasca la Bucuresti nu prea se putea. La Iasi exista „Opinia studenteasca" si „Dialog", în care au debutat multi scriitori de valoare, iar la Cluj

exista „Echinoxul”, care fusese chiar în ’68, deci chiar cu un an înaintea cenaclului „Junimea”.

***B.R.:** Deci, la Bucuresti nu se putea publica pentru ca erau cenzurate, nu pentru ca era o concurenta între cei care ar fi publicat…*

***M.N.:** Nu, nu, nu… stilul de lucru era diferit, al cenzorilor, ca sa zic asa. Unii alesesera sa controleze mai mult cenaclul si neglijasera probabil… sau aveau mai multa încredere în profesorii care raspundeau de reviste la Iasi si la Cluj, cestalalti alesesera formula inversa, atentie pe ce se tipareste, de vorbit… lasa-i sa vorbeasca. Stil… diferenta de stil pana la urma…*

Ei, sigur, noi aveam legaturi între noi, asta iarasi e un lucru interesant, cred ca prin ’78 se întampla, daca nu chiar mai devreme, o întalnire la Buzau, pur si simplu la o biblioteca judeteana din Buzau. Unul dintre absolventi, care participase la Cenaclu pe vremea cand era student, devenise bibliotecar sau… chiar d’asta, activist cultural local cu tineretul, cu chestii de genul asta… Si ala se gandeste la un moment dat sa invite cenaclisti de la Bucuresti, de la Timisoara, de la Iasi, de la Cluj, si încep niste discutii acolo despre literatura noua (deci ’78 cred… ’78–’79, trebuie sa întrebati si pe altcineva, daca mai aveti ocazia, cand se întampla întalnirea de la Buzau), totul cu un magnetofon pe masa, unde se înregistrau, cum sa zic, asa ca si cum ar fi avut loc un seminar, dupa care trebuia sa punem lucrurile alea în niste volume si sa le publicam, adica nu ascunzandu-ne de cineva, dar dandu-ne drumul, usor-usor la tot felul de lucruri, astfel încat dupa aia, ajunsi fiecare în centrul lui universitar, cei mai reprimati au fost cei de la Iasi. E drept si ca citisera un text, foarte misto de fapt, era un text scris de trei sau patru, semnau „Artelul textual” cei trei sau patru indivizi care participasera la alcatuirea lui si era o parodie de roman proletcultist… da’ o parodie savuroasa, adica am ras în hohote cele 10-15 pagini de fragment pe care l-au citit ei.

***B.R.:** Pe care ei le-au citit si care au fost deci înregistrate…*

***M.N.:** Au fost înregistrate si probabil a doua zi cineva a ascultat banda si a dat ordin: „Bai, ia vedeti ce-i cu astia!*

Eu personal n-am avut practic cum sa resimt, pentru ca, nefiind în facultate, pe mine ma pierdeau, adica probabil ca metodele lor de control erau structurate pe întreprinderi… cauti pe unul care nu e angajat nicaieri e ceva mai greu, pe cand pe universitati… Intamplator, astia de la Iasi erau doi sau trei studenti si al patrulea mi se pare era chiar lector la… tinerel, ma rog, da’ lector sau asistent, ceva de genul asta, stiti… adica cadru universitar, deci evident c’a fost… Mi-amintesc chiar scene din romanul ala al lor care se numea „Brazde peste haturi” sau chestii de genul asta, evident parodii la romanul proletcultist… mi-amintesc o scena asa… în curte la un taran vine si se rastoarna un tanc rusesc si asta se duce ca sa-i ajute si sudeaza capacul… cu aparatul de sudura se duce sa-i ajute si sudeaza capacele… bine, genul asta de umor pana la urma benign, da’….

***B.R.:** Da’ cu substrat care deranja…*

***M.N.:** Evident, ca era de calitate…*

***B.R.:** Deci asta era în ce an?*

***M.N.:** Cred ca în ’78. Daca vreti precizie, poate va mai recomand pe cineva care e mai atent la lucrurile astea fiind si critic literar… adica ei, criticii, au mai multa acridie în a tine istoric…*

De exemplu, o manifestare pe care noi n-am legat-o de Cenaclu, era indirect legata pentru ca toti cei care participam la Cenaclu am facut si chestia asta, este pur si simplu ca într-o zi ne-am uitat în holul Universitatii, exista o gazeta de perete, un panou asa mare pe care se puneu niste articole, cum se faceau gazetele de perete… si am gasit undeva la subsolul Universitatii un panou care probabil functionase înaintea aluilalt, era mai rablagit asa… l-am scos de acolo si am zis: „Domne', ia sa facem noi o revista pe asta, o revista literara, stil literara..."

***B.R.:** Pe care o puneati unde, tot în hol?*

***M.N.:** Tot în hol… ma rog, pe un hol mai lateral asa… Si am facut-o, da' de data asta am facut-o frumos… adica ailalta era o chestie facuta de datorie, erau trase niste linii asa, puse niste pagini batute la masina… Noi am facut-o tot pe o hartie A-0 deci 70/100, dar am paginat-o, adica textele batute la masina erau decupate frumos, încadrate sau cum ai face o paginare de gazeta, cu poza color, adica practic tot spatiul era acoperit de text.*

***B.R.:** Iesea imediat în evidenta ca e ceva deosebit…*

***M.N.:** Nu numai asta, dar era structurata, avea cronica de film, avea cronica literara, avea poezie, avea proza, avea… deodata, deci, structurata ca o revista literara, tot spatiul acoperit de text sau de poze sau nu stiu ce, cu oarecare aspect grafic si cu un frontispiciu, adica… Se numea „Noii", cu doi de „i", si-a aparut în vreo 6-7-8 numere, pana cand ni s-a sugerat asa ca… or încercam sa punem articole cum se pun dincolo, adica macar un editorial în care sa spunem ce si cum si nu stiu ce, or… Deci în '70 a aparut si la începutul lui '71 s-a cam terminat. Deci a aparut pe doi ani universitari, în '70 si la începutul anului universitar '70-'71. In primavara lui '71 ni s-a sugerat ca sigur ca nu zice nimeni nimic nu… puteti sa continuati, da' un articol serios, si restul va jucati. Si atunci noi am renuntat… 6 sau 7 luni erau si astea exista, sunt pastrate, daca vreti, va spun cine le are si puteti discuta cu el.*

***B.R.:** Da, asta ma intereseaza.*

***M.N.:** El le are ca si critic, atunci înca nu era student. E vorba de Ioan Bogdan Lefter.*

***B.R.:** Ah, Ioan Bogdan Lefter de la Europa Libera. El s-a stabilit în strainatate?*

***M.N.:** Nu, nu n-a fost plecat niciodata, a fost un an lector la Universitatea din Amsterdam, dar el lucreaza la Universitatea din Bucuresti si a condus pana în vara anului trecut postul de radio Europa Libera la Bucuresti. Acum îsi da doctoratul, si d'asta s-a retras de la radio si e numai la Universitate si îsi face doctoratul.*

El stie ce-i cu revista asta, mi se pare ca le si are acasa, vi le poate arata. Deci, manifestare scrisa a…

Si acolo, deci, din cei care am publicat (publicat se zice, nu?…) în revista aia, exemplar unic, sunt asa (care dupa aia se afirma, au volume ma rog…): Gheorghe Craciun, prozator de la Brasov, Gheorghe Iova, poet si prozator, Constantin Stan, prozator bucurestean, Ioan Lacusta, prozator (acum a început sa faca si un fel de istorie asa… el de fapt lucreaza la Magazin Istoric si scrie si niste carti de istorie mai interesante. A scos acum o carte despre alegerile interbelice, le analizeaza pur si simplu în perioada interbelica), Emil Paraschivoiu e iarasi un… ah, înca unul, Ioan Flora, poet, care venea de la Belgrad, aromân din Iugoslavia, si venise sa faca studiile la Bucuresti. El figura ca student strain… si el aducea cumva o libertate, pentru ca, figurînd ca student strain, mai avea dreptul prin shopuri, mai… eu la randul meu fiind ghid, prin

turistii mei mai aveam dreptul sa rog pe unul sa-mi trimita o carte sau sa-mi cumpere un obiect care nu era la îndemana altuia…, deci era un cosmopolitism asa, cat se putea… prin diverse mijloace de genul asta.

Deci 7-8 scriitori, care atunci erau 7-8 dintre cei 150-170 de studenti dintr-un an.

Mai aveti alte întrebari?

***B.R.:** Cu grupul din jurul lui Constantin Noica ati avut legaturi?*

***M.N.:** Eu personal legaturi directe n-am avut, în perioada de pana a deveni cunoscut de toata lumea, cand au debutat cu Jurnalul de la Paltinis si pe urma cu Epistolarul.*

Intamplator, eu deci ma angajasem în ’81… ma rog, dat fiind ca în ’80 m-am casatorit, nu mai puteam practica meseria asta nomada, asa, si-n ’81 l-am rugat pe Balaita, daca poate, sa ma angajeze librar la editura Cartea Românească si am fost angajat, cu salariu de mizerie, pe un post de muncitor necalificat, dar cand apare Jurnalul de la Paltinis eu eram librar si va pot spune ca am facut afaceri bune cu cartea aia…

***B.R.:** Era pe vremea cand se dadea contra unui pachet sau doua de unt sau ceva cam de genul asta…*

***M.N.:** Va dati seama, adica am fost uns ca sa vînd acea carte… nemaivorbind ca erau unii care veneau pur si simplu s-o cumpere, desi n-o vor citi niciodata, am avut clienti d’astia care erau evident din capitolul macelari sau nu stiu ce…*

Intr-o zi, unul a venit si chiar mi-a pus doua pachete de carne înghetata pe masa aia de la librarie si mi-a zis: „Da-mi si mie niste carti…”. Zic: „Ce carti doriti?”. „Lasa, pune dumneata acolo ce stii ca merge”… Si m-am dus si i-am facut un pachet de calitate, adica i-am pus Mircea Eliade, „In curte la Dionis”, i-am pus „Istoria religiilor”… ce stiam ca merge, pentru ca el de fapt nu le cumpara ca sa le citeasca.

***B.R.:** Asta era clar, dar pentru ce le lua?*

***M.N.:** El le cumpara ca dupa aia sa devina cadou cand el se duce la doctor. Cartile astea mai rare asa, sau cu oarecare vanzare, care erau retrase brusc de pe piata sau nu stiu ce, deveneau obiecte asemanatoare pachetului de Kent, nu?*

***B.R.:** Deci, devenea evident bacsisul pentru…*

***M.N.:** Da, d’asta mi se dadeau mie cinci lei în plus pe el, pentru ca el se duce dupa aia si-n loc sa-i dea nu stiu ce fel de bacsis doctorului, îi dadea „Jurnalul de la Paltinis” si doctorul ala era chiar foarte multumit, decat sa fi primit o mita… era mult mai riscant, sau un pachet de Kent, sau nu stiu ce… preturile erau aceleasi… valorile sunt valori, pana la urma, chiar daca cei care le manipuleaza au sau nu constiinta lor. Se ajunge, din perspectiva asta noua a mea de librar pe care o fac din ’81 pana prin ’87, la paradoxuri de genul asta, domnule… Heidegger, care este totusi un filozof greu de patruns chiar de cei mai… se vinde într-un tiraj relativ de masa, zic eu, pe care astazi nu-l mai ating nici romanele. Cred ca 10 mii de exemplare a tras Cartea românească dintr-o traducere facuta de Liiceanu la Heidegger.*

***B.R.:** As vrea acum sa va întreb despre perioada anterioara Cenaclurilor. Daca vreti sa-mi spuneti cîte ceva legat de parcursul dvs. scolar, de dvs. personal…*

V-ati nascut în Bucuresti?

M.N.: *Nu, la Fundulea de Ilfov, la vreo 32-33 de km de Bucuresti. Deci, am facut acolo scoala generala, liceul l-am facut la Branesti, care e cam jumatate distanta dintre Fundulea si Bucuresti… si facultatea la Bucuresti.*

N-as avea ceva special de semnalat despre studiile generale si liceale, decat faptul ca în scoala generala fiind, prin '62-'63, aveam 12-13 ani, deodata ne-au venit niste profesori, oameni în varsta, nu tineri, care predau fie matematica, fie franceza, si despre care mai tarziu m-am gandit eu, atunci n-aveam cum sa-mi dau seama despre ce-i vorba, ca erau fosti detinuti politici, care tocmai iesisera din puscarie si-si gaseau un loc de munca în felul asta. Era mai greu pentru ei sa gaseasca post de profesor la Bucuresti, într-un fel nu era foarte departe, puteau sa faca naveta si era evident ca nu aveau practica pedagogica, dar stiau bine franceza…

M-am gandit dupa aceea… acei oameni au fost oameni de cu totul alta calitate decat ceilalti profesori pe care îi avusesem pana atunci, care erau d'astia de rusa, de nu stiu ce, mai îndoctrinati, astia niciodata nu s-au bagat… practic nici n-aveau voie…

B.R.: *Ce-nsemna „mai de calitate" si de ce va lasau impresia ca nu sunt îndoctrinati, pentru ca cel care preda matematica de exemplu, nu prea avea tangenta cu ideologia…?*

M.N.: *Da, dar nu l-am vazut niciodata participand la o festivitate asa-zis pioniereasca, pentru ca el nefiind… probabil neavand dreptul sa fie membru de partid, nu avea nici dreptul sa se amestece în activitatile astea de propaganda, de nu stiu ce…*

Deci, eu cred ca în '60, '61, sau '62 maxim, pe cand am fost scosi cu scoala sa ne aliniem pe lungul soselei pentru ca venea în vizita la „Institutul de Cercetari pentru cereale si plante tehnice" de la Fundulea nimeni altul decat Khrouchtchev. Acum trebuie sa studiati putin istoria asta contemporana sa vedeti în ce an a fost Khrouchtchev în Romania, dar eu aveam 10-11 sau 12 ani si stiu sigur ca acesti profesori pe care noi îi simteam mai de calitate, chiar prin felul cum întelegeam ce ne spuneau, prin calitatea prestatiei lor, dar care nu era pedagogica, era o prestatie umana pur si simplu, profesoara de franceza pe care o avusesem pana atunci evident nu stia franceza…

B.R.: *Dar ce stia?*

M.N.: *Ma rog, era profesoara de limbi straine, stia bine rusa… si preda si franceza… ne citea din carte cu un accent „moldovinesc", sa zic asa, pe cand cel care a venit, fara sa se uite în nici un fel în carte, vorbea franceza cursiva, adica era evident un om care… Deci, oamenii astia n-au avut dreptul sa vina cu noi pe marginea soselei, pentru ca aia era o actiune…*

B.R.: *Asta ati sezizat-o la vremea aia?*

M.N.: *Da, da, adica „cu astia e ceva", cu acesti profesori…*

Sigur ca nu-i simpatizam deloc pe aia care ne hartaneau cu careurile lor pioneresti si care ne… si aia erau zbiri la nivelul lor… ei ne simteau ca… dar sigur ca si parintii acasa, în soapta asa, ne spuneau „comunistul ala", sau nu stiu ce… de cei care erau profesori de sat, astia de aici asa…

Pe ceilalti, taranii, adica parintii nostri îi respectau într-un anume fel… ei la matematica stiau elevii care… si eu eram dintre elevii buni la matematica, cu aia am facut performanta, ceea ce pana atunci nu facusem, faceam probleme din gazeta matematica… adica oameni de calitate.

Si al doilea lucru pe care l-as semnala este… în perioada liceului, deci asta coincide cu acea perioada în care încep sa apara traduceri interesante, deci eu practic n-am citit deloc literatura româna în timpul liceului, literatura româna contemporana vreau sa spun, aia care era … „ma duc sa cumpar un roman de pe piata", ci numai traduceri.

Adica eu citesc Salinger la 16 ani, „De veghe în lanul de secara". Domne', da' e chiar varsta la care vrei s-o citesti, daca ati citit-o cumva…

***B.R.:** Nu, n-am citit-o.*

***M.N.:** Ei, personajul si… este un mare, un urias scriitor american, dar personajul lui în „De veghe in lanul de secara" are chiar vîrsta asta, 16 ani. E important, adica… dupa ce-ai citit aia la varsta aia, nu mai citesti orice porcarie sau, daca îti cade în mana, vezi de la început ca-i o porcarie.*

Si pe fondul asta… ca în liceu am avut dreptul sa facem o revista a liceului cu poezii scrise de elevii din liceu, cu… sigur ca era un editorial scris de directorul liceului la început… avea dreptul sa scoata o revista, a gasit banii s-o faca, pana la urma era o revista a liceului, te vedeai acolo cu poza….

Sînt singurele doua lucruri pe care le-as semnala care nu erau foarte, cum sa zic… în regula scolii, adica asta ca liceul meu a coincis cu acea perioada de libertate…

Da, as mai semnala si asta… uite, în august '68 ma aflam în tabara elevilor la olimpiada de literatura pe tara… si pe 20 august au intrat rusii în Cehoslovacia. Am ascultat pe 21 la megafoanele taberei discursul lui Ceausescu… si seara am vazut un autocar cehesc cu perdelele trase si ne-am închipuit ca aia sunt oameni care dorm în autocar… si i-am chemat sa doarma la noi în tabara.

***B.R.:** Cand erati copil, va amintiti sa fi existat în familia dvs. un fel de dublu limbaj, sau sa fi fost atentionat de parinti de-a avea un anumit comportament la scoala diferit fata de cel de acasa?*

***M.N.:** Obligat. Fundulea e o zona cu pamant foarte bun si C.A.P-ul s-a facut prin '50 si ceva, nu stiu exact cand, numai din tigani si ultimele scursuri ale satului, iar ceilalti oameni seriosi din sat, muncitori, gospodari, nu s-au înscris decat atunci cand nu s-a mai putut. Deci, pe tara colectivizarea s-a încheiat în '62, în Fundulea s-a încheiat tot în '62.*

Imi aduc aminte cand taica-meu pleca noaptea de acasa, ca sa nu-l prinda sa-l oblige sa semneze… aveam 12 ani… ca era chiar în scoala, dar si-n alte puncte din sat, la caminul cultural, la primarie si se afisau în fiecare zi numele celor care s-au mai înscris, noi copiii ne duceam si ne uitam… noi ne uitam si spuneam acasa… „s-a mai înscris si al lui cutare… saracul, s-a înscris si unchiu lui cutare"… unii ne erau rude probabil….

Eu aveam o sora mai mare, ea avea cu noua ani mai mult decat mine, deci cand eu aveam 12 ani si taica-meu înca nu se înscrisese la colectiv, ea era în facultate si s-a înscenat ceva cred, nu stiu… ca a fost trimisa un an în productie, cum se zice, între timp taica-meu s-a înscris ca n-a mai avut încotro si-n anul urmator ea a fost reprimita, deci ea a facut engleza cu o mica întrerupere…

Deci, îmi amintesc discutia cand a venit sora-mea acasa si a zis ca „uite…". Taica-meu a suspectat-o: „Ah, lasa c-ai facut tu ceva de te trimit astia…". Ea a zis: „Da' n-am facut nimic, da' nu stiu ce, trebuie sa ma crezi…". Nu stiu daca atunci pe loc

a crezut-o, dar dupa aia si-a dat seama ca nu ce facuse sora-mea era cauza pentru care fusese trimisa un an în productie, ci ce nu facuse el…

Sigur ca asa, între vecini, între oameni care se cunosteau bine, îi auzeai spunînd „comunistii astia, futu-le muma'n cur", chiar fata de copii, da' copiii stiau ca nu trebuie sa spuna asa ceva...

In orice caz, cei care reprezentau cealalta forta, ca sa zic asa, erau de obicei adusi din alta parte, nu erau ai satului, sau daca erau din oamenii satului erau dintre cei pe care nimeni nu-i respectase niciodata pentru ce facusera ei… adica în partid, cel putin în primii 10 ani, între '50 si '60 asa, au intrat chiar scursurile satului, întelegeti… care dupa aia, evident ca au capatat putere si… se razbunau pe ceilalti, adica erau mai agresivi si cred ca special au fost bagati între ei aia ca sa-i agreseze pe ceilalti dandu-li-se putere, adica în Fundulea cel putin exista o zona în care traiau niste tigani stabilizati acolo, adica stabilizati de stat, adusi, pusi în proprietate pe terenuri care erau publice ca sa zic asa, terenuri virane în centrul comunei, sau daca erau proprietatea cuiva se confiscau aluia, i se dadea tiganului si tiganul avea drept sa-si faca casa acolo, ursari, deci nomazi, care au fost stabilizati. Ei, astia automat au fost înscrisi si în colectiv, pentru ca oricum n-aveau pamant… primiti si în partid si asa mai departe si pe urma pusi sa-i haleasca pe ailalti.

Si interesant mi se pare ca tiganii vechi ai satului, care erau, eu stiu… fierarul, vreo doua trei familii de lautari, astia erau mult mai respectati decat ailalti.

***B.R.:** Si care au fost si ei promovati?*

***M.N.:** Nu, nici o chestie, chiar la un moment dat nu stiu cum se nascuse asa un zvon prin… deci, românii din Fundulea care erau înca majoritari, nu stiu daca acum mai sunt… nu erau deloc sovini fata de acesti vechi tigani ai satului, fierarul si lautarii, în schimb, erau foarte sovini fata de ceilalti, dar nu pe fata, ci…*

***B.R.:** Unde se putea.*

***M.N.:** Asa… uneori si pe fata, dar cand nu erau prea multi martori… Mai se iscau batai, ma rog, dar n-aveau o conotatie direct politica ca sa zic asa, se încingeau… aia se mai dadeau la furturi, asta îl prindea la el în curte, îl ciomagea bine mai mult decat pentru ce furase si asa mai departe.*

Dar nu stiu cum, tot asa, prin anii astia '62,'63, eram de 12-13 ani, cand se iscase un zvon ca-i duce pe tigani din nou la Bunc, foarte interesant.

***B.R.:** Ce însemna la Bunc?*

***M.N.:** La Bunc înseamna fluviul de dincolo de Nistru, unde i-a dus prima data Antonescu…*

Deci, în mentalitatea colectiva exista acesta idee „la Bunc" si era chiar o forma de a-ti bate joc de tigani, cand trecea o caruta plina de tigani, ca sa faci misto ei, faceai Buuu… La început nu întelegeam despre ce-i vorba, dar dupa aia mi-am dat seama ca era o aluzie la Bunc, la nu stiu ce…

Si stiu ca ma întalnesc o data, deci eram cu taica-meu de mîna sau, ma rog, împreuna, si o tiganca d'asta din tiganii vechi, fierari lautari ai satului, îl opreste pe taica-meu, care lucra la C.E.C. ca functionar, si-i spune: „Toti veneticii astia, din cauza lor acum sa ne duca pe noi pe toti…." Deci, astia erau revoltati împotriva ursarilor alora care fusesera stabilizati, pentru ca li se parea ca vor avea si ei de suferit împreuna

cu aia din cauza alora. „Ca astia sunt niste javre si au venit, si au furat, si au facut numai rau, din cauza lor acum sa ne duca si pe noi si pe ei la Bunc…”

Ala era un zvon tampit, nu se punea problema… dar cine stie în ce context a aparut… sau poate era un vreun reflex, a fost cred în ’64 o idee de a face un fel de zona comuna agricola Bulgaria, România, Uniunea Sovietica, a aparut în Revista economica o schema asa, care te umplea de greata… Nu s-a pus în practica pana la urma, dar era o idee a unui savant sovietic sa faca un fel de granar, care sa fie transfrontalier asa… si s-a publicat respectivul articol în Revista economica si probabil ca în mase s-a transformat pîna a ajuns la ideea asta ca-i vor lua pe unii si-i vor muta dincolo si p’aia dincolo si p’aia dincoace… tiganii, gata: „Pe noi ne duce la Bunc”… nu stiu sub ce forma, dar eu mi-amintesc aceasta confruntare în care aia se plangea lui taica-meu si zicea: „Din cauza veneticilor astora de ursari, fir-ar ai dracului...”

***B.R.:** In satul în care ati copilarit, unde erau parintii dumneavoastra, se ascultau Radio Europa Libera, Vocea Americii?*

***M.N.**: Da, sigur. Imi amintesc tot asa, un unchi mai tanar, care-l întreba pe un altul de varsta lui, oameni de 25-30 de ani, dar deja gospodarim, ca la tara la 30 de ani esti de mult în munca… unul era tractorist, celalalt era sofer pe salvare „Ai, ba’, tu unde prinzi ba’ Vasingtonul ala sau cum îi zice”… pe scala de radio…. „Eu am pus acolo, pe Vasingtonu’ ala, da’ nu iese nimic, nu s-aude nimic”…. „Nu, ba’, stai ba’ sa-ti spun eu…” Urechi de copil la discutie între oameni mari. Da, sigur, adica la mine acasa sigur ca se asculta… cred ca si în alte parti…*

***B.R.:** Domnule Nedelciu, va multumesc mult.*

Interviul cu Smaranda Vultur

Înregistrare facuta la Timisoara, în 24.11.1998.

Bogdan Radulescu: *Va rog, deci, doamna Smaranda Vultur, sa enumerati momentele definitorii ale biografiei dvs. educative, cu alte cuvinte, ceea ce considerati ca ar fi semnificativ pentru formarea dvs. profesionala, intelectuala, umana, in perioada pe care ati trait-o…*

Smaranda Vultur: *Da… Pentru ca sa va ajut, am sa incep asa, cam cum se desfasoara interviurile acestea de obicei.*

Am sa spun ca m-am nascut la Timisoara in 1950, în 17 martie, ca tatal meu era medic, foarte tanar la vremea aceea, deci parintii erau foarte tineri – 24 de ani, si eram primul copil, eu mai avand o sora mai mica cu 4 ani, care in prezent este medic si care a emigrat in Suedia in '90. Parintii fiind foarte tineri (mama era profesoara de geografie), traiam impreuna cu bunicii, ceea ce-a fost cumva specificul familiei noastre pana in momentul cand eu am plecat la facultate, in 1969, cand am terminat liceul la Timisoara. Deci, dupa un model de familie destul de specific pentru Banat, in care erau parintii mamei care traiau impreuna cu familia noastra, traiam la inceput, pana am avut eu 6 ani, intr-o locuinta pe Victor Babes, vis-à-vis de cantina de la Politehnica, unde s-a desfasurat intalnirea aceea a studentilor in '56, despre care nu am, sigur, amintiri din acestea exacte, dar una dintre ocupatiile mele in timpul in care locuiam acolo, deci pana am avut eu 6 ani si jumatate, era sa privesc pe geam la aceasta cantina pentru ca era singurul spatiu animat din orizontul… permis de privirea pe geam.

Stateam intr-o locuinta cu doua camere, o familie cu doi copii si cu bunicii…

B.R.: *Era casa bunicilor?*

S.V.: *Nu, nu era… era o locuinta… inchiriata, de stat, in care stateam; camerele dadeau una-ntr-alta, deci era o anumita tensiune asa, pe care mi-o amintesc in casa, legata probabil si de aceasta situatie, ca eram inghesuiti si, in general, in aceasta prima faza, mi-amintesc ca ma plictiseam enorm, deci ca imi petreceam timpul privind pe geam persoanele care ieseau, intrau la aceasta cantina, care era singurul contact cu oarecare animatie; dar am si amintiri foarte vagi, pentru ca probabil stateam mult la geam si priveam in strada, am amintiri legate de momente din acestea… defilari cu portretul lui Stalin, asa, care totusi mi-au ramas in amintire, pentru ca retineam lozincile de genul „Gheorghiu Dej, luptator pentru pace si popor" pe care, odata, la restaurant, le-am strigat in gura mare, acolo. Habar n-aveam cine erau personajele care defilau, dar imaginea asta a portretelor lui Stalin, dupa aceea lozincile care se strigau sunt un episod asa vag din memorie.*

In '56 ne-am mutat, deci cand aveam 6 ani si ceva, foarte aproape de acest loc, pe o strada numita Gheorghe Doja. Si cumva, toata viata mea timisoreana s-a desfasurat in jurul acestui cartier numit Elisabetin, in jurul pietii Lahovary, dupa aceea numita Balcescu, unde era, in acest perimetru cuprins intre Victor Babes, Gheorghe Doja, Piata Balcescu (Piata Lahovary), erau itinerariile pe care s-a desfasurat practic si toata educatia scolara, pentru ca scoala generala era foarte aproape de casa, in acest cartier, iar liceul tot asa, in piata aceasta…s-a facut, in timp ce eu faceam scoala generala, un liceu nou, Liceul nr.7, iar Scoala generala era nr.15. Intamplarea a facut ca in '78, cand m-am mutat de la Bucuresti inapoi la Timisoara, am locuit din nou in acest cartier si

locuiesc si acum in apropierea acestei scoli, unde si copiii mei au facut gradinita, scoala si asa mai departe…

In ’57, deci… la 7 ani am inceput scoala primara, la aceasta Scoala generala nr.15, avand invatatoare o doamna care era pe la sfarsitul carierei ei de invatatoare, doamna Stoicanescu Alexandrina cred, o invatatoare cu oarecare celebritate in oras ca sa zic asa… deci era considerata una din invatatoarele foarte bune, apartinand generatiei varstnice deja, atunci. Eu cred ca am fost ante-penultima ei serie de elevi, deci a mai avut doua serii de cate patru dupa aceea. Cu ea am pastrat cumva o legatura asa de vizite, de intrevederi, pana cand ea a murit, in urma cu cativa ani, deci a trait mult si a cultivat asa… ideea asta de competitie in clasa, de performanta. Mi-aduc aminte ca eram cel putin 10 cu premiul intai in fiecare an si ca eu fiind cu B, pentru ca numele meu de fata este Bacanu, eram totdeaua prima din cei zece pentru ca ordinea… strigarea premiilor era alfabetica. Deci, a cultivat ideea asta de a fi premiant, a incurajat-o in foarte multe feluri, si era o clasa din asta de competitie… clasa de fapt care… practic, cu exceptia unui an, in clasa a opta, am continuat cu acesti colegi pana la sfarsitul liceului. Doar ca la liceu ne-am impartit pe Uman, Real, cum erau atunci clasele de liceu, eu optand pentru sectia umana si cei mai multi dintre colegii mei optand pentru sectia reala.

In clasa a opta a fost un episod care a intrerupt acest traseu de grup foarte placut, pentru ca a face aceeasi scoala impreuna foarte multi ani sigur ca a creat asa intre noi, niste legaturi… in unele cazuri chiar de prietenie, aveam cazuri de colegi care s-au casatorit intre ei si continuam sa ne vedem, chiar daca nu foarte des, dar am pastrat aceste legaturi.

In clasa a opta insa (1964-‘65), a fost o dispozitie de repartitie teritoriala dictata de catre Inspectorat, pe strazi, care crea obligativitatea sa mergi la scoala de care apartii. Desi locuiam practic la 50 de metri de scoala aceasta, unde facusem scoala pina atunci, la coltul strazii – strada era sectionata de strazi perpendiculare, care creau o divizare a acestei strazi Doja care leaga Piata Lahovary cu Piata Maria si pe care circula tramvaiul 6 – de la coltul strazii mele incepind, colt cu str. Somos, s-a decis ca eu trebuie sa merg la o alta scoala decat cea la care mersesem atatia ani, 7 ani. Era o scoala care se afla mult mai departe, erau vreo 20 de minute de mers pe jos, o scoala mai marginasa, de pe strada Corbului si, in ciuda interventiilor parintilor pe la Inspectorat, pentru ca in perimetrul in care eram inclusa si eu, practic erau numai 2 elevi care trebuiau sa-si schimbe locul unde mergeau la scoala, deci n-ar fi fost mare lucru sa se accepte… Nu, n-a fost chip sa… cu toate interventiile si din partea profesorilor n-a fost chip sa se accepte acest lucru si atunci a trebuit sa merg un an acolo, pe Corbului. Problema era ca era si anul dinainte de terminarea celor 8 clase, pe vremea aceea… deci eu am prins ultima serie care a dat si examenul asta de capacitate sau de absolvire a scolii generale – se numea asa – de 8 clase si, in acelasi timp, examen de admitere in clasa a noua. Deci era in anul 1965, dupa aceea, in anul urmator, s-a renuntat. Era un examen de absolvire care se dadea din matematica, româna, geografie si istorie a Romaniei, care dadea o diploma de absolvire, deci am avut o diploma de absolvire si, dupa aceea, am dat un concurs de admitere in clasa a 9-a, care corespundea cu ceea ce a fost mai tarziu treapta intai, dar care era unul singur, care era examen de matematica si româna, pe baza caruia se concura la liceu. Deci, sa zicem ca aceasta mutare imi crea si un mic dezavantaj fata de colegii care urmau scoala la care fusesem pina atunci, pentru ca admiterea trebuia s-o dau la acelasi liceu de care tinea scoala generala la care studiasem, aflata in imediata proximitate a locuintei si considerata o scoala mai buna.

Scoala Corbului era o scoala mai marginasa… mai… nu stiu exact ce criterii prezidau, deci ce tip de control, nu stiu de ce s-a facut aceasta repartitie, destul si bine ca aceasta clasa a 8-a am facut-o acolo. Am avut noroc ca am avut o profesoara foarte buna la româna, doamna Ionescu, deci pregatirea pentru liceu a fost asigurata in exclusivitate de catre ea si am avut si la matematica o profesoara, Bihoi, care stia sa faca matematica placuta. Nu era materia mea preferata si am avut totdeauna dificultati cu aceasta materie, deci era cea care nu ma lasa sa am 10 la toate materiile, ceea ce era atunci idealul meu si al familiei mele… si din cand in cand la matematica acolo mai greseam, desi cred ca pana in clasa a 8-a chiar ca… poate, nu stiu, intr-una din clase n-am avut 10, dar in rest am fost… in primii 8 ani, o eleva de 10,… lucru care acuma ma face sa zambesc, si de multe ori regret cat timp am pierdut sa invat la chimie si la alte materii care… Chimia era iarasi o materie care nu ma atragea deloc, cu exceptia chimiei organice, celelalte – astea cu toate caracteristicile tuturor substantelor – erau un lucru care… De fapt, imi si amintesc ca am avut un rateu teribil cu cromul, bromul, iodul si toata grupa aceea, la care le-am incurcat toate caracteristicile unele cu altele si am luat un celebru 5 sau 6 la teza de chimie, nu stiu in care… intr-o clasa de liceu, de data asta, care bineinteles ca mi-a facut praf media pe semestrul respectiv la chimie.

Deci, am trecut cu bine acest examen de absolvire, cu 10, am intrat cu bine si la liceu, desi la matematica am facut o lucrare mai slaba, asa cum era de prevazut, la ceva problema din aceasta de geometrie, ceva cu doua semilune care se suprapuneau si trebuia sa afli aria…nu stiu, mi-aduc vag aminte ca la matematica mai mult asa, prin niste lucruri de inspiratie ma descurcam decat ca realmente intelegeam… poate ca n-am avut nici profesorii cei mai potriviti si in orice caz fizica, chimia, matematica erau un teritoriu, asa, care nu ma atragea. La algebra ma descurcam foarte bine, ca acolo era doar de aplicat formule si, deci, nu cerea cunostinte mai speciale.

In general, in scoala generala si primara pot sa spun ca am beneficiat de niste profesori de foarte buna calitate. Erau profesorii unei generatii… formati inainte de razboi, in general. Cred ca, fiind considerata o clasa buna, care a mers asa cu multi elevi buni si, intr-adevar, cu una sau doua exceptii, toti au intrat la facultate, ceea ce era, sa zicem, un etalon al nivelului de pregatire… examenul de admitere fiind sever, cel putin in vremea cand noi am terminat. A fost un grup asa… care a mers bine toti anii si cred ca, mai ales din experienta mea de parinte vazand ce se intampla la clasa unde a fost baiatul meu, cred ca existau anumite aranjamente ca sa fie profesorii buni la clasele bune… deci în repartitia profesorului… Deci, nu stiu daca a fost numai un noroc si nu era si un… pentru ca ne-a preluat in clasa a 5-a o profesoara de biologie, doamna Oprisanescu, care a continuat acelasi stil al invatatoarei, deci unul de a exercita un anume control asupra noastra, deci inclusiv asupra felului cum ne petrecem timpul liber, in sensul ca sa nu ne pierdem vremea.

***B.R.:** Va era diriginta?*

***S.V.:** Da, ne era diriginta. De exemplu, diriginta asta, prin clasa a 7-a, ca-ntr-a 8-a am fost la cealalta scoala, stiu ca pentru a merge la patinaj de trei ori pe saptamana era nevoie si de aprobarea ei. A aflat ca noi mergem in grup la patinaj, era un patinoar artificial aicea, chiar in zona unde suntem acum, la stadion, care atunci nu era inca construit, era o zona de balti, unde functiona initial un patinoar din asta pe balta si in timp ce se construia stadionul din Timisoara, unde e actualul Spital judetean, spatiul acela era folosit ca… patinoar artificial. Era si o ocazie de a ne intalni cu baietii, era important cu cine patinai, deci erau tot felul… asa, vag, mi-amintesc ca continea si o dimensiune din aceasta de… optiuni cu cine patinezi, pereche, pentru ca toti eram*

incepatori si ne sustineam asa… deci, era un interes si dincolo de interesul sportiv pentru a face patinaj… Sigur ca parintii, in general… se mergea pe un model din asta de educatie in care copilul sa faca cat mai multe lucruri in afara de ce se facea… in afara de exigenta de a fi la scoala primul, daca se poate sau, in orice caz de a avea note foarte mari, era incurajata in familii o educatie si-n afara scolii, in principal pe limbi.

De mica am luat… deci mica insemnand pe la 6 ani, cred, 5-6 ani, deci, înca chiar înainte de a merge la scoala, lectii de germana. Profesoarele de germana… deci primele lectii le-am luat intr-un fel de… cum sa zic de gradinita particulara itineranta din asta, deci era o doamna care ne lua de acasa, ne ducea cateva ore prin parc, undeva sa ne jucam si vorbea cu noi in germana. Tanti asta se numea Tanti Mitzi si pe o serie din viitorii mei colegi i-am cunoscut in primul rand fiind din cartier, ca si ea era din acest cartier, apoi pentru ca erau copiii din grupul lui Tanti Mitzi. Dupa aceea a venit acasa o profesoara care nu-mi amintesc ce era ea… a doua pe care am avut-o era… cu care invatam germana… am si acum acest caiet, pot sa-l caut, sa vi-l arat cu alta ocazie, unde erau decupate din hartie colorata diferite obiecte si alaturi era scris numele in germana si eu nu stiam inca sa citesc bine.

***B.R.:** Erau primele lectii?*

***S.V.:** Cred ca am invatat sa citesc, deci stiam sa citesc cand am mers la scoala, pentru ca, fiind un copil care ma plictiseam, in general, acasa, am invatat. Nu mi-aduc aminte daca cineva… deci cum am invatat, nu-mi amintesc, dar stiu ca stiam sa citesc, cel putin asa, cum sa zic, pe litere, dinainte de a merge la scoala… si-n acest caiet erau cantece in germana, era asa ca un joc conceput… colinde de Craciun, diferite poezii care te invatau sa asociezi prin rima cuvinte nemtesti.*

A doua profesoara pe care am avut-o, si venea, tot asa, acasa, luam lectii particulare de germana, era o fosta calugarita cu care am continuat.

Dupa aceea, mai tarziu, cand eram asa… pe la clasa a 7-a, a 8-a, cu un profesor celebru din Timisoara, Bonn se numea, la care mergeam acasa, undeva pe langa Baile Neptun, fata de care aveam asa… un amestec de respect si de frica, pentru ca era un domn… in primul rand era de-o punctualitate… nu aveai voie nici un minut sa intarzii la lectia de germana, scotea un ceas mare din buzunar si îl privea asa, foarte critic daca depaseai ora de… deci ora de germana incepe sa se asocieze din acel punct si cu o anumita disciplina nemteasca, asa… si nu stiu de ce, daca e legat de asta, ca in general am fost un copil foarte ascultator si supus, care nu prea am creat probleme parintilor. O sa vedeti ca este, ca intotdeauna si razbunarea a unor astfel de supusenii pentru ca, probabil ca in ideea de a pleca la facultate la Bucuresti, era si dorinta de a rupe cu aceasta supusenie, deci era acceptata pana la un anumit punct din convingere si de la un anume punct probabil suportata fara sa zic, prea mare entuziasm.

Deci… cam pe la 14 ani eram capabila sa povestesc… stiu ca puteam sa povestesc in germana o povestire pe care o citeam, lucru de care nu mai sunt capabila astazi, si o oarecare neplacere asociata de ideea lectiilor de germana cam pe atunci se situeaza, legata de acest profesor, care de altfel era un profesor foarte bun, nu avea nici o vina, doar poate din stilul lui, asa… mai distant, mai de moda veche si foarte riguros, poate ca ceva imi displacea, in orice caz, din acel timp, cand s-au si intrerupt de altfel lectiile de germana, pentru ca am inceput lectii de franceza.

De altfel, a mai fost un episod legat de limbi in familie, pe care mi-l amintesc asa, ca moment destul de dramatic. In clasa a 5-a, tatal meu a vrut sa ma mute de la aceasta scoala, care era foarte aproape si unde eram cu toti colegii din clasa intai, la o scoala

intr-un alt cartier, mai indepartat, pe motiv ca limbile care se faceau acolo erau engleza si rusa, si nu franceza si rusa cum era la scoala unde studiasem. Erau anumite scoli unde se facea franceza si in altele engleza, in altele germana, rusa fiind obligatorie. Deci am prins inca… nu stiu daca n-am fost ultima serie care am prins asta. Deci am facut din clasa a cincea pana am terminat liceul (8 ani) limba rusa, obligatoriu, si a doua limba era franceza sau engleza, dar in orice caz in clasa unde eram la scoala asta generala unde mergeam, nu era profesor de engleza sau nu stiu de ce. Si atunci am facut un fel de protest din asta, prin plansete si disperari, nedormit si lucruri din astea si am reusit sa-l induiosez pe tatal meu sa nu ma mute; argumentul meu sentimental era ca nu voiam sa ma despart de colegii mei, deci acesta era motivul. Acuma regret pentru ca nici azi nu stiu bine engleza, putin datorita acestui lucru, desi tot prin clasa a 8-a am inceput sa iau si lectii particulare de engleza.

B.R.: *Motivul tatalui dvs. de a va muta fiind acela de a învata engleza?*

S.V.: *Da. Motivul tatalui meu fiind ca el mergea pe la congrese si asa…si se izbea de faptul ca nu stia engleza, stiind franceza. V-am spus ca el vine din Muscel, desi traieste de la vîrsta de 22 de ani in Timisoara, deci a facut facultatea aici, era o facultate relativ noua, infiintata de cativa ani cand a inceput facultatea de medicina si a ajuns profesor in aceasta Universitate, a facut o cariera asa, exemplara…*

B.R.: *A propos de limbile straine, vreau sa va intreb daca a fost vreun motiv anume pentru care ati inceput de mica sa invatati germana si nu, de exemplu, franceza ?*

S.V.: *Da, da. Motivul era ca era la moda in Timisoara, era un mediu in care se invata germana. Deci era printre limbile… si-n ideea ca e o limba mai grea… mai greu de invatat decat altele, deci de aceea se opta pentru germana. Deci, la noi in familie nu exista nimeni care sa fie german si nici macar care sa stie germana, din familie, deci. Dar era un mediu… cartierul acesta Elisabetin era un cartier în care, chiar atunci cand eu eram mica, batranele înca vorbeau ungureste si nemteste pe strada, deci le auzeam vorbind intr-o limba pe care eu n-o stiam.*

Bunica mea a facut scoala primara la Bocsa, obligatoriu in limba maghiara, pentru ca era sub… asta se petrecea inainte de 1918, ea fiind nascuta in 1906, deci în 1912-'13, atunci a facut scoala primara si ea nici n-a mai facut scoala, pentru ca n-a putut sa continue maghiara, deci a invatat atat cat sa poata face scoala asta, ca nu avea cine s-o ajute acasa, parintii erau tarani, deci parintii bunicii mele dinspre mama. Dar ea vorbea acasa maghiara cu mama, ca invatase pe strada… locuind tot in acest cartier cand era mica. S-au mutat la Timisoara, la un moment dat. Mama s-a nascut la Bocsa, dar in orice caz copilaria, scoala a facut-o in acelasi cartier Elisabetin din Timisoara unde se vorbea germana si maghiara pe linga româna. Maghiara a invatat-o de pe strada si era limba secreta a mamei cu bunica cand nu vroiau sa inteleaga bunicul (care era oltean, casatorit in Banat).

Asta à propos de modelele familiale, in familia noastra fiecare femeie a adus un barbat din alta parte aici in Banat, deci bunica mea a adus un oltean… foarte tineri, mama l-a adus… ma rog, s-a casatorit cu tata care venise la facultate din Muscel si a ramas aici toata viata, iar eu, ceva mai tarziu, l-am adus pe sotul meu care e ardelean, deci s-a reprodus acest model…

In orice caz, era un fel de limba secreta maghiara, dar se folosea si ca limba de comunicare. Stiu ca se vorbea cu anumite vecine, caietele de retete de bucatarie ramase in familie contin si retete in limba maghiara din cauza asta, ca stia bunica sa noteze…

Asta a durat cam pana am ajuns eu la liceu. Dupa aceea, generatiile astea de batrani care stiau s-au cam dus. In orice caz, si eu mi-am dat fiica la scoala germana, deci povestea s-a repetat, pentru ca eu nu numai ca mi-am dat copiii la gradinita germana, cu regretul ca eu am suferit un fel de amnezie in legatura cu germana, care avea sigur o baza psihologica… deci, ca-mi displaceau aceste lectii si ca revolta mea s-a manifestat in mod deturnat prin faptul ca am uitat foarte mult… Sigur, inteleg asa… conversatii uzuale si pot sa ma descurc intr-un magazin… dar nu mai pot citi si, cu atat mai putin, povesti, dar la randul meu mi-am dat copiii la gradinita germana, reproducand acelasi model si-o moda si un interes legat de faptul ca, in momentul cand ei au inceput scoala, comunitatea germana de aici era din ce in ce mai putin numeroasa si scoala era cam egal ocupata de copii care erau nemti-nemti si copii care erau din familii mixte si copii români, ai mei fiind români si i-am dat… fata a facut toata scoala in limba germana la liceul Nikolaus Lenau, in ideea ca-i o limba care nu se poate invata bine altfel.

Deci, cum sa zic, aprecierea ideii de a invata limbi e una specifica si zonei acesteia si, datorita imprejurarilor istorice, era bine sa stii mai multe limbi, ca sa te intelegi cu vecinii, ca sa te intelegi cu puterea… s-au invatat limbi si prin conjunctura, cand s-a facut numai maghiara au invatat maghiara, inainte in Imperiu au invatat in germana obligatoriu, deci eu am intalnit familii de loreni care vorbeau franceza cand au venit aicea adusi de colonizarile Mariei Tereza si care s-au germanizat in decurs de cateva decenii complet, pentru ca scoala era in germana… preotul nu stia…

Deci, chestiunea asta cu limbile tine, sa zic, si de un interes al locului pentru asta, iar germana in mod special pentru ca era limba care se vorbea la Timisoara inca, era o limba vie si, in plus, era si o limba de circulatie greu de invatat. Asta cred c-a fost ratiunea.

Eu, in orice caz, m-am gandit ca, daca poti sa faci gratuit o limba, cum era si un considerent material chestiunea asta de a da ore acasa… devenise deja mult mai complicata in anii saptezeci si… Ioana e nascuta in ’74, fata mea a inceput scoala prin ’81… ‘80-’81, am spus ca e un noroc sa poti invata o limba pe gratis la scoala si am spus daca se va descurca fara ajutor acasa va continua, daca nu, o voi muta la scoala românească. I-am luat in primul an ajutor o invatatoare pensionara, deci venea o data pe saptamana si facea… o ajuta la lectii in primul an si din al doilea an n-a mai fost nevoie. Ea fiind si cu un anume talent pentru invatat limbi, s-a descurcat foarte bine.

Cu baiatul a fost altfel. In clasa a treia a facut un accident la schi, a lipsit un semestru de la scoala si cand s-a intors a declarat ca nu mai intelege nimic, cred ca era o chestie asa... si de comoditate, dar el era mai putin interesat de a avea note bune si note mari si in clasa a treia l-am mutat la scoala românească. Deci a facut si el trei ani la scoala germana. De altfel, faptul ca cu mine n-a prea iesit chestia asta cu germana a facut ca sora mea sa fie data si ea la scoala germana, ca scoala primara, si a facut trei ani la scoala nemteasca, dupa care s-a considerat ca-i un chin atat de mare, incat a fost mutata la scoala românească, dar mi-aduc aminte perfect ca invata lectii despre Mircea cel Batran si Stefan cel Mare in limba germana si le-nvata pe dinafara pentru ca… le memora efectiv, pentru ca n-avea inca lexicul necesar in clasa a treia ca sa invete la istorie, invatand deci… pur si simplu prin memorare… Deci, i-a fost foarte greu.

***B.R.:** Dar pe vremea aceea gemana se vorbea in Timisoara intr-un procentaj important?*

***S.V.:** Nu cred, deci nu era necesar ca sa comunici cu ceilalti, insa si prietenele mele care erau din familii de intelectuali, in general toate luam lectii de germana si multi*

au mers la gradinita germana, nu stiu de ce eu nu am mers, poate ca-n vremea aia… nu stiu de ce s-a optat, totusi, pentru lectii acasa. In orice caz, era o limba… erau scoli, erau gradinite, era usor sa inveti o limba de circulatie internationala si o limba grea si evident ca aici germana era mult mai apropiata de… deci intre limbile de circulatie exista o anumita familiaritate fata de germana, in case existau carti, biblioteci in care se gaseau multe carti de genul asta.

***B.R.:** Ar fi fost prima limba straina invatata de copii in general, chiar inainte de franceza si engleza?*

***S.V.:** Da. Cred ca fata de Bucuresti, unde franceza era limba asta care se invata de mic, aicea era germana care se invata.*

Si la franceza am inceput, cred, prin clasa a 7-a, a 8-a si tot cam atuncea am inceput… putin mai tarziu, faceam deja la scoala de cativa ani, insa iarasi a fost o experienta interesanta cu franceza pentru ca am avut o profesoara care facuse scoala la Budapesta, era evreica, era dintr-o familie… era casnica, nu lucra, se ocupa cu asta, dadea lectii copiilor, adolescentilor… ea… care-a facut un tip de scoala, probabil dupa modelul în care ea insasi a invatat franceza la liceul acesta din Budapesta, deci facea si literatura, am facut si literatura, civilizatie si literatura franceza cu ea, inainte de a face la scoala, pentru ca la scoala, pana in clasa a 8-a, am facut numai limba. Erau texte din astea cu plimbarea pe Sena, cu nu stiu ce, dar nu propriu-zis lectii literare.

Deci, cand am inceput la liceu literatura franceza, mergand la sectia umana, unde faceam franceza, latina – 4 ani, cu o profesoara de altfel foarte buna, tot asa, cunoscuta in oras, foarte buna profesoara, foarte severa… si rusa… deci, franceza, rusa, latina – am continuat pana la sfarsit.

Insa cu ea am invatat si literatura franceza, primele lucruri de literatura franceza le-am invatat cu ea, si de-aicea s-a schitat si o optiune asa, pentru a face româna-franceza la facultate. Ea avea un stil diferit, mai occidental in modul de a concepe aceste lectii, ii invita pe copiii care luau lectii cu ea de ziua copiilor ei – facea niste sarbatori de nastere din astea, niste zile de aniversare foarte placute, cu surprize, impreuna cu sotul ei inventau tot felul de jocuri, deci erau foarte bine organizate aceste aniversari si cumva intr-un stil pe care mai tarziu l-am descoperit ca occidental. Deci avea doi baieti, unul este acum profesor la Geneva, Mihael Iakabi il cheama, Iacob cred ca-i spune acuma, Iakabi se numea ea – Mariane Iakabi, aveau si-o casa foarte frumoasa, pe Opcea, unde puteai sa aduci multi copii si… deci îi aducea pe copiii cu care facea ea ore de franceza. Deci ne intalneam, sa zicem… ne cunosteam intre noi ca fiind elevii ei.

De asemenea, de Craciun facea o mica serbare cu daruri, primea fiecare un mic cadou, carti de franceza am primit de la ea, sigur, adecvate varstei de atuncea… insa a fost… s-a creat… cu ea… fiind si adolescenta dupa aceea s-a creat si o legatura asa, de prietenie, si a fost si stimulatoare asa, sub aspectul asta… in relatia cu ea… sub aspectul lucrurilor de cultura generala si in special pe domeniul filologic, pentru ca pana atuncea nu prea avusesem o indrumare de acest tip, acasa erau multe carti de medicina si sigur, de literatura universala, lucruri din acestea, dar am citit in primii ani de scoala si „Oblomul ilegal in actiune”, „Zoia Kosmodemianskaia”, „Tanara garda” – pe care le citeam asa, cu un fel de inflacarare, fata de imaginea asta a eroului, revolutionarului, deci total scos din contextul politic, le citeam cu atata pasiune, incat stiu ca odata m-a prins si citind pe sub banca, citeam la scoala in timpul… cu aceasta invatatoare de altfel foarte buna, ceea ce era o mare rusine sa te prinda citind o carte… nu stiu… „Inima tanara”, nu-mi amintesc de cine era, dar tot pe modelul asta eroizant, si stiu ca

functiona, pentru ca-mi doream sa fiu un erou care sa mor pentru ceva, o cauza, in orice caz nu cea comunista, ca n-aveam habar de asta.

Era deci foarte interesant ca nu… desi am fost pioniera si se faceau toate aceste festivitati… de fapt, ce m-atragea mai tare si functiona pentru copilul de atuncea era un model din asta retoric… chestia asta de inflacarare, toata cultivarea asta a sentimentelor, nu stiam eu ce se ascunde in spatele lor, dar tin sa mentionez ca am fost tinuta departe… deci nu-mi amintesc nici macar o discutie in familie sau ceva din care sa transpara ceva din ce se intampla in jur, in anii aceia…

***B.R.:** In tara, in sistem?*

***S.V.:** Da… deci nu eram deloc constienta de lucrul acesta, am trait foarte protejata de… am trait cu bunicii toata viata si am stat foarte mult cu bunicii.*

Mi-amintesc ca bunicul asculta in fiecare seara un post de radio care baraia ingrozitor si ca ma enerva acest lucru si mai tarziu am aflat ca erau „Vocea Americii" si „Europa Libera", ca el continua sa asculte seara… haraia radioul acela si stiu ca ma enerva groaznic pentru ca, dupa ce ne-am mutat de acolo, n-am stat singura, tot cu bunicii am stat in camera si am stat pana am intrat la facultate. Si, in plus, eram despartiti printr-un glasvand de un vecin care era surd, care ocupa… impartea cu noi apartamentul si care punea televizorul - aparut între timp în'66 – cit se poate de tare. Atunci am avut si noi, prima emisiune pe care am vazut-o fiind un concurs hipic… asta mi-amintesc… primul lucru pe care l-am vazut, cred, printr-o imagine televizata, era ceva groaznic de plictisitor, dar erau si ceva spectacole de la Roma, se transmiteau din astea de… cum se zice… ca de cabaret, de revista… da, de revista, spectacole de revista… sunt primele imagini legate asa… vagi de televiziune si aveam prin saizeci si… cred ca era totusi un pic mai repede, prin '62-'63, pentru ca traia bunicul meu, care a murit in '66.

Deci am trait in special cu bunicii, parintii erau in tranzit, asa… deci imaginea mea de copilarie legata de ei, bunica avea varsta mea de acum, deci 48 de ani, cand eu m-am nascut, si imaginea mea materna e asociata cu imaginea ei, era si o femeie extrem de blanda, de calda, de ingaduitoare, deci am avut o copilarie foarte protejata afectiv de ea, in special… prin contrabalans cu tatal meu care era foarte sever si de care mi-era teama, deci femeile slujeau in casa si asta a fost un model care a functionat pana tarziu – drept intermediar intre tata si copii – deci jucau rolul de imblanzire a unei anumite severitati paterne.

Tata venea cu modelul asta de-acasa de la el, unde bunicul meu, care era preot, a fost 57 de ani preot ortodox intr-un sat din Muscel, la Davidesti, era foarte sever cu baietii lui, a avut patru baieti, a avut si doua fete care au murit mici, si i-a crescut foarte sever pe acesti baieti. Munca era un principiu de baza, deci trebuiau sa munceasca la scoala, dar vacantele si le petreceau acolo si munceau la adunatul prunelor, la… era preot intr-un sat, aveau o gospodarie de tip taranesc, deci in acelasi timp vara… asta tinand nu neaparat de faptul ca era nevoie, pentru ca aveau si angajati oameni din sat care lucrau, dar era si-n scop educativ si atunci modelul asta, de fapt sunt tot felul de conflicte intre tatal meu si fiul meu, care mai sta din cand in cand pe aici, pe teme de-astea ca… doarme pana tarziu, ca-si pierde vremea, ca… deci un model de asta de eficienta maxima a timpului, o educatie din aceasta, pe linie paterna, deci foarte severa, uneori chiar cu pedepse disproportionate in raport cu intamplarile.

Asa… ceea ce facea sa fiu un copil destul de timorat si am avut dificultati sa ma inving, doar faptul ca la scoala aveam succese si asta poate ca ma ajuta sa

contrabalnsez asa situatia, pentru ca ma rog… micul prestigiu care ti-l aducea faptul de a fi premiant, aducea si o anumita ingaduinta acasa… si dupa aceea eram tot timpul laudata de invatatoare, de profesori si ma foloseau de altfel si pe… vorbesc de invatatoare si de profesori la toate spectacolele ce organizau ei pe acolo, pentru ca eram capabila sa vorbesc liber sau sa recit, recitam poezii, stiam pe la clasa a II-a, a III-a, asta pentru ca mi se cerea sa le invat, stiam "Rapsodii de toamna" de Toparceanu care are 30 si ceva de strofe de la un capat la altul, performante de-astea de memorizare care erau foarte valorizate acasa, asa… Si am fost trimisa si-n clasa a II-III-a la gimnastica, tot asa, la o profesoara particulara, care avea o sala de gimnastica si unde am facut un fel de gimnastica artistica.

B.R.: *Va placea?*

S.V.: *Da, imi placea. Si acolo era… asta era o tanti, Pipi se numea, care facea lectii de gimnastica, deci era scolita pentru asta, si avea… avea saltele, aparate, deci nu se facea asa oricum. Faceam mici serbari cu ea tot asa, de incheierea unui an de gimnastica, si ce-am mai facut?*

A fost si-o incercare de a ma trimite sa fac si schi prin clasa a VIII-a, deci cam tarziu, si mi-am petrecut toata acea vacanta la munte invatand pentru olimpiada de româna, dar schi n-am invatat… deci, m-am dus si-am stat in casa si-am citit… am luat si-un premiu la olimpiada, dar… la schi n-am reusit sa fac nimic, in general nu eram… in afara de gimnastica care mi-a placut, am facut si inot, tot acolo la Baile Neptun, deci am invatat si sa inot, restul sporturilor astea mai aventuroase nu m-au atras niciodata si pentru mine schiul era un sport aventuros, deci ideea de a prinde viteza pe panta nu-mi producea nici un fel de placere. S-a compensat, copiii mei au mers foare devreme cu mama mea care s-a ocupat sa-i duca, adica in general toate esecurile copiilor sunt compensate la generatia urmatoare, si atunci au fost dusi foarte devreme la schi, ca abia umblau la 4 ani si au invatat sa schieze. Chiar si cu accidentul asta ingrozitor pe care l-a facut baiatul cand era in clasa a III-a, pe partie la Semenic (unde si-a intors piciorul in clapari pentru ca s-a oprit schi-liftul in mijlocul pantei si apoi a pornit brusc si el n-a fost atent) este azi un pasionat de schi, el este un adevarat sportiv.

Pe la aceste sarbatori, aceste festivitati de care vorbeam, recitam poezii, prezentam coruri, ma puneau si sa tin discursuri, deci aveam oarecare calitati din astea de a vorbi liber.

B.R.: *Va placea?*

S.V.: *Nu stiu daca imi placea, nu cred… Tinea de aceeasi imagine, pana am mers la facultate, la Bucuresti, imaginea asta pentru ceilalti… cum sa zic … de a fi apreciat… era importanta.*

B.R.: *De scena?…*

S.V.: *Nu, de profesori, nu de scena, pentru ca de asta chiar si acum am reticente ca profesor. Ma enerveaza in postura profesorului chiar chestia asta de actorie. Am si inceput sa predau tarziu, am lucrat multi ani in cercetare, si as fi preferat sa fac asta totdeauna daca… nu erau imprejurarile care m-au obligat sa fac si partea cealalta de invatamant, dar cred ca erau anumite gratificatii din astea pur copilaresti, deci nu faptul de a fi pe scena sau publicul, pe care de fapt nici nu-l vedeam, pentru ca intodeauna mi-era ingrozitor de frica… poate ca era si asta un exercitiu de invingere a acestei timiditati, era un mod de a verifica ca totusi in anumite imprejurari si conjuncturi pot sa… depasesc partea asta de teama si timiditate din mine.*

In'64 am terminat scoala generala si am inceput acest liceu la sectia umana, unde era un profil de limbi in special, matematica foarte redusa ca numar de ore, mi se pare ca aveam una sau doua pe saptamana, multe ore de limbi, de latina, de rusa si… de fapt optiunea asta profesionala a aparut destul de clara de prin clasa a VI-a, a VII-a.

La inceput, aveam ideea sa fac româna-istorie, imi placea foarte mult istoria si cred ca, intr-un fel, preocuparile mele de dupa Revolutie au tinut si de acest interes initial, stiam ca la Cluj exista o sectie din asta, pe care de fapt a urmat-o si sotul meu… Sectia asta insa s-a desfiintat exact atunci cand am inceput eu facultatea. Se punea problema sa plec la Cluj, dar nu mai exista combinatia asta româna cu istorie, ci numai cu limbi.

Citeam foarte mult, la varsta asta de 10-11 ani citeam enorm, eram in stare asa… sa-mi petrec o zi intreaga citind, deci as fi renuntat bucuroasa si la masa si la… o pasiune din asta pentru lectura care era cred, mai mult un fel de refugiu… poate ca eu de fapt resimteam… un pic constrangator spatiul asta asa… al familiei unde eram si foarte inghesuiti si unde spun ca erau niste rigori din astea destul de severe, eu aveam in clasele mai mari si obligatia de a ma ocupa de pregatirea surorii mele… eram pedepsita daca ea lua o nota mai mica.

***B.R.:** Erati deci, sora mai mare.*

***S.V.:** Eram sora mai mare si trebuia sa ma ocup si de lectiile ei, si stiu ca am fost pedepsita destul de aspru cand a luat un 8 o data, ceea ce nu era o nenorocire, dar… vreau sa spun ca era perceput asa, si ideea a fost ca nu ma ocup eu de ea, deci ca nu o ajut la lectii si nu stiu ce… cred ca prin clasele mici s-a ocupat mama destul de mult de mine, deci imi controla lectiile, pana printr-a III-a sau a IV-a, dupa aceea nu am mai fost deloc ajutata sau… deci neasistata total, dar in clasele mici imi controla lectiile si, mai ales, ma ajuta la desen unde eu eram nula si unde… De fapt, asta a fost si motivul pentru care am parasit gradinita dupa vreo cateva luni, am mers aici tot in cartier, in Piata Crucii, la o gradinita româneasca, sase luni, dupa care n-am mai vrut sa merg, am refuzat categoric, era de fapt anul de dinainte de scoala.*

Imi aduc aminte perfect ca ne-a pus sa desenam o crizantema intr-un vas si eu nu puteam sa inteleg, pentru ca nu invatasem sa desenez, deci nu… in timp ce sa scriu, sa zicem, sa citesc, m-a invatat probabil cineva, mi-a aratat, nicodata nu mi-a aratat cum sa desenez, si pentru mine, mi-aduc aminte perfect ca problema era cum poti ceva care este mare asa…si rotund sa redai plat, si din cauza asta nu m-am apucat sa desenez nimic, si eram uimita cum ceilalti reusesc sa faca… chestia asta pe… asa, si-mi aduc deci aminte ca de un lucru foarte neplacut faptul ca n-am reusit sa fac acea crizantema…

Si alta chestie era sa faci din plastilina niste morcovi, pe care tot asa n-am… aveam o lipsa de indemanare din asta, de manualitate pe care, de pilda, sora mea a fost si talentata la desen si stia sa faca asa… si a suferit toata scoala ei pentru ca a avut aceiasi profesori cu ai mei, mi-a spus lucru asta tarziu, acum cand a venit sa ma viziteze la Paris, cand eram lector de româna acolo, mi-a spus ce resentimente i-a creat fata de mine aceasta imprejurare, ca toti profesorii o comparau cu mine si ziceau ca nu-i atat de buna cum eram eu, pana si la desen cand a facut, pentru ca era talentata, si-si facea singura desenele, fata de mine, care le facea mama ca sa ma salveze… în clasele mici, ca dupa aia n-a mai fost… din fericire, nu mai m-am confruntat cu proba de desen, ca pana si la desen i-au spus ca probabil i-am facut eu desenele.

Asta era, cum sa zic, lipsa de atentie si lipsa a cunostintelor psihologice ale profesorilor, care erau foarte buni profesional, adica in meseria lor, dar se dovedeau mult mai putin buni sub alte aspecte, pentru ca, intr-adevar, va imaginati ca a fost foarte traumatizanta aceasta situatie de care eu nu stiam mare lucru, eu stiam ca ar trebui sa ma ocup de ea sa ia si ea numai 10, asta era ideea, deci… nu numai sa ma ocup de mine…

Si va spun ca ea a avut chiar… ideea de a face o scoala de arte plastice, lucru care n-a fost deloc incurajat de familie. Era foarte talentata, desena, la un moment dat si-a pictat si toata faianta din bucatarie… a devenit… transformata in camera pentru ea, dupa ce… cand eu am plecat la facultate, ei s-au mutat in casa asta, pe care bunica a cumparat-o in anii '60, vanzand la Bocsa toata gospodaria… deci mai avea acolo o casa si a adus-o pe strabunica mea aici in casa, care era plina de chiriasi si unde ocupa doua camere, dar asta fost baza acestei mutari, care s-a petrecut dupa plecarea mea la facultate, deci eu n-am locuit niciodata aici, deci… sora mea n-a fost deloc incurajata sa urmeze o cariera de-aceasta artistica…

B.R.: *De ce?*

S.V.: *Pentru ca familia nu valoriza acest lucru, considerand in primul rand ca este foarte greu de intrat la o astfel de facultate, deci asta a fost un motiv, trebuiau ore speciale pentru pregatirea pentru facultate, asa… eu… pe vremea aceea nu era deloc la moda sa se dea ore… particulare, deci asta diferentiaza net generatia copiilor mei de generatia mea, pentru ca luai ore acasa numai daca nu erai bun la scoala.*

B.R.: *Indiferent de profilul în care te pregateai?*

S.V.: *Da, cum v-am spus, am luat ore de limbi, dar asta era ca sa sti bine limbile sau ca sa stii limbi care nu se invatau la scoala, dar nu pentru a fi ajutat. De exemplu, pentru acel examen de admitere n-am luat nici macar o ora de matematica, desi nu eram foarte grozava, invatam in schimb cu o colega…*

S.V.: *Da, deci ramasesem la chestiunea cu sora mea.*

B.R.: *Exact.*

S.V.: *In ce priveste relatia cu sora mea, cred ca ea imi dadea mai multa atentie decat ii dadeam eu ei. Ne-am si despartit… deci ea avea 14 ani cand eu am plecat la facultate, perioada asta de adolescenta pe care ea a petrecut-o ceva mai… dramatic decat mine, deci a avut si o mica revolta fata de familie si de… deci era mai putin supusa si a facut niste incercari de a se elibera de toate constrangerile acestea, era de fapt o… in tipul asta de educatie ce ni s-a dat, rigorismele care veneau de pe latura asta paterna… si mama este… insista, de exemplu, foarte mult pe chestiunea cu ordinea cu… erau momente din astea dramatice cand se scotea tot din birou si se arunca pe jos ca sa fii obligat sa faci ordine si lucrul asta mergea… era o… se insista foarte mult, bunicul meu, tatal ei, era la fel un om foarte ordonat si care tinea mult sa nu fie firimituri, sa nu… deci erau preocupari din astea… insa era bunica care reprezenta contrabalansul la aceasta… partea afectiva era la ea mai importanta decat partea asta de dresare, ca sa zic asa.*

Si mai era ceva, un lucru care cred eu ca e foarte important pentru mine, faptul ca petreceam foarte multe luni de vacanta la tara, la bunicii mei din Muscel, mai ales dupa ce s-a nascut sora mea, deci prin '53-54, am petrecut si cate sase luni pe an acolo. Si pentru usurarea treburilor de acasa, si pentru ideea ca sa stea copilul la aer curat, si pentru ca era… la un moment dat am facut o dezinterie… mergand tot asa la Bocsa, la

strabunica mea, unde mi-am petrecut niste vacante, si nu stiu, se pare ca am mancat cu mainile nespalate sau nu stiu, niste cirese verzi si am facut o dezinterie care nu se vindeca cu tratamentele obisnuite si se considera pe vremea aia ca mamaliga ar avea un efect pozitiv in asta si m-am si vindecat acolo.

Acolo era o gospodarie taraneasca inca foarte bine asezata, n-aveau mult pamant, dar aveau prune… si bunicul era un om foarte harnic si activ asa… si bunica, de altfel, si acolo era mult mai multa libertate, deci eram practic aproape nesupravegheata, petreceam foarte mult timp afara… in curte, desculta, umblam desculta… mergeam cu gastele si… pe malul raului… era un pîrîu din asta, Argeselul, si asta iar era un… lucru interesant ca acolo imi petreceam multe ore pe marginea raului ala, ma jucam singura tot felul de lucruri imaginate din povestile pe care le citeam, ceva cu zanele apelor, cu lucruri din astea, deci era un teritoriu asa unde si imaginatia si totul era… cum sa zic… posibil.

***B.R.:** Aveati deci o mare libertate.*

***S.V.:** Aveam o mare libertate… acolo am descoperit, într-un fel, natura pentru care am o …am avut totdeauna o mare atractie cred ca din aceasta cauza, era exact opusul camerei din… în care trebuia facuta ordine si pastrata disciplina, era un spatiu deschis, era un alt contact al corpului cu… natura, cu pamantul, cu florile…*

Bunica avea multe flori, regina noptii, care miroseau seara grozav de puternic cand adormeam in camera si… exista, inclusiv în legatura cu rigorile alimentare, mult mai multa libertate, pentru ca in timp ce acasa era o drama cu cana cu lapte cu corn muiat in ea, cu cacao sau cu cafea, care era un chin s-o mananc si s-o beau, pentru ca bunica a hotarat ca, daca nu-mi place laptele, desi acolo erau vaci si se gasea din plin, a hotarat ca nu voi manca daca… deci a luat… si am mancat bine-nteles branza, unt, alte lucruri…

Din toate punctele de vedere, deci si natural si educativ si culinar, erau toate libertatile, in plus acolo am primit o educatie religioasa, care acasa… bunica de aici m-a invatat rugaciunile astea cu „Inger, îngerasul meu" ce invata copiii asa mici, dar nu era o tema pregnanta asa educatia acasa, in timp ce acolo, inevitabil mergeam la fiecare sarbatoare la biserica si mergeam de dimineata cu bunica care era preoteasa si care mergea la aproape toata slujba. Am spus si „Crezul" la biserica si eram foarte patrunsa si, cum sa zic, convinsa… si acest lucru… stiu ca unul din fratii tatalui meu, care era profesor pe la Pitesti si ma ironiza, si zicea „Cum, tu, pioniera, spui Crezul la biserica?" si c-o sa ma spuna el la pionieri, o sa ma parasca… facand bancuri, glume… nu prea intelegeam eu bine… treptat am descoperit acasa, stiam ca n-am voie sa spun nici macar colegilor prin anii aia, deci era inainte de '57 asa… ca facem pom de Craciun, ca… deci lucrurile astea… chiar si aceasta prietena care invatam cu ea lectiile trebuia sa stie ca noi facem bradul de „Anul Nou", nu de Craciun, deci era cam puizata treaba asta...

***B.R.:** Erau deci lucruri care vi se transmiteau si le reproduceati ca atare…*

***S.V.:** Da, da, mi s-a spus sa nu… sa nu spun, pentru ca nu e bine sa spun lucrurile astea… mai tarziu am inteles si am aflat ca parintii erau vecini cu niste activisti din astia foarte înfocati si ca ei respectau aceasta interdictie si ca faceau… Stiu ca ea m-a intrebat daca… „Cum, voi faceti brad de Craciun?" m-am scapat eu cu niste lucruri… „ca noi nu facem decat de Anul Nou"… la scoala, Craciunul nu era sarbatoarit… de Anul Nou venea Mos Craciun, deci era decalata aceasta sarbatoare, era la Anul Nou nu la… Mos Gerila era, nu era Mos Craciun.*

B.R.: *Obiceiurilor de la bunici legate de religie, ca mersul la biserica, rugaciunile sau… le percepeati ca pe un spatiu de libertate… sau, totusi, ca pe o constrîngere, în sensul ca asa trebuia sa faceti?*

S.V.: *Nu, in orice caz nu percepeam ca asa trebuia sa fac, probabil ca asa trebuia sa fac, probabil ca asa era… deci era o aliniere la viata lor, deci era un mod de a… era un intreg ritual acolo, sambata se facea baie… intr-o copaie mare de lemn, se incalzea apa, deci pentru mine era asociata plecarea duminica la biserica cu aceste preparative de sambata, cand bunica, in afara de faptul ca umplea acolo de aburi si se turnau tot felul de ape fierbinti prin… deci nu faceam, in rest vara faceam baie la rau, nu faceai baie ca acasa zilnic sau… te spalai pe maini, pe ochi, pe dinti, dar nu altceva.*

B.R.: *Dar nu este o amintire a obligativitatii…*

S.V.: *Nu, nu este, dimpotriva era conceputa ca ceva… extraordinar, deci a fost o experienta, deci a fost chiar si-o experienta religioasa foarte importanta, pe care mult mai tarziu am… deci totdeauna m-am rugat sau… dar numai acuma dupa Revolutie cumva mi-am dat seama cat de important a fost lucrul asta si am regretat ca, copiilor mei nu le-am facut o astfel de educatie, deci… asa minimala, dar nu… mergeam ocazional la biserica, cand mergeam la tara cu ei mergeam la biserica, dar nu in mod sistematic si… si consider ca este un defect fundamental al educatiei pe care le-am dat-o si care li s-a… lucrul a fost datorita acestor interdictii care aici functionau legat de asta.*

Inclusiv in ’70, cand eu m-am casatorit, ne-a casatorit religios bunicul si ne-a casatorit acasa, nu ne-am casatorit la biserica, ba mai mult, mi-amintesc ca parintii mei s-au casatorit cand eu aveam vreo 4 ani, si eu tin foarte bine minte si ei spuneau ca nu-i adevarat, ca nu… deci pirostriile acelea… sigur ca m-a impresionat copil mic fiind… Cand au botezat-o pe sora mea, s-au casatorit si religios. A venit bunicul de la Muscel si a facut… a oficiat ambele ceremonii… si… deci era o cenzura foarte puternica pe lucrurile astea… sigur asta se petrecea prin ’54 cu casatoria lor. Era foarte grav daca se afla ca…

In schimb, eu mi-am botezat copiii la Bucuresti la biserica, deci… m-am dus singura si nu stiu de ce aici se intamplau niste lucruri, acolo se intamplau alte lucruri.

In orice caz, experienta asta cu bunicii mei de acolo e investita cel putin retrospectiv pentru mine ca foarte… Stiu ca bunicul se supara cand nu lucram, cand nu muncim, nu ajutam, dar eram foarte mici atunci si cand am fost mai mari nu prea ne-am mai dus pentru ca deja existau aceste discutii si nu mai era libertatea asupra timpului care era cand erai copil. Din foarte multe puncte de vedere, inclusiv cred în optiunea mea pentru filologie si toate lucrurile astea… deci a fost o posibilitate de explorare a imaginarului…

Intr-o vara, am organizat cu copiii din jur veniti si ei in vacanta acolo si unii din sat… am pus in scena o poveste si am pregatit costume din hartie creponata si am facut un mic spectacol pentru… i-am chemat pe cei de pe ulita de-acolo, am impartit toata dulceata lu’ bunica-mea… de fragi, am servit musafirii veniti la spectacol… si tot felul de lucruri din astea, deci eram… organizatoare, am scris toate rolurile, bine-nteles pentru cei care... si am invatat rolurile cu cei care au jucat în aceasta piesa, una era sora mea si ceilalti erau doi copii de alaturi, care venisera si ei in vacanta… era un singur baiat care era si mai mic de statura decat noi, care era „Fat Frumos” si trebuia sa joace alternativ pe „Fat Frumos” si pe „Zmeu”… si erau niste complicatii din astea, dar in orice caz eu… era un spatiu al jocului, al ludicului, al… si cred ca a contrabalansat bine cele doua zone, intre care aceasta bunica materna…

Bunica materna a fost, de fapt, sa zicem, si confesoarea mea intr-un fel si… deci o relatie… ea a murit in ’84 cand copiii mei erau de vreo 10 ani, 6 ani asa, si eu am simtit foarte dur disparitia ei… pentru mine a fost o pierdere… importanta pentru ca o identificam cu figura asta materna. Cred ca in familie si circula… fiecare familie creeaza povesti si imagini prefabricate in legatura cu membrii ei… Mama spune întotdeauna ca eu seman cu ea foarte mult, ca imi place sa gatesc, ca am si anumite… cum sa zic… inclinatii… si un anume stil de-a fi care ma aseamana cu ea mai mult decat cu…

Cu ei… relatiile au fost… destul de tensionate pana acuma vreo 10 ani sa zicem, cînd eu însami am descoperit relatia cu copiii din perspectiva parintelui.

***B.R.:** Cînd spuneti „cu ei” va referiti la parinti?*

***S.V.:** La parinti da, in sensul ca… a fost aceasta plecare care sigur avea si o… insemna si desprinderea de…*

Eu pe la liceu am inceput sa-mi cam dau seama ce se intampla in jur, atunci am luat act de realitate asa…

***B.R.:** Prin ce anume?*

***S.V.:** Deci, prin… in primul rand prin faptul ca am observat la scoala multe lucruri care erau… neconvenabile sau… nu stiu… incorecte, sau lucruri din astea si am incercat sa spun… sa-mi exprim acasa revolta ca… pornind de la fleacuri, nu stiu… ca-i lasa sa copieze pe unii si pe altii nu, si ca… deci, incorectitudini din astea, deci asa, un spirit justitiar adolescentin si asta… Intotdeauna cand spuneam acasa, mi se spunea: „Ti s-a parut. Nu poate sa fie adevarat. Un profesor nu poate face asa”, deci intodeauna… acasa se facea contra argumentatie din care eu niciodata n-aveam dreptate, adica asta era… parerea mea era cea… eu ma inselam asupra lucrurilor, nu lucrurile erau cum…*

Dupa aceea, chestia asta cu U.T.C.-ul a devenit, deci veneau tot felul de activisti, care mi se pareau... tipele alea care veneau… deci am inceput sa resimt caracterul asta artificial… mi se parea ceva artificial si ceva… o retorica din asta goala si… Deci, atunci am constientizat si… si mai bine cand am mers la Bucuresti, in facultate, miscarea asta studenteasca incepuse chestiunea cu Nicu Ceausescu cu…

Deci, in facultate, spre deosebire de liceu si scoala unde m-am lasat antrenata, fiind ca toti elevii premianti in tot felul de festivitati si de chestii de astea care se faceau la scoala, serbari, ma rog… nu toate aveau legatura neaparat cu U.T.C.-ul sau… ca era un profesor de muzica, care venea din traditia asta banateneasca de familie cu corurile si sigur, chiar a facut un cor si stiu ca am prezentat ceva depre Ion Vidu si a trebuit sa invat depre Ion Vidu…

Si-n general am fost si la concursul de geografie, si de româna, si de franceza, si de gimnastica, si de toate cele, deci eram pe toate planurile, eram antrenata in tot felul de actiuni de acest tip, ceea ce implica in final un premiu, un lucru din asta de obtinut… de… situatie care cred ca intr-un fel era foarte traumatizanta… deci mie imi crea niste probleme destul de traumatizante asa… deci, cu chestia asta de a fi permanent in competitie… de-a… nu pot sa zic ca… deci era facuta de dragul opiniei celorlalti, dar nu cred ca imi convenea de fapt pe un plan din asta mai… nu, nu era…

De fapt, pozitia asta… poate ca asa ambigua in toata povestea asta, a influentat si mai tarziu comportamentul meu, deci intre momente din astea de… lenevire totala si perioade cand esti luptator si activ si… viata mea tot timpul a oscilat intre cele doua dimensiuni, deci cand e nevoie, te mobilizezi sa faci sa… in general, reuseam in situatii

din astea sa-mi mobilizez toate resursele, deci aveam performante mari pe situatii de stres, deci atunci cand… pe principiul cînd ti-ajunge cutitul la os, cand totul trebuia facut si luam premii… pe la astea, deci eram…

In facultate, insa, treaba asta cu studentii, cu asociatiile studentesti, A.S.C.R-ul era supradimensionata asa, dar mult mai vizibila decat era U.T.C-ul in scoala… era… Am mai avut asa, niste experiente, tot asa neplacute, aveam o profesoara de româna, care era o buna profesoara, dar care se lasase antrenata in a face tot felul de poeme, de…

***B.R.:** In Bucuresti?*

***S.V.:** Nu, aici la liceu, si care a avut un rol în indrumarea mea spre Bucuresti, ea insasi era absolventa de la Bucuresti, si mi-a zis „trebuie sa te duci acolo, daca vrei sa faci Filologie, ca profesorii buni… acolo e o scoala serioasa, cu traditie, du-te acolo”.*

Deci, ea m-a influentat in sensul asta, am fost si prietena cu ea de la un punct, pentru ca fiind eleva care ma duceam si luam premii la olimpiade, eram si eleva preferata, mi-a dat si sa citesc foarte multe carti de… ea m-a indrumat intr-un fel in zona asta a literaturii… deci asta s-a intamplat cand aveam vreo 15-16 ani asa… pana atunci am citit si „Razboi si pace” si Tolstoi, nu stiu cate d'astea… „Ana Karenina”, toate romanele astea, dar nu… cum sa zic… nu la un mod sistematic, nu atat ideea ca ma instruiesc sau… ci din pasiune pentru lectura.

Ea, însa, mi-a dat sa citesc si critica literara si lucruri din astea, care trebuia cineva sa-ti spuna ce sa citesti, deci in sensul asta a fost foarte buna apropierea de ea, pe de alta parte, toate aceste poeme pe care le facea erau extraordinar de exagerate de… cu niste texte din astea stupide si incepeam sa-mi dau seama de lucrul asta si chiar stiu ca am trait o mica drama, pentru ca era contradictia in mine intre admiratia mea pentru ea asa adolescentina… si poate prima prietena matura pe care am avut-o si aceste lucruri care mi se pareau ca suna fals, ca… nu prea intelegeam cum poate ea in acelasi timp sa fie si una si alta…

La facultate, acolo devenise foarte vizibil si acolo am inceput sa ma tin departe de asta… deci sigur ca eram si singura, dobandisem independenta… deci numai… probabil ca asta… si sa fiu foarte prudenta, sa nu ma las bagata prin comitete si comitii, sa am o oarecare distanta.

A mai avut poate un rol si faptul ca m-am casatorit si foarte devreme, la 20 de ani, deci terminasem abia anul întai. Sotul meu facuse filologia si era pasionat de carti, de asa… si probabil educatia mea pe planul asta, filologic, a continuat de fapt datorita lui…el m-a pus la curent cu foarte multe lucruri noi, moderne, totdeauna a fost atras de lucrurile astea foarte la zi, deci el avea o curiozitate intelectuala care mie imi lipsea la vremea aia, si cred ca el mi-a stimulat-o intr-un fel, intr-un fel m-a si facut lenesa in privinta cautarii cartilor, pentru ca el le cauta, le avea si… o mare parte de cartile de care am avut nevoie la facultate le aveam acasa, casatorindu-ma, deci în biblioteca personala, si sigur ca asta însa, a influentat si relatia noastra, adica pana foarte tarziu asa, pana pe la 35 de ani eu consider ca a existat aceasta ambiguitate in relatie… in sensul ca eu am gandit casatoria ca un fel de prelungire a chestiei asteia paterne… el e mai mare cu 11 ani decat mine, inclusiv optiunea pentru un barbat mai matur, probabil ca vine de aicea… cum am citit si eu multe lucruri din astea ca…

La un moment dat, cînd copiii au fost mici, am facut niste inregistrari cu dialogurile lor, cu… ce vorbeau ei, ce se jucau, si am facut si un mic studiu pe care l-am abandonat, nu l-am definitivat. Am publicat cate ceva despre relatia asta între joc, real,

fictiune in jocurile copiilor. Deci, în privinta asta am fost asistata asa… nu eram constienta atunci cat de important era, dar asa retrospectiv imi dau seama ca a fost foarte important… si ca am beneficiat… de un profesor si acasa, ca sa zic asa, mai ales sub aspectul acesta ce sa citesti, ce… Se gasea pe vremea aia ziarul „Le Monde", el cumpara ziarele astea straine, era foarte informat, deci…

Sigur ca plecarea de acasa a fost o dorinta de eliberare si de… si sigur ca si optiunea casatoriei a fost, de fapt, o… pe de alta parte, o dorinta de a prelungi situatia de acasa… deci si aici eram in deplina ambiguitate… sau poate complic eu foarte mult lucrurile si asa totul devine ambiguu…

Si… casatoria a insemnat si… ma rog, niste descoperiri in legatura cu ce invatasem de acasa si in alte zone decat scoala propriu-zisa, deci a trebuit sa tin o gospodarie, sa gatesc, sa… facand in acelasi timp facultatea. In aceasta privinta, bunica de la Timisoara m-a scutit de absolut toate lucrurile gospodaresti acasa, deci eu trebuia sa ma consacru in exclusivitate invatatului si…

***B.R.:** Dansa traia in Bucuresti?*

***S.V.:** Nu, traia la Timisoara, dar pana am plecat, deci pana am plecat, nu aveam… inclusiv ciorapii mi-i spala bunica, deci nici macar lenjeria intima nu mi-o spalam singura, sau foarte rar, asa cand era absolut necesar, deci beneficiam de…*

Si am invatat sa gatesc exact ce am invatat pe la lectiile de gospodarie care se mai faceau cand eram eu prin clasa a VIII-a… deci am invatat sa fac o salata de cartofi, sa pun muraturi, si o mancare de gulii si… nu stiu ce, inca ceva de genul asta, cateva lucruri pe care de fapt seara le-am si aplicat acasa, deci am tinut foarte mult sa fac acasa dupa aia, sa arat asa… si din cand in cand tot aveam elanuri din astea gospodaresti… curatam bucataria, mi-aduc aminte ca era un ceas auriu asa… care nu stiu, era dintr-un metal din asta mai… bronz sau nu stiu ce, pe care performanta curateniei in bucatarie se termina cu curatarea acelui ceas, care trebuia sa straluceasca asa… deci aveam din cand in cand elanuri din astea, dar cu totul ocazionale si ne… deci nu intr-un cadru organizat, asa.

Trebuind foarte devreme sa-mi asum unele lucruri in gospodarie… am mincat sigur un timp la… am incercat o vara sa gatesc toata vara, prima vara dupa casatorie sa gatesc acasa… si asta îmi lua timp… cam pana la 5 dupa amiaza faceam mancare, pentru ca toata dimineata studiam cartile cu retete, dupa aia plecam sa caut ceea ce scria in retete si negasind unele lucruri trebuia sa citesc din nou retetele, ca sa…

Ei, intre timp am devenit o buna gospodina, zic eu, pentru ca… vorba unei persoane pe care am interogat-o eu, care vine din Germania, unde se mananca de la restaurant, si care mi-a spus ca, spre deosebire de mancarea din Germania, mancarea de acasa era facuta cu mult timp si multa iubire, deci avea o alta valoare decat mancarea de la… Ei, cam acelasi lucru pot sa spun si eu, deci am facut foarte multe lucruri pentru ca eram foarte indragostita si… a fost profesorul cel mai bun, deci… din dorinta de a face de toate si probabil din dorinta de a fi foarte buna si-n asta… care se inoculase adanc in… ceea ce mi se vîrîse mie in cap… a functionat pozitiv si in imprejurarea asta si, ma rog, am facut fata cu bine…

Poate ca… copiii i-am facut dupa ce am terminat facultatea, si poate ca de aici mi-a venit o tendinta de a lua in spinare mai mult decat puteam duce, deci ca m-am aventurat sa fac lucruri care de fapt mi-au facut greutati si in timp au creat o uzura pe care de fapt n-am calculat-o la momentul respectiv. Deci, ca de fapt, de la un punct de cand s-au nascut copiii, mi-a fost foarte greu si ca a fost tot timpul o tensiune in viata

mea intre aceasta situatie initiala de a fi consacrata in exclusivitate studiului si de-a trebui sa te consacri si… si asta a fost tensiunea si… cum sa zic, zona conflictuala a intregii mele vieti de atunci, de la 24 de ani… astazi fata mea are 24 de ani si sunt exact… am dublat anii de atunci.

Atunci cand s-a nascut ea, eu aveam 24 si-mi dau seama ca poate intr-un fel… acest tip de educatie, in a trebui mereu sa dovedesti ca esti bun si sa asa… era pe de-o parte extrem de stresanta si de asa… si, in acelasi timp, m-a facut sa ma angajez in diverse lucruri de facut care erau mai mult decat puteam sa duc si care… si asa un fel de model din asta sacrificial asa… pe de alta parte, eu facand opozitie la modelul acesta care era de acasa, unde femeia se sacrifica pentru sot, sotul trebuie sa… asta-i modelul specific si banatanesc si probabil al unei generatii, barbatul trebuie sa progreseze, femeia trebuie sa-l sustina din umbra si…

Mi-amintesc ca eram foarte neplacut impresionata pe la foarte multe doctorate ale colegilor tatalui meu, ca am asistat inclusiv la doctoratul lui si la cei din generatia lui, care toti mentionau cum s-au sacrificat nevestele pentru ei… cred ca mi se parea mai degraba un lucru urat decat unul frumos, dar ele erau foarte incantate ca se mentioneaza acest lucru, deci asta... tinea si asta de probele de performanta.

Eu m-am straduit pe de-o parte sa nu urmez acest model, in general mi-am conceput viata din momentul in care am plecat la Bucuresti ca un fel de contra model, dar evident ca, in realitate, m-am conformat in foarte multe situatii modelului, deci… pana la urma inclusiv in asta, venind la Timisoara, intorcandu-ma, acolo s-a produs o realiniere inevitabila la… cerintele de aicea si de aceea anii aia au fost cativa ani extrem de dificili pentru mine, de readaptare la spatiul timisorean, pentru ca probabil, psihologic, simbolic, implica mult mai multe lucruri.

Acum… facultatea a fost un teritoriu norocos, pentru ca am prins anii 69-73, cand in facultatea din Bucuresti se faceau studii foarte serioase si… o perioada de eliberare de ideologie, de altfel in clasa a XII-a s-a schimbat si programa de liceu, am fost prima serie in care s-a reintrodus Blaga, se discuta deja si despre Eliade, deci autorii interzisi au fost reintrodusi in manuale…

***B.R.:** Traduceri mai multe…*

***S.V.:** Da, era o epoca cand se traducea foarte mult, era revista „Secolul XX” care totdeauna a avut un rol foarte important in cunosterea lucrurilor… datorita sotului meu care cumpara reviste, carti… eram foarte la zi asa… citeam lucrurile astea acasa, discutam… era o perioda de oarecare deschidere din asta, se redusesera…*

In ultimul an, deci in 72–73, atunci dupa tezele alea din iulie, a reînceput reintroducerea unor materii din astea ideologice… dar am prins… se introdusese chiar un sistem de puncte la seminar cu care puteai sa-ti compensezi nota de la examen sau eventual sa nu mai dai examen, erau mai multe cursuri optionale… si am avut profesori care au contat enorm si a fost un salt asa in meserie.

Am facut seminar cu Nicolae Manolescu, pe care il indrageam in mod deosebit, era si un fel de solidarizare a noastra cu el contra unor persecutii din astea… nu foarte vizibile, dar, totusi, suficient de perceptibile pentru noi… se punea o ora de la 7 dimineata… deci noi am cerut sa se mute seminarul acela de la 9 si urmarea a fost ca ni l-a mutat si pe cel de 9 la 7, ca aveam doua seminarii… l-am avut pe el, l-am prins pe Matei Calinescu, care nu era inca plecat din tara, la literatura universala, pe Gelu Ionescu, care e si el de-acum plecat, in anul întîi la literatura universala, cu Crohmalniceanu am facut cursuri de literatura, deci a fost… la ligvistica am avut

profesori foarte buni, pe Gabriela Pana Dindelegan, pe Valeria Gutu Romalo. Se aplicau metodele moderne, structuraliste, semiotica, exista un cerc de semiotica, era mare emulatie in jurul acestui cerc.

B.R.: *Tinut de cine?*

S.V.: *Era un grup… nu stiu cine… la un moment dat si Miclau se ocupa de acest cerc, erau si de la teoria literaturii, mai traia Sabin Bratu, era Sincu care e acuma si el plecat in… Antonia Constantinescu, care e la „Lupta", era si ea in cercul asta de semiotica, erau multi, era franceza, Irina Badescu… Mihai Pop e unul dintre profesorii pe care trebuie sa-l mentionez, si care a avut un rol foarte important in… si orientarea mea de dupa Revolutie, cu el faceam folclor, dar el a fost… s-a format in scoala de la Praga, cu Jacobson, cu Trubetkoi, toata scoala asta a structuralismului si… stia multe limbi, era un om absolut extraordinar, care ne-a aratat ce important este terenul… foarte multe cursuri erau bazate pe observatii de teren, el a facut in tinerete parte si din echipa Gusti… crease si-o mica scoala in jurul lui din generatia… din anul anterior mie, in jurul lui erau patru, Paul Trogheanu, Serban Anghelescu, Silviu Angelescu, uite nu mi-aduc aminte cine era al patrulea… un grup cu care facea mici prezentari din astea de semiotica a folclorului, de…*

La ligvistica exista o deschidere spre lingvistica structurala, spre transformationalism, iar in ultimul an am avut norocul sa o am profesoara pe Sanda Galopentia, care era cercetatoare la institutul la care dupa aceea am lucrat, care era o minte stralucita… si de care m-am apropiat, deci… la repartitie am putut sa aleg intre Institutul unde lucra ea si Institutul de lingvistica unde era profesorul Coteanu, cu care facusem lucrarea de diploma, deci era mai firesc sa ma duc acolo, si m-am dus dincolo numai pentru ca era ea acolo, aveam o mare admiratie, dupa aceea ne-am si imprietenit, si cu ea am facut si primul teren…

Deci m-am dus pe teren sa vad ce lucreaza ea pe teren si cum lucreaza, la Breb in Maramures, in 1978-79, erau ultimii ani, ea in '79 si-a depus cererea de plecare… profesoara la Brown acum, dar ea a facut un curs de lingvistica moderna, de fapt aratandu-ne toate metodele de semiotica si de lingvistica, inclusiv Piaget, deci pe o latura de psiho-lingvistica, inclusiv Solomon Marcus, cu poetica matematica, scoala gremasiana, deci… trasformationalism in care ea era specialista si… inclusiv pragmatica, analiza actelor de limbaj, ceea ce era atunci o mare noutate, mi-a facut o analiza a salutului din perspectiva actului de limbaj si a promisiunii dupa Sell, dupa Osting, autori care apoi au intrat in voga, erau anii aceia cand se descoperea… deci era o sincronizare mult mai bine facuta cu ce se facuse numai cu cativa ani inainte in Occident, ceea ce cred ca era foarte important, era tot asa un mijloc de… opozitie fata de tendinta ailalta ideologizatoare si…

Deci semiotica si structuralismul in România au fost solutia de aparare de lucrurile astea si o zona… interesul cred ca venea… in primul rand ca te puteai intalni si erau foarte multe cercuri din astea, si de teoria literaturii cu Mircea Martin aveam… cu el am facut, de altfel, si un curs de teoria literaturii, Paula Diaconescu la lingvistica si chiar ma profilasem cumva spre lingvistica, deci am inceput sa fac lingvistica…Gabriela Pana Dindelegan, care acum e profesor la Bucuresti, a considerat ca am o inclinatie spre treburile astea rationale, ordonate, nu stiu ce, si atunci s-a produs asa cumva o reorientare… Lingvistica era atunci un fel de stiinta-pilot, asa cam cum e azi antropologia, deci era considerat un fel de promotor al modernitatii, era de altfel epoca cu metodele matematice, logice si aplicate si la domeniul literarului, epoca metodelor de toate felurile, epoca formalismelor de toate felurile, care era singurul… refuzul asta al

contextualizarii, al contextului, al circumstantelor, venea si din refuzul ideologizarii si al unui tip de invatamant marcat de…

Erau si reactii foarte puternice, mi-aduc aminte interventia lui Marian Popa care, intr-o intalnire din asta, spunea ca „hai sa scoatem tot", a facut un plan din asta utopic in care erau scoase toate materiile de specialitate si bagate numai din astea… sociologia educatiei, marxism, nu stiu ce… Incepuse o tendinta de acest tip dupa tezele din iulie si… Dar vreau sa spun ca-si permitea public sa ia in deradere acest sistem si sa-l parodieze, aratand la ce-ar duce in extremis o astfel de tendinta. Deci, si sub aspectul exprimarii opiniilor si sub aspectul strict profesional era o epoca de mare deschidere.

Si am avut sansa ca am fost ultimul an, ca au mai fost niste repartitii in care au existat si niste locuri in cercetare… eu am terminat a II-a si am putut sa aleg un post la un institut in Bucuresti… de cercetare, unde am lucrat cu Sanda si cred ca alaturi de ea… a contat enorm in formarea mea, am fost la Breb, acolo in Maramures, ea facea inregistrari cu povestea vietii, cred ca este printre primii care au facut in mod sistematic in România, a si scris niste studii despre rolurile informatorilor in antropologie…

***B.R.:** Pe care le-a publicat?*

***S.V.:** Le-a publicat in „Revue roumaine de linguistique", in „Cahiers de linguistique teorique et appliqué", in „Studii si cercetari ligvistice", in „Revistele Academiei" sunt publicate in anii aceia, '70 pana prin '78, cand a plecat ea. Un articol despre istoria conversationala, despre tipologia informatorilor, s-a ocupat… a incercat sa sistematizeze, sa faca un model al unei astfel de cercetari, ea inregistrand…*

***B.R.:** Tipologia informatorilor...?!*

***S.V.:** Informatorilor, subiectilor, in sensul acesta, da. Ce tipuri de povestitori exista, ce atitudine fata de ideea de a povesti si a… deci, asta…*

Dupa aceea, l-am intalnit pe Rosetti acolo la Institut, care mi-a citit lucrarea de diploma si m-a trimis imediat cu ea…

Am facut o lucrare despre „Cîmpuri lexico-semantice in poezia lui Blaga", deci pe modelul modernitatii momentului, stiu ce probleme au fost cu profesorul Coteanu, caruia i se pareau… stiu, era o analiza de tip paragramatic, anagramatic si paragramatic, luata de la Saussure, care avea in vedere analiza textului si cuvintele ascunse sub text, deci de exemplu in „sapa, sapa, frate sapa, pana cand vei da de apa", cuvantul „apa" apare mai mult risipit… in toata structura versului care era laitmotivul, nu stiu, ceva de genul asta, si stiu ca era revoltat, ca ce prostii sunt astea, ca… Ei, lucrurile astea au prins cu timpul foarte mult, si lucrarea mea era foarte moderna si foarte la zi, am avut mari indoieli, tocmai pentru ca profesorul Coteanu tot timpul era… nemultumit asa, dar in acelasi timp, lucrarea o citea Sanda, care ma indruma cum sa mai fac, si ea spunea daca e bine, deci eu aveam de fapt doi conducatori, unul asa… ca dintr-o relatie mai apropiata, celalalt oficial.

Si am continuat sa fac limgvistica la Institut. Rosetti, deci, m-a trimis la Liviu Calin, asta tinea de stilul generatiei lui Rosetti, care cum venea un tanar, cum se interesa de el, il trimiteau sa publice, sa… Ma intreba tot timpul ce citesc, am avut un an la dispozitie la Institut sa citesc, sa ma pregatesc, si am si citit foarte multe atunci… Ma intreba ce mai citesc, dar ma intreba si cum ma mai inteleg cu sotul, cand s-a nascut Ioana am primit un superb buchet de trandafiri din partea lui, desi eram de un an venita la Institut si mi-a propus chiar atunci sa ma inscriu la doctorat, ceea ce am si facut… Am

avut niste ezitari, m-am consultat cu sotul meu, i-am zis „cum sa ma inscriu asa tanara la doctorat", el a insistat „am loc, te rog sa te inscrii", nici nu prea… ce vroiam sa propun nu era pe profilul lui, dar mi-a dat libertate totala, am facut despre text si intertext, intertextualitate. El facea istoria limbii, facea niste lucruri de o lingvistica foarte riguroasa, eu am lucrat pe poetica mai mult, poetica si stilistica, cam asta a fost ceea ce am facut eu la Institut, pana m-am mutat la Timisoara.

Deci doctoratul, m-am inscris la doctorat la… lucrarea de licenta n-am publicat-o ca… am considerat ca… desi Liviu Calin mi-a cerut sa scriu un singur capitol, am considerat ca-i prea devreme, niste prejudecati din astea, niste timiditati, pentru ca sigur, ea avea limitele unei lucrari de diploma, insa era… pe vremea aceea nu se prea faceau lucruri din astea si ar fi fost o mica prioritate asa… din punct de vedere metodologic, insa probabil fiind vorba de un om foarte tanar, ar fi fost si atacata, ca inca nu erau acceptate, nu intra in canon, ca sa zicem… tipul asta de cercetare, dupa aceea a devenit aproape un loc comun, prin anii '80 erau zeci de articole de genul asta.

Datorita Sandei Galopentia eu am invatat sa inteleg si altceva prin semiotica, nu structuralism, ci o semiotica in sensul asta conceput de Saussure, cum a fost conceput ca viata sociala a semnelor, deci deschiderea asta catre semnele intr-o comunitate, de tipurile de comunicare…

Eu m-am dus acolo din prietenie pentru Sanda si din curiozitate, sa vad cum se face o cercetare din asta, si ea m-a asistat asa foarte mult, si atunci cand, psihologic vorbind… in greutatile astea pe care le-am avut… in momentul cand au aparut copiii, in viata de familie si in impartirea timpului intre studiu…si ea mi-a spus „uite, foloseste faptul ca stai mult in parc cu copiii si studiaza-ti copiii" si mi-a dat ideea asta, ca in fond, deci… cumva… atragandu-mi atentia asupra acestei posibilitati, am decoperit ca, de fapt… probabil ca fiecare ne cautam si temele care ne preocupa pe un plan mai intim… dintr-un motiv sau altul.

Si am invatat de la ea lucrul asta, ca poti sa conciliezi lucrurile asa, alegandu-ti sa cercetezi ceea intr-un fel e si problema ta… si asta a fost un lucru bun invatat acolo la Institut. Dupa aceea, o atmosfera foarte placuta, toti colegii mei… era Laurentiu Deban, care era specialist in sanscrita si fusese in India si stia foarte multe lucruri din astea de teoria cazurilor, de… m-a invatat, m-a ajutat de exemplu sa traduc cu el o lucrare a unui lingvist american Phil Moore de teoria cazurilor, deci m-a … am tradus impreuna din ea, ca sa invat limbajul asta, sa pot sa citesc in engleza din…

Deci era un spatiu foarte protector si foarte de ajutorare si de… eu fiind si mult mai tanara decat ei, deci suficient de tanara ca fiu perceputa ca un… elev, si nu ca un concurent, lucrurile… au fost niste ani foarte buni acei cinci ani, iar prezenta lui Rosetti a adus ceva in plus, pentru ca, cunoscandu-l, in primul rand ca toata imaginea asta a lingvistului retras in birou lui si a savantului rupt total de viata… se destrama si, in afara de faptul ca era extraordinar asa… ca om, in relatiile cu ceilalti, avea foarte mare curiozitate si interes pentru fiinta umana in toate ipostazele ei… sigur ca avea prieteni in medii foarte selecte si venea dintr-un mediu… traise intr-o lume altfel decat cea in care traiam noi acolo, avea un stil, o conduita… conducatorul era si-un fel de tata din asta protector care aranja burse pentru toti… plecau toti in strainatate, programe… si vroia sa faca un institut modern, deschis pe noile metode, nu avea deloc… cum sa zic… rigiditatile celor care vor sa faci exact numai ceea ce a facut el in… maestru care impune studentului sa-l urmeze intocmai, dimpotriva dadea o mare libertate, lasa pe fiecare sa-si gaseasca… ceea ce i se potriveste.

Iar mai tarziu, dupa ce m-am mutat la Timisoara, fiind cu teza si… il vizitam periodic si atunci am descoperit si latura asta a lui de bon viveur, de… un cult al vietii care pe mine m-a impresionat foarte mult… o fire artista, un estet, un mare iubitor de arta, de tablouri, de carti, de… deci cumva a fost o prelungire… a fost un moment… educatia, a fost un moment foarte important asa, intalnirea cu Rosetti, si asa un fel de… cum sa zic… o patronare spirituala, adica o nevoie de a te referi la ceva altfel decat lumea din jur si cu… un stil, un umor, un… deci… un alt tipar decat cel care aparea cel mai frecvent in preajma noastra.

B.R.: *Cum se face ca nu era totusi o lume controlata, avand in vedere ca Rosetti avea un nivel care ar fi putut interesa clasa conducatoare de atunci? Ati observat un anume control care v-a jenat… sau efectiv… erati pe o lungime de unda care nu interfera… in mod necesar cu controlul asta, care probabil intr-un fel sau altul se facea?*

S.V.: *Control asupra lui Rosetti sau...?*

B.R.: *Nu, in general asupra cercului, asupra studentilor care-l frecventau…*

S.V.: *Da… nu stiu, venea lume foarte diversa acolo, fiecare veneam pe rand, deci nu prea stiu, pe unii ii stiu, care-l frecventau, il frecventa lume de… il frecventau si oameni care profitau de batranetea lui intr-un fel sau altul ca sa… ma rog… deci il frecventau oameni de… si probabil ca printre ei erau oameni care-l supravegheau, nu ma-ndoiesc de lucrul asta…*

Ce-i interesant din punct de vedere al perioadei pe care o traversam era ca el, in primul rand, reusise in acest Institut sa creeze un mediu intelectual in care performanta intelectuala era prioritara, desi erau evident si-n institut politrucii, cei care… si erau conflicte, inclusiv Sanda a fost supusa unor presiuni, unor… a avut niste conflicte foarte puternice cu… la un moment dat in Institut. Tocmai pentru ca a facut opozitie fata de… modelul pe care-l crease profesorul Cazacu, care era director de fapt, Rosetti era onorific, dupa plecarea lui Rosetti a venit Cazacu, si care avea o nevasta… savanta, psiholingvista, foarte autoritara si care creasera asa… deci Sanda i-a acuzat ca au creat o mica feuda in Institut si asta a provocat niste masuri administrative, au pus-o la zid, au fost niste… deci era izolata in momentul in care eu am asa oarecum… deci erau conflicte si era o supraveghere…

Imediat dupa ce eu m-am inscris la doctorat, in anul urmator, au fost nevoie de aprobari speciale pentru a te inscrie la doctorat, era nevoie de un aviz de la partid si nu se dadea oricui… deci a fost… De exemplu, daca cineva avea un tata inchis sau… au fost colegi aici la Timisoara, Maria Foarta, care saraca intre timp a murit anul trecut, sotia lui Foarta, nu a putut sa faca doctoratul, decat… acum dupa ’89, pentru ca avusese un tata la inchisoare, n-a primit niciodata aprobarea asta, deci din puctul asta… a fost… era un model de profesor din asta de-a-ti incuraja studentii, de-a-i promova… si, intr-un fel, si de a pune spatele, cum sa spun, de a crea o pavaza, facand tu porcarii in locul lor. Deci eu cred ca Rosetti a facut multe compromisuri in relatiile cu oficialitati, cu asta… pentru a-si salva colaboratorii, pentru a…

B.R.: *A garanta…*

S.V.: *A garanta cu autoritatea lui si… asta i-a scutit pe ei sa faca multe lucruri din astea, deci cred ca toata lumea de acolo ii datoreaza foarte mult. Din pacate, Institutul asta s-a cam risipit prin strainatataturi, mai sunt putini care mai sunt acolo… Era insa o atmosfera foarte buna, foarte stimulatoare, in care eu am simtit ca ceea ce lucrezi, ceea ce faci, conteaza inainte de toate… ceea ce n-am mai simtit cand am venit la Timisoara.*

Deci, din momentul in care m-am intors aici, cumva totul s-a prabusit, mi-am dat seama ca de fapt nu mai conteaza… deci acolo aveam impresia ca conteaza si pentru cei din jur… asta era imaginea mea, poate ca eram si foarte tanara si nu stiam toate dedesubturile, detaliile, si ca-i o imagine idealizata, retrospectiva asupra lucrurilor, dar in esenta asta era, deci era fundamental lucrul asta si psihologic si era… toata lumea se inscrisese, facea doctorate, publica, era o competitie ca sa publici, sa scrii cat mai mult, in anii aia am si scris mult, am publicat mult în revistele Academiei, erai solicitat sa faci, la inceput sa faci recenzii, limbi straine… deci, in toate felurile…

Chiar si faptul ca m-am apucat din nou sa iau lectii de engleza… era pentru ca era o necesitate, ca toti stiau si era penibil sa nu stii. Mai invatasem aici ceva, cu o profesoara asa, luasem niste ore, dar nu prea am avut mare entuziasm si… Deci, cred ca au fost niste ani foarte buni, aceia in esenta… Nu stiu daca alte lucruri legate de…

***B.R.:** Cenaclurile anilor 80 de exemplu, v-au prins inca in Bucuresti?*

***S.V.:** Nu, în ’80 eram deja la Timisoara, cenaclurile acelea nu le-am… In schimb, era sistemul asta de cerc, care erau de fapt niste mici cercuri dizidente asa… se facea altceva decît era… cum sa zic, directia de baza…*

Deci atunci semiotica era teritoriul asta de refugiu de… Se facea si la teoria literaturii, se facea si la lingvistica, profesorul Vasiliu facea curs de logica simbolica de exemplu si lucruri din astea foarte… Moisil… de fapt asa a si ajuns Sanda Galopentia sa predea pentru ca Moisil a insistat ca ea sa faca… ea fusese la o specializare in Statele Unite… prin Institut… si acolo invatase stucturalismul, lingvistica contrastiva si se facea cam tot ceea ce s-a pus pe tapet… in anii aia… ca metode moderne, ca…

Ne procuram carti de la Institutul cultural francez, pe care-l frecventam sistematic si cu care am tinut legatura si dupa ce am venit la Timisoara, prin corespondenta trimiteau carti, si nu era drum la Bucuresti sa nu fac o excursie acolo, desi la un moment dat erau anumite interdictii legate de frecventare…

***B.R.:** Ati avut probleme din punctul asta de vedere?*

***S.V.:** Am anuntat decanul, asta era regula, care a zis bine, si cu asta gata, nu ne-a intrebat niciodata nimeni de ce-am fost… De exemplu, la Bucuresti se fereau, nu s-au mai dus de la un punct incolo, dar noi care eram de la Timisoara primeam prin posta si ma duceam si le inapoiam personal de obicei, le tineam cam doua saptamani, era o nebunie curata sa faci un xerox, se platea foarte scump si se facea numai pe ascuns, deci nu exista… probabil ca asta stiti deja… ?!*

***B.R.:** Da, am si facut asta…*

***S.V:** Da, si am facut… multe, avem in xerox multe din cartile care apar acum si suntem in mari dileme daca sa la mai cumparam… ne-ar atrage, ca asa intre coperti sunt mai frumoase… sau sa le… desi, deja le-am citit… De exemplu, asta a lui Ricoeur despre interpretare… o avem într-un xerox mizerabil, toate erau mizerabile, abia se vedea pe ele, dar ni se parea extraordinar ca… Era o dorinta din asta de a se tine la zi, foarte mare, exact datorita faptului ca era dificil si… si ca un mod de a te apara, de a te pune la adapost de multe lucruri…*

***B.R.:** L-am cunoscut intre timp pe Mircea Nedelciu, ati fost cumva colega cu el?*

***S.V.:** Da, am fost chiar colegi de an…da, da, numai ca el a fost in seria cealalta, deci eu am fost… noi eram foarte multi, 160 intr-un an, si atunci anul s-a impartit in doua serii si aveam profesori diferiti si el a fost in seria cealalta.*

De ei imi amintesc ca… ei faceau cam aceleasi lucruri pe care le faceam noi pe cale stiintifica, intr-un mod de asta ludic si asa ca o mica miscare revolutionara… de fapt faceau tot asta, textualism, lucrurile acestea… dar nu ca studiu ci ca practica si facusera un mic… el cu Gheorghe Craciun cu care am fost colega de grupa, cu Gheorghe Iova, nu stiu daca-i Gheorghe… Iova, in orice caz, il cheama pe celalalt, si Ene, cu care, tot asa, am fost colega de grupa. Ei patru initiasera acest grup de… era un mic cenaclu…

Eu, din cauza ca eram casatorita, participam mai putin la chestii de astea de grup, asa ca… inevitabil ieseam mai putin, aveam… si alte obligatii, si mi-era destul de greu sa ma impart intre ele si atunci… frecventam mai putin… dar… ne stim… da, au fost niste ani buni aceia.

Dupa aia, din '77 a urmat declinul, iar aici, cand am venit, m-am confruntat cu lucruri… am lucrat la studentii straini in primul rand, am predat acolo Româna…

***B.R.:** Deci, atunci cand ati venit in Timisoara?*

***S.V.:** Da, aici am dat un concurs la Universitate, ca asistent… si, dupa aceea, dupa cativa ani, am trecut in cercetare. La Bucuresti, concurasem pe un post de cercetare, deci acolo totul mergea… cum sa zic… lin. Dupa un an, am dat un fel de examen de acceptare, dupa trei ani am dat concurs pe post si am fost cercetator plin.*

Cand am venit la Timisoara, am dat concurs de asistent, nu s-au echivalat, desi erau corespondent unora altora si, dupa aceea, cand am revenit in cercetare, am revenit pe post de filolog, deci mai putin decat cercetator. Si nu s-a mai facut nici un fel de promovare si pana la Revolutie, timp de 15 ani, cu doctorat, cu lucrari publicate, am stat pe un post de asistent stagiar. E adevarat ca, dupa Revolutie lucrurile s-au schimbat, s-au compensat oarecum, dar a contat foarte mult si ca salariu si, daca se aplica noua lege a pensiilor, va conta foarte mult la pensie.

***B.R.:** Pana in '89 insa, a fost unul din motivele pentru care ati resimtit reintoarcerea la Timisoara ca o… mai dificila, sa spunem, decat perioada traita in Bucuresti…?*

***S.V.:** Da… am resimtit-o si pentru ca lucrurile se deteriorau, exact de atunci mai masiv, deci sunt convinsa acuma ca, judecand mai obiectiv asa…*

Dupa aceea, simteam chestia asta, ca nu mai sunt din interior, nu mai... Relatiile dintre profesori si studenti nu erau aceleasi. Intalneam profesori pe care proprii lor studenti foarte buni, pe care-i adusesera in facultate, ii criticau, ii barfeau, fiind fostii lor studenti, ceea ce la Bucuresti nu simteam, dimpotriva… si daca era unul la mama naibii, intr-un sat repartizat, era chemat la… toate sesiunile astea de comunicari, toate astea erau secrete, se tineau secret, erau numai unii invitati sau nu se… deci era un sistem din asta foarte ciudat… pe cand acolo, ii trimitea si aluia la tara, il anunta: „Vezi ca e o sesiune, daca vrei sa participi…", si mult timp am gravitat si in planul asta, in jurul Bucurestiului, deci ma duceam la sesiuni la Bucuresti…

A fost asa un mic avantaj ca publicand la Bucuresti si fiind… deci eram perceputa ca unul din Bucuresti si, la inceput, a fost un oarecare interes din acest punct de vedere, ca publicam in revistele Academiei, dar pentru ca lucram acolo, pe cand de-aicea parea o mare chestie sa publici intr-o revista a Academiei, deci era un lucru ravnit, care nu era asa usor accesibil, nu pentru ca in fond nu s-ar fi putut, dar tine si de mentalitate, ca se presupune ca totdeauna trebuie cineva sa fie ca sa te sustina, care… deci e un gand dinainte care nu era totdeauna justificat.

B.R.: *Deci ati fost perceputa aicea ca venind… ca un om cu pile, sa zicem?*

S.V.: *Nu, nu, nu… c-am venit ca un om… deci pe de-o parte, venind cam ca unul de la Bucuresti, care aveam un oarecare prestigiu in domeniul ala limitat al lingvisticii, asa… pe de alta parte, eram cu pile in masura in care eram fiica tatalui meu si-n care… deci din nou s-a… si lucru care pentru mine… deci eu mi-am schimbat numele in primul an si… de atunci nici nu s-a mai pus problema la Bucuresti, pe cand intoarsa aicea… am reintrat in sistemul asta…*

B.R.: *Chiar cu numele schimbat?*

S.V.: *Da, pentru ca se stia, imposibil… aici toata lumea stie totul, deci nu exista ceva care se poate ascunde sau…*

Insa eu zic ca si plecarea la Paris a fost un ultim… o ultima veriga in formarea mea si a fost poate momentul asa de salt, pentru ca acolo am fost absolut independenta, am dus si-o viata… am fost singura doi ani si unul cu fata mea… si a fost… venea si sotul meu asa cam trei luni, facea orele in primul semestru, si el lucreaza la Universitate si… insa acolo… am redescoperit o studentie pe care n-am avut-o, pentru ca aveam mult mai mult timp sa fac asta si am… paralel cu cursurile care le faceam si care mi-au fost foarte dificile la inceput, pentru ca a trebuit sa predau in franceza… eu nu predasem franceza… deci franceza a ramas cumva doar o limba pentru mine de lectura. A trebuit sa vorbesc unor studenti francezi in franceza si sa fac literatura româna pe texte traduse in franceza, si am avut primul an foarte dificil, dar din anul al doilea m-am mai si obisnuit… am profitat profesional din plin, nu numai ca am citit si ca mi-am cautat carti si asta… ci si pentru ca m-am dus la Ecole de Hautes Etudes la foarte multe cursuri, inclusiv am urmat cursul asta de antropologie istorica cu profesorul Burguere si, cand am plecat, m-am decis sa ma inscriu la un doctorat ca sa ma oblig sa mentin aceasta legatura si sa citesc in continuare. Ziceam ca ma intorc la Institut si voi face antropologie si voi face lucruri din astea, n-a fost chip, am avut multe probleme cand m-am intors, deci a fost un moment foarte dur si ala, aproape cam ca revenirea la Timisoara, in sensul ca o plecare din asta creeaza foarte multe invidii si mi-au pus multe bete in roate, au vrut sa ma dea afara de la catedra… Simion… Eugen Simion… in sfarsit, nu sunt lucruri care merita… deci astea tin deja nu de educatie, ci… dar eu am folosit anii aia asa… pentru o reprofilare profesionala practic… deci…

B.R.: *Deci a fost efectiv o reprofilare?*

S.V.: *Da, a fost efectiv o reprofilare, pentru ca nu mai… mi se parea… am facut lucruri din astea foarte teoretice inainte de Revolutie, ajunsesem asa la… am publicat teza sub forma de carte in ’92, dupa asta… dar era deja din ’89 depusa acolo, la editura, mai traia Liviu Calin, la care ma trimisese Rossetti, care a fost foarte… a zis: „Bine ca, dupa 20 de ani, va hotarati sa publicati o carte” si… dar el a murit intre timp, cartea a aparut la „Cartea Românească”, am luat si-un premiu de debut, a fost asa o lucrare facuta corect, in care cum sa zic, am adunat tot ce am stiut eu in domeniul asta…*

Insa, dupa Revolutie, mi s-a parut ca lumea asta e atat de interesanta de studiat, c-am zis e pacat sa stai sa faci teorie, cand… deci inainte era o solutie de… cum sa zic… o solutie de aparare. Dupa, a fost o solutie de… deci mi se parea o solutie neconforma cu ce se intampla in jur… Si, practic, m-am reprofilat, am si citit toti anii astia lucruri legate de asta, am castigat in ’92 o bursa la Universitatea Central-Europeana, cu proiectul asta de cercetare cu Baraganul, aveam deja niste inregistrari facute… deci am putut sa fac bine proiectul pentru ca vedeam ce… si cu banii de bursa am mers… am stat o luna in Statele Unite, pe la tot felul de Oficii din astea de istorie orala, pe la… mi-am

xeroxat, mi-am cumparat carti si, intre timp, la un an dupa asta, a intervenit plecarea in Franta. Si atunci am fost cumva deja gata orientata spre lucrurile astea. Mi-am terminat si proiectul ala care consta de fapt in terminarea inregistrarilor, deci asta am… Si, in general, m-am apropiat mult mai mult de stiintele sociale, de… si mult mai mult de un teren pe care simt eu ca… e mai legat cumva de mine, deci nu este numai stiinta, ci este si… asa… un efort de a intelege ce se intampla, inclusiv cu tine insuti, nu numai cu…

B.R.: *Pana acum s-a confirmat aceasta actiune?*

S.V.: *Da.*

B.R.: *Inclusiv din punct de vedere personal?*

S.V.: *Da, da. Eu, din punctul asta de vedere, pot sa zic ca sunt foarte multumita, si poate prima oara ca sunt multumita, deci ca este… imi ocupa putin mai mult timp decat as dori… Problema e ca predau literatura comparata, care-i altceva, si asta-mi cere un efort de pregatire si-n zona asta, dar in general mi-a adus satisfactii mult mai mari decat… ce-am facut pana acum… deci poate ca… sigur, e si varsta, te maturizezi, ai alta perspectiva asupra a ceea ce faci…*

Deci, fac cu sentimentul ca am… adica am motivatia ca… cred ca-i important ceea ce fac… nu neaparat pentru acum, nu neaparat pentru mine… Deci lucrurile intre timp s-au inversat, nu mai cred nici in chestiunile astea asa… ca sunt esentiale, de prestigiu, de… deci tot mitul asta s-a…

Treptat, am inteles si eu cum se construiesc toate lucrurile astea pe scena sociala si am inteles ca-i si mult… mult nimic in toate lucrurile astea si… am inceput sa valorizez mai mult ceva in care sa pot sa… poate ca mi-ar fi placut sa scriu romane, sa fac altceva, deci poate ca undeva asta ar fi fost lucrul pe care n-am reusit sa-l fac, dar intr-un fel poate ca-i un antrenament pentru asta, nu stiu… nu… Sistematic nu mi-am propus acest lucru, dar poate ca-i un mod de a ma apropia cumva de ceva ce altadata…

In adolescenta, am scris si poezii, si chiar am publicat, am fost prin niste tabere pentru elevi care se faceau, organizate de UTC pe vremea aia, care a avut ideea asta foarte buna de-a organiza tabere pentru elevii care scriu, care se intalneau acolo cu scriitori, cu… si nu era un control ideologic… deci acolo au fost, s-au afirmat unii, Doina Uricariu de exemplu, a debutat in aceste imprejurari. Si am mai avut din grupul asta cel care-i regizor la… si el era in cenaclul de la Bucuresti, „Sagetatorul”, si venise in aceasta tabara… cel care a facut „Danaidele”… Purcarete. Si altii care… Deci, era o ocazie in taberele astea sa ne cunoastem cei care aveam interese in zona literarului…

N-a durat mult, s-au stopat la un moment dat, dar cand s-au facut, au fost interesante… A venit Ivasiuc acolo, a fost o intalnire cu Ivasiuc, cu Al. Baconski, a fost interesant… s-a facut si o cercetare sociologica… asa ca sa vada interesele adolescentilor… era si Adrian Nastase in aceasta tabara, care pe vremea aia era un tinerel subtirel… si multe lucruri care erau… deci erau tot anii aceia cand se incercau lucruri noi si era un anume apetit pentru asta…

B.R.: *Da, si o anumita deschidere…*

Nu-mi ramane cred decat sa va multumesc foarte mult.

S.V.: *Daca-mi mai amintesc ceva, va mai zic…*

B.R.: *Multumesc mult.*

Interviul cu Brandusa Palade

Inregistrare facuta la Bucuresti, în 25.11.1998.

Bogdan Radulescu: *Brandusa Palade, mai intai mutumesc de-a fi acceptat sa ne vedem pentru aceasta înregistrare. Ti-as propune sa incepem discutia noastra printr-o abordare a CV-lui tau formal, sa spunem, unde te-ai nascut si asa mai departe, dupa care sa ne oprim in mod special asupra parcursului educativ al vietii tale pana in momentul de fata. Pe mine ma intereseaza indeosebi perioada comunista, dar lucruri care ar putea fi interesante in ceea ce te priveste, pot evident depasi anul 1989.*

Brandusa Palade: *Da, multumesc si eu pentru onoarea pe care mi-o faci, si atentia pe care o dai.*

Eu m-am nascut in 1970 la Bucuresti, si sunt, cred, ultima generatie din cei care au parcurs o buna parte din educatie in comunism, am terminat liceul in '88.

E posibil si inevitabil ca reconstructia pe care o fac acum sa fie facuta din unghiul ultimilor 9 ani, care fireste ca mi-au alterat foarte tare perspectiva asupra educatiei mele, despre care vorbim. Eu as vrea sa… ideea prin care o sa incerc sa leg aceasta istorie personala ar fi aceea tocmai a iluziei pe care cred c-am nutrit-o…

Cand am vorbit data trecuta, imi spuneai ca unii dintre noi reuseau cumva sa-si construiasca un sanctuar in care sa gindeasca liber, sa-si delimiteze un spatiu de libertate. Ei bine, eu cred c-am crezut multa vreme ca am un asemenea spatiu. Ultimii ani m-au ajutat sa-mi dau seama ca era in buna masura iluzoriu. De ce spun asta? Si-aici o s-o iau putin haotic din punct de vedere cronologic, probabil riguros din punct de vedere al ideii pe care o urmaresc.

In primul rand, fireste ca si eu, ca toti ceilalti, imi cautam refugii, incercari de a degaja niste spatii intr-o zona de constrangere, zona in care atunci, privindu-le, le credeam spatii de miscare. De pilda, in liceu citeam foarte multa literatura universala. Imi construisem probabil o imagine publica prin asta… ma rog, eram considerata de toata lumea o intelectuala precoce, eram un soi de notorietate pe care eu mi-o facusem prin asta in campul restrans in care ma miscam. Asta era pentru mine un spatiu de libertate.

Acum il vad cu totul altfel. Acum il vad un spatiu de libertate foarte relativa, pentru ca era o zona suspendata, era o zona in care nu… practic n-aveam referinte la realitate, n-aveam referinte la politic, era chiar un spatiu ramas asa, in aer… fata de ce se-ntampla, de ce ma-nconjura, de lume… si am toate motivele sa-l consider iluzoriu pentru ca reverberatiile acestui spatiu, pe care mi l-am construit sa zicem autodidact, au fost ca m-am… eram o persoana foarte apolitica, cu o gandire foarte apolitica in anii'90.

Acum, pasionandu-ma gandirea politica, deci nu cred ca e o chestiune de vocatie, cred ca-i un fel de abatere in zona suspendata pe care perioada asta mi-a provocat-o. Sigur ca era… ma rog, oricine va spune ca era o forma de exil interior, si probabil ca era foarte explicabila psihologic… pe de alta parte, acum vad perioada aceea ca pe o dezradacinare de lume… cum sa zic, modul pe care mi l-am construit eu ca sa imi recuperez imaginea despre mine, ca om cat de cat liber, mi se pare cumva fondat pe iluzie. Asta nu inseamna ca ma culpabilizez, pentru ca probabil ca asa rezistam eu

atunci, si ca asta era mijlocul meu cel mai la indemana de a face fata lucrurilor. Cu toate astea… deci nici nu-mi vine sa ma culpabilizez, dar nici nu-mi vine sa ma glorific... deci, sunt cumva ambivalenta fata de aceasta atitudine a mea de atunci. N-o cred inutila, pentru ca, daca am trecut prin ea, acum am un termen de comparatie si pot sa judec altfel raportand lucrurile acum.

Ei, acum sa cobor putin in trecut, si o sa spun ca educatia mea formala a fost absolut obisnuita, deci nu… obisnuita in sensul ca… ma rog, cu continuturile ideologice inserate intr-o osmoza cu disciplinele pe care le studiam. Atat de bine erau amestecate, incit noi nu mai aveam indicatori ca sa le putem separa.

Ar fi de spus ca… acest tip de educatie era dublat la mine de rezonante din astea considerate probabil mai burgheze… ca aveam profesori de limbi straine, cand am…

***B.R.:** Profesori particulari, deci in afara scolii?*

***B.P.:** Da, particulari… cand trebuia sa dau fireasca treapta, fiindca era sistemul treptelor, am lucrat cu un profesor de literatura extrem de… cum sa spun, informat si foarte distins, foarte bine… si asta m-a ajutat mult, mi-a consolidat, cred, apropierea de linia asta umanista.*

***B.R.:** Ce limba straina ai facut?*

***B.P.:** Franceza am facut foarte mult, iar italiana o stiam din familie pentru ca sunt de origine italiana.*

***B.R.:** Italiana ai vorbit-o deci in familie, iar cu franceza cand ai inceput?*

***B.P.:** Franceza am inceput sa o fac acasa de la 6 ani… si mai de timpuriu, cred, deoarece aveam o profesoara pe care parintii o remunerau in ideea sa vorbeasca in franceza cu mine, chiar cand eram mica. Si am facut, cred, foarte mult franceza in particular pana la 14 ani. Italiana o vorbeam, deci, in familie, germana o studiam… imi placea foarte mult… nu, nu o faceam in particular, dar citeam, ma preocupam… acum am uitat-o aproape.*

***B.R.:** Cand ai inceput germana?*

***B.P.:** Germana am inceput-o la 10 ani.*

***B.R.:** La scoala?*

***B.P.:** Da, si am facut-o timp de opt ani. Pe mine, germana m-a pasionat pur si simplu, deci fara… aveam probabil si prin asta o deschidere. Traduceam, ma pasiona sa traduc singura din Rilke de exemplu, fara nici o constrangere…dar erau zone de genul asta pe care mi le decupam asa… in initiative in zona asta, poate mai mult decat in altele.*

Ce sa-ti spun, educatia era structurata… la mine in familie au existat forme de constrangeri, in sensul ca tatal meu vroia sa-mi reitereze educatia, el fiind unul dintre tehnocratii… fiind inginer, si unul dintre cei care au beneficiat de industrializare, de educatia tehnica, a fost… trebuia sa sustina prin cadre industrializarea in anii ’50. Altfel, fiind dintr-o familie traditionala… baiat de preot, si toti ai lui fusesera preoti, in afara de el, care a fost integrat in sistemul industrial. Mama… fiind dintr-o familie… o linie putin mai… ce sa spun… bunica mea, cea care era de origine italiana, era profesoara de franceza si italiana, si ea era o persoana cu o linie de educatie putin mai burgheza, fusese la pension… un sistem… si incerca putin sa contrabalanseze, mai mult in virtutea acestui reflex, educatia prea tehnica pe care mi-o sugera cu autoritate (asta-i o contradictie in termeni…) tatal meu. Eu inclinam, fireste, prin vocatie si prin natura,

catre partea umanista si… probabil asa mi-am si cristalizat identitatea, poate prin opozitie cu autoritarismul tatalui meu.

B.R.: *Tatal tau a avut de suferit ca urmare a faptului ca bunicul tau a fost preot?*

B.P.: *Da, cred ca si la el a fost un proces de opozitie. Cred ca si el si-a articulat in felul asta o identitate personala. El a rupt traditia asta.*

B.R.: *A rupt-o, insa, in mod voit sau pentru ca a fost nevoit si n-avea incotro…?*

B.P.: *Nu, cred ca a gasit in oportunitatea asta pe care o oferea… bine, o oferea in general claselor sarace si dezavantajate, ceea ce nu era cazul lui. Cazul lui era diferit, el era dezavantajat de noul regim, insa a gasit probabil in asta si-o modalitate de a… poate si de modernizare, cum era atunci valul de… industrializare, de tehnicizare a invatamantului si cred ca, si de as lua asa o distanta fata de… un tata care cred ca exercita si el, nu stiu asta ca nu l-am cunoscut, bunicul meu a murit cand eram foarte mica, aveam un an, dar cred ca avea o alura si… un mod de-a fi destul de autoritar si prin…. natura profesiei, totusi stiu ca si acuma… a fi preot in Ardeal e simbolic legat de o prestanta autoritara si…*

B.R.: *Dar faptul ca avea la dosar un tata care a fost preot…*

B.P.: *Si puscarias. A facut si puscarie…*

B.R.: *…si care a facut, deci, si puscarie, a constituit acest lucru un impediment in accensiunea lui profesionala?*

B.P.: *Da, si cred c-a suferit pe tema asta… el a facut si sport de performanta, cand era tanar, era in echipa nationala de volei a României si nu era lasat, deci, practic, era tinut mai mult in rezerva, desi era talentat si in sfarsit… de tinar a fost pasionat de sport.*

Asta e o alta chestiune care va trebui s-o amintesc, a incercat sa ma transforme intr-o sportiva de performanta si de cind eram mica… de la trei ani a tot incercat sa… asa… eu configurandu-ma pe intelectualism…

Deci, cred ca el a fost… marcat, frustrat probabil de faptul ca avand la dosar aceasta chestiune cu tatal preot, la Canal, nu stiu ce… practic nu era lasat sa plece decat in Uniunea Sovietica, in rest era marginalizat pe nedrept si… da, cred c-a suferit o presiune, tendinta a fost probabil s-o reitereze asupra mea, impunandu-mi o linie de formare care era identica cu a lui, asta sportiva in primul rand, deci eu am fost de la trei ani pusa pe schiuri, am facut dupa aia si de performanta, inot am facut de la 5-6 ani, tenis de pe la 8 si vroia ca cel putin in unul din aceste sporturi eu sa devin campioana… deci asta era unul din idealurile lui.

B.R.: *Tie iti placea?*

B.P.: *E discutabil, unele imi placeau, insa imi placea sa le practic eu benevol… sigur, modul putin constrangator in care ma punea el sa practic…*

Deci, erau doua repere educationale: sportul si invatamantul tehnic, matematica si fizica. Si eu trebuia sa excelez in ceea ce excelase si el… Pe chestiunea cu sportul s-a intalnit cu mama mea care era… preluase foarte bine rolul asta de mobilizator in disciplinele sportive, erau foarte multe… in schimb…

B.R.: *Dansa ce profesie are?*

B.P.: *Ea… ea n-a intrat, ea a fost in generatia in care… fiind de origine burgheza, a dat la istorie si-a picat cu 9, pentru ca erau…*

B.R.: *Alte baremuri.*

B.P.: *Da, erau baremurile pentru categoriile sociale favorizate. In ’60 a dat si practic ea a concurat pe 80 de locuri si a picat cu media asta foarte mare, si dupa aceea a fost dezamagita, probabil si ea a simtit o frustrare, si a facut o scoala tehnica si este de meseria tehnician chimist. Asa a solutionat, sa zicem problema asta, ramanand cu o frustrare, pentru ca la media asta a fost o discriminare destul de violenta… la categoriile sociale defavorizate intrandu-se bineinteles cu media 5... cam asta era panorama.*

Si in mine… nu stiu daca incercau cumva sa-si recupereze frustrarile, dar nu e exclus sa fi incercat sa investeasca in mine poate si ce n-au realizat ei, poate si asta…

B.R.: *Mai ai frati sau surori?*

B.P.: *Nu, sunt singura. Ceea ce inseamna ca… toate bateriile erau concentrate asupra mea...*

Ce ar mai fi de spus? Da, ar fi de spus ca mie mi s-a parut ca a fost o ironie a soartei… tatal meu vroia atat de mult sa ma tehnicizeze, in final am cazut de acord si am dat la liceul Gh. Lazar, care era pe vremea aia un liceu de matematica-fizica, real, cum ii zice acum.

B.R.: *Si cu o reputatie foarte buna.*

B.P.: *Si cu reputatie, era al treilea liceu din Bucuresti. Si asta a fost o reconciliere, pentru ca nu m-am dus la un liceu de filologie cum ar fi fost poate normal…*

B.R.: *Ai fi vrut asta?*

B.P.: *As fi vrut si n-as fi vrut, eu nu sunt o persoana refractara la stiinta…*

Acum fac doctoratul pe gandire utopica si pe cosmologie, care intra in istoria fizicii, deci… tema pe care eu mi-am ales-o. Imi place, adica sunt lucruri in stiinta care imi plac, nu sunt refractara la logica, in facultate mi-a placut (am terminat Facultatea de Filozofie, voi ajunge si acolo)… adica nu cred ca sunt una din persoanele care pot fi plasate pe un pol, pe o extrema anti-real sau… tendinta mea este de-a incerca sa conciliez cumva ceea ce fac, cele doua tendinte.

Insa, probabil ca atunci aveam…si-n liceu am avut mult tendinta sa ma refugiez in cultura umanista.

B.R.: *Lazar era un liceu real-umanist?*

B.P.: *Nu, era un liceu de matematica-fizica si de mecanica.*

Eu am fost la o clasa de mecanica, ceea ce insemna, cum era invatamantul tehnic de atunci, o pregatire mecanica in sensul manufacturier… Da, noi faceam practica… in sfarsit… nu face parte dintre amintirile cele mai suave… faceam practica la taiat fiare, la…

B.R.: *La vreo intreprindere, probabil.*

B.P.: *Faceam si-n intreprinderi si-n ateliere... Sigur ca incercam sa ne sustragem, mi-amintesc ca jucam canasta de multe ori in ateliere in consens cu maistrul, deci exista o forma din asta de complicitate, formal-informal, care cumva, ma rog, salva din penibilul situatiei… Da’ au fost si perioade foarte intunecate atunci, pe care efectiv le priveam ca pe niste constrangeri… mi-amintesc de o perioada de practica, undeva intr-o fabrica la marginea Bucurestiului, era un decor teribil de sordid si… era multa mizerie acolo, si cred ca am receptat-o cumva ca pe o constrangere traumatica...*

B.R.: *Dar facea parte din practica productiva ce intra in programa scolara, deci aveai obligatia sa te duci acolo.*

B.P.: *Exact. In virtutea ideologiei ca intelectualii si oamenii muncii trebuie sa ajunga sa fie o clasa sociala omogena… in sfarsit.*

Insa era atat de mizerabil… era iarna, era frig, era mizerie, incat… si eram in al doilea an de liceu. Stiu ca am resimtit-o ca pe o… traiam dramatic situatia si… cred ca a fost o perioada care mi-a si construit reactiile destul de negativist atunci si ma scufundasem asa… intr-o zona de pesimism si de… cum sa zic… de dezolare foarte prematura. Cred ca cei din generatia mea sunt cumva maturizati de timpuriu de asemenea evenimente.

Acum nu stiu, aveam senzatia ca multi dintre colegii mei priveau cu… incercau sa trateze cu frivolitate lucrurile astea, sa nu le asume…

B.R.: *Ce inseamna in mod concret sa le trateze cu frivolitate?*

B.P.: *Inseamna un mod de a trata, de a arunca in deriziune lucrurile astea si de a nu le privi ca importante, de a cauta poate sa valorizeze altele sau de a te face ca nu le observi. Eu nu aveam abilitatea asta. Adica mi se pareau, cum sa spun, o chestiune de… dar, poate era si-o neputinta a mea, acum n-o consider nefericita neputinta asta de a lua… prea usor, de a arunca chiar totul in deriziune.*

Probabil ca e si o trasatura a naturii mele profunde, pentru ca cealalta de obicei pare foarte ludica sau dispusa catre ludic, dar nu-mi placea, nu puteam sa le iau in deradere, mai ales cand… in mine vibrau dramatic unele dintre ele.

Constrangerea asta de a merge sa lucrez in fabrici sau… nu pot sa uit cand toamna eram dusi la cartofi, practicile la cartofi… Astea erau niste zone de promiscuitate, de mizerie, de… cum sa zic… tot ce poate fi mai intunecat, care nu puteau sa-mi deschida nici un orizont senin.

B.R.: *Fiind obligata, te duceai, cum le integrai insa in obligativitatea celorlalte materii pe care le faceai la Liceul Lazar si care banuiesc ca iti placeau totusi?*

B.P.: *Cred ca erau putine care-mi placeau… altfel nu mi-as fi construit in timpul liber un univers destul de vast asa de… lecturi, auditii muzicale, adica ma… Nu, in primii ani de liceu cred ca eram putin strivita de… cred c-am trait atunci o mica drama ca efect al lor. Pe urma…*

B.R.: *Ca efect al materiilor principale?*

B.P.: *Nu, nu. Ca efect al constrangerilor de tipul asta.*

B.R.: *Care erau urmarea numai a practicii in productie sau si a altor materii?*

B.P.: *Nu, cu celelalte materii in sfarsit, erau… sigur, si acolo in invatamant existau materii tehnice, insa constrangerile erau suportabile, pentru ca invatamantul nu era serios. Deci, aici jocul deriziunii era foarte straveziu, nu era nici o problema sa le tratezi cu nonsalanta, pentru ca nici profesorii nu si le luau in serios.*

Invatamantul tehnic era… un pretext, practic nu lua nimeni in serios obligatia de a-si invata la materiile respective… la mecanica, la… aveam tot felul…nu, nu le mai stiu, mecanica aveam sigur in fiecare an. Prelucrarea… erau niste instructiuni de… cred c-am facut si o ora de pregatire a… conditii de pregatire a muncii… nu mai stiu, c-avea o formula foarte cliseizata pe care am reusit sa nu mi-o fixez.

Deci, astea nu le percepeam ca o forma de constrangere dureroasa, cum erau cele in care ma confruntam real cu…

B.R.: *Care erau, deci, formele de constrangere care te jenau profund?*

B.P.: *Ma jena practica in productie. Ma jena nu atat ideea de practica, cat… cum sa zic… contactul cu o forma de industrie foarte primitiva cred ca ma deprima mult, mi se parea ca era foarte multa salbaticie acolo, o lume tenebroasa, chiar asa o percepeam si cred ca n-am reusit sa n-o convertesc intr-o trauma.*

B.R.: *Lume spre care nu cred ca simteai o chemare…*

B.P.: *Nu, nu simteam o chemare, pe de alta parte daca ma tulbura inseamna ca probabil si eu eram cumva receptiva la lucrurile astea, altfel le-as fi privit cu seninatate.*

In ultimii ani de liceu, cred ca-mi gasisem niste cai de sustragere.

B.R.: *Care erau?*

B.P.: *De pilda… negociasem situatia cu acesti maistri care ne coordonau si-mi asumam mai mult un rol, intre ghilimele „intelectual”, faceam registre, evidente…*

Era un maistru, un domn, mi-l amintesc ca pe-o figura foarte limitata asa, gen… pentru mine incarna genul tipic de activist de partid, era o frunte tesita asa, aspect foarte… o fizionomie de… trebuia sa te duca cu gandul ca e cineva marginit si, din nefericire, cred ca asa si era. Da, pe el stiu ca reusisem sa-l conving, sau el reusise sa se convinga ca eu am o caligrafie foarte frumoasa si ma straduiam probabil sa-i intretin aceste impresii si asa se face ca il invatasem sa nu merg la fabrica in fiecare zi, sa merg o data pe saptamana, sa zicem, si sa fac niste registre in care sa tin evidenta activitatilor de productie… ale colegilor, asta era o negociere foarte subtila, in fine… probabil ca invatasem o regula a jocului, pentru ca chiar nu mai suportam lucrul respectiv.

Ma adaptasem probabil si, pe de alta parte, imi gasisem supape in jocul asta, pentru ca altfel nu cred…

Imi amintesc, chiar vroiam sa-ti povestesc, à propos de un joc din asta de nisip, care pana la urma in loc sa se suverteasca, ajunge sa faca jocul oficial…

Tin minte ca-n primul an de liceu am fost luati de la ora si dusi la un miting pe stadionul Progresul, era foarte aproape de liceul Lazar si acolo, in fine, am fost pusi… realmente regimentati la mitingul respectiv, deci nu vedeam ce se intampla la tribuna, eram foarte departe de tribuna, undeva la 1 km, extrem de departe, si eram grupati, era clasa noastra, alaturi era o alta clasa si tin minte ca… totul a inceput cu o deriziune din asta… toata lumea facea glume, uite ce spectacol idiot, ce… deci, practic, nimeni nu parea ca vrea sa se implice. Dupa care, in jocul respectiv s-a ajuns la urmatoarea idee: ce-ar fi sa ne facem ca strigam, si chiar sa strigam urale, si sa ne remarcam prin asta. Ei, si-am inceput sa strigam cu frenezie, foarte tare, lozincile respective, ca sa-i punem in umbra pe toti ceilalti de la clasele paralele, sa ne remarcam ca fiind… noi avand aceasta, vezi doamne, constiinta a falsitatii, a duplicitatii, chestiune care sigur ca pentru un observator neangajat putea sa treaca drept… nu se mai vazuse asa ceva…

B.R.: *O adeziune reala.*

B.P.: *O adeziune reala, in general se striga prin microfoane, nu strigau manifestantii, era o regula a jocului. Ei, si tin minte ca jocul nostru a fost mobilizator, pentru ca si clasa de langa noi nu s-a lasat mai prejos si asa se face c-a iesit, banuiesc, un miting foarte reusit, cel putin in randurile din spate era salutat cu mult entuziasm de tinerii liceeni. Deci, asta se intampla cand eram in anul intai de liceu si cand in fine…*

cred ca nu faceam foarte bine corelatia intre gestul asta de a striga la un miting si semnificatia lui reala, pentru ca…

B.R.: *Dar, in momentul cand ati lansat ideea asta, intre voi colegii era totusi o intelegere tacita pornita de la un joc si nu de la o adeziune, nu?*

B.P.: *Intre noi da, era o duplicitate… tacita sau cred ca era explicita, daca nu ma insel… nu, era o mascarada, nu ne-am pus nici o clipa problema ca suntem sinceri, nu…*

B.R.: *Comunicati asta, o marturiseati intre voi?*

B.P.: *Da sigur… nu, noi eram liberi in comunicare… nu ne simteam constransi, cred ca devenisem foarte buni actori. Cred ca invatasem de mici sa…*

B.R.: *Aveati, de exemplu, un profesor cu voi acolo?*

B.P.: *Da, aveam cu siguranta, cred ca era chiar dirigintele sau… nu-mi mai amintesc… dar nu eram lasati de capul nostru.*

B.R.: *Dar, in general, cu sau fata de profesori, aveati acelasi limbaj sau foloseati, totusi, un alt limbaj?*

B.P.: *Cred ca era o duplicitate, poate cu exceptia unui profesor de germana, profesorul Nicolaescu, acum nu mai preda la Lazar de multi ani, cred ca preda la Litere. Era un profesor foarte sever, tin minte ca ne punea 2 daca nu stiam sa declinam un substantiv corect sau daca uitam un vers din „Erkönig" a lui Goethe, pe care ne pusese s-o invatam pe dinafara. Dincolo de masca asta de intransigenta, el era insa era o persoana care strecura mereu aluzii… eu il simpatizam foarte mult pe domnul asta si chiar cred ca stabilisem informal o… bine, fara sa dezvolt o relatie de comunicare prea… Dar, mi-era un tip simpatic, plus ca eu nu ma simteam incomodata de severitatea lui la germana, pentru ca-mi placea foarte mult germana, deci asta chiar nu era o problema. Pe colegii mei ii punea in dificultate faptul ca vorbea numai in germana sau in fine, impunea o diciplina foarte severa… insa, pot sa spun ca el avea curajul aluziilor destul de transparente. Acum sigur ca si perceptia mea a aluziilor de genul asta s-a modificat, in sensul ca, daca atunci le consideram curajoase, acum nu mi se mai par…*

B.R.: *Sigur, e interesant insa cum le vedeai atunci, in contextul respectiv.*

B.P.: *E adevarat, insa acum pot sa le evaluez si altfel, adica am totusi o perspectiva pe care atunci n-o aveam, deci nu pot sa depreciez… ceea ce vad acum si nu vedeam atunci, chiar daca recunosc ca nu le pot extrage din context ca sa le judec dupa criteriile mele de acum, insa atunci mi se parea ca el avea tendinta asta de a fi mai reflexiv in raport cu ce se intampla, ca incerca putin sa contemple drama si sa-si ia distanta, sa-si puna intrebari, era un lucru important ca-si lua o asemenea libertate.*

B.R.: *Ai amintirea unor alti profesori din Liceul Lazar din aceeasi perioada care incercau fatis sa argumenteze, sa sustina, sa justifice tot ceea ce se facea…*

B.P.: *Deci care erau apologeti ai…*

B.R.: *Da. Fiind insa eventual foarte buni in meseria lor.*

B.P.: *Am amintirea unui profesor de istorie care era foarte apreciat ma rog, ca istoric, ca intelectual, care preda o istorie complet falsa, cum bine stim… o relatie cu totul intamplatoare cu realitatea istorica. El cred ca-si facea jocul asta, cred ca exista un fel de subtext pe care probabil ca noi il acceptam, faptul ca oricum ceea ce facem e fals, insa el stiu ca avea si o pozitie…*

B.P.: *Ramasesem la acest profesor de istorie. Da… imaginea lui era asta, ca se spunea despre el ca, fiind bine cotat in partid si ca avea, deci, o disponibilitate larga sa faca multe compromisuri, ca istoric sigur ca asta era foarte important. Da, cred ca exista o anumita deriziune implicita si… poate si modul lui de a trata lucrurile pe care le preda, poate si modul nostru de a recepta. Era firesc ca nu invatam lucrurile acelea ca pe… mi-amintesc ca eu cel putin le invatam ca pe… aproape ca pe niste fictiuni…*

Nu, n-aveam… minciuna era transparenta, sigur ca asta e discutia clasica, nimeni n-avea curajul sa spuna pe fata totusi, ceea ce facem aici este o minciuna…

B.R.: *In ceea ce te priveste pe tine sau pe voi, elevii de atunci, inteleg usor asta, dar iti mai aduci aminte daca si el, de exemplu, avea convingerea asta sau daca o facea numai din anumite considerente? Ai amintirea unui dublu limbaj marturisit?*

B.P.: *Ah, nu, n-am indicii clare ca el isi marca duplicitatea explicit sau chiar implicit, dar totusi clar.*

B.R.: *Dar, de ce crezi totusi ca era vorba de o duplicitate in ceea ce-l priveste?*

B.P.: *Fiindca era inteligent... Nu stiu daca-i un argument convingator, dar cred ca era totusi prea inteligent ca sa nu realizeze… si impresia mea era ca exista o constiinta a fictiunii in modul in care spunea el acele lucruri. Am intilnit si formula de istorie invatata mecanic, predata mecanic si invatata mecanic, in care sigur ca nu exista nici un grad de problematizare in tesutul implicit al discursului, daca nu cumva nu-i o fictiune… Poate ca el transmitea mai bine impresia asta, ca ne aflam pe teritoriul fictiunii, desi el ne-a predat istoria partidului comunist, asa cum se facea atunci, in sfarsit… Si o facea poate si cu o… convingere teatrala… In fine, e posibil sa fie receptarea mea, nu pot sa-i atribui…*

B.R.: *Poate era o anumita rigurozitate stiintifica in prezentarea ei…*

B.P.: *Da. Nu stiu daca demarcam noi foarte bine lucrurile astea. Adica chiar n-as vrea sa incarc trecutul cu ceea ce acum pot sa deslusesc si atunci nu…*

B.R.: *Ceilalti profesori, insa?*

B.P.: *Cred ca in general am amintiri sterse despre multi dintre ei… Cei doi pe care i-am evocat apareau cu o personalitate, au ramas probabil ca personaje. Bine, aveam tot felul… de la profesori care dadeau toate indiciile ca sunt foarte marginiti, in special cei din invatamantul tehnic aveau faima asta. Aveam si profesori mai sofisticati, dar care iarasi nu erau… Cei mai valorizati erau cei care ne predau matematica din cauza ca, sigur, profilul nostru era cel care era, si urma ca noi in facultate probabil sa avem o linie de genul asta.*

B.R.: *Si poate si faptul ca matematica in sine interfera mai putin sau deloc cu politica (ceea ce nu era tocmai acelasi lucru la istorie, de exemplu).*

B.P.: *Da, e posibil si asta. Bine, acum asta este o zona mare de speculatii. Impresia mea a fost totdeauna ca dopajul cu matematica e contraproductiv in liceu, si din pacate inca se mai face, continuand sa fie contraproductiv, ca practic dopingul cu ecuatii diferentiale si integrale nu e chiar – curicular vorbind – cel mai de dorit lucru pentru niste oameni care dupa aceea trebuie sa aiba niste functii intr-o societate, sa devina functionali, or nu toti urmeaza matematicile superioare… In sfarsit, invatamantul din pacate a ramas pe linia asta…*

Ceea ce vroiam sa spun, vroiam sa fac o observatie… in fine, e o chestiune putin interpretativa, cred ca am apucat sa-ti mai spun ca impresia mea a fost ca unul din

instrumentele cele mai puternice ale tipului asta de sistem educational era obligatia de a memora, pentru ca – automat – in aceasta obligatie de a memora este inclusa o relatie de tutela… autoritate tutelara… persoana care memoreaza ceea ce i se dicteaza. Ei, asta este o chestiune foarte perfida, care dupa parerea mea slabeste, daca nu poate sa si aneantizeze la limita simtul critic si care, din pacate, continua sa fie un criteriu major de promovare in invatamantul românesc, memorarea. Deci, nu memoria ca amintire, ci pur si simplu memorarea.

Cred ca aveam… tot cu profesorul asta, cu Nicolaescu, ti-am zis ca mi se parea putin mai deschis si mai reflexiv decat altii. El ne tot dadea poezii de invatat si i-am spus la un moment dat: „Da' nu va dati seama ca le invatam pe dinafara?" (cum se si spune in limba româneasca, aveam o interpretare gen Rostirea românească a lui Noica…) A invata pe dinafara exprima un lucru mai profund, exprima faptul ca lucrul nu-i asimilat. Si zic „totusi, nu e bine sa asimilezi un lucru pe care-l citesti?"

Si stiu ca, intr-adevar, mi-a dat dreptate…

***B.R.:** I-ai spus asta atunci?*

***B.P.:** Da, i-am spus lucrul asta.*

***B.R.:** Argumentat cu Noica?*

***B.P.:** Nu, nu i l-am argumentat, citisem Rostirea. Nu, acum am facut asociatia ca Noica pornea de la etimologii si ajungea sa ataseze sensurile si asta era… Nu, nu i l-am argumentat. Noica cred ca era un nume destul de ocult in scoala. El ne vorbea de Parvan, tin minte ca ne-a vorbit despre Getica lui Parvan. Bine, aici iarasi poate fi interpretat sub spectrul nationalismului…*

***B.R.:** „Getica" lui Parvan care a fost interzisa la un moment dat.*

***B.P.:** Exact, si care a fost publicata atunci la sfarsitul anilor '80, si stiu ca ne-a vorbit fara nici o legatura… ne-a tinut o ora intreaga un speech despre „Getica" lui Parvan. Dar Noica nu… Noica nu era un nume pronuntat si nu…*

Si ce mai vroiam sa spun, à propos de atenuarea simtului critic… cred ca noi, sau nu stiu, eu cel putin, ma obisnuisem foarte mult (acum poate este si o chestiune personala, nu stiu daca pot sa o pun pe seama educatiei) sa prizez evenimentele pentru care nu aveam apetit. Nu aveam tendinta sa interpretez, sa le analizez, ci sa le prizez… sau sa ma plasez intr-o relatie emotionala cu ele. Deci, relatia era direct emotionala. Ei, asta este iarasi ceva care acum imi da de gandit, deci faptul… sigur, cum am zis la inceput, gandirea mea era clar suspendata de politica sau tot ce tinea de zona asta. Dar, chiar si asa fiind, poate corelatiile pe care imi amintesc ca le faceam la un moment dat erau… ajunsesem totusi sa pun sub semnul intrebarii. Dar, asta nu stiu daca era gratie unei educatii in formare sau a unui efort personal. Dar, ca sa zic asa, de mai mult nu cred ca eram in stare… sau nu mobilizam efort pentru mai mult, poate ca as fi fost in stare…

***B.R.:** Poate nici nu aveai nevoie, adica imi vorbeai la un moment dat de un spatiu de libertate, care atunci, din cate am inteles, ar fi fost real, pe care acum il consideri iluzoriu. Atunci, ce era acest spatiu de libertate?*

***B.P.:** Cred ca era… efortul de a-ti crea pana la urma un refugiu… o zona de exil interior.*

***B.R.:** Care era aceasta zona in care te refugiai atunci?*

B.P.: *Eu ma refugiam in carti, in muzica… cred ca asta era sanctuarul meu. Da, cred ca ma refugiam mult in literatura clasica universala, in muzica clasica. Nu valorizam foarte mult asa-numitele distractii, cred ca am inceput sa valorizez asa-numita distractie… bucuria vietii juvenile dupa '90, pana atunci nu... sigur ca mergeam, aveam tot felul de oportunitati de-astea… dar nu cred ca erau importante in ierarhia mea interioara. Important pentru mine era sa citesc cutare clasic, sa ascult cutare disc. Cred ca-mi creasem un fel de ierarhie simbolica destul de riguroasa, poate si-n consonanta, pentru ca la noi clasicii erau venerati si sunt inca venerati in cultura noastra. Sigur, asta o faceam autonom, n-aveam habar de „Jurnalul de la Paltinis" sau lucruri de genul asta… cred ca era pur si simplu o incercare a mea proprie de a fugi intr-un loc cat mai abstract si mai prestigios simbolic, fiindca totusi cultura clasica are un prestigiu simbolic incontestabil, si de a-mi cauta pur si simplu, de a-mi elibera o…*

B.R.: *Era suta la suta initiativa ta, sau ii datorezi cuiva un anumit indemn in directia asta?*

B.P.: *Cred ca-i datorez prietenului nostru de familie si scriitorului Dan Chimet, el ma incuraja mult…Libertatea asta de a ma lansa in lecturi si… mi-am luat-o din primul an de liceu. Dar el m-a incurajat foarte mult. El ne mai vizita si tin minte ca imi spunea… ma rog, ma incuraja mult in zona asta.*

B.R.: *Aveai un spatiu de comunicare al acestor preferinte cu altcineva?*

B.P.: *Da, mai aveam, cred, un numar foarte mic de prieteni care mai ascultau muzica clasica, ma rog, in general muzica clasica era perceputa ca o chestie pe care o ascultau generatiile mai varstnice… da, mai aveam prieteni cu care interactionam, insa iarasi interactiunea… comunicarea, nu cred ca erau pentru mine… era poate o chestiune care ma confirma, dar nu cred ca era ceva determinant… ca dovada ca si-acum ascult, cred ca in fiecare zi, muzica clasica si am prieteni care nu fac asta, dar nu e nici o problema, deci nu cred ca asta afecteaza preferinta unuia sau altuia sau ca ar afecta intr-un fel selectia mea. Din punctul asta de vedere, gusturile mele nu s-au schimbat foarte mult, cred ca am adaugat jazzul (pe care atunci il ascultam in mai mica masura, dar la care nici nu cred c-aveam acces)… dar le cam regasesc, sunt cam aceleasi.*

B.R.: *Iar apoi, dupa ce-ai terminat liceul?*

B.P.: *Dupa ce-am terminat liceul, am intrat printr-o… ma rog, a fost o chestiune de negociere, din nou s-a pus problema sa dau la Litere, din nou am renuntat si am gasit o formula de compromis, la incurajarea unchiului meu, Dinu Gavrilescu, am decis sa dau la ASE, dupa care, dupa doi ani, am regretat aceasta decizie…*

B.R.: *Unde-ai dat la ASE?*

B.P.: *Am dat la Cibernetica.*

B.R.: *In ce an?*

B.P.: *In '88. Ei, si am facut doi ani si ceva la ASE, din nou nu m-am… nu eram deloc in acord cu ce-am facut acolo, bine deja era…*

B.R.: *Nu se confirmase optiunea…*

B.P.: *Deloc. Bine, optiunea mea nu fusese facuta cu fervoare, deci era… ca un compromis, in ideea ca nu pot sa dau la Litere pentru ca… ma rog, era perspectiva unui viitor tenebros…*

B.R.: *La tara.*

B.P.: *La tara. As fi vrut sa dau la filozofie, dar mama mea m-a avertizat ca, cu dosarul meu, cu bunici in puscarie, nu voi fi niciodata admisa, plus filozofia marxista si alte argumente care ma demobilizau. In schimb, am mai… cred ca am stat in expectativa cativa ani dupa… incercand sa ma acomodez cu ideea ca as putea termina ASE-ul, nu m-am acomodat niciodata, asa ca am renuntat si am inceput filozofia.*

B.R.: *Deci, ai dat in '88 la ASE si-n ce an ai renuntat?*

B.P.: *In '92 l-am parasit. Era dificil, nu-mi placea… era acelasi sistem de memorie silnica… nu, chiar nu ma acomodam nicicum. Si am inceput filozofia, care a fost intr-adevar o mica renastere in zona educatiei mele.*

B.R.: *Si a fost probabil o optiune fara compromisuri.*

B.P.: *Absolut libera, deci asta a fost alegerea mea. Si cred c-a fost foarte important, deci n-au mai fost nici negocieri cu tata, nici din sugestiile unchiului meu… am fost libera. Bine, plus ca discutiile inevitabile erau… ASE-ul scoate absolventi cu perspective finaciare, filozofia… cu filozofia ce faci si asa mai departe… lucru care, iarasi, nu m-a demobilizat, deci asta am luat-o efectiv…*

Am inceput-o cu pasiune si am terminat-o cu pasiune.

B.R.: *Cand ai terminat-o?*

B.P.: *In '96. Am fost in generatia care a facut cinci ani. Si-am mai facut un an de masterat si dupa aceea am inceput doctoratul.*

B.R.: *Ai fost deci la Universitatea din Bucuresti?*

B.P.: *La Universitatea din Bucuresti, la Filozofie.*

In sfarsit, la inceput era un climat neverosibil aproape… pentru cineva care facuse ani buni de scoala in sistemul acela, la Filozofie era un climat extrem de liberal, o destindere, se negocia foarte informal… discutiile erau foarte libere, mi s-au parut atunci. Studentii erau tratati ca persoane, nu ca obiecte… ceea ce era, iarasi, ceva foarte nou, deci eu toata scoala nu am fost obisnuita sa fiu tratata ca persoana si asta ma frustra. Totusi, mi se pare ceva foarte important…

B.R.: *Te gandesti, in principal, la perioada liceului?*

B.P.: *Si la acei ani de la ASE, nici atunci nu eram tratati ca persoane. Reflexele erau acolo nealterate, nu se punea problema.*

Aici era diferit… bine, studentii aveau si o putere foarte mare in anii aceia, stiu ca la un moment dat fiecare an avea trei reprezentanti in Consiliu, ceea ce inseamna ca puteau sa rastoarne Facultatea, pentru ca… totalizati erau mai multi decat profesorii… in fine, nu stiu daca puteau s-o rastoarne, dar cred c-aveau un procent foarte bun, de 50%. Ceea ce inseamna un val de democratie foarte mare intr-o facultate. Da, eu n-am prins chiar perioada de furor, a fost un furor al destituirilor, in parte legitime, in parte nu, pentru ca criteriile n-au fost totdeauna cele mai fericite, ele i-au exclus si pe unii profesori din cauza atasamentului lor ideologic din trecutul apropiat, dar pe altii i-au exclus din cauza severitatii, ceea ce nu mi se pare o afacere prea buna.

De exemplu, profesorul Enescu, care este un logician foarte bun… sau pe profesorul Tomoiu, care acum este conducatorul meu de doctorat.

Eu am venit cand apele nu mai erau… adica se terminase cu razboaiele manicheiste, in schimb ar fi de remarcat ca profesorii care fusesera marginalizati au incercat sa revina si-n final au reusit, deci acum au din nou ore acolo. Atunci nu, atunci

exista… noi avand o asemenea putere in Consiliu, aveam aproape libertatea sa ne decidem… cursul nu, dar profesorii cu care lucram, da. Si ani in sir au fost situatii cand au fost respinsi profesorii. Studentii evaluau negativ si-si exprimau aceste optiuni in Consiliu. Deci, s-a intamplat lucrul asta care parea repet un pic neverosimil pentru cineva…

Dupa care, sigur, am invatat acest stil, am invatat ca se poate… si sigur ca nu eram o persoana docila, iar in ultimul an de facultate conduceam un grup (club i se spunea) care fusese infiintat la propunerea unor profesori si care isi propunea sa comunice intre profesori si studenti. Era un club de intalniri informale unde discutam si chestiuni administrative, chestiuni de interes comun.

***B.R.:** Nu era obligatoriu?*

***B.P.:** Nu, prezenta era facultativa. Si ma mobilizasem, am avut si cateva sedinte… destul de incomode pentru unii profesori, pe care le-am… stiu ca una din ele am moderat-o chiar eu, eu deci continuand sa am licienta, examene cu acei profesori, pentru ca acum, de exemplu, mai aud voci protestatare, eu mai am legatura cu facultatea, pentru ca continuu sa fiu doctorand acolo si sunt redactor la o revista care isi extrage mult contributorii din facultate…*

Acum, de exemplu, am auzit o chestiune de genul urmator „o sa vreau sa-i critic pe profesorii cu care nu dau examenele”. Eu nu-mi amintesc sa fi pus problema la modul asta… daca o critica este sa fie eficienta, nu este dupa ce mi-am incheiat socotelile.

Deci, eu cred ca integrasem foarte bine atitudinea asta de persoana care-si poate cere drepturile, deci nu mai era… deja pentru mine n-a mai fost un handicap.

***B.R.:** Erai mai mult decat participant la aceste discutii?*

***B.P.:** Eram leader. Au fost niste alegeri, am fost aleasa si, in fine, am fost, cum ar veni, convinsa sa conduc. Si mi-am asumat aceasta chestiune, ceea ce a insemnat ca trebuia pur si simplu sa organizez si au fost, zic eu, niste intalniri foarte profitabile. Mai veneau profesori straini, de exemplu, si trebuia sa organizam intalniri cu ei tot asa sa moderam… asta era deja o extindere… vorbeam despre sistemul lor de invatamant, de cum era acolo situatia administrativa, formala, informala si erau… Dar dupa aia s-a stins… ma rog, ar fi prezumptios sa spun, dar chiar asa s-a intamplat, dupa ce eu am terminat facultatea nu s-a mai continuat. Cînd ma vedeau, profesorii ma întrebau: „Ce faci, nu reiei organizarea Clubului?”. De fapt, ei au dat-o unui coleg de-al meu, dar el nu-si mobiliza, în general, energia în zona asta organizatorica si… s-a stins clubul asta.*

Insa, oricum, pot sa zic ca intr-un fel eu m-am adaptat bine la schimbarea… la diferenta institutionala si de… In fine, sigur acum si lucrurile acestea le vad altfel si… ce se întîmpla atunci în facultate.

***B.R.:** Spune-mi acum, te rog, doua vorbe despre ceea ce faci in prezent.*

***B.P.:** Acum sunt preparator, deci predau la Facultatea de Stiinte Politice de la Scoala Nationala, de un an si cateva luni. Imi place foarte mult, predau filozofie si etica politica si experienta de pana acum a fost foarte buna, cred c-am… in fine e posibil sa fi reusit sa creez un climat… mai destins la seminariile pe care le-am facut. Mi s-a spus, lucrul asta e explicit confirmat de studenti si, in fine… eu am o conceptie putin diferita despre autoritate, n-o vad incastrata in forme rigide si incerc sa leg conceptia asta de ceea ce fac, altfel daca fac o filozofie a autoritatii si-n viata fac altceva e putin schizofrenic…*

B.R.: *Scoala Nationala este o Universitate de stat?*

B.P.: *Da. Avea oricum autorizatie pentru cursurile post-universitare, acum se da licenta acolo si pentru cursurile universitare.*

B.R.: *Este subordonata unei alte institutii de invatamint sau este autonoma?*

B.P.: *Este autonoma. Este o Universitate infiintata in 1994 si are mai multe facultati, cred ca-n prezent sunt patru: Facultatea de Stiinte Politice, de Stiinte Administrative, de Relatii Economice Internationale, sau s-ar putea sa-i zica numai Relatii Internationale, si acum mai este o Facultate noua de Stiintele Comunicarii…*

E o scoala tanara si pe care eu o vad… cred ca are motoare puternice. Colegii mei sunt in general foarte tineri, in sfarsit, este o atmosfera, zic eu, dinamica.

B.R.: *Stiu ca-ti pregatesti doctoratul in filozofie. Il pregatesti la Universitatea din Bucuresti, unde ai terminat?*

B.P.: *Da, la Facultatea de Filozofie. Deci, doctoratul mi-l fac in filozofie, dar este interdisciplinar, avand si-o ramura de gandire politica, incercand sa stabileasca confluente intre cosmologie si utopism, utopismul facand parte din gandirea politica voi intra inevitabil (si vreau) si-n gandirea politica. Insa, este sub egida catedrei de Filozofie teoretica de la Universitate.*

Dar, in principal este un spatiu decupat sub filozofia teoretica, asta inseamna o abordare mai analitica, mai riguroasa si… sigur orice lucrare de doctorat este o abordare stiintifica, insa ceea ce fac eu se spune ca este putin ambitios pentru ca este un proiect interdisciplinar pe o zona de confluenta pe care, practic, nu exista literatura. Si ceea ce fac eu este sa leg lucruri care n-au mai fost unificate pana acum.

B.R.: *Brandusa, iti multumesc mult si-ti urez succes!*

B.P.: *Multumesc, la fel.*

Interviul cu Alexandru Melian

Inregistrare facuta la Bucuresti, în 26.11.1998.

Bogdan Radulescu: *Domnule profesor, va mutumesc inca o data pentru faptul ca ati acceptat sa ne intalnim, pentru a ma fi primit, pentru a-mi fi facut toate corecturile inceputului meu de lucrare si, dupa ce ati citit-o, va propun sa pornim in aceasta discutie prin a aminti datele biografice obisnuite spre a va putea situa in discutia legata de obiectul lucrarii mele.*

Alexandru Melian: *Da, sigur, ele sunt importante pentru oricine, dar poate ca in cazul meu ele sunt si mai importante, pentru ca, intr-un fel, inceputul biografiei mele mi-a si marcat destinul in buna masura.*

Deci, sunt nascut la 27 februarie 1939, si destinul a vrut ca la varsta de un an si jumatate sa raman orfan de tata, pentru ca tatal meu, care era invatator precum si mama mea, a murit in primele saptamani ale razboiului pe frontul din Basarabia, din pacate n-a murit ca orice ostas intr-o confruntare directa cu adversarul, ci a fost prins prizonier si asasinat pur si simplu. Din relatarile camarazilor lui am aflat ca, prins prizonier el a fost mutilat, regimentul l-a gasit la aproape doua ore dupa asasinarea lui undeva in apropierea Chisinaului.

Este o experienta pe care, desigur, eu am perceput-o, am receptionat-o, si m-a marcat mai tarziu, adica in momentul in care am inceput sa inteleg si eu ceva din aceasta existenta. Cert este ca aceasta imprejurare si faptul ca mama mea, care la randul ei a avut tata vitreg, nu s-a mai casatorit niciodata, pentru ca celor doi baieti ai sai sa nu le-aduca un tata vitreg, mi-a dat, pana la urma, mi-a generat, pana la urma, o anume psihologie de orfan cu tot ceea ce asta presupune in comportamentul si al unui copil si al unui adolescent si al unui tanar, si cred ca am ramas marcat toata viata de aceasta imprejurare, care a generat probabil, in felul meu de a fi, mai intai o incrancenare, o ostilitate aproape viscerala contra rusilor. De fapt, eu neavand la vremea aceea capacitatea sa fac o disociere intre rusi in totalitate si imprejurarea ca asasinatul a fost comis de niste persoane anume, deci am… multa vreme pentru mine Uniunea Sovietica intruchipa intr-un fel asasinul tatalui meu.

Un al doilea element, ca sa spun asa, in formarea mea, a fost faptul ca prima mea invatatoare a fost mama, si ca, spre deosebire de alte experiente de acest tip, pe care le-am cunoscut si despre care am citit, mama a avut un comportament extrem de sever fata de noi, generat dintr-o anume tabla de valori pe care ea o avea si a vrut sa ne-o impuna si noua, si a reusit s-o faca. Intemeiata pe cateva… cateva criterii fundamentale tinand de cinste, loialitate, reactie de inacceptare a neadevarului. Trebuie sa va spun ca, de pilda, de cate ori in clasa se intampla ceva, cand nu era mama sau chiar cand era mama, ceva rau, in mod obligatoriu eu trebuia sa mananc bataie si sentimentul meu de justitie care a fost cultivat foarte de timpuriu se revolta si spuneam: „De ce ma bati pe mine, cand nu eu sunt vinovat?”, la care raspunsul ei invariabil era acesta: „Tu esti fiu de invatator. Deci, orice se intampla, cel dintai raspunzator tu esti in aceasta clasa”. Si eu spuneam: „Pai eu mananc bataie pentru altii?”. „Da”. Acest fel, acest tip de educatie aproape spartana pe care mama mi l-a dat, pentru ca efectiv am fost un copil problema pentru ea, saracuta, a avut mult de tras de pe urma mea, tocmai pentru ca am fost un… razvratit, un inrait, ca urmare a statutului acesta al meu.

Si lucrul s-a concretizat in multe gesturi pe care le-a facut in copilarie, dintre care unul incepusem sa vi-l povestesc data trecuta, cred ca pe la varsta de 13 ani, tot citind literatura din aceasta de aventuri si auzind de existenta unor partizani in muntii Neamtului, cu unul dintre colegii mei dintr-un sat vecin, ne-am decis sa fugim la partizani in munti. Dar, pentru noi partizanii ramanand totusi o notiune cu totul vaga… Si fireste, într-o zi, cand mama mea era plecata la un cerc pedagogic, si eram singur acasa, mi-am pregatit traistuta, am pus in ea o tigaie cu coada, am pus 1 kg de faina, am pus niste sare,… absolut infantilisme… am luat-o in spate si-am plecat.

B.R.: *Cand se intampla treaba asta?*

Al. M.: *La varsta de 13 ani. Si-am luat-o pe ulita satului, urmand sa ajung la Bacau, pentru ca eu colegului meu ii dadusem intalnire in gara din Bacau, iar satul meu natal Luizi-Calugara se afla la 8 km de Bacau.*

Si-am plecat. Intamplarea face, poate norocul face, ca mama s-a intors la putin timp din momentul plecarii mele, or se stia ca, daca eu trebuia sa fiu acasa si daca nu eram acasa, ceva nu era in regula, adica se stabilise un asemenea tip de relatie intre noi si mama, incat se putea totdeauna calcula cu noi, se stia, daca trebuie facut asta… asta trebuie facut.

Vine acasa, nu ma gaseste, ca de obicei incepe sa strige, v-am spus si data trecuta ca noi am locuit multa vreme intr-o camaruta in incinta scolii… cred ca 9 sau 10 ani… trei persoane intr-o camaruta de 3/3 metrii patrati. A venit, nu m-a gasit, s-a dus prin clase, s-a dus prin cancelarie, a inceput sa ma strige ca de obicei… nici un raspuns. Si atunci, o vecina de peste drum ii spune: „Doamna, pai l-am vazut pe Nelu ca… a plecat c-o traista in spate… a luat-o pe aci pe ulita prin spate!”.

Mama, care stia… imi descoperise niste poezii anti-sovietice, anti-comuniste s.a.m.d. si le daduse foc, si chestiunea asta a creat intre noi o stare de beligeranta, la un moment dat, deci ea stia ca sunt nazdravan si probabil ca ceva i-a venit ei in minte, si atunci a lasat totul si-a plecat pe carare dupa mine, stiind care este drumul Bacaului.

Si undeva pe o colina care cobora, eu eram aproape la capatul bucatii, era o vie, si, la un moment dat, sus in deal, apare mama si striga: „Nelu!”. Eu, cand am vazut-o, prima reactie a fost s-o iau la fuga, am pus traista langa mine si da-i, da-i, da-i, mama dupa mine. Fireste, eu eram mult mai sprinten decat ea, distantele in loc sa se micsoreze, se mareau si, la un moment dat, eu alergam, ma uitam sa vad, alergam, ma uitam sa vad, distanta ramanea… adica crestea si la un moment dat, cand ma intorc, o vad pe mama asezata in genunchi si plangand in hohote.

In genere, in existenta mea, cu raul cu mine nu s-a prea facut treaba, dar eram extrem de sensibil la… lacrimi, ca sa zic asa, si indeosebi la lacrimile mamei… Si, ca un caine batut, in momentul ala… am luat traista si m-am intors inapoi. Am uitat sa va spun ca, de fapt, dupa ce a facut investigatiile acestea, ca asta imi explica ea, ca am intrebat-o dupa aceia, stand de vorba: „Dar, cum de-ai venit?”, „Pai, nu mi-ai lasat un biletel?”. Ce-i lasasem eu? Plec si nu voi veni decat dupa victoria noastra!, ii lasasem un biletel in casa, pe care ea l-a descoperit cand a intrat in casa, dupa ce-a aflat ca am plecat pe-o potecuta, si atunci ei i-a cazut fisa ca eu sunt in stare sa fac o mare prostie.

Bun, fireste, m-am intors acasa, atunci, cred ca pentru prima data, ea si-a dat seama ca nu este numai copilarie in comportamentul meu, pentru ca cu putin timp mai inainte ii facusem, saracuta, un alt necaz.

Intr-o bataie cu colegii…, ar trebui sa va spun ca satul in care m-am nascut este un sat de ciangai, deci mama a venit acolo, ca invatatoare, unde a stat 30 de ani, pana la pensie, si eu m-am nascut in acest sat, dar in satul acela erau putini ortodocsi, deci putin romani…, majoritatea erau ciangai si, la un moment dat, in urma unui conflict pe care l-am avut eu cu colegii mei ciangai, cu care faceam scoala intr-un alt sat, eu am fost batut. Cum? Unul dintre ei, fiind mai mare decat noi cu vreo patru ani de zile, m-a prins pe la spate, imobilizandu-ma, si celalalt m-a plesnit, m-a trasnit, mi-a dat peste fata, mi-a dat cu piciorul. Daca, probabil, ne-am fi batut asa, in lupta dreapta, si as fi mancat bataie, nu m-as fi simtit atat de… de afectat, ca-n situatia in care am fost batut las, ca sa zic asa. Ei, am ajuns acasa, dar i-am spus: „Mi-o vei plati!" si, intr-adevar, la cateva zile, il intalnesc pe drum, ducandu-se spre scoala. Intamplarea face ca eu, cu cateva zile in urma, gasisem un cutitas pe jos si baiatul asta era cu geanta, era cu… un stergar cu oua, ca se ducea cu ele nu stiu unde. „Iti aduci aminte, ma', ce mi-ai facut?". „Fii atent, ca te spun doamnei!". „Ma spui doamnei, da? Da sa ma bati, tinut de altul, asta nu ti-a fost rusine…?", de aici pornind, ne-am luat la incaierare si, la un moment dat, am pus mana in buzunar, am scos briceagul, si cu briceagul inchis l-am lovit… aicea, i-am spart capul, a inceput sa-i curga sange, eu imediat am plecat acasa, ca era aproape de casa, copiii veneau la scoala, l-au vazut p'asta, au ajuns la mama „Doamna!!!… Nelu i-o spart capul lui Mihai Soci!". Ca de obicei, in asemenea imprejurari, mama s-a dus dupa dulap, unde avea ea un bat special pentru noi, sa ne ia la bataie… de fapt, sa ma bata. Fireste ca eu am plecat, am fugit. A fost prima data cand am fugit de acasa.

Deci, am fugit de acasa si m-am dus unde, m-am dus la bunica mea, care era la 25 km de Bacau. Deci am facut 8 km pana la Bacau si de acolo 25 km si am ajuns seara… noaptea la bunica. Bunica era singura pentru ca bunicul meu fusese arestat, el era chiabur, si era la Canal de cateva luni de zile. Si acolo, femeia asta de neuitat, bunica mea, dupa ce mi-a dat de mancare, si-a dat seama cat drum facusem, „Mai, Neluta, iti dai tu seama ce se-ntampla cu mama ta acuma?". Ca eu, ducandu-ma la ei, i-am spus: „Uite bunica, am venit aici…", eu am mintit, nu i-am spus ce-am facut eu… uite, am fugit de acasa pentru ca vreau sa ma duc in munti la partizani", deci ideea era mai veche. Am evocat situatia cu bunicul: „Uite, bunicul este la Canal… nu se poate… trebuie sa luptam impotriva astora". Si atunci bunica, cu intelepciunea ei, si stiind putin care-mi sunt sensibilitatile, a inceput sa-mi spuna: „Tu-ti dai seama ce se-ntampla acuma cu mama ta? Tu-ti dai seama ce sfasiere e pe ea? Merita ea sa-i faci ceea ce-i faci? Eu zic ca este bine sa te duci la partizani, da' mai tarziu, cand ai sa mai cresti, cand ai sa mai…", in sfarsit, in final m-a convins si m-am intors acasa. Am dormit noaptea acolo, si m-am intors acasa a doua zi. Bref, ca sa nu revin, ca sunt multe episoade de acest tip, bietei maicute eu i-am facut multe probleme de aceasta natura, generate de felul meu razvratit de a fi.

M-a dat la o scoala medie-tehnica la Bacau, unde eu nu am vrut sa ma duc, dar ea si-a impus vointa. Si atunci acolo am devenit un derbedeu, un conducator de banda, eram spaima Bacaului. Am fost eliminat, ca urmare a faptului ca am batut-o pe fata unui presedinte de CAP si chestiunea a capatat conotatie politica… ma rog, si-a venit mama la scoala si a spus: „Dar dumneavoastra nu stiti ca este un copil orfan?Dar dumneavoastra ati venit vreodata sa-mi spuneti ca va face probleme?Dar dumneavoastra stiti de ce a batut-o pe fata aceasta?". Aveam pentru mine, cum se spunea asa in limbajul nostru argotic, „mi se punea pata" impotriva cuiva care pâra. Nu puteam suporta delatiunea, motiv pentru care de mai multe ori am avut conflicte grave in perioada de scolaritate. Ei, dupa aceea i-am spus in final, cand mi-a spus: „Ce sa ma

fac eu cu tine?" m-a intrebat mama, si i-am spus: „Mama, sa ma lasi sa ma duc la scoala pe care o vreau eu".

Imi intrase in cap sa ma duc la Bucuresti la… o scoala de energie electrica si electrotehnica „Iosif Franghet", langa Sincai. Si a zis: „Mai baiete, ma'… dar acolo sunt… vin copiii care au invatat carte, care au familii, care pot sa… tu prapadit dintr-un sat te duci tu acolo, ce sansa ai tu…?". „Mama, imi dai voie? Daca nu reusesc, ma intorc acasa. Daca reusesc… imi dai voie?" Fireste, mama a calculat bine si si-a spus ca, decat sa-l tin aici si sa-mi faca probleme, adica sa se comporte ca într-un soi de perpetua… fronda fata de decizia mea…. Si discutand noi mult mai tarziu toate episoadele astea… „si mi-am dat seama ca, de fapt, nu aveai nici o sansa, dar daca tu ai spus, lasa-ma sa incerc. Nu reusesc, ma intorc inapoi!", atunci lasa-l sa-ncerce…, am sa platesc drumul, aveam niste rude pe aici, ai sa stai la Savel, ai sa dai examenul, ai sa te lamuresti si ai sa vii acasa". Bineînteles ca, pentru mine, chestiunea asta s-a transformat intr-un obiectiv de prioritate numarul unu, am pus mana pe carte, am invatat de-am rupt pamantul, am venit la Bucuresti, am dat examenul si am intrat. Si am devenit elev la aceasta scoala.

***B.R.:** Ce scoala era?*

***Al. M.:** Centrul Scolar de Energie Electrica si Electrotehnica Iosif Franghet, de langa Liceul Sincai. El exista si acum, e tot liceu de profil electrotehnic.*

Din pacate, insa, aceasta scoala medie tehnica, dupa un an si jumatate, s-a transformat in profesionala, ceea ce m-a determinat sa ma intorc inapoi la Bacau, sa dau diferentele, sa intru la liceu, si sa termin liceul. Un liceu cu zece clase, eu sunt din generatiile care au facut liceul de zece ani. Lucru care este important de retinut, pentru ca asta a reprezentat un handicap in formatia mea intelectuala si profesionala, adica practic studiile mele liceale au fost… superficiale, generate pe de-o parte de faptul ca liceul era de zece ani, deci se produsese reforma, se realizase liceul dupa tip sovietic, iar pe de alta parte ca eu nici macar pe asta nu-l facusem de la A la Z, dadusem diferente pentru cei doi ani facuti la Scoala medie tehnica si-am intrat in ultimul an.

Ce-i de retinut, iarasi, pentru profilul meu, ca sa zic asa, este ca pretutindeni pe unde am fost, am pus probleme.

La Iosif Franghet am intrat in conflict cu profesoara de matematica, si-am organizat greve in scoala, ceea ce iarasi a… creat maicutei mele probleme extraordinare, ca la un moment dat, ea a fost chemata printr-o adresa, spunand: „Va rugam sa veniti sa luati legatura cu Directia scolii, fiul dumneavoastra are rezultate foarte slabe la invatatura si un comportament foarte…", nu-mi mai amintesc exact formula... , "motiv pentru care este pe cale de-a fi exmatriculat".

***B.R.:** De ce ati organizat aceste greve? Care a fost motivul?*

***Al. M.:** Asa, de ce am organizat greva… grevele, c-au fost mai multe. In anul intai, noi am avut profesor, un profesor care se chema Radu, venit… adus, nu stiu cum, de la Institutul Politehnic unde el era profesor de matematica, si am aflat ca el de fapt, fusese transferat aici din ratiuni politice, deci era un profesor universitar scos din invatamantul superior si trimis la o Scoala medie-tehnica… Fireste ca era un profesor de matematica exceptional, si el fusese si dirigintele clasei noastre si noi, dar in orice caz eu, l-am indragit foarte mult, sunt din categoria acelora care, daca prind afectiune fata de cineva, acesta este un lucru profund si nu se schimba foarte usor sentimentul meu fata de un astfel de om. Dupa un an de zile, probabil… n-am aflat niciodata lucrul asta,*

am presupus, probabil din… tot din ratiuni politice, el a fost scos si de aici si profesorul nostru a disparut in anul doi.

Si-n anul doi, ne-a venit o profesoara, doamna Hortopan. O profesoara cumsecade, de altfel, si buna la matematica, dar care a avut imprudenta… Cum sa spun, o femeie, cu tot ceea ce este caracteristic femeii, din foarte multe puncte de vedere, vorbaraie, inclinatie spre barfa, aprecieri nesupravegheate s.a.m.d. Si, intr-o zi, este scos un coleg de-al meu la tabla sa rezolve un exercitiu, si el rezolva exercitiul asa cum ne invatase pe noi dom' profesor Radu. „Nu-i bine asa!" Intreb: „De ce nu-i bine, doamna?" „Cum, pai uite…". „Doamna,… pai asa ne-a invatat domnul profesor Radu".

„Radu, ce… ala-i profesor? Ala care a fost trimis aici asa… sa nu mai vorbiti niciodata de Radu. Cine-i Radu? Cine-i Radu? Voi faceti matematica cu mine, ce asta-i matematica ce a facut el?". Va imaginati, pentru mine, un tanar la 14-15 ani, atat aveam atunci, chestia asta asa a cazut ca o…

Vreau sa va spun ca episodul asta se intampla cam pe la mijlocul anului, intre timp eu eram impreuna cu o fata si cu-n baiat, cei mai buni elevi din clasa, iar ea efectiv vedea… avea simpatii fata de mine. Se termina ora.

Eu am fost mereu asimilat ca leader, in toate colectivitatile in care am fost, fara ca sa intreprind ceva anume pentru treaba asta. Asa ma percepeau colegii.

Si, dupa ora, spun: „Ce parere aveti, bai?" Da… au inceput ei sa se revolte… cum facem noi elevii despre profesori ca „o bagam…, o…". „Dragii mei, maine la matematica nimeni nu-si face temele. Oricine iese la tabla, nu raspunde. E clar?" „Da" „E cineva care are o alta parere in treaba asta?" „Nu, Sandule... gata, s-a facut!", la pozne imediat se asociaza.

Vine a doua zi ora, ca de obicei: „Ei, copii, cine nu si-a facut tema?". De obicei, unul-doi nu-si faceau tema… Toata clasa se ridica in picioare. Madam Hortopan ramane siderata: „Ce se intampla aici?… Cum, Melian, nici tu nu ti-ai facut tema? „Nu, doamna". „De ce ?"… N-am raspuns. „Nica. Cum, Nica…?" Nica era chiar mai mare decat noi, adica era intr-un fel asa, nenea clasei, si el foarte bun. El a ezitat c-o zi inainte: „Ba, totusi…" Si i-am spus: „Dragutule, vezi ca majoritatea… adica toti…, tu ai ceva de spus? Nu vii la scoala. Ca daca vii la scoala, iti rupem picioarele!". „Nu bai… ca eu n-am zis asta… dar ma gandesc ca, totusi… daca se duce la Director…", cu precautiile in sfarsit s-a integrat in hotararea noastra... „Cum Nica, nici tu ? „De ce ?" N-a raspuns. „Mircescu" Era o fata, poate ca era cea mai buna dintre noi la mtematica, avea o minte brici. „Mircescu… nu se poate…. Si tu? De ce n-ai facut?" Capul in jos. „Meliane, iesi la tabla. Ia sa vedem noi de ce n-ati facut…", da exercitiul si „Rezolva… ". Eu nimic. „Meliane, rezolva exercitiul". „Nu stiu, doamna". „Cum nu stii, Meliane, n-am rezolvat ieri…" nu stiu ce… „Nu mai stiu acum". „Obraznicule…", ea si-a pierdut… „Mars la loc!", a scos inca unul… inca unul… toata lumea la fel. „Ah…, v-ati vorbit cu totii?", a luat catalogul si-a plecat. „Ma duc la Director". S-a dus la Director. Nu stiu ce i-o fi spus directorul, „Ah… s-o fi intamplat, copiii astia nu s-au pregatit. De ce-ati parasit locul? Intorceti-va si va faceti orele!". Ea se întoarce, „I-am spus eu tovarasului director… sa vedeti voi ce-o sa patiti…. Trecem mai departe astazi". Ne explica ea… nu stiu ce, da tema ca de obicei, a doua zi chestia se repeta, se repeta a doua zi, se repeta a treia zi.

Ea a înteles foarte repede ca de fapt eu sunt capul rautatilor în toata treaba asta.

In pauza zice: „Melian, ia vino la mine!". Iesim pe hol si-mi spune: „Melian, ce se întampla?" Si atunci i-am spus. Zic: „Doamna, noi ne-am iubit foarte mult profesorul

de matematica… dirigintele… pe Domnu' Radu si, daca dumneavoastra v-ati permis sa vorbiti asa despre el, noi ca aproape nici nu mai voim sa venim la ora la dumneavoastra". Probabil ca chestiunea a impresionat-o. Ce profesor nu este sensibil cand constata ca un grup de elevi isi apara profesorul lor? Chiar daca ei nu-i era drag, chiar daca… Si atunci zice: „De asta ati facut voi treaba asta? „Da". „Meliane, vreau pace".

***B.R.:** Atunci îsi daduse seama de eroarea ei…*

***Al. M.:** Da, da. Bineînteles, baietii: „Bai, ce…?". „M-a-ntrebat, i-am spus, si-a spus ca vrea pace". „Si ce facem ?" „Maine toata lumea isi face temele. Intram in normalitate!". Si pîna acum, cum sa spun, fiecare-si facea temele, ca orice clasa cu multe…, acuma clasa era snur. Intrebarea era: „Bai, ti-ai facut tema?" „Bai… stii… n-am facut". „Ia si copiaza de la mine. Ai de facut cutare…". A doua zi vine madam Hortopan "Cine si-a facut temele?", asa cu o… anume ingrijorare ca iar se ridica clasa in picioare. Totdeauna inainte de treaba asta trebuiau sa existe doi-trei cel putin, care sa nu-si fi facut temele. Nu se ridica nimeni. Zice: „Cum, toti v-ati facut temele ?" „Da…" „Cine vrea sa iasa la tabla?" Toata clasa ridica mana sus, ceea ce nu se intampla aproape niciodata. Bine-nteles c-a inceput o perioada de mare armonie intre noi si madam Hortopan. Pana intr-o zi, la o distanta, cred, de-o luna, cand, în clasa, ca-n orice clasa, sunt elevi buni si elevi slabi, scoate tot asa, un coleg de-al nostru mai slabut, care nu se descurca la problema data si, tot asa, incearca s-o rezolve pe-o metoda pe care ne-o oferise cu un an inainte profesorul Radu si madam Hortopan tot a incercat: „Mai, George… da' uite mai…aici asa, da' uite asa…", a incercat pe toate caile sa-l aduca… asta nimic… era tufa, era prostut, asta este adevarul. Femeia se enervase, se enervase pana in momentul in care se produce scurt circuitul, ca-n momentul in care el da un raspuns de tipul asta: „Da, dom' profesor Radu ne-a spus aici…" „Iar m-ati luat cu Radu' al vostru, fi-v-ar Radu' al dracului sa va fie, ca m-ati innebunit…" si-a pierdut… si bine-teles ca chestiunea s-a repetat.*

A doua zi, s-a rupt firul, aceeasi chestie, nimeni… tema, nimeni… raspuns, ea s-a dus la director din nou, si i-a spus: "Domnule director, eu nu mai intru in clasa. Dati-mi alta clasa… Ma transfer de aici…", sînt ecourile care au aparut dupa aceea. Si bineînteles ca ea a spus: „In fruntea lor este un baiat bun la carte, dar rau si obraznic si…" nu stiu ce-o fi spus ea…

Ma cheama directorul. Era un inginer, un prostovan… „Bai'… ce faci tu in clasa aceea, bai' …?" era de prin Moldova. „Nu fac nimic, tovarase director!" „Cum nu faci nimica, bai'… ?". Si-a inceput el sa ma besteleasca… si-n momentul in care a-nceput sa ma besteleasca, eu n-am mai spus nimic. „Bai, tu nu vorbesti cu mine? Cand ti-oi da o palma…" In momentul in care el s-a apropiat de mine, deci el era la birou, eu eram de partea cealalta a biroului, cand el s-a ridicat si a avansat … „cand ti-oi da o palma", eu am pus mana pe scrumiera. Si el a vazut gestul si ce si-o fi spus: „Asta e tampit, asta imi da in cap, ma fac de bacanie". „Nu-i nimic ba', te dau afara din scoala. Te dau afara din scoala. De derbedei n-am nevoie. Iesi afara…". Bine-nteles am iesit afara, fara sa mai existe un dialog intre noi. Dar, primul lucru care l-a facut a fost aceasta adresa catre mama: „Va rugam sa veniti aici. Fiul dumneavostra cu rezultate foarte slabe la invatatura si-n comportare. Urmeaza sa fie exmatriculat." Fara sa stiu. Si ma trezesc la cateva zile cu maicuta mea la poarta, cu ochii umezi, plansa, cu o sora de-a ei, care era din Bucuresti. „Ce-ai facut, Nelutule?". „Ce-am facut, mama?". Eu nu stiam. „Ce-am facut?" Si-mi intinde foaia.

Din nou, ca sa… ca sa-ti dai seama de structura mea. Ce m-a revoltat in toata adresa asta, era nu faptul ca a anuntat-o, ci faptul ca spunea o minciuna. Ca daca comportamentul meu era de discutat, cu slabe rezultate la invatatura nu mai era valabil, ca eram dintre cei mai buni elevi ai clasei si exista si element obiectiv care proba lucrul asta, inclusiv la matematica. La matematica o jumatate de an nu aveam decat „Bine" si „Foarte Bine", ca asa erau calificativele si, din momentul in care a inceput greva, fireste ca aveam „Suficient" si „Insuficient", dar asta la matematica. La celelalte discipline eram printre cei mai buni. Si-i spun: „Mama, este o minciuna!" „Ce e o miciuna, mai baiete?" „Eu nu sunt slab la invatatura!". Pe mine asta ma afectase. „Da' indisciplinat?" Si atunci i-am spus pe scurt. Si bine-nteles ca iarasi mama, care era invatatoare, a-nteles foarte bine ca impulsurile atitudinii mele aveau un punct de plecare nobil, generos, deci nu era de condamnat toata treaba asta, era de condamnat intr-un context mai larg, a raportului elev-profesor s.a.m.d., dar in esenta, din perspectiva mea, a unui adolescent care tine la niste valori, gestul, in sinea ei… mi l-a spus mult mai tarziu, mult mai tarziu, deci cand am ajuns noi maturi si-am facut racursiuri in viata. I-am spus: „Mama, sa nu plangi in fata directorului, pentru ca, daca plangi in fata directorului, in momentul in care ai inceput sa plangi, eu pun mana pe scaun si-i crap capul!". Si mama ma stia capabil de chestii d-astea, si a avut o atitudine foarte demna, dar ea a vorbit cu directorul inainte de a veni eu, deci intai s-a dus la director si pe urma m-a chemat pe mine. Si-mi spune ca i-a zis: „Dar dumneavoasta ati incercat sa va apropiati de acest copil?"

B.R.: *De fata cu dumneavoastra?*

Al. M.: *Nu, nu, nu, inainte… Ea mi-a spus dupa aceea ce-a vorbit cu directorul. "Dumneavoastra vi se pare ca este un lucru atat de grav ca un elev sa-si apere profesorul in fata unui coleg de-al lui care il maculeaza, care face aprecieri…". Bine-nteles ca directorul asta, v-am spus ca era cam tantalau… „Da doamna, sigur, dar este elev, si doamna Hortopan este profesoara si nu este profesoara de ici de colo. Dumneavoastra stiti cum a venit aici, la mine in cancelarie, ca nici n-a vrut sa scoata o vorba, cand am vrut sa ma duc la el, ca pus mana pe scrumiera…" deci, eu am calculat foarte bine, "…ca era probabil in stare sa-mi deie in cap. E un derbedeu, doamna. E un criminal…" Si atunci incepe mama sa spuna: „Domnule director, si eu sunt cadru didactic, e adevarat, eu sunt invatatoare intr-un sat, nu sunt ca dumneavoastra in capitala, dar sunt niste principii ale pedagogiei, acest copil nu este un copil rau, asa cum credeti dumneavoastra, el este un copil orfan…" si a inceput ea sa-i povesteasca si sa-i spuna si de alte pozne pe care le facusem inainte de a ajunge la Iosif Franghet si care toate derivau dintr-un… anume conflict care apare intre tabla mea de valori pe cale sa se configureze si realitatea care o stim noi cum este totdeauna. „Ia, sa vina Melian incoace". Vin eu. Imi povestea mama mai tarziu: „M-am uitat la tine, ti-ai luat palaria din cap, ai bagat barba in piept si te uitai pe sub ochi la director". Si-ncepe directorul: „Uite, o venit mama ta, plange, si-o nenorocesti, o arunci pe drumuri, ca esti derbedeu..." si nu stiu ce. „Ce ai tu de spus de toate treburile astea?" Si zic: „Dom'… tovarase Director, in primul rand vreau sa va spun, ca dumneavoastra ati pus-o pe mama mea pe drumuri printr-o minciuna". „Uitati, doamna…, uitati…, uitati ce vorbeste baiatul asta! Cum ma' printr-o minciuna, n-ai facut tu… lui doamna Hortopan…" si asa si pe dincolo. „Dar dumneavoastra stiti ce-ati scris in adresa catre mama mea?" „Cum adica, daca stiu ce… uitati-va…, nu vedeti ce impertinent e? Vedeti cum vorbeste cu mine, doamna?". „Pai, tovarase director, dumneavoastra ati spus ca am rezultate slabe la invatatura. Dumneavoastra cunoasteti rezultatele mele?" „Pai da, ai rezultate slabe, ca ai numai Suficient si Insuficient. „Dom'…tovarase director, daca*

vreti sa mai stam de vorba, va rog sa aduceti catalogul clasei noastre!”. „Da!”. El era convins de treaba asta, deci el cazuse aici intr-o capcana din ignoranta, nu din rea credinta… si vine cu catalogul, nu mai stiu… Ah,… aveam diriginta pe o profesoara de istorie, care si aia ma iubea foarte mult, saraca, si spunea la un moment dat: „Mai baiete, tu ori ai sa ajungi om mare, ori o sa stai dupa gratii toata viata ta!”.

***B.R.:** A spus asta?*

***Al. M.:** Da, diriginta mea. Si vine cu catalogul si deschide catalogul. „Uite, Insuficient, Insuficient, Insuficient. Zic: „Tovarase director, dar dumneavoastra nu vedeti si mai inainte niste note?” „Ah… da, ai si tu doi de Foarte Bine si patru de Insuficient. „Da’, dom’… tovarasul director, pentru ca Insuficientul asta nu e pentru ca nu stiu, ci pentru ca n-am vrut sa stiu”. „Eh, bravo… adica cum n-ai vrut sa stii? Si atunci am inceput sa-i spun ceea ce nu m-a lasat atunci sa-i spun, ca m-a luat cu „Derbedeule si…” nu stiu ce, si am amutit si n-am mai spus nimic. Si i-am spus motivul pentru care… „Deci, recunosti c-ai organizat greva?”. „Da. Si i-am spus si doamnei profesoare c-am organizat greva. Si-a venit si-a cerut pace”. Eu eram mandru ca profesoara mi-a zis mie: „Vreau pace, Melian”. De fiecare data o invocam, „si mi-a cerut pace”. „Adica cum ti-a cerut pace?” „Da, asa… uite s-o intrebati...!”. Ah, vreau sa spun ca, intre timp, venise si doamna Hortopan. „Intrebati-o pe doamna Hortopan daca…”. „Da, asa este, i-am spus ca…”. „Bun, si-atunci?” „Pai, atunci…”, doamna Hortopan, in sfarsit, ea a incercat sa-i explice, “…ca m-am pierdut si eu, m-am enervat, dar nu se poate…” si trece episodul. Ah… si i-am spus: „Dar uitati-va, va rog, si la celelalte materii, ca doar nu numai matematica este in programul de invatamant”. „Da, da… pai cred ca s-a facut o eroare…”. „Tovarase director, daca dumneavoastra faceti erori, dati-mi voie sa fac si eu”. „Uitati doamna… uitati, dumneavoastra spuneti ca asta-i copil care eu pot sa-l tolerez?”… adica raspunsurile mele erau impertinente, adica eu discutam cu el ca si cum ne puteam bate pe burta, nu exista acea decenta, acel respect, si bineînteles: „Da-i drumul de aici... Vedem noi ce facem cu tine...!”.*

Bine-nteles ca n-au facut nimic cu mine, nu m-au eliminat, nu mi-au… adica argumentele aduse de mama, realitatea din catalog si, probabil, si pledoaria doamnei Hortopan, pentru ca acum o sa va relatez ce s-a intamplat peste ani de zile, peste 5 sau 6 ani de zile. Deci eu am plecat din scoala.

Bine, aici, in aceasta scoala, am vrut sa organizez si o organizatie anticomunista si antisovietica, cu o serie intrega de colegi dintre care, ca sa vezi paradoxul, unul dintre ei, mai tarziu, ajunge ofiter de Securitate… Asa, organizatie care nu s-a putut realiza, pentru ca ei si-au dat seama ca eu sunt cam nestapanit si ca… sunt in stare sa primejduiesc toata povestea asta. Dar trec peste lucrurile astea ca sa va povestesc episodul de peste cinci ani.

Deci, dupa cinci ani, interval in care a fost terminarea liceului la Bacau, si aicea a fost un episod… am sa vi-l povestesc, pentru ca, iarasi, este definitoriu pentru felul meu de a fi si care, intr-un fel, s-a perpetuat in alte coordonate, dupa ce-am ajuns la facultate, dupa ce am devenit cadru didactic si toate povestile care s-au intamplat cu mine.

Am ajuns student la facultate, deci anticip putin, si, intr-o zi, coboram de la facultate spre Piata Unirii si-n directia Bisericii Baratiei, numai aud pe cineva ca ma striga: „Melian…!!!”. Ah, dar am uitat sa va spun ca, la doua saptamani dupa acest episod cu venirea mamei la Bucuresti, doamna Hortopan a disparut din scoala. N-am inteles niciodata ce s-a intamplat… in vremea respectiva. Relatiile noastre au devenit

normale, adica noi am inceput sa fim din nou cum trebuie cu ea, dar dupa doua saptamani a disparut.

Ma intorc peste cinci ani, deci in anul 1960, deci eram student in anul intai la facultate, si ma aud strigat pe strada: „Melian…!!!". Cand ma intorc, doamna Hortopan. „Sarut-mana, doamna!". „Melian…!!!", m-a luat in brate, m-a sarutat pe amandoi obrajii. „Melian…, m-ai bagat in spital, Melian!". „Cum v-am bagat, doamna?" „Pai tu stii de ce-am disparut eu din soala? Am intrat in spital si-am stat sase luni in spital". Ea mi-a explicat ca de fapt era bolnava de nervi. „Hai la cofetarie. Hai sa mancam o prajitura. Meliane, nu-ti dai tu seama cat te-am iubit eu pe tine, desi tare mult rau mi-ai facut". Si asa a fost discutia aceea… vreau sa va spun ca, pentru mine, a fost o satisfactie inimaginabila aceasta recunoastere din partea ei, peste ani de zile, c-am avut dreptate si ca nu ea a avut dreptate si ca practic, ea nu nmai ca nu mi-a purtat ranchiuna si… ca probabil conflictul cu mine o fi avut si el o contributie in imbolnavirea ei sau in agravarea bolii ei. Dar faptul ca ea, in mod normal ar fi putut sa… nici sa nu vrea sa ma vada sau, stiu eu… or gestul ei a fost pentru mine un soi de validare a faptului ca atunci, asa necontrolat cum eram… avusesem dreptate.

Ma-ntorc, ajung la Bacau, dau aceste diferente, devin elev la liceul Bacovia… si, cum se intampla de obicei, iar intru in conflict cu oficialitatile.

***B.R.:** Erati deja intr-un fel de treapta a doua, in partea a doua a liceului?*

***Al. M.:** Ah nu, eram la sfarsitul liceului, in utimul an, in clasa a X-a. Deci, eu am dat diferentele la clasele celelalte, pornind de la studiile pe care le facusem la Scoala medie tehnica si, pe baza examenelor de diferenta, am intrat in ultimul an, in clasa a X-a. Cum, insa, nu aveam posibilitati sa stau in Bacau, trebuia sa ai bani pentru gazda, eu faceam in fiecare zi naveta Bacau-Luizi-Calugara, adica 16 km pe zi, 8 si 8. Si aici, fireste, iar am devenit un elev bun, pentru ca imi placea cartea si aveam rezultate bune. Si din nou, iar colegii m-au perceput un fel de mini-leader intre ei, dar mini-leader asa… cum se intampla la scoala, in imprejurari obisnuite, in discutii.*

Numai ca, ghinionul, drama… eu nu stiu cum sa-i zic, se-ntampla ca prin mai, poate… nu… prin mai la ora de chimie, la o ora de chimie unde aveam o profesoara tanara si timida ea, de felul ei. Era o zi foarte frumoasa. Si atunci, ce-au zis colegii mei: „Bai, hai sa mergem la strand! Mergem la Bistrita sa facem….". „Ba, da' avem chimia…". „Ah, lasa ba' ca profa nu se supara, da-o-n masa…". „Ba, eu nu merg, daca voi plecati…", zic eu, "…eu ma duc la mine acasa, ca eu pana ajung la mine la Luizi…". Ei s-au decis, s-au dus la baie, daca ei s-au dus la baie, eu m-am dus acasa la mine la Luizi. Vine profesoara, nu gaseste pe nimeni, se duce la cancelarie si-l anunta pe director. Il anunta pe director, il anunta pe diriginte. Pedeapsa. Vine dirigintele a doua zi: „Unde ati fost, ba'…?"…avea el un… „Bre, unde ati fost bre, ieri la ora de chimie?" Aia or dat-o din colt in colt, nu stiau ce sa spuna, eu am spus "Tovarase diriginte, eu am fost… am plecat acasa!". „Da' de ce ai plecat bre acasa? Cum adica ai plecat?" „Tovarase Diriginte, daca am vazut ca nu sunt colegii mei…", eu n-am zis ca noi aranjasem sa plecam…"Nu sunt colegii mei… eu stau departe…". „Ce-nseamna, bre, stai departe?" Zic: „Stau la Luizi". „Cum adica stai la Luizi?". „Da, Tovarase diriginte …". „Si cum, tu vii in fiecare zi la scoala de la Luizi?". „Da". „Bine, ba', daca ai ora de chimie, trebuie sa stai la ora de chimie bre!". Era scoala de baieti, deci numai de baieti.

„Bre, drept pedeapsa, toti va tundenti. Ati inteles?" Eu n-am zis nimic, si baietii: „Sandule, ce facem?". „Bai, eu nu ma tund. Asta este o pedeapsa corporala si eu nu accept pedepse corporale". Era perioada aia cu democratia de tip socialist, nu ai voie sa

pedepsesti corporal, bineînteles eu am preluat-o din zbor, asta-i pedeapsa corporala, eu n-o accept. A doua zi, venim la ore toti netunsi, profesorii cu care aveam ore, nu remarca treaba asta, probabil ca nici nu le-a spus, nu stiu. Seful clasei, un tip clasic de turnator, se duce rapid la cancelarie si spune: „Tovarase diriginte, sa stiti ca…", ca el fusese la chimie, el si inca cu vreo trei fusesera la chimie, deci fusesera, ca sa zic asa… spargatorii de greva.

B.R.: *Da, da.*

Al.M.: *Si se duce si spune la…, bine-nteles dirigintele se uita-n orar si vorbeste cu toti profesorii, spune… Ah, o parte dintre ei s-au tuns, adica majoritatea dintre ei s-au tuns, au ramas sase, eu si cu inca cu sase. Chivu m-a-ntrebat : „Sandule ce facem?". „Bai, eu nu ma tund!". Eu nu spuneam: „Bai, nu va tundeti!", ci „Bai, eu nu ma tund!". „Nu ne tundem nici noi!". Si dirigintele spune profesorilor: „Dragii mei, in clasa aveti sase elevi care trebuie sa se tunda. Nu s-au tuns, ii dati afara de la ore." Ah… nu, inainte de treaba asta, dupa ce s-a dus asta si ne-a parat, vine dirigintele: „Bai, nu va e rusine… Mie mi s-a spus sa va dau afara din scoala. Eu nu va dau afara din scoala, eu va pedepsesc asa, simbolic, si voi nu vreti sa faceti treaba asta? Bre', daca nu va tundeti, sa stiti ca eu cer eliminarea voastra. Ati inteles?" Pleaca. „Ce facem, bai Sandule?" Atunci, deci in a doua faza, s-au tuns majoritatea dintre ei, deci in prima faza nu s-a tuns nici unul, si-atunci asta s-a dus si ne-a parat la cancelarie, a venit dirigintele si ne-a luat din nou la frecus: „Nu va tundeti, va dau afara!".*

A bagat sperietii in majoritatea dintre ei si majoritatea s-au tuns, si au ramas astia sase. Cînd ma întreaba: „Ce faci, Sandule?" „Eu nu ma tund, bai!". Dupa discutia asta cu dirigintele, am spus: „Hai, bai, sa ne tundem si sa lasam asa… adica sa-i dam totusi o satisfactie domnului diriginte, ne tundem mai mic, aveam par mai mare…asa… faceam creasta de cocos, chestii d'astea, ce era la varsta respectiva. Si ne ducem si ne tundem si ne lasam asa, cam 2 cm de par. Venim in clasa, ticalosul asta se duce din nou la diriginte si spune: „Tovarase diriginte, astia nu si-au scurtat decat o leaca parul, nu…". Si iarasi vine dirigintele: „Ce-am vorbit eu cu voi, bre? Gata, de ce n-ati luat exemplu la ceilalti din clasa… Ei? Sinteti mai cu mot…V-am spus sa va tundeti". „Tovarasu' dirigine, dar ne-am tuns. Uitati…". „Nu asa, bre. Chilug, bre, chilug. Zero". Ei… stai tataie, daca e vorba pe-asa, nu ma tund. „Sandule, nu te tunzi? Bai, ne da afara…!". „Si ce daca ne da afara? Sa ma dea afara! Ce, se spune peste tot ca pedepsele corporale sunt…", am inceput eu s-o iau pe… Si acum se duce dirigintele si le spune profesorilor: „Fiti atenti, aveti sase elevi care trebuie sa se tunda. Pedeapsa pentru ca au chiulit la ora de chimie… s.a.m.d… Nu s-au tuns, ii dati afara!". Prima ora pe care o avem este ora de matematica. Aveam profesor pe domnu' Paslaru, un munte de om, inalt, dar un tip asa cam… zeflemist… Intra el in clasa: „Eh, bre', care-s aia care nu s-au tuns, bre? Ia sculati-va in picioare!" si ne sculam noi, cei sase. „Bai, eu n-am ce va face, ba, intre voi sunt si baieti buni la matematica, da' iesiti afara voi, c-asa mi-o spus, sa va dau afara".

Ceilalti cinci ies afara, eu nu ies. „Bai, Meliane, tu n-auzi ce spun eu?". „Domnule profesor sau tovarase profesor, nu va suparati, eu nu ies afara. Este dreptul meu…", eu o luasem… „Este dreptul meu sa particip la activitatea didactica a scolii si nu accept sa fiu privat de asta". „Bai, lasa, bai, teoriile astea cu mine. Iesi afara de aici bai…. Iesi afara, daca-ti spun. Ti-au spus sa te tunzi, te tunzi!" Si lui i-am spus pentru prima data, ceea ce era in mintea mea si ce… „Tovarase profesor, eu nu accept o pedeapsa corporala. Este o pedeapsa care ma umileste ca om, si n-o accept". „Hai, bai, lasa-te, ba', cu gargara asta. Iesi ba' afara!". „Nu ies, domnule profesor". „Bai…!!!"

Si se da jos de pe scena, de pe… era un postament sus, langa catedra, si vine spre mine, eram in mijlocul clasei, si gestul pe care l-am facut la Iosif Franghet l-am facut si acum. Aveam o plumbuiera, cum se spune, un penar din lemn, si am luat penarul din lemn; daca acolo la director numai am pus mana pe scrumiera si am ramas cu mana asa, aici am luat penarul si l-am pus in mana dreapta, profesorul inteligent, ma fac eu de ras cu-n derbedeu ca asta, asta-i in stare sa-mi dea in cap, a venit pana unde incep bancile, a vazut gestul meu, si-a zis: „Bai'… Meliene, te rog sa iesi afara!". „Va rog sa ma iertati, domnule profesor, nu ies afara, eu vreau sa raman la curs". „Nu vrei tu sa iesi afara… ", inchide catalogul. „Bai' baieti, eu n-am ce face. Eu nu mai tin ore cu voi, daca asta nu iese afara". Ei, si atunci, iarasi inteligent profesorul, fireste ca el m-a pus in conflict cu cei care ma scoteau leaderul lor si… „Hai, ma, Sandule, du-te ma, ca uite… nu mai facem ore… hai, te rugam…". Si, pana la urma, am iesit.

Am iesit, dar, intre timp, problema capata amploare. Nu m-am tuns. Ma duceam la ore si profesorii care, majoritatea dintre ei nu ma dadeau afara, nu-mi spuneau nimic. Ah, ceilalti cinci s-au tuns si ei, deci am ramas singurul care nu m-am tuns in final. Si ma duceam in continuare, care ma dadea afara, ma duceam afara, cei mai multi nu ma dadeau afara, nici nu observau treaba asta.

Numai ca… ti-am spus ca deja eu eram cunoscut in Bacau inca de pe vremea cand facusem Scoala Medie Tehnica de drumuri si poduri cu vreo trei ani inainte, unde eu avusesem gasca, eram seful gastii si in mare parte ce faceam… ne duceam la filme pe blat, descuiam prin spate, faceam noi un fel de justitie prin scolile Bacaului cand aflam vreunul care umbla cu para, nu stiu ce, il luam si-i dadeam bataita si-i spuneam pentru ce ia bataita. Intre timp, cel mai bun prieten al meu din… vechea gasca, afla de aceasta poveste si de turnatorul nostru din clasa si vine intr-o dupa-amiaza in liceu… Eu, ti-am spus, cum terminam orele, ma duceam acasa la Luizi-Calugara, deci eu nu eram…. Vine la liceu… si se comite un act justitiar, il prinde pe asta, il duce in WC, ii da un toc de bataie, il aseaza in genunchi in rahat, in mizeria de la WC, „Ba', fii atent… daca spui o vorba ce-ai patit… Tu acum ai mancat bataie pentru ca esti turnator, esti un mizerabil", …ce i-o fi zis el acolo…in limbajul argotic obisnuit si „Da' daca tu spui o vorba depre ce s-a intamplat… bai, te radem… Ai inteles?". Ala… de obicei asemenea tipuri sunt umili asa si libidinosi… „Jur ca nu fac…. ca nu spun... te rog nu mai da…", se stia, Sandu Hrenciuc, asta care facea actul justitiar, venise cu vreo alti trei haidamaci, era cunoscut in Bacau, adica practic el nu si-a mai urmat studiile, a ramas, ca sa zic asa, una din figurile de derbedei ai Bacaului de care se stia de frica. Sa nu intri in conflict cu Sandu Hreciuc, c-ai incurcat-o! Dupa ce i-a dat bataita asta si l-a umilit, l-a pus in genunchi in mizerie, in urina, nu stiu ce… astia au plecat. Asta nu si-a respectat promisiunea umilita ca nu va spune nimanui, s-a dus glont la cancelarie. „Uitati asa... or venit si m-or batut… din cauza lui Melian. Melian o pus sa ma bata… ", nu stiu ce.

Si a doua zi, cand vin la scoala, cand intru in clasa, profesorul zice: „Melian, te rog sa te duci la cancelarie, te asteapta directorul". Ma duc la cancelarie, la cancelarie Consiliul Profesoral era deja convocat. „Meliane, ce s-a intamplat ieri?" Adevarul este ca nici nu stiam ce s-a intamplat, deci asta s-a intamplat ieri, eu eram la mine acasa la Luizi, dimineata m-am intors si m-am dus la cursuri, n-am avut timp sa stau de vorba cu colegii, sa aflu ce s-a intamplat, ca lucrul s-a raspandit repede. „Ce s-a-ntamplat?", zic "Ce s-a-ntamplat ieri?" „Nu ti-e rusine, faci pe ipocritul cu noi... cum adica ce s-a-ntamplat ieri? Adica pui la cale acte de agresiune in interiorul scolii, si ne intrebi tu pe noi ce s-a intamplat ieri?". „Tovarase Director…efectiv eu eram…va rog sa-mi spuneti, eu nu stiu nimic". „Poftim, uitati-va! Cum nu stii nimica, ba'…?!!! Dar cine l-a batut pe Teodorescu ?". „L-a batut pe Teodorescu???". Ei tot timpul au fost convinsi ca eu stiu,

si ca joc teatru in fata lor. Si asta i-a scos din sarite… „Ba', derbedeule, ba', ordinarule..., nu ti-e rusine…, te asociezi cu vagabonzii Bacaului, cu pleava acestei urbi, ca sa-ti bati colegii…", nu stiu ce. Eu am tinut-o de-a-nboulea…domne'… nu stiam despre ce-i vorba!

Si atunci, dirigintele meu, care era profesor de istorie, zice: „Bai' Meliene, ieri, Teodorescu a fost batut de prietenul tau, Hrenciuc, cu banda lui, pentru c-a venit si-a facut si-a dres… ". „Tovarase diriginte, va rog sa ma iertati, eu nu stiu nimica. Eu vreau sa va spun ca fac naveta de 16 km pe zi, 8 si 8, eu cand termin orele ma duc acasa. Eu, ieri, dupa ore, m-am dus acasa, am venit la cursuri acuma de-acasa". „Lasa, ba'…. nu ne spune tu noua chestia asta. Ce vorbesti, pai da' Hrenciuc, cand l-a carpit p'ala, cand i-a facut si cand i-a dres, i-a spus de ce o face". Si zic: „Si ce vina am eu?". „Iesi afara… la ce vina am eu… iesi afara!".

Am iesit afara, ei au deliberat… Dupa doua zile, cred… da, dupa doua zile, ma cheama in cerc restrans, deci directorul, directorul adjunct, profesorul de istorie si dirigintele meu. Inca o data, eu eram elev bun, deci inainte de a aparea asemenea situatie, eu eram unul dintre copiii pe care ei isi bazau activitatea didactica, cand era… „Ei, Melian, care-i raspunsul?", iar istoria chiar imi placea si eram poate chiar cel mai bun la istorie si profesorul de istorie simteam eu ca ma simpatizeaza, si cand l-am vazut in comisia aia restransa, asa parca am simtit ca am si eu pe cineva care ma… care ma sustine. Se reia discutia.

Intre timp, aflasem si eu de toata povestea asta si bine-nteles eu am sustinut, ce de fapt era si adevarat, ca nu aveam absolut nici un amestec in aceasta chestiune, adica eu nu-i cerusem lui Sandu Hrenciuc sa faca treaba asta, el o facuse din proprie initiativa, pentru ca fusesem camarazi de… de gasca si aflase toata treaba asta si la noi in genere era o…, cum sa spun, o reactie absolut alergica la… la ceea ce se numeste turnatorie si para. Alte lucruri mai iertam noi, dar o chestie ca asta nu puteam ierta. Inca de pe vremea… cu trei ani inainte, deci cand noi faceam un act justitiar, pe tema asta faceam…, aflam ca la o scoala, nu stiu cine, asta a parat pe ala, nu stiu ce, ca asta e fiu de nu stiu care, si atunci veneam si faceam noi dreptate cu ei. Ei, si Sandu fireste, afland ce s-a-ntamplat, a facut justitie din proprie initiativa. Dupa aia, m-am intalnit cu Sandu Hrenciuc si am discutat si mi-a spus cum a aflat, si mi-a spus cum s-a umilit ticalosul ala.

Si-n cadrul acestei discutii, ale carei amanunte nu mi le amintesc in totalitate, retin insa faptul care… m-a lasat singur in fata tuturor, ca la un moment dat… eu am continuat sa spun: „Dumneavoastra nu ma puteti invinovati pe mine pentru ceva facut de altul". „Ah,… nu bratul care loveste, mintea care… ", veneau ei cu chestii d'astea, „Va rog sa ma iertati, nu…".

Si, atunci, ma intreaba unul: „Dar ce parere ai tu de Sandu Hrenciuc?" Eu, care nu pot fi ipocrit, nu pot… zic: „Am o parere buna". Poftim. Cum adica?". „Da, este un om de caracter… ". „Cum, bai', unul care bate si care face si care…… ". „Nu va suparati, poate c-ar trebui sa-ntrebam de ce face lucrurile astea. Si sa vedem daca nu exista niste motive… dar eu il stiu pe acest om inca cu multi ani in urma, am fost colegi… ", ca efectiv am fost coleg cu el la Drumuri si Poduri, „…era un elev bun. E un copil orfan", iarasi, ceea ce ne-a legat, si el era copil orfan, de fapt el era din Basarabia, tatal lui murise tot in razboi, deci au fost niste elemente de ordin biografic care ne-au apropiat, si zic: „Mi s-a parut un om… Sigur ca poate fi discutat un gest sau altul, dar… eu inca o data va spun, eu n-am nici un amestec in toata povestea asta".

Si, atunci, profesorul de istorie imi spune: „Bai, Meliane, ia spune-mi tu, bai, crezi ca un astfel de om poate fi el folositor societatii?" Zic „Da!". Aia au ramas cu ochii beliti, cum se spune, ei se asteptau la „Nu, sigur ca nu… trebuie…", adica, presupun eu ca in mintea lor ei ar fi asteptat un raspuns care sa ma disculpe si care sa-mi creeze un atu in raporturile cu acest conflict, iar eu le-am spus foarte deschis „Da!". „Cum, bai?"

Si atunci, nu stiu daca din imprudenta sau abilitatea mea, ii spun lui Oprea, profesorului meu de istorie: „Tovarasu' profesor, la istorie noi am invatat ca bandele de teroristi ale lui Mahno, din Uniunea Sovietica, au avut o contributie esentiala la revolutia bolsevica, deci aceia erau niste teroristi, niste banditi care omorau, care furau, dar iata ca-ntr-o imprejurare oarecare ei au putut sa fie utili miscarii comuniste, care a… contribuit la venirea bolsevicilor la putere…". „Ce vorbesti, bai…? De unde ai tras tu treaba asta?". „Pai da'…asa am invatat, asa ne-ati spus dumneavoastra la istorie!". „Hai ba', ca esti nerusinat, ba',… ce-mi vii tu sa-mi dai exemplu' lui Mahno… ce-are Mahno cu Hrenciuc?". „Pai m-ati intrebat daca un astfel de om poate fi util societatii si eu v-am spus ca da, si unul dintre exemple il avem acesta, care l-am invatat la dumneavoastra!".

Atunci directorul: „Ah… nu, ca esti impertinent… Iesi afara!". Si-mi pregateste un mare careu in care urmeaza ca eu sa fiu eliminat. Are loc acest careu in care se spune Melian va fi eliminat din scoala 14 zile, pentru…ceea ce-ti relatasem eu, dar pus asa intr-o anume forma… si dupa aceea va fi mutat disciplinar la liceul din Borca. Si fac imprudenta sa-mi dea cuvantul.

Si mi-o dat cuvantul, si nu-mi amintesc ce-am spus, dar imi amintesc cum am debutat: „Da, eu sunt Alexandru Melian, faptuitorul acestei crime!"…Rumoare, murmur intre elevi, intre profesori. Si eu am inceput, am facut, din cate imi amintesc, asa ca un succint portret biografic: „Sunt orfan de tata, sunt tinta loviturilor fiecaruia, ca cineva care n-are cine sa-l apere. Loviti in mine, de fapt, pentru ca nu are cine sa ma apere, daca ar fi cineva sa ma apere, n-ati face treaba asta. Ma pedepsiti pentru ce?". Si-am inceput sa spun: „Ma pedepsiti pentru ca n-am acceptat o pedeapsa fizica, o pedeapsa corporala, ma pedepsiti pentru un lucru pe care nu l-am facut eu. Ala l-a…". Le-am facut practic eu un rechizitoriu lor. Si, cand am terminat de vorbit, domnul Bogdan, careul a izbucnit in aplauze. Astia : „Ah,… nu va e rusine… ce aplaudati, bai'…?! Aplaudati un derbedeu…", nu stiu ce. S-a incheiat careul, cum sa spun, finalul educativ compromis total, ca ei de fapt ma adusesera acolo ca sa dea un exemplu, ca uite ce sentampla daca faci, daca dregi… Practic, dandu-mi cuvantul, ei au facut o mare eroare, ei nu se asteptau, ei se asteptau la: „Va rog sa ma iertati. Am gresit", stiti… Careul s-a spart asa. Eu am plecat de acolo si m-am dus in clasa unde aveam geanta. Asa… si le-am mai spus, intre altele: „M-ati eliminat. Dar vreau sa va spun ca eu nu ma duc la nici un liceu din Borca, pentru ca eu n-am mijloace. Mama cu un salariu de invatatoare trebuie sa tina doi baieti. Si am sa va spun ca nu e nevoie ca toata lumea sa invete carte pe lumea asta. Am sa ma duc pe un santier. Am sa muncesc si, daca am sa am merite, am sa ajung undeva, daca nu, am sa raman muncitor gratie dumneavoastra. Va multumesc!". In momentul in care am spus si „va multumesc", astia au izbucnit in aplauze.

Si ma urcam pe scari in liceu sa ma duc sa-mi iau geanta din clasa, si ma opreste o profesoara tanara: „Melian, te duci la Borca. Sa nu parasesti scoala, Melian! La Borca eu am o sora, ai sa stai la ea, n-ai sa ai nici o problema". Bine-nteles ca eu argumentul asta ca n-am posibilitati era real, dar la urma urmei, daca vroiam s-o fac, o

puteam face, fara indoiala, dar eu nu acceptam ideea, in primul rand, ca Borca pentru mine…, dupa aia am aflat, Borca e legat de Creanga e…, ar fi fost un spatiu foarte interesant sa-l experimentez, dar atunci nu aveam informatiile pe care le voi avea mai tarziu. Era efectiv, ca un fel de exil pe care, daca l-as fi acceptat, insemna ca accept pedeapsa. Atat de mult m-a emotionat, uite ca si acum si atunci mi-au dat lacrimi la gestul profesoarei, care m-a prins asa de umeri, si m-a dus pe scari in sus, spunandu-mi treaba asta: „Vorbesc eu cu sora mea, ai sa fii acolo, ea este profesoara la liceul din Borca, este un liceu bun…, n-ai voie sa parasesti scoala…, nu se poate, e o eroare…. tu esti copil acuma, nu-ti dai seama, e o eroare mare pe care o faci!". Si eu, teribilistul: „Sarut-mana, doamna, dar eu la Borca n-am sa ma duc niciodata. Si n-am sa ma duc pentru ca nu recunosc aceasta pedeapsa!". „Mai, Meliane, mai, te rog eu frumos, gandeste-te… uite, iti dau eu adresa mea, vorbeste cu mama ta si spune-i ca acolo n-are nici un fel de cheltuiala de facut. E un an…", era ultimul an, "…nici macar un an nu e…sint cateva luni, mai, Melian…".

Bine-nteles ca n-am acceptat, insa ce m-au sfatuit, tot dintre profesori, ca a venit mama la scoala, a fost si ea chemata, si iarasi a avut mama discutii cu ei, si iarasi a spus: „Dar inainte de a ajunge la acest moment limita, nu credeti ca ar fi trebuit sa stati de vorba cu mine, nu sa veniti sa m-anuntati ca mi-ati exmatriculat copilul, ci pe parcurs", si iarasi a spus: „Stiu ca e un copil dificil, eu stiu mai mult decat dumneavoastra, numai eu stiu cate am tras cu el, numai eu stiu, dar… ", de fapt in legatura cu mine era aceasta formula branza buna in burduf de caine. "…dar, nu credeti acum ca l-am pierdut? Eu simt ca l-am pierdut. Si nu credeti ca aveti nici un fel de vinovatie aici?" Si atunci, unul dintre profesori, nu-mi amintesc care, o sfatuieste pe mama: „Doamna, faceti o cerere la Inspectorat, prin care rugati ca baiatul dumneavoatra sa continuie liceul la seral. Deci, va dati seama ca nu putem da inapoi. Am hotarat exmatricularea lui, am anuntat-o in careu", i-a povestit ce s-a intamplat, „uitati ce ne-a facut... si cu ocazia asta ne-a facut de ras. Finalitatea pedagogica, educativa a ceea ce a fost, a fost data peste cap. Dar faceti o cerere si s-ar putea ca Inspectoratul sa va aprobe". Si a facut aceasta cerere, probabil ca au fost si interventiile unor profesori de la liceu, si mi-au aprobat si am terminat liceul la…

***B.R.:** La seral?*

***Al. M.:** …la seral.*

***B.R.:** Acelasi liceu?*

***Al. M.:** Nu. La Liceul Nr. 2, nu la Bacovia. Asta era chestiunea, sa nu mai fie acelasi liceu. Nici n-avea seral Bacovia. Deci a fost la liceul de fete, la Liceul Nr.2 de Fete. Si-asa am terminat eu studiile. Eh, pe urma, dupa ce am terminat studiile, am fost doi ani de zile profesor suplinitor in satul meu natal.*

***B.R.:** Dupa ce-ati terminat zece clase?*

***Al. M. :** Da.*

***B.R.:** Liceul.*

***Al. M.:** Unde am avut printre elevi fosti colegi de scoala elementara. Pentru ca in anul in care am absolvit eu, s-a facut pentru prima data ciclul doi in comuna, pana atunci nu erau decat clasele I-IV. Si la clasele I-IV eu am fost coleg cu unii dintre ei. Cand s-a infiintat ciclul doi, fostii mei colegi au zis: „Hai bai, sa terminam si noi studiile" si i-am avut pe unii dintre ei elevi.*

Eh, in perioada respectiva din nou am…, dincolo de activitate didactica, foarte important si din perspectiva mea, pentru ca imi placea foarte mult, am devenit animatorul vietii culturale din comuna, am organizat echipe de teatru, de… brigada artistica, erau atunci stafetele culturale intre comune, intre raioane, intre judete. Si pe linie sportiva am facut echipa de volei, erau acolo in satul ala copii efectiv dotati, am facut echipa de tranta, unul din ei a fost si recrutat in echipele de lupta, ma rog,… era o activitate, era varsta cand vroiai sa faci de toate, cand… plus ca eu efectiv… Dumnezeu, nu stiu daca spre binele sau raul meu, m-a inzestrat in mai multe directii, am fost foarte talentat in sport, dar si aici am avut… am jucat in echipa de juniori a lui Dinamo Bacau si-n anul in care fusesem nominalizat pentru tabara nationala de juniori, la un joc amical, pe care-l organizeaza doi antrenori, care erau intr-o rivalitate sportiva, cu ocazia unui 7 noiembrie, eu am fost accidentat si mi s-a fracturat clavicula. Am fost dus la spital si-a venit antrenorul si-a venit presedintele clubului: „Meliane, nu-ti fa probleme, o sa avem grija de tine. Ti-aducem cui de platina din Elvetia s.a.m.d"…Bref, ei m-au abandonat, inclusiv cand am fost acasa si operatia nu s-a prins si era sa fac osteita de calus, adica tuberculoza osoasa, si m-am dus la spital cu mjloace proprii, desi ei spuseser: „Orice s-ar intampla, ne spui, iti trimitem masina!" In momentul in care eu m-am vindecat, microbul sportului din mine n-a iesit. Cand mana mi s-a dat, eu am continuat sa-mi organizez activitatea sportiva din comuna mea, si echipa de volei pe care o antrenam si din care faceam parte, in cadrul acestei Spartachiade, a castigat intercomunala, a castigat interraionala si am ajuns la judet cu echipa mea si la meciul care avea loc pe un stadion in Bacau, in cadrul fazei judetene, in tribuna era si fostul meu antrenor de fotbal. Si ma vede si ramane uluit, jucand volei si tragand cu mana dreapta si dupa meci vine el: „Ba, Meliane, ba, ce bine imi pare ca te vad, ba! Te asteptam la clubul Dinamo, bai baiete, ca vad ca esti bun!". Am zis: „Nea' Ghica, cat o sa mai fie clubul asta, Dinamo, n-o sa mai ma aiba jucator, si vreau sa va spun ca sport de performanta n-o sa mai fac in viata mea!". „De ce, bai?" Si atunci i-am povestit… "cui din Elvetia… am facut osteita de calus, am dat telefon la club sa vina sa ma duca la spital… adica atata ingratitudine am descoperit in viata aceasta sportiva de performanta, incat mi s-a facut scarba de activitatea asta sportiva de performanta, cum ii spuneti dumneavoastra…". Nu-i zicea sportiva, pentru ca asta e un microb de care nu poti scapa. „Sport am sa fac toata viata mea, dar niciodata intr-o echipa… " Si asa s-a incheiat cariera mea de fotbalist, care probabil s-ar fi orientat cine stie cum daca as fi ajuns in tabara nationala de juniori, daca… Dumnezeu stie!

Cea de a doua consecinta a faptului ca m-am ocupat de toate si ca am avut un anume talent este faptul ca, participand iarasi la concursurile acestea culturale, de teatru, de recitator, de brigazi artistice de agitatie, am fost foarte repede remarcat de… organismele astea de specialitate. Si dupa un astfel de concurs in care am ajuns in finala judeteana cu o piesa de teatru si cu o recitare, presedintele Casei de Cultura, Ghenu, spune: „Bai, baiete, dar tu esti talentat, bai! Bai, te duci la teatru, uite, te pregatesti asa, asa… si te duci la teatru".

Bref, ca sa nu stau foarte mult aici, am dat patru ani de zile la teatru, in fiecare an cadeam la etapa a III-a, care era de fapt o reluare a etapei intai. Multi ani mai tarziu, am aflat eu ca de fapt la teatru locurile erau distribuite cu multa vreme inainte. Dar eu n-aveam de unde sa stiu. N-aveam de unde sa stiu, vreau sa va spun ca faptul ca am perseverat este ca reactia oamenilor de specialitate din Bacau a fost tot timpul: „Nu se poate, bai, nu se poate bai, Meliene, cum sa nu reusesti?!" Iar ultima data m-a pregatit chiar o echipa de actori de la Bacau, care au spus: „Ai o voce si ai prezenta scenica…",

ce-i trebuia unuia de 17 ani, cand i se spuneau asemenea lucruri de catre oameni de specialitate. Am trait tot timpul cu convingerea ca asta-i vocatia mea…

Ah, dar vreau sa va spun ca, dupa doi ani de zile, este un alt episod, n-o sa intram prea mult in el, am ajuns metodist la Casa de Cultura din Targul Ocna, tocmai ca urmare a ceea ce ei descoperisera la mine ca insusiri, calitati s.am.d., unde, din nou, am plecat tot asa, printr-o demisie, ca urmare a unui conflict cu secretarul de partid la judetului, care venind acolo, a intrat intr-o… adica eu am intrat intr-o disputa ireventioasa cu el, el s-a dovedit ca-i un gogoman si i-am spus ce cred, si reactia lui: „Sa-l dati afara pe asta!!!". Bine-nteles, pentru ei… Asta a plecat si astia acum nu stiau ce sa faca, inspectorul sef, primul secretar, „ce facem?".

De ce era problema pentru ei? Pentru ca eu oricum vroiam sa plec sa dau la facultate, eu in fiecre an dadeam la facultate, cadeam si ma intorceam inapoi si oricum vroiam sa plec, dar pentru ei era o problema, ca toata activitatea Casei de Cultura din Targul Ocna era legata de mine. Deci, spectacolul de teatru era regizat de mine si eu jucam rolul principal. Spectacolul de brigada era regizat de mine si aveam unul din rolurile principale. Activitatea de indrumare si control din judet erau legate de mine, deci ei erau interesati ca eu sa raman acolo. In sfarsit, si m-au lasat, interesul lor… m-au lasat acolo inca vreo trei luni de zile, pana cand a aflat Bobos, secretarul de partid, ca eu n-am fost dat afara, si pune mana pe telefon: „Ba'… dar eu v-am spus sa-l dati afara pe ala…", nu stiu ce. Si atunci, primul secretar il chema pe inspectorul general si-i spune: „Bai Mares, n-avem ce face…, trebuie sa-l dati pe Melian afara". „Totusi… e un abuz…". „Bai baiete, ba'…, aici, pe linie de partid nu exista… abuzuri fac ceilalalti. Nu avem ce discuta". Si-atunci, n-am sa-l uit, Dumnezeu sa-l ierte, pe inspectorul general, vine la minei si-mi spune: „Sandule, fa-ti repede cerere de concediu. Eu ti-o aprob. Iti ei banii pe concediu, te duci si nu mai intorci capul inapoi".

A fost exact anul in care eu am venit la facultate, am dat din nou la teatru, am picat din nou si, dupa aceea, am vrut sa ma sinucid. A patra oara… cand am vazut… am vrut sa ma arunc in Dimbovita…a patra oara, da, adica, era… era de ne-nteles pentru mine toata povestea asta, si atat de mult ma… ma ambalasem in aceasta idee incat, la un moment dat, mi se parea ca… nu exista alta cale pentru mine. Eh, aici un rol important a avut viitorea mea sotie, Dumnezeu s-o ierte, ca am pierdut-o acum doi ani, care a venit dupa mine la…. Deci, in anul acela, a venit sa dea si ea la facultate, tocmai ca sa nu… sa nu ramana singura. Ea era invatatoare tot in comuna aceea.

***B. R.:** Ati cunoscut-o mai demult?*

***Al. M.:** Da, da, am fost prieteni patru ani, dupa ce-am terminat liceul si, ea stiind ca eu voi pleca, „Eu nu te las, merg si eu cu tine!". „Foarte bine!". Ea fiind o sportiva buna, a dat la IEFS. Si a dat la IEFS si-a reusit in anul in care eu am cazut.*

Si-atunci eu i-am spus si ei si mamei: „Eu nu ma mai intorc. Ma duc brigadier pe un santier". „Esti nebun! Ce cauti tu acolo?". Prietena mea zice: „Mai, Nutu, nu se poate, tu esti asa…", o inceput ea asa… „Ce faci tu pe un santier?" Zic: „Oamenii adevarati acolo se verifica. Daca am intr-adevar…", acum imi pierdusem increderea in mine,… este clar ca n-am nici un fel de talent, toti astia care m-au trimis aici sunt niste gogomani, daca… patru ani de zile dau si nu reusesc. Si inseamna ca nu-i nimica de mine. Ce sa tot continui aiurea? Poate sunt bun in alta parte!… Poate ca sunt bun la lopata! Poate ca pot sa devin un… diriginte de santier". „Nu-i adevarat, bai…", au inceput ei si m-au convins, si ea si mama, pentru ca stiau ca scriu poezii, de fapt eu faceam textele la brigada, faceam… adica aveam… putina inclinatie in… „Da, te rog la limba si literatura romana. Tu n-ai probleme, scrii frumos, scrii… cunosti literatura,

slava Domnului, nu te mai ia nimeni dintre carti. Te duci si dai… ”. „Stai, mai, la ce se da aici examen?” „Uite, se da la Limba romana, la Literatura romana, se da istoria Romaniei si istoria universala”. „Pai bai, limba si literatura romana sa zicem c-o fac, dar ce fac eu cu istoria universala si cu istoria Romaniei?”. „O inveti. O inveti, ca tu esti destept, bai…”. In sfarsit, pana la urma, la varsta aia femeia are o anume influenta asupra… partenerului, daca ei sunt dragi unul altuia, si m-a convins. Mi-am luat actele de aici si m-am dus la… Le-am depus la facultate, pana la examen mai erau trei zile.

B.R.: *Nu era inscriere cu dosar atunci acolo?*

Al.M.: *Ba da, ba da, eu eram in categoria a treia, deci nu eram nici fiu de muncitor nici fiu de taran, eram un fel de intelectual, de aceea in facultate, cred c-ai si gasit in document, aici, aceasta referire, in facultate in generatia mea si cateva generatii dupa aceea si inainte admiterea se facea pe doua trepte deci, cei fii de muncitori si tarani intrau indiferent daca ajungeau la media 5, pentru ceilalti se intra in ordinea descrescanda pana la numarul de locuri care erau afectate. Si, deci, noi intram cu 7-8, ceilalti intrau cu 5, si-n referirea care o fac eu aici este tocmai pentru aceasta neomogeneitate in pregatirea studentilor si explicam: „Pai cum sa fie omogena daca la admitere noi admitem in chip discriminatoriu, pe principii politice?” Bineinteles ca m-au trantit atunci, mi-au dat peste bot: „Tovarasu’, noi trebuie sa asiguram o intelectualitate provenind din muncitorime” nu stiu ce… si eu spuneam: „Domne’, eu cred ca trebuie sa asiguram o intelectualitate care sa fie intelectuala.” „Ai o perspectiva mic burgheza, se vede de unde provii”, si asa mai departe…*

Da. Si m-am dus, am dat, am bagat dosarul si am obtinut din fericire si un loc la caminul „Matei Voievod”. Pana la examen mai erau trei zile. Domnu’ Bogdan, in trei zile nu stiu daca am dormit doua sau trei ore pe noapte, am invatat istoria universala si istoria Romaniei, si-am devenit student la Filologie.

Fireste, am devenit student la Filologie, fiind mai in varsta cu patru ani decat toti cei din generatia mea. Si-atunci, iarasi felul meu de-a fi m-a propulsat imediat un fel de leader. Acuma, leader si un fel de tataie, dar eu aveam in spatele meu un anume comportament, o anume istorie, o anume biografie, imediat am devenit sef de grupa, dupa un an de zile am devenit sef de an si bineinteles cand am ajuns… asa, in primii ani am avut probleme la anumite discipline, de pilda franceza, dar, incepand din anul trei, rezultatele mele au fost foarte performante, am avut 10 pe linie, deci am luat cunoscuta bursa „Gheorghe Gheorghiu-Dej”, care bursa „Gh. Gheorghiu-Dej” plus bursa mea obisnuita era mai mare decat salariul pe care l-am luat cand am terminat. Si bineinteles, cum se intampla totdeauna, astia gata: „Asta-i om de perspectiva, sa-l bagam in partid!”

B.R.: *Deci nu erati membru de partid?*

Al.M.: *Nu, nu eram membru de partid.*

B.R.: *Utecist ati fost?*

Al.M.: *Utecist am fost, am fost pionier, da… Si am ezitat. Am ezitat, adica practic am spus „Domne’, nu cred ca sunt suficient de pregatit…”, am inceput eu cu teorii de felul asta… nu ma tragea ata, ca sa zic asa.*

Intre timp a avut loc, daca v-aduceti aminte, momentul acela de deschidere inaugurat de Gheorghiu-Dej, va spuneam eu… si in facultate au avut loc niste manifestari in care sa se puna problema consecintelor cultului personalitatii. Ei, si fiind printre studentii buni, biroul de partid mi-a cerut si mie, ca reprezentant al studentilor,

sa-mi spun parerea despre treaba asta. Atunci, cum era atunci, totdeauna trebuia sa spui ce vrei sa spui [în sensul ca orice material ce urma sa fie prezentat necesita o aprobare prealabila a organului politic abilitat – n.n.], deci tot ce urma sa fie prezentat, trecea prin cenzura, eu am abordat o singura problema – am abordat problema Basarabiei. Si-am spus ca, dupa parerea mea, consecinta cultului personalitatii lui Stalin este faptul ca Basarabia se afla acuma in interiorul Uniunii Sovietice; istoria ne spune ca… Deci era o pledoarie pentru… Si bineinteles astia care stiau despre ce-i vorba, ziceau: „Fugi bai de-aici... asta nu se poate. Altceva!". „Altceva n-am de spus, domne', atata daca putem spune, altceva n-am ce spune".

Tot cu Basarabia a mai fost un episod, dar asta nu e timp sa-l mai relatez. Intre timp, deci, cand am dat a treia oara la Teatru, si-am cazut la Teatru, m-am dus si-am dat la Politehnica si-am devenit student la Politehnica, la fara frecventa. Era fara frecventa atunci. Si in cadrul obligatiilor trebuia sa trimitem niste lucrari. Si la socialism stiintific, parca, sau la economie politica am primit tematica pentru lucrare si, in cadrul acelei lucrari, iarasi am abordat problema Basarabiei din perspectiva istorica socotind ca, fiind o consecinta inadmisibila a istoriei, un act de rapt, nu stiu ce… si fac imprudenta si-i arat lu' mama treaba asta. „Ma, Nelutule, te da afara, ma! Ma, te da afara din invatamant, ma, puiule! Mai, dar tu nu te gandesti ce faci?". „Mama, dar tu nu vezi ca s-a produs o deschidere…?!". „Lasa mama deschiderea…!". „Nu exista. Eu… Asta este convingerea mea, asta... ". Am facut plicul, m-am dus si l-am dat postasului. Peste o luna de zile, c-asa se-ntamplase, primeam lucrarile inapoi cu observatii. Primesc lucrarea inapoi din care lipsea partea despre Basarabia. Taiata. Peste ani imi spune mama: „Pai eu am facut. M-am dus la postas si ti-am luat plicul si l-am taiat." Asa. Inchidem paranteza, de-acolo de la Politehnica am plecat. Cum?

In anul urmator m-am dus si le-am cerut actele: „Va rog sa-mi dati actele, ca vreau sa dau la Teatru". „Bai, tinere, esti sigur ca reusesti?" „No', bre, eu sunt un baiat talentat, nu se poate sa nu reusesc la… Am cazut eu de doua ori, dar nu…, acuma gata, s-a terminat." „Bai, tinere, uite eu ti-o dau asa, cu buna intelegere, ia-ti diploma, lasa aici o copie, si-ntoarce-te inapoi, ca nu se stie daca reusesti. Nu da cioara din mana pe vrabia din gard!". „Nu doamna, lasati, nu ma stiti pe mine… nu exista… eu trebuie sa reusesc. N-are rost!". „De ce n-asculti de o femeie mai batrana? Lasa-ti portita… Foarte bine, daca reusesti, vii, iti iei toate actele si la revedere. Dar daca n-ai reusit? Nu pierzi si locul asta?". „Nu doamna, eu reusesc!". „Treaba ta, mai baiete...". Si bine-nteles ca n-am reusit, si asa s-a incheiat si cariera mea de student la Politehnica, la Electronica si Telecomunicatii.

Ei, si in sfirsit am ajuns la facultate, in ultimul an. Deci au existat doua atitudini in facultate. Unii care vroiau sa intru in partid, care ma pretuiau si care stiau ca sunt bun la tabaceala, adica sunt bun organizator, am priza la… studenti, ma descurc in diverse… ca sef de grupa, ca sef de an, ei au vazut ca problemele care erau de domeniul acesta, erau de obicei in zona mea fara probleme pentru cei de sus. Si atunci ziceau: „Hai, domne', sa-l bagam in partid, e un om de…". Erau insa altii care au spus: „Stai domne', n-ati vazut ce gandire are, ce comportament are…", si-au evocat chestia cu Basarabia, au evocat faptul ca-n cateva adunari de partid am luat cuvantul si pozitia mea n-a fost foarte ortodoxa, n-a fost foarte pe linie... Cert este ca, pana in anul V, deci pana in anul 1965, toate aceste demersuri au ramas in suspensie.

In 1965, insa, se produce ceea ce stim cu totii, aceasta deschidere pe care o provoaca Ceausescu, aceasta umanizare a comunismului, si atunci mi-am zis: „Da, domne', uite… Intram pe un fagas… ". Si pe de-o parte chestia asta, pe de alta parte hai

sa-i spun perspectiva pragmatica pe care mi-au fluturat-o toti in fata ochilor: „Mai, Sandule, mai... noi vrem sa te oprim in facultate. Nu esti membru de partid, n-avem cum sa te oprim. Daca tu te tii asa ca prostul. Mai ales ca, uite, vezi acum ce deschidere, cum se condamna, se… abuzurile Securitatii, ce-a facut Gheorghiu Dej…Nu-ti dai seama ca socialismul se deschide... ce, ce tot…?!”.

Si bine-nteles ca, pana la urma, m-am inscris in partid si asa, in ’65, am devenit membru de partid, in circumstante… Am fost oprit in facultate. Am devenit deci preparator. Imediat am devenit secretarul UTC al facultatii, dupa aceea am devenit presedintele Uniunii Asociatiei Studentilor din Universitate.

Ei, dar felul meu de-a fi nu s-a dezmintit nici in aceasta ipostaza. Foarte repede am intrant in conflict cu… pe linie ierarhica. Intai am intrat in conflict cu primul secretar de la nivelul centrului universitar.

Mi-o dat… se organizase la Tei, la compexul Tei, o actiune culturala la care ei au dat bilete la toate institutiile de invatamant superior, sa le vanda studentilor pentru realizarea unor venituri si pentru participare la treaba aceasta. Si fireste ca a primit si Universitatea, eu ca presedinte al Asociatiei Studentilor eram cel care raspundea de toata activitatea. Dar, in situatia mea… eu am spus de la inceput celor din facultati si celor din biroul meu: „Bai, nu obligati pe nimeni sa ia bilete. Cine vrea sa ia bilete, ia bilete. Cine nu, nu ia bilete. Nu faceti nici un fel de presiune”. „Da, tovarase Presedinte, dar noi avem obligatia sa vindem toate astea… nu stiu… 150.000”. „Bai, noi nu suntem targoveti, bai! Menirea noastra aici, in acest comitet…, noi am fost alesi aici pentru altceva, nu pentru vandut bilete. Bun, ne-au rugat cei de la Centru Universitar s-o facem, o facem. Dar o facem pe acest principiu foarte corect: cine vrea sa participe la acest spectacol, vine la noi, noi facem propaganda, mergem in facultati…, punem afise, invitatii…, dar nu obligati pe nimeni sa ia bilete!”. Bine-nteles, consecinta a fost ca au ramas aproape jumatate de bilete. Ca Presedinte al Universitatii, eu primeam o indemnizatie. Primeam o indemnizatie care era egala cu salariul meu, deci eu aveam un salariu de 1050 ca preparator si indemnizatia mea era de 1000 de lei. Am trimis secretara la Centrul Universitar cu banii pentru ce s-a vandut si cu restul de bilete. Contabilul: „Nu primesc, domne’… tovarasa secretara... eu iau banii si nu stiu ce, restul biletelor va priveste ce faceti. Eu n-am cum sa… eu ce sa fac cu ele… platiti biletele, treaba dumneavoastra, din buzunarul dumneavoastra. Ii retinem lu’ tovarasu’…!”. Ah, si vine inapoi la mine si-i spun: „Marilena, fa te rog un referat, imi dai sa-l semnez eu, in care spui: Conform solicitarii Centrului Universitar UTC, Universitatea Bucuresti a reusit sa distribuie printre studenti un numar de ‘n’ bilete din numarul total primit. Va transmitem contravaloarea acestor bilete si restul biletelor care nu au fost vandute. Fara nici o alta explicatie. Semnatura. Stampila. Te duci si i le dai domnului contabil si-i ceri numar”. S-a dus. Astia iarasi neobisnuiti, la partid ei nu lucreaza asa, ce asta-i… „Asta-i nebun, bai, Melian asta?”. Ei mai avusesera conflicte cu mine… dar conflicte mai micute, de principiu, de practica propriu-zisa. Si contabilul, ca-n orice institutie, contabilul e aproape omul numarul unu totdeauna, el este cel cu manevrarea banilor... Se duce la prim secretar, si zice: „Tovarase Moraru, Melian asta-i nebun, domne’…. Uite ce imi trimite mie aici…!”. Si, atunci, Moraru spune: „Fa-i o hartie in care il anunti ca biletele care n-au fost vandute ii vor fi retinute din indemnizatie”.

Primesc hartia, o iau foarte frumos, iau o hartie si-mi scriu demisia: Tovarase Prim Secretar, Subsemnatul… asa, asa... va rog sa-mi acceptati demisia mea din functia de Presedinte al Asociatiei Studentilor, intrucat eu nu inteleg ca aceasta functie, rezultata in urma unor alegeri, inseamna a ma transforma intr-un vanzator de bilete al

unei institutii, chiar daca aceasta se numeste Centrul Universitar UTC. Va rog sa retineti ca, in acelasi timp, sunt si bolnav, si nu mai pot sa desfasor aceasta activitate. Si nu ma duc eu, i-o dau lu' Marilena, secretarei mele: „Te duci cu ea la Centru". Ce va fi fost acolo, iti dai seama, iarasi, o chestiune, care nu se practica, adica vorba aia: „La noi nu se demisioneaza, la noi se da afara!".

***B.R.:** Este in afara normelor…*

***Al.M.:** Da. Si ma cheama Vasile Moraru. Iarasi, de multe ori, norocul meu a fost ca oriunde am avut o munca de raspundere, lucrurile le faceam de asa natura incat eu am impus pretuire din partea celorlalti, o pretuire as spune pragmatica, ei erau bucurosi ca daca dadeau sa zicem o sarcina pe care trebuia s-o fac eu, pe ei nu-i mai dureau capul, stiau ca asta se duce la sfarsit. Deci, din acest punct de vedere, asta reprezenta un atu, care… i-a impiedicat adeseori sa ma matraseasca, cum ar fi putut s-o faca.*

Si ma cheama Moraru la el: „Bai Sandule... hai, bai… te prostesti asa! Noi suntem prieteni, cum…?!!! Dar ce, tu nu stii ca la noi… da' ce, exista demisii in lumea noastra?", si vine si el cu formula: „Tu stii care-i formula, ma, din partid nu se demisioneaza, din partid te dau afara ma... cum …lasa-ma'n pace!". Si i-am spus: „Tovarase Moraru, eu nu accept statutul asta umilitor de vanzator de bilete!". „Mai, dar nu-i vorba de… nu v-am spus…". „Noi am facut ce-am putut pentru ca aceste bilete sa fie raspandite. Daca continutul muncii noastre, ca Uniune a Asociatiei Studentesti, si a mea, ca Presedinte, este asta, atunci n-am ce cauta aici, tovarasu'…!". „Hai, bai, batrane, bai… uite, nici nu ma uit la cererea ta!". Si-a pus cererea… „Vezi-ti de treaba. Hai, ba'... nu platesti tu nici un bilet!". „Ce, imi cere mie sa platesc biletele? Nu-i vorba de suma care este…, dar e o chestiune de principiu pe care n-o accept". „Hai, du-te si vezi-ti de treaba!".

Eram unul din presedintii cei mai buni din Centrul Universitar Bucuresti. Numai ca chestia s-a… adica problemele au aparut si s-au acumulat. N-am timp sa vi le povestesc pe toate, dar vi le enumar.

O data, o mare adunare la Centrul Universitar de partid, la care participau primul secretar, in legatura cu rezultatele la examen. Ce se-ntampla, de fiecare data se solicita mare severitate, dar in acelasi timp si rezultate. Deci, trebuia sa fie procentele foarte bine aranjate, atat la % cazuti, atat la % cu note intre 5 si 7, atat la % cu note… si, bine-nteles, de fiecare data se mima o severitate care in realitate era numai mima, ca sa zic asa. Si intr-un an in care noi suntem chemati inainte de examene: „Faceti o munca politica de propaganda in randul studentilor, sa-si pregateasca bine examenele, atrageti-le atentia ca nu vor mai fi reexaminari. Incepand din anul acesta, Ministerul este hotarat sa nu mai acorde nici un fel de reexaminare nimanui. Sa fie clar!".

Si bine-nteles eu o iau de buna, asa cum luam intodeauna… Si am facut plenara cu ai mei, cu presedintii din toate facultatile… si am spus: „Dragii mei, adunati-va studentii, discutati cu ei si atrageti-le atentia…" Pentru ca, in fiecare an, ce se-ntampla? Procentul de cazuti era de 40-50%. Si cum astia nu se puteau prezenta la Tovarasu' cu asemenea statistica, care era marturia proastei munci desfasurate de corpul prfesoral, de comitetele de partid, de Uniunea Asociatiei, s.a.m.d... ei de fiecare data… Deci prima sesiune era cat de cat corecta, restantele erau cat de cat corecte, pe urma, cand constatau ca nici la reexaminari, care erau tot legale, treaba nu se incadreaza intre limitele rezonabile pe care ei le aveau in minte, de obicei Ministerul dadea re-reexaminari. Care era practic o incalcare a propriilor reglementari. Si noi am criticat mereu chestiunea asta. De fiecare data criticam Nu poate avea rol pedagogic, stimulativ, atata timp cat o institutie care se numeste Minister, atata timp cat o organizatie politica,

cum este Asociatia Studentilor sau Uniunea Tineretului Comunist, patroneaza incalcari sistematice ale cuvantului dat. Tovarasi, daca ati spus ca nu mai dati reexaminari, nu mai dati reexaminari. N-are Ministerul aceasta forta… ma rog… Si au urmat cativa… cam doi sau trei ani de zile aceasta ofensiva a noastra de la nivelul de jos à propos de aceasta decizie de a tot da reexaminari.

Si-n anul respectiv ne spune: „Anuntati ca gata, de la toamna s-a terminat cu reexaminarile!". Ei, bine-nteles la toamna s-a intamplat exact acelasi lucru. Si cand la inceputul anului scolar a avut loc aceasta plenara la nivelul Centrului Universitar la care a venit si primul secretar si-a venit si cineva de la Comitetul Central, am luat cuvantul si am fost de-o violenta teribila, violenta argumentativa nu in limbaj, ca nu… In care am criticat foarte aspru, incepand cu primul secretar care era in fata mea si terminand cu ministrul invatamantului, pe aceasta tema.

La care primul secretar a incercat sa ma puna la punct, am simtit insa… si am aflat mai tarziu din discutia intre patru ochi la care am fost chemat, el a recunoscut ca aveam dreptate, dar el in ambianta aceea trebuia sa ma puna la punct. A retinut, insa, ca sunt un ins dificil si m-a chemat la el: „Mai, Sandule, mai, viata politica are anumite reguli pe care trebuie sa le repecti... exista o anumita diplomatie... exista anumite compromisuri care trebuiesc facute!". „Tovarasu' prim secretar, probabil ca nu sunt facut pentru treaba asta. Inlocuiti-ma. Nu-i obligatoriu sa fiu aici unde sunt. Va aduceti aminte ca si atunci cand…, de fiecare data cand am primit o munca de raspundere am facut-o cu dificultate si am facut-o la insistente. Probabil ca eu vad rostul unui leader altfel decat il intelegeti dumneavoastra…". „Mai, Sandule... lasa-ma, ca te stim noi, te pretuim noi, mai,… dar trebuie sa fii mai maleabil asa,… mai…". Bine. Si-mi spune: „Eu ar trebui sa te sanctionez acum". „Pai de ce sa ma sanctionati, tovarase prim secretar? „Pai, nu-ti dai seama… m-ai atacat pe mine, ai atacat Ministerul Invatamantului, ai atacat pana si sectia Comitetului Central!". „N-am atacat, tovarasu' prim secretar. Eu am relatat o anumita situatie si mi-am spus punctul de vedere in legatura cu ea. Daca dumneavoastra puteti sa-mi contra-argumentati, atunci nu-i nevoie sa ma sanctionati dumneavoastra. Plec eu de buna voie. Dar dati-mi argumente!". „Ai dreptate, mai Sandule, dar tu nu stii bai ca astia ne cer…". Astia!!!… De la primul secretar al centrului universitar! „Astia ne cer statistici, bai, si daca nu… ne iau la bani marunti si ne-ntreaba si ne taie din prime si nu stiu ce...". „Tovarase prim-secretar, de ce-ati lansat inainte de examen acel mesaj pe care noi sa-l transmitem studentilor? Ca baieti, n-ati invatat, in toamna sunteti rasi. Adica dumneavoastra luati castanele din foc cu mainile noastre? Pentru ca nu dumneavoastra sunteti fata in fata cu studentii. Noi suntem. Si dansii ne intreaba: 'Tovarase presedinte, ai venit si ne-ai facut teoria chibritului si iata ca putorile si lenesii au mai primit inc'o reexaminare si inc'o reexaminare'. „Da, ma'… ai dreptate, bai, Sandule, bai trebuie… " a imbolmojit-o, lucrurile au ramas in suspensie. Sigur, colegii cu care m-am intalnit dupa aia, adeseori, inclusiva dupa Revolutie: „Bai, Sandule, n-am sa te uit… luarea ta de cuvanat, atunci cand era Manolescu!".

Bun, dar lucrurile se complica, vine prim secretar la Centrul Universitar de partid Traian Stefanescu, un tip orgolios, destept, foarte inteligent, cel care a fost secretar al Comitetului Central UTC pe tara, cel care a fost in Comitetul politic executiv, cel pe care l-a inlocuit Nicu Ceausescu si care a fost in gratia familiei Ceausescu. Ajunge prim secretar la Centrul Universitar de partid, el era coleg de generatie cu mine, el facuse Dreptul si eu facusem Romana, si-l stiam… Ei bine, el avand o tinuta aroganta asa si… distanta si imperativa, era clar ca foarte repede noi vom intra in conflict.

Si asa s-a si intamplat. Faptul concret care a generat conflictul este legat de imprejurarea ca la un moment dat stabilim o intalnire la mine la sediu la Universitate, cand el trebuia sa vina sa discutam niste probleme de cadre, nu stiu ce Dumnezeu... Stabilim o ora. El nu vine. Il astept o ora. Am treaba in Universitate, deci practic s-au facut doua ore, e adevarat ca a doua ora eu mi-am rezolvat problemele mele curente, dar o ora l-am asteptat. Dupa care, m-am dus si mi-am vazut de treaba, eu locuiam la camin. Vreau sa spun ca fata mea s-a nascut in camin. O sa-ti povestesc si cum am reusit sa obtin aceasta camaruta in camin.

Eram acasa, deci, la ora cinci si jumatate, intalnirea trebuia sa aiba loc dimineata la 10. Si-mi da telefon secretarul lui. „Toarasu' Melian? Toarasu' Prim vrea sa vorbeasca cu dumneavoastra!" „Da." „Tovarasu' Melian, te rog sa vii la Universitate sa vorbim problema aceea". „Tovarasu' Prim secretar, eu daca nu ma-nsel bine, noi am avut intalnire astazi la ora 10". „Da, domne', dar n-am putut sa vin…!" „Bun. Daca n-ati putut sa veniti dumneavoastra, nu pot sa vin eu acum". „Tovarasu' Melian, mata' uiti cu cine vorbesti? "Nu, nu. Nu uit deloc cu cine vorbesc. Vorbesc cu un fost coleg de generatie care, intamplator, acum este Prim secretar al Centrul Universitar de partid, dar care in mod normal trebuie sa respecte niste reguli ale jocului". „Nu vii?" „Nu. Maine stabilim impreuna o ora, ne intalnim…". „Nu maine, eu vreau astazi!". „Oti fi vrand dumneavoastra, dar eu nu pot. Asa cum dumneavoastra n-ati putut la 10, eu nu pot acum". Ah, cu chestia asta l-am vexat. A venit… Deci, discutia a ramas asa, eu mi-am vazut de treaba.

El intre timp ce a facut? A venit la secretarul de partid al Universitatii, la Sorin Zamfir: „Uite asa, asa, asa…" A fost primul conflict. Sorin i-a spus: „Tovarasu' Stefanescu, Melian are niste fixuri. Chestia cu punctualitatea, eu stiu ca are probleme si cu cei din institute. Si-au invatat, dar pana au invatat, au intrat in conflict cu Melian. Deci, daca se stabileste o chestiune ea trebuie respectata, n-ai respectat-o n-ai viata buna cu Melian". „Da, tovarasu'…, dar eu am avut…". „De acord. Dar puteati sa dati un telefon Tovarasu' Melian, uite, s-a ivit o chestiune, nu pot sa vin! De fapt asta i-am reprosat-o si eu. „Bun, de acord, apar in viata noastra… in activitatea noastra lucruri neprevazute. Dar nu vi se pare ca era un minim semn de respect, daca nu fata de mine, pentru ceea ce reprezint in Universitate, Presedintele Asociatiei Studentilor, sa dati un telefon? Nu dumneavoastra, secretara… bai, fato', da-i un telefon lui Melian si spune-i ca nu pot veni, ca vin la ora cutare, sau ca stabilesc eu cu el, sau ca ma-ntalnesc eu cu el dupa amiaza!". „Nu-mi dai dumneata lectii de comportament...!" si nu stiu ce, mi-a raspuns el la telefon. Zic: „Nu, nu va dau lectii de comportament, dar nici nu permit sa-mi dea lectii de comportament altii care n-au creditul moral s-o faca!". Si atunci mi-a inchis telefonul si a venit la secretarul de partid cu intentia sa ma schimbe.

Bine-nteles ca secretarul de partid, Sorin, n-a fost deloc de acord, caci ei prin mine scapasera de foarte multe hangarale cu probleme de tineret. Pe ei nu-i mai durea capul cu tineretul si, daca sunt eu acolo, ei n-au probleme. Avusesera inainte un alt presedinte caruia ii faceau ei munca. Eu fiind acolo, ei n-aveau probleme.

Sigur ca asta m-a costat pe mine, n-am timp sa va povestesc conflictul de pilda cu directotul administrativ, cu hotiile care se faceau la cantina, cu controalele inopinate care le faceam cu studentii si descopeream carnea ascunsa si ma duceam si reclamam la rector si prorector si abia mai tarziu am aflat ca ei erau mana in mana, ca aprovizionarea rectorilor, prorectorilor cu de toate, era facuta de asta. Si din cauza asta, tot timpul asta cadea in picioare. Era un hot ordinar, in calitatea lui de director administrativ… el avea… toate valorile Universitatii erau pe mana lui. Si, deci, practic,

toti care ajungeau in functii de raspundere erau manjiti de el. Si atunci, don' quijotismul meu, cu controalele in care-l descopeream, in mod normal, in cateva situatii el ar fi trebuit sa fie dat afara si dat pe mana justitiei. Ei, lucrurile astea s-au adunat, picatura cu picatura.

Ei, ultima picatura a fost vizita lui Trofin la Universitate. Aceasta dupa ce… dupa ce trebuie sa va mai relatez celalalt episod, al conflictului cu Mircea Anghelescu. Stiti cine este Mircea Anghelescu, deci fostul presedinte al Asociatiei Studentilor pe tara, fost membru al Comitetului Central, fost presedinte al Federatiei de Fotbal, multa vreme… devenise si Prim secretar al Centrului Universitar de partid, deci el era presedintele Asociatiei Studentilor pe tara.

Eu eram presedintele Univesitatii, el era presedintele institutiei de invatamant cea mai mare din tara. Si are loc conferinta nationala a Uniunii Asociatiei Studentilor, la care urma sa vina Ceausescu, la care a si venit, de altfel, Ceausescu. Si bine-nteles, cel dintai care trebuia sa ia cuvantul in aceasta imprejurare am fost eu. Si iarasi, ca de obicei, cuvantul, luarea de cuvant, trebuia sa ajunga la ei pentru cenzura, pentru… Cuvantul meu, eu l-am prezentat in fata biroului de partid al Universitatii si am convocat plenara pe Universitate si le-am prezentat cuvantul si le-am spus: „Acesta este cuvantul pe care eu vreau sa-l prezint la Conferinta Nationala. Daca sunt observatii. Daca sunteti de acord", iar cuvantul meu era un cuvant nonconformist din multe puncte de vedere, adica atacam o serie intreaga de probleme tinand de formalismul activitatii studentesti, de imixtiunile organelor de partid in activitatea noastra, … adica lucruri care era greu sa fie… inghitite de catre oricine. La nivelul Universitatii, insa, si comitetul de partid si plenara mi-au aprobat cuvantul asa cum l-am facut eu, explicand pentru fiecare pozitie. Intre altele de pilda, pledam pentru ideea instituirii burselor de merit, adica orice student, indiferent de conditia lui sociala (ca functiona chestia asta, fiu de muncitor, de taran, de intelectual s.a.m.d. si atunci se producea o discriminare). Si eu propuneam aceasta idee, indiferent de situatia sociala, de provenienta sociala, indiferent de orice alte criterii, sa se instituie bursa de merit pentru cei care au numai note de 9 si 10. Intre altele, pentru ca asta a fost unul dintre punctele care au generat conflictul, ca sa zic asa.

Am prezentat… deci, dupa ce am obtinut girul celor a caror reprezentant eram. Eu eram alesul lor deci, practic, cuvantul meu nu mai era al meu era al lor. Si l-am dat cu o zi inainte la cei care organizau Conferinta Nationala. Conferinta avea doua parti, o prima parte la care a venit Ceausescu si a tinut cunoscutul speech si a doua parte in care se prezenta raportul si luarile de cuvant pe marginea raportului si pe marginea cuvantarii Tovarasului.

Cu o zi inainte, insa, dupa amiaza, primesc telefon si sunt chemat la Comitetul Central al Uniunii Asociatiei Studentilor, la sectia luari de cuvant. Si acolo imi spune: „Toarase' Melian, uite am rugamintea sa scoti chestia asta". Era chestia cu propunerea, cu… Ah, nu in ziua aia, nu… Deci, cu o zi inainte m-au chemat si m-au rugat sa renunt la cateva pasaje sau macar sa le formulez altfel, sa… Si am spus: „Stimati tovarasi, nu va suparati, ce-aveti in fata dumneavoastra, nu este cuvantul meu". „Cum adica, nu este cuvantul meu?". „Nu. Ceea ce aveti in fata dumneavoastra este un document care provine de la plenara Uniunii Asociatiei Studentilor pe Universitate si de la acceptul organului de partid din Universitate". „Hai'…lasa-ne cu formalismele astea, tovarasu' Melian, fii serios, noi avem probleme… maine e Conferinta, vine Tovarasu' Ceausescu, n-avem timp de…". „Eu nu stiu daca aveti timp sau n-aveti timp. Dar eu vreau sa va spun doar atat: acest cuvant eu il prezint asa cum am primit aprobarea de la cei care m-au ales. Eu vin aici ca un reprezentant, ca un trimis. Nu vin in nume propriu. Eu nu am

dreptul sa modific nici o litera de aici. In fata constiintei mele, dar daca dvs. nu imi acceptati ideea, nu mai imi dati cuvantul". „Cum, domne'…da' dumneata esti primul care trebuie sa iei cuvantul in Conferinta. Esti presedintele celui mai mare Institut din tara. Asta este regula". „Bine, atunci…". „Te mai gandesti, tovarasu' Melian". „Eu va spun ca n-am ce sa ma gandesc". Asta a fost cu o zi inainte. A ramas asa… in coada de peste, „te mai gandesti, … te mai…", dar nimic sigur.

A doua zi, vine Ceausescu. Are loc luarea de cuvant si, intre elementele cuvantarii lui, era un fragment in care se critica elitismul, tendinta de a stimula elitele, de a… si facea aceasta… „mai exista si propuneri cu privire la burse de merit pentru cei care au note de …" nu stiu ce… „Nu, tovarasi, trebuie sa asiguram o pregatire uniforma, sa omogenizam colectivele, sa nu stiu ce… ce sa creem discrepante si nu stiu ce… elitismul acesta a daunat intodeauna…" s.a.m.d. Bine-nteles, va dati seama ca o asemenea perspectiva era intr-o totala contradictie cu propunerea mea de acolo, ca si cu alta. Dupa ce se termina cuvantarea lui Ceausescu, se ia pauza, ca de obicei, era prima parte care trebuia oricum despartita de a doua. A doua, erau luarile de cuvant.

In pauza aceasta, care a durat aproximativ o ora, ca acum se dadea bufet, mancare, chestii, sunt chemat din nou la comisia de luari de cuvant. „Tovarase Melian, lucrurile sunt si mai complicate acum. Trebuie efectiv sa scoateti macar partea asta cu partea asta…", vreo trei parti, „Sau macar sa modificati…" Eu, incapatanat precum catarul: „Tovarase, eu v-am spus ieri. Nu s-a schimbat nimic de ieri pana…" „Cum nu s-a schimbat nimic, tovarase, dar n-ati auzit cuvantarea lui tovarasu' Ceausescu, care spune cutare asa…?" „Nu va suparati, este pozitia Secretarului General al Partidului, ingaduiti-mi ca eu, ca reprezentant al Uniunii Studentilor din Universitate, sa am si eu o pozitie. N-am dreptul sa am?". „Tovarase Melian, nu te juca cu focul!" „Nu ma joc cu focul, tovarasu', asa cred eu ca e normal! Si eu cred ca, daca tovarasu Ceausescu va fi in sala, va aprecia indrazneala de a spune un punct de vedere care nu se suprapune, nu se pliaza perfect peste ce-a spus dumnealui. Pentru ca am sa incerc sa si demonstrez de ce din punct de vedere al politicii partidului este foarte bine sa cultivam elitele. Ca eu am impresia ca el este dezinformat, ca este…" am incercat sa gasesc niste argumente de felul asta. „Tovarasu' Melian, nu se poate, domne'…". „Eu repet ce v-am spus, inca o data, acest cuvant nu-mi mai apartine, el este un document al organizatiei pe care o reprezint si eu il prezin asa!".

Vine Angelescu, presedintele, astia l-au informat. „Hai, ba', batrane, nu mai face probleme, bai, ce dracului, noi ne cunoastem…", nu stiu ce. „Tovarasu' Angelescu, nu va suparati, sigur ca ne cunoastem, sunt de acord cu dumneavoastra. Da' eu nu pot sa fac lucrul asta. Dumneavostra ati insistat, daca va aduceti aminte, sa accept sa fiu presedinte la Universitate, eu n-am vrut!". „Da, draga, si ce, asta iti permite…" „Nu. Nu, nu-mi permite. Dar, asta este daca vreti… marturia ca eu am luat in serios ceea ce s-a intamplat cand au fost alegeri si am fost ales". „Hai, mai Sandule, lasa, mai, gargara…", eh, totul era, cum sa spun… imediat erai bagat in bascalie, in… „hai… gargara asta…Vrei sa avem probleme cu…?"

***B.R.:** Erau mai multe planuri.*

***Al.M.:** Exact. Si am spus: „Tovarase Angelescu, nu…".*

Incepe parte a doua. A ramas in coada de peste. Eu m-asteptam sa-mi dea cuvantul primul, ca asa era normal. Conform tuturor regulilor dintodeauna, ia cuvantul reprezentantul celui mai mare institut, al celei mai mari organizatii din tara. Da cuvantul celui de la Politehnica, da cuvantul celui de la Timisoara, da cuvantul celui de la Iasi, da cuvantul… Da pauza, ca la luarile de cuvant s-au dat doua pauze.

Ma duc la primul secretar al Comitetului de partid pe municipiu, Gherghisan, care si el la vremea respectiva insistase sa primesc… ca eu am avut multe ezitari… atunci cand mi-au solicitat sa accept sa fiu ales presedintele Asociatiei. Si discutasem si cu el. Si el venise cu niste argumente… mi se paruse un om mai… „Mai, Sandule, trebuie odata bagate in activitatea asta studenteasca niste principii sanatoase, o anumita moralitate, o anumita…", ceea ce pe mine m-a castigat imediat cu chestia asta. Adica, daca ma lua cu o alta chestiune… „Trebuie facut. N-ai vazut cate lucruri nu se fac…, trebuie un om de fermitate, asa cum ai facut la facultate. Sa se stie ca acolo este un presedinte…". Si, fireste, cu aceste argumente el m-a castigat, si de fapt a fost ultima discutie si cea care m-a si convins, tipul reactionand cu o abilitatate demna de toata lauda. Si atunci eu, in prima pauza, ma duc la el si-i spun: „Tovarase Gherghisan, din cate stiu eu, ca reprezentant al Universitatii, al celui mai mare institut din tara, eu ar fi trebuit sa iau cuvantul primul. Nu numai ca nu l-am luat primul, dar observati ca-n toata prima parte a Conferintei mie nu mi s-a dat cuvantul. Vreau sa va spun ca eu am fost chemat la comisia de cuvantari unde mi s-a solicitat sa-mi schimb luarea de cuvant. Si am refuzat. Si am refuzat pentru ca la, la, la…" I-am spus eu toata chestia asta. „Nu se poate, tovarasu'. Lasa ca discut eu cu ei. Nu, nu se poate. Iti da cuvantul dupa pauza. Probabil ca…" Nu stiu daca s-a dus sau nu s-a dus sa vorbeasca, probabil s-a dus sa vorbeasca si probabil ca aia i-or fi aratat ce-i in cuvantarea mea.

Are loc partea a doua, iarasi nu-mi da cuvantul. Si atunci fac imprudenta si spun celor din jur: „Angelescu se-nseala…eu ma ridic in plina adunare si atrag atentia – Tovarasi, eu m-am inscris la cuvant, sunt presedintele celui mai mare institut din tara si nu mi se da cuvantul". De ce am facut eu imprudenta? Pentru ca, in momentul in care am spus-o in grupul meu de colegi, aceasta chestiune a ajuns imediat la cei care trebuie.

Si adunarea se incheie nu ca de obicei: „Daca mai sunt luari de cuvant, daca…", nu stiu ce. Angelescu conducea lucrarea, „Tovarasi, intrucat marea majoritate a problemelor au fost abordate, marea majoritate a reprezentantilor institutelor de invatamant superior si-au spus punctul de vedere, incheiem aici dezbaterile noastre. Este tarziu. Urmeaza alegerile. Va dati seama ca…. Sunteti de acord?" Bine-nteles sala obosita, era o zi… era pe seara acum si mai erau si alegerile, de fapt Conferinta s-a terminat seara la 11. „Da, da…!!!". Unde sa te mai ridici, cui sa te mai ridici, ce sa mai spui?!…Ce sa mai spui, mai ales ca, daca vorbeai, din sala nu te mai auzea nimeni. Bun. Bine-nteles ca am fost ales in Consilul National, nu se putea ca presedintele Universitatii sa nu fie acolo. Si la prima plenara a organului nou ales, la care participa un secretar la partidului, nu mai stiu cine, Gheorghe Pana, sau nu, chiar Trofin participa. Bine-nteles, eu imi pregatisem o luare de cuvant foarte dura, pe ceea ce se intamplase la conferinta. Si iarasi fac imprudenta, naivitate, am avut multe naivitati in viata, si nu poti sa scapi de ele totdeauna. Tot asa, discut cu colegii: „Bai, ce le fac eu acum in plenara asta, in prezenta tovarasului Trofin. Ca sa stie ce mascarada este viata noastra de Organizatie, cum se fitilesc lucrurile, cata ipocrizie si…. Sa vedeti voi ce…". Bine-nteles, imediat s-a auzit treaba asta.

Incep activitatile si nu mi-au dat cuvantul. Bun. Din momentul ala, eu n-am mai calcat la Uniunea Asociatiei Studentilor pe tara. La nici o plenara, la nici o actiune. Angelescu mi-a trimis raspuns de vreo cateva ori. Intermediat prin Centrul Universitar de partid, prin… Comitetul de partid al UTC s.a.m.d., deci pe filiera de tineret. Si de fiecare data am spus: „N-am ce sa caut in aceasta institutie!" „Dar esti membru al Consiliului!". „Eh… nu, un membru al Consiliului nu are statut de mobila!". „Ce vrei sa spui?". „Nimic.".

Si intamplarea face ca la vreo doua sau trei luni de zile sa ma intalnesc cu Angelescu pe strada. „Ce faci, ba, batrane? Bine, ba!!!… Ba', tu ai uitat ca esti membru in Uniunea Asociatiei Studentilor pe tara?". „N-am uitat, tovarasu' presedinte, da' eu socotesc ca rostul unui membru al acestei Uniuni este sa desfasoare o anume activitate in cadrul organismului in care este ales". „Si cine te-mpiedica, draga?". „Toarasu' Angelescu, eu nu accept statutul de mobila", i-am declarat eu, „mobila intr-un organism". „Pai ce vrei sa spui?". „Daca va aduceti aminte la prima plenara m-am inscris printre primii la cuvant si nu mi-ati dat cuvantul!". „Hai ba', asta e un lucru serios?". „E foarte serios. Dumneavoastra ati aflat ce vroiam sa spun, stiti ce vroiam sa spun, stiti care este parerea mea despre felul in care v-ati comportat la Conferinta Nationala si eu nu accept sa fiu papusa nimanui!". „Hai batrane'…" El tot o da pe: „Hai batrane... te superi de pomana. Te asteptam sa vii aici!".

Toata legislatura aia, deci o legislatura intreaga, eu n-am mai calcat la ei. Dar lucrurile se acumulau, se adunau. Si momentul ultim, ca sa zic asa, este momentul in care Trofin, care raspundea de invatamantul superior, vine pentru o discutie cu… cum sa spun, cu organul de conducere al Universitatii, adica cu biroul senatului, cu biroul de partid, cu presedintele Asociatiei Studentilor, … urmand sa discute probleme de cadre, probleme de organizare, de viata de partid s.a.m.d.

Trofin mi s-a parut unul dintre oamenii politici mult deosebiti de toti ceilalti si prin tinuta si prin cultura si prin felul lui de a se… Si-n cadrul asta, eu iarasi am luat cuvantul, era dupa Conferinta. Si, intre altele, am abordat nu numai problema ca atare, care ma privea pe mine si care ilustra o anumita viziune, dar am abordat niste probleme de fond ale vietii… ale rolului si ale mijloacelor pe care le are la dispozitie organizatia de tineret ca sa-si impuna propriile ei viziuni asupra vietii ei. Si dadeam o seama de exemple, inclusiv cel cu administratia, faptul ca faceam controale, descopeream carne dosita, descopeream… deturnari de fonduri si ca ele nu erau luate in consideratie, ca relatiile dintre Universitate si factorii pe linie ierarhica sunt cu totul incorecte, abuzuri de toate felurile. Aia faceau spume. Si secretarul de partid de la Centrul Universitar. Trofin a notat totul. Si in luarea lui de cuvint spune: „Stimati tovarasi, va rog, n-am prea observat ca ati notat ce-a spus tanarul dumneavoastra presedinte. Dar el a adus in discutie lucruri foarte grave, care afecteaza profund viata universitara din perspectiva organizatiei, care afecteaza credibilitatea…" si ma rog, a mai spus el multe chestii acolo. „Va rog sa retineti ce-a spus presedintele dumneavoastra si sa luati masurile care se cuvin. La urmatorea mea vizita aici, vreau sa stiu ce ati facut".

N-a mai fost a doua vizita. Dar a doua zi sunt chemat la Centrul Universitar de partid.

Deci pe scurt. Am avut discutia cu primul secretar de partid, care mi-a reprosat luarea mea de cuvant acolo, pe ideea ca rufele se spala in familie, nu stiu ce…, si cu observatia lui Cornel Pacoste, care era secretar adjunct. El ma pretuia, era totusi unul dintre cei care a insistat foarte mult sa accept, pentru ca nu voisem sa accept. Si imi spune: „Sandule, cred ca este cazul sa te lasi de politica!". Zice: „Esti un om extrem de dificil. Ocupa-te de viata ta profesionala. N-ai…". Si atunci i-am spus: „Da, tovarasu' secretar, uitati cine m-a promovat in politica?". „Da, dar se pare ca nu…". „Bine... nici o problema".

La putin timp de la chestia asta, Traian Stefanescu era inca… deci ii venise apa la moara foarte bine. Vine la facultate, eu aveam organizata o plenara cu ordine de zi obisnuita. Si el telefoneaza la Comitetul de partid, unde era atunci doar secretar adjunct de partid, doamna… Cucu sau… Andrei, nu mai stiu cum o chema, si da telefon si spune:

„Transmiteti-i tovarsului Melian sa nu inceapa plenara pana nu vine tovarasul Prim Secretar Traian Stefanescu, care vrea sa participe la plenara”. David o chema... Deci a fost transmis, si David m-a chemat si mi-a spus treaba asta. Si-i spun doamnei David: „Doamna David, va rog sa transmiteti Centrului Universitar ca plenara mea este programata la o anumita ora si eu mi-am invatat oamenii sa-mi respect cuvantul. Deci, tovarasul prim secretar de la Centrul Universitar poate sa vina cand doreste dumnealui. Dar eu nu incep plenara in functie de venirea dumnealui. La ora fixata, eu incep plenara. Dumnealui cand vine, vine!”.

Am inceput plenara cu ordinea de zi obisnuita. Dupa vreo trei sferturi de ora vine secretara noastra si spune: „Tovarasu’ presedinte, veniti putin la Comitetul de partid, ca a venit…”. „Pai, dar cum sa las…?” „Ma rog, puneti pe alcineva sa conduca!”.

Am pus pe vicepresedinte sa conduca, m-am dus acolo. Acolo, era tot staful Universitatii: secretarul de partid Sorin Zamfir era leader doua zile sau trei zile, deci el ne anuntase ca nu va fi si ca doar doamna David va veni la plenara. Acum el era acolo. Mi-am dat imediat seama ca ceva se-ntampla de vreme ce l-au adus pe’asta de acasa din ...

Si incepe: „Toarasu’ Melian, dumneavostra sunteti unul dintre cei mai apreciati presedinti din tara…”. Am facut, am dres, nu stiu ce. Un fel de paneghere, ca si cum eu eram mort pe nasalie si ei vorbeau despre mine. Si cine vorbea? El, Traian Stefanescu, cu care-avusesem… Zice: „Dar, ca urmare a unor orientari care s-au stabilit la nivelul Comitetului Central al partidului este recomandabil ca presedintii Uniunii Asociatiilor Studentesti sa fie studenti, si nu cadre didactice, incat noi am vrea, daca sunteti de acord, sa va schimbam cu domnu’ Stancu…”. Stancu era vicepresedintele meu. Asta…, asta care acum este rector al Academiei de Politie, „Nea’ Meliane, sa stii ca eu n-am nici o vina aici. Te rog frumos, sa nu crezi ca eu am facut…”. „Vezi de treaba, mai Emiliane. Nu-i nici o problema aici”. Si el isi continua, vroia sa-si continue pledoaria, la care eu il intrerup si zic: „Tovarasu’ secretar, nu e nevoie sa continuati”. Ah, si el spune la un moment dat: „De altfel, dumneavoasta v-ati si exprimat ca sunteti bolnav, ca aveti probleme”. Deci, ei se prevalau de cererea de demisie facuta lui Moraru, cu vreo doi ani inainte, in care eu, printre motivele demisiei, spuneam ca sunt si bolnav. Si i-am spus: „Nu-i nevoie sa continuati pledoaria. Sunt de acord.” Si atunci, sare Sorin: „Sandule, te rog sa te gandesti bine. Nu da drumul la vorbe inainte de a te gandi. Pentru ca eu vreau sa-ti spun tie si vreau sa spun tuturor celor care sunt aici ca eu nu sunt de acord sa fii schimbat decat numai daca tu accepti sa fii schimbat”. „Tovarasu’ secretar, m-am gandit bine si accept sa fiu schimbat”. Si atunci intervine Emilian, cel care urma sa-mi ia locul: „Nea’ Meliane, sa stii ca eu nu am nici o vina aici, n-am nici un amestec, te rog sa ma crezi, ma simt jenat…”. „Emiliane, n-ai de ce sa te simti jenat”. „Tovarasu’ secretar, va repet inca o data. Sunt de acord! Plenara este aici. Aveti instrumentul la mijloc. Mi-ati spus, de altfel, sa nu incep, eu n-aveam cum sa nu incep, pentru ca eu am instituit un anume stil de lucru aici. Poftiti in plenara, faceti propunerea. Eu sunt de acord!”. Sorin, din nou: „Sandule, gandeste-te te rog…”. „M-am gandit”.

A venit in plenara si acolo iar a inceput cu panegilicul: „Ati avut un presedinte si da-i… la, la, la… Dar uite, noi dorim acum sa-l schimbam…” Studentii nu sunt tampiti, si-au inceput sa se ridice: „Hai, domne’, dar noi vrem sa stim care e… Vrem sa stim care-i pozitia tovarasului presedinte!”. Adica ei au adoptat practic pozitia lui Sorin, „Daca tovarasul presedinte nu este de acord, noi nu suntem de acord cu schimbarea lui”. Si i-am lasat sa fiarba in suc propriu, au discutat unii, cu astia cu astia, pana la urma: „Tovarase Melian, uitati, plenara doreste sa va cunoasca punctul de vedere!”.

Si atunci m-am ridicat si am spus: „Dragii mei, votati schimbarea mea, pentru ca efectiv eu doresc sa fiu schimbat”… cu destula, cum sa zic eu, retinere. Ah, nu spun ca unul dintre argumente, care a avut o anume greutate in decizia salii, dupa aia am discutat cu ei, a fost ca Sorin, secretarul de partid, a spus, printre motivele schimbarii, ca urmeaza sa primesc insarcinari importante pe linie de partid. Pe urma m-au intrebat pe mine, am spus: „Da. Sunt de acord sa fiu schimbat!”. Am fost schimbat, ma rog, dupa aia ei au aflat de toata lucratura asta. „De ce nu ne-ati spus. Se poate? Ati avut atata incredere in noi si acum n-ati avut incredere…”. „Nu, mai copii, nu pentru ca efectiv am vrut sa fiu schimbat!”. E adevarat ca puteam sa le dam peste cap toata treaba si le-o dadeam peste cap, adica plenara sunt convins ca le-o dadea peste cap, dar eu nu eram interesat in toata treaba…

Si asa s-a incheiat perioada mea de glorie politica…, care mi-a permis sa m’apuc si sa-mi dau doctoratul, am devenit lector, unde am ramas 17 ani, pana dupa Revolutie.

Iar mai tarziu, peste un numar de ani, Vasile Moraru, cel care fusese prim secretar la tineret, a ajuns secretar la comitetul de partid al Centrului Universitar. Si atunci si-a adus aminte de existenta lui Melian, pentru ca efectiv am iesit total din circuit. N-am mai acceptat nici un soi de … pentru ca am fost solicitat pentru diverse munci in comitete si comisii. Deci, practic am intrat intr-un anonimat total si intr-o buna zi ma trezesc ca sunt chemat la Centrul Universitar de partid. „Bai, ce-oi fi facut?” Ma cheama Moraru si: „Bai, Sandule bai... De cand te cautam…”. „Ce-nseamna ma cautati?” „Bai, uite am ajuns aici. Nu vrei sa vii sa lucrezi la noi?” „Ce-nseamna ‘sa lucrezi la noi’ ?” „Pai, uite, iti dam un domeniu care stiu ca… sa lucrezi in comisia profesionala”. „Ah… in comisia profesionala lucrez!”.

Si-am devenit membru al comisiei profesionale, ani de zile lucrand sub diversi sefi de resort, motiv care, de ce va prezint episodul asta, ca sunt multe de spus si-n legatura cu asta, dar nu mai avem timp, vi-l spun pentru ca o serie intreaga dintre atitudinile mele in adunarile generale de partid de la facultate, acelea pe care le-ati vazut dumneavoastra si care in mod normal ar fi putut sa aiba consecinte foarte grave, n-au avut asemenea consecinte, pentru ca ei nu stiau de unde sa ma ia.

Eu am avut o data si un conflict cu prodecanul facultatii, in care eu m-am purtat absolut necontrolat. Aveam examen cu studentii straini, caci le tineam ore si la studentii straini. Si-n timpul examenului, cam la o ora dupa inceputul examenului, mi-apare un tip arogant, imbracat la ultimul ragnet, un arab. Zic: „Dumneata?” „Venit dai examen!” „Cum sa dai examen, bai omule, la o ora de la inceputul examenului…?”. „Pai, eu avut treaba, nu…” „Iesi afara bai frate, bai... Ce, crezi ca asta-i tara lui Papura Voda?” Eu nu stiam cine-i tipul. L-am dat afara. El s-a dus la decanat si se intoarce inapoi si-o zis: „Tovarasu’ decan zis primiti la mine la examen”. „Domne’, ti-am spus sa iesi afara. Aici examenul eu il dau, nu tovarasu’ decan”. „Profesor, eu rog dai voie dau examen”. „Nu ma ruga, nu dai… Cand ai sa respecti regulile, ai sa dai examen. Dar deocamdata n-ai venit la ora, ca toti ceilalti colegi. Ce, esti mai cu mot decat ceilalti colegi?” „Ce? Ce-i mot? Ce-i acela mot?”. „Lasa, ca o sa-ti spun eu ce-i acela mot, cand o fi cazul. Deocamdata iesi afara”. Se duce si se intoarce dupa un sfert de ora cu o cerere semnata cu aviz favorabil de la decan, in care e aprobat sa intre la examen. Era examen scris. Aveam si asistenti cu mine. Zic: „Ramaneti voi aici”, si m-am dus cu cererea direct la prodecan. Prodecan cine era? Dan Grigorescu, cred ca-ti spune ceva numele asta, este acest mare critic de arta, Dan Grigorescu, care de altfel ma pretuia, il pretuiam, ne respectam, eram destul de apropiati, si-i spun: „Tovarase prodecan, ati semnat dumneavoastra treaba asta?”. „Da, ma’ Sandule, ma’, asta e fiul ambasadorului…”. „Si

ce-i cu asta, tovarasu' prodecan? Dar cum… ne putem noi permite sa ne umilim? Cum, da' ce importanta are daca este el... Vine in sala la o ora de cand a inceput examenul, si eu sa-l primesc pentru ca e fiul ambasadorului?". „Bai, sunt niste chestii diplomatice…". „Toarasu' profesor, Universitatea este o institutie de sine statatoare, care are regulile si legile ei". „Hai, ma' Sandule, ma', nu ne fa probleme, ca noi avem…",… nu stiu ce. „Nu va fac probleme, dar nu accept. Eu nu accept ca acest om sa dea examen decat in conditiile normale. Daca acceptam, inseamna ca ne umilim. Ne umilim si ne meritam soarta pe care o avem".

Daca a vazut el ca nu reuseste cu vorbe bune, zice: „Uite ce-i, Sandule, eu sunt seful acestei institutii, am pus o semnatura aici cu Da, este o stampila, tu esti obligat sa pui in aplicare hotararea asta!". Si atunci am simtit asa cum mi se urca sangele in cap, in cabinet era si prorectorul Hanta, am luat hartia si i-am aruncat-o intre ochi, zic s-o crezi tu, „O asemenea cerere s-o indepliniti dumneavoastra care ati semnat-o!". I-am aruncat-o intre ochi si am iesit.

Am iesit, m-am dus in sala, ala ma astepta. „Vii examen?" „Nu vii la nici un examen. Sa vii la examen cand trebuie!". Bine-nteles, mi-am tinut examenul, mi-am vazut de treaba. Ma asteptam la consecinte. N-a fost nici o consecinta. Dupa aia n-am vorbit cu Dan Grigorescu timp de sase luni de zile si el este cel care m-a abordat: „Hai, bai', Sandule, sa fim noi suparati pentru o tampenie ca asta…!". „Toarase profesor, m-a vexat profund comportamentul dumneavostra in care m-ati socotit asa… un fel de sclav, care sunt obligat sa respect o semnatura". Iar Hanta spunea: „Bai, Sandule, pentru mine a fost uluitor! Tu, care esti un tip atat de sociabil, de zambitor, de… cand te-am vazut am zis ca… efectiv n-am inteles nimic!".

Si ce am priceput eu mai tarziu: astia din facultate nu stiau de unde sa ma ia, si-mi spunea cineva ca-si ziceau: „Bai' cine o fi in spatele lui Melian de isi permite asta atatea?" Erau inclusiv luari de cuvant ca cele pe care le-ai vazut si care efectiv erau… Nu o ai pe cea…, nu exista aici ca n-am mai gasit-o, nu mai stiu unde este, cea cu demolarea satelor, in care cuvantul meu a fost un cuvant incendiar si care s-a incheiat cu aplauzele salii, intr-un moment in care tot ce a fost acolo era suficient ca sa stai dupa gratii.

Eh, ultima luare de cuvant este, cred, cea pe care v-am dat-o, e cu joi inainte de revolutie, in care abordam problema cu scriitorii, cu sindicatul, cu frigul si cu toate celelalte. Or, faptul ca eu eram in comisia profesionala a centrului universitar de partid pentru ei era un element de… Eu ma duceam in control in tot centrul universitar pe probleme profesionale. Ei primeau ecouri de felul in care ma comportam eu acolo si acolo ma cam comportam intr-un fel nu totdeauna in conformitate cu ce se hotara la nivelul centrului universitar. Si-atunci, ei tot timpul isi ziceau: „Bai, cine o fi… Da' trebuie sa fie cineva mai de sus in spatele lui!" Ei n-au stiut niciodata ca nu era nimeni in spatele meu, dar asta intr-un fel m-a protejat.

Intr-un fel m-a protejat pentru ca, nu stiu daca ai citit interviul pe care mi l-a luat studentul, in care ma-ntreba: „Dar nu v-a fost frica de securitate, ati fost urmarit de securitate?" Probabil c-am fost urmarit, probabil c-a existat, dar tot timpul… poate ca Dumnezeu m-a aparat, in orice caz m-a aparat sigur prin venirea Revolutiei pentru ca, descoperit fiind pe 4 octombrie, ei aveau pana la urma sa constate ca nu lucrez cu nimeni si ma bagau in catuse… daca nu venea Revolutia, dupa faptul ca ei m-au descoperit asa de tarziu…

Incat pe linia lucrarii dumneavoastra sigur ca multe lucruri ar fi de spus à propos de felul in care am abordat eu procesul didactic cu studentii mei, deci atunci

cand am fost fata in fata cu ei, si cand, de fapt, eu mi-am ramas tot timpul credincios propriei mele table de valori si studentii au simtit aceasta, iar din interviu aveti suficiente probe de acest tip. Pe de alta parte, de atitudinile mele fata de starea invatamantului, fata de problemele invatamantului, ale invatamantului universitar si ale invatamantului preuniversitar, atunci cand am avut ocazia sa vin in contact nemijlocit cu acesta, pentru ca de multe ori am fost invitat la activitati ale cadrelor didactice din invatamantul preuniversitar sa imi spun parerea despre o problema sau alta si de fiecare data parerea mea era cam…à rebours – in raspar, motiv pentru care ei ma si cautau adesea… uneori, va spuneam si data trecuta, cu ingrijorarea ca intr-o buna zi n-o sa mai aiba pe cine sa cheme intre ei si uneori ma avertizau: „Tovarase profesor, riscati prea mult!", mai ales cand le prezentam unele dintre conferintele despre Eminescu din care selectam in mod deliberat citate care graiau extrem de actual si tinta era extrem de evidenta…

Si in aceasta ipostaza, deci in legatura cu aceste lucruri sunt o serie intreaga de pozitii pe care le-am avut si care m-au si pus in conflict uneori chiar si cu colegii mei. De pilda, m-au pus in conflict cu Piru, care avea obiceiul sa dea totdeauna numai note foarte mari – 9, 10. Si am avut de mai multe ori discutii cu el intr-o catedra, in care i-am spus, si i-am spus foarte deschis intr-o adunare generala: „Domnule profesor – era seful meu de catedra – nu va suparati, dar a pune note asa cum faceti dumneavoastra nu este semn de generozitate, ci este semn de dispret". „Ce vrei sa spui, domnule?" „Vreau sa spun ca cineva care da note de 9 si 10 la toti studentii si la cei slabi si foarte slabi si la cei buni si foarte buni, de fapt ii dispretuieste pe cei buni si foarte buni, pentru ca dumneavoastra nu faceti distinctia intre cei care muncesc, intre cei care au calitati, intre cei care poate au har si intre derbedeii, intre mistocarii, intre lenesii care vin la facultate pentru ca stiu ca au 4 ani de zile din viata cand stau in Bucuresti pe banii parintilor sau ai statului si stau in cafenele si stau la casa de cultura, rar ii vezi in biblioteca, iar dumneavoastra le dati aceeasi nota si unora si altora. Bineinteles ca el a venit cu teoria lui, din fericire viata l-a sanctionat ca, la un moment dat, unul dintre neispravitii astia gratificati de el a ajuns redactor intr-o editura si intamplarea a facut ca a trebuit sa-i faca referat la un manuscris al lui Piru, facand observatii critice la manuscrisul lui.

Atunci l-am vazut pe Piru iesindu-si din fire: „Ia uite', dobitoc, imi face mie referat!" Si-atunci i-am spus: „Dom' profesor, cine seamana vant, culege furtuna. Asta este elevul dumneavoastra, pe care dumneavoastra l-ati calificat". Cam asta, domnu'…

Sunt multe de spus, ar trebui sa fac o selectie, nici nu stiu daca am selectat ce-i mai interesant, ce-i mai util din perspectiva lucrarii matale. In orice caz, ceea ce este dramatic, as spune poate chiar mai mult – tragic, este ca astazi traiesc o teribila dezamagire in a constata ca Revolutia n-a adus ce trebuia sa aduca, nu numai in viata sociala, politica, in viata de zi cu zi a oamenilor, dar nici macar in spatiul nostru universitar.

***B.R.:** Domnule Melian, va multumesc foarte mult si, cum mi-ati marturisit la ultima noastra discutie, cand ne-am vazut saptamana trecuta, in momentul in care o sa aveti o carte publicata despre dumneavoastra, sa v-aduceti aminte si de faptul ca printre cei interesati ma numar si eu. Va multumesc inca o data foarte mult.*

***Al.M.:** Cu multa placere.*

Interviul cu Aurel Romila

Inregistrare facuta la Bucuresti, în 5.05.1999.

Bogdan Radulescu*: Domnule Profesor, eu fac o teza de doctorat în Stiinte ale Educatiei, avînd ca subiect „Educatia formala si informala în România între 1947 si 1989". Prin educatie formala eu înteleg educatia institutionalizata, cea pe care am primit-o de la scoala, iar în conceptul de „ educatie informala" eu am inclus tot ceea ce a existat în România, nedirijat de partidul comunist, si care a contribuit la formarea unei gîndiri libere, cît si la formarea spirituala si umana a multor persoane, ca de exemplu ascultarea posturilor de radio occidentale în Limba româna, piata neagra a cartilor si casetelor video oficial interzise, Cenaclurile literare ale anilor 80, sau initierea transcedentala de care si dumneavaostra ati fost acuzat. Cum despre educatia informala nu exista alte surse de informatie decît marturiile celor care au trait în aceasta perioada, v-as ruga sa-mi relatati, asa cum va amintiti, despre experienta dumneavoastra proprie.*

La început, asa cum se obisnuieste în astfel de interviuri, as vrea sa va rog, Domnule Profesor, sa-mi dati cîteva date biografice: unde si cind v-ati nascut si, foarte pe scurt, parcursul dumneavoastra scolar si academic.

Aurel Romila*: Curriculum?*

B.R.*: Da, un fel de curriculum.*

A.R.*: Eu m-am nascut în 10 august 1934, în Medgidia, Judetul Constanta. Am facut scoala primara în Medgidia, si asta a însemnat anii 1934/44, deci si razboiul l-am prins în Dobrogea. Imediat dupa 23 august, am venit la Bucuresti. Vremurile începusera sa se schimbe si… ai mei au vrut într-un fel sa ma salveze, dîndu-ma la scoala departe de casa. Aici, am venit la internat la „Mihai Viteazul" unde am facut liceul.*

Perioada asta de la Bucuresti dupa '44 a fost foarte tulbure politic si… însa eu fiind intern am fost, ca sa zic asa, la adapost de framîntarile istorice. Nici nu prea citeam presa, nu era nici radio... asa ca mi-am vazut de carte.

Insa, ca amintire din perioada respectiva îmi amintesc foarte clar si am perceput foarte clar nu numai sensul schimbarii, dar si tragedia care a însemnat caderea Regelui în '47. Si am fost foarte mirat ca eu, tînar, pot sa-mi dau seama de ce consecinte o sa fie, pe cînd o multime de lume mi se parea destul de indiferenta… asa ca un eveniment care vine si trece. Deci, am fost de mic foarte miscat de indiferenta politica si imaturitatea (ca în fond asta este un fapt politic al lumii), si faptul ca predomina la majoritatea oamenilor interesele lor imediate, economice… o duc bine, au servicii, etc., restul nu conteaza. Am fost foarte izbit de faptul asta si am vrut toata viata sa depasesc, sa nu cad, sa nu ramîn si eu asa, deci m-a izbit aceasta limitare si acest conformism (sa te multumesti tu numai cu… fara sa te gîndesti în ce societate traiesti, ce o sa faci…). Asta cred ca a fost socul vietii mele, dupa care a urmat…

B.R.*: Cîti ani aveati?*

A.R.*: Eram în '47, deci eram elev. Dar au venit într-adevar lucruri foarte grele, o lume foarte grea. De ce? Pentru ca în însusi mediul de elev si profesor si nu stiu ce… au început niste schimbari teribile, si a venit mai ales considerentul asta de clasa. Eu, cum eram un om cu oarecare avere în Dobrogea, imediat s-a pus problema sa ma ascund, sa disimulez, ca ma terminau.*

Deci se punea problema eliminarilor. Oamenii erau eliminati, pe toate treptele, dupa trecutul lor.

Marele meu noroc a fost ca n-am avut în familie si nici taica-meu care, în treacat fie zis, a murit în ’44… deci într-un fel m-a debarasat de povestea asta a dosarului, pentru ca se studiau parintii, si cum parintii aveau ceva, cum te… terminau. Insa, în orice caz, de prin ’50, si as spune ca pîna în ’89, a trebuit sa îmi ascund si originea si tot, si sa fiu o apa si un pamînt ca toata lumea pentru ca… altfel nu se putea. Intr-adevar, în Dobrogea în familia de origine ei au pierdut tot, le-a luat casa, i-a dat afara, daca eu nu eram pe la scoli era o nemorocire.

***B.R.**: Tatal dvs. a murit în ‘44 datorita schimbarilor politice sau a fost o coincidenta?*

***A.R.**: Nu, taica-meu era bolnav cardiac si razboiul l-a doborît. N-a putut sa faca fata, n-a putut sa motiveze, sa se scuteasca, sa se… si atunci în retragerea Armatei române la Sibiu a terminat-o.*

Insa a lasat-o pe mama cu o avere care trebuia administrata într-o lume în care averea devenise un viciu si-o nenorocire. Si-atunci mama a fost foarte usor atacata si facuta prada, noroc ca n-a avut decît pe sora-mea care s-o mai tina, pentru ca eu devenisem deja relativ independent. Sarac, dar independent, aici la Bucuresti.

Si asta explica în viata mea secretul, ca sa zic asa, al vietii mele, traind într-o epoca în care lumea care avea cît de cît origine si asta… a dus-o cum a dus-o, eu trebuind sa am aceasta psihoza a ascunzisului, pentru ca periodic te chema, iar lua dosarul, iar vedea, da’ aia cum e, da’ aia cum e, da’ impozitul cum e, da’ adu’ adeverinte, da’ adu nu stiu ce… Deci am stat cu sabia asta a lui Damocles mai ales în liceu.

Ei,… si am cunoscut, prin urmare, si fenomenul asta al necesitatii, minciunii, duplicitatii, pentru ca, daca ai fi spus adevarul, erai eliminat. Familiile din jur si atîtea cunostinte au fost… mai rau decît mine, trimise la Canal, terminate, în puscarii, în nu stiu ce… deci era o foarte mare tragedie printre cunostinte.

***B.R.**: Ati avut membri din familie care au fost închisi?*

***A.R.** : Nu, eu am avut acest noroc ca fratii lui tata (mama nu a avut rude), iar fratii lui tata au facut comert, chestii d’astea… n-au facut politica. Dar, bineînteles ca toti au fost atinsi fiind cu magazine prin Constanta… totul s-a desfiintat si totul s-a terminat. In timp ce eu cu învatatura îmi vedeam de treaba.*

A venit momentul facultatii. Momentul facultatii a fost foarte greu pentru ca se intra cum se intra, foarte… si desi eu învatasem foarte bine nu mi-a ajutat la nimic, certificatele… ca n-am putut sa intru din prima data…

***B.R.**: Unde ati dat?*

***A.R.** : Am dat la medicina. Si n-am putut sa intru pentru ca nu aveam, cum îti spun, dosarul îmi era…*

***B.R.**: La medicina se intra cu dosar?*

***A.R.**: Da.*

***B.R.**: In ce an era?*

***A.R.**: In 1952. Si aici intervine iar un noroc aproape providential, adica moare Stalin în ’53.*

Moartea lui Stalin, desi n-am putut vorbi nici un om cu alt om, ne-a dat sperata la toti ca nu se poate sa nu se schimbe ceva. Si, într-adevar, în ciuda la tot ce era, adica Dej, teroare, puscarii,… totusi ei n-au mai putut sa tina gradul de înspaimîntare a populatiei care a fost cît a trait Stalin.

Ei, si atunci am prins si eu curaj si am mai dat o data. Am intrat. Deja la facultate atmosfera începuse sa se schimbe, nu mai era ce-a fost, în sensul ca, ca proba se bagasera limbi straine, puteai sa înveti… atunci am învatat eu germana, engleza (la liceu m-am învatat decît franceza) si, ma rog… era complet alta atmosfera… Ideologia era mai teoretica, nu erau cum sa spun, lupte d'astea între elevi, între… am trait, în orice caz, mai usor.

In grupa în care am nimerit au fost niste oameni deosebiti, exceptionali, majoritatea sînt profesori… a fost doctorul asta Constantinescu care a fost consilierul lui Constantinescu… si altii si altii… în fine am avut cîtiva evrei care sînt azi foarte mari prin lume, unul a fost ministrul sanatatii în Israel, Rabinovici… cu astia am fost în grupa si am avut o atmosfera mult mai lejera si mai usoara decît am avut-o în ultimii ani de liceu.

Ei, si… am trait în orice caz într-o speranta dupa moartea lui Stalin. Ca ea s-a facut, ca nu s-a facut, dar în orice caz eu am crescut altfel dupa asta.

Am terminat în '59, m-am casatorit în '59 cu o colega, am plecat amîndoi la tara, am ales... eu puteam sa aleg si mai aproape, prin Muntenia… dar am vrut sa aplic germana si m-am dus în zona saseasca, în Ardeal, unde am avut o deziluzie.

In primul rind ca aia nu vorbesc gernana, vorbesc niste dialecte, groaznice… nu's deloc culti… erau veniti din Rusia, fusesera deportati, saraciti, nu mai aveau chef de nimic, de altfel germanii ulterior s-au si terminat în sensul ca tinerii, generatia care venea, plecau, au lasat satele alea parasite la tigani…

Dar eu am plecat cu idealul asta, deci… eu am fost un om care m-am tot înflacarat pe anumite idealuri si nu m-a speriat treaba asta ca plec la tara, mi s-a parut ca este tocmai masura prin care poti vedea daca poti sa dai ceva, deci nu am vrut sa stau pe aici pe la vreo catedra… am plecat sa fac…

Si, într-adevar, a fost o experienta importanta pentru viata mea pentru ca m-am maturizat, mi-am aratat capacitatea medicala si bine'nteles m-am informat, am luat cît se poate carti, aveam bani de data asta, si m-am pregatit continuu pentru ce va fi. Nu se stia pe atunci daca te mai întorci, nu era sistemul de concursuri, de…

Totusi, a venit si un sistem din asta de concursuri si am dat si eu si nevasta-mea si am scapat de zona aia unde vroiau ei sa ne retina, sa ne ofere Fagaras, nu stiu ce… am scapat, am fugit, am ajuns la Bucuresti…

***B.R.**: Dupa cît timp?*

***A.R.**: In '62. Din '59 în '62, trei ani.*

Si din '62 si pîna acum sînt psihiatru. Am vrut sa fac psihiatrie tocmai pentru ca medicina mi se parea destul de banala, asta cu taiat, cusut si dureri… nu ca nu e importanta, dar mi se parea ca coboara omul foarte mult. Pe mine ma interesa ce-i omul mai altfel… si asta am ales.

Colegii m-au compatimit, au crezut ca am înnebunit, ca am o slabiciune mintala, ca…. Adica nu ai cum sa te duci într-un azil… ce rost are, cînd ai atîtea posibilitati sa faci aia, sa faci aia…

Intr-adevar, cine face o chirurgie sau ceva… traieste altfel, are alta avere, eu însa eu niciodata n-am gîndit asa. Si de altfel nici n-am facut niciodata avere, n-am fost obsedat niciodata de chestiile astea. Asa, în treacat fie zis, nu mi-a trecut prin cap sa iau nici un sifonier de la batrîni… nu mi s-a parut esential…

Si, deci, dupa capul meu, asa… poate ca asta e sa zic deplasarea mea, cu aceasta idealistica am… patit-o de multe ori, tocmai din cauza asta, a firii mele care pe lînga real, vad întotdeauna si un factor din asta care ma intereseaza.

Ei bine, aici, în Centralul asta m-au interesat anumite lucruri, anumite lucruri… nu puteam sa las lucrurile asa cum le-am primit eu… Ei, si încet, încet, în… s-a cristalizat o conceptie (aici lumea n-are conceptii, nu intereseaza pe nimeni…). Eu mi-am facut o conceptie pe care am vrut s-o realizez.

***B.R.**: Din '62 sînteti aici în spital?*

***A.R.**: Da, din '62. Incet, încet deci eu am prins curaj, am profitat de tot ce se facea, de pilda se facea învatamînt ideologic, însa… acolo la învatamînt eu am bagat anumite teme, ei nici nu se prindeau,… sa zicem existentialism.*

Deci, înainte de a o pati eu, noi discutam anumite lucruri aici la învatamînt ideologic, pentru ca eu ma duceam la Academie, faceam referat. Ei nu stiau, ei credeau ca facem… întelegi? Ei nu, nu si-au dat seama, noi am discutat despre inconstient si psihanaliza înca din anii '60. Si unde? La marxism. De ce? Pentru ca ei începusera sa lase anumite relative autonomii si credeau în loialitatea noastra. Noi n-o faceam cu simtamîntul perversitatii, însa stiam ca trebuie sa facem ceva... ca nu se poate decît sa ne informam, sa stim… asa ca eu din perioada aia am copiat de la Academie, din alte lucruri, texte care nu le-am mai facut dupa '89. Deci, atunci nevoia de informatie era asa de mare ca eu am o biblioteca pe care am copiat-o atunci ca sa pot sa fiu informat, sa existe, etc.

Ei bine, cum îti spun, lucrurile astea m-au dus la o conceptie de schimbare pe care am numit-o RESOCIALIZARE si, pe urma, m-am gîndit, în cadrul sistemului social, ce am eu de facut atunci. Eu am gîndit totul prin societatea care era.

Singurele forte pe care le-am vazut eu pozitive atunci au fost parintii de pacienti. Si nu parintii suspusi, pentru ca astia n-aveau timp sa te ajute, dar totusi contau si astia, ci pe oameni mai modesti.

Eu am adunat acesti oameni modesti, mi-am facut un comitet, dupa modelul scolar. Cînd ma întrebau astia: „Da' de ce comitet?", nu stiu ce… eu raspundeam: „Pai', e modelul scolar, ca sa ne ajutam."

Si, de fapt, de prin '75, am început o lupta serioasa, adica documentata. Prin acesti oameni, nu prin mine direct, prin ei, care au mers, au facut memorii la Comitetul Central, la Ceausescu, la… „Domne', trebuie în psihiatrie sa facem ceva!".

Bine'nteles ca astia de pe aici nici nu stiau, zeci de ani nici n-au stiut ce fac eu, iar cînd au stiut li se parea ca n-o sa iasa nimic. Ei, cînd si-a dat seama administratia ca eu vreau sa fac ceva, o cladire d'asta, nu le-a convenit, pentru ca aici era terenul de football al lor, era distractia maxima. Deci, eu am stiut din politica, avînd de mic un simt politic, pe cine sa apas si pe cine sa nu contez.

Eu nu am contat absolut nici un milimetru pe colegii mei, pe administratie, pe sectorul sanitar, pe Ministerul Sanatatii… nu m-au interesat acesti oameni. Am stiut ca sînt niste egoisti, niste caraghiosi si limitati în carcasa lor.

Pe mime m-au interesat oamenii de putere. Si acesti oameni de putere, care au fost captati de comitet si de întreaga problematica tragica care este în fond boala mintala, au reusit încet-încet sa obtina: proiect la Ministerul Sanatatii, includere în Planul de Stat….. Si asa eu cresteam….

***B.R.**: Cînd spuneti oameni de putere, de fapt ei erau oameni cu o mare motivatie…*

***A.R.**: Nu, adica nu astia care… n-aveau legatura directa cu mine, ca n-aveam eu legatura cu Ceausescu…. aveam însa în comitet avocati si astia… care aveau curajul sa se duca sa prezinte aceasta problema la Comitetul Central.*

***B.R.**: Ei avînd în familie un bolnav…*

***A.R.**: Da, avînd un bolnav. Si pe urma eu stiam ca se lucreaza prin Comitetul Central. Apoi, Comitetul Central i-a presat pe Ministerul Sanatatii: „Faceti!”. Astia întrebau aici si li se raspundea: „ Nu, e un nebun, nu trebuie, ce… nu stiu ce…”. „Domne’, se face!”.*

Asta era sistemul, de sus în jos cînd venea… deci trebuia sa întelegi întîi mecanismul de jos în sus si sa dai lovitura apoi sus în jos.

Si asa chiar s-a întîmplat, dar încet-încet, de prin anii ’80, am devenit totusi… periculos, ca sa zic asa, în sensul ca nu prea mai aveam concurenta la cei din învatamînt, deci ei în mod natural trebuiau sa ma promoveze prin lumea care era si nu stiu ce… se vorbea cam mult si etc…..

Si m-am trezit, înainte de-a o pati eu, cu niste semne, sa le zic asa, care nu erau bune, adica parintii au fost perchezitionati, etc…. le-a gasit o harta.... Zic: „ Sa vezi acum ca astia încearca sa dea la o parte o întreaga problema cu... prostii de-ale lor, sti...”.

Eu eram, cum îti spun, daca eram pregatit de mic pentru idei si idealuri si nu stiu ce... deci, foarte usor am cazut în capcana asta cu transcedentalii… în ce sens, adica astia de la transcedentali, era de fapt unul care e din Elvetia, care cerea Ministerului sa introduca metoda si Ministerul cerea controlul metodei. Si atunci s-a gasit Romila sa fie desemnat sa controleze si sa le raporteze. Eu am acceptat, mi s-a parut… „ o sa vad”, mi-am zis eu, nu e ceva…. Eh, am cazut în capcana asta, am facut rapoarte, tot, dar astea n-au avut nici o valoare pentru ca ulterior ei au negat ca stie cineva în România ceva, desi asta statea de patru ani la Intercontinental, securitatea îl stia probabil ca pe altceva, ulterior s-a zis ca nimeni nu stia si… culmea e ca din tot tot IMF-ul eu m-am gasit sa… deci, nimeni nu mai stia din Ministerul Sanatatii, nici profesorul meu, nici …nimeni, nimeni, nimeni…. Ei, am cazut eu sa iau toata povara acestei trebi, bineînteles dat afara de peste tot, din spital, din învatamînt… si dat afara si din medicina.

***B.R.**: Domnule profesor, ce-a fost de fapt povestea asta cu transcedentalii?*

***A.R.**: Domne’… ea ca metoda indiana la origine este pur si simplu una din numeroasele metode de yoga care e mult simplificata. Adica, eu nu stiu toate metodele de yoga si nici nu stiu ce se face acum, toate treburile astea… însa, fata de ce s-a predat atunci, îmi dau seama ca aia a fost probabil una din achizitiile occidentale, sa zic asa, extrem de simplificate.*

Adica o linistire de 20 de minute, pe un sunet oarecare, care se cheama „mantra”. Asta este tot.

Eh, pentru treaba asta, ca sa ajungi la concluzia ca a fost o organizatie care a vrut sa distruga România si România s-a distrus datorita...astea sînt niste lucruri care nici nu am ce sa le caut sa le discut, sînt niste prostii. Fapt este ca, dupa ce am fost eu mazilit si tot, îndelungul anilor, pîna în '89, au venit ba unul, ba altul din securisti, nu stiu daca veneau sa ma controleze, dar în orice caz sa-mi spuna „Stai linistit, domne', ca n-a fost nimic, si-a fost o… prostie", chiar ei si-au dat seama ca a fost o exagerare, si-o prostie, si-o nebunie, si-o….

Deci, ce-a fost în planul lor si politic si ca le-a folosit ca o diversiune sau ca ceva… asta a fost treaba lor.

Noi am suferit. In ce sens am suferit? Eu opt ani mi-am pierdut cariera, nu? Am iesit din învatamînt, si am lasat acest proiect minunat care trebuia facut.

***B.R.**: Totul a fost oprit în acel moment?*

***A.R.**: Da, totul a fost oprit.*

***B.R.**: Dar îmi spuneati ca ati fost dat afara din medicina? Ce însemna asta?*

***A.R.**: Pai, dat afara… dat afara. Adica nimeni, am fost „nimeni".*

***B.R.**: Adica nu mai erati recunoscut ca medic?*

***A.R.**: Da. Nimic. Umblam cu cereri pe la astia sa ma primeasca în vreun post pe undeva.*

***B.R.**: Ce fel de post?*

***A.R.**: De medic! Da… si în învatamînt nu mai era vorba. Dupa un timp am reusit. Am… pe la o policlinica, in fine... m-am dus….*

***B.R.**: Era Policlinica Titan?*

***A.R.**: Da, la Titan.*

***A.R.**: Insa… Titanul era deja un focar asa… de securisti, de nenorociti… groaznic…. Nici nu-mi vine sa ma gîndesc ce-am suportat acolo, pentru ca ani de zile n-am putut sa stau de vorba cu nimeni… nici cu un medic… cu nimeni.*

Toata lumea ma ocolea, fugea, se temea… telefonul… vai de capul meu… da' totusi am avut nervii sa… tot asa cu carti, cu astea, sa citesc, sa învat, sa….

In orice caz, ei faceau sedinte în care ma rugau sa ma pensionez, ca sînt un om depasit, sînt un om asa si asa… ca au auzit ei ca vorbesc singur în cabinet, ca….

Dar eu am trecut peste sicanele astea si bineînteles a venit '89 cînd m-am întors în… am facut imediat cerere, era Petre Roman Sef de Guvern, si-am spus domne', ma duc si nu se poate… Roman m-a pasat la un doctor care îl avea consilier acolo, i-am spus pe scurt, ca ala avea o suta de insi la usa, erau zilele alea tulburi… si a pus o rezolutie: „Se reîncadreaza în spital si în UMF" si am plecat.

De atunci, mi-am urmat drumul, n-am facut din asta nici o… treaba de dizidenta sau de... mi-am vazut tot asa de drumul meu, adica am luat constructia, care pîna în '94 a trebuit sa fie terminata si preluata.

Bineînteles ca astia au profitat de treaba asta, adica eu nu simt ca s-a schimbat din toate punctele de vedere ceva, în sensul ca lumea ma considera tot un… paria sau un nu stiu ce…

In sensul ca au facut sedinta acesti colegi ai mei din tara si de peste tot, ca sa… nu devin profesor, ca nu e cazul pentru noile generatii, nu stiu ce… Le-am spus: „Domne', eu nu sunt Socrate sa… eu îmi vad de cariera mea…" „Pai nu, ca ziarele scriu…" „Lasa ce scriu ziarele, nu ma intereseaza ziarele, pe mine ma intereseaza…"

Deci, am trecut peste rautatea asta, s-a facut cladirea, am preluat-o, s-au gasit o multime care sa mi-o ia, au luat jumatate din ea, ca-i prea multa, ca-i prea mare…

Da' totusi cu jumatate merg înainte si acum... am dreptul ca profesor sa stau pîna la saptezeci, ce oi mai putea sa fac... am deja saizeci si cinci, am pierdut cum ti-am spus opt ani, m-am facut profesor la saizeci si..., un profesor în occident esti la treizeci, nu la saizeci si... nu ma consider un ratat cum ma considera o parte din colegi, pentru ca în '97 am reusit sa scriu o carte, o psihiatrie, deci pentru profesor asta este decisiv, consider cît de cît ca sunt împlinit, au fost niste experiente de viata care m-au facut sa cunosc în profunzime singuratatea în care ne gasim si rautatea în care ne gasim, ca lumea de fapt asteapta primul prilej sa-ti dea în cap sau sa se debaraseze, oricine ai fi, oricine ai fi..... asta e psihologia de masa si de.... si tot ce poti sa faci este sa faci într-adevar prin credinta în tine, chiar în Dumnezeu, nu în sensul… prea organizat sa zic asa, ca nu sunt bisericos si asta, însa categoric ca era inevitabil sa ajung la o structura sa zic asa, nu teologica, dar în orice caz nu se poate gîndi ceva în afara lui Dumnezeu.

Deci, toata ordinea care am descoperit-o în formarea mea, de fapt n-am mers decît pe drumuri care sînt cunoscute de umanitate. Si ajungi inevitabil la Dumnezeu. Nu, nu este ceva sa-l iei numai din carti, ba chiar cartile mi se par foarte limitate fata de drumul inevitabil care este....

Acum, sunt relativ linistit, adica ca orice om în fata… vîrstei, a batrînetii, a bolilor, a… „o sa ma adaptez" îmi zic, „o sa mor…" - „o sa mor!", nu este sa fac din asta ceva metafizic sau… eu consider ca în ciuda unei istorii vitrege si nu stiu ce, am facut ceva, am realizat ceva, dar suntem înca necunoscuti, de pilda Organizatia Mondiala vrea sa dea un premiu în lume de 40.000 de dolari pentru cineva care a facut ceva. Eu ma jenez sa scriu.

***B.R.**: Nu ati depus o candidatura?*

***A.R.**: Nu am depus pentru ca n-am… Am zis asa, daca ei n-au venit sa vada, nu pot sa am eu priza… Se judeca în august la Hamburg.*

Dar daca ar fi venit sefii astia sa vada, sa ma cunoasca… pentru ca asa se face, întîi trebuie sa te cunoasca, sa-si capete încredere, pentru ca într-adevar s-a facut ceva si este o istorie destul de consecventa în sensul asta.

Cam asta e.

***B.R.**: As avea o ultima întrebare, Domnule Profesor. Actualmente, puteti conta totusi pe anumiti oameni, colegi sau prieteni, din tara sau din strainatate, dintr-un anturaj care ar avea o oarecare putere de a va ajuta?*

***A.R.**: Din pacate, nu prea. Din strainatate, în nici un caz, am contat pe Vianu din Elvetia, dar el e foarte suparacios si ocupat cu altele si ne-a gasit 7.000 de vini, eu nu stiu nimic de el… Eu îl stimam si-l pretuiesc si acum, dar e firea lui mai suspicioasa si n-am putut stabili… prin el stabileam anumite relatii cu occidentul.*

Iar cei de aici, nu am speranta decît de la cei care s-au format cu mine aici, deci nu contemporani sau mai în vîrsta sau… astia toti cred ca sînt asa si pe dincolo… Eu nu-mi dau seama, poate ca ei au dreptate, dar eu îmi vad de treaba mea.

Prin ce vin dedesupt, deci aspectul cum se zice al predarii tortei si a nu stiu ce… ma preocupa, însa nu am sperante foarte mari, pentru ca exemplele celebre, sa zicem Arseni si altii care au muncit înca mai mult decît mine si au facut înzecit mai mult decît mine, n-a asteptat lumea decît sa moara si s-a dus dracu' toata agoniseala si toata ordinea care au facut-o ei.

Asa ca nu vreau sa-mi fac iluzii foarte mari, o sa fac ce se poate cu mine, poate înca o carte si atîta tot. Dar ca sa vad…

Lumea deja e foarte organizata pe alte structuri, întelegi… si nu… N-am stiut probabil sa-mi fac relatii, sa profit, sa… eu ce mai pot sa fac daca mai am cinci ani, sa fac poate un Congres international vreodata, sa invit, cine poate sa priceapa, sa priceapa, mai ma duc pe la cîte un congres, mai arat si eu una, alta, dar nu… nu îmi fac nici din asta idea unei cine stie ce personalitati….. lumea e plina de personalitati si de o mostenire extraordinara sa zicem, numai daca vezi Grecia, Italia, etc., îti dai seama ca… ce ai tu prin jur e foarte putin fata de ce mosteneste lumea. Deci, trebuie sa fii constient de limitele în care existi, nu…

Secretul vietii mele cred ca a fost… au fost doua poate. Unul a fost filozofia, care nimeni nu stie ce am citit si ce stiu eu, si nici n-am facut parada din asta, nici conferinta, nici nimic. Si al doilea a fost muzica culta, pentru ca ai mei, am avut norocul sa ma dea de mic, am facut pian, etc., pe urma n-am mai putut din cauza razboiului, însa eu am ramas cu o idee, si asta o dezvolt si acum si sunt bucuros asa de… treburile astea, adica sunt niste secrete, cum sa spun, nu de propaganda, ci de idei de organizare.

Si muzica o vad ca o frumoasa organizare si filozofia la fel, deci nu ca o pedanterie, asa ca sa-ti dau citate sau ca sa… nu asta ma preocupa, nici n-am timp de asta, nu…

Dar, daca cineva spune: „Dda' cum de-ai fost, domne', cum de-ai ramas dumneata un om calm si nu stiu ce…". Eu nu pot sa explic ca în asta sta o biblioteca sau… stii… Asta este, daca citesti sau daca… trebuie sa-ti mentii echilibrul tau. Pîna la urma, lucrurile pe care le achizitionezi sînt extrem de simple, spuse asa sînt îngrozitor de simple, sînt asa ca niste… povestea unui cioban care spune „Sigur, am crescut oi pe aici si…", sînt extrem de simple, viata undeva este îngrozitor de simpla…

Dar asta este, viata fara perversitate este… Nu ai prea mult ajutor, nu prea ai multe relatii si trebuie sa te obisnuiesti prin solitudinea ta sa le faci. Deci, eu sunt cu foarte multa lume, însa nu pot sa… contez asa cum ar trebui pe… pentru ca cunosc natura umana, stiu ca sunt probabil mintit, stiu ca sunt probabil asa si pe dincolo… nu-mi fac din asta o ruptura. Merg înainte ca asta este…. Bine!

***B.R.**: Domnule Profesor, va multumesc foarte mult.*

***A.R.**: Sa traiesti!*

Interviul cu Alexandru Paleologu

Inregistrare facuta la Bucuresti, in 6.05.1999.

Bogdan Radulescu*: Domnule Paleologu, tema proiectului meu de teza este legata de educatia informala in Romania intre anii '47 si '89. Ceea ce eu am numit educatie informala este fenomenul informal, adica tot ceea ce a existat (pentru ca a existat ceva) care nu a fost controlat sau dirijat ideologic sau concretizat in educatia institutionalizata comunista.*

Alexandru Paleologu: *Care a scapat amprizei...*

B.R*.: Exact. Ma interesaza, deci, sa restitui tot ce ar fi legat de ceea ce a existat in aceasta perioada din unghiuri diferite de vedere. Dumneavoastra sinteti o persoana care si-a facut scoala inainte de razboi.*

A.P*.: Da, oricum inainte sa inceapa comunismul.*

B.R*.: Exact. Si care ati trait si perioada comunista. Aveti un anumit punct de vedere si un anumit parcurs intelectual. Inainte sa incepem discutia propriu-zisa a perioadei comuniste, daca ati vrea sa-mi spuneti cite ceva despre biografia dumneavoastra, cum se spune la interviurile acestea in mod curent, unde si cind v-ati nascut, ce scoli ati urmat si asa mai departe.*

A.P*.: Aceste lucruri sint spuse, exista scrise, in cartea mea aparuta in Franta in octombrie 1990, „Souvenirs merveilleux d'un Ambasadeur des Golans"****, daca ai dat de ea vreodata.*

B.R*.: Am auzit de ea, am avut-o, dar nu am…Deci acolo o gasesc.*

A.P*.: In versiunea franceza.*

B.R*.: Exista o versiune franceza?*

A.P*.: Da, a aparut in Franta, in primul rind. Am scris-o in frantuzeste, adica am vorbit-o si dupa aceea s-a tradus destul de mediocru, la Humanitas in 1992. Mi-a fost lene sa stau sa vad si sa supervizez manuscrisul. Si mi-a tradus-o din frantuzeste, dar fara o cunoastere exacta a echivalentelor si a nuantelor.*

De pilda, acolo spuneam ca in '49, deci un an dupa ce comunismul intrase in forta, am mers cu niste prieteni la talciocul din Colentina sa videm niste lucruri. Si eu am vrut sa vind fracul, pentru ca nu era de presupus ca mai putea fi util. Si acolo, l-am agatat pe un gard al unei curti pina sa pun celelalte lucruri pe taraba. A aparut o baba, un fel de vrajitoare, furioasa, nemultumita, si cu o prajina a impins si mi-a dat fracul pe jos, in praful de acolo. Imaginea este simbolica si frumoasa ca in filmul „Manhatan". Si asa, mon „habit de soiree" a fost tradus prin „costumul de seara". Omul n-a stiut ca „habit de soiree" sau „habit" – tout court, inseamna frac, nu altceva. Si-a spus „costumul de seara", care nu inseamna nimic si ii rapeste intreaga semnificatie a scenei: fracul cazut in praf la Colentina.

E, lucruri de genul asta, ca in acest exemplu, sunt cam toate. Oamenii stiu, au invatat frantuzeste, la universitate, stiu cuvinte ce inseamna fiecare, dar cautind in dictionar, iau prima acceptie pe care o da dictionarul, dar nu izbuteste sa gaseasca nuanta si astfel lucrarea se traduce prost. Mie, fiindu-mi lene sa… de abia aparuse cartea mea in Franta, eram inca in Franta atunci, mi-a fost trimisa versiunea

romaneasca s-o citesc. Am tinut-o vreo doua luni, m-am citit-o si i-am dat drumul. Ei, a aparut cu niste vicii de traducere, dar acolo sint istorisite multe povesti din perioada nu numai a tineretii mele, ci si a tineretii mamei mele.

***B.R.**: Inteleg.*

***A.P.:** Adica, perioadele inceputului de secol faceau fatalmente parte din zestrea mea de familie, deci auzeam conversatii intre bunici si parinti... Deci, toata perioada asta este oarecum acolo, destul de bine desfasurata. Dar, asta nu ma opreste sa spun acum datele necesare.*

Sint nascut in 1919 la Bucuresti. Tatal meu a fost avocat. Un avocat mare, de importanta. Si mama, fata adoptiva a unui unchi de al ei. Ea a avut surori si frati din parintii ei naturali, dar adoptata de acest unchi, fiindca era foarte bogat si nu avea copii, a fost copil singur, unic, ea avind frati si surori mai mari. Si ea a trait intr-un mod foarte luxos din cauza bogatiei, ceea ce n-o impiedica (si asta e interesant) ca la tara sa mearga cu picioarele goale, sa se joace cu fetele taranilor si sa munceasca impreuna cu ele. Si românească ei era o moldoveneasca rurala. Ea vorbea englezeste, cu englezoaica care o crestea si frantuzeste, dar românească ei era una vulgara, chiar atunci cind scria: o facut, o venit, o patît-o. Si ea a crescut ca un copil rasfatat, intre doi parinti care au divortat, deci rasfatata de ambele parti. Nu e intotdeauna rau sa fii rasfatat. Eu am fost un copil rasfatat si… mi-a priit! Bine ca nu am fost ticalos, nu am fost un idiot sa ma prostesc!

Ei bine, rasfatul din familie mi-a fost compensat ulterior in puscarie. Tot ce nu patisem pe pielea mea in copilarie, la virsta normala… Ca mama o luase tare, fiindca englezoaica era o englezoaica cu metode britanice severe. Dar, asa a invatat ea si asa stia ea, fara sa fie, slava Domnului, o intelectuala, dar stia tot Shakespeare pe dinafara, aproape toate piesele si sonetele si „The Holy Bible". Asta cu metoda clasica britanica! Deci, ea a crescut intr-un climat de mare anvergura dar, pe de alta parte, fara a fi scutita de a cunoaste viata taranilor sau a filles de ferme.

A fost o fiinta admirabila, care putea suporta orice, care nu avea nici un fel de mofturi, de fandoseli. Era si foarte frumoasa si, datorita ei, am avut, asa… idealul de feminitate, asa cum il imaginez eu… invatata cu binele, dar si cu raul, si stiind sa suporte la fel de echilibrat si de firesc pe amindoua. Pentru mine a fost un extraordinar specimen, plus ca ma emotiona feminitatea, la ea in primul rind si apoi… Principala mea emotie in viata a fost constatarea femininului, existenta femininului in lume, caci este miraculos si incredibil si imposibil de reprezentat. N-ai cum sa te substitui acestui tip de umanitate… „Comment est une femme?" Aceasta este intrebarea.

Ei, crescind in Bucuresti, intr-o casa foarte frumoasa si inconfortabila, o casa facuta de stra-strabunicul meu pe timpul lui Voda Bibescu sau Stirbei, mare, frumoasa, spatioasa. Avea o intrare extraordinar de frumoasa, un antreu formidabil, impunator, dar inconfortabila, pentru ca pe timpul acela era minim de confort; ti se aducea apa calda, avea cine sa le aduca si… tot ce trebuie. Si cu o gradina splendida, niste glicine mari de tot, care cresteau pe un fel de terasa cu doua scari care dadeau spre gradina, si cu spatii mari… Am avut sentimentul ca traiesc intr-un imperiu. Plus ca strada purta numele nostru, fusese taiata din curtile noastre. Deci, asta a fost optica despre viata pe care am avut-o cind eram copil.

Taica meu era si el un barbat de o mare frumusete fizica, ca, de frumos ce era, ti se taia respiratia cind il vedeai… era si un tip feeric, extrem de amuzant si fermecator, aducator de miracole in casa… totusi timid, desi avocat cu mare autoritate si…

Mi-a fost dat sa traiesc intre niste oameni care, dupa mine, erau perfecti, in sensul ca aveau si mici defecte. Asta, in special in casa la tatal meu, unde am apucat sa cunosc o gramada de celebritati: Enescu, Paladi, Doctorul Danielopol, Doctorul Cantacuzino al' batrân, Alice Voinescu, era cea mai apropiata prietena a tatalui meu, deci si a mea (aveam trei ani de cind o stiam!)…o lume extraordinara! Am cam mirosit eu inca din timpul acela ca sunt niste figuri iesite din comun, dar… m-am obisnuit sa traiesc printre oameni de mâna intii si asta m-a decomplexat definitiv de orice contact cu oameni de prestigiu. Stiu ca trebuie sa fiu respectabil, sa fiu politicos, sa fiu respectuos, dar nu trebuie sa ma simt coplesit, pentru ca i-am vazut… suparindu-se, rizind prosteste, la un moment dat patind fata de masa cu sos, ceva de genul asta. Si asta mi-a fost de foarte mare ajutor. Din cauza asta, niciodata, in nici o imprejurare, nu am avut complexe fata de nimeni.

Eu am trait ca un print mostenitor, cu domeniile acelea ca-n povesti, casa aceea mare cu gradina, la tara de asemenea, celelalte mosii din Moldova, unde erau neamurile noastre, mosia noastra si ale prietenilor nostri pe malul Siretului (a noastra e mai la sud)… O viata absolut identica cu cea din Turgheniev sau din Tolstoi. Nu mai spun la Iasi… Ce era la Iasi… unde era mama. Ea s-a remaritat. Si ce era Iasul pe vremea aceea, in anul cind… traia pe-acolo Ibraileanu… L-am cunoscut pe Ibraileanu cind eram copil, lucruri de felul asta...

Si plus ca la tara veneau toti verisorii mei, surorile mamei cu barbatii lor si cu copiii. O verisoara mai mare, alta mai mica, inca un baiat cu trei ani mai mic ca mine, nascut in casa noastra la Bucuresti, inca doi mai mici. Si era o atmosfera extraordinara care seamana si cu ce arata Ionel Teodoreanu in „Medeleni" si cu ce intilnesti in Tolstoi sau Turgheniev… un climat, o ambianta si o mentalitate care m-a marcat pentru toata viata. In ce sens m-a marcat: mai cu seama in sensul bunei dispozitii si politetii.

Fiindca si buna dispozitie si politetea sunt o obligatie a omului onest; a fi onest inseamna a fi politicos, a-i purta altuia grija si prevenirea ce trebuie… si, pe de alta parte… atitudinea seniorului, asta am vazut atit la tata cit si la mama, adica amindoi erau oameni care puteau suporta durerea fizica extrema fara sa arate prea multa suferinta sau sa para victimizati; fara prea multe mofturi. Eu am vazut asta, in mai multe imprejurari. Tatal meu a fost ranit in primul razboi mondial si a facut 11 operatii la umar, pe viu; 11 pe viu!

Rezistenta la durerea fizica este foarte importanta, de care nu se mai intereseaza nimeni in ziua de azi, cind totul este sa te menajezi, sa nu ai dureri, sa nu suferi, sa nu ai crize, sa nu ai drame…sa traiesti de fapt anesteziat. Ceea ce vedem azi, rezultatul, este o lume anesteziata, pe care ne-o propune America „American way of life", este o viata anesteziata, fara drame, fara pasiuni, fara suferinte.

Si asta mi-a folosit mai tirziu la puscarie unde am avut norocul sa nu fiu supus unor interogatorii dure, fiindca nu mai era nimic de aflat de la mine, in procesul in care eram totul se aflase, plus ca le dadusem anchetatorilor…

Am trecut o prima mansa, fiindca vroiau sa ma sperie cu ceva si au gasit o scrisoare a lui Ion Zulescu, (asta este un ziarist liberal, care murise chiar in vara aia, inaintea arestarii mele si care era var cu Misu Farcasanu), in care imi cerea sa traduc in frantuzeste o scrisoare catre Farcasanu, s-o publice in gazeta. Eu am tradus-o in frantuzeste si am si amplificat-o. Ma intreaba: „Ce scrisoare a lui Ion Zulescu ai tradus in englezeste?" Zic: „Nici una". „Cum…? ai tradus…!". „Confruntati-ma cu Zulescu. Stiu ca nu puteti, fiindca stiu ca a murit." E cum… „De unde stii ca a murit?". „Puteti sa negati ca nu a murit? Ascultati ce spun eu: am tradus-o eu in frantuzeste. Va spun

asta, fiindca vreau, dar nu ati vazut-o, ea nu exista". Pe chestia asta…. mi-a grabit plecarea la Jilava si apoi la…

In schimb, acolo, in penitenciare, in coloniile de munca, am vazut si eu totusi ce inseamna (si e bine asta!), extremele penitentei fizice: ce e bataia, de cite feluri este, cum poate ea sa fie efectuata, cit de mare este placerea celor ce o aplica, cit de profesionisti sunt din viciu si cum poate omul sa reziste.

Si inca ceva, mai important decit asta, fiindca sint pedepse corporale ingrozitoare. Eu n-am trecut prin extremele astea, dar Adriana Georgescu da.

***B.R.:** Adriana Georgescu mai traieste?*

***A.P.:** Da, traieste, azi am vorbit cu ea… E la Londra, adica linga Londra. Adineaori am vorbit cu ea, pe la 4 si jumatate. Ea mai spune, printre altele, ca torturile pe care le-a suportat… Bataile si alte chestii care au marcat-o pe viata, fiindca avea (imi spunea un prieten la care ea a stat ascunsa) multe cicatrici pe corp; este bataia pina la singe, care rupe numai pielea, deci se reface, dar este si aia care rupe si carnea si care face numai cicatrice. Totusi, ea spunea ca cea mai ingrozitoare chestie a fost sa stea (in pielea goala) in virful degetelor si cu bratele intinse toata ziua, adica un numar de ore. Asta, daca incerci 5 minute si inebunesti! Ea a stat pina cind a lesinat, dupa vreo 6 ore… Asta a fost lucrul cel mai groaznic - in afara de violuri, care-i si mai groaznic!*

Eu nu am patit asta, dar am cunoscut destul de bine cit de extensibila este rezistenta fizica a omului. Si nu-si imagineaza dinainte ca va putea suporta atit. Foarte important mi-a fost pentru asta copilaria si tineretea mea rasfata si agreabila, dar cu codul britanic (…). Sa suporti cu umor, sa nu faci pe miorlaitul si lucruri de genul asta. Asta mi-a fost de mare ajutor pentru ca acolo, la special, nu atit la penitenciar, cit la colonia de munca, ajungeai intr-o stare lamentabila si era o promiscuitate si o brutalitate extrema. Si murdarie!!! Dar in alta parte, unde nu era asa mizerie, puteai chiar si sa te speli, aveau un furtun mare de pompieri, pus in curte pe niste suporti – puteai sa te speli acolo foarte bine, pina ingheta. Iarna, aici era zapada, ceea ce mi-a atras antipatia multor co-detinuti: „Pai, domne', daca te vede comandantul, ne obliga pe toti!".

Si… ce am remarcat? Important lucru. Cei mai multi oameni erau, se percepeau, se considerau pe ei insisi, in raport cu ceea ce fusesera, cu ce avusesera si cu ce reprezentasera inainte… Am vazut o remarca idioata a unuia: „Cum, domnule, eu, profesor universitar, sa fiu pus in genunchi?". Eh… sigur, e foarte incomfortabil, mai ales ca dureaza si foarte mult, cum e regula, dar nu-ti stirbeste fiinta cu nimic. Astia, plecind pe ideea ca omul este tantos, tifnos, daca il lovesti la orgoliu, prin umilinta il faci praf. Dar umilinta nu e…

Asta o stiu de la o alta cucoana, care a trecut si ea prin… o chema Lizy Florescu, nevasta unui colonel care se ascundea, si ea a fost chemata sa spuna unde se ascunde. N-a spus, trecind prin multe lucruri ingrozitoare. Si nevasta mea de atunci s-a dus s-o intrebe cum de se poate rezista, fiindca eu eram ascuns si se putea astepta si ea. Si i-a spus ca, cu efort de vointa se poate rezista, pentru ca daca nu te baga in proces, la tribunal, nu vor sa aibe urme vizibile cum a fost cazul cu Adriana Georgescu. Deci, nu vor… Al doilea, nu vor impinge tortura sau bataia pina la ultima limita, ca sa nu spui imediat ce ai de spus, ci sa prelungeasca timpul pe care-l au la dispozitie pentru treaba asta. Si ei cred, acesti oameni, ca ne deprima cu umilinte fizice.

Astea nu exista, sint doar inconveniente, exista o singura umilinta pe lume… aceea de-a spune ce vor ei sa te faca sa spui. Aia este umilinta. Restul nu e.

Chestia asta am priceput-o foarte bine si am inteles ca-ti poti pastra si buna dispozitie si echilibrul mental si memoria culturii, dar mai cu seama umorul, fiindca nu te percepi ca anihilat. Indiferent ca tu nu mai esti in aparenta si in raport cu… decit la ultima expresie, cel mai de jos povirnis al existentei cu putinta, dar asta este recuperabil prin dispozitia ta. Si daca te percepi ca acelasi ins, indiferent daca esti in Rolls Royce sau daca esti in lanturi, este o salvare! Si asta am perceput-o, am inteles asta, mai tirziu, multumita acestei bune educatii pe care mama o primise de la englezoaica aia si eu o primisem, numai ca atunci cind mi-a venit mie rindul, ea imbatrinise si se mai imblinzise si nu mai aplica acele metode pe care mama le gustase.

Aceasta despre climatul social, material, de familie, de ambianta si de mentalitate, in care am crescut si care mi-a dat, ca sa spun asa, rente mai tirziu. Adica, mi-a fost foarte usor mai tirziu, la 40 de ani, sa suport lucruri pe care altii nu le suportau, multumita acestei viziuni, a mamii si a tatii in special, despre viata si lume... Si a vietii agreabile, nu de o extrema opulenta, aveam in noi toti un mare dispret pentru marii parveniti, pentru marea burghezie industriala financiara, care erau foarte snobi, foarte infumurati. Noi faceam vacantele la tara, am avut niste conace frumoase, boieresti, dar nu la marile palate unde se adunau seara toti astia… procopsiti. Ei ne snobeau pe noi si noi pe ei si rareori ne interferam, fiindca unii se insurau cu fete din lumea noastra, se insurau si se formau anumite interferente, dar asta cu gustul rafinamentului si dispretul luxului.

Si mi se pare ca aceasta diferentiere nu se mai poate face astazi. N-ai cum. Nu ai nici etalon pentru asta si nici oamenii nu mai pastreaza aceste categorii foarte vizibil despartite: Aristo-cratia, in sensul grec, adica aristos = dominatia celor mai buni sau prutocratia = dominatia celor bogati. Bogati, adica supra bogati.

Asta a constituit niste date, propriu-zise in care a intrat aproape toata generatia mea, din care au ramas putini supravietuitori. Putini mai sint in viata, la aceasta ora, care au 80 de ani… Asta a fost foarte important ca si climat si ca, cum sa spun... datele originale a unei educatii, in acest tip de viziune asupra vietii si mentalitatii.

E adevarat faptul ca am vazut acasa multe celebritati… Octavian Goga si mari avocati, Istrate Micescu, care veneau si discutau chestiuni juridice, da' ce oameni sclipitori si ce stralucire era in conversatia lor, mi-a dat pentru toata viata… si in special pentru momentele cele mai critice, momente care au durat din '49 pina in '89 … (!!!) desi, cu diferente!

Sub Ceausescu, eu nu pot sa ma pling, vedeam obiectiv ce timpita este viata. Dar la vremea aia, eu aveam 50 si ceva de ani, ma reinsurasem, murise a doua nevasta; prima era cea de care-ti vorbeam, cu care am trait cinci ani si care a murit de cancer, dupa aia, dupa ce am iesit din inchisoare, m-am recasatorit cu nevasta mea actuala cu care am un baiat si el, la rindul lui, are un baiat si sint bunic si e o fericire fara margini. Deci, toate astea s-au intimplat in perioada lui Ceausescu, cind eu am fost fericit, fara a avea o conditie materiala excelenta, dar aveam una suficienta. Plecasem din casa asta, fiindca era plina de lume si am stat citiva ani, 12 ani, intr-un apartament din Drumul Taberei, Aleea Romancierilor, Bloc E19, la etajul 10, cu nevasta mea actuala, cu fetita ei din primul mariaj si cu baietelul meu care s-a nascut foarte repede. Acolo, in Drumul Taberei, am cunoscut o fericire extraordinara, eram inca in tinerete, aveam 50 si ceva, 52, 53, 54… Aia e tinerete! Si inca ce tinerete, formidabila!

Si in perioada aia, daca nu aveai pretentii prea mari, se putea publica mai mult sau mai putin cam ceea ce voiai, aveai incuraturi si dispute cu redactorii de edituri sau cu Directia Presei, dar am publicat niste carti in care am scris cam ceea ce am vrut. Mi

s-a mai taiat un pasaj, am mai facut si eu mici concesii, care nu m-au costat foarte mult, fiindca munca fortata si in conditii de sclav al statului, care este cea mai rea conditie cunoscuta de dreptul roman de pilda, de sclav al statului, unde am vazut totusi ca, daca ma gindesc la Goethe, Malarmé si Proust, sint salvat.

Daca nu aveam pretentii prea mari, am publicat niste carti, am capatat o notorietate, am avut o viata materiala modesta, dar suficienta si, mai cu seama, fara obligatii birocratice, nu am fost constrins in viata mea la un program cu ore fixe, ceea ce nu as fi suportat in nici un caz.

Si in perioada asta socialista-ceausista, in care mi-am gasit un loc tolerabil in lumea literara, cu existenta materiala care nu-mi dadea anxietati bugetare, fara pretentii excesive (dar eu mai stiu un lucru: luxul cel mai mare e gratis, ti-l faci tu!) si asta mi-a dat sentimentul ca viata mea a urmat un anumit sens cu etape compensatorii si simetrice, si ca tot raul pe care l-am indurat era un pret prealabil si simetric cu binele care a venit pe urma si ca totul avea un rost si o simetrie, deci ca sunt un om cu destin. Nu cu soarta, ci cu destin. Eu nu am optat, nu am avut niciodata optiuni, ci numai de un destin. Nu am ales nimic in viata mea, totul mi-a fost dat, mi-a venit. Nu am facut decit gestul de a pune mâna, gestul de a scrie cind mi-a venit o idee, sau de a-l duce la o redactie unde aveam amici… Nu am decis nimic, decit casatoriile mele, dar si alea au fost decizii care mi-au fost aduse de providenta.

Deci, eu cred ca nu toti oamenii au un destin. Unii au. Sint oameni cu destin. Altii, sint oameni care traiesc prin temeiul unui determinism simplu. Deci, cred intr-o anumita electie, sint unii pe care ii aleg Zeii sau Dumnezeu, eu cred in Dumnezeu, personal si declarat de scriptura…. Cred ca exista, asa cum scrie acolo, si nu ca metafora, cred ca are preferintele si capriciile lui, si ca Providenta este o forta misterioasa si insondabila, pe care n-o putem judeca cu criteriile noastre terestre. Se spune: „Cum de Dumnezeu permite grozavii, nenorociri din astea, cum de ingaduie atita rautate?!”. Asa o percepem noi. In iconomia generala are alte teze si alte rosturi. O sa le aflam poate.

Eh, chestia asta mi-a dat pentru toata viata mea puterea de a suporta destul de convenabil, de intelept, toate relele care mi-au venit! Nici ele nu au fost prea mari, fiindca eu stiu acum ce este foarte mare, ce este grozav de mare si ceea ce este prea mare. Nu am ajuns la prea mare. La grozav de mare, da. Dar nu la prea! E o mare diferenta intre groaznic si prea. Pe prea nu l-am atins. E o mingiiere pe care mi-a oferit-o Providenta. M-a ferit de prea. Mi-a dat numai pe extrem, dar nu pe prea. Si asta nu am ales-o eu, ca nu puteam eu s-o aleg. Asa mi-a dat-o Dumnezeu. Nici prea mare procopseala. Adica, nu mi-a adus soarta niste aventuri ridicole, penibile si periculoase. Nu m-a facut, Doamne fereste, presedinte de Republica sau prim ministru, ca din asta poti sa innebunesti, daca nu esti exersat in aceasta directie. Eu eram exersat, ca am avut in neamul meu si prim ministri, dar ameteala si sperietura de a ajunge, care este foarte periculoasa si care poate sminti chiar pe un om care in prealabil era format in directia asta, s-a vazut. Am vazut oameni care puteau potential sa fie mari demnitari, care au si fost si s-au speriat si unii care nu s-au speriat. Asta e mai degraba din epoca noastra, cei din secolul trecut nu era cazul…

***B.R**.: Cit timp ati facut puscarie, domnule Paleologu?*

***A.P**.: Eu am facut asa: timp de 6 ani ascunzatoare, din ‘50 pina in ‘56, din care un an la Bucuresti, pe la cine m-a primit, deci cine si-a asumat riscul asta, si una din case era o casa unde era un menaj tinar, care avea trei copii, unul in clasa intia primara, care este Alecu Beldiman, actualul presedinte al Uniunii arhitectilor, Matei*

Beldiman, atunci inca prescolar, tot arhitect, e in Franta, si un altul, de abia nascut. De atunci, s-a nascut si un al patrulea la familia Hariton, adica la familia Beldiman, care mai au o sora, Ruxandra Goga, casatorita cu Eugen Goga, care era frate cu Octavian Goga.

Oamenii astia m-au tinut pe mine, la inceput, vreo doua luni, fara ca o clipa sa ma faca sa simt ca prezenta mea ii pericliteaza pe ei, avind si copii mici. Fiindca, pe vremea aia, opresiunea comunista era foarte dura si teribila, dar oamenii erau aceiasi cu educatia si cu reflexele de dinainte, nu-si puteau schimba firea si codul moral.

Mai tirziu, cind viata era mai putin periclitata si cu mai putine riscuri (in faza Ceausescu), oamenii nu mai erau aceiasi. Eu am avut citeva exemple de figuri d'astea, dintre cei care m-au primit, pentru ca cei care m-au refuzat nu le-am retinut numele, chiar daca ii cunosc, stiu cine sunt, dar nu vreau sa-i numesc, pentru ca nu vreau sa port nici o ranchiuna nimanui.

Cei care m-au primit, insa, cu riscurile de atunci si cu moravurile de dinainte, a fost ceva exemplar! Este o experienta interesanta pentru mine, ce inseamna o societate care este asaltata, asediata, supusa unei distrugeri, unei anihilari si care, totusi, continua sa existe prin codul ei moral pe care continua sa-l transmita. Eh, copiii au crescut cum au crescut, s-au adaptat la situatie, dar codul moral a ramas.

***B.R**.: Au fost multe cazuri, credeti, de felul asta, al oamenilor care si-au pastrat totusi in conditiile de atunci…*

***A.P.**: La epoca aia da. In anii '50 – cincizeci si ceva, da. Sub Gheorghiu Dej, da. Si foarte multi.*

Nu pot sa fac nici un fel de proces celor care au refuzat sa ma adaposteasca, unii aveau… Important este ca au fost unii care m-au primit, de pilda aceasta familie care a avut 3 copii si unul mic de tot si o matusa batrina, o mama si un unchi batrin in acea casa. Era ceva extraordinar!

Apoi, cind am ajuns la Cimpulung cu acte false, se gasea acolo, cu un domiciliu obligatoriu, ca fost mosier deportat, Noica, Constantin Noica, cu care m-am vazut aproape zilnic timp de 5 ani. Deci, pentru formatia mea, aveam 30 de ani pe atunci, a fost formidabil pentru ca am avut o perioada de 5 ani, in care am avut ca maestru in filozofie pe un om aproape ca mine la virsta, cu doar 10 ani mai mare decit mine, pe care-l stiam dinainte, prieten, si care avea o nevasta, a doua lui nevasta (nu mama copiilor lui), pe care eu o cunoscusem la Comisia de Armistitiu, unde lucrasem pina in 1944.

Si acesti oameni… Mai tirziu, mi-am dat seama ce egoist si inconstient eram eu. Nu mi-am pus problema ca ei, oamenii cu domiciliu obligatoriu, deci cu supraveghere politieneasca, puteau sa aiba niste anxietati tot venind eu la ei toata vremea si mâncind seara la ei si asa mai departe. Pentru ei, cu domiciliu obligatoriu, prezenta unui fugar putea sa-i implice in foarte mari necazuri.

***B.R.**: Noica nu era si el cu domiciliu obligatoriu?*

***A.P.:** Da, el era cu domiciliu obligatoriu, eu eram ascuns. Aveam alt nume, mustata. Mustata neagra, se vedea de la o posta ca era lasata special pentru camuflaj.*

***B.R**.: Era inainte ca el sa faca Scoala de la Paltinis?*

***A.P**.: Da, inainte. Era inainte sa faca puscaria. El facut puscaria intre 1958 si 1964, iar eu intre 1959 si 1964.*

Pentru mine, in frecventarea lui Noica, iar a fost ceva interesant. Locuiam cu mama mea, nu aici, ci linga gara, intr-un apartament destul de frumos, intr-o casa veche cu doua etaje. Si de acolo am fost arestat. Dar, toata perioada asta a insemnat… bine, pina am fost arestat, dupa ce am fost ascuns, dupa ascunzatoare, cind m-am imprietenit asa tare cu Noica si cind am facut lecturile si studiile alea care nu le faceam altfel, sistematice, filozofia germana si greaca, in text, si reinvatind greaca foarte lacunara din scoala, dar punind-o la punct ca sa pot citi Platon… Am uitat-o, dar mi-a ramas ceva…

Extraordinar de fecund pentru reflexie, pentru gindire, sunt etimonurile grecesti si diversele evolutii semantice la acelasi fel de etimonuri, care sint nascatoare de categorii si de gindire. De pilda, un exemplu este ca scepticii si dogmaticii pleaca de la acelasi etimon, aceasi radacina greceasca. Docheo, care insemna a gindi, a crede, are la perfect de docmai, de dogma, ceea ce este incheiat, terminat si doxa, adica opinia, parerea. Si scepticismul, deci parerea, si dogma au aceeasi sursa lexicala. Foarte interesant de stiut acest lucru, de aici poti sa tragi anumite concluzii, eu am facut-o intr-o carte de-a mea.

Acolo, toata ascunzatoarea cu Noica a fost formidabila. Am stat la Cimpulung intr-o vila destul de agreabila, cu trei doamne batrine (eu eram singurul barbat acolo), pe un deal aproape de o biserica frumoasa facuta de George Cantacuzino, unde am dus o viata extraordinara asa… citeam, dormeam, ma plimbam si mai ma invatasem si cu ceea ce apucasem de la mama si din copilaria mea, sa traiesc foarte luxurist, foarte natural, adica iarna – vara, afara de cazurile…, umblam in picioarele goale si-n sort si cu o bluza. Frig, ploaie vint nu conteaza…

***B.R.**: Erati foarte rezistent!*

***A.P.**: Da. Adica spargeam lemne, le caram, faceam treaba, nu stiu ce… Pe urma, ma duceam, imi faceam toaleta, ma imbracam sa merg in oras, unde mincam la o pensiune (deci, nu ma duceam asa…). Dar, fapt este ca iarna, vara, indiferent… viscol, vint afara pe un ger cumplit, care a fost in luna februarie in 1954, ma sculam pe la 7 dimineata si pina la ora 12, asa circulam prin curte sau pe alee sau pe dealurile acelea. In felul asta. Stateam la soare, la vint sau la ploaie. Extraordinar exercitiu, asceza si… libertate! Plus ca asta mi-a dat o foarte mare armonie trupeasca si musculara. Ca una e sa-ti dezvolti muschii prin sport, ceea ce este necontrolabil si de multe ori disproportionat, faci pectorali in dauna plaminilor… Munca fizica, care este un exercitiu agreabil pina la oboseala. Muschii se dezvolta numai in raport cu functia lor utilitara. Ei sunt solicitati in mod simetric. De pilda, ceea ce eu nu stiam inainte (ca venea o femeie care facea treaba asta la tara, de 3 ori pe saptamina, iar acum o faceam numai eu!), frecam dusumeaua, ca aveam dusumele in toata vila aia. Deci, citeva ore de facut miscarea asta, in genunchi si frecind asa podeaua aia, toate astea dau muschilor… Si carând 44 de caldari cu apa de dimineata de la o cismea care e mai in vale, ca sa umplu cazanul de la baie si de la bucatarie si la WC, 44 de caldari in fiecare dimineata, asa simetric, astea duc la o solicitare rationala si functionala si cu o finalitate precisa, nu te supui la performante, ci doar la ceea ce este realmente util. Este o deosebire enorma intre sport si munca fizica.*

Sportul te poate la… ca pe niste veri de-ai mei, mari sportivi. Au murit si mai devreme ca mine si aveau foarte multe racile, pe la 50 de ani ii auzeai ca-i durea aia si-aia…. Eu ca sport nu am facut decit calarie, in tinerete, multa vreme, nu e sport, e utilitate, calul era mijloc de transport. Nu am facut decit miscari utilitare. Deplasare calare, asta la tara si apoi in armata si munca fizica in raport cu finalitatea ei utilitara. Nu ca sa: un-doi-tre, un-doi-trei, e o timpenie! Gimnastica suedeza e o dobitocie. Numai

munca fizica are o rationalitate si o frumusete si iti da realmente o dezvoltare armonioasa trupeasca care e concordanta cu satisfactia pe care o ai tu din asta. Si cu faptul ca ai constatat, te-ai obisnuit sa stii ca poti conta pe tine.

Bun, deci si ascunzatoarea aia de citiva ani, aia a fost pentru mine si o scoala de invatare sistematica a filozofiei cu Noica, in mod temeinic, prin textele originale si invatarea despre mine insumi, ce sunt ca trup. Ce pot sa ii pretind, ce pot sa ii impun si cum devine el frumos ca sa faca el placere, sa stiu ca sint frumos, nu sa ma tot uit in oglinda. Sa stiu ca sint frumos! Bun, astea sint sa zicem considerente de ordine formativa.

Am fost student la Drept, unde toti profesorii au fost prieteni cu tata, tata fiind un avocat mare si fiind a cincea generatie de juristi. Acasa, asistind acasa la conversatiile cu colegii lui, cu marii avocati, aveam o minte formata pentru gindirea juridica, care avea o rigoare logica si abstracta pe real, pe concret. Cazuri de viata reala transformate intr-o categorie incadrata juridic, adica logic. Deci, am invatat sa gindesc nu in afara perceperii realului si al formei de viata efective si toate perplexitatile, plusurile sau minusurile pe care le aduce viata, incadrate intr-o logica a dreptatii. Asta este stiinta dreptului, este stiinta realitatilor inter-umane formulate in termene cu care sa se poata decide corect si echitabil litigiile. Asta este dreptul.

***B.R.**: In ce perioada ati facut facultatea?*

***A.P.**: Intre 1938- 1942. Deci, eram un student, inasiduu, nu citeam cartile de referinta si de ordine juridica, aveam in cap categoriile mentale deja … congenital constituite pentru a pricepe si formula bine si complet probleme de ordin juridic.*

Profesorul meu de drept civic a spus: „Mai, Misule, daca baiatul tau, asa de destept cum e, ar pune mina si pe carte, ar fi un jurist extraordinar!”. Dar, nu m-am omorit cu cartea de drept, stii… ca o aveam de-acasa, o auzisem de la tatal meu. Sigur, mi-au ramas in cap citeva lucruri, dar…

Adica… de fapt, din cite am invat in scoala, adica in liceu si in universitate, nu am ramas decit cu citeva lucruri. Am fost un prost. Tata facuse la timpul lui o latina si o greaca grozava. Noi nu. Am avut si un profesor blajin si foarte cumsecade si atita latina am facut, cit sa pricep structurile lexicale mari… cine stie romaneste si frantuzeste… Dar, e o anumita rigoare si frumusete oarecum asa… lapidara in … si in limba latina ca si in studiul dreptului, ca asta ii da mintii o anumita disciplina si o anumita exigenta de logica a bunului simt. Sa nu parasesti albia bunului simt, care nu-i totuna cu simtul comun, este ceva care merge departe, pe cind simtul comun se intoarce in…

Deci, stiinta dreptului, poate cu si altele care mai exista, este extraordinar de fecunda sau propice in formarea unei perceptii intelectuale fara erezie, fara aiureli. Sa nu te imbeti cu apa rece. Sa nu folosesti concepte care nu au acoperire reala si experimentala.

De unde, concluzia: filozofia nu este disciplina abstractiunii, ci a concretului. Filozofia este concretul, si nu abstractii. Este e o metoda de a formula, dar cine traieste in abstract nu va fi niciodata filozof si nici macar un om intreg, folosind lucruri scoase din real. Aia este exact solutia de a gindi, de-a te misca si a trai brambura, absolut brambura.

Spun toate astea pentru ca decurg, fatal si absolut riguros, din anumite date foarte fericite de care am dispus la nastere. Si d’aia nu pot sa ma impaunez cu ideea ca am un mare merit, fiindca am vazut ca altii, mai inzestrati decit mine, ca sa ajunga la

stadiul meu trebuiau probabil sa faca un efort urias pe care eu nu am avut nevoie sa-l fac.

Deci, nu e dreptate in lumea asta, este doar ce vrea Dumnezeu. Aia conteaza. Cam asta ar fi.

Ah… bine, am scris niste articole, niste carti… s-au facut singure. In special in timpul puscariei. Bine, am mai scris in tinerete, sporadic, eram un diletant… nu pot sa spun ca eram un profesionist. Critica literara, eseuri, care atunci cind am iesit mai tirziu… erau foarte bune pentru virsta mea… Dar cind vad ce face fiul meu acum la o virsta, aceeasi pe care o aveam eu, e incomparabil mai sigur, mai precis si mai bine formulat, e ceva superior, cu o metoda intelectuala extraordinara.

Eu am facut Dreptul la Bucuresti. Bun si asta. Dar el face la „Ecole normale supérieure". Acolo, este o anumita traditie de rigoare intelectuala oarecum impusa de institutia insasi, care este inca, in ordinea marilor universitati de pe planeta, cea mai prestigioasa scoala in domeniul umanist cit si in cel stiintific. Inca, desi nu o mai merita asa mult ca odinioara, pentru ca toate universitatile din lume s-au cam degradat.

Dar am avut norocul, cind eram in Franta (numai 4 luni am fost ambasador, dar am stat totusi 3 ani), sa pot sa-mi dau baiatul nu la o scoala de stat, unde este catastrofal acolo in Franta. Institutia publica sub regimurile socialiste succesive, a dus la o nivelare si o aplatizare a invataturii, ceva de groaza. Bunaoara, am vazut la televizor acolo o ancheta printre studenti, la Sorbona. Si intreba tinerii de 19-20-22 de ani, in blugi, nu stiu ce… ce inseamna cuvintul trinité si ei raspundeau ca inseamna liberté, égalité, fraternité. Iata cu ce formatie de scoala medie iese un student al Sorbonei, cu ideea ca trinitate inseamna libertate, egalitate, fraternitate. Asta este scoala de acolo. Dar eu am putut sa-mi dau baiatul la Collège Stanislas. Am reusit... mi-au facut „un prix d'ami", fiindca sunt ambasadorul foarte cunoscut al unor protestatari… povesti intregi, care erau foarte mediatizate. In ultimii ani, de altfel, a iesit in fruntea promotiei respective de fiecare data, plus ca a luat prix rétorique à l'echelle nationale, care a fost un premiu mare mare, cu multe carti si cadouri. Mare lucru ca el a iesit printre toti concurentii francezi. El nu era acolo decit de 2 ani, deci nu facuse decit ultimele doua sau trei clase de liceu in Franta. E si meritul lui bineinteles, sau meritul unei bune ereditati, zic eu. Dar… à propos de ce spuneam asta? Ah, da, de faptul ca o minte limpede si exersata nu se pierde in abstractii. Face o apreandare formala a concretului, dar nu este abstract. Asta era concluzia.

Eh, cariera mea profesionala a fost tot asa, favorizata de providenta… ca si tot restul.

***B.R**.: Tocmai, vroiam sa va intreb cum se face ca dumneavoastra, avind o formatie de avocat, de jurist, inainte de perioada comunista, nu ati profesat, totusi, ca jurist?*

***A.P.**: Din pacate, eu ma pregateam pentru diplomatie. Toti in familia mea, tatal meu, strabunicul si toti pina la stra-strabunicul meu fusesera fie magistrati, fie avocati. In fine, toti au fost juristi. Adica, din primul stramos de care imi aduc aminte pina la mine, toti au fost profesionisti in ale dreptului.*

Pe mine ma interesa diplomatia din mai multe motive frivole. Mai întii, de viata usoara si agreabila in capitale straine, de preferinta occidentale. Modernitate, eleganta obligatorie, masina, cutare…. pe care eu nu le-am avut. Ma pregateam pentru asta. D'aia nu am vrut sa fac avocatura.

Intr-un sens, este bine ca nu am facut, fiindca in 1948 toti avocatii au fost scosi din barou si au ramas numai aia care erau comunisti sau nu mai stiu ce… Deci, as fi avut cel mult o cariera de avocat pina la 28 de ani. Dar, imi pare rau ca nu am facut-o, chiar asa pentru citiva ani, ca profesie este superba. Ce meserie-i mai frumoasa decit sa mergi la pretoriu si sa pledezi o cauza, sa ai o controversa cu un adversar stralucit si ala, sa ai replica, sa ai citate latinesti, sa portplasezi cum trebuie… spectacolul este splendid si necesita o pregatire….

Dar, pe mine... tentatia si dorinta mea, inca de copil, au fost compuse din trei puncte: sa fiu scriitor, sa fiu ambasador in Franta si sa merg in Rolls Royce.

Scriitor, cu chiu cu vai, am ajuns, desi nu mai credeam, in anii… nu credeam ca mai poti fi scriitor decit mancind cacat. Si atunci, am zis: „Nu ma intereseaza!”.

Eu din lene nu am fost lichea si oportunist, din lene. Este foarte obositor sa scrii ceva ce nu-ti place. Este groaznic. Si ceea ce-mi place scriu greu, dar macar la urma am o bucurie, cind am facut-o! Dar sa scrii ce nu-ti place, sa scrii tâmpenii, este mai rau decit o bataie la cur. Mult mai rau. Ca aia o stiu cum e, ca am luat-o! Deci, din lene nu am facut acte d'astea...

Dar, Dumnezeu mi-a permis sa nu fiu functionar niciodata, sa nu fac ce nu-mi place, ci numai ce-mi place. Evident, asta are niste costuri, mai ales in contextul in care traiam.

Intii am avut parte, in prima parte a epocii comuniste, vânzind lucruri din casa. Aveam lucruri multe, mama avea covoare superbe ramase de la strabunicul meu, argintarie, chestii d'astea. Un ceas de aur superb pe care l-am avut de la strabunicul meu, cu patru capace… vindut si el. Si mai aveam niste bani, cit inca am mai avut ultimele 50 de hectare pina la nationalizarea din '49, mai aveam un venit de la tara.

Si eu am trait ultraluxos in perioada '48-'50, sau chiar mai inainte... inainte de '48, cind am fost dat afara din diplomatie, pina am devenit clandestin.

Si inca la fel, in perioada urmatoare, dupa cei 6 ani de ascunzatoare, in cei 3 ani cit am fost incadrat la Institutul de Istorie a Artei. Iarasi, nu slujba, nu ore fixe, o munca intelectuala facuta acasa, ma rog… Dar, in perioada aia... stai c-am uitat ce vroiam sa spun, ca nu era fara interes…

Ah, da, in perioda aia, in 1958, cind l-au arestat pe Dinu Noica, era absolut sigur ca urmeaza sa fim arestati si noi, adica eu, Nicu Steinhardt si citiva dintre prieteni. Nu era de… era clar ca dupa Dinu Noica urmeaza si alte arestari. Dar pe mine m-au arestat aproape un an mai tirziu. Eh, pe el l-au luat in decembrie '58 si pe mine in septembrie '59. Deci, dupa 10 luni sau cite sint… In astea 10 luni, cind stiam precis ca o sa fiu arestat, fiecare zi care trecea fara arest era un cadou .

Si atunci, mi-am zis sa nu fiu timpit, intru la zdup si cine stie cind si cum mai ies. Cit sint liber, sa traiesc cit mai intens si cit mai voluptos si cit mai asa… dupa pofta inimii! Si atunci: mi-am oferit mese in oras cu multi prieteni, tratatii, sampanie frantuzeasca, cutare, aventuri nenumarate. Eram un barbat foarte frumos si atragator, dar nu sint un fustangiu. Eu sint pentru fidelitate. Amorul este… Un barbat…Don Juan nu stie ce poate sa dea o femeie daca un barbat este… E asa cum canti la un instrument, cu cit o faci mai mult, cu atit canti mai bine, nu… Vrei sa canti ca Don Juan, toata viata ai sa canti prost. Numai repetind si pe baza amintirilor se fac intr-adevar lucruri senzationale! Deci, toata perioada aia a fost o chestie extraordinara. Am trait alea 9 luni de zile cu o intensitate, cu o voluptate, cu o bucurie, cu o risipa… inimaginabile! Adica,

felul cum traiam inainte, bine si agreabil, dar in cadrul unor valori asezate, unei societati asezate, anumite lucruri nu se fac, nu sint permise unui baiat de buna conditie si asa mai departe. Acum, nu mai era nici o opreliste. In alea 9 luni pina m-au arestat, pot sa spun… nu ca am dus o viata destrabalata, nu, dar o viata in care fiecare clipa era o voluptate degustata pina la ultima picatura. Nu am trait niciodata asa de intens ca pe vremea aia!

Evident, nu am amintirea pe care o am din viata normala, adica din casatoria mea cea de a doua, care a durat numai 5 ani, intr-o oarecare mediocritate materiala, da' o mare fericire si o incintare de viata. Cind mi-a murit nevasta mea de-a doua, a fost mult mai rau decit puscaria. Apoi, a venit casatoria a treia, care e acum, cu aparitia copilului.

Am avut prima oara un copil la 54 de ani. Eu nu credeam ca o sa mai am fericirea de a vedea un copil cum creste si cum se desfasoara formatia lui, un copil inteligent. Ah, cind stii ca o sa ai un copil, zici „macar sa fie normal". E normal! „Macar sa nu fie prost". E destept! „Macar sa nu fie lenes". Nu-i nici lenes. Deci fiecare… sunt numai succese…!!! „Uite, domne', ce bine e! Ce mi-a dat Dumnezeu!". Dar bucuria de a avea un copil inteligent si dragut, cu farmec, caruia ii place cartea si care e destept si o asimileaza, dar cu care poti mai cu seama sa râzi sa te prapadesti, cum eram eu cu tata…

Ca la noi in familie am avut acest geniu ereditar, darul râsului. Si bunicul meu de la Curtea de Casatie, austera institutie judiciara… ca era cu roba rosie, cu… ii facea pe toti sa rida in timpul… da' un râs… avea un haz nebun. Plus ca ne preda (…) din Caragiale, pe care il stiam pe de rost, Caragiale era un limbaj cotidian al nostru.

Si eu cu fiu-meu, râdem de ne prapadim. Extraordinar de bine. Dar nu prosteste. Râdem pe bune, cu valoare si cu acoperire. Si acum cu asta mic, nepotul care are 5 ani, pe care il vad ca are aceeasi inzestrare. Asta imi confirma mie, fara dubiu, o simpla ipoteza si niste pretentii care dureaza in familia mea de vreo doua, trei secole, care nu sint dovedite, ca am descinderi din…Bizant. Sint niste ipoteze, exista niste pretentii, mai mare-i pretentia decit dovada, pentru ca pretentia are ceva imaginar. Daca te tragi din Duca Voda si e dovedit, gata, ce mai… ma-sa' pe gheata! Bun. Dar, daca pretind ca ma trag din imparat, dar nu stiu sigur... aia e totusi o stare interesanta a aspiratiilor.

Dar, pentru mine dovada nu este una genealogica, ci heraldica. Am citit niste cronici bizantine traduse de (…) si Dan Dumitrescu si acolo scrie ca Paleologii de la Bizant, erau barbati frumosi si distinsi, cu parul de obicei albit devreme, cultivati, dar care râdeau in asa hal ca se zguduiau ferestrele Augusterionului. Zic: „Asta e, nu mai imi trebuie nici o proba! Fara dubiu!". Ce-mi vii cu arborele genealogic, asta e mai sigur ca oricare!!! Drept care, ramin cu pretentii si fara probe… Mult mai valoros decit proba pusa la dosar si terminata este chestia asta cu râsul. Exista oameni care au… nu risul prostesc, sau risul… sunt unii care râd mereu. Ha Ha, dar, de ce râd, nu se stie. Râde si el asa ca e râzator. Cum e unul râmator, altul este râzator.

Dar, noi râdem intr-adevar cu o pofta care ne-a fost deschisa de catre un dar al lui Dumnezeu… aptitudinea de-a decela, nu rizibil… in realitatea imanenta de a scoate in relief ca pe un diamant si de a te bucura imens de el. Cam asta ar fi.

***B.R.**: Domnule Paleologu, va multumesc mult. Ceva cu totul inedit pentru mine, legat de amintirea numelui dumneavoastra, prin anii '70, a fost brosura unei piese de teatru a lui Lovinescu de la teatrul Nottara, cind erati pe acelasi prospect impreuna cu Nicolae Manolescu.*

***A.P**. : Alea erau niste texte puse pentru program.*

***B.R.** : Exact. Deci, pe acelasi program, erau doua comentarii, unul semnat de dvs., celalalt de Nicolae Manolescu.*

***A.P.**: La o piesa a lui Lovinescu?*

***B.R**.: Da. Se numea... nu mai stiu…*

***A.P.**: Nu e Cain si Abel sau Jocul vietii si al mortii in desertul de cenusa?*

***B.R.**: Ba da.*

***A.P**.: Asa. Si aia a fost o chestie… Textul ala a fost luat…*

Eu am fost citva timp secretar literar la Nottara. Si Lovinescu era mai mare ca mine cu un an sau doi, era un om de o mare distinctie. Foarte distins si foarte aristocrat, asa… Betivan, cultivat, cu talent mijlociu, era constient el ca nu merge pina unde a mers unchi-su', care… dar nu era om de litere. Drept care a zis: „Draga, nu mai cred nici in literatura". E mai usor sa spui nu mai cred in literatura, decit nu mai cred in mine. El a avut niste reusite, a avut o reusita, buna piesa, dupa Petru Rares. A mai avut citeva, unele destul de rasuflate, dar citeva reusite. In orice caz, era un om foarte agreabil in conversatie si cu care se putea bea. Nu ca ducea la bautura, dar putea rezista un timp onorabil cu euforia crescânda si dogorirea crescânda, dar nu in aiureala…

Si… cind a scris el piesa „Cain si Abel sau Jocul vietii si al mortii in desertul de cenusa", imitând sau voind sa faca ceva gen Simon Becket, m-a chemat si: „Uita-te, am scris piesa asta. S-o citesti si sa vezi". Si mi-a placut. Era buna. O supralicitam eu, fiindca eram atunci si sub imperiul… domne', Simon Becket luase premiul Nobel, era foarte la moda. Pe drept cuvint, nu era un autor fara… Si mi s-a parut ca era o emulatie si o imitatie reusita. Era totusi ceva propriu, pe o pirtie deschisa de Simon Becket, mai mult decit de Ionescu. Si am facut referatul pentru aprobare la forurile de avizare, la Consiliul Culturii si Directia Presei. Am avut doua pagini de referat destul de bine asezonate, cit tin eu minte si… foarte incintat. Piesa a fost respinsa. A fost respinsa multa vreme.

Dar, pina la urma, inainte de moartea lui Lovinescu, am obtinut aprobarea. Dupa 3 ani… Eu nu mai eram de mult secretar literar la teatrul Nottara si am fost invitat la premiera. Si ma duc la teatru cu nevasta-mea. In spatele meu sedea Paul Everac, care a perceput urmatoarea scena: exact asa cum sint scaunele, intre doua, aici la spate era al lui, ca nu sunt unul in spatele altuia… Ma vede pe mine deschizind programul si foarte surprins sa vad textul meu. Nu ma asteptam sa fie pus. Dar era un referat, nu un articol. Si a pus din referat fara sa ma consulte, ceea ce nu-i corect, dar in fine. Acum, nu mai aveam aceeasi buna opinie despre piesa de care in trecut scrisesem. Insa Everac, cu malitia lui rautacioasa (si prosteasca in fond), m-a surprins la citirea acelui text.

***B.R**.: Dar tin minte ca era o diferenta mare intre textul dvs si cel al lui Manolescu. Mi-a placut mult textul pe care-l scriseseti. Nu stiu de ce, textul lui Manolescu, ce avea fara discutie o anumita valoare, nu ma atragea. Eu eram la virsta liceului atunci, deci aveam 18 ani… Dar, aveam impresia ca ceea ce percepusem eu din Lovinescu, il exprimaseti mai bine decit as fi putut eu sa-l redau…*

***A.P**.: Cine? Eu sau Manolescu?*

***B.R**.: Dumneavoastra. Manolescu scrisese altceva decit intelesem eu din piesa.*

***A.P.:** Manolescu nu are deloc perceptia teatrului. Nu vede, desi acum el e in mare amor cu o cronicareasa de teatru, care are cronica permanenta la Uniunea*

Literara si care, de altfel, e o fata draguta… multumita careia merge mai des la teatru. Dar, nu a avut niciodata asupra teatrului o instalatie buna de spectator-cititor.

***B.R**.: Asta era probabil…*

***A.P.**: Dupa mine, el este de fapt un critic bun de poezie si un critic bun… de toate genurile, afara de teatru. Fiindca teatrul trebuie sa poti sa-l citesti cu viziunea lui spatiala si concreta. Sa-l vezi ca si cind ar fi pus in scena. Orice cititor de teatru este un potential regizor, chiar daca nu are talent pentru asta, cum a fost cazul meu.*

Eu, de pilda, dupa ce am fost toti dati afara de la Ministerul de Externe, tot corpul diplomatic românesc, am urmat exemplul unui coleg, George Teodorescu, care s-a inscris la Conservator la clasa de regie. Si m-am dus si eu. Am dat concursul si am intrat. Si fiindca aveam o buna lectura, o buna stiinta a dramaturgiei universale si aveam o buna imaginatie la lectura de teatru, credeam ca pot fi regizor. Din practica, mi-am dat seama, insa, ca n-am talent. Era o emulatie si un fel de aspiratie a unui bun cititor de teatru si a unui spectator. Nu a unui profesionist, cu toate ca m-am bagat in teatru ca profesionist citava vreme, la teatrul Nottara, plus ca facusem la un moment dat, cind am iesit din inchisoare, sectorul de teatru la Institutul de Istorie a Artei. Deci, am fost si om de teatru. Dar, mi-am dat seama din practica ca nu am talent pentru regie. Si atunci, am renuntat. Plus ca asta ma obliga, in anii aia, sa motivez punerea in scena, chiar daca o fac foarte buna, sa-i dau o motivatie ideologica. Ceea ce ma plictisea. Dar, m-au arestat dupa aceea si am scapat… !!!

***B.R.**: Vroiam sa va mai intreb numai daca l-ati cunoscut pe I.D. Sîrbu.*

***A.P.**: Ah, l-am cunoscut cum sa nu! Eram prieten cu el. L-am cunoscut pe Sirbu inainte sa fiu inchis, dar dupa ce fusesem ascuns, in acei 3 ani de interval, ca maestru de Istoria Artei, la o prietena comuna care a fost si ea arestata in grup cu noi si condamnata, Beatrice Strelisker. El lucra la revista Teatru si ne-am invitat de mai multe ori.*

Intre Sîrbu si mine a fost o evidenta antipatie din partea lui. Era un baiat care avea asa ceva… foarte viguros in el, o figura chesuta, urît, insa cu privire frumoasa si inteligenta, baiat de miner de la Petrila. Taica-su' era un om interesant, era un miner comunist vechi, dar din aia care nu au mai fost comunisti cind au venit comunistii la putere, care era si poliglot, ca vorbea romaneste, nemteste si ungureste (si Sîrbu vorbea bine ungureste). A fost elevul lui Blaga, la Cluj.

Avea ceva… In ochii lui, eu apaream tipul fanariotului. Ma privea cu foarte mare antipatie. E adevarat, recunosc, eu eram si foarte preocupat de vestimentatie si eram intotdeauna foarte elegant, ceea ce era considerat de el ca o ofensa si o frivolitate. Eu il percepeam pe el sub alt aspect, tipul cetateanului cezaro-craiesc… de soacati, o soacata.

La puscarie, cind ne-am intilnit, la colonia penitenciarului Salcia, unde am stat vreo 5 sau 6 luni impreuna, unde nu mai era rost sa fii nici fanariot, nici soacata… erai ce erai acolo, in halul in care eram si in promiscuitatea si murdaria care era, unica salvare era conversatia si literatura. Ne-am descoperit unul altuia meritele fie ascunse, fie evidente, dar care atunci erau mascate de aceasta inconcordanta.

Un om cu un talent formidabil, era un povestitor savuros si truculent si asa… de un realism puternic. De pilda, povestea odata… dar am scris asta, a aparut in Jurnalul Literar. Povestea ca era nu stiu unde la Cluj si se plimba intr-un parc, primavara sau toamna, frumos asa… si prin desis se auzeau niste soapte. Si a trecut usor, sa nu-i

deranjeze, a mers mai departe si cind colo a vazut ca… erau doi care se cacau. Doi care se cacau si vorbeau in soapta!!!

De pilda, avea niste amintiri despre Blaga, sau niste… intimplari, unele foarte scabroase… Felul de a povesti, cu un talent, cu o suculenta si cu o truculenta extraordinare.

Plus ca era un foarte bun camarad. Si cind am plecat de la colonia Salcia… ca am fost chemat din nou la Securitate pentru o ancheta in alt proces, al lui Negoitescu. Cind am plecat, deci, de acolo, cu securistul inarmat dupa mine, dar in civil, adica cu scurta mea de blana si cu basca, nu mai eram in hainele alea infecte de… mi-a dat, sa am cu mine… un fel de legatura de spalare cu tigari, multe tigari, o jumatate de pachet de ciocolata si vreo 5 sau 6 bucati de zahar. Ceea ce era un tezaur extraordinar, un dar regesc a fost asta!

Dupa aceea, l-am vazut dupa ce am venit din inchisoare amîndoi. El a fost la Craiova secretar literar la teatru, eu ce eram pe la Bucuresti: ba secretar literar, ba cercetator la Institutul de Istorie a Artei, ba la Cartea Romaneasca. Venea de la Craiova, ne vedeam, totdeauna era cam transpirat asa… Era imbracat civil corect, dar mototolit, transpirat si mereu semi-pilit. Si tot asa, cu anumite ranchiune fata de mine… Nici vorba, acelasi om inteligent, savuros si interesant… scrisorile lui sint intotdeauna pline de miez.

Eh, s-a intimplat ceva cu el. El nu fusese niciodata in strainatate si-mi spunea: „Ma', eu n-am vazut niciodata dinauntru un conac boieresc". Zic: „Daca l-as mai avea, te-as pofti, dar nu-l mai am… !".

A murit un prieten comun al nostru, doctorul Sergiu Al. George. Si, nu stiu prin ce coincidenta sau miracol, o bursa a lui, Humbold, a fost data acestui prieten al lui si al meu, Sîrbu.

Si Sîrbu a plecat in Germania si a facut un salt si in Franta, unde nu a stat degeaba, a prins bine ce trebuia sa prinda, a mers unde trebuia si cu oamenii care trebuia… S-a intors de acolo, cum sa spun… asa, regenerat, senin si fericit, si totdeauna impecabil, scrobit, elegant, curat, perfect! Si nu se mai imbata. Bea un pahar, doua, trei, dar nu se imbata. Nu mai avea betia aia transpirata…

A contribuit aceasta iesire la aer in occident, cit si nevasta lui; se insurase cu o femeie extraordinar de devotata.

***B.R.**: Incepuseti mai devreme sa-mi vorbiti despre comunisti.*

***A.P.**: Da, asumarea regimului comunist, care practic a inceput de la o zi la alta dupa 30 decembrie 1947. Pina atunci, eram in monarhie, desi avusese deja loc atrocitatea anchetei in procesul Alinei Georgescu si-n alte cazuri de felul asta… Au mai fost procese initiate atunci cu toata oroarea subterana a anchetelor, dar societatea era inca cea veche.*

Erau inca oamenii... unii in casele lor, chiar in mari case, care erau fara oameni bagati de Spatiul locativ. Era inca o viata mondena, inca te mai imbracai seara, la anumite ocazii, in tinuta de seara, deci aspectul societatii era inca cel burghez, desi era vizibil avansul comunist.

Aveam deja guvernul Groza… Groza-Tatarascu, totusi. Tatarascu a fost un om de stat care este pe nedrept acuzat de asa de multe… si asa de rau discreditat astazi de taranisti sau de altii. El a fost un om de stat sub a carui guvernare Romania a atins o

prosperitate si o pozitie interesanta cu totul remarcabila si n-a tinut decit cu monarhia. Chiar si in pactul cu Groza, tot cu monarhia. El a disparut din viata publica odata cu monarhia. Deci, Tatarascu este acuzat si denigrat din ranchiuni politice mai vechi. Ranchiunea politica a liberalilor vechi si a taranistilor, care i-au facut portretul asa cum i l-au facut. Sigur ca a avut in el trasaturi de demagogie, trasaturi… nu de arivism, dar de sete a puterii, insa a fost totusi un servitor al Statului roman normal. Al Regatului român.

Eu am pentru Tatarascu un respect si o pretuire ca pentru un om de stat remarcabil al Romaniei. Poate nu la nivelul lui Lascar Catargiu, poate nu la nivelul lui… sa zicem, Alexandru Lahovari sau Ionel Bratianu. Totusi, un om de stat remarcabil care a dat si a servit Romaniei Mari, amputata de teritoriu de la est dupa 1944, si monarhiei romanesti, intr-o directie si intr-o maniera deosebita. Cu inteligenta remarcabila si clarviziunea lui Carol al II-lea (care bine a facut desfiintind partidele atunci cind Europa toata a fost amenintata de la vest de presiunea germana, cind marile puteri occidentale nu mai existau, sau virtualmente nu te mai puteau sprijini), el a incercat o chestie imposibila, sa-i linisteasca pe nemti si sa pastreze relatiile cu democratiile occidentale. Nu s-a putut si fost scos de pe lista.

Insa Carol al II-lea si Tatarascu au reprezentat o perioada foarte inteligenta si buna managerial a Statului român. Pe de alta parte, ce a facut Carol al II-lea? A luat din vechile partide politice elita lor, adica oameni inca tineri, dinamici, inteligenti si eficienti. A luat de la liberali, de la taranisti si de la altii elita lor, saracind partidele de aceasta elita. De aceea, acele partide nu mai reprezentau nimic valabil pentru a continua guvernarea in Romania. Vorbesc oamenii si in special taranistii de Maniu. Maniu a fost formidabil la moartea lui si la sfirsitul vietii, un om care a asumat cu mare demnitate si patriotism finalul lui teribil. Dar a fost un factor negativ in viata politica, un factor frinator. Ionel Bratianu si apoi Carol al II-lea au fost doi mari oameni de stat ai României. Si impreuna cu Tatarascu. Fac aceasta paranteza, pentru ca e important sa nu se accepte mereu niste clisee: „Tatarascu licheaua sau Carol al II-lea corupt si afacerist”. Nu. Fiecare cu defectele lui.

Ei bine, in aceasta perioada in care am mai avut inca pe regele Mihai si un guvern din care mai facea parte si Tatarascu si citiva liberali, era inca formal societatea burgheza si monarhia constitutionala, aparent cu viata sociala si mondena de dinainte. Aparent, fiindca deja incepuse sa fie niste zguduiri inauntrul ei.

Dar, de la o zi la alta, incepind de la 30 decembrie 1947 pina la 2 ianuarie 1948, s-a schimbat radical si vizibil societatea. Au inceput sepcile, si nu sepci din astea englezesti, ci sepci proletare, modele din alea de serie, tovarasii, tovarasia, Scinteia (sub forma asta de ziar oficial) si toate celelalte…

De la o zi la alta s-a schimbat imaginea strazii. De la o zi la alta oamenii au renuntat la… era imprudent sa-ti pastrezi aspectul. Barbatii, in general nu mai purtau palarie, ci berete, basca, daca nu sapca, si nu era prudent sa vorbesti o limba straina in tramvai.

Povestea cineva, ca odata doi domni batrini, din vechea societate, care erau intr-un tramvai aglomerat si putin despartiti unul de altul, deodata unul ii spune celuilalt: „Nous devions descendre içi”. Raspunsul: „Don’t speak French!”.

Aceasta diferenta dintre o lume si alta la interval de numai 4 zile… eu am simtit-o foarte, foarte precis. Ne aflam brusc intr-o confruntare directa, fatisa si totala cu agresiunea dictaturii proletare. Deci, independent de ce se petrecuse inainte, intre ‘45 si

‘48, cind incepusera deja sa fie niste procese destul de sinistre si fabricate, o serie de campanii, o serie de… Totusi, societatea nu era inca alterata in formele ei. Acum insa, in mod evident si vizibil se deschidea aceasta agresiune, acest asediu al dictaturii proletare contra societatii anterioare. Nu zic burghezo-mosiereasca, ci intreaga societate: taranimea, mica burghezie, burghezia…

Mica burghezie nu a fost distrusa, ci mai degraba deteriorata, degradata, supusa la niste nevoi de aplicare destul de sensibile. Adica: functionarii, profesorii, negustorii, au trebuit sa renunte la prestigiul social pe care il aducea propria lor munca. A fi profesor de liceu era o situatie nu numai foarte onorabila, dar si foarte confortabila. Un profesor de liceu… nevasta lui, daca nu era si ea profesoara (atunci lucra din ambitie, ca avea o profesiune pentru care invatase), nu lucra, statea acasa. Avea o vacanta de 4 luni pe an si calatoreau in strainatate. Aveau, de obicei, o casa sau un domiciliu confortabil, cu personal de serviciu. La nivelul asta traiau profesorii de liceu. Sigur ca altii erau mult mai bine, dar ei traiau o viata libera, o viata eleganta, distinsa si demna. Mica burghezie. Asta a fost degradata, a fost umilita, a fost intrebuintata la campanii de stringere a recoltei, a hirtiei, cartoane, fel de fel de actiuni d’astea…

Insa taranimea si marea burghezie sau, ma rog, boierimea au fost supuse unei anihilari. Taranimea a fost asasinata, si astazi nu mai avem taranime. Mai sint citeva rezervatii in zone necolectivizate, sau au mai ramas niste babe pe la tara, fiindca restul care au facut naveta, nu mai erau nici tarani, nici oraseni. Nu mai aveau nimic sfint, nu mai aveau civilizatia lor rurala care este slefuita si fina, de pilda nu exista taran cu prost gust; era taran sarac, sau foarte sarac, dar nu cu prost gust. Or acum, prostul gust a invadat lumea asta fosta rurala. Si s-au facut niste mutatii profunde.

Agresiunea era, deci, pentru toata societatea, in special contra burgezo-mosierimii, cum se spunea. Formula nu-mi place, dar nu-i incorecta. E corecta. A existat acea lume burghezo-mosiereasca (cum era „monstruoasa coalitie”) si taranimea. Chiaburii in principal, taranimea adevarata. Si ce s-a intimplat cu taranii? Eu am asistat, am vazut, fiindca am stat ascuns la Cimpulung intr-o zona aproape de Nucsoara si cam vedeam ce se intimpla pe acolo. Cunosteam bine taranimea romaneasca din Valahia, din Moldova si mai tirziu si din Ardeal, cind am facut armata acolo. Eh, a fost o agresiune contra taranimii si contra marii burghezii si boerimii, care au fost efectiv decimate, fiindca azi nu mai gasim din rindurile ei, din urmasii ei (ca cei din lumea aceea, toti au murit), oamenii la care sa se poate face apel pentru echipe de guvernare. Sint unul, doi, cinci, sase oameni… 8 oameni, daca ii aduni pe toti de pe unde apuci, dar nu faci un guvern cu asta!

Caracterul lamentabil al clasei poltice de la noi vine din faptul ca nu mai sint oameni bogati care sa faca politica, fiindca pot sa-si permita luxul de a face politica, de a cheltui pentru asta, ci sunt oameni care vor sa se îmbogateasca prin politica.

Sigur, si inainte de razboi (de al 2-lea razboi), s-au imbogatit unii prin politica, dar nu asta a dominat. Erau oamenii care faceau politica fiindca aveau cu ce.

Acum, faci politica ca sa ai cu ce. Si setea vizibila, aviditatea enorma, lipsa de pregatire morala si intelectuala pentru o clasa guvernanta care se vad acum... Eu ma uit aici, nu sunt… In parlament, sint unii oameni, ungurii in principal sint oamenii cei mai bine, fiindca este evident ca au interesul sa se prezinte bine, sa aibe o buna imagine. Noua nu ne pasa… nea’ cutare, nea’ nu stiu cum, un fel de c….

Iar guvernarea asta, puterea din care fac si eu parte, nu-i mai buna ca precedenta. Eu zic… mai mult nu spun, dar spun macar atît. Bun. Asta ca sa facem bilanturile anterioare si posterioare.

Dar, in intervalul asta de jumate de secol, agresiunea dictaturii proletare a fost totala si fatisa. Or, asumarea acestei agresiuni, ca trebuie asumata, nu puteai sa-i lupti impotriva… Unii au luptat contra ei… Si-i singurul lucru cu care noi ne putem lauda si nu o facem din prostie sau din amnezie.

Iar occidentul nu stie, chiar ca nu stie, ca noi am avut intre 1948 si 1962, deci timp de 14 ani, o rezistenta armata anticomunista in mai multe zone muntoase ale tarii, care a disparut prin exterminare. Nu stim, si nu ne laudam… Noi ne laudam cu Burebista, cu Aprodu Purice, cu Daniel Sihastru… dar nu ne laudam cu rezistenta armata anticomunista. Iar unii spun: „Pai da, dar erau legionari!”. Intii: „Si ce daca?”. Adica in rezistenta franceza, care a durat cinci ani, erau si comunisti, dar nimeni nu a obiectat asta, iar la noi rezistenta dureaza 14 ani (nu cinci), in care erau si legionari, da' putini, fiindca rezistenta asta armata au facut-o taranii si militarii. Fostii ofiteri si subofiteri, taranii si femeile respective, eroinele lor (au avut mari eroine), astia au fost oamenii care au tinut aceasta rezistenta anticomunista timp de 14 ani.

Lucrul acesta noi nu-l stim si nu-l proclamam. Asta a fost un lucru extraordinar, un lucru care trebuie spus si repetat ca sa nu se uite, ca lumea sa-l pastreze in constiinta, pentru ca este groaznic ca sa se oculteze singura noastra epopee eroica durabila. Noi vorbim de Stefan cel Mare care a domnit 47 de ani, sau nu stiu cit a durat, si a facut manastiri si de toate, a fost alaturi de Crist, dar imaginea asta legendara si mitizata a fost si dilatata, adica asa mege istoria, ai nevoie de „ image d'épinal” pentru ca sa ai o istorie exemplara, toate tarile au asta. Dar, ceea ce e efectiv glorios, a fost rezistenta armata anticomunista, acesti 14 ani, ceea ce este enorm! Iar noi habar n-avem.

In rezistenta armata au intrat oameni si din disperare, ca nu mai aveau ce sa mai faca altceva, si fiindca credeau ca se poate obtine ceva luptind impotriva comunistilor si fiindca dati afara din armata nu mai aveau o alta intrebuintare si trebuiau sa lupte. Aceasta rezistenta, care a fost extraordinara, n-a fost numai intr-un singur loc.

Restul, a fost asumarea individuala sau familiala a agresiunii comuniste. Trebuie reconsiderata prin categoriile care au fost vizate.

Intii dupa generatii, apoi dupa categorii sociale. Taranimea si burghezia e una. Ce s-a intimplat cu mica burghezie, singura care a ramas, totusi, intacta si de fapt singura clasa sociala reala de la noi din tara, cind nimeni nu mai era altceva decit mic burghez: si taranii au devenit mic-burghezi, si boierii au devenit mic-burghezi… este mica burghezie! Si asta este foarte bine. Exista o societate fara diferente flagrante, compusa din oameni care isi duc viata dupa dotatii personale, dupa invatatura care au fost in stare sa si-o asume. Deci, din acest punct de vedere, efectul revolutionar pe plan social (asta, nu cel urmarit de bolsevici), este probabil cu efecte interesante si productive in timp.

Actualmente, inca se resimte efectul a 50 de ani de spalare de creier si de presiune teribila si mai ales de inoculare a fricii si a cliseelor mentale. Pentru ca foarte multi oameni care se cred anticomunisti, au reflexe mentale comuniste. Au asistat la sedinte de analiza a muncii sau sindicale si… asa s-a intimplat.

Dar, interesant este cum au asumat agresiunea comunista generatiile diverse. Oamenii batrani, adica mai batrini decit mine, generatia parintilor mei, care aveau in jur de 50 si ceva spre 60 de ani la instaurarea comunismului, au fost in general victimele

cele mai mai usor de exterminat, chiar daca unii erau vigurosi sau inteligenti si puteau gasi destul umor ca sa suporte; umorul insa are si el limitele lui. Astia au fost dusi la inchisori ca Aiud sau ca altele. Si au cam murit toti.

Un invatamint, o ucenicie politica nu s-a putut face timp de o jumatate de secol.

Inainte, un tinar era sef de cabinet la un ministru prin relatii de familie sau ca-l cunostea… si se invata meseria de om de stat aproape ca de la maistrii mari. Au fost sefi de cabinet a lui Badarau, sa spunem, cum a fost Matei Caragiale, sau a lui Birzescu, sau a nu stiu cui… E ceva. Si oamenii astia ajungeau o clasa politica, dar asta n-a mai existat.

Insa reactia la comunism se poate considera si pe generatii, deci efectele pe plan moral si comportamental au fost variate nu numai prin specimene individuale. Deci, cei batrini, am spus, au fost primele victime care au iesit fatalmente din cursa.

Eu am stat la inchisoare cu oameni batrini, care mai sperau sa iasa. Unii au si iesit, dar dupa aia au murit. Unii din ei, batrini cum erau, erau si oameni foarte bine crescuti, foarte cultivati, foarte destepti si pentru ei inchisoarea a fost o incercare si fiziceste greu de suportat, fiindca sunt totusi anumite dificultati… Acum, eu imi dau seama ca mi-e greu sa urc scara… si am in casa mea doua scari, asta de la intrare, de la palierul de jos pina la parter si alta de acolo pina aici, unde sint dormitoare. De vreun an, doi incoace, cind cobor si urc scarile astea, nu mai mi-e usor. Eh, toti astia erau foarte handicapati, cu greutatea de a face miscari, de a alerga, de a face anumite gesturi… iar pedepsele care erau la inchisoare (care erau evident mult mai teribile, mai grele si mai sadice la penitenciare, dar si in inchisori), pentru oamenii batrini erau ingrozitoare. Ingrozitoare! Si au cam disparut toti si destul de trist, desi unii dintre ei si chiar multi dintre ei, cu care am stat, erau persoane delectabile: aveau amintiri interesante, erau oameni cultivati, aveau de povestit de pe vremurile dinainte de primul razboi mondial, asa cum avusesem si'acasa neamuri d'ale mele si parinti. Eh, astia au fost cei care au asumat fara sanse aceasta agresiune. Erau, in primul rind, oameni maturi care erau capabili sa suporte si, in special, sa mai aiba sperante. Nu veneau cu… acea resemnare fatalista a batrinilor care se apropie de moarte si inca cu acea incordare a alora care intra in confruntare si spera sa biruie si sa ajunga ziua aia cind… o sa dispara comunistii! Unii din ei au ajuns-o, dar cam tirziu.

Veneau apoi cei de virsta mea, oamenii exact de 30 si 40 de ani, adica cei mai apti sa suporte tinereste si barbateste aceasta experienta.

Si apoi erau cei mici, cei nenascuti inca sau abia nascuti, care n-au suportat agresiunea comunista decit din familia lor, in consecintele ei familiale: parinti luati, arestati, copii ramasi cu bunicii sau unii din ei ajunsi in strada, in orfelinate sau mai stiu eu ce…

Eh aici, cit putem generaliza, adica facind abstractie de destinele individuale, e de remarcat cam cum au fost asumate aceste experiente.

Povesteam la inceput, cind am vorbit adineaori de faptul ca eu am avut parte (avind peste 30 de ani) sa cer adapost in casele unor cunoscuti din Bucuresti. Nu la prieteni foarte intimi, unde puteam fi gasit, ci la cunostinte pe care le stiam din societate. La cei care m-au primit, am apreciat imediat (dar si mai tirziu, retrospectiv), extraordinarul lor curaj si solidaritate intr-o perioada cind opresiune politieneasca era foarte severa si cind ei riscau ceva foarte grav; procese diverse care se faceau oamenilor pe categorii, nu pe cazuri individuale. Si au asumat acest risc, unii au scapat fara sa traga consecinte, dar nu mai putin eu am admirat acest nemaipomenit reflex nobil pe

care il avea o societate bine educata de mai multe generatii. Si cind spun mai multe generatii, nu ma refer numai la generatii boieresti, ci la generatii de oameni care au fost constienti de viata lor. Nu numai la fostii bogatasi sau fostii mosieri sau mai stiu eu ce… adica lumea din care faceam eu parte. Toata lumea cu care am fost pus in situatia sa ma intilnesc atunci si sa marturisesc conditia de fugar si de clandestin, aceeasi proba: reflexe umane, nobile, de solidaritate si de ajutorare. Deci, am cea mai buna opinie despre societatea romaneasca in integralitatea ei, nu in totalitatea ei, ci in integralitatea ei; in toate categoriile sociale, la o proportie oarecare din ele, nu foarte mica, am intilnit oameni de curaj, capabili sa accepte un sacrificiu (dar pe care nimeni si nimic nu-i obliga s-o faca, decit ideea ca sint totusi romani si ca… nu pot sa nu impiedice, cit le sta si lor in putinta, distrugerea societatii).

Cind tot aud critici aduse la adresa romanilor… Sint intemeiate criticile astea: sintem asa, sintem pe dincolo, sintem lasatori, nu stiu cum… ne-am si invatat cu raul, ne-am invatat sa fim chiulangii, sau sa stam in case fara sa le mai reparam ca tot nu erau ale noastre ci erau ale altora… toate astea s-au intimplat si sint reale. Sint niste scaderi in plan moral ale societatii. Nu mai putin adevarat si estimabil insa, este reflexul profund al societatii romanesti, in proportii suficiente pe intreg esalonul ei.

Eu cind aud ca: „Ah, domne', n'am fost si noi ca polonezii sau ca ungurii…!". Nu am fost ca polonezii sau ca ungurii din mai multe motive. La noi, critica Bisericii, pe care multi o condamna ca s-a inchinat, s-a supus prea mult puterii si s-a lasat dominata de ea, este o critica gresita. Biserica trebuia sa ramana functionala ca institutie. Nu putea sa lase o populatie crestina fara preoti. Deci, cu orice sacrificiu si cu orice compromis. Pe de alta parte, ortodoxia nu este implicata social cum e catolicismul sau protestantismul. Nu e implicata social nu fiindca e trindava, cum cred unii ilari, ci fiindca are o indeletnicire spirituala si mistica constanta si profunda, care intrece cu mult pe cea catolica sau protestanta. Acolo, morala este o morala declarata si oficiala, exterioara, de nivel categoric. Aici, morala este mai complexa, urmata de niste repere platoniciene, nu aristotelice. Stimabile si alea, da' altceva.

Nu e vorba de superioritate sau inferioritate intre una si alta. Sint caracteristici remarcabile in lumea occidentala, catolica, prin catedrale, prin constiinta urbana si civica si asa mai departe… Dar, a ne deprecia pe noi fiindca sintem ortodocsi si mai contemplativi este o prostie.

Pe de alta parte, remarc de pilda, ca Mircea Eliade, cind citeaza misticii europeni, nu citeaza decit occidentali, nu cunoaste mistica rasariteana, care e mult mai bogata si infinit mai subtila.

Acum la batrinete, eu am inceput sa citesc (nevasta-mea mi-a pus sub nas) din Filocalie, texte de Isacsiu sau de Varsanofie, despre care parintele Staniloaie spune un lucru foarte subtil (si eu l-am remarcat, dupa aia am vazut ca Staniloaie spune la fel), o analiza prustiana in sufletul omenesc. Proust care duce la Dumnezeu, nu la snobism. Dar, intreaga finete si extraordinarul realism al relatiilor morale si inter-umane in acesti Parinti nenumarati ai ortodoxiei, pe care ii ignora toti oamenii asa-zisi culti. Dupa cum, oamenii asa-zisi culti ignora si Biblia, o lectura care nu le e familiara, ca daca le-ar fi, altfel ar vorbi, altfel ar judeca. Toata Biblia, cu Vechiul Testament cu tot. Fiindca se spune ca Vechiul Testament este evreiesc, este aspru, vindicativ, este… Nu e adevarat. Numai Cantarea Cantarilor sau… cite sint acolo, extraordinar! Dar, daca ar sti Biblia, ar fi mai culti, mai subtili, ar sti pretul teribil… caracterul foarte absorbant si expansiv al textului, care este o chintesenta de istorie, de umanitate si de viata. Lectura Bibliei poate inlocui efectiv orice alta lectura.

Shakespeare, cit e el de Shakespeare, chiar daca ai citi numai pe Shakespeare toata viata si este foarte mult, dar daca citesti (asa cum a invatat mama, repet, fara sa fie intelectuala) Biblia si Shakespeare pe de rost, asta face mai mult ca toate… Sartre, Heidegger si toate prostiile astea. Zic prostii? Nu sint prostii.

Insa, vad ce produce mai cu seama lectura aceasta de carti foarte bune, literare si filozofice, moderne, in general, adica de citeva secole sau chiar si mai mult. Are un efect oribil. Apare o categorie a intelectualilor: omul cu lecturi, omul care discuta filozofie. Foarte frumos. Si pe mine ma pasioneaza. Dar e ignorant total in profunzimile pe care le ofera textele fundamentale ca Biblia de pilda, sau ca Sfintii Parinti, care nu sint lecturi popesti, cum cred ei. Sint lecturi de o mare profunzime umana, sagacitate, subtilitate si de o pasionanta cazuistica pe care o ignora grosolan acesti intelectuali. De'aia eu… eu nu pot refuza sa fiu subsumat acestei categorii intelectuale, dar nu am o mare stima.

B.R.: *Fata de…?*

A.P.*: De intelectuali. Desi, sigur, nu zic „moarte intelectualilor", cum spuneau aia la mineriade, dar ne fandosim si ne-o cam luam in cap pentru ca nu avem umilinta. Si umilinta asta am avea-o daca am sti sa citim Cartea Sfinta, Scriptura si Sfintii Parinti, toti numerosii Sfinti Parinti din Filocalie si numeroasele pilde, sa le spunem, crestinesti, omenesti si filozofesti ale Patericurilor. Iarasi vreau sa spun ca cine este inapt de umilinta, nu este apt de cultura si de civilizatie.*

Eu ma uit la niste detalii. Merg la biserica si vad mai mult femei decit barbati, dar barbatii nu ingenuncheaza niciodata; foarte rar, cite unii. Poate pentru dunga de la pantalon, poate ca nu e de demnitatea lui, ca… „femeile sint facute pentru treburile astea, dar noi barbatii sintem altceva". Asta este dovada de prostie si de impermeabilitate la subtilitatea, fluiditatea si fecunditatea unei vieti intr-adevar crestinesti, care este viata umana politicoasa, inteligenta si civilizata; altfel, este barbarie. Cu toate doctoratele din Sorbona sau mai stiu eu unde, barbar esti daca… Esti un bun cititor de buna literatura. Sa spun: Molière, Saint-Simon, Racine, Shakespeare, ma rog… fara aceste surse fundamentale si care sint intr-adevar extraordinar de fecunde si care te invata sa nu te trufesti. Or, omul care a citit pe Bergson sau pe Heidegger este trufas. Ala care a citit Cintarea Cintarilor, Cartea lui Ruth, Ezechiel sau celelalte carti din Vechiul Testament, ala nu e trufas, caci invata de aici ca trufia e o prostie.

B.R*.: Domnule Paleologu, cit la suta credeti ca acesta trufie pe care le-o reprosati intelectualilor nostri s-ar datora comunismului si cit anume s-ar datora totusi altor cauze, ce nu ar avea legatura cu comunismul?*

A.P.: *Chif-chif. Comunismul este rezultatul acestei trufii, ce vine din rationalism. Este o carte a lui Lucian Boia, care se numeste „Mitologia Stiintifica a Comunismului", in care se arata cum s-a mers pe unica dimensiune a rationalului. Ratiunea este una, iar rationalul si rationalismul este alta.*

O unica schema rationala dedusa din punct in punct si dusa asa drept, intr-o scara ascendenta. Asta nu exista.

Oamenii astia construiesc rational lucruri care sunt absurde prin excesul de logica. Fiindca logica este mult mai complexa, mult mai subtila, mult mai bogata. Multe lucruri sint logice care intre ele se… exact ca vegetatia. Logica reala a lumii este o logica care seamana cu vegetatia. Aceasta nu este jungla, vegetatia are o simetrie si o rationalitate a ei, dar este multa, amestecata si complexa. Or, astia au mers pe o linie

asa zis geometrica, dar geometria are multe poliendre, nu are numai o singura forma, o singura tridimensionalitate. Cred ca asta e …

Cred ca trufia este ceea ce macina cel mai tare calitatea vietii. Omul trufas este multumit de el, dar pina cind se plictiseste si devine acru. Omul care este in stare de umilinta, este in stare sa se recunoasca ca a pacatuit sau a gresit.

Eu am avut o experienta personala, pe care mi-a fost usor sa o repar, dar tirziu. Am remarcat cu un prieten de-al meu, Alexandru George, nu ma mai agreeaza din diverse motive. Omul este foarte inteligent, un mare caracter, un om remarcabil, dar un solitar si care are ale lui. Si fiindca eu eram foarte ocupat, aveam foarte multe pe cap, faceam si politica, ma rog…eram foarte solicitat, am neglijat sa-i raspund la niste erori de perceptie din partea lui, apropo de el. Unde mai pui, ca a scris: „Il somez pe Al.P. sa arate unde am scris eu cutare…". Eu nu scrisesem, ci spusesem. Eh, daca ma someaza asa, zic „Da-l in ma-sa'!". Si citiva ani de zile relatiile noastre au fost intrerupte. Zic: „Daca-i nebun!". O fi sau nu o fi nebun? Nu-i nebun, e doar solitar. Si un om solitar este scos din ale omenescului. E un om care a ramas neinsurat si duce un celibat foarte penibil la virsta asta. Un om singur, o mare inteligenta, un mare caracter pe care eu l-am ranit, l-am lezat sufleteste, l-am facut sa sufere ani de zile din cauza mea, pina cind a scris un articol foarte violent si foarte injurios la adresa mea. Eh, cind l-am citit, l-am resimtit ca nedrept, dar mi-am spus… stai sa ma pun in locul lui, sa n-am reactia de om ofensat. Nu era drept cu mine, dar era drept ce spunea. Avea dreptate. Adica, daca el a fost amarat, necajit, a suferit din cauza mea citiva ani de zile, sigur ca eu sunt vinovat. E clar! Nu spunem cine a avut dreptate, ce-a spus el, ce-am spus eu, care sint… piesele la dosar. Fapt este ca, timp de citiva ani de zile, el a suferit din cauza mea, citiva ani de zile, iar eu nu. Decit acum, cind mi-am dat seama. Si am scris ca replica la acel articol injurios si violent, un articol in care i-am cerut iertare.

***B.R.:** Cind a aparut articolul?*

***A.P.**: Acuma vreo 3 saptamini sau o luna, in Adevarul Literar. Mi-a fost asa de agreabil sa fac gestul asta, asa de bine m-am simtit… Bine ca am inteles ce trebuie sa fac. Nu trebuie sa-i explic lui ca am eu dreptate. Asta se va vedea. Dumnezeu va judeca. Avea dreptate impotriva… fiindca din cauza mea a fost necajit multa vreme. Sunt vinovat, nu incape discutie. Dar, daca recunosti asta, daca iti dai seama, de ce sa nu vrei sa o spui. Numai ca sa iti tii tu rangul? Care rang? Ce rang e ala?*

Si lucrul asta eu l-am invatat tot asa, fiindca am trait foarte mult printre femei. Cu mama mea, bunica mea, verisoarele mele, prietenele mele, amantele mele, curvele mele si asa mai departe. Si am invatat de la femei, care sunt mult mai destepte decit barbatii. Noi credem ca sint mai proaste fiindca sunt mai copilaroase, fiindca le plac cerceii, sau le e frica de nu stiu ce… sau fiindca au glasul subtire, ca nu au barba, ca sunt niste copii mari, cum si sint (dar mai si fac pe linga ca sunt), iar noi contribuim numai cu agrementul la treaba asta.

Dar, fiindca la ele nu joaca un rol asa mare vanitatea, decit vanitatea mica de-a fi avut o rochie mai frumoasa sau mai stiu eu ce, sau de-a fi avut succes la un bal, fiindca sint mult mai apte de suferinta, sint facute, inzestrate pentru suferinta, de aia sint si mai fragile ca sa sufere mai mult si ca sa poata… Un om voinic nu poate suferi bine, fiindca se incordeaza si mai e o glorie, un triumf… Nu, ele nu au nici glorie, nici triumf, doar ca rezista. Si mintea lor este mult mai buna ca a noastra. Si am stirnit foarte mult… asa s-a intimplat, en n-am fost un „coureur", am avut destul de mult succes, dar nu am profitat de el, fiindca socoteam ca legatura cu o femeie trebuie sa fie durabila. In principiu, sa fie toata viata, in orice caz cit mai durabila. Si abia amintirea consolideaza

dragostea. Deci, ca orice om, am avut trei-patru mari iubiri in viata mea, dar si cu o foarte mare gratitudine pentru fiecare femeie cu care am avut o aventura pasagera. Ca femeia ce face? Ea da enorm intr-o relatie, chiar si pasagera. Intr-o aventura de o jumatate de ora sau o zi, ce da barbatul? Nu da nimic. El doar „jouiseaza", dar ea da mult, ea se da toata si in acest act ea e o victima consimtitoare. Are deci o experienta… Si chiar sub partea erotogena a trupului e mai mare. Noi avem o singura parte care este erotogena, dar ea are multe zone ale corpului care sint erotogene. Toate aceste lucruri extraordinare ale fiintei feminine, care este un miracol, ii da si un anumit tip de inteligenta, o inteligenta care nu tinde la glorie. Noi, barbatii suntem amatori de glorie. Militara, sportiva, literara, politica… glorie, glorie, glorie… care poate deveni pretioasa numai daca exista o femeie care sa i se devoteze, s-o inteleaga, s-o admire si s-o ocroteasca, ca noi avem nevoie de ocrotire. Este prostia noastra puternica…

Or, de la femei se invata cel mai bine cit de spontana, de naturala, de rasplatitoare si de liberatoare este umilinta, de care barbatii nu prea sint capabili. Dar, pentru ele e un lucru firesc. Simplul fapt de-a fi femeie este deja o umilinta, fara a conta celelalte momente si imprejurari care… Si stie ca asta are o putere seducatoare. Stie si viclenia asta. E si o viclenie aici, ca e extraordinar de gratioasa si extraordinar de benefica. Si de la femei se invata. Daca dispretuiesti femeile si le tratezi ca pe fiinte inferioare, pierzi o sansa enorma de a deveni mai destept. Ca barbatul singur e un mare prost. Deci, si acest remarcabil om care e George, acum daca o sa afle ce spun n-o sa se mai supere…

***B.R.:** Mai traieste?*

***A.P.**: Da, traieste. Slava Domului, sa traiasca! Si daca afla ca fiind singur este prost, o sa inteleaga ce vreau sa spun, cit de mult il admir ca suporta conditia asta groaznica de a fi prost, de a fi fara femeie linga el. Ah, evident, nu e un om care nu cunoaste femeia, o cunoaste foarte bine, a si scris pagini extraordinare, dar nu are o viata a lui cu o femeie linga el si cu copiii lui. Eh, aceasta teribila pedeapsa, nu stiu daca o merita sau nu. Nu cred…*

***B.R.**: Credeti ca e vorba de destin in situatia asta?*

***A.P.**: Da. Insa, asta spun… a nu auzi in casa glas femeiesc, a nu gasi obiecte femeiesti pe o mesisoara, niste bijuterioare puse intr-un mic vas… A nu vedea obiecte… Pina si vata menstruala aruncata e un lucru emotionant. Or, acest lucru trebuie inteles si recunoscut. Toata aceasta grandomanie masculina, pe care o gasim si la antici. Statutul juridic al femeilor n-a fost mai bun in evul mediu decit in antichitate. In juridic, dar in social a fost foarte bun. Prin cultul Madonei, cultul Doamnei, prin cavalerism, femeia a capatat un statut social foarte important. Nu numai ducesa sau regina, ci oricare femeie era o regina pentru cel care o iubea.*

Or inainte… Montaigne… Cit de mult il admir eu pe Montaigne, care este modelul meu absolut si care este autorul meu favorit, are si el acea educatie oarecum antica de a descrie femeile ca pe niste animale inferioare. Eu am citit intimplator un drept civil frantuzesc, de un oarecare Jaques sau Joseph Eimard; la capitolul casatorie, urmatoarea fraza: „La femme n'est pas inférieure à l'homme et lui non plus supérieure et encore moins son égal". Eh, in asta consta misterul, marea enigma.

Aveam un neamt, unul Schneider, cred c-a murit…era un lacatus de meserie, dar era un om care se pricepea la toate, facea toate treburile, reparatii, chestii care nu erau facute, se pricepea la orice, era de multi zeci de ani un om fidel al casei mele. Era neamt, nascut in Polonia, unde crescuse si facuse scoala, apoi in Romania a stat cu o romanca.

Si spunea: „Domnu' Paleologu, pentru noi barbatii, femeia e o enigma!". Uite, domne', ce filozof e domnu' Schneider, mi-am zis.

Eh, in asumarea confruntarii, sau a asediului pe care l-au dat comunistii asupra societatii noastre timp de o jumatate de secol, distribuit pe mai multe generatii care le-au suportat, probabil ca cea mai sacrificata a fost cea a batrinilor, bineinteles. Cea mai directa a fost cu generatia mea, care erau oameni maturi, inca tineri si erau buni de luat la tavaleala. Apoi, generatia asta de tineri, dintre care unii foarte tineri.

La Colonia penitenciara Salcia m-am intilnit cu un baiat. Eu aveam 42 de ani si el avea 20; fusese arestat prima oara la 15 sau 16 ani, era inca elev de scoala. Si acum, era a doua oara inchis. Era baiatul unor prieteni de familie; bunicii si rudele lui erau foarte prieteni si legati de bunicii sau rudele mele. Nu stiam cine e, dar stateam acolo in fiecare dimineata alaturi, fiindca eram in brigada de intelectuali cu pedepse mari, adica ai' mai rau vazuti, ai' mai criminali. Si dimineata, are loc asa numitul numar, adica ieseam toti afara (era in noiembrie, umezeala, nu te spalai, transpirai, era oribil...) si stateai pina se facea numaratoarea la citit, eram ca sa stie ca efectivul e complet. Gardienii astia erau timpiti si nu le iesea niciodata numarul, nu puteam sa sufar, faceau… si nu iesea, nu era enorm numarul asta, dar… Si stateam in picioare, in noroiul de acolo, in bocancii aia umezi si… stateam la conversatie.

Asta era un baiat cu care puteai face conversatie. Era mare lucru daca gaseai un francofon (si totdeauna gaseai) sa faci conversatie pe frantuzeste.

La puscarie, intervine un antidot, stilul de salon: conversatia frantuzeasca, dans un fraçais très chatillé, politetea… ca si cum ai fi tu intr-un salon al doamnei Lahovari. In acea conditie de mizerie, putoare si injuraturi, conversatia subtire frantuzeasca, cu referinte la Saint-Simon, sau mai stiu eu cine… este nu numai un contrast spontan (de altfel si un antidot), dar si un mod de a domina situatia.

Am remarcat ca treptele de receptare a agresiunii comuniste se pot considera dupa generatii. Cei tineri de tot, care nu au apucat vremea de dinainte, nu aveau un etalon de comparatie, ci doar ce aflasera de acasa, dar una e ce afli si alta e ce-ai vazut. De pilda, eu, cind eram copil, am avut foarte multe exemplare din reviste ilustrate frantuzesti dinainte de primul razboi mondial, adica de la 1890 si ceva si pina in timpul razboiului. Le tot rasfoiam, si asta m-a facut sa-mi reprezint foarte bine deceniile dinainte de nasterea mea si cred ca nu sunt singurul, cred ca erau multi.

Dar, toata perioada aia, noi nu cunoscusem… decit revolutia ruseasca, care ne parea o intimplare din alta tara, teribila, dar nu ne inchipuiam ca o putem incerca si noi.

Plus ca, imi aduc aminte… ce timpiti erau oamenii cei mai destepti! Prin 1936-1937, cind era la putere in Franta Frontul Popular, se vorbea de comunism si oamenii, (inteligenta romaneasca, cum erau, de pilda, Mihai Ralea, Visoveanu, Suchianu sau altii), spuneau: „Domne', la noi nu prinde comunismul, fiindca taranul roman este conservator". Argument pe care-l credeau valabil. Ce conservator…? Ce conteaza ca-i conservator sau nu? Vine tavalugul si s-a terminat. Daca sta 40 de ani, comunismul prinde. Si a si prins.

Totusi, e de remarcat faptul ca asa-zisul oportunism profitabil, adica oportunismul asta conjunctural, l-au asumat si l-au practicat in special cei care erau maturi in perioada aia: generatia mea si cea mai mare ca mine cu 20 de ani. Adica eu aveam 30 de ani si ei aveau 50 de ani. Cam asta a fost intervalul de virsta pentru cei care puteau sa fie oportunisti functionali, conjuncturisti, adica nu aveau incotro. Eu sint pentru oportunism. Nu poti sa faci nimic in viata, esti ridicol si insuportabil, daca nu ai

simtul oportunitatii si daca esti inoportun. Trebuiau sa se acomodeze cu ceva insuportabil, dar facind gesturile, simbolurile necesare ca sa poata sa nu fie exterminati. Si asta a prins anumite radacini.

Pe timpul acela, am vazut oameni care, fara sa fie membri de partid, dar avind o anumita educatie si fiind in cimpul muncii, asistau la sedinte de analiza a muncii sau sindicale, in care nu erau atenti (ca citeau Paris Match sau altceva) si ingerau fel de fel de clisee comuniste, pe care le repetau apoi ca de la sine intelese. Ziceau: „Cum adica, pentru un singur individ sa schimbam regula?". „Pai cum nu, sigur ca da!". Pe urma, le intra in cap chestia asta.

Eh, intre cei tineri, care nu mai aveau nici o reprezentare si care copilarisera sub regim de teroare, minciuna si duplicitate… Baietelul meu, de pilda, stia foarte bine ca la gradinita sunt poezii cu Ceausescu si ca vine Mos Gerila, iar acasa vine Mos Craciun, din cer, cu cadouri si… se vorbeste de Mos Craciun, de Steaua sus rasare, de Fecioara Maria… Altceva! Era perfecta disocierea asta si stia ca Mos Gerila este o chestie practicata oficial. Deci, stia bine ca trebuie sa ai o duplicitate fundamentala, sa crezi in Dumnezeu, dar sa nu spui asta decit acasa.

***B.R.**: Aceasta duplicitate devenise un mod de functionare.*

***A.P.**: Da, un mod de functionare.*

***B.R.**: In ce masura credeti ca acest mod duplicitar de functionare a fost cumva si bun si rau? Adica bun, pentru ca a permis, fara discutie, o supravietuire, iar rau pentru ca a permis o continuare a lui si dupa momentul in care comunismul s-a prabusit.*

***A.P.**: Evident. Asta vedem acum. Dintre oamenii care astazi constituie clasa politica sau, in fine, sa spunem, clasa cea mare manageriala, sint unii din ei abili, unii din ei onesti, instruiti… adica, nu se face diferenta prea clara intre cine este bine si rau crescut, intre cine este instruit si cine nu. Sigur, se face diferenta cind il vezi, iti dai seama ce… dar asa obiectiv, in fapt, nu. Are studii superioare… poate sa fie un dobitoc, dar are studii superioare! E specialist in… Pa' dracu', nu e nimic. Sau omul este.*

Dar, oamenii astia care au trebuit sa se acomodeze au un fel de ranchiuna pentru cei mai tineri care nu au pofta sa se mai acomodeze. Adica: „De ce eu am mincat cacat, si tu sa nu manânci?". Nu o spun, dar o gindesc. Dar spun altceva: „La munca!". Am vazut niste tineri care mergeau pe strada cu o fata de mina, iar altii strigind la ei: „Ei… la munca, ce-i cu voi pe aici?". Acest reflex ignobil, abject, este al generatiei acesteia din care am facut si eu parte, dar si mai tineri decit mine, adica oameni care au acum 50 de ani. Astia sunt cu ranchiuna contra tinerilor care nu mai au demagogia, cultul sau simulacrul muncii si care au pofta sa traiasca. „He, he… dar voi unde umblati pe maidane, de ce nu… la munca cu voi!". Asta este un reflex ignom, mi se pare cel mai odios cind aud: „La munca, ce umblati asa!". Daca as putea, as trage si cu revolverul intr-astfel de oameni.

***B.R.:** Va multumesc mult, domnule Paleologu. Pina la urma, ar fi fara sfirsit intrebarile pe care le-as mai avea, dar cred ca trebui sa ne oprim aici, pentru ca v-am luat deja o seara de cind stam de vorba. Multumesc si pentru cafea.*

Interviul cu Elisabeta Nicolescu (Betty)

Inregistrare facuta la Bucuresti, in 8.05.1999.

Bogdan Radulescu: *Betty, multumindu-ti de-a fi acceptat sa stam de vorba legat de subiectul tezei mele, iti propum sa incepem, cam asa cum se desfasoara de obicei aceste interviuri, prin a-mi spune citeva date legate de CV-ul tau, cind si unde te-ai nascut, apoi despre parinti, amintirile legate de locurile si vremurile cind ai copilarit, cit si tot ceea acum iti aduci aminte legat de formatia ta.*

Betty Nicolescu: *Pai ce anume? Ce?*

B.R.*: Pai unde anume si cind…*

B.N.*: La Bucuresti, in 13 aprilie 1951. La maternitatea Polizu, poftim.*

B.R.*: Si scoala? Ai amintiri din scoala primara, de primele clase… Apoi, cum ai continuat gimnaziul?*

B.N.*: Deci, dupa ce m-am nascut eu, noi am plecat in Ploiesti, pentru ca familia tatalui meu avea o aripa de origine in Ploiesti. El venise aici in Bucuresti pe niste vremuri tulburi…stii cum era pe vremea aceea, in anii '40, nu stiu… Deci, el a venit aici la un unchi de-al lui. Apoi, a cunoscut-o pe maica-mea, m-am nascut eu si, cind a murit bunicul meu, am replecat in casa bunicului de la Ploiesti. Prin urmare, de aici incolo sintem la Ploiesti…*

La gradinita, o gradinita exceptionala, cu o educatoare care se chema Laura Ionita. O doamna selecta, care ne-a invatat cum sa ne purtam, adica asa dupa moda veche, ce replici sa spunem… Asta era prin anii '50, deci intr-o perioada in care ai zice ca era miezul stalinismului. Da' de unde?! Ea ne-a invatat foarte frumos, deci o gradinita excelenta.

Ce sa-ti mai spun… Ca aveam talent in mod deosebit la desen si la matematica… mult spus matematica la 5 ani, ma rog, la socotit, sa zicem.

Scoala primara am facut-o iarasi cu o invatatoare extraordinara. Dar hai sa-ti spun putin cum e mentalitatea despre scoala primara. Deci, dupa locuinta, eu ar fi trebuit sa ma duc la o anumita scoala de cartier, care de altfel era la o statie de autobuz, destul de aproape de centrul Ploiestiului. Totusi, aceasta era o scoala mai modesta. Ei bine, mentalitatea… mai ales mentalitatea unei matusi de-a mea, sora tatalui meu, si care era vioara intii, ea hotara tot ce se intimpla in materie de scoala cu mine… Vreau sa spun ca un copil era ceva foarte important pe vremea aia, deci ei au facut un adevarat consiliu de familie: „Ce facem? Unde o dam, la ce scoala o dam?". S-au interesat cu doi ani inainte ce invatatoare sint si au prins figura ca in anul cutare, o vestita invatatoare Angela Constantinescu urma sa preia clasa intii. Si au spus, pai ne facem luntre si punte ca sa te duci la acea scoala. Acea scoala era chiar linga tribunalul din Ploiesti, avind ferestrele fata in fata. In aceasta cladire veche (in stil vechi), in care am invatat eu, este acum Muzeul Judetean de Istorie. Si, ca sa ma poata admite acolo, din punct de vedere administrativ (pentru ca eu nu apartineam cu adresa parintilor mei), au fost in stare sa mearga pina intr-acolo incit sa vorbeasca sa se faca un dosar de infiere, sa ma infieze cineva din zona…

B.R.*: Ca sa poti sa ajungi la scoala…*

***B.N.**: De pe strada Brasovei, care era vis-à-vis de parcul din fata primariei, ca sa pot sa intru in clasa pe care o incepea doamna Angela Constantinescu in anul intâi, pentru ca ea incepea seria, deci urmau patru ani. Si au stat ei si s-au gindit ca nici o alta invatatoare nu e mai buna, de asta nici nu m-au dat la sase ani si jumatate, ci la sapte ani si jumatate (era corect pe vremea aia, nu era obligatoriu), tocmai ca sa prind… Deci, vreau sa spun ca familia mea a ales aceasta invatatoare. Luni si luni de zile inainte a fost toata problema, ce fac: ma infiaza, nu ma infiaza? Ah, da… m-au inscris in cartea de imobil, a fost o adevarata tevatura… Mai vreau sa spun ca la vremea aia nici mama mea, nici matusile mele nu aveau serviciu, pentru ca nu incepuse inca moda aia ca femeile sa aiba serviciu. Prin urmare, cum aveau un singur copil in toata familia, ele nu aveau alta problema mai importanta decit soarta clasei intâi pe care urma eu s-o fac…*

***B.R**.: Deci erai singura la parinti, nu aveai…*

***B.N.**: Eram singura si culmea este ca nici unchii mei nu aveau copii, deci eram singurul lor vlastar si vreo 3 matusi erau cu ochii pe mine. Maica-mea, care nu facea toata ziua altceva decit asta, avea o singura datorie de dimineata pina seara, sa-mi dea mie micul dejun, sa faca curatenie, sa spele …ea nu avea alta problema, stii? Deci, asta era singurul ei job. Eh, si nu iti mai spun ca si cu celelalte matusi… era de groaza ce era acolo!*

Prin urmare, am intrat in clasa intâi la aceasta doamna Angela Constantinescu. Pina la urma nu stiu, a dat Dumnezeu si n-a mai fost nevoie de infiere… dar ti-am spus, nu era nici o problema, erau in stare sa faca dosar la tribunal (aveau destule cunostinte), sa ma infieze pe bune, ca sa pot sa fiu…

Bun. Deci, asta a insemnat sa ma duca pe mine la scoala asta, la o statie, nu era mare lucru, era de fapt o statie de autobuz de unde locuiam eu pina la scoala, sau hai sa spun, sa fiu asa mai corecta, cam distanta asa a doua statii cit mergi pe jos. Ca mergeai pe jos sau cu autobuzul, nu conta. Zi de zi timp de 4 ani (ca pe urma, slava Domnului, m-am dus singura, ca ti-am spus, era foarte aproape, de fapt nu erau niste distante cine stie ce), mama mea avea urmatorul program: la ora 7-8, cind incepeam noi, ma lua si ma ducea pina la scoala. Zi de zi, este totusi impresionant… Iar eu, cind ieseam de la scoala, care era drept linga tribunal (nu stiu daca tu stii centrul Ploiestiului, deci este un tribunal si acolo, pe linga el, este un mare parc), ma opream la matusa asta, care era chiar la blocul Sfatului Popular. Intr-una din aripile astea erau blocuri de locuinte.

Cum pe ai mei si anume pe tanti-mea o demolase… Nu, nu… pardon, n-o demolase. Stii ce era cu tanti-mea? Ea apucase sa se marite cu un tip foarte bogat care avea niste… citeva blocuri, taica-su nu stiu ce… Deci, ei locuiau ca tineri casatoriti intr-o adevarata aripa, aveau niste apartamente… Si pe asta bineinteles ca, datorita averii (noroc ca nu facuse politica), i-au dat domiciliu obligatoriu. Si atunci, pe toti i-a dat afara, le-a luat toate casele, le-a luat toata averea tot, tot, tot… si i-a lasat in sapa de lemn.

Toata familia in care am trait eu este o familie scapatata, in sapa de lemn, n-aveau din ce mânca, n-aveau servicii… Mai aveau, in schimb, niste vase, servicii de portelan, de cristal, farfuriute, nu stiu ce… si vindeau lunar din ele.

(…) Li s-au dat doua camere in blocul de locuinte al Sfatului popular. Deci, vreau sa spun ca era o lume pe de o parte, foarte scapatata, iar pe de alta parte cu niste pretentii, pentru ca ei nu puteau sa scape de-o mentalitate. Dupa ce ca erau scapatati, mai aveau si pretentia sa-si aleaga invatatoare, sa-si aleaga mai stiu eu ce… Niste pretentii…!

***B.R.**: Deci, criteriul asta al invataturii era foarte important…*

***B.N.**: Atât de important ca doi ani inainte s-a pus problema unde, la ce invatatoare… N-au acceptat sub nici o forma sa ma duc in scoala de care apartineam, care stringea niste copii de conditie sociala foarte modesta. Si au spus: „Exclus, nu ai ce sa faci acolo, nu au cum sa te stimuleze, in nici un caz nu se poate face…”. Deci, au tinut mortis sa nu ma dea la acea scoala. Si au urmarit cea mai buna invatatoare, aceasta doamna Angela Constantinescu (nu stiu daca mai traieste), care era o figura, ce sa-ti spun, tot orasul o cunostea; era familia profesorului Constantinescu, cel mai bun profesor de matematica din oras, iar Angela Constantinescu era venerabila lui sotie. Ea mai avea doua serii (seria noastra si inca una), eram deci penultima ei serie si iesea la pensie. Era o figura a invatamintului, ce sa-ti spun… Deci, conta foarte mult, ce mai…*

Eh, si am intrat acolo. Iti spuneam ca maica-mea m-a dus zi de zi. La prinz, cind ieseam de la scoala, ma opream eu la tanti-mea. Veneam singura prin parcul asta, ca ti-am spus, nici nu circulau masini, daca sintem in plin centru al Ploiestiului. Mamica mea venea zi de zi la propria ei cumnata. Deci, dupa ce ma adusese pe mine la scoala la ora 8 dimineata, se intorcea acasa, facea de mâncarica (ca atunci se facea in fiecare zi, nu ca acum) si pe urma venea cu craticioarele, cu supicile si cu mâncaricile la mine. Bucataria era un fel de living (tanti-mea avea o camera foarte mare asa, in care era tot: si bucatarie si pat de stat, camera de zi, tot ce vrei). Sosea copilul de la scoala… Eu veneam acolo si bineinteles ca eram servita. Ce doresti? Si aveam asa de ales intre vreo cinci feluri… Pentru ca avea si tanti-mea si maica-mea. Imi aducea si maica-mea de mincare si eu citeodata poate ca ziceam: „Ah, dar nu vreau supa de perisoare!”. „Vai, nu vrea supa de perisoare, ce sa-i dam?”. Si atunci, imi dadea tanti mea mai stiu eu ce avea ea atunci pregatit pentru ea. In sfirsit... Pe urma: „Ce sa-ti facem la felul doi? Vrei o bucatica de cutare? Nu. Dar vrei cutare? Dar vrei cutare?”. Deci, la 8 ani aveam de ales un meniu complet. „Lasa, ca ii dau eu chiftelute marinate, o feliuta de friptura cu sos la tava… !”, deci eram ospatata de doua cucoane care nu aveau ce face decit sa-mi dea mie de mâncare.

Vreau sa-ti spun ca aveau si o femeie de serviciu. Creata se numea, mai precis Ana Radu, pe buletin. Ea se mutase si, culmea, ii daduse o camera exact usa in usa cu tanti-mea. Or, ea a capatat aceeasi mentalitate: cind terminam noi masa, Creata spala vasele. Nu era sa spele vasele tanti-mea... !!! Dar, matusa mea avea atita bun simt ca spunea: „Ah, te-ai si apucat, Creata, sa le speli, lasa draga… trebuia sa ma lasi pe mine!”. Dar ea spunea asta asa… adica, avea cel putin dulceata… ca oricum o facea saraca Ana, ca asa era… „Ah, nu, lasa-le!”, zicea. „Lasati, doamna Rodica, ca le fac eu, a mincat Betty…!”. „Lasa ca le fac eu… da’ se poate?”… se invitau care sa spele vasele, stii… doua-trei farfuriute acolo, dar erau foarte dragute, se purtau foarte dragut. Daca vroiam sa ma duc undeva, o aveam si pe Creata si la o adica ma duceam cu ea; Ana ma ducea, ea ma aducea. In perioada asta, am trait cu niste sacrificii in jurul meu ca sa fac o scoala primara buna. Asta a fost partea de amuzament, ca sa zic, ca sa ai tu detalii picante, dar sa-ti spun acum si partea esentiala.

Se facea foarte bine carte. Deci, aceasta invatatoare era un om nemaipomenit din punct de vedere pedagogic. In primul rind, ea facea in mod esential bine contactul cu litera si cu scrisul, ceea ce insemna alfabetizare. Aceasta femeie cunostea ceea ce insemna alfabetizare. Peste ani si ani, nu mai stiu in ce context, am fost intrebata care-i profesorul de care imi amintesc eu cel mai mult sau care m-a influentat cel mai mult in propria mea viziune pedagogica. Atunci, mi-am amintit ca de fapt eu am reprezentat la

viata mea modelul pedagogic al acestei invatatoare eminente: doamna Angela Constantinescu.

Iti spuneam ca ea avea doua elemente. Un element de ceea ce se cheama in franceza „lettré", cum faci pedagogia scrisului. Contactul copilului cu limbajul scris si vorbit si, in primul rind, contactul cu litera. Pot sa-ti spun ca era un contact exact dupa… ce metodologie sa-ti spun? Nu stiu daca era dupa Fréné, Montessori sau dupa teoriile astea pedagogice de invatare a scrisului. Ceea ce facea ea era o sinteza, dar foarte temeinica. Copiii acestei invatatoare nu exista sa fie disgrafici. Disgrafismul are si influente asupra psihologiei, pentru ca pe urma un copil care este neglijent cu propriul lui scris este neglijent cu propria lui gindire si cu propria lui personalitate. Deci, nu admitea nici o neglijenta. Ea nu trecea usor peste anumite lucruri: piciorusul de la litera A, forma literei, fluenta literelor, totul era important la aceasta invatatoare. Deci, contactul cu litera era fantastic de bine si temeinic facut.

In paranteza, sa-ti povestesc o scena. Cam prin clasa a treia, cind noi deja legam literele si incepeam sa ne formam un scris personal, adica tiparul de scris pe care il avem si acum si pe care fiecare din noi si-l face cam pe la clasa a treia. Cind am scapat de caietelele alea liniate si am facut pe caiete dictando (adica aveau numai liniile orizontale), la un moment dat, prin clasa a treia, eu dezvoltasem un scris care avea niste bastoane in sus. Deci, d-urile, t-urile, l-urile, foarte inalte si cind trecea invatatoare prin banca imi punea cu rosu, imi taia din inaltimea aceea, vroia sa le fac mai joase. A trecut un timp de, ma rog, eu m-am conformat. De altfel, scriam destul de frumusel, eram printre cele mai bune la desen si la caligrafie, ca mi-a placut foarte mult desenul si aveam si talent. Prin urmare, m-am conformat, am facut litera mica si acum faceam un d care avea asa de mic bastonul, ca semana aproape cu a. Acum le micisem asa de tare, ca era foarte mititel si invatatoarea imi facea prelungire, cu virful creionului rosu imi facea asa citiva milimetri putin mai in sus. Si eu am fost cam derutata. M-am dus la tanti-mea acasa si i-am spus: „Uite, vrei sa-ti arat? Da-mi caietul sa-ti arat eu cum acum o luna mi-a taiat ca nu sint bune lungi si acum imi spune ca sunt prea scurte… Da ce mai vrea de la mine, ba le vrea lungi, ba le vrea scurte…!". Nu intelegeam eu cum era.

Tanti-mea, care de obicei imi dadea tot felul de sfaturi si stia intotdeauna despre ce este vorba, eh… de data asta, nu a mai stiut. Adica a incuiat-o, pentru ca tanti-mea trebuia de fapt sa fie profesoara de biologie, dar nu a lasat-o unchiu' meu sa mearga la servici, pentru ca era mentalitatea asta ca femeile sa stea acasa. Plus ca el era un tip dintr-o familie foarte bogata. Prin urmare, ea isi ratase o cariera de profesoara si tocmai de aceea si-a revarsat asupra mea tot ceea ce nu realizase ea ca profesoara. Dar, chestia asta cu pedagogia scrisului, o depasea. Si atunci, mi-a spus: „Uite, te duci mâine, ii arati si o intrebi, ca nu o sa se supere si o sa-ti explice doamna, pentru ca numai dinsa poate sa stie ce a vrut sa spuna cu asta, adica cum trebuie sa faci tu pe d pe t si pe l", literele care au partea inalta. Si am intrebat-o pe doamna Angela Constantinescu. Ca sa-ti dau acest exemplu concret de ce insemna o adevarata invatatoare, care stie materia ei. Si ea mi-a raspuns asa: „Uite, Elisabeta (pentru ca imi spunea Elisabeta), partea inalta a literei trebuie sa fie cam trei sferturi din spatiu. Daca te duci mai sus de trei sferturi si le faci asa cam pe 80%, atingi piciorusul literei care coboara de pe rindul de sus. Daca le lasi prea jos, atunci literele se confunda cu altele cum este a, deci tu trebuie sa socotesti de asa maniera cam trei sferturi din spatiu. Atat trebuie sa se ridice l-ul, t-ul, si d-ul".

Si am venit acasa si luni de zile am ramas stupefiati. Era farmaceutic, o stiinta milimetrica. Ea stia exact ca daca fac 60% din spatiu, litera este prea scunda si 80% era

prea lunguiata, prea zvelta. Trebuia sa o las exact la 75% deci, aceasta invatatoare stia milimetric cum sa fac lucrul asta.

Ea a avut doua mari probleme pedagogice in timp de patru ani. Si anume scrisul si, mai precis, contactul cu scrisul, cu litera, cu cuvintul, cu sensul cuvintului, deci practic ea facea ceea ce se cheama acest „letrism"; intr-adevar, cine era elev la aceasta invatatoare, era un om alfabetizat pentru toata viata lui si, in plus, puteai sa spui ca esti ceea ce se cheama lettré, adica te invata o adevarata filologie. Atunci, tu aveai un contact cu cuvintul atit de sensibil, stiai exact cum sa pui liniuta, cum sa scrii sau cum sa-l pronunti pe sa-l, deci, pronuntia vocalelor, a semivocalelor. Ea insista atit de bine asupra astora, incit ieseau numai niste oameni culti de la ea. Cultura scrisului. Ea nu facea scriere, cum fac celelalte invatatoare, ea facea cultura scrisului. Era cu totul uluitor.

In mâinile acestei invatatoare, toate textele deveneau niste perle. Mi-aduc aminte ca, la un moment dat, era un text in care erau cuvinte bizare precum haturi si razoare; nu stia nimeni ce inseamna haturi si razoare. Ma rog, scria acolo, in josul paginii, ca este spatiul dintre doua loturi, sau asa ceva… Eh, cum sa-ti imaginezi spatiul dintre doua loturi? Erau niste efecte din astea… mai agricole. Dar, sub condeiul sau bagheta acestei invatatoare, textele astea apareau ca din clasici, ai fi spus ca sintem in Montaigne sau La Rochefoucauld, adica sub pana ei deveneau texte clasice ale literaturii romane, incit daca cineva intrerupea si se uita la aceste haturi si razoare, ea ar fi fost intr-adevar surprinsa, pentru ca ea nu insista asupra aspectului conditionat de timp, de epoca. Ea facea din aceste lucruri niste minunatii, niste bijuterii de texte, care erau valabile tot timpul.

Deci, ea ne facea sa imaginam pe aceste texte agricole niste adevarate viziuni asupra lumii si asupra naturii, nu se oprea in elementul asta tractorist… Nici nu exista in lumea noastra, a copiilor din ciclul unu-patru, hatul, razorul, tractorul, erau doar niste texte care dechideau perspective asupra naturii. Vedeam cimpurile, lanurile, ritmul si pulsul naturii, nu se oprea asupra unor detalii. Exploata aceste texte ca pe niste texte de literatura clasica, desi saracele texte nu prea o ajutau. Asa facea totul. La fel, lectia aia din abecedar cu Xenia care da locul in autobuz unei batrinici, nu s-a oprit deloc asupra ei. Din contra, am invatat litera X si am trecut mai departe, nici nu am citit-o sau cam asa ceva…

Era o invatatoare admirabila. Nu conta ce text are cartea de citire, nu contau haturile si razoarele. Pentru ea contau ritmurile naturii, al primaverii, al anotimpurilor, vegetatia cu ciclurile ei. Deci, ea a anticipat… copiii de astazi au in manual cunostinte despre mediu. Invatatoarea mea nu avea manual pentru asa ceva, ea facea niste lucruri nemaipomenite pe textele ale amarite pe care le avea. Eh, am spus prima parte despre aceasta invatatoare si anume ce minunat facea ea cultura scrisului si a cititului.

***B.R.**: Care-i extrem de importanta…*

***B.N.**: Este decisiva, este primul pas, ea iti scrie personalitatea pentru ca te raporteaza la limbaj si raportindu-te la limbaj te raporteaza la propria ta personalitate. Asa de important este raportul omului cu scrisul. Si ea avea aceasta pedagogie a scrisului.*

De citit, nu trebuia sa ma indemne ea sa citesc, pentru ca la 8 ani terminasem toate romanele mamei mele, care, ti-am spus ca, neavind serviciu, citea de la biblioteca, terminase podul de carti al matusii tatalui meu, adica romane de tipul „Iubirea lor", „Mataniile", „Taunul" (astea erau pasiunea ei, romanele ei), nu mai vorbesc de „La

rascruce de vinturi", pe care o stia pe dinafara, replica de replica, era modelul vietii ei… Si pentru ca terminase toata colectia pe care o avea matusa tatalui meu… Pentru ca noi sedeam chiar in casa matusii tatalui meu. Cind ne-am mutat acolo, la Ploiesti, ne-am mutat in casa unei matusi de-a tatalui meu, si acolo initial era de fapt podul plin de mobila si de lucruri de-ale lor. Si printre ele, am gasit si fel de fel de carti. Atunci, maica-mea s-a inscris la biblioteca (era o fetita foarte harnica la citit) si pe ea am si urmat-o de am facut dupa ani si ani de zile, filologia. Pentru ca ii placea sa citeasca. Si eu eram la fel de harnica. La numai opt ani, tot ce citea ea citeam si eu: citeam politiste, le intelegeam nu le intelegeam, dar le citeam pe toate…

***B.R.**: Adica citeai pe rupte…*

***B.N.**: Citeam pe rupte, mai tin minte carti, traduceri rusesti, povesti rusesti, plingeam la ele, unele erau frumoase… altele… tot felul de povesti.*

Una se numea „Marianne", despre o nemtoaica dupa razboi, povesti din astea de dupa razboi, cu femei care sufereau, cu iubiri, cu nu stiu ce... Toate le citeam. Cind ma plictiseam, citeam si cartile de la premiu, si anume o mica prostioara de Dumitru Corbea. Povestea niste amintiri dintr-un sat, eu nu prea puteam sa-mi reprezint satul, ceva cam instinctual, cam impulsional. Cine e Dumitru Corbea? Ce, tu stii ceva de el?

***B.R.**: Nici nu am auzit…*

***B.N.**: Deci, iata, e un autor care a disparut. Un autor din anii '50, pe care il primisem la premiu. Ei bine, l-am citit si pe Dumitru Corbea. Deci, citeam pe rupte, iar cind terminam de citit, nu mai stiam ce sa fac. Totusi, aveam atunci in casa si niste carti pe care nu reuseam niciodata sa le citesc.*

Printre altele, era una a lui Eusebiu Camilar, in versuri, niste patanii din orient, cu Fatma, fiica califului, cam asa ceva. Si erau asa de triste povestile astea cu Fatma (asa se numea eroina)… Deci, cind eram foarte trista, ajungeam pina si la Fatma s-o citesc si ma intrista asa de tare ca ma apucam sa-mi iau creioanele sa colorez, sa desenez, pentru ca nu am putut sa citesc aceasta traducere de Eusebiu Camilar. Nu stiu ce mare poem arab era, dar ceva asa de trist… plus ca era in versuri si copiilor nu le plac… Dar, era o carte frumoasa, cu coperti cartonate bleu-marin, o adevarata capodopera… Deci, asta faceam, citeam si nu era nevoie ca invatatoarea sa-mi dea de citit.

Ea a facut partea asta de scriere si a mai facut o chestie foarte importanta. Ea cultiva gindirea. Fiind sotie de profesor de matematica, ea cultiva la copilasii astia capacitatea de judecata si termenul pe care il folosea era judecata, nu gindire. Zicea ca trebuie sa stii sa judeci. Cind vedea un parinte, ii spunea despre copilul lui daca stie sau nu stie sa judece si, ca sa nu jigneasca, de obicei spunea despre toti ca „are cap" sau „e brinza buna in burduf de caine". Spunea chiar si despre cel care nu putea de fapt sa dea mai mult… Era o femeie cu foarte mare tact.

De 8 martie, cind ne duceam in vizita la aceasta invatatoare… pentru ca noi eram foarte recunoscatoare, deoarece a trebuit sa ii facem o groaza de curte ca sa ne primeasca in clasa intii, adica sa insistam si pe linga ea sa puna o vorba buna sa nu ne respinga, ca nu faceam parte din zona teritoriala in care era scoala si atunci noi am curtat-o si am fost recunoscatoare timp de patru ani. Iti dai seama ce…

***B.R**.: Ce insemna pe vremea aia sa fii recunoscatoare?*

***B.N.**: Ca sa te duci cu ploconul la invatatoare pe vremea aia, uite ce insemna: nu puteai sa o jignesti, pentru ca a-i da ceva material unui om care a inteles lucrurile din*

criterii pedagogice si nu stiu ce, o jigneai. Prin urmare, noi trebuia sa facem niste lucruri foarte distinse.

Si anume, de 8 martie ii dadeam telefon, ii faceam o vizita si ne duceam bineinteles cu flori. De altfel, ea sedea destul de aproape. Totul de petrece pe jos, te duceai de colo-colo. Cucoanele mele (maica-mea, tanti-mea) se imbracau in tol festiv si pe mine la fel si ne duceam la aceasta invatatoare cu o mica atentie. Uite ce tipuri de atentie, ca timp de 4 ani ne-am dus cu acelasi tip de atentie si anume un platou cumparat din tirg, pe care matusa mea facea niste prajituri delicatese si anume niste fursecuri. Dar stii cum aratau, de ziceai ca le-ai luat de la Nestor, adica din alea presarate cu putina nucuta, cutare…

***B.R**.: Le mincai cu ochii!*

***B.N.**: Asa. Si-n fond, nu erau cine stie ce, nici macar nu era un tort, erau niste fursecuri. Dar, le aranja frumos, le punea intr-un pachet asa, cu celofan, si noi ne duceam cu platoul. Bineinteles, invatatoarea spunea: „Vai, sa va dau platoul!”. „Nu e nevoie, doamna Constantinescu, da' va rog, este pentru dumneavoastra, pastrati-l, nu e nevoie sa… !”. Deci, atentia noastra era practic un platou de desert, care de fapt nici asta nu era cine stie ce, era un platou … o chestie mai asa… Sau tin minte o data, cind i-am dus florile, i le-am lasat cu vaza cu tot. Asta era sa fii atent. Nu trebuia sa te duci cu altceva, cu alta valoare. Valoarea era chiar faptul ca au migalit ele la niste fel de fel de fursecuri. Asta era. Si tanti-mea… uite, traieste si acum, daca ar sti ca-ti povestesc tie cum facea ea fursecurile astea... In fine.*

Asa ne duceam la ea si ritualul era in felul urmator. Ea sedea in cartierul cel mai minunat, pe strada Praga (un fel de Dr. Lister din Bucuresti), intr-o casa splendida, cu tot ce-i trebui acolo. Si stilul era ca ne dadea un serbet, bineinteles eu nu ma aruncam foarte repede la serbetul ala desi doream, asteptind sa-mi spuna ea: „Te rog sa-l iei, pentru ca se topeste serbetul in pahar” si eu de-abia asteptam sa-mi spuna ea lucrul asta ca sa maninc serbetul.

Termenul ei era judecata si spunea: „Judeca, are cap de judecata”, adica are cap. Vezi, Doamne, eram buna la matematica. Si ca sa demonstreze asta, de exemplu, imi dadea un calcul mental. Si eu eram, in contextul acela… bineinteles ca tocmai atunci il greseam matematic. Deci, niciodata nu mi-a placut sa dau proba asta cu calculul, adica sa spun in public…

Mai venea si sotul ei, acest minunat profesor de matematica, pe care eu nu puteam… pentru mine era asa, o somitate si atunci, daca se intimpla sa-mi puna intrebarea in fata lui, eu ma inhibam si nu mai ziceam nimic, dar ma rog, ea trecea peste asta. Si eram foarte buna si la desen. Mereu spunea ca sint buna la matematica si la desen. Astea erau cele doua calitati ale mele.

Deci, cam astea sint amintirile cu invatatoarea. In schimb, invatatoarea mea ar avea si niste defecte, sau ma rog, nu dadea importanta la niste lucruri. Ea a dat importanta scrisului si judecatii, dar neglija lucrul de mina. Nu am facut niciodata un lucru de mina, nu mi-a placut, dar nici ea nu ne-a stimulat. A neglijat totalmente. Daca il faceam … mai aveam eu si bunica si strabunica si alte matusi si prin urmare toate trebuiau… una sa-mi brodeze un servetel, alta nu stiu ce Dumnezeu sa faca… toate erau agitate in jurul meu… La un moment dat, in clasa asta cu invatatoarea mea, trebuia sa fac dintr-o pinza un sortulet (aveam unul rosu si unul bleu) si pe sortul ala trebuia sa incercam toate punctele care… Invatatoarea insa nu a dispus niciodata, nici o jumatate de ora, sa ne arate un punct pe acel sortulet… Si atunci, chema parintii si spunea:

„Uitati-va, dintr-un peticut asa, sa le faceti un sortulet si sa le invatati sa faca cite un punctulet de la cap de rind”.

***B.R.**: Deci, ea delega.*

***B.N.**: Ea delega la mame. Si i-am spus mamei: „Sa te duci la scoala sa vorbesti, sa-ti spuna doamna invatatoare cum trebuie sa faci sortuletul!”… Si vreau sa-ti spun ca am tinut sortuletul… il mai am si acum, amindoua sortuletele, tot neispravite, iti dai seama, ca de fapt toate mi le facea cineva. Tin minte ca asta bleu mi l-a facut maica-mare si-si telefonau sa intrebe: „Draga, cite rinduri mai fac? Am facut un rind de gaurele… acum fac cruciulite doua trei rinduri… !”. Deci, ele stateau si coseau pentru mine. Apoi, invatatoarea mea nici nu a zis … nu imi aduc aminte macar sa le fi despachetat vreodata.*

O alta chestie pe care o neglija, pe linga lucrul manual, era sportul. Nimic, nici nu discuta… Spunea ca zburdam noi destul dupa ce plecam de la scoala. Deci, intre 8 si 12, ea nu facea decit doua materii: româna si matematica. Pentru ea, nu exista alta materie, desi noi aveam un orar.

Niciodata invatatoarea mea nu a respectat orarul. La un moment dat, aveam in orar asa: istorie, geografie, deci aveam de invatat pe dinafara niste lectioare. Intotdeauna, ea expedia lectiile astea, iar eu aveam mari dificultati in a memora istoria si geografia. Daca geografia imi placea, mai aveam un sprijin, ca totusi era ceva mai concret, faceam harti si nu stiu ce ne mai dadea ea acolo… istoria a fost intotdeauna pentru mine o materie metafizica. Nu intelegeam cum s-o memorez si cum sa tin minte ce s-a intimplat…

***B.R.**: N-o simteai..*

***B.N.**: N-o simteam, deci istoria a fost… Si culmea este ca aici, pentru prima oara, mi-am dat eu seama ca aveam un mare handicap, desi eram foarte buna, ti-am spus, aveam numai 10. Si stii unde mai aveam un handicap? La a invata poezii pe dinafara. Cind aveam de invatat o poezie, plingeam de ciuda ca nu puteam sa o invat. Si o invatam toata dupa amiaza, pe urma seara plingeam si ii spuneam maica-mii sa ma asculte la poezie, spunindu-i: „Uita-te, de azi dimineata o invat si tot nu o stiu…”. Si maica-mea imi zicea: „Lasa draga, ca o stii!”. Pe maica mea n-o interesa deloc, era atat de indiferenta… Pe ea o interesa scoala si anume sa-mi faca sortuletul ala, sa mi-l cumpere si sa-mi faca punctele pe el, ca si cum asta era important. Apoi, ce-mi face maine de mancare, cu ce vine ea maine la tanti Rodica, adica eu fiind pretentioasa, trebuia sa ma consulte, sa-i spun dinainte: „Ce sa-ti aduc, ce sa-ti fac, sa-ti fac supa?”… Prin urmare, pe ea o interesa numai aspectul material, mancarea, deplasarea, orele, sa-mi calce sortuletul, deci n-o interesa nimic altceva. Maica-mea era complet dezinteresata de scoala mea, pentru ca ea avea ideea ca eu ma descurc si singura.*

***B.R.**: Nu era oare si un credit pe care il daduse de la inceput acestei doamne, acestei invatatoare, in care ea avea totala incredere?*

***B.N.**: Absolut. Ele aveau o incredere oarba in aceasta doamna si tot ce spunea ea, ele indeplineau ad literam. Cind spunea ea ca trebuie sa fac cutare lucru, apai cutare lucru il faceam.*

De exemplu, cind i-am spus… In clasa I, am avut oreion la litera N. Aveam febra, eram in pat, nu stiu ce… Am lipsit la litera N si eu nu prea l-am facut atunci pe N. Odata, dupa aceea, cind ma facusem bine, le-a spus invatatoarea mea: „Stiti, atunci cind a lipsit la litera N… ea il face pe N mare cam urit!”. A devenit o adevarata tema in casa

si tanti-mea imi spunea prin telefon… Ca eu de la scoala veneam la prinz la tanti-mea, iar dupa masa pe la 3-4 plecam acasa la noi si pe urma, mai ne si telefona si spunea: „Betty, te rog frumos mai scrie si tu un rind, ca ai vazut ce a spus doamna Constantinescu, tu nici acum nu il faci pe N cum trebuie!”. Da, uite, asa se intimpla… Deci, tot ce spunea ea era litera de lege. Matematica, ca sa dam atentie la matematica, tot... Asta este, am avut un noroc fantastic.

Eram chiar in plin stalinism si invatatoarea asta avea probabil obligatia de-a face si ore de educatie cetateneasca… Aveam si ore de lectura, adica niste ore libere. Dupa ce ca noi nu faceam decit doua discipline, româna si matematica… La ea nu exista sa faci lucru de mana, sport… La toate orele de sport noi recuperam ceea ce nu reusisem sa facem la citire si la matematica. Cel mai mult faceam exercitii si probleme de matematica. Asta faceam de dimineata pina seara cu aceasta invatatoare.

Dupa care, mai faceam si texte, mai citeam, mai comentam, mai faceam compuneri. Ne dadea compuneri pe loc si avea un stil extraordinar de a le corecta si de-a iti spune ceea ce e bine si ceea ce nu e bine in acea compunere. Deci, avea foarte bine partea asta cu compozitia, si stia sa ne faca pe noi sa avem criteriul unei compozitii coerente. Dupa care, foarte rar ii mai ramanea timp si pentru orele, chipurile, de educatie cetateneasca.

***B.R.**: Pe care trebuia sa le faca…*

***B.N.**: Era obligatoriu sa le faca pentru ca erau scrise intr-un orar. Dar ce, la noi parca conta orarul? Noi trebuia sa ne ducem numai cu exercitii de aritmetica, aritmetica si para-aritmetica. Numai astea faceam. Geometrie faceam foarte bine…*

Si mai faceam caligrafie si desen. Dar, nu se omora prea tare, ne dadea sa facem desenul acasa. La caligrafie, insa, ne mai punea sa facem unele lucruri la tabla. Tu stii ce inseamna sa faci caligrafie la tabla? Cite invatatoare mai fac astazi caligrafie la tabla? Prin creta… Sa redai tu caligrafia prin creta, la tabla.

***B.R.**: Este greu…*

***B.N.**: Este foarte greu. Ei bine, cind facea o demonstratie, invatatoarea mea scria perle de margaritar. De exemplu, prin clasa a treia, a patra, ti-am spus ca incepusem sa ne deformam scrisul si asa ca, dupa ce faceam matematica si romana, ea ne-a spus: „Voi ati inceput sa va deformati scrisul, trebuie sa veniti sa facem din cind in cind ore de caligrafie!”. Si le facea voit, adica una din orele pe care si-o propunea s-o faca era caligrafia.*

In schimb, nu pierdea vremea cu educatia cetateneasca. Noi trebuia sa facem in fiecare saptamina, dar in patru ani cred ca am facut de doua ori. Pe cuvintul meu! Deci, din educatia cetateneasca…

Pai cind sa mai facem si educatie cetateneasca, daca noi faceam numai matematica si romana, tabla inmultirii, exercitii si probleme, multe probleme si toate celelalte…?

Ne si spunea, zice: „Mai cetatenesc decit sa stii sa scrii, sa socotesti si sa judeci, nu exista. Asta e educatie cetatenesca!”. Deci, ea isi facea datoria.

Totusi, am facut si educatie cetateneasca. O data, tin minte ca a adus o carte, o biografie a lui Lenin si ne-a citit despre viata lui Lenin. Si am ramas uluita. Eu nici nu mai stiam cine e personajul. Deci, noi habar nu aveam despre viata cui citim. Desi, ea ne spunea, familia Ulianov, dar nu insista cine a fost personajul. Ea a facut, daca vrei, fisa

psiho-pedagogica a unui copil, Vladimir, intr-o familie, care era asa si asa (si ne-a descris-o psihopedagogic), mobilizindu-ne pe noi atat de mult, incit ani si ani de zile eu aveam modelul unui copil si anume modelul acestui tinar, despre care noi habar nu aveam ce a facut el si de ce e asa de important, care-i rolul lui, intelegi? Noi nu stiam importanta lui Lenin. Stiam insa ca a fost un om foarte destept. Sau, in orice caz, pagina aia pe care ne-a citit-o si ne-a comentat-o ea… Avea aceasta invatatoare o capacitate de persuaziune absolut uluitoare, iar cind ne spunea: „Fiti atenti ce i-a spus mama lui Vladimir Ulianov…!" si ne citea replica, noi ramaneam stupefiati. Absolut stupefiati.

Era o scena cu copilul asta la 8 ani, cu Lenin la 8 ani… Asta alesese ea din tot cartoiul pe care il avea in mina… o pagina foarte pedagogica in care noi sa ne putem regasi. Si morala, tot timpul morala ei era asa: „Trebuie sa ai capul limpede pentru judecata". Daca ar fi sa rezum 4 ani cu aceasta invatatoare la un singur termen, termenul acela este „judecata". Deci, ea ne-a invatat judecata.

Ca era Vladimir Ulianov, ca erau haturi si razoare, ca era povestea cu pomul cu frunzele albastre… orice insemna „judecata". Deci, ea a stiut sa ne faca acest invatamint foarte limpede.

Daca vrei, nu stiu cum sa ma exprim, ma gindesc asa… Vezi ca exista un anumit tip de invatamint catolic (asta ca sintem intr-o atmosfera catolica, cu Papa, nu stiu ce si ca tu esti catolic), care sesizeaza si utilizeaza foarte mult sentimentul, atasarea, convingerea prin sentiment. De aici, daca aluatul nu e bun, daca omul nu e bun si nu are valoare morala, atunci el se preface, deci ajungi la ipocrizie pina la urma.

Apoi, exista protestantii (alt ghestat intelectual), care merg pe o anumita rectitudine, rigiditate sau supunere: „Faci asa, ca asa trebuie!". Daca un copil nu are atita tarie de caracter si este mai slabut, pina la urma se poate ajunge la niste contradictii in inima lui si acest invatamint cu o viziune pedagogica prea protestanta il poate inhiba. Asa ajung acei copii care se intuneca, pentru ca au fost tinuti prea din scurt, cum a fost de exemplu Van Gogh, care a crescut intr-o atmosfera ce l-a inchistat.

Ortodoxia este libera, este un fel de crestinism sub forma laica. Deci, nu conteaza, e neglijent (gen Creanga), zburda, te bate cu Sfintul Nicolae la poponet, nu stiu ce… Este, daca vrei, o pedagogie libera. Lasi buruiana sa creasca cum vrea ea. Si, pina la urma, samanta buna rodeste, cea rea nu rodeste, n-ai ce-i face. Deci, este un fel de… „laisser faire".

Ei bine, invatatoarea mea propunea o a patra cale. Daca e sa discutam in termeni de credinta, ea a propus o cale care este „Biserica anglicana", empirismul logico-matematic, empirio-criticismul sau, daca vrei, filozofia asta de tip britanic, anglo-saxon. Deci, invatatoare mea nu propunea convingerea cu apel la sentiment, nici cea cu apel la disciplina, nici cea gen Ion Creanga, ci ea propunea apelul la judecata.

(…) Bogdan, zici tu de educatie formala si informala. (…) Despre scoala obligatorie, cu alte cuvinte, ce faceam in mod obligatoriu, ti-am spus, exista o programa... Hai sa vorbim acum in termeni putin mai seriosi de lucrarea ta. Tu spui asa: educatie formala. Asta insemna ce programa era atunci la clasa intii.

***B.R**.: Exact.*

***B.N.**: Era si atunci o programa mai mult sau mai putin discutabila, cu unele elemente discutabile, pe care ai vazut insa ca o buna invatatoare stia sa le aduca de o asa maniera incit sa-si urmareasca obiectivul, indiferent de ceea ce cerea acea programa.*

Deci, noi nu am fost confruntati cu o programa care sa te poate marca ideologic, pentru ca ea, facind numai romana si matematica si neuitindu-se pe textele acelea cu haturi si razoare… ti-am spus ca ea le trata ca pe niste texte clasice.

Nu-i mai putin adevarat, uite in secunda asta imi aduc aminte ca, totusi, a fost obligata la un moment dat, daca nu ma insel… (eu vizualizez acum chiar clasa in care am invatat eu, eram cu spatele la tribunal, actualmente o sala de muzeu, o poti vizita). Acolo, imi aduc aminte ca ea invitase un domn, un tip, care era erou al muncii socialiste, se numea Nicolae Belu.

***B.R.**: In ce calitate venea?*

***B.N.:** Aveam asa-numitele lectii de… educatie cetateneasca sau nu mai stiu ce… Si, la un moment dat, noi a trebuit sa suportam o chestie foarte bizara si stiu chiar ca am trait atunci sentimentul acestei bizarerii.*

***B.R.**: Asta nu era o inspectie…*

***B.N.**: Nu. Noi am invitat in mijlocul nostru un erou al muncii socialiste. Doamna Constantinescu ne-a anuntat ca va veni si ca vom cunoaste si noi un erou al muncii socialiste. Noi am pus intrebarea: „Da' de ce ne intereseaza pe noi un erou al muncii socialiste?", dar ea ne-a taiat-o repede, nici nu a vrut sa raspunda, nu s-a omorit prea tare sa ne dea o explicatie. Am trecut peste. Deci, noi stiam ca asta este in program si trebuie sa vina la un moment dat si ziua aceasta a venit.*

Daca imi aduc bine aminte, era un domn intr-un costum negru, un muncitor, chipurile avea medalia sau ordinul respectiv ce era… Asa era epoca, sa vina cite un erou al muncii socialiste… Intrebarile si raspunsurile nu au avut nimic esential, adica nu am ramas cu vreo impresie peste timp, desi nu eram printre cele mai proaste, ba din contra, ti-am spus, bagam de seama multe in clasa mea. Totusi, nu am ramas cu nici o impresie. A ramas asa ceva fara absolut nici un fel de ecou.

Acum, nu e mai putin adevarat ca acest muncitor, era un om foarte la locul lui. In ce sens? Dupa cite stii, exista acea clasa de muncitori foarte civilizati, care erau la limita dintre clasa muncitoareasca si mica burghezie. Erau niste persoane civilizate, locuiau in case civilizate, adica chiar nu erau niste… Si tipul asta facea parte din aceasta categorie. Nu ne-a socat cu nimic. Pe noi nu ne-au interesat prea tare lozincile epocii, am fost complet indiferenti si am trecut mai departe.

Hai sa revenim putin la materiile care se faceau. Se faceau niste materii pe care ea stia, adica in numarul de discipline pe care le prevedea programa, ea stia foarte bine sa insiste exagerat de mult asupra a doua: româna si matematica. A cam neglijat istoria si geografia, adica disciplinele de invatat pe dinafara, si aici este una din carentele ei. Ea nu ne-a invatat cum putem asimila o materia din asta verbala: biologie, geografie. Ea nu le dadea importanta si mi-a parut rau ca nu a insistat.

Ti-am spus ca, mai departe, dupa ce-am terminat cu ea, eu am avut mari complexe. Ea era atit de draguta, incit la istorie imi punea zece fara a ma asculta. Nu m-a ascultat niciodata, pentru ca daca m-ar fi ascultat, ar fi vazut ca eu nu stiu. De fapt, ce se intimpla? Eu invatam (pina cind plingeam seara in fata mamei mele si zicind: „Uite de cite ori am invatat acesta lectie la istorie si eu nu stiu nimic…!", dar nu stiam ordinea in care sa le invat, cum e asta cu clasele sociale, de unde sa stiu eu ca dupa clasele sociale trebui sa vorbesti despre cutare lucru. Eu le invatam, saraca de mine, dar nu stiam cum sa retin acea lectie de istorie si plingeam acasa. Dar, culmea este (ceea ce m-a socat de-a dreptul), ca pina in clasa a opta, eu nu am raspuns niciodata la nici o

intrebare de istorie si de geografie. Deci, daca as fi fost un om care sa nu le fi citit, as fi putut sa trec neexaminata, pentru ca niciodata nu m-a examinat.

***B.R.**: Ea a fost invatatoare pina in clasa a 4-a, nu?*

***B.N.**: Da.*

***B.R.**: Iar din clasa a 4-a, dupa ce ai terminat cu ea, ai continuat in aceeasi scoala?*

***B.N.**: In aceeasi scoala si-n aceeasi clasa. Au venit profesori diferiti, care erau de departe mult mai slabi decit ea. Adica tot ce a urmat mai departe… erau mult mai slabi decit ea. Ea era atit de buna, insa noi, eu cel putin, mentineam acelasi stil. In special, c-o aveam si pe tanti-mea acasa care ma indruma. Si pina in clasa intii, toate lectiile eu le faceam acolo, la tanti-mea, in aceasta casa nationalizata din centrul Ploiestiului. Asta insemna cam 20 de minute, ca eu le faceam foarte repede. Erau si unele pe care le faceam in mai mult, sa zicem pina la 3, dar dupa ora 3, nu mai aveam nici o lectie.*

Si acolo cu tanti-mea, de exemplu, faceam… Daca se intimpla vreodata sa am intr-un caiet o greseala de liniuta de unire, sa nu stiu sa scriu pe „sa-i”, pe „sa-l” asta era asa o tragedie, stii ce se intimpla? Insemna o drama, un esec, toata lumea plingea, eram deja cotata ca nu mai era nici o speranta cu mine… cum sa ajungi tu sa scrii pe „sa-i” sau „m-ai” intr-un cuvint, sa nu stii sa scrii cu liniuta, intelegi? Si, de aceea, totul era dramatizat. Probabil ca din cauza asta nici nu mi s-a mai intimplat, decit o data sau de doua ori, dar iti spun, stii ce insemna asta? Insemna ca urmatoarea saptamina, intensiv exercitii. Si cum se faceau exercitiile astea?

Deci, eram in acel bloc nationalizat, care avea scari din lemn natur si pe urma era dat cu nu stiu ce maro, pe care se putea scrie cu creta. Si eu aveam la mine tot timpul creta, pentru ca imi placea sa ma joc de-a invatatoarea. Si pentru ca ma plictiseam, aveam niste carnetele mici, vocabulare, pe care scriam asa cu picioarele, ca nu aveam rabdare, si-mi dadea tanti-mea dictari si in dictare imi dadea numai din astea „sa-l vad”, „sa-l scriu”, „ m-am”, „ l-am”, „dusu-mi-te-am”, „ vazutu-l-am”… imi dadea numai de astea. Iti dai seama, dupa ce statusem la masa, pe la ora unu asa, ea era in bucatarie (in aceasta camera de zi, ti-am spus, cu masa de sufragerie in mijloc, in care stateam noi toata ziua) si eu circulam pe palier, prin fata, pe scarile alea, mai ma jucam pe scari mai… si musai ca sa iau carnetelul si sa scriu. Si scriam. La un moment dat, nu mai scriam pe caietel si spuneam de afara „m” liniuta „am”, deci nu mai avea rost sa scriu.

Sau mai faceam dictare, ma jucam eu si acum dadeam dictarile cu copii imaginari. Zic: „Lasa-ma, tanti, sa ma joc si eu cu creta pe aici!”. Era o nenorocire, ca nu-i placea sa scriu cu creta pe acolo, ca mazgalesc scara, dar pe urma stergeam, ca exista un smac din asta care stergea de nu se mai vedea. Si, in sfirsit, cu chiu cu vai accepta; asta era o concesie nemaipomenita sa ma lase sa scriu cu creta pe toate alea, de sus pina jos. La etajul doi era numai ea si cu aceasta Creata. Dar Ana nu punea probleme. Prin urmare, ala era universul meu si scriam pe toti peretii cu creta.

Istoria asta cu ortografia era numai o paranteza, altceva insa vroiam sa-ti spun. Ziceai tu de invatamint informal. Vreau sa-ti spun ca, in aceasta perioada, in care invatatoarea facea invatamint formal, adica invatamintul oficial la acea epoca, elementele informale in educatia mea erau insa mult mai bogate decit asta.

***B.R**.: Ce reprezentau ele?*

***B.N.**: Ti-am povestit ca de la ora unu si jumatate eu aveam si lectiile terminate si totul facut, nu mai aveam ce… Restul reprezenta invatamint informal.*

Erau aceste elemente de ortografie cu care ma omora tanti-mea sa le scriu. Mai era citeodata, de exemplu, dupa ce terminam pe la unu si jumatate si eram libera ca pasarea cerului, puteam sa ma duc, daca era vara, in fata parcului ala din fata Sfatului sa ma joc cu copiii, nu stiu ce… Si sa zicem ca imi scriam la matematica problemele, dar era numai o chestie de caligrafie, pentru ca eu le stiam asa de bine, incit nu imi punea nici un fel de problema rezolvarea lor, ci numai cum le scriam. Si tanti-mea, dupa ce terminam eu de scris, ca sa arate ca are si ea un rost pe lumea asta, venea sa verifice si spunea: „Uite, nu-mi place deloc cum ai scris aici, iti rup pagina!”… Era deja celebra… De exemplu, ce nu-i placea ei la un text scris: daca titlul nu era centrat. Eu ziceam: „Pai, nu mi-am dat seama si nu intra bine”. Atunci, ca sa scriu titlul exact pe centru, adica sa nu ma duc prea la dreapta sau prea la stinga, eu trebuia s-o intreb pe ea, inainte de-a incepe sa scriu, de unde s-o pornesc, cit sa scriu pe primul rind, cit sa ma duc pe al doilea, sau cum sa impart titlul. Si atunci ea venea, se uita si cu degetul, cu unghia de la degetul mare imi facea asa un semn si zicea: „Uite, de aici!”. Si eu vedeam ca e asa un mic inceput si atunci incepeam de acolo sa scriu titlul ca sa fiu pe centru…

Ea era un pic capricioasa. Si cum lectia era mica si eu o faceam in cinci minute, pentru ca tot aveam toata dupa masa in fata mea (si nu aveam ce face), atunci ea isi permitea sa rupa foaia o data sau de doua ori, pentru ca eu oricum tot o faceam repede. Chestii de genul asta…Cam asta despre invatamintul formal. Hai sa trecem acum la ala informal.

***B.R.**: Scuza-ma, Betty, care era apelativul folosit cind tu vorbeai cu matusa sau cu mama ta despre invatatoare?*

***B.N.**: Doamna. Doamna Constantinescu.*

***B.R.**: Si cind i te adresai ei?*

***B.N.**: Doamna…*

***B.R.**: Nu era „tovarasa invatatoare”?*

***B.N.**: Nu stiu daca era tovarasa invatatoare... Nu, imi aduc precis aminte, toti copiii ii spuneam „Doamna”, dupa stil vechi. Nu, de altfel si ea impunea genul asta. Nu vorbeam cu „tovarasa”.*

Care erau elementele informale? In primul rind, trebuie sa-ti spun ca, inainte sa ma duc la scoala, eu faceam franceza.

***B.R.**: Faceai franceza particular…*

***B**.N.: Da, particular. Asta nu se petrecea aici, pe strada asta din centru, in blocul Sfatului popular, ci mai aproape, imediat la o statie de unde sedeam noi cu bunica mea, in casa unei matusi de-a tatalui meu. Acolo, la noi in casa, eu luam ore de franceza inainte de a ma duce la scoala, deci cind inca nu stiam sa scriu, prin urmare la inceput le luam mai mult fonetic, pe urma cind am invatat sa citesc si citeam.*

Aceste ore reprezentau un element formativ foarte important; ceea ce spui tu aici „scoala informala”. Daca vrei, iti povestesc chestia asta. Aceasta doamna, cu care faceam eu franceza, se numea Antonescu Ana Coralia si era fiica unui general. Nu avea nici un fel de diploma la mina, deci nu putea sa se angajeze nicaieri, ea conta drept un om fara scoala, pentru ca taica-sau, generalul, o inscrisese inainte de razboi la pension si anume unde crezi? In Paris, la Notre-Dame de Paris.

***B.R**.: Nu la Notre-Dame de Sion?*

***B.N.**: Nu, nu la Notre-Dame de Sion. Aici, pe Ferdinand, unde erau scolile la maici, facusera surorile unchiului meu. Deci, tanti Vali a facut scoala la maici, la Notre-Dame de Sion. Nici ea, saraca, nu avea nici o patalama, pentru ca aia este egal cu zero.*

Doamna Antonescu Ana Coralia nu avea din ce sa se intretina, si atunci dadea ore la copii. Ea traia cu mama ei, o batrina de vreo 80 de ani si trebuia sa se duca pe la copilasi sa le dea ore de franceza. De altfel, sa stii ca ea nu stia gramatica, ea stia numai cum se spune in franceza. Isi facuse rost de o carte, de un manual si cu fel de fel de textulete, cu verbe, cu nu stiu ce… Si cind ii puneam o intrebare de gramatica: „Doamna, dar de ce se spune asa?" la constructia asta, ea n-o cauta, saraca, ea stia foarte bine franceza, ci spunea… De exemplu, de ce se spune „du" si ea raspundea: „Pentru ca francezului nu-i place sa se ciocneasca doua vocale de si le si atunci face liaison". „Dar, doamna, ce inseamna liaison?". „Pentru ca francezului ii place…". Ea traducea tot timpul cu „francezului". Ani si ani de zile eu am crezut ca ea se refera la un francez din asta generic. Cind colo ea traducea „le francais" - Limba franceza, cu „francezului". Dar ea, ti-am spus, traise toata viata la Notre-Dome de Paris, facuse aceasta scoala si nu stia…

***B.R**.: Venea ea la tine, sau te duceai tu la ea?*

***B.N.:** Ea. Ea venea tot timpul la noi.*

***B.R**.: Si mai avea si alti copii?*

***B.N.**: Deci, am inceput cu o prietena de copilarie care statea…*

(…) Deci, cladirea asta n-a mai fost scoala, pur si simplu, ci numai cea de pe bulevard. Iar aceea, este vestitul liceau fost „Sfintii Petru si Pavel", de care vorbeste si Caragiale, alias Liceul „Mihai Viteazul".

***B.R.**: Iar in perioada liceului, care fusese deci tot in Ploiesti, locuiai in aceeasi casa despre care mi-ai povestit?*

***B.N**: Da. Insa, bineinteles ca nu ma mai opream toata ziua buna ziua la tanti-mea, pentru ca acum eram mai independenta. Totusi, era aproape acelasi traseu. Deci, ma duceam intai la tanti-mea sa maninc, pe urma ma duceam la biblioteca, ca eram acolo in centru si pe urma mai ajungeam acasa, seara. Acelasi lucru, eu lectiile mi le faceam mai mult la tanti-mea, chiar daca ea nu era acasa, ca intre timp ea s-a angajat.*

***B.R.**: Iar din perioada liceului, ce amintiri ai legate de scoala?*

***B.N.**: Draga, eu am facut clasa de matematica. Deci, am facut clasa a 9-a generala pentru toata lumea si am facut clasa de matematica. S-a infiintat o clasa experimentala, o initiativa absolut geniala a ministerului invatamintului din anii aceia.*

Exact ceea ce iti povesteam pozitiv, ca noi am avut niste lucruri foarte interesante in invatamintul oficial, si anume: s-au gindit ei ce s-au gindit, cum sa stimuleze copiii cu anumite inclinatii si sa formeze specialisti la chimie si matematica-fizica. Si s-au facut 3 clase experimentale.

Prima, a fost matematica la Mihai Viteazul. In anul urmator, s-a facut clasa speciala de fizica la liceul Caragiale si clasa speciala de chimie la nu mai stiu ce liceu in Ploiesti (ca nu m-a interesat chimia). Deci, eu faceam parte dintr-o clasa selectata de 27 de insi, care faceau clasa speciala de matematica. Asta pentru ca in clasa a 7-a si a 8-a avusesem note foarte bune la olimpiada, in clasa a 9-a fusesem unica pe liceu care avea

punctajul necesar pentru a ma prezenta la faza pe tara a olimpiadei de matematica si, prin urmare, am intrat fara probleme.

***B.R.**: Din punct de vedere al optiunii, era un lucru comparabil cu ceea ce a fost optiunea pentru limba rusa in clasa a 5-a, sau a fost dorinta ta de-a face aceasta clasa de matematica?*

***B.N.**: Pai, nu. Aia cu rusa a fost o prostioara, a fost asa pentru ca am ascultat ce a zis unchi-meu. Pe mine nu ma interesa prea mult scoala, eu faceam ce mi se spunea. Adica, daca m-ar fi intrebat pe mine m-as fi dus bineinteles la franceza, la engleza sau la germana, dar am facut ce mi s-a spus. Aici, cind m-am dus la matematica, a fost optiunea profesorilor mei, nu a mea.*

Aveam iarasi un profesor genial, Eugen Onofras. A murit. Unul dintre cei mai mari profesori, poate ca este al 2-lea dupa invatatoarea mea, un mare pedagog. De altfel, si autor de manuale si de metodici, care din fericire a lucrat in Ministerul invatamintului pe specialitatea matematica. Astia si-au dat seama ca este o capacitate acest Onofras. Era originar din Husi.

***B.R**.: Pe care l-ai avut in ce clasa?*

***B.N.**: Intr-a noua l-am avut. Si el nici nu a discutat sa nu intru in clasa speciala de matematica. Nici nu a vrut sa auda, desi eu vroiam sa fac o facultate din asta mai umanista, literele sau filozofia. Insa, pentru ca aveam o usurinta la rezolvat, a trebuit sa ma duc la clasa asta de matematica si am stat acolo 3 ani.*

***B.R**.: Pina ai terminat liceul, pina ti-ai luat bacalaureatul.*

***B.N.**: Da. Numai ca problema este ca eu citeam in perioada asta. Si aici, am avut un anti-talent pedagogic si anume o profesoara de româna. Daca Onofras era un mare pedagog, care stia ce inseamna cum sa explice, la un moment dat, intr-a 10-a, noi nu mai aveam cu Onofras, faceam cu un alt profesor. Si aici, o mare magarie, o mare potlogarie care s-a facut.*

Deci, lucrurile bune care ti le spuneam despre scoala formala sint urmatoarele: faptul ca in anii aia, in Ministerului invatamintului, i-a dat cuiva prin cap sa faca scoli si clase speciale, e un fapt pozitiv. Un fapt negativ, insa, aproape criminal, este ca cel mai bun profesor din oras nu a avut el clasa de matematica.

***B.R.**: Din ce cauza?*

***B.N.:** Acum, ma gindesc ca din ratiuni politice. Atunci, habar n'aveam, nu mai stiu ce gindeam atunci. Au adus un timpit, ca sa spun asa, unul din Moroieni, deci care nu era ploiestean, un tip oarecare de care noi rideam pentru ca avea drept amanta o coafeza blonda si cind ma duceam la coaforul ala… ca fetele, ca eram acum ditamai fetele de liceu si o stiam pe tipa aia… Acest individ, pe care il chema… nu mai stiu cum il chema, Spiroiu, Spirescu… nu mai tin minte, in orice caz noi ii spuneam Spirache.*

In primul rind, din nefericire, nu stia matematica si nu avea nici un fel de talent pedagogic. Deci, el era adus acolo pe criterii strategice, sa fie pastorul clasei de specialisti de matematica. Dar, el era foarte departe din punct de vedere pedagogic de sarcina pe care o indeplinea. Pe mine nu m-a placut si nici eu nu il placeam, era antipatie reciproca si prin urmare, probabil ca de asta am si stat cu… ce mai, l-am suportat.

In clasa in care am inceput cu acest Spirache, au trecut luni si luni, din septembrie pina prin primavara, in care faceam un anumit tip de probleme la geometrie

si anume probleme de loc geometric. Ei bine, eu le faceam… aveam si eu acolo 8-9 ca medie, nu stiu… dar 8-9 reprezenta ceva, pentru ca eram la clasa de matematica. Vreau sa-ti spun, insa, ca nu ma prea sinchiseam, imi era absolut perpendicular ce note imi da Spirache. Si, cu toate acestea, in clasa a XI-a, de exemplu, am fost unica din clasa care a reusit la olimpiada din 27 de insi, intelegi? El a zis ca din intimplare, dar asa s-a mai intimplat si intr-a 7-a si a 8-a. Tot din intimplare! Ca ceilalti lucrau la Gazeta Matematica, eu nu lucram. Foarte bine, din intimplare… dar, nici nu ma interesa… nu m-a afectat cu nimica judecata lui Spirache, pentru ca nu ma interesa Spirache. Ei bine, ti-am spus, dupa luni si luni in care lucram probleme de loc geometric, eu nu le stiam. Dadusem si la olimpiada, trebuia sa ma pregatesc pentru etapa urmatoare, eram doi sau trei oameni care se calificasera pentru etapa urmatoare, dar eu aveam cele mai multe sanse, pentru ca ceilalti avusesera punctaj mai mic. Cu toate astea, in clasa a X-cea, eu nu stiam problemele de loc geometric. Nu stiam ce-i ala loc geometric.

Si ma duc la consultatii la minunatul profesor Onofras. L-am intilnit si l-am intrebat: „Cind aveti dumneavoastra cerc?”, ca toata lumea facea cerc. Doar nu era sa ma duc la cerc la Spirache! In primul rind, ca el nu m-a agreat si era evident pe mutra lui ca nu ma inghite, atit de evident incit nici nu trebuia sa mai fac… Deci, el m-a frustrat si m-a marginalizat cu buna stiinta. Or, nu stiu ce sa cred… el era un flacau din asta mare, un blondinau, o matahala gen flacau tomnatic… Nu ti-am spus ca se tinea cu o coafeza? Sau ma rog, asa era birfa lumii. Deci, nu stiai daca respingerea lui era in general fata de toate fetele (pentru ca era genul asta de flacau tomnatic), sau daca era o respingere de-adevaratelea. Nici nu imi puneam probleme, cert este insa ca nu ma duceam la cercul lui, pentru ca de-abia il suportam in clasa si noi aveam foarte multe ore de matematica.

Si, intr-o buna zi, am vorbit cu Onofras si i-am spus: „ As avea si eu citeva nelamuriri…”. Zice: „Draga, da' poti sa vii la mine oricind, vezi pregateste-te pentru…”, ca el conducea lotul de olimpiadisti pe scoala. „Gata, lasa… ce ai acum, franceza? Lasa, domne’, franceza, vino incoace!”. Deci, el voia sa lipsesc… Toata lumea era impotriva lui Onorfas, ca scotea copii de la ore, nu ii lasa sa faca celelalte ore si in fine… intra in conflict cu doamna cutare, cu doamna cutare, deci nu era bine vazut. Era insa cel mai bun.

Faptul ca cel mai bun pedagog dintr-un liceu nu era bine vazut, este o calamitate, una dintre micile crime nepedepsite care s-au petrecut. Ma intrebai ce-a fost rau si ce-a fost bine. Bine erau initiativele institutionale si rau era ca cei mai buni oameni erau dati la o parte. Uite, Onofras era cel mai bun si era dat la o parte, in schimb erau promovati niste d’astia care… malacul asta care nu avea nici o legatura cu spiritul matematicii.

In sfirsit, ma duc la Onofras si ma intreaba: „ Care e problema, ce ai tu…?”. Si i-am spus: „Domnu' profesor, sa nu rideti de mine… uitati-va acum, in trimestrul III, eu de fapt inca nu stiu ce inseamna un loc geometric!”. Si-a tras asa una peste frunte si a spus: „Draga, da' lucrati de atitea luni pe loc geometric, de la inceputul anului ati facut numai probleme…!”. Zic: „Stiu cum sa lucrez, stiu cum sa-l aflu, stiu sa-l calculez, dar eu de fapt nu am inteles ce e un loc geometric!”.

Si, atunci, el imi deschide o culegere. Tin minte ca avea o culegere de geometrie in limba franceza si avea desenele cu M, cu cercuri (avea si tigara aici… stii, ca era un tip foarte haios Onofras!) si deschide cartea. Era intr-o pauza, era o galagie enorma in jurul nostru, in aceasta sala unde facea el cercul. Si-mi spune: „Draga, ia vino incoace si uita-te aici, vezi parametrul asta?”. In secunda aceea, eu am inteles ce inseamna loc geometric, cind parametrul ala se misca, deci ia diferite valori si misca figura aia…

deci, cercul sau figura aia pe care o descrie, ala e un loc geometric… Deci, el mi-a spus asta fara sa foloseasca vorbe. A luat o problema rezolvata, pe care mi-a aratat-o numai. Extraordinar, deci avea… era ca un vrajitor! Acesta era un mare pedagog de matematica. L-au respins.

***B.R.**: Acum, matura fiind, banuiesti criteriile care au condus la respingerea lui?*

***B.N.**: Presupun ca politice… Cred ca era matrasit politic, ce pot sa cred acum? Habar n-am. Acum, ce inseamna politic? Pentru ca el era… ce putea sa fi fost el politic? Nu era din asta care sa manince prea mult rahat, in sensul asta.*

***B.R.**: N-o fi avind un dosar bun sau …*

***B.N.**: N-o fi avind un dosar bun, stiu eu sau habar n-am… Insa, era un pedagog eminent. Nu era cine stie ce fel de tip, era un tip modest, venit din Husi. Ce naiba poate sa fie un ins din Husi, care a facut facultatea de matematica si era foarte bun? Nu omorise pe taica-su'… nimica! Stiu eu ce putea sa aiba el prost la dosar… habar n'am!*

Deci, eu nu stiu de ce il matraseau pe Onofras, insa in mod sigur, pe celalalt l-au pus acolo cu un anumit scop. Pentru ca acela nu avea nici un merit, acela nu stia matematica. Eu l-am urmarit… in ce sens? La un moment dat, simtind eu ca nu ma place, am vrut sa-mi dau seama, am vrut sa… m-am invinuit pe mine, zicindu-mi ca poate ca nu sint eu suficient de rabdatoare si ca, daca a fost pus acolo profesor de matematica si conducatorul unei clase de matematica, inseamna ca el e foarte bun. Si m-am inarmat cu rabdare si atunci cind preda el lectie noua (stofa unui profesor de matematica se vede la lectia noua), l-am urmarit la predare. El preda asa de prost lectia noua, incit aproape la sfirsit il intrebam pe colegul meu: „Tu ai priceput ceva din ce a zis Spirache?". Si el recunostea ca nu preda bine.

***B.R.**: Si ceilalti din clasa?*

***B.N.:** Toata lumea, da' nimeni nu spunea. Nu stiu care era… era un secret cu Spirache asta! Toata lumea avea o adoratie pentru Spirache, adica el era mentorul nostru…*

***B.R.**: De ce?*

***B.N.:** Nu stiu. Habar n'am care era toata treaba. Faima lui era mai mult in orele… din sase ore pe saptamina, el bineinteles ca cinci asculta si una preda, ca era lectie noua. Restul, se faceau exercitii. Ei bine, el facea atata hai in alea cinci ore, incit ora aia unica in care apuca sa predea lectia noua, trecea neobservata. Stii, toata lumea zicea ca…*

***B.R.:** Deci era un tip de gasca…*

***B.N.:** Exact, era un tip de gasca… Eu cred ca ei se intilneau si in afara. Probabil ca se intilneau la cercurile astea, cred ca se intilneau si in afara, nu numai in clasa. Erau elemente care dovedeau ca contactul unora din clasa cu el era si in afara clasei, ca altfel nu se explica… Si era un hai acolo!!! Deci, in toate alea cinci ore, era mare hai la matematica. Stiam ca e hai, se ridea cu lacrimi, scotea… isi batea joc de de toti pe care ii scotea, le dadea 2 sau 3. „O sa intri la facultatea de drepti!", adica, vezi Doamne, o sa il ea in armata. Din haiul asta, eu nu pricepeam nimic. Eu nu prindeam acest stil. Deci, alea cinci ore de exercitii nu ma avansau cu nimic, trebuia pe urma sa le fac acasa. Eram copil de olimpiada, manualele mele de matematica erau albe, nici nu ma atingeam de ele (doar sa copiez exercitiul), nu era sa stau sa citesc explicatia, pentru ca pricepeam treaba. De ce trebuia sa invat?*

B.R.: *Nu faceai cercurile de pregatire pentru olimpiada ale lui Onofras?*

B.N.: *Nu faceam, pentru ca el avea clasa lui speciala, care era cu un an mai mare decit noi. Deci, avea alta tema si alta clasa (in loc sa-i fi dat lui clasa noastra). Prin urmare, am fost foarte taiata de la teve cu Spirache. Nici de explicat nu explica, ca trebuia sa deschid eu cartea.*

Este pentru prima oara cind mi-am conspectat toate manualele. Eu mi le-am subliniat, mi-am luat notite, pentru ca imi faceam singura lectiile de matematica. Parerea mea este ca de la Spirache nu puteai sa pricepi nimic. Nu stiu ceilalti, ce-o fi fost in capul lor. Iar in materie de exercitiu de fixare a unor chestii, nu pricepeai nimica, pentru ca el din bascalia asta… eu habar nu aveam care… numai de la colegul meu mai pricepeam. Cind nu stiam o chestie, ma consultam cu colegul de banca. Un baiat excelent. Eram colegi de banca din clasa intii.

B.R.: *El il intelegea pe Spirache?*

B.N.: *Nu, pentru ca si el invata tot din carte, ce crezi ca stia de la Spirache? Nu prea imi vine mie sa cred ca stia cineva de la Spirache… Poate ca faceau ei ceva la cercul ala, dar nu cred ca Spirache a explicat vreodata cuiva ceva.*

Cred ca astia stiau pentru ca lucrau pe Gazeta Matematica, unde in prima parte erau probleme rezolvate si care era muncitor (si cam toti din clasa mea erau muncitori), se apuca si facea toate alea, lucra din culegeri, si atunci copilul invata singur. Practic, acest Spirache era profesorul unei clase care se auto-instruia. Deci, ei se instruiau si el cinci ore facea bascalie si-i punea pe astia sa spuna ce stiu ei. In trei ani de zile, eu personal nu am invatat de la Spirache nici un artificiu de calcul, nimic. Daca nu stiam sa-mi rezolv o problema de algoritm (sau suma ce aveam noi acolo), eu il intrebam pe colegul meu: „Mai, arata-mi si mie chestia asta!" sau cautam o culegere si ma interesam eu singura. Prin tipuri de probleme rezolvate prin Gazeta Matematica ma prindeam si eu cum sta treaba. Singura. Deci, era auto-instruire.

Nu era ca la Onofras, care era un pedagog genial. Onofras stia sa-ti prezinte o tema de la A la Z. Si ti-o prezenta in cinci minute. De cite ori l-am contactat pe Onofras, cu totul intimplator… de exemplu, daca el facea de trei ori pregatire, sa spunem in luna mai pentru olimpiada din iunie, atunci aveam alea trei saptamini si ne intilneam cu el o data pe saptamina. Ei bine, de fiecare data aveam ceva de invatat, adica un bec se aprindea de fiecare data.

B.R.: *Erati mai multi de la Spirache care va duceati la Onofras sa va pregatiti pentru olimpiada?*

B.N.: *Nu, cind era de munca… pai ce, Spirache facea munca? Spirache era comod. El era numai in hai si bascalie. Cind era de pregatit un lot de 10 copii, atunci trebuia sa muncesti cu ei si il bagau pe Onofras, intelegi? Onofras nu era bine vazut…*

(…) Insa deja din liceu… gindeste-te ca atunci s-a dat drumul la Blaga, Titu Maiorescu, Junimea, deci incepeam sa citim si noi… Insa, oamenii foarte, foarte rai… deci, deja incepeau sa te selecteze din liceu, selectie si pe criterii sociale…

B.R.: *Adica ce inseamna criterii sociale?*

B.N.: *Noua burghezie comunista, daca vrei… Nici nu stiu ce sa-ti spun. In orice caz, exista si un criteriu social. Atunci, eu incepusem sa…*

B.R.: *Te intreb ca sa-l diferentiez de criteriul politic pe care il stiu eu…*

B.N.: *Si anume?*

B.R.: *Dosarul. Daca parintii tai aveau un anumit trecut, tu nu puteai promova ca ceilalti colegi ai tai, care aveau o conditie sociala sanatoasa.*

B.N.: *Bogdan, nu cred ca aici era numai pe sanatate…*

B.R.*: Deci, asta te intreb.*

B.N.: *Nu stiu ce sa-ti spun… nu stiu cum a fost treaba aici, in liceul asta, in orice caz…*

B.R.: *Ce era de fapt rautatea asta de care vorbesti?*

B.N.: *Intre timp, eu am avut o situatie foarte nefericita, pentru ca taica-meu se imbolnavise si a si murit cind am terminat eu clasa a XII-a. Deci, intre clasa a VI-a si a XII-a, eu am trait cu un tata care fusese solar, o personalitate care capta totul in jurul lui.*

Am fost un copil foarte chinuit si am avut mari probleme in familie. Taica-meu care s-a imbolnavit, maica-mea care nu avea seviciu si care a fost obligata sa-si ia serviciu, ca vai de capul ei. A gasit un magazinas (unde fusese un complex) cu dulciuri, cu lapte si nu stiu ce... S-a angajat acolo si era fericita si au angajat-o numai temporar, ea simtea ca nu avea voie sa fie acolo, pentru ca nu stiu ce naiba ii trebuia ca sa aibe un magazinas din asta pe mina… ii trebuia scoala de contabilitate … si ea saraca nu avea…

Eram cu o pensie de boala si fara nici un alt venit si amarita nu putea nici macar sa vinda niste eugenii, niste dulciuri intr-o gigilice de magazin… pentru asta trebuia sa se zbata, sa vorbeasca, sa se duca la directorul general, sa roage, sa se duca taica-meu, care era mai cunoscut, sa se roage ca maica-mea sa aibe acest nenorocit de salariu din care sa mancam… Nu stiu daca ma intelegi… In sfirsit, dupa ce a ramas in chiosculetul ala, care era pe la parterul unor blocuri, a apucat pe Dumnezeu de un picior, pentru ca trecuse deja un an si acum avea vechime, deci avea prioritate in fata altora si i-au dat un alt magazinas mai aproape. Si a fost foarte fericita. Ca sa-si cistige o paine. Vezi ce greu a fost?

Asta se intimpla cind eram eu intr-a IX-a. Deci, eram foarte chinuiti. Daca in copilarie am fost foarte fericita, intr-a X-a cind se uita Spirache asta urit la mine si ma marginaliza, eu eram foarte nefericita. Pe Spirache l-am cunoscut in clasa a X-a si eu eram deja de trei ani nefericita. Dintr-un copil vesel, fericit, care avusesem de toate, dupa cite ti-am povestit, care statusem cu o suta de matusi care se uitau la mine ce maninc, nu stiu ce… dintr-o data, dintr-un foc, devenisem foarte saraca. Cam din clasa a VI-a, de cind s-a imbolnavit tatal meu (intr-a VII-a s-a pensionat), sa stai, sa nu mai ai bani, e o chestie…

In prima parte a copilariei, eu eram foarte eleganta, pentru ca ti-am povestit, aveam de toate… adica sandalute, rochitele, ce mai… Cind ma duceam la pictura, de exemplu (faceam modelaj in lut cu doamna Tudorache, o mare sculpturita a orasului si prietena foarte buna cu tatal meu): „Vai, da' ce rochita draguta ai!". Aveam tot felul de pulovarase si rochite dragute, nici nu imi dadeam seama de ele... Si, dintr-o data, ajunsa in clasa a VIII-a, nu mai aveam decit o fustita si o bluzita pentru teatru (pentru ca ma duceam la teatru) si doua rochite de stamba. Atit!

B.R.: *Erai frustrata de treaba asta?*

B.N.: *Sa spun sincer, nu prea m-a interesat. Totusi, tineam intotdeauna sa am tinuta mea de teatru. Si tin minte ca, intr-a a VIII-a, din banutii pe care ii mai stringeam eu, mi-am luat pantofi. Erau pe vremea aia niste pantofi de 275 de… Era o avere! Deci,*

mi-am luat cei mai buni pantofi, pentru ca aveam o fusta, un pulovar de Romarta si doua rochite de stamba. Era tinuta mea de teatru, cum sa-ti explic… In rest, nu aveam nimic. Una dintre rochite mi-o facuse maica-mare, care nici ea nu avea nici un venit. De fiecare data de ziua mea, tanti Luxita (avea un pod cu un numar imens de materiale) lua si mai taia 3 metri din materialul ala si imi dadea, pentru ca ele nu mai aveau bani si nici un fel de venituri… Care se mai angajasera… uite, un unchi s-a angajat contabil colo, tanti-mea s-a angajat si ea contabila undeva pentru ca nu aveau… nu fusesera promovati in perioada asta si erau saraci. Pe urma, si-au revenit financiar, acum sunt foarte bine cu totii, dar pe vremea aia…

Deci, in clasa a IX-a, eu eram de o saracie lucie, dar… decenta. Aveam si eu… la pantofi m-am sacrificat intotdeauna si mi-am luat pantofi buni. Dar, in afara de tinuta de teatru, aveam un sarafan si atit. Eram foarte nefericita si ma durea sufletul pentru taica-meu, pentru ca l-am iubit foarte mult si exista si o legatura din asta aproape freudiana intre noi. El a reprezentat un model pentru mine. Sa stii ca toate relatiile mele cu tipi au depins (acum mi-am dat seama, daca stiam mai dinainte, poate ca cine stie ce…) de relatia mea cu tatal meu, care a murit cind eu aveam 18 ani.

***B.R.:** In ce clasa erai?*

***B.N.:** Intr-a XII-a, chiar in vara de dupa ce am terminat a XII-a. Saracu, el a murit in septembrie si eu intrasem la facultate in iunie, cind era examenul, deci el stia ca intrasem la comert exterior. Stii ce inseamna sa pierzi un tata la 18 ani? Iti dai seama ce amintire ramane in sufletul unei fete pierderea tatalui la 18 ani? Plus ca era foarte tinar, avea 41 de ani cind a murit.*

Si eram foarte fragilizata, pentru ca il si vazusem bolnav si slabit de mi se rupea sufletul. Din situatia asta destul de grea de acasa, ma mai scotea totusi matusa mea. Matusa cu unchiul meu, care erau niste oameni pe picioarele lor. Intre timp isi luasera masina, cutare, cutare… ma luau in vacante.

Exista, insa, o problema foarte neplacuta si anume… Mama mea nu era acceptata in aceasta familie. Toata familia in care ma miscam eu… matusile mele o duc foarte bine… aveau vila pe Valea Prahovei, deci nici o problema, toate aveau situatii foarte bune. Ea era ardeleanca sosita in Bucuresti, unde l-a cunoscut pe taica-meu. Niciodata ea nu a fost acceptata in aceasta familie mic burgheza. Astfel incit, se intimpla ca de Paste, de Revelion ma invitau numai pe mine singura. Adica, o lasam pe ea acasa, sa ma duc numai eu. Si de aceea, eu am rupt definitiv cu toti.

***B.R.:** Asta se intimpla in Bucuresti?*

***B.N.:** Ce iti spun eu acum, se intimpla in Ploiesti. Deci, eram foarte nefericita, invatam din greu, m-am apucat sa invat singura, à propos de invatamintul informal, istoria crestinismului, am si acum conspectele din clasa a IX-a.*

***B.R.:** Dupa ce faceai conspecte?*

***B.N.:** Dupa Archibald Robertson.*

***B.R.:** Ce-i asta? O carte?*

***B.N.:** O carte. O porcarie stalinista. Toate erau… marxiste. Afanasiev, era un marxist din asta… De-abia pe urma a aparut literatura mai buna. Am luat manualele de facultate… Manualul de Materialism Dialectic de la ASE l-am citit si conspectat in clasa a IX-a, am fise… si asa mai departe.*

***B.R.**: La initiativa ta?*

B.N.: *La initiativa mea, pentru ca as fi vrut sa fac filozofia. Imi placea filozofia. Deci, eu care nu aveam altceva de facut decit sa citesc, citeam poezie foarte multa, citeam proza romaneasca. Atunci, in perioada asta, intr-a VIII-a si a IX-a, m-am indragostit eu de literatura romana, paralel cu matematica. Deci, Spirache nu a facut decit sa ma respinga de la orele lui de matematica…*

B.R.: *Si sa te impinga catre…*

B.N.: *Sa ma impinga sa citesc. Si atunci, eu citeam Gazeta Literara, Contemporanul, România Literara, volume de poezie si faceam literatura.*

In mod normal, ar fi trebuit sa ma afirm la orele de literatura. Acolo, insa, aveam o scorpie, un anti-talent pedagogic. Aceasta cucoana… maica-sa fusese profesoara si, in perioada interbelica, avusese probleme cu tanti-mea, ca erau oameni din partea locului, se cunosteau foarte bine, pe familii, pe tot ce vrei. Si mama acestei profesoare a mea de romana fusese profesoara lui tanti-mea si n-o inghitise pe tanti-mea si pe familia ei. Dar nu am inteles de ce. La un moment dat, o pusese sa se spele pe cap, pentru ca ea era blonda cu cirlionti si pe atunci (pe vremea lui tanti-mea) era sa porti fileu, sa porti bentita… Tanti-mea facuse la vestitul liceu „Elena Doamna" si o tot matrasea pe aceasta profesoara. Eu nu stiu daca fiica batrinei profesoare si anume profesoara mea de romana, stia ca eu sint nepoata, habar nu am. Cred ca stia ceva, pentru ca la rindul ei, profesoara mea de romana avea si ea o fata, care-mi fusese colega de clasa. Si, in clasa intii la doamna Constantinescu, se intilnise profesoara de româna dintr-a X-a cu tanti-mea si cu mine. Ea era cu fiica ei, tanti-mea cu mine. Probabil ca exista o animozitate intre ele. Animozitatea asta interbelica s-a transferat foarte net asupra mea. Nu a cedat nici o secunda. A fost atit de dura, incit nu-mi dadea decit sapte la romana. Eu intrasem a cincea pe lista de admitere la facultate. Pai citi elevi de la liceu care sa intre la româna a avut acesta gagica? Plus ca eu nu faceam decit sa citesc.

Numai la bacalaureat, cu totul intimplator, mi-a dat 9 sau 10. Nu intelegeam de ce, pentru ca in cursul anului imi dadea numai 7 sau 8. Dar de ce ma jignea acel 8? Pai cind citesc 3 volume despre simbolism, in timp ce toti ceilalti erau ocupati cu matematica (nu stia nici unul nimic), mie imi dai 8? Pentru mine, era jignitor. Deci asta a fost o frustrare fantastica, dar… stiam eu ca era ceva care ma depaseste, adica nu intelegeam de ce nu ma inghite. Nu m-au inghitit, si cu asta-i gata!

B.R.: *Nu te-au inghitit si nu i-ai inghitit.*

B.N.: *Nu m-au inghitit. Eu nu aveam cum sa-i inghit, daca ei nu ma inghit. Clar! Deci, nici ala de matematica, Spirache si nici asta nu m-au inghitit. Insa, eu am mers mai departe. Asta am facut.*

Dar am citit. In perioda liceului, eu am citit foarte mult. Ti-am spus de limbile straine pe care le faceam in exterior, faceam si engleza (pentru ca nu se facea nimic la clasa), citeam foarte mult si stateam tot timpul in biblioteca.

Au aparut gazetele literare, saptaminal eram nelipsita de doua, trei gazete literare: Luceafarul, Contemporanul, Gazeta Literara (era pe vremea aia), pe urma a devenit Romania Literara. Deci, imi facusem propriul meu program de formare.

B.R.: *Deci, ai dat bacalaureatul acolo, la Ploiesti, iar dupa aceea admiterea la facultate a coincis cu moartea tatalui tau…*

B.N.: *Da, din nefericire. Am fost foarte nefericita. Toti acesti tipi de care-ti spun ca nu ma inghiteau se uitau la mine si aveau impresia… mutra mea le spunea probabil*

ca eu sint o tipa frivola. Or, eu ti-am spus ca eram nefericita, dar e adevarat ca nu eram constienta…

Acum, cind ma analizez ca adult, imi dau seama ca eram nefericita, dar atunci probabil ca acest lucru nu se citea pe chipul meu. Dar ei nu si-au dat seama ca structura mea de preocupari era numai sa citesc. Deci, ce frivolitate? Cine stie ce si-or fi imaginat, ca nu sint serioasa, ca sint frivola, ca sunt fisneata, ca umblu cu baieti… Deci, lasam o alta impresie decit eram. Si chestia asta m-a scirbit.

Eu iti spun toate astea sub semnul relativismului. In ce sens? Toti cei 27 de elevi ai acestei clase alese, erau totusi copii foarte buni ai scolii, prin urmare eu nu eram poate serioasa in mijlocul acestor 27, dar ei isi dadeau totusi seama ca, daca ma mentineam acolo cu 8, era totusi o treaba. Nu era chiar asa de negru.

De altfel, vreau sa spun ca am avut si mari profesori, care m-au iubit foarte tare, care si-au dat seama ca am probleme, ca trec prin niste chestii foarte nasoale, si care m-au ajutat chiar si material. Acum, iar incep sa pling, dar sper sa nu mai fac crize…

Deci, in afara de idiotul asta de Spirache si de idiota aia de româna (pe care am si uitat cum o cheama), erau si alti profesori absolut remarcabili. Nu-ti mai spun de acest Onofras. E adevarat ca asta nu a facut nimic in mod deosebit pentru mine, dar spunindu-mi: „Domne', oricind ai o problema, vino sa ma intrebi!", eu stiam ca aveam la el o usa deschisa. Era tipul care nu voia cine stie ce recunostinte din astea exterioare... El se tragea de sireturi cu tine, insa nimeni nu indraznea sa depaseasca nota bunului simt cu Onofras, pentru ca el iti impunea respect.

Aveam o profesoara de biologie… extraordinar ma iubea! Si cea de geografie ma iubea si isi dadea seama ca trec prin niste chestii si mereu m-a chema la ea. Cea de franceza, care si ea si-a dat seama, a spus: „Elisabeta, daca ai nevoie, iti stau oricind la dispozitie!". Gratis, intelegi? Daca voiam meditatii, gratis! Si m-am dus la doamna Rimniceanu gratis. Ea si-a dat seama ca am probleme si am spus ca nu vreau sa viu gratis si ca vreau sa-i platesc ceva, si atunci mi-a cerut o suma atit de simbolica, incit mi-am dat seama ca ea intelesese ca eu am probleme. Deci, cum sa-ti spun… doamna de biologie, care nu aveam nici o legatura cu ea, totusi ma incuraja… erau… ce sa-ti spun…

Nu-ti mai vorbesc de inspectorul general al Inspectoratului Scolar. O sa te intrebi, da' ce are inspectorul general? Pai uite ce are. Problema asta cu olimpiada, devenise o problema foarte importanta. O problema judeteano-localo-oraseneasca…! Liceul nostru era liceul numarul unu pe tara in materie de olimpiada de matematica. Prin urmare, asta era un fel de pepiniera, mindria locului. De aici, au pornit o groaza de matematicieni. Nici nu mai stiu cum se numesc, Dan Voiculescu… Si atunci cind a vizitat liceul, inspectorul general intra prin clase si intreba: „Ce clasa sinteti?". Cutare. „Cine este Nicolescu?". Eu eram. Si cu ocazia asta m-a cunoscut si m-a felicitat ca, vezi Doamne, luasem punctele respective… Si mi-a spus: „Daca ai vreo problema in perioada cutare sa vii… ", deci iti dai seama, un inspector sa spuna unui copil, unui mucos, sa-l ajute. Si stii ca m-am dus sa ma ajute?

***B.R.:** Cind te-ai dus?*

***B.N.:** Cind am vrut sa renunt la clasa de matematica. M-am dus in clasa a XI-a, daca imi amintesc eu bine… uitasem complet episodul asta, numai acum mi l-am amintit pentru ca m-ai intrebat tu.*

Am facut o cerere si m-am dus in vara aceea cu cererea chiar la inspectorat asa, plina de tupeu, daca vrei. Am fost o tipa cu tupeu la viata mea. Si m-am dus la inspectorat si am spus ca vreau sa fac clasa de uman, pentru ca imi dau seama ca nu e rost de mine…

***B.R.**: Ai vorbit cu tipul asta.*

***B.N.:** Am vorbit cu inspectorul general. Si m-a intrebat: „Da' de ce?". Si i-am spus de ce. Ca nu fac fata aici, de altfel nici nu sint apreciata, Domnul… Spiridon il cheama, uite ca mi-am adus aminte… Spiridon il cheama pe desteptul ala, dar noi ii ziceam Spirache. Si i-am spus: „Domnu' Spiridon nu ma apreciaza si eu cred ca are dreptate. Cred ca vocatia mea…". Si i-am spus ca imi place sa citesc, ca citesc Gazeta Literara si cutare, cutare si ca vreau sa dau la facultate la filozofie-istorie, deci, prin urmare, nu mai are rost sa mai stau la clasa asta. Si el nu m-a lasat. M-a intrebat de situatia mea de acasa, i-am spus ca tatal meu este bolnav, i-am spus ce si cum, si zice: „Bine, lasa cererea!".*

Omul si-a dat seama, a fost foarte dragut si, intr-adevar, peste citeva zile ma trezesc la scoala cu un consiliu de profesori, domnul Mateescu, un alt profesor de matematica, Onofras, profesoara de franceza, toti care ma cunosteau, pentru ca inspectorul general le-o fi spus: „Ia vedeti ce este cu fata aceea, ca vrea sa plece de la matematica si sa se duca la Litere". Si-mi spune: „Ce dracu', ce faci draga… mai Mateescule, ia spune bre'… nu vezi ce vrea sa faca? Ce te-a apucat, draga? Tu nu vrei…" nu stiu, avea o expresie: „Stiinta, domne', nu… ce-s aiurelile astea?!". Si au glumit si camaraderia lor si faptul ca se trageau de sireturi cu o fata de clasa a XI-a, ca nu era numai Onofras, era si Mateescu, care nu-mi era profesor, il cunosteam din scoala, un profesor foarte bun si acela (in orice caz, mult mai bun decit Spirache, cu simtul pedagogicului). Si toti au inceput sa spuna: „ Stai, domne', acolo, ce te-a innebunit doamna Rimniceanu…" cutare…Si, pina la urma, mi-a zis Onofras: „Nici nu vreau sa aud!" Deci, toti au fost foarte solidari, s-au purtat foarte dragut, afara de scorpiile astea de Spirache si de aia romana. Aia au fost niste profesori…

Deci, in orice colectiv erau niste acrituri, niste muraturi din astea, dar care uite, distrugeau destine. Se distrugeau si pe ei, pentru ca se boscorodeau intre ei de vreme ce se marginalizau unii pe altii, si noi simteam lucrul asta. Deci, iata cum a fost, niste criterii cu totul aiurite. Cam asta a fost.

***B.R.**: Si ai dat examen inainte de moartea tatalui tau si ai venit la Bucuresti.*

***B.N.:** Da, de fapt venisem intre timp la Bucuresti, cind el era inca bolnav si eram toata ziua buna ziua aici. Stateam foarte mult pe aici. Aveam in principal cinemateca, aveam… Ce mai aveam? Nu mai stiu ce mai aveam. Aveam o matusa la care stateam aici. Ei… si cam asta este. Am obosit…!*

***B.R.:** Si ai dat la Limba română?*

***B.N.:** Nu, nu am dat la Limba română. Am dat la Comert Exterior si trebuia sa fac comert exterior, dar nu am facut-o pentru ca mi-am dat seama ca lucrurile stau cu pile, cu cutare…N-aveai cum sa faci… Faceai comert exterior si dupa aia ce faceai? Eu am prins o perioada in care toata lumea din comert exterior, toata crema, se cara din tara. Pleca.*

***B.R.**: Deci, ai dat la Comert exterior si ai intrat?*

***B.N.:** Da, bineinteles.*

B.R.: *Si n-ai facut.*

B.N.: *N-am facut.*

B.R.: *Si ce-ai facut?*

B.N.: *Am facut Filologie.*

B.R.*: In anul urmator?*

B.N.: *Da.*

B.R.: *Deci, ai stat un an…*

B.N.: *Sa-ti spun de ce. Intre timp, eu am cunoscut insa foarte bine lumea comertului exterior. Am avut foarte multe relatii de cunoastere in comert exterior. Si anume am cunoscut N tipi, N persoane, la N receptii... ma rog, gargara, birturi, chestii… cum era pe-atunci… Se deschisese in colt acolo „Turist"-ul…*

Am cunoscut nenumarati insi din comert exterior, iti faceau curte, pam pam pam pam... Diverse cercuri in care ma plimbam, ceaiuri cu tipi care erau deja in reteaua de comert exterior… Deci, in cercurile astea, am cunoscut foarte bine lumea comertului exterior, dedesubturile, adica ce vroia sa faca Ceausescu, cum facea el.

Facuse aceste intreprinderi de comert exterior, foarte bine gindite, dar toate astea erau sapate pina la urma, in sensul ca era pus sef cel mai nenorocit om din intreprindere. Daca ala era pus sef, toata elita expertilor de sub el incepea sa se desprinda. In ce sens. Nu acceptau prea multi orisice. Dupa un an doi, se carau. Astfel ca, in trei, patru ani s-a carat toata lumea. Absolut toate au fost vidate de specialisti. Mi-am dat seama de lucrul asta. Tocmai atunci, am cunoscut o groaza de oameni, ca eram intr-o atmosfera… stii cum era atmosfera asta de viitori studenti la comert exterior? Esti cu strainii toata ziua buna ziua, deci ii intilneai, te duceai, vorbeai, discutai, stateam la taclale, trancaneam si auzeam si eu cum stau lucrurile. Si, atunci, mi-am dat seama care sint criteriile de promovare in strainatate, cum sa faci o afacere in strainatate.

Eu imi doream in strainatate. Atunci mi-am propus sa plec in strainatate. Stii care era visul meu? Mi-as fi dorit sa am urmatorul gen de afacere: o revista, un magazin. Deci, eu vroiam un fel de Elle, de Vogue, o revista pentru cucoane, deci nu ceva prea literar, ci o revista percutanta si de impact pentru tot gustul. Si mi-ar fi placut sa fac jurnalismul asta sic, saptaminal. Asta era visul de atunci al vietii mele.

B.R.: *Deci, iti doreai sa pleci in strainatate si sa faci asta acolo, nu aici?*

B.N.: *Da, in strainatate. Aici unde dracu' sa faci, ca aici nu se putea face nimic!*

B.R.: *Tocmai. Erai deci constienta de faptul ca aici nu se putea face nimic?*

B.N.: *Aici era o mare libertate si se puteau face foarte multe lucruri teoretic. Deci, structurile erau exceptionale, cum ti-am explicat.*

Structura invatamintului era exceptionala, faptul ca erau clase speciale, erau gindite olimpiade, programe bune, materii exceptionale, era gindita foarte bine pregatirea profesorilor. Institutional, totul era gindit excelent.

Insa, aplicarea pe care o faceau era nenorocita, pentru ca daca pui la cea mai buna clasa un tantalau, care inca nu s-a decis in mintea lui ce Dumnezeu face cu propriul lui trup (ti-am spus ca era un fatalau mare, tomnatic, care facea bascalie… presupun ca bascalia asta o facea din cine stie ce frustrari avea el… stii, neinsurat, dracu' stie, nici nu mai vreau sa ma gindesc la el). Deci, faptul ca in loc sa promovezi pe

cei mai buni profesori de matematica, ii promovezi pe aia prostii, era ceva nefiresc. Aplicarea legii…

Ceausescu a facut legi bune, dar au fost aplicate prost. Acum, vreau sa-ti spun ca eu il stimez pe Ceausescu, ca mi-am schimbat complet viziunea din anii aceia. Atunci, credeam ca face rau, acum imi dau seama ca facea bine, el a facut numai lucruri bune, in comert exterior a facut niste chestii absolut geniale…

***B.R.:** Ca de exemplu…*

***B.N.:** Pai toata structura cu ISCE-ul, pe care a facut-o el dupa '68, a fost absolut geniala.*

***B.R.:** Ce inseamna ISCE?*

***B.N.:** Interprinderi de Stat pentru Comert Exterior. Niste structuri exceptionale! Stii ce imi doream sa fac? Exista una acolo care se numea Ilexim, facea comertul cu mici elemente, deci micul comert (nu comertul asta mare, cu industrie grea, nici macar cu industrie usoara) cu carte, discuri, artizanaturi… micile lucruri de elita. Acolo vroiam sa lucrez, la Ilexim. Visul vietii mele era sa fac afaceri, ca doar proveneam dintr-o familie de afaceristi. Ei facusera avere pe afaceri, vroiam si eu sa fac avere pe afaceri, dar cu cine naiba sa faci? Si prin urmare, asta a fost. Aveam de optat intre a pleca si a sta.*

Draga Bogdan, cum sa-ti finalizez eu chestia asta, pentru ca acum, sa-ti spun sincer, am obosit.

***B.R.:** Prin raspunsul la o ultima intrebare. La sfirsitul acestei discutii, revin la o intrebare cu care de fapt am inceput discutia noastra. De ce dupa toate astea, te consideri o victima a sistemului care a fost la noi?*

***B.N.:** Pentru ca eu nu am putut niciodata sa-mi fac un proiect, un plan si sa pot sa merg pas cu pas pina la implinirea acelui plan. Eu am fost ca la tirg, cum s-ar spune, ce da tirgul… respectiv, tot timpul a trebuit sa ma pliez la situatia care exista. Deci, neputind sa fac asta, am facut alt lucru, nu pentru ca am vrut eu, ci am facut ceea ce mi-a oferit piata. Eu nu am facut Facultatea de Litere pentru ca mi-am propus (ca scop, sa fac Facultatea de Litere), ci pentru ca din mai multe rele, asta era cea mai putin rea. Tot timpul, eu am judecat asa: sa aleg din mai multe rele, pe cea mai putin rea.*

Acum, de exemplu, m-am reciclat de doi ani si jumatate, dupa ce am fost in minister. Nu am facut-o pentru ca am vrut. E un dezastru sa iei de la inceput toata viata…

***B.R.:** Ce faci acum?*

***B.N.:** Invatamint. Pai ce, o fac de placere? Nu. Am luat-o de la inceput. De ce am revenit in invatamint? Pentru ca trebuie sa revin undeva, sa-mi cistig o paine. N-o cistig pentru ca doresc, ci pentru ca nu am unde in alta parte si pentru ca din toate relele, asta e cea mai putin rea. Pentru ca nu mai puteam ramane in structura institutionala, cit timp mi-am dat seama ce se intimpla acolo. Ce, vrei sa fiu colega cu Gigi Kent…? Adica, sint niste presiuni, s-au intimplat niste lucruri prea dure la nivel institutional, ca sa ma mai poata tina curelele sa stau in structuri de genul asta, Gigi Kent.*

***B.R.:** Ce inseamna structuri 'Gigi Kent'?*

***B.N.:** Structuri 'Gigi Kent' inseamna structuri de dezordine, nu de ordine. In economia noastra de tranzitie se merge pe niste conflicte, pe niste ciocniri, iar la un moment dat, in loc sa se intimple niste lucruri armonioase de ordine, se institutionalizeaza dezordinea si se lucreaza in stil dezordine. La ora actuala, guvernul*

nostru lucreaza in stil dezordine. Respectiv, totul este un haos si in haosul asta, cineva trebuie sa aiba singele rece pentru a putea sa lucreze in haos. Cum lucreaza Radu Vasile. Deci, el lucreaza pe haos, intelegi, este un stil de lucru pe haos, nu stiu daca tu iti dai seama.

B.R.: *Cred ca da. Si asta numesti tu structura 'Gigi Kent'?*

B.N.: *Structura 'Gigi Kent' este o structura pe haos. Cine poate sa lucreze pe...? Cine are nervii lui Radu Vasile? Radu Vasile poate lucra pe haos. Eu nu am chef sa lucrez pe haos.*

B.R.: *Daca nu ar fi haosul, ti-ar conveni sa lucrezi?*

B.N.: *Bineinteles…Dar, cine lucreaza… N-ai vazut ca nu rezista multi pe chestia asta? Toti clacheaza. Si nu ca nu ar fi competenti, ci pentru ca ei nu rezista pe stilul asta.*

Uite, unul dintre cei mai buni este Marga, de la Invatamint, care este un tip foarte capabil. Acum, si el este obligat sa se adapteze. Rezista la structura de haos sau nu? Vad ca deocamdata il tine Dumnezeu si rezista, dar s-ar putea sa nu mai reziste, pentru ca nu-i place aceasta structura. Stilistic, mie nu-mi place structura asta. E ceva… putina lume … sau, ma rog, treaba lor daca suporta, eu nu suport.

B.R.: *Betty, dar actualmente in invatamint ai o satisfactie, nu-i asa?*

B.N.: *Pai da, in invatamint… M-am retras catre acolo unde sa nu lucrez pe haos. Pentru ca acolo depinde de mine, am luat-o de la inceput si-mi insusesc niste lucruri. Ma reciclez, cum s-ar spune, adica am luat-o de la capat, ca sa-mi refac paradigma stiintifica pe care o pierdusem in ultimii zece ani.*

Eu nici nu stiu de unde mai sint oamenii astia. Nu i-ai vazut la guvern, tot timpul cu sindicatele pe cap, cu FMI-ul, cu cutare… Toti clacheaza, nu ca n-ar fi competenti, ci pentru ca nu se poate lucra in halul asta. Stii ce-i acolo ? Te inebuneste de cap... Lucrezi aici, se sparge dincoace, mai cirpesti aici, se rupe dincolo…ceva care nu are nici o… Haos, asta inseamna. Sintem in epoca de tranzitie pe fenomene haotice.

B.R.: *Am inteles. Deci, asta definesti tu un esec: a alege cel mai mic rau dintr-o suma de rele.*

B.N.: *Da, eu am mers sa aleg cel mai mic rau dintr-o suma de rele. Iar esecul este din exterior, ca daca cineva priveste lucrurile din exterior, spune: „ Ah, pai ai fost o toanta, cind erai studenta la Comert Exterior… ai dat tu din mina…". Mama mea a murit reprosindu-mi zi de zi ca am plecat de la Comert Exterior, pentru ca ei i se parea o meserie extrem de banoasa si…*

B.R.: *Favorizanta.*

B.N.: *Favorizanta. Deci, ea m-a acuzat pina la sfirsit ca am plecat, pentru ca ei i se parea ceva foarte bun. Mie nu mi se parea deloc ceva foarte bun sa ma duc sa vad cum descarca pestele la Tulcea, pentru ca nu exista alta perspectiva pe vremea aceea… Trebuia sa ai foarte multe pile. Te intrebau fara nici o jena cine te sustine. Daca nu te sustinea nimeni, nu te puteai mentine in comert exterior. Nu te trimitea nicaieri, te marginaliza, punea pe unu'… aveai ca director un nenorocit, trebuia sa-i suporti aluia tot felul de… Ce rost avea? Asta este…*

Deci, daca voiam neaparat sa fac cariera, as fi plecat din tara. N-am vrut, pentru ca am avut elemente sentimentale care ma tineau aici… Ce-am vrut, aia am realizat. Dar, din exterior vorbind… Faptul ca nu pot sa-mi permit sa-mi cumpar nimic, sa-mi zugravesc aici, sa nu stiu ce… reprezinta un esec. Deci, asta am vrut sa spun.

B.R.: *Betty iti multumesc mult de tot. Mi-ai dat nu numai o ora.*

B.N.: *Mi-ai facut psihoterapie.*

Scrisoare de la Stefan Oancea

Primita la Geneva si datata Bucuresti, 12. 02.2001

Domnule Bogdan,

Ma numesc Oancea I. Stefan, nascut la 9.11.1927 in comuna Dragoesti judetul Ialomita, din parintii Ion si Arghira Oancea, de profesiune tarani agricultori din frageda copilarie. Tata este nascut in anul 1897, iar mama in 1902, traind pina la virsta de 84 de ani, avind in viata lor de familie 12 copii din care am ramas in viata pina azi 4.

Copilaria mea, scoala primara am facut-o in comuna natala, invatind din frageda copilarie de la familie si scoala elementara deprinderi de munca gospodareasca si instruire scolara sub indrumare moral-crestina de formare a caracterului integru.

Influenta familiei, a mediului social taranesc bazat pe traditii crestinesti, inclusiv afectiunea psihica a scolii prin invatatorii mei, Stefan si Maria Vintilescu, care aveau o pasiune nemarginita pentru Istoria, Geografia si Limba româna, in lectiile predate mi-au trezit curiozitatea cunoasterii neamului românesc, a literaturii, insuflindu-mi vocatia de-a ma face si eu invatator, cu dorinta vie de-a preda si eu lectii asemanatoare.

Dupa terminarea scolii primare, clasele I–IV, la staruinta invatatorilor mei si-a dorintei parintilor mei, am dat examen de admitere la Scoala Normala de Baieti din Bucuresti, construita prin contributii banesti, ca de altfel si alte Scoli Normale din tara, de Profesorul Dr. Constantin Angelescu, fost Ministru al Educatiei Nationale in guvernarea liberala a Bratienilor, dupa primul razboi mondial.

Examenul de admitere l-am dat in anul 1939 la: Limba româna, Matematica, Istoria, Geografia României, inclusiv examenul muzical care era de la inceput eliminatoriu.

Am fost admis. Bucuria parintilor si a invatatorilor mei a fost foarte mare si, timp de 8 ani, am frecventat (la internat) cursurile Scolii Normale de Invatatori, avind profesori deosebit de bine pregatiti profesional, ca: Nicolae Iordache, mai tirziu critic literar sub pseudonimul Vladimir Streinu la Limba si Literatura româna, la Istorie pe Ion Ionescu, la Psihologie-pedagogie pe Dumitru Teodosiu, Radu Petre, Radulescu-Motru, etc.

Scoala Normala de Invatatori a avut un rol determinant in formarea caracterelor noastre de invatatori, pentru iubirea patriei, a neamului românesc, a moralei crestine. La orice serbare scolara, nationala sau traditional crestina, se cintau cintece religioase, patriotice, de folclor românesc, si intotdeauna se incheia cu „Imnul normalistilor”, care avea urmatoarele versuri:

Ucenici azi la izvorul
De lumina ne-adunam
Miine invatatori poporul
Noi avem sa-l luminam.

Talpa tarii ridicind-o
Ridicind-o din noroi
Inalta-vom tara noastra
Inalta-ne-vom pe noi.

Cursurile secundare nu erau gratuite ca cele primare. De aceea, parintii nostri, in functie de situatia lor materiala, plateau taxe scolare de intretinere la internat, plus haine, uniforme, lenjerie, etc., inclusiv alimente in timpul anilor 1941-1944.

Mentionez ca elevii bucovineni, basarabeni, refugiati in patria mama, erau scutiti de taxe scolare, alimente, conform deciziilor Ministerului Educatiei nationale si a Guvernului, inclusiv cu acordul parintilor nostrii, ca dovada de constiinta si solidaritate nationala.

In perioada cursurilor scolare, faceam si practica agricola la ferma scolii, care avea in suprafata 10 ha. teren arabil cultivat cu zarzavaturi, pomi fructiferi, elesteu, etc. Aveam, ca profesori, ingineri agronomi foarte severi, perseverenti cu calitatea lucrarilor, spunindu-ne adeseori ca invatatorul satului trebuie sa fie un stralucit exemplu pentru locuitorii satului.

Vacantele scolare le faceam in mijlocul familiei, ajutindu-i la munci agricole si alte treburi in gospodaria casei. Parintii nostri aveau grija sufleteasca si materiala de-a contribui, alaturi de scoala, la formarea deprinderilor noastre de-a munci cu perseverenta in formarea noastra ca oameni corecti si cinstiti cu cei din jur, neam si tara, fara a face discriminari, ura de clasa si de rasa.

Mentionez ca in comuna aveam citeva familii de romi (tigani ursari). Aveau casele lor, munceau sau, mai bine zis, cautau munca, nu furau.

Am avut un elev rom. Era cu trei ani mai in virsta decit cei din clasa lui. Era foarte silitor si setos de-a invata cit mai bine. A iesit premiant, in urma unui concurs facilitat de Consiliul pedagogic al scolii, in urma unor contestatii. Personal, am avut o satisfactie deosebita, fiind apreciat chiar de contestatari.

Educatia religioasa din familie, scoala, societate, avea un rol determinant in formarea omului moral. Cele 10 porunci le stia fiecare copil si crestin.

Mama era o fiinta ingaduitoare, blinda, buna, cu suflet de mare crestina. In noptile lungi de iarna, la lumina lampii cu gaz, citea „Biblia" de doua ori pe iarna. Avea doar patru clase primare. Mama ne iubea cu inima si sufletul, spre deosebire de tata, care era mai sever cu noi, ne iubea cu capul si, dupa cum spunea mama cind eram copii, ne mingiia si saruta numai cind dormeam.

Tata – nascut in anul 1897 si decedat in 1982 – avea certificat de 7 clase elementare, cunostea geometrie plana, istorie, geografia României si a continentelor. A participat la razboiul de intregire a neamului, luptind la Oituz si Marasesti si, drept rasplata, in 1924 a fost improprietarit cu 4,5 ha. teren arabil. In timpul perioadei comuniste, cind am fost arestati, am stat in celule comune la Jilava, Gherla si Canalul Dunare-Marea Neagra. Triste si dureroase amintiri.

Eu, Stefan Oancea, am absolvit Scoala Normala de invatatori in anul 1947, deci inainte de reforma invatamintului initiata de regimul comunist, dupa abdicarea fortata a M.S. Regele Mihai I la 30.12.1947. Mare si dureroasa ne-a fost intristarea la vestea alungarii. Stiam si prevedeam ca vor veni vremuri grele pentru popor si tara.

In invatamint am functionat numai trei ani, deci pina la 5 iulie 1950, cind am fost arestat de comunisti si condamnat de tribunalul militar la 5 ani inchisoare pentru delictul de instigare publica si uneltire contra ordinii comuniste. In realitate, nu facusem decit niste contestatii consatenilor mei, care erau incarcati in registrele agricole cu pamint mai mult, pentru a da cote de cereale si alte produse la statul comunist. Deci, le-am luat apararea. Nu le lasa griu pentru nevoile familiei si de semanat. Consatenii s-au

rasculat. Atunci, au venit securisti, activisti de partid, militieni, sa aresteze. Oamenii s-au impotrivit si-a avut loc o rascoala taraneasca soldata cu impuscarea unor consateni, apoi arestari, deportari, stramutari, jefuindu-li-se gospodaria, munca trudita de zeci de ani.

Din comuna noastra au fost arestati si condamnati 50 de consateni tarani si 2 invatatori, intre 4 si 10 ani pentru delictul amintit mai sus, iar 40 de familii au fost stramutate, munca lor de-o viata fiind jefuita, furata de comunisti locali si raionali.

Am fost eliberat din inchisorile comuniste la 5 iulie 1955, in stare distrofica, dupa executarea la zi a condamnarii de 5 ani.

Intre 5.07.1955 si 1.12.1955 am avut domiciliul obligatoriu in comuna natala, fara dreptul de-a locui in casa parinteasca, parintii fiind si ei arestati si stramutati cu domiciliul obligatoriu in Jud. Constanta, Comuna Cuza-Voda, Castela. Tata era inca la inchisoare, avind condamnare 10 ani. Nu aveam unde sta. Casa parintilor a fost confiscata de puterea comunista si era ocupata de altcineva si aveam interdictie ca nici de gard sa nu ma apropii. In schimb, aveam dreptul de-a munci la sapa la colectiv sau la zootehnice – animale. Pentru a preintimpina o noua inscenare – diversiuni – am refuzat aceasta oferta si-am cerut sa fiu trimis din nou la inchisoare.

In perioada respectiva, am fost nevoit sa apelez la bunavointa rudelor si sa locuiesc pe la matusi, unchi si chiar pe la unii din fostii mei elevi, care-mi dadeau mincare si gazduire.

Am avut si interdictie profesionala 5 ani. Deci, nu mai aveam dreptul sa reintru in invatamint decit dind examen la marxism-leninism. Am refuzat pedagogia lui Macarenko si-am preferat santierul ca sapator, betonist pe la irigatii, apoi sudor-montor lucrind in constructii timp de 36 de ani.

Astfel, intre 1.12.1955 si 4.07.1957 am fost angajat ca sudor la Uzinele „23 August" Bucuresti. Mentionez ca datorita unor bune vointe si sfaturi am reusit prin casatorie sa anulez, sa scap de domiciliul obligatoriu si sa-mi fac mutatia in Bucuresti, angajindu-ma la uzina mentionata. Meseria de sudor am invatat-o in perioada detentiei politice, cind lucram in lagarele gulagului comunist, la lucrarile de pe canalul Dunare-Marea Neagra, acolo unde a fost mormântul intelectualitatii si taranimii române in perioada Partidului Comunist Român. Fiind harnic, constiincios, cu deprinderi de munca formate in familie si scoala, mi-am insusit invatind, studiind tehnologia sudarii metalelor si contribuind in timpul procesului de productie cu anumite sfaturi si indrumari, mi-am atras aprecierea la locul de munca si mi s-au facut propuneri de-a ma face membru de partid PCR. In aceasta situatie fiind pus, mi-am dat seama ca trebuia sa fiu cercetat de serviciul cadre-personal PCR din uzina. Mentionez ca in autobiografia mea la angajare n-am facut mentiunea ca am avut detentie politica, am evitat acest fapt pentru ca nu m-ar fi angajat. Angajarea mea s-a facut in urma unui examen practic, fara scoala profesionala, spunind ca am invatat ceea ce stiu la un atelier.

In noiembrie 1957 s-au ridicat restrictiile domiciliului obligatoriu. Atunci, fratele meu, care fusese stramutat ca si familia si consatenii mei, a putut veni in Bucuresti si s-a angajat la Intreprinderea de Constructii Montaje Bucuresti, punctul Uzine Chimice. La aceasta unitate m-am angajat si eu, lucrind impreuna cu el si formindu-ne o echipa completa de meserii in constructii montaje.

Am plecat fara transfer de la Uzinele 23 August, voind sa evit astfel depistarea mea ca dusman al poporului, cum spuneau comunistii pentru cei care nu erau la gind cu ei.

Deci, intre noiembrie 1957 si 13.04.1971 am lucrat ca sudor la Trustul de Constructii si Montaje Bucuresti, astfel incit meseria de sudor am practicat-o timp de 16 ani, intre 1955 si 1971 la cele doua intreprinderi mentionate.

Apoi, intre 1971 si 1988 am lucrat la Trustul Energo-Constructia, apartinind de Ministerul Energiei Electrice. Aici, am fost mai intii muncitor specialist sudor, apoi tehnician principal cu probleme sudura laborator si apoi maistru principal CTC.

La implinirae virstei de 60 de ani (in noiembrie 1987) am facut cerere de iesire la pensie pentru limita de virsta. Nu mi-a fost aprobata nici de intreprindere, nici de Ministrul adjunct al Ministerului Energiei Electrice. Mi-au spus ca-mi aproba iesirea la pensie la 62 de ani, pentru ca au nevoie de mine la CTC, receptia lucrari la termocentrale electrice din tara.

Dupa citeva luni de asteptare in rezolvarea cererii mele de pensionare, salariul, diurna, deplasarile, conditiile de cazare pe santire, plus foamea, hrana, pâinea cu cartela, toate acestea m-au adus, in situatia de-a le spune ca nu mai doresc sa muncesc in conditii de viata vitrege si nu m-am mai dus la serviciu.

In final, mi-au dat aprobarea, multumindu-mi pentru serviciul prestat si formarea multor cadre de calificare, policalificare, autorizari superioare de muncitori specialisti in cadrul intreprinderii unde aveam un nume: tatal sudorilor si al lacatusilor-montori care imbina meseria cu psihologia muncii si a omului.

***N.B.** – Am trait din plin satisfactia muncii, a corectitudinii profesionale in meseria si functia avuta, atunci cind a trebuit sa fac receptia unor lucrari de constructii metalice de mare rezistenta pentru oteluri mediu aliate, executate in cadrul altor intreprinderi de specialitate.*

Ca reprezentant al intreprinderii mele si al MEE am refuzat sa receptionez si sa semnez certificat de calitate pentru elemente de mare rezistenta care nu erau conforme Legii calitatii lucrarilor si corespunzatoare normativelor de receptionare, considerindu-le produse declasate, cu abateri foarte mari si schimbari de structuri in compozitia chimica a metalelor. Constructorii au aplicat un regim intensiv de lucru la sudarea acestor elemente de rezistenta, nerespectind tehnologia si ordinea de lucru in vederea evitarii deformarilor si-a structurii chimice a metalelor. A iesit scandal mare. Mi s-a spus ca sabotez nesemnind receptia. Trebuie ca Ceausescu sa vada ca a inceput montajul la Termocentrala de la Turceni. Directori, ingineri, sefi de santiere erau speriati, se temeau de cel mai iubit fiu al poporului, spunindu-mi: „Ne impusca pe toti Sefu' daca nu vede inceputul montajului. Asa ca receptioneaza lucrarile!"

Mi-am pastrat increderea in constiinta profesionala si a muncii mele, am refuzat receptia si certificatul de calitate al lucrarilor, si-am invitat la receptie si semnaturi pe directorii Intreprinderii de Constructii si Montaje, Sefii CTC si chiar pe Ministrul adjunct Gheorghe Cocos.

Venind in dimineata zilei urmatoare la fata locului si vazind materialul si analizind calitatea executiei fata de normele de receptie si a Legii calitatii, mi-au dat dreptate, iar Ministrul adj. Gheorghe Cocos mi-a strins mina, spunind directorilor si sefilor de serviciu CTC din intreprindere: „Oancea este un exemplu de constinciozitate si corectitudine in munca CTC. Pe el sa-l folositi la receptia lucrarilor de rezistenta in constructii."

Acum, cind va scriu, imi indrept gindul si sufletul catre parintii mei pe care nu-i mai am linga mine, dar de la care mi-a ramas sentimentul de daruire al muncii si a deprinderilor de-a fi corect si bun in viata, chiar daca fac parte din talpa tarii.

Domnule Bogdan, va doresc din toata inima izbinda si mult succes, sanatate si indeplinirea nazuintelor in viata !

Cu prietenie,

Stefan Oancea

Interviul cu Anca Nitulescu

Inregistrare facuta la Bucuresti, in 17.12.2000

Bogdan Radulescu: *Anca, multumesc in primul rind pentru ca ai acceptat aceasta discutie legata de subiectul tezei mele de doctorat. Iti propun sa incepem, asa cum se desfasoara de obicei aceste interviuri, prin citeva date bibliografice ca locul si data nasterii si citeva cuvinte despre contextul copilariei tale, deci familia, casa, prietenii de atunci.*

Anca Nitulescu: *M-am nascut la 27 octombrie 1965 in orasul Rimnicu Sarat din judetul Buzau. Parintii mei erau profesori. Tata profesor de limba româna si mama profesoara de geografie. Am spus erau, deoarece acum, de citiva ani, sunt pensionari. Ca si context social, proveneau amindoi din familii de tarani. Tata din Judetul Vilcea si mama din Judetul Vrancea. Fiind tineri profesori, erau destul de saraci.*

Tin minte ca locuiam intr-o casa inchiriata la Rimnicu Sarat care era destul de modesta, pot sa spun cum arata casa, dar nu asta conteaza… Practic, nu-mi amintesc mare lucru de atunci, pentru ca la virsta de cinci ani deja ne-am mutat cu totii in Buzau care era resedinta judetului.

B.R.: *Erai singurul copil la parinti?*

A.N.: *Nu, mai am o sora mai mica cu trei ani, deci ea avea doi ani atunci cind ne-am mutat.*

B.R.: *Deci, parintii tai cumparasera o casa in Buzau?*

A.N.: *N-au cumparat, initial s-au mutat tot cu chirie intr-un bloc, stii cum era sistemul… oamenilor muncii li se dadeau locuinte pina la urma, deci se gasea unde sa li se dea o locuinta… Si ne-am mutat intr-un cartier, sa spunem, mai… la marginea orasului Buzau, intr-un bloc cu patru etaje, intr-o zona asa… de blocuri… deci, eram la ultimul etaj, patru din patru, dar toata lumea statea cu chirie acolo.*

De-abia peste multi ani, cind eram eu eleva prin clasa a sasea, au cumparat un apartament intr-un bloc, undeva in centru. Se cumpara in rate, deci au contractat si plateau rate si dupa aceea stiu ca in '76 ne-am mutat acolo in noul apartament, care era mult mai mare, era de patru camere, mult mai frumos, dar rate vreau sa spun ca au platit inca… 15 – 20 de ani dupa ce ne-am mutat…

Deci, era totusi posibil pe vremea aia… din doua salarii de profesor, platind rate, iti cumparai o casa. Ar fi putut sa-si cumpere si masina daca ar fi vrut, tot in sistemul asta de rate, dar nu si-au dorit asta atunci in mod expres.

B.R.: *In Buzau ai locuit deci de la virsta de cinci ani si pina cind?*

A.N.: *Pina cind am terminat liceul.*

B.R.: *Ce amintiri ai din prima locuinta din Buzau?*

A.N.: *Era un apartament cu doua camere, la etajul patru din patru, era decomandat… asta pot sa spun, erau camere mici, bucataria era mica, iernile era cam frig… dar, cum sa spun, era totusi o casa unde am putut sa traim si sa invatam.*

Veneam de la scoala, imi faceam lectiile… ca practic, eu am fost prima la scoala, fiind mai mare, dupa aceea, cind eram eu in clasa a patra, a venit si sora mea, era si ea

in clasa intii. Imparteam amindoua aceeasi camera, unde ne faceam lectiile si cealalta camera era a parintilor unde… si ei isi faceau lectiile, fiind profesori, stateau la masa si scriau.

Aveam inca de pe vremea aia o biblioteca destul de semnificativa, mai ales datorita tatalui meu. Avea foarte multe carti de literatura si de critica literara, plus dictionare… Mama avea atlasele ei de geografie… Asa, pot sa spun ca era o biblioteca care prin continutul ei incuraja cultura generala…

***B.R.:** Deci, intre ce ani ati locuit acolo?*

***A.N.:** Din 1970 pina prin… 1976, cam asa ceva.*

***B.R.:** Din punct de vedere social, este perioada cind România sub Ceausescu a cunoscut o relativa liberalizare, in special dupa saizecisioptul iluzoriu cind Ceausescu tinuse celebrul discurs contra rusilor. Ce amintiri ai despre acesti ani in contextul social-politic respectiv?*

***A.N.:** Eu, fiind destul de mica pe vremea aceea, n-as putea sa spun mare lucru, dar… ce ti-am mai spus tie si cu alta acazie, stiu mai mult ce se discuta in casa despre problema asta… Nu stiu, despre asta vrei sa-ti spun?*

***B.R.:** Da, despre tot ce-ti amintesti legat de aceste discutii din casa, care ar reflecta atitudinea parintilor tai in contextul socio-politic al acelor ani.*

***A.N.:** Asa, ca atitudine… de fapt ti-am mai spus, la parintii mei atitudinea era clar impotriva regimului, in sensul ca erau nemultumiti.*

Asta mi-am explicat-o eu prin provenienta lor, ca familie.

Deci, tatal meu s-a nascut intr-o familie de preoti. Mama lui era fiica de preot, tatal lui era dascal bisericesc, avea rude prin lumea preoteasca, deci nu numai bunicul lui, dar si altii in jur. A trait intr-o zona despre care ti-am spus ca n-a fost niciodata colectivizata. Era un sat cu oameni instariti, care au fost tot timpul instariti si pentru care principiile comunismului n-au putut fi niciodata acceptate acolo (stii ca se spunea ca numai saracii, numai proletarii sunt de origine sanatoasa!).

Mie nu mi se parea nedrept ce auzeam la scoala ca proletariatului, deci saracilor, trebuie sa li se dea importanta. L-am intrebat pe tatal meu, zic: „Dar oamenii saraci, care totusi n-au avut parte de la viata de alte lucruri si sunt saraci, nu merita si ei sa fie ajutati, sa faca scoala…”

Si el a zis: „Da, sunt de acord cu acest lucru, ca toti sa aiba sanse egale, numai ca la sat, acolo unde eram eu, nu exista ca un om harnic sa fie sarac.”

Deci, un om harnic si de caracter nu era niciodata sarac. Deci, saracii si proletarii ridicati in slavi nu erau decit betivii si oamenii fara nici un caracter. Erau cunoscuti in sat ca oameni fara caracter.

Si atunci, el spunea: „ chestia asta cu saracimea satelor…”. Acolo, in zona lui, erau in general putini si aia care erau, erau cunoscuti ca fara caracter. Se stia de ce sunt saraci, pentru ca sunt lenesi, beau pina ajung sa-si vinda pamintul si ramin fara nimic. In general, asta era conceptia.

Din partea mamei mele, bunicul meu, deci tatal ei, fusese ofiter. Bine, nu de grad mare, dar avea acolo la tara mosie si casa. Dupa venirea comunismului a fost automat considerat chiabur.

Parintii mei nu considerau deci ca cei care au avut, deci au avut casa, avere, erau neaparat si rai, pentru ca, in general, au si muncit ca sa le aiba. Este adevarat ca in mare parte le-au mostenit, sa spunem, dar dupa aceea tot trebuia sa muncesti pentru ca sa le pastrezi, altfel le pierdeai…

In plus, au fost oameni care au suferit din cauza venirii comunismului…

Mama mea a avut o sora, provenea dintr-o familie… erau doua fete la parinti. Bunicul, care a fost ofiter, a murit… deci, a participat la al doilea razboi mondial. Dupa terminarea razboiului, n-am inteles exact niciodata ce s-a intimplat, se pare ca a venit cu niste complicatii, a contractat o boala in timpul razboiului, asta poate chiar mama ar trebui sa o spuna mai… si a murit dupa razboi, timp in care, tin minte de la bunica, el era judecat.

In momentul in care s-a dat verdictul la tribunal, cind a venit hirtia cu hotarirea sentintei, si a fost considerat, stii cum era… dusman al poporului, si urma sa fie intemnitat, el era deja mort.

Pentru ele a fost deci o situatie, cum sa spun eu… a ramas bunica vaduva cu doua fete. Dupa aceea, am inteles ca au trait o viata de mizerie pentru ca, fiind declarata chiabura, i s-au luat paminturile si bunica a fost obligata sa lucreze la colectiv. Ea era fata cu scoala, facuse liceul comercial in Braila. Dupa ce s-a casatorit cu bunicul, ma rog… stii cum era in familiile respective… daca barbatul aducea suficienti bani in casa, femeia nu era obligata sa lucreze, era de preferat sa stea acasa cu copiii, sa se ocupe de educatia copiilor, de casa, de servitori… nu erau multi, dar citi erau… deci, era de preferat ca pe perioada lipsei sotului ea sa se ocupe de casa, de acareturi, de copii, de toate.

Deci, bunica mea nu a lucrat si, in momentul in care bunicul n-a mai fost si li s-au luat paminturile (practic, li s-a lasat numai casa in care stateau), ea s-a vazut lipsita de orice mijloc material. Atunci, a trebuit sa se duca… s-a angajat contabila la CAP, pentru ca avea totusi studii, avea niste cunostinte, si lucra acolo si in plus am inteles ca lucra si la cimp, deci probabil ca-i obliga acolo, in cadrul CAP-lui, sa lucreze ca orice om… stii, paminturile se puneau in comun, lucra toata lumea, nu mai conta al cui a fost pamintul.

Si, in timpul asta, povestea mama mea ca venea perceptorul si le lua lucruri din casa pentru ca nu puteau sa plateasca nu stiu ce taxe. Nu stiu exact cine-i persoana asta „ perceptorul”, probabil cel care incasa taxe… Plateau, deci, taxe atit de mari ca pina la urma sa fie nevoiti sa renunte si la ce mai au, la vite, sau eu stiu…

Si tot mama povestea, asta este intr-adevar o chestie foarte trista, ca o lua perceptorul pe mamaia si o dadea cu capul de perete ca sa scoata banii de taxe. Pina la urma, neavind bani, ii lua ceva din casa si spunea: „Uite, atunci iti iau asta!” si-i lua o carpeta de pe perete, sau lua… ce gasea el, un covor din casa, spunea: „Uite, asta e de valoare, mi-l dai p’asta si…”

Deci, au trait... ma gindesc mai ales la bunica, ca fetele erau copii… O femeie care a facut totusi un liceu la vremea respectiva (nu toate fetele studiau), era considerata boieroaica, cucoana in sat acolo, ajunsese, vaduva fiind, sa fie tratata in modul asta...

Si normal, mama mea a vazut lucrurile astea… Dupa aceea, ajunsesera sa fie foarte sarace… spunea ca abia daca aveau cu ce sa se incalte cind se duceau la scoala… adica chestii care sunt incredibile in ziua de astazi…

Mai tirziu, lucrurile astea s-au rasfrint asupra lor, cind mama a vrut sa dea la facultate. A dat de vreo doua ori si…

B.R.: *Unde a dat?*

A.N.: *A vrut sa dea la Chimie alimentara, a facut liceul in Focsani, asa i-a placut ei sau asa era moda pe vremea aia, intotdeauna exista o moda in privinta orientarii profesionale.*

A dat la Chimie si spunea ca intotdeauna avea nota buna la scris si pica la oral si nu se regasea niciodata pe liste la admisi. A facut facultate de-abia dupa ce a intervenit o perioada de inmuiere, au fost niste ani in care probabil s-a mai imblinzit un pic regimul, s-a casatorit cu tatal meu, si-a schimbat si numele prin casatorie si a reusit sa intre la facultate.

Dar, a facut Universitatea, pentru ca tatal meu era profesor si atunci a influentat-o sau s-au sfatuit impreuna si a facut Facultatea de Geografie. A devenit profesoara de geografie, deci a renuntat, sa zicem, la vechea ei pasiune.

Cum sa spun, un asemenea om n-are cum sa fie de acord cu regimul care era, plus ca se comentau in casa absurditatile care se vorbesc la televizor…

B.R.: *Ce amintire ai despre televizorul de atunci?*

A.N.: *Atunci nu era inca foarte rau, inca mai era program… mai tirziu a devenit din ce in ce mai rau, adica prin anii ’80… ’88, ’89, chiar inainte de Revolutie … de fapt stii si tu ca mai erau practic doar cite doua ore pe zi, de la 8 la 10, program in care vedeai telejurnalul si… vedeai tot timpul cuplul prezidential, numai despre asta se vorbea, ce vizite au facut si… in nemultumirea profunda, toata lumea zicea cind in tara este foamete cuplul prezidential se tot plimba prin strainatate si oamenii se intrebau pe banii cui, dar in fine asta…*

B.R.: *Asta era tirziu, in anii de nebunie, deci prin ’80. Ai insa amintiri din anii ’70?*

A.N.: *Stiu ca erau programe mai diverse, stiu ca vedeam spectacole regizate de Alexandru Bocanet, spectacole de divertisment destul de reusite, daca stau sa ma gindesc, cu Anda Calugareanu, cu Marius Teicu, cu… bine, Mihai Constantinescu a aparut ceva mai tirziu, erau totusi niste lucruri…*

Tin minte revelionul din… ’76 spre ’77 cred, mi s-a parut asa ceva extraordinar… nu stiu de ce mi-a ramas asa intiparit in minte… o varietate de programe cu scheciuri, glume, muzica, plus erau saluturile alea de la televiziunile straine, deci erau intr-adevar lucruri interesante, insa, cum sa spun, nemultumirea se lega de faptul ca nu exista libertatea cuvintului.

Nu puteai sa spui absolut nimic impotriva regimului politic, si absolut tot ceea ce se intimpla trebuia sa fie bine si sa fii de acord cu asta. Deci, asta stie toata lumea…

B.R.: *Legat de asta, in afara televizorului, ai amintirea unor alte surse de informatie? De exemplu, se ascultau la voi in casa posturi de radio straine?*

A.N.: *Da, se ascultau.... toata lumea asculta „Europa Libera”. Bine, asta am stiut mai tirziu, cind eram deja eleva de liceu. Cumparasera un radio special pentru asta, un radio din ala mare „Selena”, pe vremea aia era… nu stiu daca il cunosti… era oarecum cel mai performant pe piata românească, era rusesc, nu?*

B.R.: *Cred ca da, eu am avut unul românesc „Mamaia” care era compatibil cu Selena. Erau printre primele aparate de radio electronice, fara lampi, cu circuite integrate.*

A.N.: *Stiu ca tata asculta noaptea, acolo in dormitor si oarecum pe noi ne mintea, nu ne spunea ce asculta, dar eram deja prea mari ca sa mai putem fi mintite, dar probabil…*

Bine, ne instruia sa nu vorbim, sa nu… pentru ca regimul era din ce ince mai aspru si pericolul era din ce in ce mai mare. Si stiu ca avea el… cum sa spun, favoritii lui la „Europa Libera” care vorbeau… erau citeva personaje la un moment dat care se evidentiasera prin ceea ce spuneau, dar nu stiu cum ii chema la perioada respectiva…

Eu personal luam radioul la mine si ascultam BBC in Limba engleza… ceea ce ma interesa pe mine era „Top forty”, erau topurile de muzica. In general ma interesau emisiunile in limbi straine, deoarece facind la scoala engleza si franceza imi placea sa aud vorbindu-se limbile straine. Ma gindeam ca ma antrenez cu chestia asta.

Bine, eu personal nu ascultam „Europa Libera” pentru ca nu eram suficient de matura sa ma intereseze, plus eram eleva de scoala, nu eram implicata direct in viata sociala, cum sa spun... nu percepeam opresiunea asta ca si cei care lucrau propriu-zis, cum erau parintii mei sau...

B.R.: *…si aveai si o alta virsta…*

A.N.: *Da… Si à propos de situatia sociala…*

Profesorilor li se cerea sa aiba un anumit grad de promovabilitate a elevilor, sa-i promoveze practic pe toti. Stiu ca despre asta se discuta foarte mult in casa, fiind amindoi profesori, ca la un moment dat erau exasperati de chestia asta pentru ca spuneau ca trebuie sa-i treaca pe toti prostii, ca in fond nu trebuie ca toata lumea sa termine 12 clase si poate sa traiasca facind si altceva, deci terminind scoala atunci cind nu mai vor sa invete. Pot face si altceva… o scoala profesionala, nu trebuie neaparat sa faca liceul teoretic…

Si spuneau ca se straduiau sa nu-i lase corijenti ca pe urma nu mai puteau sa-i ridice, sa le dea totusi media de trecere… si cu toate astea… adica era un conflict… cind esti profesor, ai o anumita constiinta ca trebuie, totusi, sa lasi in urma ta oameni pregatiti, deci din momentul in care dai notele aleator sau dai note mari si cui nu merita, nota isi pierde valoarea, deci probabil ca dupa aceea si elevii buni, daca le dai nota buna, nu sunt multumiti vazind ca iau aceiasi nota cu unul care n-a invatat, dar in fine…

Mai ales tatal meu era afectat de problema asta, pentru ca el a fost totdeauna mult mai principial, mai riguros… Mama mea era alta structura. Spunea: „Nu stiu de ce te cramponezi tu de asta si te enerveaza elevii slabi… Draga, eu si pe un prost il fac sa invete!” Taica-meu zicea: „Da’ sigur, tu te lauzi...” Dar ea spunea: „Eu vreau sa vad ca are bunavointa. Vad ca nu-l duce mintea, ii dau sa invete pentru data viitoare de la pagina asta pina la pagina asta si-i spun dinainte ca eu asta o sa-l ascult, ca daca nu va sti, nu am sa-l trec, dar vreau sa vad ca respecta ceea ce-i spun. Si sa stii ca veneau cu lectia invatata. Asa, incet, incet… dar, pina la urma invatau.” Mama era pe alt principiu, era mai inclinata sa ajute copiii sa invete, decit sa caute genii printre ei.

Taica-meu era foarte incintat cind avea elevi foarte buni, care cistigau olimpiade… si cu care raminea de obicei in relatii si dupa aceea. Erau multi care intrau la Facultatea la Filologie si tineau legatura cu tatal meu si el era foarte incintat cind avea fosti elevi care si la facultate erau laudati de profesori…

Fiecare meserie cu satisfactiile ei…

B.R.: *Ce amintiri ai din noua locuinta din Buzau unde ai stat din ’76 pina in ’84?*

A.N.: *Oricum, amintirile sunt mult mai bune de acolo pentru ca era casa mult mai frumoasa, mai mare, de patru camere…cind ne-am mutat totul mirosea a nou, vopsea noua, aveam parchet pe jos (dincolo era cu linoleum), aveam doua bai, bae si baie de servici, bucataria avea marmura pe jos… bine, asa era la toata lumea din bloc, nu numai la noi. Era un tip de apartamente mai deosebite sau foarte bune, facute chiar in centrul orasului, erau trei blocuri de zece etaje care se construisera si apartamentele se contractasera cu mai multi ani inainte de la constructia blocului. Stiu ca tatal meu prinsese etajul trei din zece, deci fusese pe faza cam de la inceput, dupa aceea cei care au aflat mai tirziu probabil ca nu mai puteau sa stea la etajele inferioare…*

A fost frumos cind ne-am mutat, imediat dupa aceea a fost o efervescenta… maica-mea se ocupa sa mobileze casa… covoare, lustre… ambitia ei de gospodina… sa fie frumos, cu gust, sa straluceasca totul. Dupa aceea, la casa noua mai invita rude, prieteni, sa ne vada casa, sa se laude…

Adevarul e ca de acolo am amintiri mai multe si fiindca eram mai mare… eram in clasa a sasea, deci eram mult mai constienta. M-am mutat si cu scoala, ca sa fiu aproape de casa, pentru ca invatasem pina atunci la o scoala din zona respectiva, din periferie… era o scoala buna, dar era mai departe de centrul orasului. Deci, dupa aceea m-am mutat la un liceu care avea si clasele V – VIII si care era aproape de centru.

B.R.: *Ai fost obligata sa te muti datorita schimbarii domiciliului sau a fost optiunea voastra?*

A.N: *Nu, nu am fost obligata, insa tatal meu a vrut sa ma mut. Probabil ca s-a interesat dinainte si m-am mutat inca din clasa a cincea.*

B.R.: *Criteriul alegerii acestei scoli a fost acela al apropierii de casa sau faptul ca scoala era considerata a fi mai buna decit cealalta?*

A.N.: *Era o scoala, sa zicem, la fel de buna ca si cealalta, dar care avea si liceu, si-n perspectiva oricum ar fi trebuit sa ajung la un liceu. Cealalta era o scoala cu opt clase, deci oricum n-as fi putut invata pina la sfirsit acolo.*

Deci, mai intii m-au mutat pe mine cind am trecut in clasa a cincea. N-am mai continuat la scoala unde am fost, m-am mutat la scoala din centru si stiu ca vreun an de zile mergeam cu autobuzul de acasa la scoala. Deci, tatal meu deja contractase apartamentul, stia ca ne vom muta si s-au gindit sa incep acolo din clasa a cincea.

Trecerea de la clasa a patra la a cincea era totusi o treapta; treceai de la un singur invatator (eu am avut un invatator, un barbat), la mai multi profesori. Pentru un copil era… Si atunci, au zis sa trec de la inceput, sa nu ma streseze iar si dupa aceea cu schimbarea profesorilor. S-au gindit bine… erau si profesori, stiau in domeniul asta… probabil si cunosteau in lumea profesorilor, s-au interesat care liceu este mai bun…

Si m-am dus acolo… Pe vremea cind m-am dus eu, in partea de clase V – VIII era culmea… scoala sportiva… si stiu c-am dat o proba de gimnastica. Tatal meu nu-mi spusese nimic, mi-a cumparat un costum de gimnastica, m-a imbracat in el si m-a dus acolo. Si acolo m-au pus sa fac podul, sfoara si sa fac tractiuni la inele si stiu ca n-am putut sa fac nici o tractiune, in schimb avind mobilitate, am facut frumos podul, sfoara si m-au declarat admisa. Erau multe fetite care venisera acolo…

Dupa aceea, am intrat in scoala si scoala s-a dovedit a fi de foarte buna calitate: fiind scoala sportiva, aveam un program dimineata in clasele V – VIII, spre deosebire de majoritatea scolilor in care aceste clase erau dupa-masa. Ei, eu am continuat dimineata si apoi liceul tot dimineata l-am facut. Dupa amiaza, de trei ori pe saptamina aveam antrenamentele.

B.R.: *Le faceai?*

A.N.: *Pai le faceam, ca era scoala sportiva. Erau toate clasele, a cincea, a sasea…. A si B. Deci, A era atletism si B era gimnastica.*

Eu am fost tot timpul pina in clasa a opta la gimnastica. Este un lucru care mi-a placut foarte mult… era perioada cu Nadia Comaneci, stii ca era perioada ei de glorie… deci, practic eu am intrat in clasa a cincea la Scoala sportiva in 1976, exact anul cind a cistigat ea Olimpiada de la Montreal. Deci, Nadia era idolul tuturor fetitelor care faceau gimnastica si era asa o… aureola sa faci gimnastica, erai privita cu respect…

Vreau sa spun ca am avut norocul sa fiu in… si imi placea, ca faceam destul de serios gimnastica, am avut colege care au ajuns sa faca performanta, eu nu, dar in fine… insa, in perioada aia m-am dezvoltat fizic mai bine si datorita sportului nu mai eram asa de bolnavicioasa.

Cum sa spun, nu stiu daca parintii mei s-au gindit in mod special la partea cu sportul, cred ca ei s-au gindit sa fie o scoala cu profesori buni si sa fie acolo in zona si s-a nimerit sa fie si scoala sportiva… probabil ca lor nu prea le-a pasat de chestia asta, insa pe mine m-a ajutat mult si mi-a si deschis gustul pentru sport pentru toata viata.

Dupa aceea, toata viata am considerat ca este un lucru laudabil si necesar si ca trebuie sa faci un sport, ca este bine si pentru copii sa-i dai la sport de mici, sa le organizezi astfel mintea si energia suplimentara pe care o au toti copiii, decit sa alerge pe maidan, sa se bata, sa tipe… stiu eu, sa enerveze pe toata lumea… mai bine ii dai la un sport, se si dezvolta armonios, devin mai disciplinati… In fine, acum fiecare cum gindeste… Deci, aceea a fost o perioada buna, foarte buna din viata mea. Eram buna la scoala, luam premiu, de fapt totdeauna am luat premiu...

Dupa aceea, am dat treapta intii la acelasi liceu care, intre timp, a devenit liceu de matematica-fizica. Era singurul liceu de matematica-fizica din Buzau. In orasele de provincie, liceele de acest profil stringeau toata crema profesorilor si a elevilor, erau deci considerate cele mai bune licee din oras. Si acolo, am avut onoarea sa intru in treapta intii si sa si termin liceul… si, cu toate ca ulterior am dat la medicina, am fost foarte buna in tot liceul la matematica si la fizica.

B.R.: *Ti-a placut?*

A.N.: *Da, mi-a placut si lucrul asta m-a ajutat. Avind profesori buni la toate materiile, am si intrat la medicina de prima oara. Bine, am si invatat, dar am avut si profesori buni... De la liceul de matematica-fizica intrau cei mai multi la Medicina. De la liceul ala intrau cei mai multi la orice, pentru ca acolo erau profesorii si elevii buni, concurenta era mai mare…*

B.R.: *Era un nivel bun de pregatire.*

A.N.: *Era un nivel foarte bun de pregatire din toate punctele de vedere. Stiu ca am avut profesori buni si la limbi straine, nu mai zic de materiile de baza, care erau materii de examen si le tot frecam, dar la toate materiile… Si asta, daca stau si ma gindesc, a fost important in timp…*

B.R.: *Iti mai aduci aminte daca ai facut meditatii atunci cind te pregateai pentru admiterea la medicina?*

A.N.: *Da, am facut in Buzau in clasa a XI-cea si pe urma, de prin clasa a XII-cea, mai spre sfirsit, parintii mei au hotarit ca totusi e bine sa merg si in Bucuresti sa dau niste teste cu profesori de acolo, nu neaparat profesori implicati in examen, nu in sensul asta, dar profesori care sa stie cum se da un examen. Si am facut si lucrul asta.*

B.R.: *La ce materii ai avut meditatiile?*

A.N.: *La cele trei materii de examen, fizica, biologie si chimie.*

B.R.: *Si la toate trei faceai si in Bucuresti?*

A.N.: *Da, dar numai spre sfirsitul clasei a XII-cea am facut la fiecare citeva sedinte cu diferite persoane… ma rog, nu toti erau profesori universitari la Medicina… La biologie, de exemplu, am facut cu cineva care era biolog, lucra in laboratorul unui spital si in timpul liber se ocupa de chestia asta… dadea meditatii la biologie viitorilor candidati. La chimie stiu ca am facut cu o profesoara universitara de la Facultatea de… Chimie, mi se pare, deci nu era de la medicina, dar faceam chimia organica cu ea. La fizica faceam cu un profesor care era pe la Facultatea de Stomatologie… din cite imi spunea tatal meu, ca eu nu indrazneam sa-i intreb direct unde lucreaza, iti dai seama…*

B.R.: *Iti mai amintesti cum i-a gasit tatal tau pe profesorii cu care ai facut meditatii?*

A.N.: *Tatal meu avea multi fosti colegi de facultate in Bucuresti cu care pastra relatii, mai vorbeau la telefon, pe unii chiar i-a mai invitat pe la noi pe acasa, deci avea un grup de trei-patru colegi de facultate cu care a ramas prieten toata viata… si acum. Au stat impreuna in camin, mi-a povestit cum erau caminele cu camere de zece-douazeci de paturi, nu erau nici pe departe cum am stat eu la Medicina in U-uri acolo in Regie, eram patru in camera si eram nemultumite ca eram prea multe si ne sufocam, dar… imi spunea cum stateau ca intr-un hangar zece-douazeci in camera…*

Si au ramas prieteni toata viata si prin ei… intrebindu-i, spunindu-le ce-l intereseaza, prin relatii, practic, prin cunostinte, a ajuns la oamenii respectivi. Bine, ca pe vremea aia stii ca nu era voie sa dai meditatii, deci totul se desfasura in mare secret, dar toata lumea dadea meditatii… si, mai ales, in Bucuresti.

Ce m-a frapat pe mine in Bucuresti, fata de ce vedeam eu in Buzau, era aceasta adevarata industrie a meditatiilor… vedeam cum se perinda copiii prin casa meditatorului…

B.R.: *Aveai deci impresia ca era mai puternica in Bucuresti decit in Buzau?*

A.N.: *Da, da… era la alt nivel toata treaba… adica la unii era deja o industrie, asta este… deci, nu faceau o sedinta fara cinci elevi, spuneau ca nu merita sa-si piarda vremea… Pe cind in Buzau, la un moment dat, faceam si singura cu profesoara… deci, nu eram decit eu cu ea si alta atentie iti acorda, altfel se ocupa de tine…*

In Bucuresti… ajungeam acolo in sufragerie, ne punea pe toti cinci la masa, ne dadea sa facem un test din ala de trei ore, dupa care ne ridicam, plecam… in locul nostru intra altul… deci, era asa… unul pleca, altul venea… iar profesorul vreau sa spun ca facea un efort minim, deci el nu ne spunea nimic, nu ne intreba nimic, ne punea testul in fata, dupa aia, cind veneam simbata urmatoare… nu, duminica, ca se invata simbata, veneam duminica urmatoare el ne dadea testul corectat, ne arata nota, esti multumit-

bine, nu esti multumit, iti explica un pic ce s-a intimplat, ce-ai gresit… cam asta era stilul…

Deci, meditatiile astea facute in Bucuresti n-au avut decit rolul sa ma orienteze putin asupra examenului, dar, sa zicem, lucrurile de baza le-am facut tot acolo cu profesorii din Buzau… Oricum, eu invatam bine, dar intr-adevar, nu strica… sa-i dai copilului si o orientare in sensul asta… sa se incadreze in timp, cum sa procedeze daca la un moment dat nu stie sa fac un subiect, mai bine trece peste el, face ce stie, pe urma se intoarce… adica sunt niste chestii, trebuie sa te rutinezi un pic in lucrul asta.

B.R.: *Care a fost anul examenului?*

A.N.: *1984, in vara.*

B.R.: *Deci, in '84 ai reusit la Medicina.*

A.N.: *Da, chiar in primul an in care am dat… de fapt, cu atitea meditatii era si de asteptat!!!*

Tin minte cind eram la examen, saracii parintii mei au venit in Bucuresti la o ruda care statea in Drumul Taberei, ne-a cazat acolo la ea si… eram atit de stresata incit in dimineata examenului abia daca puteam sa maninc, dar mi-au spus ca trebuie sa maninc, asa este bine, ca altfel mi se face foame si nu mai pot sa gindesc… Si am bagat in mine acolo, parca mestecam paie, nici nu puteam sa maninc, pe urma l-am luat pe 368 de la Tricodava si ne-am dus la examen. Pentru ca eram multi, ne-au repartizat in diferite amfiteatre… eu am fost in aula Facultatii de Farmacie.

In timpul asta, parintii mei, saracii, i-am intrebat: „ Si acum, ce faceti? Duceti-va acasa!" Au zis „Nu!" S-au dus la Patriarhie sa se roage pina am terminat eu examenul… patru ore si, pe urma, la sfirsit, au venit sa ma ia. Cind am iesit de acolo, in fata portilor era o mare de parinti care deja stiau subiectele si raspunsurile la subiecte.

Parintii mei mi-au spus: „Ai facut problema cutare? Trebuia sa-ti dea atita rezultatul…" Eu nu mai stiam nici despre ce problema e vorba… Zice: „Uite, mi-a spus aici o doamna ca atit trebuia sa iasa rezultatul… Tie asa ti-a iesit?" Eu nici nu mai tineam minte despre ce problema este vorba si ma minunam cum pot fi oamenii de naivi, ca ei in fond nici nu erau profesori de fizica, nici nu stiau despre ce e vorba in problema aia, da' stiau ca asa trebuie sa-mi dea. Ma rog, asta e situatia...

B.R.: *Ai facut o paranteza spunindu-mi despre momentul examenului, cind parintii tai s-au dus la Patriarhie. Inainte de-a te intreba de primii ani de facultate, mi-a venit acum in minte sa te intreb daca ai amintiri legate de aspectul religios in familia ta.*

A.N.: *Da, am amintiri si o sa-ti spun. Cea mai religioasa persoana din familie era bunica, mama mamei… bine, pe parintii tatalui meu nici nu i-am cunoscut, murisera la citiva ani dupa ce m-am nascut eu. Bunica ne vorbea despre Dumnezeu, despre Biblie, despre Domnul nostru Isus Cristos (asa-i spuneau). Problema era ca noi aveam in casa o carte care se numea „Biblia hazlie", nu stiu daca o cunosti…*

B.R.: *Nu.*

A.N.: *…scrisa de un rus. Erau multe familii care aveau in casa cartea aia, in care pur si simplu erau luate la rind pasajele din Biblie, comentate si ridiculizate. S-ar putea si acum s-o mai avem acasa la Buzau. Cred ca daca ma uit bine pe acolo sau il intreb pe tatal meu s-ar putea s-o gasesc.*

Asa se face ca eu citisem biblia hazlie inainte sa citesc Biblia adevarata si bineinteles ca ma amuzam luind-o in ris pe bunica mea cind imi povestea diferite lucruri.

Si; cind bunica zicea: „Nu, este pacat sa spuneti asa…" si nu stiu ce… noi si mai tare rideam… Bine, eram si copii, ne facea placere… Orice copil jubileaza sa te scoata din sarite… Bunica… ea o tinea pe a ei…

Iar in ce priveste parintii mei… cum sa spun, nu se duceau la biserica de frica, insa aveau niste convingeri… Cel putin mama, intotdeauna de Craciun facea cozonac, de Pasti oua rosii, dar nu era voie, deci nu puteam sa luam cu noi ouale rosii la scoala in pachetel… eventual ni le dadea gata curatate de acasa… sau nu ne dadea oua rosii, ne dadea altceva… Deci, facea lucrurile astea si… avea o credinta… cum sa spun, mai mult in sensul de teama de Dumnezeu decit de… adevarata credinta… sau in orice caz nu se compara cu credinta pe care o am eu acum in Dumnezeu si ce vad eu in Dumnezeu… deci, eu vad o lumina, nu?… Dumnezeu este lumina, este iubire…

Ei, la oamenii de atunci… intr-adevar, nu le convenea faptul ca erau in mod fortat facuti atei, sau considerati atei, ca nu erau lasati sa mearga la Biserica, insa… nu mi s-a parut ca vedeam asa o credinta profunda sau venita dintr-un spirit foarte evoluat…

Deci, era o credinta mai mult formala si era mai ales un sentiment de vinovatie faptul ca nu se duc la biserica… Parca isi dadeau seama ca fac niste pacate, obligati fiind de altii dar… sint totusi niste pacate faptul ca nu se duc, nu se spovedesc, nu se impartasesc… Chiar daca altii ii obligau la asta, ei, insa, se simteau oarecum in pacat si parca se simtea teama sa nu cumva intr-un fel, asa… obscur si nestiut de nimeni sa fie pedepsiti intr-o zi pentru asta. Stii… deci, mai mult in felul asta era credinta. Era poate mai mult respect sau…

Tatal meu, care era nepot de preot, era, sa zicem, mai atasat tot de partea asta ritualistica, de fastul din biserica, de frumusetea picturilor, insa nu pot sa zic ca era credinta… sau poate, copil fiind, nu mi-am dat eu seama.

***B.R.:** Inteleg ca era mai mult si o credinta nemarturisita…*

***A.N.:** Mai mult ce vedeam eu… Nu tin minte sa-mi fi spus vreodata vreunul din parinti ca el crede profund in Dumnezeu sau ca nu crede sau ca… pur si simplu nu discutam chestiile astea, deci nu discutau cu noi tocmai de teama probabil ca noi dupa aia sa nu comentam prin alte parti, la scoala sau… Deci, atit… doar bunica ce ne mai spunea si noi… nu prea luam in seama atunci ce ne spunea ea…*

***B.R.:** Cu privire la provenienta „bibliei hazlii", iti mai amintesti cum a ajuns ea la voi acasa?*

***A.N.:** Ah, nu stiu… n-as putea sa-ti spun, era acolo… cred ca fusese cumparata de unul din parinti. Oricum, cred ca facea parte din cartile care circulau in regimul respectiv si care 'na… aveau si ele un scop, nu circulau degeaba… Dar, intr-adevar, erau luate niste pasaje si ridiculizate, adica… ca neavind nici baza stiintifica la ce se spune acolo, nici… facea sa para ca ceva ridicol tot ce se spune.*

***B.R.:** Facea probabil parte dintre metodele utilizate pentru a bagateliza biserica.*

***A.N.:** Da, sigur era asa. Nu stiu... sper sa nu vorbesc cu pacat, insa nici nu mi s-a parut ca preotii ar fi opus o rezistenta acerba la chestia asta.*

***B.R.:** Chestia asta fiind ce anume?*

***A.N.:** Incercarea de ateizare a populatiei. Bine, poate nu sunt eu cea care ar trebui sa vorbeasca. Stiu ca sunt preoti care au facut inchisoare, ca au fost detinuti*

politici, insa… au fost putini si culmea ca au fost foarte multi din rindul greco-catolicilor si nu al ortodocsilor.

Nu stiu… sper ca nu spun o prostie… sper ca nu vorbesc cu pacat… dar nu mi s-a parut ca breasla bisericeasca s-ar fi opus cu foarte mare dirzenie la tot ce s-a intimplat. Ei erau in biserici, lumea nu venea la biserica, veneau mai mult babe si… adica batrini care oricum nu mai riscau nimic fiind pensionari… Dar, nu mi s-a parut ca s-ar fi dus prin casele oamenilor, sa le vorbeasca sau… nu stiu, poate ca riscau prea mult daca ar fi facut chestia asta, probabil ar fi fost aruncati direct in inchisoare… nu stiu…

B.R.: *Au fost unii aruncati direct in inchisoare… dar, in general, cred ca s-a considerat ca adoptarea proverbului „capul plecat, sabia nu-l taie" ar fi o forma de aparare si de pastrare a unor libertati minime, ca de exemplu mersul la biserica.*

A.N.: *Da, deci oricum evenimentele majore, botezurile, casatoriile, inmormintarile, se faceau in biserica. Nu se ajunsese poate ca in alte tari, unde nici asta nu se mai facea de frica sau... Desi, si la noi am auzit ca ofiterii din armata… nici macar nu se mai cununau in biserica…*

Bine, la nivelul la care traiam noi… familie de profesori, deci nu erau implicati politic, nu erau in armata… Stiu ca mergeam la casatoriile prietenilor care aveau copii mai mari… am mers chiar tirziu, cind eram eu studenta. Erau, deci, anii cei mai cumpliti si totusi am mers la casatorii…

A propos de chestia asta, poate ar fi interesant sa-ti spun… tatal meu a ramas prieten din facultate cu un coleg care intre timp a ajuns in CC. Acest coleg s-a casatorit si el si avea doua fete gemene. Una dintre fete a facut Arhitectura si s-a casatorit cu un arhitect, am fost la nunta ei, nunta foarte frumoasa, eleganta, ca-n Bucuresti… si la nunta ei am cunoscut-o pe sora ei, care avea niste probleme de sanatate, deci era aproape oarba, avea o maladie prin care se distrugeau celulele retinei… o chestie, se pare, ereditara, s-a nascut cu asta si, dupa ce s-a declansat boala, in copilarie, celulele astea se distrugeau ireversibil intr-un anumit ritm, in asa fel incit, cind a ajuns la virsta adolescentei, era aproape oarba. Si m-a impresionat foarte mult ca fata asta, care era si ea studenta, nu mai stiu la ce facultate si avea un prieten, care era student la Teologie, deci un baiat care…

Bine, eu eram un copil, eram in liceu, dar nu eram ca fetele de liceu de acum, nu aveam notiuni… nu ma intilneam cu baieti in liceu… chestia asta nu exista, cel putin in capul meu pe vremea aia… nu, eram mult prea… eram copil, ce mai… eu invatam si atita.

B.R.: *Dar colegele tale?*

A.N.: *Mai erau, dar… mai putin, nu eram asa de emancipati…*

Si baiatul asta a facut asa o impresie asupra mea… era foarte inteligent si, fiind student la teologie, foarte cult, deci mi s-a parut ca era, intr-adevar, un om care a facut facultate din vocatie. Pe vremea aia sa faci Facultatea de Teologie… Si era prieten cu fata asta care era aproape oarba si parintii ei ne-au povestit tarasenia…

El a vrut sa se casatoreasca cu fata, insa tatal fetei, daca fata lui s-ar fi casatorit cu un preot, ar fi fost dat afara din CC. Si l-a luat pe baiat si i-a spus: „Eu n-am nimic impotriva ta, te admir foarte mult, vreau sa te casatoresti cu fata mea, ca vad ca va iubiti…" (adevarul este ca, gindeste-te, cine s-ar mai fi uitat la o fata oarba… deci, intr-adevar, era un baiat deosebit!) „…insa, te rog, fa orice alta facultate in afara de Teologie, iti asigur intrarea la orice alta facultate vrei tu, iti asigur un post bun unde

vrei tu dupa ce iesi din facultate, numai renunta la teologie. Daca vrei sa ramii cu fata mea, renunta la teologie." Si n-a renuntat la teologie si nu s-a casatorit cu fata lui. Dupa aceea, nu mai stiu cu cine s-a casatorit fata lui, insa ma gindesc ca a fost oarecum o drama in toata chestia asta. Ma gindeam si la situatia lui, sa fii student la Teologie si sa se indragosteasca tocmai de fata unui demnitar… nomenclaturist.

Deci, ca de aici pornisem, se faceau nunti, fara nici o problema, cu preoti, cu cor, daca erai o persoana mai sus-pusa… aveai bani, plateai corul… Deci, asta ramasese.

***B.R.:** Ce amintiri ai din primii ani de facultate?*

***A.N.:** Primii ani de facultate…*

***B.R.:** Care erau in Bucuresti si tu veneai din Buzau.*

***A.N.:** Da… am intrat la camin, in U1, cred ca erau unele dintre cele mai bune camine din Bucuresti, erau stil garsoniera, cu bucatarie si cu baie la camera, dar eram patru in camera, asta era…*

***B.R.:** Era in Grozavesti?*

***A.N.:** In Regie, Grozavestiul era pe partea cealalta a podului. Deci, erau camine foarte bune si acolo am stat sase ani. Bine, cu stresul... cel mai mare stres era ca in fiecare vara trebuia sa-ti duci lucrurile, deci nu-ti era permis sa-ti pastrezi camera peste vara, pentru ca in timpul verii era folosit drept hotel pentru defilarea de la 23 August, pentru sportivi, pentru orice. Si trebuia sa eliberezi camerele. Si atunci in fiecare vara si toamna calvarul… imi caram lucrurile cu o masina adusa de ai mei din Buzau… de ai mei parinti, care n-au avut niciodata masina (bine, si-au cumparat acum la batrinete, dupa Revolutie, o „Dacie") si veneau cu cite un prieten din Buzau, imi incarcau mie lucrurile, aveam inclusiv saltea, in fine… toate boccelutele si le duceam la rude in Bucuresti care acceptau sa mi le primeasca, pentru ca ocupau spatiu, nu… si toamna le luam si veneam inapoi cu ele…*

In fiecare toamna era un calvar sa prinzi loc in camin, pentru ca era cumplit… erau foarte multi care voiau loc in camin si nu aveau toti loc si totdeauna era o zi pierduta… trebuia sa stai de dimineata pina seara, or acolo, daca se facea la camin, pe treptele caminului, in speranta ca o sa-ti auzi si tu numele sa primesti o camera, or daca se facea la Rectorat… in fine, asta a fost. Totdeauna aveau insa prioritate persoanele care statusera si anul precedent in camin si eu cum am reusit sa intru din anul intii, dupa aceea am stat in continuare.

La facultate, cum sa fie… Euforia faptului ca am intrat la Medicina a durat, sa zicem, vara aia… pina am inceput facultatea… Apoi… am trait toata facultatea cu spectrul asta: „O sa termin Facultatea de Medicina si o sa ajung medic la tara", pentru ca se stia ca asta este… Poate la celelalte facultati mai era cum mai era, dar la Medicina treaba era foarte clara. Deci, nu ajungeau in oras decit primii zece dintr-o promotie de cinci sute de oameni, care si aia… pile peste pile, prioritate de buletin, de casatorie… aveam colege care in cursul facultatii s-au dat peste cap sa se casatoreasca cu cine trebuie, sa faca copii, pentru ca, daca aveai copii, aveai prioritate, sa intre in partid, sa intre in ASC, sa aiba functii in ASC, sa aiba toate prioritatile posibile pentru ca, la sfirsit, sa ramina in Bucuresti.

Deci, asta era calvarul, am trait cu spectrul asta in fata toata facultatea, pentru chestia asta am tras de note tot timpul, m-am straduit sa iau note cit mai mari, de fapt toti… bine, la medicina era inflatie de note mari… toata lumea avea de la opt in sus, in asa fel incit la sfirsitul facultatii erau vreo suta de oameni cu media intre noua si zece.

Numai ca s-a intimplat ca am terminat facultatea in ’90, deci am fost prima promotie care a terminat dupa Revolutie, altfel iti spun… eu am teminat facultatea cu noua si optzecisipatru si eram in primii o suta… mi se pare ca eram cam in jur de pozitia cincizeci din cincisute, dar, iti spun, cu pozitia aia n-as fi ramas in Bucuresti, plus ca am terminat facultatea necasatorita si fara nici o prioritate… buletinul il aveam tot de Buzau si asa mai departe…

Si… am inceput anul intii sa invatam inca de la… deci foarte multa frica a fost pina la prima sesiune, ca nu stiam cum este, toti eram bobocii de anul intii, nu stiam cum e sesiunea, era alt sistem decit la… Si am invatat de frica foarte tare atunci in prima sesiune si m-am trezit ca dupa prima sesiune eu si cu inca o colega aveam cele mai mari note din grupa.

Si vreau sa spun ca asta mi-a creat imediat statutul in facultate. Deci, o data ce ai luat note mari cam toata lumea incepe sa te considere de copil bun. La urmatoarea sesiune, profesorul se uita in carnet, vede notele si este si el partial impresionat de ce vede si atunci… Bine, ideea este ca am avut note mari toata facultatea, n-am avut nici un opt, am avut numai noua si zece, vreau sa spun ca se purta sa te duci la marire si de la nota noua. Te duceai la marire pentru zece.

Eu m-am dus la marire pentru zece si nu mi-a dat zece, ca mi-a pus o intrebare la care n-am stiut sa raspund, si atunci mi-a spus: „Nu meriti nota zece, ramii cu noua!”. Eu am fost, insa, multumita ca nu mi-a pus o nota mai mica, ca teoretic poate sa-ti dea orice nota, pentru ca ai venit sa-ti recalculeze nota, deci iti poate da si o nota mai mica, daca vrea… dar profesorii nu erau absurzi, ma rog… Am invatat bine, ce mai… A fost frumos, dar a fost foarte obositor, alergam la toate spitalele din Bucuresti, in toate partile… Aveam stagiu de interne la Coltea, pe urma stagiu de nu stiu ce la Fundeni… adica era ucigator! Umblam cu troleul de colo-colo, masa era la cantina Medicinii de la Izvor, era enorm de obositor…

***B.R:** Ai fost, deci, in ultimul an de facultate atunci cind a cazut Ceausescu. Ce amintiri ai legate de momentul acela?*

***A.N.:** Eram in Buzau atunci, pentru ca s-a dat vacanta studentilor mi se pare cu citeva zile mai devreme… Stiu ca se vorbea deja printre studenti ca s-a intimplat ceva in Timisoara si atunci cred ca a fost momentul cind ne-a dat vacanta si ne-a trimis acasa pentru ca, totusi, o concentrare atit de mare de studenti in Bucuresti nu era de bun augur. Si atunci am plecat la Buzau. La Buzau am vazut Revolutia la televizor, ca toata lumea… Dupa aceea, cind am iesit prin oras, am vazut grupuri de oameni cu steaguri in mina, strigau fel de fel de lozinci anticomuniste… Incepuse si la noi efervescenta… Asta a fost, mi se pare, in 21…*

Dupa aceea, in noaptea din 21 spre 22, noi cum stam in centru, n-as putea sa spun nici acum ce s-a intimplat, ca acolo era palatul cu primaria…. S-a tras toata noaptea, deci cel putin s-au auzit zgomote de mitraliera, dar acum cind stau si ma gindesc… eu cred ca erau benzi de magnetofon asezate undeva, pentru ca nu se vedea nici o arma, nici un semn de gloante, nu se vedea nimic… era insa zgomotul asta. In plus, linga Buzau este o comuna care se numeste „Bobocul” si unde exista o unitate militara de parasutisti si… se tot invirteau avioane pe deasupra orasului… n-as putea sa spun ce faceau avioanele astea, insa asta a fost… A fost cam o noapte, o zi… lumea se inchisese in case si… cam asta a fost… o chestie foarte confuza… nu se stia exact ce s-a intimplat…

In orice caz, tatal meu era in culmea fericirii cind a vazut… nu se mai dezlipea de televizor, a dat telefoane pe la prieteni sa-si marturiseasca bucuria, in fine… si cind ne gindim ce a urmat dupa aceea… parca ne dam seama cit de naivi am fost atunci, sti… ca ne-am bucurat de parca ar fi urmat sa curga lapte si miere…

B.R.: *Am anticipat intrebindu-te de sfirsitul studentiei, dar vroiam sa te intreb de anii de facultate de pina in '89, daca ai amintirea unui informal care s-ar traduce prin folosirea unui anumit dublu limbaj intre colegi sau cu profesorii, sau alte manifestari non-conforme cu disciplina academica a timpului, daca au existat sau nu.*

A.N.: *Eu personal nu pot sa spun ca am avut asa… contacte cu oameni care s-ar fi opus fatis regimului sau…*

B.R.: *Poate ca nu m-am exprimat eu bine. Nu am facut deloc aluzie la dizidenta, ci m-ar interesa numai sa stiu daca, de exemplu, in cadrul grupei de studenti in care erai in timpul facultatii, foloseati un limbaj cu doua intelesuri sau, stiind ca anumite subiecte tabu sint interzise, le abordati totusi prin glume, bancuri, ironii sau lucruri de felul acesta.*

A.N.: *Nu. Deci, vreau sa-ti spun ca, cel putin in cercul in care eram eu, nu prea indraznea nimeni sa faca chestia asta, dimpotriva…*

Bine, toata lumea facea ironii ca „cine o fi securistul grupei, cine o fi securistul seriei" si asa, insa… aveam colegi care erau foarte dubiosi, deci noi banuiam ca ei ar fi securistii…

Aveam o colega care facea glume pe fata… de exemplu, facea o gluma „ce este un securist? este un cur cu sufix si prefix", chestie la care toata lumea amutea, nimeni nu mai avea curaj sa zica nimic, drept pentru care toata lumea a banuit ca ea era securista. Si eu cred si-n ziua de azi ca ea era, pentru ca era una cu mult tupeu, foarte bine infipta… printre altele, a fost prinsa copiind la niste partiale si, conform regulamentului universitar, ea ar fi trebuit sa fie exmatriculata. N-a exmatriculat-o nimeni, dimpotriva a terminat facultatea foarte bine si dupa facultate a fost printre primii facuta membra de partid, deci sunt destule motive sa cred ca ea era… Bine, era si o persoana foarte… cum sa spun, contactul cu ea era foarte neplacut… adica o simteai asa, murdarita, nu stiu cum sa zic… si era si foarte agresiva verbal si in fine… Iar ceilalti… mi s-a parut ca, in general, colegii mei sunt destul de lipsiti de personalitate, n-as putea spune ca era vreunul deosebit prin ceva…

B.R.: *Nici vreun profesor? Vreau sa spun in afara materiei lui…*

A.N.: *Culmea ca nu… Nici profesori in mod deosebit, desi de unul dintre profesorii mei mi-a spus chiar tatal meu ca publica, ca face poezii. El a vrut sa-l cunoasca din punctul asta de vedere si s-au si cunoscut, dar eu n-am stiut cit timp mi-a fost profesor (mi-a fost profesor in anul intii la facultate), si de-abia dupa ce eu trecusem de anul intii, tatal meu mi-a spus: „ Cum, nu stiai ca profesorul tau cutare scrie poezii" El semna cu un pseudonim poeziile, insa tatal meu mi-a spus: „Am aflat ca poetul cutare este profesor la Facultatea de Medicina!" Zic: „Si cum il cheama?" Si mi-a spus numele lui. Zic: „Da, mi-a fost profesor in anul intii." Dar eu n-am stiut lucrul asta despre el cind mi-a fost profesor, deci... Cum a aflat tatal meu? Bine… tatal meu fiind interesat de lumea oamenilor de litere, avea intr-adevar un talent sa se duca sa si cunoasca oamenii astia... Eu poate n-as fi indraznit sa ma duc, sa ma prezint, sa zic: „Eu sunt cutare si vreau sa va cunosc!" sau … El insa era foarte tenace in demersuri cind voia sa cunosca un om.*

Deci, asta e… N-as putea spune ca existau persoane… Probabil ca eu am si facut facultatea chiar in ultimii ani, cind cred ca deja totul… si ultima urma de rezistenta se dusese pe apa simbetei… Deci, cred ca cei care mai ramasesera in structurile invatamintului superior si ei erau triati dupa principiul asta, sa fie fideli regimului si nici vorba sa vorbeasca impotriva sau sa indrazneasca sa spuna ceva… sau chiar erau sustinatori ai regimului. Despre unii profesori din facultate stiam ca sunt securisti, ca au grade in securitate si erau unii care erau niste nulitati in domeniul medical, deci se vedea de la distanta lucrul asta si se stia ca au grade in securitate.

Deci, din pacate asta e atmosfera in care am facut eu facultatea. Dar, am trecut si noi prin asta… am invatat, totusi, am iesit cu niste cunostinte de acolo... datorita profesorilor buni care mai erau probabil si asta este… Nu pot spune ca am intilnit pe cineva care, chiar si discret, s-ar fi opus regimului, sau…

***B.R.:** Dar din punct de vedere al pregatirii, gindindu-ma la profesori, ai amintirea unor persoane care erau bine pregatite?*

***A.N.:** Da, asta da… Cam in toate specialitatile erau oameni bine pregatiti, insa ca de obicei, nu stiu cum se intimpla, oamenii bine pregatiti erau foarte retrasi si se ocupau numai de partea asta, profesionala. Probabil ca se gindeau ca asa isi complica mai putin viata, deci nu incercau sa se implice in nimic altceva. Asta era situatia… Erau insa si profesori sau asistenti universitari pasionati, se vedea, cu vocatie, deci am avut noroc ca, totusi, mai erau si oameni din astia…*

***B.R.:** Ai avut alte preocupari sau pasiuni in timpul facultatii?*

***A.N.:** Da… imi doream asa sa am un orizont mai larg si preocupari extra-scolare si in anul III m-am inscris la Scoala de ghizi din cadrul Centrului Universitar Bucuresti.*

***B.R.:** Care era la Sala Dalles?*

***A.N.:** Nu, cursurile se tineau, cind se putea, la Casa de cultura Preoteasa, cind nu, pe la localurile altor facultati… Uneori, se mai tineau la IEFS, acolo la Grozavesti.*

Scoala era condusa de un asistent de la Facultatea de Automatica, un tip care era… cum sa spun, era oarecum omul regimului… era un fel de dictator semi-paranoiac, insa era un om de munte (el era originar din Sibiu) si ne-a dat niste notiuni de geografie.

Ce era frumos este ca iarna, in vacanta aia de iarna a studentilor, care era in februarie, dupa prima sesiune, faceam cantonamente la Diham… stiu c-am fost de doua-trei ori acolo. Eram organizati pe grupe si pe zile. Erau grupe de fete, grupe de baieti, eram destul de multi… vreo 5 grupe a cite zece persoane si faceam in fiecare zi cite un atelier (asa se numeau).

Si ne-a invatat, de exemplu, sa facem orientare cu harta si busola. Nu stiu daca stii tu cum e sistemul, se numeste orientare turistica. Iti da patru puncte de reper, azimutul si… nici nu mai stiu cum se numeau… Iti da doua coordonate, azimutul, care este unghiul fata de nord si distanta (probabil) din punctul in care esti pina in cel in care trebuie sa ajungi. Si calculam pe harta unde sunt punctele astea patru, dupa care le insemnam pe harta si plecam in teren.

Acolo pe teren, cind gaseai, era instalat un post cu o stampila si tu trebuia sa pui stampila pe foaia ta, cum ca ai ajuns acolo. Deci, plecai cu o busola de git si cu un fluier, in caz de pericol trebuia sa fluieri si… iti dai seama, totusi era iarna, eram si fete (ne mai grupam noi cite doua-trei, dar maistrul descuraja aceste practici, spunea ca fiecare… nu toata lumea avea aceleasi posturi). Era interesant ca erau date dupa aceea

detalii, postul… deci, tu gaseai zona mare pe harta, dar pe urma iti dadea la vest de copacul care e in cararea nu stiu cum… si, citeodata, le cautai destul de mult posturile astea… erai in zona, dar nu reuseai sa te dumiresti pe unde sunt… si erau ascunse… chestia aia cu stampila pe ramura unui copac… trebuia sa te duci s-o iei de acolo…

Deci, era frumos, stii, ca erai in natura, era iarna… pe urma, seara, faceam spectacole la cabana, fiecare grupa trebuia sa faca un spectacol… Si trecind peste caracterul destul de dificil al acestui om, totusi a organizat ceva, multi tineri care…. Plus ca, vreau sa spun, spectacolele de seara erau majoritatea cu teme umoristice si era ironizat chiar el, chestie care nu prea-i convenea, dar pina la urma n-avea ce sa faca…

Ah… faceam rapel, asta ma fascina pe mine. Deci, coborirea in coarda din… asta n-am facut-o iarna, am facut-o vara… ne urcam pe o stinca si de acolo de sus coboram cu coarda. Ne-a invatat cum se face rapel, era o chestie, nu… Si pe urma ne-a invatat sa mergem cu coltarii pe gheata… stii, ca si cum ai merge pe crevasa… bine, nu erau crevase in Bucegi, dar oricum era ceva…

Pe urma, notiuni de prim ajutor. Bine, aici eu le dadeam lectii, pentru ca, fiind medic, eram printre putinii medici, mai era una sau doua fete de la Medicina in toata grupa aia.

Si o data pe cantonament, deci intr-o noapte, era alarma. Te scula la miezul noptii, se suna alarma si trebuia intr-un timp de, sa te imbraci si sa ai in rucsac pregatite cele necesare pentru salvarea unei victime. Ti se dadea nota la ce ai in rucsac. Adica, trebuia sa ai pregatit nu numai pentru tine, caciula, manusi, fular, cu care era frumos sa pleci deja cu ele pe tine, dar sa ai si pentru victima trusa de prim ajutor, o haina calduroasa, apa, zahar (care era nelipsit din chestia asta!). Era o atmosfera cazona aproape... toata lumea tropaia pe scari, coborind cu rucsacul si, la iesirea din cabana, era afisat ce s-a intimplat, ce are victima si locul unde este. Spunea: fractura de femur, asta inseamna hemoragie cataclismica… Deci, trebuia sa te duci pregatit cu un garou strasnic…

Cind am fost eu atunci la Diham, s-a dat alarma pe la ora patru dimineata. Iarna, iti dai seama... era noapte, era intuneric. Dar era ceva… un peisaj suprarealist… cind am iesit din cabana era noapte cu luna, cu stele, zapada care stralucea si era un frig… simteai cum scirtiie zapada sub bocanci. Si, in ritmul ala de contra-cronometru, atitea mogildete care alergau gifiind sa ajunga acolo… bine, spunea ca locul este semnalizat cu lumina galbena intermitenta… Ajunsi acolo, gaseam coordonatorii, ca fiecare grupa avea un coordonator, care ne cronometrau in cit timp am ajuns si pe urma ne controlau la rucsac. „ Ce-ati adus?" „Manusi… " „Pentru victima aveti?" „N-avem!" Depunctare… „Aveti fular sa faceti garou din el?" „N-avem!"… deci fiecare ce n-a avut si se dadea nota la chestia asta… Dar, cum sa spun, trecind peste amanunte… era o chestie, daca vrei, de contributie oarecum la viata sociala, era un eveniment social, pentru ca eram multi care ne intilneam acolo si faceam ceva organizat. Si era frumos…

Pe urma, ma rog, ne invata cum sa-i salvam in cazul in care cad… era o chestie cum sa folosesti pioletul sa-l infigi in zapada, in gheata si sa dai coarda pe dupa piolet si cum o blochezi in caz ca cineva cade in prapastie. Sau cineva coboara cu funie si tu nu-l poti tine cu greutatea ta, atunci in lipsa unui alt mod de sprijin foloseai pioletul. Il infigeai intr-o zona cu zapada inghetata si blocai coarda peste piolet. In fine, erau chestii utile… Sau ce sa faci daca te prinde avalansa, cum sa te ghemuiesti, sa-ti pui batista pe fata si sa stai in pozitia embriomului cit poti mai mult ca sa pastrezi o zona de aer unde sa respiri… Ce m-a mirat pe mine ca la avalanse nu mori lovit sau inghetat, ci mori sufocat, deci trebuie sa fie o moarte cumplita… Asta am facut eu in anul III…

B.R.: *Si ai terminat?*

A.N.: *Am terminat, am primit insigna de ghid. Aveam intii insigna portocalie de ghid-elev, pe urma am primit insigna rosie de ghid si, pe urma, am pilotat grupuri de studenti, deci pe mine asta m-a fascinat, ca pe urma pot sa fac excursii pe gratis. Ca ghid, aveai masa si casa asigurat si mai aveai si o mica diurna acolo, simbolic…*

Si am avut grupuri… Bine, la munte era mai greu ca… erau grupuri mai amestecate asa… erau si baieti d'astia care veneau la munte mai mult sa se imbete, sau… prin cabane si, ma rog, eu daca eram ghid… dar de obicei nu era un singur ghid era unul sau doi la un grup… Dar am mai fost ghid la mare, unde nu trebuia sa faci mare lucru, te ocupai de cazarea studentilor si pe urma te duceai si tu la plaja cu ei… Apoi faceai pe mijlocitorul intre studenti si bucatarie… Era frumos… eu eram incintata ca puteam sa ma duc si la mare si la munte fara sa mai cer voie la parinti, fara sa mai cer bani…

Dupa aceea, in anul V, am zis eu sa evoluez de la chestia asta si m-am dus si-am dat examen la ONT Carpati.

B.R.: *La ghizi nationali sau internationali?*

A.N.: *Internationali, pentru ca acolo erau numai ghizi internationali. Si-am dat engleza si franceza. Si culmea, de unde se zicea ca toti ghizii sunt securisti si asa, eu am luat examenul…*

B.R.: *Asa auzisei tu ca majoritatea ghizilor sunt securisti?*

A.N.: *Nu, asa se vorbea… ca in momentul in care m-am laudat la colegi ca uite, eu am luat examenul de ghid, toti au inceput sa se uite suspicios la mine… sti, deci pina unde ajunsese frica si indobitocirea asta.*

Si vreau sa spun ca am avut si grupuri… bine, numai de transfer, dar am avut doua sau trei grupuri de englezi, chiar in vara lui '88… Ii luam de la Mamaia, ii aduceam in Bucuresti, stateau o noapte la Hotelul Lebada si dupa aceea ii duceam in autocar la munte, la Poiana Brasov si aveau un sejur combinat, deci sase zile plus sase, mare plus munte. Si iti dai seama, pentru mine, ca studenta la Medicina, era totusi ceva foarte diferit de ce faceam…

Vreau sa spun ca m-am apucat… invatasem geografie si istorie in engleza, ca asa ne invatase la Scoala de ghizi, cind sunt turistii in autocar noi sa le vorbim de geografie, de istorie… La un moment dat, am avut constiinta faptului ca pe unii ii plictisea si-i obosea treaba asta, sa le vorbesti incontinuu… Ii vedeam asa cum inchid ochii si… mi-am dat seama ca poate n-ar trebui sa vorbesc atit de mult despre geografie si istorie, dar asta invatasem eu si eram foarte constiincioasa…

Am si ramas in relatii cu unii dintre ei, am scris scrisori si-n '90, dupa Revolutie, m-au si invitat la ei, am si fost in excursie o luna in Anglia. A fost prima mea excursie dupa '89 si… a fost frumos, plus ca m-am antrenat la limbi straine, eram fascinata de chestia asta, sa vorbesc si eu engleza cu cineva… toti m-au complimentat ca vorbesc bine de la inceput.

Ma inscrisesem la „British Council", luam de acolo carti, citeam… Asta ca sa fac fata, sa fiu buna… Si am constatat ca sunt mai buna decit ma asteptasem pentru ca se preda foarte bine, nivelul de limbi straine a fost totdeauna foarte bun la noi in tara… D'asta se mirau si englezii, de unde stiau ca România este o tara inchisa si… Si ar fi si

intimplari amuzante de povestit cu grupurile astea, da'… in fine, nu stiu daca au asa legatura cu subiectul tau…

B.R.: *In masura in care ti-a ramas ceva…*

A.N.: *Ei, ceva legat de cum se dadea… stii tu… mita…*

B.R.: *Spertul!*

A.N.: *Spertul la soferi si la asa… Deci, eu am nimerit acolo ca un pui nevinovat… Eram studenta la Medicina, incintata ca sunt cu englezii, ca vorbesc engleza, ca sunt sefa lor acolo, ii coordonez… eram ca un pastor acolo cu oitele, ii pun in autocar, ii asez… Si stiu ca aveam… tin minte, soferii cu care mergeam.*

Vreau sa spun ca soferul era o persoana foarte importanta de care eu ma incapatinam sa fac abstractie, stii… adica nu-mi dadeam seama… Bine, ca iarasi plana aceeasi intrebare: „Cit la suta din soferii ONT-lui sunt securisti si cit la suta povestesc ei mai departe ce spui tu"… dar eu nu m-apucam sa fac bancuri cu turistii (nici nu stiam sa spun bancuri in engleza!).

Si, in orice caz, trebuia tot timpul sa prezinti si soferul, deci trebuia sa ma prezint pe mine pe numele mic si soferul. A fost un sofer cu care uitam mereu chestia asta si el mereu imi atragea atentia… si era foarte bosumflat…

Am avut la un moment dat un sofer… Cind am ajuns in Poiana Brasov, englezii au strins niste bani si-au venit la mine sa mi-i dea si soferul era oarecum de fata, la citiva pasi. Erau bani românesti, era o suma destul de mare pentru salariile de atunci, erau citeva sute de lei… Si eu, iti dai seama, cind am vazut asta m-am speriat si am refuzat. Seara, la masa, turistii mincau separat si noi mincam cu soferii. Soferul cu care eram, culmea culmilor, seara se imbata, dar dimineata era fresh si conducea. Cred ca asta este o boala a multor soferi, beau foarte mult, dar beau seara (cei care sunt constienti!), se imbata, dorm si dimineata sunt fresh. Deci, el luase si citeva pahare bune si a inceput sa discute tare… stii, ca lumea intorcea capetele. Imi facea morala ca de ce am refuzat banii, ca de fapt banii aia trebuia sa-i impart cu el. Si-a inceput sa zica: „Sigur, ca tu n-ai familie de intretinut, tu n-ai nevoie de bani, tu refuzi ca tu esti desteapta si..." A fost o chestie foarte penibila, nu stiam cum sa fac sa-l opresc si pina la urma am plecat de la masa…

A doua zi, a venit la mine o englezoaica si m-a intrebat: „Ti-a dat George?" (George fiind soferul… Gheorghe, stii… eu a trebuit sa-l prezint George…). Eu zic: „Nu, ce sa-mi dea?" Zice: „Fiindca ai refuzat banii, m-am dus la George si i-am dat un cadou si am zis: this is for you, George and this is for Anca!". Eu m-am prins imediat, dar zic: „Nu, poate c-a uitat…" Zice: „Nu se poate, ma duc eu sa vorbesc cu George!" Eu zic: „Nu, nu… lasati, nu mai vorbiti…!". Ma' si s-a dus si a vorbit cu George… si… ce-mi daduse, imi daduse un pachet de cafea si un sapun Camey, care pe vremea aia, in '88, era, 'na… cind nu gaseai decit Oana sau Flori de padure… Eu nu eram sensibila inca la chestiile astea, nu ma asteptam in primul rind, nu ma gindeam, nu-mi facusem planuri si am cazut in chestia asta fara sa stiu nimic, m-am speriat si am refuzat!

B.R.: *Dar George asta era un ticalos…*

A.N.: *Da, bine… un om d'asta de…*

B.R.: *Interesant insa ca englezoaica nu s-a lasat…*

A.N.: *Da… ei sunt oameni din alta societate, cu alte conceptii si… probabil ca s-au prins care a fost situatia, ca eu eram pe dinafara… eram nevinovata si neintinata in*

chestia asta si cind mi-am dat seama… Dar nu s-au gindit ca asta l-a deranjat cel mai tare pe el, stii… Dar el, bine… un om super-simplu, ca sa nu zic altfel… eh, citi nu sunt ca el!

Astea erau aventurile mele cu englezii… dar, oricum, asta-ti spun, eu eram asa… intr-o stare euforica, eram fericita ca vorbesc engleza… Plus ca acolo, in Poiana Brasov, am stat la un hotel Piatra Mare si ei ziceau P i a t r a M a r e…ca nu puteau sa pronunte…

Si am vazut ursii care veneau la gunoaie sa manince… era pajistea aia plina de turisti, luminata de flashuri noaptea, stii ca veneau sa fotografieze ursii la tomberoane. Eu nici nu stiu daca mai fusesem vreodata in Poiana Brasov. Mai fusesem eu cu parintii prin alte parti, dar…

Apoi, m-am dus si eu seara sa vad ursii, i-am vazut acolo la tomberoane… Era o ursoaica care venise cu puiul, dar nici nu le mai pasa de oameni, erau obisnuiti… ridicau capacul de la tomberon si cautau in gunoaie sa manince… Si, dupa aia, cind am plecat, cine traversa tacticos strada… Un urs! Da' netulburat mai… M-am speriat, am stat pe loc sa-l las sa treaca, am zis sa nu cumva sa-l deranjez… si a trecut…… Da' stii cit era de mare!… Se misca… cind punea laba jos, tremura asa blana pe el… era asa masiv si cu blana aia… M-am gindit: „mama… ce fiara!". Dar nu era deloc asa… Si eu eram, stii, fascinata de chestiile astea…

I-am luat intr-o zi pe englezi, i-am dus din Poiana Brasov pina in Predeal, peste munte; era un drum pe harta si eu care facusem scoala de ghizi montani… Am luat vreo patru englezi cu mine, dintre care unul era destul de in virsta, saracul… n-a stiut la ce se angajeaza si pe drum au inceput sa se vaite ca-i dor picioarele, ca nu mai pot… Pina la urma am ajuns cu ei la Trei Brazi, Predeal si de-acolo am luat trenul, ne-am reintors in Brasov si din Brasov am luat taxiul pina in Poiana… ca pe acelasi drum n-am mai fi putut sa ne intoarcem… A doua zi spunea ca nu mai poate de picioare, da' bine… cu simtul umorului, zicea: „Acum cred ca ne cauta cu elicopterele… Anca is in charge!!!" ca eu i-am dus pe-acolo… A fost simpatic… totusi, iti dai seama ca pentru mine era o chestie nemaipomenita, era o mica aventura sa ma duc cu ei… plus ca eu nu mai vorbisem niciodata o limba straina cu cineva, voiam si eu sa-mi incerc capacitatea de…

Dar, vezi… totdeauna e partea frumoasa si partea urita a lucrurilor. Partea frumoasa este ca eu eram de fapt pe alta lume… eu pretuiam asta, ca vorbesc o limba straina, ca am invatat geografie, istorie, cultura generala, o fac acolo pe sefa cu ei, organizez, ii cazez in camere, ma duceam la bucatarie sa verific meniul (stii, eu care…).

Si partea urita este ca ma uitam in jur si vedeam ca majoritatea ghizilor erau de fapt… bagati si in alte chestii… Mi-am dat involuntar seama… Ti se dadeau bani ca pe drum sa le dai sucuri la englezi … Si eu le-am dat sucuri. Si unul m-a intrebat: „Da' tu de ce le cumperi suc?" Zic: „Pai… mi-au dat banii astia…" „Pai, banii astia sunt ai tai de fapt…" Mama… si am avut deci, cum sa spun… am avut asa revelatia a ceea ce se intimpla de fapt, ca ei stiau cum sa faca sa-si traga bani pentru ei, cum sa ia de la turisti, deci erau vechi in meserie… plus ca majoritatea erau in alte branse, erau in ASE, in… Eu eram absolut pe dinafara, la mine a fost asa o chestie pura de amatorism… pe care dupa aia nici n-am mai facut-o, dupa '89 iar in anul sase am avut si alte probleme…

Era o ghida… eu i-am explicat ca eu nu… nu stiu sa fac chestii d'astea, smecherii in acte…se uita la mine si zice: „Da' tu pina acum ce-ai facut?" Eu zic: „Cum ce-am facut… eu sunt studenta la Medicina in anul V… ce sa fac, am invatat…" Si s-a uitat asa la mine…

Iti dai seama, nimerisem intr-o lume in care oricum nu era locul meu… clar era… dar cert este ca eu am fost fericita acolo ca am avut si eu doua-trei grupuri de turisti, ca m-au luat in seama, ca am fost cu ei… Dar asta este in orice lucru intri, vezi partea frumoasa si partea urita a lucrurilor… In fine, asta este… ca sa ai o lumina asupra sistemului care a fost…

B.R.: *Anca, iti multumesc!*

A.N.: *Si eu iti multumesc, si sper ca te-a ajutat cu ceva…!*

Interviul cu Mihai Martinovici

Inregistrare facuta la Bucuresti, in 19.05.2001

Bogdan Radulescu: *Domnule Martinovici, va multumesc de-a fi acceptat sa stam de vorba, cit si pentru disponibilitatea dvs. Va propun sa incepem discutia noastra cam cum se desfasoara de obicei aceste interviuri, adica intrebindu-va locul si data nasterii si rugindu-va sa-mi dati unele date biografice, de exemplu despre familia si casa in care v-ati nascut, prietenii din copilarie de care va amintiti, etc.*

Mihai Martinovici: *Sunt nascut in Bucuresti, in 19 iulie 1948.*

In 1952, parintii mei s-au mutat in Valea Jiului, la Petrosani, daci practic, copilaria mea s-a desfasurat acolo. Tot acolo am facut si primii sapte anii de scoala, apoi liceul. Tata a fost medic, a devenit medic-specialist neurolog, fiind la Petrosani, a urmat o specializare la Iasi, iar mama, o persoana cu studii medii, poate chiar sub nivelul acesta de educatie, a fost functionara la asa-numitul Combinat al carbunelui din zona, pina tirziu, cind s-a pensionat.

Am locuit intr-o casa, ca asa se poate numi, desi avea un aspect intermediar intre o casa obisnuita pe pamint si un bloc, in sensul ca era un conglomerat de 4 sau 8 apartamente, daca-mi amintesc bine, o cladire cu etaj, dar care era inconjurata de curti. Fiecare sfert al acestui „building" avea dependinte: un teren, un cotet, etc. Astfel incit, in primii ani, eu am avut parte de o existenta intr-o curte cu zarzavaturi, cu pui, cu un purcel… a fost frumos din punctul asta de vedere.

Dupa aceea, dupa citiva ani, ne-am mutat nu departe de acel loc, dar intr-un bloc cu apartamente conventionale, ca sa zic asa. Se incepuse deja prin anii '60 sa se gindeasca altfel. Se pare ca prima locuinta a fost conceputa intr-un moment cind nu era foarte clar urbanismul acesta modernizator.

B.R.: *Ce virsta aveati cind v-ati mutat in cea de-a doua locuinta?*

M.M.: *Daca-mi amintesc eu bine, ne-am mutat acolo prin 1961, deci aveam cam 13 ani.*

B.R.: *Erati singurul copil la parinti?*

M.M.: *Da, eram singurul copil.*

Zona era frumoasa… Valea Jiului este inconjurata de dealuri si muntii sunt practic la doi pasi, astfel incit orizontul este desenat de dealuri si munti, spre deosebire de zonele de cimpie, in orase mai ales, unde linia orizontului este data de acoperisuri. Ei, acolo era… din orice punct priveai, vedeai dealuri, munti, cer… frumos! Chiar in primii ani, pina sa se fi mai construit in jurul acelei locuinte alte cladiri, exista un tapsan imens, verde, cu o iarba deasa si sanatoasa, pe care tin minte cum am inaltat cu tata un zmeu. A fost ceva extraordinar…! In jur, copii de virsta mea destui, si am devenit colegi de scoala, prieteni… nu s-ar putea spune banda, dar asa un grup de prieteni avind personalitati diferite.

B.R.: *Deci, cind ati inceput scoala?*

M.M.: *Pai, daca facem aritmetica respectiva… la 7 ani, deci in 1955.*

Scoala nu era departe de locuinta noastra, se putea ajunge pe jos in 15 – 20 de minute cel mult. Era o scoala destul de buna, cu traditie in zona, care ulterior s-a extins prin adaugarea unor noi aripi – acesta este un aspect mai putin important…

B.R.: *Aveti amintirea primului invatator sau ceva deosebit care v-a ramas in amintire legat de acesti primi ani de scoala?*

M.M.: *Da. Am avut in clasa I si parca pina intr-a doua o doamna invatatoare care, din pacate, a decedat rapid si a fost inlocuita de alta persoana de care… interesant, viata m-a legat mult, doamna Purica.*

A fost vecina cu noi in a doua locuinta si am devenit cumva prieteni de familie. Dar, interesant lucru ca, pina la urma, prin dinsa am cunoscut-o pe actuala sotie si in felul acesta am devenit si neamuri, pentru ca sotia ii vine cumva un fel de nepoata…

Amintirea nu este legata numai de aceste aspecte, ci de faptul ca insista… renunta la orele de sport, de educatie fizica, in favoarea dictarilor. Acest lucru mi-a prins foarte bine in stapinirea corecta a ortografiei. Aspectul acesta a mai fost cumva favorizat de faptul ca mama, fiind dactilografa, avea oarece inclinare pentru respectarea normelor acestora, iar tata fiind un rebusist pasionat, avea la fel un soi de orizont larg si uneori ne amuzam descoperind in diverse texte greseli de exprimare… si el ne istorisea genul asta de intimplari din viata de zi cu zi: „Ia uite ce-a spus cutare…!" si erau momente placute cind apareau asemenea situatii. Acestea sunt amintirile legate cumva de primii ani de scoala.

B.R.: *Pina cind ati continuat in acea scoala?*

M.M.: *Pina in clasa a VII-a, atunci exista invatamint de sapte ani.*

Dupa care am dat examen de admitere la liceul din localitate, care era unic pe vremea aia, nu se numea Liceu teoretic sau altfel, era liceu pur si simplu.

In primul an am avut ghinionul sa ma imbolnavesc de hepatita si am lipsit o vreme de la scoala, dar nu a lasat urme din punc de vedere al pregatirii… Liceul a fost… cum sa spun, aceiasi colegi, un pic… alta lume… Dar si acolo au fost momente frumoase…

B.R.: *Ca amplasament (cladire) liceul era diferit de scoala?*

M.M.: *Da. Era o alta cladire, veche, chiar foarte veche, pentru ca la un moment dat un tavan al unei clase s-a prabusit. Norocul a fost ca, in acel moment, nu era nimeni acolo, s-a intimplat dupa-amiaza sau seara… si nu in intregime, dar o parte suficient de insemnata ca sa se fi intimplat o nenorocire daca s-ar fi aflat acolo persoane.*

B.R.: *Liceul era in aceeasi localitate?*

M.M.: *Da.*

B.R.: *Aveti amintiri din perioada liceului, legate de profesori, colegi, prieteni, de anturajul pe care-l frecventati atunci?*

M.M.: *Da. Diriginta care s-a ocupat de clasa noastra, o doamna profesoara de limba franceza, mi-a ramas perfect in amintire atit pentru calitatea de profesor de franceza, pe care o stapinesc destul de bine si datorita dumneaei si datorita abonamentului la revista Vaillant, dar si pentru calitatea de om.*

Era un om foarte deschis, cu un orizont larg si care ne insufla interesul pentru multe domenii. Tin minte, de exemplu, ca ne-a povestit cum a avut ocazia sa mearga la Praga, la un concert al formatiei Beatles. Pe vremea aceea, era ceva e x t r a o r d i n a

r… cind am auzit, pur si simplu mi s-a facut 'pielea gaina' de emotie, pentru ca eram un mare admirator al grupului… si acum ascult cu placere muzica lor. Pe linga acest episod, sunt numeroase altele, dar poate nu-mi vine acum in minte ceva semnificativ, decit ca a ramas aceasta senzatie si atmosfera creata si calitatea grozava a omului care era doamna Soba.

Printre colegi, multi cu personalitate interesanta… unul, deosebit, care a ajuns student la Timisoara si ulterior a trait acolo, dar nu l-am mai revazut de multi ani: Joni Nicolae. Era istet, foarte bine pregatit, cu idei… Apoi multi altii cu care am ramas prieten… dar el era aparte…

Alta profesoara cu impact a fost profesoara de limba româna, care ne-a oferit o viziune aparte a fenomenului literar si a semnificatiilor… Nu era neaparat o reluare ad-literam a manualului, ea incerca sa ne situeze mai bine in contextul istoric pe care ni-l prezenta mai amanuntit.

Un alt profesor interesant si care nu merita sa fie uitat este domnul Geoni Butulescu, profesor de matematica, venit la o virsta tinara in liceu. Ne-a preluat, ca sa zic asa, 'din mers'; calitate omeneasca deosebita, valoare profesionala ridicata si, tot asa, prin insufletire, entuziasm si orizont larg s-a facut foarte repede iubit de toti si apelam la el in tot felul de situatii… Discutiile cuprindeau fel de fel de domenii…

Ah, un moment interesant a fost 1964, cind a aparut acea declaratie a Partidului Muncitoresc Român… Tin minte ca fost o mare adunare organizata in sala Teatrului de Stat. Era pe vremea aceea cea mai mare sala la dispozitia publicului din Petrosani. Si domnul profesor Butulescu, tovarasul… cum trebuia sa-i fi spus pe vremea aia, a rostit un cuvint destul de interesant, structurat…. Acum nu pot sa reproduc, dar mi-a ramas asa vag ideea ca a fost ceva deosebit.

***B.R.:** Era deci in ultimul an al lui Gheorghiu-Dej, o perioada inca destul de bine controlata. Aveti amintirea vreunei atitudini mai deosebite a profesorului Butulescu fata de situatia social-politica a tarii? Nu ma refer neaparat la o pozitie de dizitenta, ci la una poate mai putin servila fata de regimul politic de atunci, pe care ati fi perceput-o eventual ca elev, la acel moment.*

***M.M.:** Exista acest sentiment, dar fara sa-l pot ilustra cu exemple, asta nu pentru ca n-ar fi existat, ci pentru ca imi joaca feste memoria. In mod cert, insa, era o persoana, nu se poate spune non-conformista, dar datorita faptului ca am descris-o ca avind un orizont larg, entuziasm, fara retineri legate de spaima existentei cuiva care sa-l observe… se exprima liber si fara jena, s-ar putea incadra in genul asta de persoane care se situa peste nivelul vremurilor.*

***B.R.:** Cred ca este un lucru interesant, deoarece incerc intotdeauna sa compar propriile mele amintiri cu cele relatate de alte persoane, ca de exemplu cea pe care tocmai ati evocat-o dvs. legata de persoana profesorului Butulescu, prin faptul ca era diferit fata de ceilalti.*

***M.M.:** Da, era un om tinar, entuziast, capabil… in stare sa stirneasca la rindul lui interes si entuziasm… avea umor, capacitatea de-a explica, de-a atrage, de-a inviora… Ar fi fost foarte relevanta o anumita istorisire, dar va spun, mi-a ramas asa numai un sentiment al pozitivului si nu…*

***B.R.:** Era profesor de matematica?*

***M.M.:** De matematica, dar cunostea bine si fizica. De la dumnealui mi-a ramas teorema lui Vadignon. Era un soi de pasiune a lui de-a ilustra aceasta teorema cu „suma*

momentelor nu stiu cum este zero", cam asa suna… dar, mi-a ramas intiparit pasiunea lui si felul cum pronunta Vadignon foarte frantuzit, corect si cu nazalizare. Era o persoana intr-adevar importanta.

In schimb, exista in liceu, in alti ani, o alta persoana, un profesor de limba româna, domnul Cherciu se numea, care era teroarea scolii, in sensul ca ne-a pus sa memorizam pe capitole nuvela „Desfasurarea" si trebuia sa redam pe de rost de la punctul cutare la punctul cutare… Daca apareau inconsecvente, omisiuni, era rau. Omul era bine intentionat, dar era total nepedagogic si crea o constringere teribila de-a memora asa… Era tipicar in a ne pune sa facem rezumatul lecturilor citite, trebuia ca fiecare titlu sa fie incadrat intr-un soi de oval care sa arate intr-un anume fel, bine centrat…

Tin minte ca alta data ne-a incercat puterile de poeti, trebuia sa compunem cite o mica strofa sau o poezie, cu tematica bineinteles despre patrie si partid. Eu am venit cu niste versuri, tin minte: „Din negura de vremi te-ai ridicat" si el a spus: „Nu, nu se poate ca tu sa fi conceput aceste versuri, spune de la care mare poet le-ai luat!" Eu m-am pierdut, n-am putut sa raspund ferm si n-am fost in stare sa argumentez ca de fapt eu le facusem, nu le plagiasem. Si am ramas in fata clasei cum ca, vezi Doamne, m-as fi inspirat de undeva. Iata o intimplare care mi-a revenit!

***B.R.:** Dupa perioada liceului, ati dat imediat examen de admitere la facultate?*

***M.M.:** Da. A fost o conjunctura extraordinara. In 1966 se pare ca niste beizadele trebuiau sa intre usor la facultate.*

***B.R.:** Ce numiti „beizadele"?*

***M.M.:** Odrasle de sus-pusi ai vremii. Numai in acel an a existat reglementarea si dispozitia ca tinerii care au obtinut media 10 la bacalaureat se pot inscrie fara examen de admitere oriunde doresc.*

Eu depusesem initial actele la facultatea de electrotehnica. A aparut aceasta reglementare, s-a infiintat Facultatea de Automatica (suna bine!), am facut repede mutarea dosarului acolo si am devenit student la Automatica.

In promotia respectiva (1966) mi se pare c-au mai existat unul sau doua cazuri la Facultatea de Automatica din Bucuresti. Am terminat deci in 1971.

***B.R.:** Si apoi, o data admis la facultate, v-ati mutat in Bucuresti?*

***M.M.:** Da, pe perioada studiilor am fost caminist. Am locuit de-a lungul celor cinci ani in toate caminele cu putinta ale Politehnicii. Am inceput cu caminul… nu-mi mai amintesc cum se numea, dar actualmente acolo se afla Muzeul Militar Central, in strada Stefan Furtuna. A cam fost un soc pentru mine sa ma vad dintr-o data intr-o camera cu alti cinci baieti pe care nu-i cunosteam. In prima noapte… n-am uitat deloc acest lucru, difuzorul care era acolo functiona tot timpul si eu n-am putut sa dorm, dar ceilalti sforaiau in voie… Ei, apoi m-am adaptat si chiar mi-a placut viata de camin.*

***B.R.:** Din facultate aveti amintirea unor profesori, colegi sau a unor episoade mai deosebite?*

***M.M.:** Ei, in facultate… cum sa va spun eu, deja fiind prins inevitabil in… Am fost pionier, am devenit ulterior in liceu utemist, in facultate am devenit si membru de partid.*

***B.R.:** In primii ani, sau la sfirsitul facultatii?*

M.M.: *Cred ca prin anul al II-lea sau al III-lea. Interesant a fost ca pentru recomandare am apelat la cineva din Petrosani si nu la cineva din anturajul direct, din Bucuresti sau din facultate. Si tin minte ca acest lucru a creat oarece nedumerire si am fost supus unui tir mai accentuat de intrebari.*

B.R.: *Din ce cauza?*

M.M.: *Era neobisnuit sa nu ceri nici o recomandare din zona si sa vii cu una din alta parte.*

Am vrut sa ilustrez faptul, care nu s-a pomenit prea mult aici in discutia noastra, ca nu doar scoala si nu doar profesorii si colegii au contribuit la formarea mea, ca toti anii astia au fost o formare pina la urma… Datorita pasiunii pentru muzica vremurilor, muzica pop cum se numea ea pe atunci, eram pasionat de a asculta „topul saptaminal”.

B.R.: *Unde-l ascultati?*

M.M.: *Il ascultam inca de la Petrosani, inca din primii ani de liceu am avut un radio capabil sa receptioneze emisiunile pe unde scurte, Europa Libera evident, Cornel Chiriac a fost ani de zile partenerul de muzica; eram cunoscut ca cel care nota si in liceu si in facultate topul saptaminal, top twenty si aveam chiar in camera de camin benzi uriase de hirtie care descriau evolutia…*

Si evident ca ascultam nu numai muzica, ascultam si buletinele de stiri, comentariile… BBC-ul il ascultam cu mare interes… Am trimis chiar o scrisoare Doinei Bigs, care era o comentatoare de limba romana la BBC prin anii ‘69 – ‘70.

Si o data, Doina Bigs, care era românca (Bigs fiind numele de casatorie), a venit in Bucuresti si mi-a dat adresa: „ vezi ca locuiesc pe…” Schitul Darvari, mi se pare. Si, in inconstienta mea (ce securitate, ce nu stiu ce…!), am cumparat un buchet de flori si m-am dus la adresa cu pricina. Dar nu a raspuns nimeni la bataia in usa. Si m-am intors la camin. Ulterior, dupa multi ani, mi-am dat seama ce imprudenta facusem, acea locuinta putea foarte bine sa fie supravegheata de securitate… si eu m-am dus „de-a’nboulea”, ca sa zic asa. Deci, cu toate ca eram informat pe aceste cai, am facut acest pas inainte.

Revista „Vaillant”, de care am pomenit inainte, m-a ajutat sa progresez mult in limba franceza. Evident ca nu era o publicatie care sa discute politica sau alte aspecte… chiar ma bucuram cind apareau concursuri si informatii pentru copii si corespondenta… La un moment dat a venit si rindul României, pentru ca erau luate la rind tarile din Europa de est, si apareau acolo si copii care doreau sa corespondeze cu altii din alte tari. Chiar si eu am corespondat cu o frantuzoaica, o liceanca din L’Aigle, nu stiu unde este localitatea asta (se gaseste la cca 120 km vest de Paris, intre Caen si Chartre – n.n.), si ea imi trimitea revista muzicala „Salut les copains”, vedetele muzicii franceze, mi-a trimis si discuri (mai am si acum, acolo… o gramada din discurile trimise de ea!).

Deci, aceasta deschidere prin muzica, radio si publicatiile pe care, pe linga „Vaillant” si „Salut les copains”, cumparam pentru ca era accesibil si „L’Humanité”, desi era un ziar al Partidului Comunist francez, totusi era o alta viziune, stiri diferite…

B.R.: *Si eu am fost un ascultator al emisiumilor muzicale pe unde scurte. Am inceput sa le ascult la Europa Libera cam in primul an de liceu, prin 1973. La Europa Libera, emisiunile muzicale ale lui Cornel Chiriac au inceput prin ‘67 – ‘68, cind el a plecat de la Radio Bucuresti, unde lucra impreuna cu George Limbaseanu si s-a refugiat in occident. Imi amintesc de Metronomuri ‘73 sau ‘74…*

M.M.: *Au inceput cu ‘67.*

B.R.: *Da, au inceput din 1967. Era apoi Metronomul duminical, in fiecare duminica, de la doua la sase dupa amiaza, si emisiunea „Alltogether" de simbata noaptea impreuna cu ceilalti prezentatori de muzica de la Europa Libera. Cind am inceput eu sa ascult, top twenty nu era prezentat de Cornel, ci de colegul lui, Radu Teodor. Pentru mine, insa, emisiunile muzicale ale lui Cornel au fost foarte importante din punct de vedere al formarii, ca o scoala si o posibilitate de deschidere. Cred, domnule Martinovici, à propos de muzica pop, ca facem amindoi parte din generatia de „soixtant-huitarzi" din România. Dincolo de muzica, insa, era acolo si un alt mesaj, de libertate, de selectionare diferita a valorilor. Cum ati perceput dvs. atunci acest mesaj?*

M.M.: *Da, fara discutie. Va spun, eu si astazi umblu prin casa cu un radio dimineata… pentru ca mi-am creat reflexul ascultarii buletinului de stiri. Si, pe linga muzica care m-a pasionat, eram si un fervent ascultator al stirilor. De mult timp, insa, eram si sunt un ascultator al postului de radio BBC, asa cum am mai pomenit. Si BBC-ul avea emisiuni muzicale si cursuri de limba engleza, dar totdeauna am apreciat calitatea stirilor difuzate de ei.*

B.R.: *Prin ce an ati inceput sa fiti interesat de buletinele de stiri transmise de BBC si Europa Libera?*

M.M.: *Eram inca la Petrosani, eram la liceu. Deci, radioul era… ieseam afara sa ma intilnesc cu prieteni si aveam radioul cu mine, dar mai ales pentru partea muzicala, as minti daca as spune ca trebuia sa ascult buletinul de stiri pe vremea aia. Insa, cum de regula emisiunile muzicale la ora fixa erau precedate de buletine de stiri, s-a inoculat interesul pentru noutatea si comentariile care apareau acolo.*

As minti daca as spune ca optica vremii nu a avut o influenta asupra mea. Ce vreau sa spun: este notoriu faptul ca revista „Saptamina", care a aparut cam prin anii '68 – '70, daca tin eu bine minte, a avut o pozitie foarte dura impotriva lui Ion Caraion, Monica Lovinescu si altii. Ei bine, eu am luat aceasta pozitie de acolo ad-literam si foarte greu mi-a venit sa cred ca acolo se exprimau pareri gresite. Dar pina la urma am facut acest salt in perceptia acestor realitati.

B.R.: *Prin ce anume si cum?*

M.M.: *Cred ca in anii cind minciuna a devenit atit de evidenta, de crasa, de suparatoare si de nesuportat…*

B.R.: *Va referiti la anii '80 sau mai inainte?*

M.M.: *Cred ca da… cam la sfirsitul anilor '70… Intre timp, devenisem lucratorul Institutului de Tehnica de Calcul si, nu atit la vointa mea, cit cei din jur m-au promovat pe linia politica. Am ajuns la un moment dat secretar adjunct al unei organizatii de baza. Dar, trebuie sa va spun ca in acele momente… in primele sedinte de comitet, cum se numeau, am avut niste reactii necontrolate, pentru ca mi se parea absurd ceea ce ni se cerea sa facem.*

B.R.: *Va aduceti aminte de vreun exemplu?*

M.M.: *Erau celebrele participari la munca patriotica de genul maturat de strada, adunatul cartofilor sau o propaganda care trebuia facuta… intocmirea unor decoratii nemaipomenite prin laboratoare si asa mai departe.*

Si imi dadeam seama ulterior ca modul meu de exprimare acolo putea sa fie taxat ca cel putin non-conformist sau… si treptat am pus surdina acestei manifestari si am ajuns la un soi de… as putea spune existenta duala, nu chiar schizofrenica, dar… efectiv

ceea ce a trait fiecare român: un comportamant oficial, sters sau „ tras pe linie" si, in cadrul privat, cu prietenii sau intre patru pereti, puteai sa urli sau sa exprimi cu totul altceva… A fost cumplita aceasta forma de contrast, conflict sau opozitie intre ceea ce se spunea oficial si ceea ce gindeai in interiorul tau.

B.R.: *Atunci erati deja constient de acest lucru. M-ar fi interesat, insa, sa stiu momentul cind l-ati descoperit. Pentru dvs., de exemplu, a fost un timp cind ati considerat corecte punctele de vedere ale revistei „Saptamina" cu privire la Monica Lovinescu si alte persoane plecate din tara. La un moment dat, insa, ati ajuns la o concluzie contrara. As vrea sa va intreb cum ati ajuns la aceasta concluzie personala?*

M.M.: *Nu este un moment, nu a fost un fulger, un salt… A fost o acumulare in timp si cred ca aceasta atitudine a fost influentata cel mai mult de exacerbarea cultului personalitatii non-valorii care a fost Ceausescu. Faptul ca era acceptat ca atotstiutor, dadea indicatii pretioase in orice domeniu, nimeni si nimic nu i se opunea, desi era evident ca nu era un arhitect… dovezile sunt masca pusa peste Teatrul National, Casa zisa a Poporului si cite si mai cite dovezi de incompetenta si de acceptare a incompetentei. Cred ca de aici, din aceasta contradictie teribila intre vorbe si fapte… Este poate sumar explicat… nu a fost, cum am mai spus, un moment, un impuls, aceasta concluzie s-a clarificat in timp.*

B.R.: *Privitor insa la aceasta constientizare a duplicitatii intre mesajele si informatiile de la radio, pe de o parte si interdictia oficiala de-a spune ce gindesti pe de alta, va mai aduceti cumva aminte de vreun alt exemplu care ar ilustra-o inca inainte de a fi fost promovat pe linie politica la ITC?*

M.M.: *Fara discutie, dar iata, acum iarasi vorbesc de sedimente si nu pot sa reproduc un episod. Cum am spus, a fost un fenomen de durata in timp, atitudinea aceasta s-a cristalizat nu neaparat dupa ce am devenit pe picioarele mele in institut, cred ca inca din perioada studentiei aparusera aceste idei… cum ca se exagereaza, ca sunt greseli si fapte condamnabile… Cert este, insa, ca in institut, acolo a aparut aceasta constientizare a faptului ca traim… schizofrenic, ce mai incoace si-ncolo.*

Pretutindeni, insa, in facultate, in camin si ulterior la institut au existat grupuri de oameni in care izbuteam totusi sa discut fara oprelisti si ne exprimam parerile cu privire la momentele de zi cu zi.

B.R.: *In facultate, insa, in momentul cind vi s-a propus sa deveniti membru de partid, aveati deja constiinta acestei duplicitati?*

M.M.: *Am sa va spun cum simteam in acel moment, pentru ca efectiv asa a fost. Simteam ca trebuie sa devii asa ceva pentru a putea fi acceptat. Deci nu am intrat in partid pentru ca aderam constient la linia politica si nu stiu ce… ci pentru ca simteam ca e bine sa fii acolo. Nu a fost nici un calcul atit de bine concretizat: ma duc acolo pentru ca asa-i pe linie, dar un sentiment difuz, confuz ca aceasta este evolutia fireasca a unuia care reuseste. Deci, la acei ani nu eram clar lamurit asupra semnificatiei acestui gest.*

B.R.: *Inainte de acel moment a fost anul 1968. Aveti amintiri legate de momentul invaziei Cehoslovaciei?*

M.M.: *Da. Eram student si dupa invazie aveam un bilet la Costinesti. Tin minte cit de tulburati am fost toti, pentru ca am fost un grup de colegi in tabara si mai tin minte ca intr-una din seri in mod organizat sau din initiativa noastra am fost la un bar unde Vily Donea, un cintaret de pe vremuri, organizase un moment si era cu o asemenea tinta, a propos de invazia Cehoslovaciei, incit am ramas uimit de cit curaj a avut in a se*

manifesta. Tin minte ca pur si simplu a avut un soi de sceneta sau cuplet in care aluziile erau stravezii, de-a dreptul directe si, la un moment dat, a intrat calare pe o mirtoaga, cu un girofar, zicind: „Aceasta este lampa lui Ilici!”

A fost pentru noi, asa, un moment aparte, cind am vazut ca totusi exista o manifestare curajoasa de-a condamna; bine, si Ceausescu condamnase la momentul respectiv aceasta invazie si pe undeva se parea ca este punctul de vedere al României… daca a fost spus atit de oficial de la tribuna aceea cind oamenii s-au dus spontan in fata balconului cu pricina… Totusi, maniera in care intr-un bar se satiriza un astfel de eveniment a insemnat ceva…

***B.R.:** Discursul lui Ceausescu din ’68 v-a lasat vreo amintire?*

***M.M.:** Nu pot spune ca a fost… ma rog, nu-mi amintesc acum cuvintele sau continutul cit de cit, dar tin minte ca atitudinea a fost critica si pe undeva m-am bucurat ca România a avut aceasta atitudinea de respingere a interventiei respective.*

Acest lucru a contribuit la cresterea actiunilor lui Ceausescu, dar ulterior, dupa acest moment cumva, hai sa-i zicem de virf, tin minte acele spectacole uriase in care era intimpinat cu reconstituirea unor momente istorice, de exemplu la Calugareni i-au adus figuranti cu costume de epoca si nu stiu ce…, din clipa aia am inceput sa detest manifestarile astea…

Deci, de la momentul acela favorabil al opozitiei si curajului si altele in care Ceausescu incerca sa contrabalanseze monstrul de la rasarit… Ulterior mi-am dat seama ca este un personaj extrem de negativ si… accentuarea cultului personalitatii a fost ceva cumplit. Cred ca asta a fost cea mai teribila chestie pe care n-o puteam suporta… si ulterior minciuna care ajunsese la valori aberante: in 1989 acele zeci de tone de porumb raportate la hectar si, de pe o zi pe alta, aceste valori erau supralicitate… era teribil! Senzatia de rau si de decadere a aparut cam prin ‘75-‘79. Atunci am inceput sa-mi pun intrebarea sau sa realizez ca de fapt incepe raul…

Am avut parte de citeva calatorii in China, pe linie profesionala…

***B.R.:** Prin ce an?*

***M.M.:** Au fost patru drumuri. Prima a fost in ‘75. Apoi in ‘79, ‘80 si ’81.*

***B.R.:** Au fost deci dupa „Revolutia culturala” din China?*

***M.M.:** Da. Si chiar dupa ‘75… In ’77 a murit Mao.*

Intr-una din aceste calatorii, in care fluxul de informatii din România era inevitabil mai redus, pentru ca nu aveam ziarele la’ndemina. Asemenea deplasari se faceau cam pe trei luni. In momentul cind am primit revista „Lumea”, care era la mare pret in acei ani, era o publicatie, nu gluma… sau pur si simplu o stire din partea unui prieten care venise acolo, la schimb, si o chestie banala: untul se scumpise. Sigur, nu de la acest amanunt nesemnificativ, dar atunci am inceput sa-mi dau seama ca panta este descendenta… ca lucrurile merg spre rau…

***B.R.:** Deci, nu numai din punct de vedere economic?*

***M.M.:** Nu, simteam ca situatia generala se inrautateste.*

***B.R.:** Cum l-ati cunoscut pe Emanuel? Dvs. ati venit in Institut inaintea lui?*

***M.M.:** Nu, cind am venit eu in Institut el era deja acolo. Eu am venit in Institut in vara lui ’71. Dupa o luna sau doua, am facut sase luni de armata si practic din ’72*

pina… hat, la sfirsitul lui ’92 am fost tot acolo la ITC, impreuna cu el. Dintr-un inceput am fost colegi de laborator.

B.R.: *Aveti amintiri despre contactele cu el pe vremea aceea? Vorbind cu el recent, atunci cind mi-a dat coordonatele dvs., mi-a si povestit cite ceva despre relatia de incredere pe care o avea cu dvs. Cum se face ca ati avut incredere in el?*

M.M.: *Cum sa va spun, in general eu nu eram un tip foarte reticent sau prudent, dar treptat s-a creat un sentiment de incredere, de prietenie si l-am considerat dintotdeauna un om de valoare, aparte, cu care se poate discuta si cred ca la fel m-a considerat si el, un om cu care se poate discuta si a existat aceasta afinitate si asta explica apropierea si increderea care s-a stabilit.*

B.R.: *Aveti amintiri despre anii de sfirsit ai lui Ceausescu, ’87-’89, din punct de vedere profesional si din punct de vedere al functiei politice pe care o aveati in ITC si care presupun ca va obliga sa dispuneti de niste oameni. Cum anume o faceati?*

M.M.: *Cu mare greutate si jena, pentru ca eram obligat sa le cer oamenilor sa faca niste lucruri pe care le consideram respingatoare, de nefacut sau de neacceptat. Aveau atribute negative de diverse grade…*

Tin minte ca, in urma unor astfel de momente, cind apareau directive ale Comitetului Central, in sedintele de partid se dezbateau mai mult sau mai putin formal, cu mai mult sau mai putin entuziasm, de cele mai multe ori fara entuziasm, nu existau decit putine persoane care dovedeau vehementa si interes real sau macar mimat in treburile astea. Ei bine, in asemenea momente, totusi, dintr-un oarece spirit de disciplina si jena fata de niste reguli care ar fi trebuit totusi sa existe, tin minte ca spuneam: hai sa ne straduim sa facem asa…pentru ca macar formal, teoretic, facind abstractie de conotatiile politice, exista un indemn de crestere, de ceva spre pozitiv. Si indemnul meu, din punctul care se punea la discutii de felul asta, hai sa incercam sa facem sa fie bine…cam asta era conotatia, fara sa fiu un vehement, un latrator si asa mai departe. Dar, cu timiditate si jena spuneam acele lucruri pentru ca imi dadeam seama ca nu suna cum asteptau oamenii sa sune vorbele cu pricina.

Deci, de la acele momente cind manifestam clar senzatia de absurd, de ne-necesar, de rau in acele prime sedinte, ajunsesem la un fel de blazare, inchistare si folosirea acestor expresii ambigue, care pe undeva ascundeau faptul ca nu mai credeam in asemenea indemnuri si vorbe.

B.R.: *Si-mi inchipui ca, pe undeva, erati si perceput ca atare si vi se dadeau anumite circumstante atenuante de catre cei carora va adresati, in sensul ce vrei, domne’, zice si el asa pentru ca-i pus acolo, n-are ‘ncotro si trebuie sa zica asa, dar oamenii cred ca simteau jena pe care o aveati.*

M.M.: *Ce se’ntimpla, momentele astea ale activitatii politice erau totusi putine comparativ cu existenta celor opt ore zilnice, in care eram colegi, aveam relatii omenesti, profesionale si sigur ca acestea aveau prevalenta. Ele formau imaginea despre oameni si nu neaparat modul de comportament in acele momente cvasi-oficiale, politice.*

Existau persoane in institut asupra carora predomina aspectul si comportamentul din acele momente datorita functiilor pe care le aveau: cei care erau situati mai sus in ierarhia de partid, care prin forta lucrurilor erau vazuti esentialmente ca secretari de partid sau secretar al comitetului de partid si pentru ca se manifestau mai ales asa; profesional, erau or mai putin valorosi, or nu mai aveau timp sa se ocupe de activitatile cu pricina.

Ceilalti, insa, apareau si dispareau in momentele cu pricina; nu erau niste vorbitori cunoscuti ai acelor sedinte de partid sau, daca erau, erau perceputi ca niste vorbitori de valoare, cum sa zic eu… nu atit in politica, ci ca un om care stie sa-si ordoneze ideile, sa spuna ceva interesant si care, din punctul asta de vedere, merita sa fie ascultat.

Toata stima pentru un cercetator de valoare, care a fost si director al institutului, si care a fost ani de zile si secretar de partid al comitetului de partid. Impresia care a ramas nu a fost cea a conducatorului politic, ci a omului, a cercetatorului, a inginerului, pentru ca omul ala stia sa puna problemele nu politic, ci inginereste si de valoare a lucrului bine facut.

***B.R.:** Fara sa intre neaparat in contradictie cu contextul politic din care era obligat sa faca parte.*

***M.M.:** Da, era obligat sa mearga pe linia aia, sa traga niste aspecte la linia respectiva… dar, omul manevra in asa fel incit…. Este rau spus „ manevra", pentru ca asta insemna ceva machiavelic calculat, dar prin felul de-a fi si de-a gindi reusea sa se ridice deasupra aspectelor de zgura politica, le transcendea cumva si ajungea la valoarea intrinseca a lucrurilor. Altii insa, erau oportunisti, latratori… c-au mai fost si persoane d'astea.*

***B.R.:** Mi se pare interesant cum, niste oameni de valoarea directorului de care aminteati adineaori, reuseau sa imbine cele doua aspecte care creau ambivalenta situatiei: pe de o parte, constientizarea contextului politic caruia trebuiau sa i se supuna sau cu care trebuiau sa stabileasca un modus-vivendi si, pe de alta parte, capacitatea lor profesionala si valoarea umana de care dispuneau.*

***M.M.:** Da, existau astfel de oameni… acolo la institut, in cei douazeci si ceva de ani… am cunoscut oameni valorosi. Si, prin forta lucrurilor, oamenii valorosi au fost atrasi in organizatia de partid, pentru ca era… cum sa zic eu… evolutia considerata fireasca, cum am avut eu acel sentiment difuz in facultate, desi intre timp lucrurile se mai asezasera, se mai lamurisera si poate ca oamenii intrau din calcul, dar au fost si cazuri clare cind au ezitat foarte mult sau pur si simplu n-au dorit sa intre in partid.*

***B.R.:** Va aduceti aminte de astfel de exemple, cind oamenii au verbalizat acest lucru?*

***M.M.:** Acum iarasi vorbesc de sediment si nu de episod. Nu, nu pot sa-mi amintesc.*

***B.R.:** Domnule Martinovici, la sfirsitul anilor '80, cind era clara existenta acestei duplicitati individuale de care am vorbit mai inainte: acceptarea contextului social-politic dat si nevoia de informare si de comunicare, pe care imi inchipui ca o gaseati in mediul familial, va aduceti aminte de-a fi luat, totusi, anumite masuri de precautie… ma refer la convorbirile telefonice, la vecini,etc.?*

***M.M.:** Da, devenise notoriu faptul ca exista impact al atitudinii persoanelor care se manifesta vehement sau vizibil contra regimului. Poate ca mediul familial forma un cadru in care exista oarece siguranta si nu aveam control teribil asupra exprimarii in casa… E drept, la telefon era ceva implicit: nu discutam lucruri sensibile. Asta e cert.*

***B.R.:** Era deci ceva constientizat?*

***M.M.:** Da, da. Pe de alta parte, exista si o reticenta fata de o persoana necunoscuta, chiar daca era vorba numai de discutie intimplatoare, in parc, pe strada,*

sau in stiu eu ce alt context… evitam sa devin parte a acelei discutii intimplatoare, cu actori necunoscuti.

B.R.: *Deci, era o forma de prudenta?*

M.M.: *Da.*

B.R.: *Din punct de vedere al informatiei (interne sau externe), in afara de posturile de radio straine, ati avut acces la alte surse de informatie, ma gindesc la carti, reviste sau casete video care circulau clandestin in acel timp?*

M.M.: *Nu neaparat informatii care sa-mi parvina pe cai, sa zicem, neobisnuite. De cite ori aveam ocazia, cautam sa-mi cumpar reviste straine; deplasarile in China au fost pentru mine un mare prilej de-a cumpara revistele News Week si Time.*

B.R.: *Se gaseau in China pe vremea aceea?*

M.M.: *Da, se gaseau. Se gaseau chiar si in Bucuresti citeodata, in anumite locuri. Si cumparam asemenea publicatii… sau International Herald Tribune, nu pierdeam o ocazie de-a cumpara asa ceva, fie in strainatate, fie in Bucuresti, pe la chioscuri… exista in centru, pe linga Banca, un asemenea chiosc, unde mai existau ziare si reviste straine.*

Cit despre alte surse, nu… nu au fost decit sporadic, o anumita carte, o anumita revista. Casete video nu, pentru ca n-am dispus de aparatura necesara, audio nici atit… nu pentru ca n-as fi avut aparatura, dar n-am primit asa ceva.

Tin minte cit de interesanta a fost pentru mine cind am primit cartea „Ferma animalelor" si am citit-o cu mare interes si satisfactie ca o asemenea alegorie a putut fi gindita de cineva.

B.R.: *In ce an ati citit-o?*

M.M.: *Asta s-a intimplat prin anii '80. Un coleg de la institut mi-a dat-o.*

B.R.: *Era pentru prima data cind citeati Orwell?*

M.M.: *Da.*

B.R.: *Acest gen de carte era o noutate pentru dvs., sau mai citiseti deja o astfel de literatura critica la adresa comunismului si de altfel interzisa, ca Timothy Gordon Asch sau Koestler?*

M.M.: *In masura in care revistele pe care le-am mentionat nu creasera deja acces la perceptii diferite, da. Dar eu cred ca celelalte canale mi-au oferit suficiente informatii despre cum este vazut blocul sovietic din cealalta parte a lumii.*

B.R.: *In privinta perceptiei dvs. personale, in ce masura erati de acord sau nu pe atunci cu terminologia de exemplu de „ state totalitare", din care România facea parte?*

M.M.: *Am realizat mai demult ca România se incadreaza in acest concept si cu regret am acceptat ca asa era. Mi-am dat seama ca Ceausescu corespunde perfect tipului de dictator, ca ceea ce a creat, regimul pe care l-a creat este clar unul de tip totalitar si m-am ingrozit. Nu am avut insa energia sau impulsul de a lupta. Asta o spun clar.*

B.R.: *Avusese loc un „'68 românesc" (trebuie recunoscut faptul ca Ceausescu a entuziasmat atunci foarta multa lume!), urmat apoi de o perioada de relativa deschidere. In ceea ce va priveste, ati avut convingerea sau ati sperat, totusi, ca regimul de la*

Bucuresti sa evolueze pozitiv, sa se amelioreze, sa urmeze exemplul unui regim Kadar sau ulterior al modelului „ perestroicii” lui Gorbaciov?

M.M.: *Nu, nu cred ca am avut aceasta convingere.*

Au fost momente cind consideram ca sistemul in sine poate sa existe, sa genereze un progres viabil si adevarat, credeam ca oamenii sunt de vina ca ceea e se intimpla in cadrul unui asemenea sistem ipotetic ar fi trebuit sa… deci, oamenii erau de vina, ma refer la personajele care conduceau acest sistem.

Deci, am avut aceasta conceptie: ca sistemul ar fi viabil, ca este corect, dar ca oamenii de acolo nu stiu sa faca lucrurile sa mearga cum trebuie. Am avut aceasta convingere mult timp. Ca in cele din urma, sa realizez ca de fapt este o utopie care s-a transformat intr-o nenorocire.

B.R.: *Si la aceasta concluzie ati ajuns, deci, in mod treptat si nu determinat de un anume eveniment sau moment?*

M.M.: *Exact. Niciodata la mine nu a existat… au existat poate sume de momente care au cristalizat asemenea revelatii, ca sa zic asa… dar aceste revelatii au aparut privind in trecut Ia uite, dom’le, ca, de fap, lucrurile nu au stat asa si de fapt pozitia mea de acum este alta. Trecerea de la o stare, o imagine, a unei perceptii a vietii din jur, a sistemului, catre cea la care am ajuns n-a fost brusca, cum am spus, si numai retrospectiv mi-am dat seama ca aceasta tranzitie s-a produs. Poate e vag, e confuz, dar asa au stat lucrurile…*

B.R.: *Din punct de vedere al familiei dvs., aveati o comunicare deschisa si normala (de exemplu cu sotia, cu persoane de incredere din familie, sau cu prietenii mai apropiati) pe care ati putea-o caracteriza ca un pendinte al atitudinii formale pe care trebuia s-o aveti in locuri publice (la serviciu, de exemplu)?*

M.M.: *Fara discutie, exista in asemenea momente, locuri si cu astfel de persoane sentimentul eliminarii unei poveri, al acelei duplicitati care, mai mult sau mai putin constient, trebuia s-o abordezi, s-o afisezi sau s-o folosesti. Si-n asemenea momente descatusat, puteam discuta, emite pareri sau efectiv… injura! Ajunsesem ca in fata televizorului sa ma manifest tipind, urlind, vorbind aproape singur in fata ecranului. Deci, existau locuri, momente si oameni.*

B.R.: *Dintre personajele vremii, va mai amintiti de cineva care ar fi facut referinta la acest tip de atitudine (cum ar fi directorul de care-ati amintit, nu neaparat un dizident, ci un om avind o pozitie oficiala si o atitudine decenta in contextul de atunci)?*

M.M: *Multi oameni, practic marea majoritate a colegilor facea parte din aceasta categorie, avind insa anverguri diferite din punct de vedere profesional, social sau politic.*

Dar, vreau sa spun ca toata lumea avea aceasta atitudine rationala, perceptia corecta a starii de lucruri si totii cunosteau „baletul” care trebuia practicat. Insa m-am referit la Directorul Tudor pentru ca efectiv se desprindea clar din multimea celorlalti.

Impresia generala, insa, era ca toata lumea cam stie cum stau lucrurile, toata lumea gindeste asemanator… asta nu vrea sa insemne faptul ca erau toti o apa si-n pamint, dar impresia generala este ca ajunsesera cu totii sa perceapa starea negativa de lucruri si ca de fapt viata politica din institut ajunsese ceva… ca o cangrena, ca un cancer… existau atitea actiuni si implicarea cvasi-generala in toate cele incit devenise… suparator.

B.R.: *Domnule Martinovici, va multumesc foarte mult.*

Interviul cu Aurel Obreja

Inregistrare facuta la Bucuresti, in 12.12.2000

Bogdan Radulescu: *Domnule Obreja, mai intii multumesc pentru ca m-ati primit, pentru disponibilitatea si increderea dvs. Cum se obisnuieste in astfel de interviuri, vreau sa va intreb la inceput cind si unde sunteti nascut si apoi, v-as ruga sa-mi spuneti cite ceva despre educatia pe care ati primit-o acasa si ulterior la scoala.*

Aurel Obreja: *Sunt nascut la 3 martie 1925 in Bicazul ardelean, fostul judet Ciuc, actualul judet Neamt.*

Scoala primara am facut-o in sat la mine, sat de frontiera. Borna hotarului intre Austro-Ungaria si România era pe pamintul lui bunica-meu. Am avut invatatori foarte buni si patrioti. Mi-amintesc si-acum de Costica Vlase, care a murit pe front si Neculai Gaina, tot invatator. Mari patrioti, iubitori de patrie, parca erau si ei… de aceeasi culoare cu mine.

Educatia, insa, am primit-o de la mama. In Ardeal, noi deja eram nationalisti, pentru ca am fost obligati, stind cu ungurii si fiind oarecum persecutati de ei, aveam acest simt patriotic mai dezvoltat decit regatenii, de exemplu.

Inclinatia spre arta am avut-o de mic copil. Tata, insa, fiind taran, nu si-a dat seama. Unul dintre invatatori, Costica Vlase, si-a pus problema si-a vorbit cu tata. Tata i-a spus: „Apai', dom' invatator, eu n-am bani sa-l dau la scoala!"

Apoi s-a cedat Ardealul. Pentru mine a fost oarecum un avantaj, pentru ca am trecut… si deja aveam dat examenul la Liceul industrial de la Piatra Neamt si m-am refugiat. Vroiam sa ma fac aviator, nu sa urmez… Dar, directorul m-a convins sa urmez mai departe liceul industrial. La acest liceu din Piatra Neamt nu era sectie de sculptura si mai tirziu am plecat, am cerut impreuna cu un coleg sa vin la Buzau.

Acolo, erau foarte multi refugiati din nordul Transilvaniei, vreo 30–40 si am cunoscut un profesor de la Bucuresti, care era profesor acolo la Buzau si am trecut la sectia sculptura.

Foarte multi din profesorii de atunci imi spuneau: „Ce te duci, ba', sa inveti sculptura, tu esti baiat sarac, o sa mori de foame!" Si eu ziceam: „N-are nimic, mor - mor, dar vreau sa fac sculptura!". Si de aici am pornit cu dragostea de sculptura. Apoi, Ardealul s-a luat inapoi si am revenit in Ardeal.

B.R.: *Cind ati revenit in Ardeal?*

A.O.: *In 1944. In primavara lui '45, neavind ce sa fac acolo, am venit la Bucuresti.*

In liceu, pe mine m-a intretinut generalul Dumitru Coroama de la Piatra Neamt. Venit la Bucuresti, m-am intilnit cu el si el m-a recomandat, pentru ca n-aveam unde sa stau, n-aveam ce sa maninc. M-a recomandat la anumite persoane: gen. Mitrea, dr. Rosu, in sfirsit… o serie de oameni pe unde mergeam si mincam in fiecare zi.

Numai doua zile pe saptamina nu erau acoperite, n-aveam unde sa maninc… Mai mincam pe la liceu, mi-aduceau colegii.

Cind am venit in atelierul de sculptura, colegii m-au primit asa putin…Profesorul, un profesor batrin, mi-a dat ceva sa lucrez si-mi atrage atentia. Zice: „De unde esti?" Zic: „De la Bicazul ardelean, Judetul Neamt". Zice: „Ah, de unde o fost Pompiliu!" Pompiliu a fost cel mai talentat elev pe care l-a avut Liceul industrial Polizu. Si zice: „ Vezi sa nu faci ce-a facut si el!" „Da' ce-a facut, dom' profesor?" „Mi-aducea oase si cranii aici…!" Sigur ca omul studia, era un artist…

Pina la urma am intrat in conflict cu profesorul, pentru ca el nu vroia sa faci arta, el vroia sa faci sculptura din asta minora… de mobilier!

Intre timp, eu am cunoscut un mare artist, Puiu Anastasescu, recomandat de Generalul Coroama. Statetea pe Matasari, avea un atelier ca-n povesti… La inceput, nu ne-am impacat, adica mie-mi placea mai clasic, el lucra un pic mai bizantin, lucrarile lui erau mai sintetizate… M-am impacat cu el, am invatat foarte multe lucruri de la el.

A venit '48. Eu inca veneam pe la el. Eram la Polizu.

Intr-o zi, cind vin, un cetatean imi zice: „Poftim, poftim inauntru!". Eu zic: „Domne', uite eu lucrez cu domnu' Puiu. Eu lucrez pentru diploma si am venit sa-mi dea niste lucrari". „Da, da. Vine!". La inceput, n-am stiut cine era acest cetatean. Era de la securitate. Acolo, in birou la el am gasit un frate si o sora de-a lui. Astia, cind m-au vazut, au facut fete-fete. Eu aveam la mine niste acte compromitatoare, situatia grupului Polizu, nu stiu ce… Ce sa fac? Zic: „Domne', pot sa merg la WC?". Mai intii a cerut doamna sa mearga la WC, apoi fratele sculptorului si apoi am cerut si eu. Inca mergind spre WC, am scos aceste acte din buzunar, le-am rupt, le-am bagat in WC si am tras apa. Apoi m-am asezat si pe WC. S-a si deschis usa si tipul zice: „Pardon, ma scuzati!". Si, in gind, imi spun: „Am fost eu mai destept ca voi!". Apoi, au inceput sa ma ancheteze si pe mine. Ca ce-am cautat acolo, cum l-am cunoscut...

Le-am spus eu o poveste, c-am fost prin Cimitirul Ghencea si-am vazut o lucrare de-a lui care mi-a placut si am venit la el sa lucrez cu el. Mi-am zis ca numai daca il prinde pe el, altfel n-au de unde sa stie. Eh, el a intins-o in '48 cu o prietena de-a lui arhitecta. Ulterior, am aflat ca a stat un timp, vreun an si jumatate, fugar prin tara si-ntr-o zi a trecut la sirbi in inot. A ajuns in chiloti dincolo, l-au dus in lagar. Acolo, i-au dat sa lucreze, l-a facut pe Tito, nu stiu ce… si vroiau sa-i dea cetatenia sirba, dar el n-a vrut, a plecat in Franta.

N-am ajuns sa ma duc si eu in Franta, desi am fost in Siria si aia de acolo mi-au spus: „Uite, te duci si vizitezi Israelul si de acolo ceri sa pleci la Paris, la sculptorul cu care ai invatat!"

***B.R.:** Cind se intimplau aceste lucruri?*

***A.O.:** In 1963, dupa ce-am iesit, bineinteles…*

Eh, si am venit inapoi din Siria, n-am ramas acolo. Si chiar unii ma acuzau ca de ce n-am ramas acolo. Nu, imi dadusem cuvintul la Patriarh si la Antonie ca nu ramin. Chiar mi-au spus: „Domnu' Obreja, nu ramii cumva acolo, ca noi am garantat la securitate…!". „Nu ramin, domne'!".

Deci, am plecat cu un bagaj, cum sa spun eu, de credinta de la mama. Mama nu stia carte.

***B.R.:** Ati fost mai multi copii la parinti?*

***O.A.:** Da, am fost trei frati si doua surori. Doi dintre frati si o sora mai traiesc. Sora cea mai mare a murit.*

Astfel, cu aceasta educatie primita de la mama (sa ma port frumos, sa iubesc aproapele…), am venit din Ardeal in România si m-am dus la liceul industrial, unde dadusem deja examen in 1938, dar n-am putut atunci sa ramin pentru ca tata a fost luat in concentrare si a trebuit sa ma intorc sa intretin familia. Deci, a trebuit atunci sa intrerup…

Eh, dupa 23 august, am venit la Bucuresti sa ma fac aviator, pentru ca facusem o scoala de zbor fara motor la Câmpina si am iesit primul acolo. Si colonelul de-acolo mi-a spus: „Tinere, sa mergi… sa iesi un as al aviatiei..." nu stiu ce… Bun, gata! Vin sa ma inscriu la scoala cu motor. Eram mai multi baieti. Si un coleg, care se imprietenise cu Mircea Iorga, baiatul lui Nicolae Iorga, ce ne era profesor, ii spune: „Dom' profesor, are talent la sculptura si vrea sa se faca aviator!". „Ce vrei sa te faci, ma', sofer?". „Vai de mine, ce stiti dvs. ce-i un aviator…!". Zice: „Nu stiu, dar daca trebuie sa aterizeze pe un cimp si un singur copac este acolo, in el nimereste… Ramii aici!". Eu zic: „Dom' profesor… da' acum suntem in februarie… n-am dat examen… nu stiu… nu-s pregatit…!". Las'ca dai cu mine examenul!". La matematica. Pentru ca literatura si limba româna imi placeau si la alea nu-mi trebuia… Eh, mi-a dat niste fractii din astea la algebra, le-am facut repede…

Si am ramas acolo. N-aveam unde sa stau… in sfirsit, combinatii grele… Eh, si m-am intilnit cu generalul Coroama, care m-a recomandat la diferite familii, unde mergeam si mincam in fiecare zi. Mai imi aduceau si colegii… Si asa am terminat.

Nu exagerez, dar am fost cel mai bun din liceu la sculptura. Si aveam colegi foarte talentati… Aveam un coleg extraordinar de talentat, dar care nu avea vointa. Eu am facut-o cu vointa, cu o ambitie extraordinara, ii ceream profesorului… Era frig in ateliere, nu erau lemne… Zic: „Dom' profesor, dati-mi, va rog, sa lucrez!". Zice: „Las' ca-ti dau, dar acum e frig!…". „Nu, ca eu sunt invatat cu frigul!". Si-mi dadea de lucru.

Eh,… dar am intrat in conflict si cu profesorul. Eu, lucrind cu acest mare artist, lucram in particular, acasa. Si i-am adus intr-o zi o icoana facuta, Maica Domnului cu Isus in brate. Cind a vazut-o profesorul… zice: „Da, ti-am spus c-o sa faci ce facea si Pompiliu!…". Zic: „Dom' profesor, eu am crezut ca dvs., fiind profesor, ma incurajati. Dar dvs. asa ma incurajati pe mine ca un elev care vrea sa invete sculptura…?!". Si de-atunci, am cam intrat in dizgratiile profesorului. Mi-o pus 6 la purtare… Eh, conflicte mari cu el!

***B.R.:** De ce era el impotriva ca dvs. sa lucrati si in alta parte?*

***A.O.:** Nu-i placea sa te ocupi decit de sculptura ornamentala. Atit ii placea lui.*

Si am terminat Polizu, in clasa a VIII-a, in 1948. Intr-o zi, au venit arestarile… Stiam de arestari, pentru ca aveam colegi la Politehnica si eram… numai un zid ne despartea. Si, intr-o zi, vine in atelier la noi un pedagog: „Obreja, te cheama domnul profesor Lambian si cu Directorul!". „Pai, pentru ce ma cheama?". Zice: „Cu expozitia de sfirsit de an." Expozitiile de sfirsit de an le faceau totdeauna elevii de la sculptura. Dar, mi-a venit in gind: „Ce-ar fi acum s-o iau la fuga si prin fundul curtii ieseam la Gara de Nord si plecam la Bicazul ardelean, in munti…" Eh, n-am facut-o…

Am intrat. Inauntru, in sala, am vazut un tip care a venit dupa mine… Si ma duce. Zic: „Ai spus ca ma cheama directorul!". „Nu, sus!". Eh, am intrat sus. Acolo, un tip, un evreu tinar: „Domnu'Obreja?". „Da!". Zice: „Domnu' Obreja, eu sunt de la Ministerul Educatiei Nationale. Dvs., citiva tineri, ati facut o petrecere cu fete in Bucurestii Noi si v-ati batut joc de fete!". Zic: „Hai, domne', lasati chestiile astea, eu n-am bani sa-mi iau o pita, dar sa fac petreceri cu fete!". „Atunci, stii de ce?". „Da, stiu de ce, dumneata

cheama pe cine mai ai de chemat, ne duci, si-oi vedea eu…!”. Si i-a chemat pe rind pe toti. A-nceput cu aceeasi placa, cu distractii, nu stiu ce…

Ne-a luat, ne-a imbarcat. Am fost atunci 12 pe care ne-a arestat. Ceilalti n-au fost acolo, ca poate ii aresta si pe aia. Ne-a dus la Ministerul de Interne. I-a bagat pe colegii mei jos, i-a incarcerat, iar pe mine m-a bagat intr-un birou. Zice: „Dumneata, stai aici!”.

Dupa citeva minute, apare in birou un tip nu prea inalt, par negru, mustata neagra, foarte vioi si unul mai solid, mai blond asa, cu nasul coroiat. Zice: „Ma cunosti?”. „Nu te cunosc, domne’!”. Zice: „Eu sunt Generalul Nicolski, dinsul este colonelul Dulgheru, ajutorul meu. De mine depinde libertatea ta. Noi stim tot ce-ati facut”. Zic: „Bine, daca stiti tot, noi nu plecam nicaieri, de ce nu ne-ati dat voie sa ne dam diploma?”. Zice: „N-are importanta, dupa ce terminati ancheta, vi se da si diploma si…” Dar n-a fost asa. Ni s-a dat… ca la comunisti...!!!

A’nceput ancheta, mai batai, nu stiu ce… A adus un coleg, unul Mateescu (am scris eu in cartea aia…), pe care l-au pus sa ma bata intr-o noapte. Am pus si eu mina pe un scaun si cind am ridicat sa-l lovesc, a sarit procurorul asta Gociu (cam asa ceva in chema…) si, cind mi-a dat doua palme, am fost jos. A batut din palme, au venit, m-au legat de miini si de picioare, m-a bagat pe o ranga si a inceput sa ma bata la talpi. Ca eu as cunoaste pe toti fratii de cruce de la toate liceele din Bucuresti, ceea ce era o minciuna, ca noi lucram subversiv, adica nu trebuia sa te cunosti, nici in liceu nu ne cunosteam toti… adica cel din cuibul 1 nu se cunostea cu cel din cuibul 4.

In sfirsit, cind am vazut ca nu pot sa scap altfel, zic: „Domne’, in fond ce vreti?”. „Sa ne dai…”. Zic: „In conditiile astea, nu pot sa va dau nimic!”. Si m-a lasat. Atunci, i-am spus anchetatorului: „Domnu’ procuror, lasati-ma sa vin dupa masa!”. Dar asta, Mateescu, spune: „Nu, domne’, nu-l lasa, ca’ dupa’masa nu mai spune!”. Un ticalos… Eh, si asta, totusi, zice: „Bine!”. Se temea si el ca sa nu-l toarne la aia mai mari. Si m-a bagat intr-o camera… un soldat… pistolu’… Si-i zice: „Vezi, cind termina de scris, dai telefon sa vina sa-l ia!”. Am ramas acolo… Ala cu pistolu’… „Stai, mai frate, nu-ti fie frica ca n-am unde sa fug de-aici, da-mi voie sa ma duc sa ma spal!”. „Mergi, domne’…!”. Totusi, un sentiment de mila… Eh, am scris eu ce-am scris acolo… Am terminat si…

***B.R.:** V-a cerut sa dati declaratie scrisa.*

***A.O.:** Da, declaratie scrisa. Si am scris… nume fictive, le-am trecut pe unghii ca sa le tin minte: Aurel Vlaicu, era liceul CFR-istilor, va inchipuiti… Am trecut patru-cinci nume, le-am scris ca sa le invat… Sf. Sava, ma rog, nu stiu mai care… Si in felul asta le-am retinut, pentru ca stiam ca a doua zi ma cheama si ma intreaba. Si chiar asa a fost. M-a chemat si „Eh, cum ii cheama pe aia?". Si-am raspuns: „Cutare, cutare, cutare!”. Si s-au dus si i-au cautat luni de zile.*

Dupa citeva luni, ma cheama din nou si-mi spune: „N-ai spus adevarul. Ne-ai mintit!”. Zic „Domnu’ anchetator, nu v-am mintit, eu aveam nume fictiv – Gorun – asta era numele meu, probabil ca si ei mi-au spus mie numele lor fictive cu care lucrau subversiv…”. Zice: „Bine, dai o declaratie cum erau imbracati”. Eh, cum erau imbracati…

M-a dus la Jilava, de-acolo m-a mai adus o data inapoi si pe urma la proces. La proces, in tot grupul nostru am fost 23.

***B.R.:** Ce nume purta procesul?*

A.O.: *S-a numit procesul Fratiilor de cruce Polizu. In acest grup am fost 22 de baieti si o fata.*

Anchetatorul asta mi-a spus: „Obreja, 15 ani iei!”. „Pai, pentru ce 15 ani, domne’?”. „Asta-i decretul in care intri, cu pedeapsa cea mai mica, intre 15 si 25 de ani!”. Si asa a fost. Am luat exact cit seful regiunii Muntenia… cit seful meu de la Politehnica!

Emil Caciuc, un baiat care mi-a fost sef, asa de bun si cuminte ca o fata, probabil l-au batut, n-a mai putut… si s-a aruncat de la etajul patru sau cinci.

B.R.: *S-a sinucis?*

A.O.: *Or l-au aruncat ei, or el n-a mai putut sa suporte si s-a aruncat singur. A cazut pe mina unui doctor care era la Coltea, tot camarad de-al nostru si l-a recunoscut: „Asta e Emil Caciuc!”. In felul acesta a murit seful meu de grup.*

B.R.: *Dupa pronuntarea sentintei, prin ce inchisori ati trecut, domnule Obreja?*

A.O.: *Dupa sentinta, prima inchisoare a fost Tîrgsorul. Era o inchisoare creata pentru elevi. Aici, s-a pus problema reeducarii… A venit intai un batrin, Antonescu, care, saracu’ cind venea la noi, la reactionari (cum spuneau aia reeducati), il convingeam si el spunea: „Pai’ bine, mai baieti, dar voi vreti ceea ce vrem si noi, comunistii!”. Si noi ziceam repede: „Da, sigur!”. Se ducea dincolo, la reeducati si aia spuneau: „Nu-i adevarat!”…. In felul asta, am stat vreun an si ceva la Tîrgsor. Acolo, bineinteles ca nu m-am reeducat.*

Ne-au izolat. Si-am stat la izolare vreo luna si jumatate, dupa care a venit Dulgheru cu un inspector, Sepeanu, cu seful Securitatii de la Ploiesti, cu directorul nostru si ne-au scos pe toti afara. Eram vreo 40. „Mai’, uite, nu va cerem nimic, numai sa va vedeti de treaba voastra, sa-i lasati in pace pe ceilalti sa se reeduce. Va scoatem in curte, va dam dreptul la pachet, la scrisoare…”. Cind a ajuns la mine: „Ei, Obreja, tu iesi?”. „Nu ies!”. „Cum, nu iesi in curte, la libertate?”. „Nu ies, domnu’ director, ca peste doua saptamini iar ma izolati. Ii ascultati numai pe turnatori, nu si pe noi!”. Acum, nu stiau ce sa faca, pentru ca, prin aceasta izolare, ei creau in noi niste eroi, ca toti aia din curte ne trimeteau mincare, ziceau: „Uite, bai’, saracii, aia sufera acolo si noi ne reeducam…”. Si ei n-aveau interesul sa creeze aceasta situatie.

Si-atunci i-am spus: „Domnu’ director, ies, dar cu o singura conditie!”.

„Care e, Obreja?”. „Sa-mi dati o camera, sa-mi fac atelier de sculptura!”. „Da, sigur, ce-ti trebuie pentru un atelier?”. Zic: „O camera, o caruta de pamint d’ala mai lutos asa, mai humos si un sac, doi de ipsos”. „Bine!”. Si asa am reusit sa-mi fac atelier la Tîrgsor.

B.R.: *Deci, in timp ce dumneavoastra erati la izolare, ceilalti erau afara in curte la reeducare. In ce consta aceasta reeducare?*

A.O.: *Iti citea articolul de fond din Scînteia si pe urma din doctrina marxista. Toti erau marxisti de prima clasa… Eh, noi n-am acceptat si directorul Dumitrescu, care s-a purtat foarte frumos cu noi… I-am facut bustul si va inchipuiti ca venea, statea, el aducea ziarul, unul din colegii mei citea ziarul, iar eu modelam. Si zice: „Mai’, dar sotiei poti sa-i faci bustul fara sa vina aici?”. Zic: „Imposibil, doar daca aveti niste fotografii bune…!”.*

Lucrurile, insa, s-au schimbat… a venit un tigan reeducator acolo si a-nceput reeducarea, cu turnatorii, cu nu stiu ce…

Cind a venit reeducatorul, eu facusem un detinut in lanturi, era legat asa aici la miini, la picioare cu lanturi si cu privirea asa… Cind a venit si l-a vazut, zice: „Da' ce-i asta, domnu' Obreja?". Zic: „E muncitor de la Grivita din '33, Domnu' Burada!". „Domnu' Obreja, eu te scot din inchisoare. Sa lucrezi pentru popor…!" si asa mai departe…! Pina la urma, desigur ca l-au convins reeducatii ca intr-adevar aici, la atelier ne intilneam, aici se punea la cale ce trebuie sa facem, cum actionam impotriva reeducarii…

Inchisoarea era impartita in doua: fostii politisti sub Carol si Antonescu si elevii. Si politistii mai cereau sa vina sa vada atelierul, mai schimbau…

Si intr-o zi, s-a inchis atelierul, am fost luati de acolo, un grup de 28 si am fost trimisi disciplinar la Jilava. Aici, ca disciplinari trimisi la 5 bis, eram 28 de elevi si in camera erau fel de fel de detinuti. Erau si turnatori…

Eu m-am apucat si aici de desenat, de modelat in sapun… Si-mi aduc aminte ca pe zidul închisorii erau patru-cinci culori date: rosu, verde, negru, vînat. Si colegii spuneau: „Bai', sculptorule, ia vezi ce poti sa faci de-acolo!". Si am facut acolo un muncitor, un tapinar, o mama cu un copil in brate, nu stiu ce…

***B.R.:** Dar cu ce fel de scule lucrati?*

***A.O.:** N-aveam scule. Desenam cu un cui.*

Si, intr-o zi, vine militianul si vede. „Cine-a desenat acolo? Cine-a facut alea?". Un coleg de la Sibiu zice: „Ba', daca vine, spun ca eu am facut!". „Cum sa spui c-ai facut tu, ba'… ca aici e vorba de bataie, de…!". Zic: „Eu le-am facut, domne'!". „…'Tu-ti dumnezei…!" Asta era asa, mingiiere… „Sa nu le stergi, ca te calc in picioare!". Il cheama pe Ivanica (asta era un c r i m i n a l, domne'…!). Vine cu ciomagu' la subtioara: „Care esti ma'ala, 'tu-ti dumnezeii cui te-a facut…! Care esti, ma', ala care-ai desenat? Unde-ai desenat, ma'?". „Uite, domne', astea sunt desenele!". „De ce-ai desenat, ma'?". „Pai, n'am ce sa fac, sunt sculptor si uite le-am desenat pe astea aici!". „Ma', sa nu le stergi, ca te calc in picioare!". „Nu le sterg, domne'!". Cheama politicul, unul Visinescu (care vreau sa ma duc la el, ca-i la Buzau, un ticalos mare, sa-i spun nevesti-sii cu ce criminal traieste). Si vine Visinescu. „Care esti, ma, ala care-ai desenat?". „Eu, domnu' locotenent!". „Cine-s aia, ma', care i-ai desenat?". „Uite, un taran, o mama cu un copil in brate…". „Ma', sa nu le stergi, ca te omorim in bataie!". Si-l cheama pe director, Maromet (si asta a fost un criminal… cita lume a batut si omorit!). Si vine acolo, cu ciomegarii, cu ciomege… „Care esti ala, ma', care-ai desenat?". „Sa traiti, domnule director, sunt detinutul cutare, cutare, la arestare elev la liceul industrial Polizu din Bucuresti, nu stiu ce… Sectia sculptura!". „Ia sa-mi explici cine-s astia! Nu cumva sunt sfinti de-ai vostri?". „Nu, domn' director, uitati-va aici…!". S-a uitat la mine. In celula amutise toata lumea, de frica pentru ca avea sa ma calce in picioare, sa ma omoare acum. Ca asa era… „Sa nu mai desenezi, sa nu mai faci pe perete chestii d'astea!". „Bine, domn' director, nu mai fac!".

Eh, am mai desenat eu pe'urma pe fundul gamelei… Si oamenii stateau. Unora le era frica sa stea sa le fac portretul, stii… Dar altii stateau. Pe urma, pe unii ii pazeam eu… Si m-au prins si-asa. Luam oberlichtele si faceam cite 4-5 desene si m-au prins si cu astea. In sfirsit, nu mi-au facut nimic… De cite ori a venit aceasta bruta, acest Maromet, nu mi-a facut absolut nimic.

Cind am luat bataie, atunci a venit tot asa… intr-o noapte… Era un taranist, Puiu Teodorescu. Era un om de nimic. Dar din momentul ala, cind am vazut ce bataie a luat… n-avea par decit pe-aicea un pic… si procurorul la tribunal i-a cerut achitarea. Si-au

venit sa-l tunda, trebuia sa mearga la proces. Si el n-a vrut sa se tunda. Si-a venit Maromet cu echipa de ciomegari si l-au prins de aici, de git si l-au trintit de beton si cind a-nceput sa-l loveasca… Saracu', s-a tot tras el, s-a tot tras sub prici… n-a mai putut, a tipat, a urlat… „Luati-l si duceti-l la spalator si aruncati apa pe el!". L-au luat de-un picior si l-au tirit vreo 40 de metrii pina la spalator, unde-au aruncat apa pe el.

„Acum, in noaptea asta va omorim pe toti! Care-ti auzi numele sa iesi afara". Si-ncepe: Maxim Virgil. Era la etaj. A sarit jos… si-acolo cu parii, cu cismele… Afara. Lupoaia Constantin, Titi Stoica… Le spun colegilor mei: „Ba', acum ma iau si pe mine!". „Stai, ba' ca nu te iau!". „Ma iau, ba', vezi de treaba, ca-s turnate!…". Aveam acolo un tigan printre noi… Cind ajunge in dreptul meu: „ Tu cum te numesti?". „Obreja!". „Iesi, tu-ti dumnezeii cui te-o facut…!". Am iesit. Cu picioarele goale, in camasa si izmana. Ne-au scos afara.

Erau mai multe metode de bataie. Una: veneau 40-50 de militieni cu parii pe o parte si pe alta. Si trebuia sa treci prin furcile caudine. Si stiam. Iti puneai mina aici, la cap, si alergai printre ei si care cum avea sentiment de mila… iti dadea in cap, in picioare… daca aveai ghinionul sa cazi, acolo te calcau in picioare...Ne-a scos 10 insi afara, printre care si-un evreu, Saibor Rubin.

Si vine un ordin: inapoi militienii si ne-a bagat la „neagra". Neagra era o camera, care cred ca avea… doua palme de pisat si rahat de oameni… ca te imbolnaveai, dadeai in diaree… Si acolo-ti faceai necesitatile… si mari si mici… Si ne-au dus acolo. Ne-au dezbracat in pielea goala si trei zile si trei nopti am stat acolo. Era asa de frig, va-nchipuiti dvs., ca stateam si ne frecam… de exemplu, eu ma frecam pe aici si unul pe spate, pe urma faceam cerc, stateam lipiti, pe urma manej, era asa de intuneric… picioarele umflate, nu le mai puteai cuprinde jos…

Dupa trei zile, deschide usa, am auzit racnete si tipete si lovituri si ma'ntrebam ce s'aude oare ca parca bate'ntr-o saltea. „Nu, domne', bate oameni!". Evreul stia, pentru ca a fost la bucatarie cu un capitan, Ghitescu, si probabil ca au facut ei niste smecherii, ceva, ca i-au bagat si pe ei aici la noi, la disciplinar. Si zice: „Sa stiti ca-n noaptea asta ne bate si pe noi!".

Ma imprietenisem cu un capitan, Tarlungeanu, un erou al Armatei Române. El era asa de fin… Zic: „Domne' capitan, lasati-ma pe mine sa merg inainte!". „Dumneata?! Pai esti un copil fata de mine. Eu am fost pe front…!". „Da, da' pe front stiati ca vin de-acolo obuzele si gloantele, stiati cum sa va paziti, dar aici nu mai stiti…!". „Nu, merg eu inainte!". Si vine si-l ia un tigan.

L-a dus numai in pumni, la reduit. Reduitul era asa…de jur imprejur 12 camere… si-ntr-o parte era, pe unde erau puscasi, ca daca ajungeai acolo trebuia sa…. Era un sant unde 7000 de oameni isi faceau necesitatile. Si-l ia… ma', si cind aud niste racnete… Zic: „Doamne', da' ce le-o face de racnesc asa oamenii astia?!" S,i in sfirsit, ne ia si pe noi, era zapada cu gheata… Ma ia si pe mine si ma invirte acolo… Zic: "Lasa, domne', nu ma mai invirti, ca de'acum cunosc Jilava cum imi cunosc casa!"

***B.R.:** Cum va invirtea?*

***A.O.:** Asa, de citeva ori, sa te deruteze, sa nu stii unde te duce… Eh, dar aveam la ochi ochelari d'aia cu tabla neagra; eu stringeam asa si pe urma ridicam si vedeam. Si… la „reduit"!*

Acolo, ajung in fata camerelor (ca erau niste camere mari cu vreo 300 de oameni inghesuiti intr-o singura camera). „Cum te numesti, bai' banditule?" Zic: „Domne', mai

intii eu vreau sa va intreb de ce m-ati adus aici?". Si Visinescu, asta care-i la Buzau, zice: „'Tu-ti dumnezaul ma-tii, ma'ntrebi de ce…?!" Si, cind m-a prins de aici, de cap – cine, nu stiu - si cind m-a intors asa… am fost jos. Si stiam de la evreu si de la Ghitulescu ca trebuie sa-ti bagi miinile asa sub tine… ca daca le scoti de durere si te loveste cu bita si cu ciomegele, iti rupe degetele.

Si mi-am bagat miinile aici… si-au inceput loviturile, un numar de lovituri de aici si pin'aici… Domne', simteam ca nu mai pot! Ce fac, ca nu mai pot… „Doamne', ia-mi sufletul ca nu mai pot!" Si cind lovea, aveam impresia ca sufletul venea pina aici si… un arc, un cauciuc asa, il tragea inapoi. Zic „Uite, ba', cum nu poate muri omul!" In sfirsit, imi zic ca trebuie sa fac ceva ca nu mai pot. Si-am facut o rugaciune catre Cristos, mi-am fortat asa miinile si… am facut pe mortul. Ala care era pe cap: „Opriti, ca a murit!" Dar, m-au mai lovit inca cu ciomegele peste picioare. „Scoala, ma', banditule!" Eu mi-am zis: „Acum gata, joc teatru!" Si militianul care era pe capul meu imi zice incetisor: „Scoala, domne', sa nu te mai bata!" In sfirsit, m-am ridicat.

Cind am luat-o in jurul reduitului… furcile gaudine, militieni cu ciomegele. Zic: „Gata, acum ma iau astialalti!" De'aia racneau aia asa, cazuti prin santurile alea cu rahat! Acum, asta ma ducea asa de brat, jucam si eu teatru sa nu ma mai bata… Si-am trecut pe-acolo…Am ajuns in celular si cind am inceput sa urlu si eu: „Criminalii, bestiile, ne omoara!"

Apoi, ne-au dus din nou la celula de pedeapsa. Si l-am intrebat pe evreu si pe capitan: „Domne', ce ne mai fac acum?". Zice: „Pai', daca nu ne'or duce la celula in seara asta, inseamna ca… nu stiu ce s-o intimpla cu noi!"

In sfirsit, ne-a bagat din nou in camera aia, tot la pielea goala si, dupa vreo ora si ceva, au venit doi militieni si-au spus: „Hai, iesiti afara!". „Da', ne-mbracam?" „Da, luati-va hainele si mergem la celula." Si ne-am tras noi cum am putut izmenele si camasa… si veneam in acelasi celular cu cei batuti rau, exact ca'n povestea aia de la Cetatea Neamtului, cind ieseau plaiesii de-acolo…

Treceam de la Sectia I, la Sectia a II-a. Si Maromet cu ceilalti militieni stateau proptiti pe bite si ne priveau. Militienii astia erau rai, dar totusi unii mai aveau un sentiment de mila, stii…

Am ajuns la camera, s-a deschis usa, au inceput baietii sa plinga, sa ne dea… oprisera fiecare cite o feliuta de paine… Va'nchipuiti in foametea aia groaznica ce-nsemna sa renunti la o felie de paine...! Dupa aceea, am stat pe burta cam vreo luna de zile… eram batut aici, la picioare si la talpi. Fiind tineri insa… ne-am refacut…

Sigur ca erau turnatorii care spuneau tot ce zicem, cei care ne-au ajutat, care ne-au dat o pastila si asa mai departe… lucruri marunte, stii…

***B.R.:** Si cit timp ati mai stat in Jilava?*

***A.O.:** In Jilava am mai stat… pai', am avut un an si jumatate pedeapsa. Cind s-a implinit acest termen, o parte din baieti, cei care aveau pina in zece ani (inclusiv zece ani) au fost luati si trimisi la Galati, unii dusi pe la Securitati ca sa fie pusi in libertate. Pe noi, cinci insi, ne-a luat, pus in lanturi si ne-a trimis la Gherla. Nu stiam ca acolo aveam sa intram pe mina lui Turcanu.*

***B.R.:** Pina insa sa plecati la Gherla, in Jilava cit timp ati stat deci?*

***A.O.:** Un an si jumatate - acum, cind s-au intimplat toate acestea. Altfel, am stat in total sase ani in Jilava.*

Deci, am fost dusi la Gherla. Nu stiam ce ne asteapta. Auzisem ce se intimplase la Pitesti, ca se batusera studentii intre ei, nu stiu ce… Ne-a bagat intr-o camera, unde erau cam vreo 30 de baieti tineri.

B.R.: *In ce an v-au dus la Gherla?*

A.O : *In 1951.*

B.R.: *Atunci, Pitestiul era inca „in floare”!*

A.O.: *Sigur, dar ii mutase de la Pitesti la Gherla pe Turcanu, Popa Tanu, batausii aia…*

Pe mine, m-au bagat intr-o camera cu un ungur, un baiat foarte cumsecade. A venit masa. Toti erau la lucru. Asta imi zice: „Cum, camarade, da’ nu facem rugaciunea?” Si facem rugaciunea, apoi mincam. Dupa aia, iara rugaciune… Si-mi zic, eu care vorba aia, am fost seful grupului de la Polizu, „Ba’, ce educatie si-au facut astia!”

Si-n sfirsit, era un doctor Popescu Aristide. Un baiat extraordinar, il cunosteam de afara. Pe multi dintre ei ii cunosteam de afara. Aici a fost „tragerea de limba”. Dar eu am avut un principiu. In inchisoare, prima data, contau vestile. Ce vesti ai. Politica externa…. Si-i spun: „Asta am auzit pe duba, asta va spun!” Nu comentez, nu ma intereseaza chestiile astea. Si prbabil au incercat ei sa ma traga de limba, dar n-au obtinut mare lucru.

Si’ntr-o zi, ma ia de-aici si ma duce la camera de tortura 99. Si-acolo m-am intilnit din nou cu Maxim Virgil, cu Lupoaia, Titi Stoica… cu grupul cu care plecasem de la Jilava. Un coleg de liceu, care a fost si la mine acasa, la Bicazul ardelean, imi zice: „Bine-ai venit, ba’, Aurele, aici e bine…”, nu stiu ce… Am vazut eu lume insirata de jur imprejur asa. Zic: „Ma’, da’ cine-s aia de acolo? Ala brunet cine e? Il vad aici pe Stoian, pe cutare, pe cutare…” „Eh, pai tu nu vezi ca i-am izolat? Ala-i Turcanu!”. Cind am auzit de Turcanu, mi s-a facut parul maciuca, desi n-aveam par… „Aici, noi suntem stapini, i-am izolat acolo si n-au ce sa faca!”. „Bine!”. Si ne-am asezat fiecare si-am inceput sa povestim. Vad eu ca fac roata in jurul nostru fel de fel de baieti. Si-mi zic: „Ma’, da’ o fi asa de interesant ce povestim noi?”

Si, la un moment dat, auzim un racnet: „Pe ei, ma’, si-omoriti-i… dumnezeii cui i-o facut de banditi!” Domne’, n-am stiut ce se-ntimpla, am crezut ca… M-am trezit legat cu mainile la spate, cu picioarele legate jos si aici la genunchi, la ochi si la gura – sa nu racnesti. Zic: „Gata, am intrat pa mina batausilor, pe mina lui Turcanu!”. Si, la un moment dat, am auzit: „Bateti-i sistematic!”. Si, cum eram asa cu fata in jos, ne-a prins asa si-au inceput sa loveasca… in burta, in cap… Doamne’, unde le venea… Si ne-a purtat asa prin camera asta mare… eram ca niste cirpe de-alea ude… „Lasati-i jos!”. Ne-au lasat jos.

B.R.: *Cine comanda?*

A.O.: *Turcanu. In colt acolo. Adusese vreo 200-300 de tineri, de copii, arestati ulterior, care nu stiau ce-i mizeria din inchisoare. Si dezbracati in pielea goala, legati la ochi, ne-au pus cu mainile la spate: „Uitati-va, ma’, la sefii vostri! Cascati gura! Treceti si scuipati-i si palmuiti-i!” Si-au trecut. Unii cu ura extraordinara, de reeducati, ne palmuiau si ne scuipau in gura...*

Mi-aduc aminte de un pusti, fiul unui aviator din Buzau. Cred ca era prin clasa a IV-a sau a V-a de liceu. Si se facea asa ca ne mingaia. Si simteam mingaierea acestui

copil. „Ia vino'ncoace, ma, 'tu-ti dumnezeul… vrei sa te punem alaturi de ei? De ce nu-i lovesti?" „Eu nu stiu ce-au facut oamenii astia, da' mie nu mi-au facut nimic!"

Pe urma a-nceput tortura, flexiuni, batai in fiecare zi si apoi mi-am dat seama ca de jur imprejur erau oameni batuti si schingiuiti.

Mi-aduc aminte, era unul Luca Dumitrescu, taica-sau om de 70 si ceva de ani, iar baiatul, un haidamac solid, l-au pus sa-l bata pe taica-sau. „Bate-l, ma, pe taica'tau, ca din cauza lui ai ajuns aici!" „Doamne fereste, da'cum sa dau eu in tata!" „Bate, ma', bate-ti copilul, ca nu te-a ascultat!" „Eu, sa-mi bat copilul meu, pentru ce sa-l bat?". „'Tu-ti dumnezeii cui v-o facut de banditi, las ca va bat eu!" Si-i lua si-i bateau ei.

Mi-aduc aminte, era unul caruia ii spuneam noi Mos Rusu, da' nu era in virsta… Era din Galda, imbracat exact ca Horia, cu cioareci, camase, chimir, suman si caciula. Si-i zice: „ Hai banditule, spune ce legaturi ai avut cu legionarii cind erau la Galda?" „Pai, n-am avut nici una…!" „Las', ca spui tu!" Si-ntr-o seara, ii aduce inauntru un baiat, baiatul lui. Un pusti in clasa XI-a, a XII-a de liceu. Asta a cazut la picioarele lui si spune: „Domnu' Turcanu, nu-mi bateti baiatul, ca el nu-i vinovat, bateti-ma pe mine in locul lui!" „Lasa', ca te batem si pe tine si pe baiat!" Si sigur ca batrinul n-avea ce sa spuna, baiatul la fel, cum sa-si bata tatal (ca asta era una din metode…).

Si-aici am vazut si eu oameni batuti… Cind venea, stateam ca niste stafii intinsi in camasa si izmana pe cimentul ala, cu mainile la virful picioarelor si cu privirea la bec. Si venea seara: „Banditule, la cite probleme te-ai gindit?" „Pai', domnu' Turcanu, la una…" „Aha, lasa ca te gindesti tu!" „Tu la cite?" „La doua!" Nu stiai ce sa mai inventezi ca sa scapi de bataie…

Si'ntr-o zi, l-au adus acolo pe Mos Piticaru, un taran de pe valea Bistritei, care a venit parasutat sa organizeze in cazul cind se retrag rusii. Si Mos Piticaru era asa de schingiuit, strins cu clestele la fiecare falanga, ca mirosea tot a hoit… Statea in pozitie si ne spunea: „Mai baieti, inventati, ma', inventati ca va omoara… sunteti tineri si trebuie sa scapati!"

Dar sa nu cumva sa te vada c-ai vorbit, ca atita iti trebuia. Si am inceput sa inventam si noi. Am facut organizatie cu toti mortii din sat de care mi-am adus aminte si toti am facut la fel.

***B.R.:** Asta era ceea ce ei numeau „demascarea"?*

***A.O.:** Da, demascarea.*

***B.R.:** Stiu ca, dupa demascare, Turcanu te punea sa bati pe un altul.*

***A.O.:** Din prima zi trebuia sa bati! Sa vada… Pai, nu ne-a pus sa ne batem intre noi…?! Si nu ne-am batut, stii… Si cind a vazut asa, zice: „Camaraderie, ha'… eh, lasa ca va aratam noi ce-nseamna bataie!" Si ne batea el.*

Si-mi aduc aminte ca totusi de mine aveau nevoie, stiau ca m-a ajutat generalul Coroama cit eram in liceu si, intr-o seara, ma pune sa-mi fac demascarea. M-a dus acolo, intr-o parte, iti inchipui ce era acolo… Si-mi spune: „Banditule, iti faci demascarea ticalosiilor tale!" Si-am inceput sa spun: „Am intrat in Miscarea legionara in anul cutare, recrutat…" „Dumnezeii ma-tii, pai tu faci apologia… Spune ticalosiile tale!"

Imi aduc, insa, aminte ca adusese inainte pe Vasile Patrascu, preot acum, si pe unul Ghika, din printii Ghika, Alexandru Ghika, student la Medicina. Si-anceput ala sa spuna: „Mama traia cu mine, tata traia cu sora-mea…!" cutare, cutare… cu servitoare,

nu stiu ce… Ah, imi zic: „Cit au fost astia de batuti de vorbesc asa!” Mi-am dat seama imediat. Vasile Patrascu vorbea si el.

Ma pune si pe mine. Zic: „Domnu’ Turcanu, pentru prima data aud si eu lucruri pe care nu le-am cunoscut niciodata!” (ca traia sora cu frate, tata cu fiica si asa mai departe…) „La noi in sat nu am auzit asa ceva, la noi femeile erau si sunt cinstite si barbatii la fel!” Si ma intreaba ce-am vazut in casa la generalul Coroama. „Spune, banditule, ce-ai vazut acolo?” Zic: „Domnu’ Turcanu, generalul Coroama avea atitia ani… El ma ajuta, intr-adevar, dar n-avea posibilitati financiare, c-avea si el o pensie, dar m-a recomandat la Bucuresti la cunostiinte de-ale lui care ma ajutau. La el in casa, eu n-am vazut niciodata petreceri, si-asa mai departe… Dar, mi-aduc aminte ca, atunci cind plecam si veneam din vacanta, stateam o noapte la el. Si odata, doamna zice: „Aurele, acum noi avem musafiri, stai si tu cu Mitica!” Si eu spun: „Doamna, eu ma simt rau… e cu etichete, nu stiu ce…!”. Si, atunci, doamna ii spune generalului „Mai, uite, Aurel vrea sa se duca sa se intilneasca cu fosti colegi si fete de pe Valea Bistritei…” nu stiu ce… Si ma ia generalul: „Ia asculta, ba’, ti-e rusine sa stai cu generalul Coroama la masa?” „Nu, domn’ general…!” da nu stiu ce si cutare… „Linga mine stai!” Asta era generalul Coroama.

Pe sora-mea, mama fetii (si-mi arata catre fata care era in casa si ne servise cafeaua – n.n.) la fel, era taranca, vorba aia… Cind venea acolo: „Ileano, vii aici linga mine!”

Zic: „Eu nu pot sa vorbesc despre generalul Coroama…” Si i-am spus « generalul Coroama a intrat in conflict cu Antonescu!” „De ce, banditule?”

„Pentru ca el (si alti generali, ca Mitrea, Manoliu si asa mai departe…) i-a spus lui Antonescu: pamintul nostru este pina la Nistru. Dincolo, nu mai este al nostru. Mergem cu toata armata pina la Nistru, iar de-acolo facem un corp expeditionar, cum au facut italienii si spaniolii si-l improspatam: mor 100, trimitem 100 si asa mai departe…” I-am spus ca la noi femeile sunt credincioase, barbatii credinciosi, noi n-am auzit ce sentimpla… Si l-am imblinzit pe aceasta fiara de Martinus…

***B.R.:** Nu era Turcanu cel care va chestiona?*

***A.O.:** Martinus era ajutorul lui Turcanu, ca si Popa Tanu (Popa Alexandru). Conducerea reeducarii la Gherla era asigurata de Popa Tanu, dar Turcanu era peste tot. Probabil ca Martinus era de prin regiunea mea de acolo… fiind din fostul judet Ciuc. Fiind secui, el a avut asa o… simpatie fata de mine si m-a mai protejat uneori.*

Imi aduc aminte, se faceau demascarile…. Adica, ziua lucram la nasturi, la sortat si prins pe cartela (si eu am avut inclinatii practice, stii…)… Si la demascare (acolo, nu-ti lua nimeni apararea), doi colegi au inceput: „Obreja intentionat a facut… ca sa iasa in fabrica sa manince o mincare mai buna si sa profite de un sfert de paine in plus…” nu stiu ce… Cind s-a terminat: „Obreja, ce-ai de spus?” „Domnu’ Martinus, n-am nimic de spus, daca credeti ca asta-i adevarul…!” Si Maxim Virgil, saracu’, spune: „Domnu’ Martinus, eu il cunosc pe Obreja, nu de acuma, ci de multi ani ne cunoastem. El e un bun meserias si nu a iesit in fabrica pentru un polonic de 1200 grame, cum spun colegii!” „Bine. Nu vrei sa vorbesti, Obreja?” „Nu, n-am ce sa vorbesc…!” „Atunci, am sa vorbesc eu!” Si pentru prima data, acest Martinus mi-a luat apararea. „Sa mergeti in fabrica sa vedeti cit lucreaza Obreja! Lucreaza cit trei-patru.” Da’, asa era!

Imi aduc aminte ca venise Juberian sa ma normeze. Si eram cu un student la Medicina de la Tirgu Mures, care vroia sa ne facem sogori, c-avea o sora frumoasa… Si

m-a pus la norma! Doamne', eram asa de ingrozit de astia de la biroul tehnic. Si cind am inceput sa lucrez, un dulap d'ala de curatat…

B.R.: *Asta era inainte de inchisoare?*

A.O.: *Nu, in timpul inchisorii. Eram la munca, in fabrica la Gherla.*

Si, cind am inceput sa curat la el, au ramas toti de-acolo cu gura cascata… „Obreja a-nnebunit!" spunea sogorul. L-am terminat intr-un sfert de ceas. Inainte, era trei ore. Si Juberian imi spune: „Mai, Obreja, am impresia ca ai tras cam tare!" Si zic: „Da, am tras cam tare, dar uite ce-i… acum trebuie s'ascut bine rindeaua si m'apuc din nou sa-l fetuiesc si pe urma sa-l curat cu smirghel!" Si din trei ore, am facut doua ore si jumatate.

A plecat Juberian. Sogorul meu zice: „Nu mai-i sogor!" Zic: „Asculta, ba', tu fa ce vrei tu, dar eu va dau un sfat si voua, oameni mai in virsta… Vedeti-va de treaba voastra, lucrati aici si nu spuneti nimic. Mincati o mincare mai buna, mai multa si un sfert de paine… Voi auziti racnind noaptea in celular?" „Da, auzim!" „Si ce credeti voi ca este?" Zice: „Spus la noi ca acolo bolnavi de nervi!" „Nu. Acolo se omoara lumea si daca vrei s-ajungi acolo, du-te acolo… vorbeste tu mult aici… Vezi-ti de treaba ta!" Si oamenii au inteles. Si s-au pus pe lucru…

Acum, eram deja sef de echipa. Si vine o pocitanie de student dupa mine: „Ce-ai vorbit cu aia?" „Du-te ma' in… aia a ma-tii, ca daca iau o scindura d'asta, iti dau una de ramai lat aici!" „Ei, lasa ca te chem eu la…!" „Du-te dracului, du-te si'ntreaba-i! » Dar, eu aranjeasem cu ei ce sa vorbeasca taranii: „Mai, daca vin la voi si va'ntreaba ce-ati discutat cu mine, le spuneti ca v-am spus sa lucrati, ca ce sa da de aici scris de ei, cu asta va eliberati..." Si asa mai departe. S-a dus si-a intrebat. Si-a venit Livinschi la mine: „Ce-ai avut cu cutare?" „Ce sa am, uite… ma urmareste el pe mine…" nu stiu ce… Si mi-a dat cinci zile de carcera. Ziua lucram si noaptea stateam la carcera. Nu te puteai lasa nici jos, trebuia sa stai numai in picioare. Eh, a trecut si aia…

B.R.: *La Gherla cit ati stat?*

A.O.: *Din 1951, cind am ajuns acolo… pina in 1952, cind ne-a adus pentru procesul lui Turcanu. Am fost martor in procesul lui Turcanu.*

B.R.: *Cind ati fost eliberat, domnule Obreja?*

A.O.: *In 1963.*

B.R.: *Si, pina la eliberare, prin ce inchisori ati mai trecut?*

A.O.: *A fost, deci, Jilava, unde am venit din nou. Apoi, am fost dus de la Jilava la Aiud. Si de la Aiud m-am eliberat in 1963. Mai stateam inca un an de zile, ca toti au stat inca un an, dar ma imbolnavisem de TBC la ochi, cu stomacul eram praf facut, dovada ca m-am operat imediat de ulcer si reumatism si nu stiu ce… Si, probabil, s-au gindit: „Hai sa-i dam drumul, sa nu moara aici, ca tot moare asta acasa…!" Eh, Dumnezeu n-a vrut sa mor si, uite, traiesc si astazi!*

B.R.: *In 1963 erati casatorit, domnule Obreja?*

A.O.: *Nu. Am avut o prietena, care s-a casatorit cu un evreu. Cind am iesit afara, ne-am intilnit si ea a vrut sa divorteze. Dar barbatul ei era deja director in Ministerul Industriei Usoare. Functie extraordinara, avea 6000 lei si eu aveam la Plumbuita 1175 lei. Si i-am spus: „Mai, fata, tu vrei, dar eu nu pot sa-ti ofer decit 1200 lei…" S-a redeschis un proces de dragoste care se intrerupsese atunci... Eh, am incercat noi, dar n-*

a putut divorta pentru ca n-a lasat-o barbatu'sau. Ca ma ajuta sa fac Facultatea la Belearte, nu stiu ce…

Am incercat sa intru la Belearte, imi trebuia diploma de liceu. M-am dus la Cluj cu niste piese din astea. M-a dus un ungur, ca aveam in familie un ungur, casatorit cu o verisoara de-a mea. Si era Secretarul Regiunii Clujului. Iti inchipui ce functie avea asta!… „Dumneata facut astea?" „Da, eu le-am facut!" „Eu ajut la dumneata. Dumneata mergem la Belearte!" Si mergem la Belearte, la Cluj. Mi-a facut cunostinta cu un profesor de sculptura de acolo – nevasta-sa era la anatomie. Zice: „Dumneata ai facut astea?" „Da!" „Domne', daca dumneata ai facut astea… Noi avem 10 locuri la sculptura – unul iti este asigurat! Du-te acasa si adu diploma de liceu." N-am avut diploma data, ca daca ne-a luat din diploma… Vin la Bucuresti, fac cerere la Minister… Nu, ca nu intru in reforma invatamintului din 1948. „Si-atunci, ce fac?" „Trebuie sa dati diferenta de liceu!" Eu cu Liceul industrial. Si-atunci, m-am inscris la Liceul Petru Rares din Piatra Neamt. Si-n doi ani de zile am dat cele 12 clase…

***B.R.:** Si-ati luat bacalaureatul!*

***A.O.:** N-am luat bacalaureatul, ca alt ghinion… Ca sa vezi, domne', daca in viata esti urmarit de ghinion! Cind sa ma prezint la bacalaureat, m-am ars cu acid sulfuric la Plumbuita; era acolo o vopsitorie, am ajutat unui inginer sa mute niste damigene cu acid sulfuric si, cind am vrut s-o ridic, s-a spart una din damigene, mi-a cazut pe picioare. M-am intors de acolo si n-am reusit.*

Colegi de-ai mei, care au ajuns profesori universitari: „Mai, Aurica, inscrie-te la bacalaureat, ca, uite, noi suntem asa…!" si cutare. „O sa ma inscriu!" Si m-am gindit asa: o sa ma inscriu la Belearte, nu? Mai pierd 6 ani si acolo. Eu cunosc atita sculptura ca aia de la Belearte… in 15 ani nu pot invata atit cit stiu eu. Ca eu am facut-o din pasiune, stii… Si am renuntat la chestiile astea.

M-am angajat la Patriarhie. Ar fi putut de la Patriarhie sa ma intretina la Belearte, dar am spus „Ce sa mai pierd 6 ani…!"

***B.R.:** In ce an v-ati angajat la Patriarhie, domnule Obreja?*

***A.O.:** In 1964, toamna.*

***B.R.:** Dupa episodul cu prietena pe care mi l-ati povestit, v-ati mai casatorit, totusi?*

***A.O.:** Nu, nu m-am casatorit, deoarece prietena a plecat pina la urma in Palestina. Si mai bine, stii… ca nu m-as fi impacat, ea era obisnuita sa traiasca pe picior mare, eu care traisem in saracie… M-am casatorit pe urma cu actuala sotie, dar de care m-am despartit de fapt… Asa e cind… Diferenta mare de virsta intre mine si ea, 20 de ani… Dar, ne intilnim, prieteni…*

***B.R.:** Ati avut copii, domnule Obreja?*

***A.O.:** Nu. Probabil ca asta a fost o greseala mare a sotiei mele, ca n-a lasat primul copil… Daca l-ar fi lasat, se schimba situatia…*

***B.R.:** Dupa ce-ati iesit din inchisoare, comunistii erau la putere si regimul era bine consolidat. Spuneti-mi, in acea perioada va mai vedeati cu fratii de cruce?*

***A.O.:** Da, ne-am intilnit.*

***B.R.:** Ati mai putut sa va organizati intr-un fel in perioada aceea?*

A.O.: *Nu. Ne-am intilnit doar, aveam aceleasi sentimente, aceleasi ginduri… Nu ne-am mai organiza, insa, ca nu-si mai avea sens… Eram si urmarit… La Plumbuita, de exemplu, in fiecare luna veneau de la Securitate… Ca aveam o camera acolo, pe care mi-au dat-o la Plumbuita si, cind au venit prima data… Dormeam pe-o masa, jumatate era plina de mobilier…*

Si'ntr-o zi, apare cu o masina in curtea Minastirii si era un calugar care era sculptor. Si-l intreaba: „Dumneata la ce lucrezi aici?" „ Sunt sculptor!" „Obreja ce-i?" „Sculptor si el!" „Si ce rost are?" „Este seful nostru la sculptura!" „Unde sta?" „Uitati acolo, la geamul ala!" Eu am vazut, stii…

Si vine la geam la mine. „Eu sunt capitanul Dumitrescu, de la Circa de Militie. Vreau sa vad daca ai viza facuta!" Si-i zic: „Domne' capitan, dar trebuia sa vedeti chiar dvs. daca am o viza? De ce n-ati trimis un plutonier, domne', un sergent pentru asta?! Am viza!" „Deci, stii cine sunt?" „Banuiesc!" ii spun. „Cum o duci aici?" „Foarte bine!" „Cum bine? Aici, in camera asta intunecata?" „Da, foarte bine o duc, o duc mai bine decit la Jilava si la Aiud, pentru ca ma incui eu prin 'nauntru si ma descui si ies afara cind vreau eu!" „Ce salariu aveti?" „1175 lei." „Si esti multumit?" „Foarte multumit!" „Dar daca-i avea 800?" „Tot atit de multumit!" „Dar daca-i avea 3000?" „Tot atit de multumit!" „Da' de ce nu te casatoresti?" Pe ei ii interesa de ce nu te casatoresti, ca nu cumva sa incepi din nou o activitate, sa incepi sa organizezi, sa faci… Zic: „Domne', probabil ca nu a sosit inca saptamina oarba!" „Sau nu te vor fetele din Bucuresti?" Zic: „Aici ati nimerit-o! Nu ma vor!" „De ce?" „Pentru ca am fost inchis!" Ca ma dusesem la una si i-am spus c-am fost inchis si a renuntat la mine… De fapt, doua au fost care au renuntat… „Da, care o fi a mea, pina la urma tot cu aia o sa ma casatoresc!"

Eu am avut buletin de Bucuresti si n-au vrut sa mi-l mai dea cind am iesit. Era o tiganca acolo, la buletine si cind m-am dus la ea, zic: „Doamna, eu acum …" „Eu nu-s doamna, sunt tovarasa!" „Bine, dar nu-s eu tovaras cu dumneata!" Zice: „Sa vii cu gazda, ca n-ai fisa aici!" Zic: „Pai cum, la comunisti si peste 1000 de ani gasesti fisele, si dvs n-aveti fisa mea aici?"

Si vin cu gazda. I-am spus: „Doamna, nu stau nici o zi, ca v-am facut si asa destule greutati, numai sa ma luati formal, ca am unde sa stau!" „Nu, Aurele, stai la noi, ca avem spatiu!" nu stiu ce… Si-a venit tiganca: „Da, stiu eu, tovarase, ca il primesti in gazda, dar trebuie sa dai dumneata o declaratie ca dinsul nu va mai face nimic impotriva regimului…"

Zic: „Asculta, cucoana, eu daca fac ceva de-acuma impotriva regimului, eu platesc, nu doamna, nici sora, nici tata, nici sotia, nici nimeni. Iar dumneata, n-ai dreptul sa ceri aceasta declaratie la o femeie straina de mine! Va rog sa ma duceti la seful Militiei!"

Ma duce jos. Era acolo un maior. „ Sa traiti, domnule maior! Domnule maior, trebuie sa stabilim de la inceput cum ma adresez dvs. Noi la inchisoare n-am avut voie sa spunem 'tovarase', ci 'domnule'" Si zice: „Cum vreti!" Zic: „Din respect pentru functia pe care o aveti, am sa va spun 'domnule'!" Si i-am povestit ca vreau sa intru in drepturi, nu stiu ce… „Da!" zice. Suna si imediat vine… cioara aia… „Ah, domnu' maior, la dinsa am fost, domne'… Zice ca nu se gasesc fisele, ca nu stiu ce…!" Ei aveau interesul sa scape de cit mai multi din fostii detinuti din Bucuresti.

Vorbesc ei acolo si-mi spune dupa aceea: „Domne', nu putem!" Zic: „Dati-mi atunci foaie de tren si ma duc la Bicazul ardelean!" Zice: „Pai, noi nu putem sa-ti

dam!" „Si-atunci, cum calatoresc?" Zice: „Va urcati in tren…!" „Domne', la inchisoare s-a spus ca este o lume de ingeri, cinstita, corecta si dvs. ma invatati sa calc regula, sa merg fara bilet!"

In sfirsit… am ajuns la Bicazul ardelean. Acolo, m-am prezentat intii la Securitate, pe urma la seful de post. Si-mi zice: „Cum, domne', renunti la Bucuresti?" „Pai, daca nu ma primesc astia, ce sa fac?" Eh, am venit la Securitatea din Piatra Neamt. Nu ma primea. Ca nu e seful securitatii acolo. In sfirsit, peste doua, trei zile, zic: „Domne', cind vine domnu' comandant?" „Da'ce treaba aveti cu dinsul?" „Uite, domne', eu m-am eliberat…" nu stiu ce… „Pai spune, domnule, asa!" L-au anuntat, am intrat la el si-mi spune: „Tovarasul Obreja, daca gasesti un post pentru pregatirea dumitale si intimpini greutati, vii si ne spui noua si noi iti aranjam!" Eh, da', dar acest aranjament stiu eu cum e… Ca pe urma, dupa o luna, doua te cheama: „Ei, ce discuta aia acolo?" Ca ei puneau sa ma provoace, ca stiu metoda lor… „Bine, domnu' comandant!"

Ma duc la Piatra Neamt, unde aveam un profesor. Vorbeste asta cu un inginer; era o intreprindere „23 August", sa ma duc sa ma angajez acolo. Ma duc. Inginerul ii spune aluia de la personal ca eu am liceul industrial si ca pot sa ocup un post de sef de atelier. Si-mi spune: „Hai, fa cerere!"

Si-i spun: „Stai, domne', un pic!" N-am stiut eu, ca, daca stiam, puteam sa ascund acesti ani… I-as fi putut spune: „Domne', am fost trimis de organele de securitate in strainatate…" nu stiu ce… Dar n-am stiut chestia asta! Si-i spun, zic: „Domne', eu am executat un mandat politic!" „Taranist?" „Nu." „Liberal?" „Nu." „Legionar?" „Da, legionar. Fratiile de cruce!" „Eh, pai nu-ti putem da functie de raspundere." „Dar, atunci, ce-mi puteti da?" „Munca la tejghea!" „Bine!" zic. „Fa o cerere. Si vii dupa rezultat vinerea viitoare!" Zic: „Povestea asta cu vinerea viitoare, cu sapta-luna viitoare, cu sapta-anul… eu o cunosc din Rusia!" De la Horia Hulubei, Horica – poetul! Si zic: „Nu ma mai angajez la dvs!" Dar tinerii aia de-acolo imi zic: „Ia vino, domne', incoace! Cum a fost la inchisoare?" Zic: „ Ca la inchisoarea bolsevica, comunista – cum sa fie?! Cu bataie, foamete, mizerie si asa mai departe…"

Si aveam pe preotul Romanescu, al carui bazorelief il am acolo… Si m-am dus pe la el, ca s-a rugat 15 ani cu mama si sora mea; in fiecare duminica facea rugaciuni pentru sanatatea mea. Si m-am dus la el si-i povestesc. Zice: „ Nu. Te vei duce la Bucuresti. Iti dau eu o scrisoare, te duci la Bucuresti si te angajezi acolo!"

Intre timp, inainte de-a ma elibera, eu am stat la Aiud cu Anania, care era acum Mitropolitul Ardealului. Si ma imprietenisem asa, oarecum cu el… mai ales pe chestii de arta, de sculptura. Si mi-a spus: „Domnu'Aurica, daca te eliberezi, te duci la Patriarh si-i spui ca ai stat cu mine si te aranjeaza imediat!"

Am venit acum cu scrisoarea asta la Patriarhie. Cerna era seful tipografiei. I-am aratat scrisoarea, a citit-o: „Da, domnu' Obreja. Miine, te angajam! Ai ceva, niste piese, sa i le duc lui Preafericitul?" „Am!" I-am dat eu niste piese din astea, ce-aveam pe-aici… si i le-am prezentat. Zic: „Sa-i spuneti la Preafericitul ca am facut 15 ani, sa n-aiba neplaceri!" „Da, bine, am priceput!" S-a dus si i-a spus.

„Il angajati!" a spus Patriarhul. „Daca ar sti el ce figuri avem aici, care au stat cite 12 – 15 ani in inchisoare…!" a spus rizind Patriarhul.

***B.R.:** Cine era Patriarhul?*

A.O.: *Iustin Marina. Am fost protejat de toti patriarhii, inclusiv de asta care-i acum, care era episcop atunci cind m-am angajat eu la Patriarhie.*

B.R.: *Si v-au ajutat, deci, sa va faceti si buletinul de Bucuresti?*

A.O.: *Da, mi l-am facut din nou prin Patriarhie. Eram inca la spital, ca ma arsesem si mergeam in cirje. Si-am iesit de la spital, i-am spus profesorului, care mi-a zis: „Domnu' Obreja, dai scris ca daca se-ntimpla ceva…!" M-am dus la Prefectura Militiei, la camera nu stiu care… Era o doamna blonda, asa de cumsecade… Cind m-a vazut: „Da' ce-i cu dumneata?" „Pai, am iesit de la spital…!" „Pai ce-ai avut?" „Uite, m-am ars cu acid sulfuric…!" „Nu trebuia sa iesi, domne', buletinul e gata, e'al dumitale acum, nu ti-l mai ia nimeni…!" Si asa mi-am facut buletinul din nou…*

B.R.: *Si unde ati locuit in timpul acesta, domnule Obreja?*

A.O.: *Prima data am locuit la Plumbuita. Am stat acolo citiva ani.*

B.R.: *Si faceati naveta, adica veneati de la Plumbuita pentru a lucra la Patriarhie in Bucuresti?*

A.O.: *Nu, acolo la Plumbuita erau atelierele de sculptura. Si acolo, era un consilier foarte cumsecade, tineau la mine, stii…*

Mi-aduc aminte, era un sculptor Dumitrescu, care a facut catapeteasma de la Elefterie, un foarte bun sculptor, dar un tip de afacerist… Eu n-am fost afacerist. Si ma cam ura el… simtise ca… Si-a inceput conflictul intre noi. Si intr-o zi ma cheama consilierul si episcopul si ma intreaba: „Domnu' Obreja, poti sa-l inlocuiesti pe Dumitrescu? Vrem sa scapam de el, pentru ca-i un escroc!" Zic: „Eu pot sa-l inlocuiesc… ma rog, printr-o munca extraordinara…!"

Si m-au pus sef acolo si, ca sa fac fata, pai m-am dus pe la toate bisericile, pe la minastiri… si luam schite si asa mai departe… Si am stat acolo pina am iesit la pensie, in anul Revolutiei…

B.R.: *In 1989 ati iesit la pensie?*

A.O.: *Da, intrasem in conflict cu unul dintre sefii de ateliere, care-i si acum mare mahar pe acolo… Lucram la o catapeteasma pentru Ungaria si domne', pentru ca era pentru Ungaria, am vrut s-o lucrez asa, la mare arta… sa nu rida ungurii de noi, stii…*

Intr-o zi vine asta si-mi zice: „Hai, ce-o mai mangai atita…!" Zic: „Ia asculta, domne', du-te si vezi-ti de urlatul dumitale in biserica si nu-mi mai purta mie de grija!" „Ce… noi urlam?!…" „Da, toata ziua urlati acolo ca sa va auda Dumnezeu…!" „Lasa', c-ai sa vezi dumneata…!" „Poti sa te duci la cine-ti place!" In fine, am intrat eu in conflict cu ei…

A venit un consilier, un ticalos si asta… Imi zice: „Domnu' Obreja, sa stii ca de astazi nu mai esti sef aici!" Si-i zic: „Asculta, domne', nu m-ai pus dumneata sef, pentru ca sa nu mai fiu!". Eh, m-am despartit de el… pe urma ma mai intilneam cu el: „Domnu' Obreja, nu vrei sa stai de vorba cu mine?" Zic: „Mi-e tot una daca stau sau nu stau…!"

B.R.: *Pe vremea cit erati la Plumbuita, domnule Obreja, ascultati posturile de radio straine?*

A.O.: *Da, tot timpul. Imi cumparasem un aparat de radio si eram la curent cu tot ce se intimpla.*

B.R.: *Ce posturi ascultati de obicei?*

A.O.: *Europa Libera si Moscova. Au venit o data aici la mine, mi-au facut o perchezitie jos, pentru ca m-a turnat unul ca am fost in Siria si am adus kilograme de aur si le-am turnat la Plumbuita…*

Si-a venit un maior, Toroipala il chema, impreuna cu un colonel, Zamfirescu sau asa ceva… Si ma intreaba: „Unde-i oala in care turmai aurul?" „Ce aur, domne'?" „Care l-ai turnat la Plumbuita!" Zic: „Domnule maior, sa nu mai spuneti prostia asta, domne'! Va dau un sfat: inainte de-a va duce la o ancheta pentru aur, sa stiti ca la Plumbuita se toarna clopote. La un clopot de 400 kg. se pierd intre 10 si 15 kg de bronz. Asa ca, daca as putea sa torn aur, mi-ar trebui vreo 60-70 kg, dintre care as putea folosi 20, pentru ca 20 se pierd pe cazan…!" Si, in sfirsit, asta m-a lasat in pace…

A venit altul de la securitate, sa ma ancheteze si i-am spus: „Uite, domne', ce se intimpla…" Si i-am povestit de Toroipala asta si atunci mi-a spus: „N-o sa mai vina!" Probabil i-o fi spus sa ma lase in pace…

B.R.: *Asta, deci, in urma unui denunt?*

B.R.: *Da', citi nu ma turnau acolo… Era un capitan de securitate trimis acolo in mod special ca sa vada ce se intimpla… Zicea ca lucreaza si el icoane. Mi-au adus sa vad si cind am vazut prima data o icoana, l-am intrebat: „Dumneata ai facut-o, domne?" „Da, domne'!" Da de unde… i le facea un batrin sculptor si el le aducea si aducea si spunea ca sunt facute de el…*

B.R.: *Dar ce interes avea el sa va spuna ca sunt facute de el?*

A.O.: *Ca sa capat incredere ca-i sculptor! Pe urma m-am imprietenit cu el! Era casatorit cu o arhitecta si-i facea mizerii, o bruta…*

B.R.: *Asta era securist si vroia sa aiba informatii de la dvs.?*

A.O.: *Da, vroia sa aiba… Zic: „Domne', daca ai ceva, vino si ma intreaba pe mine, domne', ca eu iti spun...!"*

Era un turnator acolo, un fost securist… Si tot ma turna. Stiam ca ma toarna si primea bani pentru asta! M-am intilnit o data in oras cu el si zice: „Domnu' Obreja, hai sa bem o bere!" „Nu beau eu bere, domne'!" Si cind a desfacut portofelul si mi-a aratat un teanc asa mare… de sute! Mi-am zis: „Ei, asta-i turnator!…" Si am intrat in conflict cu el. Si o data l-am prins jos, unde era condica, si-aveam o dalta in mina. Si i-am spus: „Asculta, ba', vezi dalta asta? Ti-o bag in burta si-aici ramai, lat! Tu ai doi copii si o nevasta. Eu n-am nimic. Mi-e tot una ca mai fac inca cinci ani pentru tine, dar scapa Patriarhia si tara de un turnator ca tine. Daca nu-ti bagi mintile in cap, sa stii ca ai incurcat-o cu mine!" S-a speriat un pic cetateanul… Pe urma, ne-am imprietenit din nou, stii… Si in sfirsit, au trecut anii…

B.R.: *Si pina in '89 ei v-au tot urmarit?*

A.O.: *Absolut!*

B.R.: *Cu toate ca dvs mi-ati spus ca nu ati mai organizat nimic impreuna cu fostii camarazi din Fratiile de cruce, deci nu mai reprezentati un pericol pentru ei.*

A.O.: *Nu, dar au venit… De exemplu, inainte de-a pleca Calciu… de-al aresta de fapt… Au venit pe la mine.*

B.R.: *Parintele Calciu Dumitreasa?*

A.O.: *Da, Parintele Calciu Dumitreasa cu unul Bordeianu, care-i in Australia acum. Si veneau destul de des pe la mine. Ma intreaba: „Ce discutati cu Calciu si cu*

Bordeianu?" „Da, va spun ce discutam: despre mincare, bautura si femei!" „Hai, domne', lasa… dvs. legionarii discutati despre…!" „Da, domne'!" „Hai, domne', fii serios!" „Eu sunt foarte serios!" Si-i zic: „Uite de ce: dvs. ne-ati invatat sa mintim!"

Eram la Jilava si se discuta atunci despre bomba atomica…„Dumnezeii mamelor voastre, vreti sa faceti bomba atomica s-o dati pe clasa muncitoare?" Asa de timpiti erau militienii, gardienii… „Cum te numesti?" Si-i dadea o luna de zile la carcera. Si atunci, cind auzeam, bateam morse… si cind se uita pe la vizete: „Ba', ti-aduci aminte cind am fost la restaurant si am mincat si ne-am dus cu muierile alea…!" „Dumnezeii vostri de banditi, si acum va aduceti aminte cum petreceati pe spinarea clasei muncitoare…!!!" Auzi, eu cu clasa muncitoare…Dar, nu ne putea pedepsi pentru asta! Si i-am spus: „Asta discutam si cu Calciu si Bordeianu!" Apoi, Calciu a fost arestat…

***B.R.:** Stiu ca parintele Calciu, la Pitesti, a fost printre cei care a schingiuit la rindul lui…*

***A.O.:** Da, Calciu si-a platit niste pacate ale lui… El a fost constient de lucrul asta!*

***B.R.:** Cu toate ca dupa aceea, inca in inchisoare, isi schimbase complet atitudinea, trezind respect si admiratie printre detinuti.*

***A.O.:** Calciu avea o minte si o memorie fantastica. Eram la Gherla. Veneau loturi de detinuti, cite 40-50… si erau repartizati apoi pe celule. Militienii scoteau la anchete, ma rog… pe cutare si cutare… Si nu stiau unde, la ce celula erau bagati respectivii. Si, atunci, militianul striga: „Calciu! Unde-i bagat cutare?" „Da, cutare este bagat la camera cutare!" Avea o memorie fantastica. Ca a facut greseli… Si le-a platit, in sfirsit… Daca nu interveneau apusenii, Calciu nu mai scapa! Nu stiu daca stiti, il bagasera cu criminali, cu homosexuali…*

***B.R.:** Se pare ca n-ar fi de acuzat nici unul dintre cei care au trecut prin Pitesti, pe la reeducare, si care a ajuns sa schingiuiasca la rindul lui. Ati cunoscut personal pe vreunul dintre acestia?*

***A.O.:** Eh, numai unul!… Sigur, nimeni n-are dreptul!*

Mi-aduc aminte ca era Pop Cornel, care fusese seful studentilor de la Cluj. S-a purtat ca un erou… Cit a fost ala butut si schingiuit la Pitesti…

Mi-aduc aminte ca eram intr-o camera mare, tarani, macedoneni, nu stiu ce… Si intr-o zi i-au reprosat: „Dumneata, domnule Pop Cornel, ne-ai trimis sa luptam impotriva comunismului pentru ca acum sa ne torni…!" si nu stiu ce… Asta, saracu', n-a zis nimic! Si-atunci, am intervenit eu. Zic: „Ia asculta, bai'cutare… Ma', Cornele, ia da-ti pantalonii jos, sa-i demonstrezi timpitului asta…" „Lasa, ma', ce mai…!" „Ma', te rog eu!" Si si-a dat pantalonii jos, asa… si-aici… p-arca erau muscaturi de caine, de la lovituri, s-a infectat… Si zic: „Cind vei primi si dumneata doua la cur, cum a primit el, atunci sa vorbesti!" Si-a tacut… n-a mai avut ce sa zica. Da' baietii erau cu bun simt…

Acum, eu nu stiu… am mai spus-o si-n carte si-o spun si acum, daca mai dura aceasta reeducare… nu stiu ce s-ar fi intimplat si cu mine… Intr-o zi, poate faceam ca ungurul ala care a sarit de linga mine, ca stateam impreuna cu el…

S-a dus la Livinschi: „Gata, domn' Livinschi, de azi inainte nu mai sunt bandit!" „Sa te vad!" Si la masa, a venit la mine acest unguras.

Cum erai cu mainile la spate, in genunchi, puneai mincarea acolo, fierbinte… si trebuia sa faci o echilibristica pentru ca… cum e castronul asa rotund, sa cazi in acelasi

timp si cu barbia si cu fruntea, ca altfel, daca loveai aici… toata mincarea iti venea in ochi si te ardea, ca era fierbinte…

Si vine la mine si-mi zice: „Hai, ma', banditule, maninca acolo!" Si atunci, pentru prima data cind am injurat: „Ma'… dumnezeul ma-tii de boanghena ungureasca…!" si am luat gamela si i-am trintit-o in cap… „Asa, las' ca ma duc eu la domnu' Livinschi…" „Du-te si la mama dracului…!"

A venit Livinschi: „Ce-i, ma', Obreja?!" „Pai, dumneata il pui pe asta sa ma bata pe mine, domne'? Pe asta, care taica-su' nu stiu ce-a fost si este si-acum… Tata a fost taran sarac!" Am facut si eu un pic caz de origine, stii… Si de-atunci, din momentul ala, nu l-a mai pus…

Ce sa mai discutam… foarte greu a fost… cind mi-aduc aminte, stii… parca nu-mi vine sa cred prin cite am trecut… Si cind ii vad pe astia de astazi… si pe gorila asta de Iliescu, ticalosul asta… ca-l stiu din '48, de la UER, mai tirziu UTM…

***B.R.:** De unde il stiti pe Ion Iliescu?*

***A.O.:** De la UER (Uniunea Elevilor din România), era mare rahat acolo. Mergea pe strada Roma, avea acolo un hogeac unde mergeau cu fel de fel de curvistine, de eleve, studente… si se cateleau acolo… Ar fi trebuit sa-mi placa ca tinar… dar eu aveam o prietena si nu ma gindeam la lucruri d'astea, stii… Un coleg de-al meu basarabean, Marinescu, era cu el. Marinescu a murit saracu'…*

Si mi-aduc aminte, cind am iesit (din inchisoare –n.n.), ne-am intilnit la Polizu dupa 15 ani cred… Si vine la mine si-mi zice: „Mai Aurele, am auzit ca vrei sa ma omori!" „Eu? Pe tine, ma? Tu crezi ca eu am suferit ca sa omor pe cineva, ma? Pe mine m-au batut colegi, ma', care au fost la mine acasa si pe care i-a ingrijit mama… si i-am iertat de-atunci!" Si-i spuneam colegului asta: „Da, ma, mai cu sete, ca daca te vad astia ca ma mingai, te pun iarasi in pozitie si ai sa faci alte prostii si mai mari...!"

Eh, foarte greu a fost, dar a trecut… Si uite ca eu traiesc, ei au murit. Imi pare rau… Cind i-am vazut la proces, m-a apucat un sentiment de mila fata de ei… erau toti ca varul… Si Turcanu si…

In sfirsit, m-au pus sa jur acolo ca voi spune „adevarul si numai adevarul"… Le-am spus cum m-au schingiuit, cum m-au torturat si nu stiu ce… Si-mi zice procurorul: „Vezi ca n-ai spus adevarul?!" „Da' ce n-am spus, domnule procuror?" „N-ai spus ca ti-au dat sa maninci fecale!" Zic: „Domnu' procuror, nu am povestit asa ceva din respect fata de dvs., fata de autoritatea de stat… Dar aceste lucruri s-au facut, le-au declarat chiar ei…!"

***B.R.:** Pe Horia Cosmovici l-ati intilnit in acesti ani de inchisoare?*

***A.O.:** Da. L-am intilnit la Gherla. Am stat… ne despartea zidul numai, da' vorbeam la… faceam Istoria Artelor cu el. El imi spunea si eu imi notam pe sapun…*

***B.R.:** Pe Stefan Nenitescu l-ati intilnit, domnule Obreja?*

***A.O.:** L-am intilnit, ca si pe majoritatea celor care au facut inchisoare… Eu eram cunoscut la inchisoare pentru ca sculptam si pentru ca am avut o atitudine asa, mai dura fata de autoritatea inchisorii, pedepsit si nu stiu ce…*

Mi-aduc aminte ca am stat o luna si jumatate in lanturi la carcera, in beci la Aiud. Erau niste batrini, saracii, bagati acolo si se plingeau toata ziua… Zic: „Ce va plingeti? Acum, gata… stam aici o saptamina, doua… eu stau o luna-jumatate si nu ma

mai pling… Uite, o sa scapam si de-aici, o sa iesim si afara…!" „Da cind scapam, domnu' Aurel?!" „Eh… intr-o zi scapam noi si de-aici!"

Mi-aduc aminte, stateam la Jilava cu un inginer, Victor…care era Director la CFR… Si era asa demoralizat, saracu'… Si in fiecare zi: „Domnu' Aurel, nu mai scapam de aici!" „Domnu' inginer… uite, am primit prin morse ca americanii se pregatesc…" nu stiu ce… Eu n-am crezut niciodata in gogorita cu americanii…

Mi-aduc aminte ca printre tinerii care erau chemati… era un maior inalt, un tip destept, intr-adevar… eram si eu chemat printre cei tineri. Si ma intreaba: „Ce-ati face daca, intr-o zi, ar veni americanii?" Zic: „Pai, ce-am facut si sub dvs!" „Adica, v-ati organiza?" „Da!" Si-mi spune: „Sunt convins de lucrul asta!" Si mi-a spus: „Domnu' Obreja, ce-ai zice daca te pun in libertate?" „Dumneata, domn' maior? Pe mine, baiatul lui badea Ion, din muntii Neamtului?! Pai trebui grad mare, domne' ca sa ma puna pe mine in libertate !!!… Domnu' maior, criminalii care i-au lovit si pe comunisti si pe legionari se plimba acum pe Calea Victoriei, domne'… si dvs. nu ziceti nimic!" „Da, ai dreptate, ii stim! Diferenta intre ei si dvs este ca ei tac, sunt lasi, iar dvs v-ati organizat impotriva noastra!"

Era unul, mare legionar, statea cu nevasta-sa pe aici, pe-aproape de mine. Aveau cu ei un ungur, maistru la Clujana. Ungurul, sunt convins ca nu m-a turnat, da' asta m-a turnat la securitate. Si ma cheama la securitate: „Domne', dumneata te mindresti cu ce-ai facut?" Zic: „Pai daca asta am facut, ce sa fac acum?! Ca nu pot nega, ca n-am fost inchis, ca n-am suferit…" si asa mai departe. „Bine, da' de ce vorbesti de toate astea?" „Pai, daca asta am trait, le spun, de unde sa stiu eu ca ma toarna cineva…!" N-au avut ce sa-mi faca…

Da' au venit si acum, dupa… schimbare!

***B.R.:** Au venit si dupa '90?*

***A.O.:** Da, au venit si dupa '90.*

***B.R.:** Acum de ce anume mai erau interesati?*

***A.O.:** Eu stiu…?! Sa spun ca ne organizam, ca nu stiu ce… ca-i intereseaza lucrul asta.*

***B.R.:** Da, probabil pentru ca in '90, cind a fost Piata Universitatii, ei incercau sa acrediteze ideea ca legionarii organizasera toata acea manifestatie.*

***A.O.:** Da!*

***B.R.:** Domnule Obreja, va multumesc mult.*

Interviul cu Miriam Bercovici

Inregistrare facuta la Bucuresti, in 29 iunie 2005

Bogdan Radulescu: *Doamna Doctor, pentru teza mea in Stiinte ale educatiei, ma intereseaza parcursul dvs educativ, scolile pe care le-ati facut, profesorii pe care i-ati avut si orice amintire in acest sens legata de perioada pe care ati trait-o. In masura in care va este cunoscut, ma intereseaza in mod deosebit invatamintul evreiesc din Romania in perioada premergatoare comunismului. Dar, la inceputul discutiei noastre, imi permiteti mai intai sa va intreb cum va numiti, unde si cind sunteti nascuta?*

Miriam Bercovici: *Ma numesc Miriam Bercovici, sunt nascuta in 11 septembrie 1923 in Campulung Moldovenesc, acum judetul Suceava, atunci era judetul Campulung, era altfel impartirea pe judete.*

In 1940 aveam, deci, 17 ani. Am absolvit scoala primara la Campulung, gimnaziul de fete la Campulung si, deoarece nu exista liceu de fete mai departe, in loc sa fac cum au facut majoritatea colegilor, sa dea examene la liceul de baieti, invatand in particular, eu am plecat la Botosani, unde aveam bunicii materni, la liceul „Carmen Silva".

Cred ca exista si acum, adica s-a revenit asupra numelor, liceul era pe atunci renumit si ca seriozitate si ca invatamant, era un liceu foarte bun. Si pot sa spun si tind s-o accentuez ca mare parte din ceea ce stiu, vorbesc de cultura generala, o am din cele doua clase facute la „Carmen Silva".

Mai exista si un alt liceu semiparticular, dar asta era de stat. Si acolo am facut doua clase, a V-a si a VI-a de liceu, reusind foarte repede sa fiu premianta pe scoala, desi aveam lipsuri, cum se zice, in special la franceza, pentru ca noi in Campulung invatam latina mai mult decat franceza, si aveam un accent mizerabil la franceza, dar am reusit si am terminat clasa a VI-a in iunie 1940, plecand glorioasa acasa.

Intre aceste evenimente au survenit pactul Riebentrop-Molotov, schimbarea de domnie, 6 septembrie, dar eu am plecat, totusi, la Botosani la inceputul scolii. Scoala incepea de obicei dupa 10 septembrie, intre 10 si 15 septembrie, si m-am prezentat la scoala. La scoala era afisat larg: „Conform…" nu mai stiu ce decret, acel decret care a infiintat „numerus clausus", numai trei eleve evreice sunt admise in clasa de liceu. Eu am fost admisa, dar celelalte doua aveau parintii, tatal… tatii elevelor fusesera soldati si decorati in timpul primului razboi mondial.

Era o lovitura serioasa, nu eram nestiutoare de ce se intampla in jurul meu, eram foarte constienta, citeam ziarele, ascultam radioul si eram o fata interesata de ce se intampla in jur… si-n Germania, si…eram pregatita oarecum.

Neplacerea mare a fost ca noi, aceste trei eleve evreice, am fost asezate intr-o banca speciala. Inainte, in clasa eram cam jumatate evreice, dar eram in relatii perfecte si cu profesorii si, bine-nteles, cu colegii. Acum, eram numai trei, asezate intr-o banca cu fata la colegi, banca utilizata inainte de asta pentru elevii nesilitori, care nu erau atenti, noi spuneam pe nemteste (…) „banca magarilor". Ne-a asezat acolo. A doua zi, n-am vrut sa ma mai duc la scoala, dar m-am dus, totusi, si a treia zi nu m-au mai primit, „numerus nulus" si asa s-a terminat inceputul clasei a VII-a de liceu.

Nu imediat, mult mai tarziu, s-a infiintat la Botosani liceul evreiesc, liceu care… si pentru fete si pentru baieti, era mixt din cate am auzit, pentru ca eu am plecat acasa la Campulung, n-avea nici un rost sa stau… poate c-as fi ramas, poate am fi strans banii, dar s-a infiintat mai tarziu, dupa un timp pana de Craciun… dar sa stiti ca gasiti material cu privire la liceele evreiesti, daca ati fost la Centrul de Istorie…

B.R.: *N-am fost inca…*

M.B.: *D-na Lia Benjamin are toate datele liceelor, sotul ei, in special, a scris si o carte despre asta si puteti gasi date cu privire la orasele unde au fost infiintate liceele evreiesti, de Bucuresti nu mai vorbesc, au fost chiar mai multe, a fost si o scoala de medicina pentru cei care terminasera, dar eu nu…*

Am plecat acasa. Campulungul n-avea nici putere materiala, dar nici suficienti elevi pentru liceul evreiesc, incat s-a terminat pentru mine liceul de stat.

In anul '40-'41 am fost, cum sa spun, domnisoara in casa… am invatat gospodarie, ceea ce nu stiam inainte, am invatat engleza, nu mult, dar cu un profesor particular, si am continuat sa cant la pian. Eram si eu amatoare, ma rog, dar stiam ceva, cantasem la pian, aveam cartile si am inceput sa invat de una singura. Dar nu e invatatura fara un tel, daca nu stii ca poti sa dai examene, mi-era… nu greu, dar am citit ceea ce ma interesa, in special istoria, anatomia in clasa a VII-a, inca nu stiam ca voi face Medicina, credeam ca voi face istoria, am avut o pasiune speciala si asta a fost in anul '40-'41.

Sora mea mai mica a fost surprinsa de evenimente terminind clasa a II-a de gimnaziu la Campulung. Ea ramasese la Campulung, unde in '40 era gimnaziul de fete, a fost scoasa din clasa a II-a de gimnaziu si acolo s-a oprit in anul '40, ceea ce a invatat ea in scoala de stat. Colegele care dadeau examene particulare… nu s-au mai putut da examene particulare si asta a fost soarta copiilor evrei, care s-au oprit din invatatura. Cei din Botosani au urmat liceul evreiesc care, dupa aceea am aflat, fiinta in sinagogi, cu profesori evrei, care fusesera exclusi din corpul profesoral. La liceul „Carmen Silva" din Botosani, noi n-am avut nici un professor evreu in anii aceia, numai profesori de religie, caci faceam religia separat, am avut un profesor de religie care ulterior a devenit rabin si a emigrat in Israel, am auzit, nu l-am vazut… dar, in liceele particulare erau si profesori evrei…

B.R.: *Va mai amintiti cum se numea?*

M.B.: *Liceul?*

B.R. : *Nu, profesorul.*

M.B.: *Popescu Frenche il chema pe profesorul de religie, devenit apoi rabin la Haifa. Stiu ca avea multi copii, atita stiu… dar nu l-am cunoscut bine si noi radeam de el, faceam o bascalie teribila ca avea o barba mare…*

Si asta a fost… Daca v-as spune de viata de eleva care am avut-o la gimaziu si la liceul din Botosani, ea a fost destul de normala, in toti anii, eu fiind o eleva care invata usor, pentru mine invatatura nu a constituit niciodata o problema, o problema de memorie, am intrat in clasa intaia primara stiind sa citesc, stiam sa citesc si nemteste, adica tin minte ca am invatat romaneste in scoala, dar eu stiam… citeam ziarele la sapte ani. Imi placea sa invat pe altii sa citeasca, am invatat-o pe sora mea, i-am fost profesor particular si la 10 ani citeam in acelasi timp basme si romane de Maupassant, pe sub plapuma, pentru ca mama nu ne dadea voie, dar citeam, si am citit imens de mult.

Si mai tin minte… profesoara de istorie din Botosani mi-a spus la un moment dat: „Ce te intereseaza asa de mult istoria, vrei sa te faci comunista?”. Eu stiam ce sunt comunistii, dar… am ramas uimita, imi zice: „ Am avut o eleva foarte buna si uite, e-n inchisoare, si ei ii placea istoria…”. Dar eu pe vremea aceea n-aveam de gand sa devin comunista.

Daca mai doriti sa stiti ceva, eu pot sa va spun ce-am facut in ceilalti ani pana mi-am reluat invatatura.

***B.R.:** Care au fost motivele pentru care nu v-ati dat imediat diferenta in Botosani pentru a trece la liceul evreesc?*

***M.B.:** Eu m-am adus in Trasnistria, unde am fost deportata, foarte devreme fata de altii, venind pe jos, in 2 mai 1944, as spune in urma Armatei Rosii. Cam la doua saptamani de la intrarea rusilor in acea parte din Moldova… nu stiu daca stiti, ca intre 23 august si intrarea rusilor intr-o parte a Moldovei (intre care era Botosani, Suceava, Campulung), a fost o perioada de front, frontul de la Iasi. Rusii s-au oprit si era un fel de teritoriu ocupat de rusi, romanii se retrasesera si eu m-am intors dupa ce rusii au intrat la Botosani, am mers doua saptamani pe jos ca sa ajung din Trasnistia la Botosani, fara mama fara tata, cu alti tineri impreuna…*

***B.R.:** Ati fost, deci, deportata in Trasnistria?*

***M.B.:** Da, am fost deportata, dar capitolul asta l-am pus deoparte…*

***B.R.:** Cind s-a decretat „numerus clausus”, pentru a continua scoala, de ce nu v-ati dus totusi sa va inscrieti la liceul evreesc din Botosani?*

***M.B.:** Nu m-am putut duce, deoarece orice plecare a unui evreu cu trenul trebuia sa aiba premise speciale, erau buletine speciale… eu nu am vrut sa va plictisesc cu toate aceste detalii…*

***B.R.:** Am inteles, nu era usor de circulat…*

***M.B.:** Nu era usor, era deja regimul antonescian, Antonescu – Horia Sima pana la rebeliune. Era perioada cea mai grea. Am suficiente cunostinte de istorie pentru a va putea relata asta, perioada cea mai grea a fost pana la rebeliune. Deci, nici nu se punea problema sa plec la Botosani, iar la Campulung nu era scoala. M-am uitat in carti, aveam cartile, le cumparasem, pe atunci nu ti se dadeau carti gratuite, le cumparasem dar n-aveam chef sa ma uit macar in ele, era o… cum sa zic, sa rupi de scoala un om tanar, care iubea scoala, era destul de frustrant…*

***B.R.:** Am inteles… Care a fost perioada in care ati fost deportata in Trasnistria?*

***M.B.:** Eu am fost deportata din 12 octombrie 1941 pana in mai 1944. In 2 mai 1944 am ajuns la Botosani, dupa un drum de doua saptamani pe jos, cum v-am spus si m-am trezit la bunici, unde l-am gasit pe tatal meu, care fusese in alt lagar… Mama si sora mea ramasesera in Transnistria si au venit abia dupa doua luni. Si ce era sa fac, bunicii decazusera materialiceste, singurul lucru pe care ni l-au putut oferi a fost unde sa locuim, si am devenit functionara la primarie. Stiind putin ruseste, ca-ntre timp in Trasnistria invatasem putin ruseste, ucraineste, am fost un fel de traducator, ca erau rusii, dar nu… la un birou de cartele de paine. Si am fost functionara un an de zile, dupa 23 august tot functionara am fost si am dat doi ani intr-un an, clasa a VII-a si a VIII-a, la liceul evreiesc.*

***B.R.:** Din Botosani?*

M.B.: *Din Botosani. Liceu care mai functiona; se chemau examene de lichidare, ca mine au dat examen multi care se intorsesera de la munca obligatorie, din deportare, dar au dat examenul nu la liceul evreiesc, ci la liceul de stat, liceul „Laurean" de baieti si la liceul de fete „Carmen Silva", dar in special la liceul „Laurean", oameni care au fost in armata, fost soldati care pierdusera ani de scoala. Deci, faptul ca aveau voie sa dea lichidari nu era o chestiune pur evreiasca. Sigur ca n-au fost…*

B.R.: *Lichidari insemna echivalente, nu?*

M.B.: *Da, echivalente. Dar am dat la toate obiectele examen, absolut la toate obiectele, ca nu erau examene poate atat de riguroase cum eram eu obisnuita inainte, nu le-am mai luat cu 10… De exemplu, la greaca sau la astronomie, in clasa a VIII-a de liceu se facea asta, am rasfoit cartea, stiam ca nu se va insista decat asupra obiectelor principale. Pentru mine obiectul principal, care a fost totdeauna problematic, era limba romana, pentru ca simteam ca am oarecare greutati cu acordul gramatical. De scris, scriam bine, dar nu faceam totdeauna deosebirea corecta intre „a" si „i", decat daca ma gandeam, asta datorita limbii germane ca limba materna.*

Am dat, deci, bataie la limba romana si la literatura si am luat bacaleuratul, pentru ca imediat, in '45, s-a dat la Iasi un bacalaureat de lichidare pentru toti cei ramasi in urma si am dat bacalaureatul acolo, asa incat am castigat doi din cei patru ani pierduti.

Problema mare era ce face un om de 20 de ani care vrea sa invete, aveam de acum 21 de ani. Si a existat o serie, imediat dupa razboi, ca cei care voiau sa intre in facultati si care au pierdut mai mult de un an, puteau sa intre fara concurs de admitere la orice facultate voiau. Dar nu numai pentru cei veniti din Trasnistria sau din exil, ci pentru toti care au fost in armata, pe front in timpul razboiului, erau o multime de baieti care pierdusera ani de zile. A fost un fel de rezolvare a problemelor induse de razboi.

Si, astfel, in luna mai 1945 am intrat la Medicina la Iasi. Am abandonat istoria, care a ramas un hobby si am fost convinsa ca am ales calea cea mai buna, in sensul ca numai prin mine si chiar numai cu vorba, cu ochii si cu mana pot sa fac ceva. Ceea ce vazusem in deportare, ca in timpul marii epidemii de exantematic, multi medici au facut o treaba foarte buna, fiind oameni in primul rand, ca nu le-a reusit totdeauna… Nu stiu daca eu am reusit, insa, in orice caz, de asta am facut Medicina, am avut niste modele foarte frumoase.

Si am intrat, deci, la Medicina in mai 1945 si am facut an de an Medicina. Exista o solutie cum am vazut ca a fost la Bucuresti, multi au intrat direct in anul II, stiti ca v-am spus ca a existat si o facultate de medicina evreiasca aici in Bucuresti. Au intrat in anul II direct… adevarul este ca anul intai de Medicina, cu anatomia aia grea si bazata numai pe memorizare, nu foloseste ulterior medicilor, poate doar chirurgilor mai mult, dar foloseste ca sa stii la ce carte sa te duci dupa aceea.

Eu, insa, am intrat in anul I si am facut legal toti anii, dar, daca n-ar fi existat aceasta posibilitate de a intra fara concurs, nu stiu daca m-as fi descurcat, pentru ca nu va puteti imagina ce greu este dupa trei ani in care nu ai vazut aproape deloc o litera scrisa, dupa ce-ai intrerupt o invatatura, dorita de altfel, sa inveti din nou sa inveti. Usor mi-a fost sa dau examenele de lichidare, dar in primii ani de medicina a fost un chin invatatul, nu mai stiam sa invat cu spor si d-abia in anul III am reusit sa ajung din urma pe ceilalati colegi. E adevarat ca am avut si ajutorul colegilor. Am stat in niste conditii mizerabile la Iasi, conditii de gazda: trei fete intr-o camera cu un singur pat, ma rog, astea sunt colaterale… dar pot sa jur ca nu m-am sculat o data mai tirziu de 5 dimineata

si nu m-am culcat mai devreme de 12 noaptea, ca sa apuc sa invat si singura, sa ma obisnuiesc cu memoratul, adica sa retin ce-i mai important pentru ca sa pot sa-i ajung din urma…ceilalti cu care locuiam impreuna erau mai tineri si noi aveam un singur rand de carti. A fost foarte greu, dar in anul III se normalizasera de-acuma lucrurile. Am terminat facultatea printre primii, si am fost numita direct in Bucuresti, nu la tara.

Eram foarte ambitioasa si am sa va spun si povestea acestei ambitii, care este o poveste de asta, daca ati fi profesor sau daca sunteti… n-am inteles la ce lucrati…

***B.R.:** Eu sunt educator specializat, ma ocup de persoane cu un handicap mintal.*

***M.B.:** Aha, e bun si pe asta. Pe mine as spune ca parintii si profesorii mi-au creat un handicap in invatatura. Parintii mei nu au fost oameni cu carte, mama avea patru clase primare, dar a invatat singura franceza si germana, iar tata a avut sapte clase primare cum era in Austro-Ungaria, unde se nascuse el, si era meserias: tinichigiu si geamgiu, dar vroiau sa dea copiilor lor maximum din ceea ce nu avusesera ei. Si mama spunea: „Tu trebuie sa fii cea mai buna, ca sa fii in frunte, din doua puncte de vedere: esti fata si esti evreica, deci trebuie sa fii perfecta!”. Invatatoarea, care ma iubea, spunea: „Nu e bine sa fii premianta, evreii nu trebuie sa straluceasca, ca altfel… sunt invidiati!”. Ei, inchipuiti-va ce raspuns e acesta pentru un copil ambitios… Groaznic, deci am devenit ambitioasa si poate si rea… pentru ca a fost greu. Si dumneavostra, ca pedagog, mai ales la cei cu un handicap, va puteti da seama. Nu trebuie ca un copil sa fie impins, in felul cum am fost eu impinsa, pentru ca sa fie in frunte si tras inapoi in acelasi timp.*

Si am facut Medicina si pot sa spun ca am reusit in meserie, adica am lucrat la Spitalul Fundeni ca sef de sectie, medic primar, doctor in stiinte, carti, articole… ma rog, chiar daca n-am fost cea mai… dar, m-am straduit.

***B.R.:** Aveti alte amintiri legate de momentul inceperii studiilor de medicina in 1945?*

***M.B.:** Au fost in acel an scolar, in anul I de Medicina, 700 de studenti. Inchipuiti-va!!! Nu aveam cadavre, lucram 32 de studenti la un cadavru, ceea ce e egal cu zero… mi-e usor sa vorbesc despre asta, adica vreau sa va spun ce multi eram si bineinteles ca nu eram numai evrei… Doamne fereste!*

Si a fost sora mea de-acuma, care a reluat din clasa a III-a de liceu, ea a ajuns tot la Medicina, dar dand examen de admitere. E de-acum medic de laborator la Iasi, bacteriolog, este cea care a inventat in Romania „Polidinul”.

***B.R.:** Este sora mai mare?*

***M.B.:** Nu, mai mica cu patru ani.*

Asa ca eu v-am spus tot ce stiu despre scoala evreiasca. Mai mult nu stiu. Veti afla mult mai multe de la Centrul de istorie, unde au toata documentatia liceelor, exista si o carte a liceelor evreiesti, a perioadei acesteia in Bucuresti si la Iasi, unde a fost un liceu evreiesc, dar in special la Bucuresti, unde au fost 2 sau 3 licee. Daca nu ma insel, a fost categoric si un fel de scoala evreiasca de meserii, care a existat pana in ’48. Dar eu n-am avut tangenta cu… N-am avut nici o legatura cu ea si nu cunosc mai mult, n-am fost in tara si, cand am inceput sa invat, am avut o singura directie, invatatura…

***B.R.:** Familia dvs era o familie religioasa, adica practicanta a cultului mozaic?*

***M.B.:** Da, era o familie mediu religioasa, bunicii erau religiosi, nu foarte… aveam bunici, saracii pe care i-am… daca stiti Campulungul moldovenesc, un orasel*

foarte frumos. Eu il visez, dar n-am mai fost acolo si nici nu ma duc, am ramas in Romania cu al meu Campulung…

Deci, ziceam ca bunicii erau religiosi, parintii mei mediu, de sarbatori mergeau la sinagoga, noi copiii eram si noi cum erau parintii, stiam de toate sarbatorile, merita sa spun ca, asa cum am invatat pianul, am invatat acasa ebraica, cu un profesor. Aveam de trei ori pe saptamana lectii de ebraica cu un profesor particular si invatam si limba ebraica si religie din Cartea Sfanta, din Biblie si citeam foarte bine, iar a treia lectie era de limba idis, nu stiu daca faceti diferenta: limba ebraica e cea israeliana veche, limba cartilor sfinte, iar limba idis porneste initial de la un dialect german, „hohmitel-deutsch" se cheama, care e impanat in fiecare tara cu limba de unde erau evreii, de exemplu in Romania cu multe cuvinte romanesti, in Rusia cu multe rusesti, in Franta cu frantuzesti. Adevaratul idis se scrie insa cu litere ebraice, asa ca mie nu mi-e strain deloc. Exista si o literatura idis foarte frumoasa; de curand a fost o masa rotunda sub egida ambasadei austriace si am fost si eu acolo. Teatrul evreiesc se juca si se joaca si acum intermitent in limba idis.

Asta à propos de religiozitate, apartenenta mea la comunitatea evreiasca, la faptul ca sunt evreica, nu numai ca n-am negat-o, dar este primul lucru pe care-l spuneam studentilor mei cand am fost in invatamantul superior, totdeauna le ceream ingaduinta pentru eventualele greseli gramaticale. Nu suport bancuri cu evrei, va rog sa faceti legatura din punct de vedere… am oroare si de evreii care spun bancuri cu evrei, am oroare de bancuri si de vulgaritate si le spuneam de la inceput ce sunt. Nu mi-am schimbat numele, am avut totdeauna un nume pur evreiesc, nu ma chema Bercovici, ma chema Korber cu „K", Miriam Korber, Bercovici este numele sotului.

Cam asta, daca eu sunt religioasa acum… asa cum am fost, in sensul ca la mari sarbatori trec asa prin templu, ma duc asa, nu sa stau tot timpul, nu tin toate datinile care mi se par depasite, datinile de alimentatie, nu stiu daca stiti, evreii nu mananca carne de porc, nu amesteca carnea cu laptele, dar undeva scrie in Biblie sa nu fierbi iedul in laptele mamei lui, exista undeva scris asa ceva… Nu tin toate datinele, dar sunt evreica… afisata.

Si daca vreti sa vedeti, nu va arat, dar daca vreti sa auziti (si altii stiu asta), robotul meu telefonic este plin de injurii… Am facut si plangere la politie, o luna de zile am primit zeci de injurii de la cineva pe care nu-l cunosc.

***B.R.:** Dar de ce?*

***M.B.:** Nu stiu. In anul de gratie 2005, mi-aduce aminte ca sunt jidanca si… imputita. Asta à propos ca sunt evreica, dar sunt si simt.*

***B.R.:** Doamna doctor, care este perioada in care ati predat in invatamintul superior?*

***M.B.:** Am fost numita preparator la Institutul pentru ocrotirea mamei si al copilului pana in 1961, cand institutul a fost asimilat Universitatii si cand am fost scoasa din invatamant.*

***B.R.:** Ati fost scoasa?*

***M.B.:** Scoasa… pe motivul c-as fi facut cerere de plecare in Israel. Dar, din pacate nu facusem.*

***B.R.:** Si atunci, care banuiti c-ar fi fost motivul real?*

M.B.: *Nu stiu, a fost probabil un denunt c-as fi facut acest act. Mi s-a dat imediat un post de medic primar la sectia de nou-nascuti a Spitalului Caritas, pentru care nu aveam pregatire, nou-nascut nu-i totuna cu pediatria, dar dupa trei saptamani am fost adusa inapoi in Fundeni, pe un post de medic primar, pentru ca era in curs de finisare prima carte in editura academiei si profesorul nu putea s-o finiseze. Pentru treaba asta a creat un post de medic primar, m-a intrebat daca sunt inscrisa pentru plecare, i-am spus ca nu, m-a crezut pe cuvant de onoare, si am functionat acolo pana la pensionare, in '92, pe post de medic primar, cu functii didactice, platita si didactic cu jumatate de norma, dar din '61 pana in '92 scoasa din invatamant. Asa ca am fost batuta… si cu banii luati.*

Am predat nu numai studentilor, ci si medicilor de la perfectionare, ca la Fundeni a fost Centrul pentru perfectionarea medicilor, asa ca am experienta didactica. In afara de asta, am facut separat curs de genetica, curs de imunologie, curs de homeopatie, tot timpul voiam ceva nou, asa ca m-am pregatit pentru meseria asta. Apoi, am mai lucrat la Scoala Lauder sapte ani ca medic scolar, dar acum am terminat, de buna voie si nesilita de nimeni, am ramas numai ca medic la comunitate, vizite la domiciliu la pacienti care nu se pot deplasa. Este platit, cum sa zic… aproape simbolic.

Am scris cateva carti in limba germana, care mi-e mai usor, am tradus cateva carti…

B.R.: *Carti de medicina?*

M.B.: *Nu, nu. Si medicina am tradus. Ati vrut sa ma intrebati ceva si v-am intrerupt, iertati-ma.*

B.R.: *Voiam sa va intreb de perioada de dupa 23 august 1944, cind dictatura legionara a fost inlocuita de cea comunista.*

M.B.: *Am inteles ce vreti, asta e intrebarea inerenta… eu am dat foarte multe interviuri. Am sa va povestesc si asta…*

B.R.: *M-ar interesa deci sa stiu cum ati trait sub comunisti ca evreica, ca doctor.*

M.B.: *Bine… am sa incerc sa rezum, n-am sa va povestesc tot. O sa spun ca m-am intors… n-am venit cum se zice pe tunurile rusesti, ca Ana Pauker, am venit dupa tunurile rusesti, in spatele tunurilor rusesti, care m-au impresionat prin precaritatea… erau asa de saracuti soldatii, cu niste carute, cu niste cai prapaditi, mi se parea… dar in spate venea o armata, stiti inceputul, cand au intrat in ghetoul nostru a fost cumplit, ei nu-si inchipuiau ca mai traiesc evrei, a fost… Foarte multi ne-au si banuit pe cei citiva ramasi de colaborationism cu nemtii, mai ales ca vorbeam nemteste intre noi.*

Pe scurt, cand m-am intors la Botosani, la bunici (bunicul a murit curand), in ianuarie 1946 am intrat in partid. Eram studenta la Iasi, exista pe atunci, nu stiu daca se mai pomeneste de de asta, F.D.U (Federatia Democrat Universitara) si cei care nu erau membri de partid si care aveau contingente antinationaliste activau, adica mergeau la manifestatii si la inceput am fost in F.D.U. Una dintre colegele cu care aveam camera, am spus ca locuiam cu doua colege, mi-a spus: „Stii ca te-am trecut pe o lista sa intri in partid!". Zic: „Eu stiam ca se face autobiografie", la care ea zice: „O s-o faci dupa aceea". In ianuarie, nu mai stiu a cui zi era, or a lui Stalin, or era la moartea lui Lenin, si trebuia ca fiecare membru de partid sa mai aduca un membru de partid, asa ca am intrat pe lista. Asta nu m-a scutit sa fac ulterior o autobiografie, in care am spus… si ce lapte am supt de la mama. Am crezut-o foarte serios, am crezut ca este o solutie impotriva nationalismului si a fost prima data cind puteam sa spun cu voce tare: „Da, sunt evreica, sunt studenta buna si o sa fiu un medic bun"… Am crezut, si am crezut

sincer. Dar ei nu m-au prea crezut pentru ca eram mic burgheza, desi tatal meu a fost meserias, dar… meserias particular, la un moment dat a avut si o pravalie si eu am avut neprevederea sa scriu ca tata a avut si pravalie de sticlarie la Campulung.

B.R.: *Ati scris totul exact asa cum a fost, fara sa aranjati nimic?*

M.B.: *Da, am scris totul cum a fost, n-am aranjat nimic, incat la prima verificare eram pe muchie de cutit, dar n-am fost scoasa decit c-am fost certata pentru lipsa de avant si energie, lipsa de activitate. Cea mai mare munca de partid pe care am avut-o in spitalul Emilia Irza si apoi la Fundeni a fost ca am facut invatamant politic cu femeile de serviciu, asta mi s-a dat ca activitate pe linie sindicala. Va puteti inchipui cum puteam sa pregatesc politic femei de serviciu analfabete. Va povestesc aceasta intamplare care a fost prin anul '52-'53, cand eu m-am gandit sa le citesc din ceva, adica eu sa citesc si eventual sa comentam. Si circula pe atunci un roman scris de un medic, „Oameni in alb", ce pot sa faca medicii… si l-am citit, nu mi s-a parut ca le-a placut, dar am venit acasa si am povestit sotului meu, care atunci mi-a spus: „Tu le citesti asta femeilor de servici, tu stii ce s-a intamplat in Uniunea Sovietica?". In problema medicilor, nu stiu daca cunoasteti…*

B.R. : *Nu.*

M.B.: *Ei bine, a fost o mare tragedie. Dupa 1948, Stalin a intors macazul si tot ce era evreiesc, teatru evreiesc, scriitori evrei, medici evrei de seama i-a bagat la subersiv, ca ei l-ar fi omorat pe Gorki prin mijloace medicale.*

Cind eu vorbeam despre „Oameni in alb", era procesul halatelor albe in Uniunea Sovietica, de care eu habar n'aveam. Si atunci am facut eu legatura: „Cum, in Uniunea Sovietica se intimpla ceva cu evreii?". Da, aveau loc marile procese si au fost omoriti zeci de scriitori si artisti evrei, s-au inchis teatrele evreiesti, editurile evreiesti, au fost trimisi in gulag toti cei care ajutasera de fapt Uniunea Sovietica in discutiile cu americanii pentru ajutoarele pe care le-au primit din America la sfirsitul razboiului. Si au fost arestati pentru colaborationism cu America.

Si eu faceam cu femeile de servici despre „Oameni in alb". Am fost membru de partid pina la sfirsit, am fost de doua ori admonestata public de catre o evreica care era secretara de partid; cind n-am fost la un 23 august: nascusem si copilul avea 3 sau 4 luni, eu alaptam si nu m-am dus la defilare. Mi-au spus ca pun deasupra intereselor generale interesul personal… si asa mai departe. Dar am fost membru de partid…

Ca am fost scoasa din invatamint in 1961, fara sa ma inscriu sa plec in Israel… dar nu am avut activitati pe linie de partid. Cel mult in sindicat, pe linie culturala, cum v-am spus. Pentru ca sotul meu era secretar literar la Teatrul evreiesc, le-am adus o data costume la spital, cind se facuse o echipa teatrala ca sa joace… nu stiu ce s-a jucat… apoi, la echipa de dansuri, cor. Asta a fost activitatea…

Dar, nu-mi pare rau… am crezut serios. Cind am intrat, nu mi-a parut rau si nici acum nu-mi pare rau de experienta pe care am avut-o. Ca am avut deziluzii… ca mine au fost multi altii, insa eu cel putin n-am fost in frunte. Asa ca mi-a fost usoara despartirea in 1989. Si-am crezut ca ne-am despartit de tot de trecut, da' nu ne-am despartit…

Admir statul Israel, sunt o mare admiratoare a celor care au realizat… pentru ca statul asta a fost efectiv cladit din cei care au venit din lagare… Ca n-am plecat eu, vinovat e faptul… Eu as fi putut sa plec in '48 in Statele Unite, as fi putut sa ramin in '88 in Canada, adica am fost plecata…

Eu n-am plecat pentru urmatorul motiv: dupa ce ne-am intors din Transnistria, tata si mama aveau rude in America si ne-au trimis de acolo actele acelea pentru emigrare. Mama tinea foarte mult ca sa invatam, eram deja studenta si eu am intrebat in scrisoare pe rude daca voi putea continua acolo studiile incepute. Raspunsul a fost ca mai intai ai sa muncesti si apoi, daca vei stringe bani, ai sa poti sa si studiezi. Or, aici invatam fara bani, eram deja in anul III, cum sa-mi stric… viitorul (de aur!!!)… si n-am plecat. N-am plecat eu, n-a plecat nici mama, nici tata. Si-am ramas…

B.R.: *Ati regretat ulterior aceasta optiune?*

M.B.: *Acum imi pare rau, atunci nu. Vreau sa va spun ca asa mi-am facut cu placere meseria si-am socotit ca mai mult n-as fi putut ajunge, incit atunci nu mi-a parut rau ca am ramas. Acum regret, pentru faptul ca suntem foarte singuri, nu pentru altceva. Acum poti sa calatoresti… am calatorit foarte mult, am vazut… cum sa zic, fericirile de dincolo, le-am cunoscut pe cele de aici… sunt prea batrina ca sa-mi para rau.*

B.R.: *Doamna Doctor, va multumesc foarte mult.*

M.B.: *Daca va ajuta cu ceva, imi pare bine.*

Interviul cu Lia Benjamin

Inregistrare facuta la Bucuresti, in 29 iunie 2005

Bogdan Radulescu: *Doamna Lia Benjamin, eu fac o teza de doctorat in Stiinte ale educatiei la Universitatea din Geneva ce trateaza educatia informala in Romania.*

Lia Benjamin: *Deci, dumneavoastra, practic, despre ce scrieti in teza de doctorat?*

B.R.: *Pe mine ma intereseaza fenomenul educativ, insa nu neaparat scoala formala cu manualele scolare si materiile invatate, ci mai degraba modul informal in care tinerii se formau in vechiul regim, sursele lor de formare si informare, altele decit cele oficial cunoscute, curentele de idei si interdictiile existente. De pilda, scolile evreiesti care au fost interzise la un moment dat.*

L.B.: *Deci dumneavostra nu scrieti numai despre evrei…*

B.R.: *Nu, nu. Dar as vrea sa fac un capitol despre evrei in momentul in care a venit o interdictie, cum a fost cea din '40, si ce s-a intamplat cu anumite persoane. Nu ma ocup de o cercetare de tip statistic cu un esantion reprezentativ, ci fac o investigatie de ordin calitativ, ce utilizeaza ca metodologie de lucru povestea vietii.*

L.B.: *Bine. Pe ce perioada va intereseaza curentele de idei in legatura cu educatia?*

B.R.: *Pentru capitolul destinat evreilor, vizez in primul rind perioada persecutiei antonesciane 1940-1944.*

L.B.: *Deci nu mergeti inapoi…*

B.R.: *Nu. Ar fi cu siguranta interesant, dar nu m-as duce mai inapoi...*

L.B.: *In general, teza dumneavostra pe ce perioada se intinde?*

B.R.: *In principal, eu abordez perioada 1947-1989, dar evident ca, avind in vedere subiectul pe care-l tratez, ea nu poate fi decupata foarte strict. De aceea, ma intereseaza si perioada anterioara lui '47, fiind o perioada de restriste si de suferinta a comunitatii evreiesti din Romania, chiar daca dupa '47 sunt alte aspecte care intervin.*

L.B.: *Bine, acum… dupa '47 sunt alte aspecte pentru ca intervine reforma invatamantului. Eu, de exemplu, adica familia mea, in martie 1945, deci chiar inainte de terminarea razboiului, s-a mutat la Cluj si acolo, imediat dupa razboi, s-a reinfiintat liceul evreiesc. Acolo fusese un liceu evreiesc in timpul ocupatiei maghiare cu o traditie foarte interesanta si sa stiti ca exista literatura… Ungureste nu cititi?*

B.R.: *Din pacate, nu.*

L.B.: *Nu mai stiu daca este… acum am un lapsus si nu tin minte daca monografia, oarecum memorialistica a lui Moshe Carmili despre Cluj este in limba maghiara sau este in limba engleza. Dar, ati putea eventual sa-l contactati pe el, traieste la New-York si sa-l intrebati, pentru ca el are o evocare, o rememorare, din cate mi-aduc eu aminte, despre liceul evreiesc (…) din Cluj, care a fost un liceu foarte interesant, cu o traditie si cu o activitate foarte bogata si care a functionat practic in toata perioada razboiului. Directorul scolii a fost acest Anton Marc, care era un profesor de matematica eminent si o mare personalitate. El a murit candva in '43 sau inceputul lui*

’44, foarte bine nu-mi mai aduc aminte. Si sa stiti ca traiesc multi care au fost elevi la acest liceu evreiesc din Cluj si care pot sa va dea informatii foarte interesante.

Cand plecati din Bucuresti?

B.R.: *Maine dimineata.*

L.B.: *Ei, pacat, pentru ca este, de exemplu, Ander Otto, care este presedintele asociatiei supravietuitorilor holocaustului, care a fost elev la acest liceu din Cluj. In Israel traiesc foarte multi care au fost elevi. In general, ei fac intalnirile anuale… oarecum, pe mine ma jigneste intr-un fel, daca pot sa ma exprim asa, faptul ca ei, atunci cand fac intalniri, nu fac decat cu cei care au fost la acest liceu in timpul ocupatiei maghiare inainte de deportare. Pe noi, astia care am refacut liceul evreiesc dupa ’44, ne privesc ca pe niste venetici si nu ne invita la intalnirile lor. Daca mai veniti, de exemplu, in Romania si va intereseaza activitatea acestui liceu din Cluj, puteti s-o contactati pe Muresean Kerte Fiutzi sau pe (…), care mai traiec la Cluj. Ar trebui sa-l contactati Moshe Carmili Reinberg, in mod cert ii gasiti adresa pe internet, pentru ca este o personalitate si puteti sa-l rugati sa va dea anumite informatii in legatura cu aceasta scoala sau sa va indice chiar biografie. Pe domnul Benedek, care mi-a dat mie telefon pentru dumneavoastra, l-ati cunoscut?*

B.R.: *Nu, personal nu l-am cunoscut, am vorbit numai la telefon cu dansul.*

L.B.: *Ei, el a fost elev la liceul evreiesc din Oradea. Nu stiu daca v-a povestit despre acest liceu.*

B.R.: *Nu, n-am apucat sa stam de vorba.*

L.B.: *Deci si el poate sa va dea informatii interesante despre liceul evreiesc din Oradea. Toate aceste localitati au fost sub ocupatia maghiara in timpul razboiului; deci, a fost liceul evreiesc la Cluj, a fost liceul evreiesc la Oradea, a fost liceul evreiesc la Targul Mures. La Targul Mures este chiar o fresca foarte impresionanta; in cladirea unde a fost liceul evreiesc este acum un liceu romanesc, insa in cladirea respectiva, pe o tabla de marmura, intr-o sala de jur imprejur, sunt inscrise numele tuturor evreilor care au invatat la acest liceu si care au pierit in deportare. Pentru ca, nu stiu daca stiti, Ungaria a fost ocupata de nemti in martie 1944. Nu stiu, sunteti istoric?*

B.R.: *Nu, nu sunt istoric, sunt educator.*

L.B.: *Ungaria a fost, deci, ocupata de nemti in martie 1944, dar a fost instalat un guvern maghiar, foarte aservit Germaniei naziste. Cu ajutorul acestui guvern, ei au organizat si infaptuit cu o viteza absolut uluitoare deportarea evreilor. Deci, a inceput deportarea tuturor evreilor din Transilvania de nord, care era sub ocupatie maghiara, in lagarul de exterminare de la Auschwitz. Asa ca, din vreo 150000 de evrei, au pierit cam 135000, au fost transformati in praf si cenusa.*

In Ungaria, nu a fost „numerus nulus”, ca in Romania ci, pentru elevii evrei a fost „numerus clausus”, ceea ce insemna ca 6% din elevii din diferitele scoli maghiare, conform locurilor ramase libere etc., puteau sa invete in scolile unguresti.

In Romania, la interventia Bisericii Catolice, prin presiunea reprezentantului Vaticanului la Bucuresti, in februarie 1941, regimul Antonescu a adoptat o lege prin care a aprobat ca, de exemplu, copiii proveniti din familii mixte cu mame crestine si cu tati evrei, sau invers, sa poate sa invete in scoli confesionale, dar tot cu conditia ca diplomele pe care le obtin sa nu aiba nici un fel de valabilitate. Intrucat politica era eliminarea evreilor din toate domeniile de activitate, statul a interzis celor scolarizati ca

pana la urma sa fie incadrati, deci aceste certificate, din punctul de vedere al autoritatilor si a intreprinderilor s.a.m.d., nu valorau nimic.

B.R.: *Era, deci, o masura adoptata de statul roman, care era obedient Germaniei naziste.*

L.B.: *Acum sa stiti ca, in conditiile Romaniei, aceasta legislatie nu a fost adoptata sub presiune germana. A venit la carma tarii un guvern, bineinteles obedient Germaniei naziste, dar in acelas timp si cu o anumita independenta si suveranitate, ca sa spun asa. Asta a fost o politica pur romaneasca, adica toata legislatia antievreiasca care se adopta, nu numai in domeniul invatamantului, ci si in toate celelalte domenii, este la initiativa guvernului si a autoritatilor romanesti.*

B.R.: *Nu a fost dictata de Berlin.*

L.B.: *Nu, nu a fost dictata de Berlin, nu a fost ceruta de Berlin.*

B.R.: *Deci, numai deportarile ulterioare au fost cerute de Berlin?*

L.B.: *Nu. Deportarile… Din Romania nu a plecat nici un tren la Auschwitz. Din Romania, in principal evreii din Basarabia si Bucovina, dar un numar oarecare si din vechiul regat si Transilvania, au fost deportati in Trasnistria. Nici aceasta deportare in Transnistria nu a fost ceruta de Berlin, a fost o politica proprie a regimului Antonescu, care a urmarit o asa-zisa politica de purificare etnica in contextul statului roman. Aceasta purificare etnica a fost inceputa cu Basarabia si Bucovina, urmand sa fie extinsa pe intreg teritoriul tarii, fapt ce nu s-a petrecut, insa, pentru ca foarte multe cercuri si foarte multe presiuni au intervenit asupra guvernului roman, care a facut ca Antonescu, mai ales in timpul schimbarilor petrecute pe front, cand a devenit din ce in ce mai indoielnica victoria Germaniei naziste, a putut fi determinat sa adopte o politica mai rationala in problema evreiasca si sa opreasca deportarile.*

Si, ca sa vedeti ca guvernul roman a avut o anumita independenta fata de guvernul german in aceasta problema, este cea mai buna dovada ca nemtii, la un moment dat, in vara anului 1942, au cerut ca evreii sa fie deportati intr-un lagar nazist de exterminare la Belzek si planul era ca deportarea sa inceapa cu sudul Transilvaniei, care a ramas Romaniei. Deci, Transilvania a fost impartita in doua pe baza Dictatului de la Viena din 1940, impus de Germania si Italia Romaniei. Partea de nord a Transilvaniei a fost cedata Ungariei si partea de sud a ramas in cadrul statului roman.

Deci, deportarile in lagarul acesta de la Belzek au fost cerute de catre Germania nazista in vara anului 1942. In Bucuresti, exista un ziar al Ambasadei Germane care se chema „Bukareste Tagerbrandt" unde, in august '42, apare un articol care se intituleaza (…), adica Romania va fi curatata de evrei. Acest articol a facut public faptul ca in Romania se fac pregatiri pentru deportarea evreilor in general.

Si a inceput o campanie foarte puternica si din partea organizatiilor si personalitatilor evreiesti si romanesti, iar pana la urma Antonescu a putut sa fie determinat sa nu dea curs acestor deportari. Intr-adevar, nemtii au insistat, dar presiunea lor nu a fost de asemenea natura cum a fost, de exemplu, in cazul Ungariei dupa ocuparea ei. A fost o situatie oarecum paradoxala, daca vreti. Deci, conform conferintei de la Vantze, din ianuarie 1942, unde a fost adoptata solutia finala (solutia finala era politica de exterminare a evreilor), era prevazut un anumit regim pentru evreii aflati in statele unde exista ocupatie germana in cel mai direct sens al cuvantului, cum au fost, de exemplu, Belgia, Austria…

B.R.: *Polonia.*

L.B.: *Bineinteles, Polonia in primul rand, Slovacia s.a.m.d. Si s-a prevazut un alt regim pentru statele asa-zise satelite, cum au fost, de exemplu, Romania, Ungaria, Bulgaria.*

Atunci, in vara si toamna lui '42, cand nemtii au cerut romanilor sa inceapa deportarea evreilor la Belzek, au cerut-o, in acelasi timp, si ungurilor si bulgarilor. In Ungaria era atunci un guvern care era prezidat de un prim ministru care se chema Caloi si care ducea o politica oarecum mai moderata si s-a situat si el pe pozitia refuzului si nu a acceptat sa inceapa deportarea evreilor. La un moment dat, a fost o intalnire la Ministerul de Externe la Ribbentrop (exista un document relevant din punctual acesta de vedere) si a inceput acolo asa, un fel de… targuiala, in care ungurii ziceau sa inceapa mai intai romanii, romanii ziceau sa inceapa mai intai ungurii, apoi sa inceapa mai intai bulgarii… si pana la urma n-a inceput nici unul.

Pentru ca sigur exista, cum sa va spun, si o oarecare clarviziune politica: erau de acum, la data respectiva, niste amenintari din partea Statelor Unite ale Americii, ca, daca se incepe deportarea si nu stiu ce, dupa razboi se va plati foarte scump pentru acest lucru. Intre Romania si Ungaria era o disputa sau chiar mai mult, o situatie tensionata pentru Transilvania, iar perspectiva terminarii razboiului cu infringerea Germaniei impunea fiecaruia dintre aceste state o anumita precautie legata de soarta lor teritoriala de dupa razboi, la o eventuala conferinta de pace care nu va mai fi dictata de germani. Din aceasta cauza, de exemplu, ungurilor, prin lobby-ul lor maghiar din Statele Unite, le convenea foarte bine sa faca propaganda antiromaneasca, iar in propagaganda asta antiromaneasca intra si elementul evreiesc, ca evreii sunt deportati in conditii inumane si ucisi in Trasnistria, s.a.m.d. Guvernul roman se sesizeaza de aceasta propaganda si ajunge la concluzia ca nu este interesat ca Ungaria sa faca o asemenea propaganda antiromaneasca. Intelegeti, erau foarte multe aspecte din acestea de natura politica, care influentau intr-un fel sau altul si asupra pozitiei in problema evreiasca. Pe de o parte, Hitler era foarte interesat in colaborarea cu Antonescu, din multe puncte de vedere, si a tolerat o anumita politica; pe de alta parte, era linistit ca Antonescu era suficient de antisemit ca sa rezolve problema evreiasca pe cont propriu, fara imixtiune germana.

B.R.: *Inteleg. Doamna Benjamin, pentru a respecta exigentele metodologice ale interviurilor mele, as vrea sa va intreb cateva lucruri despre dumneavoastra. Daca ati vrea mai intai sa-mi spuneti unde si cand sunteti nascuta, apoi cateva aspecte legate de scolile pe care le-ati urmat.*

L.B.: *Bun, cum v-am spus mai mult n-am urmat decit am urmat…! Deci, eu sunt nascuta la Brasov in 1931, ca sa vedeti cat sunt de batrana… Venirea mea pe lume la Brasov a fost un accident, mama mea fiind in vizita acolo la sora tatalui meu. Practic, noi am trait intr-un orasel care se cheama Tarnaveni, nu stiu daca ati auzit de acest orasel…*

B.R.: *Da, am auzit de Tarnaveni.*

L.B.: *Mama mea era disperata, nu-i placea sa traiasca acolo si zicea totdeauna, nu stiu daca intelegeti germana…*

B.R.: *Nu.*

L.B.: *(…) adica „era un oras unde dracul zicea noapte buna". Da, in germana suna cu o anumita savoare…*

Familia mea era o familie oarecum intelectuala, bunicul meu era avocat cu studii la Budapesta si la Viena, mama mea era de asemeni cu studii la Viena, unde a urmat

istoria artei, limba germana si limba franceza. Casa noastra era o casa plina de carti, in general literatura germana foarte multa, foarte mult istoria artei etc, etc.

Limba mea materna este limba maghiara, in familia mea s-a vorbit foarte mult ungureste si nemteste, eram o familie de evrei, in general asimilati, totusi cu oarecare respect al traditiei, adica evreitatea era prezenta in viata noastra de familie, in obiceiuri, se pastrau sarbatorile, deci era o viata evreiasca, cum sa va spun, construita dupa niste concepte proprii. Desi limba mea materna era limba maghiara, totusi parintii mei m-au dat la gradinita in limba romana si de-asemenea la scoala primara tot in limba romana.

B.R.: *De ce au facut optiunea aceasta?*

L.B.: *Pentru ca s-au gandit de la bun inceput la viitorul meu, adica le era clar ca n-o sa fiu casnica si ca o sa aleg o profesiune, sa zicem, intelectuala (desi tatal meu zicea ca el vrea sa ma fac croitoreasa de camasi barbatesti, dar nu prea i-a reusit acest plan cu mine…!!!). Deci, au inteles ca traim in Romania si ca e normal sa invat limba romaneasca cat de cat acceptabil, ceea ce nu stiu daca am reusit intru totul, pentru ca sotul meu, care este evreu din Moldova si cu scoala facuta in Bucuresti, este foarte nemultumit de limba mea romaneasca.*

B.R.: *Este probabil foarte exigent!!!…*

L.B.: *Totdeauna imi numara greselile gramaticale si este disperat cand vorbesc in public, ii vine, zice el, sa intre sub masa auzind cate greseli gramaticale fac si cum ma compromit sau cum il compromit pe el…*

Trebuie sa va spun ca am iubit foarte mult scoala si mi-a placut foarte tare sa invat, si era si asa o atmosfera in familie favorabila invataturii. Ceea ce mi-a fost greu sa inteleg, era faptul ca aveam colege romance cu care eram in relatii foarte bune, pe care le ajutam in scoala la diverse materii, nu mai tin minte la ce… va dati seama la scoala primara nu era cine stie ce, iar eu ieseam totdeauna, adica nu todeauna, de doua ori am iesit premianta a treia si ele ieseau cu premiul intai si foarte greu puteam sa-mi explic de ce se intampla lucrul asta… Bine, pana la urma m-am resemnat.

A venit anul 1940, imi traieste foarte viu in memorie, ma trezeam foarte devreme ca nu cumva sa intarzii la scoala, era o zi de octombrie, mama mea a venit la mine in camera si mi-a spus: „Trebuie sa-ti comunic ca incepand cu ziua de astazi nu mai poti sa mergi la scoala. Sa nu te scoli si..." . Ce s-a intamplat? La Tarnaveni mi se pare ca nici nu existau prea multe scoli primare, nu mai tin minte exact… cred ca era unica scoala primara. In orice caz, directorul acestei scoli, pe care-l chema Margineanu, era un om mai in varsta, a primit seara ordinul circular al Ministerului Invatamantului ca in ziua urmatoare toti copiii sa fie scosi in careu si acolo public sa se citeasca ordinul ce interzicea copiilor evrei sa mai vina la scoala. Iar el, pentru ca sa nu fie pus in situatia de-a face lucrul asta, s-a dus seara tarziu acasa la rabin si l-a rugat sa se duca la familiile evreiesti atatea cate erau si sa anunte sa nu-si mai trimita copiii la scoala, pentru ca sa nu trebuiasca el sa-i umileasca in felul acesta.

B.R.: *El era evreu?*

L.B.: *Nu, el era roman.*

B.R.: *Impresionant gestul lui de-a se duce la rabin pentru a scuti o umilinta a copiilor.*

L.B.: *Da, impresionant. Asta am aflat din jurnalul mamei mele, pe care l-am descoperit din pacate dupa moartea ei.*

Cu asta, deci, s-a terminat cariera mea scolara. Era de-acum o mare framantare in familie, eu fiind singurul copil destul de rasfatat, ce se va intampla, care va fi viitorul meu, nu stiu ce… Si am inceput, in primul rand, limbi straine, deci mama a inceput sa ma invete franceza. Am fost data la o profesoara care se intorsese din America sa invat limba engleza, bunicul meu facea cu mine ore de geografie cu punctele cardinale, nu stiu ce… literatura maghiara, literatura germana, etc, etc. Deci, eu aveam program full, ca sa zic asa, dar sigur ca nu era, totusi, ceva sistematic si eu am ramas cu goluri destul de grave, de exemplu in domeniul stiintelor exacte, cum ar fi chimia, fizica, matematica. N-am mai putut sa recuperez, mai ales ca am fost si foarte pasionata de umanistica si orientata in exclusivitate spre umanistica. Totusi, pana la urma, s-a dat dreptul ca acolo unde nu exista scoli evreiesti, copiii sa invete particular fiecare cum poate si, desi circulatia cu trenul pentru evrei era interzisa, s-a dat dreptul la o autorizatie copiilor evrei ca impreuna cu un parinte insotitor sa mearga o data pe an in localitatile unde sunt scoli evreiesti si sa poata da examen particular.

Si asa s-a intamplat ca eu am fost de vreo doua ori la Alba-Iulia, unde exista o scoala evreiasca si, dupa aceea, am fost la Timisoara, unde am dat examen in clasa intai de liceu tot la liceul evreiesc. In sfarsit… in invatamant am fost pregatita oarecum asa, am dat, totusi, examenele si le-am promovat, insa fara valabilitate, asa cum v-am spus.

La sfarsitul razboiului, in ’45, mi se pare ca am avut numai clasa I de liceu si atunci, daca mi-aduc bine aminte, s-au dat niste aprobari pentru a da unele examene recuperatoare particulare. Si asa am reusit sa recuperez ceea ce am pierdut datorita acestor legi rasiale si, in ’45 toamna, s-a infiintat liceul evreiesc din Cluj, pe care l-am frecventat pana in anul 1948, deci pana in clasa a VII-a de liceu cand, conform reformei invantamantului, liceul a fost desfiintat si ultima clasa de liceu dupa aceea am facut-o la liceul „Regina Maria” tot din Cluj, unde am dat si bacalaureatul in 1949. Deci, cam asta a fost invatamantul meu in aceasta perioada.

***B.R.:** Si, din ’49, dupa ce v-ati dat bacalaureatul la Cluj?*

***L.B.:** Dupa ce-am dat bacalaureatul la Cluj, din punctul dumneavoastra de vedere incepe un capitol rusinos in viata mea, pe care eu mi-l asum si nu-l regret. Am plecat la studii in U.R.S.S.*

Trebuie sa va spun ca toata experienta acestei perioade a holocaustului, pentru ca nu a fost numai problema eliminarii din scoala, au fost si multe alte evenimente, scoaterea noastra din casa, evacuarea noastra din localitate, deci o multime de lucruri care mi-au marcat viata destul de serios, m-au maturizat intr-un fel inainte de vreme si, desi parintii mei nu aveau nici o legatura cu stanga (dimpotriva, mama mea saraca era foarte anti-stanga), eu totusi din adolescenta m-am orientat spre stanga. Am avut idealuri, asa-zise idealuri de tinerete, de adolescenta, am visat sa actionez pentru fericirea omenirii, sa salvez omenirea de razboaie, de nefericiri si de discriminari s.a.m.d. Asta, spre deosebire de multi alti tineri evrei, cum a fost de exemplu si cazul sotului meu, care in general s-au orientat spre sionism.

In general, trebuie sa stiti ca, imediat dupa razboi, in cadrul tineretului evreiesc a existat o tendinta din aceasta de cautare de drum, pentru ca trairile au fost destul de traumatizante si a existat un fel de maturitate precoce, un fel de cautare de drum, fie in dreapta fie in stanga… In sfarsit, drumurile intr-un fel s-au impartit, ca sa zic asa, iar unii s-au orientat spre sionism.

In capul meu, sionismul era legat de nationalism si nationalismul era legat de fascism, de razboi, de discriminare etnica si de toate prin cate trecusem. Iar eu am spus

nu, calea mea este calea stangii. Si am facut parte dintr-o organizatie de tineret din asta comunista, citeam Marx si Engels si s.a.m.d… Aveam bicicleta, ma urcam pe bicicleta pe care o incarcam cu carti si ma duceam pe malul Somesului si stateam si ma cufundam in carti si citeam si-mi incarcam mintea cu tot felul de idealuri…

B.R.: *Prin ce an se intamplau lucrurile astea?*

L.B.: *Chiar '46,'47,'48. Trebuie sa va spun ca, la Cluj, s-a mai intamplat un lucru care a influentat intr-un fel procesul meu de maturizare. Au inceput sa se intoarca tinerii supravietuitori ai Auschwitz-lui, adica cei care au fost deportati din Cluj sau din imprejurimile Clujului, majoritatea din ei fara familie. In vara lui '45, mergeam aproape zilnic cu mama mea la gara, ca sa intampin trenurile ce veneau cu tinerii care se intorceau din deportare. Spectacolul era zguduitor, cum sa va spun, fete tinere cu rani, cu maini tatuate, cu… in sfarsit, ce sa va spun, m-a zguduit… Adica adolescenta mea nu era o adolescenta legata de baluri, de petreceri, de lucruri de genul acesta… ci era inoculata numai si numai de aceste evenimente si aceste trairi.*

In general, familia mea era o familie de filantropi, deci am intrat foarte mult in mijlocul acestor probleme si acestor destine evreiesti. Pentru acesti tineri s-a creat la Cluj o organizatie care s-a chemat Organizatia Tineretului Democratic Evreiesc si s-a amenajat un camin special intr-o cladire de cateva etaje, unde ei locuiau si unde s-a desfasurat o activitate culturala foarte intensa. Eu eram in mijlocul acestei activitati, care m-a cuprins foarte tare. Si acolo era de asemeni interesul pentru Marx, pentru Engels, nu stiu ce… veneau intelectuali evrei ce se intorsesera supravietuitori din Buchenwald, care erau tot de stanga si care tineau conferinte despre literatura sovietica, despre idealurile marxiste, s.a.m.d., iar eu eram intrata… De exemplu, pentru ca va ocupati de educatie, era o carte… in primul rand era un faimos pedagog sovietic, nu stiu daca a mai ramas ceva valabil din el, care se chema Makarenko.

B.R.: *Ah da, sigur ca da.*

L.B.: *Cred ca era o carte de memorialistica sau ceva de genul asta, se chema mi se pare „Schit"… unde niste copii… Deci, care era ideea: era vorba de niste tabere din acestea de tineret unde se reeducau copii infractori.*

B.R.: *Cred ca este vorba de „Poema pedagogica" a lui Makarenko.*

L.B.: *Da. Deci, se faceau procese literare pe baza acestor carti si discutii si dezbateri si care sa fie educatia si… in sfarsit, eram intrata pana peste cap in aceste lucruri.*

Si asa s-a intamplat ca, in 1949, aveam o buna cunostinta care era de-acum student si era in organizatia de partid a Clujului. Nu mai tin minte amanuntele, cum a ajuns el sa fie in comisia ce facea selectia tinerilor pentru plecarea la studii in U.R.S.S. Era al doilea an cand din Romania se trimiteau tineri la studii in U.R.S.S. Eu eram in ajunul bacalaureatului. A dat telefon acasa, a vorbit cu tatal meu si i-a spus ca, dupa bacalaureat, sa vin la Comitetul Judetean de Partid, ca vrea sa ma trimita in Rusia la studii. Si tin minte ca tata a venit atunci la mine in camera aducindu-mi vestea si spunindu-mi, in acelasi timp, ca el nu ma lasa sa plec nici peste cadavrul lui…

B.R.: *Si cum ati facut?*

L.B.: *M-am dus in fata comisiei si acolo am trecut selectia, ca sa zic asa, apoi am venit acasa si le-am comunicat. Mama mea era o romantica si plina de spirit de aventura, au inceput niste dezbateri de familie, pana la urma s-a hotarat… bine, daca vreau, „n-am decat sa plec!".*

B.R.: *Numai ca paranteza, toata activitatea dumnevoastra si interesul pe care-l aveati in jurul acestei Organizatii a Tineretului Democratic, erau lucruri pe care le impartaseati oarecum familiei dvs.?*

L.B.: *Ah, bineinteles, in primul rand cu mama, pentru ca mama, desi era o anticomunista, totusi era pasionata de activitati culturale, ii placea foarte tare sa declame poezii si venea si ea la seratele acestea. Tata era cu preocuparile lui, era consilier economic in intreprindere, nu prea era…. Dar mama era si ea foarte cuprinsa de… activitati culturale. Faptul ca ea putea sa declame, pentru ea asta era totul si participa la serate literare si declama poezii si declama si pe Maiakovski, ii placea foarte mult, in sfarsit… Deci, sigur, se stia, adica nu….*

B.R.: *Nu era o discretie.*

L.B.: *Nu, nu era. Eu am adus carti marxiste si in casa, de exemplu era un marxist maghiar foarte renumit, care se chema György Lukacs, poate ca ati auzit de el…*

B.R.: *Da, da am auzit.*

L.B.: *Care era foarte apreciat si-n Occident. El a fost un ganditor, un estetician, a avut un rol important in revolutia maghiara din ’56. Prima etapa a vietii lui a fost o etapa ultra-dogmatica, dar, dupa aceea, fiind si un om de mare cultura, filozof, cu informatie s.a.m.d., a avut o deschidere literara, fara sa paraseasca marxismul, dar in orice caz un marxist liberal de tip occidental, daca vreti…*

B.R.: *Daca nu ma insel, el ajunsese la un moment dat sa fie interzis la noi. In anii ’80, imi amintesc ca profesorul Boiangiu de la A.S.E. imi vorbea de György Lukacs, daca cumva este vorba despre aceeasi persoana…*

L.B.: *Ati auzit cumva de Tertulian?*

B.R.: *Da, am auzit.*

L.B.: *Era tot un critic literar, el l-a tradus si l-a popularizat pe Lukacs in Romania. Da, nu stiu daca era chiar interzis, dar cred ca nu era foarte popularizat, mai ales ca el a fost in revolutia maghiara din ’56 si a facut chiar parte din guvernul lui Nagy Imre, daca stiti cine a fost…*

B.R.: *Da, stiu.*

L.B.: *Asa. si probabil ca, dupa aceea, nu prea s-a mai vorbit de el, dar in adolescenta mea el era... avea carti de critica literara, despre realistii rusi, despre nu stiu ce, eu ma caram acasa cu aceste carti si mama le citea cu interes…*

B.R.: *Deci, le aduceati acasa si nu faceati un secret din interesul dumneavoastra pentru ele.*

L.B.: *Nu, nici intr-un caz.*

B.R.: *Deci, aveati cumva cautiunea parintilor in ceea ce faceati.*

L.B.: *Da.*

Deci, asa s-a intamplat ca am plecat la studii in marea tara a socialismului victorios… In ’49 aveam 18 ani si… Dar, trebuie sa va spun ca aceasta plecare nu a fost asa de simpla. Mai intai am venit aici in Bucuresti in cantonament, unde mi-am insusit alfabetul rusesc, unde, ma rog, s-a facut cu noi o anumita pregatire pre-universitara, ca sa zic asa…

B.R.: *Lingvistic sau politic?*

L.B.: *Si lingvistic si poltic, au fost niste seminarii de dezbatere, s.a.m.d.*

Si vine ziua repartizarilor. Trebuie sa va spun ca eram destul de multi, eram aprope 500 de tineri, dar nu alde mine, abia iesita din scoala… Cei mai multi erau deja cu un an, doi de facultate, de-acum activisti pe linie de tineret, binecunoscuti, mai ales din Bucuresti. Va dati seama, eu o fosta scolarita acolo… Bun! In ziua repartizarilor, ni se cere sa scriem pe o hartie ce facultati avem ca preferinta, adica ce vrem sa studiem. Trebuia sa scriem trei specialitati in ordinea preferintelor. Prima mea preferinta a fost filozofia, a doua a fost literatura rusa si a treia mi se pare ca a fost pedagogia. Am dat fiecare biletele, in sfarsit, peste vreo doua zile vin sa ne anunte si ma trezesc ca ma repartizasera la contabilitate normata. Cand am auzit… era sa lesin si am spus: „Regret foarte mult, dar eu la asa ceva nu ma duc!”. Ma vedeam deja si-n puscarie cu contabilitatea normata… Nu eram singurul caz de acest gen, chestia a fost destul de extinsa, ca nu eram repartizati la specialitatile pe care le solicitasem.

Nu mai stiu a cui a fost ideea, de la Ministerul Invatamantului, sa faca o sedinta cu toti care nu sunt multumiti de repartitie, hotarind ca sa incercam sa schimbam intre noi. Si va dati seama ce balci era acolo. Deodata, se ridica o fetiscana… imi pare rau ca nu i-am retinut numele si n-am mai intalnit-o niciodata dupa aceea… si, cu lacrimi in ochi aproape, incepe sa planga ca ea a fost repartizata la istorie si ca toata viata ei a visat sa devina contabila… Nici n-am lasat-o sa termine fraza si am sarit de gatul ei si i-am spus: „Draga, iti dau contabilitatea, fii fericita, da-mi mie istoria!”.

Si asa am ajuns la Facultatea de Istorie, la Moscova, unde a inceput o noua repartitie, pentru ca erau mai multe centre universitare. Eu am fost repartizata la (…), daca va puteti imagina, daca ati auzit de (…)

B.R.: *Nu, n-am auzit.*

L.B.: *Astazi se cheama Ecaterinburg. Este in Urali, unde iernile erau de -50 de grade, iarna incepand in octombrie si terminandu-se in martie sau in aprilie. Si asa am plecat de la Moscova la (…), care era la o distanta de 2500 de km de Cluj…*

Asa a inceput aventura mea. Trebuie sa va spun ca nu regret, asta a fost destinul meu, am trait acolo cinci ani, am facut Facultatea de Istorie, am invatat ruseste si am iubit cultura rusa foarte tare. Am avut sansa ca in iarna lui ’53-’54, pentru lucrarea mea de diploma mi-am ales un subiect care s-a chemat: „Conceptiile filozofice ale lui Tchernychevski in corespondenta lui din Siberia”. Nu stiu daca ati auzit de Tchernychevski.

B.R.: *Da, stiu ca a scris „Que faire”.*

L.B.: *„Ce-i de facut”. Deci, eu eram amorezata de acesti democrati revolutionari rusi din secolul al XIX-lea, care erau niste utopisti. Trebuie sa va spun ca acesta carte, „Ce-i de facut”, este o carte superba, unde este vorba de visele lui Vera Pavlovna, niste vise utopice despre o societate ideala, s.a.m.d. Iar Tchernychevski a fost exilat in Siberia datorita viziunilor lui democratice, adica asta inca nu e perioada comunista, este perioada asa-zis revolutionar-democratica, cam mijlocul secolului al XIX-lea. El era critic literar, estitician s.a.m.d. Nu stiu cum am ajuns la acest subiect legat de corespondenta lui din Siberia si ideiile filozofice pe care le dezvolta in acesta corespondenta.*

B.R.: *Si a fost acceptat subiectul?*

L.B.: *Sigur ca a fost acceptat, iar profesorul de filozofie, care a fost conducatorul lucrarii mele de diploma, mi-a aranjat sa ma duc la Leningrad si sa studiez acolo in biblioteca manuscrisele lui Tchernychevski.*

Si ce sa va spun…a fost o perioada superba din viata mea, am gasit Leningradul un oras fantastic. Dimineata, stateam in biblioteca si citeam, iar dupa-masa stateam in Ermitage si savuram tablourile, apoi seara ma duceam la opera si la balet. Leningradul mi s-a parut, deci, un oras superb. De ce sa mint, am trait o atmosfera culturala care mi-a placut si care a contribuit in mare masura la formarea mea spirituala, ca sa zic asa. Stiam de-acum foarte multe lucruri despre realitatile sovietice, pentru ca am trait acolo povestea cu medicii evrei, care m-a traumatizat foarte tare…

B.R.: *Procesul „Halatelor albe”? Erati acolo cand a avut loc procesul?*

L.B.: *Eram acolo cand s-a declansat, deci eram intr-un fel martor ocular. De exemplu, din facultate au fost exclusi foarte multi evrei, carora deodata li s-au fost facute niste procese de intentii ca sunt agentii imperialismului anglo-american sau agentii Joint-lui sau …etc, etc. Asa ca am trait in mod nemijlocit…*

B.R.: *Si cum v-ati explicat acest lucru?*

L.B.: *Din pacate, am avut si colegi romani… Mi-aduc aminte ca eram in asa-zisul colt rosu al caminului unde invatam, si a intrat un coleg roman din Romania si a inceput sa-mi spuna: „Mai, Lio, voi evreii chiar sunteti in stare sa faceti asemenea crime…?!”.*

N-as putea sa va spun in momentul de fata cum mi-am explicat. In orice caz, eram ingrozita. Daca mi-am dat vreo explicatie, ca mi-a zdruncinat convingerile, nu as putea sa va spun lucrul acesta, as minti. Ce pot sa va spun este ca…

Apoi, am trait acolo moartea lui Stalin. Am trait acolo amnistia si n-am sa uit, eram in sesiune de examene, cand prodesorul de istorie contemporana mi se pare, spunea asistentului lui (…eu, stind foarte aproape de profesor, auzeam…) ca operele lui Stalin vor fi retrase din circulatie. Asta era, deci, chiar in ultimul an, in ’54, cand am dat examenul de stat. In orice caz, m-am intors cu niste conceptii liberale. Incepusera deja sa apara… de exemplu, faimoasa povestire a lui Ehrenbourg care s-a chemat „Dezghetul” sau altele… Oricum, m-a facut sa incep sa visez la un asa-zis comunism cu fata umana... Intelegeti?

Nu as putea sa va spun ca m-am lecuit de idealul comunist, dar, in orice caz, nu voiam un totalitarism si un regim de dictatura unde sa fiu infricosata si unde oamenii sa fie bagati in puscarie si alte lucruri de genul asta. Dupa aceea, am inceput sa citesc foarte multa literatura, ei au inceput sa publice, a inceput sa apara Soljenitsyne…

B.R.: *Asta a fost, totusi, tarziu, cam prin ‘75, nu?*

L.B.: *Ah, nu, nu. In anii ’50.*

B.R.: *Iar in Romania cand v-ati intors?*

L.B.: *In ’54. De exemplu, aparea o revista literar filozofica care se chema „Novi Mir”, adica Lumea noua. Redactorul sef al acestei reviste a fost un scriitor, un poet, care s-a chemat Vandovski, care avea o orientare foarte liberala si el este cel care publica pentru prima data in „Novi Mir” povestirea lui Soljenitsyne „O zi din viata lui Ivan Denisovici”, care a aparut cam prin ’55-’56. Si… imi scapa acum numele autorului, un roman care s-a intitulat „Nu numai cu paine”… Era apoi o scriitoare*

sovietica care si ea… Nu cred ca stiti lucrurile astea si probabil nici n-ati avut prea mare interes pentru ele…

Deci, au inceput sa apara, publicandu-se mai intai in „Novi Mir", romane din astea de critica a realitatii sovietice, ca nu se traieste numai cu paine, ca trebuie si libertate, ca… Si m-am lasat din ce in ce mai mult cuprinsa de aceste idei…

In '56, de exemplu, era prima expozitie a lui Picasso la Moscova, unde Ilia Ehrenbourg a tinut un discurs fulminant… Eu nu eram acolo, dar citeam in presa de el. Sa stiti ca ceea ce m-a impresionat foarte tare era setea de cunoastere a colegilor mei din facultate si a sovieticilor in general, nu stiu daca ati fost vreodata la Moscova sau Leningrad…

***B.R.:** Nu, n-am avut ocazia.*

***L.B.:** Daca ati fi vazut vreodata cozile lor interminabile in fata muzeelor si a expozitiilor. Asta era un lucru absolut impresionant. Erau in stare ca iarna, in frig, in ger, sa stea la coada ore in sir cu cartea in mana, nu pentru paine, ci ca sa vada un muzeu sau o expozitie. M-a miscat teribil chestia asta.*

De exemplu, atunci citeam in presa ca era moarte de om la aceasta expozitie a lui Picasso, unde Ehrenbourg… nu stiu daca va spune ceva numele lui Ilia Ehrenbourg.

***B.R.:** Nu, nu am auzit.*

***L.B.:** Era un evreu rus, un scriitor foarte interesant, cu un destin interesant. El a tinut o cuvantare si a spus asa: „Ati asteptat 60 de ani sa traiti acest moment, si acum nu mai puteti astepta 60 de minute…" sau, nu stiu, ceva de genul acesta… Pentru ca, printre altele, paradoxurile erau ca, desi Picasso era de stanga, totusi el a devenit antisovietic si bineinteles ca opera lui era interzisa in Uniunea Sovietica…*

***B.R.:** Iar din '54, cand v-ati intors in tara, ce-ati facut, doamna Benjamin?*

***L.B.:** Aici incepe o alta poveste. In '54, cand m-am intors, Ministerul Invatamantului m-a repartizat la Cluj, ca sa fiu secretara particulara a unei consiliere sovietice, care era la Universitatea din Cluj la catedra de marxism-leninism (marxismu'-leninismu', cum spune sotul meu, ca sotul meu nu a fost nici comunist, nici de stanga, ba de stanga, dar… nu a avut legaturi cu partidul comunist si asta, intr-un fel, i-a marcat viata).*

Aceasta a fost o repartitie pe care n-am acceptat-o. Adica mi s-a parut sinistru ca, dupa ce am invatat cinci ani, sa devin practic secretara particulara a unei consiliere sovietice, sa ma duc cu ea la coafor, prin magazine sa faca cumparaturi si alte lucruri de genul asta. Si am avut curajul sa spun nu. Nu eram o persoana curajoasa, nu vreau sa ma… dar am spus nu.

***B.R.:** In contextul respectiv, cred ca era totusi un act de curaj.*

***L.B.:** Nu stiu daca era, in orice caz nu m-am dus.*

Am avut la Cluj prieteni foarte apropiati cu… anumite functii pe linie din asta... de exemplu, un domn care s-a chemat Gal Ehrener, care era prorectorul Universitatii Bolyai, care mai exista atunci, Sasianu, un scriitor evreu, care era redactor sef la un ziar de limba maghiara la Cluj, s.a.m.d. In sfarsit, au facut intr-un fel o actiune de solidaritate in jurul meu si au hotarat ca trebuie sa vin la Bucuresti sa protestez la Ministerul Invatamantului si, nu mai tin minte daca exista sau nu o anumita autonomie universitara, dar cert este ca au incercat sa creeze posibilitatea ca eu sa ajung asistenta la catedra de marxism a Universitatii de limba maghiara Bolyai din Cluj.

Am venit in Bucuresti si, in sfarsit, nu mai tin minte toate amanuntele (stiu ca m-au certat cand m-am dus inapoi pentru ca nu m-am descurcat, ca n-am facut ce trebuie…), nu mai stiu ce-am facut, ce n-am facut, prin ce imprejurare, cert este ca am obtinut repartitia de asistenta la catedra de marxism la Universitatea Bolyai. Si am fost repartizata la Institutul Agronomic tot de limba maghiara, care era in cadrul Universitatii Bolyai din Cluj, sa fac acolo seminarii de marxism. Trebuie sa va spun ca am trait un soc.

B.R.: *De ce?*

L.B.: *Era si perioada de dupa moartea lui Stalin, era un fel de liberalizare. La aceasta Facultate de Agronomie erau in general tineri din secuimea maghiara, niste baieti din astia… asa, care au inceput sa ma ia la trei pazeste cu fel de fel de intrebari: Ce a fost cu razboiul U.R.S.S.-lui impotriva Finlandei, ce a fost cu garzile maniste in Transilvania de Nord, unde au intrat si au taiat si spanzurat si nu mai stiu ce-au facut si… ce-i cu aia, ce-i cu ailalta.*

Eu nici curajoasa nu am fost, ca sa sustin cu ei discutii adevarate, nici sa fac demagogie nu am putut, si am intrat intr-o stare de criza si de dezorientare foarte grava si am spus ca nu merge.

Si, atunci, am venit in Bucuresti. Aici am avut un prieten foarte bun atunci, se numea (…), care si el era istoric si cu studii in U.R.S.S. El era la Institutul de Istorie Nicolae Iorga, dupa aia in ’57 a plecat intr-o croaziera si nu s-a mai intors, din nefericire a murit in ’67 pe aeroportul din Bonn. Si am venit la el si am stat sa ma sfatuiesc ce sa fac, ca asta nu pot sa fac si sunt distrusa.

Dar nu stiu daca va intereseaza pe dvs toate aceste lucruri…

B.R.: *Sigur ca da. Ma intereseaza foarte mult sa inteleg pe cineva care a crezut in comunism si care a trait cu aceasta convingere pe parcursul intregii perioade comuniste din Romania. Intr-un fel, este unul dintre obiectivele importante ale tezei mele. Va rog, deci, sa reluati de acolo de unde imi povesteati de momentul cand ati venit in Bucuresti sa vorbiti cu acea cunostinta a dvs care lucra la Institutul de Istorie.*

L.B.: *Asa… Deci, visul meu atunci era sa ma ocup de secolul XIX. M-ar fi interesat foarte mult inceputurile miscarii socialiste din Romania, care e o perioada foarte interesanta, cu reviste teoretice care au inceput sa apara, cu Dobrogeanu Gherea, daca cumva ati auzit despre el…*

B.R.: *Da, sigur.*

L.B.: *Numai ca, din nefericire, la Institutul de Istorie al partidului am fost repartizata in sectorul de dupa 23 August, care trebuie sa va spun ca nu a fost deloc pe gustul meu. In perioada aceea, directorul institului era Mihail Roller, daca va spune ceva numele lui.*

B.R.: *Da, am auzit de el.*

L.B.: *Acolo, la institut, era o atmosfera, cum sa va spun… divizata. Erau muncitori, facuti intelectuali peste noapte, care erau foarte dogmatici si asa… si erau intelectuali tineri, cam de varsta mea sau ceva mai in varsta ca mine, cu deschidere.*

Si de-acum curajul prostului, eu ma ridicam in sedinte, unde era si Roller, si ceream sa se scrie adevarul istoric. Daca m-ati intreba acum ce credeam sau vroiam eu atunci cu adevarul istoric, n-as putea sa va raspund, dar, in orice caz, am facut un fel de coalitie cu un coleg de-al meu, care, din pacate, saracul si el a murit, era baiatul unui

roman, il chema Alexandru Gheorghe Savu si care totdeauna imi zicea asa: „Lidska…”, asa imi zicea, „atat timp cat nu ma insor si nu fac copii, sunt alaturi de tine si ne luptam pentru adevarul istoric, dupa ce m-am insurat si am inceput sa fac copii, sa stii ca pe mine nu mai poti conta”.

Ceream adevarul istoric, nu pot sa va spun exact… De acum era si Congresul XX, erau evenimentele din Ungaria, eu ma mai duceam acasa pe la parinti, aflam ce se intampla la Budapesta, veneau si prieteni de-ai mei care erau in cercul Petöfi, daca ati auzit cumva despre asta, adica era un cerc liberal, care… si era Lukacs, s.a.m.d…. Si eu eram foarte cuprinsa de aceste idei. Intre timp l-am cunoscut pe sotul meu, care era absolvent al Facutatii de Filozofie si era la Institutul de Filozofie al Academiei, si el cu idei occidentale. Deci, mergeam spre un fel de liberalism, in orice caz impotriva dogmantismului, impotriva…

Tin minte… eram, bineinteles, membra de partid, era o data o sedinta de partid de alegeri si era acolo un domn care era foare mult in gratia lui Roller si eu m-am ridicat in sedinta si am spus ca sunt impotriva lui pentru ca este demagog… Va spun, lucrurile astea le-am facut absolut inconstienta si fara nici un fel de premeditare, asa…nu stiu!

Roller nu m-a agreat. De fapt, eu am fost angajata acolo la institut numai cu jumatate de norma. Nu m-a agreat si, nu am sa uit, era in dimineata zilei de 23 octombrie ’56, cand au izbucnit evenimentele din Ungaria, eu inca nu stiam nimic, ieseam pe poarta institului, nu stiu unde vroiam sa ma duc… Nu era un regim din asta foarte rigid, adica mergeam in biblioteci, nu stiu ce, deci nu era problema ca nu se putea iesi din institut. Ieseam, deci, pe poarta institutului si tocmai venea Roller. Era un tip cu parul asa valvoi, o aparitie asa… foarte zbuciumata totdeauna, foarte incruntat si, cand ma vede, isi intoarce pumnul spre mine si, cu o fata complet desfigurata, imi spune: „Pentru ca sunt persoane ca dumneata, s-a putut intampla in Ungaria ce s-a intamplat!”. Eu era sa… fac pe mine de spaima, pentru ca nu stiam exact ce se intamplase, nu stiam ce consecinte vor urma pentru mine, ca nu doream deloc sa fac puscarie. M-am dus la sotul meu, pe atunci nu eram inca casatoriti, in orice caz eram prieteni. Nu mai tin minte exact ce s-a intamplat, in orice caz, acolo la institut multi purici n-am mai facut.

De institut apartinea si Muzeul de Istorie al partidului. Director al acestui muzeu era o doamna, care s-a chemat Clara Kusmin Mihailovici, care m-a simpatizat foarte mult pantru ca ea era o dusmanca a lui Roller si i-a placut foarte mult ca eu, in sedinta, vorbeam foarte mult impotriva lui.

Si ea a hotarat sa ma ia la Muzeul de Istorie al partidului si acolo am ramas. Deci, am conditionat ca lucrez numai pentru secolul XIX si perioada interbelica, mai departe nimic. Intr-adevar, am inceput o activitate care trebuie sa va marturisesc ca nu mi-a displacut. Am stat foarte mult in arhive, in biblioteca, in special in Biblioteca Academiei, ma pasiona teribil sa cercetez presa si despre secolul XIX si inceputul secolului XX interbelic. Muzeul era atunci era in organizare si trebuie sa va spun ca acolo nu era chiar totul falsificat, adica scoteam documente de arhiva si articole de ziare care nu erau false… Adica in Romania a existat, totusi, o miscare socialista, a existat o miscare muncitoreasca, a existat o miscare atifascista. Ca sa va spun, de exemplu, asemenea aspecte, daca ati auzit cumva de Eugen Jebeleanu… Nu stiu, dumneavoastra cand ati plecat din Romania?

B.R.: *Eu am plecat in ’90. Am facut Liceul de cultura generala 25 din Giulesti, apoi Facultatea de Economia Industriei la ASE, pe care am terminat-o in 1981. Din ’81 si pina in octombrie ’90 am lucrat ca economist.*

L.B.: *Aha. Atunci, poate ati auzit de Eugen Jebeleanu.*

B.R.: *Da, am auzit.*

L.B.: *Ei, trebuie sa stiti ca si el a fost inainte de razboi, cel putin, un poet de stanga si colaborator chiar la presa democratica, antifascista, care a existat in Romania. A existat, asta e adevarul istoric.*

*Ceausescu a avut un proces in 1936 pe bune, este adevarul adevarat. In ziarul „Cuvantul Liber**”**, care era un ziar democratic de stanga, romanesc, cu scriitori romani etnici, adica nu si evrei, Eugen Jebeleanu scrie un articol care se cheama „Impresii de la un proces” si in acest articol este vorba de Ceausescu la procesul de la Brasov, din 1936, cand el avea 18 ani.*

Eu am reprodus acest articol si, intrucat am facut sala cu lupta antifascista, am pus articolul in muzeu. Si teribil m-a amuzat cand l-am vazut pe Jebeleanu venind la Muzeu cu mustata lui… (era, din pacate, un betiv notoriu si bautura l-a omorit)... si cum s-a oprit in fata acestui articol si cum l-a contemplat…

Asta a fost, deci, munca mea… Am ajuns la Muzeul de Istorie al partidului in ’57. Perioada cat s-a organizat muzeul a fost o perioada interesanta, pentru ca am lucrat mult in biblioteca, insa, dupa deschiderea muzeului, am intrat in criza, pentru ca trebuia sa dau explicatii in muzeu, ceea ce era ceva care… nu mergea.

B.R.: *Nu va placea?*

L.B.: *Nu, si nu suportam asta... Si atunci am vrut foarte tare sa intru in invatamantul mediu, sa predau copiilor istorie medievala, moderna, nu stiu… Am si facut cerere pentru invatamant si am fost repartizata la o scoala undeva…hat’ departe, intr-un cartier mizerabil. Atunci, inca mai traia tatal meu, care venea destul de des in Bucuresti; s-a coalizat cu sotul meu si au spus ca sunt nebuna si ca asta ar fi cea mai mare nebunie, ca eu sa accept si pur si simplu m-au terorizat si nu m-au lasat sa plec de la muzeu. Si atunci, am avut o discutie cu sefii de acolo si am conditionat ramanerea mea de faptul sa nu dau explicatii.*

In general, se faceau multe expozitii pe diverse teme si pe teme de istoria Romaniei, s.a.m.d. dar, in sfarsit, cu chiu cu vai, am obtinut acest lucru, aceasta favoare ca sa functionez pur si simplu ca muzeograf, sa ma ocup numai de cercetare si de muzeografie, care, intr-un fel, sa stiti ca m-au pasionat. Mergeam foarte mult pe ideea sa cunosc oameni si, de exemplu cand trebuia sa fac o expozitie pe o anumita tema, sa zicem „Greva minerilor de la Lupeni” care a fost in 1929 si se implinisera in ’59 citi ani, nu stiu… 30 de ani?

B.R.: *Da.*

L.B.: *Si, atunci, m-a pasionat sa ma duc si sa stau de vorba cu acesti mineri, sa-i cunosc si sa-i fotografiez si sa aflu despre viata lor personala si… Am avut multe socuri cand, de exemplu, am cunoscut foarte multi comunisti ilegalisti, care mi-au facut o impresie detestabila prin analfabetismul lor, prin dogmatismul lor, lipsa lor de orizont s.a.m.d., dar am cunoscut si intelectuali cu capul deschis, cu cultura, spirit, cu… Dupa aceea, mi-a venit ideea sa ma ocup de grafica militanta si am inceput sa cunosc artisti*

plastici care in perioada interbelica au facut grafica militanta sau pictori care au facut… Chestiile astea va marturisesc ca m-au pasionat.

Sigur ca au fost foarte multe lucruri care nu mi-au fost foarte confortabile… Sotul meu, care a facut Facultatea de Filozofie, a fost repartizat in 1958 la Institutul de Filozofie. In acel an, nu stiu daca ati auzit, a fost un prim mare purj in Romania, un fel de efect intarziat la evenimentele din Ungaria, au fost lucruri legate personal de Gheorghiu Dej si a fost primul moment cand s-au luat niste masuri de purificare politico-ideologica a diferitelor institutii. Atunci si sotul meu a fost dat afara de la Institutul de Filozofie, constatandu-se ca nu are perspective de dezvoltare in gandirea marxista… A urmat o perioda foarte grea… Dupa lungi cautari si interventii, a ajuns sa aiba un post de depozitar in pivnitele Bibliotecii Academiei, unde trebuia sa care ziarele la legatorie… N-a fost o solutie foarte fericita. Dupa aceea, a urmat un lant de neplaceri care l-au afectat pe el, pentru ca in tinerete el a fost sionist si in toate autobiografiile lui a figurat lucrul acesta, pentru ca el nu a fost membru de partid si in ideologie nu s-a admis sa lucreze ne-membrii de partid… Deci, a fost o perioada foarte grea. El nu a vrut sa plecam… Eu am fost pentru plecare… dar el, din diverse considerente, din diverse motive si-a asumat acest destin si nu a vrut sa plecam.

***B.R.:** Dumneavoastra ati fi vrut, totusi, sa plecati?*

***L.B.:** Da, eu as fi vrut sa plec, adica…*

***B.R.:** In ce an a fost asta?*

***L.B.:** In ’58, chiar atunci cand el a fost dat afara si cand a plecat o verisoara de-a lui. In casa noastra era o atmosfera destul de tensionata cu plecarea acestei verisoare, si eu i-am spus atunci sotului meu: „Hai sa plecam!” si el a spus: „Nu.”*

In general, cum sa va spun… pe de o parte am fost traumatizata de multe lucruri, pe de alta parte am crezut intr-un comunism cu fata umana… am crezut ca se va ajunge undeva, unde lucrurile sa mearga spre o deschidere, spre o liberalizare...

***B.R.:** Pana cand ati crezut acest lucru, doamna Benjamin?*

***L.B.:** Si acum mai cred… Am sa va spun imediat…*

Am trait, in acelasi timp, o viata foarte interiorizata, intelegeti… Am trait pentru arta, pentru cultura, pentru muzica, pentru natura. Amandoi eram niste mari amatori de natura si calaream muntii, mergeam la mare, la 2 Mai, si traiam in cort pe malul marii, aveam biciclete si mergeam cu bicicleta in inima padurilor si… n-avem copii, traiam cu pasarile, cu florile, cu campiile si cu filozofie, cu literatura si cu discutii interminabile, lucruri pe care poate nu am fi reusit sa-l realizam in occident, pentru ca probabil am fi fost coplesiti in asemenea masura cu lupta pentru existenta si cu gasirea unei solutii de viata, incat aceasta viata interioara pe care am dus-o aproape cu religiozitate, intelegeti… nu stiu daca in alta parte as fi putut s-o realizez. Mai ales ca nu suntem vinduti banului… suntem niste oameni care ducem o viata decenta, dar nu avem…

Trebuie sa va spun ca in ’69 am facut prima calatorie in Chile.

In ’65, dupa venirea lui Ceausescu, cand a fost o perioada de liberalizare, sotul meu a revenit la Institutul de Filozofie fara sa devina membru de partid. Si oarecum lucurile s-au echilibrat. In ’68, coborand din munti, nu stiu cum am ajuns la Brasov si acolo am vazut la un birou din asta al O.N.T-lui un anunt ca se fac calatorii in occident. Ne-am intors acasa si, intr-adevar, sotul meu a aflat ca se organizeaza excursii in Italia si mi-a spus: „Pleci in Italia!”. Am plecat singura, cu avionul, intr-o calatorie de opt zile

la Roma. A fost primul mare soc de un anumit fel din viata mea. Era tocmai in zilele evenimentelor din Cehoslovacia. Calatoria a fost fantastica… Deci, am plecat la Roma si de acolo, nu stiu daca ati facut coasta mediteraneana pana la Capri si de acolo inapoi cu vaporul la Napoli si, dupa aceea, la Roma. Tin minte, cand m-am intors de la Capri, stateam pe vapor langa niste cehoaice cu care vorbeam germana si am purtat cu ele o discutie foarte … Si le-am spus: „Nu mai pot sa ma uit… simt ca nu mai pot sa vad!…" atat de plina imi era… Deci, asta a fost prima mea calatorie, care…

B.R.: *N-ati avut probleme sa obtineti pasaportul?*

L.B.: *N-am avut probleme, avand in vedere ca am lucrat unde am lucrat, de ce sa mint.*

B.R.: *Si v-au lasat?*

L.B.: *M-au lasat. Stiti, socul a fost ca m-am speriat ca imposibilul poate sa devina posibil… Nu stiu daca puteti sa ma intelegeti…*

B.R.: *Care era imposibilul?*

L.B.: *Pana atunci, mi se parea imposibil ca eu sa ajung sa vad Italia. Si, dintr-o data, acest imposibil s-a transformat intr-un posibil, iar atunci mi-am spus ca orice imposibilitate poate sa devina posibil… Si primul gand a fost ca inseamna ca e posibil sa-mi moara mama si… adica, a fost un fel de asociere din asta foarte ciudata pentru mine…*

B.R.: *Care v-a facut frica.*

L.B.: *Da, m-am speriat. M-am speriat pentru ca daca un asemenea imposibil a devenit posibil, orice poate fi posibil.*

Anul urmator, in '69, am hotarat sa incerc sa plec in Europa cu rucsacul in spinare. I-am spus sotului meu, care era de-acum la Institutul de Filozofie: „Tu stai acasa", pentru ca, daca ceream amandoi, in mod sigur ca nu ne dadea drumul la nici unul. Si, iarasi, avand in vedere ca am lucrat unde am lucrat… si trebuia sa am aprobarea de la domnul Leonte Rautu, daca va spune ceva numele asta...

B.R.: *Da, imi spune.*

L.B.: *Asa… Am obtinut aprobarea lui in scris si cu asta m-am dus la pasapoarte. Acolo era o functionara foarte cumsecade care, atunci cind a vazut de unde am eu aprobarea, mi-a spus: „Dar aveti drept sa si schimbati bani!". Va dati seama ca ma reusit sa schimb bani si sa am 100 de dolari.*

Intre timp, tatal meu a reusit sa depisteze niste cunostinte, ca sa primesc bani nu stiu unde la Paris si aici sa dau in schimb… In sfarsit, scurt pe doi, mi-am scos biletul de tren in circuit: Bucuresti, Cluj, Budapesta, Viena, Zurich, Paris, Nisa, Venetia, Florenta. Un asemenea bilet in circuit costa atunci 2200 de lei, ceea ce nu era putin, dar nici mult nu era. Eu aveam o leafa de 3000 de lei pe luna. Am plecat, deci, cu ruscacul in spinare, cu o carte pe care mi-o facuse rost o cunostinta, editata de niste americani si care se chema „ Cu 5 dolari pe zi in Europa", in care erau niste adrese unde, intr-adevar, se putea dormi cu un dolar pe noapte, camine studentesti, de calugarite s.a.m.d. si am plecat la Cluj.

Intre timp, Academia, unde revenise sotul meu, a organizat si ea o excursie, si nu stiu cum s-a intamplat ca cineva a renuntat. Organizatorul excursiei, care-l cunostea pe sotul meu, l-a intrebat pe el daca nu vrea sa se inscrie. Si el s-a inscris si imaginati-va ca a primit aprobarea. Eu eram inca in Cluj, el a venit dupa mine cu pasaportul in buzunar

si i-a spus lui tata: „ Opus…”, ca asa-i spunea „ …si eu am pasaport si Lia are pasaport, noi plecam si nu ne mai intoarcem”. Mie in prealabil nu-mi spusese nimic. Tatal meu s-a facut alb ca varul, eu m-am speriat si reactia mea spontana a fost: „Tu, daca vrei, pleci, nu te mai intorci, eu ma intorc!”.

Mama mea era deja bolnava… era un asemenea moment cand am avut cunostinte care au plecat si nu s-au mai intors si stiam ca parintii lor au fost mult timp urmariti de Securitate si mi-a fost foarte frica de chestia asta. Am zis ca eu nu as putea sa suport idea ca parintii mei au murit din cauza mea. In sfarsit, el a plecat ca un domn cu autocarul, eu am plecat cu rucsacul in spinare, nu stiam daca se va mai intoarce sau nu, dar s-a intors.

***B.R.:** Deci, pina la urma n-ati plecat impreuna?*

***L.B.:** Dar nici nu era vorba, pentru ca eu nu eram in aceasta excursie.*

***B.R.:** Ma gadeam ca unde ati obtinut amindoi pasaportul, pana la urma v-ati schimbat traseul.*

***L.B.:** Ah, nu, n-am plecat impreuna. Eu aveam in buzunar biletul de tren in circuit, asa ca… Trebuie sa va spun ca nu mi s-a parut ca toti cainii alearga cu colacii in coada. Ajunsa la Paris, m-am dus totusi la HIATS, daca stiti ce era…*

***B.R.:** Nu, nu stiu.*

***L.B.:** Era o organizatie evreiasca care exista in diferite localitati din occident (si-n Franta si-n Austria si-n Italia) si care se ocupa de refugiatii politici care vroiau sa ajunga undeva. Desi spusesem ‘nu’ sotului meu, totusi m-am dus la acest HIATS sa vad ce-i cu asta. Nu stiu, m-am simtit umilita de felul cum s-au purtat cu mine, cum au vorbit, cum… Nu mi-a placut… In sfarsit…*

Deci, m-am intors acasa, s-a intors si el, dar, in orice caz, aceasta calatorie a fost un alt episod foarte important din viata mea. Am trait ce inseamna occidentul, am umblat foarte mult in muzee, in sfarsit… a insemnat o revolutie in gandirea mea, in mentalitatea mea, deci… cam asta…

Cum sa va spun, l-am urat pe Ceausecu, am urat regimul, dar si acum cred ca trebuie sa existe pe undeva o dreptate sociala si ca, din pacate, nici capitalismul nu este o solutie care rezolva, intr-adevar, problemele omenirii. Nu cred ca le rezolva. Cine si ce le va rezolva? Nu stiu dar, pe undeva, in sufletul meu, cred ca trebuie sa existe un regim si-o guvernare care sa se ocupe de societate si de problemele sociale si de viata oamenilor si ca aceste foarte mari discrepante sociale, pe de-o parte miliardarii si pe de alta mizeria cumplita, nu mi se par o solutie. Cu un tineret care este debusolat, care termina scoala si n-are unde sa lucreze, cu somaj si cu… Ce sa va spun? Norocul meu este ca de-acum sunt batrana si nu mai am viitor, asa ca…

In aceasta institutie lucrez din 1985. Inca din 1975 incepusem sa ma orientez din ce in ce mai mult spre istoria evreilor, sa ma intereseze si sa ma procupe si sa-mi fac un ideal din asta.

***B.R.:** Dupa ’89, deci, ati ramas aici?*

***L.B.:** Da.*

***B.R.:** Doamna Benjamin, va multumesc foarte mult.*

***L.B.:** Uitati, in incheiere, sa va mai spun un episod. Anul trecut, am fost invitata la o masa rotunda la Institutul Goethe si la discutie a participat un domn german venit*

din Sibiu si un domn roman, profesor universitar venerabil si onorabil. Masa asta rotunda a fost prilejuita de o expozitie organizata de numai stiu ce institutie occidentala, cu tematica „Destine umane in regimuri totalitare diferite" si fasciste si comuniste. Si domnul de la Sibiu a inceput sa povesteasca ca el a facut parte din „Waffen SS", daca stiti ce a fost asta.

B.R.: *SS?*

L.B.: *„Waffen SS".*

B.R.: *Nu, nu stiu.*

L.B.: *Era o unitate militara care mergea in spatele frontului si care se ocupa de uciderea civililor si a evreilor, dar si a ne-evreilor suspecti.*

El era, deci, tinar din Romania si a fost recrutat in acest „Waffen SS" la varsta de 17 ani. Si i-a facut placere sa faca parte, dar habar n-avea ca s-au facut crime, ca…. Povesteste ca a fost legionar, dar nu-si aduce aminte ca legionarii sa fi facut crime, sa… Si atunci i-am spus: „Stiti ce, daca tot suntem la ora marturisirilor, sa stiti ca eu am fost si am ramas comunista".

Din acel moment, nimeni nu s-a mai referit la domnul cu „Waffen SS", cu legiunea, dar pe mine erau sa ma sfasie. „Ti-ai umplut mainile cu sange pana la cot". „De unde credeti asta?" In sfirsit… ferfelita m-au facut… Sotul meu era in sala, dar nimeni nu banuia ca este sotul meu, mai ales ca avem nume diferite si, cand s-a facut pauza, el a auzit comentariile de acolo, cum unul ii spuneau altuia: „Bine i-ai facut… merita… nu ii e rusine…!".

Acum trebuie sa va spun ca… eu sunt ingrozita de crimele care s-au facut, sunt ingrozita. Si citeam cartile care apareau in Rusia, pentru ca aparea, de exemplu, acest Ehrenbourg, despre care v-am vorbit, care a fost un scritor evreu… Imi scapa acum cum l-a chemat pe fiul lui Thomas Mann, care s-a sinucis, de fapt i-a scris ca nu avea dreptul sa scrie ce-a scris, adica el a fost, intr-un fel, luat in brate de Stalin, dar, in acelasi timp, a fost un contestatar in felul lui. Dupa moartea lui Stalin, a scris o memorialistica zguditoare pe care a intitulat-o „Oameni, vieti, bani" ceva in genul asta, in care a descris nominal toata tragedia intelligentsiei evreiesti din U.R.S.S., care a fost decapitata si ucisa in gulag. Sotul meu, care nu stie ruseste, ma duceam cu el in padure si traduceam cartea lui Ehrenbourg sufocata de plans…

Deci, am fost foarte traumatizata, nu va spun acest lucru ca sa va inchipuiti ca ma scuz, dar in general…

Am fost, intr-adevar, membra de partid, am lucrat in acest muzeu, pot sa va spun cu mana pe inima ca nu am facut in viata mea rau nimanui, mai ales ca si sotul meu a fost un persecutat si eu intr-un fel am fost ocrotita, pentru ca am muncit pentru un director care era un istoric ce a publicat carti, am lucrat pentru el, traducandu-i din engleza, franceza si germana, in sfarsit… Deci, va spun am supravietuit compensat si cu viata asta interioara.

Insa, mie mi se pare ca in momentul de fata este o demonizare a acestor 50 de ani, care trece cu mult peste anumite realitati, pe care astazi nimeni nu mai vrea sa le recunoasca…

De exemplu, eu acolo la muzeu: majoritatea colegilor mei erau tineri proveniti fie din mediul muncitoresc, fie din mediul taranesc, care au facut facultate, care locuiau in vile, care aveau masini, deci a fost o intreaga generatie de intelectuali, care azi sunt in

diverse partide si guverne s.a.m.d., dar care au fost scoliti si ridicati de acest regim. Acesti colegi de-ai mei de la Muzeul de Istorie al partidului erau toti niste anticomunisti pana la sange, barfeau regimul de nu ma intrebati… Nu, sa stiti ca din punctul asta de vedere, nu era o atmosfera… adica era o atmosfera nationalista, pentru ca totdeauna lumea ma intreba cum rezist acolo si spuneam: „Fereasca Dumnezeu sa spun ceva despre Burebista sau de Mihai Viteazul ca ma spanzura, dar despre Ceausescu pot sa spun tot ce-mi trece prin cap, ca nimeni nu-mi face nimic”.

Si eu le spuneam totdeauna acestor colegi ai mei: „Mai, pe voi v-a ridicat acest regim, v-a dat la scoala, v-a dat vila, v-a dat masina. Eu provin dintr-un mediu burgez si in definitiv am avut de pierdut… Casa parintilor mei a fost nationalizata si, dupa ’89, am luat pentru aceasta casa o despagubire de 3000 de dolari, pentru ca n-am avut chef nici sa ma judec, nici… Daca ar fi ramas capitalism, parintii mei m-ar fi trimis la Viena, as fi avut vila cine stie unde, as fi trait pe picior mare… Asa, sunt un om care traieste mai modest decit voi. Totusi, in sufletul meu, eu sunt de stanga, iar voi sunteti niste anticomunisti feroce”.

Acest regim a ridicat, totusi, o generatie, a scolit-o, a facut… Nu se poate spune ca totul a fost numai teroare, sange si minciuna. Eu cred ca nu se poate spune. Se vorbeste totusi la radio despre o institutie sau alta care a implinit 50 de ani de la infiintare… scoli, teatre, s.a.m.d…. Sigur, a fost teroare, a fost minciuna, a fost multa ipocrizie. Sunt de acord, dar a fost si viata… Intelegeti?!

***B.R.:** Nu trebuie negat totul.*

***L.B.:** Nu, dupa parerea mea nu trebuie negat totul, iar aceasta demonizare exagerata nu este cinstita, nu este corecta.*

***B.R.:** Da, este probabil cam acelasi lucru care s-a facut imediat dupa ’47, spunindu-se ca tot ce fusese inainte era negativ…*

***L.B.:** In timpul burgheziei?*

***B.R.:** Da. Se spunea ca totul era negativ, or nu fusese totul negativ, fusesera fara indoiala si lucruri pozitive.*

***L.B.:** Bine-nteles. Adica se opereaza cu aceeasi metoda. Alt continut, dar aceeasi metoda.*

***B.R.:** Intr-adevar, cred ca acest lucru este important de semnalat si de transmis. Probabil ca cei cincisprezece ani care au trecut reprezinta o perioada prea scurta pentru a se putea separa ceea ce a fost bun de ceea ce a fost rau. Pentru ca au fost lucruri evident rele…*

***L.B.:** Dar, bine-nteles, nici nu se discuta. De exemplu, eu am venit sa lucrez aici din ’85. Tremuram, imi era o frica de securitate… la fiecare pas vedeam securisti in spatele meu si ce sa mai vorbim… Sigur ca erau lucruri care traumatizau…*

Chiar aici fiind, n-as fi ajuns sa realizez ceea ce am realizat daca nu s-ar fi schimbat regimul in ’89. Am avut doua burse in America, am fost de doua ori in America, am fost in Israel, am participat la congrese internationale, adica… Si fara sa-mi fie frica!

In schimb, ca sa termin povestirea mea, am pierdut acea viata interioara pe care am dus-o 50 de ani in regimul communist. Veneam acasa, tranteam usa si traiam in universal meu… Acum, lucrurile s-au schimbat, traiesc numai pentru profesiunea mea, am ambitii, consider ca mi se cuvin niste lucruri la care atunci nici nu ma gandeam.

B.R.: *Credeti ca-i mai bine sau mai rau?*

L.B.: *Nu stiu, mi-e greu sa spun. Inca o data va spun, norocul este ca sunt foarte batrana, asa ca…*

B.R.: *Doamna Benjamin, apreciez mult onestitatea cu care mi-ati povestit toate cate mi-ati povestit. As indrazni sa va cer, pentru data viitoare cind voi veni in tara, daca veti avea timp si daca bineinteles veti accepta, sa va ganditi la o enumerare (mai mult sa mai putin succinta, dupa cum credeti) a lucrurilor bune pe care considerati ca le-a facut comunismul in Romania si pe care le-ati trait in acea perioada, lucruri care pentru dvs sunt o evidenta, dar care, in virtutea schimbarii de regim si a metodei de care am vorbit adineaori, sunt astazi controversate sau negate.*

L.B.: *Bine, o sa ma gandesc.*

B.R.: *Doamna Benjamin, va multumesc foarte mult.*

Autobiographie éducative

Je m'appelle Bogdan Radulescu et je suis né le 19 janvier 1957 à Bucarest. En 1964, j'ai commencé l'école primaire à l'Ecole générale n° 179 de Bucurestii Noi, quartier bucarestois où j'habitais avec ma mère et mes grands-parents. Les souvenirs que je garde de cette période sont liés d'abord à la personnalité de mes enseignants, Madame Dragotoiu pour les deux premières années et Monsieur Bidiac pour la troisième et la quatrième, puis aux heures pendant lesquelles la maîtresse nous lisait les aventures de Sorin, le fils du Soleil et d'autres contes pour enfants, à mes affinités avec la lecture, l'histoire et la géographie et enfin à mes premières difficultés avec les mathématiques, en quatrième primaire.

En dehors de l'école, j'avais déjà pris mes premières leçons de français à la Maison de quartier (Casa de cultura). Mon meilleur ami, qui portait le même prénom que moi, était de loin le premier de la classe dans toutes les disciplines, dès le début de l'école primaire et jusqu'au gymnase ; une amitié de longue date allait nous unir dans le meilleur comme dans le pire. Ensemble, nous avons fait nos premières sorties au cinéma et à la patinoire, nos premiers tours à vélo et en patins à glace. Jusqu'à la fin du gymnase nous avons été pratiquement inséparables.

Le passage au gymnase m'a donné un sentiment de liberté par rapport au cadre scolaire. Chaque discipline était enseignée par un autre professeur, ce qui éliminait l'évaluation globalisante et parfois trop subjective d'un seul maître. Pendant cette période, j'ai continué à apprendre le français à la Maison de quartier, bien que ma langue étrangère préférée soit l'anglais.

Aujourd'hui, il me paraît intéressant de relever une affirmation qui me semblait tout à fait normale durant mes années d'école. Ma mère, alors professeur de sport, me disait toujours « A l'école tu dois obéir ! A la maison tu peux faire ce que tu veux ». Je ne sais pas si la seconde partie de l'affirmation, en tant que mesure compensatoire, allait vraiment jusqu'au bout de son contenu, mais je me souviens qu'à l'école, au moins pendant les premières années, j'ai tout à fait vécu dans cette idée « d'obéir » à tout prix.

A la maison, quand j'entendais mon grand-père rouspéter contre les communistes, je savais que c'était quelque chose qu'il ne fallait jamais dire à l'école, car lui, il en avait subi les conséquences à l'époque (il s'était fait expulser de son travail à cause de ça). La même attitude était de mise, par exemple, par rapport à l'écoute des radios étrangères, qui se faisait quasiment dans la clandestinité et dont il ne fallait surtout pas parler en dehors de la maison et de la famille.

Vers treize-quatorze ans, dans mes dernières années de gymnase, j'avais commencé à percevoir la différence entre les nouvelles internationales présentées par les médias roumains et les émissions en langue roumaine diffusées sur « VOA ». Je me souviens qu'à l'école, avant un cours d'histoire, j'avais discuté à haute voix avec d'autres collègues de la guerre au Vietnam, alors que nous étions assis sur un des bancs du fond de la classe. Le sujet n'était pas défendu, car il était aussi abordé par la presse officielle, mais l'objet de mon indignation était la manière unilatérale dont il était présenté chez nous (pour moi, qui la comparais à la présentation de ces mêmes événements par la « VOA »).

Le professeur d'histoire, une dame qui connaissait ma mère en tant que collègue dans l'enseignement, a alors intercepté quelque chose de mon discours et, pour être sûre

d'avoir bien compris, m'a demandé de quoi j'étais en train de parler. Alors, tout fier de moi, je lui ai répondu sans hésiter : « Ecoutez, à la « TVR »[1] ils disent toujours combien d'avions américains tombent au Vietnam, mais n'évoquent jamais les dommages subis du côté de Hanoi. Franchement, je ne crois pas que la réalité soit vraiment comme ça… ! » Alors, visiblement étonnée et gênée en même temps, elle m'a répondu quelque chose d'assez ambigu et pas très convaincant, du style « Il ne faut pas parler comme ça… ! », juste pour éviter de poursuivre la discussion et passer à autre chose. Quelque temps plus tard, elle en a parlé à ma mère. Bien sûr, à la maison, je me suis fait sérieusement gronder pour avoir transgressé une règle aussi bien connue.

« Galapanu » était le surnom donné à l'un de mes copains d'école, très grand et drôle, qui avait chez ses parents une radio plus performante que la mienne, avec laquelle il pouvait se brancher sur les ondes courtes. Quand son père écoutait « Europe Libre », il était toujours à proximité et savait de quoi il s'agissait. Ainsi, il nous racontait avec amusement comment là-bas, les Soviétiques se faisaient appeler « les Russes ». Ce simple détail suffisait pour nous amuser, même si, à cet âge-là, nous savions très bien qu'officiellement il ne fallait pas utiliser cette appellation.

Le choix du français, en tant que première langue étrangère, était dû à mes parents, qui voulaient ainsi garder un œil sur mes progrès à l'école et éventuellement m'aider à faire mes devoirs à la maison. Mais ma langue étrangère préférée était l'anglais, dont j'ai acquis les premières notions à travers la radio. Il s'agissait de notre vieil appareil à ampoules, qui ne captait que les ondes longues et moyennes[2] et que j'utilisais de façon autonome depuis que j'avais dix ou onze ans. Je le branchais sur les fréquences d'ondes de « VOA » où, chaque soir entre vingt heures trente et vingt et une heures, Willis Connover animait l'émission « Music USA ». Par la simple répétition, et, parfois le recours au dictionnaire, j'ai ainsi établi mes premières connaissances de la langue anglaise motivé par la musique populaire moderne transmise de l'autre côté de l'Atlantique, et par les remarquables commentaires émis en anglais. De dix-neuf heures à vingt heures, j'écoutais également l'émission en langue roumaine diffusée par le même poste de radio. La façon chaleureuse et normale de parler et de s'adresser aux auditeurs est restée gravée en moi du simple fait qu'il contrastait avec la rigidité et la sobriété affichées par les commentateurs de nos postes nationaux.

« Europe Libre » allait venir bien plus tard, pendant le lycée. Au début, c'était avant tout les émissions musicales réalisées par Cornel Chiriac qui me passionnaient. Ce n'est que par la suite que j'ai commencé à m'intéresser à ses analyses culturelles et à ses commentaires politiques.

Le « Métronome » véhiculait la musique populaire moderne de notre génération, interdite à l'époque, du moins partiellement, en Roumanie. La personnalité de ce réalisateur roumain réfugié en soixante-neuf à Munich, via l'Autriche, a marqué mes préoccupations et mon attitude de l'époque. Cornel Chiriac (8 mai 1941 – 4 mars 1975) a fini ses études en Philologie à Bucarest, en section de langue anglaise. Dans les années soixante, il a réalisé sur radio Bucarest, en collaboration avec Geo Limbasanu, l'émission musicale « Métronome ». En raison de la qualité de sa présentation et de sa documentation à jour dans des domaines de la musique qui n'étaient pas agréés par les autorités (Jazz, Pop, Rock), l'émission avait déjà beaucoup de succès à cette époque-là. Une année après l'invasion de la Tchécoslovaquie, Cornel Chiriac a quitté la Roumanie et demandé l'asile politique en Autriche. A partir de 1969, l'émission « Métronome » a

[1] Le poste de la télévision nationale roumaine.
[2] « Europe Libre » émettait uniquement sur les ondes courtes.

commencé à être diffusée par la Radio « Europe Libre » de Munich, cette fois-ci avec une audience internationale et un succès retentissant. Cornel Chiriac a été assassiné en 1975, probablement sur ordre de la Securitate. Pendant les quatre ans que j'ai passés au lycée, j'ai écouté régulièrement son émission musicale « Métronome », pratiquement tous les jours de dix-sept à dix-huit heures, ainsi que les dimanches de quatorze à dix-huit heures et, de temps en temps seulement, « All together », l'émission musicale nocturne du samedi soir, réalisée avec les cinq autres animateurs d'émissions musicales des autres pays de l'Est, auxquels la radio Europe Libre s'adressait.

En mars 1975, quand il a été assassiné, je me souviens que pendant plusieurs semaines j'ai ouvertement porté en guise de deuil, à l'instar d'autres collègues, une bande de tissu noir cousue sur mon uniforme obligatoire de lycéen. Quand le professeur de biologie, qui m'aimait bien, m'a demandé en l'honneur de qui je le portais, je lui ai répondu que c'était pour un ami récemment décédé.

A l'enterrement des cendres de Cornel, au cimetière « Reinvierea » de Bucarest, le tombeau était entouré d'une foule impressionnante de jeunes gens, l'événement ayant été annoncé par la radio « Europe Libre ». Parmi eux se trouvaient naturellement des collaborateurs infiltrés par la Securitate. Je me souviens que l'un d'entre eux, qui me connaissait car nous fréquentions le même cercle d'amis et que nous nous étions rencontrés plusieurs fois à l'occasion de fêtes organisées le samedi soir, était venu vers moi et m'avait chuchoté à l'oreille « Casse-toi, nous sommes en train de photographier chaque personne présente ici et tu risques d'avoir des ennuis par la suite ! ». Je lui ai répondu de me ficher la paix, même si je ne doutais absolument pas de sa parole. J'étais très fâché, tout le monde suspectant qu'il s'agissait là d'un crime politique, et en même temps très naïf par rapport aux éventuelles répercussions. En ce qui me concerne, il n'y en a eu aucune. Probablement que ce n'était pas leur but. Quoi qu'il en soit, c'est, dans mon souvenir, la première fois que j'ai manifesté en quelque sorte publiquement de l'antipathie à l'encontre du système politique et de la société dans laquelle j'étais né. Mais la prise de conscience de ses contraintes n'en était pour moi qu'à ses débuts.

Par la suite, je me souviens également d'avoir rendu visite à sa mère en deuil pour lui transmettre mes condoléances et lui demander une photo de Cornel. Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai découvert le visage de celui qui avait marqué la formation et le vécu de nombreux jeunes Roumains et étrangers par la qualité spéciale de ses émissions musicales, le charme particulier de sa voix et les messages transmis à travers les ondes hertziennes.

La période du lycée correspond à une double acquisition : d'une part, la découverte et le plaisir de la musique populaire moderne des années soixante et soixante-dix, par le biais des radios étrangères, et d'autre part, les premières notions de musique classique. Ces dernières étaient le fruit des concerts symphoniques organisés à la « Sala Radio »[1]*, que j'ai fréquentée tous les jeudis soirs pendant quatre ans, durant pratiquement toute la période du lycée, grâce à un abonnement hebdomadaire qui nous avait été proposé par notre professeur de musique. Ainsi, dois-je l'intégralité de ma culture et de mon goût pour la musique classique à Madame Necula-Vacarescu ; sa compétence professionnelle et sa personnalité ont également influencé ma formation pendant ces années-là. Aujourd'hui, je m'aperçois que la plupart des connaissances acquises pendant les cours obligatoires du programme d'étude ont quasiment disparu. En revanche, l'émotion vécue pendant la neuvième Symphonie de Beethoven, que*

[1] Salle de concerts symphoniques appartenant à la Radio et à la Télévision roumaine, située sur l'ancienne rue « Nuferilor », au centre ville de Bucarest.

j'écoutais assis sur les marches du fond de la salle comble de « Nuferilor », demeure inoubliable.

En tant que responsable chargée des activités des pionniers dans son école, ma mère était en relation avec beaucoup de gens concernés par le travail avec les jeunes, à tous les niveaux hiérarchiques. Une de ces personnes, un certain camarade Dumitru, travaillait au Comité Central de l'Union de la Jeunesse Communiste (CC.UTC). Lorsqu'il a appris que ma mère avait un fils de l'âge du lycée, il lui a proposé pour moi un camp gratuit de deux semaines organisé par le CC.UTC au bord de la mer Noire et à la montagne, dans les Carpates. En fait, ces camps étaient destinés à récompenser les jeunes qui avaient été remarqués dans leurs écoles de par leurs résultats scolaires ou leur investissement dans les activités extra-scolaires dirigées par l'UTC. Dans la réalité, ils étaient devenus un mélange conscient entre cette première catégorie et une autre, composées de cas « recommandés », c'est-à-dire des jeunes « fiables » de par leurs origines, comme moi-même.

En 1974, pendant les vacances scolaires d'été, juste avant de commencer le lycée, j'ai eu l'occasion de faire une première expérience de vacances de deux semaines organisées par l'UTC[1]. Je ne me souviens plus exactement comment je suis arrivé là-bas, mais je pense que c'était à travers les connaissances de ma mère, probablement par le biais d'un des collègues de sa branche[2], qui lui a fait cette suggestion pour que je puisse passer des vacances avec des jeunes de mon âge venant de différentes écoles de Bucarest.

C'était à Nucsoara[3], un camp de «formation de la jeunesse communiste »[4], et je faisais partie du groupe dont le responsable était un professeur de gymnastique. Tous les jours, on avait une heure consacrée à « l'instruction idéologique » ; il s'agissait de la lecture des éditoriaux de la presse officielle et de certains chapitres des brochures concernant les directives et le plan quinquennal du Parti communiste roumain. A cet âge-là, toutes ces préoccupations ne présentaient strictement aucun intérêt pour nous. Mais, j'allais vite découvrir que ce n'était pas seulement notre cas : les adultes censés nous donner la formation, n'étaient pas plus motivés que nous[5]. Organisés par petits groupes, afin d'être mieux gérés, nous devions tous accomplir cette tâche.

Chaque fois qu'il faisait beau, le professeur de mon groupe nous rassemblait afin de partir ensemble durant une heure et demie à deux heures. Il prenait toujours avec lui sa petite radio universelle[6]. Le cadre naturel était merveilleux, assez sauvage, dans une région de collines et de forêts. On s'éloignait toujours un peu du bâtiment central du camp et on choisissait une clairière tranquille. Là, il branchait son appareil sur les fréquences d'ondes de la BBC et nous écoutions ensemble l'émission musicale, les nouvelles et les commentaires en langue roumaine de Londres (c'est pour ça qu'on

[1] L'Union de la Jeunesse Communiste.

[2] Ma mère était professeur de sport au cycle (avant le lycée).

[3] Localité située dans la région pré-carpatique méridionale de la Roumanie.

[4] En roumain : « tabara de instruire UTC ».

[5] Plus tard, j'ai réalisé qu'en fait, la plupart des adultes de ce camp étaient de simples professeurs d'école qui avaient l'obligation, probablement en vertu de leur statut de membre du Parti communiste, de participer à ce type d'activité pendant l'été. Ce n'étaient donc pas des activistes du Parti. La différence entre une catégorie et l'autre est essentielle. Etant donné la spécificité du camp, il devait peut-être y en avoir aussi quelques-uns uns parmi eux, mais ce n'était certainement pas le cas de la majorité, ni de ceux qui nous accompagnaient dans le quotidien.

[6] Il avait un appareil de type « Mamaia », de fabrication autochtone.

l'avait surnommé « la BBC »). C'était toujours exactement pendant le moment voué à l'instruction idéologique. Le soir, il y avait un autre professeur qui préparait des bandes magnétiques pour la soirée dansante, avec « Creedence Clearwater Revival » et d'autres groupes de musique en vogue à l'époque. Il est évident qu'à quatorze ans, je n'aurais vraiment pas pu souhaiter mieux.

Un ou deux ans plus tard, alors que j'étais déjà lycéen, j'ai fait d'autres camps de vacances proposés par le même organisme politique, toujours à travers des connaissances de ma mère. Mais comme cette fois je devais assumer moi-même ma démarche, je l'ai vécue comme une expérience inédite et son souvenir demeure bien plus clair. Le fameux « camarade Dumitru », qui faisait partie des relations de ma mère, lui avait donc proposé, à mon intention, un camp gratuit de deux semaines organisé par les soins du CC.UTC au bord de la mer Noire. Il fallait juste que j'aille personnellement le voir là où il travaillait.

C'est ainsi que dans les années soixante-dix, j'ai franchi le seuil de ce bâtiment imposant du centre ville de Bucarest, bien marqué et situé juste à côté du siège du Comité Central du Parti communiste roumain. Rien que cette démarche était quelque chose de peu courant… J'ai dit à l'huissier que j'allais chez le « camarade Dumitru » et je lui ai demandé de m'indiquer où se trouvait son bureau. Arrivé dans l'antichambre, j'ai commencé à expliquer à sa secrétaire pourquoi je voulais le voir. Sans me laisser finir, elle m'a dit « Ah, c'est pour les camps ! » et m'a tendu en vitesse un papier[1]*, qu'elle gardait empilé sur son bureau. Ensuite, en reprenant la feuille de papier que j'avais dûment remplie, elle m'a juste annoncé, toujours en vitesse, « Le camp démarre tel jour et à telle heure. Vous devez être là avec vos bagages ! ».*

Tout ça a duré moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. J'ai commencé à comprendre comment ça marchait. C'était pourtant incroyable ! Je n'avais jamais fait personnellement la connaissance de ce « camarade », et n'allais d'ailleurs jamais la faire. Cette femme, qui m'a fait remplir le formulaire, ne m'avait jamais vu auparavant non plus, n'a pas vérifié mon identité et ne m'a rien demandé. Je me suis aperçu que le simple fait d'arriver là-bas, à l'intérieur de ce bâtiment (inaccessible, par ailleurs !), grâce aux mots de passe « camarade Dumitru », suffisait largement pour obtenir deux semaines ou plus de vacances gratuites. C'est ainsi que j'ai participé au camp national à « 2 Mai »[2]*. Il y avait des jeunes Roumains des quatre coins du pays. D'une façon générale, les deux semaines de camp se sont bien passées, mais c'est la toute première fois que j'ai ressenti le goût amer d'un encadrement constitué, cette fois-ci, par des activistes et des propagandistes du Parti.*

Je me souviens notamment d'un épisode ; j'ai toujours aimé ramasser des coquillages au bord de la mer. J'en ai choisi un, de la grandeur d'une alliance, légèrement façonné par les vagues salées de la mer, dont le blanc nacré se mêlait aux reflets ivoire du milieu et je l'ai mis autour du cou, à l'aide d'un fil de pêche fin et transparent. Je ne pouvais évidemment pas imaginer que ce petit objet appartenant à la mer allait déclencher un grave différend idéologique.

Ils y avaient deux ou trois instructeurs autour de moi et toute la discussion allait se dérouler sur la plage. Ils m'ont expliqué que c'était « un signe d'appartenance à l'idéologie rétrograde des jeunes de l'Ouest », que mon collier était « un symbole de la décadence capitaliste ». Comme j'ai probablement dû avoir l'air stupéfait en écoutant ce

[1] Il s'agissait d'un mini-formulaire ayant la dimension de la moitié d'une feuille A4. Il fallait y inscrire quelques données personnelles, comme les nom, prénom, date de naissance, adresse et école.

[2] Station balnéaire roumaine au bord de la mer Noire.

discours et que j'ai spontanément déclaré n'avoir pas du tout pensé à tout cela (ce qui était d'ailleurs assez vrai !), ils sont devenus moins agressifs. Ils s'efforçaient néanmoins d'être aussi persuasifs que possible : ils m'ont dit que ce n'était pas grave, mais que dorénavant je devrais faire attention, surtout avec des objets de ce genre, qui peuvent devenir des symboles de la « décadence ».

Puis, saisissant cette occasion, ils ont pris un bon moment pour « m'instruire », calmement, mais avec conviction. Cela peut se résumer de la manière suivante : Nous, les jeunes ressortissants des pays de l'Est, nous avons l'avantage d'avoir des acquis idéologiques dont nous ne sommes pas forcément conscients face à tous ceux qui proviennent de l'Occident. Notre idéologie est supérieure. Leur idéologie est rétrograde et appartient au passé ; la nôtre est révolutionnaire et destinée à l'avenir. C'est la raison pour laquelle il faut apprendre à en être conscient, défendre et promouvoir devant eux les valeurs de notre société et contribuer à les enrichir. Néanmoins, par principe, il vaudrait mieux éviter toute discussion avec les étrangers, car à notre âge nous ne sommes pas encore assez bien préparés idéologiquement. Si, toutefois, nous ne pouvions éviter de le faire, il faudrait se méfier sérieusement des sujets abordés et de la manière d'en parler car des détails insignifiants pour nous (et ils m'ont donné des exemples concrets) seraient susceptibles de leur fournir des informations très importantes, dont ils pourraient se servir afin de dénigrer notre pays.

C'est l'un de mes premiers souvenirs de ma prise de conscience de la langue de bois qui était véhiculée officiellement. J'ai compris qu'en fait ce type spécifique de langage stigmatisait indubitablement ses adeptes : une personne devenait facilement reconnaissable à sa seule manière de construire ses phrases.

Finalement, ils ne m'ont pas confisqué mon petit coquillage, mais m'ont obligé à l'enlever. Apparemment, cela leur a suggéré le thème de la journée, car pendant la réunion du soir, ils ont fait appeler un autre garçon (qui venait du Lycée « Lazar » de Bucarest), qui avait une chaînette et une petite croix en or autour du cou et ils lui ont demandé de les enlever. Mais cette fois, ça se passait « publiquement », devant tous les jeunes vacanciers du camp réunis dans le fameux carré au milieu duquel ondoyait, au-dessus de nos têtes, le drapeau national. Interrogé sur la provenance de l'objet défendu, il a simplement répondu que c'était un cadeau de sa grand-mère. Quand ils lui ont demandé de l'enlever, il a hésité un moment, puis, après l'avoir décroché, il l'a balancé ostensiblement deux ou trois fois dans sa main, en signe de désaccord, avant de le glisser dans sa poche.

Probablement qu'à l'âge que nous avions alors, l'aspect idéologique, aussi gênant soit-il, était compensé par d'autres avantages, comme les nouvelles amitiés et la gratuité du séjour. C'est sans doute la raison pour laquelle, l'année suivante, j'ai refait exactement la même démarche, sans, cette fois, en avoir parlé à ma mère. J'ai même raconté l'histoire à une de mes amies, qui avait le même âge mais venait d'un autre lycée bucarestois, et je lui ai dit de faire la même chose. Très débrouille, elle s'y est rendue sans aucune hésitation et s'est donc fait inscrire, par la même procédure, dans le même camp que moi.

Cette fois, c'était le camp international de « Navodari »[1]*. La durée du camp était de trois semaines, dont les deux premières étaient prévues au bord de la mer et la*

[1] Station balnéaire roumaine au bord de la mer Noire.

dernière à Busteni[1]*. J'ai participé à ce camp deux ans de suite. Le vécu a pas mal changé d'une année à l'autre et les souvenirs sont assez mélangés.*

A Navodari, la situation était un peu différente : il n'y avait plus de temps réservé à la formation idéologique, mais uniquement pour le loisir. Je n'ai pas gardé de souvenirs particuliers de notre encadrement, mais de toute façon, il n'y avait plus de propagandistes politiques. C'est là que j'ai rencontré pour la première fois des pairs de mon âge venant des pays occidentaux[2]*. Il y avait donc des groupes mixtes de jeunes issus de France, d'Allemagne Fédérale, d'Allemagne Démocratique, de Grèce, d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre. Contrairement à mes attentes, j'ai d'emblée constaté que j'avais peu d'affinités avec eux, à l'exception des groupes de l'Allemagne de l'Ouest et de l'Angleterre. Les autres me paraissaient dès le début très bizarres. La vie quotidienne dans le camp allait le prouver ultérieurement.*

Dès les premiers jours du camp, nous avons été stupéfaits de voir le groupe de Grecs s'aligner spontanément et commencer à chanter en marchant un chant révolutionnaire grec[3]*. Celui qui était devant agitait un drapeau rouge avec l'emblème de la faucille et du marteau. Ce drapeau, à lui seul, nous suffisait pour comprendre les raisons de notre manque d'affinités. Une ambiance similaire régnait aussi dans le groupe des Italiens, dont le chant, bien que différent, portait à nos oreilles des résonances semblables*[4]*. Mais ce qui nous semblait le plus surprenant, était le fait qu'ils n'avaient aucun accompagnateur adulte avec eux, ce qui aurait pu justifier cet élan révolutionnaire. Nous avons donc vite saisi qu'ils le faisaient effectivement de leur propre initiative, donc par conviction. Pour nous, cela paraissait inexplicable, car nous chantions des chants patriotiques ou révolutionnaires uniquement lorsque nous étions obligés de le faire. Prendre spontanément l'initiative de les chanter, était tout simplement inconcevable…*

L'étonnement du début a relativement vite fait place au dégoût, au mépris et finalement à l'ignorance totale vis-à-vis de ces groupes de jeunes pendant tout le reste du camp. En revanche, les contacts avec les Allemands et les Anglais ont été différents. Dès le début, ils avaient une attitude plus « normale » et, pendant les activités du camp, nous avons noué des amitiés et passé beaucoup de temps ensemble.

Je n'ai pas tardé à comprendre qu'il existait une inégalité de traitement entre les Roumains et les groupes d'étrangers : pendant les repas, nous étions séparés en deux : les Roumains dans un pavillon et les étrangers dans un autre. Comme j'avais un don particulier pour transgresser ce genre de règles, j'ai profité de ma physionomie et de mes habits[5]*, pour passer dans le groupe des Allemands de l'Ouest, où je me suis fait des amis avec lesquels je parlais anglais. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises, j'ai pris mes repas avec eux. Même si à cet âge-là, la nourriture n'était ni une priorité, ni un souci, j'avais remarqué la grande différence de qualité entre leurs menus et les nôtres.*

---

[1] Station touristique dans les Carpates, dans la vallée de Prahova, située à environ mille mètres d'altitude.

[2] A cette époque, pour la plupart d'entre nous, le monde occidental demeurait inaccessible.

[3] Les quelques mots dont je me souviens encore aujourd'hui, *Kapa-kapa epsilon eso teri gu. Gu gu es – gu gu es*, témoignent du profond étonnement que j'ai dû ressentir à ces moments-là, au début du camp.

[4] Leur refrain était *Avanti popolo de la riscoza, baliera roza, triomfera*.

[5] J'ai toujours porté les cheveux plus longs que les autres garçons de mon âge, mais surtout pendant les vacances scolaires. Je portais également des T-shirts coloriés par mes soins, très en vogue à l'époque.

Le soir, les trompettes annonçaient notre coucher à vingt et une heures. Eux, ils se couchaient à vingt-deux heures. La frustration n'était pas seulement due à cet écart d'une heure, mais aussi, et surtout à l'utilisation de ce temps. Pendant cette heure nocturne[1]*, ils pouvaient aller à la discothèque. Si la différence de qualité entre nos repas relevait pour moi de la simple constatation, ce dernier aspect m'était difficilement supportable. Evidemment, comme pour les repas, je me faufilais entre les Allemands et j'entrais ainsi à la discothèque, d'où je ne sortais qu'à la fin, avec les autres. Il est clair que ce traitement discriminatoire ne pouvait plaire à aucun d'entre nous. Pourtant, ce qui m'étonne et que je peine à expliquer est que j'ai été le seul, ou l'un des très rares, de notre groupe, à avoir oser le faire.*

Après ces camps internationaux, je suis resté en correspondance avec une Allemande de Munich pendant plus de quinze ans. Elle est d'ailleurs revenue plusieurs fois en Roumanie, et faisait partie de ces quelques personnes qui avait su comprendre notre monde et par conséquent s'adapter à sa « spécificité » : les lettres et les colis que je recevais de Munich étaient toujours adressés au nom et à l'adresse de mon grand-père, qui était déjà à la retraite et ne courait donc plus aucun risque d'être identifié par la censure.

Pendant le lycée, l'année du début était un tronc commun, puis il fallait choisir entre les sections « réale » ou « humaniste ». Dans la première, l'accent était mis sur les matières comme les maths, physique et chimie. Dans la deuxième, la priorité était accordée à l'étude de la langue et de la littérature roumaines et des langues étrangères. Malgré mes affinités reconnues pour le côté humaniste des études, mes parents ont insisté pour que je suive la section « réale ». De fait, leurs raisons étaient liées au meilleur niveau de formation générale de cette section, qui augmentait les chances d'admission ultérieure dans l'enseignement supérieur.

Ce choix n'allait évidemment modifier ni mes préférences, ni mes aptitudes. Il m'a simplement contraint à ingurgiter de la physique et de la chimie pendant trois ans supplémentaires, à apprendre par cœur des notions dont le sens m'échappait dans la plupart des cas, et à passer parfois de justesse les évaluations en mathématiques. En revanche, j'étais le meilleur de la classe en français. Cela n'était pas dû au hasard, car pendant toute la période du lycée, j'avais continué en privé les leçons de langue et littérature françaises, ayant l'intention de suivre la philologie par la suite. Pendant plusieurs années, j'avais également pris des leçons privées d'anglais, car mes parents étaient conscients de l'importance de la maîtrise de cette langue, une conviction qui allait cette fois dans le même sens que mes souhaits. De fait, ces deux langues étrangères ont eu une grande importance dans ma formation, ainsi que plus tard, sur un plan existentiel pour ma vie d'adulte.

Mais, avant de continuer, j'aimerais ouvrir une parenthèse pour évoquer un souvenir moins agréable de la vie d'élève ou d'étudiant dans la Roumanie communiste. Il s'agit de ce qu'on dénommait à l'époque la « pratique productive » ou la pratique en production. C'était une composante de la politique éducative du parti communiste roumain selon laquelle l'enseignement de tous les niveaux devait avoir une liaison directe avec la production des bien matériaux, en l'occurrence avec une branche de l'économie socialiste planifiée.

[1] J'allais constater ultérieurement que, dans la plupart des cas, cette heure se prolongeait jusqu'à vingt-deux heures trente ou vingt-trois heures.

Pendant ma première année de lycée, on m'a attribué une entreprise qui produisait des ascenseurs, pas très loin de mon lycée. C'était une grande société, constituée de plusieurs secteurs de production principaux : structures métalliques, montage, peinture, électro-montage, etc. On y fabriquait de nombreuses composantes métalliques et des cadres de différents formats, en toutes sortes d'alliages spéciaux. Nous étions tous répartis en petits groupes dans les secteurs de production, afin d'y suivre les diverses étapes technologiques de fabrication.

Au début, j'ai été placé dans la halle de structures métalliques. Evidemment, nous recevions les explications nécessaires de la part d'un chef d'atelier, qui était un travailleur spécialisé expérimenté. Il nous expliquait comment scier des éléments métalliques, polir, percer, visser, sélectionner, transporter, etc. C'était en même temps notre responsable de stage. La période du stage en production variait entre une à deux semaines par trimestre scolaire, durant lesquelles nous devions normalement y consacrer huit heures par jour. A la fin du stage, chacun d'entre nous devait recevoir une sorte de diplôme, certifiant la qualification dans le métier correspondant, par exemple monteur ou électrotechnicien. Cette attestation était décernée suite à une épreuve d'évaluation de l'apprentissage, mais surtout sur la base de la liste de présence.

En réalité, nous n'avions absolument pas envie d'apprendre quoi que ce soit dans ce domaine, à l'exception peut-être d'un ou deux élèves parmi nous, dont les parents travaillaient dans l'entreprise. Pourtant, bien que cela n'intéresse quasiment personne, nous étions tenus de faire ces stages, car ils figuraient parmi les disciplines obligatoires du programme scolaire.

Dans ce contexte, on arrivait à des compromis de toutes sortes. Par exemple, nous contribuions tous à acheter une bouteille de cognac pour le chef d'atelier. En contrepartie, il nous laissait, à tour de rôle, partir plus tôt ou même nous absenter pendant une journée entière. Quant à l'obtention du certificat final, tout le monde savait qu'il ne s'agissait pas d'un document sérieux, car dans la plupart des cas, ce papier ne nous servait à rien, et ne donnait accès à aucun débouché ultérieur. Ce qui comptait pour nous, c'était juste que ce stage soit reconnu. C'était la première fois que je découvrais les conditions pénibles de travail dans une entreprise socialiste bucarestoise.

C'est d'ailleurs ce cadre de travail qui m'a déterminé, après une année, à faire une demande de changement, afin d'être admis dans un groupe de dessin technique. C'était le groupe que dirigeait personnellement le professeur Petre, chargé de coordonner la pratique en production au niveau de tout le lycée. Ce groupe restreint pratiquait son activité pendant les mêmes périodes, dans une des salles de classe de notre lycée. Il fallait donc apprendre à dessiner à l'encre de Chine et sur un papier à décalquer différentes pièces ou composantes technologiques. C'était un travail minutieux, qui demandait la patience d'un horloger.

Pour ce qui me concerne, il est évident que mon choix n'était pas le fruit de ma prédilection pour ce type de dessin, mais uniquement de ma volonté de fuir la misère de l'entreprise. Au moins, là-bas, dans la salle de classe, l'ambiance et les conditions de travail étaient totalement différentes : je disposais d'un cadre connu et acceptable, le professeur était gentil et nous avions une pause au bout de chaque heure de travail, comme quand on avait des cours. Je ne me souviens plus exactement de la durée de cet apprentissage, mais je sais qu'à la fin, j'ai obtenu un diplôme de dessinateur technique spécialisé, sans pour autant avoir éprouvé aucune aptitude particulière. Le stage ne m'intéressait pas plus que ça et était totalement ennuyeux, raison pour laquelle il n'est resté dans mon parcours scolaire qu'une expérience circonstancielle.

Au début de ma dernière année de lycée, j'ai finalement choisi, comme études supérieures à suivre après mon bac, l'Académie des Hautes Etudes Economiques. Mais « choisir » n'est pas vraiment le mot approprié, car il s'agissait plutôt d'une acceptation de ma part des arguments de mes parents, qui plaidaient davantage pour une carrière d'ingénieur ou d'économiste que pour celle d'enseignant. En effet, ce choix était en quelque sorte le fruit d'une négociation ou un compromis entre mon souhait de suivre la philologie d'une part et leur désir de me voir faire l'école supérieure polytechnique et envisager une carrière technique pour devenir ingénieur, d'autre part.

Leurs arguments étaient effectivement plus forts que les miens. D'abord, ils invoquaient les exigences nettement plus élevées requises pour l'admission : à la Faculté des Lettres de l'Université, on devait avoir une moyenne supérieure à huit (sur dix), tandis qu'à l'Académie des Hautes Etudes Economiques cette moyenne se situait entre cinq et six. On avait donc plus de chances d'être admis dès la première année.

Cet aspect était important, car une fois admis dans l'enseignement supérieur, le service militaire obligatoire n'était plus que de neuf mois et était soumis à un régime à quelque part préférentiel, tandis qu'en cas de non admission, il s'effectuait pendant une année et quatre mois dans des conditions bien plus sévères. En plus, les chances de reprendre les études après le stage militaire, pour tenter une nouvelle fois d'entrer à la faculté devenaient nettement plus faibles.

Ensuite, ils invoquaient l'avenir professionnel que j'aurais après les études : après avoir terminé la philologie, je n'avais aucune chance de rester en ville et encore moins de travailler à Bucarest[1] *ou dans les environs. Le gouvernement nous attribuait certes un poste fixe dès l'obtention de la licence, mais imposait en même temps l'obligation de travailler à ce poste comme stagiaire pendant les trois premières années. Cela signifiait devenir professeur à la campagne, fort probablement dans un village reculé de la Roumanie profonde, avec des chances relativement faibles de revenir par la suite, une fois le stage achevé. Enfin, au niveau de la reconnaissance du travail, un enseignant gagnait toujours moins bien dans une école qu'un économiste ou un ingénieur dans une entreprise. Au vu des arguments solides de mes parents, il est évident que ma simple préférence pour l'étude de la langue française ne pouvait pas « tenir la route » et ne suffisait pas pour les convaincre. Toujours est-il que ma mère, qui connaissait bien mon mode de fonctionnement et ne doutait pas du fait que mes aptitudes se situaient plutôt dans le champ humaniste que dans celui des sciences exactes, me disait : « Si, une fois que tu auras fini cette faculté, tu n'es pas satisfait, tu pourras toujours en faire une autre de ton choix ! ».*

Pendant ma dernière année de lycée, j'ai suivi des cours privés pour mieux préparer les matières d'admission à l'Académie des Hautes Etudes Economiques : les mathématiques, l'économie politique et la géographie de la Roumanie. Les professeurs que j'ai eus pour ces leçons privées avaient été trouvés par ma mère qui, en tant que professeur de sport, connaissait assez bien le milieu scolaire.

Ainsi, en mathématiques, suivais-je deux fois par semaine des cours avec M. Marian Brandiburu. Chaque cours durait deux heures. « Brandi », selon le surnom que lui avaient donné les élèves, était une figure emblématique de son temps : doué d'une brillante mémoire et d'une intelligence hors du commun, il gardait symboliquement un mi-temps à la chaire des mathématiques d'un lycée ; mais c'était surtout pour préserver

[1] A l'exception de quelques postes dans des instituts de recherche, destinés à ceux ayant obtenu les meilleurs résultats pendant toute la durée de leurs études.

les apparences et se soumettre aux normes et aux règles sociales et professionnelles en vigueur à ce moment-là[1].

En réalité, son activité prioritaire et sa principale source de revenus étaient les leçons privées qu'il dispensait en mathématiques. Comme tout le monde à l'époque, il les organisait chez lui, dans son appartement au premier étage d'un immeuble situé sur l'ancienne Calea Victoriei, en face de l'Eglise Blanche, à l'endroit où se trouve actuellement « l'Hôtel Bucuresti », en plein centre ville de Bucarest. Les deux grandes pièces de son appartement étaient séparées par une paroi mobile en verre opaque, une sorte de « glaswand » : d'un côté, au fond, il y avait sa chambre à coucher, de l'autre, vers la porte, la salle de classe improvisée, avec un tableau noir. Juste devant se trouvait une table ronde autour de laquelle s'asseyaient les élèves. Brandi, lui, restait toujours débout. Chaque séance se déroulait avec au moins deux à trois élèves, mais jamais plus de cinq ou six. On le payait à la fin de chaque séance. Il ne comptait jamais l'argent qu'on lui donnait. Certains d'entre nous, ayant remarqué ce détail, en profitaient pour lui donner moins. Il le savait, mais ne disait jamais rien. Il nous le racontait à l'occasion, juste pour s'amuser et nous détendre, en ne nommant jamais personne, mais en trouvant toujours des circonstances atténuantes à ce geste. Dans mes souvenirs, c'est resté un personnage exceptionnel dans le paysage social roumain gris et monotone de cette époque-là.

Pendant un certain temps, il avait enseigné dans la même école que ma mère ; c'est en fait là qu'elle l'avait connu. Comme les salles des maîtres ne faisaient pas exception à la règle qui veut que tout le monde parle de tout le monde, ma mère m'a raconté plus tard qu'il n'y avait vraiment personne qui aurait pu reprocher quoi que ce soit à Brandi ; il était simplement perçu par tous ses collègues d'école comme quelqu'un de rayonnant, de gai, de gentil, de courtois, de poli, n'accusant ni n'offensant jamais personne, mais faisant en revanche preuve en permanence de compétences professionnelles difficilement égalables.

Après avoir appris mes résultats à l'examen d'admission, je lui ai rendu visite. J'avais passé l'examen, mais obtenu une mauvaise note en mathématiques, ce qui me gênait un peu par rapport à ma rencontre avec lui. Je me souviens toutefois que, à mon soulagement, il m'a tout de suite répliqué : « Ça n'a aucune importance ! Ce qui compte c'est que tu sois admis, que tu finisses la faculté et que tu sois heureux ! ». Il est difficile, sinon impossible, d'identifier Brandi au moyen des repères contextuels dont on disposait ; je ne pouvais qu'affirmer qu'il était « hors catégorie », en dehors de son temps et de la société dont il faisait néanmoins partie. Du moins, c'est comme ça que je le percevais.

Il n'y a pas suffisamment de place ici pour raconter tous mes souvenirs de Brandi ; je voudrais juste mentionner qu'il faisait figure d'exception dans la vie bucarestoise des années soixante-dix. Il portait tout le temps des lunettes de vue et était toujours souriant et en pleine forme. Il racontait comme personne des moments de sa vie privée, avec tellement d'humour et de sagesse, que nous étions tous pliés de rire. Grâce aux leçons qu'il donnait en privé, il comptait parmi les personnes aisées de son temps, sans pour autant être en lien avec la hiérarchie du Parti communiste ou la Securitate. En même temps, il menait une vie simple. Lorsque j'ai quitté ses cours, je n'ai pas gardé le

[1] A l'époque, il n'existait pas de professions libérales en Roumanie. Il fallait être employé d'une institution d'Etat et avoir un « livret de travail ». Celui-ci servait de base de calcul pour la retraite, mais représentait en même temps une sorte de curriculum vitæ actuel et une garantie attestant que son titulaire se conformait aux règles et était intégré dans les normes de la société.

contact avec lui, mais par la suite, bien plus tard, j'ai lu dans la presse un petit article à son sujet, par lequel j'ai appris que dans les années quatre-vingt-dix il avait émigré en Suède.

En économie politique, je prenais des cours une fois par semaine avec Monsieur Sheckter, un ancien professeur universitaire qui enseignait cette matière à l'Académie même. A l'instar de Brandi, il était d'origine juive. Avec lui, c'était différent : d'abord, il donnait peu de leçons privées et toujours avec un seul élève à la fois. Il le faisait en cachette, pour deux raisons : la première, c'est qu'il était professeur à l'Académie et, qu'à ce titre, il n'avait normalement pas le droit de préparer en privé des futurs candidats à l'institution d'enseignement supérieur dans laquelle il travaillait et la deuxième c'est que comme il donnait tellement peu de leçons privées, il ne les déclarait pas, afin d'éviter de payer les impôts. Cette prestation étant en quelque sorte 'underground', tout se passait chez lui dans la plus grande discrétion ; je ne me souviens pas d'avoir jamais rencontré un autre élève venant chez lui.

Sheckter était un vieux monsieur, légèrement bossu, très sévère, mais avec l'âme d'un vrai pédagogue. D'ailleurs, il l'était pleinement, car il venait de Moldavie où il avait initialement enseigné dans une école de village. Il avait très peur du régime. Je pense qu'il a dû en souffrir, mais je n'ai pas eu de confirmation à cette supposition, car il ne m'a jamais raconté quoi que ce soit sur sa vie d'avant 1945. Pour parvenir au poste de professeur universitaire, il avait certainement dû jouer les communistes de circonstance, comme l'exigeaient les règles en vigueur.

J'ai beaucoup appris de lui. La matière qu'il m'enseignait constituait quand même un des piliers théoriques du régime, celui, justement, qui pourrait expliquer aujourd'hui, en termes strictement économiques, l'échec du communisme en tant que système.

Evidemment, il y avait beaucoup de choses que je devais apprendre par cœur, mais il s'y opposait toujours. Il voulait que j'apprenne à saisir la logique des phénomènes et que je m'en serve par la suite pour étudier chaque chapitre. Une fois, je me souviens lui avoir posé une question de détail, qui concernait davantage la logique et la cohérence d'un phénomène que la matière proprement dite. D'emblée, il s'est fâché, m'a grondé, m'a accusé de vouloir « faire l'intelligent »… Sur le coup, je n'ai strictement rien compris. Par la suite, en réfléchissant, j'ai saisi qu'il m'avait manqué la subtilité nécessaire pour comprendre son message : il fallait apprendre logiquement et non pas par cœur, mais il ne fallait pas non plus questionner la logique des phénomènes touchant aux valeurs du système.

Plusieurs années après, alors qu'il était déjà proche de la retraite, j'ai entendu dire que Sheckter avait succombé des suites d'un cancer qui l'ont empêché de connaître les changements survenus dans le pays après 1989.

En géographie, je n'ai suivi des leçons privées que pendant les deux derniers trimestres de l'année de lycée qui a précédé l'examen d'admission. Il s'agissait de la géographie physique et économique de la Roumanie. Monsieur Popescu, ancien camarade d'école de ma mère, était déjà à la retraite quand j'ai commencé à me rendre chez lui une fois par semaine. Il ne voulait pas être payé et me gardait chez lui sans regarder l'heure. Des fois, j'y restais pendant trois ou même quatre heures d'affilée. C'était bien entendu parce qu'il avait plus de temps libre, mais aussi parce qu'il adorait la discipline qu'il avait enseignée pendant toute sa vie. A la fin de l'année, nous lui avons offert un cadeau pour toutes ces heures passées avec moi.

Nous avions évidemment le manuel scolaire, qui guidait nos leçons, mais à chaque fois (et c'est pour ça que nos rencontres duraient autant !) il sortait des classeurs entiers contenant du matériel didactique supplémentaire utilisé au fil des années. Etonnement, je ne me sentais pas dépassé par tous ces articles ou photocopies de journaux, livres, revues et albums de toutes sortes, archivés par thème dans ses classeurs qu'on lisait ensemble à chaque occasion. Certes, il s'agissait toujours d'informations en plus par rapport à la matière déjà existante et obligatoire du manuel, pourtant, en dépit de la quantité impressionnante d'informations ingurgitées, je n'ai jamais eu le sentiment d'être débordé ou sonné, lorsque je sortais de chez lui, parfois après toute une après-midi du dimanche passée ensemble. Outre le fait que j'aimais certainement ce domaine, qui me paraissait vivant et intéressant, il y avait surtout cette passion et cette manière bien à lui de transmettre des connaissances accumulées tout au long d'une vie entière. Par la suite, bien plus tard, j'ai constaté faire moi-même partie de ces gens qui commencent à rêver et à planer en regardant une carte du monde. A l'époque, probablement que la carte de la Roumanie me suffisait…

Après avoir suivi autant de leçons privées, j'ai passé avec succès l'examen d'admission et je suis devenu étudiant en Economie politique. Il s'agissait de la faculté la plus « humaniste » de toute l'Académie de Haute Etudes Economiques, dans le sens qu'il y avait un nombre réduit d'heures de mathématiques, en revanche, il y avait des cours comme les langues étrangères (deux au choix entre l'anglais, le français et l'allemand), la géographie et la pédagogie.

Après mon admission dans l'enseignement supérieur, j'ai dû faire un service militaire à « terme réduit », c'est-à-dire pendant neuf mois, ce qui fait que j'ai commencé mes études une année académique plus tard, soit en octobre 1977.

Entre-temps, il y avait eu des restructurations au sein de l'ancienne Académie Commerciale[1]*. C'est ainsi que ma faculté avait fusionné avec celle de Cybernétique, qui avait le profil le plus « real »*[2] *de toute l'Académie. Par conséquent, la première année j'ai dû étudier les mathématiques et l'informatique en abondance, une situation certes désagréable mais obligatoire, car, en tant qu'étudiant venu en Cybernétique suite à la réunification des deux Facultés, ce n'est qu'à l'issue de cette première année que je pouvais éventuellement changer de faculté, sous réserve d'avoir réussi tous les examens de cette année initiale. C'est d'ailleurs ce que j'ai fait, en demandant, à la fin de l'année, ma mutation dans la faculté de « l'Economie de l'industrie, des constructions et des transports », d'où j'ai obtenu la licence en 1981.*

Mais avant cela, il m'a donc fallu passer ma première année dans une faculté où tout le monde, y compris mes parents, me conseillait vivement de rester, car elle ouvrait « des perspectives ». Un avis que je ne partageais pas. Je me souviens d'un cours de « programmation » où je ne comprenais strictement rien ; heureusement que les évaluations avaient lieu en deuxième année. Le cours de mathématiques était d'un niveau tellement élevé que, dans la plupart des cas, je passais également à côté, de nouveau sans rien comprendre. Mais, cette fois-ci, il fallait que je suive car la réussite de son évaluation conditionnait l'éventuel changement de faculté ultérieur.

C'est la raison pour laquelle mes parents ont décidé de me faire aider en m'offrant des leçons privées de mathématiques. C'était une situation très inhabituelle, car si la plupart des élèves prenait des cours privés avant l'examen d'admission à la

[1] C'est le nom que l'institution portait avant la Seconde Guerre mondiale.
[2] Domaine où les mathématiques et les sciences exactes prédominaient.

faculté, en revanche, il y avait extrêmement peu des cas où les étudiants continuaient à le faire pendant les études universitaires. J'ai donc repris des heures privées de mathématiques, mais avec un autre professeur, trouvé par le biais de mes parents. C'est grâce à ce professeur que j'ai réussi à passer mon examen, mais c'est également à travers lui qu'une partie de mes préoccupations allait changer.

Le professeur Marinescu était quelqu'un de très cultivé, dont la bibliothèque impressionnante et bien rangée trônait dans le salon de son appartement où les leçons de mathématiques avaient lieu. Sa famille avait beaucoup souffert dans les années d'après guerre, car l'installation du nouveau régime l'avait fortement préjudiciée. Du côté de sa mère, il avait hérité le goût et la sensibilité pour la littérature, de son père la passion pour le droit et l'histoire. C'était un religieux fervent et profond, qui connaissait de nombreuses personnes ayant passé par les geôles communistes.

C'est à travers lui que j'ai connu Stefan Nenitescu, le Père Horia Cosmovici, Monseigneur Gutiu et le Père Galeriu. C'était la première fois que je rencontrais personnellement des gens qui avaient passé dix-sept ans de leur vie en prison. Je me souviens avoir été frappé non seulement par leur personnalité rayonnante dans le domaine culturel ou religieux, mais également par ce que je percevais comme l'étrangeté de l'anonymat dans lequel ils vivaient à ce moment-là. Pour moi, le caractère inédit de la situation était étroitement lié à la perception nouvelle que je commençais à avoir de mon environnement social. Nouvelles découvertes ou simples constatations ? Quoi qu'il en soit, à chaque pas de la vie quotidienne je saisissais un peu plus le côté artificiel et potentiellement menaçant du monde dans lequel je vivais sans rien savoir.

Toujours sur ses conseils, j'ai découvert pendant mes années d'études à Bucarest, les monastères orthodoxes de Moldavie. Pendant mes vacances universitaires, je voyageais d'un monastère à l'autre, dans ces sites de haute spiritualité orthodoxe qui abritaient le Père Cleopa de Sihastrie ou le Père Paisie, de l'ermitage de Sihla, des témoins d'une tradition chrétienne ancestrale, dans un monde déclaré officiellement athée et qui défiait l'église. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance du Père Serapion Blaga, prêtre et moine âgé du Monastère Putna, où je suis ensuite retourné plusieurs fois par an, durant ses dernières années de vie, pour lui rendre visite. J'ai ainsi passé des heures entières en sa compagnie, à discuter des Pères de l'Eglise, de la vie chrétienne dans notre société d'aujourd'hui, mais aussi de la Roumanie qu'il avait connue avant la Seconde Guerre mondiale. Son amitié m'a enrichi humainement et spirituellement.

Ces entretiens me révélaient à chaque fois des traits sciemment occultés sur de mon propre pays, ainsi que des personnalités culturelles ou religieuses à qui l'on avait interdit de s'exprimer publiquement à cause de leurs convictions et attitudes présentes ou passées. Progressivement, je prenais conscience de l'importance de mon rôle de témoin et de vecteur.

La quête de la spiritualité s'accompagnait inévitablement de l'apprentissage de la duplicité, exigée par les circonstances : la religion étant un domaine stigmatisé et quasiment interdit, je ne pouvais évidemment pas raconter à tout le monde les vraies préoccupations qui m'habitaient lors de mes pèlerinages dans les monastères. Alors, découpant la vérité en morceaux, je livrais juste la partie qui convenait, en n'expliquant jamais la totalité de l'histoire. En l'occurrence, je racontais avoir visité tel ou tel monastère, construit à telle ou telle époque par tel ou tel voïvode, donnant ainsi l'impression que je m'intéressais davantage à l'art byzantin ou à l'histoire du pays qu'à la vie spirituelle chrétienne orthodoxe. De cette manière, je pouvais parler librement des

endroits visités, tout en occultant mes vrais intérêts, ainsi que mes contacts avec les moines et les ermites rencontrés.

A cause de la duplicité, les messages tournaient parfois à la dérision ou devenaient ambigus. Je me souviens qu'une fois, j'étais en excursion dans les Carpates avec un petit groupe de copains de la faculté. Sur le sentier qui traversait le plateau montagneux, alors que nous faisions route vers un chalet, nous croyant seuls dans cet endroit envoûté par la nature, nous avons tous commencé à crier en même temps un des slogans politique en vogue : « La al XII-lea Congres, Ceausescu réales ! Uraaaa ! » (Au XIIe Congrès, Ceausescu réélu !). Un peu plus loin, un passant s'est arrêté un moment, a écouté nos slogans, puis s'en est allé sans se retourner. Je me suis aperçu que nous avions réussi à lui donner l'impression que nous manifestations par conviction et non pas pour nous amuser comme nous l'avions initialement prévu.

Durant les quatre ans d'études universitaires, il y avait pour nous deux types d'activités obligatoires et caractéristiques du système d'enseignement de l'époque : le premier était la participation en tant qu'étudiants à la récolte et le deuxième était la pratique productive, selon le modèle déjà éprouvé pendant les années du lycée.

Chaque automne, pendant deux à trois semaines, nos divers groupes, organisés par faculté, devaient aller à la campagne pour ramasser les pommes de terre ou le maïs. Depuis Bucarest, nous étions transportés en cars jusqu'au champ où nous devions travailler et nous y restions pendant toute la période prévue. Là-bas, on était nourris et logés sous des tentes improvisées.

A cette époque-là, pour des raisons médicales[1]*, je n'ai pas participé personnellement à ces activités agricoles, mais bien évidemment, j'en ai eu des échos de la part de mes collègues. Ces échos montraient une grande différence de perception : en écoutant certains d'entre eux, j'avais l'impression qu'ils racontaient leurs vacances ; l'activité proprement dite n'était qu'un prétexte pour passer de formidables soirées autour du feu, en compagnie de gens connus et dans une ambiance fort sympathique. Pour d'autres, qui ne partageaient pas forcément les mêmes critères d'évaluation ou qui avaient eu la malchance de tomber malades, les conditions précaires du séjour et son but en soi prédominaient dans les images qu'ils restituaient ultérieurement. Ils trouvaient donc malvenu de prendre ce temps sur le programme d'étude et auraient bien voulu pouvoir s'en passer.*

L'autre activité obligatoire était la pratique productive. Je me souviens d'avoir choisi « Policolor », une entreprise fabricant des teintures et située en banlieue, car son emplacement était relativement proche de chez moi. J'y ai retrouvé deux autres collègues, avec lesquels nous avions pour tâche d'établir des normes pour la technologie de fabrication de notre choix. Ainsi, avons-nous été aiguillés vers le bureau des « Normes », où travaillait un ancien étudiant de l'Académie, diplômé de la Faculté de Cybernétique. Il avait accepté ce poste, car il n'avait rien trouvé d'intéressant dans le domaine de l'informatique et aussi parce que l'usine était proche de son domicile.

Une fois la technologie choisie, notre tâche consistait à aller dans les secteurs de production et à mesurer le temps d'exécution de chaque étape de production de la technologie en question ; bien entendu, il y en avait des dizaines ou même des centaines.

---

[1] *Au printemps 1977, pendant mon service militaire, j'ai été victime d'un grave accident de train. Lors de cet accident, mon bras gauche a subi un fort traumatisme et j'ai toujours gardé, jusqu'à aujourd'hui, un important handicap physique à ce niveau-là. C'est la raison pour laquelle, durant toutes mes années d'études, j'ai été dispensé de ce type d'activité sur la base de certificats médicaux.*

Notre hôte étant aussi gentil que compétent, il a mis à notre disposition tous ses dossiers, dans lesquels les diverses opérations exécutées dans l'entreprise étaient déjà normalisées, puisqu'il en était le responsable. Bien entendu, il nous a fait visiter toutes les halles de production, afin que nous puissions nous faire une idée de l'ensemble du flux technologique et de la topographie des différents ateliers et secteurs de production concernés par notre travail. Ayant compris ce qu'il fallait faire, nous avons ensuite chacun repris un exemple déjà élaboré et classé dans ses archives, le matériel étant largement suffisant pour notre évaluation.

Nous avons ainsi fini en quelques jours une tâche à laquelle nous devions consacrer deux semaines. Pour le temps restant, nous nous sommes arrangés avec lui pour feindre une présence fictive dans l'entreprise, chacun d'entre nous restant en réalité chez soi.

Après la deuxième année d'études, une fois disparus mes soucis avec les mathématiques, les différentes matières ne me posaient plus aucune difficulté, mais elles ne représentaient plus un grand intérêt non plus. Les cours comme l'organisation de la production, les transports, l'économie de l'industrie, l'économie politique, la statistique, la philosophie[1]*, les finances et le marketing, me passionnaient très peu. Il s'agissait pourtant des cours de base du programme d'étude de la faculté.*

En revanche, je trouvais certains cours facultatifs organisés par l'Académie en dehors du programme universitaire obligatoire fort intéressants. C'était le cas des cours suivants : « Courants philosophiques contemporains », « Pédagogie » et « Logique et méthodologie de la recherche scientifique ».

Le premier était dispensé par le professeur Grünberg, le chef de la chaire de Philosophie de l'Académie. Il n'avait pas lieu dans une salle de classe, comme cela se passait d'habitude, mais à l'intérieur même de la salle des professeurs de la chaire de philosophie, probablement en raison du manque d'auditeurs. Bien que Monsieur Grünberg fût un professeur brillant, ce n'est pas son éloquence qui m'est restée comme un souvenir marquant de ce cours, mais plutôt l'aspect inédit de ces rencontres dans le contexte de l'époque : il nous présentait différents courants philosophiques et philosophes contemporains et faisait circuler autour de la table des livres[2] *de Raymond Aron, Althusser ou Sartre, des auteurs qui suscitaient souvent des polémiques par rapport au marxisme. Pour moi, c'était quelque chose d'épatant : je me retrouvais en train d'écouter dans un cadre officiel des discussions sur des sujets ou des auteurs dont je n'avais guère entendu parler ailleurs que dans les débats radiodiffusés*[3] *de Monica Lovinescu. Et là, ils étaient abordés officiellement dans une perspective similaire, bien que tronquée, à la chaire de philosophie marxiste de l'Académie. Un autre aspect de ces cours qui m'étonnait également était le nombre extrêmement réduit d'étudiants qui les fréquentaient, soit une dizaine de personnes. Quelque temps après, le cours s'est arrêté sans aucune annonce préalable ou explication quelconque.*

Six mois plus tard, l'équipe théâtrale du « Teatrul Mic »[4]*, présentait à Bucarest le spectacle de gala de la pièce « Maître et Marguerite », mise en scène d'après le roman de Mihail Boulgakov. Le professeur Grünberg a été invité à ouvrir la série des spectacles*

[1] Il s'agit exclusivement de la philosophie marxiste.

[2] Dans leur version originale et non pas sous forme de copies, comme c'était souvent les cas pour des livres rares ou interdits chez nous.

[3] Il s'agit de *« Thèses et antithèses à Paris », é*mission culturelle en langue roumaine, élaborée en France et diffusée par la radio « Europe Libre » depuis Munich.

[4] Un des théâtres bucarestois.

par une conférence. Je ne me souviens plus du titre de son discours, mais il tirait un parallèle intéressant entre la création littéraire de Mihail Boulgakov et les idées-force de Jean-Paul Sartre ; une intervention magistrale, qui a reçu des applaudissements prolongés. Entre son allocution à lui et le commencement du spectacle proprement dit, il y a eu un entracte. A ce moment-là, constatant qu'il n'était entouré que de deux ou trois personnes, je suis allé vers lui pour le féliciter et, profitant de l'occasion, je lui ai exprimé mes regrets quant à l'arrêt du cours de philosophie qu'il avait initié, il n'y avait pas longtemps, à l'Académie. Saisissant peut-être à son tour cette occasion, il m'a répondu spontanément et sans hésitation : « Ce cours m'a été interdit, Monsieur ! ». Cette confirmation, qu'il exprimait si clairement et sans ambiguïté aucune, m'a fortement marqué. Je n'étais plus devant une supposition, mais devant une évidence… pour autant que j'aie encore eu besoin de preuves !

La pédagogie est un domaine qui m'a toujours passionné. A la fin de l'année, le cours était acquis sur la base d'une sorte d'épreuve pédagogique. Nous devions enseigner pendant une heure dans un lycée bucarestois un cours lié à une discipline économique, remplaçant ainsi le professeur titulaire. C'était une expérience intéressante qui s'achevait par l'obtention d'un diplôme donnant le droit d'enseigner les disciplines économiques au niveau du lycée. Même si je n'ai jamais utilisé ce diplôme, le contenu du cours ainsi que l'épreuve finale m'ont conforté dans mon choix initial.

La logique et la méthodologie de la recherche scientifique étaient un domaine nouveau pour moi et au début j'y suis allé plutôt par curiosité. Le cours était donné par M. Boiangiu Octavian, professeur de sociologie à l'Académie. Ce cours allait rester pour moi non seulement le plus intéressant, mais aussi le plus utile de tout mon parcours académique à Bucarest. J'y ai appris des notions de méthodologie, l'importance de la rigueur dans le cadre d'une recherche scientifique, les règles de base dans l'élaboration d'un travail écrit, l'utilisation correcte des sigles et des notes de bas de pages dans la rédaction d'un texte. Quand j'ai suivi ce cours en troisième année, je ne savais pas encore que j'allais utiliser pleinement ces connaissances l'année académique suivante, déjà, dans le cadre de laquelle j'ai choisi pour mon mémoire de licence en économie politique un sujet lié à la recherche scientifique.

Monsieur Boiangiu, ancien étudiant de Dimitrie Gusti et passionné par les recherches sociologiques de terrain et la « Sociologia Militans », a été mon professeur durant ma troisième année d'études à l'Académie de Hautes Etudes Economiques de Bucarest. Sociologue de formation, il enseignait notamment à ce moment-là un cours intitulé « La logique et la méthodologie de la recherche scientifique », qui n'entrait pas dans le programme obligatoire d'études. Comme il privilégiait les rapports ex-catedra avec ses étudiants, je lui ai rendu visite chez lui à plusieurs reprises. Il habitait avec sa femme et ses deux filles au premier étage de l'un des anciens immeubles de Piata Kogalniceanu. Sa bibliothèque m'avait fasciné dès le début ; il me prêtait des livres et surtout m'indiquait les titres intéressants d'ouvrages anciens ou épuisés. Etant donné qu'à l'époque j'étais en contact avec un réseau qui faisait circuler ce genre d'éditions, je me souviens avoir été très fier de pouvoir lui montrer mes acquisitions. Une fois, en examinant un de ces livres d'un air surpris, il m'a dit : « Tu les trouves si vite que cela me paraît suspect ! ». On passait des heures entières ensemble. Il me montrait comment aborder un livre, quelles annotations faire lors de sa lecture et comment les marquer au bord de la page. Animé par ce même esprit, j'ai un jour trouvé chez un antiquaire « L'Art de lire » d'Emil Faguet. Je l'ai d'abord lu moi-même, en faisant mes annotations, puis je lui ai montré le livre. Il m'a demandé de le lui prêter et je me souviens avoir été très content qu'il apprécie mes choix.

Le professeur Boiangiu était un érudit agnostique passionné par l'évolution de la science. C'était un vrai scientifique. Quand je lui demandai pourquoi il n'écrivait pas d'articles allant dans ce sens, il me répondit qu'il avait rédigé un traité sur l'histoire du développement de la science, mais que le manuscrit n'était pas publiable à cause de la censure. Comme je ne comprenais pas en quoi ce sujet pouvait être gênant, il m'a donné l'exemple de la technologie de fabrication d'un fromage qui avait été développé dans les monastères trappistes. Le fait que le système en question ait appartenu à un ordre religieux, rendait le manuscrit « non-conforme » et par conséquent non publiable pour des raisons idéologiques. J'ai mis longtemps à comprendre que son sourire optimiste et sa joie de vivre cachaient habilement, au fond de soi, une personne profondément déçue dans ses convictions et ses anciens engagements. Si je l'ai appris par la suite, c'est probablement parce qu'il a voulu que je le sache.

Au début de ma dernière année d'études universitaires, j'ai été le seul de toute une série d'étudiants[1] *(mais pas de la faculté) à choisir pour thème du mémoire de licence le domaine de l'économie politique. Cela impliquait l'élaboration d'un travail dont le champ de recherche reposait sur une bibliographie thématique, excluant par là-même toute application dans une entreprise, ce qui était le cas de la majorité de mes collègues. Le thème de mon mémoire était « L'Avancement de la recherche face à la production en tant que nécessité objective dans les conditions de la révolution scientifique et technologique contemporaine ». Le professeur Nicolae Nichita, avec lequel j'avais fait le cours d'économie politique en deuxième année, avait accepté d'être le directeur scientifique de mon mémoire.*

Etant donné le thème de mon mémoire, qui était l'un des sujets de préoccupation de Monsieur Boiangiu, et ma relation privilégiée avec lui, il m'a proposé spontanément de lire et de corriger mon travail. C'est ainsi que j'ai en réalité bénéficié de deux directeurs de mémoire : le professeur officiel, Monsieur Nichita, et en parallèle le professeur Boiangiu. Concrètement, c'était toujours le second qui lisait régulièrement mes textes et orientait mon écriture sur des critères liés à la cohérence du travail et aux exigences de la recherche scientifique. Le professeur Nichita, quant à lui, lisait mes chapitres plus rarement et se souciait surtout du côté « contextuel » de l'époque, en ce sens qu'il me recommandait d'insérer « massivement » dans mon texte des citations tirées de documents du Parti communiste et de publications de Nicolae Ceausescu. C'était en effet la manière dont les ouvrages traitant de ce domaine étaient écrits à cette époque-là. Bien que conscient de cette exigence, je tenais à y répondre avec le minimum nécessaire.

Monsieur Boiangiu m'avait souvent fait part de son point de vue critique par rapport à certains aspects de notre société. Par exemple, c'est lui qui m'avait averti de ne pas lire ou même garder dans ma bibliothèque personnelle des ouvrages actuels de sociologie, car « ce n'était pas de la science, mais de la propagande ». Par contre, il ne m'avait encore jamais parlé de lui, de son attitude et de son engagement personnel d'avant et pendant les années de l'instauration de la démocratie populaire chez nous.

Un soir, alors que je le connaissais depuis près de deux ans, il s'est décidé à le faire. Dans la petite chambre de son appartement qui lui servait de bureau, après m'avoir rendu les corrections d'un texte concernant plusieurs chapitres de mon mémoire, il m'a parlé pour la première fois de sa vie personnelle et de son passé. Je ne

[1] La « série » était une division administrative d'une promotion, comprenait entre soixante et quatre-vingts étudiants et était partagée à son tour en plusieurs « groupes » d'environ une quinzaine d'étudiants.

me souviens pas si le sujet de notre conversation antérieure était en lien avec ce qu'il allait me raconter, ni si c'est moi qui le lui ai demandé ou s'il l'a fait de sa propre initiative, de façon préméditée ou spontanée. Toujours est-il que ce soir-là il m'a raconté qu'il avait fait partie des rares militants intellectuels du Parti communiste d'avant-guerre qui, révoltés par la pauvreté, l'injustice et les inégalités de l'ancien régime, avaient sincèrement contribué à son arrivée au pouvoir. Il avait participé aux attentats « embuscades » organisés illégalement par les bolcheviques contre les leaders des autres partis politiques. A cet égard, il m'a relaté un épisode survenu à l'Athénée roumain où, pendant une conférence publique organisée par l'un des principaux partis politiques démocratiques, à laquelle participaient plusieurs leaders importants, il avait fait partie d'un groupe bolchevique ayant pour mission de créer une diversion, de disperser les gens et ainsi de faire échouer le rassemblement. A l'aide de pétards, ils ont bel et bien réussi à interrompre les débats et à créer une panique générale dans l'assemblée. Malheureusement, suite à un défaut imprévu des portes d'accès de la salle, des dizaines de personnes se sont fait écraser, tuer ou blesser grièvement par la foule qui cherchait à se sauver. Ses yeux se sont encore assombris quand il m'a raconté les atrocités commises ultérieurement par les autorités communistes, déjà au pouvoir, sur les détenus politiques dans le camp de travaux forcés du canal Danube – Mer Noire. « Ce canal… ! », c'est le mot qui a clos son histoire et qui résumait à lui seul toutes les horreurs qu'il avait vues en tant que rapporteur officiel du régime. Ce soir-là, je me souviens avoir dû rentrer à pied, car je l'ai quitté après minuit et qu'il n'y avait plus de moyens de transport en commun. Arrivé chez moi, j'étais tellement bouleversé par son témoignage que je n'arrivais pas à m'endormir ; j'ai alors commencé à écrire tout ce que je venais d'entendre. Je dois encore avoir quelque part ces pages que j'ai conservées dans mes archives de Bucarest.

La période de mes années d'études à l'Académie commerciale de Bucarest a également été caractérisée par une préoccupation constante pour la recherche de livres. Il s'agissait principalement de parutions éditoriales de la Roumanie d'avant guerre[1]*, visant différents sujets liés à des domaines plus particuliers comme la religion, la philosophie et la politique. Je me souviens aussi d'ouvrages signés par des auteurs roumains en exil, comme Mircea Eliade, Emil Cioran ou Constantin Georgescu-Roëgen.*

A cette époque-là, je fréquentais régulièrement les principaux magasins de livres d'occasion du centre ville, relativement nombreux à Bucarest. J'étais au courant des jours de livraison et des heures les plus favorables pour me rendre dans les différents magasins, c'est-à-dire quand il y avait le moins de monde. Souvent, les vendeurs me gardaient certains arrivages, car ils connaissaient mes intérêts. Parfois, en fouillant les étagères poussiéreuses et bourrées de livres, je trouvais des « trésors » ; je me rappelle ainsi avoir trouvé un exemplaire de Gala-Galaction[2] *qui portait une dédicace manuscrite signée par l'auteur lui-même et qui coûtait deux fois rien, car le précieux détail avait visiblement échappé à l'attention de tous. C'est de la même manière que j'ai trouvé presque tous les anciens numéros du « Dictionnaire de la Langue roumaine » de Sextil Puscariu, une œuvre monumentale rééditée par l'Académie roumaine après la guerre, mais qui, dans les années quatre-vingts, n'en était toujours qu'à la lettre « R » ou « S » ; un seul volume, de quelques centaines de pages en grand format (A4), pouvait parfois contenir une seule lettre de l'alphabet. Un de ces magasins était situé juste à côté du cinéma « Scala » et c'est là que j'ai déniché et acheté des ouvrages comme celui de*

[1] Il s'agit de la Seconde Guerre mondiale.

[2] Gala-Galaction était à la fois un écrivain et un prêtre orthodoxe. L'exemplaire signé par l'auteur était une édition roumaine de 1924 de l'ouvrage *De la noi la Cladova* (De chez nous à Cladova).

Pierre Rousselot intitulé « L'Intellectualisme de saint Thomas » ou comme « Le Christ qui vient » de Dmitry Merejkovsky.

A l'époque, une source inédite et surprenante d'acquisition des livres rares ou défendus était les centres volants de récupération du papier, dénommé les « DCA ». Cette fois-ci, nous avons à faire avec une particularité spécifique à notre société : pour différentes raisons, les gens vendaient leurs livres au kilogramme à la place de les emmener aux magasins spécialisés d'occasions. Ces raisons pouvaient varier d'une situation à l'autre : l'ignorance de la valeur des livres et le besoin de s'en débarrasser au plus vite, les personnes âgées qui, par impuissance physique ou manque de moyens, profitaient juste du voisinage d'un « DCA » ou bien des livres défendus qui, de toute manière auraient été refusés à l'acquisition dans les magasins spécialisés et qui étaient pratiquement invendables sur le marché officiel.

Il y avait un réseau de « DCA » à Bucarest, repartis par quartier, dont les acquéreurs avaient une formation variable, généralement très modeste, car ils provenaient de milieux sociaux pauvres. Certains savaient à peine lire, tandis que d'autres avaient suivi une formation de dix à douze degrés. Mais, les uns et les autres avaient appris à valoriser les ouvrages. Pour ce faire, il fallait d'abord séparer les livres ou les brochures des autres produits en papier, comme les journaux ou les cartons vides.

Marinica, une personne extrêmement simple sachant à peine lire et écrire, avait installé son inventaire près de « Posta Vitan », dans un ancien quartier juif habité à ce moment-là majoritairement par les gitans. Marinica jouissait d'une bonne réputation, en ce sens qu'il ne tenait jamais à obtenir des prix élevés pour les acquisitions qu'il mettait toujours de côté. J'ai ainsi trouvé chez lui de nombreux numéros de la revue « Gândirea »[1] (La pensée).

Monsieur Stefanescu, un autre gérant d'un centre volant « DCA », tenait son inventaire près de l'hôtel « Perla », au carrefour du boulevard « Stefan cel Mare » et de la rue « Roma ». En comparaison avec Marinica, il possédait un niveau de formation supérieur et avait probablement terminé le lycée. Il connaissait mieux la valeur des livres. A chaque fois qu'il avait quelque chose d'intéressant, il en demandait un prix relativement comparable à celui des magasins spécialisés. C'est chez lui que j'ai trouvé un grand nombre d'ouvrages sur la Roumanie d'avant la guerre. Ainsi, je me souviens d'avoir acheté deux merveilleux volumes de Nicolae Iorga[2], « România – cum era ea pîna in 1918 » (La Roumanie – telle qu'elle fût jusqu'en 1918). Le premier volume, « România Munteana » (La Roumanie « Munteana »[3]) avait été publié en 1939 et le second, « Moldova et Dobrogea »[4], une année plus tard. Les deux tomes, en excellent état, n'ont jamais été réédités après la guerre. Il y avait également l'œuvre de P.P.Negulescu, « La Philosophie de la renaissance », elle aussi en deux volumes, de

[1] Une des plus importantes revues culturelles d'orientation traditionaliste autochtone de l'entre-deux-guerres, fondée en 1921 à Cluj par Camil Petrescu et I. Cucu. A partir de 1928, sous la direction de Nichifor Crainic, « Gândirea » a réuni une partie importante des intellectuels de l'époque, comme I. Barbu, V. Bancila, L. Blaga, D. Botta, M. Caragiale, O. W. Cisek, R. Gyr, O. Papadima, I. Petrovici, I. Pillat, D. Staniloaie, I. Teodoreanu, S. Tudor, T. Vianu, V. Voiculescu et beaucoup d'autres.

[2] Comptant parmi les plus grands historiens roumains d'avant la Seconde Guerre mondiale, il fut également professeur d'université, critique littéraire, dramaturge, poète et politicien. Il a été assassiné en novembre 1940 par un groupe de commando de la « Garde de Fer » qui le considérait comme responsable de la mort, en 1938, de leur leader Corneliu Zelea Codreanu.

[3] Région du Sud du pays, située entre les Carpates méridionaux et le Danube.

[4] Il s'agit de deux régions de la Roumanie, situées respectivement à l'Est et au Sud-Est du pays.

nombreux ouvrages de Vasile Pârvan comme « Memoriale » (Journal de voyage), « Scrieri » (Croquis), « Inceputurile vietii romane la gurile Dunarii » (Les débuts de la vie romaine au Nord du Danube), publiés dans les années vingt, « Getica », paru dans son édition originale en 1926 et réédité en 1982, ainsi que l'œuvre monumentale du sociologue Dimitrie Gusti « Arhiva pentru Stiinta si Reforma Sociala » (Archives de la science et de la réforme sociale), publiée par les Fondations royales de Bucarest entre 1926 et 1946.

Ailleurs, dans d'autres centres « DCA », situés dans le quartier « Titan » ou près de l'Eglise « Enei », au centre-ville, j'ai trouvé l'ouvrage d'Emil Cioran, « Lacrimi si sfinti » (Des larmes et des saints), le chef-d'œuvre de Mircea Eliade, « L'Histoire des religions », ainsi que « Sociologia Militans » et la grande série des « Archives », contenant les investigations sociologiques de terrain faites par les équipes de Dimitrie Gusti et publiées dans les éditions des Fondations royales jusqu'en 1942 ou 1943.

En ce qui concerne les photocopies, je me souviens avoir toujours demandé ce type de service à Emanuel, un ami proche qui travaillait à l'« ITC » (l'Institut de technique de calcul) et qui faisait vraiment du travail en gros. Il connaissait la personne qui gérait la photocopieuse de l'institut et avait établi une relation de confiance avec elle. Il lui payait ainsi pour chaque copie d'un livre un prix calculé en fonction du nombre de pages et parfois aussi de son format. Si, par exemple, il s'agissait d'un livre en petit format, comme 18/10 cm, on l'agrandissait au moment de la copie, pour le rendre plus lisible.

Ensuite, chaque copie était reliée afin de revêtir l'aspect d'un vrai livre. Je m'occupais moi-même de cette dernière opération en amenant les exemplaires photocopiés dans un atelier de reliure, où ils étaient prêts en quelques jours. Dans la plupart des cas, j'allais dans un atelier lié à l'Académie roumaine, où je connaissais quelqu'un. Je le payais une fois le travail effectué, en fonction du nombre de livres, sur la base d'un arrangement naturellement conclu au noir.

C'est ainsi que ma bibliothèque personnelle comptait à l'époque un important nombre de livres photocopiés. Parmi ceux-ci, il y avait Dobson « Dare to discipline », Bernard Grasset « Remarques sur l'action », Louis Bouyer avec les deux volumes de l'ouvrage « Introduction à la vie spirituelle », André Frossard « Dialogues avec Jean-Paul II », René Laurentin « Les apparitions de Lourdes », René Voillaumes « Retraite au Vatican », Jacques Maritain « Primauté du spirituel » et « Eléments de philosophie », plusieurs romans de Georges Bernanos, comme « La Joie », « L'Imposture », « Nouvelle histoire de Mouchette », « Journal d'un curé de campagne », Bossuet « Oraisons funèbres », Emile Faguet « L'Art de lire », ainsi que différents ouvrages d'André Gide, Pascal, Tagore ou Bergson. La plupart des ouvrages photocopiés relevaient donc du domaine de la religion, de la philosophie, de la pédagogie, de la littérature universelle ou de la politique.

J'ai soutenu le mémoire de licence en économie en juin 1981 et, par la suite j'ai obtenu une répartition gouvernementale au Chantier naval d'Oltenitza, appartenant au ministère de l'industrie lourde et situé à environ soixante kilomètres de Bucarest. En novembre de la même année, j'ai commencé à y travailler comme économiste stagiaire, dans le bureau de comptabilité du Secteur I. Le stage durait trois ans, mais après une

année et demie au bord du Danube, j'ai obtenu un transfert à l'entreprise agricole Avicola Buftea, située à seulement 17 km de la capitale, et j'y suis resté jusqu'en 1990.

Pendant le temps où j'ai travaillé à Oltenitza, j'y ai loué une chambre et ne retournais à Bucarest que pendant deux à trois week-ends par mois. En fait, dans la Roumanie des années '80, le « week-end » ne durait qu'un jour, le dimanche, car le samedi était une journée de travail normale. Néanmoins, en faisant des heures supplémentaires pendant les périodes du bilan comptable (à la fin de chaque mois), je parvenais à partir deux à trois fois par mois le vendredi soir. Pour moi, il était important de pouvoir revenir à Bucarest presque chaque semaine, car je pouvais ainsi garder des contacts réguliers avec mes amis et la vie bucarestoise.

C'est pendant cette période que j'ai participé à des séminaires clandestins chez le Père Horia Cosmovici, que nous appelions Opa. Ces rencontres ont eu lieu pendant plusieurs années à peu près toutes les deux semaines dans l'appartement privé du Père Cosmovici et nous étions cinq à nous réunir régulièrement autour de la table durant deux ou trois heures. Il y avait Tudor Dunca, ingénieur en électronique, puis Ambassadeur de la Roumanie à Bonn (du 1996 à 2000), Emanuel Cosmovici, le fils du Père Cosmovici, ingénieur informaticien, Directeur de Caritas-Bucarest de 1990 à 1992, Emil Marinescu, mathématicien et ultérieurement conseiller culturel de l'Archevêque de Bucarest et président de la Fondation culturelle « Stefan Nenitescu », Opa, juriste et prêtre gréco-catholique, fils spirituel de Mgr Vladimir Ghika, et ancien détenu politique pendant dix-sept ans sous le régime communiste, et moi-même. L'initiateur de ces rencontres était le Père Cosmovici, qui souhaitait nous transmettre le contenu du Manuel de l'homme politique chrétien, livre qu'il avait conçu pendant la période carcérale. Puis, nous avons étudié ensemble le contenu des dernières encycliques papales, chapitre par chapitre, la présentation étant faite à tour de rôle. Par la suite, nous avons abordé divers sujets liés à la religion, à la politique, à la philosophie. La réalité roumaine n'était pas ignorée. Opa ne nous transmettait pas seulement ses connaissances, mais une bonne partie de son expérience de vie en prison, son témoignage de foi revêtant ainsi une importance particulière.

En tant qu'enfant, élève ou étudiant, je ne suis jamais sorti des frontières du pays. Puis, entre la fin de mes études supérieures, en quatre-vingt-un, et la défaite du régime communiste, en quatre-vingt neuf, j'ai soumis en tout trois demandes de voyages à l'étranger : la première en 1983, comme stagiaire, et les deux autres en 1987, comme jeune économiste. J'ai deux fois obtenu des autorités un passeport et une autorisation pour voyager à l'étranger, mais uniquement dans les pays de l'Est. La demande présentée en 1987 pour me rendre dans deux pays occidentaux m'a été refusée.

La première demande concernait un voyage de trois semaines en Allemagne de l'Est et avait été soumise alors que je travaillais encore au chantier naval[1]*. L'entretien avec l'officier de la Securitate a eu lieu là-bas, à peine un ou deux mois avant mon transfert à Buftea*[2]*. Ce genre de rencontres était une pratique courante, destinée à vérifier le dossier du requérant et, surtout, à s'assurer que la personne retournerait dans*

[1] Entre novembre 1981 et mars 1983, j'ai travaillé comme économiste stagiaire au Chantier naval d'Oltenitza, au bord du Danube, à la frontière avec la Bulgarie, un poste pour lequel j'avais reçu une affectation gouvernementale à la fin de mes études. La ville d'Oltenitza est située à environ soixante kilomètres de Bucarest.

[2] La ville de Buftea se trouve à environ dix-sept kilomètres de la capitale. C'est là que j'ai travaillé comme économiste, dans une entreprise avicole, de 1983 à 1989.

son pays. C'était un jeune officier. Comme j'avais fait une requête pour voyager en privé[1]*, il m'a d'abord demandé quel était le but de mon voyage et pourquoi je ne voulais pas voyager avec « l'Office national du tourisme » (ONT). Je lui ai répondu que jusqu'à présent j'avais toujours fait des vacances en Roumanie, à la montagne et au bord de la mer Noire et que j'avais maintenant envie de découvrir un pays voisin. En ce qui concernait le choix du voyage, le prix d'un séjour organisé par le biais de l'agence nationale aurait été nettement plus élevé, en raison du confort et des prestations assurés, et était de toute manière au-dessus de mes possibilités financières. Il m'a alors demandé de lui expliquer comment j'allais voyager pour rendre mon séjour meilleur marché. Je lui ai dit avoir l'intention d'aller dans des auberges de jeunesse, où une nuit coûtait environ cinq marks, contre environ soixante marks pour une nuit à l'hôtel. Il m'a aussi demandé si j'avais des amis que je voulais voir ou sur lesquels je pouvais compter lors de mon voyage. J'ai naturellement répondu sans hésiter que ce n'était pas le cas. Il convient de noter qu'aucune de ses questions ne m'a surpris, et que donc, à quelque part, j'avais déjà préparé mes réponses à l'avance, car je connaissais leurs critères de vérification.*

En réalité, le but de mon premier voyage en Allemagne Démocratique était d'assister au mariage d'un ami allemand que j'avais rencontré quelques années auparavant dans des monastères orthodoxes de Moldavie. Nous étions toujours restés en contact par correspondance et là, il m'avait invité à son mariage. Cette réalité, quoi que banale, aurait suffi pour faire rejeter ma demande de passeport. Le sachant pertinemment, j'ai omis de le mentionner dans mes réponses, en comptant sur le fait qu'ils ne pouvaient pas tout savoir. Les démarches pour l'obtention du passeport ont duré environ six mois. Cela explique pourquoi les vérifications ont été faites à Oltenitza, mais que je n'ai reçu mon passeport qu'après mon transfert à Buftea. A mon retour d'Allemagne, j'ai échappé à l'usage voulant que je raconte mes vacances au bureau, car je venais d'arriver, toujours en tant que stagiaire à Buftea[2]*, et que mes collègues me connaissaient très peu. La curiosité de savoir comment s'étaient passées mes trois semaines à l'étranger était par conséquent relativement réduite.*

La situation allait être bien différente à ma deuxième sortie. En 1987, j'ai fait une demande de voyage pour l'Allemagne Fédérale et Israël. Elle a bien entendu rapidement été refusée. Après une audience chez le commandant du Service des passeports, j'ai alors reformulé ma demande, mais cette fois-ci pour trois pays de l'Est : la Hongrie, la Tchécoslovaquie et la Pologne. La procédure a été identique à celle de 1983. Ils ont vérifié mon dossier pendant plusieurs mois sur mon lieu de domicile[3] *et à mon travail. Durant cette période, j'ai été convoqué à deux reprises par l'officier chargé de mon dossier. C'était toujours une personne jeune, présentable, polie, avec un air très bienveillant. Naturellement, il avait dû prendre note du refus antérieur concernant les deux pays occidentaux, mais aussi du voyage précédent que j'avais fait en Allemagne de l'Est. A la fin du deuxième entretien, qui a eu lieu dans mon bureau de Chitila*[4]*, il m'a dit : « Monsieur Radulescu, j'aimerais que vous vous sentiez libre. Je vous donne l'autorisation de partir, mais si vous restez là-bas, c'est moi qui aurai des ennuis ici par la suite ! ». Je n'avais pas du tout l'intention de le faire, d'autant plus qu'il s'agissait de*

[1] Pour différentes raisons, il était relativement rare, à l'époque, de voyager à l'étranger sans le concours de l'agence nationale.

[2] Le stage obligatoire consécutif à la fin des études supérieures durait trois ans.

[3] *Les voisins m'ont ultérieurement raconté qu'ils avaient été interpellés à ce sujet par des agents de la Securitate.*

[4] En 1987, j'étais comptable en chef de la section industrielle de l'entreprise « Avicola Buftea », située à Chitila, qui se trouve également à dix-sept kilomètres de Bucarest.

pays de l'Est, mais, à ce moment-là, je n'étais pas tenté non plus de rester en Allemagne Fédérale ou en Israël. C'est peut-être aussi pour cela que leur refus d'office de me laisser aller dans ces deux pays, m'avait tellement gêné. En même temps, j'appréciais d'avantage la psychologie de ce jeune officier qui, évaluant les risques, m'avait finalement donné son accord.

A cette période, l'esprit de la perestroïka soufflait déjà dans la majorité des pays de l'Est et la Pologne, notamment, approchait vivement de la fin du communisme. Aussi, mon voyage a-t-il été beaucoup plus riche en contacts qu'il ne l'aurait probablement jamais été en occident. L'ironie du sort a fait que toutes les rencontres que j'allais faire à Budapest, Prague et Pologne ont finalement été rendues possibles par le « choix » de la destination de mon voyage que la Securitate avait en quelque sorte effectué à ma place.

Pendant le mois de vacances ainsi obtenu, j'ai vécu des rencontres inédites : avec les communautés de l'« Arche » et de « Foi et Lumières » pour les personnes mentalement handicapées, au bord du lac Balaton, en Hongrie ; avec Ivan Havel, le frère du futur président, et Vaclav Benda, tous deux signataires de la « Charte soixante-dix-sept » et dissidents connus du régime, à Prague ; avec le deuxième Secrétaire de l'Ambassade des Etats Unis, fort probablement un agent de la CIA chargé de soutenir la dissidence en Tchécoslovaquie, avec qui j'ai eu un entretien privé de plus d'une heure, toujours dans la capitale tchèque; avec Adam Michnik et d'autres membres ou sympathisants de « Solidarnosc » à Gdansk, au Nord de la Pologne, puis à Varsovie. En rentrant à Bucarest, j'ai ramené un article en anglais de Timothy Garton Ash, malgré l'insistance de mes amis de Sopot qui me suppliaient de ne pas assumer le risque de lui faire passer la frontière. Le sentiment de solidarité que j'ai éprouvé grâce aux contacts noués lors de ce voyage et le constat de l'évolution d'une dissidence qui ne pouvait plus être ignorée, notamment en Pologne et en Tchécoslovaquie, m'ont remonté le moral et m'ont donné beaucoup de courage pour reprendre la vie quotidienne en Roumanie. Par la suite, j'ai partagé l'ensemble de ces rencontres avec quelques amis proches de Bucarest.

Lorsque je suis revenu à mon bureau, j'ai également raconté mon long voyage à mes collègues, mais en faisant ressortir d'autres types de détails : je leur ai parlé des merveilles architecturales de Budapest et du libre commerce[1] *de la capitale hongroise, des principales attractions touristiques de Prague, avec ses anciennes églises, cathédrales et ponts sur la Vltava, ainsi que de l'abondance des marchandises dans le principal marché aux puces de Varsovie. Les prix de principaux produits alimentaires de base, traduits en devise nationale, par exemple celui du savon de toilette, du cognac et du café, suscitaient un grand étonnement parmi mes collègues. En général, les détails concernant le niveau de vie des pays voisins éveillaient un grand intérêt autour de moi. Même si les gens s'imaginaient peut-être que je ne leur avais pas tout raconté sur mes vacances, ils trouvaient cela normal, tant ils étaient persuadés qu'au fond, les choses que j'aurais pu occulter ne pouvaient pas venir de ces registres-là. Par ailleurs, je connaissais le degré de surveillance de notre société et je savais que nos bureaux ne devaient pas faire exception à la règle. Je savais donc qu'il devait y avoir au moins une personne dans mon auditoire qui allait faire des rapports, afin de transmettre des résumés de mes récits. C'est la raison pour laquelle, dans tout ce que je racontais, je fournissais moult détails, selon la sphère d'intérêt potentielle à Buftea et à Chitila.*

[1] A cette époque-là, l'application des lois du marché dans l'économie et le commerce roumain était encore inconcevable.

Quelques-uns uns voulaient néanmoins en savoir plus sur ce que je racontais : « Combien d'argent as-tu eu au total ? », « Comment te faisais-tu comprendre des gens là-bas, tu parlais dans quelle langue ? », « Connaissais-tu déjà des gens sur place ? », « Où dormais-tu ? », « Pour combien mangeais-tu par jour ? ». Evidemment que, dans le même esprit et en reprenant la technique de la maximisation de détails apportés pour satisfaire la petite curiosité de chacun, je répondais très aisément à chacune des questions, avec l'envie et le plaisir sincères que les souvenirs de ces extraits de voyage pouvaient m'amener. Aucune de leurs questions n'exigeait par conséquent de ma part une réponse gênante et je savais également que la crédibilité de mon histoire dépendait aussi de la compréhension que chacun pouvait en avoir.

BIBLIOGRAPHIE

Education, histoire de l'éducation

ANTONESEI L., *Paideia – Fundamentele culturale ale educatiei*, (Paideia – Les fondements culturels de l'éducation), Iasi, Polirom, 1996.

Annuaire International de l'Education et de l'Enseignement, Genève, BIE, 1933–1989.

BERELOWITCH W., *La soviétisation de l'école russe. 1917 – 1931*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1990.

BIRZEA C., *Les politiques éducatives dans les pays en transition*, Strasbourg, Conseil de l'Europe, 1994.

BIRZEA C., *Arta si stiinta educatiei* (L'art et la science de l'éducation), Bucuresti, Didactica si pedagogica, 1995.

CARTON M., *Scolarisation, production et formation sur le tas en milieu artisanal urbain africain : vers l'organisation d'un système d'apprentissage professionnel ?*, thèse de doctorat no. 182, Université de Genève, 1991.

CUCOS C., *Pedagogie* (Pédagogie), Iasi, Polirom, 1996.

CUCOS C., *Educatia religioasa* (L'éducation religieuse), Bucuresti, Didactica si pedagogica, 1996.

L'Education dans l'enseignement des papes, Sablé sur Sarthe, Solesmes, 1982.

HAMELINE D., L'histoire de l'éducation, in *Encyclopaedia universalis*, corpus 7, paris, Encyclopaedia universalis, 1989, pp. 952-954.

KIRITZESCO C., *Rapport sur le surpeuplement des Universités en Roumanie présenté à la Conférence des pays de l'Europe du Sud-Est (Belgrade, 9 – 12 décembre 1935)*, Bucarest, MEN, 1935.

KIRITZESCO C., Rapports sur le mouvement éducatif en Roumanie présentés à la Conférence internationale de l'instruction publique (Genève, 1937-1939), in *Annuaire International de l'Education et de l'Enseignement*, Genève, BIE, 1937-1939.

MANNONI M., *Education impossible*, Paris, Seuil, 1979.

MAKARENKO A. S., *Poème pédagogique*, Chassieux, Ed. du Progrès, 1967.

MARITAIN J., *Pour une philosophie de l'éducation*, Paris, Fayard, 1969.

MITTER W., L'Education pour tous, in *Annuaire International de l'Education*, vol. 36, Genève, BIE, 1985.

PIAGET J., *Où va l'éducation ?*, Paris, Denoël/Gonthier, 1979.

SAINT AUGUSTIN, *De Magistro (Le Maître)*, Paris, Klincksieck, 1988.

Histoire, historiographie, méthodologie

ARIES P., *Le temps de l'histoire*, Paris, Seuil, 1986.

BESANCON A., *Histoire et expérience du moi*, Paris, Flammarion, 1971.

BOIA L., *Istorie si mit în constiinta românească* (Histoire et mythe dans la conscience roumaine), Bucuresti, Humanitas, 1997.

BOIA L., *Jocul cu trecutul. Istoria între adevar si fictiune* (Jeu avec le passé. L'histoire entre vérité et fiction), Bucuresti, Humanitas, 1998.

COULON A., *L'ethnométhodologie*, Paris, PUF, 1987.

DE CERTEAU M., *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

FEJTÖ F., *Histoire des démocraties populaires. Après Staline 1953-1971*, Genève, Famot, 1974.

FURET F., *L'atelier de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1982.
HOFSTETTER R., *Les lumières de la démocratie. Histoire de l'école primaire publique à Genève au XIXe siècle*, Bern, Peter Lang, 1998.
JOUTARD P., *Ces voix qui nous viennent du passé*, Paris, Hachette, coll. *Le temps et les hommes*, 1983.
LE GOFF J., *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988.
MAROU H.-I., *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1954.
MORIN L., *La méthodologie des histoires de vie*, Laval, Institut supérieur des sciences humaines, 1972.
NAMER G., *Mémoires et société*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987.
NORA P., La fin de l'histoire-mémoire, in *Les lieux de mémoire*, tome I, La République, Paris, Gallimard, 1984, pp. VII-XLII.
SOULET J-F., *Istoria comparata a statelor comuniste din 1945 pîna în zilele noastre* (Histoire comparative des pays communistes de 1945 jusqu'à présent), Iasi, Polirom, 1998.
THUILLIER G. et TULARD J., *La méthode en histoire*, Paris, PUF, 1991.
VEYNE P., *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Seuil, 1971.

<u>*Roumanie: histoire, culture, société*</u>
ADAMESTEANU G., *Obsesia politicii* (L'Obsession de la politique), Bucuresti, Clavis, 1995.
Agresiunea comunismului în România. Documente din arhivele secrete : 1944 – 1989 (L'agression du communisme en Roumanie. Documents des archives secretes : 1944 – 1989), vol. 1 – 2, Bucuresti, Paideia, 1998.
ANDREW C. et GORDIEVSKI O., *KGB – Istoria secreta a operatiunilor sale externe de la Lenin la Gorbaciov*, (KGB – L'Histoire secrète de ses opérations externes de Lénine à Gorbatchev), Bucuresti, All, 1994.
Anul 1946 – Inceputul sfîrsitului. Institutii, mentalitati, evenimente. Comunicari prezentate la Simpozionul de la Sighetu Marmatiei 7-9 iunie 1996 (L'Année 1946 – Le commencement de la fin. Institutions, mentalités, événements. Textes du Colloque de Sighetu Marmatiei des 7-9 juin 1996), coll. *Analele Sighet 3*, Bucuresti, Fundatia Academia civica, 1996.
Anul 1946 – Scrisori si alte texte (L'Année 1946 – Lettres et autres textes), coll. *Analele Sighet 4*, Bucuresti, Fundatia Academia civica, 1997.
Anul 1947 – Caderea cortinei. Comunicari prezentate la Simpozionul de la Sighetu Marmatiei 20-22 iunie 1997 (L'Année 1947 – Le rideau de fer. Textes du Colloque de Sighetu Marmatiei des 20-22 juin 1997), coll. *Analele Sighet 5*, Bucuresti, Fundatia Academia civica, 1997.
Arhivele Securitatii (Les archives de la Securitate), vol.1, CNSAS, Bucuresti, Pro Historia, 2002.
Arhivele Securitatii (Les archives de la Securitate), CNSAS, Bucuresti, Nemira, 2004.
Arhivele totalitarismului (Les archives du totalitarisme), Revue trimestrielle, Bucuresti, Institutul National pentru Studiul Totalitarismului, de 1993 à 1997.
BACU D., *Pitesti* (Pitesti), Bucuresti, Atlantida, 1991.
BOIA L., *Miturile comunismului românesc* (Les mythes du communisme roumain), Bucuresti, Nemira, 1998.
BOIA L., *Doua secole de mitologie nationala* (Deux siècles de mythologie nationale), Bucuresti, Humanitas, 1999.
BOIA L., *Pentru o istorie a imaginarului* (Pour une histoire de l'imaginaire), Bucuresti, Humanitas, 2000.

BOIA L., *România. Tara de frontiera a Europei* (Roumanie. Pays de frontière de l'Europe), Bucuresti, Humanitas, 2002.
BOLDUR-LATESCU G., *Genocidul comunist în România* (Le génocide communiste en Roumanie), Bucuresti, Albatros, 1994.
BANICA M.E., *Les intellectuels de droite et l'Eglise dans les années trente : le cas de la Roumanie*, Thèse de doctorat en études européennes, Université de Genève, Faculté des Lettres, Genève, juillet 2004.
BORDEIANU D. Gh., *Marturisiri din mlastina disperarii. Pitesti* (Dans les marécages du désespoir. Pitesti), vol.1, Bucuresti, Gama, 1995.
BOTEZ M., *Lumea a doua* (Le deuxième monde), Bucuresti, Du Style, 1997.
Bukovski la Sighet, Collection Histoire orale, vol.1, Centre International d'Etudes sur le communisme Bucuresti, Fundatia Academia Civica, 2002.
BURGER U., *Misiumea Ethridge in România* (La mission Ethridge en Roumanie), Bucuresti, Fundatia Academia Civica, 2000.
CALINESCU M. et VIANU I., *Amintiri în dialog. Memorii* (Souvenirs en dialogue. Mémoires), Iasi, Polirom, 1998.
CAMARASESCU Z., *Amintiri* (Souvenirs), Bucuresti, Vitruviu, 2004.
CAMPEANU P., *Ceausescu – anii numaratorii inverse* (Ceausescu – les dernières années), Bucuresti, Polirom, 2002.
CERNAT Paul et coll., *Explorari in comunismul românesc* (Exploration dans le communisme roumain), Polirom, Bucuresti, 2004.
CHELCEA L. et LATEA P., *România profunda in comunism. Dileme identitare, istorie locala si economie secundara la Sântana* (La Roumanie profonde en communisme. Dilemmes identitaires, histoire locale et économie secondaire à Sântana), Bucuresti, Nemira, 2000.
CIOROIANU A., *Ce Ceausescu qui hante les Roumains. Le mythe, les représentations et le culte du Dirigeant dans la Roumanie communiste*, Bucarest, Curtea Veche et l'Agence universitaire de la francophonie, 2004.
COLFESCU S. et coll., *Memorialul ororii. Documente ale procesului reeducarii din închisorile Pitesti, Gherla* (Le mémorial de l'horreur. Documents du procès de la rééducation des prisons Pitesti, Gherla), Bucuresti, Vremea, 1995.
Connaissance des religions. Roumanie, terre de foi, revue trimestrielle, numéro spécial hors-série, 1990.
CONSTANTE L., *Evadarea tacuta* (L'évasion silencieuse), Bucuresti, Florile dalbe, 1995.
CONSTANTE L., *Evadarea imposibila* (L'évasion impossible), Bucuresti, Florile dalbe, 1996.
CONSTANTINIU F., *O istorie sincera a poporului român* (Une histoire sincère du peuple roumain), Bucuresti, Univers Enciclopedic, 1999.
COPOSU C., *Confesiuni – dialoguri cu Doina Alexandru* (Confessions – dialogues avec Doina Alexandru), Bucuresti, Anastasia, 1996.
COSMINEANU C. et coll., *Nicu Steinhardt in dosarele Securitatii 1959–1989* (Nicu Steinhardt dans les dossiers de la Securitate 1959–1989), Bucuresti, Nemira, 2005.
COSMOVICI H., *Monseniorul* (Monseigneur), Bucuresti, M.C., 1996.

CRACIUN B., *Regii si reginele României, o istorie ilustrata a Casei regale* (Les rois et les reines de la Roumanie, une histoire illustrée de la Maison royale), Iasi, ″Portile Orientului″, 1996.
CROHMALNICEANU O.S., *Amintiri deghizate* (Souvenirs déguisés), Bucuresti, Nemira, 1994.
CUISENIER J., *Le feu vivant. La parenté et ses rituels dans les Carpates*, Paris, PUF, 1994.
CULIANU I.P., *Mircea Eliade* (Mircea Eliade), Bucuresti, Polirom, 2004.
DE FLERS R., *Radio « Europa Libera » si exilul românesc* (Radio Europe Libre et l'exil roumain), Bucuresti, Vestala, 2005.
DELETANT D., *România sub regimul comunist* (La Roumanie sous le régime communiste), coll. *Biblioteca Sighet 7*, Bucuresti, Fundatia Academia civica, 1997.
DELETANT D. et coll., *Istoria României* (L'Histoire de la Roumanie), Bucuresti, Enciclopedica, 1998.
DELETANT D., *Ceausescu si Securitatea. Constrîngere si dizidenta în România anilor 1965 – 1989* (Ceausescu et la Securitate. Contrainte et dissidence en Roumanie de 1965 à 1989), Bucuresti, Humanitas, 1998.
DELETANT D., *Teroarea comunista in România. Gheorghiu-Dej si statul politienesc, 1948 – 1965* (La terreur communiste en Roumanie. Gheorghiu-Dej et l'état policier, 1948 – 1965), Bucuresti, Polirom, 2001.
DEMETRESCU C., *Exil* (Exil), Bucuresti, Albatros, 1997.
Despre holocaust si comunism (L'holocauste et communisme), Anuarul Institutului român de istorie recenta, volumul I, 2002, Iasi, Polirom, 2003.
DIACONESCU I., *Temnita. Destinul generatiei noastre* (La prison. Le destin de notre génération), Bucuresti, Nemira, 1998.
DUMITRESCO G., *L'Holocauste des âmes*, Paris, Librairie roumaine antitotalitaire, 1997.
DURANDIN C., *Nicolae Ceausescu. Vérités et mensonges d'un roi communiste*, Paris, Albin Michel, 1990.
DURANDIN C., *L'Engagement des intellectuels à l'Est. Mémoires et analyses de Roumanie et de Hongrie*, Paris, L'Harmattan, 1994.
DURANDIN C., *Histoire des Roumains*, Paris, Fayard, 1995.
ELIADE P., *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie*, Thèse de doctorat, Paris, Ernest Leroux, 1898.
Exercitii de memorie (Exercices de mémoire), Bucuresti, Fundatia Academia Civica, 1999.
Exilul (L'Exil), in *La Revue Secolul 20*, no.10–12/1997 et 1–3/1998, Bucuresti, Uniunea Scriitorilor din România, 1998.
FONTAINE M., *La République populaire roumaine contre la culture française. 15 ans de guerre (1948-1962)*, Paris, Fundatia regala universitara Carol I, 1962.
GABANYI A.U., *Cultul lui Ceausescu* (Le culte de Ceausescu), Bucuresti, Polirom, 2003.
GOLEA T., *Romania beyond the limits of endurance*, Miami Beach, Florida Romanian historical studies, 1988.
GOTOVITCH J., DELWIT P., DE WAELE J-M., *Europa comunistilor* (L'Europe des communistes), Bucuresti, Institutul European, 2003.
HITCHINS K., *România 1866-1947* (La Roumanie 1866-1947), Bucuresti, Humanitas, 1996.

IANCU C., *Shoah in Romania. Evreii in timpul regimului Antonescu 1940 – 1944* (Shoah en Roumanie. Les Juifs sous le régime Antonescu 1940 – 1944), Bucuresti, Polirom, 2001.
IERUNCA V., *Pitesti-laboratoire concentrationnaire (1949–1952)*, Paris, Michalon, 1996.
IOANID I., *Inchisoarea noastra cea de toate zilele 1949, 1952 - 1954* (Notre prison quotidienne 1949, 1952 - 1954), vol. 1, Bucuresti, Humanitas, 1999.
IOANID I., *Idem. 1954 - 1957*, vol. 2, Bucuresti, Humanitas, 2000.
IOANID I., *Idem. 1959 - 1968*, vol. 3, Bucuresti, Humanitas, 2002.
IONITOIU C., *Tombes sans croix. Génocide en Roumanie*, tome 1, Freiburg, Coresi Verlag, 1985.
IONITOIU C., *Le martyre de l'Eglise en Roumanie*, Montsûrs, Résiac, 1986.
IONITOIU C., *Nicole Valéry-Grossu – o lumina în bezna exilului românesc* (Nicole Valéry-Grossu – une lumière dans les ténèbres de l'exil roumain), Bucuresti, Fundatia culturala ″Memoria″, 1997.
IONITOIU C., *Rezistenta armata anticomunista din muntii României 1946 - 1958* (La résistance armée anticommuniste dans les montagnes de la Roumanie 1946 - 1958), Bucuresti, Gîndirea românească, 1990.
JELA D., *Telejurnalul de noapte* (Le téléjournal de nuit), Iasi, Polirom, 1997.
JELA D., *Aceasta dragoste care ne leaga. Reconstituirea unui asasinat* (Cet amour qui nous unit. Reconstitution d'un crime), Bucuresti, Humanitas, 1998.
JELA D., *Lexiconul negru. Unelte ale represiunii comuniste* (Le dictionnaire noire. outilles de la répression communiste), Bucuresti, Humanitas, 2001.
JELA D. et coll., *Afacerea meditatia transcedentala* (L'affaire de la méditation transcendantale), Bucuresti, Humanitas, 2004.
KAJAL N.et coll., *Contributia evreilor din Romania la cultura si civilizatie* (La contribution des Juifs de Roumanie à la culture et civilisation), Bucuresti, Hasefer, 2004.
KLIGMAN G., *Politica duplicitatii. Controlul reproducerii in România lui Ceausescu* (Politique de la duplicité. Le contrôle de la reproduction dans la Roumanie de Ceausescu), Bucuresti, Humanitas, 2000.
KORBER-BERCOVICI M., *Jurnal de ghetou* (Journal de ghetto), Bucuresti, Kriterion, 1995.
KUNZE T., *Nicolae Ceausescu.O biografie* (Nicolae Ceausescu. Une biographie), Bucuresti, Vremea, 2002.
LAIGNEL-LAVASTINE A., *Filozofie si nationalism. Paradoxul Noica* (Philosophie et nationalisme. Le paradoxe Noica), Bucuresti, Humanitas, 1998.
LIICEANU G., *Jurnalul de la Paltinis* (Le journal de Paltinis), Bucuresti, Humanitas, 1996.
LIICEANU G., *Epistolar* (Epistolaire), Bucuresti, Humanitas, 1996.
LOVINESCU E., *Istoria literaturii române contemporane* (Histoire de la littérature roumaine contemporaine), Bucuresti, Minerva, 1989.
LOVINESCU M, *Pragul. Unde scurte I – V* (Le seuil. Ondes courtes I – V), Bucuresti, Humanitas, 1995.
LOVINESCU M., *La apa Vavilonului 2, 1960 –1980* (A l'eau de Vavilon 2, 1960 – 1980), Bucuresti, Humanitas, 2001.
LOVINESCU M., *Jurnal 1981 – 1984* (Journal 1981 – 1984), Bucuresti, Humanitas, 2002.
LOVINESCU M., *Jurnal 1985 – 1989* (Journal 1985 – 1989), Bucuresti, Humanitas, 2002.

LOVINESCU M., *Diagonale* (Diagonales), Bucuresti, Humanitas, 2002.
MARINESCU E., Stefan Nenitescu ou le poids du silence, communication au Colloque culturel européen de Prague, 1993, in *Journées Roumanie – 7/8 décembre 1996*, Paris, Europe Chrétienne, 1996.
MARINESCU E., La Roumanie entre la crainte et l'espérance: le retour dans l'Histoire, in *Sainteté et nouvelle Evangélisation*, Vénasque, du Carmel, 1993.
MARKHAM R. H., *România sub jugul sovietic* (La Roumanie sous le joug soviétique), coll. *Biblioteca Sighet 2*, Bucuresti, Fundatia Academia civica, 1996.
MATEI S.A., *Boierii mintii – intelectualii români intre grupurile de prestigiu si piata libera a ideilor* (Les maîtres penseurs – les intellectuels roumains entre les groupes de prestige et le marché libre des idées), Bucuresti, Compania, 2004.
Memoria. Revista gândirii arestate (La Mémoire. Revue de la pensée captive), Bucuresti, Fundatia Culturala Memoria, sous l'égide de l'Union des Ecrivains de Roumanie, du numéro 1 à 32 (1990 - 2000).
MERISCA C., *Tragedia Pitesti, o cronica a ″reeducarii″ din închisorile comuniste* (La tragédie de Pitesti, une chronique de la ″rééducation″ dans les prisons communistes), Iasi, Institutul European, 1997.
MIRCESCU D., *Dincolo de iluzii* (Au-delà des illusions), Bucuresti, Scripta, 1994.
MIRCESCU D., *Lagarul mortii din taigaua siberiana* (Le camp de la mort dans la toundra sibérienne), Bucuresti, Vremea, 1997.
Misiunile lui A. I. Vâsinski în România. Documente secrete (Les missions de A. I. Vâsinski en Roumanie. Documents secrets), Bucuresti, Institutul National pentru Studiul Totalitarismului, 1997.
MUNGIU A., *Românii dupa 89 – istoria unei neîntelegeri* (Les Roumains après 89 – l'histoire d'un malentendu), Bucuresti, Humanitas, 1995.
MUNGIU-PIPPIDI A., ALTHABE G., *Secera si buldozerul. Scornicesti si Nucsoara. Mecanisme de aservire a taranului român* (La scie et le bulldozer. Scornicesti et Nucsoara. Mécanismes de soumission du paysan roumain), Iasi, Polirom, 2002.
MUNTEAN I., *La pas prin « reeducarile » de la Pitesti, Gherla si Aiud* (A travers les « rééducations » de Pitesti, Gherla et Aiud), Bucuresti, Mahadahonda, 1997.
NEMOIANU V., *Arhipelag interior* (Archipel intérieur), Timisoara, Amarcord, 1994.
NEMOIANU V., *Traditie si libertate* (Tradition et liberté), Bucuresti, Curtea Veche Publishing, 2001.
NICODIM D., *Poarta Alba* (Poarta Alba), Bucuresti, Humanitas, 2003.
NITESCU M., *Sub zodia proletcultismului. Dialectica puterii* (Sous le signe du proletcultisme. Dialectique du pouvoir), Bucuresti, Humanitas, 1995.
NOICA C., *Rugati-va pentru fratele Alexandru* (Priez pour le frère Alexandre), Bucuresti, Humanitas, 1990.
OGORANU I. G., *Brazii se frîng, dar nu se îndoiesc. Rezistenta anticomunista în Muntii Fagarasului* (Les sapins se brisent, mais ils se plient pas. La résistance anticommuniste dans les montagnes Fagaras), vol. 1–2, Timisoara, Marineasa, 1993.
ONISORU G., *Aliante si confruntari între partidele politice din România (1944 – 1947)* (Alliances et confrontations entre les partis politiques de la Roumanie 1944 – 1947), coll. *Biblioteca Sighet 1*, Bucuresti, Fundatia Academia civica, 1996.
OPREA M., *Banalitatea raului. O istorie a Securitatii in documente 1949 – 1989* (La banalité du mal. Une histoire de la Securitate en documents 1949 – 1989), Bucuresti, Polirom, 2002.

OPREA M. et coll., *Securistii partidului. Serviciul de cadre al P.C.R. ca politie politica. Studiu de caz : arhiva Comitetului Municipal de Partid Brasov* (Les gens de la securitate du parti. Le service des cadres du P.C.R. comme police politique. Etude de cas : l'archive du commitet municipal de parti Brasov), Bucuresti, Polirom, 2002.
PANDREA P., *Reeducarea de la Aiud* (La rééducation d'Aiud), Bucuresti, Vremea, 2000.
PANDREA P., *Crugul Mandarinului. Jurnal intim (1952 – 1958)* (Le cycle du Mandarin. Journal intime 1952 – 1958), Bucuresti, Vremea, 2002.
PATAPIEVICI H.-R., *Politice* (Politiques), Bucuresti, Humanitas, 1996.
PECICAN P., *Homo Homini Christus. Memorii, marturii, confesiuni* (HHC. Mémoires, témoignages, confessions), Arad, Mirador, 1996.
PELISSIER N. et coll., *La Roumanie contemporaine – approches de la transition*, Paris, L'Harmattan, 1996.
PETRISOR M., *Fortul 13. Convorbiri din detentie* (Le Fort 13. Dialogues en prison), Bucuresti, Meridiane, 1991.
PETRISOR M., *Secretul Fortului 13. Reeducari si executii* (Le secret du Fort 13. Rééducations et exécutions), Iasi, Timpul, 1994.
PILLAT C., *Eterna întoarcere* (L'éternel retour), Bucuresti, du Style, 1996.
PLAPSA L., *Soarele de la nord* (Le soleil du nord), Timisoara, Helicon, 1996.
Programme du Parti Communiste Roumain d'édification de la société socialiste multilatéralement développée et de marche en avant de la Roumanie vers le communisme, Projet, Bucarest, Agerpress, 1974.
RADULESCU M., *Rugul aprins* (Le buisson ardent), Bucuresti, Ramida, 1993.
RADULESCU M., *Istoria literaturii române de detentie. Memorialistica reeducarilor* (Histoire de la littérature roumaine du prison. Mémorial des rééducations), Bucuresti, Ramida, 1998.
RADULESCU M., *Jocul cu moartea. Insemnari, pagini de jurnal si corespondenta* (Jeu avec la mort. Récits, pages du journal, correspondance), Bucuresti, Humanitas, 1999.
RADULESCU-MOTRU C., *Etnicul românesc. Nationalismul* (L'ethnique roumain. Le nationalisme), Bucuresti, Albatros, 1996.
RANCE D., *Roumanie – courage et fidélité – l'Eglise gréco-catholique unie*, Ed. Aide à l'Eglise en Détresse, Bibliothèque AED, Paris, coll. Témoins, 1994.
RATIU A., *Cumplita odisee a grupului Lucretiu Patrascanu* (Le terrible odyssée du groupe Lucretiu Patrascanu), vol.1 – 2, Bucuresti, Gestiunea, Coll. *Memorii*, 1996.
RATIU A. et coll., *Memoria inchisorii Sighet* (La mémoire de la prison Sighet), Bucuresti, Fundatia Academia Civica, 1999.
SAFRAN A., *Un tison arraché aux flammes*, Paris, Stock, 1989.
Scoala memoriei, Scoala de Vara de la Sighet, 8 – 15 iulie 2002 (L'Ecole de la mémoire, Sighet, du 8 au 15 juillet 2002), Centrul international de studii asupra comunismului, Bucuresti, Fundatia Academia Civica, 2002.
SCRIMA, A., *Timpul rugului aprins. Maestrul spiritual in traditia rasariteana* (Le temps du buisson ardent. Maître spirituel dans la tradition orientale), Bucuresti, Humanitas, 2000.
SCUTAREANU V., *Prin gulagul valah* (Dans le goulag Valah), Bucuresti, Mahadahonda, 1995.
SEBASTIAN M., *De doua mii de ani …* (Depuis deux mille ans …), Bucuresti, Hasefer, 1995.

SEBASTIAN M., *Jurnal 1935-1944* (Journal 1935-1944), Bucuresti, Humanitas, 2005.
SERBANESCU T., *Femeia din fotografie. Jurnal 1987 – 1989* (La femme de la photo. Journal 1987 – 1989), Bucuresti, Compania, 2002.
SÂNGEORZAN Z., *Monahul de la Rohia. N. Steihardt raspunde la 365 de întrebari* (Le moine de Rohia. N. Steinhardt répond à 365 questions), Bucuresti, Humanitas, 1998.
STANESCU M., *Organismele politice romanesti (1948 – 1965). Documente privind institutiile si practicile* (Les organismes politiques roumaines 1948 – 1965. Documents sur les institutions et les pratiques), Bucuresti, Vremea, 2003.
STATE A., *Drumul crucii* (Le chemin de la croix), vol. 1-2, Bucuresti, Litera, 1993.
STEINHARDT N., *Jurnalul fericirii* (Le journal de la félicité), Ed. Dacia, Cluj-Napoca, 1997.
STEINHARDT N., *Dumnezeu in care spui ca nu crezi... Scrisori catre Virgil Ierunca (1967 – 1983)* (Dieu en qui tu dit que tu crois pas… Lettres à Virgil Ierunca, 1967 – 1983), Bucuresti, Humanitas, 2000.
STOLOJAN S., *Avec de Gaulle en Roumanie*, Paris, Herne, 1991.
TALABAN I., *Le Christ s'est arrêté à Pitesti*, Thèse de doctorat, Université Paris VIII, 1998.
TANASE S., *Anatomia mistificarii 1944 – 1989* (Anatomie de la mystification 1944 – 1989), Bucuresti, Humanitas, 1997.
TANASE S., *Elite si societate. Guvernarea Gheorghiu-Dej 1948 – 1965* (Elites et société. Les années de Gheorghiu-Dej 1948 – 1965), Bucuresti, Humanitas, 1998.
TANASE S., *Acasa se vorbeste in soapta. Dosar si jurnal din anii tirzii ai dictaturii* (A la maison on parle en chuchotant. Dossier et journal pendant les années tardives de la dictature), Bucuresti, Compania, 2002.
TANASE S., *Clientii lu' tanti Varvara. Istorii clandestine* (Les clients de tante Varvara. Histoires clandestines), Bucuresti, Humanitas, 2005.
TUDORAN D., *Kakistocratia* (Kakistocratie), Chisinau, ARC, 1998.
TUDORAN D., *Onoarea de a întelege. Interviuri* (L'honneur de comprendre. Interviews), Bucuresti, Albatros, 1998.
Un martor al istoriei. Emil Ghilezan de vorba cu Adrian Niculescu (Un témoigne de l'histoire. Emil Ghilezan en entretien avec Adrian Niculescu), Bucuresti, All, 1998.
VALERY-GROSSU N., *Binecuvîntata fii, închisoare…*(Bénie soit-tu, prison), Bucuresti, Duh si Adevar, 1998.
VERDERY K., *Compromis si rezistenta. Cultura româna sub Ceausescu* (Compromis et résistance. La culture roumaine sous Ceausescu), Bucuresti, Humanitas, 1994.
VOICU-ARNAUTOIU I.-R., *Luptatorii din munti. Toma Arnautoiu. Grupul de la Nucsoara. Documente ale anchetei, procesului, detentiei* (Les combattants des montagnes.Toma Arnautoiu. Le groupe de Nucsoara. Documents issus de l'enquête, du procès, de la prison), Bucuresti, Vremea, 1997.
VOINEA O., *Masacrarea studentimii române* (Le massacre des étudiants roumains), Bucuresti, Mahadahonda, 1996.
VOINESCU A., *Jurnal* (Journal), Bucuresti, Albatros, 1997.
Voix de l'effroi. La Roumanie sous le communisme. Récits et témoignages, Bucuresti, M.C./Association Europe Chrétienne, 2000.
VULCANESCU M., *Nae Ionescu* (Nae Ionescu), Bucuresti, Humanitas, 1992.
WURMBRAND R., *L'Eglise du Silence. Torturé pour le Christ*, Thoune (CH), Sénevé, 1995.

ZILBER H. (Belu), *Actor în procesul Patrascanu. Prima versiune a memoriilor lui Belu Zilber* (Acteur dans le procès Patrascanu. La première version des mémoires de Belu Zilber), Bucuresti, Humanitas, 1997.

Communisme, totalitarisme

ARENDT H., *Les origines du totalitarisme. Le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972.
ARENDT H., *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot, 1990.
BERDIAEV N., *Les sources et le sens du communisme russe*, Paris, Gallimard, 1963.
BERTRAND M. et coll., *La reconstruction des identités communistes après les bouleversements intervenus en Europe centrale et orientale*, Paris, Harmattan, 1997.
BESANCON A., *Les origines intellectuelles du léninisme*, Paris, Calmann-Levy, 1977.
BESANCON A., *Anatomie d'un spectre. L'économie politique du socialisme réel*, Paris, Calmann-Lévy, 1981.
BOIA L., *Mitologia stiintifica a comunismului* (La mythologie scientifique du communisme), Bucuresti, Humanitas, 1999.
CALVEZ J.-Y., *Socialismes et marxismes. Inventaire pour demain*, Paris, Seuil, 1998.
CARRÈRE D'ENCAUSSE H., *Le grand frère. L'Union Soviétique et l'Europe soviétisée*, Paris, Flammarion, 1983.
CARRÈRE D'ENCAUSSE H., *Lénine*, Paris, Fayard, 1998.
CASTORIADIS C., *Le contenu du socialisme*, Paris, Union générale d'éditions, 1979.
CASTORIADIS C., *Les carrefours du labyrinthe*, vol.1, Paris, Seuil, 1978.
CASTORIADIS C., *Domaines de l'homme*, vol.2, Paris, Seuil, 1986.
CASTORIADIS C., *Le monde morcelé*, vol.3, Paris, Seuil, 1990.
CASTORIADIS C., *La monté de l'insignifiance*, vol.4, Paris, Seuil, 1996.
CASTORIADIS C., *La société bureaucratique*, Paris, Christian Bourgois, 1990.
Colloque EHESS-IFRI, *Le système communiste: un monde en expansion*, Paris, Ifri, 1982
COURTOIS S., *Le communisme*, Paris, M.A. Editions, 1987.
COURTOIS S. et coll., *Le livre noir du communisme. Crimes, terreur, répression*, Paris, Robert Laffont, 1997.
DJILAS M., *Une société imparfaite. Le communisme désintégré*, Paris, Calmann-Lévy, 1969.
FEJTÖ F., *L'héritage de Lénine. Introduction à l'histoire du communisme mondial*, Paris, Casterman, 1973.
FETSCHER I. et coll., *Le communisme de Marx à Mao Tsé-tung*, Paris, Librairie Universelle/P.M.S., 1974.
FIDELIUS P., *L'esprit post-totalitaire*, Paris, Bernard Grasset, 1986.
FURET F., *Le passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XXe siècle*, Paris, Robert Laffont S.A., 1995.
GARTON ASH T., *Dosarul meu de securitate. O alta versiune a vietii* (Mon dossier de la police politique. Une autre version de la vie), Bucuresti, Humanitas, 1999.
GEREMEK B., *La rupture. La Pologne du communisme à la démocratie*, Paris, Seuil, 1991.
GLUCKSMANN A., *La cuisinière et le mangeur d'hommes. Essai sur l'Etat, le marxisme, les camps de concentration*, Paris, Seuil-Points, 1975.
GLUCKSMANN A., *Les maîtres penseurs*, Paris, Bernard Grasset, 1977.
GLUCKSMANN A., Devant le bien et le mal, in Petr Fidelius, *L'esprit post-totalitaire*, Paris, Bernard Grasset, 1986.

GROSSU S., *Spalarea creierului. Complotul psihopolitic al comunismului* (Le lavage du cerveau. Le complot psychopolitique du communisme), Bucuresti, Duh si Adevar, 1998.
HAVEL V., *Essais politiques*, Paris, Calmann-Levy, 1989.
JELEV J., *Le fascisme – état totalitaire*, Genève, Rousseau, 1993.
KOCH S., *Sfîrsitul inocentei. Intelectualii din Occident si tentatia stalinista. 30 de ani de razboi secret* (La fin de l'innocence. Les intellectuels de l'Occident et la tentation stalinienne. 30 ans de guerre secret), Bucuresti, Albatros, 1997.
KRIEGEL A., *Les grands procès dans les systèmes communistes. La pédagogie infernale*, Paris, Gallimard, 1972.
KRIEGEL A., *Le système communiste mondial*, Paris, PUF, 1984.
LEFORT C., *La complication, Retour sur le communisme*, Paris, Fayard, 1999.
LENDVAI P., *L'Europe des Balkans après Staline. Entre nationalisme et communisme*, Paris, Fayard, 1972.
LENINE V., *La maladie infantile du communisme (le « gauchisme »)*, Moscou, Novosti, 1970.
LEYS S., *Les habits neufs du Président Mao. Chronique de la ″Révolution culturelle″*, Paris, Gérard Lebovici, 1987.
MARX K., *Le manifeste du Parti communiste*, Paris, Union Générale d'Editions, 1962.
MAULNIER T., *La face de méduse du communisme*, Paris, Gallimard, 1951.
MELNIK C., *La troisième Rome. Expansion ou déclin de l'empire communiste*, Paris, Bernard Grasset, 1985.
MICHNIK A., *La deuxième révolution*, Paris, La découverte, 1990.
MICHNIK A., *Scrisori din închisoare si alte eseuri* (Lettres de prison et autres essais), Iasi, Polirom, 1997.
MILOSZ C., *La pensée captive. Essai sur les logocraties populaires*, Paris, Gallimard, 1953.
MOCH J., *Le communisme, jamais!*, Paris, Plon, 1978.
MONNEROT J., *Sociologie du communisme*, Paris, Gallimard, 1949.
MONNEROT J., *Sociologie de la révolution. Mythologies politiques du XXe siècle. Marxistes-léninistes et fascistes. La nouvelle stratégie révolutionnaire*, Paris, Fayard, 1969.
MORIN E., *De la nature de l'URSS – complexe totalitaire et nouvel empire*, Paris, Fayard, 1983.
MORIN E., *Forces et faiblesses du totalitarisme : les actes du IVème Colloque sur les totalitarismes*, Fribourg-Suisse, Universitaires, 1987.
MOUNIER E., *Communisme, anarchie et personnalisme*, Paris, Seuil-Points, 1966.
PASQUALINI J. et CHELMINSKI R., *Prisonnier de Mao – sept ans dans un camp de travail en Chine*, Paris, Gallimard, 1975.
PIE XI, *Nazisme et communisme. Deux encycliques de mars 1937*, Paris, Desclée/Essai, 1991.
Politique et pensée. Colloque Hannah Arendt, Paris, Payot, 1996.
REVEL J.F., *La connaissance inutile*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1988.
Revista « Arhivele totalitarismului » (La revue « Les archives du totalitarisme »), de 1993 à 1998, Bucarest.Institutul National pentru Studiul Totalitarismului,
RIGOULOT P. et YANNAKAKIS I., *Un pavé dans l'histoire : le débat français sur « Le Livre noire du communisme »*, Paris, PUF, 1998.
ROSSI J., *Le manuel du goulag. Dictionnaire historique*, Paris, Le cherche midi éditeur, coll. *Documents*, 1997.

ROUSSO H., *Stalinisme et nazisme. Histoire et mémoire comparées*, Paris, Editions Complexe, 1999.
SOLJENITSYNE A., *L'Archipel du goulag*, vol.1 – 3, Paris, Seuil, 1974.
SOUVARINE B., *Staline. Aperçu historique du bolchévisme*, Paris, Librairie Plon, 1935.
SOUVARINE B., *Chronique du mensonge communiste*, Paris, Collection Commentaire / Plon, 1998.
THOM F., *La langue de bois*, Paris, Julliard, 1987.
THOM F., *Les fins du communisme*, Paris, Criterion, 1994.
TISMANEANU V., *Mizeria utopiei. Criza ideologiei marxiste în Europa Rasariteana* (La misère de l'utopie. La crise de l'idéologie marxiste en Europe de l'Est), Iasi, Polirom, 1997.
TISMANEANU V., *Fantasmele salvarii. Democratie, nationalism si mit in Europa post-comunista* (Les fantasmes du sauvetage. Démocratie, nationalisme et mythe en Europe post-communiste), Iasi, Polirom, 1999.
TISMANEANU V., *Spectrele Europei Centrale* (Les spectres d'Europe Centrale), Bucuresti, Polirom, 2001.
TISMANEANU V., *Stalinism pentru eternitate. O istorie politica a comunismului romanesc* (Stalinisme pour l'éternité. Histoire politique du communisme roumain), Bucuresti, Polirom, 2005.
TRAVERSO E., *Le Totalitarisme. Le XXe siècle en débat*, Paris Seuil, 2001.
VAN COILLIE D., *J'ai subi le lavage de cerveau*, Paris, Desclée de Brouwer, 1964.
VERDÈS-LEROUX J., *Au service du parti. Le parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956)*, Paris, Fayard / Ed. de Minuit, 1983.
VERDÈS-LEROUX J., *Le réveil des somnambules. Le parti communiste, les intellectuels et la culture (1956-1985)*, Paris, Fayard / Ed. de Minuit, 1987.
WIEDERKEHR E., *La jeunesse sous l'emprise de la morale rouge – Faits et documents sur la situation de la jeunesse des pays de l'est*, Berne, Comité d'aide aux victimes du communisme, 1958.
WIERZBICKI P., *Structura minciunii* (La structure du mensonge), Bucuresti, Nemira, 1996.
ZINOVIEV A., *Le communisme comme réalité*, Paris, L'Age d'Homme, 1981.
ZINOVIEV A., *Homo Sovieticus*, Paris, Julliard/L'Age d'Homme, 1983.

<u>*Histoire de vie*</u>

BELKAID M., *Histoires de vie pour l'histoire de l'éducation : des Algériennes à l'école normale*, Thèse de doctorat no.229, Université de Genève, 1996.
BELKAID M., *Normaliennes en Algérie*, Paris, L'Harmattan, 1998.
BERTAUX D., *Les récits de vie*, Paris, Nathan, 1997.
CLAPIER-VALLADON S. et POIRIER J., *L'approche biographique, réflexions épistémologiques sur une méthode de recherche*, Nice, Centre universitaire méditerranéen, 1983.
DESMARAIS D. et GRELL P., *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoires types*, Montréal, St.-Martin, 1983.
DOMINICE P., *L'histoire de vie comme processus de formation*, Paris, L'Harmattan, 1990.
FERRAROTTI F., *Histoire et histoires de vie, la méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, Librairie des Méridiens, 1983.
GUSDORF G., *Lignes de vie 1. Les écritures du moi*, Paris, O. Jacob, 1991.
GUSDORF G., *Lignes de vie 2. Auto-bio-graphie*, Paris, O. Jacob, 1991.

JOSSO C., *Cheminer vers soi*, Lausanne, L'Age d'homme, 1991.
LAPOINTE S. et coll., *Le « je » et le « nous » en histoire de vie*, Paris, l'Harmattan, 1998.
LEGRAND M., *L'approche biographique*, Marseille, Homme et perspectives, 1993.
LEJEUNE P., *Le pacte biographique*, Paris, Seuil, 1975.
LEJEUNE P., *Moi aussi*, Paris, Seuil, 1986.
MIRAUX J.-P., *L'Autobiographie. Ecriture de soi et sincérité*, Paris, Nathan, 1996.
PINEAU G. et JOBERT G., *Les histoires de vie*, Paris, L'Harmattan, 1989.
PINEAU G. et LE GRAND J.-L., *Les histoires de vie*, Paris, PUF, coll. *Que sais-je ?*, 1993.
RANCIERE J., *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007.
VULTUR S., *Istorie traita – istorie povestita. Deportarea în Baragan 1951-1956* (Histoire vécue – histoire racontée. La déportation au Baragan 1951-1956), Timisoara, Amacord, 1997.
VULTUR S., *Lumi in destine. Memoria generatiilor de inceput de secol din Banat* (Générations en destins. La mémoire des générations de Banat au début du siècle), Bucuresti, Nemira, 2000.
VULTUR S., *Germanii din Banat prin povestirile lor* (Les Allemands de Banat par leurs récits), Bucuresti, Paideia, 2000.
VULTUR S., *Memoria salvata. Evreii din Banat, ieri si azi* (Mémoire sauvée. Les juifs de Banat, hier et aujourd'hui), Bucuresti, Polirom, 2002.

Bibliographie complémentaire

ADLER A., *Connaissance de l'homme, étude de caractérologie individuelle*, Paris, Payot, 1981.
Apostrof, Revista a Uniunii scriitorilor (« Apostrophe », Revue de l'Union des écrivains), anul X, nr.9 (100), Cluj, 1998.
BERGER P. et LUCKMANN T., *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1996.
BESANCON A., *Le Tsarévitch immolé. La symbolique de la loi dans la culture russe*, Paris, Librairie Plon, 1967.
BESANCON A., *La falsification du bien. Soloviev et Orwell*, Paris, Julliard, 1985.
BESANCON A., *Une génération*, Paris, Julliard, 1987.
BETTELHEIM B., *Le cœur conscient*, Paris, Robert Lafont S.A., 1972.
BLONDEL M., *L'Action (1893). Essai d'une critique de la vie et d'une science de la pratique*, Paris, Quadrige/PUF, 1993.
CIFALI M., *Freud pédagogue ? Psychanalyse et éducation*, Paris, Inter-Editions, 1982.
CIFALI M., *Le lien éducatif : contre-jour psychanalytique*, Paris, PUF, 1994.
CIFALI M. et F. GIUST-DESPRAIRIES, *De la clinique. Un engagement pour la formation et la recherche*, Bruxelles, De Boeck, 2006.
CLEMENT O., *L'Eglise orthodoxe*, Paris, PUF, coll. *Que sais-je ?*, 1985.
Une culture pour l'Europe. La Vérité vous rendra libres. Colloque de Prague 6–11 septembre 1993, St.-Amand-Montrond, ACCE MAME, 1994.
COSMOVICI H., *Manualul omului politic crestin* (Le manuel de l'homme politique chrétien), Bucuresti, Crater, 1995.
DANUBIA H., *Le bonheur arraché. Témoignage d'une femme médecin en pays communiste*, Paris, Saint Paul, 1982.
DANUBIA H., *Ils ont voulu tuer l'Homme*, Paris, Saint Paul, 1992.
DANUBIA H., *Prince et martyre. L'Apôtre du Danube – Mgr Vladimir Ghika*, Paris, Pierre Téqui, 1993.

DANUBIA H., *L'Irrésistible amour. Parcours spirituel*, Paris, Pierre Téqui, 1995.
DANUBIA H., *Médecin à l'Est et à l'Ouest. J'ai choisi l'espérance*, Paris, Pierre Téqui, 1997.
DAUJAT J., *L'Apôtre du XXe siècle. Monseigneur Ghika*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1962.
DE LUBAC H., *Le drame de l'humanisme athée*, Paris, Cerf, 1983.
DRAGOMIR A., *Crase banalitati metafizice* (Crasses banalités métaphysiques), Bucuresti, Humanitas, 2004.
FICEAC B., *Tehnici de manipulare* (Techniques de manipulation), Bucuresti, Nemira, 1996.
GHIKA V., *Ultimele marturii* (Derniers témoignages), Cluj, Dacia, 1997.
GOMA P., *Gherla*, Paris, Gallimard, 1976.
GOMA P., *Les chiens de mort*, Paris, Hachette, 1981.
GROSSMAN V., *Panta Rhei* (Panta Rhei), Bucuresti, Humanitas, 1990.
HALBWACHS M., *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994.
HALBWACHS M., *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997.
JEAN-PAUL II, *Mémoire et identité*, Paris, Flammarion, 2005.
KOESTLER A., *Le zéro et l'infini*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.
MAFFESOLI M., *La violence totalitaire. Essai d'anthropologie politique*, Paris, PUF, 1979.
MAFFESOLI M., *Eloge de la raison sensible*, Paris, Bernard Grasset, 1996.
NEMOIANU V., Un interviu în vorbire indirecta (Interview en langage indirect), in *Jurnalul literar*, no. 33-38, Bucarest, octombrie 1996.
ORR C.A., Hommage à Orwell, in *Cahiers Léon Trotsky*, no. 51, octobre 1993, Paris, Institut Léon Trotsky, 1993.
ORWELL G., *1984*, Paris, Gallimard, 1950.
ORWELL G., *La ferme des animaux*, Paris, Champ Libre, 1981.
PALEOLOGU A., Un nume înca misterios (Un nom encore mystérieux), in *Jurnalul literar*, no. 33-38, Bucarest, 1993.
PALER O., *Vremea întrebarilor* (Le temps des questions), Bucuresti, Albatros / Universal Dalsi, 1995.
RADULESCU M., *Jocul cu moartea* (Jeu avec la mort), Bucuresti, Humanitas, 1999.
RICOEUR P., *Temps et récit, le temps raconté*, tome 3, Paris, Seuil, 1985.
SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, Paris, Pierre Horay, coll. *Points-Sagesses*, 1982.
Sainteté et nouvelle Evangélisation – rencontre spirituelle et théologique 1992, Vénasque, Carmel, 1993.
SORA M., *Sarea pamintului* (Le sel de la terre), Bucuresti, Cartea romaneasca, 1978.
TCHERNYCHEVSKI N., *Que faire ? (Les hommes nouveaux)*, Moscou, Progrès, 1967.